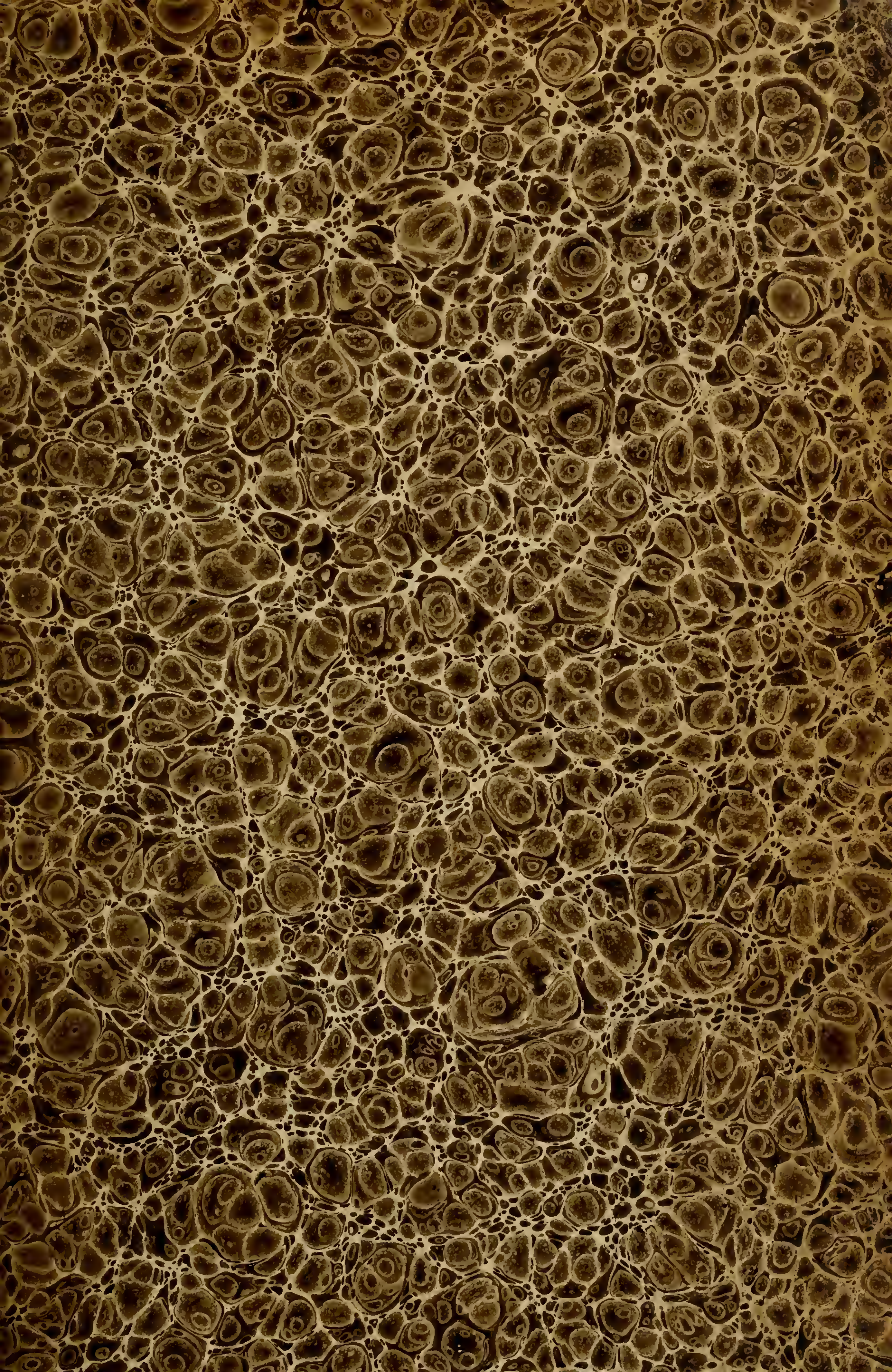

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 9951





LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME SIXIÈME



LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques

DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété
depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE
tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le martyrologe romain, les martyrologes français et les martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN
CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Huitième tirage)

TOME SIXIÈME

DU 19 MAI AU 13 JUIN



PARIS
BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS
4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

1888

VIES DES SAINTS

XIX° JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

La fête de saint PIERRE DE MOURRON, qui, d'anachorète, fut créé pape sous le nom de Célestin V; mais il abdiqua le souverain pontificat, mena la vie religieuse dans la solitude, et, tout éclatant de vertus et de miracles, s'envola vers Dieu. 1296. — A Rome, sainte PUDENTIENNE, vierge, qui, après des combats infinis, après avoir donné pieusement la sépulture à beaucoup de martyrs, distribué tous ses biens aux pauvres pour l'amour de Jésus-Christ, passa enfin de cette terre dans le ciel. II° s. — Au même lieu, saint Pudens, sénateur, père de cette vierge, lequel fut revêtu de Jésus-Christ dans le baptême par les Apôtres et conserva sans aucune tache la robe d'innocence jusqu'à la fin de sa vie. — Encore à Rome, sur la voie Appienne, la naissance au ciel de saint Calocer et de saint Parthénius, eunuques ; dont l'un était premier chambellan de la femme de l'empereur Dèce, et l'autre avait aussi l'intendance dans une autre charge de la cour : mais, ne voulant pas sacrifier aux idoles, ils furent mis à mort par le même empereur [1]. 250. — A Nicomédie, saint Philotère, martyr, fils de Pacien, proconsul, qui, après avoir beaucoup souffert sous Dioclétien, reçut la couronne du martyre [2]. 311. — Au même lieu, six bienheureuses vierges et martyres, dont la principale était Cyriaque, laquelle, ayant repris hardiment Maximien de son impiété, fut très-cruellement fouettée et déchirée, et enfin brûlée vive. — A Cantorbéry, saint DUNSTAN, évêque. 988. — En Bretagne, saint YVES, prêtre et confesseur, qui, pour l'amour de Jésus-Christ, défendait les causes des pupilles, des veuves et des pauvres. 1303.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Arras, le bienheureux décès de saint HADULPHE, premier abbé de Saint-Waast, et puis évêque de ce siége, lorsqu'il était encore uni à Cambrai ; lequel a mérité, par son humilité, que Dieu l'ait glorifié par plusieurs miracles. 728. — A Trèves, saint Cyrille, évêque et confesseur. Il se distingua surtout par son zèle à restaurer les églises dévastées par les invasions. Enseveli dans l'église de Saint-Mathieu, son corps fut en partie donné, en 1372, à l'empereur Charles IV qui l'envoya à Prague. Vers 458. — En Auvergne, près d'Issoire, saint Evonius, vulgairement saint Igoni, évêque, dont on ignore les Actes. — A Tours, le très-docte et très-pieux ALCUIN, disciple du vénérable Bède, et père spirituel de Charlemagne ; il a enrichi l'Eglise, non-seulement par ses

1. Les reliques de saint Calocer et de saint Parthénius furent autrefois apportées à une abbaye qui portait le nom de Moiremont, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, arrondissement de Sainte-Ménehould. Cette translation eut lieu avant l'an 1074, mais on en ignore la date précise. Les Bollandistes paraissent croire qu'elles furent données à un comte de la suite de Charlemagne, lors du voyage de cet empereur à Rome. Comme ce comte s'appelait *Nanceius*, il ne paraît pas impossible aux Bollandistes qu'il ne soit aussi le fondateur de la ville de Nancy. *AA. SS.*, 19 mai.

2. Les Bollandistes lui adjoignent Eubiote : ils traitent leurs Actes de fabuleux et les donnent cependant d'après un manuscrit de la bibliothèque du roi à Paris. Ces Actes, en effet, ne sont qu'un tissu de tortures et de supplices combattus par des miracles tous plus invraisemblables les uns que les autres.

rares exemples, mais aussi par ses excellents écrits. 804. — A Long-Pont, au diocèse de Soissons, le vénérable Pierre le Chantre, chantre et chanoine de l'église de Paris, élu évêque de Tournai, puis moine de l'Ordre de Cîteaux, célèbre par ses écrits et par sa profonde humilité. 1180. — A Nevers, le bienheureux Guillaume de Saint-Lazare, évêque de ce siége, à qui l'on est redevable de la nef de la cathédrale actuelle : il prit une grande part à la guerre contre les Albigeois qu'il tenta de ramener par la douceur. 1221.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Cantorbéry, saint Dunstan, évêque.

Martyrologe des Dominicains. — Saint Pudens, sénateur...

Martyrologe des Franciscains. — A Lohanet, au territoire de Tréguier, le décès de saint Yves, confesseur, du Tiers Ordre de Saint-François, mis au rang des Saints par Clément VI.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Venise, la translation de saint Jean, martyr, mis à mort sous Maximien, et rapporté de Constantinople dans cette ville en 1215. — A Lucques, en Toscane, saint Théodore, évêque de cette ville. Il apparut à un saint prêtre, qui l'invoquait dans une inondation, et le transporta hors du danger dans une église. IVe s. — A Florence, la bienheureuse EMILIENNE, ou HUMILIANE, veuve, du Tiers Ordre de Saint-François. 1246. — A Sienne, le bienheureux Augustin Novello, prieur-général des Ermites de Saint-Augustin. 1309. — Dans la même ville, la bienheureuse Barthélemie ou Elisabeth, vierge, du Tiers Ordre des Servites. Elle saluait Notre-Seigneur et Notre-Dame cinquante fois le jour et cinquante fois la nuit pour obtenir la rémission de ses péchés et la joie de l'âme. 1348. — Dans la Valteline, le bienheureux André de Peschiera, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui travailla à extirper l'hérésie des Vaudois. 1480. — A Cerreto, en Italie, la célèbre apparition de la sainte Vierge à la vénérable servante de Dieu, Véronique, de Notre-Dame des sept Douleurs [1].

SAINTE PUDENTIENNE [2], VIERGE ET MARTYRE

IIe siècle.

Pudens était un des plus illustres sénateurs de Rome, et il eut l'honneur de recevoir et de loger chez lui le prince des Apôtres, saint Pierre, lorsqu'il vint prêcher l'Evangile aux Gentils dans cette capitale du monde. Il avait épousé une femme de sa condition, appelée Sabinilla, et il en eut quatre enfants : deux fils, Novat et Timothée, et deux filles, Praxède et Pudentienne. Ils furent tous chrétiens et grands serviteurs de Dieu. On pourrait dire avec justice qu'ils sont les enfants spirituels de saint Pierre, puisque ce fut par son ministère qu'ils arrivèrent à la connaissance de la vérité, et que, selon toutes les apparences, quelques-uns d'entre eux reçurent le Baptême de ses propres mains. Cependant, Pudens est appelé plus expressément disciple de saint Paul; et l'on croit que c'est de lui que parle cet Apôtre, en sa seconde Epître à Timothée, chapitre IV. Le Martyrologe romain lui donne aussi cette gloire, qu'ayant été baptisé par les Apôtres, il a gardé sans aucune tache, jusqu'à la mort, la robe d'innocence qu'il avait reçue par ce Sacrement de la régénération spirituelle.

Pour sa sainte fille, dont l'Eglise fait aujourd'hui la mémoire en son office, se voyant maîtresse de ses biens par la mort de ses parents, elle les vendit pour en donner l'argent aux pauvres chrétiens, qui étaient dans une extrême misère durant les persécutions. Elle eut aussi tant de pouvoir, par l'exemple admirable de sa vie, sur l'esprit de ses domestiques, qui étaient

1. Voir le volume consacré aux Vénérables. — 2. Appelée souvent Potentienne.

près d'une centaine, qu'ils se firent baptiser. Et comme les empereurs défendaient, sous de grandes peines, aux chrétiens de s'assembler, et qu'ils ne le pouvaient faire publiquement, les Papes se retiraient secrètement chez elle pour y célébrer la messe et y administrer les Sacrements aux fidèles, qui les y venaient trouver. La Sainte, avec sa sœur Praxède, les y recevait tous avec une parfaite charité et avec beaucoup de joie, et leur fournissait tout ce qui leur était nécessaire. Outre tant de bons offices que ces deux saintes sœurs rendaient aux vivants, elles n'oubliaient pas les défunts : elles en prirent au contraire un si grand soin, que c'est principalement en cette bonne œuvre de miséricorde que l'une et l'autre se sont rendues recommandables devant la postérité. Aussi est-ce dans la pratique d'une action si chrétienne qu'elles ont fini leurs jours, comme nous le verrons plus amplement dans la vie de sainte Praxède, que nous devons donner le 21 juillet. Sa sœur Pudentienne mourut quelque temps avant elle, à savoir : le 19 mai de l'année 160, ou environ, sous le pontificat de saint Pie Ier, comme il est marqué dans ses Actes. De là nous inférons nécessairement, ou que ces deux Saintes ont vécu fort longtemps, ou qu'elles n'étaient pas encore au monde quand leur père fut baptisé par saint Pierre, puisque cet Apôtre fut martyrisé avec saint Paul près de quatre-vingt-dix ans auparavant, à savoir : l'an 69. Peut-être y a-t-il quelque erreur dans leur chronologie; mais il est difficile de décider quelle elle est.

Le corps de sainte Pudentienne fut inhumé dans le sépulcre de ses parents, au cimetière appelé de Sainte-Priscille. Ce n'est pas la sainte Priscille dont il est parlé dans les Actes des Apôtres et dans les Epîtres de saint Paul, ni celle dont il est fait mention dans les Actes de saint Marcel, pape; mais une autre, femme de Punicus, mère de saint Pudens, et grand'mère de nos saintes Pudentienne et Praxède, comme l'a judicieusement remarqué Bosio, auteur du livre intitulé : *la Rome Souterraine*, l. IV, c. 28, quoique le cimetière qui porte son nom ne soit pas différent de celui que saint Marcel fit faire par l'autre Priscille, dont nous venons de parler : car, ce qu'il fit faire ne fut qu'une augmentation et un ornement pour la commodité des sépultures.

Depuis, les saintes reliques de cette servante de Dieu sont venues honorer la France par leur présence, et elles y reposent encore aujourd'hui (1872), dans l'Eglise de Châtillon-sur-Loing, autrefois du diocèse de Sens, et maintenant de celui d'Orléans; elles y ont opéré de nombreux miracles.

Sainte Pudentienne a donné son nom à un faubourg de Châlons-sur-Marne où l'on a élevé une chapelle sous son invocation, et où s'est établi un pèlerinage fort célèbre. Un miracle s'y est opéré en 1864. Une jeune fille de Bergère-les-Vertus, Félicie Bonnet, âgée de vingt-trois ans, percluse d'une jambe depuis vingt-cinq mois, fut guérie subitement dans la chapelle de la Sainte où on l'avait transportée. Cette grande Sainte a toujours été singulièrement honorée à Rome, et le sanctuaire qui porte son nom dans la ville éternelle, a été déclaré par l'Eglise romaine le plus ancien du monde [1].

On représente sainte Pudentienne donnant la sépulture aux corps des martyrs, ou tenant la lampe pleine d'huile des vierges sages. Cette lampe a souvent la forme de bassinoire, des crois-yeux [2] de nos campagnes, suspendue par une chaîne.

1. *Monde* du 18 février 1868. Il faut sans doute entendre : *du Monde occidental*, à moins que l'on ne veuille dire que les murs *primitifs* de cette église sont encore debout.

2. Qui accroît le pouvoir des yeux : locution expressive et pittoresque.

LE BIENHEUREUX ALCUIN,

PRÉCEPTEUR DE CHARLEMAGNE, ABBÉ DE SAINT-JOSSE-SUR-MER, ETC.

804. — Pape : Saint Léon III.

La science naît ou s'accroît par l'étude : sans étude, point de science.
Saint Augustin, 1er liv. du *Libre arb.*, ch. 1er.

Alcuin[1] naquit vers l'an 735, en Northumbrie, dans la ville archiépiscopale d'York. Sa famille, dont on ignore le nom, était de noble race et parente de saint Willibrord. « Saint Willibrord, dit M. Ampère[2], descendait d'Hengist, le premier des chefs saxons qui conquirent la Grande-Bretagne, et Hengist prétendait descendre d'Odin. Le pacifique Alcuin ne se doutait pas de cette illustration mythologique. Satisfait d'être le parent d'un saint martyr, il ne connaissait pas le dieu guerrier, père de la race à laquelle il appartenait ».

Alcuin reçut ses premières leçons d'un élève de Bède, Egberct, frère du roi de Northumbrie et archevêque d'York. Les études littéraires propagées en Angleterre par les Romains, interrompues ensuite par les incursions des Saxons et des Danois, avaient refleuri depuis, par les soins du pape saint Grégoire le Grand. Egberct, sacré archevêque d'York en 734, était passionné pour les sciences : malgré son origine royale et l'élévation de son rang, il ne dédaignait point d'enseigner les éléments de la grammaire et des arts libéraux aux jeunes gens qui étaient élevés dans son monastère épiscopal. Il chérissait Alcuin, non-seulement à cause de ses rapides progrès dans l'étude du grec, du latin, de l'hébreu et de toutes les sciences qu'on enseignait alors, mais surtout à cause de sa franchise et de sa confiante simplicité.

Egberct s'était associé Alcuin dans son enseignement, quand il mourut en l'an 766, en léguant à son disciple chéri le soin de la bibliothèque dont il avait enrichi l'église d'York. Alcuin, dans un de ses poëmes, nous apprend que cette collection, outre les principaux écrits des Pères et des écrivains ecclésiastiques, contenait les œuvres d'Aristote, de Pline, de Cicéron, de Virgile, de Lucain, de Stace, etc.

Elbert, qui monta sur le siége d'York en 767, suivit l'exemple de son prédécesseur, en chargeant Alcuin de la direction de l'enseignement public. Un jour que le jeune professeur interprétait le passage de l'Evangile où il est raconté que saint Jean reposa sa tête sur la poitrine du Sauveur, il tomba soudain en extase devant tout l'auditoire, et crut apercevoir l'univers entier baigné du sang divin qui jaillit au Golgotha. L'évêque Elbert fit respecter le sommeil d'Alcuin ; mais, plus tard, il le pressa de lui révéler la vision dont il avait été favorisé, tout en lui recommandant le silence

1. Ce nom germanique signifie *rem augens*, selon Bertius; *vainqueur*, selon Godescard; *tout gain (all gwin)*, selon J. Froben. — Comme les étrangers pouvaient difficilement prononcer le W de son nom, Alcwin y substitua un B et se fit appeler *Albin (Albinus, Albuinus, Alboinus)*. Quand il vint à la cour de Charlemagne, il prit le surnom latin de *Flaccus*, en l'honneur d'Horace, selon l'usage littéraire qui régnait de son temps. Il signait *Flaccus Albinus*. En Angleterre, il avait pris quelque temps le nom de *Publius*.

2. *Hist. de la littérature sous Charlemagne.*

pour les autres. Alcuin reçut le diaconat en 768, et administra dès lors un petit monastère du Yorskire, bâti par le bienheureux Wilgis, père de saint Willibrord : c'était un héritage de famille.

L'archevêque Elbert mourut en 780, après avoir prédit au savant professeur ses glorieuses destinées et les triomphes qu'il remporterait sur l'hérésie. Son successeur, Eambald, le chargea d'aller à Rome pour lui rapporter le *pallium*. C'est en revenant de cette mission, l'an 781, qu'il rencontra Charlemagne à Parme. Le puissant monarque, qui appréciait grandement les dons de l'intelligence et qui cherchait à s'entourer de savants d'élite, fit promettre à Alcuin de revenir auprès de lui, quand il aurait accompli son mandat. Celui-ci, muni d'une autorisation temporaire du roi de Northumbrie et de l'archevêque d'York, vint se fixer à la cour de Charlemagne avec quelques-uns de ses disciples anglo-saxons, au commencement de l'année 782 [1]. Il resta pendant huit années le précepteur littéraire de celui qui remplissait alors l'univers du bruit de ses exploits.

L'école du palais, qui existait déjà au siècle précédent [2], mais qui était à peu près dissoute, fut reconstituée par Alcuin. On y enseignait la lecture, l'écriture, le chant, la grammaire, l'arithmétique, la rhétorique, la dialectique et l'astronomie. On s'est demandé si cette école était fixe ou ambulante : il est probable que la bibliothèque qui était annexée restait à Aix-la-Chapelle, le séjour le plus ordinaire de Charlemagne ; mais que les professeurs transportaient leur cours dans les résidences successives du monarque, à Thionville, à Worms, à Ratisbonne, à Mayence, à Francfort, à Paris, etc. Personne ne seconda plus Charlemagne qu'Alcuin, pour réveiller le goût de l'étude, et il a mérité par là le titre qu'on lui donna de restaurateur des lettres dans les Gaules [3].

Ce fut sur l'avis d'Alcuin que Charlemagne fonda dans son palais une académie, qu'il ne faut point confondre avec l'école publique [4], et dont les membres se réunissaient à certains jours fixes pour causer de matières d'érudition. Ils prenaient tous un pseudonyme littéraire, en harmonie avec leurs prédilections. Charlemagne s'appelait *David ;* Alcuin, *Flaccus*, du nom d'Horace ; Angilbert, *Homère ;* Adélard, *Augustin ;* Théodulphe, *Pindare*.

Charlemagne aurait voulu faire éclore les gloires littéraires du même commandement dont il décrétait les victoires. Ecoutons à ce sujet le moine de Saint-Gall : « Le grand roi s'affligeait de ne pas voir ceux qui l'entouraient atteindre à la sublimité de génie des anciens Pères de l'Eglise. Dans son chagrin, formant des vœux au-dessus d'un simple mortel, il s'écriait : « Que n'ai-je onze clercs aussi instruits et aussi profondément versés dans les sciences que Jérôme et Augustin ! » — Le docte Alcuin, se regardant avec raison comme très-ignorant en comparaison de ces Pères, fut soudain saisi d'indignation, ne put s'empêcher de la laisser éclater, et, osant plus

1. Et non pas en 780, comme le prétendent Dom Ceillier (*Hist. des auteurs sacrés*, t. XVIII, 278) et Dom Rivet (*Hist. litt. de la France*, t. IV, 275).

2. Dom Pitra (*Histoire de saint Léger*, ch. 2 et 3) et Ozanam (*Civilisation chez les Francs*, p. 463) ont parfaitement prouvé l'existence de l'école du palais sous les rois mérovingiens.

3. Du Boulay, dans son *Histoire de l'Université de Paris*, t. 1er, p. 91, s'est efforcé de montrer que cette institution devait son origine à Alcuin : cette opinion est à peu près abandonnée aujourd'hui ; elle ne s'appuie sur aucune preuve positive. Tout ce qu'on peut dire en sa faveur, c'est que l'école du palais, qui séjournait parfois à Paris, a pu inspirer aux habitants de cette ville une salutaire émulation, et les engager dans la suite à fonder une école publique qui fut le germe de l'Université. Sur cette question, voyez Mabillon, *Sæc. IV bened.*, part. I, § 8 ; Launoy, *de Scholis*, t. IV, *op.* part. I, c. 1 et 2 ; Joly, *de Scholis*, part. I, c. 22 ; *Hist. litt. de la France*, IV, 10.

4. M. Ampère (*Hist. de la Littérature franç. sous Charlemagne*) ne nie pas seulement la connexion qui pourrait exister entre l'Université de Paris et l'école du palais de Charlemagne ; il n'admet même point l'existence d'une école proprement dite, distincte de l'académie dont nous allons parler.

qu'aucun mortel n'aurait osé en présence du terrible empereur, s'écria : « Le Créateur du ciel et de la terre n'a pas fait d'autres hommes semblables à ces deux-là, et vous, vous voudriez en avoir une douzaine [1] ! »

Au reste, l'illustre anglo-saxon ne partageait point les ardentes illusions du roi qui aurait voulu transformer en quelques années toute la civilisation de son temps. « Il ne dépend point de vous ni de moi », écrivait-il à Charles, « de faire de la France une Athènes chrétienne [2] ». Il ne s'en efforça pas moins de stimuler partout le goût de l'étude et la propagation des livres.

Alcuin, qui avait prolongé son séjour en France, pendant huit ans, désirait revoir sa patrie. Charlemagne se vit bien obligé d'y consentir, mais à la condition que son protégé tâcherait d'obtenir du roi de Northumbrie un congé définitif. Il chargea Alcuin de nombreux présents pour les églises de la Grande-Bretagne.

Notre Bienheureux ne se pressa point de quitter ses compatriotes, et, quoiqu'il fût sans cesse importuné par les sollicitations de Charlemagne, trois ans s'écoulèrent avant qu'il se décidât à quitter sa patrie. Il avait employé ce temps à revoir ses amis, à poursuivre ses recherches philosophiques et à gouverner le monastère de Sainte-Marie et de Saint-Wilgis, situé près de l'Océan, à l'embouchure de l'Humber. C'était, comme nous l'avons dit, un héritage de famille. Peut-être fut-ce alors qu'il prit part à la construction de la cathédrale d'York, dont il a donné la description dans un de ses poëmes.

Alcuin se sépara avec douleur de ses frères d'York. Quelques-unes des lettres qu'il leur écrivit, aussitôt après son débarquement en France, montrent combien il restait attaché à sa patrie [3].

C'est en 793 qu'Alcuin revint en France. Pour l'y fixer à tout jamais, Charlemagne lui donna l'administration et les revenus des abbayes de Saint-Loup de Troyes, de Ferrières, dans le diocèse de Sens, et de Saint-Josse-sur-Mer, au diocèse d'Amiens. Charlemagne s'était imposé la loi de ne jamais donner plusieurs bénéfices à un même titulaire. L'exception qu'il fit alors prouve combien il désirait retenir en France le savant anglo-saxon. Alcuin voulait refuser ces bénéfices, en faisant remarquer qu'il tenait si peu aux biens de ce monde qu'il avait renoncé à son propre patrimoine. Le roi vainquit ces scrupules en lui répondant qu'il gérerait ces biens au profit des pauvres et se constituerait aussi l'aumônier du trésor royal [4].

Le principal motif dont s'était servi Charlemagne pour rappeler Alcuin, ce fut la nécessité de combattre les hérésies de deux évêques espagnols, Elipand et Félix, qui renouvelaient, sous une forme mitigée, les erreurs de Nestorius. Elipand, évêque de Tolède, admettait que Jésus-Christ est le fils de Dieu, mais seulement par adoption et non point par nature ; il entraîna dans son opinion Félix, évêque d'Urgel, qui avait tous les dehors de la sainteté ; cette doctrine fit bientôt de menaçants ravages dans plusieurs provinces d'Espagne. Au concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 799, Alcuin remplit un rôle important. Chargé par le roi de soutenir la discussion contre l'évêque d'Urgel, il déploya pendant six jours toutes les ressources de son éloquence. Félix, déposé de son siége, finit par se rétracter de la manière la plus formelle.

1. *Mon. Sangallens*, lib. I, ap. D. Bouquet, v. 110. — 2. *Epist.* 10.

3. *Epist.* 5 ; *Epist.* 171.

4. C'est là sans doute ce qui a fait dire à plusieurs écrivains, à Feller entre autres, qu'Alcuin fut l'aumônier de Charlemagne. — Parmi ses fondations charitables, il faut citer l'hospice de Douze-Ponts, érigé près de Troyes, sur les bords de la Seine. C'est là que plus tard les moines de Cormery allèrent chercher un refuge contre les fureurs des Normands.

Alcuin, heureux de ce premier triomphe, essaya de ramener aussi Elipand. La lettre qu'il lui adressa dans ce but n'obtint qu'une réponse injurieuse : c'est alors qu'il composa un ouvrage en quatre livres, où il rectifie les falsifications qu'Elipand avait fait subir aux textes des saints Pères, pour faire croire qu'ils étaient favorables à sa doctrine. Elipand avait reproché à Alcuin l'abondance de ses richesses et les 20,000 serfs qui dépandaient de ses abbayes. Celui-ci repoussa ainsi cette accusation, en écrivant à l'archevêque de Lyon : « Elipand ignore-t-il donc que la possession des richesses ne devient vicieuse que par l'attachement du cœur? Autre chose est de posséder le monde, autre chose d'être possédé par le monde. Il y en a qui gardent leurs richesses, quoiqu'ils en soient parfaitement détachés de cœur; d'autres, au contraire, qui en sont privés, les aiment et les désirent ».

En 796, Charlemagne voulut de nouveau récompenser Alcuin de ses services, en le nommant abbé de Saint-Martin de Tours et prieur de Cormery en Touraine. L'abbaye de Saint-Martin était une véritable communauté princière qui possédait des fermes et des hameaux non-seulement en Touraine, mais en Normandie, en Bretagne, en Provence, en Bourgogne et en Austrasie. Le territoire qui en relevait était aussi grand qu'un de nos départements actuels et comprenait au moins 60,000 habitants [1]. Cette même année, nous voyons l'illustre abbé s'intéresser vivement à la conversion des Huns, qu'entreprenait son ami Arnon. Il l'engagea fortement à ne pas exiger la dîme des nouveaux convertis, et écrivit même deux lettres à ce sujet à Charlemagne [2]. Sa douce tolérance se révèle également dans ses opinions sur la conversion des Saxons, où il ne nous paraît point partager les idées politiques et religieuses de Charlemagne : « On peut être attiré par la foi », dit-il dans une de ses lettres, « mais non y être forcé. Etre contraint au baptême ne profite pas à la foi ».

Alcuin, sentant s'appesantir le fardeau des ans et des infirmités, voulant d'ailleurs consacrer à la retraite le reste de sa vie, demanda à Charlemagne l'autorisation d'aller embrasser la vie monastique à Fulde, dont son compatriote saint Boniface était abbé, et pria le roi de partager entre ses disciples les bénéfices qu'il devait à sa munificence. Le monarque ne voulut exaucer que le second de ces vœux [3] ; et, transigeant sur la première demande, il lui permit de se retirer dans son monastère de Saint-Martin de Tours. Alcuin y établit vers 796 une célèbre école dont il occupait tour à tour presque toutes les chaires.

L'école de Tours fut la dernière que fonda Alcuin. C'est à tort que divers historiens ont prétendu qu'il avait professé publiquement à Rome, à Fulde, à Saint-Gall, à Cambridge, à Soissons, à Saint-Riquier : des disciples d'Alcuin ont pu propager son enseignement dans ces diverses localités [4] ; mais lui-même ne professa jamais qu'à York, à Tours, et dans les divers palais où résidait successivement Charlemagne.

Alcuin se retirait souvent au monastère du Désert, c'est-à-dire à Saint-Paul de Cormery, prieuré qui dépendait de l'abbaye de Tours, et qu'il avait peuplé avec vingt-deux moines de la réforme de saint Benoît d'Aniane. Pendant le séjour que Charlemagne fit en 800 à Tours, il prenait plaisir à converser avec Alcuin. Un jour, il lui demanda quel était celui de ses en-

1. Fr. Monnier, *Alcuin et Charlemagne*, p. 336. — 2. *Epist.* 7 et 11.

3. Alcuin eut pour successeurs : Sigulfe à Ferrières, Fridugise à Saint-Martin de Tours, et Warembaud à Saint-Josse sur Mer.

4. Ce furent aussi des élèves d'Alcuin qui fondèrent ou illustrèrent les écoles de Ferrières en Gâtinais, de Saint-Vandrille en Normandie, de Reichenau dans le diocèse de Constance, etc.

fants qu'il pensait devoir lui succéder; Alcuin lui désigna Louis, roi d'Aquitaine, et, peu de temps après, il exprima encore la même prévision, alors que Louis lui avait baisé la main avant de recevoir l'ablution de la communion qu'il lui présentait : « Tout homme qui s'humilie », dit-il, « sera exalté : aussi ce jeune prince sera-t-il le maître de toute la France, après la mort du roi son père ». Alcuin édifiait toute la communauté par ses vertus. Excepté les jours de fête, il prolongeait ses jeûnes jusque dans la soirée. Le dimanche, il remplissait humblement l'office de diacre auprès de celui de ses disciples qui célébrait les saints mystères. Il se montrait toujours charitable envers les pauvres et plein de dévouement pour ceux dont il dirigeait les progrès spirituels. Jamais il ne restait oisif : la lecture, la composition de ses écrits, la transcription des Livres saints dont il corrigeait les textes altérés, absorbaient tout son temps.

M. Guizot a fort bien mis en lumière l'importance des travaux d'Alcuin pour la correction des manuscrits de la littérature ancienne : « Les historiens », dit-il [1], « ne parlent qu'en passant et sans y attacher aucune importance d'un fait qui a joué, dans la renaissance de l'activité intellectuelle à cette époque, un rôle considérable; je veux dire la révision et la correction des manuscrits sacrés ou profanes. Du VIe au VIIIe siècle, ils étaient tombés aux mains de possesseurs ou de copistes si ignorants que les textes étaient devenus méconnaissables. Une foule de passages avaient été confondus et mutilés; les feuillets étaient dans le plus grand désordre; toute exactitude d'orthographe et de grammaire avait disparu; il fallait déjà, pour lire et comprendre, une véritable science, et elle manquait davantage, de jour en jour. La réparation de ce mal, la restitution des manuscrits, surtout de la grammaire et de l'orthographe, fut un des travaux d'Alcuin, travail dont il s'occupa toute sa vie, qu'il recommanda constamment à ses élèves, et dans lequel Charlemagne lui prêta le secours de son autorité ». Nous ajouterons qu'il est fort probable qu'Alcuin ne fut pas sans influence sur la modification qui s'accomplit alors dans la forme des lettres, et sur le retour à l'usage de l'ancienne écriture romaine minuscule [2].

Alcuin fut toujours plein de respect et de dévouement pour le Saint-Siége. Les plus savants critiques ont reconnu qu'on lui avait faussement attribué les *livres Carolins* qui sont remplis d'injures envers le pape Adrien. Il aurait suffi, pour faire justice de cette erreur, d'écouter le langage que tient Alcuin dans ses épîtres : « Je sais », écrivait-il à Adrien [3], « que par le baptême j'appartiens à la bergerie de ce Pasteur qui a donné sa vie pour ses ouailles et qui les a confiées à saint Pierre, en lui conférant le pouvoir de lier et de délier sur la terre et dans les cieux. Je vous reconnais, très-excellent Père, pour le vicaire de ce Saint-Siége et pour le dépositaire de cette merveilleuse puissance. Je suis une de vos ouailles, mais une ouaille malade et couverte de taches du péché. C'est pourquoi je me présente à Votre Sainteté, afin que par la puissance médicinale que vous avez reçue de Jésus-Christ et qui vous a été transmise comme un héritage, par une longue suite de prédécesseurs, vous me guérissiez de mes infirmités et brisiez les chaînes de mes péchés ».

Rien ne restait caché à Alcuin qui, dans diverses circonstances, parut doué du don de prophétie. Lorsque des envoyés de Charlemagne ou des amis devaient venir le voir à Tours, l'abbé annonçait d'avance l'époque précise de leur arrivée et le but de leur visite, sans qu'il eût reçu aucune communication à cet égard. C'est ce qui arriva un jour pour Benoît d'Aniane. Cet illustre abbé,

1. *Hist. de la Civilisation en France*, leç. 22. — 2. Mabillon, *de Re diplomat.* — 3. *Epist.* 63.

qui venait visiter Alcuin sans avoir prévenu personne, fut fort surpris de voir une députation s'avancer sur la route au-devant de lui. Arrivé au monastère de Tours, il demanda à l'abbé si quelqu'un l'avait averti de son approche, de vive voix ou par message ; celui-ci répondit que non et ne voulut point s'expliquer davantage à ce sujet. Saint Benoît d'Aniane, dans une de ses fréquentes visites, demanda un jour à son ami de quelle manière il avait coutume de prier : — « Voici, lui répondit Alcuin, l'oraison que j'adresse à Dieu : « Seigneur, faites-moi la grâce de connaître mes péchés, d'en faire une sincère confession et une digne pénitence, et accordez-m'en la rémission ». — Mon père, lui dit Benoît, ajoutons un mot à cette prière : « Et, après la rémission, sauvez-moi ». — Alcuin dit en outre que lorsqu'il s'inclinait devant la croix, il prononçait ces paroles : « Seigneur, nous adorons votre croix, nous honorons votre glorieuse passion. O vous qui êtes mort pour nous, ayez pitié de nous ».

Un prêtre anglo-saxon, nommé Aigulfe, vint visiter Alcuin à son monastère de Tours. En le voyant entrer, des frères qui supposaient que l'étranger ignorait leur langue, s'écrièrent tout haut : « Voici encore un anglais ou un écossais qui vient voir notre abbé anglo-saxon. Ah ! Seigneur, délivrez notre monastère de tous ces essaims de Bretons qui accourent s'abattre ici ». Aigulfe qui les comprit fort bien, ne manqua point de raconter à Alcuin cette malencontreuse réception. L'abbé s'écria soudain : — « Je devine quels sont ceux qui ont fait un souhait aussi impoli ». — Il les appela aussitôt ; et, par quelques reproches affectueux, leur fit comprendre combien ils avaient manqué aux devoirs de l'hospitalité.

Un regrettable conflit vint attrister Alcuin sur la fin de ses jours. Un clerc criminel avait réussi à s'échapper de la prison où le retenait Théodulphe, évêque d'Orléans, et était venu réclamer asile à Saint-Martin de Tours. On l'accueillit sans songer qu'il avait été légalement condamné par son évêque, qui était fort bien vu de Charlemagne. Des officiers de Théodulphe, munis d'un ordre impérial, voulaient reprendre leur prisonnier ; mais ils en furent empêchés par une émeute de paysans. Plus tard, huit soldats orléanais revinrent à la charge, entrèrent de vive force et tout armés dans l'église. Les Tourangeaux les auraient massacrés, si Alcuin ne les avait ravis à leur fureur. Charlemagne, circonvenu à ce sujet par Théodulphe, et croyant que son autorité avait été méconnue, écrivit une lettre fort dure à l'abbé de Tours et à ses moines. Alcuin reconnut qu'on avait eu tort d'ouvrir l'église à un condamné, mais il se justifia avec énergie au sujet des troubles qu'il n'avait ni fomentés, ni favorisés.

Il est probable qu'Alcuin garda jusqu'à l'an 801 l'abbaye de Tours et qu'alors, malgré la présence d'un successeur nominal, il a conservé un supériorat effectif que lui méritait l'autorité de son génie et de ses vertus. Vers la fin de sa vie, Alcuin allait tous les jours réciter l'office des Vêpres près de l'église Saint-Martin, à l'endroit qu'il avait choisi pour sépulture. C'est là qu'il aimait à méditer sur le néant du monde et les enseignements de la mort, en répétant l'antienne du 20 décembre : « O clef de David, sceptre de la maison d'Israël, qui ouvrez sans que personne puisse fermer, qui fermez sans que personne puisse ouvrir, délivrez de sa prison un captif assis à l'ombre de la mort ». Alcuin avait toujours désiré mourir le jour où l'Esprit-Saint descendit sur la tête des Apôtres. Ses vœux devaient être exaucés; il tomba malade le jour de l'Ascension, et mourut à l'âge de soixante-huit ans, le jour de la Pentecôte, 19 mai de l'année 804.

La veille du 19 mai, une mystérieuse lumière avait enveloppé tout le

monastère, en sorte que, de trois lieues à la ronde, on avait supposé un incendie. Le lendemain, dès l'aurore, on avait vu comme un globe de flamme qui remontait vers les cieux. A la même heure, ainsi qu'on l'apprit plus tard, un solitaire d'Italie qui venait parfois à Tours, aperçut le vénérable diacre, revêtu de sa dalmatique, entrer dans le royaume des cieux. Son biographe ajoute que les deux célèbres diacres de l'Eglise, saint Etienne et saint Laurent lui servaient d'escorte avec une foule d'esprits célestes. Le prêtre Sigulfe ensevelit son maître vénéré : il souffrait alors d'un violent mal de tête ; apercevant le peigne d'Alcuin, il eut subitement la confiance qu'il serait guéri en s'en servant : c'est ce qui arriva en effet. Un autre religieux, nommé Eangist, ajoute le biographe du IXe siècle qui nous sert de guide, appliqua ce même peigne sur ses dents et fut immédiatement délivré des douleurs qu'il y éprouvait.

Deux jeunes cénobites, élèves d'Alcuin, se promenaient la nuit dans l'enclos du monastère d'Hirsauge. L'un d'eux aperçut une colombe qui montait vers les cieux et entendit en même temps résonner une céleste harmonie : — « Voilà », dit-il à son compagnon, « l'âme de notre cher maître Alcuin qui va recevoir la couronne due à ses vertus et à sa science ». — Deux jours après, ils apprenaient que la mort d'Alcuin avait coïncidé avec cette poétique apparition. Joseph, archevêque de Tours, présida aux funérailles d'Alcuin, dont il avait fermé les paupières, en versant d'abondantes larmes Il ne voulut point que l'illustre abbé fût inhumé hors de l'église Saint-Martin, à l'endroit qu'avait désigné son humilité, mais dans l'intérieur même du temple.

ÉCRITS DU BIENHEUREUX ALCUIN.

Les œuvres d'Alcuin ont été publiées en 1617 par André Duchesne ; en 1777, par J. Froben ; et en 1851, dans la *Patrologie* de Migne, dont elle forme le tome CXXe.

Nous nous bornerons ici à indiquer sommairement les ouvrages qui ont été attribués à Alcuin par les critiques les plus autorisés, en renvoyant, pour plus de détails, à l'*Histoire des auteurs sacrés* de D. Ceillier et à l'*Histoire littéraire de la France.*

1° *Questions sur la Genèse.* Ce sont de courtes réponses faites au prêtre Sigulfe, sur les difficultés que présente le premier livre de Moïse.

2° Un petit traité sur ces paroles de la Genèse : *Faisons l'homme à notre image ;* écrit qu'on attribuait jadis à saint Ambroise ou à saint Augustin.

3° Trois opuscules explicatifs des psaumes, composés sur la demande d'Arnon, évêque de Salzbourg.

4° Un traité *de l'Usage des Psaumes.* L'auteur montre, qu'en les approfondissant, on n'y trouve pas seulement la preuve des principaux mystères de la religion, mais encore des conseils pour tous les besoins de la vie, et des prières pour tous les états de l'âme.

5° Une espèce de bréviaire où sont distribués, selon l'ordre des séries, les psaumes, les hymnes et les oraisons qu'on doit réciter.

6° Une amplification mystique sur un verset du Cantique des cantiques.

7° Un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, dont les interprétations sont principalement empruntées à saint Jérôme.

8° Un *Commentaire sur l'Evangile selon saint Jean*, composé à Saint-Martin de Tours, sur la demande de la princesse Ghiselle et de Rictrude. La bibliothèque de Laon en possède un très-bel exemplaire du IXe siècle.

9° Un *Traité sur la Trinité*, tiré en grande partie des œuvres de saint Augustin.

10° *Vingt-huit questions sur la Trinité*, qu'on attribuait jadis à tort à saint Augustin.

11° Un Traité de *la procession du Saint-Esprit*, où toutes les questions sont résolues par les témoignages de l'Ecriture sainte, des Pères grecs ou latins et des conciles. La bibliothèque de Laon possède un exemplaire de cet ouvrage (IXe siècle).

12° Une lettre *sur la Nature de l'Ame*, adressée à la princesse Gontrade, désignée sous le nom d'Eulalie.

Voici un passage de cet écrit, qui ne manque point de profondeur. « L'âme prend différents

noms, suivant la valeur de ses opérations. En tant qu'elle vit ou fait vivre, elle est l'âme (*anima*). En tant qu'elle contemple, elle est l'esprit (*spiritus*). En tant qu'elle sent, elle est le sentiment (*sensus*). En tant qu'elle réfléchit, elle est la pensée (*animus*). En tant qu'elle comprend, elle est l'intelligence (*mens*). En tant qu'elle discerne, elle est la raison (*ratio*). En tant qu'elle consent, elle est la volonté (*voluntas*). En tant qu'elle se souvient, elle est la mémoire (*memoria*). Mais ces choses ne sont point divisées, quant à la substance, comme dans les noms : car, toutes ces choses, c'est l'âme et une même âme ».

13° Sept livres de controverse sur la nature de Jésus-Christ, contre les erreurs de Félix, évêque d'Urgel, rédigés vers l'an 798.

14° Divers écrits polémiques contre Elipand, évêque de Tolède, où sont combattues les mêmes hérésies de l'Adoptionisme.

15° *Sacramentaire* ou Recueil des 32 messes votives qui ne contiennent que les collectes, les secrètes, les préfaces et les post-communions.

16° *Traité des vertus et des vices*, adressé au comte Gui. C'est un des principaux ouvrages de morale qu'Alcuin a composés.

17° Traités de grammaire et de rhétorique, faisant partie d'un *Traité sur les sept arts*, dont le reste est perdu. On sait que le *trivium* ou éthique comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique. Le *quadrivium*, ensemble d'institutions supérieures, renfermait l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie. Ces sept arts libéraux, qui constituaient la philosophie, étaient les degrés par lesquels on s'élevait jusqu'à la théologie.

18° Un dialogue sur la rhétorique et les vertus entre l'auteur et Charlemagne.

19° Un dialogue du même genre sur la dialectique.

20° Un entretien entre Pépin et Alcuin, sur les premiers principes de la philosophie.

Nos lecteurs pourront juger de la subtilité du génie d'Alcuin par la citation suivante, que nous extrayons de ce dialogue, espèce de catéchisme poétique, où semble revivre un souvenir des chants saxons.

PÉPIN. Qu'est-ce que l'écriture ? — ALCUIN. La gardienne de l'histoire.

PÉPIN. Qu'est-ce que la parole ? — ALCUIN. La trahison de la pensée.

PÉPIN. Qu'est-ce que la langue ? — ALCUIN. Le fléau de l'air.

PÉPIN. Qu'est-ce que l'air ? — ALCUIN. La garde de la vie.

PÉPIN. Qu'est-ce que la vie ? — ALCUIN. La joie des heureux, la douleur des malheureux, l'attente de la mort.

PÉPIN. Qu'est-ce que l'homme ? — ALCUIN. L'esclave de la mort, l'hôte d'un lieu, un voyageur qui passe.

PÉPIN. Qu'est-ce que la mer ? — ALCUIN. Le chemin de l'audace.

PÉPIN. Qu'est-ce qui ne lasse jamais l'homme ? — ALCUIN. C'est le gain.

PÉPIN. Qu'est-ce que le rêve de ceux qui veillent ? — ALCUIN. L'espoir.

PÉPIN. Qu'est-ce que l'amitié ? — ALCUIN. L'égalité de deux âmes.

PÉPIN. Qu'est-ce que la liberté ? — ALCUIN. C'est l'innocence.

21° Sermons sur la vie et la mort de saint Martin de Tours.

22° Une Vie de saint Vaast, évêque d'Arras ; révision amplifiée d'une biographie anonyme du VIIe siècle.

23° Une Vie de saint Riquier, qu'il composa à l'abbaye de Centule, sur la prière d'Angilbert, qui en était alors abbé.

24° La Vie de saint Willibrord, évêque d'Utrecht, suivie d'une homélie. Alcuin lui-même estimait peu cette œuvre qu'il avait dictée la nuit, après les fatigues que lui imposait chaque journée de travail assidu.

25° Des lettres sur une multitude de sujets. Elles sont au nombre de cent quinze dans l'édition de Duchesne, de deux cent trente-trois dans la *Patrologie* de l'abbé Migne. Leur ensemble prouve que, si Alcuin était profondément attaché à Charlemagne, il l'était encore davantage à l'Eglise et aux droits du Saint-Siége.

26° Deux cent soixante-douze pièces de poésie, consacrées presque toutes à des sujets de piété ; il est probable que le poëme de Charlemagne doit être restitué à saint Angilbert.

27° Une *profession de foi* que D. Ceillier s'efforce de démontrer authentique, tandis que d'autres critiques la rejettent comme apocryphe. Quelques-uns même en ont attribué la paternité au P. Chifflet, qui l'a éditée en 1656.

M. Fr. Monnier a découvert à la Bibliothèque impériale des fragments d'un commentaire inédit sur saint Matthieu, et quelques autres pièces, qu'il a publiées à la fin de son écrit intitulé : *Alcuin et Charlemagne*.

On a longtemps attribué faussement à Alcuin le *Traité de l'Antechrist* qui est dû à Adson ; une explication du canon de la messe, qu'on a reconnue appartenir à Remi, moine de Saint-Germain d'Auxerre, et un grand nombre d'autres ouvrages que nous passerons sous silence [1].

1. On en trouvera l'énumération dans G. Cave, *Script. eccles. hist. litterar.*, t. I, et dans l'*Hist. des Auteurs sacrés* de Dom Ceillier.

Grammairien, rhéteur, poëte, philosophe, exégète, controversiste et théologien, Alcuin a été l'homme le plus savant de son siècle, et, de concert avec Charlemagne, le restaurateur des lettres en France. Il avait fait une étude approfondie des Pères et surtout de saint Augustin, auquel il fit de nombreux emprunts. Son style est loin d'être irréprochable; ses vers ne diffèrent de la prose que par la cadence des mesures [1]; ses raisonnements trop prolixes manquent de nerf; aussi s'est-on accordé à dire qu'il a eu plus de génie que de goût, plus d'érudition que d'éloquence, et plus d'étendue que de profondeur dans ses conceptions.

Le corps du bienheureux Alcuin n'a jamais été levé de terre : les seules reliques qu'il nous ait laissées, sont les manuscrits écrits de sa main, dont plusieurs ont été signalés dans le *Voyage littéraire* de deux bénédictins. La bibliothèque de l'abbaye de Saint-Riquier possédait et laissa égarer au XVIIe siècle un manuscrit intitulé : *Missel de Grégoire et de Gélase, arrangé par Alcuin.* C'est là une perte irréparable pour l'histoire de la musique sacrée.

M. Fr. Monnier [2] pense que la bible offerte à Charles le Chauve, en 845, par les religieux de Tours, avait été écrite par Alcuin. Elle figure aujourd'hui au musée des Souverains.

La bible, écrite par Alcuin, que Charlemagne reçut au premier anniversaire de son couronnement, et qu'il mentionna dans son testament, fut portée au couvent de Prum en Lorraine, par Lothaire Ier, quand il y prit l'habit monastique. Elle fut acquise en 1822, par M. de Speyr-Passavant, de Bâle, qui en a publié la description [3]. Une polémique s'éleva dans les journaux de 1829, entre les principaux bibliophiles d'alors, sur l'authenticité de ce manuscrit. Nous ignorons ce qu'il est devenu; ne serait-ce pas le même qui, sous le nom de *Bible d'Alcuin*, a été vendu à Londres, en 1836, pour la somme de 37,500 francs?

Nous croyons qu'aucun culte n'a jamais été rendu à Alcuin. La qualification de Saint lui est donnée par Hugues Ménard, Flodoard et la chronique de Saint-Martin de Tours. Il est inscrit comme Bienheureux dans les Martyrologes de Raban-Maur, Ghinius, Wion, Molanus, Bucelin, etc.

Alcuin est représenté écrivant, ou tenant un livre, ou professant devant un auditoire attentif. Les portraits qu'on a de lui, dans diverses collections d'estampes, sont assurément de fantaisie. A l'hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle, Alcuin figure dans une fresque moderne représentant Charlemagne, qui préside à la construction de la cathédrale de cette cité. Les Bénédictins du monastère d'Einsiedlen conservent précieusement un ancien portrait d'Alcuin.

Cf. *Hagiographie du diocèse d'Amiens,* par M. le chanoine Corblet, dont nous avons abrégé le travail.

SAINT DUNSTAN, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY

988. — Pape : Jean XVI. — Roi d'Angleterre : Ethelred II.

Choisis ton conseiller entre mille.
Eccli., VI, 6.

Saint Dunstan naquit à Glastenbury en Angleterre, d'une race très-noble. Son père, nommé Herstan, et sa mère nommée Cinédrite, étaient deux personnes de grande piété; Dieu fit connaître par un miracle quelle serait la sainteté de leur fils. Le jour de la Purification de la sainte Vierge, ils étaient dans l'église dédiée en son honneur, en la ville de Glastenbury, où une fête si célèbre avait attiré une nombreuse noblesse et un peuple non moins nombreux. Au commencement de la messe, chacun portait un cierge allumé : toute cette église était remplie de l'éclat de tant de lumières ; on vit tous ces cierges s'éteindre sans cause apparente ; chacun fut surpris et

1. Il s'y permet parfois d'étranges licences. Voici, par exemple, une bien audacieuse tmèse du verbe *appellare* :

Te cupiens *apel* peregrinis *lare* camœnis (*Carm.* 259).

2. *Alcuin et Charlemagne.*
3. *Description de la Bible écrite par Alcuin, de l'an 778 à 800, et offerte par lui à Charlemagne le jour de son couronnement.* Paris, 1829, in-8°. L'auteur se trompe sur la date de cette offrande. Voir l'épître 101 d'Alcuin.

fort étonné d'un événement si extraordinaire. Mais on le fut davantage quand on vit descendre du ciel une flamme qui ralluma le cierge de Cinédrite, auquel chacun vint ensuite rallumer le sien. Ce prodige augmenta encore la vénération que l'on avait déjà pour cette vertueuse femme et pour son mari. Cela fit aussitôt concevoir de grandes espérances de l'enfant que Cinédrite portait dans son sein.

Lorsque Dunstan fut sorti des premières années de l'enfance, ses vertueux parents l'offrirent à Dieu avec des présents dans cette même église ; et, comme ils passaient la nuit en prières, un ange leur apparut, prit l'enfant par la main, le conduisit par tout le temple, et leur prédit ensuite qu'il attirerait beaucoup de monde au service de Notre-Seigneur, et qu'il serait lui-même un grand Saint. Pleins de joie, ils le confièrent à des moines irlandais établis à Glastenbury et leur recommandèrent fort de ne l'instruire pas seulement dans les lettres, mais aussi dans la crainte et le service de Dieu. L'enfant s'appliqua à l'étude avec tant de courage que l'excès de son travail le fit tomber en langueur. Il fut même si malade, qu'on le crut mort ; mais Dieu le guérit tout d'un coup parfaitement, lorsqu'on désespérait de sa santé : il se leva à l'heure même, et s'en alla à l'église; bien qu'elle fût fermée, il y entra par le secours extraordinaire d'un ange. Ceux qui l'assistaient dans sa maladie l'ayant suivi, le trouvèrent au pied de l'autel dans une parfaite santé.

Sa vertu croissant avec son âge, on lui conféra les premiers ordres, et il en exerça les fonctions avec soin et pureté de cœur ; il avait un grand mépris de tous les vains amusements du monde, beaucoup de dévotion à prier, à méditer et à lire l'Ecriture sainte ; il ne faut pas s'étonner qu'ayant continuellement Dieu devant les yeux, et ne pensant qu'à lui plaire, il lui fût si agréable et gagnât, comme il fit, l'affection et le cœur de toutes les personnes de piété.

Par crainte de se corrompre dans le siècle, s'il demeurait davantage avec ses parents, il alla trouver Athelme, archevêque de Cantorbéry, son oncle paternel, à cause de la grande réputation de sa vertu. Ce bon prélat, se trouvant obligé d'aller à la cour, le mena avec lui pour lui tenir compagnie et le présenta au roi Athelstan qui le reçut si bien et en fut si satisfait, qu'il le retint auprès de lui. Mais des envieux parvinrent à lui faire perdre la bienveillance du prince. Il se retira auprès d'Elphège, évêque de Winchester, son parent, dont les saintes instructions le portèrent à se faire religieux ; cet excellent prélat, voyant qu'il s'avançait toujours de plus en plus dans la vertu, lui conféra les saints ordres, qu'il n'avait pas encore reçus, et le fit prêtre.

Chargé de desservir l'église de Glastenbury, il s'y bâtit une cellule si étroite qu'elle ressemblait à un sépulcre : elle n'avait que cinq pieds de long, deux et demi de large et la hauteur nécessaire pour y demeurer debout ; il n'y avait pas d'autre fenêtre que celle qui était pratiquée dans la porte. Là, le Saint s'occupait à prier, à chanter des psaumes et à travailler de ses mains autant que l'exiguité du lieu le pouvait permettre, sans avoir d'autre pensée que de plaire à Dieu.

La réputation d'une vie si sainte porta plusieurs personnes de diverses conditions de l'un et de l'autre sexe à le consulter touchant leur salut ; et il donnait à chacun, selon leur besoin, des avis salutaires pour se rendre agréables à Dieu.

Son père et sa mère étant morts, il distribua aux pauvres ou employa à bâtir des églises, et à d'autres œuvres de piété, les grands biens qu'ils lui

laissèrent : et, considérant cette vie comme un exil, il soupirait sans cesse vers la céleste patrie, et ne travaillait qu'à s'avancer de plus en plus dans la vertu.

Le roi Athelstan étant mort, Edmond, son fils, lui succéda (900). Et comme il connaissait la prudence et la sainteté de Dunstan, il lui manda de se rendre auprès de lui pour l'aider par ses sages conseils à gouverner son royaume. Le Saint, qui avait appris de l'Apôtre l'obéissance qui est due aux rois, l'alla trouver et se soumit à ses ordres, sans rien faire néanmoins qui pût avilir la dignité du sacerdoce. Ce prince, assisté du Saint, réglait avec justice toutes les affaires de son Etat, terminait les différends qui pouvaient troubler le repos de ses sujets, et entretenait la paix entre eux. Jamais personne ne s'est plaint des jugements rendus par l'avis de cet excellent ministre, et il était estimé et révéré de tout le monde. Mais, comme la vertu la plus élevée excite le plus d'envie, il se trouva enfin des gens assez méchants pour le calomnier auprès du roi, et ce prince fut assez faible pour ajouter foi à leurs paroles : ainsi il l'éloigna de sa cour. Trois jours après, le roi chassait dans une forêt, où est une montagne sur le sommet de laquelle il y a une ouverture en forme d'abîme : le cerf étant arrivé en ce lieu-là et se trouvant fort pressé, s'y précipita : les chiens, transportés d'ardeur, s'y lancèrent après lui, et le cheval du roi, qui les suivait et avait rompu la bride, allait faire la même chose. Dans ce grand péril, le roi se rappelant l'injustice qu'il avait faite à Dunstan, en gémit en son cœur et promit à Dieu de la réparer en toutes les manières imaginables, s'il lui plaisait de le préserver. Sa prière fut exaucée ; son cheval s'arrêta tout court au même moment ; et aussitôt que le roi fut retourné en son palais, il raconta aux principaux de sa cour ce qui lui était arrivé, fit revenir Dunstan avec toutes sortes d'honneurs et lui demanda pardon avec grande humilité du tort qu'il lui avait fait : quelques jours après, il lui donna l'Eglise de Glastenbury. Le Saint fit reconstruire magnifiquement le monastère [1].

1. Saint Dunstan fut le dix-neuvième abbé de l'abbaye de Glastenbury, fameuse dès le temps des Bretons; son église passait pour la plus ancienne de toute la Bretagne, et on la croyait fondée par ceux qui les premiers annoncèrent l'Evangile dans le pays. Ce fut, au rapport de Gildas, vers la fin du règne de Tibère que les premiers rayons de la foi pénétrèrent dans la Bretagne. Le même auteur ajoute qu'il y eut alors peu de païens qui se convertirent. Métaphraste cite un passage d'Eusèbe où il est dit que saint Pierre prêcha dans la Bretagne. Fortunat, Sophrone, etc., assurent la même chose de saint Paul. Quoi qu'il en soit, on doit au moins conclure de ce que rapportent Tertullien, Origène, Eusèbe, Théodoret, etc., que l'Evangile fut prêché aux Bretons peu de temps après la dispersion des Apôtres. Guillaume de Malmesbury, dans son livre *de Antiquitatibus Glastoniæ*, publié par le savant Thomas Gale, dit aussi, d'après des monuments fort antiques, que l'ancienne église de Glastenbury fut bâtie par ceux qui jetèrent dans la Bretagne les premières semences de la foi. L'abbaye dont nous parlons était dans l'île anciennement appelée *Avallona*, ou l'*île des Pommes*, du mot breton *aval*, qui signifie *pommes*. C'est qu'il y avait là un grand nombre de pommiers, arbres qui étaient alors fort rares dans le pays. Douze frères, partis du nord de la Bretagne, vinrent chercher un établissement dans cette contrée. Le plus jeune, nommé Glasteing, se fixa dans l'île *Avallona*, qui de lui prit le nom de Glastenbury. On lit dans Guillaume de Malmesbury, *loc. cit.*, qu'en 433, saint Patrice, ayant trouvé douze anachorètes, les rassembla dans un monastère qu'il bâtit auprès de l'ancienne église, et qu'il en fut le premier abbé. On a quelquefois confondu ce Saint avec l'Apôtre d'Irlande; mais tous les écrivains de Glastenbury l'en distinguent, et s'accordent à dire qu'il mourut et fut enterré dans cette abbaye. La plupart des Saints illustres de la Bretagne qui florissaient avant l'arrivée des Saxons furent, dit-on, enterrés dans la même abbaye, ou du moins ils y vécurent quelque temps.

Voici ce qu'on lit dans les *Annales de l'abbaye de Morgan* (au comté de Clamorgan), publiées par Gale : « Lorsqu'on creusait, en 1191, un tombeau pour un moine, on trouva les os du roi Arthur, qui étaient d'une grandeur prodigieuse, avec cette inscription : *Ci-gît l'illustre roi Arthur, enterré dans l'île Avallone.* Au-dessus de son coffre, et dans le même tombeau, étaient les os de la reine Guenhavère, sa femme. Ces faits sont aussi rapportés dans l'histoire de Jean de Glastenbury. Cet auteur donne le détail des principales reliques que possédait son abbaye. On y voyait celles de saint Aïdan, de saint Céolfrid, de saint Boisil, de saint Benoît Biscop, de saint Oswald, etc., qui y avaient été apportées du nord de la Bretagne, lors des conquêtes du roi Edmond *l'Ancien;* celles de saint Valère, évêque et martyr, de saint Anastase, de saint Abdon et de saint Seunen, qui avaient été données par le roi Edgar; celles de saint

Le roi Edmond ayant été massacré après un règne de six ans et demi, Edrède, son frère, qui était un prince de grande piété, lui succéda, et il ne témoigna pas moins d'affection à notre Saint qu'avait fait son prédécesseur : il se reposa sur lui d'une grande partie de la conduite de son royaume. Ce prince le pressa extrêmement de recevoir l'évêché de Winchester, et employa même la reine Edgive, sa mère, pour le lui persuader ; mais ils ne purent ni l'un ni l'autre obtenir son consentement.

Le roi Edrède étant mort, Edwy, fils du roi Edmond, lui succéda. Il était jeune, sans intelligence des affaires. Au lieu de se servir dans le gouvernement de son Etat, du conseil des sages qui avaient acquis, par leurs longs emplois, une grande expérience, il choisit pour ses conseillers et ses ministres des jeunes gens aussi incapables que lui, qui, lorsqu'il se laissait emporter, contre toute sorte de raison, à ses passions, le flattaient et le louaient au lieu de le reprendre. Aussi il est facile de juger dans combien de fautes il tomba, et quelle fut l'aversion que tous les peuples conçurent contre lui. Il prenait le bien de tout le monde, envoyait en exil ceux qui résistaient à ses volontés et faisait gémir tout le royaume par les diverses vexations dont il l'opprimait. Il ajouta à tant de maux une horrible inhumanité ; il priva de tous biens et de tous honneurs la reine Edgive, sa mère, qu'on pouvait nommer avec raison l'ornement et le soutien de l'Angleterre, la consolation des églises, la protectrice des affligés et la nourrice des pauvres. Saint Dunstan avait le cœur percé de douleur de voir le roi courir de la sorte à sa ruine et à celle de son Etat ; il ne manqua pas de l'en reprendre. Mais ce prince, au lieu de profiter de ses avis, s'en moquait et, comme s'il eût perdu l'esprit, ne lui faisait que des réponses extravagantes. Aussi le Saint quitta la cour et se retira dans son monastère de Glastenbury.

Depuis, à la prière de tous les grands, il parla au roi avec une sainte liberté au sujet d'une femme mariée avec laquelle il vivait d'une manière scandaleuse. Celle-ci conçut une telle haine contre Dunstan, qu'elle ne laissa point le prince en repos jusqu'à ce qu'il l'eût envoyé en exil. Il passa en Flandre ; le comte le reçut parfaitement bien, et il s'arrêta dans la ville de Gand, où sa vertu le fit tellement respecter et aimer de tout le monde, qu'on peut dire qu'il rencontra son pays hors de son pays.

Cependant Edwy se rendait insupportable par sa mauvaise conduite ; les principaux seigneurs, surtout ceux de Mercie et de Northumberland, le détrônèrent et mirent en sa place son frère Edgar. Comme ce nouveau roi n'avait pas moins de prudence que de piété et de courage, il n'oublia rien de tout ce qui pouvait dépendre de lui pour remédier aux désordres causés par la mauvaise administration d'Edwy. Il ôta les charges à ceux qui ne s'en servaient que pour opprimer le peuple, et y rétablit les gens de bien qui en avaient été injustement dépouillés. Ainsi la paix fut rendue aux églises qui se trouvaient sous sa domination ; il ne se contenta pas de rappeler saint Dunstan avec grand honneur, il ne faisait rien que d'après son conseil. En 957, il l'obligea d'accepter l'évêché de Worcester. Il fut sacré à Cantorbéry par l'archevêque ; celui-ci, pendant la cérémonie, au lieu de nommer Dunstan évêque de Worcester, le nommait archevêque de Cantorbéry, comme s'il l'eût ordonné pour son église. Les assistants, croyant que c'était par mégarde, le lui firent remarquer ; il leur répondit : « C'est Dieu, mes enfants, qui me fait parler ainsi. Dunstan, de mon vivant,

David, et d'un grand nombre d'autres Saints. Il y avait aussi un fragment considérable de la vraie Croix, dont le pape Martin avait fait présent au roi Alfred, et que ce prince avait ensuite déposé dans l'abbaye de Glastenbury. — Alban Butler.

sera évêqne de Worcester ; mais après ma mort, il gouvernera toute l'Angleterre ».

Quelque temps après, l'évêché de Londres étant devenu vacant, on força Dunstan de gouverner cet évêché avec le sien. Odon, archevêque de Cantorbéry, mourut en 961. Notre Saint fut nommé son successeur ; mais il refusa. Ainsi Belphin, évêque de Winchester, fut établi dans cet archevêché. Il mourut bientôt après, et Birthelm, évêque de Dorset, fut mis en sa place. C'était un homme fort doux et fort humble, mais trop faible pour réprimer les vices et maintenir la discipline ecclésiastique ; ce qui l'obligea à retourner dans son ancien évêché. Alors tout le monde dit que Dunstan avait seul toutes les qualités nécessaires pour remplir ce premier siége de l'Angleterre et en soutenir la dignité. Ainsi, malgré toute sa résistance, il fut, par le consentement général de toute l'Eglise et de tout le peuple, établi sur le trône archiépiscopal avec non moins de pompe que de joie.

Le Saint alla faire ensuite un voyage à Rome pour visiter les tombeaux des saints Apôtres. Le Pape le reçut fort bien; mais lorsqu'il l'eut entretenu particulièrement et reconnu les grâces si extraordinaires dont Dieu le favorisait, il lui fit encore beaucoup plus d'honneur, lui accorda le *Pallium*, qu'il était venu demander, et l'établit son légat dans toute l'Angleterre. Il n'y fut pas plus tôt revenu, qu'étant armé du secours de Dieu, il combattit comme un géant, avec un courage invincible, tous les vices et les désordres que la malice des démons, jointe à celle des hommes, avait introduits dans l'Eglise.

Un comte extrêmement puissant avait épousé une personne qui était sa parente à un degré prohibé. Le saint archevêque l'en reprit sévèrement et lui ordonna par trois diverses fois de renoncer à ce mariage incestueux. Mais voyant qu'il ne tenait aucun compte de ses remontrances, il lui défendit l'entrée de l'église. Ce seigneur, au lieu de s'humilier, eut recours au roi, implorant sa protection contre la sévérité excessive de l'archevêque. Le roi manda à Dunstan de laisser le comte en paix et de lever la censure. Notre Saint, étonné qu'un prince si pieux se fût ainsi laissé séduire, représenta au comte qu'il avait ajouté à son premier crime par cette démarche auprès du roi, et l'excita au repentir; le comte y répondit par des menaces. Alors Dunstan prononça contre lui l'excommunication. Le comte, outré de colère, envoya à Rome, et, par ses largesses, ayant gagné quelques Romains, il obtint des lettres du Pape qui enjoignaient à Dunstan de le réconcilier avec l'Eglise. « Je le réconcilierai », dit l'archevêque en voyant ces lettres, « quand je le verrai se repentir; mais tant qu'il demeurera dans son péché, qu'il n'espère pas être exempt des censures de l'Eglise; rien ne m'empêchera d'observer les canons ».

Le comte, ayant su cette réponse et connaissant la fermeté inflexible de l'archevêque, rentra en lui-même, appréhenda les suites funestes de l'excommunication, se sépara de cette femme, avec qui il ne pouvait demeurer légitimement, et résolut de faire pénitence de son péché. Ainsi lorsque le saint prélat tenait un concile national, il vint en très-grande humilité, avec un simple habit de laine, les pieds nus et des verges à la main, se jeter à ses pieds, fondant en larmes. Tous les assistants en furent extraordinairement touchés, et le saint prélat plus que nul autre; ses entrailles paternelles en furent émues, et il eut besoin de se contraindre pour retenir ses larmes et faire paraître sur son visage la rigueur de la discipline. Tous les évêques le prièrent de remettre la faute à ce pénitent, ce qu'il leur accorda de tout son cœur; il leva à l'instant même l'excommunication, et le

rétablit dans la communion des fidèles, à la grande joie de tout le monde.

Autant cet admirable primat était plein de compassion et de tendresse, autant il était zélé pour la justice, et il le fit particulièrement paraître contre les faux monnayeurs, dont il avait une très-grande aversion, à cause du préjudice que le public en reçoit; car, un jour de Pentecôte, il voulut, nonobstant la sainteté de la fête, qu'on en punît quelques-uns. Dieu montra par un miracle que cette action lui était agréable : on vit une colombe blanche entrer dans l'église et se reposer sur la tête de Dunstan, les ailes étendues, durant tout le temps qu'il célébra le saint sacrifice, et, lorsque la messe fut achevée, elle alla se mettre sur le tombeau du bienheureux Odon : ce qui augmenta encore la vénération de saint Dunstan pour cet excellent archevêque.

Qui pourrait dignement représenter la profonde humilité du grand saint Dunstan, son amour pour la contemplation, sa ferveur dans la prière, son application à la lecture de l'Ecriture sainte, le don des larmes qu'il avait reçu de Dieu, et l'incroyable soin qu'il prenait de toutes les églises de l'Angleterre et des îles qui en dépendent, dont toutes les causes venaient à lui par appel, comme à leur primat et à leur patriarche ?

Le roi Edgar, qui avait eu de sa femme, nommée Candide, le prince Edouard, qui fut depuis Saint, tomba dans un grand crime : étant allé à un monastère de femmes, situé à Wilton, il fut épris de la beauté d'une personne noble, qui vivait avec les religieuses sans avoir encore pris l'habit. Il voulut l'entretenir en particulier; elle, qui craignait ce qui arriva, prit le voile d'une religieuse et le mit sur sa tête comme une sauvegarde. Le roi, néanmoins, lui fit violence : ce fut un grand scandale. Le Saint ne l'eut pas plus tôt appris, qu'ayant le cœur percé de douleur, il l'alla trouver. Le roi, selon sa coutume, vint au-devant de lui et lui prit la main, mais l'archevêque la retira avec un visage sévère. Ce prince fut fort surpris; il ne savait pas qu'il eût connaissance du crime qu'il avait commis en secret. Il lui demanda d'où venait qu'il retirait ainsi sa main; le Saint lui répondit : « Quoi ! après avoir renoncé à toute pudeur, après avoir commis un adultère, foulé aux pieds le commandement de Dieu et ravi à une vierge sa virginité, sans porter respect au voile sacré dont elle s'était couverte, vous demandez pourquoi je ne veux pas toucher vos mains impures avec ces mains qui offrent au Père éternel le Fils de la très-sainte Vierge ? Commencez par purifier les vôtres de leurs souillures par la pénitence, et, lorsque vous serez réconcilié avec Dieu, vous pourrez baiser la main de celui qui a l'honneur d'être le Pontife de Jésus-Christ ». Ce discours du saint prélat épouvanta si fort le roi, qu'il se jeta à ses pieds, et, avec des paroles interrompues de soupirs, confessa qu'il avait péché. Le Saint, extrêmement touché d'une si profonde humilité, le releva, l'embrassa, lui dit avec une grande douceur ce qu'il devait faire pour sauver son âme, lui imposa une pénitence de sept ans, qui consistait à ne point porter la couronne pendant tout ce temps-là; à jeûner deux fois la semaine et à faire d'abondantes aumônes; il lui enjoignit en outre de fonder un monastère où les vierges pussent se consacrer à Jésus-Christ. Edgard fonda le monastère de Shaftsbury, et puis il reçut l'absolution. Ce prince accomplit cette pénitence avec tant de fidélité et de ferveur, qu'il y ajouta encore de nouvelles œuvres de piété, suivant le conseil de cet admirable archevêque, pour apaiser la colère de Dieu, et il n'oublia rien aussi pour obliger ses sujets à vivre chrétiennement.

Le Saint couronna ensuite ce roi, qui mourut quelque temps après, et

laissa tout le royaume à Edouard, son fils, à qui il appartenait par un droit héréditaire. La vertu de ce jeune prince, dont on appréhendait la juste sévérité, fit que quelques grands s'opposèrent à son établissement, et prirent pour prétexte que la reine, sa mère, n'avait point été couronnée, et que, lorsqu'il naquit, le roi son père n'était pas encore sacré. Mais saint Dunstan, qui connaissait le mérite d'Edouard, et savait que le royaume lui appartenait légitimement, se jeta, la croix à la main, au milieu de ces révoltés, confondit toutes leurs raisons, mit Edouard sur le trône, et lui témoigna durant toute sa vie et en toutes occasions, tant par ses conseils que par son assistance, une affection de père. Ce jeune roi, de son côté, vivait si religieusement, établissait de si saintes lois, et se rendait si agréable à Dieu, que ceux même qui lui étaient le plus opposés au temps de son avénement à la couronne, avaient honte d'avoir voulu le traverser. Mais, quelques années après, sa belle-mère le fit mourir par une détestable trahison, pour faire régner en sa place Ethelred, son fils, dont l'infamie le rendait semblable à elle, et qui ne tenait rien de la vertu d'Edgar, son père. Saint Dunstan parla à ce prince avec des paroles foudroyantes, lui prédit que, comme il était monté sur le trône par l'effusion du sang de son frère, il passerait sa vie d'une manière sanglante; qu'une inondation de Barbares briseraient le sceptre entre les mains de ses successeurs, ravageraient leur pays, et l'assujétiraient durant plusieurs années sous leur cruelle domination; que ce dernier malheur n'arriverait pas durant sa vie, mais qu'il arriverait très-certainement. Ce fut une prophétie, dont on éprouva bien la vérité dans la suite, lorsque Suénon, roi des Danois, se rendit maître de l'Angleterre.

Si saint Dunstan fut terrible à l'égard des rois coupables, il ne le fut pas moins à l'égard des clercs et des chanoines qui vivaient dans le désordre. Il usa envers eux de prières, de remontrances, de menaces et de châtiments. Enfin, voyant qu'en quelques cathédrales ils étaient incorrigibles, et que leurs enfants, qui espéraient hériter de leurs prébendes, étaient des témoins de leurs incestes et de leurs débauches, il les chassa honteusement de leurs églises et mit des communautés religieuses en leur place : ce qui fit fleurir admirablement l'Ordre monastique en Angleterre. Ils s'en plaignirent au roi, qui souhaita qu'on tînt à Winchester une assemblée des prélats et des grands du royaume, pour examiner cette affaire. Mais le Saint qui, d'ailleurs, n'avait rien fait que par l'autorité du Pape, soutint si vigoureusement la justice de son action, que toute l'assemblée en demeura d'accord (968). Cependant on le supplia de pardonner encore pour cette fois à ses clercs, qui promettaient de se corriger; mais pendant qu'il pensait à ce qu'il répondrait, une voix sortit du crucifix, qui disait : « N'en faites rien, vous avez bien jugé, et vous feriez mal de changer votre jugement ». Alors le Saint dit au roi et à toutes les illustres personnes qui composaient l'assemblée : « Que voulez-vous de plus, mes frères ? Dieu a donné lui-même son arrêt : l'affaire est finie ». Ils répondirent : « Cela est vrai » ; et la chose demeura comme saint Dunstan l'avait réglée.

Plus tard, les enfants des clercs chassés des églises par saint Dunstan, étant venus le trouver, réclamèrent impudemment leurs prétendus patrimoines ; le Saint leur dit : « Je ne veux point discuter avec vous, je laisse à Dieu à juger la cause de son Eglise ». Aussitôt la maison croula, le plancher de la chambre manqua sous leurs pieds; ces séditieux tombèrent, plusieurs furent écrasés par les poutres, tandis que l'endroit où était Dunstan, avec les siens, demeura solide et intact.

On raconte beaucoup de miracles opérés par saint Dunstan. Il a arrêté en l'air une poutre qui devait nécessairement tomber, les câbles qui la soutenaient s'étant rompus. Il a fait sourdre une fontaine en frappant la terre de son bâton, et cette fontaine a depuis porté le nom de Saint-Dunstan. Il a redressé et tourné à l'Orient une petite église qui n'était pas suffisamment orientée, en la poussant seulement avec son épaule; enfin, sa sainteté et ses prodiges lui acquirent une si grande estime, et tant de vénération dans toute l'Angleterre, que le roi, les prélats et les seigneurs ne le regardaient que comme leur père.

Il avait encore le don des larmes à un tel degré que toutes les fois qu'il approchait de l'autel, ou qu'il faisait quelque fonction épiscopale, on en voyait couler des torrents de ses yeux. C'était une marque sensible de sa dévotion et de l'amour divin dont son cœur était embrasé. Notre-Seigneur l'a souvent consolé par des concerts angéliques, et par des visions, ou de son humanité sainte, ou de la sainte Vierge, sa Mère, ou des bienheureux apôtres saint Pierre, saint Paul et saint André. La plus remarquable fut celle qui le disposa à aller jouir de l'éternité bienheureuse dont il s'était rendu digne par tant d'actions glorieuses. Le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur de l'an 988, étant demeuré seul en prière en son église cathédrale de Cantorbéry, après les Matines, il vit entrer, avec beaucoup de majesté, une troupe de personnages vêtus de blanc, qui avaient tous des couronnes d'or sur la tête; ce spectacle le remplit d'admiration et de joie; ils s'approchèrent de lui, le saluèrent de la part du Fils de Dieu, et lui demandèrent s'il était prêt à les suivre : « Je le souhaiterais extrêmement », répondit-il, « afin d'avoir part à la gloire que mon Seigneur a reçue en ce jour ; mais cela est impossible, parce que je me suis engagé à prêcher aujourd'hui à mon peuple le chemin qu'il doit tenir pour suivre son souverain pasteur ». — « Bien donc », repartirent ces esprits bienheureux, « mais tenez-vous prêt samedi, pour venir chanter éternellement avec nous : Saint, Saint, Saint ». Il en demeura d'accord, et l'heure du sacrifice étant venue, il célébra pontificalement la grand'messe, avec une nombreuse assistance. Après l'Evangile, il prêcha d'une manière si extraordinaire, qu'on vit bien que le Saint-Esprit l'animait, et parlait par sa bouche. Lorsqu'il eut achevé le saint sacrifice, il parut comme enivré de l'Esprit de Dieu, parla une seconde fois à son peuple, et prêcha d'une manière si puissante sur la vérité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, sur la résurrection générale et sur la vie éternelle, qu'on l'aurait plutôt pris pour un ange que pour un homme. Il donna ensuite la bénédiction à ses chers enfants; et, pensant à la douleur que leur causerait sa mort, dont il n'avait encore osé leur parler, de crainte de les affliger, il fut touché d'une si grande tendresse pour eux, et son cœur s'émut de telle sorte, qu'il parla une troisième fois à ses auditeurs étonnés; et lorsqu'il ouvrit la bouche, on vit son visage reluire d'une lumière si brillante, que nul de toute cette grande assemblée n'en put soutenir l'éclat. Cette merveille les ravit de joie. Mais quand il commença à leur parler de sa mort, et à leur dire qu'elle était proche, cette joie se convertit en une tristesse inconcevable; elle fut si extraordinaire que le Saint même, quoique comblé de consolations, en fut attendri et ne put retenir ses larmes; mais il les essuya bientôt, afin d'arrêter le cours des leurs, et, les ayant consolés par des considérations très-puissantes, il les recommanda à Jésus-Christ.

Lorsque le peuple se fut retiré et que le Saint eut pris le soir sa réfection, il avertit ses clercs et ses religieux du jour qu'il les devait quitter pour aller à Dieu, et leur marqua le lieu où il voudrait être enterré. Il fut ensuite

saisi d'une petite fièvre; et, le samedi suivant, s'étant fait apporter le saint Viatique du corps de Jésus-Christ, il attendit paisiblement l'heure que les anges lui avaient prédite. Cependant on vit avec admiration son lit s'élever de lui-même par trois fois différentes jusqu'au plancher, et se remettre autant de fois en sa place. Pour lui, voyant ses enfants fondre en larmes dans sa chambre, il les consola admirablement et leur dit d'un accent plein de tendresse : « Mes chers enfants, brebis du troupeau du Fils de Dieu, vous voyez vous-mêmes où l'on m'appelle et où je m'en vais. Vous savez la voie que j'ai tenue; vous connaissez les œuvres auxquelles je me suis appliqué pendant que j'ai vécu, et dont l'accomplissement et la consommation m'élèvent maintenant au ciel. Il me reste à vous supplier et à vous conjurer de marcher par la même voie, afin que vous puissiez arriver au même terme. Et je prie ce Dieu de miséricorde, qui me met dans le chemin de sa gloire, de conduire aussi vos cœurs et vos corps en paix, selon sa volonté ». Et chacun ayant répondu *Amen*, il mourut au milieu d'un cœur d'anges qui l'assistaient et qui le conduisirent dans le lieu du bonheur éternel. Ce fut le 19 mai 988, comme nous l'avons déjà marqué, la soixante-dizième année de son âge, et la trente-troisième de son épiscopat.

Saint Dunstan n'était pas seulement théologien. Comme beaucoup de moines du moyen âge, il était orfévre, peintre, fondeur, architecte, musicien. Aussi sa légende prétend-elle qu'un jour qu'il était occupé à quelque ouvrage d'orfévrerie dans sa cellule, la lyre qui était suspendue muette à la muraille se mit à résonner tout à coup sous la main des anges et à répéter l'antienne du *Magnificat* des secondes vêpres du commun des martyrs. « Les âmes des Saints qui ont suivi Jésus-Christ se réjouissent dans le ciel etc. » Cela a donné occasion de mettre des anges dans les tableaux dont saint Dunstan est le sujet. Le démon aussi y figure. Voici à quel propos. L'ennemi de tout bien, jaloux de la gloire qui pouvait venir à Dieu des travaux manuels auxquels se livrait saint Dunstan, se mit à rôder autour de son enclume pour le distraire, un jour qu'il forgeait une pièce d'orfévrerie. L'ouvrier du bon Dieu saisit le tentateur par le nez avec ses pinces rougies au feu, et, ajoute-t-on, le maltraita fort sur son enclume [1]. On s'explique dès lors, pourquoi saint Dunstan est le patron des orfévres et des forgerons dans la Grande-Bretagne.

La fête de saint Dunstan a été longtemps chômée en Angleterre, le 19 mai. Depuis que le schisme a séparé ce pays de l'Eglise romaine, on a fait à ce grand Saint l'honneur de conserver son nom dans le calendrier de l'Eglise réformée.

Avant la Révolution, on montrait encore une de ses chasubles, à Saint-Pierre de Gand, qu'il avait honoré de sa présence pendant une année. La tradition veut aussi qu'il ait séjourné quelque temps à Saint-Amand, en Flandre.

Sa Vie a été écrite par un religieux de Cantorbéry, appelé Osbert, qui vivait alors et qui assure avoir été témoin oculaire de la plupart des choses qu'il raconte : d'où vient que le cardinal Baronius n'a point fait difficulté de l'insérer dans ses *Annales* au dixième tome; elle se trouve aussi au troisième tome de Surius, avec un sommaire des miracles qui ont été faits depuis à son tombeau. D'Andilly en a donné une traduction en abrégé parmi ses Vies choisies, et nous n'avons fait qu'y ajouter ce que nous avons cru pouvoir encore servir à l'instruction et à l'édification des lecteurs.

1. Le Père Cahier parle d'une vieille chappe conservée en Angleterre, où ce fait est représenté.

SAINT PIERRE CÉLESTIN, PAPE

1221-1296. — Papes : Honoré III ; Boniface VIII. — Empereurs d'Allemagne : Frédéric II ; Adolphe de Nassau.

On est dans l'étonnement de m'avoir vu quitter la papauté, et moi j'admire ma simplicité de l'avoir acceptée.

Il était du bourg d'Isernie, sur les confins de l'Abruzze et de la Pouille, en Italie. Son père, qui était laboureur ou fermier, s'appelait Angelerio, et sa mère Marie ; ils avaient beaucoup de piété et une grande charité pour les pauvres. Dieu leur donna douze enfants ; Pierre fut le onzième. A la naissance de cet enfant, sa mère eut une vision dans laquelle il lui parut revêtu d'un habit religieux ; ce qui lui fit juger qu'il embrasserait ce bienheureux état. Il était encore jeune, lorsqu'il perdit son père. Sa mère, quoique chargée d'un si grand nombre d'enfants, le fit étudier, malgré l'opposition de ses amis et de ses parents. Son mari apparut à l'un de ses voisins et le pria de dire à sa femme de persister dans ce dessein. L'enfant répondait admirablement aux soins et aux espérances de la mère ; il devint en peu de temps savant et pieux : il était déjà honoré dans ses prières de la visite des anges, de leur reine, et de saint Jean l'Evangéliste. Sa mère, à qui il fit de ces faveurs un récit simple et candide, voulut éprouver si ces visions étaient de Dieu. Dans un temps de famine, manquant de pain pour donner à ses enfants, elle ordonna à Pierre d'aller couper du blé dans son champ, quoiqu'il fût encore tout vert, et que ce fût longtemps avant la moisson ; il alla par obéissance, et en rapporta du blé très-beau et très-mûr. Ce miracle remplit de joie la pieuse mère et le fit respecter de ses frères, qui jusque-là étaient jaloux et murmuraient à cause des priviléges dont il jouissait dans la famille.

La lumière de la grâce croissant de jour en jour en son âme, il résolut de renoncer au monde, et d'embrasser une vie pénitente et solitaire. Il voulut, avant tout, visiter les tombeaux des Apôtres à Rome ; mais il fut arrêté en chemin par une affreuse tempête, et s'étant retiré dans une église de Saint-Nicolas, Dieu lui inspira de renoncer à son voyage pour commencer la vie érémitique. Il se retira donc dans une forêt où il demeura six jours dans un jeûne et une prière continuels. Ensuite il gravit une montagne affreuse et se logea dans une caverne qui ressemblait à un tombeau, sans avoir d'autre lit que la terre ni d'autre vêtement que le cilice. Il observa en ce lieu un jeûne perpétuel durant trois ans, et y soutint des tentations terribles, dont le démon le tourmenta sans relâche. Tantôt il lui représentait qu'il serait homicide de lui-même en traitant son corps avec tant de rigueur ; tantôt il se faisait voir à lui sous des formes humaines qui le sollicitaient au mal ; tantôt il excitait en lui des mouvements sensuels ; mais, d'un autre côté, le Saint était fortifié par de fréquentes visites des anges ; et comme il était, toutes les nuits, éveillé par le son d'une cloche céleste qu'il entendait, il ne manquait jamais de se lever au milieu de la nuit pour se mettre en prières. Quelques personnes de vertu le visitèrent aussi dans cette solitude, et, connaissant ses tentations, lui conseillèrent de se faire

prêtre, afin que, s'approchant souvent du saint autel, il reçût plus de force pour y résister; il suivit cet avis, bien que son humilité y répugnât beaucoup : c'est pourquoi il s'en alla à Rome pour y recevoir les ordres sacrés.

A son retour, il passa par Faifola, où il prit l'habit de Saint-Benoît dans le monastère de Notre-Dame; mais son abbé ayant remarqué en lui un attrait à une vie plus austère, lui permit de se retirer sur le mont Mourron, près de Sulmone, d'où, d'abord, il chassa un effroyable serpent. Il demeura cinq ans en ce désert, y souffrant la faim, la soif, le froid, le chaud et toutes les autres austérités corporelles. Il disait aussi tous les jours la messe avec une pureté de cœur et une ferveur incroyables. Cependant, faisant réflexion que les Paul, les Antoine, les Benoît et tant d'autres saints solitaires ne s'étaient pas jugés dignes d'offrir un si redoutable sacrifice, il entra dans une grande peine s'il ne lui serait pas plus avantageux de se désister de ce saint ministère que de continuer ses fonctions sacerdotales, d'autant plus que la messe qu'il célébrait attirait beaucoup de monde à sa cellule; mais il fut délivré de cette inquiétude par l'abbé de Faifola, qui, mort depuis peu, lui apparut durant sa prière, et lui dit de continuer ce qu'il avait commencé, parce que Dieu l'avait pour très-agréable; et comme il objecta qu'il n'avait pas le mérite de tant de Saints, qui, néanmoins, n'avaient pas voulu être prêtres, ce saint abbé lui répondit : « Et qui est-ce », mon fils, « qui pourrait être digne d'un ministère si auguste? les anges mêmes ne le sont pas. Sacrifiez, sacrifiez; mais faites-le avec crainte et avec révérence ». Le serviteur de Dieu, pour ne pas se laisser tromper par cette apparition, la communiqua à son confesseur, qui l'approuva et l'exhorta à célébrer chaque jour : ce qu'il fit. Il eut néanmoins un autre scrupule qui le tourmenta bien plus que le précédent, toujours sur la célébration quotidienne du saint sacrifice, à cause de quelques accidents qui lui arrivaient la nuit, en dormant; mais Notre-Seigneur lui leva encore cette peine : car il se fit voir à lui pendant son sommeil, et lui enseigna que ce qui nous arrive involontairement ne doit pas nous empêcher de recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, aliment nécessaire à notre âme.

Après être demeuré cinq ans sur le mont Mourron, Pierre se retira, en 1251, sur le mont Majella, avec deux disciples, mais ce nombre s'augmenta promptement : telle fut l'origine de l'Ordre des *Célestins*. Ces religieux logeaient sous des huttes faites avec des épines et des branches. Leur solitude était si affreuse qu'on leur conseillait d'en changer; mais Dieu la leur rendit chère par des grâces extraordinaires, par des signes sensibles de sa présence. Pendant trois ans, ils virent une colombe mystérieuse, plus blanche que la neige, voltiger dans leur oratoire. Souvent des cloches invisibles les appelaient aux divins offices, avec plus ou moins d'harmonie, selon la qualité des fêtes et des solennités, et elles sonnaient particulièrement à l'élévation de la sainte hostie. Des étrangers les entendirent aussi; plusieurs ont été convertis, et d'autres ont été guéris de diverses maladies en les entendant. Ce son même était quelquefois accompagné ou suivi de voix célestes, parfaitement articulées, qui faisaient une admirable musique, dont les oreilles du Saint et celles de ses enfants étaient charmées. Enfin, quand l'église fut en état d'être dédiée, Pierre vit des anges, vêtus de blanc, qui se disaient l'un à l'autre : *Dédions l'église;* ensuite, ils en firent les cérémonies, et en célébrèrent l'office, et notre Saint avec eux, revêtu d'un habit de même couleur, sans qu'il sût qui le lui avait donné.

Cependant les esprits malins ne négligèrent rien pour arrêter les progrès de cette communauté naissante; ils y excitaient des embrasements

fantastiques et apparaissaient sous des formes horribles ; ils jetaient des cris épouvantables et maltraitaient les religieux, et les eussent contraints d'abandonner ce lieu, si le concours du ciel et la sage direction de leur supérieur ne les eussent soutenus.

Pierre leur donna la Règle de Saint-Benoît, avec quelques constitutions particulières ; quant à lui, il n'est pas croyable avec quelle sévérité il traitait son corps : il ne mangeait que du pain de son, très-noir et très-dur, et il jeûnait quatre carêmes par an, pendant lesquels à peine prenait-il de la nourriture une fois en trois jours, et il y en avait trois où il ne mangeait point de pain, mais seulement des herbes crues. Il portait sur sa chair nue un cilice de crins de cheval tout semé de nœuds, et une chaîne de fer, quelquefois un cercle de fer. Il prenait, en cet état, son court repos, couchant, pour ainsi dire, sur le fer, comme si la terre n'était pas assez dure : il n'avait pour chevet qu'un morceau de bois ou une pierre. Il fallut qu'une voix céleste l'avertît de modérer ces austérités. Il eut le don des miracles et de prophétie. Dieu lui découvrait souvent les plus secrètes pensées de ses religieux et même des personnes séculières. Un notaire, malade depuis neuf ans, ayant résolu de se recommander aux prières de notre Saint, fut guéri par cette résolution seule, avant de l'avoir exécutée. Il vint remercier Pierre : celui-ci lui découvrit une maladie spirituelle qui avait été cause de sa maladie corporelle, et il guérit son âme comme il avait guéri son corps.

Ce saint fondateur, ayant appris que toutes les Congrégations religieuses qui n'avaient pas été approuvées par le Saint-Siége allaient être cassées dans le concile de Lyon (1274), alla, avec deux de ses disciples, trouver le pape Grégoire X. Il ne craignit pas d'entreprendre un si long et si pénible voyage à pied, quoiqu'il fût très-affaibli, très-exténué par ses austérités. Lorsqu'il fut arrivé, il plaida la cause de son Ordre moins par des paroles que par des miracles. Le Pape voulant entendre sa messe, les officiers lui présentèrent des ornements fort précieux ; cela blessait l'humilité de Pierre : il désirait avoir les ornements simples dont il se servait dans son désert. Chose merveilleuse ! Dieu exauça le désir de son serviteur, et les anges, en cet instant, apportèrent ces ornements et les lui présentèrent pour se vêtir ; et, lorsque, pour les prendre, il ôta sa coule, elle demeura suspendue en l'air, sans que personne parût la soutenir : ce qui dura pendant toute la messe. A la vue de tels prodiges, le Pape et le concile n'hésitèrent plus à confirmer son Ordre, et lui en firent expédier les Bulles. Il partit donc de Lyon fort satisfait ; et, après avoir été délivré en chemin d'un grand nombre de dangers, par le secours d'un cavalier céleste qui l'accompagna, il arriva heureusement à son désert de Majella, où il fut reçu par ses enfants comme en triomphe et avec une joie incroyable. Les biens que l'on avait usurpés à ses monastères, sous prétexte que cet Ordre n'était pas approuvé, leur furent aussitôt restitués. Seul, l'évêque de Chieti refusa de rendre ceux dont il s'était emparé ; mais Dieu, le défenseur des opprimés, lui envoya une grave maladie. Il ouvrit enfin les yeux, et répara tous les dommages qu'il avait faits à ces religieux, et, outre cela, les exempta pour l'avenir de sa juridiction.

Pierre, après avoir ainsi établi son Ordre, lui donna divers règlements pour faire revivre l'esprit et la discipline de saint Benoît dans leur intégrité primitive : car, avant lui, les Bénédictins d'Italie, où les Réformes de Cluny et de Cîteaux ne s'étaient pas encore introduites, n'avaient plus rien de monastique que le nom et l'habit.

Dieu bénit la nouvelle Congrégation bénédictine : en très-peu de temps, Pierre eut la consolation de la voir composée de trente-six monastères, où

plus de six cents religieux menaient une vie très-édifiante. Son zèle, sortant de ces maisons, s'étendait sur toutes les populations d'alentour, où il rétablit les mœurs chrétiennes, apaisa les différends et secourut les pauvres et les malades ; il sacrifiait à cette dernière œuvre jusqu'aux ornements et aux vases sacrés de ses monastères. Mais, redoutant le trouble et la dissipation, il résolut de se cacher dans une solitude. Il se retira d'abord dans un désert appelé Saint-Barthélemy en Loge, où il changea de l'eau en vin pour la célébration des Mystères ; ensuite, il s'enfuit avec deux disciples dans une caverne de la vallée d'Orfente, qui était de si difficile accès, qu'il n'y put descendre qu'en s'attachant aux rochers avec des crochets; mais bientôt les fidèles, attirés par ses vertus, y accoururent en foule, soit pour jouir de sa conversation, soit pour entendre sa messe, soit pour recevoir sa bénédiction, avec laquelle il rendait miraculeusement la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets et la santé aux malades. Pierre, voyant que Dieu s'opposait à son désir de la solitude, évita à ces populations la peine de le venir chercher si loin : il retourna à son monastère du Mont-Mourron, et, afin que la foule pût plus facilement entendre sa messe, il fit ériger un autel exprès. La première fois qu'il y célébra le saint sacrifice, trois énergumènes furent guéris : ce miracle le rendit tout confus ; il s'en plaignit à Dieu, le priant de se servir désormais d'un instrument moins indigne pour opérer ses merveilles. Mais plus il fuyait les honneurs, moins il y échappait.

Le pape Nicolas IV étant mort en 1292, le Saint-Siége resta vacant durant l'espace de vingt-sept mois, parce qu'on ne pouvait s'accorder sur le choix de son successeur. Il pouvait en résulter de grands maux pour l'Eglise. Pierre de Mourron eut révélation que, si l'on n'élisait pas un Pape bientôt, la colère de Dieu éclaterait. Il en écrivit à un cardinal, qui fit part de cette nouvelle aux autres cardinaux. Ils s'entretinrent de ce saint homme ; l'un relevait l'austérité de sa vie, l'autre ses vertus, l'autre ses miracles. Quelqu'un proposa de l'élire Pape ; on délibéra, on recueillit les suffrages qui furent unanimes : car tous se sentirent comme inspirés d'élire Pierre de Mourron. Cinq députés furent chargés de lui notifier cette élection. Ils allèrent à la ville de Sulmone, puis gravirent la montagne haute et escarpée où vivait le saint reclus; arrivés à sa cellule, ils reçurent audience par une fenêtre grillée : ils virent un vieillard d'environ soixante-douze ans, pâle, exténué de jeûnes, la barbe hérissée, les yeux gonflés des larmes qu'il avait répandues à cette effrayante nouvelle : car il la connaissait déjà. Ils lui racontèrent les circonstances de son élection, et lui en remirent le décret : Pierre l'examina, et après avoir prié, ne voyant pas moyen de s'opposer à la volonté de Dieu, il accepta. Dès que cette nouvelle fut connue, peuple, clergé, princes, tout le monde accourut pour voir le saint homme et l'accompagner à la cathédrale d'Aquila, où devait se faire son sacre. Il y entra monté sur un âne dont la bride était tenue, à droite et à gauche, par les deux rois de Sicile et de Hongrie. Cette humble monture rappelait aux spectateurs l'entrée du Sauveur à Jérusalem. Lorsqu'il fut descendu de son âne, un paysan y ayant mis son fils, qui était perclus des deux jambes, cet enfant se trouva guéri. Pierre fut sacré et couronné le 29 août et prit le nom de Célestin V, qui fut, depuis, donné aux moines qu'il avait institués [1].

Les intentions de Célestin furent toujours pures : il avait un grand sens, il était Saint ; mais ces qualités ne suffisaient pas pour une si grande charge; Dieu, en l'y élevant, ne se proposait sans doute que de mettre un terme à

1. Voir, pour plus de détails, la *Vie admirable de saint Pierre Célestin.* — Un vol. in-8°. Bar-le-Duc, typographie des Célestins.

la division des cardinaux, et de faire briller, au milieu de tant d'ambitions, un grand exemple d'humilité. Pierre, ignorant le droit canon, savait peu la langue latine ; il n'avait aucune expérience des hommes et des affaires. Il eut bientôt des scrupules sur la manière dont il gouvernait l'Eglise et consulta plusieurs canonistes, entre autres le cardinal Benoît Cajétan, pour savoir si un Pape avait le droit d'abdiquer. Ils lui répondirent qu'il le pouvait avec un motif suffisant. Cette nouvelle s'étant répandue, on ne négligea rien pour détourner le saint Pape d'un tel projet ; on fit même à cet effet des prières publiques. Néanmoins, le 13 décembre 1294, jour de sainte Lucie, Célestin tint un consistoire à Naples, où, étant assis avec les cardinaux, revêtu de la chape d'écarlate et des autres ornements pontificaux, il tira un papier fermé, et, après avoir défendu aux cardinaux de l'interrompre, il l'ouvrit et y lut ce qui suit :

« Moi, Célestin, pape, cinquième du nom, mû par des causes légitimes d'humilité et par le désir d'une meilleure vie ; ne voulant point blesser ma conscience ; justement effrayé de la faiblesse de mon corps, du défaut de science et de la malignité du peuple ; pour trouver le repos et la consolation de ma vie passée, je quitte volontairement et librement la papauté, je renonce expressément à cette charge et à cette dignité, donnant, dès à présent, au sacré collége des cardinaux, la pleine et libre faculté d'élire canoniquement un Pasteur de l'Eglise universelle ».

A cette lecture les cardinaux ne purent retenir leurs soupirs et leurs larmes, et Mathieu des Ursins, le plus ancien diacre, dit, au nom de tous, à Célestin : « Très-Saint Père, s'il n'est pas possible de vous faire changer de résolution, faites une constitution qui porte expressément que tout Pape peut renoncer à sa dignité, et que le collége des cardinaux peut accepter sa résignation ». Célestin l'accorda ; Mathieu dicta la constitution, et elle fut insérée au texte des décrétales. Alors Célestin sortit du consistoire, et les cardinaux, après avoir délibéré, agréèrent son abdication. Quand il rentra, il leur fit encore verser des larmes, car il avait dépouillé toutes les marques de sa dignité et était vêtu en simple moine. Il y avait cinq mois et quelques jours qu'il avait été élu, et trois mois et demi qu'il avait été sacré (1294).

Cette abdication fut jugée diversement ; les uns y virent de la faiblesse, d'autres de la grandeur d'âme et de l'humilité. Il n'est point prouvé que le blâme de Dante Alighieri, dans le troisième chant de son *Enfer*, s'adresse à Célestin V. Voici ce qu'en pense un autre poëte de Florence, Pétrarque : « Cette action », dit-il, « suppose une grandeur d'âme toute divine, qui ne peut se rencontrer que dans un homme parfaitement convaincu du néant de toutes les dignités du monde. Le mépris des honneurs vient d'un courage héroïque, et non de pusillanimité. Au contraire, le désir des honneurs ne possède qu'une âme qui n'a pas la force de s'élever au-dessus d'elle-même [1] ». Dieu voulut lui-même justifier la conduite de Célestin : car, le lendemain de son abdication, il guérit un homme qui était boiteux des deux côtés, en lui donnant sa bénédiction à la fin de la messe, et il fit, le reste de sa vie, de nombreux et grands miracles. Ce saint homme avait prédit que son successeur serait le cardinal Benoît Cajétan (Boniface VIII) ; ce Pape étant élu, Célestin alla aussitôt le trouver et lui baisa les pieds.

Boniface, craignant qu'on n'abusât de la simplicité de Pierre pour lui faire reprendre la dignité qu'il avait quittée, ou même pour le reconnaître malgré lui, sous prétexte qu'il n'avait pu abdiquer, comme, en effet, quelques-uns le prétendaient, résolut de le garder près de lui, pour mieux le

1. *Petr. vit. sol.*, l. II, c. 17.

surveiller ; mais le Saint, qui soupirait après la liberté de la solitude, s'enfuit secrètement. En route, il apprit que Boniface faisait courir après lui ; alors il résolut de passer la mer, et vint dans cette intention au monastère de Saint-Jean du Plan. Le vent contraire l'y retint : il fut arrêté et conduit à Boniface, qui le reçut bien. Plusieurs conseillaient au Pape de le mettre en liberté et de le renvoyer dans son monastère; mais Boniface, qui craignait toujours un schisme, fit garder étroitement notre Saint par six chevaliers et trente soldats, dans la citadelle de Fumone, à neuf milles d'Anagni.

On lui fournissait abondamment les choses nécessaires, dont il usait très-sobrement, gardant son ancienne abstinence, mais on ne le laissait voir à personne. Il demanda deux frères de son Ordre pour célébrer avec eux l'office divin : on les lui accorda. Mais ces frères ne pouvaient supporter une prison si étroite : ils tombaient malades, et on les remplaçait par d'autres. Cette prison servait à Pierre de chapelle et de chambre : elle était si petite qu'il ne pouvait s'y coucher qu'en s'appuyant la tête contre l'autel. Loin de se plaindre, le Saint répétait souvent ces paroles : « Je ne souhaitais rien au monde qu'une cellule, et cette cellule, on me l'a donnée ».

Cependant, la nuit avant la veille de la Saint-Jean-Baptiste, ce divin Précurseur apparut en songe au pape Boniface, le menaçant d'une sévère punition de Dieu s'il affligeait davantage le saint prisonnier. Ce Pape, tout épouvanté, lui envoya trois cardinaux pour le consoler dans sa prison, sans pourtant leur dire ce qu'il avait vu. Ils y arrivèrent le jour de la Saint-Jean de grand matin, et trouvèrent à l'autel Célestin qui célébrait la messe pour des défunts. Ils en furent fort étonnés ; mais ils le furent encore davantage, lorsque, après la consécration, ils le virent élevé de terre avec la sainte hostie, et tout éclatant de lumière. Après la messe, il s'approcha d'eux, et, comme Dieu lui avait révélé le sujet de leur voyage, il les prévint, et leur dit : « Allez, dites au Pape de ma part qu'il ne s'afflige point de la vision qu'il a eue ; que je suis très-content de ma condition et n'en désire pas d'autre, et que je lui promets de prier Dieu pour sa prospérité ». Cette douceur admirable étonna encore plus les cardinaux que les merveilles qu'ils venaient de voir. Ils louèrent sa constance et sa vertu, et lui témoignèrent en même temps la douleur qu'ils avaient de le voir en cet état. Ensuite, ils lui demandèrent pourquoi, dans un jour si solennel, il avait dit la messe de *Requiem*, et de si bon matin : « C'est », dit-il, « que mon bon ami, le roi de Hongrie, est mort cette nuit ; et que Dieu m'ayant fait connaître votre arrivée, j'ai craint qu'elle ne me fît différer le saint sacrifice, et que je ne pusse pas soulager son âme assez tôt ». Il leur assura aussi que ce roi avait été délivré du purgatoire par la vertu de la sainte messe, et qu'il jouissait du royaume des cieux.

L'année d'après, le jour de la Pentecôte, en disant la messe, il reçut tant de consolations, que son corps ne pouvant les supporter, son âme commença à l'abandonner. Il en donna avis à ses gardes, et leur dit que, le dimanche suivant, il ne serait plus au monde. En effet, après avoir reçu les derniers Sacrements, et persévéré toute la semaine, jour et nuit, à prier et à donner des louanges à Dieu, il acheva enfin sa vie en proférant ces paroles du Psalmiste : « Que tout esprit loue le Seigneur ! » Ce fut le samedi au soir, dans l'octave de la Pentecôte, l'an de Notre-Seigneur 1296, et de son âge le quatre-vingt-unième.

Dans les arts, on exprime son abdication, trait le plus distinctif de sa vie, par une *colombe*, qui est censée lui en apporter l'inspiration du ciel et la lui

souffle à l'oreille. — On exprime le même fait de la manière suivante : le Saint, en costume de Célestin, est debout : à ses pieds est la tiare ; dans sa main gauche les clefs, et, sur un bras, la chape pontificale. Quelquefois, et cette manière est plus expressive encore, il tient la tiare par le sommet et est dans l'attitude d'un homme qui va poser un objet par terre.

CULTE ET RELIQUES. — ÉCRITS. — ORDRE DES CÉLESTINS.

Le corps de ce saint Pape fut porté avec beaucoup d'honneur et de pompe, par l'ordre du souverain pontife Boniface VIII, auprès de la ville de Ferentino, dans une église de son Ordre qu'il avait lui-même fait bâtir en l'honneur de saint Antoine. Il fut enseveli devant l'autel majeur, et on vénère encore la place où il reposa. Des miracles sans nombre se firent à son tombeau et en divers lieux, surtout dans son ancienne cellule et dans le monastère et l'église du Saint-Esprit, près de Sulmone, où l'on conserve une chaîne qu'avait portée le bienheureux pénitent. Ces merveilles portèrent le pape Clément V à faire avec la plus grande solennité la cérémonie solennelle de sa canonisation, le 5 maï de l'an 1313.

La translation du bienheureux Père, de Ferentino à Aquila, dont l'Ordre célèbre l'anniversaire chaque année au 15 février, eut lieu à pareil jour, l'an 1327. Les habitants de Ferentino ne furent pas privés entièrement des reliques du Saint ; on laissa dans le sépulcre le cœur du bienheureux Père. Ils emportèrent dans leur ville cette précieuse relique et la déposèrent dans l'église de Sainte-Claire, de l'Ordre de Saint-François, où on la vénère encore aujourd'hui. On gardait au monastère de Saint-Antoine quelques autres reliques du Saint, en particulier une des mâchoires, une mitre précieuse, une ceinture pontificale, une étole, un manipule, des parcelles de son cilice et de ses sandales. On conserve aussi, dans le petit oratoire qui touche à l'église et où il avait coutume de se retirer pour se recueillir et prier, une vieille croix de bois dont il se servait d'ordinaire pour chasser le démon.

Ce fut dans l'église de Sainte-Marie de Collemadi, d'Aquila, que furent déposés les ossements bénis de saint Pierre Célestin, qui devint dès lors le patron de cette ville. Le corps saint, placé dans une châsse d'argent, y est toujours conservé. A l'ouverture de cette châsse, ce qui a lieu deux fois l'an, un doux parfum s'exhale qui embaume la pieuse assemblée. Ces deux ostensions ont lieu le 19 mai, jour de la fête du Saint, et le 29 août, anniversaire de son couronnement. Outre la vaste et somptueuse église de Collemadi, on a érigé une chapelle particulière avec un très-riche mausolée pour y enfermer le saint trésor de ses reliques. Les habitants des contrées voisines y viennent en pèlerinage le jour des fêtes du Saint.

On voit encore à l'église de Saint-Eusèbe, à Rome, l'autel de saint Pierre Célestin, avec un tableau représentant sa renonciation au souverain pontificat.

L'église paroissiale de Saint-Didier, à Avignon, possède une partie d'une des mâchoires du Saint. L'ancienne église abbatiale de Sainte-Marie de Casalucce, dans la ville d'Aversa, possédait un fragment de la même relique ; il est encore entre les mains du curé de ladite église, aujourd'hui paroissiale. Le 19 mai 1872, Mgr Luigi Filippi, évêque d'Aquila, ne pouvant obtenir des autorités révolutionnaires la relique insigne que sa haute piété réserve pour des temps meilleurs aux Célestins de l'Ordre de Saint-Benoit et de la Congrégation de France, nouvellement rétablis en France, eut le bonheur de détacher un précieux fragment qui enrichit aujourd'hui (1874) l'autel principal de leur chapelle, à Bar-le-Duc (diocèse de Verdun). La cathédrale de Soissons possède aussi, de nos jours, une de ses reliques.

L'auguste et saint fondateur des Célestins nous a laissé : 1° *Le Livre de ses confessions ;* 2° un *Psautier* écrit de sa main ; 3° des *Sermons* et *Opuscules* dont le cachet simple, pratique et lumineux, rappelle la naïveté persuasive et éloquente des Pères de l'Eglise, sur *l'Amour de Dieu* et *l'Amour du siècle*, sur *la Purification de la conscience par la confession*, sur *la Pénitence et la Mortification*, sur *l'Humilité*, sur *les Tribulations,* sur *le Mépris des richesses*, sur *le Danger des délices*, sur *le pauvre pécheur*, etc., etc.

Les Opuscules de notre Saint portent les titres suivants : 1° *Le Livre de la Règle avec des litanies et diverses oraisons ;* 2° le *Commentaire de sa propre vie ;* 3° *De la Perfection des religieux ;* 4° *Traité des vices et des vertus ;* 5° *de la Vanité de l'homme ;* 6° *Recueil d'exemples et de sentences des Saints Pères, disposé selon l'ordre des titres ;* 7° *Sommaire des saints Canons.* Ces Opuscules, en grande partie, furent imprimés à Naples, en 1640, par les soins du Célestin Téléra, sous ce titre : *La Somme des Opuscules de saint Pierre Célestin.*

Après la mort du bienheureux Père, l'Ordre des Célestins prit de grands développements, et le nombre de ses monastères s'accrut avec rapidité non-seulement en Italie, mais en France, sous les auspices protecteurs de Philippe le Bel. Parmi les monastères Célestins de France, celui de Paris

occupe le premier rang. Son église était la plus riche de la capitale par ses remarquables monuments funéraires. Parmi les trésors sacrés qui l'enrichissaient se trouvait la mâchoire inférieure de saint Pierre Célestin. Une dent y attenait encore. Cette relique fut apportée par Jean Faber, prieur de Nursie, qui la prit au monastère de Collemadi, à Aquila ; il en laissa une partie aux Célestins d'Avignon où elle est encore conservée, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Il y avait aussi dans le monastère de Paris une chasuble dont le Saint se servait pour célébrer la messe : elle avait été cédée, le 10 avril 1662, par les Célestins d'Ambert qui en possédaient deux.

Ces reliques, conservées par le dernier sacristain religieux de la maison, avaient été déposées à l'archevêché de Paris où elles ont été profanées et détruites en 1830 et 1831. L'Ordre des Célestins avait été supprimé en France, malgré les protestations de l'Abbé général, résidant en Italie, par les intrigues d'un homme sans foi, d'un impie, le trop fameux Loménie de Brienne, archevêque de Toulouse, qui était attaché aux sectes maçonniques et avait prononcé les serments infâmes dans une loge allemande. Cet Ordre vient de se rétablir en France, sous le titre de *Célestins de l'Ordre de Saint-Benoît et de la Congrégation de France.*

Le seul monastère des Célestins, en Belgique, était celui de Notre-Dame Annonciade d'Heverlé, près Louvain. Il fut supprimé à la fin du dernier siècle, et la belle église, qui renfermait les mausolées de la famille de Crouy, son fondateur, fut détruite de fond en comble. Un seul monument échappa à la dévastation, le mausolée du cardinal-archevêque de Tolède, Guillaume de Crouy. S. A. S. le duc Prosper d'Arenberg l'a fait restaurer et ensuite placer dans l'église des Capucins, à Enghien.

Voir, pour plus de détails, la *Vie admirable de saint Pierre Célestin, Pape, fondateur de l'Ordre des Célestins.* 1 volume in-8° raisin. Bar-le-Duc, imprimerie des Célestins.

SAINT YVES, JUGE, AVOCAT ET PRÊTRE

1253-1303. — Papes : Innocent IV ; Benoît XI. — Rois de France : Saint Louis ; Philippe IV, *le Bel.*

> Prenez bien garde, juges, à ce que vous ferez ; car ce n'est pas la justice de l'homme que vous exercez, mais la justice du Seigneur, et tout ce que vous aurez jugé retombera sur vous. *II Par.* XIX, 5, 6.

Ce fameux avocat des pauvres, des veuves et des orphelins, naquit en la Bretagne armorique, au diocèse de Tréguier, l'an 1253, le 17 octobre [1]. Ses parents n'étaient pas des moins considérables parmi les nobles, mais ils étaient encore bien plus illustres par leur piété et par les grands exemples de vertus qu'ils donnaient à tout le monde. Son père, Helory [2], était seigneur de Kermartin, distant de Tréguier d'un quart de lieue, et sa mère se nommait Azou de Kenequis [3]. Comme cette dame, qui était d'un mérite extraordinaire, apprit par révélation la sainteté future de son fils, elle persuada à son mari de lui donner de bonne heure des précepteurs sages et habiles, pour le former en même temps à la piété chrétienne et aux sciences.

A l'âge de quatorze ans, Yves fut envoyé par ses parents aux écoles de Paris, fameuses et très-fréquentées. Il s'y rendit très-savant en philosophie et en théologie [4], et surtout dans le droit canon, auquel il s'appliqua parti-

1. Le diocèse de Tréguier (dont le siége est aujourd'hui à Saint-Brieuc) forme ce qu'on appelle la *Bretagne bretonnante.* Là se sont plus particulièrement conservées la vieille langue et les vieilles mœurs.
2. Altération d'Hilaire.
3. C'est la même chose que du Plessis.
4. Pour étudier la philosophie, il logea dans la rue du Fouarre ou de Feurre (appelée aussi rue de l'*Ecole,* rue des *Ecoliers*). Feurre veut dire *Paille.* Cette rue fut donc ainsi nommée, parce que les écoliers étaient assis sur la paille dont ils jonchaient le lieu dans lequel ils prenaient leurs leçons.
Après avoir terminé son cours de philosophie, il alla demeurer auprès des écoles de droit, dans la rue de Saint-Jean-de-Beauvais, et à côté du clos Bruneau.

culièrement. A l'âge de vingt-quatre ans, il alla à Orléans étudier le droit civil, sous le fameux jurisconsulte, maître Pierre de La Chapelle, depuis évêque de Toulouse et ensuite cardinal (1277). A Orléans comme à Paris, Yves consacrait les jours et une partie des nuits à l'étude, après s'être acquitté de ses devoirs de piété. Lorsqu'il fut de retour en Bretagne, Maurice, archevêque de Rennes, le nomma son official. Dans cet emploi, il continua ses austérités, ses aumônes et ses études : il suivit les doctes leçons d'un religieux cordelier, qui expliquait l'Ecriture sainte et enseignait la théologie que l'on appelle positive, par de savants commentaires sur le quatrième livre des *Sentences*.

Ce fut à Rennes qu'il reçut les ordres sacrés, excepté la prêtrise. Cependant, Alain de Bruc, évêque de Tréguier, réclama Yves, comme un bien qui lui appartenait. Notre Saint se rendit à l'appel de son évêque, changeant, non d'office, mais de tribunal[1]. En 1285 notre Saint fut nommé curé de Trédrez, par Alain de Bruc, qui l'ordonna prêtre. Pour mieux remplir ses devoirs de pasteur, il se démit de la charge d'official (1288). Après avoir demeuré huit ans dans la cure de Trédrez, il fut chargé de celle de Lohanec jusqu'à sa mort.

Voilà, en peu de mots, la vie de saint Yves. Il nous reste à voir le principal, ses œuvres saintes. Nous commençons par celles qui le regardent· nous parlerons ensuite de celles qui ont rapport au prochain.

Ce digne ecclésiastique avait une humilité si profonde, qu'il ne pouvait souffrir qu'on dît la moindre chose à son avantage ; et jamais on ne lui a rien entendu dire, qui pût lui attirer quelque louange. Quoiqu'il eût une science si sublime, que chacun le tenait pour un oracle, il se croyait pourtant le plus ignorant de la terre : et, étant curé, bien qu'il fût très-habile prédicateur, si des religieux venaient à son église, il leur cédait volontiers sa chaire, lors même qu'il s'était préparé pour prêcher. Il en faisait de même dans les autres églises, où on l'avait prié d'annoncer la parole de Dieu, disant, par un excès de modestie, qu'il n'était pas digne de parler en leur présence : ce qui avait souvent été cause d'une sainte contestation d'humilité. C'est de ce bas sentiment de lui-même que procédait le peu de soin qu'il avait de sa personne. Il faisait toujours ses visites à pied, quand même il était à la suite de son évêque. Lorsqu'il partit de Rennes, l'archidiacre, en reconnaissance des services qu'il avait reçus de lui, lui fit présent d'un cheval pour son voyage ; mais il le vendit, en donna l'argent aux pauvres et s'en alla à pied en son pays. Il portait sur sa chair nue un rude cilice, et une chemise de grosse toile d'étoupe sur son dos. Sa soutane et son chaperon étaient de grosse bure grise, dont l'étoffe était si vile et si commune, que le mètre ne coûtait qu'environ deux sous ; il avait des sandales comme les religieux de Saint-François, dont il avait embrassé le Tiers Ordre par dévotion.

Dès le temps où il étudiait à Paris, il commença à s'abstenir de viande, donnant aux pauvres celle qu'on lui servait dans ses pensions ; à Orléans, il cessa de boire du vin et entreprit le jeûne de tous les vendredis ; ensuite, augmentant de jour en jour ses mortifications, il jeûna au pain et à l'eau tous les mercredis, les vendredis et les samedis de l'année, outre l'Avent et le Carême, les autres jeûnes de l'Eglise, les veilles des fêtes de Notre-Dame, des douze Apôtres, et depuis l'Ascension de Notre-Seigneur jusqu'à la Pentecôte. Aux autres temps, tout son repas ne consistait qu'en un morceau de pain noir et dur, avec quelques légumes mal assaisonnés, et il ne man-

1. Il paraît que du temps de saint Yves, il suffisait d'être clerc pour la charge d'official : mais depuis l'ordonnance de Blois, de 1579, on exige que ce juge soit prêtre. (Note de M. l'abbé Tresvaux.)

geait qu'une fois par jour, excepté les jours de Noël, de Pâques, de la Pentecôte et de la fête de tous les Saints : ces jours-là il faisait deux repas et mangeait quelquefois un peu de poisson.

Le respect qu'il portait à ces solennités faisait aussi qu'il y traitait de pauvres écoliers, et qu'il se mettait à table avec eux. Son lit n'était qu'un peu de paille sur une claie tissue de grosses verges d'osier, et il n'avait point d'autre oreiller que sa Bible, ou une pierre. Il coucha souvent sur un banc, ou à terre dans la sacristie de l'église de Tréguier, afin d'empêcher la violence des officiers de Philippe le Bel, roi de France, qui voulaient à tous moments en enlever les trésors et l'argenterie. Saint Tugdual, à qui cette église est dédiée, pour reconnaître un si bon office, lui apparut une nuit pendant qu'il faisait sa prière devant le grand autel, et lui en témoigna sa gratitude. Un jour, étant en voyage avec un nommé Maurice du Mont, et logeant dans une même chambre, il se déroba secrètement à lui, au milieu de la nuit, pour aller dans le cimetière ; mais une voix du ciel éveilla Maurice et lui dit qu'il allât au cimetière, et qu'il y trouverait Yves couché sur une pierre, qui était celle où saint Thelau, patron du lieu, avait fait pénitence. S'étant aperçu qu'un pauvre avait passé la nuit à la porte de sa maison, il en conçut tant de déplaisir que, comme s'il en eût été coupable, il lui donna un bon lit la nuit suivante et s'en alla coucher lui-même dehors, en la place où avait reposé ce membre de Jésus-Christ.

Il passait presque toute la nuit à l'oraison ou à la lecture. Il disait tous les jours la messe, et son âme y recevait d'admirables consolations divines, particulièrement au *Confiteor*, au Canon et à la Communion : il y versait ordinairement des torrents de larmes. Une fois, lorsqu'il tenait en ses mains le précieux corps de Jésus-Christ, l'on vit alentour un globe de feu, qui se dissipa dès qu'il eut consacré le calice.

Une autre fois, comme il faisait son action de grâces après la messe, une colombe toute éclatante vint se reposer sur sa tête, et de là vola sur le grand autel et disparut. Il garda inviolablement la chasteté jusqu'à la mort. Auffroi, prêtre de sainte vie, qui avait entendu sa confession générale, à la fin de sa vie, protesta après son décès qu'il n'y avait pas trouvé un seul péché mortel ; mais que, pour ce qui regardait la chasteté, il n'y en avait pas même remarqué de véniel : il avait trouvé une sauvegarde puissante dans la dévotion à Marie. Son innocence était si grande, que les animaux mêmes le vénéraient : un jour qu'il dînait chez lui avec un grand nombre de pauvres, un oiseau d'une extrême beauté et fort éclatant, entra dans la salle, et, voltigeant doucement autour de sa tête, se vint enfin reposer sur sa main, et ne s'envola qu'avec sa bénédiction.

Ces faveurs du ciel sont autant de preuves très-évidentes que les vertus de ce bon prêtre n'étaient pas feintes, mais véritables. Nous n'avons encore vu que celles qui le regardent en particulier : voyons les autres qui touchent le prochain. Il tenait souvent table ouverte pour les pauvres, et non-seulement pour ceux qui s'y présentaient d'eux-mêmes, mais encore pour d'autres qu'il prévenait charitablement. Il était ravi de recevoir chez lui les religieux qui passaient ; il avait même une chambre particulière pour les loger, et prenait plaisir à les servir à table. Il distribuait, avec une sainte profusion, aux pauvres, les revenus de son bénéfice et ceux de son patrimoine, qui étaient de soixante livres de rente (c'était alors une somme très-notable, particulièrement en Basse-Bretagne). Il entretenait plusieurs orphelins ; il en instruisait une partie en sa maison, et tenait l'autre en pension chez des maîtres, qui leur apprenaient des métiers. Il ne pouvait

voir des pauvres nus ; visitant un jour un hôpital, il y en trouva plusieurs mal vêtus ; il leur donna tous ses habits, et fut contraint de s'envelopper d'une couverture, jusqu'à ce qu'on lui en eût apporté d'autres. Il a fait plus d'une fois ces sortes d'excès de libéralité : car un autre jour que le tailleur lui essayait un habit, ayant aperçu dans sa cour un pauvre demi-nu, il lui fit donner cet habit neuf et ne se réserva que les vieux.

Un jour qu'il cheminait dans la campagne, un pauvre couché sous un misérable hangar lui demanda l'aumône en l'assurant qu'il mourait de faim. Comme il n'avait point d'argent sur lui, il tira son chaperon et le lui abandonna. Mais on assure que Dieu fit un miracle pour récompenser sa charité. En effet, quelques instants après, deux femmes avec lesquelles il faisait route, levant les yeux sur lui, s'aperçurent qu'il avait la tête couverte d'un chaperon semblable à celui qu'elles lui avaient vu donner. Grande fut leur stupéfaction. Quant à saint Yves, effrayé de cette insigne faveur, il ploya les genoux et se frappa la poitrine. « Seigneur Jésus », disait-il, « je vous rends grâces pour le don que vous avez daigné me faire ». Cette action, cette humilité profonde, cette ardente charité, ce miracle enfin touchèrent singulièrement le cœur de ces femmes, et elles se mirent à pleurer. Yves se tournant alors vers elles : « Allez, mes filles », leur dit-il, « allez avec les bénédictions d'en-haut ; faites le bien, et Dieu vous le rendra ».

Ayant une autre fois trouvé à la porte de sa maison un malheureux, couvert d'une lèpre horrible, il le fit monter dans sa chambre, lui donna de quoi se laver, le fit asseoir le premier à table et se mit auprès de lui ; mais, sur le milieu du dîner, ce lépreux parut si resplendissant, que la chambre en devint toute lumineuse ; alors, regardant fixement le Saint, il lui dit : *Le Seigneur est avec vous*, et disparut aussitôt, laissant cette âme charitable comblée de joie et de consolation. Mais il ne faut pas s'étonner si Yves faisait de si grandes aumônes, puisque Notre-Seigneur les a souvent multipliées entre ses mains : on raconte que, dans un temps de cherté, il donna abondamment à dîner à plus de deux cents pauvres, avec du pain seulement pour sept ou huit sous, et une autre fois il eut assez d'un morceau de deux deniers pour en rassasier vingt-quatre.

S'il avait tant de soin de donner la nourriture corporelle aux pauvres, il en avait encore plus de leur distribuer la nourriture spirituelle, c'est-à-dire la parole de Dieu ; car, ne se contentant pas de la dispenser à ses paroissiens, il prêchait encore à leurs voisins et faisait quelquefois trois ou quatre prédications dans un même jour, et l'on a remarqué qu'un vendredi saint il prêcha la Passion en sept églises différentes. Il s'employait avec tant de zèle à ces fonctions apostoliques, que souvent il oubliait le boire et le manger, et qu'étant le soir revenu chez lui, à peine se pouvait-il soutenir, à cause de son extrême faiblesse.

Il prêchait en Breton, ou en français, selon la qualité de son auditoire ; et, dans les assemblées synodales, il le faisait aussi en latin. Quand il était à la campagne, il catéchisait les villageois, leur enseignait les mystères de la foi, leur apprenait à bien dire le chapelet, à examiner leur conscience et à pratiquer les autres exercices d'un bon chrétien. Ses prédications ne furent pas infructueuses : outre le bien qu'elles firent au peuple de sa paroisse, elles retirèrent plusieurs autres personnes de leurs désordres. Un usurier, nommé Thomas de Kerrimal, touché des exhortations de ce saint curé, abandonna son injuste trafic et se fit religieux en l'abbaye de Bégor, qui était alors dans une étroite réforme. Il convertit encore quelques clercs, qui menaient une vie scandaleuse et libertine, en leur imprimant une grande terreur des

jugements de Dieu. Il trouvait plutôt la matière de ses sermons dans les ardeurs de la prière que dans les livres. En effet, son oraison était continuelle ; elle servait, non-seulement de nourriture à son âme, mais aussi d'aliment à son corps : car il a demeuré quelquefois cinq jours, et d'autres fois sept, absorbé dans la prière, sans boire, ni manger, ni dormir. Ses oraisons jaculatoires les plus ordinaires étaient celle-ci : « Jésus-Christ, fils de Dieu ; Seigneur, créez en moi un cœur pur ». Et il répétait ces mots presque à tous moments.

Mais ce qui a rendu saint Yves plus illustre, c'est cette intégrité inviolable avec laquelle il a exercé si longtemps la fonction dangereuse d'official [1], soit à Rennes, soit à Tréguier. Il ne prononça jamais de sentences que les yeux baignés de larmes, parce qu'il considérait que lui, qui jugeait alors les autres, serait lui-même jugé à son tour. Il tâchait d'accorder les parties quand il les voyait sur le point d'entrer en procès ; et, lorsqu'elles voulaient plaider, il favorisait toujours ceux qu'il connaissait avoir le meilleur droit. De juge il devenait quelquefois avocat en faveur des pauvres, des veuves et des orphelins que de puissantes parties voulaient opprimer ; et l'on en rapporte ordinairement cet exemple. Etant venu à Tours pour soutenir quelques sentences qu'il avait déjà prononcées, et dont il y avait appel, il logea chez une vertueuse veuve qui avait coutume de le recevoir ; mais il la trouva extrêmement affligée, parce que deux filous, qui contrefaisaient les marchands, lui avaient donné une valise à garder, dans laquelle ils assuraient qu'il y avait douze cents pistoles d'or, à condition qu'elle ne la rendrait point qu'ils ne fussent présents tous deux. L'un des deux, néanmoins, six jours après, l'avait adroitement retirée de ses mains, et elle la lui avait rendue de bonne foi. Cependant l'autre, qui s'entendait avec lui, avait cité la veuve en justice pour la faire condamner à lui donner sa valise ou la valeur de ce qu'elle contenait ; elle allait, en effet, être condamnée lorsque saint Yves, qui s'était fait son défenseur, représenta en pleine audience que la veuve était prête à produire la valise telle qu'on la lui avait confiée, et de la rendre au demandeur, mais avec la condition sous laquelle on la lui avait confiée, et dont la partie adverse elle-même ne disconvenait pas, à savoir : en présence des deux personnes qui lui en avaient fait le dépôt. Le juge approuva cette conclusion, et ordonna que le demandeur ferait paraître son compagnon. Mais le filou fut si troublé par cette sentence imprévue que, changeant de visage, il commença à frémir et à trembler devant toute l'assemblée ; ce que le juge ayant observé, le fit arrêter. Il avoua ensuite que dans la valise il n'y avait que de vieux clous et de la ferraille ; de sorte que, trois jours après, il fut puni comme un voleur [2].

1. L'official est un juge ecclésiastique chargé de la juridiction contentieuse de l'évêque et nommé par lui à cet effet. Du temps de saint Yves, les officiaux connaissaient d'un grand nombre de causes dont l'autorité civile les a peu à peu dépouillés : actions relatives au mariage, aux testaments, et toutes les affaires dans lesquelles un ecclésiastique était partie. Mais l'Eglise ne connaissait pas des causes purement criminelles.

2. La tradition veut qu'il ait plaidé non-seulement devant des cours ecclésiastiques, mais encore devant des tribunaux laïques. Fournel, dans son *Histoire des Avocats*, assure que « Yves de Kermartin suivit pendant quelque temps le barreau de Paris, qu'il y parut avec éclat sous le règne de Philippe le Hardi, et qu'il s'y fit remarquer par son savoir et son zèle ardent pour la justice, par la régularité de ses mœurs et par sa sincère piété ». Il se peut, en effet, que notre gentilhomme breton ait parfois exercé devant quelques bailliages du parlement de Paris, dont le ressort s'étendait jusqu'aux limites du duché de Bretagne, et qu'à la suite d'un appel il se soit lui-même fait entendre dans la capitale du royaume.

Nous devons faire observer qu'à l'époque dont nous parlons, l'état ecclésiastique n'était point absolument incompatible avec l'exercice de la profession d'avocat. Le jurisconsulte Loisel, dans son *Dialogue des Avocats*, cite un grand nombre de gens d'église, doyens, curés, archiprêtres et chanoines qui, jusqu'au temps d'Henri IV, paraissaient avec éclat dans les auditoires des diverses juridictions, même à la barre des parlements. Que le lecteur se rappelle que la science en général (celle du droit en particulier) s'é-

Saint Yves ne se contentait pas de quitter l'office de juge pour se faire l'avocat des veuves, des orphelins et des pauvres, il leur fournissait encore de l'argent pour payer les frais des procès qu'ils étaient obligés de soutenir pour la conservation ou le recouvrement de leur bien. Et lorsqu'il avait prononcé quelque sentence en leur faveur, et qu'il y avait appel, parce que leurs parties espéraient trouver des juges moins incorruptibles, il poursuivait lui-même la confirmation de sa sentence dont il faisait voir clairement la justice : cela ne lui était pas difficile, puisqu'on assure que, dans ce grand nombre de jugements qu'il a rendus et de causes qu'il a soutenues, il n'y en a jamais eu une seule injuste : conduite d'autant plus admirable que, dans cette grande affection qu'il avait pour les pauvres, il semblait qu'il était aisé qu'il se laissât tromper en leur faveur.

Outre les miracles que nous avons déjà remarqués, Yves chassa le démon du corps d'un possédé, en le faisant coucher une nuit dans sa chambre, sur un lit qu'il avait aspergé d'eau bénite. Il éteignit un grand embrasement en levant la main contre les flammes et faisant de plus le signe de la croix. Ayant obtenu permission, du seigneur de Rosternen, d'abattre des chênes dans sa forêt pour rebâtir l'église cathédrale de Tréguier, on se plaignit qu'il y avait fait trop de dégâts, mais il confondit admirablement ses calomniateurs : car, s'étant mis la nuit en prières, il fit naître trois chênes à la place de chacun de ceux qu'il avait abattus. Détrompé par ce prodige, le seigneur de Rosternen lui permit de prendre dans ses bois tout ce dont il aurait besoin. Il avait tant de patience et de douceur, que lorsqu'on lui disait des injures, il n'y répondait que par ces belles paroles : « Je prie Dieu, mon frère, ou, ma sœur, qu'il vous pardonne ».

Il connut d'avance (et dit à Typhaine de Pestivien, dame de la Roche-Derrien), que sa mort approchait. Il tomba malade quelque temps après Pâques ; mais, quoique sa maladie augmentât continuellement, il ne voulut point consulter d'autre médecin qu'un crucifix qu'il avait dans sa chambre et qu'il regardait sans cesse. Sa faiblesse extrême ne l'empêcha pas, la veille et le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, de faire des exhortations à son peuple, de célébrer la sainte messe, soutenu d'un côté par l'abbé de Beauport, et de l'autre par Alain, archidiacre de Tréguier, et d'entendre encore une fois les confessions de ceux qui lui demandèrent cette grâce ; ensuite il se mit au lit sur sa claie, avec ses habits ordinaires, sans vouloir rien relâcher de ses rigueurs et de ses pénitences, disant pour excuse, à ceux qui le pressaient de prendre quelque soulagement, qu'il était bien ainsi et qu'il ne méritait pas d'être autrement.

Le samedi 18 mai, il se fit administrer les derniers Sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction, et après les avoir reçus avec une parfaite connaissance, il perdit la parole et passa toute la nuit avec un visage si gai, qu'il faisait assez paraître la joie qu'il avait en son cœur de se voir si près d'aller en la maison du Seigneur ; enfin, il rendit sa belle âme à Dieu le 19 du même mois, dans l'octave de l'Ascension, l'an 1303, âgé seulement de cinquante ans : les pauvres, les orphelins, tous les malheureux le regrettaient comme leur père nourricier, leur avocat et leur consolateur.

Saint Yves était doué « d'un extérieur avantageux et d'une haute taille ; son air était imposant ; le feu qui brillait dans ses yeux marquait la pureté de son âme et de son corps, et prévenait l'auditoire en sa faveur ».

tant réfugiée dans les cloîtres et dans les cathédrales, il avait bien fallu aller l'y chercher. Puisqu'on tirait de l'Ordre ecclésiastique des magistrats que l'on faisait asseoir sur les fleurs de lis, pourquoi n'en aurait-on pas tiré des avocats qui, pour être moindres dans la hiérarchie, n'en sont pas moins utiles?

La tradition de l'incorruptible équité de saint Yves est celle qui s'est perpétuée d'une manière plus saillante dans la mémoire des peuples. En Basse-Bretagne notamment, elle a pris corps dans des représentations grossières et sans art, modestes et naïfs témoignages de la gratitude populaire. Ainsi, dans l'église de Minihy-Tréguier, voisine de la maison moderne qui a remplacé l'antique manoir de Kermartin, là où la mémoire de saint Yves est toujours vivante, on voit un groupe composé de trois statues en bois, d'un travail qui trahit une main peu exercée. L'une de ces statues est l'image de saint Yves. Il se montre revêtu d'un surplis herminé, avec le camail et le bonnet carré. A sa droite et à sa gauche, deux plaideurs ont l'air de solliciter chacun une décision favorable. L'un, le riche, à l'air arrogant, à la démarche assurée, le chaperon sur la tête, portant avec aisance une magnifique houppelande écarlate, tient d'une main un rouleau de papiers : c'est évidemment le dossier de son affaire qu'il veut confier au Saint ; l'autre main touche presque son futur défenseur, qu'il ne craint pas de blesser par cette familiarité importune. Le second plaideur, le pauvre, à moitié couvert d'une méchante jaquette, les jambes nues, le chapeau à la main, ose à peine faire entendre d'humbles doléances. Il n'a ni cédules, ni papier marqué ou timbré à présenter ; mais la bonté de sa cause se lit sur son visage honnête. Le Saint se tient debout, dans l'attitude d'un homme qui écoute avec attention. Ses traits respirent la mansuétude et la bienveillance ; on devine qu'il inclinera vers celui qui n'a d'autre rhétorique qu'un accent convaincu, d'autres arguments que la juste pitié qu'il inspire.

La même scène s'offre avec des détails analogues dans la jolie petite église de la Roche-Maurice, près de Landerneau [1]. Les contrastes sont encore plus vivement accusés. Le riche porte des habits dorés ; il tient une grosse bourse pleine d'écus, qu'il semble offrir effrontément à saint Yves pour le gagner. Quant au pauvre, les haillons qui cachent sa nudité indiquent un extrême dénûment.

Mentionnons encore rapidement des sculptures en bois du même genre qui se trouvent dans l'église paroissiale de Faou [2]. Si la transformation du riche est complète, ce doit être un gentilhomme titré, un duc ou un marquis, tout au moins, portant galamment un costume de cour, habit à la française avec des parements dorés, culottes courtes, veste splendide, chapeau à claque, boucles de souliers étincelantes : ce sont des rubis, des diamants, que sais-je ?

Pour expliquer la multiplicité de ces humbles monuments dont l'anachronisme ne doit pas étonner, il faut se rappeler qu'à l'époque où saint Yves a vécu, les grands étaient tout-puissants, assez enclins à abuser de leur immense crédit, et la justice trop souvent vénale.

Nous l'avons vu représenté sous le costume d'avocat, tenant en main un rouleau de papiers pour rappeler son principal titre, qui est celui de défenseur des pauvres. — Un oiseau qui souvent prend la forme d'une colombe, voltige autour de sa tête. — Il traverse à pieds secs un torrent débordé.

Saint Yves est partout le patron des hommes de lois : jurisconsultes, avocats, notaires, huissiers et des *orphelins* [3].

1. Dans le département du Finistère. — 2. *Ibid.*

3. La malignité populaire, qui aime à s'exercer même sur ceux dont elle a reçu des services, n'a pas épargné les avocats. Elle a trouvé le moyen, en faisant l'éloge de saint Yves, de lancer un trait contre la docte Confrérie dont il avait été un des plus illustres membres. De là ces vers latins si connus :

Sanctus Yvo erat Brito,	Saint Yves était Breton,
Advocatus et non latro,	Avocat et non larron,
Res miranda populo.	Grande merveille ! dit-on.

Personne n'a jamais pris au sérieux cette innocente boutade, sauf peut-être un écrivain du XVIIe siècle,

RELIQUES ET CULTE DE SAINT YVES.

Son corps fut solennellement enterré dans l'église cathédrale de Tréguier, où Dieu a fait paraître sa sainteté par un prodigieux nombre de miracles : car l'on compte jusqu'à quatorze personnes qu'il a sauvées des eaux, où elles étaient en danger d'être noyées ; quatorze paralytiques, six aliénés, trois aveugles et neuf autres malades, qu'il a parfaitement guéris ; quatorze morts qu'il a ressuscités, outre trois enfants privés de la vie dès le sein de leur mère, qui la recouvrèrent aussi par les mérites de ce grand serviteur de Dieu. Le pape Clément VI, qui, n'étant encore que cardinal, avait fait là-dessus des informations nécessaires, fit lui-même le décret de sa canonisation à Avignon, l'an 1347, parce que saint Yves lui était apparu pour l'exhorter à achever au plus tôt ce qu'il avait commencé. On conserve encore, dans la sacristie de l'église de Tréguier, l'original de la Bulle de cette canonisation, écrite sur parchemin, et maintenant renfermée dans une boîte d'acajou.

Une chapelle, que saint Yves avait fondée à Minihy et qui avait été consacrée sous les vocables de la Mère du Sauveur et de saint Tugdual, l'apôtre du pays, prit, après la canonisation de saint Yves, le nom de son bienheureux fondateur. Elle reçut, grâce à la générosité des fidèles qui joignaient leur obole aux dons d'Yves Hélory, des accroissements successifs dont le résultat fut de transformer l'oratoire en église. Ce sanctuaire devint de bonne heure et est demeuré jusqu'à nos jours un lieu de pèlerinage. De tous les points de la Bretagne, on accourait à la chapelle du Minihy, pour invoquer ce bon recteur de campagne, qui, durant sa vie, s'était montré si zélé pour le salut des âmes, si compatissant pour les besoins du corps. Cet édifice sert maintenant de paroisse à la succursale du Minihy, qui se desservait avant la Révolution à l'un des autels de la cathédrale de Tréguier.

Jean V, duc de Bretagne, tombé dans un odieux guet-à-pens par la trahison des Penthièvre qui le retinrent longtemps prisonnier, promit à saint Yves, s'il recouvrait la liberté, de lui donner son pesant d'argent. Aussitôt qu'il se vit hors des mains de ses perfides ennemis, il résolut d'accomplir religieusement son vœu. Il alla même au delà. Par ses ordres, une belle chapelle s'éleva dans la cathédrale de Tréguier. Elle était destinée à renfermer le tombeau de son céleste libérateur. Elle fut longtemps connue sous le nom de *Chapelle-au-duc*. C'est maintenant la chapelle du très-saint Sacrement. Le mausolée du Saint reçut une splendide ornementation. Recouvert de lames d'argent que l'or rehaussait d'un éclat encore plus vif, décoré sur ses faces de sculptures représentant les hauts faits de Jean V, il était surmonté d'un dôme en pierre qui recouvrait la statue couchée d'Yves Hélory. Des grilles en fer protégeaient ce magnifique monument, qui, hélas ! n'existe plus. Le vandalisme révolutionnaire a promené en ce lieu son marteau dévastateur. « En 1793 », écrit l'abbé Tresvaux, « les soldats d'un bataillon révolutionnaire, composé de Parisiens, portant le nom du *Temple*, et alors en garnison à Tréguier, forcèrent les portes de l'église cathédrale, brisèrent le tombeau de saint Yves et en jetèrent les débris à la mer. Ils s'emparèrent en même temps des ornements qu'ils trouvèrent dans la sacristie, s'en revêtirent et se promenèrent ainsi dans la ville, simulant un convoi funèbre ; mais celui qui faisait le mort fut frappé subitement de maladie et mourut effectivement dans la nuit suivante. Les autres acteurs de cette farce sacrilége furent bientôt atteints d'un mal contagieux qui les enleva pour la plupart. C'est un fait qui était, à Tréguier, de notoriété publique et dont les anciens habitants peuvent encore attester la vérité ».

Pour conserver la mémoire du lieu où les ossements sacrés de saint Yves avaient été déposés et les signaler à la vénération des fidèles, le respectable ecclésiastique que nous venons de citer, et dont le clergé de Paris déplore la perte récente, fit élever à ses frais un modeste cénotaphe, œuvre digne d'éloges sans doute, mais qui ne rappelle que de bien loin la magnificence des ducs

Jean Robert, qui a composé exprès un gros livre pour apprendre au public que l'on compte au moins cinquante avocats canonisés. Et encore la liste n'est pas complète !

Mais si les avocats peuplent le ciel, les huissiers y entrent-ils? Périlleuse question que des gens peu charitables ont prétendu résoudre négativement. A l'appui de leur dire, ils content l'anecdote suivante, dont l'intention n'est pas douteuse :

Saint Yves, après sa mort, se présenta à la porte du paradis, et, trompant la vigilance du portier céleste, parvint à la franchir en secret. Mais cette fraude ne tarda pas à être découverte. Saint Pierre, faisant sa ronde habituelle, aperçoit l'intrus, lui demande son nom, ses papiers, et, sur sa réponse qu'il voyage sans passeport, le somme de vider les lieux. « Doucement », reprend le légiste avisé qui n'en était pas à son premier procès ; « j'ai la possession pour moi. Signifiez-moi la sentence, sans quoi je garde ce que je tiens. — J'y consens volontiers », dit saint Pierre ; « de ce pas je vais quérir des huissiers ». Il en cherche, mais n'en trouve point ; car jamais huissier, ajoute malicieusement la légende, n'est entré en paradis. Et voilà comment, grâce aux finesses de la procédure, le prince des avocats a pu préparer là-haut des places à ses confrères d'ici-bas.

Ces récits, d'un goût contestable, mais contre lesquels on aurait tort de s'indigner, amusaient la bonhomie de nos pères sans ébranler leur foi ni s'imposer à leur crédulité. Car les chrétiens instruits n'ont jamais ignoré qu'on peut se sanctifier et qu'on s'est en effet sanctifié dans toutes les professions honnêtes.

de Bretagne. Nous savons qu'il est question de le remplacer par un monument plus digne de celui dont il consacrera le souvenir.

Enumérons rapidement les objets précieux relatifs à la mémoire du Saint, qui étaient dus à la munificence des grands et du peuple, et que l'on avait déposés dans le trésor de la cathédrale de Tréguier. Trois reliquaires d'argent, dont l'un était soutenu par quatre lionceaux d'argent doré ; les deux autres resplendissaient de pierreries. Le premier renfermait le chef de saint Yves ; le second et le troisième, des os des bras. Deux calices, sur lesquels on avait gravé les traits chéris du Bienheureux. Il était, en outre, représenté plusieurs fois dans des actes différents de son ministère et de sa charité : ici, prêchant dans une chaire d'argent doré ; là, puisant du blé avec une cruble (crible ?) dans un coffre et le versant dans un sac appartenant à un pauvre ; ailleurs, couché sur une claie aussi d'argent, avec un livre pour chevet. On avait encore figuré un homme et une femme offrant un enfant devant un autel au-dessus duquel était l'image de « monsieur saint Yves », le tout en argent. Notons enfin une belle cloche à laquelle on avait donné son nom. Tous ces témoignages de la piété et de la reconnaissance des fidèles ont disparu à l'époque de la Révolution. Mais les ossements du Saint ont été heureusement préservés. On les avait cachés dans un des caveaux de la cathédrale : ils en furent retirés en 1801, et M. de Saint-Priest, vicaire-général, en constata l'identité. On montre actuellement le chef de saint Yves dans la sacristie de la cathédrale de Tréguier. Un reliquaire en bronze doré, donné par Mgr de Quélen, archevêque de Paris, renferme cette tête vénérée, couronnée de fleurs qui rappellent l'éternelle jeunesse des Saints. Dans le même lieu se trouve également la tête de saint Tugdual, de cet homme apostolique pour lequel saint Yves avait la plus grande dévotion. Tous les ans, à la date du 18 mai, on porte processionnellement cette insigne relique de Tréguier au Minihy. « Ainsi le Bienheureux semble sortir de sa tombe pour visiter les lieux où il naquit, où il fit le bien, où il mourut ; puis il revient à sa noble cathédrale, porté, comme au jour de son enterrement, sur les épaules des prêtres, au milieu des hymnes et des cantiques ». Jadis on déposait les ossements vénérés sur une espèce de cénotaphe que recouvraient d'élégantes arcades sculptées. Mais ce charmant appendice a disparu. Il ne subsiste plus que la table de pierre dans son austère nudité. Elle est située dans le cimetière, à l'entrée de la chapelle devenue, comme nous l'avons dit, église paroissiale.

Il existe, dans la paroisse de Louannec, une précieuse relique de saint Yves ; c'est une ancienne chasuble qu'on appelle vulgairement *chape de saint Yves*. Elle est en fil de soie : il paraît qu'elle a été argentée et même dorée. Elle n'a qu'une ouverture par où l'on passe la tête, pratiquée dans la partie supérieure : il n'y a ni trou ni fente sur les côtés.

On conserve avec soin, dans la sacristie de Minihy, les *Heures* manuscrites du Saint. Ce volume, qui n'offre, au surplus, rien de curieux, a perdu plusieurs de ses feuillets donnés aux pèlerins qui désiraient emporter une marque de leur passage. A quelques centaines de pas, se trouve l'emplacement du manoir des sires de Kermartin. Pendant longtemps cet édifice, respectable par son antiquité et par les souvenirs qu'il rappelait, reçut les visites des pèlerins. Au commencement de ce siècle, il menaçait ruine : on le démolit. Une nouvelle construction, qui date de 1834, est décorée d'une simple plaque de marbre où se lit une inscription qui constate que c'est en ce lieu que naquit autrefois saint Yves. Mgr de Quélen, archevêque de Paris, fut l'auteur de cette inscription. Si vous pénétrez dans l'intérieur de cette modeste habitation, les fermiers qui y demeurent vous montrent un lit qui, si l'on en croit la tradition, a jadis appartenu à saint Yves. C'est un lit clos comme il s'en trouve un grand nombre dans les campagnes bretonnes. Nous devons dire que les archéologues n'y reconnaissent pas les caractères du XIIIe siècle. Toutefois, comme ce meuble a dû subir et a subi en effet des réparations que son état de vétusté rendait nécessaire, il est permis de croire qu'une partie au moins des pièces de bois qui entraient dans sa construction primitive a été conservée et qu'on a réellement sous les yeux une relique authentique du Saint. Nous sommes fâché que ce lit, qui devrait être sacré pour tous, serve à des usages domestiques. Ne serait-il pas convenable qu'on le transportât dans une chambre isolée, qu'on l'y entourât d'une balustrade, et qu'on ne souffrît pas que, sous prétexte de dévotion, de nombreux fragments fussent enlevés ? C'est un vœu que nous nous permettons de formuler, pour qu'il parvienne à l'adresse de qui de droit.

La maison de Kermartin, qui avait vu naître saint Yves, reçut aussi son dernier soupir. Il paraît que cette terre resta en la possession de sa famille jusqu'au XVe siècle, époque à laquelle on voit qu'Olivier de Kermartin eut pour épouse Plessou de Quélen. Leur petite-fille, Jeanne, épousa Thebaut Bérard, dont elle eut une fille, qui s'unit en mariage à Maurice de Quélen, seigneur de Loguevel. La terre de Kermartin passa de la famille de Quélen dans celle de la Rivière, qui la posséda jusqu'en 1790. L'héritière de ce dernier nom, épouse du fameux marquis de Lafayette, la vendit alors à M. le comte Jean-Claude-Louis de Quélen, seigneur de la Ville-Chevalier et père de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui était, de son vivant, possesseur de l'ancien patrimoine de saint Yves.

Un mot maintenant sur les fondations de tout genre faites sous le patronage de saint Yves. Il existait naguère, dans l'ancienne capitale du duché de Bretagne, un Hôtel-Dieu qui portait le nom de Saint-Yves. Fondé en 1358, c'est-à-dire onze ans seulement après la canonisation du charitable curé breton, par Eudes Le Bouteiller, prêtre originaire du diocèse de Tréguier, cet hospice servit

d'asile pendant cinq siècles à une foule de malades et aussi à quelques infirmes. Il y a quelques années, les bâtiments menaçaient ruine. Ce vaste établissement fut alors transféré dans un autre quartier de la ville de Rennes. Il existe, à Vitré, un hôpital portant également le nom de Saint-Yves. Les villes de Guérande et Guingamp ont possédé deux chapelles dédiées sous son invocation. Le monument religieux le plus remarquable, sous le rapport de l'art, qui ait été consacré à la gloire du saint prêtre de Tréguier, est peut-être la belle verrière en couleur que possède l'église de Saint-Mathurin, à Moncontour, dans le département des Côtes-du-Nord.

Les jurisconsultes et les magistrats ont pris saint Yves pour leur Patron. Le parlement de Bretagne, séant à Rennes, chômait sa fête. Toutes les juridictions de la province avaient suivi cet exemple. L'Université de Nantes s'était mise sous la protection du même Saint. A Paris, il y avait, au coin de la rue Saint-Jacques et de la rue des Noyers, une chapelle bâtie sous son invocation, où se réunissait une Confrérie qui l'avait choisi pour Patron. La chapelle possédait un morceau de la robe du Saint. Cette chapelle, qui fut fréquentée jusqu'aux plus mauvais jours de la Révolution, a été démolie en 1823.

Notre-Dame de Paris, « l'église des Patrons de la France », s'enrichit d'un beau tableau de saint Yves qu'avait offert un seigneur breton qu'on ne nomme point. « Le dessin en est grand et noble, écrit l'abbé de l'Œuvre [1], qui l'avait vu. La sainte Vierge est en haut du tableau ; un peu plus bas saint Yves est prosterné devant elle, et lui présente d'un côté le corps de la justice en robes, comme à celle que l'Eglise appelle le Miroir de justice, *Speculum justitiæ ;* et, de l'autre, il lui présente des gens qui sont en procès ». Cet autre témoignage de la dévotion bretonne a aussi disparu. Pour terminer ce qui regarde la France, les diocèses de Chartres, d'Evreux, de Noyon, d'Auxerre et de Dijon avaient voué à saint Yves un culte spécial. La faculté de droit d'Orléans témoignait par des démonstrations solennelles que le jeune Yves Hélory avait étudié sur ses bancs. En Belgique, les villes d'Anvers, de Gand et de Malines, fières de posséder quelques esquilles des ossements du Bienheureux, avaient fondé des Confréries qui se chargeaient des justes causes des indigents. Admirons ici, en passant, le philanthropique résultat de ces institutions pieuses. On se réunissait pour honorer un Saint, pour se recommander à sa puissante protection ; et tout de suite naissait naturellement le désir de l'imiter dans les belles et touchantes vertus dont il avait donné l'exemple. Voilà le véritable culte des Saints. Louvain ne demeura pas en arrière du mouvement qui entraînait nos voisins vers un Saint si populaire. Le célèbre peintre Rubens fit, pour la chapelle des Jésuites, dans cette ville, un tableau où l'on voyait le Saint rendre justice à une pauvre femme qui implorait sa pitié en lui présentant un petit enfant qu'elle tenait dans ses bras. Toujours la même image, toujours le même souvenir, toujours la même reconnaissance.

A Rome enfin, il existe une église qui porte le nom et conserve la mémoire de ce Saint cher aux Bretons. Elle fut donnée, en 1456, par le pape Calixte III à nos compatriotes établis dans la ville éternelle et jointe à un hôpital fondé par eux dès 1411. En 1508, elle fut restaurée. Quelques années plus tard, en 1583, le roi de France, Henri III, obtint l'union de Saint-Yves avec ses dépendances à l'église et à l'hôpital Saint-Louis. Depuis cette époque, la chapelle Saint-Yves fut négligée, les réparations nécessaires omises ou mal faites, et le culte perdit de son éclat. Maintenant elle ne conserve plus que de faibles vestiges de sa primitive splendeur. Aussi la Confrérie des jurisconsultes romains qui continue d'honorer le saint breton tient ses séances dans un autre édifice. La renommée de saint Yves a pénétré jusqu'à Naples. La chapelle de l'hospice, Sainte-Marie de la Porte-Neuve, lui est spécialement consacrée.

Saint Yves lisait continuellement la *Vie des Saints*. Les Actes héroïques de ces amis de Dieu lui étaient devenus si familiers, qu'il avait composé un recueil des traits les plus édifiants. Il donna à cet écrit, dont on doit regretter vivement la perte, le nom charmant de *Fleurs des Saints*.

Nous nous sommes servi, pour compléter l'histoire abrégée de saint Yves, des *Vies des Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau, publiées par M. l'abbé Tresvaux, en 1838, d'une biographie populaire du Saint, par L. Roumain de la Rallaye, qui a puisé dans un ouvrage beaucoup plus considérable dû à la plume de M. Ropartz, avocat breton.

SAINT HADULPHE, ÉVÊQUE D'ARRAS (728).

Des auteurs en assez grand nombre supposent que saint Hadulphe était fils de saint Rainulphe, martyrisé à Telodium, aujourd'hui Thelus, entre Arras et Lens, et dont le culte était très-célèbre, surtout dans les environs de la ville d'Ardres. Entré fort jeune dans le monastère de Saint-Waast d'Arras, il s'y distingua par une parfaite observation de la discipline religieuse, et par la pratique des plus éminentes vertus. Il y avait déjà quelque temps qu'il remplissait les fonctions de prieur,

1. Auteur d'une Vie de saint Yves publiée au XVIIIe siècle.

lorsque, à la mort du bienheureux Hatta, abbé du monastère, il fut élu d'une voix unanime par ses frères pour lui succéder.

Quand l'évêque de Cambrai et d'Arras, Hunaud, mourut neuf ans plus tard, tous les suffrages du clergé et du peuple se réunirent en faveur de saint Hadulphe, pour le remplacer dans cette charge importante.

On ne connait pas le détail des Actes de son épiscopat qui dura douze ans. La réputation de vertu et de sainteté, qu'a laissée ce digne évêque, dit assez que tous ses moments furent consacrés à la sanctification de ses ouailles et à la pratique des vertus épiscopales.

Saint Hadulphe qui, sur la demande des religieux de Saint-Waast, avait conservé la direction de ce monastère, lorsqu'on l'élut évêque, fut enterré par ces mêmes religieux dans leur église de Saint-Pierre. Il se fit, auprès de son tombeau, plusieurs miracles. Au milieu du xe siècle, l'évêque Inguérand transféra ses vénérables reliques dans la grande église de l'abbaye de Saint-Waast.

On avait gravé ces mots sur la pierre de son tombeau :

Hic jacuit Sanctus speculum virtutis Hadulphus, Qui vigil Atrebatum rexit ad astra chorum.	Ici repose saint Hadulphe, modèle de vertu, Qui par sa vigilance conduisit au ciel le peuple [d'Arras.
Dulcis, ave : nostris veniam, Pater, objice culpis, Grataque dilecto dona repende gregi.	Salut, doux Pasteur, obtiens le pardon de nos fautes, Et accorde à ton troupeau chéri des dons précieux.

M. l'abbé Destombes.

LA BIENHEUREUSE ÉMILIENNE DE FLORENCE

VEUVE DU TIERS ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS (1246).

La bienheureuse Emilienne, née à Florence d'une famille illustre, fut, dès l'âge de seize ans, donnée en mariage à un homme qui, pendant quelque temps, la maltraita et la chassa ensuite de sa maison. Emilienne opposa la douceur aux mauvais traitements et s'en vengea, plus tard, en prodiguant les soins les plus tendres à ce mauvais époux attaqué d'une maladie mortelle. Elle eut la consolation de le voir faire une fin chrétienne. Devenue veuve, elle embrassa le Tiers Ordre de Saint-François, se retira dans une tour du jardin de son père et là se livra à la plus austère pénitence.

Elle avait un principe tout à fait conforme à l'esprit du christianisme : c'est que le jeûne ne doit pas consister seulement à se priver en certains jours d'une partie de ses aliments ordinaires, mais encore de *toutes les paroles inutiles ;* et que cette sorte de jeûne, le jeûne de la *langue,* est aussi agréable à Dieu que celui de l'estomac. Durant les quarante jours de Carême et tout le temps de l'Avent, ainsi que trois jours par semaine dans les temps ordinaires, elle observait un silence absolu. Chaque samedi, elle allait recevoir la sainte communion. Elle avait donné ordre à la femme, qui l'accompagnait à l'église, de ne point lui parler en chemin, ce jour-là : « Car », lui avait-elle dit, « Dieu est partout ; et là où il trouve un cœur qui s'ouvre à lui, il est prêt à se communiquer. Je vous prie donc de ne pas troubler par vos paroles la présence de Dieu dans mon âme. Il m'est arrivé quelquefois de trouver Dieu dans les rues tumultueuses de Florence, aussi bien que dans le silence de ma chambre. D'ailleurs, le profond respect que nous devons au Seigneur nous impose déjà l'obligation de l'attendre en silence ».

Dieu se plaisait quelquefois à lui faire des révélations extraordinaires. Emilienne avait un vif désir de voir l'Enfant Jésus, tel qu'il a dû être à l'âge de trois ou quatre ans. Souvent elle avait demandé cette grâce au Seigneur Jésus, mais avec une certaine retenue, ne se croyant pas digne d'une telle faveur. Tandis que la crainte la retenait, « l'amour, *plus fort que la mort* », a dit l'Ecriture, la poussait à demander sans cesse cette faveur insigne. Un jour, Emilienne, visitant un jeune garçon malade, lui dit : « Mon fils, ne pensez-vous pas aux douleurs que le Seigneur endura pour vous ? » — « Hélas ! » répliqua l'enfant, « je pense à mes souffrances, bien plus qu'à celles du Sauveur ». — « Voulez-vous me donner votre maladie ? » lui demanda Emilienne. — « Soit ! prenez-la tout entière, et faites que j'en sois délivré ». — « Cependant, si cette maladie doit contribuer à votre salut, je prie Dieu de vous la laisser ; dans le cas contraire, je le prie de me la donner ». — « Oh ! je ne veux pas que vous l'ayez tout entière ; prenez-en seulement une partie, par exemple le point de côté, qui me fait tant souffrir... » — « Qu'il en soit ainsi ! » dit Emilienne.

— Et, après avoir fait cette réponse, elle s'en retourna dans sa maison. — Tout d'un coup, l'enfant fut délivré du point de côté et Emilienne ressentit une douleur si violente qu'elle ne pouvait rester un seul instant en repos. Le lendemain, le mal ayant un peu cessé, elle retourna chez l'enfant, et lui dit : « Voulez-vous me donner aussi vos autres souffrances ? » — L'enfant s'étant empressé d'y consentir, Emilienne dit encore : « Qu'il en soit ainsi ! » — A peine l'eût-elle quitté, que l'enfant guérit complétement, et Emilienne eut toute la maladie, qu'on appelait alors le *feu volant*.

Or, un jour qu'Emilienne était dans son lit, seule dans sa chambre, gravement malade, elle vit un enfant d'environ quatre ans, admirablement beau, qui jouait devant sa couche. Emilienne, pensant que c'était un ange, lui dit : « Mon cher enfant, n'as-tu pas autre chose à faire qu'à jouer ? » — L'enfant répondit en souriant : « Que voulez-vous que je fasse ? » — Emilienne reprit timidement : « Si tu voulais bien me parler du bon Dieu... » — L'enfant répondit : « En parlant de Dieu, l'on n'en peut dire que du bien ; or, il ne convient pas de dire du bien de soi-même ». — Après avoir parlé ainsi, l'enfant disparut et Emilienne se releva parfaitement guérie.

Elle mourut à l'âge de vingt-sept ans, le 19 mai 1246, un samedi matin, à l'heure où elle avait coutume de recevoir la sainte communion. Après sa mort, elle apparut à une de ses amies, nommée Gisèle, et lui révéla qu'elle n'avait fait que passer par le purgatoire, sans aucune souffrance, comme un innocent enfant. On peut dire de même qu'elle n'avait fait que passer sur la terre, comme les anges, sans s'y attacher à rien ; tant sa vie avait été *intérieure* et *sainte*.

On l'honore le 23 du même mois depuis qu'Innocent XI a permis son culte.

AA. SS., A. Stolz, etc.

XXe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Aquila, dans l'Abruzze-Ultérieure, saint BERNARDIN DE SIENNE, de l'Ordre des Mineurs, qui a éclairé l'Italie par sa parole et par sa sainteté. 1444. — A Rome, sur la voie Salaria, la naissance au ciel de sainte BASILLE, vierge, qui était de race royale, et qui, ayant refusé d'épouser un homme de très-haut rang à qui elle était fiancée, fut accusée par lui d'être chrétienne ; sur quoi, l'empereur Gallien ordonna qu'elle l'épouserait ou qu'elle périrait par le fer ; avertie de cette décision, elle répondit qu'elle avait pour époux le Roi des rois, et aussitôt on lui passa l'épée au travers du corps. 253-268. — A Nîmes, dans les Gaules, saint BAUDILE, martyr, qui, ayant été arrêté, refusa de sacrifier, persévéra constamment dans la foi du Christ, malgré les fouets et les tourments, et par une mort précieuse, acquit la palme du martyre. — A Edesse, en Syrie, les saints martyrs Thalalée, Astère, Alexandre et leurs compagnons, qui souffrirent, sous l'empereur Numérien [1]. 284. — Dans la Thébaïde, saint Aquilas, martyr, qui fut déchiré avec des peignes de fer pour Jésus-Christ. — A Bourges, en France, saint AUSTRÉGISILE, vulgairement OUTRILLE, évêque et confesseur. 624. — A Brescia, saint Anastase, évêque. Vers 610. — A Pavie, saint Théodore, évêque. 778. — A Rome, sainte Plautille, femme consulaire, mère de la bienheureuse Flavie Domitille ; ayant été baptisée par l'apôtre saint Pierre, elle brilla de l'éclat de toutes les vertus, et mourut en paix [2]. Ier s.

1. Thalalée, originaire du Liban, était médecin, et ses deux compagnons, bourreaux : le spectacle de l'invincible constance de Thalalée les convertit. Ce n'est pas à Edesse en Syrie, disent les Bollandistes, que souffrirent ces Martyrs, mais à Egée, en Cilicie, en un lieu de la ville appelé Edesse. Le culte de saint Thalalée était autrefois célèbre en Orient : il existait un monastère de son nom à Jérusalem, des chapelles sous son vocable à Constantinople, à Chalcédoine, etc. Ses reliques et celles de ses compagnons sont venues enrichir l'église Saint-Nicolas à Vérone. Saint Thalalée figure naturellement parmi les médecins illustres qui peuplent le ciel et dont nous donnerons la liste dans notre *Dictionnaire hagiographique*, destiné à servir de couronnement à cet ouvrage. *AA. SS.*

2. Sainte Plautille prêta son voile à saint Paul au moment où il marchait au supplice : il lui fut rendu teint du sang de l'Apôtre des nations.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Toulouse, saint Hilaire, évêque. IIIe s. — A Beauvais, saint Germer, confesseur ; après avoir passé plusieurs années dans un légitime mariage et dans les premiers emplois de la cour de Dagobert, dont il était allié, il renonça entièrement au monde, fonda le monastère de Flay, et en fut le premier abbé. Sa vie et sa mort furent très-précieuses devant Dieu. Domane ou Doman [1], son épouse, mourut aussi en odeur de sainteté. Fin du VIe s. — A Gand, au monastère de Blandinberg, l'élévation des corps de saint Guduval, évêque, de saint Bertulfe, abbé, et de sainte Ameiberge, vierge, dont les fêtes se célèbrent en d'autres jours. — A Nîmes, on vénère un grand nombre de catholiques précipités et noyés dans un puits par les Calvinistes ; ce puits est communément appelé le Puits des Martyrs. — A Beauvais, saint AMALBERT, fils de Germer et de sainte Domane. — A Hautecombe, en Savoie, le vénérable Vivien, premier abbé de ce lieu, loué par saint Bernard. Vers 1150. — A Gand, le vénérable Guyon, vingt-troisième abbé de Cîteaux, cardinal du titre de Saint-Laurent-de-Lucine, légat apostolique en Danemark, puis au concile de Vienne de 1277 ; qualifié d'homme angélique par le pape Urbain IV. — A Sains-les-Marquion, au diocèse d'Arras, sainte Saturnine, qui abandonna l'Allemagne, sa patrie, pour se dérober à des noces terrestres. Elle fut mise à mort par son fiancé, à l'endroit de l'Artois où s'élève aujourd'hui son tombeau. On l'invoque pour la conservation des bestiaux, et on la représente avec une quenouille, gardant des troupeaux ; ce qui fait supposer que pour vivre et mieux se cacher, elle se loua comme bergère. VIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Chartres, saint Yves, évêque, auparavant prévôt de Beauvais, illustre par son zèle pour l'observance régulière, et qui rédigea en un volume les opinions des Pères. 1115.

Martyrologe des Camaldules. — A Pise, le bienheureux Guy, des comtes de Gherardesca, confesseur, moine camaldule du monastère de Saint-Michel, et ensuite ermite, qui suivit la voie des austérités pour arriver plus vite aux délices de l'éternité [2]. 1269.

Martyrologe des Dominicains. — La bienheureuse COLOMBE DE RIETI, vierge, de l'Ordre de Saint-Dominique, remarquable par sa pureté, sa patience et son abstinence. 1501.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Hersée, près de Paderborn, en Westphalie, la translation des saintes Saturnine, Valérie, Fortunée, vierges romaines et martyres, faite au IXe siècle. — A Cagliari, en Sardaigne, saint Lucifer, évêque, célèbre par ses écrits ; il combattit les Ariens au synode de Milan [3]. An 370. — Chez les Grecs, les saints Thalasse et Marc, ermites. — En Angleterre, saint Ethelbert, roi des Angles Orientaux : il fut assassiné par le roi de Mercie, Offa, qui convoitait l'Est-Anglie et l'unit en effet à ses possessions. Offa fit pénitence, mais Dieu, qui punit souvent les parents dans les enfants, permit que son unique héritier mourût après quelques mois de règne et que la couronne de Mercie passât dans une autre famille. Le corps de saint Ethelbert fut transporté à Hereford, où une église fut bâtie en son honneur, et où il opéra un grand nombre de miracles. An 793. — En Toscane, le bienheureux Orlando ou Roland, convers de l'Ordre de Vallombreuse, que l'on invoquait pour la guérison des énergumènes. An 1242. — A Bologne, le bienheureux Albert, aussi de l'Ordre de Vallombreuse, qui passait pour être propice aux semailles. 1245.

1. Sainte Domane était née à Gouy-sur-Epte, ancien diocèse de Rouen, aujourd'hui de Beauvais.

2. Son corps est conservé dans l'église cathédrale de Pise.

3. On sait que Lucifer de Cagliari est l'auteur d'un schisme : l'Eglise romaine tolère néanmoins son culte en Sardaigne ; ce qui permet de croire à de la bonne foi chez Lucifer. Ceux que la question intéresse pourront s'édifier dans les *Acta*, où le Père Papebrock se fait le défenseur de Lucifer.

SAINT BAUDILE [1], APOTRE ET MARTYR

Fin du IIe ou du IIIe siècle.

Dans le monde vous serez foulés comme le raisin sous le pressoir, mais, confiance, j'ai vaincu le monde.
Joan. XVI, 33.

Saint Baudile, que les habitants de Nîmes considèrent comme leur père dans la foi, comme le fondateur principal de leur église, était, selon la tradition, originaire d'Orléans. Peu de saints ont eu un culte plus célèbre : on a compté jusqu'à quatre cents églises dédiées sous son invocation, tant en Espagne qu'en France, et cependant, ce que l'on sait de lui se réduit à dire qu'il arrosa de ses sueurs et de son sang la cité et le territoire des Nemausiens ; on ignore absolument l'époque où il a vécu, ses qualités civiles, le rang qu'il occupait dans l'Eglise de Dieu. Les uns placent son martyre en 187, les autres en 295, d'autres à la fin du IVe siècle [2] : c'est-à-dire qu'on en est réduit à des conjectures.

Nîmes avait à coup sûr été évangélisée dès le premier siècle par saint Trophime d'Arles, puisque c'est d'Arles, comme l'a écrit le bienheureux pape Zozime, que les ruisseaux de la foi se répandirent pour arroser toutes les Gaules ; par saint Paul de Narbonne, puisque la grande voie romaine qui conduisait en Espagne traversait Nîmes, et que saint Paul Serge dut la suivre ; par saint Saturnin de Toulouse surtout, qui convertit là son premier disciple, Honestus. Mais longtemps encore après eux, Nîmes conservait sa physionomie païenne : tous ses temples d'idoles étaient encore debout ; la foule continuait à se presser autour des autels des faux dieux, tandis que le christianisme proscrit recueillait furtivement ses disciples dans quelque retraite obscure, loin du regard des persécuteurs.

A une date donc qui flotte entre la fin du IIe et la fin du IIIe siècle, entre 187 et 295, un généreux chrétien, obéissant à une inspiration divine, quitta sa ville natale pour aller évangéliser les contrées qui étaient plongées dans l'erreur. C'était Baudile ; il était engagé dans les liens du mariage, et son épouse s'était associée à son pieux dessein. Il apprit dans ses courses apostoliques que l'ancienne capitale des Volces, la ville d'Auguste et d'Antonin, la cité de Nîmes, non moins importante, disent les *Actes des Saints*, par son commerce et ses grandes richesses que par sa population, était encore presque toute païenne, que les habitants étaient privés de l'enseignement des prêtres, et qu'ils languissaient comme des brebis errantes, loin des soins vigilants des pasteurs : il résolut de tenter un effort suprême pour l'arracher aux idoles.

Le nouvel apôtre arriva à Nîmes le jour même où l'on célébrait, dans

1. On l'appelle encore Baudille, Baudèle, Bauzille, Bauzély, Bauzel dans le Midi ; Bauzile, Baulize, Bauzire dans le Vivarais et l'Auvergne; Banxely dans le Rouergue; Baudt en Flandre; Baudelle, Baudière, Baudel, Bneil, Boys, Boil, Baudier au Nord et dans l'Est; Boeilho, Baudelio, Boal, Boy en Espagne. Ces altérations peuvent modifier la physionomie du nom, mais elles ne la changent pas, et sous ces diverses désinences on retrouve toujours l'Apôtre de Nîmes.

2. Cette dernière opinion est la moins probable, attendu que Baudile trouva encore à Nîmes le culte des idoles florissant; ce qui n'est guère admissible soixante ans après Constantin. Le paganisme avait dû, à cette époque, se réfugier dans les campagnes et les bois : il n'était plus toléré dans les villes.

un bois sacré, aux portes de la ville, un sacrifice public [1]. Le polythéisme avait déployé toutes ses pompes pour attirer la foule. C'était sur une des collines qui dominent la ville, non loin de cette antique Tourmagne qui est encore debout. Les prêtres des idoles conduisaient les victimes destinées au sacrifice. La multitude frémissante se pressait autour de l'autel.

Tout à coup apparaît un étranger qui élève la voix au milieu de la foule. Il attaque avec une indignation généreuse ces dieux impuissants auxquels on offre un encens criminel ; ces dieux de marbre et de pierre, qui ont des yeux et qui ne voient pas, qui ont des oreilles et qui n'entendent pas, impies et vains simulacres, qui doivent être brisés et foulés aux pieds. Il annonce ce Dieu inconnu qui a fait le ciel et la terre et qui seul a droit aux adorations des mortels. Il montre cette croix du Sauveur, scandale et folie pour les Gentils, devenu l'instrument glorieux de la rédemption du genre humain. A ces accents inconnus, la multitude s'arrête étonnée : elle écoute avec une étrange surprise ce langage nouveau pour elle. Peut-être quelques hommes du peuple, quelques pauvres esclaves se sentent émus en entendant parler de ce Dieu rédempteur, qui a voulu prendre sur lui le fardeau de nos misères, qui s'est fait pauvre et qui a revêtu la forme de l'esclave pour racheter les hommes. Peut-être aussi, quelques philosophes, qui reconnaissent le vide profond des doctrines païennes, auraient voulu qu'on laissât cet étranger exposer librement la doctrine dont il s'est fait l'apôtre. Mais les prêtres des idoles, n'écoutant que la passion de l'intérêt, s'écrient qu'un tel langage est une insulte à leurs dieux, que cet homme est un impie, un blasphémateur, un sectateur obstiné de cette superstition nouvelle qui attaque les anciennes divinités, et que son crime ne doit pas rester impuni. La foule mobile et légère passe soudainement de la surprise à la colère et fait entendre des cris de mort contre le contempteur de ces dieux. On l'entoure, on le saisit, on étouffe sa voix, et les sacrificateurs demandent qu'il soit immolé là même où il a osé attaquer le culte de la cité. Le saint apôtre, calme et résigné au milieu de ce déchaînement des fureurs populaires, s'offre au ciel comme une victime. Il demande au Seigneur que son sang devienne une semence féconde qui fasse germer une Eglise florissante sur cette terre infidèle, et il consomme son généreux sacrifice.

D'après une tradition populaire, la tête du Martyr, abattue par la hache des sacrificateurs rebondit trois fois sur le sol, et chacun de ses bonds fit jaillir une source.

Les trois fontaines que fit jaillir le sang de saint Baudile, sont restées comme les témoins de son glorieux martyre. Elle furent alors comme la source bénie d'où coulèrent, sur la cité encore païenne, les eaux vivifiantes de l'Evangile. Elles sont devenues pour le peuple chrétien la source de bien des grâces, et c'est de là que découlent ce dévouement ardent, ces convictions généreuses, cette fidélité inébranlable qui animent les catholiques de Nîmes.

N'en doutons pas, la dévotion dont les Trois-Fontaines sont l'objet a pour elle la consécration des siècles. De tout temps, les fidèles ont vénéré ce lieu et attribué à la source de Saint-Baudile une vertu miraculeuse. Ce mouvement pieux qui, de nos jours, attire les fidèles sur cette colline, les âges passés l'ont connu. Il a pu être ralenti et même interrompu, au milieu de nos discordes civiles et religieuses. Mais en le reprenant aujourd'hui, on

1. C'était la fête des *Gonales*. célébrée en l'honneur de Jupiter enfant. Cette fête tombait le 21 mai : il faut donc corriger sous ce rapport les anciens martyrologes ; car le calendrier païen ne marquait aucune fête le 20.

ne fait que renouer la chaîne du passé. Ce petit bassin, creusé dans le roc, a été dans tous les siècles une piscine salutaire où les fidèles ont retrempé leur âme et où les malades ont quelquefois trouvé la guérison de leurs maux. C'est donc une pensée éminemment pieuse que celle qui a porté de nos jours quelques chrétiens dévoués à restaurer et à agrandir l'antique oratoire des Trois-Fontaines. On ne voit plus aujourd'hui trois sources distinctes comme à Saint-Paul-Trois-Fontaines, dans la plaine de Rome. Les travaux qu'on a dû faire pour niveler la roche et asseoir les fondements de la chapelle, ont dû bouleverser le sol et changer la direction des trois sources qui se réunissent aujourd'hui par des filtrations souterraines dans le même bassin.

Lorsque la foule s'est dispersée, l'épouse du saint Martyr et les serviteurs qui l'accompagnaient recueillent furtivement ses restes et les ensevelissent au fond de la vallée voisine. « Par cette mort glorieuse, disent les *Actes des Saints,* cet illustre Martyr, naguère étranger dans Nîmes, y a conquis le droit de cité et en est devenu le protecteur immortel [1] ».

Le sang du Martyr fut pieusement recueilli par quelques chrétiens courageux. Ainsi qu'ils avaient coutume de le faire partout où était immolé quelqu'un de leurs frères, ils trempèrent des linges dans le sang qui rougissait le sol et les conservèrent fidèlement comme un précieux souvenir. C'est un fragment d'un de ces linges, teints du sang du Martyr, que possède aujourd'hui la paroisse de Saint-Baudile. Ce lieu resta toujours cher à la piété des habitants de Nîmes. Ils ne séparèrent point dans leur ferveur la colline consacrée par le martyre du Saint de la vallée qui gardait sa dépouille. En allant visiter son tombeau, ils faisaient une station au lieu de son supplice, et ils les associèrent tous les deux dans une égale vénération.

Nous devons mentionner une tradition populaire qui raconte que le saint apôtre, avant de venir attaquer les superstitions païennes dans Nîmes, évangélisa les populations voisines. Le souvenir de cette prédication s'est perpétué dans la paroisse de Bouillargues, et c'est pour cela sans doute que cette Eglise choisit saint Baudile avec saint Félix, évêque de Nîmes, comme ses patrons, voulant ainsi honorer la mémoire de son premier apôtre.

Le nom du saint Martyr ne fut pas oublié, et un sanctuaire fut bâti sur le lieu où son corps avait été déposé. Saint Grégoire de Tours, au VI[e] siècle, dans son *Traité de la gloire des martyrs*, raconte que Dieu se plaisait à glorifier le tombeau du Saint par de nombreux miracles et que son culte était répandu dans les diverses parties du monde chrétien. « On voit », dit-il, « auprès de Nîmes le tombeau glorieux de saint Baudile, où s'opèrent souvent d'éclatants prodiges. De cette tombe est sorti, à travers les fentes des murs, un laurier, qui a grandi comme un arbre et qui déploie son feuillage salutaire. Les habitants ont souvent éprouvé son efficacité merveilleuse qui rend la santé aux malades. En souvenir de sa vertu bienfaisante, ils dépouillaient l'arbre de ses feuilles, même de son écorce, et le laurier a peu à peu perdu sa vigueur et s'est desséché [2] ». Ce laurier miraculeux, symbole de la victoire du saint Martyr, a reverdi, après avoir eu sa tige desséchée. Il continue à pousser de vigoureux rejetons près du lieu où était le tombeau du Saint. Avant les rigueurs du dernier hiver, dit M. l'abbé Azaïs, aumônier du lycée de Nîmes, dans sa notice sur saint Baudile publiée en 1871, il s'élevait au-dessus des autres arbres de la vallée et attirait de loin les regards

1. *Acta Sanctorum,* 20 mai.
2. Saint Grégoire de Tours, *De gloria Ecclesiæ,* lib. I.

par son vert feuillage. Il poussera de son tronc rajeuni de nouvelles tiges et il restera comme le gardien fidèle de ces ruines.

Déjà, au ve siècle, si nous en croyons les Actes de l'Eglise d'Orléans, les reliques de saint Baudile avaient fait éclater leur vertu merveilleuse en faveur de la ville qui avait donné le jour au Saint. Saint Agnan Ier, évêque d'Orléans, voyant cette cité menacée par les hordes du féroce Attila, n'hésita pas, malgré son grand âge, à entreprendre un long et périlleux voyage pour aller implorer le secours du général Aétius, qui gouvernait la Gaule, au nom de l'empereur Valentinien III, et qui avait fixé sa résidence à Arles. Arrivé dans cette ville, il se souvint qu'un sous-diacre de sa ville épiscopale avait versé son sang pour la foi dans la cité voisine de Nîmes, et il alla prier devant son tombeau. Une pieuse inspiration s'empara de lui devant cette tombe. Il se dit que s'il pouvait emporter avec lui quelques reliques de ce glorieux enfant d'Orléans, elles seraient un gage de protection puissante pour cette ville. Il obtint de l'évêque de Nîmes quelques parcelles du corps du saint Martyr, et il reprit joyeux le chemin de sa ville épiscopale. Les populations s'ébranlèrent sur son passage pour saluer le précieux dépôt qui lui avait été confié. La tradition a conservé le souvenir de quelques-unes de ses stations. Il s'arrêta près de Valence, au village de Saint-Bardoux. Une colonie de religieux, envoyée par le monastère d'Ainay, à Lyon, s'était établie sur ce coteau, et c'est sous leur toit que saint Agnan dut recevoir l'hospitalité. Il existait, au siècle dernier, en ce lieu, une chapelle dédiée à saint Baudile, qui remontait à une haute antiquité. Elle devait être un souvenir du passage des reliques du Saint.

Le corps de saint Agnan fut transporté, l'an 1029, dans une nouvelle église d'une grande magnificence, bâtie par les soins du pieux roi Robert. Les reliques de saint Baudile suivirent celles du saint évêque et firent partie du trésor de la même église. Elles ont disparu dans les troubles du XVIe siècle, avec tant d'autres saintes reliques, dans la funeste dévastation que subit l'église de Saint-Agnan [1].

Le tombeau de saint Baudile, comme celui de saint Gilles, dans le voisinage de Nîmes, de Sainte-Marthe, à Tarascon, de Sainte-Marie-Madeleine, en Provence, étaient les plus célèbres de notre Midi et avaient le privilége d'attirer un nombreux concours de chrétiens. Ils eurent bientôt leurs jours de deuil et de désolation. Vers l'an 719, les Arabes, franchissant les Pyrénées, se répandirent comme un torrent sur le sol de la France.

Le monastère de Saint-Baudile avait alors à sa tête un pieux abbé, saint Romule, qui y faisait fleurir, par l'autorité de sa parole et de ses exemples, les plus pures vertus monastiques. Quatre-vingts religieux, sous la conduite du saint abbé, embaumaient cette paisible vallée du parfum de leur piété. Saint Romule ne voulut pas les abandonner au glaive de l'ennemi. Son premier soin fut de dérober les reliques de saint Baudile aux outrages des hordes musulmanes. Il les enferma dans un cercueil en plomb et les fit enfouir profondément en terre, sous un des murs de l'église.

Après avoir mis en sûreté ce précieux trésor, saint Romule partit, à la tête de sa communauté, pour aller chercher un asile dans une contrée lointaine. Remontant le long du Rhône et de la Saône, la colonie fugitive fit de nombreuses haltes dans sa migration, et c'est ainsi que le culte de saint Baudile se propagea en divers endroits. Les religieux emportaient avec eux quelques parcelles du corps du saint Martyr et ils les distribuaient, sur leur passage, aux populations qui les accueillaient avec bienveillance. Ils s'ar-

1. *Vie de saint Agnan, évêque d'Orléans*, par M. l'abbé Cauvard.

rêtèrent pendant quelque temps à Beaune, en Bourgogne, et ils payèrent l'hospitalité qu'ils reçurent par le don d'une relique de saint Baudile. Ce legs précieux a été fidèlement conservé, jusqu'à la fin du siècle dernier, dans une église qui était placée sous le vocable du Saint, et il a disparu dans la tourmente révolutionnaire.

Après un long séjour à Beaune, les religieux poursuivirent leur marche. Ils firent une station à Plombières-lez-Dijon, dans la Côte-d'Or, où le culte de saint Baudile s'est perpétué jusqu'à ce jour, et probablement à Parigny-la-Rose, dans l'Auxerrois, qui, en mémoire de cette halte, honore saint Baudile comme son patron.

Ils arrivèrent ensuite à Saissi-les-Bois, au diocèse d'Auxerre. Ce lieu qui, comme l'indique son nom, était couvert de bois, convenait parfaitement à une fondation monastique. Il y avait déjà, dans ce vallon, arrosé par un cours d'eau, un monastère fondé par les évêques d'Auxerre [1]. Il portait le nom de *Monasterium saxiense*, à cause des pierres qui couvrent le sol, et cette appellation se retrouve, altérée, dans le nom moderne de Saissy. Les moines de Saint-Germain, qui le possédaient, le cédèrent à cette colonie errante qui fuyait devant l'invasion sarrasine. L'établissement grandit sous la protection des rois Francs, qui lui accordèrent de nombreux priviléges, et les forêts voisines furent défrichées par les patients travaux des moines. Une église fut construite et elle fut dédiée à saint Baudile, en mémoire du saint Martyr, dont le corps reposait à Nîmes. C'était à la fois un hommage à ce saint protecteur et un souvenir de la patrie absente. Saint Romule mourut avant d'avoir achevé l'église dont il avait jeté les fondements ; ce furent ses deux successeurs, Odon et Walaus, qui y mirent la dernière main.

Le monastère de Saint-Baudile, à Saissy, devint plus tard un simple prieuré. Il comptait encore huit religieux au XVe siècle. Il fut entièrement détruit, en 1569, par les protestants, comme celui de Nîmes, et les reliques de saint Baudile, conservées jusqu'alors, eurent le sort de toutes celles qui tombèrent entre les mains des Calvinistes [2]. Les noms mêmes de saint Baudile et de saint Romule sont aujourd'hui oubliés à Saissy.

Quant au monastère de Nîmes, il resta longtemps dans un état de triste décadence. Vers la fin du XIe siècle, la noblesse du pays, affligée de cette situation déplorable, le rendit à sa vie première, en le cédant à la puissante abbaye de la Chaise-Dieu.

Ce fut sans doute vers ce temps que la piété populaire donna à la vallée de Saint-Baudile le nom de Valsainte, voulant honorer par cette appellation pieuse le souvenir des miracles dont ces lieux avaient été le théâtre [3].

La réforme vint : Nîmes, on le sait, fut le principal théâtre des efforts des religionnaires dans le midi, sa cathédrale fut changée pour un temps en un prêche calviniste, et le monastère de Saint-Baudile fut démoli de fond en comble (1563). Que devint, au milieu de cette dévastation, le corps de saint Baudile ? Fut-il arraché du tombeau où il était enfermé, et ses cendres sacrées furent-elles jetées au vent ? ou bien fut-il sauvé par quelque catholique dévoué ? L'histoire se tait, et la croyance des habitants de Nîmes, c'est que les religieux parvinrent à soustraire les saintes reliques à cette profanation, en les enfouissant, comme au temps de l'invasion des Sarrasins, dans quelque retraite cachée. Peut-être la châsse qui les renferme est-elle ensevelie dans les entrailles du sol, non loin de l'ancien sanctuaire, d'où l'on ne désespère pas de la retirer un jour.

1. *Hagiologie nivernaise*, par Mgr Crosnier. — 2. *Ibid.*
3. M. Germer-Durand, *Dictionnaire topographique*.

L'indifférence des hommes et l'action du temps ont peu à peu achevé la destruction complète de tout ce qui restait de l'ancien prieuré et des deux églises. Les ruines elles-mêmes ont disparu.

Pendant longtemps ces murs, à moitié écroulés, devinrent comme une vaste carrière où tous les voisins venaient chercher des pierres pour former des murs de clôture ou bâtir des constructions nouvelles. Aujourd'hui, il ne reste pas une seule pierre debout de l'église de Saint-Baudile. Le soc de la charrue est passé sur son emplacement et a défoncé le sol pour le livrer à la culture. Deux maisons de campagne occupent l'emplacement de l'ancien enclos et du prieuré.

Une paroisse de Nîmes, voilà tout ce qui perpétue aujourd'hui, avec le même nom, les anciens souvenirs. Gardienne fidèle de la mémoire de saint Baudile, elle acquitte, au nom de la cité, le tribut d'honneur et de reconnaissance que Nîmes doit à son apôtre.

Les attributs caractéristiques de saint Baudile dans les arts sont le *palmier* et la *hache* : la vie du Saint donne l'intelligence de ces symboles.

Saint Baudile et son culte, par M. l'abbé Azaïs, chanoine honoraire, aumônier du Lycée de Nîmes ; Nîmes, 1872.

SAINTE BASILLE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe siècle. — Règne de Gallien.

Elle était romaine, issue des empereurs, et fille d'un des principaux sénateurs de cette ville, maîtresse du monde. Ses parents, étant païens, l'avaient élevée selon les superstitions du paganisme, et fiancée de bonne heure à un seigneur illustre comme elle, nommé Pompée. Mais il arriva, par une conduite admirable de la divine Providence, qu'ils moururent tous deux bientôt après. Basille eut pour tuteur un chrétien secret, nommé Hélénus, qui lui fit connaître l'impiété du culte des faux dieux, et lui inspira un grand désir de servir Jésus-Christ. En ce même temps, l'admirable sainte Eugénie, dont nous parlerons au 25 septembre, vint à Rome avec saint Prote et saint Hyacinthe, ses serviteurs, après que son père, Philippe, gouverneur d'Egypte, eut été martyrisé à Alexandrie ; Basille en étant informée, lui manda, par un intermédiaire fidèle, qu'elle souhaitait extrêmement être instruite par elle dans le christianisme, et qu'elle la priait instamment de lui donner ses instructions par lettre, parce qu'étant observée par son fiancé et par ceux de sa maison, elle ne pouvait pas, sans danger, l'aller trouver. Eugénie, considérant que les lettres étaient beaucoup plus faibles que la parole, lui envoya ses eunuques, auxquels elle était elle-même redevable de sa conversion, et lui fit savoir qu'elle pouvait avoir toute confiance en eux. En effet, ils lui parlèrent avec tant de force, et l'instruisirent si parfaitement sur tous les points de notre religion, qu'elle ne voulut plus différer de recevoir le saint baptême. Saint Corneille, qui occupait très-dignement la chaire de saint Pierre, se transporta dans sa maison, acheva de l'instruire, la régénéra en Jésus-Christ, et lui inspira tant d'estime pour la chasteté, qu'elle résolut aussi de n'avoir jamais d'autre époux que Celui dont l'alliance consacre, purifie et perfectionne

les vierges. Ainsi, par un même sacrement, elle devint la fille et l'épouse de Jésus-Christ, et se sentit tellement enflammée de son amour, qu'elle eût souhaité de répandre dès lors tout son sang pour la confession de sa divinité.

Le christianisme l'ayant liée très-étroitement à sainte Eugénie, elles commencèrent à travailler ensemble, avec beaucoup de courage, à attirer des dames et des filles romaines à la foi; et leur zèle eut tant de succès, que saint Corneille et les prêtres de l'Eglise étaient extrêmement occupés à baptiser les personnes qu'elles convertissaient. Hors de cet emploi de piété, elles étaient dans une oraison continuelle, afin de mériter, par leurs gémissements et par leurs larmes, la ruine de l'idolâtrie et le changement de cette grande ville, « laquelle », comme dit saint Léon, « s'était fait une religion de ne rejeter aucune superstition ». Dans un de ces colloques avec Dieu, Eugénie eut révélation que Basille serait bientôt martyre, et Basille eut révélation qu'Eugénie le serait aussi, ce qu'elles se communiquèrent aussitôt, afin de ne pas se priver du plus grand sujet de joie qu'elles pouvaient avoir en cette vie.

Valérien et Gallien étaient alors empereurs, et comme leur vie corrompue leur donnait une aversion particulière pour le christianisme, qui en était la condamnation, ils avaient fait des édits très-sévères pour exterminer ceux qui en faisaient profession (257). Cela fit croire à une servante de Basille qu'elle gagnerait quelque chose en dénonçant sa maîtresse et en l'accusant d'être chrétienne ; elle alla donc trouver Pompée, son fiancé, et lui dit « que c'était en vain qu'il s'attendait à épouser Basille, s'il ne s'en rendait promptement le maître. Les chrétiens s'étaient déjà emparés de son esprit, et, depuis ce temps-là, elle ne pensait plus ni aux biens, ni aux plaisirs, ni aux ornements du corps, ni au mariage ; Hélénus, son tuteur, était d'intelligence avec elle, et c'était pour cela qu'il avait toujours différé son mariage ; Prote et Hyacinthe, eunuques d'Eugénie, l'étaient venus voir et l'avaient rendue savante dans les sortiléges de cette secte ; enfin, elle avait une liaison très-étroite avec Eugénie, fille de Philippe, et elles n'épargnaient rien l'une et l'autre pour attirer toutes sortes de personnes à la religion du Crucifié ».

Pompée, apprenant ces nouvelles, en fut extrêmement surpris ; il alla d'abord trouver Hélénus, tuteur de Basille, pour lui en faire ses plaintes et le sommer de lui faire voir sa fiancée. Hélénus, pour s'en défaire, lui dit fort sagement que le droit de sa tutelle était fini, Basille ayant atteint l'âge de majorité. Si Basille consentait à le voir et à l'épouser, elle en était parfaitement libre : cela la regardait. Irrité de cette réponse, Pompée court chez Basille et donne ordre au portier de l'annoncer. Basille lui fit répondre : « Pour vous voir, vous écouter et recevoir votre visite, il me faudrait un motif ; je n'en ai point », laissant entendre qu'elle trouvait peu convenable cette demande d'une entrevue particulière avec une jeune vierge, que le regard même d'un homme ne doit pas atteindre [1].

Nous n'essaierons pas de dire le trouble du jeune Pompée devant une telle réponse. Il proteste que justice lui sera rendue. Mais, avant de faire valoir hautement tous ses droits, il veut porter un dernier coup au cœur de Basille, en lui adressant d'habiles matrones chargées d'ébranler sa résolution.

Basille leur tint ce langage :

« Entre un sage et un insensé, il y a cette différence que l'insensé ne

1. Métaphraste.

sait ni repousser les maux réels, ni rechercher les vrais biens, au lieu que le sage est toujours en quête du bien pour arriver au mieux. Si recevoir mon fiancé mortel est bien, choisir un époux immortel est chose meilleure. Tout mon bonheur est de lui consacrer ma virginité. Je l'ai résolu, et ce ne sont pas les vaines promesses du siècle qui ébranleront mon courage. Les joies du temps sont néant à mes yeux ; je les compare à ces fleurs printanières qui, à peines écloses, se dessèchent et tombent. Donc, que celles d'entre vous qui aiment la sagesse prêtent l'oreille aux paroles de ma bouche ; qu'elles poursuivent non-seulement ce qui est bien, mais ce qui est mieux, et que, dans un généreux dédain des choses périssables, elles n'aspirent qu'aux éternelles. Ne nous appuyons pas sur l'homme ; fions-nous à Dieu, qui a envoyé du ciel sur la terre son glorieux Fils unique, pour nous apprendre à l'aimer, à lui rendre amour pour amour. Là est la vie, et ce que le monde appelle mort, c'est l'heureux passage à la vie véritable. Vous n'ignorez pas quel est celui que j'aime : c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu et le Fils de Marie, glorieuse mère demeurée vierge ! Il est descendu Dieu dans son sein pour s'y faire homme, et, à peine né, le voilà adoré comme un roi. S'il a servi comme disciple, il a enseigné comme maître. S'il a été tenté comme faible, il a vaincu comme tout-puissant. Il a été vendu comme esclave, mais il a reconquis sa liberté comme Seigneur souverain. On le regarda comme prophète, et il était le Christ ! Il a souffert comme un criminel ; il est mort comme homme, mais il s'est ressuscité comme Dieu. Et, pour affermir la foi en sa divinité, il est monté au ciel en présence de nombreux témoins. Et ceux qui l'ont vu monter, confirmant leur témoignage par des œuvres, ont rendu la vue aux aveugles, la santé aux malades, chassé les démons, guéri les lépreux, ressuscité les morts. Voilà les grandes choses divinement accomplies en faveur de l'homme ; voilà le prix que Dieu attache à nos âmes et de quel amour il les a aimées ! »

Ces paroles de Basille enflammèrent d'amour pour Jésus-Christ toutes ces matrones, venues à elle dans un tout autre dessein. Elles ne voulaient plus quitter Basille, et aucune d'elles ne consentit à porter la réponse à Pompée.

Désespéré de ce silence, il se rendit au sénat, où il fit de grandes plaintes : premièrement, contre tous les chrétiens qui méprisaient les dieux de l'empire, et le mettaient, disait-il, à la veille de sa ruine, en empêchant les mariages et l'honnête génération des enfants, sans laquelle les armées, les villes ni les républiques ne peuvent pas subsister ; ensuite, il fit tomber ses plaintes sur Basille, laquelle lui ayant été promise dès son enfance, refusait de l'épouser, après avoir si longtemps attendu qu'elle fût en âge, et avoir rejeté dans l'intervalle d'autres partis fort considérables qui s'étaient présentés. Le sénat fut touché de ses prières et de ses larmes, et une partie des sénateurs se joignit à lui pour aller trouver l'empereur Gallien et lui demander justice. L'empereur, qui était déjà plein de haine contre les chrétiens, n'eut pas de peine à leur accorder ce qu'ils demandaient. Il condamna Basille à recevoir son fiancé ou à périr par le glaive. Il y ajoutait des peines très-sévères contre quiconque recélerait un chrétien dans sa maison.

En conséquence de cet arrêt, on dit à Basille de choisir entre la main de son fiancé et la mort. Elle n'hésita pas ; elle répondit : « J'ai un fiancé, qui est le Roi des rois, Jésus-Christ, Fils de Dieu. Je ne puis lui préférer un fiancé mortel, pour le bon plaisir d'un roi de la terre. Ce qui est terrible, c'est de tomber dans les mains du véritable Roi, du Dieu vivant ! » Après

ces paroles, elle fut saisie par le bourreau, qui, en lui tranchant la tête, donna lieu à son âme de s'envoler toute pure dans le sein de Jésus-Christ, qu'elle avait préféré à toutes les choses du monde.

RELIQUES DE SAINTE BASILLE.

Le Martyrologe romain et ceux d'Usuard et d'Adon mettent ce triomphe à Rome, sur la voie Salaria ; mais ils ne disent pas que c'est là le lieu où la Sainte fut ensevelie. Ces deux choses, néanmoins, sont fort différentes, puisque nous voyons beaucoup de martyrs qui ont été exécutés en un endroit et ont ensuite été transférés en un autre pour y recevoir la sépulture ; comme saint Romain, soldat, qui souffrit la mort sur la même voie Salaria, et qui fut toutefois enterré au cimetière de Saint-Cyriaque, qui est sur le chemin de Tivoli.

Cela étant, il n'y a donc nul inconvénient à croire que la sainte Basille dont nous venons de raconter la vie est celle qui fut trouvée, l'an 1654, dans le troisième étage d'en bas du cimetière de Saint-Cyriaque, et qui, ayant été apportée en France, fut donnée aux religieuses Hospitalières de la ville de Bayeux, en Basse-Normandie.

Voici l'histoire de cette découverte et de cette translation. Comme on fouillait avec beaucoup de soin dans le cimetière de Cyriaque, qui est celui où saint Laurent, saint Romain, saint Hippolyte et beaucoup d'autres illustres martyrs ont été déposés, on trouva, dans le plus bas étage, un sépulcre de marbre sur lequel il y avait gravé : *Basille*, et au côté, il y avait en relief une colombe et un rameau, marque de sa virginité et de son martyre ; l'on trouva aussi attaché au sépulcre un vase précieux qui était plein de sang. Toutes ces circonstances faisaient assez voir que la Sainte qui était enfermée dedans avait été fort considérable dans le monde. L'évêque vice-gérant, à qui il appartient de visiter les catacombes et de faire l'ouverture des tombeaux des martyrs, fit l'ouverture de celui-ci et y trouva tous les ossements de cette Sainte, beaux, solides, et chacun à sa place naturelle, jusqu'aux moindres articulations, comme si elle n'eût été enterrée que depuis peu d'années. Il les fit lever de terre et les fit mettre dans une caisse de cyprès garnie de coton, pour les exposer quelque part à la vénération des fidèles. La Providence divine a voulu que ce lieu fût le monastère des religieuses Hospitalières de Bayeux.

M. Michel, vicaire-général de Bayeux, nous écrivait, le 22 novembre 1858 :

Les religieuses Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Bayeux possèdent le corps de sainte Basille. Ce corps a été, en 1658, accordé à Mgr Servien, évêque de Bayeux, par le pape Alexandre VII, sur la demande de M. de Lyonne, ambassadeur de France et parent de Mgr Servien. Le corps *tout entier* fut apporté à Bayeux. Mgr Servien en retint une petite partie pour sa cathédrale et déposa le reste à l'Hôtel-Dieu. Cette petite portion a disparu lors de la Révolution de 93. Le 27 janvier 1833, sous l'épiscopat de Mgr Dancel, la châsse, qui contenait les précieuses reliques, fut, avec sa permission, ouverte à l'Hôtel-Dieu, et l'on en tira une des omoplates, qui fut envoyée à la supérieure de l'hôpital de Rennes, et une des vertèbres, qui fut donnée aux religieuses de Notre-Dame de la Charité de Bayeux. Le reste du corps est conservé à l'Hôtel-Dieu de cette ville. La tête et la fiole de sang sont *à part*, non dans un *riche*, mais dans un *modeste* reliquaire. L'église des Hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Bayeux n'a jamais été placée sous l'invocation de sainte Basille.

N. B. Il ne faut pas confondre cette sainte Basille avec une autre sainte Basille qui aurait été martyrisée dans le diocèse de Bayeux, au IXe siècle, dit-on, à l'époque de l'invasion des Normands. Ceci est du domaine de la légende.

SAINT AUSTREGISILE OU SAINT OUTRILLE,

ÉVÊQUE DE BOURGES

551-624. — Papes : Vigile; Boniface V. — Rois de France : Childebert Ier; Clotaire II.

Les Saints, quand ils sont sévères au dehors, sont, au dedans, pénétrés de charité.
Saint Grégoire le Grand, in I Reg., l. VI, c. 3.

L'église de Bourges ne se glorifie pas seulement d'avoir eu pour fondateur un grand Saint, elle compte encore avec orgueil sur la liste des Bienheureux trente-six de ses évêques [1]. L'imposante et lumineuse figure de saint Austrégisile se détache vivement en tête de cette foule illustre.

A l'époque où le bon roi Gontran tenait sa cour à Châlon-sur-Saône, il y avait au palais un jeune homme appelé Austrégisile, issu d'une des premières familles de Bourges, mais dont malheureusement la fortune n'égalait pas la noblesse. Elevé dans l'étude des lettres sacrées, cet enfant avait été confié par son père Auginus au monarque bourguignon, qui s'était immédiatement pris pour lui d'une belle amitié et l'avait attaché à sa personne avec le titre de *mapparius*, qui conférait l'honneur de tendre la serviette quand le roi dînait ou se lavait les mains [2].

Cette haute faveur était échue à Austrégisile parce que, dès les premiers jours, il avait annoncé des qualités et des habitudes de piété fort appréciées du maître. En effet, dans ses heures de liberté, au lieu de se livrer avec la jeunesse du palais aux exercices du corps et aux grossiers plaisirs de l'époque, il recherchait la conversation des hommes graves ou les loisirs de l'étude. Tandis que ses compagnons couraient la bague, remuaient les dés, lançaient le disque ou le javelot, on le trouvait en prière dans une stalle de l'église ou feuilletant les missels historiés dans la bibliothèque.

Ce fut ainsi qu'Austrégisile grandit à la cour de Châlon, de plus en plus chéri de tous ceux qui l'approchaient, jusqu'au moment où, le voyant parvenu à l'âge d'homme, sa famille lui parla de mariage. Effrayé de cette perspective à laquelle il ne s'était jamais arrêté, Austrégisile opposa aux désirs des siens son intention de quitter le monde et de se vouer au service de Dieu et à la pratique des bonnes œuvres. Il avoua l'émoi qu'il ressentait à la seule pensée de s'adjoindre une seconde existence, et de doubler ainsi les soucis et les hasards d'une vie déjà semée de trop d'écueils.

— « En me mariant », disait-il naïvement, « je cours la chance de

1. Voici, d'après le *Patriarchium Bituricense* du Père Labbe, les noms des trente-six évêques sanctifiés : Saint Ursin, saint Senicien, saint Ethère, saint Marcel, saint Viator, saint Palais, saint Léon, saint Palais II, saint Simplice, saint Tetrade, saint Humat, saint Honoré, saint Honoré II, saint Arcade, saint Désiré, saint Probien, saint Félix, saint Rémi, saint Sulpice-Sévère, saint Eustase, saint Apollinaire, saint Austrégisile, saint Sulpice le Pieux, saint Vulfolad, saint David, saint Etienne, saint Août, saint Raoul de Turenne, saint Vulfade, saint Géronce, saint Dagbert, saint Guillaume, saint Girard, saint Philippe Berruyer, saint Egidius, saint Roger.

2. *Nov. Bibl.*, II, 350. Le tome II de la *Nova Bibliotheca* donne deux versions presque identiques de la légende de saint Austrégisile, l'une page 35 au *Patriarchium Bituricense*, l'autre p. 350 aux *Vies et éloges des Saints du Berry*. — Voyez encore, au 20 mai, le martyrologe d'Usuard, le Bréviaire de Bourges, Baillet et Godescard.

prendre une femme bonne ou mauvaise. Bonne, je crains de la perdre; mauvaise, je dois la garder. Pourquoi me jeter dans le doute et les tracas qui accompagnent le mariage? Pouvant vivre libre, pourquoi chercherais-je l'esclavage [1]? »

Affligés de cette réponse, ses parents insistèrent et le sommèrent de suivre leur volonté. Alors, pour ne pas les attrister davantage, il leur promit de consulter ses deux maîtres, Dieu et le roi, et d'obéir si telle était leur volonté.

Bien que fort respectueux des choses divines, le bon roi Gontran ne négligeait pas les affaires temporelles. Aussi n'hésita-t-il pas à conseiller à son favori d'assurer son avenir, en prenant une bonne femme qui lui apporterait une grosse dot, sans trop se préoccuper des futurs embarras du mariage; car, ajouta-t-il en souriant, un homme sage sait toujours s'en tirer.

Médiocrement convaincu et tout en remerciant le roi de son avis, Austrégisile sentit plus que jamais le besoin de consulter un avocat moins mondain et de s'en rapporter à Dieu. En conséquence, il écrivit sur trois tablettes les noms de trois hommes du voisinage qui avaient des filles dont la naissance et la fortune étaient à peu près égales. Puis il plaça ces tablettes sous la couverture de l'autel, dans la basilique de Saint-Jean, près la ville de Châlon, en se promettant de rester, suivant l'usage, trois nuits en prière, et de s'en rapporter ensuite au jugement du Seigneur pour le choix d'une des tablettes [2].

La première nuit se passa tout entière dans la prière; mais, dès la seconde, vaincu par la fatigue, Austrégisile s'endormit et vit en songe deux vieillards d'aspect vénérable qui s'approchèrent de lui et de l'autel. — De qui Austrégisile doit-il épouser la fille? disait l'un. — Ignores-tu, répondait l'autre, qu'il est déjà marié? — A qui donc? — A la fille du Juge Juste [3]. A son réveil, le jeune homme se demanda qui elle était, où demeurait ce Juge et ce Juste dont il devait épouser la fille; et, comme il ne pouvait le deviner, il reprit tout pensif le chemin de la ville. Ses réflexions le conduisirent jusqu'à un village, où la fatigue lui conseilla d'entrer dans une hôtellerie tenue par un vétéran et sa femme. Aussitôt qu'elle l'aperçut, celle-ci vint à sa rencontre et, avant toute offre de service, lui adressa ces mots : — Mon hôte, si tu veux m'écouter un instant, je t'apprendrai ce que j'ai vu ce matin en songe à ton sujet. Il me semblait entendre un grand bruit de voix pareil à des chants de psaumes, et je dis à mon mari : — Homme, qu'est-ce que j'entends? A l'occasion de quelle fête les prêtres font-ils aujourd'hui la procession? — Notre hôte Austrégisile prend femme, répondit-il. — Pleine de joie, je m'approchai pour considérer la figure et l'air de la jeune fille. Lorsque les clercs vêtus de blanc, portant des croix et chantant des psaumes, furent passés, tu parus le dernier suivi par tout le peuple. Comme, malgré mon attention, je ne découvrais dans le cortége ni jeune fille, ni aucune autre personne de mon sexe, je dis encore à mon mari : — Où donc est la fiancée d'Austrégisile? — Ne la vois-tu pas dans ses mains, reprit-il? — Mais j'eus beau regarder, je n'aperçus entre tes mains que le livre de l'Evangile [4].

Rapprochées de la vision de l'Eglise, les paroles de la femme du vieux soldat augmentèrent les rêveries du page, qui se remit en marche et vint bientôt frapper à la porte du palais, où l'attendait un dernier avertissement.

Quand le portier lui eut ouvert, Austrégisile s'étant avancé sans bruit

1. *Nov. Bibl.*, II, 350. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.*, 351. — 4. *Ibid.*

vers la chambre royale, entendit Gontran qui priait à haute voix et répétait ce verset : « Seigneur, tu as placé sur sa tête une couronne de pierres précieuses, il t'a demandé son chemin et tu lui as accordé de longs jours dans ce siècle et dans le siècle des siècles [1] ». Le doute n'était plus permis. Dieu parlait et l'appelait au sacerdoce par la bouche du monarque. Mais le démon opposa de grands obstacles à l'accomplissement de cette volonté.

Il y avait à la cour un certain Bethelen, homme puissant, mais dur et orgueilleux, qui avait usurpé les biens du fisc [2]. Aux reproches de Gontran, il opposa un faux diplôme qu'il prétendit tenir d'Austrégisile. Celui-ci nia le fait, et le roi courroucé ordonna le champ-clos, afin que le jugement de Dieu révélât lequel des deux avait menti.

Le jour du combat, Austrégisile s'étant levé de grand matin, envoya par ses valets sa lance et son bouclier dans le champ où devait avoir lieu la rencontre, puis il alla prier dans la basilique de Saint-Marcel, à Châlon. En chemin, il rencontra un pauvre, auquel il donna un *triens* ou tiers d'as, le seul qu'il eût sur lui, et, après avoir achevé ses dévotions, il se dirigea plein de confiance vers le lieu du combat, où le roi, la cour et le peuple étaient assemblés. Déjà les trompettes sonnaient, et l'on n'attendait plus que le second champion, lorsque l'écuyer de Bethelen parut, pâle et défait, dans la lice, en annonçant la mort de son maître. Sommé par Gontran de fournir des détails, cet homme s'exprima ainsi :

— Sire, votre serviteur Bethelen nous ayant ordonné d'être prêts au point du jour, se mit en selle à l'heure indiquée ; mais, à sa grande surprise, son cheval, doux et docile d'ordinaire, se tint immobile et refusa d'avancer. Jaloux de ne pas manquer le rendez-vous, mon maître enfonça l'éperon dans les flancs de l'animal rebelle, qui se prit à bondir d'une façon terrible, à se jeter de côté, à baisser la tête, à lever la croupe, si bien que le seigneur Bethelen, violemment désarçonné, fut lancé par terre comme un arbre déraciné par une trombe. Ce n'était point assez ; la bête furieuse se rua sur lui, le frappa sans relâche à la tête de ses deux sabots, jusqu'à ce qu'il ne fût plus qu'un misérable cadavre rendant le sang par le nez et les oreilles. A ce récit, le roi se tournant vers Austrégisile, lui dit :
— Le Seigneur, dont tu as invoqué l'appui, a combattu pour toi ; et Bethelen est tombé sous les coups de la vengeance céleste [3].

Sans se réjouir de la mort de son ennemi, le jeune homme remercia le ciel de lui avoir évité l'effusion du sang, et sentit s'augmenter sa ferveur et sa résolution. Il vint alors trouver un pieux et puissant personnage appelé Æthereus [4], en renom parmi les sénateurs et jouissant d'un crédit particulier à la cour. Il lui exposa ses aspirations et ses doutes, lui raconta l'épreuve qu'il avait tentée, les mystérieux avertissements qu'il avait reçus et le décida à plaider sa cause auprès du roi. Quel que fût son chagrin de perdre son cher élève, le bon monarque ne put résister aux élans d'une vocation si ardente et accorda la permission demandée.

Peu de jours après, Austrégisile se fit couper les cheveux et reçut d'Aunachaire [5], évêque d'Auxerre, l'ordre du sous-diaconat ; puis il suivit à Lyon son protecteur Æthereus, qui venait d'être élu évêque de cette ville, et fut nommé par lui abbé de Saint-Nizier.

Malgré sa jeunesse, Austrégisile ne tarda pas à justifier cette haute faveur et à jouir d'une grande réputation de sagesse et de vertu dans la con-

1. *Nov. Bibl.*, II, 351. — 2. *Ibid.*
3. Plus connu parmi les modernes sous le nom d'Ethère.
4. Saint Aunaire. — 5. *Nov. Bibl.*, II, 351.

duite de son abbaye, où il connut et eut pour lecteur Marculfe, qui devint plus tard abbé du monastère du Château à Bourges, et qui, d'après quelques-uns, ne serait autre que l'auteur des célèbres Formules [1].

Dès ce moment, sa vie nous le montre investi du pouvoir surnaturel, apanage des élus, et raconte ainsi ses deux premiers prodiges dans les circonstances suivantes : Un jour que le pays était en pleines vendanges, Austrégisile se rendit au cellier pour surveiller les travaux et faire préparer les vases destinés à recevoir le vin après l'opération du pressoir. Ceux-ci furent tous remplis, à l'exception d'une énorme cuve pouvant contenir environ vingt mesures ordinaires ; mais, comme il restait encore un peu de vin au fond d'une amphore, l'abbé ordonna de le jeter dans cette cuve sur laquelle il fit, avant de se retirer, le signe de la croix. Au matin, quel ne fut pas l'étonnement du gardien du cellier, lorsqu'étant entré pour vérifier l'état de la vendange, il vit la grande cuve en complète ébullition, comme les autres vaisseaux, et le vin passant par-dessus les bords et inondant le pavé. Hors de lui, le pauvre homme courut à l'église pour annoncer ce prodige ; mais Austrégisile lui imposa doucement silence en lui défendant de révéler ce que Dieu avait accompli par l'entremise de son serviteur.

Une autre fois, Austrégisile, voyageant avec l'évêque Æthereus et sa suite, sur le territoire génevois, rencontra aux environs du lac un vieux château désert et une chapelle à demi ruinée, n'ayant ni clercs ni gardiens, dans laquelle il eut la pensée de célébrer la messe. Les portes de la chapelle étaient ouvertes, mais celles de la sacristie solidement fermées au verrou. Comme l'eau manquait, il dépêcha son lecteur Marculfe pour s'en procurer. Après en avoir inutilement cherché de tous côtés, celui-ci revint à la chapelle, où il fut saisi d'un étonnement voisin de l'effroi en voyant la sacristie grande ouverte et le saint homme officiant avec deux coupes pleines, l'une de vin et l'autre d'eau.

Vers l'an 612, Austrégisile dirigeait encore le monastère de Saint-Nizier, quand il apprit un beau matin que, du consentement du roi, le peuple et le clergé l'appelaient à remplacer saint Apollinaire, évêque de Bourges, qui venait de mourir. Sans être effrayé ni enorgueilli du lourd fardeau qui lui incombait, imposant silence au regret qu'il avait de quitter sa chère retraite, il se mit en route, avec ses diacres Didier et Sulpice, dont le second devait lui succéder.

Arrivé à Germigny, première station en Berry, il connut par une vision nocturne qu'il dirigerait pendant douze ans l'église de Bourges, et réveilla ses diacres pour leur communiquer cet avis d'en haut. Le lendemain, au bruit des cloches et des acclamations populaires, il entrait triomphalement dans sa ville natale, où il devait achever de conquérir la radieuse auréole des saints par une nouvelle série de bonnes œuvres et de miracles.

Mais comment suivre la légende pendant les douze années de ce glorieux pontificat, comment relever un à un les curieux épisodes qu'elle s'est plu à enregistrer jour par jour et qui rappellent à chaque instant les noms franco-romains de nos pères ?

Ce n'est donc pas sans regret que nous renonçons à raconter en détail la guérison merveilleuse d'Amanda, la suivante aveugle de la noble Paterne ; celles de la jeune Friovala, délivrée du malin esprit par la communion ; du paralytique Méroald, amené devant l'auguste prélat par les valets de Berthoara ; l'aventure de Monulf, cet imprudent meunier qui, ayant voulu

1. Voyez une dissertation latine où le Père Labbe soutient cette opinion. (*Hist. ab. du Berry*, p. 151.) Voyez encore l'*Hist.* de M. Raynal, I, 269.

piquer sa meule le dimanche, sentit ses doigts s'attacher si fortement au marteau que le sang en jaillissait, et qu'il dut recourir au Saint pour voir cesser son supplice; celle du boulanger Léodemer, auquel la pieuse Austreberte, veuve du très-illustre Chramnoald, rendit la santé avec un morceau de pain bénit par l'évêque et destiné aux Eulogies; enfin ces bienfaits, ces dons et ces grâces répandus à profusion sur les affligés de l'âme et du corps, qui s'obtenaient souvent par de simples lettres, quand on ne pouvait les demander en personne.

Peu de temps après l'arrivée d'Austrégisile à Bourges, la renommée de ses vertus y attira un saint homme appelé Amandus, destiné lui-même à jouir d'une grande notoriété en Berry et dans les Flandres. C'était saint Amand de Maëstricht [1].

Austrégisile eut encore le bonheur de connaître et de guider sur la route du ciel une noble matrone de Bourges, sainte Berthoara, célèbre par ses vertus et la fondation d'une abbaye de filles, vouée à la Règle et au doux Mysticisme de saint Colomban, que le pieux Bobolein adoptait également pour ses quatre monastères du Berry [2].

Dans l'exercice des hautes fonctions, le caractère et la piété d'Austrégisile prirent une teinte grave et sévère, aussi rassurante pour les bons que redoutable aux méchants. L'histoire cite plusieurs traits de l'indomptable énergie qu'il opposa toujours aux téméraires entreprises des ennemis de l'Eglise ou de la cité, dont il fut un des plus ardents défenseurs, pendant et après sa vie.

Aussi, quand le 13 des Calendes de juin, la nouvelle de la mort du grand évêque se répandit par la ville, chacun se crut-il frappé dans ses intérêts et ses plus chères affections. La population entière voulut assister à ses funérailles, que signalèrent d'éclatants prodiges. Un jeune perclus nommé Léonastus, qui s'était fait porter à la suite du convoi, recouvra l'usage de ses membres la nuit suivante.

Saint Austrégisile fut enseveli par Raurac, évêque de Nevers, dans l'église du château, et le vénérable prêtre Janvier, présent à la cérémonie, rapporta qu'au moment où l'on fermait le sépulcre, il vit apparaître à la droite de Raurac l'image de l'illustre défunt couverte de longs vêtements blancs et resplendissante de lumière. Nul doute, ajouta-t-il, que ce ne fût son ange gardien qui, sous cette forme, voulait l'accompagner jusqu'au tombeau [3].

La mémoire de saint Austrégisile ne se retrouve pas seulement dans les légendes et les liturgies. En recevant son corps, l'église du Château prit également son nom qu'elle ne quitta plus, et que rappelle encore une paroisse du Bas-Berry, Saint-Aoustrille, canton d'Issoudun (Indre).

Plus tard, une des portes de Bourges, celle qui conduisait au Bourbonnais, fut mise sous sa protection et décorée de sa statue en costume archiépiscopal. Celle-ci ayant été détruite au XVI[e] siècle, pendant les guerres de religion, on en fit exécuter une nouvelle en 1609 par Jean Lafrimpe, maître architecte et imagier, moyennant la somme de quarante livres. Cette effigie, peinte et posée sur un piédestal, fut d'abord bénite par l'archevêque André Fremiot dans sa chapelle, puis installée, au mois de mai 1609, dans

1. Voir sa Vie au 6 février.

2. Contrairement à la légende qui attribue à saint Ursin l'origine de Notre-Dame de Sales, on croit généralement que celle-ci n'était autre que le couvent fondé par sainte Berthoara. (*Nova Bibl.*, II, 364; Brév. de Bourges, 4 déc.; *Hist. du Berry*, par M. Raynal, I, 261.)

3. *Nov. Bibl.*, II, 354.

la niche qu'occupait l'ancienne au portail Bourbonnoux, du côté du pont-levis.

Extrait des *Légendes du Berry*.

SAINT BERNARDIN DE SIENNE, FRANCISCAIN

1380-1444. — Papes : Clément VII; Eugène IV. — Empereurs d'Allemagne : Wenceslas; Frédéric III.

On pressait un jour Jean d'Avila, l'apôtre de l'Andalousie, de donner des règles pour enseigner l'art de prêcher. Je ne connais, répondit-il, d'autre art que l'amour de Dieu et le zèle pour sa gloire. Il avait coutume de dire aux jeunes ecclésiastiques, qu'un mot prononcé par un homme de prière toucherait plus que des discours éloquents.

Ce digne disciple de saint François naquit à Massa le 8 septembre 1380. Il était de la famille des Albizeschi, une des plus illustres de la république de Sienne. La mort lui enleva sa mère lorsqu'il n'avait encore que trois ans. Son père, qui était premier magistrat de la ville de Massa, mourut aussi avant qu'il eût atteint sa septième année.

Le soin de son éducation fut confié à une de ses tantes nommée Diane. C'était une femme vertueuse qui lui inspira une tendre piété envers Dieu et une dévotion particulière envers la sainte Vierge. Elle l'aima toujours comme son propre fils. Comment, en effet, indépendamment des liens du sang, ne pas aimer un enfant qui avait tant de belles qualités? Le jeune Bernardin était modeste, doux, humble, pieux; il faisait ses délices de la prière et de la visite des églises; sa dévotion le portait surtout à servir la messe. Comme il était doué d'une mémoire admirable, il répétait à ses compagnons les discours de piété qu'il avait entendus, et cela avec autant de fidélité que de grâce. Dès ses premières années, il montrait une grande compassion pour les pauvres. En voici un fait.

Un jour sa tante renvoya un pauvre sans lui rien donner, parce qu'il n'y avait qu'un pain dans la maison pour le dîner de toute la famille. Bernardin en fut sensiblement touché et dit à sa tante : « Pour l'amour de Dieu, donnons quelque chose à ce pauvre homme, autrement je ne pourrai ni dîner, ni souper du jour. J'aime mieux me passer de dîner que de faire jeûner ce pauvre ». La tante fut singulièrement touchée de ses paroles; elle en prit occasion d'exhorter son neveu à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et même à celle du jeûne, autant que la faiblesse de son âge pourrait le lui permettre. Bernardin s'accoutuma à jeûner tous les samedis en l'honneur de la sainte Vierge, et il garda cette pieuse coutume le reste de sa vie.

A l'âge de onze ans, ses oncles paternels le firent venir à Sienne et le mirent sous la conduite des plus habiles maîtres. Ceux-ci ne se lassaient point d'admirer la pénétration et la beauté de l'esprit de leur disciple; mais ils admiraient surtout sa docilité, sa modestie et sa vertu.

Son amour pour la pureté était extraordinaire. S'il lui arrivait d'entendre un mot qui blessât le moins du monde cette vertu, il témoignait par la rougeur de son visage la peine qu'il en ressentait. Quoiqu'il fût naturellement

poli, complaisant et respectueux envers tout le monde, il n'était plus maître de lui-même, dès qu'un discours indécent frappait ses oreilles. Un homme de qualité ayant prononcé devant lui une parole libre, il l'en reprit d'une manière un peu leste, mais pardonnable dans un enfant, lui donna sous le menton un si grand coup de poing que le bruit en retentit par toute la place où le fait se passait. Le noble libertin devenu la risée des spectateurs se retira confus. Mais cette réprimande le frappa si vivement, qu'il prit dès lors la résolution de se corriger. Effectivement, il veilla si bien sur sa langue, que durant tout le reste de sa vie, il ne retomba plus dans la même faute. Ayant entendu prêcher Bernardin plusieurs années après, il ne put arrêter le cours de ses larmes, tant fut vive l'impression qui se fit sur son âme.

Ce que nous venons de dire ne suffit point encore pour peindre la pureté de Bernardin. Sa modestie était un frein qui retenait les plus dissolus. On n'osait en sa présence s'écarter des lois de l'honnêteté. Toute conversation libre cessait aussitôt qu'il paraissait. « Silence », disaient alors les plus libertins, « voici Bernardin ». Dans ces occasions, le Saint ne se conduisait pas de manière à rendre la vertu ridicule. On remarquait en lui un certain air de dignité qui commandait le respect. Il se trouva néanmoins un libertin qui essaya de le solliciter au crime ; mais il ne retira que de la confusion de son infâme entreprise. Bernardin, non content d'avoir marqué son indignation au corrupteur, anima tellement ses compagnons contre lui, qu'ils le poursuivirent à coups de pierres. Sa beauté ne lui fut jamais préjudiciable, parce qu'il veillait continuellement sur lui-même. Il réclamait aussi avec ferveur la protection de la sainte Vierge, qui se plaît à s'intéresser auprès de Dieu pour les âmes chastes.

Lorsqu'il eut fini son cours de philosophie, il s'appliqua à l'étude du droit civil et canonique ; il se mit ensuite à étudier l'Ecriture sainte avec beaucoup d'ardeur. Les autres sciences lui devinrent insipides, et il ne se sentit plus de goût que pour celles qui pouvaient le faire croître dans l'amour de Dieu et dans la connaissance de ses devoirs.

A l'âge de dix-sept ans, il entra dans la Confrérie des disciplinés de Notre-Dame, établie à Sienne dans l'hôpital de la Scala, pour y servir les malades. Ce fut là qu'il commença particulièrement à mâter son corps par les jeûnes, les veilles, les cilices, les disciplines et par beaucoup d'autres austérités. Il pratiquait surtout la mortification intérieure de sa volonté ; aussi était-il toujours humble, patient, doux et affable envers tout le monde.

En 1400, quatre ans après son entrée dans l'hôpital, la peste, qui déjà avait désolé une grande partie de l'Italie, attaqua la ville de Sienne. Il mourait chaque jour dans l'hôpital jusqu'à dix-huit à vingt personnes. Tous ceux qui distribuaient aux pestiférés les secours spirituels et corporels furent emportés en fort peu de temps. Bernardin ne perdit point courage ; il engagea douze hommes à se réunir à lui pour servir les malades. Ces généreux chrétiens, oubliant le soin de leur propre vie, affrontèrent toutes les horreurs d'une mort redoutable. Le Saint, se trouvant chargé de tout le soin de l'hôpital, y établit un ordre admirable. Il serait difficile d'exprimer les peines qu'il se donna nuit et jour pour soulager et consoler, autant qu'il était en lui, ceux qui avaient eu recours à sa charité. Dieu le préserva de la contagion du fléau, qui cessa enfin après avoir duré quatre mois.

Bernardin, épuisé de fatigues, retourna chez lui. Il y fut pris d'une fièvre violente qui l'obligea quatre mois à garder le lit. Durant sa maladie, il édifia autant par sa patience et sa résignation, qu'il l'avait fait par sa cha-

rité. A peine fut-il rétabli, qu'il reprit son ancienne manière de vivre. Il rendit de grands services, pendant l'espace de quatorze mois, à une de ses tantes nommée Barthélemie : c'était une femme d'une rare piété, qui était devenue aveugle, et qui, outre cela, souffrait beaucoup de diverses maladies.

Après la mort de sa tante, le Saint se retira dans une maison du faubourg de Sienne, et se donna pour clôture les murs de son jardin : là, redoublant de ferveur, il s'appliqua à l'oraison et à la pénitence pour connaître la volonté de Dieu sur lui. Un jour donc qu'il répandait son cœur devant un crucifix, il entendit une voix qui lui disait : « Bernardin, tu me vois dépouillé de tout et attaché à une croix pour ton amour ; il faut donc aussi, si tu m'aimes, que tu te dépouilles de tout et que tu mènes une vie crucifiée ». Pour suivre ces conseils, il résolut d'entrer dans l'Ordre de Saint-François. Il prit l'habit au couvent solitaire de Colombière, à quelques milles de Sienne, la vingt-deuxième année de son âge et le jour de la Nativité de Notre-Dame, qui était aussi celui de sa naissance. Ce fut encore en cette solennité qu'il fit profession, l'année suivante ; que, quelque temps après, il célébra sa première messe, et enfin qu'il prêcha son premier sermon : circonstances très-remarquables, et dont il se servait pour s'animer à servir avec plus de ferveur une si bonne Maîtresse.

Sa ferveur prenait chaque jour des accroissements sensibles. Il ajoutait de nouvelles austérités à celles qui étaient prescrites par la Règle, afin de crucifier plus parfaitement le vieil homme. Il recherchait avec empressement les rebuts et les humiliations. Son plaisir n'était jamais plus grand que lorsqu'en marchant dans les rues, les enfants lui disaient des injures et lui jetaient des pierres, à cause de la pauvreté de son habit et la nudité de ses pieds. « Laissons-les faire », disait-il, « ils nous donnent matière de mérite et occasion de gagner le ciel ». Il montra les mêmes sentiments quand un de ses proches parents lui fit des reproches amers, et alla jusqu'à lui dire qu'il déshonorait sa famille et ses amis par le genre de vie abject et méprisable qu'il avait embrassé.

C'était à l'école du Sauveur qu'il étudiait nuit et jour l'humilité et les autres vertus chrétiennes. Souvent il était prosterné devant un crucifix. Un jour il lui sembla entendre de nouveau Jésus-Christ qui lui parlait ainsi : « Mon fils, vous me voyez attaché à la croix ; si vous m'aimez, et si vous voulez m'imiter, clouez-vous aussi à votre croix, et me suivez : par là vous serez sûr de me trouver ». Ce fut aussi aux pieds de Jésus crucifié qu'il puisa ce zèle ardent pour le salut des âmes.

Comme depuis longtemps il se préparait dans la retraite au ministère de la prédication, ses supérieurs lui ordonnèrent de faire valoir le talent qu'il avait reçu de Dieu. Il trouva d'abord de grandes difficultés dans une faiblesse de voix accompagnée d'enrouement ; mais il en fut délivré par l'intercession de la sainte Vierge, son refuge ordinaire. Durant l'espace de quatorze ans, les travaux de son zèle furent renfermés dans le pays de sa naissance. A la fin, l'éclat de sa vertu trahit son humilité, et il parut dans l'Eglise comme un astre brillant. On ne l'entendait jamais prêcher, sans éprouver les plus vifs sentiments de religion. Les pécheurs retournaient chez eux remplis de componction, fondant en larmes, et fortement résolus de quitter leurs désordres.

Les hommes venaient déposer entre ses mains les dés, les cartes et les autres instruments des jeux défendus, et les femmes apportaient à ses pieds leurs dorures, leurs cheveux, leurs fards, leurs parfums et les autres dro-

gues que la vanité de ce sexe a inventées pour perdre les âmes en voulant trop embellir les corps.

La parole de Dieu était dans sa bouche comme un glaive tranchant et comme un feu qui consume ce qu'il y a de plus dur et de plus capable de résistance. Aussi l'appela-t-on la *Trompette du ciel,* le *Prédicateur évangélique.*

On demandait un jour à un célèbre prédicateur du même Ordre, pourquoi ses sermons ne produisaient point autant de fruits que ceux du Saint? « Le Père Bernardin », répondit-il, « est un charbon brûlant. Ce qui n'est que chaud, ne peut pas de même allumer le feu dans les autres ». Le Saint, ayant été consulté sur la vraie manière de prêcher, donna la règle suivante : « Ayez soin dans toutes vos actions de chercher premièrement le royaume et la gloire de Dieu. Ne vous proposez en tout que la sanctification de son nom. Conservez la charité fraternelle, et pratiquez le premier ce que vous voulez enseigner aux autres : par là l'Esprit-Saint deviendra votre maître ; il vous donnera cette sagesse et cette force auxquelles personne ne peut résister ».

Il n'avait pas moins le don des miracles que celui de l'éloquence. Par le signe de la croix, il guérit plusieurs maladies que les médecins jugeaient incurables. Une petite fille étant venue au monde avec deux ulcères, l'un sur la poitrine, par où sortait le souffle de ses poumons, et l'autre sur le ventre, qui laissait à nu ses entrailles, elle fut guérie par une bénédiction qu'il lui donna. Un autre enfant, qui était presque mort, fut rétabli en parfaite santé de la même manière, et un troisième fut délivré du mal caduc par la force de ses prières. Ses ennemis mêmes avaient part à ses bienfaits : un couvreur, se moquant de lui comme il passait dans la rue, tomba du toit sur lequel il était monté, et se brisa tout le corps ; mais ayant reconnu sa faute, il fut aussitôt guéri par la bénédiction du Saint. Une femme se trouva guérie d'une plaie incurable après avoir touché le bord de ses habits par dévotion. Un pauvre lépreux, à qui il avait donné ses souliers par aumône, ne les eut pas plus tôt chaussés, qu'il se sentit soulagé, et il fut bientôt aussi sain que s'il n'eût jamais été incommodé. Etant un jour obligé de passer un bras d'eau pour se rendre dans Mantoue, où il devait prêcher, et le batelier lui ayant refusé le passage, parce qu'il n'avait point d'argent, il le traversa sur son manteau, sans qu'il se trouvât même mouillé quand il fut à l'autre bord. Prêchant sur Notre-Dame, il lui appliqua ces paroles de l'Apocalypse : « Un grand signe est apparu au ciel », au même instant tout l'auditoire vit en plein jour, sur sa tête, une étoile d'une admirable clarté. Une autre fois, prêchant devant des Grecs qui ne savaient pas l'italien, il se fit entendre par eux aussi parfaitement que s'il leur eût parlé en leur langue.

Ces miracles donnaient de l'autorité à ses paroles, qui n'en recevaient pas moins de l'exemple de ses vertus, car il pratiquait lui-même, à l'imitation de Jésus-Christ, tout ce qu'il enseignait aux autres. En effet, au milieu de ses travaux évangéliques, il n'omettait aucun des exercices de la Règle franciscaine : il assistait à Matines, il disait la messe tous les jours, il donnait le matin une heure entière à l'oraison, durant laquelle personne ne pouvait lui parler. Il tenait si peu à son propre jugement, qu'il consultait en toutes choses les sentiments des autres, et quoiqu'il fût en grande estime et d'une famille fort considérable, il allait néanmoins toujours la tête baissée, et d'une manière si simple, que ceux qui ne le connaissaient pas le prenaient pour un homme de rien, en qui la grâce ne brillait pas plus que la science.

Il eut souvent des combats à soutenir pour la chasteté ; mais il en sortit toujours victorieux. Un jour, faisant la quête, il fut prié par une dame d'entrer chez elle, pour y recevoir l'aumône ; mais lorsqu'il y fut entré, elle lui découvrit effrontément la passion qu'elle avait depuis longtemps pour lui, et lui déclara que s'il n'y consentait, elle allait appeler au secours comme s'il lui faisait violence, et le couvrir ainsi de honte. Un accident si imprévu embarrassa d'abord saint Bernardin ; mais, ayant invoqué la sainte Vierge, il reçut subitement l'esprit de conseil : et non-seulement il se tira avec une prudence admirable de ce danger, mais il excita un vif repentir dans le cœur de cette dame, et lui fit promettre de garder dans la suite une fidélité inviolable à son mari ; ce qu'elle exécuta.

Bernardin s'appliquait surtout à inspirer l'amour de Jésus-Christ et le mépris du monde. Il désirait avoir une trompette dont le son pût pénétrer jusqu'aux extrémités du monde, afin de faire retentir aux oreilles de tous les hommes cet important oracle du Saint-Esprit : *Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur endurci? Pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge*[1]*? O enfants! jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance*[2]*?* Sans cesse il faisait entendre le tonnerre de sa voix, afin de réveiller ces hommes charnels qui rampent sur la terre, de les porter à aimer Jésus-Christ et à s'élever à la considération des biens invisibles. Le souvenir de l'Incarnation et des souffrances du Sauveur le tirait comme hors de lui-même, et il ne pouvait prononcer le nom de Jésus sans éprouver des transports extraordinaires. Souvent, à la fin de ses sermons, il montrait au peuple ce nom sacré écrit en lettres d'or sur un petit tableau. Il invitait ses auditeurs à se mettre à genoux et à se réunir à lui pour adorer et louer le Rédempteur des hommes.

Quelques personnes malintentionnées prirent de là occasion de s'élever contre lui, et donnèrent une interprétation maligne à certains termes dont il avait coutume de se servir. Elles le peignirent même sous des couleurs noires au pape Martin V. Le souverain Pontife envoya chercher Bernardin, et le condamna à garder le silence pour toujours. L'humble religieux se soumit, sans chercher à faire son apologie. Le Pape revint bientôt des impressions fâcheuses qu'on lui avait données contre le serviteur de Dieu. Après avoir examiné mûrement sa conduite et sa doctrine, il reconnut son innocence, le combla d'éloges, et lui permit de prêcher partout où il voudrait ; il le pressa même, en 1428, d'accepter l'évêché de Sienne : mais le Saint trouva moyen de refuser cette dignité ; il refusa encore, quelques années après[3], les évêchés de Ferrare et d'Urbin, qui lui furent offerts par le pape Eugène IV.

La première fois qu'il prêcha à Milan, le duc Philippe-Marie Visconti[4] se laissa prévenir contre lui à l'occasion de certaines choses qu'il avait dites dans ses sermons ; il le menaça même de la mort, au cas qu'il osât dans la suite tenir le même langage. Bernardin déclara généreusement que ce serait pour lui un grand bonheur de mourir pour la vérité. Le duc, pour l'éprouver, ou plutôt pour le surprendre, lui envoya une bourse de cent ducats, en lui faisant dire qu'il voulait par ce présent le mettre en état de fournir plus abondamment aux besoins des pauvres. Le Saint la refusa par

1. Ps. IV, 3. — 2. Prov. I, 22. — 3. Dans les années 1435 et 1437.

4. En lui fut éteinte la famille des Visconti, qui descendait, par une branche cadette, d'un des rois de Lombardie. Les Visconti devinrent souverains de Milan sous le titre de *ducs*. Philippe-Marie étant mort en 1447, la souveraineté de Milan passa à François Sforce, qui était son général, et auquel il avait fait épouser sa fille naturelle : de là vinrent des guerres sanglantes entre les empereurs, les Français et les Milanais.

deux différentes fois. Une troisième personne étant venue la lui apporter, il la mena avec lui dans les prisons, et donna en sa présence les ducats pour obtenir la délivrance de ceux qui y étaient détenus pour dettes. Un tel désintéressement dissipa tous les préjugés du duc ; il conçut pour le serviteur de Dieu une estime et une vénération singulière.

Bernardin prêcha dans la plupart des villes d'Italie [1]. On ne parlait de tous côtés que du fruit merveilleux de ses sermons. Les plus grands pécheurs se convertissaient ; les biens mal acquis étaient restitués et les injures réparées ; la vertu prenait la place du vice et la piété faisait chaque jour de nouveaux progrès.

Les ravages causés par les factions des Guelfes et des Gibelins donnèrent souvent de l'exercice à son zèle. Ayant appris que le trouble et la division étaient à Pérouse, il se hâta d'aller dans cette ville. En y entrant, il dit aux habitants : « Dieu, que vous offensez grièvement par vos divisions, m'envoie vers vous comme un ange, pour annoncer *la paix aux hommes de bonne volonté sur la terre* ». Il prêcha quatre discours sur la nécessité d'une réconciliation générale. A la fin du dernier, il s'écria : « Que tous ceux qui ont des sentiments de paix viennent se ranger à ma droite ! » Il ne resta à sa gauche qu'un jeune gentilhomme qui murmurait tout bas. Le Saint lui fit une sévère réprimande, et lui prédit qu'il périrait misérablement. La prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

L'empereur Sigismond avait pour lui une grande vénération ; il voulut qu'il le suivît à Rome, et qu'il assistât à la cérémonie de son couronnement, qui se fit en 1433. Bernardin revint ensuite à Sienne. Il y employa quelque temps à revoir ses ouvrages, et à y mettre la dernière main [2].

Au milieu des applaudissements et des honneurs qu'il recevait de toutes parts, il conserva toujours la plus profonde humilité. On voyait par toute sa conduite l'estime qu'il faisait de cette vertu. Un religieux de son Ordre lui demandant un jour ce qu'il fallait faire pour arriver à la perfection, au lieu de lui répondre, il se jeta à ses pieds. Il montrait par là qu'il aimait sincèrement l'humilité, et que cette vertu élève l'âme et l'unit à Dieu ; mais le soin qu'il prenait de se cacher aux hommes n'empêchait pas que sa sainteté n'éclatât au dehors. Il fut honoré du don de prophétie et de celui des miracles. Il guérit plusieurs maladies incurables, et l'on dit qu'il ressuscita quatre morts.

On l'élut, en 1438, vicaire-général de son Ordre. Il rétablit l'étroite Observance dans plusieurs couvents, et il en fit bâtir grand nombre de nouveaux, à la plupart desquels il donna le titre de *Sainte-Marie de Jésus*, car il avait une singulière dévotion pour ces saints noms. Quand il prit l'habit, il n'y avait pas plus de vingt monastères de l'étroite observance en toute l'Italie et environ deux cents religieux ; lorsqu'il mourut, il y avait plus de trois cents couvents et au moins cinq mille religieux.

Cinq ans après, il demanda à être relevé de sa charge. Il continua de prêcher dans la Romagne, à Ferrare et dans la Lombardie. Il revint à Sienne en 1444. A la fin de l'hiver de la même année, il se rendit à Massa, où il fit un discours fort pathétique sur l'union et la charité chrétienne. Les commencements d'une fièvre maligne ne purent arrêter la vivacité de son zèle. Enfin il succomba sous la violence du mal, et fut obligé de se mettre

1. Il ne paraît pas certain qu'il ait été prêcher en Espagne, comme quelques auteurs l'ont avancé.

2. Les ouvrages de saint Bernardin de Sienne furent imprimés à Paris en 1636, 5 vol. in-fol. Ce sont des traités de piété, qui ont principalement pour objet la prière, l'amour de Dieu, l'imitation de la vie de Jésus-Christ, et les fins dernières. On en a donné une nouvelle édition à Venise en 1745 ; elle est, comme la précédente, en 5 vol. in-fol.

au lit en arrivant à Aquila, dans l'Abruzze. Il se disposa à la mort par la réception des sacrements de l'Eucharistie et de l'Extrême-Onction ; puis, sentant ses forces diminuer de plus en plus, il pria ses frères de le mettre à terre, afin d'y rendre le dernier soupir de la même manière que son Père saint François. C'est ainsi qu'il passa de cette vie à une meilleure, l'an de grâce 1444, la veille de l'Ascension, à l'heure de Vêpres, comme l'on chantait au chœur cette antienne : « Mon Père, j'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés ; maintenant je prie pour eux, et non pour le monde, parce que je viens à vous » ; il était âgé de soixante-quatre ans.

Dieu fit bientôt connaître la gloire de son Saint par plusieurs miracles qui furent faits à son tombeau, et qui portèrent le pape Nicolas V à le mettre au catalogue des Saints, six ans après son décès, l'année du Jubilé (1450). Saint Vincent Ferrier l'avait prédit longtemps auparavant, lorsque, prêchant à Alexandrie, en Lombardie, il dit publiquement « qu'il y avait un personnage en son auditoire qui serait la lumière de l'Ordre de Saint-François, de toute l'Italie et de l'Eglise, et qui serait déclaré Saint avec lui ».

Son corps, renfermé dans une double châsse, dont l'une est d'argent et l'autre de cristal, se garde chez les Franciscains d'Aquila.

La dévotion au saint nom de Jésus date de Bernardin de Sienne. Cette pratique fut d'abord traitée de nouveauté, et le zèle avec lequel le Saint la prêchait lui attira beaucoup de désagréments. C'est pourquoi on le représente en costume de Franciscain, tenant sur sa poitrine le monogramme de Jésus : J. H. S. On raconte qu'un tabletier, qui avait perdu son gagne-pain par suite du succès avec lequel saint Bernardin avait prêché contre le jeu de cartes et les autres jeux de hasard, vint s'en plaindre à lui : l'homme de Dieu conseilla au marchand de faire des planchettes, sur lesquelles serait tracé le nom divin et de les vendre ; à ce métier, le tabletier fit fortune. — Aux pieds du Saint est une mitre, pour indiquer qu'il refusa les dignités ecclésiastiques. — De vieilles estampes le représentent volontiers en chaire, car pendant seize années consécutives, d'autres disent dix-huit, il ne passa pas un seul jour sans prêcher. — On le peint encore à genoux devant une image de Notre-Dame placée sur une porte de Sienne. Ceci se réfère à un trait de sa jeunesse, que rapportent tous les Manuels de dévotion envers la sainte Vierge. Ses camarades d'études se moquaient un jour de lui parce qu'il ne cherchait à plaire à aucune dame. « La dame de mes pensées est la plus belle du monde », répondit Bernardin. Et comme la curiosité était piquée, le pieux jeune homme les conduisit devant la statue de la Reine du ciel et de la terre. D'autres racontent autrement le même fait, qui d'ailleurs a pu se produire sous ces deux faces : Bernardin avait une sainte cousine, nommée Tobie, fille de la pieuse Diane ; elle avait trente ans de plus que lui, et devenue veuve, avait embrassé le Tiers Ordre de Saint-François. Voyant Bernardin si bien fait et si jeune, elle craignait beaucoup qu'il ne vînt à perdre la pureté de son corps et de son âme. Pour lui conserver ce précieux trésor, elle adressait continuellement des prières à Dieu, à la sainte Vierge et à tous les Saints. Elle lui faisait à lui-même des remontrances à cet égard. Il répondit : Je suis déjà pris par l'amour ; je mourrai le jour même où je ne pourrai voir celle qui m'est chère. Bien des fois il ajoutait : Je m'en vais voir celle que j'aime, qui est plus belle et plus noble que toutes les filles de Sienne. Tobie, entendant ces paroles et n'en comprenant pas le sens, était profondément affligée ; elle le soupçonnait

épris d'amour pour quelque fille mortelle ; lui, au contraire, entendait la sainte Vierge Marie. Au-dessus de la porte de Sienne qui conduit à Florence, il y avait une image de la sainte Vierge en sa glorieuse assomption. Bernardin avait coutume de la visiter deux fois par jour, le matin et le soir, et d'y faire dévotement ses prières. C'est d'elle qu'il parlait, quand il disait à Tobie : Je ne puis dormir la nuit, lorsque le jour précédent je n'ai pu voir l'image de ma bien-aimée. Pour éclaircir ses inquiétudes, Tobie l'épia plusieurs jours de suite, à l'heure qu'il venait de lui dire : Je m'en vais voir celle que j'aime. Elle le vit chaque fois s'arrêter devant l'image de la Vierge au-dessus de la porte, se mettre à genoux, réciter dévotement ses prières et puis s'en retourner tout droit et promptement chez lui. La pieuse Tobie voyant tous ses soupçons tourner en consolation spirituelle, dit un jour à Bernardin : Mon cher fils, je vous en prie, ne me tenez pas davantage en suspens, et que je ne sois plus affligée chaque jour à cause de vous. Dites-moi pour qui vous êtes épris d'amour, afin que, si elle est d'un rang convenable, nous puissions vous la procurer pour épouse. Bernardin répondit : O mère, puisque vous l'ordonnez ainsi, je vous découvrirai le secret de mon cœur, que je n'aurais découvert à nul autre. Je suis épris d'amour pour la sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, que j'ai toujours aimée, que je désire voir de toutes les forces de mon âme, que je me suis fiancée comme une très-chaste épouse, et en qui j'ai mis toute mon espérance ; c'est elle que j'aime souverainement, elle que je cherche, elle que je voudrais contempler sans cesse avec le respect qui lui est dû ; mais comme je ne puis l'obtenir en ce monde, j'ai résolu dans mon cœur de visiter chaque jour son image. Et voilà celle que j'aime ! A ces mots, la pieuse Tobie ne put retenir ses larmes, elle embrassa Bernardin avec une joie spirituelle et lui dit : Maintenant je mourrai contente, puisque je suis assurée par votre bouche de votre sainte dévotion envers la Vierge Marie.

Les Bollandistes reproduisent dans leurs Appendices de mai [1] un buste de saint Bernardin de Sienne, qui plaira à tous ceux qui se donneront la peine d'y regarder. La tête du Saint, encapuchonnée, est surmontée d'une auréole ; les mains sont passées dans les manches. Dans un coin du cadre est le monogramme du saint nom de Jésus. Devant lui sont placées, de manière à former un triangle, trois mitres, qui rappellent les trois évêchés qu'il a refusés. En légende, ces mots : *Manifestavi nomen tuum hominibus :* « J'ai fait connaître votre nom aux hommes ». Les lecteurs se rappellent que ces paroles se chantaient à l'église au moment où saint Bernardin rendit l'esprit : comme elles faisaient allusion à sa mission apostolique, on ne manqua pas de les lui appliquer et de les lui donner pour devise.

Les Clarisses d'Amiens possèdent des reliques du saint réformateur des Franciscains.

Tiré de ses deux Vies, écrites l'une l'année même de sa mort, par Barnabé de Sienne, et l'autre peu de temps après, par Maffei Viggio. Ces deux auteurs avaient connu particulièrement le Saint. Voyez Henschenius, t. v maii.

La Vie de saint Bernardin a aussi été composée par saint Jean de Capistran, son fidèle disciple, et par plusieurs autres auteurs, rapportés par le Père Luc Wadding, en l'année 1480, dans les *Annales* de son Ordre. Il a laissé beaucoup d'excellents ouvrages, que le Père de La Haye a fait imprimer en quatre volumes, et qui sont entre les mains de tout le monde.

1 Tome VII, page 808, nouv. éd.

LA BIENHEUREUSE COLOMBE DE RIETI,

RELIGIEUSE DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

— Pape : Alexandre VI.

Quitter la prière pour le prochain, c'est quitter Jésus-Christ pour Jésus-Christ.
Maxime de saint Philippe de Néri.

Dans le pays des Sabins, au pied des Apennins, du côté du midi, on trouve une vallée charmante qui est comme le cœur de toute l'Italie. Là s'élève la cité de Rieti, au milieu d'une campagne fertile, parsemée de riches collines et arrosée de très-belles eaux. C'est dans cette ville, où l'on conserve religieusement le corps de sainte Barbe, où saint Dominique fut canonisé par le pape Grégoire IX, que naquit, d'une famille honnête et de parents très-chrétiens, la bienheureuse Colombe. Elle vint au monde en 1477, le jour même de la Purification de la très-sainte Vierge, un peu avant le lever du soleil. Son père s'appelait Ange Antonio, et sa mère n'est connue que par son nom de baptême qui était Jeanne. Mariée de très-bonne heure, Jeanne n'avait encore que quinze ans lorsqu'elle reçut pour elle et son époux ce précieux don du ciel. Du reste, ils méritaient tous deux d'avoir une telle fille ; car ils semblaient ne vivre que pour faire du bien. Leur charité était si ardente, qu'après avoir épuisé leurs propres ressources, ils allaient mendier pour subvenir aux besoins des malheureux.

L'enfant reçut au baptême le nom d'Angelella, petit ange, parce que des anges, tenant un cercle d'or surmonté de sept flambeaux lumineux, avaient apparu à sa naissance ; mais comme une colombe s'était reposée sur sa tête pendant la cérémonie sacrée, on la nommait plus familièrement Colombe. Le père et la mère eurent beau s'y opposer : le peuple témoin de ce prodige lui conserva ce nom, qui lui en rappelait le souvenir.

Dès sa première enfance elle mena une vie mortifiée, couchant sur la dure, se faisant de petits cilices des morceaux de crins qu'elle trouvait, fréquentant les églises, où elle récitait l'*Ave Maria* avec une piété si tendre, si extraordinaire à cet âge, qu'elle arrachait des larmes à ceux qui en étaient témoins. Elle apprit à lire chez les Dominicaines de la ville, et s'étant procurée le petit office de la très-sainte Vierge, elle le récitait chaque jour. Elle se fit une discipline d'un chapelet à gros grains que son confesseur lui avait donné.

La bienheureuse Colombe observait déjà très-exactement les jeûnes de l'Eglise, encore qu'elle n'eût guère plus de huit à dix ans. Elle jeûnait pendant l'Avent, le Carême, les Quatre-Temps, aux vigiles des fêtes. Elle portait constamment une chemise de laine avec une ceinture de corde parsemée de gros nœuds. Où avait-elle pris cet amour précoce des austérités ? Dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'elle lisait chez les Dominicaines, et qui faisait ses délices. Elle aimait cette grande sainte, dont le souvenir n'était pas éloigné de plus d'un siècle ; elle voulait l'imiter, et comme aucun obstacle ne venait s'opposer à ces inspirations de la grâce, elle parvint à retracer en elle quelques-unes de ses vertus.

Les parents de Colombe, quoique issus de familles opulentes, n'étaient pas riches; c'est pourquoi ils faisaient un petit commerce pour vivre, ou du moins pour se procurer les moyens d'élever et d'établir leurs enfants. Mais, à défaut de biens temporels, ils en avaient de beaucoup plus estimables; nous voulons dire qu'ils avaient de bonnes mœurs, une religion pratique, et même de la piété; ce qui ne contribua pas peu à la sainteté de leur chère enfant : car ce sont d'ordinaire les parents qui, par leurs leçons et leurs exemples, font naître les vertueuses inclinations; ensuite vient la grâce qui perfectionne les heureux penchants de la nature.

Jeanne, en bonne mère, eut soin d'inspirer de très-bonne heure à sa fille l'amour du travail et de lui apprendre les divers genres d'industries qu'il importe aux femmes de connaître. Dès l'âge de huit à dix ans, les soins du ménage lui étaient familiers : elle savait remplir tous les offices domestiques, et faire plusieurs travaux manuels, comme coudre, filer, et confectionner tout ce qui était nécessaire à sa parure. Ses talents précoces étaient accompagnés des plus charmantes qualités; elle était belle, sage et modeste; nous ne savons quel air de sainteté reluisait sur son visage, dans sa démarche et tout son maintien; ce qui la rendait extrêmement agréable, et inclinait vers elle tous les cœurs. On eût difficilement trouvé un caractère aussi doux et une humeur aussi égale; elle ne savait dire que des choses aimables, et ne se permit jamais la moindre parole qui pût blesser ou contrister qui que ce fût. Parfaitement obéissante à ses parents, elle s'acquittait de tout ce qui lui était enjoint avec autant de promptitude que de prudence, ce qui ne contribuait pas peu à les rendre joyeux et contents. Aussi l'aimaient-ils de l'amour le plus tendre, et ne cessaient-ils de remercier la divine Providence du don qu'elle leur avait fait de cette incomparable enfant.

Lorsqu'on l'envoyait à la campagne avec les jeunes filles du voisinage, soit pour travailler à la vendange, soit pour cueillir des herbes de teinture dont on faisait un assez grand commerce dans ce pays, sa tenue n'avait rien de commun avec celle de ses compagnes. Au lieu de prendre part à leurs chants et à leurs vains propos, elle gardait le silence, s'occupant intérieurement à converser avec Dieu, ce qui, sans nuire à son travail, contribuait singulièrement à son avancement spirituel et mettait à couvert la pureté de son âme. C'est ainsi qu'ennemie de l'oisiveté, la jeune Colombe imitait la femme forte, que l'Esprit-Saint dépeint au livre des Proverbes, enchérissant sa maison des fruits de son travail. Elle faisait, en effet, le métier de journalière pour secourir sa famille; il est vrai que ses parents n'exigeaient aucun salaire de ceux qui l'employaient à travailler pour eux; mais ils recevaient ce que ceux-ci leur offraient par reconnaissance; et ces petits présents valaient plus que le salaire accoutumé, parce que sa bonne conduite et sa rare dextérité la faisaient rechercher de tout le monde.

Du reste, ces bonnes gens n'étaient pas dominés par la cupidité; leur vêtement était simple, leur nourriture frugale, et, contents de pourvoir aux besoins du jour, ils laissaient à Dieu le soin du lendemain. De cette manière, ils pouvaient venir encore au secours de l'indigence; et ce qu'ils mettaient en réserve, ils le versaient de bien bon cœur dans le sein des malheureux. Non contents de donner leur argent, ils employaient volontiers leur temps aux œuvres de la piété et de la miséricorde; ainsi Colombe et sa mère lavaient, cousaient et restauraient par charité les vêtements des religieuses et des novices de la communauté de Saint-Dominique. Les pauvres religieux ne se présentaient point dans leur maison sans en em-

porter quelques aumônes plus ou moins abondantes. Elles prirent surtout un soin particulier du Père Jacques de Tiferne, qui fut leur confesseur, ou du moins celui de la pieuse Colombe, pendant les treize ans qu'il passa à Rieti, chargé du gouvernement spirituel du couvent de Saint-Dominique; le Père Ange de Pérouse eut aussi beaucoup de part à leurs bienfaits.

Mais leur charité ne se bornait pas à faire du bien à ceux qui venaient leur demander l'aumône, elles allaient à la recherche des vieillards, des infirmes et des malades, portant avec elles du pain, des œufs, de la viande, du bouillon et du vin; et lorsque leurs ressources étaient épuisées, elles réclamaient à leur tour la charité d'autrui, pour continuer leurs bonnes œuvres. A force de donner, il arrivait quelquefois qu'elles se trouvaient elles-mêmes réduites à la misère; et alors la pieuse mère disait à sa sainte fille, les larmes aux yeux: « Colombe, il faut nous résoudre à jeûner aujourd'hui, car il n'y a plus de pain à la maison ». Colombe à cette nouvelle allait faire oraison au pied d'un autel qu'elle avait dans sa chambre; et bientôt arrivaient ou quelques aumônes envoyées par des femmes riches, ou quelques pièces de monnaie qui leur étaient dues pour leur travail; en sorte qu'elles pouvaient pourvoir à leurs propres besoins et continuer à secourir ceux des autres.

La Bienheureuse avait à peine douze ans, et déjà elle brûlait du désir de consacrer à Dieu sa virginité. Une nuit qu'elle priait au pied d'un petit autel élevé dans sa chambre, Notre-Seigneur lui apparut, assis sur un trône magnifique; il avait à ses côtés les apôtres saint Pierre et saint Paul, saint Jérôme, tenant un livre en main, et saint Dominique. A cette vue, la Bienheureuse, transportée de joie et d'admiration, s'écria: « Donnez-moi, Seigneur, votre bénédiction ». Et après que le Seigneur l'eut bénie, elle le pria d'agréer le vœu qu'elle faisait entre ses mains de garder une virginité perpétuelle.

Notre-Seigneur accepta l'offrande de sa servante avec la bonté d'un père; il lui remit le livre que tenait saint Jérôme, et qu'elle garda toute la nuit; en la quittant, il laissa sa chambre embaumée d'un parfum du ciel.

La Bienheureuse avait un jeune frère qu'elle aimait particulièrement et qui tout petit disait d'elle et de lui: « Colombe sera religieuse et moi je serai religieux ». Il fut reçu, en effet, à l'âge de dix ans, chez les Dominicains. Peu de temps après, la Bienheureuse obtint la faveur de pouvoir prononcer au pied des autels, chez les bonnes religieuses de Saint-Dominique, le vœu d'entrer en religion. Quelques jours après, elle eut une vision: elle fut conduite en esprit dans l'église de Sainte-Scholastique, où deux anges lui remirent, à son frère et à elle, devant l'autel de la très-sainte Vierge, une ceinture d'une blancheur éclatante que chacun d'eux tenait à la main. C'était une marque de la pureté qu'ils avaient promis de garder et un secours contre les assauts du démon. A deux mois de là, le frère de la Bienheureuse mourut, allant recevoir au ciel la couronne qu'il avait si promptement acquise.

Cependant la beauté de la Bienheureuse l'avait fait demander en mariage par un jeune homme fort riche de Rieti: ses parents, éblouis par la grandeur de cette alliance, y consentirent facilement et essayèrent d'y gagner leur fille. Ils lui parlèrent de la nécessité de s'établir dans le monde, sans toutefois lui parler ouvertement de l'engagement qu'ils avaient pris. Ils prirent jour avec le jeune homme pour la remise des cadeaux de fiançailles, et le fixèrent au lendemain. Pendant la nuit, deux religieux de l'Ordre de Saint-Dominique apparurent à la Bienheureuse et lui dirent: « Aussitôt

qu'il fera jour, hâtez-vous d'aller à la montagne de Saint-Maron, vous y trouverez une religieuse qui vous avertira d'un danger qui vous menace ». Le matin, la Bienheureuse pria sa mère de l'accompagner à l'église de Saint-Maron sur la montagne. Comme elle la précédait de quelques pas, elle aperçut une religieuse qui lui dit : « Vos parents vous ont promis en mariage, et vos fiançailles doivent se faire aujourd'hui. Si vous voulez être fidèle à l'Epoux éternel, armez-vous de courage et coupez vos cheveux ». Après ces paroles, la religieuse disparut.

La Bienheureuse entra dans l'église, et, s'y étant confessée, elle demanda conseil à son directeur sur l'avertissement qui lui avait été donné. Cet homme de Dieu, qui connaissait sa vocation, approuva le moyen qu'on lui avait suggéré. « Sainte Catherine de Sienne », lui dit-il, « s'est coupé les cheveux dans une occasion semblable ; faites de même et recourez à la prière ».

Le soir, le jeune homme se présenta, apportant une riche ceinture pour sa fiancée, selon l'usage du pays. La Bienheureuse demanda quelques instants pour réfléchir à l'alliance qu'on lui proposait : elle monta sur la terrasse de la maison, où elle coupa ses cheveux, qu'elle remit ensuite à sa famille, en disant qu'elle ne voulait point avoir d'autre époux que Jésus-Christ. On conçoit assez la confusion du jeune homme et la colère de ses parents. Ils accablèrent la Bienheureuse de reproches et d'injures, mais pendant la nuit Notre-Seigneur lui apparut et la consola. Il était accompagné de sainte Catherine de Sienne, qui soutint sur son bras la tête fatiguée de la jeune fille. « Ne crains rien », lui dit-elle, « tu seras religieuse de mon Ordre, ainsi que tu le désires ».

Cette nuit-là même, le jeune homme qui la recherchait eut une vision. Il la vit entrer dans sa chambre, magnifiquement parée et couronnée, comme on l'est au jour de ses noces ; mais au moment où elle s'approchait, sa couronne tomba et il la vit défaillir en sorte qu'elle lui semblait morte. Il alla le matin consulter un théologien célèbre. « Cette jeune fille est promise à Jésus-Christ, lui répondit le théologien, et Notre-Seigneur n'agrée pas que vous soyez son rival. Il a voulu vous prévenir par cette vision que si Colombe manquait à sa promesse, elle mourrait bientôt ». Le jeune homme alla donc retirer la parole qu'il avait donnée aux parents de la Bienheureuse. Peu après il mourut lui-même au retour d'un voyage qu'il avait fait à Rome.

Cependant les parents de la Bienheureuse rentrèrent en eux-mêmes et eurent honte de disputer leur fille à Notre-Seigneur ; son père lui donna même une petite chambre où elle pouvait se livrer en paix à ses exercices religieux. Elle commença donc à mener une vie plus retirée, plus austère encore qu'elle n'avait fait jusque-là. Elle ne mangeait guère que des fruits, peu de pain, et encore finit-elle par s'en abstenir entièrement. La sainte Eucharistie était presque sa seule nourriture ; mais ce Pain divin soutenait ses forces et son courage.

Toutes les nuits elle se flagellait trois fois avec une discipline formée de inq chaînettes de fer ; la première fois pour l'expiation de ses péchés, la seconde pour la conversion des pécheurs, la troisième pour les pauvres âmes du purgatoire. Elle passait ses nuits presque tout entières en oraison. Les anges alors venaient la visiter et s'entretenir avec elle. Dieu la favorisa en ce temps de plusieurs extases dont le souvenir nous a été conservé par le Père Sébastien de Pérouse, son confesseur.

« Un jour qu'elle était en oraison, Notre-Seigneur lui représenta toutes

les souffrances qu'il avait endurées dans sa passion. Elle le vit au jardin des Oliviers, chez Anne et Caïphe, puis au tribunal de Pilate ; mais quand les bourreaux lui lièrent les mains pour la flagellation, qu'elle entendit les coups de fouet et vit couler ce sang adorable, sa douleur devint si vive, qu'elle commença à se flageller elle-même cruellement pour prendre part au supplice du divin Epoux. Sa mère, qui couchait dans une chambre voisine, réveillée par le bruit des coups qu'elle se donnait, se leva en pleurant, et, accourant à la porte de sa chambre, elle lui cria : « Ma fille, que faites-vous ? Pourquoi voulez-vous vous détruire ? » Mais la bienheureuse, ravie en extase, ne pouvait entendre sa voix.

« Une autre fois, pendant qu'elle assistait au saint sacrifice, ayant aperçu au-dessus du calice son Jésus attaché à la croix, pâle et défiguré, le côté ouvert et la tête couronnée d'épines, la compassion qu'elle en eut la fit tomber par terre et la réduisit à une sorte d'agonie. Cette défaillance se prolongeant, on avertit son confesseur, qui vint auprès d'elle. Alors la Bienheureuse lui dit : Priez pour moi, mon père, afin que je ne voie plus ce déchirant spectacle ; car je suis persuadée que si je le vois encore, je mourrai de douleur ».

Cette sainte fille avait aussi de fréquentes extases pendant lesquelles son corps, privé de l'action de son âme, demeurait comme dans un état de mort. Il y avait déjà longtemps que cela lui arrivait à l'insu de sa mère, lorsqu'un jour celle-ci, étant entrée dans sa chambre, la trouva en cet état surnaturel qui lui était tout à fait inconnu. Colombe était couchée sur son autel, comme une personne endormie. Sa mère l'ayant soulevée, pour la réveiller, elle roula par terre et y resta étendue sans donner aucun signe de vie. Sa mère la croyant morte, poussa des cris déchirants qui firent accourir les voisines. Ces femmes, persuadées à leur tour qu'elle avait cessé de vivre, crièrent vengeance contre son confesseur qu'elles accusaient de de l'avoir tuée à force d'abstinences et d'austérités. L'irritation devint si vive, qu'elles parlaient d'aller lui faire un mauvais parti, lorsque Colombe revint fort heureusement à elle-même.

Depuis ce jour-là, ses extases ne furent plus secrètes, et les parents et les voisins ne tardèrent pas à s'apercevoir que le confesseur n'était pour rien dans ces états extraordinaires, qui ne pouvaient venir que d'un principe surnaturel. Le travail assidu auquel cette sainte fille se livrait, ne mettait aucun obstacle à sa contemplation habituelle. Souvent, en tissant sa toile, ses mains tombaient sur le métier, et elle demeurait immobile pendant plusieurs heures dans un état extatique. Les femmes du voisinage, prévenues par sa mère, accouraient à ce spectacle, et ne pouvaient revenir de leur étonnement, en la voyant aussi dépourvue de mouvement que si elle eût été changée en pierre. La même chose lui arrivait encore, lorsque, occupée à coudre ou à filer, quelqu'un venait à parler ou à la faire parler des choses de Dieu.

Une femme, qui avait chargé Colombe de lui fabriquer une pièce de toile, venait méchamment se plaindre à sa mère de la lenteur qu'elle y mettait, et faisait grand bruit tout exprès pour attirer des reproches à cette sainte fille. La mère, qui n'apercevait pas le mauvais dessein de cette femme, pressait la pauvre Colombe, exigeait d'elle un travail impossible, et, mécontente de ne pas l'obtenir, l'accablait de reproches, en disant : « Je vous ai offert un époux, et vous l'avez méprisé. Je vous charge de procurer quelque profit à la maison, et vous aimez mieux demeurer à ne rien faire. Je vous dis, ma fille, que vous devez travailler. Faites en sorte de m'obéir ».

Ces reproches étaient on ne peut plus injustes; car elle était continuellement en action, autant que Dieu lui en laissait le pouvoir. Cependant, elle ne disait pas un seul mot pour sa défense. Dieu, content de sa patience, voulut l'en récompenser. Un jour qu'elle venait d'être ainsi grondée par sa mère, Jésus lui apparut à la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la rue, et lui dit : Colombe, suivez-moi. Transportée de joie et comprenant parfaitement ce que son Bien-Aimé voulait d'elle, Colombe dit à sa mère avec autant de douceur que d'humilité :

« Ma bonne mère, il est indubitable que Jésus-Christ a droit d'être obéi de préférence à mes parents. Je le suivrai donc toutes les fois qu'il m'appellera, sans m'inquiéter du travail que vous m'aurez chargée de faire. Je vous conjure, ma mère, de prendre en patience ces résistances apparentes à vos volontés, et de ne point être hostile à ce Dieu tout aimable. A quoi bon tant de sollicitude pour les choses de la vie ? Ne vaut-il pas mieux travailler pour le ciel ? » Du reste, il était fort rare que cette sainte fille se permît de donner des avis à sa mère. Mais, en revanche, elle le faisait souvent aux voisins qu'attirait auprès d'elle le charme de ses pieuses conversations et peut-être plus encore celui de ses bons exemples.

Voici maintenant une autre merveille que Dieu fit en sa faveur. Après avoir longtemps désiré de contempler les Lieux-Saints et conjuré le Seigneur de lui faire cette grâce, elle eut un ravissement qui dura cinq jours, pendant lesquels elle fut conduite à Jérusalem et dans le reste de la Palestine, où Notre-Seigneur lui montra tous les lieux consacrés par sa vie et par sa mort. Elle voyait aussi aux jours de ses fêtes les mystères dont l'Eglise célébrait la mémoire ; ainsi la nuit de Noël, Notre-Seigneur lui apparaissait couché dans sa crèche entre l'âne et le bœuf, pendant que la très-sainte Vierge et saint Joseph se tenaient à genoux devant lui, et que les anges chantaient le *Gloria in excelsis*. A l'Epiphanie elle vit l'étoile qui guidait les Mages ; son confesseur étonné aperçut un globe de feu sur sa maison et lui en demanda la cause : — Ce matin, dit-elle, j'ai prié mon doux Maître de me faire voir l'étoile qui conduisait les Mages de leur pays jusqu'à Bethléem ; tout aussitôt elle m'est apparue, répandant dans ma chambre une splendeur extraordinaire ; et en disparaissant, elle l'a laissée embaumée du parfum le plus délicieux.

Le dimanche de la Passion de l'an 1486, la Bienheureuse obtint enfin de ses parents la permission d'entrer dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique. Un oncle, qui, à cause de ses richesses, avait une grande autorité sur sa famille, avait encore essayé ce jour-là de lui persuader de rester dans le monde ; mais, vaincu par ses raisons et par ses prières, il s'offrit de faire lui-même la dépense de sa prise d'habit. Le dimanche suivant, qui était le jour des Rameaux, elle prit donc ce saint habit de pénitence, avec une joie toute céleste d'appartenir désormais entièrement à son Epoux.

Dieu commença en ce temps à la glorifier par plusieurs miracles. Elle rencontre un jour dans les rues de Rieti une pauvre femme qui pleurait de n'avoir pu trouver du pain pour nourrir les vignerons qui travaillaient à sa vigne ; nul n'avait voulu lui en prêter. « Ayez bon courage », lui dit la Bienheureuse, « retournez chez vous et Dieu vous secourra ». Cette femme, en effet, trouva, en rentrant, sur la table, douze grands et beaux pains que Dieu lui avait envoyés à l'intercession de la Bienheureuse.

Un soir qu'elle faisait oraison, elle vit en esprit une troupe de Gibelins [1]

1. Les Gibelins étaient les partisans de l'empereur d'Allemagne, c'est-à-dire de l'étranger; leurs adversaires, les Guelfes, étaient du parti national, du parti de l'indépendance de leur patrie.

qui mettaient le feu à une porte de la basse ville ; elle court aussitôt dans la rue, en criant que les ennemis brûlaient la porte des Arcis. Les habitants ne la voulurent point croire ; mais les flammes qui s'élevèrent bientôt du faubourg leur firent regretter d'avoir méprisé ses avertissements.

Dans un pèlerinage qu'elle fit au célèbre sanctuaire de Notre-Dame du Chêne, du della Quercia, près de Viterbe, elle délivra une femme qui était possédée du démon. Les magistrats de la ville, qui avaient déjà entendu parler de sa sainteté, ayant appris ce miracle, résolurent de conserver pour eux un si rare trésor; ils donnèrent donc l'ordre de placer partout des gardes pour l'empêcher de quitter leur territoire ; mais la Bienheureuse, avertie par une inspiration du ciel, dit à ses compagnes : « Retirons-nous bien vite, il n'y a pas de temps à perdre ». Elles purent s'échapper, en effet, avant que l'ordre des magistrats n'eût été exécuté.

Au retour, la Bienheureuse s'embarqua sur le lac de Piédiluco ; comme on était au milieu de la traversée, le démon essaya de la faire périr en suscitant une tempête. Elle en avertit ses compagnes : « Nous sommes menacées d'un grand danger », leur dit-elle ; « mais ne craignez rien, Dieu est avec nous ». Cependant les vagues venaient se briser contre la barque avec fureur, et les passagers tremblaient déjà pour leur vie, lorsque la Bienheureuse, se levant, d'un regard rendit au lac sa tranquillité.

Un habitant de Rieti avait fait assassiner un riche marchand par deux paysans à ses gages ; il fut condamné à mort. Sa femme et sa mère vinrent tout en larmes supplier la Bienheureuse d'obtenir sa grâce par ses prières, Touchée de pitié, elle alla voir cet homme et l'engagea à se réconcilier avec Dieu. Quand il se fut confessé, elle lui dit : — Ayez bon courage, vous ne mourrez pas de cette fois. Cependant l'ordre de l'exécution arriva le soir même et le juge décida qu'elle aurait lieu le lendemain. La famille désolée revint supplier la Bienheureuse. — Soyez tranquilles, leur répondit-elle, je vous ai dit qu'il ne mourrait pas. Quelques heures après, un nouveau courrier apportait la grâce.

Elle reçut plusieurs fois la sainte communion de la main de Notre-Seigneur et de ses anges. Un jour que son confesseur disait la messe dans une autre église que celle où elle l'attendait, elle pria la très-sainte Vierge de satisfaire le désir ardent qu'elle éprouvait de s'unir à son divin fils. Au bout de quelques instants, un prêtre vint à elle tenant entre ses doigts le corps sacré de Jésus-Christ, et le lui donna. « Pendant ce temps-là, son confesseur, qui célébrait les saints mystères, éprouvait une peine très-vive de ne pas retrouver dans le calice, au moment de la communion, le fragment de l'hostie qu'il y avait déposé. Colombe revint à cette église pendant qu'il achevait la messe, et le Père, après avoir déposé ses habits sacerdotaux, lui fit part de son chagrin. — Ne vous affligez point, mon Père, lui répondit-elle, ce fragment de la sainte hostie m'a été apporté dans la cathédrale, par un ange, et il repose en ce moment dans mon cœur. — En ce cas, reprit le confesseur, je me réjouis de la perte qui m'a causé tant d'inquiétude, et remercie Dieu de vous avoir fait participante de ma communion ».

Un jour qu'elle était en oraison, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne lui apparurent. Ils lui parlèrent d'abord du bonheur du ciel, puis ils lui montrèrent une route large et droite, qui conduisait à une belle église de Saint-Dominique. — Sortez de Rieti, lui dirent-ils, et venez à cette église, où vous trouverez tout ce qui est nécessaire à votre perfection. La Bienheureuse, troublée de cet ordre de quitter sa patrie pour s'en aller dans une terre lointaine, n'osait répondre. — Soyez sans crainte, ma fille, reprit

saint Dominique, c'est au nom de Jésus, votre Epoux bien-aimé, que je vous donne cet ordre. Il vous attend lui-même dans l'église que vous voyez ; ne tardez pas à vous y rendre. Du reste, nous serons avec vous l'un et l'autre pour vous secourir dans tous vos dangers. Elle prévint donc ses parents et ses amies de ce prochain voyage, dont elle ignorait le but. Une grande tristesse s'empara de sa famille et se répandit dans la ville de Rieti. Tout le monde lui en parlait en pleurant ; mais elle répondait : — Il faut qu'il en soit ainsi. Un jour, on aperçut au-dessus de sa maison une comète étincelante qui se dirigeait vers Pérouse, et on la regarda comme un présage de la perte dont Rieti était menacée.

La veille de son départ, qui était un jeudi du mois de septembre, elle réunit douze de ses compagnes pour manger avec elle un agneau qu'elle leur avait accommodé. Après le souper, elle voulut leur laver les pieds en méditant les paroles du divin Maître après la Cène ; puis elle leur fit ses adieux en se recommandant à leurs prières. Le lendemain vendredi, sa mère, ne la voyant pas paraître, fit briser la porte de sa chambre, où elle ne trouva plus que ses habits couchés par terre en forme de croix. Ses cris de douleur apprirent bientôt la funeste nouvelle à tous les habitants de Rieti. La maison se remplit en un moment de personnes qui pleuraient avec ses parents le départ mystérieux de la Bienheureuse. Nul ne savait où elle était allée. On avait couru aux portes et on s'était assuré qu'aucune n'avait été ouverte pendant la nuit.

En ce moment, un étranger, qui paraissait un mendiant, s'approcha de la pauvre mère : — Femme, lui dit-il, votre cœur est en proie à une affliction bien profonde. — Comment le savez-vous, répondit-elle ? — Je le sais ; mais croyez-moi, ce qui est arrivé a été fait par Dieu. Sachez que votre fille, appuyée comme elle l'est sur ce bâton, ne saurait tomber. Si vous voulez vous y appuyer à son exemple, votre foi cessera de chanceler, comme elle l'a fait jusqu'à présent, et vous verrez la main de Dieu dans tous ces événements extraordinaires.

Après ces paroles, ajoute le confesseur de la Bienheureuse, cet homme disparut, et je soupçonne qu'il n'était rien moins que le Seigneur Jésus, qui, dans sa compassion, avait voulu fortifier et consoler cette pauvre mère. Cette conversation adoucit en effet son chagrin et lui communiqua une force qu'elle n'avait pas auparavant. Aussi n'oublia-t-elle jamais ce que ce bon Maître avait daigné lui dire.

Qu'était cependant devenue la Bienheureuse ? Ecoutons-la raconter elle-même à son confesseur les détails de cet événement mystérieux. « Ce soir-là », lui dit-elle, « je m'étais mise en oraison comme à mon ordinaire, lorsque je me sentis dépouiller de mes vêtements accoutumés, qui furent tout aussitôt remplacés par d'autres ; mais par qui fut faite cette double opération, c'est ce que j'ignore entièrement. Je fus ensuite tirée hors de ma chambre, de la maison et de la ville, mais par qui et de quelle manière, c'est ce que je ne puis dire davantage, car je ne vis personne, et il ne me reste aucun souvenir de ce qui se passa dans cet enlèvement. Je me rappelle seulement que me trouvant tout à coup en vue d'une ville (c'était Spolète), un homme vint à moi et m'invita à le suivre dans une maison où sa femme et ses filles me donneraient volontiers l'hospitalité ».

« Ne sachant dans quel pays j'étais, j'acceptai son offre avec reconnaissance. L'ayant donc suivi, il me mena dans une maison éloignée de la route où je me trouvai seule avec lui. Un peu inquiète de cet isolement, je lui demandai où était donc sa femme et ses filles ? Attendez un peu, me dit-il,

elles ne tarderont pas à revenir. Mon inquiétude augmenta, mais que faire? Cet homme ne me perdait pas de vue, et il m'était impossible de lui échapper. D'ailleurs j'espérais encore un peu voir paraître sa femme et ses filles. C'était du moins pour moi l'objet d'un désir bien vif, mais qui, hélas! ne devait pas être satisfait. Il n'y avait dans cette triste maison ni femmes ni filles; c'était un repaire de monstres plus redoutables que des voleurs et des assassins. Que faisaient-ils là, c'est ce qu'il est à propos de vous apprendre. Dans ce temps-là, une fille unique d'un seigneur napolitain, qui avait une charge dans la province, s'était laissé enlever par un séducteur : son père en fit prévenir tous les magistrats des villes circonvoisines, leur envoyant son signalement, et promettant à ceux qui l'arrêteraient une forte récompense. Cette nouvelle étant venue à la connaissance de quelques jeunes gens, ils résolurent de chercher cette fugitive, dans l'intention de gagner l'argent promis par son père ; et c'était dans ce dessein qu'ils étaient venus occuper cette maison solitaire. Jugez, mon Père, de ma triste situation entre les mains de pareils scélérats. Ils étaient alors à battre la campagne ; mais le misérable qui avait abusé de ma confiance, fut à leur recherche, après avoir pris la précaution de m'enfermer ».

Si les conseils de Dieu ont quelque chose qui étonne, c'est surtout lorsqu'on le voit exposer à de semblables périls des vierges angéliques, objets de toutes ses complaisances. La situation de Colombe, en cette circonstance, rappelle les épreuves semblables auxquelles furent exposées une sainte Lucie, une sainte Agnès et tant d'autres, que Dieu n'engagea dans ces tristes combats que pour faire éclater sa puissance, et les rendre, par leur glorieuse victoire, plus vierges qu'elles n'étaient auparavant. Que le lecteur soit sans crainte pour l'innocence de notre Colombe. Ce n'est pas elle qui s'est jetée dans le danger ; c'est Dieu lui-même qui l'y a mise. Il saura bien la défendre et lui conserver son innocence.

Cependant les jeunes insensés arrivèrent, et en la voyant se persuadèrent qu'elle était cette jeune personne que l'on cherchait de tous côtés. Elle avait effectivement cette élégance, cet air de noblesse que le signalement avait attribué à la fugitive, et paraissait avoir l'âge indiqué. Après l'avoir saluée, avec toutes les recherches de la politesse, ils s'assirent auprès d'elle, et s'enquirent honnêtement de son nom, de sa patrie et du lieu où elle allait. Colombe, voyant bien le danger qu'elle courait, priait Dieu dans son cœur, et gardait le silence. Alors commencèrent les propositions les plus criminelles qui furent rejetées avec une sainte indignation. Les promesses de riches présents vinrent ensuite et furent méprisées. Ce fut alors que, soumise aux mêmes épreuves que les Lucie, les Agnès et les Marguerite, comme la première elle devint si pesante, qu'on essaya en vain de la faire changer de place, tandis qu'elle les étonnait par la force de ses discours sur la mort, les jugements de Dieu et l'enfer. Saisis d'effroi à ce spectacle, ses persécuteurs prirent la fuite.

De là elle vint à Foligno, ville peu éloignée de Spolète, où elle reçut l'hospitalité chez les religieuses de Sainte-Claire. Comme tout le pays était en émoi au sujet de la jeune Napolitaine enlevée, là encore elle fut exposée à de nouvelles épreuves ; les magistrats l'interrogèrent, et lorsqu'ils surent qu'elle était de Rieti, écrivirent en cette ville pour s'informer de sa vie passée. C'est ainsi que ses parents apprirent le lieu de sa retraite. Son père vint la voir avec un religieux de Saint-Dominique ; ils essayèrent de la ramener à Rieti, mais les ordres que la Bienheureuse avait reçus du ciel ne lui permettaient pas de se rendre à leurs désirs.

Cependant sa sainteté avait ému la ville de Foligno ; les habitants accouraient pour la voir, et les magistrats prenaient déjà des mesures pour la garder de force au milieu d'eux, lorsqu'elle sortit un matin de Foligno, accompagnée de son père et de ce Dominicain, qui était le prieur du couvent de Rieti. Ils se dirigèrent vers Pérouse, et s'arrêtèrent un instant à l'église de Notre-Dame-des-Anges ou de la Portioncule. Le lendemain ils entrèrent dans les murs de Pérouse, où Notre-Seigneur avait fixé la demeure de sa servante. Quand on sut qu'elle arrivait, toute la population vint au-devant d'elle. On entendait crier dans les rues : « Voici la Sainte qui vient, allons à sa rencontre ».

On la conduisit d'abord dans une maison où vivaient quelques sœurs du Tiers Ordre, puis, les habitants résolurent de lui construire un couvent dont elle posa la première pierre, le 22 février de l'année 1493. Pendant la cérémonie, elle tomba en extase et parut s'entretenir avec sainte Catherine de Sienne et saint Jérôme, auxquels elle recommandait instamment la ville de Pérouse. En attendant que le couvent fût achevé, un jurisconsulte fort célèbre et sa femme, que ses grandes qualités rendaient digne de lui, la reçurent en leur maison, où ils la traitèrent moins comme une étrangère que comme une fille tendrement aimée.

« En ce temps-là », dit le confesseur de la Bienheureuse, « il plut au Seigneur d'illustrer sa servante par de nouveaux miracles. César Borgia, depuis duc de Valentinois, faisait alors, étant encore enfant, ses études au collége de Pérouse. Un jour qu'il était venu se récréer avec nous, dans le jardin du couvent, il nous suivit après la récréation dans notre église, où nous trouvâmes, au pied de l'autel de Sainte-Catherine de Sienne, un groupe nombreux de personnes des deux sexes, dont la pieuse Colombe était entourée. Un noble citoyen, ayant aperçu le prince, lui dit à haute voix : — Seigneur, venez voir un enfant que la sœur Colombe vient de ressusciter par ses prières. Le prince, à ces mots, se tournant vers moi, me dit : — Eh bien ! Père Sébastien, nous allons sonner les cloches, afin que tout le monde vienne voir ce miracle évident. — Gardons-nous-en bien, Seigneur, répondis-je ; car cela pourrait nous attirer quelque confusion. — Comment ? reprit-il. — Cette sœur, ajoutai-je, n'est encore qu'une novice, et il y a si peu de temps qu'elle demeure dans cette ville, que nous ne pouvons la connaître suffisamment. Lorsque nous l'aurons éprouvée au moins pendant dix ans, nous saurons si elle est une femme de vraie vertu et de solide sainteté, et alors nous pourrons croire aux merveilles qu'elle opérera et les proclamer avec assurance ».

Ces miracles de la Bienheureuse engagèrent plusieurs personnes de la ville à se réunir à elle dans le couvent qui venait d'être achevé. Colombe leur donna une Règle semblable à celle qu'observait sainte Catherine de Sienne, sous le patronage de laquelle elle mit cette maison. Elle recommanda à ses filles de ne jamais souffrir qu'on les condamnât à une clôture exacte, que la Règle du Tiers Ordre ne prescrivait pas et que sainte Catherine n'avait jamais observée. Colombe, qui avait à cette époque vingt-trois ans, ne se réserva du reste aucune autorité, voulant obéir comme les autres à la supérieure. Elle choisit pour cellule une pauvre chambre sous le toit, et dont les murs crevassés laissaient passer la fumée de la cuisine, qui était voisine ; cette chambre n'avait point de fenêtre et ressemblait plus à un tombeau qu'à un lieu d'habitation.

Pérouse, qui avait accueilli la Bienheureuse avec tant de joie et qui pourvoyait généreusement à tous les besoins de son couvent, ne tarda pas

à ressentir les effets de sa présence. En l'année 1494, la peste ravagea toute la contrée : par le conseil de la Bienheureuse, on fit de grandes processions qui arrêtèrent ses ravages ; tous les villages qui l'invoquèrent en furent préservés. Elle guérit le sous-prieur des Dominicains, qui en était atteint. Elle demandait instamment à Dieu de la prendre pour victime et d'épargner son peuple. Notre-Seigneur agréa sa prière ; il permit aux démons de la frapper, et ils le firent avec une rage qui montrait leur haine contre elle. Toutefois, après sept jours de cruelles souffrances, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne lui apparurent et la guérirent entièrement.

Elle prévint une fois les magistrats d'un grand danger qui menaçait la ville : « J'ai vu », leur fit-elle dire par son confesseur, « un roi d'une admirable beauté et d'une majesté incomparable. Il était assis sur un trône éclatant, qu'entourait une brillante cour. Son aspect était imposant et sévère ; il tenait dans sa main gauche trois glaives tranchants, et ses gestes annonçaient qu'il allait s'en servir pour immoler les habitants de Pérouse, dont les péchés sollicitaient sa vengeance. J'étais toute tremblante et toute désolée, lorsque j'ai vu paraître la reine, éblouissante de beauté et parée d'habits tissus d'or. Elle s'est prosternée trois fois le visage contre terre, en approchant du trône. Parvenue au pied des degrés, elle est tombée à genoux, implorant la clémence du roi, qui d'abord a résisté dans l'intérêt de sa justice ; mais la reine insistant, il s'est laissé fléchir et lui a remis deux glaives sur les trois qu'il tenait à la main. La reine alors s'est retirée, sans faire aucune instance pour avoir le troisième ».

On sut bientôt quel était ce troisième glaive dont Pérouse était menacée. Ses ennemis y pénétrèrent une nuit par trahison, et sans le courage que la Bienheureuse inspira aux habitants, sans la protection de sainte Catherine de Sienne qui les assistait dans le combat, la ville eût été saccagée.

Le pape Alexandre VI, dans un voyage qu'il fit à Pérouse, et ses cardinaux lui témoignèrent un vif intérêt. Le secrétaire de Sa Sainteté et celui du roi de France vinrent aussi la consulter, dans l'oratoire de son couvent, sur des affaires d'Etat.

Le trésorier apostolique fut chargé de la consulter sur un dessein du pape Alexandre VI, qui se sentait intérieurement pressé d'abdiquer le souverain Pontificat. Elle eut à ce sujet une vision terrible, qui épouvanta le trésorier, mais ne put vaincre les irrésolutions du Pape : aussi vit-on se réaliser les malheurs qu'elle lui avait annoncés. D'abord, ses Etats furent envahis par les Vénitiens, qui, pendant plusieurs années, lui firent une guerre désastreuse. Ensuite sa vie fut exposée au danger le plus imminent. Le jour de la fête de saint Pierre de l'année 1500, une violente tempête, suscitée par un orage extraordinaire, ayant renversé la cheminée de la chambre où ce Pontife se trouvait, la toiture fut enfoncée ; le plancher croula sur sa tête, et sans une poutre qui tomba de manière à le protéger, il eût été infailliblement écrasé sous les débris. Il en fut quitte pour une blessure légère et une frayeur extrême, parce que le temps de la miséricorde n'était pas épuisé.

L'archevêque de Carthagène lui demanda deux scapulaires blancs pour le roi Ferdinand et la reine Isabelle. On ne saurait énumérer les personnes religieuses et séculières qui recherchèrent la faveur de lui parler à l'époque dont il s'agit ; mais cette sainte fille était si humble, qu'elle ne voulait recevoir aucune visite hors de la présence de son confesseur, craignant toujours de laisser échapper quelque parole indiscrète. Bien loin de là, tout était

admirable et vraiment divin dans ses conversations. Avec les personnes les plus qualifiées, son langage était uni et sans aucune recherche. Avec celles qui exerçaient sa patience, il ne lui arrivait jamais de laisser paraître aucune vivacité, aucun ennui. Sa douceur ne se démentait pas avec ceux qui venaient lui tendre des piéges. Aussi tous se retiraient contents d'elle, enchantés de sa simplicité, de son humilité, de sa modestie, et fort édifiés de sa dévotion. Toutes les paroles qui sortaient de sa bouche avaient quelque chose d'angélique, et respiraient le doux parfum de la paix et de la charité. Faut-il s'étonner après cela de l'autorité qu'elle exerçait sur tous ceux qui avaient le bonheur de la connaître ? L'opinion de sa sainteté était universelle. Aussi attachait-on le plus grand prix à posséder quelque chose qui lui eût appartenu, quand ce n'eût été qu'un fil de son fuseau. Lorsqu'elle n'avait plus rien à donner, on coupait de petits morceaux de ses vêtements, sans qu'elle résistât plus qu'une brebis qui se laisse tondre. Ses petits présents les plus ordinaires étaient des grains de chapelet qu'elle donnait toujours en nombre mystérieux. Tantôt elle en donnait trois en l'honneur de la sainte Trinité, tantôt cinq en l'honneur des cinq plaies de Jésus-Christ, tantôt sept en mémoire des douleurs de la divine Marie, tantôt neuf en mémoire des neuf chœurs des anges ; ajoutant toujours une pieuse explication du mystère représenté par sa petite offrande. Beaucoup de personnes la priaient de toucher les pieux objets qu'ils avaient achetés, et l'aimable vierge, tout en rougissant, ne savait point refuser de tels actes de complaisance. Enfin, sans s'écarter jamais des règles de la prudence, elle se prêtait à tous les désirs avec la plus touchante simplicité.

Si elle aimait à donner, elle recevait aussi sans difficulté les aumônes qui lui étaient faites, non pour elle-même, mais pour sa communauté. Il lui arrivait même quelquefois de demander à certaines personnes, dont elle connaissait la pieuse générosité, des parures d'autel, des ornements sacerdotaux et des vases sacrés pour la chapelle du monastère. On lui donnait assez fréquemment des robes, des voiles et des manteaux. Elle s'en servait pendant quelques jours, pour faire plaisir aux personnes qui lui faisaient ces sortes d'aumônes ; ensuite elle les passait à ses sœurs. Elle ne refusait rien, pas même les friandises qu'on lui apportait en abondance ; mais ensuite, au lieu de les manger, elle les distribuait aux prêtres qui rendaient service à la communauté, aux religieuses infirmes et aux jeunes filles qu'on lui amenait, les portant elle-même à la bouche de ces dernières avec une aimable familiarité. « Je m'avisai un jour », rapporte son confesseur, « de l'engager à refuser ces sortes de délicatesses, de peur qu'on la soupçonnât d'être sensuelle ; mais elle me répondit respectueusement : Je ne puis refuser ces petits présents, sans contrister ceux qui me les offrent. Laissez-leur cette satisfaction et à moi celle de les contenter. Je ne crois pas que la gloire de Jésus-Christ soit étrangère à ce petit commerce de charité. Oh ! qu'il soit loué ce divin Sauveur dans ces bagatelles comme dans tout le reste ».

Nommée prieure, on s'aperçut qu'elle n'avait pas tout ce qu'il fallait pour remplir parfaitement les obligations attachées à cette charge. Elle savait à merveille exciter les autres au bien par ses exhortations, les avertir avec douceur, les encourager par ses exemples, les soutenir par ses prières : mais elle était incapable de reprendre avec rigueur, de corriger avec autorité. Elle le sentait si bien qu'elle chargea le confesseur de ce dernier ministère. Celui-ci fut assez simple pour accepter cette mission peu agréable ; mais il ne fut pas longtemps sans reconnaître qu'un pareil rôle ne pouvait

s'allier avec l'emploi dont le ciel l'avait chargé. Les femmes surtout, quand elles sont jeunes encore, ne reçoivent pas volontiers les reproches et les corrections, de quelque part qu'elles leur viennent. Cependant cette sévérité leur déplaît moins de la part de leur mère que de la part du confesseur. Il peut être sûr qu'une semblable commission ne servira qu'à leur resserrer le cœur et diminuer singulièrement leur confiance. Nous ne voulons pourtant pas dire qu'il doit approuver leurs erreurs, excuser leurs travers d'esprit et se taire sur les fautes dont elles se rendent coupables. Dieu veut qu'il les corrige, mais au saint tribunal et non à l'extérieur. Encore faut-il qu'il le fasse avec ménagement et mesure : autrement elles se dépitent sans oser lui en faire l'aveu, et leur conscience troublée ne s'ouvre plus ou du moins ne s'ouvre que d'une manière fort imparfaite. Il peut même arriver que ce défaut d'ouverture compromette la validité de leurs confessions. Il est vrai qu'on peut remédier à cet inconvénient en donnant aux religieuses plusieurs confesseurs habituels ; mais cette multiplication elle-même n'est pas sans inconvénient dans les monastères.

Le confesseur comprit tout cela, quoiqu'un peu tard, et s'empressa de remettre cette commission de gronder et de punir à la mère prieure, en lui disant qu'elle aurait grâce pour cela comme pour ses autres emplois. Cette bonne mère prit donc sur elle pour tâcher d'être sévère au besoin, afin de faire en cela, comme dans tout le reste, la sainte volonté de Dieu. Or, ce bon Maître se plaisant d'ordinaire à éprouver ses saints, il arriva que le premier usage qu'elle voulut faire de cette juste sévérité lui valut une affliction extraordinaire. Ayant cru devoir un jour reprendre en public une jeune religieuse, présomptueuse opiniâtre, celle-ci prit fort mal la correction, et répondit : « Quand on a l'humeur triste, on trouve facilement à redire à la conduite des autres ». Elle fut ensuite se plaindre au confesseur à qui elle raconta la chose de manière à donner tort à sa mère. Le père, trompé par ce faux rapport, crut que la correction n'avait pas été suffisamment discrète. Il fut en conséquence trouver la servante de Dieu, lui fit une longue instruction sur la charité fraternelle, dans laquelle il lui échappa de dire qu'une supérieure, en reprenant ses filles, pouvait excéder dans la mesure jusqu'à se rendre coupable de péché mortel.

A ce nom effrayant de péché mortel, la Bienheureuse se mit à pleurer si amèrement que le confesseur eut pitié d'elle. Il sentit le besoin de la rassurer sur la sentence qu'il venait de prononcer et qui l'avait si fort effrayée. Mais il eut toutes les peines du monde à tarir la source de ses larmes. La douleur de cette sainte fille, qui n'avait fait que son devoir dans la circonstance, et sans sortir des bornes de la discrétion, nous fournit du moins un bel exemple de l'horreur que nous devrions avoir de tout ce qui peut offenser grièvement la Majesté divine.

Le reste de la vie de la Bienheureuse ne fut pas exempt de douloureuses épreuves ; elle fut calomniée par ses envieux, soupçonnée par ses supérieurs, soumise à des tribulations qui ne finirent guère qu'avec sa vie. Le confesseur de cette sainte fille ne fut pas épargné dans leurs accusations. Il était, disait-on, de connivence avec elle pour tromper le public, et la servait merveilleusement par ses connaissances physiques. Ces calomnies trouvèrent créance, au point que ce religieux crut devoir entreprendre leur commune justification.

Dans ce même temps, quelques-uns des protecteurs du couvent affligèrent la servante de Dieu d'une manière beaucoup plus sensible. Accoutumés à juger des choses selon le sens humain, le régime de la maison leur

semblait fort défectueux; et, dans leur zèle mal entendu, ils se croyaient appelés à remédier aux prétendus abus par une salutaire réforme. Après en avoir conféré longuement entre eux, ils firent part de leurs idées à la Bienheureuse, mais sans pouvoir les lui faire goûter. Cependant ils passèren' outre, et entreprirent, contre sa volonté, de bouleverser sa Règle. Le vêtement des religieuses leur semblait trop simple, leur pauvreté trop rigoureuse, le cérémonial de leurs professions trop peu solennel : ils voulaient que les plus jeunes apprissent à chanter et fussent instruites dans les lettres. Ils prétendaient aussi introduire dans le coutumier quelques dangereuses innovations; et leur folle présomption appelait tout cela une réforme salutaire. Colombe, profondément affligée d'une entreprise dont elle prévoyait les fâcheux résultats, s'y opposait de toute sa force.

Mais Colombe ne trouva pas dans toutes ses filles la docilité qu'elle avait droit d'en attendre, et qui aurait dû être la récompense de son gouvernement si doux et si maternel. Quelques-unes se rangèrent du côté des imprudents réformateurs, et poussèrent l'ingratitude jusqu'à se plaindre aux supérieurs d'une si sainte et si bonne mère. Malheureusement, leurs plaintes furent écoutées et produisirent les plus fâcheux résultats. Le jour de la fête de saint Vincent, au retour de l'église, Colombe trouva dans le monastère un religieux envoyé par le supérieur pour donner gain de cause à ses ennemis. Elle reçut, en effet, de ce religieux une lettre qui lui signifiait sa déposition, et lui faisait défense d'avoir désormais aucun rapport avec les frères de l'Ordre, à l'exception d'un seul qu'on lui désignait, et qu'elle devait accepter pour son confesseur. La Bienheureuse, munie de cette lettre, fut à l'église, toute tremblante, et la fit lire à son père spirituel. Pendant que celui-ci la lisait tout haut, la sainte fille ayant entendu cette clause pénale : *sous peine de privation de grâces,* dit en gémissant : « Hélas! me priver de la grâce! que vais-je donc devenir, dans cet état d'abandon? » et là-dessus elle se mit à fondre en larmes.

Telle est la faiblesse humaine, que les plus grandes âmes se laissent quelquefois troubler par de graves adversités, et ne peuvent se défendre d'un certain sentiment de tristesse. Or, on ne peut pas nier qu'à parler naturellement, Colombe se trouvât alors dans une triste position, condamnée par ses supérieurs sans avoir pu se défendre, déposée de sa charge sans l'avoir mérité, et obligée à recevoir un confesseur qu'elle ne connaissait pas, à la place de celui qui avait sa confiance. Etait-elle moins à plaindre en cet état qu'un enfant privé de sa mère, qu'une brebis sans pasteur, qu'un pauvre vieillard impotent à qui l'on ôte son dernier appui? La veille de cette désolation, elle en avait eu comme un pressentiment, car ces paroles de Jésus mourant l'occupèrent d'une manière tout extraordinaire : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? » La divine Providence a coutume d'avertir ceux qu'elle veut éprouver, afin qu'ils se préparent à porter saintement les croix qu'elle leur destine.

Une lettre que la servante de Dieu reçut alors de Rieti, lui apprit des choses qui ajoutèrent beaucoup à son affliction. Elle avait dans cette ville une ancienne amie nommée Cécile, à qui elle avait donné, avant son départ, plusieurs objets qu'elle conservait comme des reliques précieuses. Parmi ces objets était une image de la divine Marie sur laquelle cette pieuse femme portait fréquemment ses regards. S'étant un jour aperçue que cette image versait des larmes, elle crut que cette merveille était un signe évident de quelque calamité qui menaçait Colombe et peut-être aussi la ville de Rieti. Le pronostic, d'après ce que nous venons de dire, n'était que trop

vrai, pour ce qui concernait la Bienheureuse. Quant à la ville, il ne tarda pas aussi à obtenir son accomplissement. Pour en revenir à Cécile, elle fut épouvantée de ce miracle, et, dans son trouble, elle porta au monastère de Saint-Dominique l'image et tout ce qui avait appartenu à la servante de Dieu. Cependant une grave sédition ayant éclaté dans la ville, cette pieuse femme fut raconter aux magistrats la merveille dont nous venons de parler, et leur conseilla de demander, sur ce qui se passait, l'avis de la Bienheureuse. Jamais conseil ne fut peut-être plus mal adressé que celui-là. Ce n'étaient plus ces anciens magistrats qui, témoins des vertus de Colombe, l'écoutaient comme un Ange du ciel. Ceux-ci, déjà peu croyants de leur naturel, étaient en outre imbus de toutes les calomnies que l'on publiait contre cette sainte fille. Aussi se moquèrent-ils de la vision, du conseil de Cécile, des révélations et des miracles de la servante de Dieu, traitant tout cela de momeries, de songes creux, de superstitions et d'extravagances. Or, voilà ce que Cécile racontait naïvement dans sa lettre à la servante de Dieu.

Cet état de choses dura plusieurs années. A la fin, son ancien confesseur parvint à lui faire rendre sa liberté d'action.

Quand le jour approcha où Dieu avait résolu de récompenser sa servante de tous les travaux qu'elle avait endurés pour lui, il permit que saint Dominique lui annonçât cette bonne nouvelle. Le saint Patriarche lui apparut donc d'un air joyeux et lui dit ces consolantes paroles : « Réjouissez-vous, ma fille, car le temps approche où vous serez appelée à célébrer vos noces avec votre Epoux bien-aimé ».

Le jour de l'Epiphanie, elle eut une extase pendant laquelle on la crut morte; en reprenant ses sens elle dit : « Seigneur, puisqu'il plaît à Votre Majesté de différer mon départ, jusqu'à l'Ascension, que votre sainte volonté s'accomplisse ».

Elle se préparait cependant à quitter ce monde; elle fit ses adieux à ses chères sœurs, en les suppliant de lui pardonner les mauvais exemples qu'elle leur avait donnés. Elle réunit aussi les principaux citoyens de Pérouse, pour leur parler une dernière fois des joies du royaume des cieux, où elle espérait les revoir. Pendant le Carême, elle redoubla ses austérités, s'offrant en holocauste pour cette ville de Pérouse qu'elle aimait tant et que de grands malheurs menaçaient alors. On l'entendit une fois s'écrier au pied de l'autel de sainte Catherine de Sienne : « O mon bon maître, ô mon Seigneur Jésus-Christ, exaucez les prières que nous vous adressons pour votre peuple de Pérouse, faites-nous grâce, faites-nous miséricorde. Soyez-nous propice, ô Jésus ! S'il vous faut une victime, je m'offre à votre justice, mais de grâce épargnez les pauvres pécheurs ».

Dans la nuit du samedi saint au jour de Pâques, elle eut un vomissement de sang si considérable, que l'on ne pouvait comprendre qu'il y en eût autant dans un corps si maigre et si exténué. La fièvre la prit ensuite avec de violentes douleurs de tête, dont elle souffrit pendant trente-trois jours. Elle n'avait d'autre soulagement que la vue de son crucifix, qu'elle baisait amoureusement en lui disant : « O mon Jésus ! ô mon doux Maître ! ô mon refuge salutaire ! ô mon Epoux bien-aimé ! »

Elle eut encore plusieurs visions qui la consolèrent dans ses souffrances. Notre-Seigneur lui apparut au milieu de ses anges et lui dit : « Préparez-vous, ô ma Colombe, car je veux que vous veniez bientôt demeurer avec moi ». Sainte Catherine de Sienne, entourée d'un brillant cortége de vierges, saint Pierre de Vérone, avec une glorieuse escorte de martyrs, lui apportèrent également de douces paroles de paix et de bonheur.

La vigile de l'Ascension, à l'issue des Vêpres, le Père Sébastien lui donna l'Extrême-Onction et récita les prières de la recommandation de l'âme, au milieu des larmes et des sanglots des sœurs et des autres personnes qui étaient présentes. On lui lut ensuite la Passion de Notre-Seigneur. Les démons essayèrent de lui livrer un dernier assaut, mais elle les vainquit en leur montrant le crucifix et en répétant sans cesse : *Je crois en Dieu!* On lui lut une seconde et une troisième fois la Passion de notre Sauveur. Peu après, elle s'écria, les yeux fixés au ciel : « O Reine des Anges, très-douce Mère de Dieu, ô mon Père saint Dominique, ô ma Mère sainte Catherine, je vous recommande mon âme ; je vous recommande tous les chrétiens, la sainte Eglise de Dieu, mon Ordre, mes sœurs, les amis et les bienfaiteurs de ce monastère ».

« Vers le milieu de la nuit », dit le Père Sébastien, « tandis que le confesseur et les religieuses priaient pour elle, l'Epoux vint. Colombe, à son aspect, s'écria tout hors d'elle-même : « O mon Epoux, ô mon Epoux, soyez le bienvenu ! oui le temps est venu ; recevez... votre humble servante ». En disant *recevez*, son âme bénie s'envola et suivit Jésus-Christ dans les cieux, laissant son corps les yeux ouverts et le visage vermeil. Elle avait vécu trente-trois ans, trois mois et dix-huit jours. Ce fut le 20 mai de l'année 1501, que le ciel ravit cet ange à la terre ».

La bienheureuse Osanna de Mantoue la vit, au lever de l'aurore, s'approcher d'elle, la tête ornée de deux couronnes resplendissantes ; elle la salua d'un air angélique et plein de bonté ; puis elle lui dit : « Disposez-vous, ma très-chère sœur, et tenez-vous prête. Vous ne tarderez pas à me suivre, et viendrez recevoir la couronne immortelle que vous a préparée Jésus-Christ, notre très-fidèle Epoux ».

Il y avait en ce temps-là, à Ferrare, une autre religieuse de Saint-Dominique, qui était la bienheureuse Lucie de Narni. Le duc de Ferrare, étant venu entendre la messe dans son monastère, ce même jour de l'Ascension, voulut la voir après l'office. La trouvant plus joyeuse que de coutume, il désira savoir d'où lui venait cette grande joie : « Sachez, prince », lui répondit la bienheureuse Lucie, « que notre illustre sœur Colombe est montée au ciel aujourd'hui même avec Jésus-Christ ». Le duc fit aussitôt partir un courrier pour Pérouse et acquit la preuve que la Bienheureuse était morte en effet le jour de l'Ascension.

Les anges qui apparurent à sa naissance, la colombe qui se reposa sur sa tête au moment du baptême, Notre-Seigneur qui se montra à elle tel qu'il était après sa flagellation, l'étoile qui brilla au-dessus d'elle en plusieurs circonstances, et notamment le jour de l'Epiphanie, tels sont les faits qui servent à caractériser sainte Colombe dans les arts ; on a pu les lire dans la vie de la Sainte. On place encore près d'elle un ciboire ou une hostie, parce que souvent la sainte communion lui tint lieu de toute nourriture. On l'invoque contre les maléfices ; elle est particulièrement secourable dans les tentations.

Le culte de la bienheureuse Colombe de Rieti, approuvé d'abord en 1571, par saint Pie V, l'a été de nouveau en 1627, par Urbain VIII.

Cf. *Vie de la bienheureuse Colombe de Rieti*, par le Père Sébastien de Pérouse, son confesseur, ouvrage traduit des *Actes des Saints*, par M. l'abbé P., ancien vicaire général d'Evreux. Clermont, 1845.

SAINT AMALBERT, JEUNE GUERRIER (VIIe siècle).

Un saint et une sainte, Germer et Domane, ont donné le jour à Amalbert. Avec le lait, le jeune enfant suça, pour ainsi dire, le germe de toutes les vertus chrétiennes. Ses parents lui transmirent, en même temps que la vie, leur foi, leur piété, leur amour de Dieu et du prochain. De leurs mains il passa dans celles de saint Ouen, chef et pasteur de cette fameuse école, où les fils des nobles francs étaient élevés dans les palais et sous les yeux de nos premiers rois[1]. Saint Ouen catéchisa l'enfance d'Amalbert, régénéra son âme dans les eaux du baptême, instruisit sa jeunesse et protégea son innocence. Sous un tel maître, Amalbert fit de rapides progrès dans la science, et surtout dans la vertu. Bientôt il mérita d'être appelé l'ange de l'école palatine. Plus vif que tous les Francs ses camarades, il était plus humble que le dernier des pauvres. Accompli en œuvres et en paroles, il était le bien-aimé de Dagobert, qui le trouvait également brave sous les armes, éloquent et bon conseiller. Allait-on en bataille, à l'exemple de son noble père, il combattait vaillamment à côté du roi. La retraite de Germer, passé de la cour au service de Jésus-Christ, ayant laissé à notre Saint la libre disposition d'une grande fortune, Amalbert la consacra au soulagement des malheureux et à l'embellissement des églises. Aussi, les richesses, loin de devenir pour lui, comme elles le sont pour plusieurs, une pierre d'achoppement, lui aplanirent la route du ciel.

Mais le monde n'était pas digne de posséder longtemps cette âme si pure. Amalbert devança son père dans la gloire, avec ses deux sœurs, mortes aussi dans le parfum de leur jeunesse et de leur virginité. Comme il revenait de la Gascogne, après une expédition militaire, il mourut subitement entre les bras de Clovis, le fils du roi, qui l'aimait comme un frère. Il était à peine âgé de vingt ans. Amalbert pouvait paraître avec confiance devant le souverain Juge, car il n'avait point connu la corruption du siècle. Ses jours n'avaient pas été nombreux, mais, en peu de temps, « il avait rempli la course d'une longue vie ».

Ayant appris la mort d'Amalbert, Germer descendit, pour ensevelir son fils, de la crypte de Saint-Samson, qu'il habitait depuis cinq ans. Un chœur de clercs et de moines accompagnait ce père résigné, et offrant à Dieu avec joie son fils unique. Ils chantaient ensemble ces paroles du Psalmiste : « Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice : c'est toi, mon Dieu, qui me rendras mon héritage ». Le roi, les princes et les grands pleurèrent Amalbert et conduisirent ses funérailles. Germer rencontra le cortége funèbre sur le territoire du Beauvaisis, et le conduisit au monastère de l'Isle. En un lieu nommé le Pont-Banneri, le cercueil, dit-on, devint si pesant, qu'il fallut suspendre la marche. Le visage du Saint ayant été découvert, ses joues parurent aussi vermeilles que s'il eût encore été vivant, et le sang coula de ses narines avec abondance. Germer crut reconnaître par cet indice, que son fils lui désignait l'emplacement d'une pieuse fondation. En effet, il n'eut pas plus tôt fait vœu de bâtir une église au Pont-Banneri, et de la doter de revenus suffisants pour l'entretien de douze religieux, que le corps d'Amalbert recouvra son poids ordinaire, et le convoi put continuer sa route vers le monastère de l'Isle. La sépulture du Saint y eut lieu avec une grande pompe, au milieu d'une multitude de fidèles, qui se plaisaient à raconter ses vertus, et l'invoquaient déjà comme étant en possession de la béatitude éternelle.

La chapelle où reposait le corps de saint Amalbert fut conservée avec un soin religieux pendant tout le moyen âge. Ayant été brûlée, le 17 novembre de l'an 1700, elle fut reconstruite aussitôt. Les restes du Bienheureux en furent retirés, vers l'an 1758, et transportés, avec l'autorisation du cardinal de Gèvres, évêque de Beauvais, dans l'église abbatiale de Saint-Germer.

On lit encore aujourd'hui cette inscription, sur la pierre qui recouvrait ces reliques : « Le 31 mars 1758, ont été mis sous ce tombeau les ossements de saint Amalbert, fils de saint Germer, trouvés, mais confondus avec quelques ossements, dans la chapelle de Saint-Pierre-en-Bos, dont la translation a été faite par le curé de Ferrières, à ce député par Mgr le cardinal de Gèvres, évêque de Beauvais, *Requiescant in pace* ». Après cette translation, la chapelle fut rasée.

Vie des Saints du diocèse de Beauvais, par M. l'abbé Sabatier.

1. L'école palatine était établie à côté du palais de nos rois, quelquefois même dans le palais. Elle était fréquentée par les enfants des puissants leudes du royaume, que la politique des rois mérovingiens s'attachait ainsi d'une manière plus étroite. On la voit commencer au VIe siècle. Elle brille d'un éclat remarquable sous Clotaire II. Elle est à son plus haut point de prospérité, au moment où saint Léger la quitte pour aller à Poitiers, trente ans avant de se trouver à sa tête.

XXIe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

Dans la Mauritanie-Césarienne, la naissance au ciel des saints martyrs Timothée, Pole et Eutyche, diacres, qui ensemble répandirent la semence de la parole de Dieu dans ce pays et méritèrent d'être couronnés ensemble. — A Césarée, en Cappadoce, la fête des saints martyrs Polyeucte, Victorius et Donat. — A Cordoue, saint Sécondin, martyr. — Le même jour, les saints martyrs Synèse et Théopompe. — A Césarée de Philippe, la fête des saints martyrs Nicostrate et Antiochus, tribuns, et quelques autres soldats. — Le même jour, saint Valens, évêque, martyrisé avec trois jeunes enfants. — A Alexandrie, la mémoire de saint Second, prêtre, et de plusieurs autres, martyrs, que Georges, évêque arien, fit cruellement massacrer durant les saints jours de la Pentecôte, sous l'empereur Constance [1]. 357. — De plus, les saints évêques et les saints prêtres [2], qui furent exilés par les Ariens et méritèrent d'être associés aux saints confesseurs. — A Nice, en Gaule, saint HOSPICE, confesseur, que la vertu d'abstinence et le don de prophétie ont rendu célèbre [3]. 581.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saintes, sainte Eustelle, vierge et martyre, qui, ayant été baptisée et consacrée à Dieu par saint Eutrope, premier évêque de ce siége, fut cruellement tourmentée et mise à mort par l'ordre de son propre frère. Son corps fut enterré dans le tombeau même de ce saint évêque, à qui elle avait donné, peu de temps auparavant, la sépulture [4]. — A Auxerre, deux saints martyrs, dont l'un s'appelait Valens et l'autre n'est point nommé dans les Actes. — Au même lieu, saint Valle, prêtre et confesseur. IVe s. — A Troyes, saint Maurèle [5], prêtre et supérieur du monastère d'Isle. Vers 545. — A Aire, dans l'Artois, sainte ISBERGUE ou GISELLE, vierge, que l'on tient avoir été fille de Pépin, roi de France, et sœur de Charlemagne, et qui méprisa toutes les grandeurs pour suivre inséparablement l'Agneau sans tache. IXe s. — Au diocèse d'Aix, la fête de saint Florentin, moine, dont le décès est marqué le 12 avril. — A Coutances, la fête de saint Ortaire, confesseur, mort à Landelle, près la rivière de Vire. Son culte était autrefois très-célèbre en Normandie où on l'invoquait contre la goutte. Avant le VIe s. — A Vannes, la translation des reliques de saint Paterne. — A Saint-Claude, saint Lupicin, abbé de Condat [6]. — A Chartres, la fête de saint Yves, nommé hier. — A Arras, apparition de NOTRE-DAME DES ARDENTS. 1105. — A Vienne, en Dauphiné, saint Théobald ou Thiébaud, le dernier des archevêques de ce siége illustre, mis au rang des Saints. Quatre chapelles lui avaient été érigées dans sa cathédrale où son corps reposait. Xe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes des Camaldules, Cisterciens, Mineurs, Servites. — Saint Félix...
Martyrologe des Dominicains. — Saint Bernardin de Sienne...

1. Ces Martyrs et les suivants sont des victimes de la cause de saint Athanase : cette cause était celle de Jésus-Christ et de son Eglise.

2. Saint Athanase donne les noms de ces évêques et de ces prêtres (apologie de son exil). « Voici », dit-il, « les évêques d'Egypte et d'Afrique que les Ariens ont expulsés de leurs églises : Ammonius, Muus, Caïus, Philon, Herès, Pline, Psinosiris, Palémon, Agathon, Anagamphon, Marc, un autre Ammonius, un autre Marc, Dracontius, Adelphius et Athénodore; il faut ajouter les prêtres Hiérax et Dioscore. Ils ont été traités avec tant de dureté », continue saint Athanase, « qu'ils sont morts les uns en route, les autres en exil ». — Baronius.

3. On célèbre aujourd'hui à Rome la fête de saint Félix de Cantalice. Voir sa vie au 18 mai.

4. Voir au 30 avril.

5. Voir la vie de saint Ursion et de saint Maurèle, dans le volume précédent.

6. Voir au 21 mars.

Martyrologe des Franciscains. — Saint Venance...
Martyrologe des Carmes. — A Ségovie, en Espagne, la translation du corps de saint Jean de la Croix, de l'Ordre des Carmes.
Martyrologe des Augustins. — A Villa-Réal, dans le royaume de Valence, saint Pascal...

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Ravenne, en Italie, sainte Martyria, martyre. — A Vienne, en Autriche, la translation des reliques des saints Fabius, Beinius, Emmanuel, Firme, et de plus de deux cents autres Saints dont on peut voir le catalogue dans les *Acta Sanctorum* [1]. — A Constantinople, saint Constantin le Grand, empereur romain, qui est encore l'objet d'un culte religieux dans quelques autres lieux. Il n'est pas besoin de retracer la vie de ce grand prince, dont la conversion donna la liberté et le triomphe à l'Eglise, et dont le nom est présent à toutes les mémoires. Il quitta Rome pour Byzance qu'il appela de son nom Constantinople, laissant la première de ces villes à la haute destinée qui l'attendait sous le pouvoir paternel des souverains Pontifes. Il mourut en 337. — En Portugal, saint Mans ou Manços et encore Mancio, esclave chrétien, amené de Rome et mis à mort par les Juifs. Saint Manços est l'un des Patrons d'Evora. Vᵉ ou VIᵉ s. — A Brauviler, près de Cologne, les vénérables Erenfrid ou Ezon, comte palatin, et Mathilde, sa femme, ainsi que leur fille, la bienheureuse Richèze, reine de Pologne. Le monastère de ce lieu fut fondé par eux. 1025, 1035 et 1063. — A Lucques, en Toscane, saint Silaüs, évêque irlandais, enseveli dans cette ville. 1094. — En Angleterre, saint GODRIC ou GORRY, ermite. 1170. — A Orvieto, en Etrurie, saint Pierre Parenti, mis à mort par les hérétiques manichéens dont il combattait les erreurs perverses. 1199. — A Assise, le bienheureux Jean Bonvisio, de l'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance, qui fut enseveli dans le cimetière de Notre-Dame des Anges. 1472. — A Roda, en Espagne, la bienheureuse CATHERINE DE CARDONE [2].

SAINT HOSPICE [3] DE VILLEFRANCHE, RECLUS

581. — Pape : Pélage II. — Roi de Bourgogne : Gontran.

> **Soyez dans l'allégresse, vous dont les noms sont écrits au ciel.** *Luc*, x, 20.

Tous les auteurs qui ont écrit sur saint Hospice en parlent comme d'un personnage de grand mérite, et que Dieu a rendu illustre par plusieurs miracles. Il se renferma dans une vieille tour, pour y pratiquer les exercices de la pénitence et pour s'éloigner davantage de toute sorte de communication avec le monde. Cette tour n'était plus qu'une masure abandonnée, près de Villefranche, à une lieue de Nice, en Provence, dans une presqu'île, qui, du nom du Saint, est encore appelée aujourd'hui San-Sospis. Il était chargé de chaînes qu'il portait sur la chair nue, avec un cilice seulement par dessous. Il ne mangeait que fort peu de pain avec des dattes; mais en Carême il ne prenait que des herbes ou des racines. Comme il était parfaitement détaché des choses présentes, Dieu lui fit plusieurs grandes faveurs et lui donna la connaissance des choses à venir. Il lui révéla que les Lombards devaient bientôt faire irruption dans les Gaules et y causer de grands dé-

1. T. V de mai, p. 8 et suiv., nouv. édition.
2. Nous l'avons mentionnée au 12 mai, d'après quelques hagiographes; les Bollandistes, qui l'omettent, font néanmoins observer, dans leur *prætermissi*, qu'elle doit être placée au 21. Nous saisissons l'occasion pour faire remarquer que si l'on trouve dans cet ouvrage quelques mentions répétées, cela est dû à la diversité des opinions sur le jour de la mort ou de la fête. Nous aimons mieux nous exposer à quelques répétitions que de faire des omissions; jamais on n'a pu dire plus justement : *melius est abundare quam deficere*.
3. Vulgairement Sospis.

sordres. Hospice en avertit souvent ceux qui l'allaient visiter, afin qu'ils se tinssent sur leurs gardes et qu'ils se sauvassent des mains de ces barbares. Il le fit aussi savoir aux religieux d'un monastère voisin, leur conseillant de se retirer promptement dans un lieu de sûreté et d'emporter avec eux tout ce qu'ils voulaient conserver ; et comme ils lui témoignaient qu'ils ne pouvaient se résoudre à l'abandonner : « Ne craignez pas pour moi », leur dit-il, « je sais bien qu'ils me feront plusieurs outrages ; mais ils ne m'ôteront pas la vie ».

Peu de temps après, l'événement vérifia cette prédiction ; car, environ l'an 575, cette nation, cruelle et insolente, vint fondre sur la France et y mit tout à feu et à sang. Ces barbares s'étant avancés jusqu'à la tour d'Hospice, et voyant les chaînes qui lui serraient le corps, le prirent pour un malfaiteur qu'on avait emprisonné [1]. Le Saint leur avoua qu'il était très-criminel et indigne de vivre. Alors l'un d'eux leva le bras pour lui décharger sur la tête un coup de sabre; mais son bras fut retenu et comme paralysé par une force invincible, et le sabre lui tomba de la main. A la vue de ce prodige, les barbares, frappés de terreur, se jetèrent aux pieds du reclus, le priant de secourir leur camarade : le Saint lui rendit, par le signe de la croix, l'usage de son bras. Ce miracle toucha tellement ce soldat, qu'il renonça sur-le-champ au monde et à ses vanités, se fit couper les cheveux et résolut de demeurer toute sa vie auprès de son libérateur. Saint Grégoire de Tours, de qui nous tenons cette histoire, dit qu'il vivait encore de son temps, et qu'il avait la réputation d'un excellent religieux. Il ajoute ensuite que tous ceux qui méprisèrent les avis de saint Hospice moururent misérablement, et que beaucoup de ces Lombards furent saisis par des esprits immondes, qui criaient sans cesse : « Hospice, pourquoi nous tourmentes-tu ; pourquoi nous brûles-tu ? » Mais il y en eut qui furent délivrés par l'imposition de ses mains ; et ceux qui profitèrent de ses bons conseils s'en retournèrent dans leur pays sans nul danger ; deux capitaines, entre autres, furent récompensés de l'estime et de la déférence qu'ils avaient eues pour sa sainteté.

Le même auteur rapporte plusieurs miracles que fit depuis saint Hospice : il rendit l'ouïe et la parole à un homme d'Angers, qu'un diacre de cette église conduisait à Rome, pour y trouver du secours au pied des tombeaux des Apôtres ; mais ce diacre s'étant écrié, avec beaucoup d'admiration, « qu'il avait trouvé, dans Hospice, Pierre, Paul, Laurent et tous les autres Martyrs qu'il allait chercher à Rome » ; Hospice, qui était l'ennemi déclaré de la vaine gloire, lui répondit : « Ne parlez pas de la sorte, mon frère, ce n'est pas moi qui ai guéri ce malade, c'est Dieu qui a réparé son

1. Cette pénitence existait de toute antiquité chez les peuples du centre de la France, suivant la relation des miracles de saint Florian et de saint Florent, et devait probablement tirer son origine de quelque coutume religieuse des Gaulois. (Ludovic Lalanne, Etude sur les pèlerinages, *Biblioth. de l'Ecole des Chartes*, t. VII, p. 13.)

Dom Mabillon (*Acta SS. ord. S. Bened.*, sæc. IV, t. II, præf., §§ 4 et 41) explique en effet qu'assez fréquemment dans les premiers siècles du moyen âge, lorsqu'un homme avait tiré le fer contre un de ses parents et l'avait tué, l'évêque faisait forger des chaînes avec la lame du glaive homicide et les faisait attacher à la ceinture, au cou, aux bras du coupable, qu'on chassait ensuite du pays et qui n'obtenait son pardon qu'après avoir fait, sans quitter ses fers, un certain nombre de pieux pèlerinages, quelquefois jusqu'à ce qu'il eût visité Rome et Jérusalem. (Voyez Pierre Rouvière, *Histoire de Moutier-Saint-Jean*, note 75 ; saint Grégoire de Tours, *de glor. Conf.*, cap. 87 ; de Joanne abbate, et les *Bollandistes*, au t. II de janvier, p. 866.)

Ces sortes de pénitents étaient encore assez répandus au temps de Charlemagne pour qu'on ait rendu alors un capitulaire dans le but d'arrêter le dangereux vagabondage auquel ils se livraient. (Canciani, *Leges barbarorum*, t. III, p. 209.)

Le nom du vainqueur de Staffarde et de la Marsaille, *Catinat*, qui appartenait à une famille bourgeoise du Perche, nous semble porter en lui une trace de ce vieil usage ; ce qui donnerait lieu de croire en même temps qu'il y avait encore des *catenati homines* au XIe siècle, époque où les sobriquets commencent à devenir des noms de famille.

ouvrage et qui lui a rendu les sens qu'il lui avait lui-même donnés à sa naissance ». Ainsi, il renvoya toute la gloire à Dieu, et mérita, par cette justice, de rendre ensuite la vue à un aveugle de naissance, de délivrer une jeune fille cruellement tourmentée par un démon et d'en chasser trois du corps d'une femme qui fut amenée au bas de sa tour.

Après avoir mené une vie si sainte, sentant les approches de la mort, il fit venir le supérieur du monastère dont nous avons parlé, pour lui dire ces paroles : « Ouvrez cette muraille et envoyez vers l'évêque de la ville, afin qu'il me vienne ensevelir; car dans trois jours je partirai de ce monde pour aller jouir du repos que Notre-Seigneur m'a promis ». Peu de temps après, un homme de considération, nommé Crescent, vint à sa tour, et, voyant ce grand serviteur de Dieu, non-seulement chargé de chaînes, mais couvert de plaies, il lui demanda comment il avait pu tant souffrir : « J'ai été », dit-il, « fortifié et soutenu par Celui pour qui j'endure ce que vous voyez ; mais me voici au bout de mes travaux, et je me dispose à aller jouir du repos que Dieu m'a préparé ». En effet, trois jours après, ayant ôté ses chaînes et s'étant mis à genoux, il fit une longue oraison qu'il accompagna d'un torrent de larmes ; puis, couché sur un banc et les mains levées au ciel, il rendit son âme à Dieu, le 21 mai 581. Austadius, évêque de Cimiez et Nice, en Provence, qu'il faut mettre entre Magnus et Catulinus, lui fit rendre les devoirs de la sépulture, ainsi qu'il l'en avait fait prier avant sa mort.

Les *chaînes* dont il se lia le corps comme un malfaiteur volontaire pour l'amour de Dieu ; la *tour* qui lui sert de prison, peuvent servir à caractériser saint Hospice dans les arts.

Gioffredi, auteur de *Nice illustrée,* Turin, 1658, se faisant l'écho de la tradition, dit que saint Hospice était abbé du monastère établi dans la presqu'île de Villefranche, non loin de la tour où il vivait et d'où il les gouvernait, à la façon des solitaires d'Egypte : c'est pourquoi ses images, très-répandues dans les églises du diocèse de Nice, le représentaient en costume d'abbé. On ajoute que saint Hospice était originaire d'Egypte, où il avait fait l'apprentissage de la vie monastique.

RELIQUES DE SAINT HOSPICE.

Le tombeau de saint Hospice était si illustre, dès le VIe siècle, que la poussière même que l'on en emportait faisait des miracles : comme il parut dans un voyage sur mer que fit un chrétien avec des Juifs, après en avoir pris un peu dans son mouchoir. Comme il avait dessein de descendre au monastère de Lérins, jamais les juifs ne purent faire avancer leur vaisseau qu'ils ne l'eussent mis dans cette île, selon son désir : Dieu manifestant par là que celui qui avait quelques reliques de saint Hospice, était sous sa protection particulière. Ce miracle a fait mettre notre Saint au nombre des patrons de cette île.

L'église cathédrale de Nice ne possède présentement des reliques de saint Hospice rien autre qu'un os de sa main ; mais il y en a d'autres à Villefranche, à la Turbie, en plusieurs endroits du diocèse, et enfin au sanctuaire, qui porte son nom dans la presqu'île de Saint-Hospice, où il a passé sa vie, et d'où son âme a pris son essor vers le ciel.

Les peuples de Nice, de Villefranche, de la Turbie et des environs ont pour saint Hospice une grande dévotion ; ils vont en foule visiter son sanctuaire ; et les nombreux *ex-voto* qui y sont suspendus rendent témoignage de leur reconnaissance pour les grâces reçues par son intercession.

Quant aux autres reliques principales qu'on conserve dans la ville de Nice, l'église cathédrale possède : 1° dans une châsse en argent d'un travail exquis, la mitre et un os du bras de saint Bassus, premier évêque de Nice, qui fut martyrisé ici, l'an 283, sous l'empereur Dèce. Le reste de son corps se trouve à Marano, en Italie.

2° Dans une autre châsse très-riche en argent, la tête de saint Victor, martyr, placée sous le maître-autel, donnée par le grand Maître de Malte, Jean-Paul Lacaris, Niçois, en 1640.

3° Une portion du crâne, et quelques os de sainte Réparate, vierge et martyre, de Césarée, en Palestine, titulaire de la cathédrale et patronne de tout le diocèse.

4° Le corps de saint Alexandre, martyr, c'est-à-dire tous ses os unis ensemble dans leur place naturelle, très-bien conservés. On distingue sur son crâne brisé, l'empreinte d'une seule blessure faite par un coup de quelque instrument contondant. On voit à son côté une ampoule teinte de son sang ; on lit très-clairement sur le marbre blanc qui était sur son caveau, et qui fut envoyé avec le corps, l'inscription suivante :

D. M.
Dormitione
Alexandro
Benemerenti
in pace.

Ce corps vénérable fut extrait des catacombes de Rome, et donné par le souverain pontife Clément XI au Père Thomas-Marie Peyre, de l'Ordre des Prêcheurs, Niçois, par acte authentique passé à Rome. le 14 mai 1709, qui le fit porter à Nice, dans l'église du couvent de Saint-Dominique, où il a été exposé à la vénération des fidèles jusqu'en 1792.

5° Une grande partie du corps de saint Vincent, martyr, dont on fit la translation solennelle en 1642.

6° A l'église des religieuses de la Visitation de la très-sainte Vierge, une grande partie du corps d'un autre saint Alexandre, martyr, qui leur fut donnée en 1676, par M. le commandeur Marc-Antoine Galleau, Niçois, qui l'avait obtenue à Rome de S. Em. le cardinal de Carpineo. Il s'y trouve aussi le corps de saint Candide, martyr.

7° A l'église du couvent de Saint-Pons, la plus grande partie des os dudit saint Pons, martyr, dont nous faisons la fête aussi comme évêque de Cimiez, dans la campagne de Nice. On y voit aussi les restes précieux du corps de saint Syagrius, premier abbé dudit monastère, et évêque de Nice.

8° A Cimiez, le corps de sainte Victoire, don du comte Gubernatis, Niçois, ambassadeur à Rome du duc de Savoie, en 1700 environ ; et celui de saint Grisomolus, don du même comte Gubernatis.

9° A l'église des religieuses du Bon-Pasteur, le corps de sainte Soterique, martyre, apporté de Rome depuis une vingtaine d'années.

Nice, le 24 février 1863. — Constant MARTINI, *chanoine-curé.*

Nous avons déjà marqué que c'est de saint Grégoire de Tours que nous savons les principales actions de sa vie : et il dit lui-même qu'il les avait apprises de cet homme d'Angers, à qui le Saint avait rendu l'ouïe et la parole. Il en parle dans l'*Histoire de France,* liv. et ch. 6, et dans le livre de *la Gloire des Confesseurs,* ch. 97. On avait écrit dès lors fort amplement sur la vie de notre Saint : ce qui fait que ce saint Evêque en a omis beaucoup de choses ; mais ces Actes ont été perdus.

SAINTE ISBERGUE [1] OU GISELLE, VIERGE,

ET SAINT VENANT, MARTYR

806 ou 808. — Pape : Saint Léon III. — Empereur : Charlemagne.

Les autorités respectables et les traditions constantes sur lesquelles s'appuie le savant biographe de sainte Isbergue, dans le Légendaire de la Morinie, donnent à son récit un très-grand poids. On peut y puiser avec confiance pour présenter une notice qui fasse connaître cette sainte patronne de l'Artois.

Sainte Isbergue est cette enfant de bénédiction dont la naissance servit

1. Le nom primitif de sainte Isbergue était Ghirla en latin, Giselle en français. Ghirla est la traduction d'Etienne, nom du Pape, son parrain. Etienne, en latin Stephanus, vient d'un mot grec qui veut dire *couronne*. Très-peu de temps auparavant, Pépin avait reçu d'un Pape la *couronne* de France ; il était tout à fait convenable que la fille spirituelle de celui qui se nommait *couronne*, la fille de celui qui venait d'être *couronné*, fût elle-même appelée d'un nom qui rappelât à chaque instant ce double fait. Or, Ghirla n'est que l'abrégé du mot *Ghirlanda*, qui signifie *couronne* de fleurs. L'illustre parrain ne pouvait donc mieux rendre que par ce mot heureux la double idée qu'il avait voulu exprimer. On s'accoutuma bientôt à prononcer Ghisla au lieu de Ghirla. Puis, après la mort de notre Sainte, on donna à la montagne où

à resserrer les liens qui unissaient déjà la catholique France au Saint-Siége. Aussitôt qu'elle eut reçu le jour, Pépin le Bref, son père, envoya une ambassade au souverain pontife Etienne II, le priant de servir de père spirituel à sa fille. Le Pape accepta avec joie cette proposition que lui faisait le roi de France, et députa sur-le-champ un des premiers dignitaires de sa cour pour tenir en son nom l'enfant sur les fonts de baptême. Il paraît très-probable qu'on lui donna alors le nom de Ghirla, abréviation du mot Ghirlanda, lequel aurait la même signification que le mot Etienne, en latin Stephanus, et en grec Stephanos, qui veut dire couronne. Dès ce jour, le pape Etienne donna à Pépin dans ses lettres le titre de *compater* (compère), qui exprime cette union spirituelle contractée au baptême de sainte Isbergue.

Ainsi, dans les vues admirables de la Providence, la naissance d'une innocente petite fille devenait un moyen puissant pour accomplir par l'Eglise son œuvre divine dans le monde entier. Il ne paraîtra donc pas étonnant que sainte Isberge ait donné dès son plus bas âge des témoignages d'une éclatante sainteté.

Peu de temps après sa naissance, de graves événements qui se passaient à Rome forcèrent le pape Etienne de venir chercher un refuge en France, auprès du roi Pépin. Toute petite encore et avant que l'âge lui permît d'exercer quelque influence par elle-même, la jeune Isbergue devint alors le lien des sages résolutions qui devaient procurer le bien des peuples et la paix de la chrétienté. Aussi les circonstances ayant demandé le concours de la France, pour forcer à la paix les injustes ennemis du Saint-Siége, le pape Etienne trouva dans le roi Pépin une bonne volonté et un empressement que la pensée de Giselle, fille spirituelle du souverain Pontife, entretenait et faisait croître de jour en jour.

On croit qu'au retour de cette expédition, le roi Pépin vint, avec sa famille, habiter la ville d'Aire, où il avait une maison royale. La position de cette ville lui avait plu. Située dans une plaine, plusieurs collines l'environnent. Trois rivières qui l'arrosent et qui se divisent en plusieurs canaux rendent son terrain extrêmement fécond. Pépin se rendit donc à Aire ; il y fit construire auprès de l'église de Saint-Pierre, un château qui porta le nom *de la Salle*. C'est dans ces lieux, où le nom de sainte Isbergue est aujourd'hui si populaire, que cette Sainte habita avec sa famille. C'est de là peut-être que fut envoyé au pape Paul Ier le linge qui avait servi à son baptême, quand ce Pontife, successeur d'Etienne, écrivit au roi Pépin, pour lui annoncer son élévation sur le siége de saint Pierre, et le désir qu'il avait de continuer les bonnes relations qui avaient existé entre lui et son prédécesseur.

Cependant la vertueuse Isbergue grandissait en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes. Son cœur, saintement abandonné aux volontés du ciel, ne cherchait en toutes choses qu'à les accomplir avec fidélité : aussi demandait-elle souvent à Dieu qu'il lui plût de lui faire connaître celui

reposa son corps le nom de Montagne de Ghisla (Montagne de Giselle, ou Ghisle-berg); après l'invasion des Normands, beaucoup de mots furent changés au point de devenir presque méconnaissables, et de ce nombre fut le mot de Ghisle-berg ou Gisele-berg, dont on fit Isle-berg en ôtant l'aspiration initiale *Gh*, puis Is-berg et Isbergue. Enfin, on s'accoutuma à désigner par le même mot et le nom de la montagne où reposait la Sainte et la Sainte elle-même, qui dès lors fut généralement appelée Isbergue. Nous avons un exemple frappant de ce genre de transformation dans le nom de *Compostelle*, lieu du célèbre pèlerinage d'Espagne, lequel vient certainement, par corruption, de *Jacobus Apostolus*. Les deux premières lettres, voyelles *J* et *A*, ont d'abord été retranchées, ainsi que les terminaisons purement latines *us*, et il restait : *cobpostol ;* de là à la forme actuelle il n'y a qu'un pas, la lettre *b*, lorsqu'elle se trouve devant *p*, se changeant souvent en *m* dans toutes les langues. Il serait par trop facile de citer bien d'autres exemples analogues et tout aussi extraordinaires à la première vue.

qu'elle devait prendre pour le guide de sa conduite, afin d'arriver plus sûrement à la perfection évangélique vers laquelle elle se sentait fortement attirée. Dieu exauça sa prière et lui fit trouver un directeur sage et éclairé dans la personne de saint Venant. Homme de noble extraction (probablement même membre de la famille impériale et royale des Carlovingiens, et parent de sainte Isbergue), Venant se livra dans sa jeunesse à l'exercice des armes. Il aimait surtout, selon la coutume du temps, à montrer son adresse et sa valeur dans ces fêtes à la fois militaires et civiles où les hommes d'armes, en présence de la foule de leurs compagnons et d'un grand nombre de nobles dames, luttaient l'un contre l'autre avec des armes qui trop souvent ne respectaient point le caractère de ces combats, et les faisaient dégénérer en assauts meurtriers. Venant fut donc gravement blessé à la jambe dans une de ces dangereuses rencontres, et, comme plus tard saint Ignace de Loyola, retenu longtemps sur un lit de douleur, il eut le loisir de rentrer en lui-même et de méditer sérieusement sur la fin pour laquelle il était créé. La conclusion de ses réflexions salutaires fut que désormais, imitant son patron, saint Venant de Bourges, il suivrait un tout autre genre de vie. Aussi, à peine fut-il guéri, ou à peu près, de sa blessure, qu'aussitôt, laissant là parents et amis, il vint s'enfoncer dans une vaste solitude qu'il y avait alors sur les bords de la Lys. Là, vers l'endroit où s'élève aujourd'hui la petite ville qui porte son nom, il se construisit une petite cabane, qui était ainsi assez peu éloignée de l'église de Saint-Pierre-la-Montagne, à Aire sur-la-Lys.

Les religieux qui desservaient cette église voyaient souvent ce pieux solitaire venir adorer le Seigneur dans son temple et prendre part aux Sacrements. Ils parlèrent de ses vertus extraordinaires ; bientôt le château de la Salle retentit des éloges que l'on faisait de sa sainteté ; tous voulurent le connaître, et la pieuse Giselle, dans des vues bien supérieures à celles d'une simple curiosité, ou même d'une édification passagère, désira vivement entrer en communication avec ce grand serviteur de Dieu. Déjà elle méditait un genre de vie plus parfaite encore que celle qu'elle avait menée jusque-là ; elle pressentait que c'était là le secours que Dieu lui envoyait pour l'aider à accomplir ses généreux desseins.

La première entrevue de ces deux âmes si saintes se fit à un quart de lieue environ de l'église de Saint-Pierre d'Aire, sur le penchant de la montagne, et auprès de la fontaine, qui, depuis très-longtemps, porte le nom de *Fontaine Sainte-Isbergue*.

Dès ce moment, la Sainte avança encore avec plus de rapidité dans la carrière des vertus. Son amour envers Jésus-Christ se développa de plus en plus dans son cœur, et lui inspira même le désir de vivre pour lui dans la virginité perpétuelle. L'occasion de manifester ces dispositions d'une manière éclatante se présenta bientôt. L'empereur de Constantinople, Constantin Copronyme, informé des brillantes qualités de la fille du roi des Francs, et voulant contracter avec ce prince une alliance, lui fit demander Giselle en mariage pour son fils aîné Léon. Cette proposition était bien de nature à flatter Pépin, et elle fit en effet une grande impression sur son esprit ; mais l'opposition que les grands du royaume ainsi que les évêques témoignèrent à cette alliance, les lettres qu'écrivit le souverain Pontife lui-même pour l'empêcher, et plus encore que tout cela sans doute les ferventes prières de sainte Giselle, ne permirent pas que ce projet fût réalisé. La Sainte, qui avait promptement communiqué toutes ses craintes à saint Venant, en reçut les plus sages conseils. C'est même alors qu'elle fit en sa

présence le vœu solennel de chasteté, afin de s'engager par cet acte irrévocable au service de Dieu.

A quelque temps de là, un noble prince du pays de Galles (d'autres disent un roi des Ecossais), ayant entendu parler de la beauté extraordinaire et des autres grandes qualités de la Sainte, vint en personne la demander en mariage, et comme il était bon catholique (nous disent les historiens du pays), beau, bien fait, riche et accompli de tous points, il plut au roi, à la reine et à toute la cour. Giselle seule était plongée dans la tristesse. Pressée par ses parents de consentir à ce mariage, elle leur demande une nuit pour y penser et fait dire à saint Venant de la passer de son côté en prières, afin d'obtenir de Dieu la rupture de ce second projet et l'éloignement de ce péril nouveau. Comme elle savait quelle était la cause principale qui la rendait un objet de désir pour ce prince, elle demandait à Dieu de lui ôter cette beauté qui lui faisait courir tant de dangers.

Après avoir longtemps prié, une fièvre ardente la saisit, et en même temps elle est couverte d'une sorte de lèpre si hideuse, qu'elle devient un objet d'horreur pour ceux qui la regardent. Ses parents ne doutent pas qu'il n'y ait là une marque d'intervention céleste ; ils cessent de lui parler de mariage, et le prince d'outre-mer, l'ayant vue si laide et défigurée, prend congé du roi et s'en retourne en son pays.

Toutefois il avait appris que c'était par les conseils et les exhortations de saint Venant que Giselle avait été amenée à penser et agir ainsi qu'elle l'avait fait. Il manifeste alors hautement sa colère, et, dès ce moment, deux des hommes de sa suite se mettent à chercher les moyens de le venger.

L'occasion ne leur fit pas défaut. En effet, ils persuadent à quelques scélérats qu'Isbergue, dans ses visites mystérieuses, va porter à Venant une foule d'objets précieux, que tous ces trésors sont cachés dans la cellule de cet ermite, et tout aussitôt ceux-ci ont résolu de tuer le saint solitaire, afin de se rendre maîtres de ces richesses supposées. Et bientôt saint Venant est tué par ces impies, et ainsi reçoit-il la palme du martyre, en récompense du sage conseil qu'il a donné à la princesse [1].

Cependant sainte Isbergue continuait de souffrir de la maladie qu'elle-même avait sollicitée comme un grâce. Mais le Seigneur, dont les voies sont toujours admirables, voulait que cette maladie servît à la fois à sauver du danger sa fidèle épouse, et à procurer le triomphe de son serviteur saint Venant.

Une vision céleste apparaît donc à la pieuse princesse, et une voix mystérieuse lui dit que, pour être guérie, elle n'a qu'à prendre comme remède le premier poisson qui sera pêché dans la rivière voisine, la Lys.

Aussitôt le roi donne des ordres, mais c'est en vain que les pêcheurs jettent leurs filets et font de longs efforts ; leur pêche est infructueuse, et ils allaient revenir, lorsque tout à coup, à un certain endroit de la Lys, ils aperçoivent quelque chose qui flotte à la surface de l'eau. Ils s'approchent, ils voient que c'est un corps mort décapité, ils le prennent sur leur barque, et, au milieu des herbes amoncelées qui couvrent la poitrine du cadavre, ils trouvent une anguille que, dans leur foi simple et obéissante, ils s'empressent de porter à sainte Isbergue. La princesse, ne doutant nullement du caractère merveilleux de cet événement, et pleine de confiance en Dieu, n'hésite pas à manger ce poisson que d'autres eussent rejeté avec répu-

1. *Propre des Saints du diocèse d'Arras.*

gnance, et aussitôt sa fièvre cesse, les difformités dont elle était couverte disparaissent, la santé la plus parfaite lui est subitement rendue.

Elle ne doute plus alors que le corps trouvé par les pêcheurs ne soit celui de son guide vénéré, et bientôt les preuves les plus claires viennent lui donner pleinement raison. Une vieille femme aveugle avait souvent rendu à saint Venant des services de charité, en lavant et pansant la blessure qu'il avait à la jambe, et qui n'était pas encore parfaitement guérie lorsqu'il vint se retirer dans le bois de Wastelau. Cette femme est mandée, elle vient, palpe la jambe, reconnaît immédiatement la cicatrice de la blessure, et recouvre en même temps la vue. De plus on retrouve la tête du Saint, le doute n'est plus possible, de nouveaux miracles s'opèrent au contact de ces restes précieux, et le roi, pénétré de vénération et de reconnaissance, ordonne qu'on rende au saint Martyr les honneurs les plus grands. On porta solennellement le corps saint dans l'église où il avait coutume d'aller prier, celle de Saint-Pierre, sur la montagne (aujourd'hui Sainte-Isbergue), et il y fut inhumé [1]. L'endroit où il avait mené la vie érémitique devint célèbre par la suite, et prenant de l'accroissement forma une ville qui porta le nom du Saint et s'appela *Saint-Venant.*

Après la mort du roi Pépin, qui arriva en 768, la bienheureuse Giselle eut encore à remporter une troisième victoire semblable aux deux précédentes. Cette fois, c'était avec un fils du roi des Lombards que Berthe sa mère voulait l'unir par les liens du mariage. Alors encore les circonstances et surtout les prières de la Sainte s'opposèrent à cette union que le ciel lui-même semblait réprouver.

Afin de mettre un terme à ces sollicitations aussi importunes que multipliées, sainte Giselle résolut d'embrasser la vie religieuse, et de vivre sous la Règle si sage de Saint-Benoît. Elle fonda donc à Aire, dans l'enceinte de la seconde ville, et vraisemblablement dans le château même de la Salle, un monastère où se réunirent bientôt sous sa conduite un grand nombre de jeunes filles [2]. Pendant trente ans la princesse vécut dans ce pieux asile, où plusieurs fois elle reçut la visite de son illustre frère Charlemagne. Elle continua d'exercer autour d'elle, par ses exemples et ses inspirations, la plus salutaire influence, jusqu'au jour où elle alla dans le ciel se réunir à son céleste époux. Cette bienheureuse mort arriva le vingt-unième jour du mois de mai de l'année 806 ou 808. Son corps fut transporté avec une grande pompe et déposé dans l'église de Saint-Pierre, sur la montagne où elle avait voulu être inhumée. C'est ce lieu qui dans la suite porta le nom de Ghisleberg ou Isbergue.

Le culte de sainte Isbergue a toujours été très-cher aux populations de l'Artois et surtout aux habitants d'Aire et de ses environs. De nombreux pèlerins se rendaient chaque année à la fontaine et à la chapelle qui portent son nom depuis des siècles. Voici la description qu'un savant auteur a donnée de cette fontaine et de cette chapelle.

1. C'est là un point de tradition constante, formulé d'une manière populaire et confirmé par des documents peints et écrits.

2. Ce monastère était situé en-deçà de la Lys, dans l'enceinte de la deuxième ville, laquelle était enfermée entre les trois cours d'eau : la Lys, la Laquette et le Madicq. Il existait encore en 857, et donnait son nom à cette partie de la ville, qui s'appelait *Arie-Munster,* tandis que l'autre, située au-delà du *pont du Castel,* s'appelait *Ariacum.* Plus tard il fut détruit, sans doute par les hordes barbares qui vinrent envahir le pays. Cependant une chapelle fut conservée ou rétablie en l'honneur de la Sainte; on en voit encore aujourd'hui des restes en assez mauvais état dans le jardin du bâtiment qui sert d'entrepôt pour les tabacs, et qui, avant la Révolution, était une maison de religieuses. Cette chapelle a quelques parties qui offrent le caractère du XVe siècle. — Les religieuses dont nous parlons ici portaient à Aire le nom de Sœurs-Grises.

« La fontaine de sainte Isbergue est à cinq ou six minutes de l'église, sur la *voyette* de sainte Isbergue, petit sentier tracé à mi-côte ou presque au bas de la montagne sur laquelle est bâtie l'église, et qui va jusqu'à l'endroit encore appelé Wastelau, lieu présumé de la grotte ou ermitage de saint Venant. Le canal d'Aire à la Bassée coupe aujourd'hui cette *voyette*, par laquelle Giselle aimait à se rendre d'Aire à l'église de Saint-Pierre, sur la montagne, et à la rencontre de son père spirituel. Une petite chapelle ombragée de deux grands arbres séculaires est au-dessus de la fontaine, à laquelle on descend par un double escalier, dont les degrés, partie en terre, partie en pierre, forment avec la fontaine, située tout en bas derrière la chapelle, un demi-cercle autour de cette même chapelle. Cette fontaine ne tarit jamais. Elle a environ un mètre de profondeur ; elle est entourée d'un mur circulaire très-convenable, avec une ouverture sur le devant, et dans le fond une petite niche pour une statue de la Sainte. C'est un endroit délicieux de fraîcheur et de recueillement, à l'ombre du mur du fond de la chapelle et des deux grands arbres, au bas des deux quarts de cercle en escalier, à la naissance d'un tout petit ruisseau qui s'échappe silencieux jusqu'au bas de la côte. En avant de la chapelle est une belle pelouse en forme de carré long, où le peuple assiste en grande foule à la messe qui se célèbre dans la chapelle pendant la neuvaine de la fête de sainte Isbergue. Dans la chapelle même sont plusieurs bâtons et béquilles, témoignages populaires des miracles et des guérisons obtenues par l'invocation des deux Saints. Au-dessus de l'autel, à droite de la statue du milieu, sont les statuettes de saint Venant et de saint François d'Assise, sujets très-convenablement traités. A gauche on voit celle de sainte Isbergue et de saint Fiacre. Saint Venant est représenté tenant un livre à la main, dans l'attitude d'un homme qui réfléchit profondément et qui donne des explications ; c'est un docteur qui enseigne. Sainte Isbergue, d'autre part, est dans la position d'une personne qui écoute avec admiration et reçoit avec avidité les choses sublimes qui lui sont transmises. Cette statue est beaucoup moins bien exécutée que la première.

« En se rendant de cette fontaine à l'église d'Isbergue, on aperçoit cette église entourée de la plus belle ceinture d'ormes que l'on puisse voir. Ces ormes, disposés en forme de double et par endroits de triple couronne, sont très-élevés, tous semblables et de la même hauteur. On ne peut s'empêcher de penser à la noble fille du roi, à l'illustre sœur de l'empereur, à la Sainte vénérée, en voyant cette magnifique couronne qui s'élève si grande, si majestueuse et si belle autour de l'église qui renferme ses restes vénérables ».

La chapelle dont on vient de lire la description a été augmentée depuis, par M. Blondel, curé de la paroisse, d'une construction fort importante avec un charmant clocher et un portail délicieux, le tout d'un excellent style roman fleuri.

Les images qu'on a faites de sainte Isbergue sont *fleurdelisées*, ainsi que celles de plusieurs grands seigneurs et grandes dames se rattachant à la maison de France, comme saint Riquier, saint Mauront. Au manteau fleurdelisé, on ajoute souvent une couronne. Mais un attribut plus propre à la distinguer des autres Saintes est l'*anguille* qu'elle tient dans la main ou qui est placée sur un plat. Nous avons raconté l'épisode de l'anguille.

On invoque sainte Isbergue pour obtenir la guérison de la fièvre, des affections de la peau et des difformités.

Vie des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes; *Vie abrégée de sainte Isbergue*, par M. Van-Drival ; *Légendaire de la Morinie.*

SAINT GORRY [1] OU GODRIC,

COLPORTEUR ET ERMITE EN ANGLETERRE

1170. — Pape : Alexandre III. — Roi d'Angleterre : Richard, *Cœur-de-Lion.*

L'or véritable, c'est Jésus-Christ et sa grâce... Les vrais sages et les meilleurs spéculateurs, ce sont les Saints. *A. Stolz.*

Que de gens dont l'argent est l'unique Dieu. Voyez ce pauvre juif qui, un bâton noueux à la main, parcourt en un jour tous les villages d'un canton, pour vendre une vache ou une pièce de terre : que de peines, que de paroles, que de courses, que de ruses, souvent inutiles, et il recommence le lendemain ! — Trop souvent pour le marchand, qu'il soit juif ou chrétien, un gain de quelques francs a plus de valeur que le paradis et que le salut éternel de son âme !

Voici pourtant un marchand ambulant qui devint un Saint. Godric, né à Walpole, dans le comté de Norfolk, était d'une famille pauvre et obscure. Dans sa jeunesse, il parcourut les villages en qualité de colporteur, afin de se procurer de quoi vivre. Le gain qu'il fit augmenta peu à peu sa petite fortune. A la fin, il se vit en état de fréquenter les villes et les foires, il s'embarqua même plusieurs fois pour aller trafiquer en Ecosse.

Dans un de ses voyages, il prit terre à Lindisfarne. La vie édifiante des moines qui habitaient cette île le toucha vivement ; il fut surtout très-frappé de ce qu'on lui rapporta des actions merveilleuses de saint Cuthbert. S'étant mis à genoux, il demanda à Dieu, avec beaucoup de larmes, la grâce d'imiter la ferveur de ce grand Saint, et résolut dès lors de se détacher entièrement des choses de la terre. Il embrassa donc un nouveau genre de vie, et le commença par faire un pèlerinage à Jérusalem. En revenant de la Palestine, il prit sa route par Compostelle, où la dévotion attirait aussi quantité de pèlerins.

De retour dans sa patrie, il se fit intendant d'un seigneur fort riche. Les domestiques de la maison s'abandonnant à plusieurs désordres, et commettant même des injustices criantes, il avertit son maître de tout ce qui se passait. Comme ses plaintes ne produisaient aucun effet, il forma la résolution de quitter sa place, pour ne pas participer aux fautes d'autrui.

Après deux pèlerinages, l'un en France et l'autre à Rome, il alla dans le nord de l'Angleterre, afin de mieux exécuter le dessein qu'il avait formé de se consacrer sans réserve au service de Dieu. Il se joignit à un saint homme nommé Godwin, qui avait passé un temps considérable dans le monastère de Durham, et qui était singulièrement versé dans la connaissance des voies intérieures de la perfection. Ils vécurent tous deux en anachorètes dans un désert situé au nord de Carlisle. Ils se servaient mutuellement, et louaient Dieu ensemble pendant les jours et les nuits. Deux ans après, Godwin fut appelé dans le ciel pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Godric, ayant perdu son compagnon, fit un second pèlerinage à Jérusa-

1. Gorry est le nom vulgaire. On a encore écrit Godericus, Godrick, Godrich, Goiry, Goéry, Goeury.

lem. A son retour, il passa quelque temps dans la solitude de Strenshale [1]; il visita ensuite la châsse de saint Cuthbert à Durham, et se retira dans le désert de Finchal ou Finkley [2]. Il choisit saint Jean-Baptiste et saint Cuthbert pour ses patrons et ses modèles. Il se bâtit une petite hutte avec des branches d'arbres, au pied d'un chêne ; pour nourriture il avait des racines, les fruits des arbres forestiers et du miel sauvage. Seul au milieu d'une vaste forêt, il souffrait souvent de la faim et de la soif ; il passa les jours et les nuits dans les veilles, le jeûne et les prières, jusqu'à la fin de sa vie. Il ne s'épouvantait ni des animaux sauvages, ni des reptiles et des insectes nuisibles, ni des voleurs et des assassins, ni des esprits infernaux qui rôdent dans les ténèbres, ni de l'aspect sauvage de cette solitude inculte, parce que l'amour parfait étouffait en lui la crainte.

Au bout de quelques années, sa retraite fut découverte par des chasseurs, et le bruit de la sainteté de sa vie se répandit au loin ; alors une foule de gens allèrent s'édifier auprès de lui. Les pèlerins apportaient avec eux des provisions de bouche, dont ils ne manquaient pas d'offrir une partie au saint ermite. Godric acceptait, mais non pour lui : il en distribuait une partie aux pauvres, et le reste il le mettait en réserve pour les besoins futurs des pèlerins indigents. Les dimanches et jours de fête, ainsi que trois autres jours par semaine, il n'acceptait aucune visite pour n'être pas troublé dans ses exercices de piété. Dieu témoigna par des miracles combien ce genre de vie lui était agréable. Sa cabane se trouvait non loin d'une rivière qui un jour déborda tellement, que toute la contrée avoisinante fut inondée, y compris l'ermitage. Les gens du voisinage étant accourus, et n'apercevant plus ni Godric ni sa hutte, le pleurèrent comme mort. Or, les eaux s'étant retirées, et les bons villageois s'étant rapprochés de la cellule de l'ermite, y trouvèrent Godric priant tranquillement : il n'était pas noyé ni même mouillé. Comme on lui demandait avec surprise pourquoi il ne s'était pas sauvé dès le commencement de l'inondation, il répondit qu'il ne savait pas de quoi l'on voulait parler. — C'est ainsi que Dieu, pendant que son fidèle serviteur oubliait tout pour lui, ne l'oubliait pas lui-même, pour le sauver par un prodige au moment du danger. On raconte encore d'autres miracles opérés par Godric, notamment des prédictions et des guérisons surnaturelles.

Chaque saint peut être considéré comme un second Adam, régénéré par la grâce et réintégré dans les droits et priviléges dont jouissait l'homme primitif avant le péché. Mais chez quelques Saints, ces priviléges, comme par exemple celui de commander aux animaux sauvages, ont été plus remarquables que chez d'autres. Un jour il y avait grande chasse aux environs de l'ermitage de Godric. Alors il arriva qu'un cerf magnifique fut poursuivi par des parents de l'évêque Ramulfe ; le pauvre animal se présenta, haletant, devant la cellule de Godric, en ayant l'air d'y chercher un refuge. Godric, en sortant de sa retraite, l'aperçut, tout tremblant de frayeur et semblant implorer son secours. Godric, en effet, le prit avec lui dans sa cellule, et le noble animal se coucha à ses pieds. Mais bientôt arrivèrent les chasseurs, réclamant leur proie. Godric alla au-devant d'eux. Ils lui demandèrent où était le cerf. Il répondit : *Dieu le sait*. Les chasseurs, reconnaissant sous les haillons d'un pauvre ermite un ange et un saint, s'en retournèrent avec leurs chiens, sans inquiéter davantage ni Godric, ni le cerf qui, pour se remettre de ses frayeurs, passa la nuit chez l'ermite ; le lendemain matin, il reprit joyeusement sa course dans les bois, et plu-

1. Aujourd'hui Witty. — 2. A trois milles de Durham, près de la Wère.

sieurs fois chaque année il revint exprimer au bon Godric sa reconnaissance par ses caresses. Godric était devenu comme le protecteur naturel des bêtes de la forêt poursuivies par les chasseurs : les lièvres, les chevreuils, etc., en cas de danger, cherchaient auprès de lui un refuge assuré. Pendant les froids de l'hiver, les oiseaux venaient se réchauffer dans son sein : l'on eût dit qu'ils voyaient en lui un fils de leur Créateur miséricordieux !

A l'âge de soixante-trois ans, Godric tomba malade : il fut atteint d'un gonflement général du corps, et le mal empirant toujours, on vit des vers sortir de dessous sa chair. Il fut soigné par deux moines d'un couvent voisin. Un jour qu'il parut être à l'extrémité, il se mit tout à coup à chanter des cantiques avec un visage rayonnant de joie. Quelque temps après, on lui demanda la cause de cette joie inaccoutumée. Godric répondit : « J'ai vu une clarté céleste remplir ma cellule, venant de l'Orient, et ma poitrine était remplie d'une suave odeur : c'est pourquoi je n'ai pu m'empêcher de chanter avec joie. Il me semblait que je venais d'arriver aux portes de la Jérusalem céleste, et que j'entendais déjà les cantiques des anges qui, ainsi que les bienheureux, chantaient en chœur : *Kyrie eleison ! Christe eleison !* et je leur répondais : *Kyrie eleison !...* » Godric mourut, ainsi qu'il l'avait prédit, dans l'octave de l'Ascension de l'année 1170, après avoir passé soixante-trois ans dans son désert. C'est ainsi que l'ancien marchand trouva dans le champ de ce monde un trésor, et dans la mer de ce monde une perle précieuse, qui ne pourront jamais plus lui être enlevés.

Son corps fut enterré dans l'oratoire de Saint-Jean-Baptiste, et honoré de plusieurs miracles. Richard, frère de Hugues Pidfey, évêque de Durham, fit bâtir une chapelle sous son invocation.

Le *pèlerin-ermite*, saint Godric, est souvent peint entouré de serpents, parce que les animaux dangereux l'approchaient sans lui faire de mal.

Alban Butler, A. Stolz, etc.

LA B. CATHERINE DE CARDONE, RECLUSE CARMÉLITE (1577).

Non loin de la petite ville de Roda, en Espagne, on voyait, au commencement du XVIe siècle, un couvent des Pères de la Merci, ces religieux héroïques dont la vie se consumait à soulager ou à racheter les chrétiens captifs chez les infidèles. Les habitants des campagnes environnantes affluaient les dimanches à l'église du monastère, et ils y remarquaient un ermite dont le recueillement et la ferveur édifiaient tout le monde. Nul cependant ne le connaissait, nul ne savait le lieu de sa demeure. Ce mystérieux personnage éveilla et piqua la curiosité : on se mit à épier ses pas au sortir de l'église. Il s'en aperçut bientôt, et il se mit à rester si longtemps en prières qu'il finissait par lasser la patience des curieux. Parfois néanmoins les plus intrépides attendaient, les plus rusés se cachaient ; mais l'ermite prenait tantôt un chemin, tantôt un autre. Il marchait d'ailleurs si vite qu'on ne pouvait le suivre ; ou bien on le perdait de vue dans les sentiers qui s'entre-croisaient, dans les épais fourrés, dans les taillis, dans les buissons d'épines où il ne craignait pas de se perdre, quoique les pieds nus et souvent ensanglantés. Là-dessus, toutes sortes de conjectures et toutes sortes de commentaires circulaient dans la foule.

La demeure du pauvre ermite n'était pourtant qu'à une demi-lieue du couvent : c'était une espèce de grotte creusée par la nature dans un rocher, au milieu d'épais halliers d'épines et de broussailles, et dont l'entrée était fermée par une clef en genêts. Le solitaire s'y tenait caché et s'y livrait aux plus rudes exercices de la pénitence, n'ayant pour toute nourriture que des racines, des herbes, des fruits sauvages et un peu d'eau puisée à un petit ruisseau de la forêt. Là, ses jours et ses nuits se passaient à louer le Seigneur, à le prier, à méditer ses grandeurs et son

amour, et à implorer sa miséricorde sur un monde rempli de péchés et de corruption. Ne faut-il pas à un tel monde des paratonnerres pour détourner les foudres de la justice divine ?

Un berger, poursuivant un jour quelques chèvres vagabondes sur les rochers, vint à découvrir la grotte du pieux solitaire, qui supplia, pour l'amour de Dieu, son visiteur de ne faire connaître son asile à personne. « Je ne saurais vous promettre cela, mon père », dit le berger; « je sers un maître qui est un bon chrétien, et qui désire depuis longtemps savoir où vous demeurez. Il sera heureux et ravi de vous connaître : il donne à tant d'autres qui ne vous valent pas. Vous manquez de tout, et il ne vous laissera manquer de rien ». L'ermite eut beau se défendre : il lui fallut accepter tout d'abord une part du pain que ce bon paysan avait pris pour sa journée, et recevoir ensuite ce que son maître lui envoya.

Ce ne fut point le plus désagréable de la découverte. On ne garda point le secret, et bientôt la grotte du pieux solitaire fut connue de tout le monde. Il y eut une affluence considérable : tous voulaient voir cet homme de Dieu, cet ange de la solitude, cette merveille de la pénitence. On vint de toutes parts consulter l'ami du Seigneur, s'édifier de ses vertus, et lui demander le secours de ses prières.

Un jour que le solitaire était absent, — pour aller à l'église sans doute, — un curieux pénétra dans la grotte pour la visiter et en examiner le mobilier. Un crucifix, et parmi des instruments de pénitence, un livre d'heures, ce fut tout ce qu'il rencontra. Ce livre ne manqua pas d'être examiné; on y trouva cette inscription : *Donné à Catherine de Cardone par la princesse d'Eboli.* C'était donc une femme qui habitait cette grotte, qui menait cette vie austère, et cette femme était de la famille des ducs de Cardone, de l'une des maisons les plus illustres de l'Espagne.

Dès l'âge de huit ans, Catherine s'était sentie portée à la pratique des conseils évangéliques. Mais, loin de la seconder, ses parents songèrent à la marier, aussitôt qu'elle fut nubile. L'humble jeune fille se soumit en vraie victime de l'obéissance filiale et on prépara tout pour les noces. Mais Dieu, qui lisait dans le fond de son cœur, la délivra des mains de ceux qui violentaient sa liberté : le noble jeune homme qu'on lui destinait pour époux, mourut dans l'intervalle. Après cette catastrophe, personne ne s'étonna de la voir entrer chez les Franciscaines. Sa famille la retira bientôt de ce pieux asile pour la conduire à la cour d'Espagne où elle fut successivement dame d'honneur de la princesse de Salerne et de la princesse d'Eboli. Mais son âme éprouvait dans ce milieu mondain des souffrances indicibles. Un matin, on trouva dans sa chambre une lettre à la princesse Eboli par laquelle Catherine remerciait cette dame de toutes ses bontés et lui annonçait sa résolution d'aller vivre dans la solitude.

Après vingt ans passés dans la caverne où nous l'avons vue au commencement de ce récit, elle reçut tant de visites importunes qu'elle céda son ermitage aux Carmes et entra dans une réclusion que ces religieux lui préparèrent près de leur couvent. Elle y vécut encore cinq ans : Catherine termina sa carrière mortelle, en 1577, à l'âge de soixante-trois ans.

D'après M. l'abbé Chapia.

NOTRE-DAME DES ARDENTS, A ARRAS.

L'an 1105, une maladie affreuse, connue sous le nom de *feu ardent,* qui décima une partie de l'Europe, envahit l'Artois. Pas une ville, pas une bourgade, pas un hameau ne fut épargné. Les membres atteints de ce feu terrible devenaient noirs comme les charbons et tombaient en poussière; la main se détachait du bras, le pied de la jambe, et l'inflammation gagnait d'un membre à l'autre. Les malades, reconnaissant le doigt de Dieu dans un fléau si cruel, se faisaient porter à l'église, se confessaient et priaient avec larmes et gémissements. Lambert, évêque d'Arras, brisé de douleur à ce spectacle, vient épancher ses prières avec ses larmes devant l'autel de Marie, et sa prière est exaucée.

Dans la nuit du 21 mai, la sainte Vierge apparaît successivement à deux hommes, Itier et Norman, le premier demeurant en Brabant, le second habitant au château de Saint-Pol en Ternois; tous les deux ennemis jurés l'un de l'autre. Elle leur ordonne d'aller trouver l'évêque d'Arras, et de lui dire de sa part qu'il lui faut veiller avec eux dans l'église, toute la nuit du samedi suivant au dimanche, et visiter les malades qui y souffrent; que là, au premier chant du coq, elle leur remettra un cierge allumé; qu'ils en feront distiller des gouttes dans un vase plein d'eau; qu'ils feront boire de cette eau aux malades et en répandront sur leurs plaies; que ceux qui recevront ce

remède avec foi seront guéris, et que ceux qui le refuseront seront frappés de mort. Comme Itier et Norman craignaient d'être le jouet d'une illusion, ils tardèrent à partir; mais la Vierge, étant revenue, la nuit suivante, leur déclarer que, s'ils ne partaient à l'instant, ils seraient atteints eux-mêmes du feu ardent, ils se mettent en marche. Norman, comme moins éloigné, arrive le premier, fait connaître sa vision à l'évêque, qui n'y ajoute point foi. Itier arrive à son tour et remplit son message. L'évêque lui représente que Norman est déjà venu lui raconter le même fait, et qu'il craint qu'ils ne se soient entendus pour le tromper. A ce mot, Itier entre en colère, exhale contre Norman, le meurtrier de son frère, une haine furieuse jusqu'à se montrer décidé à le tuer s'il le rencontre. L'évêque, par ses douces paroles, calme cette âme exaltée, et lui persuade de se réconcilier avec son ennemi. Il les met tous les deux en présence, et il a le bonheur de les voir se donner mutuellement le baiser de paix.

Le prodige de cette réconciliation disposa l'évêque à croire au miracle de la vision; et en conséquence, après avoir fait prendre, vers les neuf heures du matin, une légère réfection à ses deux visiteurs, il les engagea à se préparer par la prière, par le jeûne au pain et à l'eau, à la grande merveille qu'ils annonçaient. En effet, Itier et Norman passèrent tout le jour en prières à l'église; et, la nuit étant venue, l'évêque vint se joindre à eux. Tous trois rivalisaient de ferveur et d'humilité dans l'oraison, lorsqu'à l'heure indiquée, au premier chant du coq, ils voient Marie descendre doucement de la voûte du chœur; un cierge allumé brille dans sa main : « Voici », leur dit-elle, « un cierge que je confie à votre garde, et qui sera désormais un gage de ma miséricorde ». Elle leur redit en peu de mots l'usage à faire de ce cierge pour la guérison des malades, et disparaît. Alors, Itier, Norman et l'évêque font couler des gouttes de ce flambeau céleste dans trois vases d'eau; et, s'avançant sur trois lignes, ils en donnent à boire aux malades, en arrosent leurs plaies; et tous, au nombre de cent quarante-quatre, sont guéris; le cent quarante-cinquième seul expie, par la mort, son incrédulité [1].

Après un *Te Deum* solennel d'actions de grâces, et le dépôt du cierge miraculeux dans l'église paroissiale de Saint-Aubert, on forma, sous la direction d'Itier et Norman, une pieuse association qui prit le titre de *Charité de Notre-Dame des Ardents*.

Le saint cierge, estimé une relique insigne autant qu'incontestable, devint célèbre dans toute la contrée; et les guérisons miraculeuses qu'il opérait dans la chapelle de Saint-Nicolas, où on l'avait déposé, lui attirèrent de nombreux pèlerins [2]. Saint Bernard, passant par Arras vers l'an 1131, demanda à le voir; et après avoir contemplé avec une sainte curiosité, un ravissement ineffable, ce présent de Marie apporté par elle-même, il remercia Dieu et sa sainte Mère du bonheur qu'il avait éprouvé en cette circonstance. Il demanda même qu'on érigeât un monument dans l'endroit où une telle faveur lui avait été accordée. On accéda à sa prière et on y éleva une croix [3]. Alvise, successeur de Robert sur le siége d'Arras, mit tous ses soins à conserver et à accroître la vénération des fidèles envers ce saint cierge, et il fut le premier à en faire renouveler la charte [4].

Vers l'an 1140, le concours des pèlerins qui venaient de toutes les directions vénérer le précieux cadeau de la sainte Vierge et lui demander leur guérison, fut si prodigieux, que les comtes de Flandre crurent devoir céder un vaste terrain proportionné aux besoins d'un service religieux qui prenait un tel développement. On y bâtit une grande chapelle pour les saints offices, une salle de quatre-vingts pieds de long pour les assemblées des confrères, un logement pour les gardiens de la chapelle et de la Confrérie; et enfin on y dressa plusieurs tentes pour les chevaux des hommes qui veillaient alternativement à la garde du saint cierge.

Au commencement du treizième siècle, les comtes de Flandre firent plus encore : ils élevèrent, à leur frais, un monument du travail le plus délicat et le plus gracieux, destiné à renfermer le céleste flambeau. C'était une élégante pyramide, de quarante pieds d'élévation, dans le style ogival le plus orné, sous laquelle se trouvaient une petite chapelle et une petite sacristie. Le saint cierge fut placé dans la partie supérieure, sous plusieurs portes successives, dont la dernière était de fer et ne s'ouvrait que par différentes clefs. L'une de ces clefs était confiée à un des mayeurs chantres, et l'autre au mayeur honoraire. Ils pouvaient descendre le saint cierge dans la chapelle, pour le montrer aux étrangers, mais jamais le porter au dehors sans l'assistance des principaux officiers du prince; et les choses furent ainsi jusqu'en 93, où l'on renversa ce magnifique sanctuaire.

Heureusement, avant la démolition, les mayeurs de la confrérie furent autorisés à emporter tout

1. Extrait d'une charte en date du mois de mai 1201, munie de six cachets, et enregistrée par les notaires du Saint-Siége l'an 1482, d'après l'ordre de Sixte IV.

2. Bulle de Gélase II. — 3. Ferri de Locre; le Père Fatou, p. 63. — 4. *Id.*, p. 19.

le mobilier et les objets précieux contenus dans le monument. Une dame respectable consentit d'abord à en être la dépositaire; puis, au moment de la Terreur, son fils, craignant d'être compromis par le seul fait de la détention de ces objets religieux, jeta dans un puits la caisse d'argent qui contenait le saint cierge. Le lendemain, un particulier, ayant retiré cette caisse en puisant de l'eau, la porta aux administrateurs du district, qui en ordonnèrent la vente. Un bon chrétien, nommé Grimbert, l'acheta, la déposa, en 1803, à la cathédrale, dans une niche près de la chapelle de la sainte Vierge; et, depuis ce temps jusqu'à nos jours, elle y est restée sans grand honneur. Ce n'est qu'en 1860, que Mgr Parisis, évêque d'Arras, conservateur des religieux souvenirs de son diocèse, fit restaurer le reliquaire, y plaça un nouveau cierge, avec une notable parcelle de l'ancien, qui porte cette suscription : *Sanctus cereus Atrebatensis*, et renferma le tout sous un clocheton gothique, étincelant d'or et de riches broderies, imitant le sommet de l'antique pyramide. Les Ursulines d'Arras, de leur côté, attentives à entrer dans les vues du prélat, font en ce moment reconstruire à leur frais une pyramide digne de l'ancienne, où le saint cierge, pendant près de sept siècles, fut l'objet de la dévotion de tout le pays. Puisse la Confrérie de Notre-Dame des Ardents se relever et se reconstruire avec l'édifice qui rappelle aux fidèles d'Arras de si beaux souvenirs.

Cf. Notre-Dame de France.

XXIIe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, le décès des saints martyrs Faustin, Timothée et Venuste. — En Afrique, les saints martyrs Caste et Emile, qui accomplirent leur martyre par le feu. Vaincus dans un premier combat, au rapport de saint Cyprien, Notre-Seigneur les rendit vainqueurs dans un second; et ceux qui avaient cédé auparavant à la rigueur du feu, devinrent plus forts que le feu même. 210. — Dans l'île de Corse, sainte Julie, vierge, qui gagna la couronne de l'immortalité par le supplice de la croix. — A Comane dans le Pont, saint Basilisque, martyr, qui, sous l'empereur Maximien et le président Agrippa, fut condamné à mettre des chaussures armées de clous embrasés, et qui, après avoir enduré quantité d'autres tourments, fut enfin décapité et jeté dans la rivière, et acquit ainsi la gloire du martyre. 308. — En Espagne, sainte Quitère ou Quitterie, vierge et martyre. — A Ravenne, saint Marcien, évêque et confesseur. 127. — Dans l'Auxerrois, saint Romain, abbé, lequel, après avoir assisté saint Benoît dans sa grotte, vint en France, y bâtit un monastère, le peupla de plusieurs saints religieux et y mourut en paix [1]. VIe s. — A Aquin, saint Foulques, confesseur [2]. XIIe s. — A Pistoie, en Toscane, le bienheureux Atton, de l'Ordre de Vallombreuse [3]. 1155. — A Auxerre, sainte Hélène, vierge [4]. Ve s. — A Cascia, dans l'Ombrie, la bienheureuse Rite, veuve, religieuse de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui, dégagée des liens du mariage, aima uniquement Jésus-Christ, l'Epoux éternel. 1456.

1. Le monastère fondé par saint Romain de Subiaco s'appelait Font-Rouge et était situé à Druye-les-Belles-Fontaines, à six lieues d'Auxerre (Yonne).

2. D'après la tradition, saint Foulques était un pèlerin qui mourut à Saint-Pierre, dans le diocèse d'Aquin, en Italie, à son retour de Terre-Sainte.

3. Saint Athon, abbé de Vallombreuse et ensuite évêque de Pistoie pendant vingt ans, était, croit-on, originaire d'Espagne. C'est peut-être à cause de son origine qu'il obtint pour son église des reliques de saint Jacques de Compostelle. Les Bollandistes combattent énergiquement l'opinion qui fait venir saint Athon d'au-delà des Pyrénées.

4. Il est parlé de cette Sainte dans la Vie de saint Amateur d'Auxerre : elle vit l'âme du prélat s'envoler au ciel sous la forme d'une colombe. Après 418.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Angoulême, fête de saint AUSONE, premier évêque de cette ville. Ier et IIe s. — A Châteaudun, au diocèse de Chartres, une autre sainte Quitterie, vierge et martyre. — A Bourges, saint AIGULFE, vulgairement saint Août, qui fut tiré des exercices de la vie solitaire pour gouverner cette église : ce qu'il fit avec une prudence et une sainteté admirables, que Dieu a déclarées par plusieurs miracles. Il a donné son nom à un bourg du Berry, qui s'appelait auparavant Husden. 835. — Le même jour, sainte Iolaine, vierge et martyre, dont le jour natal est le 17 de janvier[1]. — A Limoges, saint LOUP, l'un des évêques de ce diocèse, illustre par sa piété et par ses actions miraculeuses. Vers 640. — A Auxerre, saint Vital, prêtre. — Au même lieu, sainte Alimène, vierge. — Au diocèse de Soissons, saint BOETIAN, confesseur. — Ce même jour, saint Volfelme, confesseur, honoré à Cologne, en la chapelle de l'hospice de l'abbaye de Brauviler. — De plus, le vénérable Evrard, moine de Morimond.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — Au pays d'Auxerre, saint Romain, abbé de l'Ordre de Saint-Basile. De même chez les Bénédictins, chez les Cisterciens et chez les Camaldules.

Martyrologe de Vallombreuse. — A Pistoie, en Toscane, saint Atton, évêque et confesseur.

Martyrologe des Trinitaires. — Saint Pascal Baylon.

Martyrologe des Dominicains. — A Maëstricht, saint Servais, évêque de l'église de Tongres[2].

Martyrologe des Franciscains. — A Florence, la bienheureuse Humiliane, veuve, du Tiers Ordre de Saint-François, illustre par son abstinence, sa patience et le bruit de ses miracles. Elle fit son entrée au ciel le 19 mai.

Martyrologe des Mineurs. — Saint Célestin, pape, dont l'âme s'envola au ciel le 19 mai 1246[3].

Martyrologe des Carmes et Servites. — Saint Ubald, évêque.

Martyrologe des Augustins. — A Cascia, dans l'Ombrie, la bienheureuse Rite.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Pavie, la translation de saint Aurélien, martyr romain, mis à mort dans la persécution de Dèce. — A Capoue et en Campanie, les saints Caste et Cassius, évêques et martyrs. — A Rome, saint Goswin, dont le nom signifie enfant de Dieu, jeune enfant d'origine germaine ou belge, qui souffrit le martyre dans cette ville, au second siècle. — A Bellune, en Vénétie, saint Joathas, martyr et patron de cette ville. Il endura un glorieux supplice dans la Pentapole[4], d'où son corps, découvert miraculeusement, fut transporté à Bellune. Règne de Maximien. — Chez les Grecs, sainte Sophie, martyre, qui était habile dans la médecine; et les saints Marcel et Codrat, également martyrs. — A Thmuis, en Egypte, les saints Donat, évêque, Macaire, prêtre, et Théodore, diacre, martyrs, sous Licinius. — A Côme, en Italie, saint Eusèbe, évêque. VIe s. — A Otriculi, en Italie, saint Fulgence, évêque. VIe s. — A Parme, dans la même contrée, saint Jean, abbé, qui fit six fois le pèlerinage de Jérusalem. An 982. — A Voghera, en Italie également, saint Bobon ou Bove, qui mit en fuite les Sarrasins occupant la forteresse du Fresnet[5]. An 986. — A Florence, la bienheureuse HUMILITÉ, de l'Ordre de Vallombreuse. 1310.

1. Voir sa vie au 17 janvier. — 2. Voyez le 13 mai. — 3. Voir sa notice au 19 mai.

4. De quelle Pentapole s'agit-il? se demandent les Bollandistes. Est-ce de la Pentapole de Lybie, qui était composée des cinq villes de Bérénice, Arsinoé, Ptolémaïs, Cyrène et Appolonie, ou de la Pentapole d'Italie, composée des villes de Rimini, Pesaro, Fano, Osimo et Ancône? On pourrait croire qu'il s'agit de cette dernière, si l'on considère que saint Joathas fut enseveli à la *villa Adria*, d'où plus tard ses reliques ont pu facilement être transportées à Bellune. Ces mots *villa Adria* ne rappellent-ils pas la mer Adriatique, sur les côtes de laquelle se trouvait la Pentapole italienne? On ne peut toutefois donner cela que comme une conjecture.

5. Voir au jour suivant.

S. AUSONE, Ier ÉVÊQUE D'ANGOULÊME ET MARTYR

Ier et IIe siècle.

> Vivre, c'est servir Jésus-Christ; mourir, c'est aller au ciel.
>
> *Comment. sur l'Ep. aux Philippiens,* I, 21.
>
> Même dans les indispositions corporelles, les remèdes spirituels sont les plus bienfaisants.
>
> *Maxime de saint Philippe de Néri.*

Les actes de saint Ausone [1] n'indiquent point l'année de sa naissance, et nous apprennent seulement qu'il naquit à Mortagne, petit port de cabotage, dans l'ancienne province de la Saintonge, aujourd'hui département de la Charente-Inférieure. Son père se nommait Albin, et sa mère Eugénie : ils appartenaient à ces familles romaines qui, par suite de la conquête des Gaules, étaient venues se fixer dans nos contrées. Quoique païens, ils menaient une vie pure et honnête, et comme le centurion Corneille, dont il est parlé au livre des Actes [2], ils étaient naturellement religieux et craignant Dieu. Aussi furent-ils jugés dignes d'être éclairés de la lumière divine. Car lorsque saint Martial, premier évêque de Limoges, et envoyé dans les Gaules par saint Pierre lui-même [3], étendant son zèle jusqu'aux rives de la Gironde, vint à Mortagne prêcher le nom et la connaissance de Jésus-Christ, Albin et Eugénie se montrèrent dociles à sa parole, et reçurent de sa main le saint baptême ainsi que leurs deux enfants, Ausone et Aptone [4]. Ceux-ci même s'attachèrent à saint Martial, et le suivirent dans ses courses apostoliques. C'est ainsi qu'ils vinrent avec lui évangéliser les populations de l'Angoumois. Mais parce que le caractère et la vertu d'Ausone parurent à saint Martial convenir le mieux à ces populations, il se l'adjoignit particulièrement comme un aide précieux dans ses travaux parmi elles, et, en les quittant, il le leur laissa comme chef spirituel ; il le consacra donc évêque de la petite communauté chrétienne qu'il était parvenu à former dans la ville d'Angoulême.

Quels furent, après le départ de saint Martial, les succès de saint Ausone dans son apostolat ? Comment triompha-t-il de la résistance des esprits jusqu'à leur faire adopter les graves enseignements de l'Evangile sur un Dieu créateur, sauveur et juge des hommes, sur l'éternité qui les attend au sortir de cette vie ? Double question qui se devine plutôt qu'elle

1. Voir les Bollandistes, tome V, mai. — 2. Act., X. — 3. Voir les preuves de cet apostolat dans la Vie de saint Martial, 30 juin.

4. Les échos de la contrée redisent fidèlement ces faits. Sans oublier que la vieille église de Mortagne est dédiée à saint Etienne, à trois ou quatre cents toises au sud du château, on peut visiter un ermitage creusé dans les rochers et dont la chapelle porte le nom de Saint-Martial. Agrandi au XIe ou XIIe siècle, il devint un monastère, et au moment où la tourmente révolutionnaire dispersa les Ordres religieux, il était encore habité par sept Franciscains. Non loin de là, deux églises situées sur le parcours de l'ancienne voie romaine d'Ebéon à Blavia, portent le même vocable et montrent autour d'elles des médailles, des tumulus, des débris nombreux de leur premier âge : ce sont Saint-Martial de Cogulet et Saint-Martial de Vitaterne. Leur architecture et leur ornementation romanes abondent de caractères de vieillesse. La première, qui emprunte son nom à ses ruines, et qui célèbre la fête de saint Martial avec foire, avait été précédée par un oratoire de Saint-Pierre qui a succombé à sa vétusté. La seconde, à laquelle tenait un prieuré d'Augustins, a été mentionnée par le Père Bonaventure de Saint-Amable, qui y avait habité, comme un de ces lieux où l'Apôtre de l'Aquitaine annonça la *vie éternelle*. On peut y joindre Saint-Martial de Mirambeau, dont l'édifice primitif, de petite dimension, avait crypte et ciborium. — M. Cirot de la Ville, *Origines chrétiennes de Bordeaux*.

ne se lit dans les quelques faits dont les *Actes* de saint Ausone nous ont conservé le souvenir. L'un des plus importants est la conversion de Garrulus, comte, préfet ou gouverneur d'Angoulême. Cité à son tribunal pour rendre compte de sa prédication, saint Ausone, comme autrefois saint Paul devant le proconsul Sergius Paulus, fit d'abord admirer la doctrine de Jésus-Christ, et puis il gagna celui qui voulait la persécuter et la proscrire. L'éclat de cette conversion en amena sans doute un grand nombre d'autres, par la facilité qu'eut alors le pieux évêque de prêcher publiquement la parole de Dieu. C'est aussi vers ce temps et dans ces circonstances favorables, qu'il bâtit une première église, où il put sans obstacles réunir son petit troupeau et lui dispenser les saints mystères. Du reste, le comte Garrulus, depuis son baptême, s'adonnait avec ferveur à toutes les pratiques de la piété chrétienne, et il se distinguait surtout par une grande libéralité envers les pauvres et les indigents. Il avait eu aussi la joie de voir sa sœur, nommée Caligie, abjurer à son exemple les erreurs du paganisme, de même qu'elle partageait sa miséricordieuse charité. Le Seigneur devait bientôt les en récompenser. Et en effet, il arriva que pendant une promenade que Caligie faisait avec ses compagnes le long de la Charente, elle ressentit les premières atteintes d'un mal violent, qui amena rapidement le délire et puis une paralysie complète des sens et de tous les membres. A la vue de cet état et d'une mort imminente, Garrulus n'eut qu'une pensée, celle de recourir à la puissante intercession du bienheureux Ausone. Il se rendit donc auprès de lui, et en l'abordant : « Homme de Dieu », dit-il, « ma sœur est gravement malade, mais venez et vous la guérirez par vos prières ». Il raconta ensuite l'accident dans tous ses détails, mêlant à ses paroles des larmes abondantes. Aussi le saint évêque, touché du malheur de Caligie et de la foi vive de son frère, s'empressa-t-il de le suivre. Arrivé à la demeure de Garrulus, il fut introduit dans l'appartement où sur un lit de douleur la jeune Caligie était étendue paralysée et mourante. S'approchant alors de ce lit, il pria, et prenant la main de la malade, il lui dit : « Au nom de Jésus-Christ, je vous l'ordonne, levez-vous ». A l'instant elle se leva, et saint Ausone la rendit entièrement guérie à la tendresse et à la joie de son frère.

En témoignage de sa reconnaissance, Caligie contribua largement à la construction d'une seconde église que le zélé pontife fit construire au midi de la cité, et qu'il dédia à la vierge Marie, preuve manifeste de la dévotion qu'il avait su inspirer à ses chers néophytes envers l'auguste Mère de Dieu. C'est dans cette église que Caligie aimait à prier, et qu'elle dut chercher peu après quelque consolation au trépas de son frère. Celui-ci étant tombé malade, connut comme par un pressentiment divin que son dernier jour approchait. Il fit donc prier saint Ausone de le venir voir, et il lui dit : « Serviteur de Dieu et pasteur des âmes qui croient en Jésus-Christ, je sais que l'heure de ma mort est proche : c'est pourquoi, je vous en conjure, assistez-moi de vos prières, afin que mon ennemi ne se réjouisse point de ma perte et qu'il ne dise point : je l'ai vaincu ». Saint Ausone le lui promit, et Garrulus ajouta : « J'ai disposé en votre faveur de tout l'or, de tout l'argent ainsi que de tous les meubles que je possède : recevez-les pour les partager entre vos églises et les pauvres ; par cet usage, ces richesses seront salutaires à mon âme ». Après avoir ainsi institué Jésus-Christ son héritier, le malade perdit la parole, et quand il rendit le dernier soupir, on entendit, rapportent les *Actes*, des voix célestes qui louaient Dieu et célébraient l'heureuse mort de son serviteur. Sa conversion ne remontait qu'à trois ans et demi, mais il était déjà mûr pour le ciel. Saint Ausone prit lui-même soin

de ses funérailles, honorant ainsi une mémoire toute embaumée des parfums de la charité et de la miséricorde.

Au reste, la guérison de Caligie n'était point le premier miracle qu'avait opéré saint Ausone, de même qu'elle fut suivie d'un grand nombre d'autres. Car ses *Actes* nous attestent que par ses prières, des infirmes et des malades étaient guéris et des possédés délivrés; que des aveugles recouvraient la vue, des boiteux l'usage de leurs jambes, et des paralytiques le mouvement de leurs membres. Mais ces mêmes *Actes* ne contiennent le récit détaillé d'aucun de ces prodiges, si ce n'est du suivant. Un aveugle, connu comme tel dans la ville d'Angoulême, où il demandait l'aumône, se fit conduire auprès de saint Ausone, et se jetant à ses pieds, lui dit : « Ausone, serviteur de Dieu, je sais que vos prières peuvent m'ouvrir les yeux ». — « Qu'il vous soit fait selon votre foi », lui répondit le pieux évêque, et en même temps il lui toucha les yeux. Soudain l'aveugle recouvra la vue, et dans sa reconnaissance se mit à glorifier Dieu et à remercier son bienfaiteur. Mais parce qu'il était pauvre et presque nu, saint Ausone lui fit donner un vêtement complet, ajoutant ainsi le don de la charité à celui de la guérison.

Ce miracle, on le comprend, devint bientôt de notoriété publique, et le récit en parvint aux oreilles d'une jeune et riche gallo-romaine, nommée Calfagie. Demeurée orpheline dès son adolescence, elle se trouvait maîtresse d'une grande fortune, et habitait non loin d'Angoulême une de ces somptueuses villas dont les Romains avaient semé les bords de la Charente. C'était là qu'au milieu du luxe de l'opulence et qu'entourée de nombreux esclaves et serviteurs, la jeune patricienne, affligée depuis douze ans d'un flux ou perte de sang, traînait languissamment des jours tristes et douloureux. Inutilement avait-elle eu recours à la science des médecins; son mal devenu incurable ne projetait plus sur sa vie qu'un sombre et affligeant avenir. Ce fut alors qu'elle apprit, peut-être comme autrefois le syrien Naaman, par une esclave chrétienne, le miracle que saint Ausone avait opéré en faveur d'un aveugle; elle conçut à ce récit un vif désir de voir le pieux évêque, et ordonna aussitôt qu'on préparât son char et qu'on y plaçât une grosse somme d'or et d'argent, dont elle voulait faire don au saint pontife si ses prières lui rendaient la santé. Ses serviteurs s'empressèrent d'exécuter ses ordres; mais l'un d'eux, nommé Arcadius, et intendant de sa maison, s'efforçait de l'arrêter, lui disant : « Vous avez prodigué aux médecins une grande partie de votre fortune, et vous n'en avez retiré aucun soulagement; il en sera de même de l'homme que vous allez consulter; vous l'enrichirez, et il ne vous sera d'aucun secours ». Ainsi parlait Arcadius, et soudain, par un châtiment visible du ciel, il se sentit atteint de la même infirmité que Calfagie éprouvait. Celle-ci n'en devint que plus ardente à espérer sa guérison; elle voulut donc devancer son escorte et se mettre immédiatement en route. Arrivée en la ville d'Angoulême, elle se fit conduire vers le saint évêque, et se jetant à ses pieds, lui dit : « Ausone, serviteur de Dieu, je vous demande le baptême ».

Touché de ces paroles, et admirant dans cette jeune patricienne l'action de la grâce, saint Ausone lui répondit : « Si vous croyez du fond du cœur, le Seigneur exaucera votre demande ». Alors Calfagie reprit : « Je crois au Dieu tout-puissant qui a créé le monde : je crois en Jésus-Christ fils du Dieu vivant, que les Juifs ont crucifié, et qui est ressuscité le troisième jour ». Une profession de foi si nette et si précise parut suffisante au saint évêque, qui se faisant apporter de l'eau, baptisa la noble catéchumène au nom de la sainte et auguste Trinité. Mais la vertu du sacrement ne purifia

pas seulement son âme ; elle se répandit aussi sur son corps, car Calfagie fut à l'instant guérie de son infirmité, et elle disait à haute voix : « Je vous glorifie, Seigneur, vous qui, par votre serviteur Ausone, m'avez rendu la santé, et qui par le saint baptême avez illuminé mon âme des clartés de la foi ». En ce moment on vit arriver Arcadius avec les autres serviteurs qui le soutinrent pour l'aider à descendre du char, car son mal augmentait en violence ; et ils le conduisirent à saint Ausone. « Serviteur de Dieu », dit alors Calfagie, « je vous demande humblement, que par le mérite de vos prières, vous guérissiez Arcadius, mon intendant, de même que vous avez naguère rendu la vue à un aveugle ». Telle fut la prière qu'accueillit le silence de la foule, et l'attente d'un second miracle. Cette attente ne devait pas être trompée, car le pieux évêque, ému de compassion pour cet infortuné, lui dit : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Arcadius, soyez guéri de votre infirmité ». A ces mots, l'intendant se redressa plein de santé, et sur un signe de Calfagie, courut prendre et déposer aux pieds d'Ausone les sommes d'or et d'argent qu'il avait apportées. Mais le saint pontife ne voulut les recevoir que pour les faire distribuer aux pauvres par les mains de Césaire, son archidiacre.

A la suite de ce récit, les actes de saint Ausone nous apprennent qu'après une grave et sérieuse épreuve, il donna à Calfagie le voile sacré des vierges, et que Caligie, dont nous avons raconté la miraculeuse guérison, le reçut également, ainsi que plusieurs autres émules de leur vie de prières et de bonnes œuvres. On sait que l'Eglise a toujours entouré de ses pompes et de ses bénédictions solennelles la cérémonie d'une consécration religieuse, et quoique tout détail nous fasse ici défaut, nous pouvons bien affirmer que dans cette circonstance le pieux évêque n'oublia rien de ce qui était propre à en rehausser l'éclat, et à mieux faire comprendre le mérite de ce sacrifice. Du reste, dans ces premiers temps, et jusqu'au IVe siècle, les vierges chrétiennes demeuraient dans la maison paternelle, n'en sortant que pour aller à l'église, où elles avaient une place séparée, ou pour s'appliquer, conduites par les plus âgées, aux œuvres extérieures de la charité, comme à visiter et soulager les malades et les prisonniers, à nourrir les pauvres, à recueillir et instruire les orphelins et les enfants, à servir les étrangers et ensevelir les morts. Telles furent donc sous la sage direction de saint Ausone, les occupations de ces pieuses vierges, et Calfagie placée à leur tête les maintenait dans la ferveur et les dirigeait dans le service de Dieu et du prochain.

C'est ici le dernier fait que les actes du bienheureux évêque nous rapportent touchant son ministère apostolique, et ils passent immédiatement au récit de son martyre. La cité d'Angoulême avait pour gouverneur, disent-ils, un homme dont ils taisent le nom, mais qui, violent et farouche, était de plus personnellement animé contre saint Ausone. Quels étaient les motifs de cette haine ? L'histoire ne nous les a point fait connaître ; et elle nous dit seulement que le pieux évêque, pour détourner sur la tête du pasteur un orage qui menaçait le troupeau entier, résolut de s'offrir en victime. Il se présenta donc de lui-même devant le tribunal du gouverneur, et alors s'établit entre eux le dialogue suivant : — Ausone. — Me voici, moi qui ai attiré ta colère sur ce peuple innocent : assouvis ta fureur par ma mort. — Le gouverneur. — C'est donc toi qui débites les fables impies de la religion du Christ, toi qui résistes à mes ordres, et qui as infatué une plèbe ignorante de sa croyance en ton Dieu. — Ausone. — Je suis chrétien et évêque, je confesse un seul et vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre. C'est lui seul que

nous servons, nous qui sommes chrétiens, et que nous prions jour et nuit pour nous-mêmes, pour vous, ô prince, et pour tous les hommes. — Le gouverneur. — Persévères-tu dans ton impiété? — Ausone. — La bonne volonté qui vient de Dieu, ne peut changer. — Le gouverneur. — Adore les dieux immortels. — Ausone. — Je n'en ferai rien. — Le gouverneur. — Alors tu mourras. — Ausone. — Fais ce que tu voudras.

Voyant donc l'invincible fermeté du saint évêque, le gouverneur le condamna à avoir la tête tranchée; et la sentence fut exécutée le soir du même jour, devant une des portes de la cité et au lieu où s'élève aujourd'hui l'église Saint-Martial. A la faveur des ténèbres les fidèles recueillirent pieusement le corps de leur père et pasteur, et le déposèrent religieusement dans un tombeau qui ne tarda pas à être célèbre par de nombreux miracles. Mais aucun récit ne nous en a été conservé; nous savons seulement qu'une église et puis un monastère de vierges furent bâtis au-dessus de ce sépulcre glorieux, et que le corps de saint Ausone reposait sous le maître-autel avec ceux de saint Aptone et de saint Césaire. Ces reliques vénérées de tous furent l'objet de plusieurs translations dont la plus solennelle eut lieu le 30 mars 1118, durant l'épiscopat de Gérard, légat du Saint-Siége pour les provinces ecclésiastiques de Tours, de Bourges, de Bordeaux et d'Auch. Aujourd'hui encore l'église d'Angoulême célèbre chaque année la mémoire de cette translation. Mais en l'année 1562, les guerres de religion amenèrent la destruction de l'église et du monastère, ainsi que la profanation des corps saints qu'ils renfermaient. A peine put-on dérober au bûcher quelques ossements que les religieuses de Saint-Ausone déposèrent dans le nouveau monastère qu'elles se construisirent sur la place Beaulieu, et dont le lycée occupe aujourd'hui l'emplacement. Ces restes précieux ont eux-mêmes été dispersés en 1793, et il n'en reste dans le trésor de la cathédrale que quelques faibles fragments. Quant à l'église, elle n'a été reconstruite sur les fondements de l'ancienne qu'en l'année 1864, et c'est Mgr Charles-Antoine Cousseau, évêque d'Angoulême, qui, le 4 décembre, en bénit solennellement la première pierre. Les vierges chrétiennes qui veillaient sur le tombeau de saint Ausone, ont, elles aussi, repris leur garde d'honneur et de psalmodie sacrée, non pas, il est vrai, en la personne des religieuses bénédictines, qui avaient continué la pieuse succession des Caligie et des Calfagie, mais en celle des Filles de la Croix qui ont un nombreux pensionnat dans le faubourg Saint-Ausone, et des Filles du Carmel qui sont venues, il y a quelques années, planter leur tente près de ces mêmes lieux.

L'église d'Angoulême célèbre le 22 mai la fête de saint Ausone, et ce jour est celui qu'assigne à son martyre le bréviaire des Bénédictines, imprimé en 1606, et reproduit d'un ancien office dont un manuscrit remontait au commencement du XI[e] siècle. C'est aussi la tradition qu'adopta, et que fixa définitivement, en 1633, Mgr Antoine de La Rochefoucauld, évêque d'Angoulême, dans le propre des Saints du diocèse.

On peut représenter saint Ausone guérissant Caligie, la sœur du gouverneur d'Angoulême, ou la riche gallo-romaine, Calfagie et son intendant. Son attribut est naturellement le glaive, ou bien encore la hache.

AUTRES SAINTS DE L'ÉGLISE D'ANGOULÊME.

Les autres Saints, qui sont particuliers à l'église d'Angoulême, sont :

Saint Césaire, archidiacre de Saint-Ausone (29 janvier). Il avait un office propre dans le Bréviaire des Bénédictines.

Saint Amand de Boixe (1[er] mars). Ce Saint, natif de Bordeaux, fut attiré à Angoulême par la

grande sainteté de vie de saint Cybard, auprès duquel il eût voulu se fixer. Mais celui-ci lui conseilla de choisir pour lieu de sa retraite un lieu désert et sauvage, et nommé alors Buxia, aujourd'hui Boixe. Saint Amand, déférant à ce conseil, se retira donc dans cette solitude, où plusieurs personnes l'ayant prié de les recevoir sous sa conduite, il bâtit pour elles un monastère que les comtes d'Angoulême enrichirent successivement de leurs libéralités, et qui donna naissance au bourg qui porte le nom du saint fondateur.

Après la mort de saint Amand, qui arriva en 600, son monastère embrassa la Règle de saint Benoît, sous laquelle il subsista jusqu'en 1792. Quant à l'église, commencée par Arnault, comte d'Angoulême, en 958, elle ne fut achevée qu'en 1170, et consacrée le 15 novembre de la même année par Bernard, archevêque de Bordeaux, assisté des évêques de Périgueux, de Poitiers, de Saintes et d'Angoulême. L'abbaye de Saint-Amand de Boixe dépendait très-anciennement de l'église Saint-Pierre d'Angoulême.

Saint Sauve, évêque d'Angoulême, et saint Supère ou Exupère[1], son compagnon, martyrs (26 juin). Le Père Longueval dit que ces deux Saints, étant allés prêcher à Valenciennes, y furent mis à mort par un seigneur nommé Winegard, vers l'an 801. Charlemagne, ayant appris ce meurtre, en punit l'auteur, et fit enterrer honorablement les corps des deux martyrs.

Dans ces dernières années, une église a été bâtie en leur honneur dans le diocèse de Cambrai.

Saint Cybard (1er juillet). Voir sa vie à cette date.

Saint Aptone (26 octobre). Voir sa vie donnée en ce jour par les Bollandistes.

Saint Bénigne (3 novembre). On a cru longtemps que c'était saint Bénigne de Dijon, mais Mgr Cousseau estime que ce serait Bénigne, successeur de Dyname sur le siége d'Angoulême, vers l'an 453, et dont le tombeau fut retrouvé, sous des ronces, dans une campagne de la Touraine, sous l'épiscopat de saint Grégoire. Chassé d'Angoulême par les Visigoths ariens et poursuivi jusque dans sa retraite, il périt sous leurs coups. Son corps, rapporté dans la cathédrale d'Angoulême, fut déposé d'abord dans une crypte, sous le sanctuaire, et puis dans un magnifique reliquaire jusqu'en l'année 1562, où il fut brûlé par les protestants.

Calfagie, honorée comme Sainte par les Bénédictines de Saint-Ausone (le 13 août), était aussi fêtée par le clergé d'Angoulême ; mais Mgr Régnier, évêque d'Angoulême, et aujourd'hui archevêque de Cambrai, a rayé son nom du catalogue des Saints, parce qu'il n'a trouvé aucun monument bien authentique de ce culte.

Cette intéressante vie de saint Ausone nous a été fournie par M. l'abbé Duchassaing, chanoine à Angoulême.

SAINTE JULIE, VIERGE ET MARTYRE,

PATRONNE DE LA CORSE

Ve siècle[2].

> La vierge pense à ce qui est dû au Seigneur et s'occupe à être sainte de corps et d'âme. *I Cor.*, VII, 34.

La vertu a des charmes si puissants, qu'elle se fait aimer de ses ennemis mêmes : nous en allons voir une nouvelle preuve dans la vierge Julie, une des plus illustres martyres de l'Eglise. Cette vierge était à Carthage, en Afrique, lorsque, par un juste jugement de Dieu, cette ville, si célèbre dans l'antiquité et longtemps la rivale de Rome pour la souveraineté du monde, fut surprise par Genséric, roi des Vandales, le 19 octobre 439. Ce prince, non content d'enlever aux Africains ce qu'ils possédaient, les fit tous captifs, sans avoir égard ni à l'âge, ni au sexe, ni à la condition des personnes; sainte Julie, qui appartenait à une famille patricienne, se trouva enveloppée dans ce malheur, et devint l'esclave d'un païen nommé Eusèbe, natif de Syrie,

1. On écrit encore Supice, Super, Supery, suivant les pays.

2. « Il nous plairait assez », disent les Bollandistes, t. v de mai, p. 169, nouv. éd., « de placer le martyre de sainte Julie à l'époque de l'invasion des Perses, qui s'emparèrent de Carthage en 626. Son maître était probablement un Sarrasin de Palestine, auquel les Perses la vendirent en regagnant leur pays, et que le rédacteur des Actes aura pris pour un païen polythéiste, ne faisant pas la différence qui existe entre ces derniers et les infidèles monothéistes. L'île de Corse était entièrement chrétienne au VIIe siècle; mais rien n'empêche de penser que le cap Corse servait de repaire aux pirates sarrasins ».

mais fixé en Afrique. Comme elle était parfaitement bien instruite des maximes du christianisme, et qu'elle savait la leçon que le prince des Apôtres fait aux serviteurs et aux servantes d'être soumis à leurs maîtres, non-seulement lorsqu'ils sont bons et modestes, mais aussi lorsqu'ils sont d'une humeur fâcheuse et difficile ; elle s'acquittait si bien de son devoir, et avait tant de soin du ménage, que son maître n'avait point sujet de s'en plaindre : au contraire, voyant qu'après son ouvrage elle s'appliquait à l'oraison et à la lecture, et qu'elle mortifiait son corps par des jeûnes et des veilles continuelles, il en avait compassion et l'exhortait à se ménager un peu. Mais l'amour de Dieu et le désir de souffrir pour sa gloire l'empêchèrent de rien relâcher de ses austérités, et il n'y avait que le dimanche, à cause de la résurrection de Notre-Seigneur, qu'elle prenait un peu plus de nourriture.

Eusèbe, dont l'emploi était de négocier en divers pays, s'embarquant pour porter des marchandises dans les Gaules, mena avec lui son esclave. Lorsque son vaisseau fut près de la Corse, il le fit approcher de la pointe septentrionale, appelée aujourd'hui Cap-Corse [1], et débarqua. Il se joignit aux habitants du pays, qui célébraient une fête en l'honneur de leurs dieux, et qui allaient leur sacrifier un taureau.

Julie se tint à l'écart pour ne point participer à cette cérémonie ; elle ne put même s'empêcher de déplorer hautement l'impiété et l'extravagance des païens. Félix, gouverneur de l'île, eut bientôt été instruit de la liberté généreuse avec laquelle elle s'était expliquée. Il demanda au marchand quelle était cette femme qui osait ainsi parler contre les dieux. Eusèbe lui dit que c'était une chrétienne qu'il n'avait jamais pu déterminer à changer de religion ; qu'au reste, il la trouvait très-fidèle et très-exacte à son devoir, et que jamais il ne prendrait sur lui de la renvoyer.

Félix proposa à Eusèbe de la lui livrer, et lui offrit en échange quatre de ses meilleures esclaves. « Tout votre bien », répondit celui-ci, « ne suffirait pas pour payer ce qu'elle vaut ; je sacrifierais ce que j'ai de plus cher et de plus précieux pour la conserver ». Félix n'en resta point là ; il invita Eusèbe à manger avec lui et donna des ordres pour qu'on l'enivrât. Lorsqu'il le vit endormi, il envoya chercher Julie, et lui dit que si elle voulait offrir un sacrifice aux dieux, il se chargeait de la faire mettre en liberté. La Sainte rejeta cette proposition avec horreur. « Je suis libre », répondit-elle, « tant que je sers Jésus-Christ, et quelque chose qui puisse m'arriver, jamais je n'achèterai la liberté par une lâche apostasie ». Le gouverneur, qui se crut bravé par une réponse aussi hardie, commanda d'abord qu'on lui frappât les joues de plusieurs soufflets qui lui ensanglantèrent la bouche et tout le visage. Ensuite il la fit tirer inhumainement par les cheveux, et fouetter avec tant de barbarie, que son corps en était tout déchiré. Enfin, il la fit attacher à une croix, afin qu'elle finît sa vie par le même supplice que son Dieu et son Epoux avait fini la sienne. Julie en eut une joie extrême, et regarda comme plus glorieux pour elle de monter sur ce gibet que sur le premier trône du monde. La croix fut en effet l'instrument de son bonheur, et elle lui servit de degré pour monter plus facilement dans le lieu du repos éternel. Son âme sortit de son corps sous la figure d'une colombe : marquant ainsi qu'au milieu des tentations du monde et des dangers d'une condition servile, elle avait conservé sa chasteté inviolable. Eusèbe à son réveil ayant appris ce qui s'était passé, n'osa demander vengeance : il avait besoin de l'appui du gouverneur pour son commerce !

1. Dans les Actes de la Sainte, il semble que *caput Corsicæ* désigne une ville, et non pas précisément un cap. Cf. *Souvenirs de l'église d'Afrique*.

Après son illustre martyre, des anges avertirent des religieux qui demeuraient en l'île Gorgone ou Marguerite, de se transporter en Corse, pour en enlever son précieux corps. Ils montèrent aussitôt sur mer, arrivèrent à l'île qui leur avait été marquée ; et, ayant encore trouvé ce corps pendu à la croix, ils le détachèrent et l'apportèrent à leur monastère. Mais, dans la suite du temps, Arize ou Arse, femme de Didier, roi des Lombards, fit bâtir dans Brescia, ville d'Italie, une église magnifique, où elle fit transférer ses ossements (766). La Corse a aujourd'hui pour patronne l'illustre patricienne de Carthage. Elle est encore particulièrement honorée à Brescia, et à Bergame dans l'Italie septentrionale.

La *colombe* qui sort de sa bouche et prend son vol vers le ciel pour indiquer le départ de son âme, le *crucifix* qu'on lui met en main ou la *croix* à laquelle elle est attachée, pour signifier son supplice, sont les attributs de sainte Julie dans les arts.

Telle est l'histoire abrégée de cette illustre Martyre d'après ses Actes, publiés par Dom Ruinart. Les exemples de sa fidélité, de sa chasteté et de son courage invincible à supporter les tourments pour la cause de la foi, doivent servir d'une grande instruction à toutes les servantes chrétiennes.

LA BIENHEUREUSE RITE DE CASCIA, VEUVE,

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

1456. — Pape : Calixte III. — Empereur d'Allemagne : Frédéric III, d'Autriche.

Quia qui passus est in carne desiit a peccatis.
Pour ne point pécher, il faut savoir souffrir en sa chair. *I Pet.*, IV, 1.

La Roche Porena est un lieu du duché de Spolète, en Ombrie, dépendant de la petite ville de Cascia. Ce lieu était au quatorzième siècle la résidence habituelle de deux époux très-vertueux, déjà avancés en âge, et n'ayant pas d'enfants. Leurs vœux et leurs prières furent assez efficaces pour obtenir enfin une fille, qui fut nommée Marguerite au baptême, et que l'on s'accoutuma ensuite à appeler Rite, par abréviation. Ce fut une enfant de bénédiction, prévenue, dès ses plus jeunes années, de précieuses faveurs du ciel. Son respect pour les auteurs de ses jours, ses vertus solides, à un age où, d'ordinaire, on se met peu en peine de les acquérir, son mépris pour les jeux puérils et les vaines occupations des autres jeunes personnes la rendirent bientôt un modèle de perfection. Dès l'âge de douze ans, elle résolut de se consacrer au Seigneur par le vœu de chasteté ; mais ses parents, qui se trouvaient près du terme de leur carrière, exigèrent qu'elle s'engageât dans le mariage avant qu'elle les perdît. Rite se soumit à leurs volontés, et Dieu, qui voulait sans doute que son exemple servît de leçon aux femmes chrétiennes qui ont des maris fâcheux, permit qu'elle fût unie à un homme d'un caractère féroce, et qui était la terreur de son canton. Elle sut tellement l'adoucir, qu'elle vécut en paix avec lui, l'espace de dix-huit ans, et qu'elle finit par le rendre non-seulement traitable, mais même soumis de cœur à la loi de Dieu. Cet homme ayant été tué par des ennemis, elle pria pour eux, et empêcha deux fils qu'elle avait de venger

la mort de leur père. Ces deux jeunes gens étant morts quelque temps après, Rite, dégagée de tous les liens qui l'attachaient à la terre, songea sérieusement à quitter le monde et à se consacrer au Seigneur dans un monastère. Persuadée que telle était la volonté de Dieu à son égard, elle se rendit à Cascia, et, se présentant au couvent de Sainte-Marie-Madeleine, elle sollicite la faveur d'y être reçue. L'usage de cette maison n'était pas qu'on y admît des veuves ; aussi Rite, ayant à trois diverses reprises présenté sa demande, les trois fois elle fut refusée ; mais saint Jean-Baptiste, saint Augustin et saint Nicolas de Tolentino vinrent à son secours. Une nuit que, prosternée, elle exhalait son âme dans la prière, ces trois saints protecteurs lui firent entendre leur voix, l'enlevèrent à travers les airs et l'introduisirent, les portes closes, dans la solitude après laquelle Rite soupirait. Converties par ce miracle, les religieuses l'accueillirent avec bienveillance et l'admirent dans leur société. La Bienheureuse, au comble de tous ses vœux, alla vendre tous ses biens, en distribua le prix aux pauvres et rentra ensuite au couvent, où elle s'engagea par la profession solennelle. Devenue l'épouse d'un Dieu crucifié, elle se crucifia aussi par les plus rigoureuses pratiques de la mortification. Les jeûnes, le cilice et la discipline n'avaient rien qui pût l'effrayer. Elle ne mangeait qu'une fois le jour et ne prenait que du pain et de l'eau pour toute nourriture. Elle disait que le meilleur moyen de se délivrer des tentations contre la pureté était de ne pas s'occuper de son corps et de n'avoir pour lui aucune compassion. Son obéissance à ses supérieurs égalait son ardeur pour la pénitence, et pendant assez longtemps, pour obéir à son abbesse, qui voulait éprouver sa vertu, elle alla, sans se plaindre, arroser chaque jour, avec fatigue, un morceau de bois sec qui se trouvait dans le jardin du couvent.

Une âme si mortifiée et si obéissante ne pouvait manquer d'être très-agréable à Dieu, et d'en recevoir de précieuses faveurs. Rite posséda bientôt le don d'oraison et se livrait sans cesse à ce saint exercice. La passion de Notre-Seigneur et les tourments qu'il a soufferts étaient l'objet habituel de sa méditation, depuis minuit jusqu'au lever du soleil. Elle s'en occupait avec tant d'attention, qu'elle fondait en larmes, et qu'elle paraissait près de succomber à la vivacité de sa douleur. On rapporte qu'un jour, après avoir entendu un sermon sur les souffrances de Jésus-Christ, prêché par Jacques de la Marche, célèbre missionnaire franciscain, Rite s'étant retirée dans sa cellule pour en occuper son esprit et demandant au Sauveur la grâce de partager ses douleurs, elle sentit les pointes d'une couronne qui lui fit une plaie incurable, de laquelle sortait un pus d'odeur infecte, et qu'elle eut à supporter le reste de ses jours. Il n'y eut que dans une circonstance où cette sainte femme fut momentanément délivrée de sa pénible infirmité. Il s'agissait du voyage de Rome, que les autres religieuses devaient faire, à l'occasion du jubilé universel. La prieure, pour cette raison, ne voulait pas qu'elle y allât ; mais Rite guérit aussitôt et put ainsi satisfaire son pieux désir. En revenant au monastère, la plaie reparut de nouveau et d'une manière si affreuse, qu'il en sortait des vers. Afin de ne pas incommoder ses compagnes par sa présence, elle se tenait à l'écart, vivait solitaire et passait quelquefois quinze jours de suite sans parler à personne, ne s'entretenant qu'avec Dieu. Sa patience dans cet état aussi douloureux qu'humiliant la rendit de plus en plus agréable au Seigneur, qui lui accorda le don des miracles. Une femme de Cascia, qui avait sa fille malade, s'étant adressée à la Bienheureuse pour la recommander à ses prières, trouva cette enfant guérie lorsqu'elle rentra chez elle. Ce prodige et d'autres que Rite opéra la ren-

dirent célèbre, et l'on venait la visiter des contrées même les plus éloignées. Elle recevait toutes ces visites avec charité, et nul de ceux qui la voyaient ne sortait d'auprès d'elle qu'elle ne l'eût consolé et édifié.

Une maladie qui dura quatre ans, vint achever de purifier la servante de Dieu, par la résignation qu'elle montra au milieu de ses souffrances; elle ne prenait presque aucune nourriture, et ses sœurs, qui en étaient surprises, croyaient que c'était plutôt la sainte Eucharistie que les aliments matériels, qui la soutenait. Lorsqu'elle se sentit près de sa fin, elle demanda les derniers Sacrements; après les avoir reçus, elle exhorta ses sœurs à la fidèle observance de leur Règle; puis, ayant mis ses mains en croix et l'abbesse lui ayant donné sa bénédiction, elle expira tranquillement le 22 mai 1456. Son corps devint beau à l'instant de son bienheureux trépas, et la plaie du front, qui jusqu'alors était horrible, parut brillante au même moment. Une grande multitude assista à ses obsèques, et bientôt l'on commença à l'invoquer. Plusieurs miracles ayant prouvé le pouvoir de Rite auprès de Dieu, le pape Urbain VIII la mit au rang des Bienheureux, le 11 octobre 1627.

Une vieille peinture, qui se trouvait autrefois dans l'église des Augustines de Cascia, rappelait les principales circonstances de sa vie : son introduction dans le couvent par les trois Saints ses protecteurs; sa prise d'habit; la part qu'elle eut à la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, au moyen de la plaie qui marqua son front en forme de couronne : des rayons partaient d'un crucifix et aboutissaient à sa tête; sa mort : les religieuses, ses sœurs, sont en prière autour de son lit; son tombeau et le concours des pèlerins, qui le visitent[1]. — Mais l'attribut principal de sainte Rite, ce sont avec les rayons du crucifix qui vont marquer son front, les fleurs et les fruits que Dieu accorda miraculeusement à sa servante dans sa dernière maladie. Une de ses parentes, qui l'était venue voir, lui demanda s'il ne serait pas possible de lui apporter quelque chose qui lui ferait plaisir. — « Oui », répondit la Bienheureuse, « des figues et des roses ». Or, on était au mois de janvier, et l'on prit cette demande pour un effet du délire. La parente étant retournée chez elle, fut bien étonnée de trouver figues et roses dans son jardin : elle s'empressa de les cueillir et de venir les apporter à la bienheureuse Rite. On a prétendu aussi que des abeilles vinrent voltiger autour de sa tête pendant qu'elle était au berceau; mais ces abeilles doivent être le symbole des piqûres que les rayons du crucifix laissèrent sur sa chair.

La bienheureuse Rite de Cascia est patronne d'une petite église de Rome, située au pied du Capitole. Le jour de la fête patronale, à la messe, communient les jeunes filles dotées par la corporation des *pizzicaroli*, charcutiers. Les visiteurs reçoivent des boutons de roses bénits, en souvenir de la floraison de roses que Dieu accorda miraculeusement en hiver aux prières de la Sainte.

On invoque cette Bienheureuse contre la petite vérole. Ce patronage a sans doute sa raison d'être dans la plaie maligne qui affligea la servante de Dieu et marqua son front pendant la dernière partie de sa vie.

Voyez la Vie écrite en italien par Augustin Cavalucci, et insérée dans le recueil des Bollandistes, t. v de mai, et le *Propre* des Ermites de Saint-Augustin, imprimé à Paris en 1771. — Alban et Charles Butler, édition de Bruxelles, *Parfums de Rome*, etc.

1. *AA. SS.*, au 22 mai.

SAINTE QUITÈRE OU QUITTERIE, VIERGE.

Quitterie était fille d'un prince de la province de Galice, en Espagne. Baptisée à l'insu de ses parents, de bonne heure elle connut les mystères et les dogmes, et pratiqua les vertus de la religion chrétienne; elle fit même à Jésus-Christ l'offrande de sa virginité. Bientôt invitée par son père infidèle à s'engager dans les liens du mariage, elle conçut des craintes pour sa foi, ainsi que pour son vœu, et, quittant la maison paternelle, elle se retira dans une vallée solitaire nommée Aufragle. Son père, apprenant sa fuite, envoya des hommes armés, avec l'ordre de mettre sa fille à mort, si elle ne consentait pas à abjurer sa religion et à contracter l'union qu'il lui proposait. Quitterie demeura fermement attachée à sa foi comme à sa résolution de garder sa virginité, et les satellites exécutant l'ordre de leur maître cruel, lui tranchèrent la tête. Son corps fut enseveli par les chrétiens près de la ville d'Aire, qui se glorifie de l'avoir pour patronne. On l'invoque ordinairement contre la rage : c'est pourquoi on la représente tenant en laisse un chien qui tire la langue. A Alenquer, en Portugal, on donne aux chiens enragés du pain trempé dans de l'huile de la lampe qui brûle devant son image.

Bien que ses reliques aient été jetées au vent par les hérétiques, son sépulcre est toujours honoré. Son culte est très-populaire en Espagne et dans le midi de la France; elle est patronne de plusieurs paroisses et titulaire d'un très-grand nombre d'églises. A Périgueux, elle était titulaire de l'église des Dominicains, et à sa fête on faisait une grande procession autour de la ville. A Moissac, elle était patronne secondaire de l'abbaye et de la ville à cause de sa miraculeuse intervention contre les ennemis qui furent chassés le 22 mai, jour de sa fête. La plupart des diocèses du Midi font son office. L'évêque d'Aire, de Gascogne, où la Sainte fut martyrisée, était appelé l'évêque de sainte Quitterie [1].

Sainte Gemme, sœur de sainte Quitterie, est honorée au diocèse d'Auch, au 20 juin. Elle est titulaire de quelques églises.

Propre de Bordeaux et Notes locales fournies par le T. R. P. Carles du Calvaire de Toulouse.

SAINT LOUP, ÉVÊQUE DE LIMOGES (640).

Loup, prêtre d'une sainte vie, gardien fidèle du tombeau de saint Martial, dut à un miracle d'être élevé sur le siége de Limoges. Le clergé et le peuple de cette ville étaient indécis pour le choix du personnage qui remplacerait leur évêque décédé. Après des prières que l'on fit au tombeau du bienheureux apôtre Martial, on décida que Loup et un autre prêtre seraient envoyés au roi, qui choisirait celui qui lui plairait.

Loup, qui ne se distinguait ni par sa noblesse, ni par l'éclat de ses vêtements, ne pénétra pas facilement jusqu'au roi. Mais le fils du roi Clotaire étant malade, il arriva que la reine, après un jeûne de trois jours, fut avertie d'avoir recours à Loup, afin qu'il guérît le prince malade par ses prières : effectivement, l'homme de Dieu célébra le saint sacrifice, et le jeune homme recouvra la santé. Le roi, touché de ce miracle, fit tomber son choix sur Loup, et il le renvoya comblé de présents.

Le nouvel évêque ne trompa point les espérances qu'on avait conçues à son sujet. Son élévation accrut encore sa sainteté. Il donna son consentement à la fondation de l'abbaye de Solignac par saint Eloi. Il accorda sa signature à saint Eloi pour cette affaire, en même temps que d'autres évêques. Il décéda le 22 du mois de mai, glorieux par ses miracles. Son corps fut enseveli dans la basilique de Saint-Martial. Gérald, évêque de Limoges, le leva de terre en 1158 et le transféra dans l'église de Saint-Michel-des-Lions, où il est encore aujourd'hui très-religieusement conservé.

Propre de Limoges.

1. *Catalogus Sanctorum et Sanctarum,* aux notes.

SAINT BOETIAN, SOLITAIRE A PIERREPONT (668).

Boëtian, compagnon de saint Gobain et disciple de saint Fursy, était un noble Irlandais. Il se retira à Pierrepont, village situé à quinze kilomètres de Laon (Aisne). La vie pauvre et austère qu'il mena dans sa solitude donnait de l'autorité à ses discours; mais quelques barbares irrités de la liberté avec laquelle il s'élevait contre leurs vices, le tuèrent le 22 mai 668. Ses reliques furent recueillies avec soin et placées dans l'église du village qui l'adopta pour patron. Douze chanoines desservaient cette église. La crainte des Normands les obligea au IXe siècle de se réfugier en l'abbaye de saint Vincent de Laon et ils emportèrent avec eux le corps de saint Boëtian; mais ils revinrent ensuite à Pierrepont où l'évêque Didon avait fait bâtir un château fort pour y garder les reliques du Saint dans une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Ce château fut occupé jusqu'au XIIIe siècle par des seigneurs alliés des comtes de Rethel et de Roucy. Lorsque le château eut été ruiné, le Chapitre des chanoines de saint Boëtian s'éteignit, et les restes du Saint furent transportés en l'église paroissiale contiguë au château. — La révolution française, qui a profané ou détruit tant de reliques, n'a pas porté ses mains sacriléges sur celles de saint Boëtian. L'église de Pierrepont les vénère encore aujourd'hui (1872) renfermées dans une châsse dans laquelle on distingue très-bien la tête. Le reste du corps est enveloppé dans un voile de soie. Les pièces authentiques sont renfermées dans une boîte de fer-blanc. — Saint Boëtian est surtout invoqué pour la guérison des petits enfants malades ou qui ont de la peine à commencer à marcher. Il est l'objet d'un pèlerinage. Les fidèles des paroisses voisines viennent vénérer ses reliques le jour de sa fête, le 22 mai, et pendant toute la neuvaine.

Henri Congnet, doyen du chapitre de Soissons; D. Lelong.

S. AIGULFE, VULGAIREMENT S. AOUT [1], ÉV. DE BOURGES (835).

Ce Saint commença dès l'enfance à donner, par sa piété et par ses vertueuses inclinations, l'espoir qu'il parviendrait à une sainteté éminente. Elevé avec soin dans les lettres humaines et divines, il conserva, grâce, en partie du moins, à ces connaissances, la pureté des mœurs, et se consacra particulièrement au service de Dieu. Lorsqu'il se vit en état de choisir un genre de vie, il quitta le monde pour suivre Jésus-Christ. Il se retira dans une solitude, où il se donna tout entier aux exercices de la pénitence et de la prière, et à la méditation des saintes Ecritures. Il s'étudiait à imiter, autant qu'il lui était possible, la conduite du prophète Elie et celle de saint Jean-Baptiste, par ses grandes abstinences et son éloignement du commerce des hommes. Mais Dieu, qui en devait faire un exemple pour son peuple, ne voulut pas qu'une vertu si rare demeurât toujours cachée. L'éclat de son mérite le fit connaître et attira vers lui beaucoup de personnes qui venaient se recommander à ses prières ou recevoir ses instructions. Le siége archiépiscopal de Bourges étant venu à vaquer, vers l'an 811, par la mort d'Ebroin, que d'autres appellent Elbon ou Elboin, Aigulfe fut élu à l'unanimité des suffrages. Il refusa longtemps de quitter la douceur et l'obscurité de sa solitude; enfin, après de longues instances, il se laissa traîner plutôt qu'il n'alla où on l'appelait. Lorsqu'il fut sacré, il s'appliqua à remplir tous les devoirs de ce sublime ministère, avec la même ardeur et la même fidélité qu'il apportait au service de Dieu dans les exercices de la solitude.

Nous ne connaissons rien sur le commencement de cet épiscopat, que par l'éloge qu'en fit Théodule, évêque d'Orléans, dans sa prison d'Angers. Le Saint continua de conduire son peuple dans le vrai chemin du ciel, et par ses exemples, et par ses instructions, veillant sans cesse sur lui-même et sur le troupeau qui lui était confié. Ces soins s'étendirent aussi sur les villes soumises à sa métropole, dont la primatie était qualifiée du titre de patriarcat. Il assista, l'an 829, au concile de Toulouse, l'un des quatre qui se tinrent cette année dans les principales villes du royaume, pour remédier aux désordres qui avaient attiré la colère de Dieu sur la France, alors désolée par les fléaux de la famine, de la peste et d'autres malheurs. Lorsque plusieurs prélats du

1. On l'appelle encore *saint Au, saint Hou, saint Ayoul, saint Ayeul.* On le nomme en latin *Agiulfus, Aygulphus, Aiulphus.*

royaume, oubliant ce qu'ils devaient à leur prince légitime, Louis le Débonnaire, embrassèrent inconsidérément la révolte de ses fils, Aigulfe ne se laissa point entraîner par ce mauvais exemple. Ebbes, évêque de Reims, qui, abusant de sa débonnaireté et de sa soumission à l'Eglise, avait osé dégrader ce prince, fut enfin obligé de se déclarer coupable. Il choisit le saint évêque de Bourges pour l'un de ses juges dans le concile de Thionville, où les prélats se trouvèrent, au commencement du Carême de l'an 835, pour son affaire et celle des autres rebelles, après avoir remis solennellement la couronne sur la tête de l'empereur, à Metz, le dimanche qui précédait le jeûne des quarante jours.

Aigulfe ne put s'empêcher de condamner la conduite de ce confrère et de travailler à sa déposition avec les autres. Il revint à son église avant Pâques, mais la consolation qu'elle eut de le revoir ne fut pas de longue durée, car il mourut le 22 mai suivant, le samedi qui précédait les litanies des Rogations, après vingt-quatre ans d'épiscopat. Le lieu de sa mort fut une solitude de son diocèse, où il s'était retiré pour se recueillir. Il y fut enterré, et l'on a depuis bâti sur son tombeau une église de son nom, siége d'une paroisse dans l'archiprêtré de Châteauroux. On transporta quelques-unes de ses reliques dans la Champagne et dans les Pays-Bas. Jean de Suilli, archevêque de Bourges, fit une translation solennelle de son corps dans l'église même de sa sépulture, le dimanche 16e jour d'avril, de l'an 1279, et il en fit dresser un procès-verbal qu'il enferma dans la châsse. L'archevêque Roland Hébert, voulant visiter ces reliques, l'an 1623, fit ouvrir la châsse en sa présence, le 22 de mai, jour de sa fête, et y trouva le titre de sa translation, où il était qualifié de *Martyr,* sans qu'on en sache la raison.

Cf. *Acta Sanctorum,* Baillet, etc.

LA BIENHEUREUSE HUMILITÉ DE FLORENCE (1310).

Rosana, qui s'appela plus tard sœur Humilité, était née à Faenza, dans la Romagne. Son noble père, le signor Altimonte, et sa non moins noble mère, la signora Rachilda, virent avec peine leur enfant mépriser de bonne heure les belles robes et les atours dont la vanité féminine se repaît si volontiers.

L'empereur Frédéric Barberousse ayant mis garnison à Faenza, un des officiers de son armée fut séduit par la beauté de Rosana et demanda sa main. La jeune fille parvint à décliner cette alliance : plus tard, cependant, elle épousa, par soumission envers ses parents sans doute, un habitant de sa ville natale, Ugolotto Caccianemici, dont la famille avait fourni un pape à la catholicité : Lucius III. Cette union dura neuf ans, pendant lesquels Rosana ne cessa de demander à son mari une séparation amiable. Celui-ci ne répondait que par l'ironie à une telle prière ; mais il arriva qu'Ugolotto tomba malade ; les médecins lui déclarèrent que la continence devenait pour lui une nécessité. De cette manière, une première séparation se trouvait réalisée, la grâce en opéra une autre. Les deux époux se firent, chacun de leur côté, admettre dans le couvent double de Sainte-Perpétue, situé aux portes de Faenza. Sœur Humilité n'y demeura que trois ans, au bout desquels elle embrassa la vie de recluse, près de l'église Saint-Apollinaire. Douze ans plus tard, elle alla fonder à Florence un couvent de l'affiliation de Vallombreuse.

Elle dédia ce couvent à saint Jean l'Evangéliste, pour lequel elle avait une dévotion particulière, et qui favorisa souvent de ses visites la servante de Dieu.

Parmi les nombreuses révélations qu'elle reçut du ciel, l'une des plus remarquables est celle qui lui apprit qu'outre son ange gardien, elle en avait un second qui lui avait été donné lorsqu'elle était devenue abbesse, pour l'aider dans le gouvernement de sa communauté. Le premier, qui était de la légion des anges, s'appelait Sapiel, c'est-à-dire sagesse de Jéhovah, et l'autre, qui appartenait à l'ordre des chérubins, s'appelait Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. On aimera lire la prière par laquelle notre Bienheureuse leur recommandait la garde de tous ses sens. « Quand je songe », dit-elle, « à la haute origine et à la noblesse céleste de mes deux anges gardiens, je suis toute glorieuse dans mon cœur. Mais quand je pense à leur beauté incomparable, je suis dans le ravissement ; enfin, quand je pense que j'ai pour amis deux génies célestes qui, tout en se tenant constamment devant le trône de Dieu, m'accompagnent cependant à travers la vie, pour m'assister fidèlement dans mes peines et dans mes besoins, je suis dans une joie extatique. Avec eux je ne crains aucun ennemi ; ils sont pour moi comme un mur impénétrable, comme un bouclier invulnérable, comme un roc inébranlable. Ils me conduisent et me dirigent avec la sagesse

d'un père et la tendre sollicitude d'une mère, m'instruisant en toutes sortes de vertus. — Bons anges, mes puissants protecteurs, gardez toutes mes voies et veillez soigneusement à la porte de mon cœur, de peur que je ne sois surprise par les ennemis ! Brandissez devant moi votre glaive protecteur ; gardez aussi la porte de ma bouche, afin qu'aucune parole inutile n'échappe à mes lèvres ! Que ma langue soit comme une épée, quand il s'agit de combattre les vices ou d'enseigner la vertu ! Fermez mes yeux avec un double sceau, quand ils voudraient voir avec complaisance autre chose que Jésus ; mais tenez-les ouverts et éveillés, quand il s'agit de prier et de chanter les louanges du Seigneur ! Veillez aussi à la porte de mes oreilles, afin qu'elles repoussent toujours avec dégoût tout ce qui vient de la vanité ou de l'esprit du mal ! Mettez des entraves à mes pieds, quand ils voudraient aller au péché ; mais accélérez leurs pas, quand il s'agit de travailler à la gloire de Dieu, ou de la sainte Vierge Marie, ou au salut des âmes ! Faites que mes mains soient toujours, comme les vôtres, prêtes à exécuter les ordres de Dieu ! Etouffez en moi l'odorat du corps, afin que mon âme n'aspire plus que le suave parfum des fleurs célestes ! En un mot, gardez tous mes sens, de manière que mon âme se délecte constamment en Dieu et aux choses célestes ! Mes anges bien-aimés, j'ai été placée sous votre garde par le doux Jésus ; je vous prie de me garder toujours avec soin, pour l'amour de lui ! Priez le Verbe éternel de ne pas permettre que j'aime jamais autre chose que lui ! O Emmanuel, ô Sapiel, mes anges bien-aimés, je vous supplie de me conduire un jour en la présence de la Reine du ciel, et de la prier de me mettre dans les bras le divin Enfant Jésus, son fils bien-aimé ! »

La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ était l'objet constant des méditations de notre sainte religieuse. Un jour que la considération des souffrances de Jésus lui avait arraché des larmes, elle s'aperçut, en les essuyant, que ces larmes étaient de sang.

La bienheureuse Humilité fut réunie aux anges et aux saints qu'elle avait tant aimés sur la terre, le 22 mai de l'année 1310. Le couvent qu'elle avait fondé aux portes de Florence fut détruit en 1529, à l'occasion des guerres entre Charles-Quint et les Florentins : il ne resta, pour en marquer l'emplacement, qu'un puits où, dit-on, la Sainte trouva de la glace en plein été.

AA. SS., 22 maii.

XXIIIe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Langres, en Gaule, le martyre de saint DIDIER, évêque, qui, voyant l'armée des Vandales maltraiter son peuple, alla trouver leur roi pour le supplier d'empêcher leurs insultes ; mais ce roi ayant aussitôt commandé de l'égorger, il tendit volontiers le cou pour les ouailles qui lui avaient été confiées : il fut donc frappé d'un coup d'épée et s'envola au ciel. Avec lui souffrirent plusieurs de ses diocésains et de ses clercs, qui furent enterrés près de cette ville. 264. — En Espagne, les saints martyrs Epitace, évêque, et Basilée. — En Afrique, les saints martyrs Quintien, Lucius et Julien, qui souffrirent dans la persécution des Vandales et méritèrent ainsi la couronne éternelle. — En Cappadoce, la mémoire des saints martyrs qui eurent les jambes brisées dans la persécution de Maximien-Galère, et moururent en ce supplice [1], et encore de ceux qui, dans le même temps,

1. Ce serait une erreur de croire que le supplice du brisement des jambes n'était pratiqué que sur le corps des crucifiés. L'usage de briser les jambes aux crucifiés pour les faire mourir plus vite n'existait que chez les Juifs, à qui leur loi défendait de laisser les suppliciés plus d'un jour suspendus à la croix. Chez les païens on les laissait jusqu'à l'entière putréfaction. Le brisement des jambes était un supplice à part. Il est décrit dans les Actes de saint Adrien, martyr, actes dont l'authenticité n'est pas contestée. Les instruments de ce supplice étaient une enclume avec une barre de fer et un marteau. Le patient étendait ses jambes sur l'enclume, et le bourreau frappait avec la barre de fer ou le marteau jusqu'à ce qu'il les eût rompues. On trouve dans Plaute (Pœnulus) : *ex Syncerasto crurifragium fecit;* dans Cicéron

en Mésopotamie, furent suspendus en l'air les pieds en haut, la tête en bas, suffoqués par la fumée, puis brûlés à petit feu, et achevèrent ainsi leur martyre. IVe s. — Dans le Lyonnais, saint DIDIER, évêque de Vienne, qui fut lapidé par l'ordre du roi Thierry, et reçut ainsi la couronne du martyre. 608. — A Synnade, en Phrygie, saint Michel, évêque [1]. Vers 820. — Le même jour, saint Mercurial, évêque [2]. — A Naples, saint Euphèbe, évêque. IIIe s. — A Norcia, saint EUTYQUE et saint FLORENT, moines, dont saint Grégoire, pape, fait mention. 540 et 548. — A Rome, le bienheureux JEAN-BAPTISTE DE ROSSI. 1764.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Nice, saint Siacre, évêque, proche parent de l'empereur Charlemagne, qui fonda un monastère à Cimiez, à la mémoire de l'illustre martyr saint Pons, où il se fit religieux et d'où il fut tiré pour être placé sur le siége de Nice. Son corps, après sa mort, fut reporté à Saint-Pons de Cimiez. Vers 787. — A Gorze, en Lorraine, saint GUIBERT, fondateur et abbé du célèbre monastère de Gemblours, près de Namur, dont il soutint les droits avec un courage invincible contre la persécution de plusieurs envieux, et qu'il préserva de la fureur des barbares lorsqu'ils ravagèrent le pays. Sa vie a été écrite par Sigebert. 962. — A Voghera, en Italie, le bienheureux BOBON, homme d'armes, originaire de Noguiers, en Provence, lequel combattit généreusement contre les Sarrasins du Fresnet et mourut en ce lieu en revenant du pèlerinage de Rome. Son corps, qui était à Saint-Apollinaire, au faubourg de Pavie, a été transféré dans la ville en l'église de Sainte-Catherine de Sienne. 986. — A Clairvaux, le vénérable Tezelin, père de saint Bernard, puis moine. XIIe s. — A Marseille, le vénérable Jean-Baptiste Gaud, évêque. 1643. — En Franche-Comté et notamment dans les paroisses de Saint-Point, Montmahoux, Chaux-du-Dombief, saint Point, moine de Condat, qui fonda un ermitage sur les bords lac du de Joux, et défricha la contrée avoisinante. En 1770, le prieuré de Saint-Point possédait encore une portion du bras, conservée en chair et en os depuis bien des siècles par un miracle continuel. IVe s. — A Huisseau, sur les rives du Cosson, dans le diocèse de Blois, fête de saint My [3], bienfaisant et laborieux solitaire, qui habita le site agreste où s'éleva depuis le bourg d'Huisseau. L'église paroissiale possède ses reliques. Jadis on portait processionnellement sa châsse le lundi de la Pentecôte : cette cérémonie attirait un grand concours de pèlerins.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes des Chanoines réguliers, Camaldules, Cisterciens, Augustins. — A Prague, saint Jean Népomucène...

Martyrologe de Vallombreuse. — La bienheureuse Humilité, veuve et fondatrice des religieuses de notre Ordre.

Martyrologe des Franciscains. — Saint Pierre Célestin, pape...

Martyrologe des Capucins. — A Rome, le décès du bienheureux CRISPINO DE VITERBE, confesseur, de l'Ordre des Mineurs Capucins, mis au rang des Bienheureux par le pape Pie VII.

Martyrologe des Hiéronymites. — Saint Grégoire, évêque de Nazianze.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Vérone, en Italie, saint Annon, évêque, qui fit la translation dans cette ville des reliques des saints Firme, Rustique, de sainte Teutérie et de sainte Tusca et de plusieurs autres. Vers l'an 780. — A Roffa, en Angleterre, saint Guillaume, martyr, originaire d'Ecosse. Il fut tué en se rendant à Jérusalem, par un serviteur qu'il avait recueilli tout enfant et qu'il emmenait avec lui. Il opéra plusieurs miracles après sa mort. Son époque est incertaine.

(pro Roscio) : *Opinor, inquit, iis crura suffringantur.* Polybe parle plus longuement de ce supplice au livre 1er de son histoire. On l'infligeait seulement aux personnes les plus viles, ou pour quelque crime énorme. Un esclave du sénateur Apollonius, délateur de son maître, fut, par sentence du sénat, mis à mort par le brisement des jambes. Comme on traitait les chrétiens en esclaves lors même qu'ils étaient libres et nobles, on rencontre beaucoup de Martyrs qui périrent par ce supplice. — Baronius.

1. Il fut envoyé en exil par Léon l'Iconomaque pour le culte des saintes Images. Il avait été disciple de saint Taraise, qui l'avait employé dans une députation au pape Léon III.

2. Evêque de Forli, dit Baronius dans ses *Annotations*. Son corps fut retrouvé en 1576.

3. Medye, Medicus.

SAINT DIDIER [1], ÉVÊQUE DE LANGRES,

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

IIIe siècle.

Bonus Pastor animam suam dat pro ovibus suis.
Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis.
Saint Jean, x.

Saint Didier, troisième évêque connu de Langres, fut le successeur de saint Juste, qui lui-même avait succédé à saint Sénateur. Son élection à l'épiscopat remonte vers l'an 253 ; de simple agriculteur, il devint pasteur des âmes par une vocation toute miraculeuse.

L'église de Langres était veuve de Juste, son évêque, et les fidèles réunis dans l'oratoire de saint Jean l'Evangéliste, transformé plus tard en vaste cathédrale sous l'invocation de saint Mammès, demandaient à Dieu un chef selon son cœur. Le ciel fit savoir par révélation que ce pasteur serait *Desiderius*, en français Didier, Dizier ou Désiré. Mais comme on ne connaissait personne de ce nom, il fut résolu qu'on enverrait à Rome pour obtenir l'avis du souverain Pontife. Les députés revenaient à Langres et passaient aux environs de Gênes, lorsqu'ils rencontrèrent au village de Bavari [2] un laboureur qui conduisait la charrue dans son champ. Ils apprirent qu'il se nommait Desiderius. Ils l'abordèrent. Quel ne fut pas leur étonnement quand ils virent son bâton fixé en terre se couvrir subitement de feuilles ! A ce signe, ils reconnurent celui que le Seigneur avait annoncé ; ils saluèrent Desiderius évêque de Langres.

Didier fut reçu avec allégresse par les Langrois comme l'élu de la Providence. Il obtint par la prière et l'humilité les grâces nécessaires pour être élevé à la plénitude du sacerdoce, et le Saint-Esprit, qui distribue ses dons comme il lui plaît, l'éclaira de ses divines lumières dans le gouvernement de son diocèse. Il propagea le règne de l'Evangile, et son épiscopat est une preuve entre mille autres que l'Eglise catholique doit ses conquêtes, non point aux ressources humaines, mais à l'action du Tout-Puissant qui l'a établie.

Depuis que Notre-Seigneur a prononcé cette parole : « Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis », et depuis qu'il est mort lui-même pour nous, ajoutant l'exemple à la leçon du sacrifice, une multitude innombrable d'évêques se sont volontairement immolés pour leurs troupeaux. Saint Didier a pris une place auguste au milieu d'eux. A l'époque où il vivait, les peuples barbares d'au-delà du Rhin commençaient à s'ébranler pour se jeter sur

1. On le nomme plus communément, en Champagne, saint *Dizier;* en Languedoc et en Italie, saint *Desery* et saint *Drezery;* aux Pays-Bas, saint *Désir*.

2. Une autre opinion le fait naître à Genève. La ressemblance des noms latins a pu faire hésiter entre Gênes et Genève. Mais l'Italie revendique spécialement saint Didier pour un de ses enfants, et la célébrité de son culte dans cette contrée a sans doute pour cause l'origine du Saint. Gênes, qui a reçu de ses reliques sous Louis XIV, lui consacre un office sous le rite double le 23 mai. Il est en vénération dans un grand nombre d'autres villes d'Italie : à Milan, à Castelnovo, près de Tortone. A Castelnovo, il est même le patron principal.

les provinces de l'empire romain comme sur une proie. Vers l'an 264, une horde d'Allemands se précipita dans l'est des Gaules, sous la conduite d'un chef nommé Chrocus. Ils mirent le siége devant Langres, qui ne devait pas être fortifiée à cette époque, non plus que les autres villes des Gaules. L'hagiographe Warnahaire [1] la suppose cependant défendue par des remparts en pierre de taille. On n'avait aucun espoir de la sauver ; les premières barrières avaient cédé aux efforts des assiégeants : le massacre commençait et les barbares n'épargnaient pas même les petits enfants dans les bras de leurs mères. Le titre de chrétien ne faisait qu'allumer davantage la fureur des barbares. Didier n'hésita point à se livrer lui-même, en abordant Chrocus pour le supplier d'épargner la vie des habitants. Le barbare resta insensible à ce sublime dévouement. L'évêque alors le menaça de la vengeance céleste. Mais Chrocus, sans égard pour les cheveux blancs du pontife et bravant ses malédictions, ordonna de lui trancher la tête et de mettre à mort ceux qui l'accompagnaient. Le diacre Vincent était de ce nombre.

C'est pour indiquer la décollation de saint Didier qu'on le représente ordinairement portant entre les mains sa tête coupée. Au moment où il reçut le coup mortel, il tenait un livre sur lequel le sang jaillit ; les feuillets en furent couverts, mais les lettres demeurèrent intactes et on les lisait encore mille ans plus tard, ainsi qu'un célèbre auteur, Vincent de Beauvais, l'atteste au XIIIe siècle.

Le malheureux qui avait frappé l'évêque fut saisi d'une soudaine folie ; il courait sur les remparts en poussant des cris affreux, et il alla se briser la tête contre une porte de la ville qui depuis resta murée en mémoire du sang qui l'avait souillée. A la vue du cadavre et de sa cervelle répandue, les barbares cessèrent de se livrer au carnage. Mais le sang des Martyrs criait vengeance ; Chrocus, au rapport de saint Grégoire de Tours, se jeta sur le midi de la France. On le fit prisonnier devant Arles et il subit le sort qu'il avait mérité en persécutant les Saints du Seigneur. Enfermé dans une cage de fer, il fut promené au milieu des villes qu'il avait ravagées : ensuite on le mit à mort. Une ancienne tradition langroise rapporte que son supplice eut lieu au-delà de Saint-Geosmes, à l'endroit nommé la Croix-d'Arles.

Le saint évêque reçut la sépulture dans un tombeau de pierre, en l'oratoire qui a depuis porté son nom et qu'il avait dédié lui-même à sainte Madeleine. On y établit d'abord des chanoines réguliers, et ce fut plus tard un prieuré de l'Ordre de Saint-Benoît. La crypte où le Martyr reposait se voit encore dans la partie de cette église qui a été conservée et qui renferme un musée d'antiquités gallo-romaines.

Les prodiges qui manifestèrent la puissance de saint Didier auprès du Seigneur enflammaient la dévotion des peuples. L'histoire rapporte que nul ne pouvait sur le tombeau du Saint prêter un faux serment sans être aussitôt puni par la justice divine.

C'est à cette même époque, c'est-à-dire en l'an 264 de l'ère chrétienne, que remonte la fondation de Saint-Dizier [2] (Haute-Marne). Après le pillage

1. L'annaliste Warnahaire ou Garnier, dont le nom s'est déjà rencontré plusieurs fois sous notre plume, était un clerc de l'église de Langres qui vivait au commencement du VIIe siècle. « Il faut », disent les auteurs de la *France littéraire*, « qu'il ait eu la réputation d'homme studieux et lettré, puisque saint Céraune, évêque de Paris, dans le dessein qu'il avait formé de recueillir le plus qu'il pourrait d'Actes de Martyrs, s'adressa à lui préférablement à tout autre, pour avoir ceux qui regardaient le diocèse de Langres ».

2. Fanum sancti Desiderii.

de Langres, une compagnie de Langrois emportant avec eux les reliques de saint Dizier ou Didier, vinrent se retirer dans les forêts qui couvraient une partie de l'étendue du pays. Ils s'arrêtèrent sur les rives de la Marne, élevèrent une chapelle destinée à recevoir les précieuses reliques et groupèrent leurs cabanes tout autour de leur modeste sanctuaire. Ils formèrent ainsi le noyau de la ville de Saint-Dizier.

En 1315, sur la demande d'Etienne de Noyers, prieur de Saint-Didier, l'évêque de Langres, Guillaume de Durfort, fit la vérification et la translation solennelle des reliques du Martyr. La cérémonie s'accomplit le 19 janvier en présence des évêques voisins, des abbés de tout le diocèse et d'un immense concours de peuple. Guillaume ouvrit le cercueil de pierre. Les reliques apparurent intactes, la tête détachée des épaules et les linges teints de sang. Ces précieux restes furent exposés aux regards des fidèles, et on lut à haute voix une antique inscription qui garantissait leur authenticité ; puis on les enveloppa dans des étoffes de soie et on les renferma dans une châsse d'argent ornée de ciselures. La tête, à l'exception de la mâchoire inférieure, fut mise dans un buste de vermeil tout brillant de pierres précieuses, et l'on transféra au trésor de la cathédrale, dans des reliquaires d'argent d'un admirable travail, le bras droit, une côte, la mâchoire inférieure et quelques autres parties des ossements. On vit éclater de nouveaux miracles en cette mémorable circonstance. Depuis, les reliques du Martyr se répandirent dans le monde catholique, spécialement à Gênes sa patrie, à Bologne en Italie et dans les villes d'Arles et d'Avignon. En 1455, l'évêque de Langres, Guy Bernard, rendit obligatoire la célébration de la fête de saint Didier pour tout son diocèse. Mgr Sébastien Zamet ouvrit la châsse du Martyr en 1657, pour donner des reliques à l'église d'Avignon et aux paroisses d'Hortes et de Frettes. Il fit lui-même la translation à Hortes le 22 mai. Les processions de Rosoy, Rougeux, Maizières et de l'abbaye de Beaulieu augmentaient la pompe de cette cérémonie. La relique de saint Didier fut portée à Rosoy, dans la maison d'une femme en couches et dont la vie courait un grand danger. Au contact de la relique, la malade fut sauvée. Ce miracle, dont le chroniqueur Clément Macheret, curé d'Hortes, dressa procès-verbal, contribua beaucoup à répandre la confiance que l'on a dans l'intercession du Saint pour une heureuse délivrance.

Saint Didier fut toujours regardé comme le patron de la ville de Langres, qui l'invoquait solennellement dans les calamités publiques. Il y avait une célèbre confrérie instituée sous son patronage. Des rois de France et des ducs de Bourgogne ont tenu à honneur d'être inscrits sur ses registres. La plupart des ossements du Martyr ont été perdus à la Révolution ; mais on possède une partie de la mâchoire inférieure qui était dans l'autel de l'hôpital Saint-Laurent.

Une église d'assez peu d'importance comme monument et vieille de six siècles — lorsqu'elle a disparu en 1792 après la suppression d'une paroisse de 1,800 âmes, dont elle était le centre — avait consacré à Poitiers le culte du saint évêque de Langres : l'église Notre-Dame de la capitale du Poitou possède encore une de ses reliques.

Ce saint pasteur ne fut pas le seul qui souffrit le martyre en cette persécution. Les Martyrologes lui joignent en ce jour plusieurs fidèles du nombre de ses diocésains. Ils marquent aussi, le 22 octobre, saint Florent, un de ses disciples, qui fut mis à mort par les mêmes Vandales, à Tille-Châteu, entre Langres et Dijon, et le 27 du même mois, saint Valère, son archidiacre, qui fut décapité par les mêmes Barbares, en un lieu

nommé Port-Buxin, et vulgairement le Port-de-Loue, auprès de Salins, en Bourgogne.

Cf. *Saints de la Haute-Marne* et *Vie de saint Aubin*, par M. l'abbé Mazelin.

SAINT DIDIER, ÉVÊQUE DE VIENNE EN DAUPHINÉ

608. — Pape : Boniface IV. — Roi d'Austrasie : Théodebert II.

Les persécuteurs ne lui dirent pas : Meurs ou sacrifie aux idoles ; mais : Meurs ou consens à nos péchés et tais la vérité. *Adon, de transl. S. Desiderii.*

Dans la première moitié du VIe siècle, sous le règne de Childebert Ier, naissait à Autun un enfant de bénédiction nommé Didier [1], qui devait un jour illustrer l'un des plus grands siéges épiscopaux de l'empire mérovingien par sa vie et par sa mort. Il passa son adolescence dans sa ville natale, et reçut vraisemblablement les premières leçons de la science et de la vertu dans l'illustre abbaye de Saint-Symphorien, gouvernée alors par saint Germain.

Saint Numace, évêque de Vienne, ayant fait connaissance de Didier, découvrit en lui les germes d'éminentes qualités et voulut les cultiver lui-même. Il le prit donc auprès de sa personne et l'aima comme un fils (558). Saint Philippe, son successeur, ne pouvait manquer de porter le même intérêt à un jeune homme qui donnait de si belles espérances et l'admit parmi les clercs de son église. Didier se fit bientôt remarquer entre tous par sa piété et ses progrès dans les sciences ecclésiastiques. Cher à saint Evance comme à saint Numace et à saint Philippe, apprécié par saint Vérus autant que par les trois évêques précédents, il fut élevé par lui à la charge d'archidiacre et se distingua tellement dans cet important ministère, qu'après la mort de ce saint prélat (596), le clergé et les fidèles de Vienne l'appelèrent d'une voix unanime à remplir le siége vacant. Le choix ne pouvait être meilleur. Didier brilla dans l'Eglise des Gaules par son savoir et par toutes les vertus épiscopales. Sa réputation s'étendit même bientôt jusqu'à Rome ; et saint Grégoire, éminent appréciateur du vrai mérite, lui donna dans les lettres qu'il lui écrivit les plus honorables témoignages d'estime et de confiance. Ce grand Pape recommanda au saint évêque de Vienne, comme à saint Virgile d'Arles et à saint Syagre d'Autun, les missionnaires qu'il envoyait en Angleterre, se servit de son zèle aussi ferme qu'éclairé pour combattre la simonie, et lui confia le soin si important de conserver intacte la discipline ecclésiastique dans sa province. Cependant Didier, qui avait reçu une brillante éducation, crut pouvoir continuer à cultiver ou à donner pour délassement à son esprit l'étude des lettres humaines. Assurément rien n'était plus légitime : aussi bien n'employait-il les avantages qu'il retirait de cette étude qu'à mieux présenter les vérités religieuses. Mais quelques esprits faibles, étroits ou envieux, l'accusèrent auprès du Pape de substituer les fables païennes à l'Ecriture et de profaner par les louanges

1. Didier (Desideratus, Desiderius). Ce nom, latinisé de l'Apôtre, du premier évêque de Lyon (Ποθεινός, Pothin), devint très-commun dans la Gaule et s'y répandit avec le culte de cet illustre disciple de saint Polycarpe, de ce compagnon de nos apôtres saint Bénigne et saint Andoche.

de Jupiter une bouche destinée à chanter les louanges de Jésus-Christ. L'illustre chef de l'Eglise en écrivit au saint évêque. Celui-ci n'eut pas de peine à faire agréer son apologie à un Pontife qui était lui-même si éclairé. Saint Grégoire confondit les accusateurs de Didier en lui rendant publiquement justice.

Bientôt après le grand Pape mourut, et une haine plus terrible se déchaîna contre notre Saint. Brunehaut, qui n'avait plus pour conseil et pour frein la parole et l'autorité de Grégoire, s'abandonna dès lors à la passion de la vengeance. Elle ne pardonnait point à Didier d'avoir élevé la voix, avec la généreuse et sainte liberté d'un évêque, contre les désordres fomentés par l'ambition d'une cour scandaleuse. Pour que sa vengeance fût pleinement satisfaite, il lui fallait deux choses : décrier l'évêque qui l'avait condamnée, afin d'ôter toute valeur à ses reproches ; puis le bannir, afin de se délivrer de sa présence qui était pour elle une accusation et un remords. Elle convoqua donc un conciliabule à Châlon-sur-Saône et produisit de faux témoins qui chargèrent Didier de crimes. Le nouveau Chrysostome fut déposé et relégué dans une île lointaine et sauvage, sur les côtes de l'Ecosse. Mais Dieu se chargea lui-même et de justifier l'innocence calomniée de son serviteur et de proportionner la gloire aux humiliations, en l'honorant du don des miracles. La renommée de ces prodiges fit grand bruit, et Brunehaut trembla : elle avait peur sans doute de la vengeance divine. Peut-être aussi craignait-elle l'opinion publique qui lui reprochait de persécuter un Saint. Quoi qu'il en soit, elle permit à Didier de revoir, après quatre ans d'exil, son diocèse désolé. Mais le gouverneur de Vienne ne l'y laissa pas longtemps tranquille et sembla prendre à tâche de le molester en toute circonstance. Un jour entre autres, il fit jeter en prison douze des serviteurs de l'Eglise. Le Pontife, pénétré de douleur, répandit des larmes devant Dieu : sa prière n'était pas terminée que saint Sévère apparut aux prisonniers et les délivra. C'est ainsi que le ciel, par ce miracle et par d'autres encore, continuait à montrer que la cause de notre Saint était la sienne propre. Le jeune roi Thierry II en fut frappé : il voulut voir l'homme de Dieu et lui demanda des conseils. Didier, à qui les persécutions n'avaient point appris à tenir la vérité captive, lui dicta hardiment son devoir : « Chassez », lui dit-il, « ces misérables femmes dont la présence souille la cour et prenez une épouse légitime, une princesse digne de vous, digne de la Bourgogne ». Le prince, docile à cet avis aussi généreux de la part de l'évêque que salutaire et glorieux pour lui, demanda la fille de Vittéric, roi des Visigoths. Mais Brunehaut, craignant de perdre par ce mariage son autorité de reine mère, réussit à l'empêcher et prépara contre Didier une nouvelle vengeance.

Cette nouvelle Hérodiade fit aposter trois assassins, Beffan, Galifred et Betton, auxquels elle donna ordre de le suivre lorsqu'il retournerait de Châlon à Vienne. Accompagnés d'une troupe de scélérats, ils le joignirent dans le pays des Dombes, au bourg de Cormoranche[1], où ils le maltraitèrent inhumainement ; continuant sa route au milieu de ses bourreaux, ce saint évêque succomba accablé, sous une grêle de pierres, dans le lieu de *Prissignac*[2]

1. Dès que Didier fut déclaré Saint, l'église de Cormoranche le prit pour patron, et l'on y conservait le bâton que ses assassins lui avaient arraché pour l'en frapper.

2. Le Père de Colonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, t. 1er, p. 16 et 43, croit que le vrai nom ancien est *Pistriniacum*, qui lui venait des moulins construits en grande quantité sur la rivière de Chalaronne; Paradin et de Rubuys se sont trompés en disant que saint Didier fut massacré à *Caluire*. Caluire est un village à une lieue de Lyon, dans lequel on ne voit aucun vestige de ruisseau. Ceux qui le font mourir à *Brignais*, autre bourg près de Lyon, n'ont pas commis une moindre erreur; la tradition et l'histoire ne laissent aucun doute sur le vrai lieu du martyre de saint Didier.

(Prisciniacum), près de la rivière de Chalaronne [1]. C'est ainsi que mourut notre saint évêque, le 23 mai 608 ; c'est ainsi qu'ayant souffert pour la justice ce que les martyrs ont enduré pour la vérité, il eut part à leur gloire, comme un véritable imitateur de saint Jean-Baptiste et du prophète Elie, dans la conduite qu'ils avaient tenue à l'égard d'Hérodiade et de Jézabel.

Son corps fut enterré dans le village de *Prissignac*, où il plut à Dieu de découvrir, par les miracles qui s'opèrent à son tombeau, la sainteté de son serviteur et la félicité dont il avait été récompensé. Des aveugles y recouvrèrent la vue ; des boiteux et des infirmes, affligés de diverses maladies, y furent guéris ; mais c'est surtout pour être délivrée de la fièvre que la foule, à toutes les époques de l'année, de toutes les parties des Dombes et du Lyonnais, venait en pèlerinage à l'église de *Prissignac*. Il s'y forma un bourg considérable qui prit le nom de Saint-Didier-sur-Chalaronne ; c'est aujourd'hui une très-grande paroisse dans le canton de Thoissey. L'accroissement de ce bourg doit donc être attribué à ce Saint.

Cinq ans après, en 613, Clotaire II ayant réuni toute la monarchie française sous sa domination, fit mourir Brunehaut et en extermina toute la race en massacrant les enfants du roi Thierry, petit-fils de cette princesse.

L'évêque de Vienne, Domnole, que l'on avait substitué au Saint, étant mort vers l'an 620, son successeur, saint Ethère, transféra le corps de saint Didier à Vienne, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, hors des murs, le 11e jour de février, vers l'an 620. De nombreux miracles éclatèrent pendant cette translation : ceux qui continuèrent à s'opérer auprès de ses reliques, rendirent longtemps son culte fameux dans tout le Dauphiné. Adon, évêque de Vienne, l'auteur du Martyrologe, qui a écrit aussi l'histoire du martyre et de cette translation de notre Saint, en détacha quelques reliques, vers l'an 870, pour les envoyer à l'abbaye de Saint-Gall, en Suisse.

Les attributs de saint Didier de Vienne dans les arts, sont le *bâton* avec lequel il fut fustigé, la corde dont on se servit pour le mener comme un malfaiteur et peut-être pour l'étrangler. On le représente aussi parlant avec autorité à Brunehaut.

Nous avons complété le Père Giry, en cet endroit, avec l'*Histoire hagiologique du diocèse de Belley*, par Mgr Depéry; ce prélat, de docte et pieuse mémoire, ayant daigné, quelques jours seulement avant sa mort, nous envoyer ses ouvrages avec une lettre, un des meilleurs encouragements que nous ayons reçus. Nous nous sommes servi aussi de *Saint Symphorien et son culte*, par M. Dinet; du *Légendaire d'Autun*, etc.

SAINT GUIBERT,

FONDATEUR DE L'ABBAYE DE GEMBLOURS

892-962. — Papes : Formose; Jean XII. — Rois de France : Charles III; Lothaire.

Guibert ou Wibert naquit vers l'an 892, dans le pays d'Arnau, qu'on nommait autrefois comté de Namur. Il était fils de Liétold et d'Osburge, l'un et l'autre de très-bonne et très-ancienne famille. Il perdit son père dès

1. La Chalaronne est une petite rivière qui prend sa source près de Marlieux en Dombes, et va se jeter dans la Saône non loin de Thoissey, après un cours de vingt-six kilomètres.

le bas âge, et sa mère s'étant mariée plusieurs fois, eut un grand nombre d'enfants, qui formèrent la principale noblesse de la Lorraine. Guibert donna dès l'enfance des marques de la haute sainteté où il devait arriver un jour. Les maximes de l'Evangile, qu'on avait gravées profondément dans son âme, firent tant d'impression sur lui, qu'il voulut renoncer à tous les avantages du monde. Pendant que ses frères et ses sœurs songeaient à se pourvoir par des établissements avantageux, il embrassa le célibat, pour servir Dieu avec plus de liberté. Réfléchissant un jour sur ces paroles de l'Evangile : « Il est plus facile de faire passer un câble par le trou d'une aiguille qu'à un riche de se sauver », il résolut, ou de quitter ses biens, ou d'en faire un si saint usage, qu'il pût être du nombre de ceux qui se sanctifient dans les richesses.

Il suivit pourtant quelque temps la profession des armes, et il eût pu parvenir aux plus grands honneurs s'il eût ambitionné quelque autre titre que celui de chrétien. Mais, loin de céder au mauvais exemple que donnent souvent ceux qui embrassent cette dangereuse carrière, il contenait dans le devoir les soldats qui servaient sous lui. Il prévenait leurs violences, arrêtait leurs débauches, corrigeait leurs désordres, et, si quelqu'un d'entre eux avait fait quelque tort, il le réparait de ses propres deniers. Pour lui, il vivait dans la piété, dans l'abstinence, et faisait continuellement des libéralités aux pauvres et aux églises des lieux où il passait. Lorsqu'il crut avoir fait assez pour sa condition, son prince et sa patrie, il quitta le service des hommes pour se consacrer entièrement à celui de Dieu.

Il se retira d'abord dans une des terres de son patrimoine pour faire les essais de la vie solitaire, qu'il voulait embrasser. Là, il poursuivait souvent cette pensée : « Si je disposais d'une partie des biens que je possède pour élever ici un monastère où s'assembleraient un grand nombre de religieux qui offriraient continuellement au ciel un sacrifice de louanges, de prières et de mortifications, est-ce que je n'aurais point part aux bonnes œuvres de ces serviteurs de Dieu? Ne serait-ce pas encore un grand service rendu à mes frères que de les arracher à la corruption du siècle et de leur ouvrir, dans une pieuse retraite, un port de salut et la voie de la perfection ? » Touché profondément de cette pensée, il donna, vers l'an 936, sa terre de Gemblours avec ses dépendances, pour y fonder un grand monastère, à quatre lieues de Namur et à sept de Bruxelles. Il fut aidé dans cette sainte entreprise par son aïeule Gisle, qui contribua de son bien à fonder cet établissement. Le monastère construit, il y assembla des religieux. Il voulut qu'ils y vécussent dans l'esprit des Apôtres et des premiers chrétiens qui, ne possédant rien en propre, n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et qui vivaient comme des anges dans un corps mortel. Il adopta pour sa communauté la Règle de Saint-Benoît, et choisit pour abbé Erluin, dont il connaissait le mérite et la sainteté. Quant à lui, lorsqu'il vit que sa présence n'était plus nécessaire à Gemblours, il quitta ce lieu, qui lui était pourtant si cher, et alla s'enfermer dans l'abbaye de Gorze, au diocèse de Metz, où la discipline monastique était très-florissante, sous l'abbé Agenold. Pourquoi donc quittait-il Gemblours ? Il craignait qu'on vît toujours en lui le fondateur du monastère et qu'on l'entourât d'égards et de prévenances. Et puis, en voyant ces murs qu'il avait fait bâtir, ces moines qu'il avait rassemblés, cette communauté qu'il avait fondée, comment résister à certaines complaisances, à certains retours d'amour-propre? C'est donc par un sentiment d'humilité qu'il quitta cette maison. Arrivé à Gorze, le Saint, qui avait déjà renoncé au monde et à ses pompes, renonça complétement à lui-même. Il s'atta-

chait à observer toutes les vertus dans lesquelles chacun de ses frères excellait, afin de les imiter, et il y réussit si parfaitement, que bientôt il devint leur modèle en humilité, en obéissance, en douceur, en patience, en mortification, en charité.

Pendant qu'il pratiquait les vertus d'un parfait religieux à Gorze, un orage se formait, et allait éclater sur son monastère de Gemblours. Les flatteurs firent entendre à Othon Ier que Guibert n'avait pu disposer de la terre de Gemblours, parce que c'était un fief de l'empire qui n'avait été donné à ses ancêtres qu'à titre de bénéfice ; qu'ainsi la donation faite à l'Eglise était de nulle valeur. Othon, quoiqu'il fût assez peu touché de cette accusation, fut cependant bien aise de voir le saint homme, d'entendre ses raisons et de le confronter avec ses accusateurs. Il manda donc Guibert, qui vint, et qui plaida lui-même sa cause sans aucune préparation ; il se contenta d'une exposition toute simple de l'état de sa terre de Gemblours, et de la donation qu'il en avait faite. Othon fut si satisfait que, plein d'admiration pour la vertu de Guibert, il confirma l'établissement de l'abbaye par des lettres-patentes, en 948, qu'il accompagna de grands priviléges. Entre autres, 1° les moines pouvaient toujours choisir un abbé régulier de l'Ordre de Saint-Benoît ; 2° l'abbé pouvait établir des marchés publics et battre monnaie ; 3° nul comte, ni officier royal, n'avait droit d'y exercer une autorité quelconque sans l'autorisation de l'abbé.

Cet orage était à peine passé, qu'il s'en formait un nouveau. Le comte de Namur, beau-frère de notre Saint, voyant avec dépit que la belle propriété de Gemblours lui échappait, la réclama au nom de sa femme. Et sans autres formalités, malgré les lettres-patentes d'Othon, il s'empara des revenus de l'abbaye. Cette violence lui attira l'excommunication de Rome, mais n'arrêta pas son ardente convoitise. Guibert ne put rester indifférent à ce qui se passait à Gemblours ; il s'arracha au repos de la solitude et vint consoler ses frères. Sa présence arrêta, au moins pour un temps, l'insolence des soldats, et empêcha les déprédations que commettaient les satellites de son beau-frère.

Pendant qu'il demeurait à Gemblours, Dieu lui fournit une occasion de travailler à la conversion de plusieurs Barbares infidèles, qui passaient et repassaient la Meuse de temps en temps. C'étaient les restes de cette inondation de Hongrois et d'Esclavons qui étaient venus faire irruption dans tout le pays depuis 954. Guibert alla au-devant d'eux pour leur annoncer des paroles de salut et la foi en Jésus-Christ. Il s'attendait à boire le calice du Sauveur, il le désirait ardemment, et il exposait volontiers sa vie pour sauver des âmes rachetées d'un sang divin. Mais Dieu, en lui refusant la gloire du martyre, lui accorda un autre mérite, qui n'est peut-être pas moins grand, celui de convertir un grand nombre de Barbares. Il éclaira leur esprit des lumières de l'Evangile, en même temps qu'il toucha leur cœur. Les ayant baptisés, il eut la consolation de voir que le changement de leur vie répondait de la sincérité de leur conversion.

Guibert, de retour à Gorze, s'efforça de plus en plus de détruire le reste de ses imperfections au feu de l'amour divin. Une longue et cruelle maladie, qu'il supporta avec une grande patience, acheva de le purifier. Les moines de Gemblours, ayant appris l'état de leur saint fondateur, accoururent pour le consoler, l'assister dans ses derniers instants, et aussi pour recueillir ses précieux restes. Les moines de Gorze, qui le regardaient comme le principal ornement de leur abbaye, prétendaient aussi conserver ces saintes reliques ; ils cédèrent pourtant à la fin. Le Bienheureux mourut

entre les bras des uns et des autres, le 23 mai 962, dans la soixante-dixième année de son âge. Dieu rendit son tombeau glorieux par des miracles qui attestèrent sa sainteté [1].

M. l'abbé Caillet. — Cf. Surius au 24 mai. Cet hagiographe reproduit le récit du moine Sigebert, premier biographe de notre Saint.

SAINT BEUVON, GENTILHOMME PROVENÇAL

986. — Pape : Jean XVI. — Empereur d'Allemagne : Othon III.

La vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel. *Job*. VII, 1.

Saint Bobon, que nous appelons communément saint Beuvon, et les Italiens San-Bovo, fils d'Adelfrède et d'Odilinde, naquit en Provence dans château de Noguiers, vers les commencements du règne de l'empereur Othon Ier et du roi Louis d'Outremer. Son père, qui suivait la profession des armes, le fit élever dans les mêmes exercices ; mais il eut grand soin de le former en même temps à la vertu ; de sorte que Beuvon ayant toujours la crainte et l'amour de Dieu dans le cœur, sut allier, par un bonheur fort rare, la piété et la modestie avec la grandeur du courage et les autres qualités militaires qui attirent l'estime et la considération des gens du monde. Sobre, chaste et tempérant, il était sans cesse appliqué à contenir et à modérer ses passions ; il y faisait servir utilement les exercices de la course, de la chasse et de l'arc : il recherchait ce qui pouvait lui endurcir le corps et le garantir de la mollesse et de l'oisiveté. Il ne faisait rien sans le rapporter à Dieu ; dans toutes ses actions, il avait en vue soit de servir l'Eglise ou son prochain, soit d'acquérir un plus haut degré de vertu. Par là il se rendit l'objet de l'estime et de l'affection de tous ceux qui le connaissaient, et le modèle des gentilshommes et des soldats chrétiens.

Dieu lui fit naître diverses occasions d'exercer son zèle pour l'honneur et les intérêts de la religion. Les Sarrasins, ennemis déclarés du nom de Jésus-Christ, incommodaient extrêmement les côtes de Provence, et sur mer par leurs pirateries, et sur terre par leurs brigandages. S'étant rendus les maîtres du château de la Garde-Fresnet, qui était une presqu'île du golfe de Saint-Tropez, au diocèse de Fréjus, ils en avaient fait le repaire de leurs crimes et de leurs violences. Ils égorgeaient impunément, en haine de la religion, les chrétiens qui tombaient en leur puissance. Toute la contrée était leur proie : il n'y avait plus de sûreté pour la vie, les biens et l'honneur des particuliers. Les habitants du pays, connaissant le courage de Beuvon, eurent recours à lui pour les délivrer d'une si cruelle vexation : il

1. Les abbés de Gemblours ont conservé jusqu'à la fin du dernier siècle le titre et le rang de comtes, et ils occupaient dans les assemblées des Etats de Brabant, la première place parmi les nobles. (Molanus, *Nat. SS. Belgii*, 23 mai ; Miroeus, *Diplom. belg.*, t. I.) — Gemblours, jadis place forte, est aujourd'hui une petite ville de Belgique, à 15 kil. N.-O. de Namur. En 1578, don Juan d'Autriche y battit l'armée des Etats généraux, et en 1794, les Autrichiens, commandés par Beaulieu, y furent défaits par les Français. (Voyez, *Gallia christ.*, t. III, col. 555, la série des quarante-neuf abbés.) — Sigebert de Gemblours, et bénédictin brabançon (1030-1112), entra fort jeune à l'abbaye de Gemblours. Il savait l'hébreu et professa plusieurs années à l'abbaye de Saint-Martin de Metz. On a de lui une *Chronique* (latine) qui va de l'an 381 à l'an 1112, imprimée à Paris, 1513, in-4° (continuée par Robert de Thorigny jusqu'en 1266) ; les *Vies de saint Thierry*, de *saint Sigebert*, roi d'Austrasie, de *saint Guibert*, de *saint Maclou*.

embrassa avec ardeur cette occasion d'exposer sa vie pour ses frères. A la tête d'une troupe de gens armés, il se saisit de la montagne de Pierre-Impie, qui était vis-à-vis du Fresnet. Aidé par le concierge de ce château, il s'en empara, défit les Sarrasins et fit prisonniers leur chef et ses enfants. Il lui fit grâce, ainsi qu'à tous ceux qui voulurent embrasser le christianisme.

Après avoir rendu la sécurité et la paix à cette côte, il renonça entièrement aux armes pour se livrer aux exercices de la pénitence dans la retraite. Il vécut toujours depuis dans une grande mortification, et fit tous les ans un pèlerinage de dévotion à Rome, dans un équipage très-pauvre, ne menant avec lui qu'un mulet dont il ne se servait que pour porter quelques hardes et pour soulager les passants qui en avaient besoin. Il faisait ce long voyage à pied, cherchant à porter sa croix en toutes manières pour tâcher de suivre Jésus-Christ. Dans un de ces pèlerinages, l'an 986, étant arrivé après le dimanche de l'Ascension, à Voghera en Lombardie, près de Pavie, de l'autre côté du Pô, il y fut arrêté par une maladie dont il jugea aussitôt qu'il ne relèverait pas. Il se prépara à recevoir chrétiennement la mort, à laquelle il se disposait depuis longtemps; et, ayant distribué aux pauvres tout ce qu'il avait, il mourut le samedi, veille de la Pentecôte, qui était le 22 mai. Les habitants de Voghera ne connaissaient pas le trésor qu'ils possédaient; mais l'éclat des miracles leur apprit bientôt qu'un Saint était mort chez eux.

On leva de terre le corps du Saint quelques années après sa première sépulture : on le mit dans un cercueil neuf, et on dressa un autel sous son nom, dans une église que l'on bâtit en même temps. Ce corps fut trouvé de nouveau l'an 1469, et exposé à la vue publique depuis le 22 février jusqu'au 21 mai de l'année suivante ; puis, on le renferma dans un tombeau de marbre, aux premières Vêpres de sa fête, qui devait se célébrer fort solennellement le lendemain. L'an 1522, il fut transporté dans la sacristie de la même église à cause de la guerre qui se faisait alors en Lombardie, entre Charles-Quint et François Ier. C'est ce que disent les habitants de Voghera, qui produisent des titres en chartes et en pierres gravées pour s'autoriser.

On transporta quelques-unes de ces précieuses reliques à Pavie. Le culte de saint Beuvon est devenu fort célèbre par toute la Lombardie, à cause des faveurs célestes que les peuples ont obtenues de Dieu par son intercession. Sa fête s'y fait le 22 de mai dans la plupart des villes, comme à Voghera, à Pavie, à Lodi, à Milan, à Padoue, à Vicence ; mais elle ne se fait que le 25 à Vérone. Celle de son invention et de sa translation se célèbre avec une grande solennité à Voghera le second dimanche du Carême, parce qu'on avait trouvé le corps le mardi d'après le premier dimanche qui tombait au 22 de février, en l'an 1469.

On invoque saint Beuvon, en Italie, contre les maladies des troupeaux, parce que, dit-on, son tombeau ayant été négligé, les animaux qui le foulaient étaient frappés d'une maladie mortelle. On le représente sous le costume de chevalier ou en pèlerin.

Cf. *Acta Sanctorum*, Baillet et la plupart des hagiographes modernes.

LE BIENHEUREUX CRISPINO DE VITERBE

1750. — Pape : Benoît XIV.

Efforçons-nous d'acquérir la pureté du cœur, car le Saint-Esprit habite dans les cœurs simples et candides. *Maxime de saint Philippe de Néri.*

Ce sublime ignorant qui, par sa simplicité a ravi le ciel, tandis que bien des savants, ses contemporains, esclaves de leurs passions, marchaient vers une triste fin, le frère capucin Crispino naquit à Viterbe, capitale de la province des Etats pontificaux, dite patrimoine de saint Pierre : c'était le 13 décembre 1668. On lui donna au baptême le nom de Pierre. Son père, Ubaldo Fioretti et sa mère Marzia étaient ce que l'on appelle dans le monde de pauvres ouvriers ; mais riches de leur foi et de leur piété, ils marchaient bravement, eux aussi, à la conquête du ciel.

Les anges et les saints durent se réjouir dans les parvis éternels le jour où la mère de ce futur compagnon de leur gloire conduisit son enfant à l'autel de Marie et lui dit : « Regarde, mon enfant, voilà ta véritable mère ; je te donne à elle en ce moment ; aime-la toujours de tout ton cœur et honore-la comme ta seule maîtresse ».

L'enfant, qui n'avait alors que cinq ans, n'oublia jamais ces paroles. Sa mère lui avait encore dit : « Mon enfant, dans tous les dangers, il faut s'écrier : Vierge Marie, venez à mon aide, et elle y viendra ». Quelque temps après, Crispino tomba d'un arbre sur lequel il était monté avec des camarades. Ceux-ci se blessèrent tous grièvement sur un tas de pierres ; lui seul n'eut rien : il avait invoqué la sainte Vierge.

Quand sa mère allait au couvent de Sainte-Rose de Viterbe porter ou recevoir du linge à blanchir, l'enfant allait l'attendre à l'église, et priait devant le corps de sainte Rose. Les religieuses, témoins de sa ferveur, ne pouvaient s'empêcher de l'appeler le *petit saint ;* ce qui le faisait rougir. Le jeux et les divertissements n'avaient pour lui que peu d'attraits : son plus grand plaisir était de servir la sainte messe dans les églises, et lorsqu'on voulait lui remettre un petit salaire, il refusait et disait, en montrant la sainte Vierge, que sa maîtresse l'avait déjà payé.

Quand il eut dix ans, on lui fit étudier la grammaire au collége des jésuites. Malgré ses succès, ses parents ne jugèrent pas à propos de lui faire continuer ses études : ils le mirent en apprentissage chez un de ses oncles qui était cordonnier, afin de lui faire apprendre un métier qui pût lui fournir plus tard des moyens d'existence. Tous les samedis soir, quand il était content de son travail, cet oncle lui donnait un petit salaire. Le dimanche matin, le pieux enfant courait au marché et y achetait un bouquet. « Donnez-moi vos plus belles fleurs », disait-il au marchand ; « car c'est pour les offrir à une grande dame ». Il allait ensuite les porter à quelque image ou statue de la Vierge, et demeurait toute la matinée à servir les messes dans l'église qui avait eu son choix.

Sa dévotion pour la Mère de grâce semblait croître en lui avec les années : depuis qu'il avait l'âge de raison, il jeûnait le samedi ; désormais il jeûna encore la veille de ses fêtes. Accoutumé, dès sa plus tendre enfance, aux

pratiques de mortification, il s'y livrait avec ardeur : chaque nuit il se flagellait avec un paquet de cordes, en mémoire de la passion. Une vie si pénitente influa sur son tempérament. Son oncle, qui remarqua sa pâleur et sa maigreur, s'en fâcha et exigea qu'il se nourrît comme les autres; le serviteur de Dieu obéit, mais n'en devint que plus faible et que plus chétif; alors l'oncle dit à la mère : « Laissez-le jeûner, car il vaut mieux qu'il se porte bien en étant maigre, que d'avoir de l'embonpoint et d'être un mauvais sujet ».

Après plusieurs années passées dans la boutique du cordonnier, Crispino fut appelé à un état plus parfait. Une grande sécheresse désolait en ce temps-là le patrimoine de saint Pierre. Des processions de pénitence eurent lieu pour apaiser la colère du ciel. Une de ces processions fut le moyen dont le Seigneur se servit pour l'appeler à son service. Les Ordres religieux assistaient à cette cérémonie. Le vertueux jeune homme fut tellement touché de la modestie et de l'air pénitent des Capucins, qu'il les regarda comme des anges, et se sentit le désir d'entrer dans leur Ordre pour y faire son salut. A partir de ce moment, il fréquenta l'église des bons religieux, se procura la Règle de Saint-François, l'apprit par cœur, et la plaça sur sa poitrine pour ne plus s'en séparer. Le Père provincial étant venu à Viterbe, il se présenta à lui et obtint la permission d'entrer au noviciat. Il fit donc part de sa résolution aux parents et aux amis. Sa bonne mère, pendant l'entrevue d'adieu, pleurait amèrement. « Pourquoi pleurez-vous, lui dit Crispino? Ne m'avez-vous pas consacré dès l'âge de cinq ans à Dieu et à la Vierge? Vous avez fait cette donation librement, sans réserve, sans condition; je ne m'appartiens plus; il faut remplir votre promesse et vous consoler ». Puis il couvrit de baisers les mains de sa mère, embrassa les personnes présentes et les quitta aussitôt. C'était au mois de juillet 1693.

Le couvent de Paranzana fut le lieu désigné pour son noviciat. Le gardien fit d'abord difficulté de le recevoir à cause de sa petite taille et de sa frêle constitution : il craignait que le nouveau frère ne pût supporter les rigueurs de la Règle et s'adonner aux travaux de l'institut. Mais par ses supplications et ses larmes, par ses prières et sa confiance en Marie, les difficultés s'aplanirent comme par enchantement. Le provincial intervint et ordonna qu'on le reçût, puisqu'il l'avait admis. Il prit l'habit le jour de sainte Marie-Madeleine et changea son nom contre celui de Crispino ou Crépin, patron des cordonniers, en mémoire du métier qu'il avait exercé. Le Bienheureux était dans sa vingt-cinquième année.

Il fut admis en qualité de frère lai. Ce n'est pas qu'il ne pût étudier et parvenir au sacerdoce; il avait appris les premiers éléments du latin et ne manquait pas d'esprit naturel; mais dans son humilité, il ne se croyait pas assez pur pour aspirer aux sublimes fonctions des autels. Il bêchait le jardin, allait à la quête, soignait les malades : il suffisait à tout, avec la grâce de Dieu; il parut avoir acquis des forces nouvelles.

Un religieux malade auprès duquel on l'employa, fut si satisfait de sa charité et de ses soins, qu'il disait : « Frère Crispino n'est pas un novice, mais un ange ». Ce témoignage et beaucoup d'autres du même genre qu'on pouvait rendre en sa faveur le firent admettre à l'unanimité à la profession.

Lorsqu'il eut prononcé ses vœux, on l'envoya au couvent de la Tolfa, où il exerça la charge de cuisinier. Aussitôt qu'il eut pris possession de son domaine, il y dressa un autel à la sainte Vierge qu'il ornait avec soin de fleurs, chaque jour renouvelées; la cuisine était devenue un vrai paradis, tant on y respirait de doux parfums. Tous les soirs, il y chantait les litanies de sa

bonne Mère. La Vierge Immaculée ne tarda pas à récompenser la dévotion de son serviteur.

Une épidémie vint à ravager la Tolfa, pays voisin de la mer, et sujet à des brouillards malsains. Une dame qui connaissait la vertu du Bienheureux en fut atteinte : elle pria le Père gardien de permettre au frère Crispino de la visiter : quand celui-ci fut entré, la malade le pria de faire le signe de la croix sur sa tête avec la médaille de son chapelet qui représentait l'Immaculée-Conception. Le Bienheureux accéda de bonne grâce à cette requête, et aussitôt la malade fut guérie. Ce prodige commença sa réputation au dehors. Les malades accoururent de tous côtés ; en vain le frère voulut se cacher : le Père gardien ordonna, et un très-grand nombre furent guéris par le moyen de cette médaille.

Le gouverneur des mines d'alun, situées dans le voisinage, payait son tribut à l'épidémie. Or, ce personnage avait une mauvaise réputation sous le rapport des mœurs. Le Bienheureux l'alla voir : « Seigneur gouverneur », lui dit-il en entrant, « si vous voulez que la sainte Vierge vous guérisse, il ne faut pas offenser son fils ; qui offense l'un, afflige l'autre ». Le gouverneur se mit à pleurer et promit de changer de vie ; il tint parole et vécut saintement, après que le frère l'eut guéri en faisant le signe de la croix avec la toute-puissante médaille.

Ces miracles donnèrent une grande influence au Bienheureux dans la contrée ; sa seule présence suffisait pour disperser les joueurs et apaiser les rixes.

Les supérieurs l'envoyèrent ensuite à Rome en qualité d'infirmier. En vain le peuple de Tolfa demanda-t-il qu'on lui laissât frère Crispino, qu'il regardait comme le protecteur du pays. Le provincial répondit que c'était contre l'esprit de la Règle : en effet, la coutume des Capucins est de faire souvent changer de couvent aux frères, afin qu'ils ne s'attachent pas aux lieux qu'ils habitent.

Le Bienheureux entra dans Rome par la porte la plus rapprochée de Saint-Pierre. Il lui avait fallu pour cela se détourner de son chemin et faire quelques milles de plus. C'est qu'il voulait, suivant son expression, prier au tombeau de celui qui tient les clefs du paradis, avant d'aller au couvent.

Il resta peu de temps à Rome : il lui fallait le feu de la cuisine ou le soleil du jardin. « Je ne suis pas une bête que l'on puisse tenir à l'ombre », disait-il, « je suis trop froid dans l'amour de Dieu. Il me faut du travail pour me réchauffer ». Il tomba en effet malade. Les supérieurs l'envoyèrent à Albano, où on le chargea encore de la cuisine.

Son premier soin fut, comme à la Tolfa, de s'arranger un petit autel sur lequel il plaça une image de Marie. Quand on le venait voir, et on y venait beaucoup, il conduisait les visiteurs devant cette image et leur récitait les belles stances que le Tasse a chantées à Marie dans sa *Jérusalem délivrée*. Cela lui fournissait l'occasion d'en arriver à des entretiens pieux, à des conseils utiles et salutaires au bien des âmes. Un religieux lui reprocha un jour de recourir ainsi aux auteurs profanes. « Mon Père », répondit le Bienheureux, « le poisson ne vient pas de lui-même à l'hameçon ; on l'attire par un appât. Nos austérités ne sont guère du goût des gens du monde ; ces stances sont l'appât avec lequel je les attire et leur fais supporter le petit discours que j'y ajoute ».

Albano est le rendez-vous d'un grand nombre de seigneurs et de prélats pendant l'automne : tous ceux qui y venaient voulaient voir l'autel du frère Crispino, et lui entendre réciter ses vers : sa douce gaieté, son aimable

simplicité, l'air de sainteté répandue sur toute sa personne charmaient les visiteurs.

Le pape Clément XI lui-même fut pris à ce charme, et venait rarement à Castel-Gandolfo, sans se rendre au couvent et demander le frère Crispino. Un matin le Pontife lui fit porter deux cierges pour son autel. Ce don nous rappelle une aventure dans laquelle le bon religieux avait montré un abandon de tendresse envers Marie, sa bien-aimée, vraiment digne d'un fils affectueux.

Un seigneur lui avait fait présent de deux fleurs de soie magnifiques. Des jeunes gens, espiègles, qui allaient et venaient dans la cuisine, volèrent les fleurs ; ce qui affligea sensiblement le frère, car c'était avoir manqué de respect à la très-sainte Vierge, à qui ces fleurs étaient destinées. Peu après, un religieux, le Père Damasceni lui donna deux cierges pour son autel : le Bienheureux les allume et sort pour cueillir des légumes dans le jardin. Le père Damasceni fit aussitôt enlever les cierges, en sorte que quand le Bienheureux rentra, il crut qu'on les lui avait encore volés. Il s'en plaignit à la sainte Vierge. « Mais comment », lui dit-il avec une familiarité toute filiale, « hier les fleurs et aujourd'hui les cierges ! Mais vraiment, ma Mère, vous êtes trop bonne ; quelque jour, on vous prendra votre fils dans les bras, et vous n'oserez rien dire ! » et il continua longtemps sur ce ton. Le Père Damasceni, qui s'était caché, entendait ces tendres reproches : il rentra dans la cuisine, prit le frère dans ses bras, lui rendit les cierges et le quitta plein d'une admiration facile à comprendre.

La bienveillance du Pape et des prélats de sa cour fit trembler l'humilité du Bienheureux. Quelques miracles que sa charité le força à opérer, portèrent ses craintes à leur comble : il demanda donc qu'on l'envoyât dans un autre couvent. Celui de Monte-Rotondo lui fut assigné.

Quand il arriva, le frère quêteur était malade : il fit la quête, cultiva le jardin, prit sur lui presque tout le service du couvent. Quand on le plaignait de ce surcroît de travail, il répétait en riant le mot de saint Philippe de Néri : « Le paradis n'est pas fait pour les lâches ».

A cette époque, une maladie contagieuse s'était abattue sur le couvent des Capucins à Bracciano : il fallait y envoyer un infirmier. Mais qui choisir ? il y allait de la vie. Notre charitable religieux s'offrit aussitôt. — Mais, frère Crispino, comme il y a péril de mort, je n'entends pas forcer votre volonté, dit le provincial, — quelle volonté, lui répondit-il ? je l'ai laissée à Viterbe, lorsque je suis entré chez les Capucins. Il partit, muni de la bénédiction de son provincial, emmenant avec lui, comme il le disait encore, saint François comme médecin, et la sainte obéissance comme préservatif. Médecin et préservatif firent des merveilles, car frère Crispino revint quelques mois après, mieux portant que jamais : il avait guéri par ses soins et ses prières tous les malades du couvent.

Au Chapitre suivant, il fut envoyé à Orvieto, où il devait passer quarante années de sa vie, comme quêteur. Il fut vite connu et aimé, et on lui donnait en abondance tout ce qu'il désirait. Il en profita pour soulager grand nombre de misères. L'amour des habitants d'Orvieto pour notre Bienheureux était tel qu'on fut obligé de le leur laisser. Chaque fois qu'on essaya de le changer, toutes les portes se fermèrent devant les nouveaux frères quêteurs, et pour ne pas mourir de faim, il fallut se résoudre à faire revenir celui qui, par humilité, s'appelait l'âne des Capucins.

Lorsqu'il lui fallait traverser la foule, il s'écriait : — Allons, mes enfants, faites place à l'âne des Capucins. — Et où est donc cet âne, dit un jour un

homme qui ne le connaissait pas ? — Tu ne vois pas que je porte le bât, dit le Bienheureux, en montrant sa besace. On lui demanda une fois pourquoi il allait toujours tête-nue. — C'est parce qu'un âne ne porte pas de chapeau, répondit-il avec une aimable jovialité.

Dans un couvent de religieuses, la sœur qui était chargée de le recevoir ne manquait jamais, pour l'éprouver sans doute, de l'accabler de sottises, de le traiter de fourbe et d'hypocrite. Le serviteur de Dieu se contentait de répondre : « Dieu soit loué, qu'il y ait à Orvieto une personne qui me traite comme je le mérite ».

Les miracles continuaient à naître sous ses pas : multiplication de la farine et du vin, prédiction de l'avenir, prévision des événements, heureux ou malheureux, don de lire dans les consciences, Dieu lui avait tout accordé à profusion.

Il arrive un jour à l'improviste dans un couvent de sœurs de Saint-Dominique ; il fait demander une des religieuses et lui dit : « Nous naissons pour mourir ; que vous êtes heureuse, vous allez quitter cette vallée de misères où nous sommes prisonniers ; une éternité de bonheur vous est assurée. Que vous êtes heureuse ! que vous êtes heureuse ! Or, cette religieuse se portait à merveille ; on conçoit donc son étonnement. Cependant, réfléchissant qu'elle avait eu affaire à un homme de Dieu, elle résolut de se préparer : peu de jours après, elle mourut de la mort des saints.

Le cardinal Gualtieri, qui habitait une villa dans les environs d'Orvieto, eut un jour à recevoir le roi d'Angleterre, fils de Jacques II : son intendant avait fait demander à Rome des fleurs dont on manquait, vu la saison. La personne chargée de la commission oublia les fleurs. L'intendant du cardinal rencontra frère Crispino et lui conta sa désolation : « Ne vous désolez pas, dit le frère, vous aurez toutes les fleurs dont vous aurez besoin et au delà. Il part et revient presque aussitôt, portant des fleurs magnifiques dont, chose étonnante, on ne cultivait pas l'espèce dans les jardins d'Orvieto. Quand on demandait au Bienheureux d'où il les avait tirées, il répondait : « Occupons-nous de gagner le paradis ; si nous avons le bonheur d'y parvenir, nous y verrons des fleurs bien plus belles et d'un parfum incomparablement plus exquis ».

Il faudrait parcourir la nombreuse série des vertus chrétiennes, si l'on voulait parler en détail de celles de ce saint religieux ; car il les possédait toutes à un degré éminent. Mais il se distinguait surtout par son zèle pour la gloire de Dieu ; l'idée de le voir offensé l'affligeait tellement qu'il faisait mille efforts pour empêcher le péché ; ainsi lorsqu'il était à la quête, et qu'il entendait jurer ou prononcer le saint nom de Dieu sans respect, il allait de suite reprendre les coupables, fût-il même chargé de fardeaux pesants. Le rang et la qualité des personnes ne l'arrêtaient pas alors, disposé qu'il était à tout souffrir pour arrêter le mal dont il était le témoin. Nulle démarche ne lui coûtait pour ramener les pécheurs à de meilleurs sentiments. Deux frères, pour des affaires d'intérêt, s'étaient tellement brouillés ensemble qu'ils avaient résolu de se battre en duel. Crispin l'apprend, son zèle s'enflamme ; et, quoique les amis de ces deux pauvres aveugles n'eussent pu réussir à les rapprocher, il ne désespère pas de les faire renoncer à leur funeste projet ; en effet, il va les voir et agit si heureusement près d'eux, que le jour même où ils devaient exposer à la fois leur âme et leur corps dans un combat singulier, il les réconcilie si parfaitement que depuis il n'y eut plus entre eux aucune division.

C'est à Rome que le Bienheureux devait mourir, c'est à Rome que s'écou-

lèrent les dernières années de sa vie. Elles furent si pleines de miracles que la ville éternelle en fut dans l'admiration. Sachant par révélation l'heure de sa mort, Crispino fit ses adieux à ses bienfaiteurs et à ses amis qui en riaient, car il était encore bien portant et rien ne faisait présager qu'il fût si près d'aller au ciel. Cependant quelques jours après il tombait malade : il était âgé de quatre-vingt-deux ans et on n'espéra pas le conserver. Le démon essaya de troubler ses derniers moments. Il s'offrit à lui sous la forme d'une bête hideuse que l'eau bénite suffit pour mettre en fuite. Aussitôt que la nouvelle de sa maladie se fut répandue, tout le monde voulut le voir. Le Bienheureux s'en étonnait et admirait la simplicité de ces gens qui témoignaient de l'admiration pour un misérable pécheur comme lui. Après avoir reçu avec grande ferveur les derniers Sacrements, il expira doucement (1750). Aussitôt sa mort, ses membres raidis par l'âge reprirent leur souplesse, ils devinrent frais et roses, et la gangrène qui le dévorait disparut : depuis il s'est conservé intact et on peut le voir dans l'église des Capucins à Rome. Les guérisons miraculeuses furent nombreuses à son tombeau. Le Pape Pie VII béatifia le bienheureux Crispino en 1806 et fixa sa fête au 23 mai, quoiqu'il fût mort le 19.

L'image de Notre-Dame, qui joua un si grand rôle dans la vie du saint Capucin, doit, de toute justice, lui être assignée comme attribut caractéristique.

Vita del V. Servo di Dio Fr. Crispino da Viterbo, laico professo dell' Ordine de' Minori Capucini di S Francesco, edizione prima romana, notabilmente accresciuta ed emendata dal Padre Fr. Emanuele da Domo d'Ossola, postulatore della causa, Roma, 1761.

LE B. JEAN-BAPTISTE ROSSI, CHANOINE A ROME

1764. — Pape : Clément XIII.

> Les serviteurs de Dieu peuvent acquérir la science; mais ils ne doivent jamais la montrer ni en faire parade. *Maxime de saint Philippe de Néri.*

Jean-Baptiste Rossi a été appelé le saint Vincent de Paul de Rome, au XVIIIᵉ siècle : nous verrons que ces deux saints et bons prêtres se ressemblent en plus d'un point.

Jean-Baptiste Rossi naquit à Voltaggio dans le diocèse de Gènes, le 22 février 1698. Son enfance se distingua par la manifestation d'une piété précoce. De bonne heure il aima remplir à l'autel la fonction, enviée des anges, de servant de messe. Un noble Génois nommé Scorsa, qui passait une partie de l'été à Voltaggio, fut si édifié de sa piété, qu'il demanda au père de l'enfant la faveur de se charger de son éducation. Après trois ans passés à Gènes, dans la maison de ses protecteurs, qui n'eurent qu'à se louer de sa conduite, il fut appelé à Rome par son cousin Laurent Rossi, chanoine de Sainte-Marie *in Cosmedin*. Jean-Baptiste avait alors treize ans. Placé au collége romain, il poursuivit avec succès le cours des études classiques, jusqu'à la théologie. Un livre de spiritualité qu'il lut à cette époque le porta à des austérités indiscrètes, et le fit tomber dans un état de faiblesse qui le força à interrompre ses études et à quitter le collége romain.

« Si j'avais pu achever heureusement mes cours, disait-il plus tard en riant, qui sait si je n'aurais pas eu la tentation de tirer vanité de ma science? »

Cependant, comme il se sentait appelé à l'état ecclésiastique, il passa du collége romain à celui de la Minerve tenu par les Dominicains, et put acquérir autant de connaissances théologiques qu'il lui en fallut plus tard pour être un bon prédicateur et un confesseur utile aux âmes.

Il célébra sa première messe le 8 mars 1721 au collége romain devant les reliques de saint Louis de Gonzague, auquel il avait une tendre dévotion. La ferveur, la piété avec laquelle il offrit pour la première fois le saint sacrifice, il les conserva toute sa vie : aussi était-ce un sujet permanent d'édification d'assister à sa messe.

Le premier soin du nouveau prêtre fut de modeler sa conduite extérieure sur les décrets du concile de Trente relatifs à la vie et aux mœurs des clercs. Ses vêtements étaient propres, et rien de plus. Il tenait les yeux baissés comme un homme qui marche constamment en la présence de Dieu. Ses conversations étaient toujours entremêlées de quelque parole édifiante ; d'une réserve extrême vis-à-vis des séculiers, et principalement des personnes du sexe, il ne prolongeait ses entretiens qu'autant que le demandait la bienséance. Il rapportait tout à la célébration de nos divins mystères et divisait sa journée en deux parties : préparation et action de grâces. Il récitait l'office aux heures canoniques, et ne le faisait jamais qu'à genoux.

Il avait commencé sa vie d'apostolat au collége romain, où il fut l'un des associés les plus fervents de la congrégation établie dans cette maison. Le directeur de cette congrégation s'était utilement servi de lui pour opérer le bien parmi les étudiants. Dieu avait donné à notre Bienheureux toutes les qualités nécessaires pour réussir : un air ouvert, de la grâce dans les paroles et une facilité étonnante pour se lier avec tous ses condisciples. Aux jours des vacances, il avait le talent d'empêcher que l'oisiveté ne perdît ses jeunes camarades : il les conduisait dans les églises, dans les hôpitaux, aux conférences spirituelles, créait des jeux, inventait des délassements auxquels il prenait activement part.

Après sa promotion au sacerdoce, son zèle prit de nouveaux accroissements, les bouviers et les pâtres qui amènent chaque semaine des bestiaux au marché de Rome, attirèrent tout d'abord son attention : il se rendait de bonne heure le matin au *Campo-Vaccino* et y retournait tard le soir pour apporter quelques bonnes paroles à ces hommes chargés du poids du jour, et pour les préparer à la réception des Sacrements. Jusqu'alors les filles qui mendiaient dans Rome n'avaient point d'abri pour la nuit. Rossi leur fonda une maison de retraite qui subsiste encore aujourd'hui et est connue sous le nom d'*hospice de Saint-Louis-de-Gonzague*. Deux autres hospices, ceux de Saint-Galla et de la Trinité-des-Pèlerins, furent encore l'objet de ses soins assidus.

Le cousin de Rossi, qui l'avait autrefois appelé à Rome, lui parla un jour de lui laisser son canonicat en héritage. « Quand je n'aurais que mes honoraires de messes pour vivre, répondit le Bienheureux, c'est plus qu'il ne m'en faut ». Cependant il se laissa vaincre et devint chanoine de Sainte-Marie *in Cosmedin* en 1737. Il ne voulut jamais habiter une maison que lui avait donnée le défunt : il en consacra la valeur à décorer la collégiale dont il était devenu chanoine et à fonder un revenu pour l'entretien de l'orgue et le salaire de l'organiste ; quant à lui, il habita un mauvais grenier qui appartenait au Chapitre.

Rossi n'avait point encore voulu s'adonner au ministère de la confession qui l'avait toujours effrayé. Mais un évêque de ses amis l'ayant engagé à s'essayer dans son diocèse, il y consentit. De retour à Rome, il s'adonna tout entier à cet important et méritoire apostolat. La collégiale de Sainte-Marie avait été jusque-là à peu près déserte ; mais elle commença bientôt à être fréquentée par la foule des pénitents : il en venait non-seulement de tous les quartiers de Rome, mais encore de la campagne : il aimait surtout à diriger les pauvres des hôpitaux et les déshérités de la fortune, les paysans et les ouvriers. « Les heureux de ce monde », disait-il, « peuvent trouver très-facilement des confesseurs ; mais les malheureux et les délaissés ont à cela plus de peine ». Dieu lui fit goûter dans l'exercice de ses fonctions, des consolations qui furent une première récompense de son zèle. « Je ne savais pas la route la plus courte pour aller en paradis », disait-il un jour en confidence à quelqu'un ; « mais maintenant je la connais ; c'est d'y conduire les autres par la confession !... que de bien l'on y peut faire ! »

Lorsque Benoît XIV eut établi des catéchismes pour le personnel des prisons, ce fut lui que le Pontife en chargea spécialement. Le bourreau n'était pas étranger à ses soins : il le confessait, allait le visiter dans ses maladies, et lui rendait tous les services qu'inspire la charité. Plus d'une fois il arrangea les différends qui éclataient entre ce praticien et ses aides : il appelait plaisamment cela arranger des affaires d'Etat.

Quoique dévoué par attrait aux classes les moins estimées de la société, il ne refusait pas ses soins aux communautés religieuses : c'est ainsi qu'il consentit à devenir le confesseur habituel des frères de la Charité.

Il y a peu de quartiers de Rome qui n'aient été témoins de son zèle et n'aient entendu sa voix : les rues qui avoisinent la *Bocca della verità* et la place *Montanara* surtout le virent à l'œuvre pendant de longues années. Là comme partout, faire aimer Dieu, sanctifier ses frères en se sanctifiant lui-même, tel fut le but constant de ses efforts. C'est dans ces saintes dispositions que la mort le trouva : il succomba d'un coup d'apoplexie à l'âge de soixante-six ans, le 23 mai 1764.

Il fut enterré à l'hôpital de la Trinité-des-Pèlerins : il était mort si pauvre que cet hôpital fit les frais de ses funérailles.

La sainteté du serviteur de Dieu parut si certaine que Pie VI fit commencer en 1781 le procès de sa béatification. Pie VII et Grégoire XVI l'ont continué. Pie IX glorieusement régnant l'a achevé en 1859.

Cf. Bulle de la béatification ; *Vie du Bienheureux*, par le postulateur de la cause, Rome, 1790, et les *Analecta*, t. II passim.

SAINT EUTYQUE, ABBÉ, ET SAINT FLORENT,

MOINE EN ITALIE (540-548).

A une lieue et demie environ de Norcia, en Ombrie, s'ouvre une vallée appelée autrefois Castoria et connue aujourd'hui sous le nom de Val-Saint-Eutyque. Là fut fondé, en 471, c'est-à-dire neuf ans avant la naissance de saint Benoît, un monastère que rendirent illustre un grand nombre de Saints dont le pape Grégoire le Grand a raconté les vertus dans ses *Dialogues*. Parmi ces Saints dont le culte est devenu populaire, nous distinguerons aujourd'hui saint Eutyque et saint Florent.

Saint Eutyque vécut d'abord solitaire dans une grotte dont il ne sortait que pour se livrer aux travaux de la prédication et de l'évangélisation des campagnes.

Saint Spé, fondateur du monastère de la vallée Castoria, étant venu à mourir, ses religieux appelèrent Eutyque à se charger de leur conduite.

Le Saint ne quitta qu'à regret sa grotte et le modeste oratoire y attenant. Du moins eut-il la consolation de les remettre à la garde d'un disciple digne de lui, saint Florent. Or, un isolement aussi absolu que celui où le laissait le départ d'Eutyque pesait à Florent : aussi, comme font tous les Saints et toutes les douleurs, recourut-il à la prière. Dieu ne tarda pas à exaucer les vœux de son confiant serviteur. Un ours sortit de la forêt voisine et vint se coucher à la porte du saint solitaire. Quand celui-ci parut au dehors, l'animal se traîna à ses pieds et lui marqua par son attitude qu'il venait se mettre à son service et lui tenir compagnie. Quatre brebis composaient tout l'avoir de l'ermite et encore dépérissaient-elles faute d'un berger qui les conduisît régulièrement au pâturage. Le berger était trouvé : Florent les confia à l'ours qui eut ordre de ramener le troupeau au logis soit à midi lorsque le Saint ne jeûnait pas, soit à trois heures lorsqu'il jeûnait : et l'ours, dit-on, ne manqua jamais à sa consigne. Une semblable merveille, on le conçoit, fit grand bruit dans le voisinage. Mais quatre moines du monastère de saint Eutyque furent mordus par le serpent de la jalousie, tendirent des embûches à ce berger improvisé et le tuèrent. Aussi pourquoi Eutyque, leur maître, ne faisait-il pas de miracles, tandis que Florent se mêlait d'en faire ? c'était le raisonnement des moines jaloux. En punition du chagrin causé à saint Florent, les quatre méchants furent frappés de la lèpre et en moururent.

Le serviteur de Dieu fit une autre merveille : des serpents en grand nombre infestaient les environs de son ermitage. Il pria encore et les serpents furent écrasés par la foudre. « Les voilà bien morts, Seigneur », s'écria saint Florent ; « mais qui les emportera loin de mes yeux ?... » Et aussitôt une nuée d'oiseaux s'abattit sur eux et les enleva.

Saint Eutyque mourut comblé de mérites le 23 mai 540 : il avait gouverné très-saintement pendant quatorze ans son monastère qui devint puissant dans la suite, fonda un grand nombre de prieurés et fournit des prêtres pendant longtemps à une grande partie de l'Ombrie. Il n'est plus parlé de ce monastère depuis qu'il est tombé en commende au XVIe siècle.

On invoquait surtout saint Eutyque pour la pluie. Les habitants de Norcia, qui avaient souvent été exaucés de ce chef, chômèrent sa fête par reconnaissance.

Quand à saint Florent, on croit que, après la mort d'Eutyque, il se retira auprès de saint Vicence, évêque de Foligno, et passa le reste de ses jours dans une grotte que Vicence avait habitée avant son élévation à l'épiscopat. Après sa mort, qui arriva vers 548, il fut enterré dans la cathédrale et son culte devint non moins populaire que celui de saint Eutyque.

Le troupeau des brebis, l'ours qui les garde, les serpents enlevés par les oiseaux figurent dans les représentations qu'on a données de saint Florent.

Les Bollandistes, 23 mai, d'après saint Grégoire le Grand. *Dial.*, liv. III, ch. 15. Voir aussi Baillet.

XXIVe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Antioche, la naissance au ciel de saint Manahen, frère de lait d'Hérode le Tétrarque, docteur et prophète sous la grâce du Nouveau Testament, mort et enterré dans la même ville [1]. Ier s. — Au même lieu, la bienheureuse Jeanne, femme de Chuza, intendant de la maison d'Hérode, dont l'évangéliste saint Luc fait mention [2]. Ier s. — A Porto, la naissance au ciel de saint Vincent,

1. Il était fils d'un illustre personnage de Jérusalem, nommé Manahen, comme lui, qui avait été suppléant du fameux Hillel, chef du Sanhédrin, et qui avait ensuite quitté cette haute dignité pour s'attacher au service d'Hérode le Grand, père d'Antipas. Le jeune Manahen pouvait donc espérer une grande fortune, une brillante position dans le monde. Il préféra la pauvreté et la croix de Jésus. Cf. *Actes des Apôtres*, XIII ; Dr Sepp, *Vie de Jésus*.

2. Sainte Jeanne était l'une des saintes femmes qui se mirent à la suite de Jésus, pendant sa vie mor-

martyr. — A Brescia, sainte Afre, martyre, qui souffrit sous l'empereur Adrien [1]. IIe s. — A Nantes en Bretagne, les saints martyrs DONATIEN et ROGATIEN, frères, qui, sous l'empereur Dioclétien, après avoir été mis en prison, puis étendus sur le chevalet et déchirés, ensuite percés de coups de lance, eurent enfin la tête tranchée. Vers 288. — En Istrie, les saints martyrs Zoë, Servile, Félix, Sylvain et Dioclès. Vers 284. — Le même jour, les saints martyrs Mélèce. officier dans l'armée, et ses compagnons, au nombre de deux cent cinquante-deux, qui accomplirent leur martyre par divers genres de mort [2]. — De plus, les saintes martyres Suzanne, Marcienne et Palladie, femmes de quelques-uns de ces soldats, qui furent mises en pièces avec leurs petits enfants. — A Milan, saint Robustien, martyr. — A Maroc, en Afrique, le supplice du bienheureux Jean de Prado, de l'Ordre des Mineurs déchaussés de la stricte Observance, qui, pour la prédication de l'Evangile, après avoir enduré les fers, les cachots, les fouets et beaucoup d'autres tourments, consomma son martyre par le feu [3]. 1636. — Au monastère de Lérins, saint VINCENT, prêtre illustre par sa doctrine et sa sainteté. Vers 450. — A Bologne, la translation de saint Dominique, confesseur, du temps du pape Grégoire IX. 1233.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Dans un grand nombre d'églises de France, fête de NOTRE-DAME AUXILIATRICE DES CHRÉTIENS. — A Tarbes, la solennité de la procession générale pour la délivrance de la ville, attribuée aux prières et à la protection de saint Misselin, prêtre, patron de la ville, loué par saint Grégoire de Tours. A présent, la fête de saint Misselin se célèbre à Tarbes, le 7 mai. — A Liége, la translation de saint Lambert, dont la fête se fait le 17 septembre. — A Villiers, en Brabant, le bienheureux Guillaume, dont le corps a été levé de terre par l'autorité ecclésiastique à cause des merveilles qui parurent à son tombeau. — A Bayeux, saint Patrice [4], évêque de ce siége. — A Corbie, la mémoire des saintes vierges et martyres Laurienne et Agrippine, dont une partie des ossements est aujourd'hui conservée à l'église paroissiale de cette ville. — A Montpellier, le Bienheureux GÈRE ou GÉRARD, confesseur. — Au monastère d'Hasnon, le bienheureux Rolland ou Rotland, d'abord religieux de Saint-Amand, puis abbé d'Hasnon. 1070. — Le dimanche qui suit le 24 mai, pèlerinage à Notre-Dame du Patronage à Drancy, dans le diocèse de Paris. Ce pèlerinage a été fondé, après la définition du dogme de l'Immaculée Conception, par des dames pieuses de Paris en faveur des jeunes personnes placées en apprentissage dans les divers ateliers de la capitale. — A Pontlevoy, dans le diocèse de Blois, fête de Notre-Dame des Blanches, fondée par Gelduin, seigneur de Pontlevoy, au XIe riècle. Ce seigneur, surpris par une violente tempête, invoqua Marie : la Mère de Dieu se présentant aussitôt à lui, vêtue d'habits plus blancs que la neige, l'arracha à une mort qui allait être inévitable. Jaloux de perpetuer la mémoire de cette délivrance, Gelduin donna à l'église de l'abbaye le nom de *Notre-Dame des Blanches*, que conserve encore aujourd'hui l'une de ses chapelles. — Le 24 mai et le 31 octobre, pèlerinage à Notre-Dame de Wohlfartshoffen, dans le canton de Niederbronn, diocèse de Strasbourg. C'est un pèlerinage très-fréquenté par les Alsaciens et les Lorrains. Les archives de la mairie possèdent une liste nombreuse d'abjurations de protestants, qui ont eu lieu dans cette chapelle. — A Paris, dans la maison-mère des Cercles catholiques d'ouvriers, fête de la translation de saint Générosus, martyr. (Voir le *Supplément* de ce volume.)

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Dominicains. — A Bologne, la translation de saint Dominique, confesseur, au temps de Grégoire IX : son saint corps, entre autres miracles qu'il opéra pendant qu'on le transférait dans un lieu plus digne, exhala tant de doux et suaves parfums, qu'il remplit toutes les âmes d'une joie merveilleuse ; Dieu attestant par là combien lui était agréable la sainteté de cet homme apostolique.

telle, l'assistèrent de leurs biens, furent présentes à sa mort sur le Calvaire, prirent part à son ensevelissement, et auxquelles Jésus apparut dans un chemin, leur permettant de baiser ses pieds.

1. Cette Sainte était femme d'Italicus, gouverneur de Brescia, qui condamna à mort les saints Faustin et Jovite. Voir les Actes de ces derniers.

2. En Egypte, règne d'Antonin.

3. Le bienheureux Jean de Prado était né à Léon, en Espagne. C'est la Propagande qui l'envoya prêcher à Fez et à Maroc. Benoît XIII le béatifia en 1728.

4. Patrice naquit à Bayeux, de parents aussi religieux que nobles, et fut le cinquième évêque de sa ville natale. Il se distingua dès son enfance par sa piété et par son mépris pour le monde. Lorsque la mort l'eut privé de ses parents, résolu de se donner à Dieu tout entier, il s'enrôla dans la milice sacrée et donna tous ses biens, partie à l'Eglise, partie aux pauvres. On dit même, selon une tradition aussi constante qu'ancienne, qu'il bâtit une église sur l'emplacement de la maison de ses pères. Toutes ses belles et saintes œuvres le firent choisir pour succéder à saint Loup sur le siége épiscopal de Bayeux. On croit qu'il mourut à Lisieux : cette ville, en effet, se glorifiait autrefois de posséder ses reliques. — *Propre de Bayeux.*

Martyrologes des Carmes, Augustins, Servites, Capucins. — La fête de la bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de *Secours des Chrétiens.*

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Orient, ESTHER et MARDOCHÉE. — En Istrie, les saints Zebelle, Servule et Secondin, martyrs. 283. — A Atella, ancienne ville de Campanie, les saints Elpide, évêque, Cyon, prêtre, et Elpice, lévite. Le second était le frère, et le troisième le neveu du premier [1]. ve s. — A Foligno, en Ombrie, saint Vincent, évêque de cette ville [2]. Vers l'an 553. — A Antioche, en Syrie, saint Thomas Salus, moine. VIe s. — A Plaisance, le bienheureux Philippe, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. 1306. — Sur le mont Admirable, près d'Antioche, en Syrie, saint Siméon Stylite le Jeune et sainte Marthe, sa mère, veuve [3]. Vers 596.

ESTHER ET MARDOCHÉE

Entre 521 et 485 av. J.-C.

La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.
Racine, *Esther*, acte III, scène 9.

On sait quelles guerres d'extermination se faisaient en général les anciens peuples, et spécialement les puissantes races du vieil Orient. La plupart de ceux que le sort des armes venait de trahir sur le champ de bataille expiraient par le glaive ou dans les fers ; les villes prises d'assaut étaient livrées aux flammes et au pillage ; le corps entier de la nation malheureuse, arraché au sol natal, allait végéter sous d'autres cieux, où il ne lui était départi qu'une certaine mesure d'air, de mouvement et de vie, comme un arbre découronné qu'on transporte sur une terre étrangère, et que les plantes indigènes semblent vouloir étouffer de leur ombrage jaloux. La victoire était sans pitié.

On sait aussi que les Juifs traversèrent une épreuve de ce genre sous le roi de Babylone Nabuchodonosor II ; elle fut cruelle et dura soixante-dix ans. C'est cette grande infortune qui tira du cœur de Jérémie ces sanglots éloquents que les plaintes d'aucun proscrit n'ont jamais pu égaler ; c'est elle qu'un autre prophète pleura d'avance par ce chant si plein de mélancolie :

Captifs sur des plages lointaines,
L'exil nous a flétris par ses sombres rigueurs;
Et, fatigué de voir nos chaînes,
Notre œil cherche Sion et se mouille de pleurs.

1. Des ruines d'Atella, située entre Naples et Capoue, s'est formée la ville moderne d'Aversa. Or, à trois ou quatre milles d'Italie, environ une lieue, se trouve le bourg de Sant-Arpino, dont le nom n'est que la traduction altérée du nom de saint Elpidio, autrefois évêque d'Atella. Ce bourg fut fondé à l'époque de l'incendie d'Atella, au temps du pape Sirice et de l'empereur Arcade. On y recueillit, dans une église dédiée à saint Elpidius, une partie des reliques du saint Evêque : le reste fut porté à Salerne, où l'on fait aussi son office. On recourait à l'intervention de saint Elpide, spécialement pour la délivrance des énergumènes : cette intervention s'était montrée d'une manière si efficace et tant de fois, que les possédés, à l'approche des lieux habités par le Saint, prenaient la fuite de toutes leurs forces. — *AA. SS.*

2. Saint Vincent, évêque de Foligno, était natif de Laodicée, en Syrie : il fut un des trois cents Orientaux que le zèle de l'apostolat et le désir de visiter les Saints-Lieux de Rome amenèrent en Italie vers l'an 516, et que le pape Hormisdas envoya prêcher en Ombrie, chez les Sabins, les Etrusques, etc.

3. Il y a eu trois saints Siméon, stylites : l'Ancien, dont nous avons donné la Vie le 5 janvier; le Jeune, que les Grecs honorent aujourd'hui et que Baronius reporte au 3 septembre, « on ne sait pour quel motif », disent les Bollandistes et après eux Baillet; un troisième, dont on ne connaît que le nom, mentionné dans les *Acta Sanctorum* le 27 juillet.

Juda n'a plus ces nobles fêtes
Où sa joie éclatait en saints et doux transports,
Et l'Euphrate a vu nos prophètes
Suspendre leur guitare aux saules de ses bords [1].

Il est vrai que Cyrus, l'un des successeurs de Nabuchodonosor, décréta, par un édit célèbre dans l'histoire sacrée, que les Juifs étaient libres de retourner en Judée et de rebâtir le temple de Jérusalem. Dès lors, la captivité cessa légalement; mais, de fait, les antipathies de quelques administrateurs subalternes et les rivalités des Samaritains, frères des Juifs par le sang et séparés d'eux par des intérêts de politique et de religion, détruisirent en partie le bénéfice des dispositions libérales du monarque. Plusieurs familles aimèrent mieux habiter la terre d'exil, à côté des cendres de leurs pères, que rentrer dans une patrie où leur Dieu n'avait pas encore d'autel.

C'est d'un de ces Juifs assis au foyer de l'étranger que naquit Edissa ou Esther. Ces noms, qui, dans la langue hébraïque, expriment la douceur du myrte et la beauté de la lune, avaient peut-être été choisis par une disposition spéciale de la Providence. Au moins ils étaient d'un bon augure, et la jeune fille ne les démentit pas; car les grâces dont elle était ornée lui valurent le pouvoir souverain, et ses frères exilés trouvèrent un refuge et une protection dans la bonté de son cœur.

La mort ne tarda pas à lui ravir son père et sa mère. La douleur de cette perte prématurée, jointe aux tristesses de la captivité, eût pu briser son courage, si elle n'eût trouvé dans son oncle Mardochée un conseil et un appui.

Esther croissait en âge et en vertu; mais elle vivait solitaire et cachée, comme ces fleurs modestes jetées à l'écart par la main du printemps, et qui ensevelissent sous la verdure leur corolle et leur parfum. Il ne semblait pas qu'elle dût jamais sortir de l'obscurité et des angoisses que les malheurs de sa nation lui avaient faites, quand tout à coup le caprice d'un tyran, ou plutôt Dieu, qui tient en sa puissance le cœur des rois, changea le cours de ses destinées.

Cambyse porta mal le fardeau de gloire que lui avait légué Cyrus, son père; on mit un terme à ses extravagances en l'égorgeant. Divers complots aboutirent à faire passer la couronne sur la tête d'Assuérus, que les auteurs profanes désignent sous le nom de Darius, fils d'Hystape. Assuérus devenait ainsi le maître des peuples nombreux qui habitaient de l'Inde à la mer Egée, du Pont-Euxin et de la mer Caspienne jusqu'à l'Ethiopie et à l'Océan. Il portait le titre fastueux de grand roi, ou de roi des rois, sans doute parce que son empire était formé de plusieurs royaumes conquis, ou parce qu'il avait des rois sous sa domination. Les monarques persans allaient résider à Ecbatane pendant l'été; mais leur capitale était Suse, charmante ville assise parmi les lis qui croissaient en foule sur les bords du Choaspe.

Or, la troisième année de son règne, dans l'enivrement de sa gloire et pour faire éclater sa magnificence et ses richesses, le roi ordonna des festins splendides, où furent conviés, sous sa présidence, les princes de sa cour, ses officiers, les plus braves d'entre les Perses et les Mèdes, enfin les gouverneurs des cent vingt-sept provinces de l'empire. Cette réjouissance des grands se continua durant six mois. Mais la dernière semaine, le roi voulut aussi pour hôte son peuple de Suse. Des tables furent placées dans les jardins royaux; des pavillons de fin lin protégeaient les convives contre les

1. Ps. CXXXVI, 1 et 2.

intempéries de l'air ; les plus riches couleurs, l'ivoire, le porphyre et le marbre, l'or et l'argent, brillaient de toutes parts ; la délicatesse des mets et des vins répondait au luxe des décorations. De son côté, la reine Vasthi offrit aux femmes une fête somptueuse qui se célébra dans l'intérieur du palais.

On était arrivé au dernier jour de cette longue solennité ; elle ne pouvait guère se terminer sans quelque scène d'extravagance. Assuérus, échauffé par le vin, demanda que la reine fut introduite, le diadème en tête et dans tout l'éclat que sa beauté empruntait à la parure, afin que les grands et le peuple pussent la contempler et l'admirer. Vasthi ne vint pas ; était-ce un caprice qui s'opposait à un autre caprice, ou bien la vertu qui, devant l'indiscrétion et l'outrage, se retirait dans la majesté du dédain ? En tout cas, Assuérus, irrité et furieux, interrogea ses conseillers ordinaires pour savoir d'eux quel châtiment la reine avait mérité en bravant les ordres du monarque son époux. Toutes les folies des hommes puissants trouvent sans peine des adorateurs ou des complices : l'un des courtisans représenta qu'un si grand exemple de désobéissance serait contagieux parmi les Persanes ; il applaudit, en passant, au courroux du maître, et conclut à la répudiation et à la dégradation de Vasthi. L'arrêt fut conforme. L'imprudence l'avait dicté, la précipitation l'exécuta.

Mais bientôt Assuérus se ressouvint de Vasthi et de tout ce qui avait été fait. Difficilement on pouvait y remédier sans encourir le reproche d'une légèreté puérile. Les serviteurs d'Assuérus, pour abolir dans son âme blessée l'image chérie qui s'y peignait toujours, proposèrent de chercher dans tout l'empire les plus belles d'entre les jeunes filles, de les amener à Suse sous les yeux du prince, afin que celle qui lui plairait davantage devînt reine à la place de Vasthi. Ce projet fut agréé ; sur l'édit royal, tout l'empire envoya dans Suze les plus belles d'entre ses jeunes filles. Esther fut du nombre de ces fleurs brillantes que les mœurs du temps et du pays ne protégeaient pas assez contre le despotisme et la licence, et qui, rassemblées en foule sous la main avide d'un seul, s'éteignaient lentement, consumées dans les ennuis d'une fastueuse solitude.

Toutes ces rivales devaient successivement paraître devant le roi. Qui pourrait peindre l'ambition et l'espoir dont elles étaient agitées ? Longtemps à l'avance elles s'exerçaient, pour ainsi dire, à mériter la couronne que Vasthi avait laissée tomber de son front ; elles passaient leurs journées au milieu des parfums et des aromates les plus exquis, et, le moment de leur visite, elles appuyaient leur beauté du prestige des plus rares ornements.

Enfin, Esther fut présentée à son tour. Or, elle était extrêmement belle, et on ne pouvait la voir sans être touché de ses grâces. Contente des ornements qu'on lui donna, elle ne voulut point en demander d'autres pour sa parure. La victoire lui échut. Le cœur du roi fut incliné vers elle, et il l'aima plus que toutes les autres femmes. Il lui posa sur la tête le diadème, et la fit reine à la place de Vasthi. Pour honorer les noces d'Esther, un riche banquet fut offert à tous les grands de la cour et à tous les serviteurs du palais ; Assuérus soulagea les peuples de son royaume par la diminution des impôts, et signala sa libéralité par de nombreux et éclatants bienfaits.

L'élévation d'Esther n'altéra point la simplicité de son âme. Elle continua de se montrer douce envers Mardochée et docile à ses conseils, comme au temps où, petite enfant et orpheline, elle vivait sous sa tutelle et par ses soins. Pour lui obéir, elle tint caché le nom de sa patrie et de

son peuple. Elle trouva moyen d'appeler Mardochée à la cour, et il habitait à la porte du palais. L'oncle et la nièce se consultaient souvent, mais avec tant de discrétion, que nul ne soupçonna leur parenté. Grâce à cette bonne intelligence, on put déjouer un complot tramé contre la vie d'Assuérus : Mardochée le découvrit ; il le fit savoir à Esther, qui en informa le roi ; les coupables furent saisis, interrogés, convaincus, mis à mort. On écrivit l'histoire de cette conjuration dans les fastes de l'empire, où les événements des règnes antérieurs, les règlements établis, les services rendus, étaient rapportés avec exactitude et en détail ; le nom de Mardochée y fut consigné d'une manière fort honorable : c'est à peu près toute la récompense qu'il reçut de ses bons offices, au moins pour le moment.

Alors vivait aussi, à la cour de Perse, un grand seigneur nommé Aman. Il tirait son origine des Amalécites, l'une de ces nations que les Hébreux avaient effacés de la Palestine en y entrant. Soit faveur, soit mérite, il était devenu le premier personnage de l'Empire après le roi. Sur son passage, tous les serviteurs du palais fléchissaient les genoux avec des signes d'adoration : c'était l'étiquette réglée en son honneur par Assuérus. Le seul Mardochée refusa cet hommage à l'heureux favori, et de toutes parts on lui disait : « Pourquoi n'obéissez-vous point, comme tous les autres, au commandement du prince ? » Mardochée répondit qu'il était Juif, et allégua, pour se dispenser du cérémonial idolâtrique de la cour, les préceptes contraires de sa religion. Aman fut averti des résistances de Mardochée, et il put d'ailleurs les apercevoir lui-même. Il entra dans une grande colère ; son orgueil blessé compta pour rien d'immoler le prétendu coupable, et, sachant qu'il était de race juive, il résolut d'envelopper tous les Juifs dans une commune ruine. Peut-être voulait-il servir aussi les intérêts d'une haine héréditaire et venger le sang d'Amalec, répandu autrefois par Saül dans les champs d'Hévila.

Aman va trouver Assuérus, lui représente que l'empire nourrit dans son sein tout un peuple qui a ses lois et ses mœurs à part, et qui brave l'autorité royale ; qu'il importe de ne pas encourager la licence par l'impunité : « C'est pourquoi », dit-il, « ordonnez que ce peuple périsse ; et, afin que vous ne perdiez pas les tributs qu'on en tire, je payerai dix mille talents aux trésoriers de votre épargne ». Cette somme était prodigieuse pour un particulier ; mais Aman comptait sans doute, ou bien que son offre ne serait pas agréée, ou que la fortune des proscrits serait confisquée à son avantage : il connaissait son maître.

Effectivement, Assuérus tira de son doigt l'anneau dont il se servait pour sceller ses lettres, et le remit entre les mains de son ministre, en lui disant : « Garde ton or ; quant à ce peuple, fais-en ce que tu voudras ». C'était dès lors un usage fréquent chez les monarques orientaux de procéder par voie de justice, ou plutôt d'iniquité sommaire ; il est vrai que, de leur côté, les sujets avaient des caprices semblables, et que souvent ils appelaient d'un édit à leur poignard. Le pouvoir sans frein abusait de sa force, et l'obéissance déshonorée se réfugiait dans la révolte.

Mais que pouvaient les Juifs contre un rival armé de la faveur d'un monarque absolu ? Un édit sanguinaire fut rédigé contre eux, muni du sceau royal, traduit en toutes les langues de l'empire et envoyé aux cent vingt-sept provinces. Il y était dit que le grand roi, dans la douceur de son gouvernement, voulait assurer à tous ses peuples le bénéfice d'une paix heureuse et durable, qu'il avait appris qu'une nation odieuse troublait l'universelle harmonie par la diversité de ses habitudes, et qu'il donnait en

conséquence l'ordre d'exterminer, en un même jour, tous les Juifs, jusqu'aux femmes et aux enfants, et de s'emparer de tous leurs biens. La cruauté a des ailes : les courriers partirent en hâte pour tous les points du royaume ; l'édit fut immédiatement affiché dans Suse. Assuérus et son favori s'égayaient dans les festins, et les Juifs emplissaient la ville de leurs lamentations.

Dès que Mardochée eut connu ces choses, il déchira ses vêtements et prit tous les signes de deuil usités chez les peuples d'Orient : couvert d'un sac, des cendres répandues sur la tête, la douleur de son âme éclatait en cris plaintifs. Il vint jusqu'à la porte du palais, car on ne pouvait en franchir le seuil dans cet appareil lugubre.

Cependant l'empire ignorait toujours que la reine appartînt, par son origine, à la nation condamnée ; Esther ignorait également les malheurs réservés à ses compagnons d'exil. Toutefois elle fut informée par ses femmes de l'extrême affliction de son oncle ; elle le manda pour en savoir la cause, et lui envoya des vêtements convenables, afin qu'il pût se présenter. Mais il ne voulut point quitter son deuil, et il attendit qu'on lui députât quelque serviteur fidèle chargé de recevoir ses communications. C'est par ce moyen que Mardochée découvrit à Esther l'affreux péril qui menaçait les Juifs, lui fit parvenir une copie de l'édit publié dans Suze, et la pria d'aller trouver Assuérus et d'user de sa position et de son crédit pour le salut d'Israël : « Souvenez-vous », dit-il, « des jours de votre abaissement et que vous avez été nourrie de ma main. Invoquez donc le Seigneur ; parlez pour nous au roi, et délivrez-nous du trépas ».

Esther fit répondre qu'en Perse il était rigoureusement défendu de pénétrer dans les appartements du roi sans ordre exprès, et qu'on mettait à mort sur-le-champ quiconque n'avait pas respecté cette prohibition, à moins que le monarque n'inclinât vers le coupable son sceptre d'or en signe de clémence. Le courageux vieillard envoya aussitôt à sa nièce de patriotiques remontrances, l'exhortant à ne pas nourrir le vain espoir d'échapper au coup qui devait frapper toute la nation : « Si vous gardez le silence », ajouta-t-il, « Dieu trouvera quelque autre moyen de sauver les Juifs, et vous périrez, vous et la maison de votre père. D'ailleurs, qui sait si vous n'avez point été portée au trône précisément en vue de la crise où nous sommes aujourd'hui ? » Esther céda. « Allez », dit-elle ; « rassemblez tous les Juifs qui sont à Suse, et priez pour moi. Qu'on ne prenne ni aliment ni breuvage durant trois jours et trois nuits ; moi, je jeûnerai aussi avec mes femmes. Puis je me présenterai devant le roi, sans ordre de sa part et contrairement aux lois du pays, affrontant le péril et la mort ».

Mardochée se retira et fit ce que la reine avait ordonné. Il répandit en la présence de Dieu sa douleur et sa prière ; tout Israël suivit son exemple. Cependant Esther avait déposé la pompe de ses habits royaux pour prendre des vêtements qui répondaient mieux à son affliction et à son deuil ; les parfums précieux n'embaumaient plus sa chevelure ; son front était abaissé dans la cendre et son corps soumis aux rigueurs du jeûne ; son séjour, autrefois si riant, s'emplissait d'une sombre tristesse. Elle se mit en prière : « Ah ! Seigneur, notre seul monarque, secourez-moi dans mon abandon... J'ai entendu dire à mon père que vous aviez choisi Israël entre tous les peuples.... pour en faire votre héritage éternel... Nous avons péché devant vous ; c'est pour cela que vous nous avez livrés aux mains de nos ennemis. Et maintenant peu satisfaits de nous opprimer par un dur esclavage, et attribuant la force de leurs bras à la puissance de leurs idoles, ils veulent dé-

mentir vos promesses, abolir votre héritage, fermer la bouche à ceux qui vous louent, et éteindre la gloire de votre temple et de votre autel, pour ouvrir la bouche des nations, et louer la force de leurs idoles et glorifier à jamais un roi de chair et de sang. Ne laissez pas votre peuple à ces pouvoirs de néant, de peur qu'ils n'insultent à notre ruine ; mais tournez contre eux leur dessein et perdez celui qui nous fait sentir ses rigueurs. Seigneur, donnez-moi de l'assurance... mettez sur mes lèvres des paroles sages et convenables... Vous savez la nécessité qui m'est faite de paraître aux jours d'éclat, et que j'ai en abomination l'orgueilleux signe de gloire qui orne ma tête... et que je ne porte jamais la couronne dans mes jours de retraite et d'isolement... et qu'enfin, depuis l'heure où je fus amenée ici, jamais votre servante ne s'est réjouie qu'en vous, ô Seigneur Dieu d'Abraham !... » Ainsi priait Esther ; et sa prière ne fut pas vaine. Car il y a toujours une grande force dans les plaintes de l'innocence opprimée ; souvent même elles arment, dès ce monde, la colère de Dieu, qui vient, la foudre à la main, visiter les méchants au milieu de leurs œuvres injustes.

Cependant, au troisième jour de sa pénitence, la reine se revêt de ses plus riches ornements. Dans toute la splendeur de cette pompe royale, elle va trouver Assuérus. Deux de ses femmes l'accompagnent : appuyée sur l'une, il semble que, frêle et délicate, elle ait peine à se soutenir ; l'autre suit sa maîtresse, en relevant les draperies flottantes de sa longue robe. Sous un teint vermeil et des yeux pleins d'agrément et d'éclat, Esther cache sa tristesse et l'extrême frayeur de son âme. Elle traverse toutes les salles qui mènent à l'appartement du roi, et tout à coup paraît devant lui. Assuérus était assis sur son trône, et ses vêtements étincelaient d'or et de pierreries. Il lève les yeux, et aussitôt la fureur éclate sur son visage. Tremblante, éperdue, Esther pâlit et laisse tomber son front sur la jeune fille qui la soutenait. A ce spectacle et sous la main de Dieu, le cœur du roi s'amollit, et son humeur farouche fait place à la mansuétude. Tout inquiet, il quitte son trône à la hâte, reçoit la reine dans ses bras, et, la rappelant à elle, lui dit avec tendresse : « Qu'avez-vous, Esther ? Je suis votre frère ; ne craignez pas. Vous ne mourrez point : la loi a été faite non pas pour vous, mais pour tous les autres. Venez donc et touchez ce sceptre ». Et il incline vers elle son sceptre d'or, en signe de clémence, et l'invite à parler. Esther s'excuse sur la frayeur où l'a jetée la majesté du grand roi, et retombe presque évanouie. Assuérus était troublé, et ses serviteurs s'empressaient à soulager la reine. Enfin elle revint à elle, et le roi lui dit : « Que voulez-vous, reine Esther ? que demandez-vous ? Lors même que vous demanderiez la moitié de mon royaume, je vous la donnerais ». Esther ne jugeant pas que le moment de s'expliquer fût encore venu, convie Assuérus à un banquet, et lui demande d'y appeler aussi Aman. Elle est exaucée. Assuérus lui réitère, dans la joie du festin, l'assurance de ses intentions libérales, et lui offre de nouveau la moitié de son royaume. Esther se borne à prier le roi de se rendre encore le lendemain avec Aman à un second banquet, promettant de manifester alors son désir et ses vœux.

Aman sortit avec une grande allégresse ; mais elle fut aussi courte que vive : il semble que le chagrin choisisse pour nous visiter le moment où notre cœur est ouvert à la gaieté la plus confiante. Mardochée était assis à la porte du palais : il ne se leva point pour honorer le passage du tout-puissant ministre, qui trouvait dans cet acte d'indépendance l'écueil de toute sa félicité. La colère dans le cœur, Aman rentre chez lui et rassemble ses amis avec sa femme Zarès. Il leur représente l'immensité de ses riches-

ses, le nombre de ses enfants et ce haut degré de puissance où il est monté dans l'empire ; il rappelle la faveur insigne que lui fait la reine, en l'invitant deux fois à sa table, exclusivement à tous les grands de l'empire : « Eh bien, avec tout cela », dit-il, « je croirai n'avoir rien, tant que je verrai le Juif Mardochée rester assis devant moi aux portes du palais ». Sa femme et ses amis lui conseillent de faire élever une potence et demander au prince que Mardochée y soit suspendu. Ainsi le cours de ses réjouissances ne devait plus être altéré par la vue de l'inflexible vieillard. Aman approuve cet avis et fait dresser une haute potence.

Cette nuit même, Assuérus la passait sans dormir. Pour tromper la fatigue de son insomnie, il envoya chercher les annales du royaume. En les lisant devant lui, on en vint au récit de la conspiration découverte par Mardochée. Il voulut savoir la récompense décernée à un sujet si fidèle ; on lui répondit que ce service n'avait point été dignement reconnu. Or, Aman se rendit de bonne heure au palais, dans le dessein de solliciter et d'obtenir la mort de son rival. Assuérus fut informé de sa présence et le manda : « Que faut-il faire », dit-il, « pour un personnage que le roi désire combler d'honneurs ? » Le courtisan, dans l'orgueil de sa pensée, s'imagina qu'on ne pouvait songer qu'à lui, et repartit qu'il fallait donner à ce personnage des vêtements royaux, le diadème du roi et le cheval que le roi montait habituellement, et que le premier des princes et des grands de la cour marchât devant le triomphateur, en tenant les rênes de son cheval et en criant dans la ville : Ainsi sera honoré celui que le roi voudra honorer. « Hâtez-vous donc, reprit Assuérus, et faites tout ce que vous venez de dire au Juif Mardochée ». Certainement rien de plus étrange et de plus inattendu ne pouvait arriver au fier Amalécite. Il se résigna toutefois, et rendit à celui qu'il haïssait si fort les honneurs qu'il croyait avoir stipulés pour lui-même. Mais il revint chez lui pleurant de rage et la tête couverte pour cacher sa honte. Il répandit sa douleur dans le sein de ses amis et de sa femme ; mais il n'en reçut, pour toute consolation, que de lugubres pronostics sur la chute totale de sa fortune, qui venait de chanceler devant Mardochée.

Au milieu de ces doléances, les serviteurs du palais vinrent chercher Aman, parce que l'heure du festin était arrivée. Il entra donc chez la reine avec le roi son maître. Assuérus encouragea de nouveau Esther à demander ce qu'elle voudrait. « O roi ! » répondit-elle, « si j'ai trouvé grâce à vos yeux, je vous en conjure, donnez-moi la vie, donnez la vie à mon peuple... Mon peuple et moi nous sommes condamnés à l'oppression, à la mort et à la destruction. Et plût à Dieu qu'on nous vendît, hommes et femmes, en esclavage ! Ce serait un mal supportable, et je gémirais en silence. Mais la cruauté de notre ennemi s'attaque au roi même, en lui enlevant de nombreux sujets. — Et qui est-ce ? repartit Assuérus. Qui est assez fort pour tant oser ? » — Esther dit : « Le voilà ; c'est Aman, notre injuste et barbare persécuteur ». Ces paroles furent comme un coup de foudre pour Aman; il demeura interdit, ne pouvant soutenir les regards ni du roi ni de la reine.

Assuérus se leva transporté de colère, sortit de la salle du banquet et se retira au jardin. Aman comprit que tout était perdu ; il tomba aux genoux de la reine, en lui demandant la vie. Cette soumission acheva sa ruine ; car Assuérus, en rentrant dans la salle, aperçut le coupable aux pieds d'Esther, et s'indigna d'une témérité qu'il interprétait mal. Aussitôt les serviteurs du palais emmenèrent Aman en lui voilant la face ; c'était la coutume du pays de couvrir ainsi, en la présence des rois, le visage des coupables condamnés à mort, de peur sans doute que le regard du monarque ne fût attristé par

la vue d'un objet funèbre. L'un des officiers représenta qu'il y avait devant la maison d'Aman un instrument de supplice tout préparé : c'était la potence qui attendait Mardochée. L'ordre fut donné d'y attacher Aman ; et la colère du roi s'apaisa.

Le même jour, Assuérus déclara que tous les biens d'Aman seraient confisqués au profit d'Esther. Il remit son anneau royal et déféra les fonctions de premier ministre à Mardochée, qui lui fut alors présenté comme parent de la reine. Esther combla aussi son oncle de biens et d'honneurs, et le nomma intendant de sa maison. Jusqu'ici elle n'avait pourvu qu'à la sécurité et à la gloire de sa famille ; il fallait songer encore au salut de la nation. Elle alla donc trouver le roi, le conjurant avec larmes de prononcer la révocation des mesures qui avaient été décrétées contre les Juifs. Assuérus y consentit. Par les soins de Mardochée, devenu le père et le protecteur de ses compatriotes, de nouvelles lettres furent écrites à l'effet d'annuler l'ordonnance primitive, puis traduites en toutes les langues de l'empire et adressées aux cent vingt-sept provinces. De plus, il fut recommandé aux proscrits de se tenir prêts à défendre leur vie, et ils purent rendre injure pour injure, détruire les maisons et piller les biens de leurs ennemis, et les exterminer, hommes, femmes et enfants. C'étaient les termes de la dépêche royale, et les Juifs l'exécutèrent à la lettre. Il ne faut pas trop s'en étonner : la peine du talion est écrite dans toutes les législations anciennes ; Moïse lui-même consacre cette dure manière de faire justice : « Œil pour œil », dit-il, « et dent pour dent ». Il était réservé aux nations chrétiennes, façonnées à la mansuétude par l'Evangile, de poser en principe que la loi, dans sa vengeance calme et digne, ne devait pas égaler la barbarie et les emportements du coupable.

Quoi qu'il en soit, au jour fixé par Aman pour le massacre général des Juifs, ils parurent sous les armes, s'assemblèrent dans les villes et les bourgs, et fondirent sur leurs ennemis. Tout cédait devant eux ; car ils étaient soutenus par les officiers du roi, et leur subite grandeur les faisait craindre ; d'ailleurs, les juges et les gouverneurs des provinces, et tous ceux qui possédaient quelque dignité ou exerçaient quelques fonctions dans l'empire, tremblant devant Mardochée, arbitre de leur sort, relevaient à l'envi la gloire des Juifs. C'est pourquoi la vengeance devint facile. Les dix fils d'Aman furent immolés, et leurs cadavres pendus au gibet ; un grand nombre d'hommes périrent dans Suse et dans tout le royaume ; les Juifs, contents de ces exécutions, ne voulurent point toucher aux biens des morts, afin de prouver que le zèle de la justice, et non point la cupidité, avait armé leurs bras.

En mémoire de cette délivrance merveilleuse, Esther et Mardochée établirent une fête solennelle qui se célébrait tous les ans. On la fixa au jour même qu'Aman avait marqué pour la destruction du peuple juif, mais que la Providence venait de glorifier par un si beau et si complet triomphe. On la nomma la fête du Sort, parce qu'Aman, fidèle aux superstitions de son pays, avait commis au sort le soin de fixer le jour de sa vengeance.

Ainsi fut allégée l'infortune des juifs : Esther apparut, dans la nuit de leur exil, comme les douces et consolantes clartés de l'aurore qui annoncent au voyageur l'approche du jour ; car la protection des rois persans leur fut continuée même après la mort de la reine ; ils purent revoir Jérusalem, en relever les murailles, le temple et l'autel. Ainsi encore se manifeste une des lois qui président au gouvernement du monde : c'est que la

vertu est puissante même dans sa faiblesse, et que la force de l'homme injuste n'est qu'infirmité.

Chacun se rappelle que Racine a porté ce récit sur la scène française avec tout l'éclat de la plus magnifique poésie. Composée pour les demoiselles de Saint-Cyr et d'abord jouée par elles devant des assemblées d'élite, *Esther* eut un succès prodigieux dans ces représentations particulières. Le public succéda aux spectateurs privilégiés de Saint-Cyr, et applaudit durant vingt années l'esprit du poëte et ses beaux vers. Le XVIIIe siècle refusa de continuer ce concert d'admiration, et aujourd'hui plusieurs critiques jugent la tragédie d'*Esther* avec quelque sévérité. Peut-être doit-on dire qu'il manque effectivement quelque chose à ce sujet du côté de l'intérêt dramatique ; mais, d'une autre part, quelle splendeur et quelle pureté dans la forme ! surtout quelle éloquence dans les plaintes, les prières et les cris de triomphe des jeunes Israélites qui forment les chœurs !

Esther a inspiré la peinture aussi bien que la poésie. Sans parler des compositions du Dominiquin, de Paul Véronèse et du Tintoret, nous citerons l'œuvre de notre immortel Poussin. Il a choisi le moment où Esther, qui vient d'entrer dans l'appartement d'Assuérus, tombe évanouie entre les bras de ses suivantes avant d'avoir pu proférer encore une seule parole. Assuérus, assis sur son trône, le sceptre à la main, semble aussi étonné de l'apparition d'Esther qu'ému de la voir évanouie ; sa pose est pleine de noblesse. L'affaissement de la reine est merveilleusement rendu, et sa tête est d'une beauté achevée.

Les Femmes de la Bible, par feu Mgr Darboy.

SAINT DONATIEN ET SAINT ROGATIEN,

FRÈRES, MARTYRS, ET PATRONS DE NANTES

287 ou 288. — Pape : Caius. — Empereurs : Dioclétien et Maximien.

> Avoir le même esprit, être animé de la même volonté, voilà la vraie fraternité.
>
> *Aug., serm.* XXV.

Dès que les empereurs Dioclétien et Maximien eurent décrété leur cruelle persécution contre les chrétiens, ils envoyèrent au préfet des Gaules un édit par lequel il lui était commandé de soumettre tout le monde au culte des dieux de l'empire ; de promettre des récompenses à ceux qui pratiqueraient religieusement les cérémonies païennes et qui offriraient des sacrifices aux dieux, et d'employer les tourments et le dernier supplice contre ceux qui persisteraient à confesser le nom du Christ.

Il y avait à Nantes un jeune homme, appelé Donatien, d'une naissance illustre, mais plus recommandable encore par sa foi. Cette vertu, jointe à un esprit mûr, modérait en lui la vivacité de la jeunesse, et pénétré de la crainte de Dieu, il se conduisait en vieillard dans un âge où la raison n'est pas toujours parvenue à sa maturité. Dieu lui ayant fait la grâce de reconnaître la vanité des idoles et d'embrasser la foi catholique, il avait reçu le

baptême ; et, fortifié par les saints mystères, il publiait hautement le triomphe de Jésus-Christ, et répandait dans les cœurs des Gentils la semence divine qui avait si heureusement fructifié en lui.

Rogatien, son frère aîné, encore idolâtre, fut gagné à la foi chrétienne par Donatien, dans un temps où c'était exposer sa vie au péril le plus évident que de faire profession d'une religion proscrite par les ordres des souverains. Mais cette considération ne put détourner Rogatien de céder aux attraits vainqueurs de la vérité : il se dévoua à la mort en même temps qu'au service de Jésus-Christ, et, pour avoir la force de soutenir le combat dangereux où il voyait bien qu'il s'exposait, il demandait avec ardeur le sacrement de la régénération ; mais *la fuite et l'absence du prêtre* [1], que les nouvelles de la persécution avaient chassé du pays, furent cause que Rogatien ne put être baptisé que dans son sang.

Sur ces entrefaites un commissaire des empereurs [2] se rendit à Nantes, muni de son ordonnance, et fut reçu favorablement par la multitude idolâtre. Un des habitants lui parla de cette sorte : « Juge équitable et modéré ! vous venez fort à propos pour ramener au culte des dieux ceux qui s'en sont écartés pour s'attacher à un homme que les Juifs ont fait mourir en croix. Le premier d'entre eux sur qui vous devez exercer votre sévérité, c'est Donatien, qui non-seulement s'est retiré du service qu'il doit aux dieux, mais qui, par ses vains discours, a encore séduit son frère ; en sorte que l'un et l'autre méprisent avec obstination les dieux immortels que les empereurs invincibles adorent et qu'ils veulent qu'on adore par tout l'univers. La propre confession des deux frères vous convaincra, quand il vous plaira de les interroger, qu'on ne les accuse point à faux ».

Le commissaire [3] irrité fit amener Donatien devant lui, et commença ainsi son enquête : « J'apprends, Donatien, que non-seulement vous refusez, par une désobéissance criminelle, d'adorer Jupiter et Apollon, de qui nous tenons la vie, mais encore que vous les déshonorez par des discours injurieux, et que, par une prétention extravagante, vous publiez qu'on ne peut être sauvé qu'en croyant à la mort d'un homme qui a été puni du supplice de la croix, au culte duquel vous essayez d'engager tout le monde ». Donatien répondit : « Vous ne dites rien que de vrai ; j'avoue que je voudrais que tout le monde le servît, car il n'y a que lui qui mérite nos adorations ». Le commissaire dit : « Modérez-vous là-dessus, et cessez de prêcher inutilement cette vaine doctrine, sinon je vous ferai bientôt trouver la fin de votre vie ». Donatien répondit : « Si la mort a quelque chose de terrible, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous, que l'erreur et la fausse prévention engagent dans les ténèbres et empêchent d'ouvrir les yeux à la lumière de la justice ». Le commissaire commanda que le Saint fut enchaîné et jeté dans une prison, afin que la violence des tourments ébranlât le Martyr et lui fît perdre la foi, ou du moins que son supplice détournât ceux qui en seraient les spectateurs de croire en Jésus-Christ.

Rogatien fut amené au commissaire en présence du peuple, et le commissaire, voulant le gagner par la douceur, lui dit : « J'ai été informé, Rogatien, que vous voulez abandonner inconsidérément le culte des dieux qui ont daigné vous donner la vie et orner votre esprit de sagesse et de belles connaissances ; j'ai honte pour vous de voir que tant de choses que

1. Sacerdotis absentia fugitiva. *(Ac. SS. Don. et Rog.)*
2. On croit que c'était Rictins-Varus, nommé communément Rictiovare, et fameux par ses cruautés envers les Chrétiens dans la Gaule Belgique.
3. Les Actes l'appellent *Præses*.

vous savez ne vous empêchent pas de consentir à perdre l'esprit. Prenez garde que, voulant ne confesser qu'un seul Dieu, vous n'encouriez, à votre grand regret, la colère de plusieurs autres. Mais comme vous n'êtes point encore souillé de je ne sais quel baptême, si l'obstination n'a point encore endurci votre volonté, recevez les biens et les honneurs que vous offrent la clémence des empereurs et la bonté des dieux ». Rogatien répondit : « Je ne m'étonne pas que vous mettiez la clémence des empereurs avant la bonté des dieux. Tout est perverti dans votre esprit, quoique au reste vous ayez quelque raison de donner le premier rang à des êtres vivants, qui valent encore mieux que des dieux de fonte. Mais, et vos dieux et vous, vous êtes également insensibles : eux, parce qu'ils sont de métal ou de pierre, et vous, parce que vous méritez de ressembler à ce que vous adorez ». Le juge commanda que Rogatien fût jeté dans le même cachot où l'on avait mis celui dont il avait reçu cette doctrine, selon lui, extravagante, afin que le lendemain l'épée du bourreau vengeât et les dieux et les empereurs des mépris et des insultes de l'un et de l'autre.

Rogatien n'éprouvait qu'une peine : c'était d'avoir été prévenu par la persécution avant qu'il eût reçu le baptême ; mais la foi qu'il avait en Dieu lui fit espérer que le baiser de son frère lui tiendrait lieu du bain sacré. Donatien, informé de la peine de son frère, fit cette prière à Dieu : « Seigneur Jésus-Christ, auprès de qui les désirs ont le même mérite que les œuvres, quand l'impuissance absolue empêche les effets d'une volonté qui vous est toute dévouée, accordez à votre serviteur Rogatien que sa foi pure lui tienne lieu de baptême et son sang d'onction sacrée, s'il arrive demain, par l'obstination du juge, que l'épée termine le cours de notre vie ». Ils passèrent l'un et l'autre la nuit à se fortifier par l'espérance de la couronne immortelle qui devait être le prix de leur confession.

Le lendemain, le juge monta sur son tribunal, et ayant fait venir les deux frères, chargés de chaînes, il leur dit : « La sévérité dont je dois des exemples au public m'empêche désormais d'user avec vous de termes de douceur, puisque vous méprisez le culte des dieux immortels par ignorance, ou, ce qui est encore pis, que vous travaillez à le détruire, parce que vous vous croyez mieux instruits que nous ». Les Martyrs lui répondirent : « Que votre science, qui est au-dessous de l'ignorance stupide, soit semblable à vos dieux que vous adorez dans des métaux qui n'ont aucun sentiment. Nous sommes prêts à souffrir pour Jésus-Christ tout ce que la rage du bourreau sera capable d'inventer ; nous n'estimons pas que ce soit perdre la vie que de la donner pour celui de qui nous l'avons reçue, et qui nous en rendra une autre infiniment plus heureuse ». Le juge, transporté de colère, ordonna que les deux frères fussent tourmentés et disloqués sur le chevalet, afin que, s'ils ne changeaient pas de résolution, ils eussent plus longtemps à souffrir, et qu'ensuite ils fussent décapités. Les ministres de sa fureur, cherchant à lui plaire par un excès de cruauté, après avoir tourmenté les Martyrs, leur enfoncèrent une lance dans la gorge, ce qui n'avait point été ordonné, et puis leur coupèrent la tête. Ce fut ainsi que Donatien, après avoir gagné son frère à Jésus-Christ, eut la consolation de le voir répondre dignement à la grâce de sa vocation ; que Rogatien, baptisé dans son sang, ne se montra pas inférieur à son frère, et que tous les deux remportèrent une illustre victoire, qui les unit à la troupe bienheureuse qui ne se sépare jamais de l'Agneau immortel, auteur et consommateur de leur béatitude. Suivant l'opinion la plus suivie, leur martyre arriva en 287 ou 288.

RELIQUES ET CULTE DES SAINTS DONATIEN ET ROGATIEN.

Les corps des saints Martyrs furent ensevelis auprès du lieu où ils avaient souffert la mort, et depuis placés dans un sépulcre que les chrétiens leur édifièrent, au pied duquel plusieurs anciens évêques de Nantes ont voulu être enterrés. Autrefois, un monument marquait la place précise où ils avaient souffert la mort. Les révolutionnaires l'ayant renversé, on y a planté deux croix en 1816, et placé une inscription qui rappelle le martyre des deux frères. Dès la fin du ve siècle, on bâtit, sur le tombeau des saints Martyrs, une belle église, qui fut d'abord possédée par les moines de Bourg-Dieu, en Berri ; ils la cédèrent ensuite ou la rendirent aux chanoines de Nantes, et c'est maintenant une église paroissiale. Pendant la Révolution, elle fut en partie détruite. Deux dames pieuses la firent rétablir à leurs frais, en 1806, et la rendirent au culte divin. Elle est située à l'une des extrémités de la ville et près de la grande route de Paris.

On attribue au duc de Bretagne, Jean IV, la fondation d'une autre église de Saint-Donatien et de Saint-Rogatien, au faubourg de Saint-Clément de la ville de Nantes, et l'établissement de six chanoines pour y faire le service ; mais on se trompe : cette fondation est du duc Jean III, qui la fit en 1325. François Ier, l'un de ses successeurs, au lieu de six chanoines ou chapelains, établit, en ce même lieu, une communauté de Chartreux, l'an 1445. Cette église a été détruite pendant la Révolution. Les dames de la Visitation occupent maintenant les bâtiments de la Chartreuse.

Les corps des deux Saints furent levés de terre, l'an 1145, par Albert, évêque d'Ostie, qui en fit la translation à l'église cathédrale de Nantes, en présence de Hugues, archevêque de Rouen [1], et de plusieurs autres prélats. Ces précieuses reliques sont maintenant conservées dans l'église paroissiale dédiée aux saints Martyrs, et on les a renfermées dans deux belles châsses d'argent. Il ne reste que quelques ossements de chacun des deux corps. Une partie avait été portée dans l'église cathédrale et y était conservée au-dessus des portes latérales du chœur. Ce trésor a été perdu pendant la Révolution avec les autres reliques de la même église. La fête de ces deux Saints se célébrait le 24 mai dans le diocèse de Nantes, avec octave, et jusqu'en 1804 elle a été chômée. Maintenant, elle est transférée au dimanche dans l'octave de l'Ascension. On désigne souvent les deux Saints sous le nom d'*Enfants Nantois*.

Vie des Saints de Bretagne, par Dom Lobineau, revue par M. l'abbé Tresvaux. Les Actes que l'on possède ont été écrits au ve siècle par un auteur anonyme. Dom Ruinart les a admis dans sa collection.

SAINT VINCENT DE LÉRINS

450. — Pape : Saint Léon le Grand. — Roi de France : Mérovée.

> Prenez garde que quelqu'un ne vous séduise, parce que plusieurs viendront en mon nom, disant : Je suis *Sauveur*, et ils en séduiront un grand nombre.
> *Matth.* XXIV, 4, 5.

Vincent, frère germain de saint Loup, évêque de Troyes, était né à Toul. Il avait d'abord embrassé le parti des armes et brillé dans le monde. Touché de la grâce, et peut-être entraîné par l'exemple de son vertueux frère, il alla s'enfermer au monastère de Lérins pour n'y plus songer qu'à l'œuvre de son salut.

Douloureusement affecté de voir l'église déchirée par les hérétiques et voulant contribuer, pour sa part, à prémunir les simples fidèles contre les sophismes de l'erreur, il composa, vers l'an 434, trois ans après le concile d'Ephèse qui proscrivit le Nestorianisme, un livre qu'il intitula *Commonitorium* ou avertissement contre les hérétiques, et que par humilité, il publia sous le nom de *Peregrinus* (le Voyageur ou l'inconnu). C'est dans ce bel et

1. *Ep. Hugonis Rotom. ad Albericum.* D'Acherl. Guibert, p. 690.

solide ouvrage qu'il trace cette règle à laquelle, plus strictement que jamais, il importe de se conformer : Dans l'église catholique, il faut apporter le plus grand soin à tenir ce qui a été cru partout, toujours et par tous. *In ipsa Catholica Ecclesia magnopere curandum est ut id teneamus quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est.*

Ce livre, que le Père Labbe qualifie de *livre d'or*, et que Bellarmin, à cause de sa brièveté, appelle petit par son étendue, immense par sa valeur [1], a pour but de préserver les fidèles des nouveautés en matière de foi.

Ce traité était originairement divisé en deux parties, dont la seconde avait pour objet le concile d'Ephèse, et à laquelle était jointe une récapitulation de tout l'ouvrage. La seconde partie ayant été soustraite à Vincent, il se contenta de rapporter cette récapitulation à la fin de la première partie, et de ne faire du tout qu'un seul livre ; c'est dans cet état que nous l'avons aujourd'hui.

L'auteur établit une règle infaillible pour distinguer la vérité d'avec l'erreur, savoir, l'autorité des Ecritures expliquées suivant la tradition de l'Eglise catholique.

Vincent de Lérins s'applique sur toutes choses à précautionner les fidèles contre une des plus dangereuses tentations où leur foi soit exposée, ce qui arrive lorsque Dieu permet que de grands hommes, des hommes estimés par leurs talents, et en réputation de sainteté, deviennent les docteurs de l'hérésie. Il apporte pour exemple Valentin, Donat, Photin, Apollinaire, Nestorius, Tertullien, et surtout Origène, deux Pères dont il fait le plus magnifique éloge, pour en conclure que « tous les vrais catholiques doivent recevoir les Docteurs avec l'Eglise, mais non pas abandonner la foi de l'Eglise avec les Docteurs [2] ».

Le *Commonitoire* est un de ces écrits que l'on ne peut lire trop souvent ; il en est peu dans l'antiquité qui renferment tant de choses admirables en si peu de paroles. Le style en est agréable, net, doux et coulant ; la phrase de Vincent de Lérins, toujours pure et harmonieuse, se module et se balance comme la période cicéronienne. Sous le rapport du style, l'auteur du *Commonitoire* nous paraît supérieur de beaucoup à Salvien qui vivait dans le même siècle.

Comme controversiste, Vincent de Lérins a été fort bien jugé par Mgr Gerbet. Après avoir montré que la division des hérétiques en deux classes principales détermina aussi à leur égard une double controverse, il ajoute :

« Nous n'avons pas à nous occuper ici de celle qui consistait à montrer, par les monuments de la tradition et les décisions dogmatiques, quelle était la foi de l'Eglise ; mais, celle qui avait pour objet de prouver la nécessité de croire à l'Eglise, mérite une attention particulière.

L'antiquité chrétienne a produit sur ce sujet deux ouvrages fondamentaux, l'un vers le commencement du IIIe siècle, et l'autre au Ve : les *Prescriptions* de Tertullien, et le *Commonitoire* de Vincent de Lérins. Nous les disons fondamentaux, parce qu'effectivement les considérations qui y sont développées frappent également toutes les sectes, quelles que soient leurs doctrines particulières : et de même que, en algèbre, on obtient en éliminant les conditions spéciales de tel problème particulier, des formules générales, applicables à toute espèce de quantité ; de même, en écartant dans la lecture de ces deux écrits les noms des hérétiques contemporains et les réflexions accessoires qui s'y rattachent, on voit se dégager, dans sa pu-

1. Mole parvum, sed virtute maximum. — 2. *Common.*, XVII.

reté logique, le principe général de la controverse avec tous ceux qui créent ou *choisissent* leur foi, suivant la signification propre de ce nom d'hérétiques.

Voici le début plein d'humilité de ce beau livre : « Il me semble à moi, pèlerin, le plus petit de tous les serviteurs de Dieu, que ce ne serait pas, avec l'aide du Seigneur, chose d'une médiocre utilité de coucher par écrit ce que j'ai reçu fidèlement des saints Pères, précaution bien nécessaire sans doute à ma propre faiblesse, puisque j'aurai là sous la main de quoi suppléer, par une lecture assidue, à mon peu de mémoire [1] ».

Ces lignes expliquent bien le sens du titre choisi par l'auteur. On donnait à cette époque le nom de *Commonitoire* à un recueil de notes qui devaient aider la mémoire : c'est ainsi que l'empereur Théodose donna un *commonitoire* au comte Elpidius partant pour le concile d'Ephèse, et que le pape Zozime en remit un à Faustin qu'il envoyait en Afrique.

Une des plus admirables pages du *Commonitoire* est celle qui traite du *progrès*, cette grande question de tous les temps et du nôtre en particulier. « Quelqu'un dira peut-être : Ne peut-il donc y avoir de progrès pour la religion dans l'Eglise du Christ ? » « Qu'il y en ait, et qu'il y en ait beaucoup. Car, qui serait si malveillant pour les hommes, si maudit de Dieu, que d'empêcher ce progrès ? Mais, il faut néanmoins que ce soit vraiment un progrès, et non pas un changement. Ce qui constitue le progrès d'une chose, c'est qu'elle prenne de l'accroissement, sans changer d'essence ; ce qui en fait au contraire le changement, c'est qu'elle passe d'une nature à une autre. Il est donc nécessaire que l'intelligence, la science, la sagesse de chacun comme de tous, d'un seul homme comme de l'Eglise entière, suivant l'âge et le siècle, croissent et grandissent beaucoup, mais toutefois en leur espèce, c'est-à-dire, en conservant la même doctrine, le même sens, la même pensée.

« Que la religion des âmes imite l'état du corps, qui, tout en se développant et en grandissant avec les années, ne laisse pas néanmoins d'être le même.

« Il y a bien de la différence entre la fleur de la jeunesse et la maturité de la vieillesse ; mais, celui qui est aujourd'hui vieillard, n'est pas autre chose que celui qui fut autrefois adolescent ; en sorte qu'un seul et même individu a beau changer d'état et de disposition, il ne change néanmoins ni de nature, ni de personne. Les membres sont petits dans un enfant à la mamelle, grands dans un jeune homme ; ils sont toutefois les mêmes dans l'un et dans l'autre. Autant les enfants ont de membres, autant en ont les hommes ; et s'il est des parties qui se développent dans un âge plus mûr, elles existaient toutefois dans le principe de leur origine, en sorte que rien de nouveau ne paraît dans un vieillard, qui ne fût caché en lui lorsqu'il était enfant.

« Ainsi donc, il n'en faut pas douter, la droite et légitime règle d'un beau développement, l'ordre parfait et invariable d'une belle croissance, c'est quand le nombre des années vient à découvrir dans un jeune homme les parties et les formes que la sagesse du Créateur avait d'abord cachées dans un enfant. Mais, si l'homme, avec le temps, se change en une figure qui ne soit pas la sienne ; si le nombre de ses membres augmente ou diminue, il faut bien, dans ce cas, ou que tout le corps périsse, ou qu'il devienne monstrueux, ou qu'il s'affaiblisse tout au moins.

1. Videtur mihi minimo servorum Dei peregrino, quod res non minimæ utilitatis, Domino adjuvante, futura sit, si ea quæ fideliter a sanctis Patribus accepi, litteris comprehendam, infirmitati certe propriæ pernecessaria; quippe cum adsit in promptu unde imbecillitas memoriæ meæ assidua lectione reparetur.

« De même, la doctrine de la religion chrétienne doit suivre ces lois de perfectionnement, se consolider par les années, s'étendre avec le temps, s'élever avec l'âge, mais demeurer cependant pure et intacte, se montrer pleine et entière dans toutes les mesures de ses parties, comme dans ses sens et ses membres en quelque sorte, n'admettre aucun changement, ne rien perdre de ce qui lui est propre, et ne subir aucune variation dans les points définis.

« Pour l'Eglise du Christ, soigneuse et prudente gardienne des dogmes à elle confiés, elle n'y change jamais rien, n'y diminue rien, n'y ajoute rien ; elle n'en retranche pas ce qui est nécessaire, elle n'introduit rien de superflu, elle ne laisse rien perdre de ce qui lui appartient, elle n'usurpe rien d'étranger ; mais elle met toute son industrie, tout son entendement à traiter fidèlement et sagement les choses anciennes, à façonner et à polir ce qu'il put y avoir autrefois de commencé, d'ébauché ; à consolider, à affermir ce qui fut exprimé, développé ; à garder ce qui fut confirmé, défini.

« Enfin quel autre but s'est-elle jamais proposé dans le décret des conciles, sinon de faire croire avec une foi plus vive ce que l'on croyait avec plus de simplicité ; de faire prêcher avec plus de force ce qui se prêchait avec plus de faiblesse ; de faire adorer avec plus de zèle ce que déjà l'on adorait avec sûreté ? »

Saint Vincent de Lérins mourut avant la fin de 450, sous le règne des empereurs Théodose II et Valentinien III. Ses reliques, dit-on, sont respectueusement gardées à Lérins ; nous croyons cependant en avoir vu des parcelles quelque part ailleurs.

Saint Vincent de Lérins voyait dans l'onde d'un ruisseau qui s'éloigne de sa source vers laquelle il ne doit jamais remonter, l'image des moments fugitifs de la vie, qui s'écoulent pour ne plus jamais revenir ! Hélas ! quelle est la bouche qui n'a point dit quelquefois en pensant à la brièveté de nos jours : Qu'est-ce que la vie ?

En nous rappelant notre heureuse enfance, en foulant de nouveau par la pensée cette pelouse où nous folâtrions avec tant de gaîté, en revoyant en esprit ces campagnes où nous promenions notre insouciante jeunesse, ne semble-t-il pas que nous touchions encore à des instants écoulés pourtant depuis bien des années ? Or, il en sera de même, lorsque sur notre lit de mort, nous pourrons envisager d'un seul coup d'œil notre vie tout entière : que sera-t-elle alors pour nous, sinon un songe frivole, une ombre légère et fugitive ? *Qu'est-ce que votre vie*, dit l'apôtre saint Jacques ? *C'est une vapeur qui paraît pour un peu de temps et qui sera bientôt dissipée.* N'êtes-vous donc pas des insensés, vous qui dites : Aujourd'hui ou demain, nous irons dans telle ville, nous y négocierons pendant une année, et nous y ferons un gain considérable : savez-vous même ce qui arrivera demain ?

Beaucoup de personnes pensent assez souvent à la brièveté de la vie ; mais cette pensée, que Dieu a destinée à porter tant de fruits, est stérile pour elles. Loin d'en profiter, en effet, elles s'empressent de la chasser dès qu'elle se présente, et s'efforcent de la remplacer par des pensées riantes et frivoles. En vérité, n'est-ce pas là une folie semblable à celle des insensés qui danseraient au-dessus d'un volcan ouvert sous leurs pieds pour les dévorer ?

Les propres de Fréjus et de Nancy marquent la fête de saint Vincent de Lérins le 28 mai.

Annales hagiologiques, Godescard, éd. de Lille; notes locales fournies par M. l'abbé Guillaume, chanoine, aum. de la chapelle ducale, à Nancy.

SAINT GÉRARD OU GÈRE [1], DE LUNEL (1298).

Jam civitas Lunelium
Laudem repende debitam,
Novam tibi per Gerium
Deus paravit gloriam.
Lunel, loue dignement le Seigneur qui te donne une nouvelle gloire par Gérard.
Prose du Saint.

Gérard naquit à Lunel, petite ville de l'ancien diocèse de Maguelonne dont le siége fut transféré à Montpellier, l'an 1536, par le pape Paul III. Cette ville est située entre Nîmes et Montpellier à quatre lieues de l'un et de l'autre. On ignore l'année précise de la naissance de Gérard ; néanmoins on conclut de certains faits qui ont quelques rapports à notre Saint, qu'il dut naître environ l'an 1274 ou 1275. Il était fils de Gérard Amicy, seigneur de Castelnaud, de la maison de Sabran, une des plus anciennes du Languedoc, et qui jouissait des premières dignités à la cour des comtes de Toulouse [2]; sa mère, Thérèse Raymond, était fille de Raymond Gausselin, baron de Lunel. On voit, dans l'*Histoire du Languedoc*, combien ces deux familles étaient illustres et pieuses [2]. Gérard eut un frère appelé Effrenaud dont nous aurons occasion de parler, parce qu'il fut son compagnon fidèle dans la pratique des vertus chrétiennes et dans sa pénitence.

Elevé pieusement, Gérard prit, dès l'âge de cinq ans, l'habit de la pénitence dans la Confrérie de Saint-François, fondée récemment à Lunel. Il ne demeura pas longtemps dans cette ville. Gérard, son père, céda la moitié de la baronie de Lunel, héritage de sa mère, à Philippe le Bel, roi de France, afin de mettre à la disposition de ce prince le port voisin d'Aigues-Mortes pour l'expédition qu'il méditait de faire au-delà des mers et particulièrement aux Saints-Lieux ; et il se retira avec ses deux fils Gérard et Effrenaud, au comté de Rochefort, sur le Rhône, que le roi lui avait donné en échange de la baronie de Lunel. Bientôt les deux pieux jeunes hommes firent le vœu d'un pèlerinage au seuil des Apôtres et à la crèche de Notre-Seigneur. Mais ils voulurent s'y préparer par l'exercice de la vie érémitique. A cet effet, ils quittèrent le manoir paternel et s'en allèrent au pont du Gard, où ils s'établirent dans des cellules voisines l'une de l'autre et où ils vécurent en ermites. La sainte vie qu'ils menaient fut bientôt connue dans tout le pays environnant. Ce fut pour eux un motif de hâter leur départ, parce qu'ils redoutaient les louanges des hommes. Ils se mirent donc en route pour Rome avec le dessein arrêté de continuer leur pèlerinage jusqu'en Terre-Sainte. Déjà, après avoir visité le tombeau des saints Apôtres, ils s'étaient mis en route pour se rendre à Ancône, où ils devaient s'embarquer. Comme ils allaient à pied à la manière des pèlerins, la fatigue causa à Gérard un grand mal de tête ; malgré cela il voulut continuer ; mais le mal s'aggrava, et les deux pèlerins furent forcés de s'arrêter à Colombaro, près de Monte-Santo, au diocèse de Fermo, dans une misérable chaumière. Gérard y mourut seul, tandis que son frère était sorti dans les environs pour demander du secours (1298). Les paysans de l'endroit connurent miraculeusement sa mort, et ils commencèrent à l'honorer comme un Saint. Sur son tombeau fut construite une chapelle qui subsiste encore aujourd'hui. Le culte du bienheureux Gérard devint, d'année en année, plus célèbre, à cause des secours que son intercession procurait aux peuples, principalement pour les maux de tête. Benoît XIV approuva ce culte à Monte-Santo, en 1742 ; Pie VI l'étendit à tout le diocèse de Fermo. Toutefois ce culte était encore inconnu en France, lorsque des prêtres exilés en Italie pour la foi, pendant la Révolution, le découvrirent et le firent connaître. Enfin, Charles-Thomas Thibaut, évêque de Montpellier, l'a introduit dans son diocèse avec l'autorisation du pape Pie IX.

D'anciens tableaux qui, d'après les gens de l'art, sont de 1300 environ, représentent saint Gérard âgé de vingt à vingt-cinq ans.

Effrenaud continua son voyage pour la Palestine : il mourut saintement, au retour, dans l'île de Rhodes.

En Italie, on invoque saint Gérard surtout contre l'épilepsie : on fait pour cela revêtir aux malades un habit de dévotion de couleur vert clair. La seule existence de cet habit de dévotion et de la

1. Girio, en Italie.

2. Mémoire de Guill. Catel, *Histoire du Languedoc*. — 2. *Hist. génér. du Languedoc*, édit. de 1730, t. II, III.

Confrérie, pour lequel il a été spécialement créé en 1735, montre assez quelle est l'importance du culte de saint Gérard dans le diocèse de Fermo.

Sa Grandeur Mgr l'évêque de Fermo a cédé, à la paroisse de Lunel, en 1838, un des deux seuls ossements de saint Gérard qui existent encore : l'ossement cédé appartenait à un chanoine de Monte-Santo qui s'en servait avec succès pour bénir les épileptiques. On eût pu difficilement rien détacher de l'os qui reste dans la collégiale de Monte-Santo. La population s'y fût opposée, même au prix d'une lutte à main armée.

La première fête en l'honneur de saint Gérard fut solennisée avec une grande pompe, dans le diocèse de Montpellier, le 8 juin 1837. A cette occasion, on fit frapper une médaille où le Saint est représenté au pont du Gard en habit de solitaire, à genoux, en méditation ; on a placé à ses pieds les emblèmes de sa grandeur, l'écusson de Lunel, les armes de sa famille, la couronne de baron, son épée, ses éperons ; on a aussi représenté le serpent qui le nourrit miraculeusement au pont du Gard. La caractéristique du serpent demande une explication : pendant son séjour dans une des piles du pont du Gard, le Saint fut surpris par une crue des eaux qui dura plusieurs jours. Il serait mort de faim si Dieu ne lui eût envoyé porter un pain par une anguille. On pourrait à l'anguille ajouter l'ourse qui vint à son aide au milieu d'un fourré et lui fit retrouver son chemin. La chose se passa entre le moment de son débarquement en Italie et son arrivée à Rome.

Propre de Montpellier et *Vie du Saint*, publiée en 1838.

NOTRE-DAME AUXILIATRICE.

Il est souvent arrivé que le peuple chrétien a éprouvé d'une manière admirable l'assistance actuelle de la Mère de Dieu pour triompher des ennemis de la religion. C'est à cause d'un bienfait de ce genre que le très-saint pape Pie V, après l'insigne victoire remportée par les chrétiens sur le sultan des Turcs, à Lépante, grâce à l'intercession de la bienheureuse Vierge, fit invoquer cette Reine du ciel dans les litanies de Lorette, parmi tant d'autres titres, sous le nom de *Secours des chrétiens : Auxilium christianorum*. Mais un des traits les plus mémorables de l'assistance de Marie, et qu'on doit ranger parmi les miracles les plus avérés, c'est ce qui arriva au souverain pontife Pie VII. Ce successeur de saint Pierre, chassé du Siége apostolique par les machinations et les armes des impies, gardé dans une étroite prison, particulièrement pendant les cinq années et plus qu'il passa détenu à Savone, réduit à n'avoir plus aucune communication avec le dehors, et à l'impuissance de gouverner l'Eglise de Dieu, exemple inouï dans les annales de la persécution, fut tout à coup rétabli sur le Siége pontifical lorsqu'on y songeait le moins, aux applaudissements universels, et pour ainsi dire par les mains de tout l'univers. Ce prodige se renouvela l'année suivante, après qu'une nouvelle tempête eut obligé le Pape et le Sacré-Collége de quitter Rome, pour se retirer à Gênes. L'assistance bien visible de Dieu ayant apaisé subitement cet orage, dont les suites auraient pu être terribles, le Pontife revint dans la capitale du monde chrétien au milieu des félicitations que provoquait parmi les populations ce nouveau sujet d'allégresse. Mais Pie VII n'avait pas voulu retourner à Rome sans avoir réalisé un pieux désir que sa captivité l'avait empêché de satisfaire auparavant, et sans avoir placé de ses propres mains une couronne d'or sur la tête de l'insigne image de la Vierge Mère de Dieu, qui est honorée solennellement à Savone sous le nom de Mère de Miséricorde. Le même souverain Pontife, cédant à ses plus intimes convictions, attribua avec raison cette admirable succession d'événements à la puissante intercession de la sainte Mère de Dieu, qu'il avait lui-même continuellement invoquée, et qu'il avait fait prier par tous les fidèles de Jésus-Christ : il institua à perpétuité une fête solennelle, en l'honneur de cette Vierge Mère, sous le titre de Notre-Dame Auxiliatrice, pour le 24 du mois de mai, jour anniversaire de son heureux retour dans la ville de Rome. Il donna à cette fête un office propre, approuvé, voulant par là conserver le souvenir particulier d'un si grand bienfait, et en éterniser la reconnaissance.

Propre de Rome.

XXVe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Salerne, le décès du bienheureux Grégoire VII, pape, défenseur intrépide et zélé de la liberté de l'Eglise. 1085. — A Florence, sainte Marie-Madeleine, vierge, carmélite, illustre par sa belle vie et par sa sainteté. Sa fête se célèbre le 27 mai. — A Rome, sur la voie Nomentane, le bienheureux Urbain, pape et martyr, qui, par ses exhortations et par sa doctrine, porta plusieurs personnes, entre autres Tiburce et Valérien, à embrasser la foi de Jésus-Christ et à souffrir pour elle le martyre. Lui-même, après avoir beaucoup souffert pour l'église de Dieu, durant la persécution de l'empereur Alexandre Sévère, eut la tête tranchée et reçut ainsi la couronne du martyre [1]. 230. — A Dorostore, en Mysie (Bulgarie), la fête des saints martyrs Pasicrates, Valen-

1. L'archéologue romain Rossi a entrepris de démontrer, dans son célèbre ouvrage intitulé : *Rome souterraine*, que le saint Urbain qui baptisa saint Tiburce et saint Valérien, époux de sainte Cécile, n'est pas le Pape qui régna de l'année 222 à l'année 230, mais un évêque probablement réfugié à Rome au temps de Marc Aurèle et de Commode, vers l'an 177. Ceux qui voudront se donner la peine de suivre la démonstration du savant archéologue, seront peut-être, comme nous, convaincus que le martyre de sainte Cécile ne se place pas sous le règne d'Alexandre Sévère, où il n'y eut pas de persécution, mais sous celui de Marc Aurèle et de Commode, et que, par conséquent, le saint Urbain dont il est question dans les Actes célèbres de sainte Cécile n'est pas le Pape de ce nom.

De deux choses l'une : ou l'on reportera le pontificat de saint Urbain Ier au règne de Marc Aurèle et de Commode, dans les environs de l'année 177, ou on lui conservera sa place dans la succession des Pontifes généralement adoptée, entre les années 222 et 230. Dans la première hypothèse, le saint Urbain dont il est question dans les Actes de sainte Cécile pourrait être le Pape, premier de ce nom; mais d'après les meilleurs documents, il occupa la chaire de saint Pierre de 222 à 230, et non sous le règne de Marc Aurèle. Dans la seconde hypothèse, ce ne pourrait être lui. C'est cette dernière proposition que M. Rossi a entrepris de démontrer d'une manière indirecte, en prouvant, dans le cours de son deuxième volume, que sainte Cécile a été martyrisée vers l'année 177 et non vers l'année 230, au IIe et non au IIIe siècle.

Nous reviendrons, au 22 novembre, sur cette question de la date du martyre de sainte Cécile, et conséquemment de la distinction des deux Urbain. Là, après avoir donné le texte des Actes, il nous sera plus facile de faire toucher du doigt combien ce texte s'accorde peu avec le règne d'Alexandre Sévère et le pontificat de saint Urbain Ier, pape.

Le martyrologe romain ajoute que saint Urbain mourut martyr; mais rien n'est moins certain. On ne saurait trop le répéter, l'Eglise ne fut pas persécutée sous Alexandre Sévère. En admettant que quelques proconsuls de province, placés loin des yeux du maître, ont pu, à l'ombre des anciens édits, se permettre des actes d'arbitraire, sacrifier quelques victimes, il est difficile d'admettre que le préfet de Rome eût pu, sous les yeux de l'empereur lui-même et de sa mère qui était chrétienne, envoyer au supplice le chef même des chrétiens, des citoyens aussi distingués que Tiburce, Valérien et Cécile, se livrer, en un mot, impunément à la boucherie que décrivent les actes de sainte Cécile et de saint Urbain (de celui que l'on fait passer pour le pape, premier du nom). Si, d'autre part, nous admettons que le saint Urbain des Actes de sainte Cécile n'est pas le Pape de ce nom, les Actes que l'on donne comme étant ceux du martyre de saint Urbain ne peuvent pas s'appliquer à lui; le préfet de Rome qui fit mourir sainte Cécile, Almachius, étant le même que celui qui est nommé dans les Actes de saint Urbain.

Le *Liber Pontificalis* parle de sa confession et non de son martyre. Les documents anciens sur le pape Urbain sont loin d'être d'accord. Depuis longtemps les érudits ont remarqué que des traces d'équivoques apparaissent dans les écrits qui traitent de ce Pontife. Au lieu de la distinction solennelle que font d'ordinaire les martyrologes et les livres liturgiques entre les *confesseurs* et les martyrs, on aperçoit ici un mélange de dénominations très-peu conformes aux coutumes antiques : tantôt Urbain Ier est décoré du titre de martyr, et tantôt, à l'exclusion de ce titre, il est appelé officiellement confesseur. Cette observation importante a suffi pour faire soupçonner à plusieurs savants qu'une confusion de personnes, d'origine très-ancienne, avait été opérée, et qu'une saine critique devait dédoubler l'individualité d'abord réputée simple d'Urbain, et distinguer deux personnages : un martyr et un confesseur. Le fameux Bollandiste Du Sollier, après un examen sévère, incline aussi vers cet avis. Mais les travaux de M. de Rossi ont mis entre nos mains des éléments de jugement tout à fait nouveaux. Grâce à la restitution très-extraordinaire faite par lui d'une inscription importante, grâce à l'examen sagace de divers manuscrits martyrologiques et épigraphiques, la question a fait un grand pas. Il est positif maintenant qu'au Ve siècle, deux Saints du nom d'Urbain étaient vénérés sur la voie Appienne. L'un d'eux, que l'on croyait être le Pape, et le seul dont on parle d'ordinaire, était visité par les pèlerins dans le cimetière de Prétextat; un autre,

tion, et de deux autres, couronnés ensemble. — A Milan, saint Denis, évêque, qui fut relégué en Cappadoce pour la foi catholique par l'empereur arien Constance, et y rendit son âme à Dieu par une mort qui approche du martyre. Son saint corps fut envoyé, par l'évêque Aurèle, à Milan, au bienheureux Ambroise, évêque. On tient que saint Basile le Grand contribua aussi à cette translation [1]. Vers 328. — A Rome, saint Boniface IV, pape, qui dédia le Panthéon en l'honneur de Sainte-Marie-aux-Martyrs. 615. — A Florence, la fête de saint Zénobe, évêque de cette ville, illustre par la sainteté de sa vie et par la gloire de ses miracles. ve s. — En Angleterre, saint Adelme, ou Aldhelm [2], évêque de Sherburn. 709. — Au territoire de Troyes, saint Léon ou Lyé, confesseur. Vers 550. — A Assise, dans l'Ombrie, la translation de saint François, confesseur, au temps du pape Grégoire IX. 1230. — A Véroli, dans le pays latin, la translation de sainte Marie, mère de saint Jacques, dont le corps opère des miracles.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Acquigny, sur l'Eure, au diocèse d'Evreux, les saints martyrs Maxime ou Mauxe, évêque, et Vénérand, diacre, lesquels, étant venus d'Italie apporter en ce pays la lumière de l'Evangile, y trouvèrent heureusement la palme du martyre. — A Saint-Omer, en l'abbaye de Saint-Bertin, les saints martyrs Volcade et Vinchaud, prêtres; Gervar et Regenar, diacres, massacrés pour la foi par les Danois infidèles. — A Clermont, en Auvergne, saint Injurieux, l'un des plus illustres sénateurs de cette ville, qui garda la sainte continence des vierges, avec son épouse, nommée Scolastique, laquelle il eut aussi pour compagne de sa mort, de son sépulcre et de son entrée dans le ciel. On les appelle vulgairement les deux amants. Vers 388. — A Faverney, au comté de Bourgogne, le miracle de la sainte hostie, qui demeura suspendue en l'air dans son ciboire l'espace de trente-trois heures. 1608. (Nous en parlerons amplement au 30 octobre.) — A Alger, fête de saint Canion, évêque et confesseur. ve s. — Au territoire d'Arles, la fête des saintes Marie Jacobé et Marie Salomé [3]. — Dans l'île de la Camargue (Bouches-du-Rhône), au diocèse d'Aix, pèlerinage

certainement évêque aussi, reposait dans le cimetière de Calliste. Ce dernier fait était inconnu, mais il n'est pas seulement établi par des documents écrits d'une incontestable autorité: il a reçu des découvertes monumentales une éclatante démonstration. En effet, parmi les débris d'inscriptions sépulcrales trouvés dans la crypte papale du IIIe siècle, un fragment d'épitaphe nous offre les lettres suivantes :

ΟΥΡΒΑΝΟΣ Επισκοπος.

et donne ainsi à l'existence des deux Urbain une confirmation matérielle. — Cf. Rossi, *op. cit.;* Baillet, les *Acta.*

1. La vie de saint Denys de Milan fut consacrée tout entière à lutter contre l'arianisme : elle appartient à l'histoire de l'Eglise et non à l'hagiographie. Il fut exilé en même temps que saint Eusèbe de Verceil et Lucifer de Cagliari, après le synode de Milan, où l'arien Constance, qui n'était que catéchumène, s'affubla du titre d'évêque des évêques et chassa les pasteurs des âmes à coups de plat de sabre. Saint Denys est l'un des patrons de Milan.

2. Aldhelm signifie *vieux casque.* Quiconque a la moindre notion des langues saxonnes, se rendra facilement compte de cette étymologie, et ceux qui voudront ne s'en rapporter qu'au français, reconnaitront le mot *heaume* dans helm. Saint Aldhelm fut d'abord abbé de Malmesbury, dont il fit le plus bel édifice qui existât alors en Angleterre. Il fut le premier, dit-on, qui allia la culture de la poésie latine à celle de la poésie saxonne : il composa un *Traité des louanges de la virginité.*

3. Marie Jacobé et Marie Salomé sont comptées, dans l'Evangile, au premier rang des saintes femmes qui suivaient Jésus et qui le servaient. Marie Jacobé, que saint Jean appelle Marie de Cléophas, fut la mère de Jacques le Mineur et de Joseph. Marie Salomé, femme de Zébédée, donna le jour à Jacques et à Jean, ceux que Jésus vit et appela à sa suite, tandis qu'ils lavaient leurs filets sur le bord de la mer. Les saintes femmes s'attachèrent aussi à Jésus-Christ, le suivirent pendant qu'il prêchait le royaume de Dieu; et, après qu'il eut été pris par les Juifs, tandis que les Apôtres fuyaient, elles le suivirent courageusement. Elles ne l'abandonnèrent pas non plus, tandis qu'il était en croix : elles se tenaient debout près de la croix de Jésus, pour consoler sa Mère si affligée. Une fois le Maître enseveli, elles achetèrent des aromates pour l'embaumer, et de grand matin, le lendemain du sabbat, elles vinrent au tombeau. Trouvant la pierre renversée et le sépulcre vide, elles coururent annoncer aux Apôtres que Jésus était ressuscité d'entre les morts. Mais Jésus, venant à leur rencontre, leur apparut, et elles furent ainsi les premiers témoins de la résurrection du Sauveur. Lorsque le Christ monta au ciel, elles furent bénies avec les disciples; puis, persévérant dans la prière avec les Apôtres, Marie la mère de Jésus et ses frères, elles attendirent la venue de l'Esprit-Saint. Puis, embrasées d'un feu céleste, elles jouirent de la douce compagnie de la bienheureuse Vierge Marie, elles, ses heureux parents et ses fidèles compagnes. Marie leur apprit les vertus célestes qu'elles firent éclater dans nos contrées. En effet, quand la persécution des Juifs se fut élevée, elles furent prises avec Marthe, Marie-Madeleine, Lazare, Maximin et plusieurs autres disciples. On les plaça sur une barque sans voile et sans rames et on les lança en pleine mer à un naufrage assuré. Mais le navire, gouverné par Dieu lui-même, aborda heureusement sur les côtes de Provence. Les autres se dispersèrent pour diverses destinations. Marie Jacobé et Marie Salomé, s'arrêtant aux bouches du Rhône, sur la plage australe de l'île de la Camargue, y menèrent une vie austère, rendue suave par la méditation. Marie Jacobé mourut la première, et Marie Salomé s'envola peu après vers Jésus-Christ, au grand chagrin des insulaires qu'elles avaient formés aux mœurs chrétiennes. Elle fut ensevelie près de sa sœur. Les témoignages de leur protection s'étant multipliés, on bâtit sur leur tombeau une église en forme de

à Notre-Dame de la Mer ou des saintes Marie. Ce vénéré sanctuaire est visité en ce jour par plus de dix mille pèlerins [1].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Locres, dans la Grande-Grèce, saint Jéjune, moine de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologes des Bénédictins, des Camaldules et de Vallombreuse. — Saint Grégoire VII, saint Boniface, saint Gennade, évêque des Asturies, qui abdiqua l'épiscopat et retourna dans son monastère, et sortit de cette vie chargé de bonnes œuvres.

Martyrologes des Dominicains et Carmes. — Sainte Madeleine de Pazzi.

Martyrologe des Franciscains. — A Assise, la translation du séraphique saint François.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Biéda, l'ancienne Bléra, dans la Toscane suburbaine [2], saint Vincent et les saintes Sentienne, Sanctie et Julienne, martyrs, mentionnés au martyrologe de saint Jérôme. — Encore à Biéda, saint Senzio [3], prêtre, qui évangélisa cette ville et la contrée environnante au ve siècle : il est le patron de cette ville, et est aussi honoré à Spolète où l'on transporta quelques-unes de ses reliques. — En Afrique, les saints Flavien ou Fabien, et Septime, martyrs. An 259. — En Espagne, saint Gennade, religieux bénédictin, abbé de San-Pedro-de-Montés, et ensuite évêque d'Astorga. Vers 925. — En Orient, saint Jean Psichaïte, qui souffrit pour le culte des saintes images. — A Florence, le bienheureux Clarito, gardien du tombeau de saint Zénobe, qui consacra ses biens à ouvrir de pieuses retraites à des vierges; ces religieuses embrassèrent la Règle de Saint-Augustin, et prirent par reconnaissance le nom de leur fondateur, on les appela les Clarites. 1348. — A Monte-Sancto, dans l'ancien Picénum, saint Géri, confesseur, patron du lieu [4]. — A Faenza, en Romagne, le bienheureux Jacques-Philippe, de l'Ordre des Servites de Sainte-Marie. An 1483 [5].

SAINT ZÉNOBE [6], ÉVÊQUE DE FLORENCE

407. — Pape : Innocent Ier. — Empereur d'Occident : Honorius.

Suivant l'auteur de l'*Italie sacrée*, Zénobe était issu de la très-illustre famille des Hieronymi, qui subsista longtemps à Florence. Son éducation répondant à sa naissance, il passa son enfance et sa jeunesse dans une grande pureté de corps et d'esprit. Il n'eut point de part à la corruption de son siècle et de son pays, et, bien qu'il fût nourri délicatement, selon sa

citadelle, sous le titre de Notre-Dame de la Mer, laquelle devait défendre les saints corps et les habitants contre les incursions des pirates. Leurs saintes reliques reposèrent en terre jusqu'à ce que, l'an 1448, René, roi de Sicile et de Jérusalem, et comte de Provence, du consentement du pape Nicolas V, les fit chercher soigneusement. On les trouva à part, devant le maître-autel de l'église de Notre-Dame de la Mer, et elles répandirent une suave odeur. C'est pourquoi, en présence du roi, d'une cour splendide, avec l'assistance de treize évêques, de nombreux abbés, théologiens, ducs et notables, Pierre, cardinal de Fusco, légat *à latere* du pape Nicolas V et spécialement nommé par lui, prononça, en vertu de l'autorité apostolique, que les corps des saintes Marie Jacobé et Salomé reposaient réellement dans ladite église. Puis, les élevant de terre avec une grande pompe et un grand appareil, il les plaça solennellement dans une double châsse en bois de cyprès. Plusieurs fois reconnues depuis, l'an 839, lors de la visite des reliques du district d'Arles faites par ordre de Joseph (Dammoles), archevêque d'Aix, elles furent enveloppées dans une étoffe de soie rouge, chacune à part, scellées du sceau archiépiscopal, puis transférées des vieilles châsses dans des châsses neuves. Combien les saintes femmes sont chères au Christ et à Dieu, c'est ce qu'atteste le concours immense des populations voisines qui a lieu chaque année près de leurs reliques, et les grâces abondantes qu'on voit sortir de ces gages sacrés. *(Propre du diocèse de Marseille.)*

L'abbé Magnan (de Marseille) a écrit, en 1866, une intéressante notice sur les saintes Marie.

1. Voir la notice des Saintes Marie à ce jour, page 150, note 3.
2. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le Patrimoine de saint Pierre, chef-lieu Viterbe.
3. Sencius, Sentias, Sence, Sens.
4. Voir au jour précédent. — 5. Voir au 28 mai. — 6. En Italie, Zanobi.

condition, il demeura néanmoins si parfaitement maître de ses sens et de sa chair, qu'il ne leur lâcha jamais la bride pour se satisfaire dans leurs appétits déréglés. Il était si sage et si retenu, qu'on ne l'a jamais vu rire immodérément. Son occupation, lorsque l'âge le permit, fut d'étudier les belles-lettres, et il se rendit si habile dans la grammaire, la poésie, la dialectique et l'art de l'éloquence, qu'il passait pour le jeune homme le plus accompli de Florence; il devait sans doute aussi cette réputation à sa douceur, à sa bonne grâce, à ses manières honnêtes et agréables et à son naturel porté à toute sorte de bien.

Lorsqu'il eut dix-huit ans, il se mit au rang des catéchumènes; cela ne fut pas désagréable à ses parents, qui étaient aussi dans ce rang; mais lorsqu'il se fit baptiser, à l'âge de vingt ans, par l'évêque saint Théodore, ils en eurent beaucoup de douleur, craignant que ce nouvel état ne le portât à une vie trop réformée. Ils s'en plaignirent à l'évêque comme d'une chose contraire à l'usage et à l'autorité paternelle. Mais Zénobe leur répondit lui-même si bien, surtout par sa conduite humble et soumise, qu'il leur fit approuver ce qu'il avait fait, et leur persuada même de se faire aussi baptiser, sans attendre l'extrémité de la vie, dont l'heure et le moment sont incertains. Bien plus, ils lui permirent de renoncer au monde, où l'attendaient de si belles espérances, et d'entrer dans le clergé. Au bout de quelques années, il reçut le diaconat; puis, l'archidiacre de Florence étant mort, l'évêque obligea Zénobe d'accepter cette charge. Il avait trente-deux ans. L'Eglise, en ce temps-là, était extrêmement tourmentée par les Ariens. Saint Hilaire avait été chassé de Poitiers et banni en Orient. Saint Athanase était persécuté en tous les lieux du monde, et hors les tombeaux et les cavernes, il n'y avait pas un seul lieu de la terre où il pût être en sûreté. Les prélats assemblés en 359, au concile d'Antioche et de Rimini, avaient presque tous été forcés de souscrire à des professions de foi ou hérétiques, ou captieuses; en un mot, disait saint Jérôme, le monde entier s'étonnait de se voir devenu Arien. Notre admirable archidiacre, touché de tant de maux, monta courageusement en chaire, et, s'armant d'un zèle intrépide pour la défense de la vérité, il réfuta l'Arianisme, établit la consubstantialité du Verbe et la divinité de Jésus-Christ, maintint l'autorité du concile de Nicée, et fortifia, par ce moyen, les catholiques, et convertit beaucoup d'hérétiques.

Il ne montra pas moins de courage lorsque Julien l'Apostat, étant parvenu à l'empire en 361, voulut détruire le christianisme et rétablir le culte des faux dieux. Il savait qu'en s'opposant aux desseins de cet empereur, il risquait d'être maltraité, exilé, ou même mis à mort, comme saint Jean, saint Paul, saint Gallican et beaucoup d'autres. Cette considération fut loin de l'arrêter; il flétrit publiquement l'impiété et l'apostasie de Julien, et fut l'un des plus fermes appuis de l'Eglise. Sa réputation le fit connaître à saint Ambroise, élevé sur la chaire de Milan en 374. Ce prélat voulut voir notre Saint et lier amitié avec lui. Etant allé à Rome en 380, il fit son éloge au pape saint Damase, qui l'appela à Rome et le retint près de lui. Zénobe fut envoyé à Constantinople, comme légat du Saint-Siége, pour y réprimer les hérésies et fortifier les orthodoxes. Sa mission fut couronnée de succès, grâce à sa science et à ses miracles; car il délivra publiquement deux personnes possédées et cruellement tourmentées par le démon. A peine fut-il revenu à Rome, que saint Théodore, évêque de Florence, étant mort, et les Florentins ne pouvant s'accorder pour l'élection de son successeur, le Pape chargea notre Saint de pacifier les esprits. Dieu se servit de ce moyen pour

l'élever sur cette chaire : à peine fut-il arrivé, que les suffrages devinrent unanimes : Zénobe fut élu évêque de Florence. Il s'enfuit aussitôt de la ville et alla dire au Pape qu'il n'avait pu obtenir des Florentins qu'ils fissent un bon choix. Mais les députés de Florence étant arrivés aussitôt après, informèrent le Pape de tout ce qui s'était passé, et firent de grandes instances afin qu'il leur donnât ce saint diacre pour évêque. Le Pape, se séparant à regret d'un si bon conseiller, l'obligea d'accepter cette charge, le sacra de ses propres mains, et l'envoya avec sa bénédiction gouverner cette Eglise.

On ne peut dire la joie et la magnificence avec lesquelles il fut reçu : la fête en dura plusieurs jours ; mais elle était d'autant plus éclatante, qu'elle ne consistait pas en des festins et en des danses, mais en des cantiques sacrés et en de continuelles actions de grâces à Dieu. Le Saint répondit parfaitement à la joie de son peuple ; son humilité n'en devint que plus profonde ; et plus sa dignité l'élevait au-dessus des autres, plus il s'abaissait dans la considération de son néant et de ses misères. La tendresse qu'il avait pour tous ses diocésains était si grande, qu'il n'y avait point d'affligé qui n'eût volontiers recours à lui. Il protégeait ceux qu'il voyait dans l'oppression, et ne faisait point difficulté de s'opposer pour cela à la violence des grands et à l'injustice de la puissance séculière, quoiqu'il ne le fît qu'avec toute la prudence et la modération que l'on pouvait souhaiter en un homme nullement passionné. Tout ce qu'il avait de bien était aux pauvres ; il leur distribua son patrimoine, à la réserve d'une terre qu'il appliqua à la fondation d'un beau monastère.

Comme il savait que la retraite est d'autant plus nécessaire aux prélats qu'ils sont plus distraits par les affaires, il se retirait souvent avec saint Eugène et saint Crescence, deux de ses ecclésiastiques, hors la ville, en une petite chapelle de Saint-Laurent, appelée *l'Ambrosienne*, parce que saint Ambroise l'avait dédiée. C'était là qu'il secouait, pour ainsi dire, ce qu'il pouvait avoir amassé de poussière dans ses relations avec le monde ; qu'il reprenait des forces pour le gouvernement de son diocèse, et qu'il jouissait en repos des douceurs de la contemplation.

Dieu le rendit illustre par plusieurs miracles. On rapporte, entre autres, la résurrection de cinq morts. Le premier fut le fils d'une dame gauloise, qui, en passant par Florence pour aller faire ses dévotions à Rome, l'y avait laissé malade sous la protection du Saint, espérant le reprendre à son retour; mais lorsqu'elle revint, elle le trouva mort depuis une heure. Comme c'était un fils unique, elle en eut une affliction extrême, et ne cessa point de conjurer saint Zénobe de le ressusciter ; elle lui disait qu'elle le lui avait laissé vivant, et qu'il devait le lui rendre vivant : ce qu'il fit par sa prière et par le signe de la croix. Le second fut un jeune homme dont notre Saint rencontra le convoi funèbre en allant visiter les faubourgs de Florence. Les parents du défunt lui dirent qu'ayant ressuscité un étranger, il était bien raisonnable qu'il fît la même grâce à une de ses ouailles; il se laissa toucher, et, après avoir levé les yeux et les mains au ciel, il rendit la vie au mort et le renvoya chez lui. Le troisième fut un homme nommé Simplicius, par lequel saint Ambroise lui envoyait des reliques des saints martyrs Vital, Agricole, Nazaire, Celse, Gervais et Protais : cet envoyé étant tombé avec son cheval dans un précipice, s'y était brisé tout le corps; mais le Saint le rétablit si parfaitement, qu'il ne paraissait même sur lui aucune marque de ses blessures. Le quatrième fut un enfant de famille noble, qui avait été écrasé sous les roues d'une charrette, en jouant devant la porte de la cathédrale de Saint-Sauveur. Saint Eugène et saint Crescence le lui présentèrent

en cet état; il joignit ses prières aux leurs, et obtint la résurrection et la guérison parfaite de cet enfant. Enfin, le dernier fut le père du même saint Eugène, qui était mort sans sacrements et en état de péché mortel. Le Saint, voyant l'affliction de son diacre, malade lui-même, lui ordonna de se lever et d'aller jeter de l'eau bénite sur le corps du mort; il se leva comme s'il n'eût point été malade, et l'aspersion d'eau bénite qu'il fit sur cet infortuné fut si efficace, qu'elle lui redonna la vie et le pouvoir de faire pénitence.

Saint Zénobe guérit aussi un aveugle, et lui fit embrasser le christianisme avec sa mère et sa sœur. Son pouvoir sur les démons n'était pas moindre que sur les maladies et sur la mort. Une veuve païenne avait, par ses imprécations, attiré les démons dans le corps de ses deux fils, qui l'avaient traitée avec indignité; ces démons les tourmentaient si cruellement, qu'ils se déchiraient eux-mêmes avec les ongles et les dents; le Saint fut prié d'en avoir compassion et de les délivrer d'un si grand malheur. Il promit de le faire, pourvu que la mère s'obligeât, pour elle et pour eux, à quitter le paganisme et à recevoir le baptême. Elle le promit, et, après une prière de deux heures, il chassa les démons avec tant d'autorité du corps de ces infortunés, qu'ils n'osèrent plus en approcher. Cette dame et ses enfants accomplirent leur promesse et se firent chrétiens avec toute leur famille.

Après la mort de saint Ambroise, saint Zénobe le voyait souvent, tout éclatant de gloire, prier à l'autel de sa cathédrale: témoignage de la béatitude de l'un et de la sainteté de l'autre. Enfin, après qu'il eut envoyé devant lui dans le ciel ses deux admirables disciples, Eugène et Crescence, dont le premier mourut deux ans avant le second, la fin de sa journée et le terme bienheureux de son salaire arriva. Une maladie, jointe à l'âge (il avait quatre-vingts ans), lui en fit connaître les approches. Il en donna avis à son clergé, pour être assisté de ses prières; mais le bruit s'en étant répandu par toute la ville, le peuple vint en foule à sa maison pour avoir le bonheur de le voir encore une fois et de recevoir sa bénédiction; il la donna à tous, et, en même temps, des conseils tout paternels; il leur recommanda surtout d'aimer la sobriété et la prière, de n'avoir point de communication avec les hérétiques, de se tenir à la doctrine des saints Pères et à la tradition de l'Eglise qu'il leur avait enseignée, de ne point faire de schisme entre eux pour l'élection de son successeur: mais de choisir un homme de Dieu qui pût les maintenir dans la foi et dans la piété. Il leur assura aussi qu'il les assisterait dans le ciel autant que sur la terre; et, ayant fait faire sur ses membres le signe de la croix par les évêques, il rendit à Dieu sa belle âme, toute chargée de mérites, le 25 mai de l'année 407, selon la supputation du savant Ughelli. Son corps fut, selon ses ordres, porté avec beaucoup de solennité dans la chapelle de Saint-Laurent, si souvent arrosée de ses larmes; mais l'année suivante, il fut transféré à la cathédrale, dédiée sous le nom de Saint-Sauveur, par André, son successeur.

Deux grandes merveilles arrivèrent à cette translation. Le cercueil ayant touché, en passant, un orme qui était mort et desséché de vieillesse, le fit reverdir et porter des feuilles et des fleurs à l'heure même. Il fut depuis tellement coupé par la dévotion du peuple, qu'on fût obligé de mettre, en la place, une colonne de marbre, avec une inscription en mémoire de ce miracle. Le même cercueil demeura immobile à l'entrée de l'église, sans pouvoir avancer, jusqu'à ce que l'évêque André eût promis de fonder douze chapelains pour chanter perpétuellement les louanges de Dieu en la cha-

pelle où le Saint serait enterré [1]. Il le fut au même endroit que ses bienheureux disciples Eugène et Crescence ; et Dieu y a fait, en l'honneur de son serviteur, une infinité de prodiges et de miracles. Dans la suite des temps, il a été levé de terre et placé au-dessus du maître-autel. Son chef est dans un reliquaire d'argent, que l'on expose à la vénération des peuples ; on l'invoque surtout contre les maux de tête.

L'*arbre* qui reverdit au passage de ses reliques ; — l'*enfant* de Florence écrasé par un char et *le fils de la dame gauloise* qu'il ressuscite tous deux en public, à genoux sur la place publique ; sont les principaux faits qui servent à caractériser saint Zénobe dans les arts. Nous avons raconté ces faits.

Nous avons tiré cette Vie de celle qui a été composée par Jean Tortel, archiprêtre d'Arezzo, vers 1433. Il s'y est glissé beaucoup de fautes, et même des contradictions, pour la chronologie ; mais nous l'avons rétablie sur les autres auteurs. Ughelli en a donné une dans le troisième tome de son *Italie sacrée*.

SAINT GRÉGOIRE VII, PAPE

1073-1085. — Roi de France : Philippe Ier ; Empereur d'Allemagne : Henri IV.

Eloignez de vous toute prévarication ; faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau.
Ezéch., XVIII, 31.

Notre-Seigneur a promis de veiller sur son Eglise ; lorsqu'on croit qu'elle va tomber, il ne permet même pas qu'elle penche dans les siècles des siècles ; il l'a fixée sur une base immuable, sur saint Pierre et ses successeurs, et cette pierre est immuable parce qu'elle tient à la roche éternelle de la divinité. Nous allons avoir un témoignage éclatant de cette vérité dans la vie de saint Grégoire VII. Tout, dans le XIe siècle, semblait se conjurer pour ébranler l'édifice de l'Eglise jusque dans ses fondements : les empereurs d'Allemagne, par une violence plus funeste que celle des persécuteurs des premiers siècles, prétendaient élire les successeurs de saint Pierre, les vicaires de Jésus-Christ. Ils vendaient les dignités ecclésiastiques à l'encan, ou les donnaient à d'indignes favoris. D'autres princes chrétiens suivaient ces tristes exemples ; un grand nombre d'évêques avaient acheté leurs évêchés, oubliant l'exemple de Notre-Seigneur qui, bien que Fils de Dieu, ne s'arrogea point d'autre mission que celle qu'il tenait de son Père ; ils s'enrichissaient de la laine du troupeau sans avoir soin de le mener dans les pâturages du Seigneur ; au lieu d'écarter de lui la contagion des mauvaises mœurs, ils la lui donnaient eux-mêmes. Notre Saint fut choisi dans les décrets de la Providence pour appliquer le remède à un si grand mal.

Il s'appelait Hildebrand ; suivant Brunon, évêque de Segni, et Hugues de Flavigny, deux auteurs contemporains, il était né dans la capitale du monde chrétien d'une famille qu'on a cru être celle des Aldobrandini, à cause de

1. Même avec une foi robuste, plus d'un lecteur se surprendra peut-être à sourire d'incrédulité en voyant si souvent les reliques et les châsses des Saints demeurer immobiles, malgré les efforts des porteurs. Notre intention n'est pas d'imposer une croyance aveugle et de plaider en faveur de tel ou tel de ces faits en particulier, mais simplement de renvoyer à l'histoire de la translation de sainte Philomène la thaumaturge de notre époque : on y verra, qu'en plein XIXe siècle, s'est opéré plusieurs fois, en présence de milliers de témoins, ce miracle de l'immobilité, si cher aux chroniqueurs du moyen âge.

la ressemblance du nom ; d'autres le disent fils d'un charpentier de Soano, en Toscane : cette dernière opinion est la plus probable. L'art populaire s'est plu à le représenter encore enfant dans l'atelier de son père, traçant avec des copeaux et de la sciure de bois, ces mots qui étaient le présage de sa grandeur future : *Dominabitur a mari usque ad mare.* — « Il dominera d'une mer à l'autre [1] ». Il fut élevé, dans son enfance, par son oncle maternel, abbé du monastère de Sainte-Marie, au mont Aventin. Il eut ensuite pour maître dans les sciences, Laurent, archevêque d'Amalfi, homme d'une sainte vie et fort instruit dans les langues grecque et latine, puis l'archiprêtre Jean Gratien, qui fut Pape sous le nom de Grégoire VI. Ce dernier, ayant abdiqué le souverain Pontificat, pria notre Saint de l'accompagner en Allemagne ; ils visitèrent ensuite ensemble le monastère de Cluny, alors un des plus célèbres du monde, où Hildebrand, charmé de la sainteté de saint Hugues et de saint Odilon, embrassa la vie monastique. Ce fut, pour la communauté, pendant sept ans, un modèle de régularité et de ferveur ; il devint même prieur, et sa réputation sortant de l'enceinte du monastère, il passa quelque temps à la cour de Henri III ; ce prince disait n'avoir jamais entendu personne prêcher la parole de Dieu avec tant d'assurance ; les meilleurs évêques admiraient ses discours. Celui de Toul, qui venait d'être élu Pape dans la diète de Worms, sur la proposition de l'empereur Henri III, invita notre Saint à l'accompagner à Rome ; il refusa d'abord, blâmant l'évêque de Toul d'avoir accepté de l'empereur, son parent, une dignité qu'il ne devait tenir que du clergé et du peuple romain ; mais, le voyant prêt à retourner à son évêché, il admira ses dispositions humbles et soumises, et l'engagea à continuer sa route à condition que, à son arrivée à Rome, il ferait ratifier son élection ; il l'y suivit (1049) et devint, dès lors, le compagnon inséparable, le bras droit et l'âme de toutes les entreprises de ce saint Pape, qui régna si glorieusement dans l'Eglise, sous le nom de Léon IX. Promu cardinal sous-diacre de l'Eglise romaine et nommé supérieur du monastère de Saint-Paul, Hildebrand fit disparaître les abus qui s'étaient introduits dans la communauté, remit en vigueur l'observation de la Règle, et sut faire de ses religieux les dignes frères de ceux de Cluny. On avait déjà une telle confiance en ses lumières et en sa vertu que, après la mort de Léon IX, le clergé et le peuple de Rome l'envoyèrent à la tête d'une ambassade à l'empereur, avec plein pouvoir d'élire un souverain Pontife.

Il choisit Guebehard, évêque d'Eichstaedt, parent de l'empereur, il le choisit malgré l'empereur et malgré l'évêque lui-même, qui prit le nom de Victor II, soit que Dieu l'eût éclairé sur ce choix, soit qu'il eût de lui-même reconnu le pilote qui convenait à la barque de saint Pierre, pour ces époques de tempêtes. Ce nouveau Pontife, poursuivant la guerre irréconciliable que son prédécesseur avait déclarée à la simonie [2], en donna, pour ainsi dire,

1. Les Bollandistes, corrigeant, dans leur appendice au mois de mai, ce qu'ils avaient dit précédemment, rapportent, d'après Guillaume de Malmesbury, qui tenait son récit de la bouche même d'Hugues de Cluny, contemporain de Grégoire VII, qu'à l'époque où Hildebrand était déjà archidiacre de l'Eglise romaine, il passa à Cluny, entouré d'une brillante cavalcade. A la vue du cortége, saint Hugues ne put s'empêcher de se dire en lui-même : « Faut-il qu'un homme parti de si bas étale un faste si insolent ! » Hildebrand, qui avait le don de lire dans les cœurs, reprit doucement Hugues de ces pensées contraires à la charité. Or, font observer les Bollandistes, qui connaissait mieux Hildebrand que Hugues de Cluny ? Hildebrand n'avait-il pas été un de ses moines ? Si, dans son cœur, Hugues l'appelle homme d'une famille méprisable — *homuncionem despicabilis parentelæ* — c'est qu'apparemment Hildebrand n'était pas né d'une famille noble. Ceci, ajoutent-ils, devrait terminer la controverse au sujet de l'origine d'Hildebrand, à qui il suffit d'avoir été grand devant Dieu. — Ce détail perdu dans un fouillis de notes que les Bollandistes ont rejetées à la fin de leur dernier tome de mai, n'a été relevé, que nous sachions, par aucun historien moderne, pas même par le savant et consciencieux Rohrbacher.

2. Crime dont on se rend coupable en achetant ou en vendant des emplois de l'Eglise, et qui tire son

la mission à Hildebrand. Comme l'ennemi qu'il fallait vaincre avait surtout envahi la Bourgogne et l'Italie, notre Saint tint un concile à Lyon, pour y déposer les évêques convaincus d'avoir acheté leur siége : l'évêque du lieu était lui-même coupable de ce crime ; le légat, l'ayant fait comparaître, le presse de reconnaître humblement sa faute ; le coupable, se voyant dans sa propre ville et soutenu par le comte du pays, ne répond que par le mépris ; mais il s'aperçoit bientôt qu'on pense sérieusement à le juger selon la rigueur des canons ; alors il nie hardiment ce dont on l'accuse : l'affaire est remise au lendemain ; notre simoniaque, qui n'ignore pas qu'il a affaire à une sévérité inflexible, croit y échapper en corrompant, pendant la nuit, à prix d'argent, et les accusateurs et les témoins. Lorsque ses batteries sont ainsi dressées, il se présente au concile et demande fièrement : « Où sont mes accusateurs ? qu'il paraisse, celui qui veut me condamner ! » Tous gardent le silence. Notre Saint, jetant un profond soupir et s'étant consulté avec les Pères du concile, lui dit : « Croyez-vous que le Saint-Esprit, dont vous êtes accusé d'avoir acheté le don, soit de même substance que le Père et le Fils ? » L'évêque répondit : « Je le crois ». — « Dites alors », continue le légat, « gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ». Le simoniaque, l'hypocrite commence, mais il ne peut jamais nommer le Saint-Esprit, quoiqu'il essaie jusqu'à trois fois. Il se jette alors aux pieds de son juge, convaincu par le miracle, touché par la grâce ; il avoue son crime, il est déposé, et aussitôt il achève sans peine le *Gloria Patri* [1].

Etienne IX, qui succéda à Victor II sur la chaire de saint Pierre, n'avait pas une moindre confiance en notre Saint ; comme il l'avait envoyé en Allemagne, pour des affaires d'Etat, il ordonna très-expressément aux évêques, au clergé et au peuple romain, rassemblés dans l'église, que, s'il venait à mourir, on laisserait vaquer le Saint-Siége jusqu'au retour d'Hildebrand, pour n'en disposer que par son conseil. Ce Pontife mourut en effet peu de temps après, et l'on attendit le retour du saint ambassadeur, quoique les factieux eussent fait un anti-pape dans l'intervalle. Il choisit Gérard, évêque de Florence, qui prit le nom de Nicolas II et ne vécut sous la tiare que jusqu'en 1061. Son successeur, Alexandre II, travailla comme ses prédécesseurs, avec notre Saint, à affranchir l'Eglise de la puissance temporelle, à faire fleurir la discipline et à guérir la hideuse plaie dont nous avons déjà parlé : « la simonie ». A sa mort, on lui élut sur-le-champ un successeur ; voici le décret de cette élection :

nom du magicien Simon : on sait que celui-ci offrit de l'argent aux Apôtres, pour les dons du Saint-Esprit. Cette peste s'était propagée à cette époque d'une manière effrayante et avait gagné principalement les empereurs et les rois. Cette infâme vénalité avait jeté des racines si profondes, que, malgré les efforts et les anathèmes des Papes, Ferdinand d'Aragon ne rougit pas de vendre le diocèse de Tarente, pour la somme de trente mille ducats, à un juif, qui faisait passer son fils pour chrétien. C'est ainsi qu'il donna à ses chasseurs et à d'autres des abbayes et des bénéfices, à condition qu'ils entretiendraient un certain nombre de chiens et d'oiseaux de leurre pour ses plaisirs de chasse.

L'empereur Henri III, dans un synode tenu à Constance, en 1047, parla avec énergie contre ce désordre, et dit à ceux qui étaient présents : « Vous qui devriez répandre les bénédictions, vous êtes pervertis par l'avarice et la cupidité, également dignes d'anathème, parce que vous donnez et parce que vous recevez. Mon père aussi, dont le salut me cause beaucoup d'inquiétude, n'exerçait que trop ce trafic coupable. C'est pourquoi celui d'entre vous qui se souille d'une pareille tache doit être exclu du saint sacerdoce ; car une telle injustice appelle sur les hommes la famine, la mortalité et la guerre ». *Voigt, p.* 9.

Pierre Damien dépeint, dans les deux strophes suivantes, ce désordre d'une manière assez palpable :

Cedant equi phalerati,
Cedant cæci rabulæ,
Cedant canes venatores
Ac minorum fabulæ
Et accipitres rapaces
Nec non aves garrulæ.

Ad hæc Simonis leprosam
Execrate hæresin,
Sacerdotum simul atque
Scelus adulterii,
Laicorum dominatus
Cedat ab ecclesiis.

1. Labbe, t. IX, p. 1080 ; *Pet. Dam. in ep. ad Nic. Pap.; Paul Bernried in vit. Greg. VII.*

« Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant, l'an de la miséricordieuse Incarnation 1053, indiction et Lune onzième, le dix des calendes de mai, la seconde série, le jour de la sépulture du seigneur Alexandre II, pape, d'heureuse mémoire, afin que la chaire apostolique ne soit pas longtemps en deuil, privée d'un pasteur capable, nous cardinaux, clercs, acolytes, sous-diacres, diacres, prêtres de la sainte Eglise romaine, catholique et apostolique, assemblés dans la basilique de Saint-Pierre-aux-Liens, du consentement des vénérables évêques, abbés, curés et moines ici présents, aux acclamations d'une foule considérable des deux sexes et de rangs divers, nous nous élisons pour pasteur et souverain Pontife l'homme religieux versé dans l'une et l'autre science, amateur accompli de l'équité et de la justice, intrépide dans l'adversité, modéré dans la prospérité, et, suivant la parole de l'Apôtre, orné de bonnes mœurs, pudique, sobre, chaste, hospitalier, gouvernant bien sa maison, élevé et instruit d'une manière distinguée, depuis sa première enfance dans le sein de cette mère Eglise, et pour son mérite promu jusqu'à ce jour à l'honneur de l'archidiaconat ; en un mot, l'archidiacre Hildebrand, que nous voulons et approuvons être à jamais, sous le nom de Grégoire, pape et apostolique, etc..... »

Avant et après ce décret, le clergé et le peuple criaient dans l'église : « Saint Pierre a élu l'archidiacre Hildebrand ! saint Pierre a élu le pape Grégoire ! »

Dès que notre Saint fut devenu le père de tous les fidèles, il veilla sur tous avec un soin paternel ; aucun coin de la terre n'échappa à son regard, à son amour, à son gouvernement aussi sévère que juste ; il consacra sa vie entière à exécuter le plan de ses prédécesseurs, qui était d'amener les rois, les princes, les évêques, les prêtres à la pratique de leur devoir pour la gloire de Dieu et le salut des âmes confiées à leur zèle. La plupart de ces fils, de ces frères bien-aimés, demandaient ou du moins recevaient avec docilité les conseils que Notre-Seigneur leur donnait par la bouche de son vicaire.

Nous ne citerons que quelques exemples de ces relations amicales, pour donner une idée de ce qu'était la famille chrétienne à cette époque : le saint roi Canut, de Danemark, ayant fait demander des conseils à notre Saint, en reçut la lettre suivante :

« Nous félicitons avec une charité sincère votre dilection, de ce qu'étant placé aux extrémités de la terre, vous recherchez néanmoins avec zèle tout ce qui intéresse l'honneur de la religion chrétienne, et de ce que, reconnaissant l'Eglise romaine pour votre mère et pour celle de tout le monde, vous réclamez ses instructions et ses conseils. Nous voulons et nous vous recommandons que votre dévotion persévère dans cet empressement et ces désirs, qu'elle y croisse avec la grâce divine, qu'elle ne se relâche jamais de ce bon dessein, mais que chaque jour elle se rende capable de quelque chose de meilleur, comme il convient à un homme sage et à la constance d'un roi ; car votre excellence doit considérer que, plus elle est élevée et domine au-dessus du grand nombre, plus elle peut, par son exemple, ou incliner ses sujets au mal, ce qu'à Dieu ne plaise, ou ramener au bien des lâches mêmes ; votre prudence doit considérer encore les joies de cette vie temporelle, combien elles sont caduques, combien elles sont fugitives, et, pût-on espérer la vie la plus longue, combien elles sont sujettes à être troublées par des adversités imprévues. Il faut donc vous appliquer par-dessus tout à diriger vos pas et vos intentions vers les choses qui ne passent pas et qui n'abandonnent pas celui qui les possède. Nous serions fort aise qu'un

homme prudent d'entre vos clercs vînt à nous, pour nous faire connaître les mœurs de votre nation et vous rapporter avec plus d'intelligence les instructions et les mandements du Siége apostolique [1] ».

La pauvre Norwége, qui se trouve aujourd'hui dans les ténèbres et des glaces plus funestes à l'âme que celles que redoutent les corps, savait bien alors, malgré la distance, se rapprocher du foyer de la lumière et de la chaleur, et le saint Pape était loin d'oublier ce troupeau lointain ; il écrivit au roi Olaüs :

« Assis sur la chaire apostolique, nous sommes d'autant plus obligés à prendre soin de vous, qu'étant à l'extrémité de la terre, vous avez moins de commodité d'être instruit et fortifié dans la religion chrétienne. C'est pourquoi nous désirons, si nous le pouvions, vous envoyer quelques-uns de nos frères ; mais comme c'est très-difficile, tant à cause de l'éloignement que de la différence des langues, nous vous prions, comme nous avons mandé au roi de Danemark, d'envoyer à la cour apostolique des jeunes gens de la noblesse de votre pays, afin qu'étant instruits de la loi de Dieu, sous la protection des saints apôtres Pierre et Paul, ils puissent vous reporter les ordres du Saint-Siége, et cultiver utilement chez vous la religion. Du reste, pensez toujours à l'espérance de votre vocation, et soyez attentifs à ce que dit le Seigneur dans l'Evangile : Ils viendront de l'Orient et de l'Occident, et s'assoiront au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux ; ne tardez pas, courez, hâtez-vous. Vous êtes des derniers confins ; mais si vous courez, si vous vous hâtez, vous serez associés dans le royaume aux premiers ancêtres. Que votre course soit la foi, la charité et le désir ! votre carrière, de méditer combien la gloire de ce monde est caduque, et de vous convaincre qu'elle doit être envisagée avec amertume plutôt qu'avec délice ; l'usage de votre puissance, de secourir les opprimés, de défendre les veuves, de venger les pupilles, enfin non-seulement d'aimer la justice, mais encore de la soutenir de toutes vos forces. C'est par cette voie, avec ce trésor et ces richesses, qu'on parvient du royaume terrestre au céleste ; de la joie passagère à la joie éternelle, de la gloire fragile à la gloire qui demeure toujours ».

Notre Saint finissait presque toutes ses lettres de la même sorte, rappelant aux grands la brièveté de la vie et la récompense éternelle ; mais tous ne furent pas également dociles à ses leçons. Boleslas II, roi de Pologne, malgré les avis du Saint-Siége, ne se servait de sa puissance que pour satisfaire ses brutales passions ; il finit par se livrer, même en public, aux débauches les plus infâmes : il s'abandonna en même temps à des actes si horribles de tyrannie et d'injustice, que ses contemporains et la postérité l'ont flétri du nom de farouche ; les seigneurs et le peuple gémissaient de se voir la proie d'un tel monstre ; saint Stanislas, évêque de Cracovie, lui fit jusqu'à trois fois d'inutiles remontrances ; enfin, après une quatrième, il eut le courage de l'excommunier. Il mérita ainsi et s'attira la couronne du martyre, objet de sa noble ambition. Le féroce Boleslas, ayant cherché vainement parmi les Polonais un assassin du saint Pontife, employa l'instrument le plus digne d'un tel sacrilége : il égorgea de sa propre main l'auguste victime au pied des autels. A la nouvelle de cet exécrable forfait, le pape Grégoire VII, pour venger à la fois la religion, la morale et l'humanité, frappe d'anathème le roi assassin, le prive de la royauté, délie tous ses sujets du serment de fidélité, enfin ôte le titre de roi aux souverains de Pologne qui n'eurent, pendant longtemps, que celui de ducs.

1. Liv. VII, épît. 5.

Le trône de France offrait au monde, non la même cruauté, mais les mêmes scandales : Philippe Ier, maître des autres à quatorze ans, ne pouvait guère encore l'être de lui-même : sa conduite était celle d'un libertin plutôt que d'un roi ; il mettait les débauches au premier rang parmi les jouissances de la royauté, et, au lieu de sages conseillers, il avait autour de lui de vils courtisans, des flatteurs empressés à exciter ses passions, à les servir, et, assurés d'un avancement d'autant plus rapide que leurs services étaient plus honteux ; pour payer les instruments et les complices de ses vices, il vendait les évêchés et les abbayes ; la religion servait pour ainsi dire d'aliment à des passions qu'elle eût dû éteindre. Que fussent devenues les saintes lois de la morale en France, foulées aux pieds par celui dans les mains duquel Dieu avait mis le glaive pour les défendre, si Grégoire VII ne s'était rappelé, comme ses prédécesseurs, que tout l'univers est une famille, qu'il en était le père et qu'il devait reprendre, corriger, punir, exclure même du cercle de la famille des fidèles, les enfants coupables, d'autant plus coupables qu'ils sont placés plus haut et obligés à donner de plus beaux exemples ? Il écrivit plusieurs lettres aux évêques pour réprimer les scandales du roi, qui promit souvent de se corriger, manquait toujours à sa promesse, et qui ne s'amenda sincèrement que sous le pape Pascal II.

Mais le prince qui affligeait le plus l'Eglise par ses désordres de toutes sortes, ce fut Henri IV, empereur d'Allemagne ; notre saint Pontife lui adressa des remontrances, surtout sur le honteux trafic qu'il faisait des choses saintes : l'hypocrite empereur, engagé contre les Saxons dans une guerre dont l'issue était incertaine, répondit par de belles promesses ; mais lorsqu'il eut triomphé de ses ennemis, il continua de protéger les évêques scandaleux et simoniaques, qui étaient ses créatures. Alors notre Saint, malgré sa fermeté, voyant qu'il ne pouvait réformer un si grand mal, tomba dans un profond découragement ; son humilité lui donna la pensée d'abandonner à d'autres le gouvernement de l'Eglise ; il écrivait à Hugues, abbé de Cluny :

« Je voudrais pouvoir vous peindre les tourments qui m'agitent au dedans, les travaux journaliers qui m'accablent au dehors. J'ai souvent conjuré Jésus-Christ de me retirer de ce misérable monde, s'il ne m'est donné de servir avec plus de succès notre Mère commune. Une douleur inexprimable, une tristesse mortelle empoisonnent ma vie. Je vois l'Orient séparé de nous par l'instigation du démon, et, lorsque je reporte mes regards vers l'Occident, j'y trouve à peine quelques évêques dignes de leur titre et qui gouvernent leur troupeau d'après les règles de l'Evangile. Parmi les princes de la terre, aucun à qui sa propre gloire ne soit plus chère que celle de Dieu, et qui ne soit disposé à sacrifier la justice à un gain sordide. Si je considère moi-même, je sens que je succombe sous le poids de mes péchés, et ma seule ressource est dans l'immense miséricorde de Jésus-Christ. Si je n'avais pas l'espérance de réparer mes fautes passées par une conduite plus chrétienne, et si je ne croyais pas pouvoir être encore utile à l'Eglise, j'en prends Dieu à témoin, rien ne pourrait me retenir plus longtemps à Rome où, depuis vingt ans, je suis forcé de rester malgré moi ».

On voit, par ces paroles, quel zèle pour la gloire de Dieu dévorait le cœur de saint Grégoire, et quelle était la pureté de ses intentions ; aucun alliage n'altérait l'or de ses actions. Bien résolu de combattre jusqu'au péril de sa vie pour les lois de Dieu et de son Eglise, il dépose l'évêque de Bamberg, créature de l'empereur, qui affichait publiquement les mœurs les plus dissolues, et qui était accusé de simonie et de concubinage ; il convoque à

Rome un Concile pour le rétablissement de la discipline et pour la réformation des mœurs du clergé ; c'est là qu'il porte le célèbre décret qui défend à tout séculier, quels que soient son pouvoir et sa dignité, de donner l'investiture [1] des bénéfices ecclésiastiques, et il notifie cette grande résolution par des brefs dans toute la chrétienté. Henri IV, irrité de ce coup, essaie de le parer selon sa manière habituelle ; il soudoie des assassins, qui se jettent sur notre Saint au moment où il va célébrer la messe de Noël ; mais le peuple, averti par ce tumulte, délivre son pasteur qui célébra, sans aucun trouble, le saint sacrifice, s'offrant lui-même pour l'Eglise avec l'Agneau divin. Néanmoins, cet attentat, ajouté à tant d'autres, le détermine à citer l'empereur à Rome ; il le somme de comparaître devant le tribunal dont relève tout l'univers, pour rendre compte de sa conduite et se justifier des crimes qu'on lui impute. Et comme le coupable met le comble à ses scandales, en assemblant un prétendu Concile d'évêques ses complices, où tous ces sujets criminels prononcent la déposition du Pape leur chef et leur juge, notre Saint, de l'avis unanime des évêques qui se trouvent réunis à Rome, fulmine une bulle d'excommunication contre Henri, et renouvelle celles qui ont été déjà lancées contre la plupart des évêques de son parti. L'Allemagne se soulève aussitôt : les princes et les peuples abandonnent cet empereur haï pour ses crimes, méprisé pour sa conduite, et publiquement exclu de la famille chrétienne. La diète générale, réunie à Trebur [2], lui donna une année pour faire lever son excommunication, sans quoi elle le déclarerait déchu de l'empire (15 octobre 1076). Cruel quand il était fort, son arme, lorsqu'il se sentait faible, était l'hypocrisie ; il y a recours dans cet abandon général, il vient en Italie, la pénitence sur le visage, mais non dans le cœur ; il s'avance jusqu'au château de Canosse, qui appartenait à la pieuse comtesse Mathilde [3], sa parente, et où saint Grégoire l'attendait ; au lieu d'un juge impitoyable, dont les yeux lisent à travers le masque de l'hypocrisie, il trouve un père qui veut croire au repentir pour ne pas perdre l'occasion de pardonner. Après avoir attendu trois jours, selon les règles anciennes, pour éprouver sa sincérité, dans la première enceinte de la for-

1. C'est cette investiture dont on a fait tant de bruit. Les évêques et les abbés y recevaient l'anneau et la crosse, en signe de leur juridiction spirituelle. Le Dr Walter dit à cet égard, dans son *Manuel* (allemand) *de droit canon*, 2e édition, § 52 : « De tout temps l'anneau et la crosse ont été les insignes de la dignité épiscopale ; mais ils ne se rapportaient qu'au spirituel et non au pouvoir temporel, que le hasard pouvait y attacher. Toutefois, comme le roi nommait les évêques, et assignait aux bénéfices, en qualité de seigneur suzerain, c'était de ses mains que les prélats recevaient ces insignes. D'après le caractère général du moyen âge, à la forme extérieure succéda bientôt la chose même, les fonctions spirituelles n'occupèrent plus qu'un plan secondaire ; la remise solennelle des deux insignes étant regardée comme une investiture ordinaire, la licence des évêques fut accomplie. La guerre d'investiture avait pour but de rompre ces relations féodales et de rendre à l'Eglise la nomination des évêques. Après de longues et vives disputes, on finit par conclure, sous Calixte II et Henri V, une convention (en 1122) par laquelle le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel étaient séparés, jusque dans les formes extérieures. L'empereur rendit à toutes les églises la liberté d'élection canonique, et renonça à l'investiture par l'anneau et la crosse. Le Pape, de son côté, permit que le choix des évêques et des abbés d'Allemagne se fît en présence des envoyés de l'empereur, mais sans violence et sans simonie, et que le nouveau prélat reçût de l'empereur la régale par le sceptre ». — Voyez encore le comte de Maistre, *Du Pape*.

2. Autrefois ville importante, aujourd'hui village de 1,400 âmes de la Hesse-Darmstadt. On y voit encore les ruines du palais des empereurs.

3. Cette princesse, pleine de sagesse, de courage et de piété, resta toujours fidèle au siége de saint Pierre ; elle fit tout ce qu'elle put pour le défendre dans les orages qui s'élevèrent contre lui, et en augmenta les revenus par la donation de terres et de villes. Son conseiller et son confesseur était saint Anselme, évêque de Lucques, dont on célèbre la fête le 18 mars. Voigt, en parlant d'Anselme, dit entre autres : « Il était un modèle de piété et d'une ardeur sans bornes pour les choses du ciel. Jamais la vérité ne s'écartait de sa bouche, jamais il ne négligeait la prière et le jeûne, etc. » — Outre la Toscane, la comtesse Mathilde possédait Mantoue, Reggio, Modène, Ferrare et Crémone. Elle fit donation de tous ses Etats au Saint-Siége en 1077 et renouvela cette donation en 1102. Les papes et les empereurs se disputèrent son héritage pendant deux siècles ; le Saint-Siége n'en conserva qu'une partie, celle qui est connue sous le nom de patrimoine de Saint-Pierre (province de Viterbe). — Née en 1046, la grande comtesse, comme on l'a très-justement appelée, mourut en 1115.

teresse, pieds nus et le corps couvert d'un cilice, il est admis devant le Pontife, qui lui fait une réprimande ferme et paternelle et lui donne l'absolution[1].

Il s'en retourna absous, mais non changé. Dès qu'il fut en Allemagne, il fit les préparatifs d'une expédition contre l'Italie et en particulier contre le Pontife, qu'il avait trompé par ses belles promesses ; excommunié une seconde fois, déposé par les électeurs de l'empire, il battit Rodolphe, duc de Souabe, qu'on avait nommé pour être empereur à sa place, fit prononcer de nouveau, dans un synode composé de ses créatures, une déposition contre saint Grégoire et élire en sa place Guibert, ancien chancelier de l'empire, et qui, devenu archevêque de Ravenne, avait été excommunié pour avoir dépouillé son Eglise, puis il marcha sur Rome, pour mettre de force sur le siége de saint Pierre cet antipape nommé Clément III. Notre Saint, plein de confiance dans la justice de sa cause, vit sans crainte l'orage qui se formait sur sa tête ; il attendit avec résignation ce que la Providence ordonnerait de lui. Toutes les souffrances de l'Eglise, il est vrai, venaient se réunir en lui, qui en était la tête ; mais celles qui lui étaient particulières ne l'inquiétaient guère. Pendant que son ennemi s'avançait à marches forcées, il présidait tranquillement un synode à Rome et faisait dresser de sages ordonnances sur les points les plus importants de la discipline ecclésiastique. Dans les lettres qu'il écrivit en cette circonstance si critique, aux évêques et aux princes d'Italie, on remarque un grand amour pour l'Eglise, la piété d'un Saint, une abnégation touchante de lui-même et de ses propres intérêts. Comme on lui proposait d'employer les biens et les revenus du Saint-Siége à se procurer des troupes pour sa défense, il repoussa cette proposition et répondit qu'il ne voulait pas faire de ses biens un pareil usage. L'ennemi de l'Eglise parut enfin devant Rome et s'en rendit maître après deux ans de siége, le jeudi avant les Rameaux de 1084 ; il intronisa son antipape dans Saint-Pierre et se fit sacrer par lui le jour de Pâques. Saint Grégoire, qui était bloqué dans le château Saint-Ange, en fut tiré par Robert Guiscard, prince de la Pouille, qui était accouru à son secours ; il se retira d'abord au Mont-Cassin, puis à Salerne. Le dépérissement de ses forces et l'affaiblissement de sa santé lui faisaient sentir que sa fin approchait : alors il ne songea plus qu'à paraître devant le souverain Juge. Il protesta, en présence des cardinaux, qu'il n'avait jamais eu en vue que le bien de l'Eglise, la réformation du clergé et le rétablissement des mœurs parmi les fidèles. Il les

1. On a reproché plus d'une fois à saint Grégoire la manière dont l'empereur fut traité dans cette circonstance. Personne ne niera que ce traitement ait été dur et mortifiant; mais tout homme exempt de préjugé avouera en même temps que la conduite du prince était faite pour le provoquer. Qu'on lise l'*Histoire de Henri IV et de Grégoire VII*, par Voigt, qu'on n'accusera pas de partialité en faveur du Pape, et en voyant combien l'éducation de Henri fut négligée, en voyant la conduite licencieuse qui en fut la suite inévitable, son mauvais gouvernement, son funeste despotisme, son hypocrisie et sa mauvaise foi, surtout dans l'affaire des Saxons avec leurs princes et dans les promesses réitérées envers le chef de l'Eglise et les violations de ces promesses; on se convaincra qu'on ne pouvait se promettre, de la part d'un prince aussi versatile et aussi corrompu, rien de bon ni de constant, comme le prouvèrent les événements qui suivirent l'amendement solennellement promis à Canossa.

Quant à l'affaire de Canossa, voici comment s'exprime Luden : « Si nous considérons sans préjugé, et eu égard au temps ce qui se passa à Canossa (en 1077), nous n'y trouverons rien qui soit indigne de nos regards. Pas l'ombre d'inimitié personnelle envers Henri, de la part de Grégoire. Celui-ci, au contraire, s'il se montra sévère comme évêque, inflexible comme chef de l'Eglise, l'homme en lui n'est pas insensible. On le voit dans la manière dont il appela Henri III au jugement de Dieu; si elle ne prouve pas en sa faveur, elle prouve du moins contre Henri, et semblait ne pas pouvoir manquer son but ». *Allgemeine Geschichte der Volker und Staaten*, t. II, p. 434, Iéna, 1822. — Ce fut un superbe moment, dit le comte de Maistre, et qui fournirait le sujet d'un très-beau tableau, que celui de l'entrevue de Canossa, lorsque Grégoire, tenant l'Eucharistie entre ses mains, se tourna du côté de l'empereur et le somma *de jurer, comme il jurait lui-même, sur son salut éternel, de n'avoir jamais agi qu'avec une pureté parfaite d'intention pour la gloire de Dieu et le bonheur des peuples;* sans que l'empereur, oppressé par sa conscience et par l'ascendant du Pontife, osât répéter la formule ni recevoir la communion. — Du Pape.

rassembla plusieurs fois autour de lui, leur recommandant, avec les plus vives instances, de ne choisir pour son successeur que celui qu'ils croiraient devant Dieu le plus capable de conduire la barque de saint Pierre dans des temps aussi orageux ; et, comme on le pria de choisir lui-même son successeur, il désigna les trois hommes qu'il en jugeait les plus capables : Didier, abbé du Mont-Cassin, qui lui succéda en effet ; Otton, évêque d'Ostie, qui devint pape sous le nom d'Urbain II et eut la gloire d'accomplir la grande et sainte pensée de Grégoire VII, pour la délivrance du tombeau de Notre-Seigneur ; et enfin, le cardinal Hugues, archevêque de Lyon. Didier espérait assister à ses derniers moments ; mais le Saint lui prédit qu'il n'y serait pas, et il fut en effet obligé de retourner à son monastère, à cause d'une attaque des Normands.

Trois jours avant sa mort, saint Grégoire leva toutes les sentences d'excommunication qu'il avait lancées, à l'exception de celles qui tombaient sur Henri et sur Guibert ; il conserva sa présence d'esprit jusqu'à la fin ; ses dernières paroles furent : *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem, propterea morior in exilio :* — « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs dans l'exil ». Il alla recevoir la couronne due à ses combats, le 25 mai 1085. Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Mathieu, à Salerne, et il s'opéra plusieurs miracles sur son tombeau. Il fut inscrit au Catalogue des saints en 1580, par ordre de Grégoire XIII, et Benoît XIII fit placer son office dans le Bréviaire.

Nous avons des reliques de son esprit non moins précieuses que celles de son corps sacré : ce sont neuf livres de lettres ; nous ne pouvons nous empêcher de citer celle qu'il adressa à la princesse Mathilde en 1074 ; on y verra que ce puissant génie, qui d'un regard embrassait tous les royaumes, qui attaquait en même temps et partout tous les désordres, même sur les trônes les plus redoutables, qui paraissait plus inébranlable que le ciel et la terre, avait une tendre piété, une ardente dévotion à la sainte Eucharistie, une confiance d'enfant envers la sainte Vierge, enfin un cœur et un langage affectueux ; il conciliait des qualités qui paraissent incompatibles, parce qu'il vivait de cette sagesse d'en haut, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur. Voici cette lettre :

« Saint Ambroise s'exprime ainsi au livre quatrième *Des Sacrements :* Si nous annonçons la mort du Seigneur, nous annonçons la rémission des péchés. Si chaque fois que le sang du Seigneur est répandu, il l'est pour la rémission des péchés, je dois le recevoir toujours, afin que toujours mes péchés me soient remis. Péchant toujours, je dois toujours prendre le remède. Au livre cinquième *Des Sacrements*, le même Saint dit encore : Si c'est un pain quotidien, pourquoi le prenez-vous après l'année, comme les Grecs ont coutume de le faire en Orient ? Recevez-le chaque jour, afin que chaque jour il vous profite : vivez de manière à mériter de le recevoir chaque jour ».

Saint Grégoire dit pareillement, au quatrième livre de ses *Dialogues :* « Nous devons, du moins en le voyant déjà passé, mépriser de toute notre âme le siècle présent, offrir chaque jour à Dieu le sacrifice de nos larmes, lui immoler chaque jour la victime de sa chair et de son sang ; car, ce qui sauve notre âme de la perdition éternelle, c'est cette victime incomparable qui renouvelle pour nous, par le mystère, la mort du Fils unique. Quoique ressuscité des morts, il ne meure plus, et que la mort n'ait plus de pouvoir sur lui, toutefois, vivant immortellement et incorruptiblement en lui-même, il est immolé de nouveau pour nous dans le mystère de l'oblation sacrée ;

car son corps y est reçu, sa chair y est partagée pour le salut du peuple, son sang y est versé, non plus dans la main des fidèles, mais dans la bouche des fidèles. Pensons de là ce qu'est pour nous ce sacrifice, qui imite sans cesse, pour notre absolution, la passion du Fils unique. Quel fidèle peut douter qu'au moment de l'immolation, à la voix du prêtre, les cieux s'ouvrent ; que les chœurs des anges assistent à ce mystère de Jésus-Christ ; que ce qu'il y a de plus bas s'unisse à ce qu'il y a de plus haut, les choses terrestres aux célestes, et qu'il se forme une certaine unité des choses visibles et des invisibles ? Saint Chrysostome dit dans le même sens aux néophytes : Voyez jusqu'à quel point le Christ s'est uni à son épouse ; voyez de quelle viande il vous nourrit. Il est lui-même notre viande substantielle et notre nourriture. Comme une mère, par une affection naturelle, s'empresse de nourrir de son lait l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, ainsi le Christ nourrit sans cesse de son sang ceux que lui-même régénère. Le même Chrysostome écrit au moine Théodore : La nature mortelle est quelque chose de bien casuel ; elle tombe vite, mais se relève avec lenteur ; c'est facilement qu'elle tombe, mais elle ne se redresse pas aussi promptement. Nous devons donc, ô ma fille, recourir à cet admirable Sacrement, et désirer cet admirable remède.

« J'ai voulu, très-chère fille de saint Pierre, vous écrire ces choses afin d'augmenter votre foi et votre confiance à recevoir le corps du Seigneur ; car tel est le trésor, tels sont les présents, non pas de l'or ni des pierres précieuses, que, pour l'amour de votre père, savoir le Souverain des cieux, votre âme attend de moi, quoique vous puissiez, suivant vos mérites, en recevoir de meilleurs d'autres Pontifes. Quant à la Mère du Seigneur, à laquelle principalement je vous ai recommandée, je vous recommande et ne cesserai de vous recommander, jusqu'à ce que nous ayons le bonheur de la voir comme nous désirons ; que vous dirai-je d'elle que le ciel et la terre ne cessent de louer, encore qu'ils ne puissent la louer dignement ? Tenez cependant ceci hors de doute : autant elle est plus élevée, et meilleure, et plus sainte qu'aucune mère, autant elle est plus clémente et plus douce envers les pécheurs et les pécheresses convertis. Mettez ainsi dans la volonté un terme au péché, et, prosternées devant elle avec un cœur contrit et humilié, répandez vos larmes. Vous la trouverez, je le promets sans aucun doute, plus prompte qu'une mère selon la chair et plus tendre à vous aimer ».

On représente saint Grégoire VII avec une *colombe* sur son épaule : chacun sait que la colombe est le symbole de l'inspiration d'en haut. — Prosterné devant une *image de Notre-Dame*, il pleure sur les maux de l'Eglise : la sainte Vierge pleure aussi pour lui montrer quel part elle prend à ses douleurs, et pour l'encourager dans la lutte généreuse qu'il soutient contre les ennemis du bien ; — le grand Pape du XIe siècle est spécialement honoré à Salerne et en Dalmatie : à Salerne, parce qu'il y mourut ; en Dalmatie, parce que Grégoire VII avait conféré le titre de roi à Démétrius, duc des Dalmates et des Croates. Saint Grégoire donna encore le nom de roi à Michel, prince des Slaves, connus plus particulièrement sous le nom de Serviens. On le voit par une lettre où le Pape lui mande qu'il attend ses ambassadeurs pour lui reconnaître la dignité royale, lui donner un étendard, et le tenir désormais comme un fils bien-aimé de saint Pierre, et terminer un différend entre l'archevêque de Spalatro et celui de Raguse. La lettre est du 9 janvier 1077. On voit par ses exemples, qui ne sont pas les seuls, quelle était la constitution de la chrétienté dans le XIe siècle. Les princes et les peuples se soumettaient, même temporellement, à l'Eglise

romaine, au vicaire du Christ. Bossuet lui-même nous montre, d'après les monuments historiques, comment alors les ducs, les comtes, et même les rois se soumettaient à l'envi l'un de l'autre au Saint-Siége afin de trouver en sa protection sûreté et paix. Et il ajoute qu'en effet ce n'était pas une médiocre assurance d'avoir reçu la royauté ou le royaume du Siége apostolique. Les souverains y trouvaient de notables avantages. L'autorité du chef de l'Eglise les protégeait contre l'invasion des étrangers et contre la révolte de leurs propres sujets. Ainsi, dans une lettre à Vézelin, noble chevalier, saint Grégoire lui rappelle la fidélité qu'il a promise au Siége apostolique, et lui défend en conséquence de faire la guerre à Démétrius que le même Siége a constitué roi en Dalmatie. Une chose encore plus étonnante s'était vue en 1075. Le fils d'un autre Démétrius, roi des Russes, vint à Rome et demanda au pape saint Grégoire à tenir de sa main le royaume paternel. La Hongrie avait été ainsi soumise au Saint-Siége par son premier roi et apôtre. Du temps de saint Grégoire VII, elle avait pour roi un autre saint, savoir saint Ladislas, qui fut un modèle de vertus chrétiennes, royales et militaires. Nous avons une lettre du saint Pape au saint roi, où il le félicite de sa piété, de son zèle et de son dévouement, et lui recommande quelques fidèles ou vassaux de saint Pierre, qui avaient été injustement exilés, et que ce bon roi avait secourus. La Bohême, de son côté, avait un souverain qui n'était pas méprisable : c'était Wratislas II. Il aimait singulièrement le pape Alexandre Ier, qui le payait de retour. Mais souvent le duc en profitait pour faire des demandes insolites, que le Pape lui accordait par affection, et non sans quelque sollicitude. Ainsi le prince le pria un jour de lui envoyer une mitre, dont il paraît qu'il voulait faire un insigne ducal de Bohême dans les grandes cérémonies. Une pareille demande embarrassait quelque peu le le Pape et les cardinaux ; jamais une mitre n'avait été accordée à une personne laïque. Alexandre, toutefois, tant il aimait ce prince, la lui envoya à Prague par son légat Jean, évêque de Tusculum. Saint Grégoire VII, étant monté sur la chaire de saint Pierre, confirma ces priviléges de son prédécesseur, et eut une affection semblable pour le duc de Bohême.

Le pape Grégoire VII a été calomnié pendant sa vie, il a été calomnié après sa mort ; mais le jour de la vérité commence à luire, et, chose étonnante, cette justice lui arrive de la part des protestants. L'un d'entre eux, Voigt, a écrit une *Vie de Grégoire VII* d'après les monuments originaux et authentiques. Il examine Grégoire VII et quant au but qu'il s'est proposé et quant aux moyens employés pour arriver à ce but. Sous l'un et l'autre rapport il le trouve, non-seulement exempt de blâme, mais digne d'éloges. Son grand but, son but unique était de rendre l'Eglise de Dieu libre et indépendante des hommes, et de subordonner la politique à la justice et à la morale. Quant aux moyens, il ne pouvait en prendre d'autres que ceux qu'il a pris. Voici comme l'auteur protestant se résume : « Grégoire était Pape, il agissait comme tel ; et sous ce rapport il est grand et admirable. Pour porter un juste jugement sur ses actes, il faut considérer son but et ses intentions, il faut examiner ce qui était nécessaire de son temps. Sans doute une généreuse indignation s'empare de l'Allemand quand il voit son empereur humilié à Canosse, ou du Français quand il entend les leçons sévères données à son roi. Mais l'historien qui embrasse la vie des peuples sous un point de vue général s'élève au-dessus de l'horizon étroit de l'Allemand ou du Français, et trouve fort juste ce qui a été fait, quoique les autres le blâment. — Il est difficile de donner à ce Pape des éloges exagérés, car il a jeté partout les fondements d'une gloire solide. Mais chacun doit vouloir

qu'on rende justice à qui justice est due ; qu'on ne jette point la pierre à qui est innocent ; qu'on respecte et qu'on honore un homme qui a travaillé pour son siècle, selon des voies si grandes et si généreuses. Que celui qui se sent coupable de l'avoir calomnié rentre dans sa propre conscience ». Voilà comme cet auteur protestant parle du pape saint Grégoire VII. Puissent tous les catholiques profiter de cette leçon !

La Vie de saint Grégoire a été écrite par Paul de Bernried, et se trouve dans les *Acta SS.*, mai, t. VI, avec les notes du Père Papebrock. — Ce Pape, si grand et si méconnu, a été défendu par la plume de saint Anselme de Lucques, de Lambert d'Aschaffenbourg, de Paul Langius, de Marianus Scotus et de ses continuateurs Dodéchin et Etienne, évêque de Halberstadt; de saint Anselme de Cantorbéry, du prêtre Domnizo, dans sa *Vie de la comtesse Mathilde;* de Léon d'Ostie, *In chron. Casinensi;* de Bernald de Constance, d'Onuphrius Panvinius, du dominicain François d'Enghien, dans son ouvrage : *Auctoritas Sedis apostolicæ pro Gregorio Papa VII, vindicata adversus* Natalem Alexandrum, et de plusieurs auteurs. Voyez Baronius, *Annal. eccles. sæcul. XI;* Gretser, t. II, *Defensionis controversiarum cardinalis Bellarmini;* la dissertation de Muzzarelli, et surtout les savantes notes des Bollandistes. A l'exemple de de Mgr de Ram, à qui nous avons emprunté plusieurs excellentes notes, pour nous mettre à l'abri du reproche de prévention et de partialité, nous nous sommes fait un devoir de prendre pour autorités, dans notre travail, de savants protestants qui se sont illustrés par leurs recherches historiques, principalement le professeur Jean Voigt, *Hildebrand als Papst Gregorius der Siebente, und sein Zeitalter, aus den Quellen dargestelt.* Mgr de Ram cite encore : Heeren, *Ueber die Folgen der Kreuzzüge für Europa;* Rühs, *Handbuch der Geischichte des Mittelalters;* Luden, *Allgemeine Geschichte der Volker und Staaten ;* l'ouvrage d'un écrivain catholique, Frédéric Von Kerz, intitulé : *Uberden Geist udn die Folgender Reformation,* Mayence, 1822.

SAINTE MARIE-MADELEINE DE PAZZI, CARMÉLITE [1]

1566-1607. — Papes : Pie V; Paul V. — Empereurs d'Allemagne : Maximilien II; Rodolphe II.

> Elle aimait le prochain au-dessus de toute expression. Elle avait pris l'habitude de ne pas dire les *hommes,* mais les *âmes.*
>
> *Vie de la Sainte.*

Cette Sainte eut pour père Camille Géri de Pazzi, dont la famille était alliée à celle des Médicis, et pour mère Marie-Laurence de Bondelmonte, dont le sang n'était pas moins illustre. Elle naquit le 2 avril de l'an 1566. Elle fut nommée Catherine au baptême, en l'honneur de sainte Catherine de Sienne, pour laquelle on lui vit toujours une tendre dévotion. A mesure qu'elle avançait en âge, elle augmentait aussi en grâce devant Dieu et devant les hommes; elle était ravie quand elle pouvait entendre la parole de Dieu ou de pieuses conversations.

A l'âge de sept ans, ayant trouvé dans un livre le symbole de saint Athanase, elle le lut avec tant de plaisir, qu'elle courut sur-le-champ le montrer à sa mère : ce qui prouve que Dieu lui donnait déjà des lumières sur l'adorable mystère de la très-sainte Trinité. Ayant appris, avec une avidité admirable, le *Pater,* l'*Ave* et le *Credo*, elle les répétait fort souvent et aimait à les enseigner aux pauvres. Quand son père la menait à la campagne, rien ne lui plaisait comme d'assembler de jeunes villageoises pour les instruire de la doctrine chrétienne. Un jour, on lui dit qu'il fallait quitter la campagne pour retourner à Florence ; elle fut saisie d'une vive douleur et se mit à pleurer, parce qu'elle avait commencé à catéchiser une

1. Quelques hagiographes placent sa Vie au 27 mai, qui est le jour de sa fête.

petite fille d'un fermier de son père : on ne put l'apaiser qu'en emmenant avec elle à Florence la petite fille afin qu'elle achevât de l'instruire.

Elle s'appliqua de bonne heure à l'oraison, Dieu même lui servant en cela de maître, avant qu'elle fût en âge d'y être formée par des directeurs ; elle cherchait, à cet effet, les lieux les plus solitaires et les plus paisibles de la maison ; prosternée contre terre, elle passait les heures entières dans ce saint exercice ; aussi, pour la trouver, il ne fallait point la chercher ailleurs que dans ces petites solitudes, où elle s'occupait à la contemplation des choses divines. C'est ainsi qu'elle se forma à la pratique des vertus; elle conçut un désir si ardent de plaire à Dieu, qu'elle ne pouvait plus goûter les douceurs que le monde recherche avec tant d'empressement. Elle se levait quelquefois dans le silence et au milieu des ténèbres de la nuit pour se coucher sur un sac de paille, et souvent elle se retirait dans de petits coins, à l'écart, pour y prendre la discipline sans être aperçue. Elle fit un jour une couronne d'épines, qu'elle porta toute la nuit sur sa tête avec une douleur qui ne se peut exprimer. Mais ce qui est plus admirable dans un âge si faible, ce sont les désirs ardents qui embrasaient son cœur pour recevoir le très-saint Sacrement de l'autel, et, parce qu'on ne lui accordait pas encore cette grâce, elle s'approchait le plus qu'elle pouvait de sa mère lorsqu'elle communiait, et ne la quittait point pendant la journée; étant près de ceux qui avaient participé à la sainte Table, elle goûtait les mêmes douceurs qu'ils y avaient reçues, et souvent de beaucoup plus grandes. Une ferveur si rare ayant obligé son confesseur de lui permettre la communion à l'âge de dix ans, elle la faisait aussi souvent qu'il lui était possible; mais c'était avec tant de consolations, qu'elle passait ensuite les journées entières à verser des larmes en la présence de Dieu. Elle fit vœu de virginité à l'âge de douze ans, et elle y fut si fidèle, qu'en toute sa vie elle n'eut jamais rien à se reprocher sur cette matière.

Le père de notre Sainte, étant envoyé par le grand-duc à la ville de Cortone, en qualité de gouverneur, laissa sa fille en pension chez les religieuses de Saint-Jean, à Florence. Elle se vit avec joie séparée du monde, et pratiqua toutes les vertus du cloître : chaque matin, elle méditait pendant quatre heures à genoux.

Lorsque son père fut de retour à Florence, il lui chercha un parti digne d'elle; mais il ne put obtenir son consentement; elle lui demanda même la permission d'embrasser l'état religieux : ce qui lui fut à la fin accordé. Elle choisit l'Ordre des Carmélites, parce qu'on y communiait presque tous les jours. Elle y entra donc la veille de l'Assomption de Notre-Dame; mais après y avoir été quinze jours en habit séculier, quoiqu'elle fût entièrement résolue de n'en sortir jamais, elle s'y vit contrainte par obéissance, son père le souhaitant ainsi pour l'éprouver davantage. Après une épreuve de trois mois, elle obtint enfin la permission d'y retourner, et, ayant reçu la bénédiction de ses parents, elle y entra la veille du premier dimanche de l'Avent, l'an 1582, âgée de seize ans, la même année que sainte Thérèse avait quitté la terre pour s'en aller au ciel, et le samedi suivant, jour de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, elle fut unanimement reçue pour être religieuse.

Le 30 janvier de l'année suivante, elle prit le saint habit de la religion, avec le nom de *Marie-Madeleine*, et, lorsqu'on lui mit le crucifix en main en chantant au chœur cette antienne : « A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ », une ardeur séraphique parut sur son visage, et elle se sentit enflammée d'un ardent

désir de souffrir toute sa vie pour Jésus-Christ. Elle dit depuis qu'elle n'éprouva jamais une telle consolation intérieure.

Après un noviciat des plus fervents, on lui fit faire sa profession plus tôt qu'on ne désirait, et selon qu'elle l'avait prédit, parce qu'elle tomba dangereusement malade; comme on la croyait à l'extrémité, on voulut lui procurer l'avantage de mourir religieuse. La cérémonie se fit devant l'autel de la très-sainte Vierge, le 17 mai 1584, fête de la Trinité. Comme ses douleurs étaient très-aiguës, une sœur lui demanda comment elle pouvait les supporter sans se plaindre; Catherine répondit en lui montrant un crucifix : « Voyez ce que l'amour infini de Dieu a fait pour mon salut; voilà ce qui me donne du courage. Ceux qui se rappellent les souffrances de Jésus-Christ et qui y unissent les leurs, les trouvent douces et agréables ».

Dès qu'on l'eut reportée à l'infirmerie, elle fut ravie en extase, et son visage parut brillant comme un soleil. Elle demeura plus d'une heure en cet état : ce qui recommença tous les matins, quatre jours de suite, après la sainte communion. Ce furent là ses premières extases, mais non pas les dernières; il lui en arriva depuis presque tous les jours. L'esprit de Dieu lui dictait alors des choses si relevées, que les supérieures lui assignèrent deux sœurs secrétaires pour les écrire, et on en a fait imprimer un gros volume divisé en quatre parties, et approuvé par l'Ordinaire du lieu et par les plus savants hommes d'Italie.

Notre-Seigneur, voulant élever cette Sainte à un très-haut degré de perfection, jeta dans son cœur, pour fondement, un grand désir de la mortification et une profonde humilité. En effet, Madeleine, lui disant un jour, dans un ravissement, ces paroles de saint Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » il lui fit connaître que les dimanches et les fêtes elle pourrait user des mets de Carême, mais que les autres jours elle devait se nourrir de pain et d'eau, afin de faire pénitence pour les grands péchés qui se commettaient dans le monde : elle observa exactement cette abstinence tout le reste de sa vie, qui fut encore de vingt-cinq ans. Une autre fois, son divin Epoux lui commanda d'aller toujours nu-pieds, et vêtue seulement d'une pauvre robe et d'un scapulaire : elle l'entreprit avec un grand courage. Les supérieures reconnurent qu'en tout cela elle suivait la volonté de Dieu, car lorsqu'elle mangeait d'autres choses par obéissance, elle ne les pouvait retenir, et lorsqu'elle se chaussait ou qu'elle portait d'autres habits, il lui était impossible de marcher ni de se soutenir sur ses pieds.

Outre cela, Notre-Seigneur lui prescrivit des règles admirables pour la conduite de sa vie, dont les principales étaient :

« 1. D'avoir la même pureté dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, que si elles étaient les dernières de sa vie.

« 2. De ne donner jamais d'avis sans avoir auparavant consulté Jésus-Christ attaché à la croix.

« 3. D'avoir toujours un saint empressement de faire la charité aux autres.

« 4. De ne faire pas plus de cas de son corps que de la terre qu'on foule aux pieds.

« 5. De ne refuser jamais à personne ce qu'elle pourrait accorder.

« 6. D'avoir, autant qu'il lui serait possible, beaucoup de condescendance pour les autres.

« 7. De faire autant de cas de ces règles que si Jésus-Christ même les lui avait données.

« 8. D'offrir souvent, depuis les six heures du soir jusqu'au temps de la

communion, la Passion de Jésus-Christ à son Père, et de s'offrir aussi elle-même, et toutes les créatures, en mémoire de ce qu'il fut séparé de sa sainte Mère depuis sa Passion jusqu'à sa Résurrection et, enfin, de tâcher de visiter le très-saint Sacrement le jour et la nuit, jusqu'à trente fois, si la charité ou l'obéissance ne lui en ôtait les moyens.

« 9. D'être toujours, et en toutes ses actions, transformée en Jésus-Christ, par la résignation à sa volonté ».

Dieu la favorisa du don des miracles et de prophétie. Elle chassa le démon du corps d'une jeune fille, en lui commandant impérieusement d'en sortir. Elle guérit une religieuse, malade à l'extrémité, en faisant le signe de la croix sur elle et en lui présentant une image de Notre-Dame, tandis qu'elle-même, étant en extase, disait ces paroles : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ! » Ayant fait sa prière et le signe de la croix par obéissance, sur un tonneau de vin, elle lui communiqua tant de vertu, qu'une religieuse malade, en ayant bu par dévotion, se trouva aussitôt dans une parfaite santé. Pour ce qui est du don de prophétie, en voici une preuve sensible : elle prédit au cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, qui était venu la visiter, qu'il serait un jour Pape; elle renouvela sa prédiction, lorsque ce cardinal, étant envoyé légat en France, par le pape Clément VIII, vers le roi Henri le Grand, elle dit de lui ces paroles : « Ce prélat possède à présent un grand honneur; mais il en possédera encore un plus grand : il sera élevé au souverain Pontificat; mais il ne jouira pas longtemps de cette suprême dignité, car, lorsqu'il voudra l'embrasser, elle passera en un instant ». En effet, Alexandre de Médicis fut élu sous le nom de Léon XI, l'an 1605, et ne survécut que vingt-six jours à son élection.

Que dirons-nous maintenant de ses ravissements, qui, bien loin d'abattre et d'affaiblir son corps, lui donnaient, au contraire, de nouvelles forces ? Ils ne l'empêchaient pas non plus d'aller et de venir, de parler et de répondre, ni même de travailler à l'aiguille avec autant de perfection que si elle eût été dans une entière liberté et dans un parfait usage des sens. Et comme preuve de cela, on garda longtemps, par respect, trois rochets et quelques images qu'elle avait travaillés fort proprement dans le temps même de ses extases. Etant malade à l'extrémité, elle se leva de son lit dans un ravissement, et, courant à l'autel de l'infirmerie, elle embrassa un crucifix, en criant de toutes ses forces : « O Amour ! ô Amour ! personne ne vous connaît, personne ne vous connaît, personne ne vous aime ». Rencontrant un jour une religieuse, elle lui dit, en lui serrant la main : « Venez avec moi, ma sœur, et courons ensemble pour appeler l'Amour ». Entendant dire qu'une sœur avait un grand désir d'accomplir la volonté de Dieu, elle repartit qu'elle avait raison, parce qu'il n'y avait rien de si aimable que de faire la volonté de Dieu. Et là-dessus, étant ravie en extase, elle alla par tout le couvent, en disant à haute voix : « Mes sœurs, ô que la volonté de Dieu est aimable ! »

Les cris et les soupirs qu'elle jetait souvent au milieu de ses extases, étaient des preuves évidentes des douleurs extrêmes qu'elle y souffrait, par conformité à Jésus-Christ crucifié, qu'elle voulait imiter en cet état; ces souffrances étaient si grandes, qu'il lui eût été impossible de les endurer sans mourir, si la puissante main de Celui qui la blessait avec tant d'amour, ne lui eût, en même temps, conservé la vie. En effet, un jour, ayant entendu rappeler que Jésus prononça ces paroles : « Tout est consommé ! » et que, penchant la tête, il expira, elle tomba toute raide sans donner plus aucun signe de vie.

Mais nous passons à ses révélations : comme elle priait au tombeau de la vénérable mère Marie Bagnesi[1], elle la vit toute brillante de gloire sur un trône enrichi de pierreries; et on lui fit connaître que ce trône était la virginité qu'elle avait gardée immaculée, et que les pierreries représentaient les âmes que cette religieuse avait attirées au service de Dieu. Elle vit une autre religieuse transportée dans le paradis, après avoir demeuré quinze jours dans le purgatoire, parce qu'elle avait un peu travaillé sans nécessité les jours de fêtes, qu'elle n'avait pas averti la supérieure, selon ses devoirs de *Mère discrète*, de quelque désordre qui se passait dans le monastère; et, enfin, qu'elle avait eu un attachement trop humain pour ses parents. Elle en vit une autre, décédée en réputation de sainteté, qui paraissait fort éclatante par tout le corps; mais elle avait les mains noires et altérées, parce que, se laissant aller à sa nature libérale, elle avait fait, sans permission et avec attache, plusieurs petits présents à des personnes séculières. Sainte Madeleine vit dans le ciel saint Louis de Gonzague tout éclatant de lumière, et elle s'écria dans une extase : « O quelle gloire a Louis, fils d'Ignace ! je ne l'eusse jamais cru, si mon Jésus ne me l'eût montré ».

Non-seulement notre Sainte eut de ces visions, mais on l'a vue aussi elle-même, bien qu'encore vivante, en des lieux d'où elle était fort éloignée : car elle apparut à Catherine de Rabatta, sa sœur, qui avait mal à l'œil, et la guérit en lui touchant seulement la paupière.

Tant de grâces et de consolations ne furent pas sans quelques amertumes. L'an 1585, la veille de la Pentecôte, elle vit en esprit un lieu qu'elle appelait le lac aux Lions, dans lequel il y avait une multitude de démons sous des figures épouvantables; et elle entendit une voix qui lui disait qu'elle y demeurerait cinq ans. Cette nouvelle l'étonna d'abord extrêmement; mais sachant que c'était la volonté de Dieu, elle s'y soumit et s'y abandonna de tout son cœur. En effet, le jour de la sainte Trinité de la même année, elle entra dans ce lac par d'horribles tentations d'orgueil, de sensualité, de désespoir, de gourmandise et contre la foi; elles étaient si violentes, que Madeleine disait quelquefois, quand elle avait un peu de relâche : « Non, je ne sais pas si je suis une créature raisonnable ou sans raison : je ne vois rien en moi de bien qu'un peu de bonne volonté de ne jamais offenser la divine Majesté ».

Les armes dont elle se servait en ces combats étaient l'oraison, durant laquelle on lui entendait souvent proférer ces paroles : « Où êtes-vous, mon Dieu ! où êtes-vous ? » et la dévotion à la très-sainte Vierge, qu'elle ne quitta jamais : un jour qu'elle était tentée extraordinairement contre la pureté, cette Vierge toute pure lui apparut, et, lui mettant un voile blanc sur la tête, lui assura qu'elle sortirait victorieuse de cette lutte. Elle surmontait encore ses ennemis par une humilité profonde et par une grande fidélité à rendre compte de son intérieur et de toutes ses actions à ses supérieurs. Enfin, elle y employait des pénitences et des mortifications qui n'étaient pas communes, car, outre cette rigueur que l'Epoux des vierges lui avait prescrite dans son vivre et dans ses habits, elle portait une haire fort rude avec une ceinture armée de pointes de fer, et prenait souvent la discipline avec des chaînons de même matière. Et quand ses sœurs, étonnées de ces austérités, l'exhortaient à les modérer, elle leur disait, d'un visage riant et agréable : « Laissez-moi souffrir pour mes péchés, Jésus-Christ le veut ainsi ». Se sentant un jour tentée plus fortement qu'à l'ordinaire, elle se jeta dans des ronces et des épines, pour se mettre en sang, et, par ce moyen, elle arrêta

1. Voir la vie de cette Bienheureuse, au 28 mai, ci-après.

les révoltes de la chair. Enfin, Dieu ayant suffisamment éprouvé le courage de Madeleine et épuré sa vertu, fit cesser, au bout de cinq ans, cette furieuse tempête, ainsi qu'il le lui avait prédit; et, le ciel lui paraissant tout serein, lui rendit abondamment ses premières lumières.

En effet, l'an 1590, comme elle était au chœur, à Matines, elle entra en extase durant le *Te Deum ;* et, après l'office, son visage qui était auparavant pâle comme celui d'un mort, devint admirablement beau ; elle serra avec des transports de joie extraordinaire la main de la mère prieure et de la maîtresse des novices, les invitant à prendre part à son bonheur : « L'orage est passé, leur dit-elle ; aidez-moi à remercier et à bénir mon aimable Créateur ».

Dans ce ravissement, elle vit tous les saints à qui elle avait dévotion, avec son ange gardien ; l'un lui mettait une couronne sur la tête, l'autre un collier d'or au cou, un autre la revêtait d'une robe très-blanche ; ce qui lui fit dire : « O mon Dieu, il me semble que vous me vouliez récompenser des offenses que j'ai commises contre votre divine Majesté ! »

Un jour que le démon la pressait extraordinairement de quitter le saint habit, elle eut recours à saint Albert, général des Carmes, qu'elle avait pris pour un de ses avocats dans le ciel ; et, à l'heure même, étant ravie en extase, elle vit que ce Saint, prenant un habit blanc, avec un scapulaire et une ceinture de même couleur, dans le côté de Jésus crucifié, l'en revêtait, et qu'en même temps la sainte Vierge lui mettait un cierge allumé et un crucifix entre les mains, avec une couronne de fleurs sur la tête, comme celles qui font profession ; après quoi toute la tentation s'évanouit.

Ces sortes de grâces ne sont pas accordées à des âmes lâches et tièdes dans le chemin de la vertu : aussi Marie-Madeleine était si fervente, qu'elle observait les moindres choses de sa Règle avec la dernière exactitude. Tout son désir était de ne rien faire que par obéissance, et, lorsqu'on lui représenta, à son entrée dans le monastère, qu'elle y trouverait moins de temps dans l'oraison qu'elle n'en avait eu dans le monde, elle fit réponse « qu'elle ne se mettait pas en peine de cela, sachant bien que le moindre exercice fait par obéissance était aussi bon que la plus longue prière ». Elle était si contente de vivre dans une chasteté angélique, qu'elle baisait quelquefois les murailles de sa clôture, parce qu'elles contribuaient à lui conserver ce précieux trésor. Enfin, son amour pour la pauvreté était si grand, que, bien loin de se plaindre jamais que quelque chose lui manquât, elle disait toujours qu'elle avait trop, et ne demandait pas mieux que de n'avoir rien.

Elle vivait dans une admirable pureté de cœur, ne cherchant qu'à plaire à Dieu seul et à le glorifier : c'est ce qui lui faisait désirer en toutes choses l'accomplissement de sa très-sainte volonté ; elle était bien aise quand Dieu n'exauçait pas ses prières, « parce que », disait-elle, « je reconnais par là que Dieu fait sa volonté plutôt que la mienne ». Et elle avait tant de plaisir à proférer ces mots : « la volonté de Dieu », qu'elle les répétait continuellement, disant à ses sœurs : « Ne sentez-vous pas combien c'est une chose douce de nommer la volonté de Dieu ? » Afin de s'y rendre plus exacte, elle faisait un jour de retraite chaque mois, où elle s'examinait sur cet article ; après quoi elle prenait la discipline, l'espace d'une heure, avec des chaînes de fer, pour expier ses négligences. Elle avait une horreur et une appréhension si grande du péché mortel, qu'elle ne pouvait pas l'entendre nommer sans trembler de frayeur. Et, quinze jours avant sa mort, elle dit « qu'elle quittait le monde sans avoir encore pu comprendre comment la créature pouvait se résoudre à commettre un péché contre son Créateur ».

Sa présence même, qui, d'ailleurs, consolait les affligés, était un supplice pour les personnes abandonnées au crime. Un libertin était venu à la grille pour parler à une des sœurs qui était novice : à peine eut-il aperçu la Sainte en la compagnie de cette jeune religieuse, qu'il en fut tout troublé et se sentit forcé de sortir de sa présence. Il profita néanmoins de cette rencontre, et, reconnaissant le mauvais état de son âme, il se convertit, fit pénitence et changea de vie.

Madeleine ne gardait pas moins ses yeux, ses oreilles et sa langue que son cœur; ne croyant pas qu'une fille qui se plaît à la grille puisse être véritablement religieuse, elle disait « qu'une sœur ne sortait jamais de la grille comme elle y était entrée, parce qu'il lui fallait beaucoup de temps pour recouvrer la paix dont elle jouissait auparavant, et que des discours séculiers lui avaient ravie; que ces sortes de conversations jetaient de la poussière dans l'esprit, et souvent même faisaient quelque atteinte à la chasteté ».

Son zèle pour l'observance régulière était si grand, qu'elle n'en pouvait souffrir le moindre relâchement, « parce que », disait-elle, « c'était offenser la prunelle de l'œil de Dieu ». Aussi Notre-Seigneur lui fit voir un jour plusieurs âmes religieuses qui étaient dans les enfers pour avoir mal usé du temps de la récréation; ce qui lui fit dire ces paroles : « O misère extrême! ce qui est permis aux religieuses pour un saint divertissement leur donne la mort de l'âme et leur cause des tourments qui ne finiront jamais ». C'est de ce zèle que procédaient les transports et les ardeurs qu'elle avait pour le salut des âmes, et qui la poussaient quelquefois à crier : « O Amour! Amour! donnez-moi une voix si forte que je me fasse entendre de l'Orient à l'Occident et dans toutes les parties du monde, afin que vous soyez reconnu et aimé partout, comme le véritable Amour ». Voyant en esprit l'âme d'un pécheur condamnée aux flammes éternelles au sortir de ce monde, elle s'écria : « Tu es donc devenu un tison d'enfer, et le temps passé est changé en des peines très-cruelles! O Dieu éternel! les hommes du monde ne considèrent point ces choses ».

Mais il est temps d'achever cette sainte vie par l'heureuse mort qui l'a terminée. Il plut à la bonté divine de l'y disposer par des douleurs indicibles : les dents lui tombèrent l'une après l'autre; elle était étendue sur son lit comme une statue, sans pouvoir se remuer, et, pour peu qu'on la touchât, on ne lui faisait pas moins de mal que si on l'eût hachée de coups de rasoir. Néanmoins, toutes ces peines corporelles n'étaient rien en comparaison des spirituelles qu'elle endurait; car Dieu la délaissa intérieurement, afin qu'elle souffrît uniquement par amour, sans aucun soulagement ni consolation, ainsi qu'elle l'avait toujours désiré. En effet, son intention était d'être entièrement conforme à son époux Jésus-Christ, et d'avoir part à toutes les douleurs qu'il avait endurées sur la croix; son confesseur lui faisant espérer de recevoir quelque soulagement : « Non, non, mon père », lui répondit-elle, « ce n'est pas de la consolation que je cherche, mais des douleurs; je désire souffrir jusqu'au dernier moment de ma vie ». Elle disait ordinairement que ce qu'elle souhaitait le plus était de souffrir ou de mourir, ou plutôt de vivre encore pour souffrir encore, et de ne pas mourir si tôt pour ne pas si tôt cesser de souffrir.

Cependant les médecins lui ayant déclaré qu'elle ne pouvait pas vivre plus de trois jours, elle reçut cette nouvelle avec une parfaite soumission. Son esprit, malgré les douleurs de sa maladie, était toujours appliqué à Dieu, et elle avait les yeux fixés sur un crucifix que l'on ne lui put jamais

ôter des mains ; elle écoutait attentivement l'office divin que deux religieuses récitaient en sa présence, et ses lèvres, pour nous servir des termes de l'Ecriture, distillaient le lait et le miel par les paroles d'édification qu'elle disait à toutes ses sœurs. Enfin, elle reçut les derniers Sacrements avec une dévotion et une ferveur admirables, et, apprenant que le confesseur, qui devait aller à un ermitage près de Florence, craignait de ne la pas trouver en vie, elle assura qu'il aurait tout le temps de faire son voyage, et qu'elle ne mourrait pas avant qu'il fût de retour : comme il arriva effectivement.

Voyant que l'heure de sa mort approchait, elle fit appeler la mère prieure, à qui elle dit beaucoup de choses touchant le gouvernement de son monastère, et puis, prenant congé de toutes les religieuses, elle donna ce dernier avis : « Mes révérendes mères et mes très-chères sœurs, me voici sur le point de vous quitter jusqu'à l'éternité ; je vous prie d'une chose au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et c'est la dernière grâce que je vous demanderai : Que vous n'aimiez rien que lui, que vous mettiez toute votre espérance en lui, et que vous vous embrasiez continuellement du désir de souffrir pour son amour ». Après quoi elle rendit heureusement son âme à Dieu, le 15 mai de l'an 1607, le lendemain de l'Ascension, à midi, âgée de quarante et un ans, deux mois et quelques jours, après en avoir passé vingt-cinq en religion. Son visage devint si beau et si vermeil, que l'on ne pouvait se lasser de le considérer.

On ne saurait exprimer les honneurs que l'on rendit aussitôt à sa mémoire ; mais les miracles qui se firent avant qu'on la mît en terre, marquèrent assez qu'elle en méritait encore de plus grands. Nous nous contenterons d'en rapporter un fort édifiant. Comme on l'avait posée dans l'église pour la satisfaction des séculiers, avec le visage tourné vers la sacristie, on s'aperçut qu'elle le tourna tout à coup de l'autre côté, parce qu'il y avait en cet endroit un homme débauché dont elle ne put souffrir les regards, même après sa mort.

Son corps, revêtu d'une tunique, d'un scapulaire et d'un manteau de taffetas blanc, au lieu de celui de drap, fut inhumé derrière le grand autel, où, deux ans après, il fut trouvé aussi sain et aussi intact que le jour où il y avait été mis ; de plus, le corps exhalait un parfum admirable, quoiqu'il eût été inhumé sans cercueil, et sans avoir été embaumé. Urbain VIII l'a déclarée bienheureuse, et Clément X l'a canonisée, avec ordre d'en faire l'office le 27 de ce mois.

On représente ordinairement sainte Madeleine de Pazzi avec un anneau au doigt. Cet anneau rappelle qu'étant encore enfant, à la suite de son vœu de virginité, Notre-Seigneur lui apparut témoignant son acceptation, en lui passant un anneau au doigt. Elle reçut la même faveur, après sa profession. Le fait s'accomplit cette fois en présence de la très-sainte Vierge, de saint Augustin et de sainte Catherine de Sienne. On la représente encore avec cette inscription : *Pati, non mori :* « Souffrir et ne pas mourir » ; ou : *Semper pati, nunquam mori :* « Toujours souffrir, ne jamais mourir » ; — tenant un cœur enflammé dans la main. Cette manière n'est point suffisamment caractéristique, attendu qu'on l'a appliquée à un grand nombre d'autres saintes amantes de Jésus-Christ. Notre-Seigneur lui met une couronne d'épines sur la tête ; elle embrasse la croix ou reçoit des mains de Notre-Seigneur les instruments de la Passion et les stigmates comme un remède tout-puissant contre les tentations.

Une de ses reliques est à la chapelle de l'Hôtel-Dieu d'Abbeville.

La Vie de cette Sainte a été écrite en italien et divisée en six parties, par Vincent Puccini, confesseur du monastère au faubourg de Saint-Fridien, à Florence; et les religieuses de ce couvent la dédièrent, l'an 1609, à la reine Marie de Médicis, épouse d'Henri le Grand, d'heureuse mémoire. Le Père Dominique de Jésus, carme déchaussé, et le Père Léon, de la Réforme de Bretagne, l'ont aussi composée, outre ceux qui ont fait le ménologe ou l'histoire entière de cet Ordre. Sa mémoire est marquée avec beaucoup d'honneur dans le martyrologe romain, au 25 et au 27 de ce mois.

SAINT URBAIN Ier, PAPE (222-230).

Saint Urbain, natif de Rome, était fils de Pontien et succéda à saint Calliste.

Ce saint Pape fit une constitution d'après laquelle les fonds et les héritages donnés à l'Eglise pour l'entretien des prêtres et des clercs, et pour l'assistance des pauvres, ne devaient point être vendus, mais demeurer inaliénables : on devait en employer les revenus pour subvenir à leurs nécessités, sans qu'il fût permis de s'en servir à autre chose, « parce que », dit-il, « ce sont les offrandes des fidèles, le rachat des péchés et le patrimoine des pauvres ».

Il ordonna, de plus, que les calices, les patènes et les autres vases sacrés destinés au saint sacrifice fussent d'argent, ou même de fin or, enrichis de pierreries. Il déclara que les chrétiens devaient recevoir le sacrement de la Confirmation des mains de l'évêque, et défendit qu'aucun excommunié fût élu à l'épiscopat, quand même sa sentence n'aurait pas été tout à fait juste.

Il occupa la chaire de saint Pierre pendant huit ans, onze mois et douze jours [1].

On dit que le pape Nicolas Ier, qui monta sur la chaire de saint Pierre l'an 848, donna le corps de saint Urbain aux moines de Saint-Germain d'Auxerre, l'an 862. La translation se fit l'année suivante, et fut accompagnée de beaucoup de miracles. En 865, les moines de Saint-Germain donnèrent leur précieux dépôt à Erchanré, évêque de Châlons-sur-Marne, et ce prélat le mit dans le monastère qu'il avait fait bâtir près de Joinville (aujourd'hui diocèse de Langres), et qui changea son nom de la Sainte-Trinité en celui de Saint-Urbain. C'est aujourd'hui un bourg de près de mille habitants. L'église paroissiale est très-riche en saintes reliques : voilà ce qu'on dit. Mais cette translation des reliques de saint Urbain, pape, n'est rien moins qu'authentique. Il s'agirait d'un saint Urbain, évêque, réfugié à Rome et martyrisé pendant la persécution de Marc-Aurèle et de Commode [2], et non du Pape, premier de ce nom. C'est ce qu'a prouvé ou essayé de prouver assez au long le Père Papebrock, dans ses notes sur la vie de saint Urbain. En effet, les Romains sont persuadés que le corps de saint Urbain, pape, est encore chez eux tout entier; car, en 1599, il fut retrouvé dans l'église de Sainte-Cécile, et Clément VIII le fit replacer sous l'autel d'où on l'avait tiré, après en avoir séparé la tête pour l'église de Notre-Dame d'*Ara Cœli*, et quelques parcelles pour d'autres églises. « Ainsi, quoique le pape Nicolas eût intention d'envoyer le véritable corps du pape Urbain à Auxerre », dit Baillet, « on veut qu'il ait été trompé de bonne foi, et que, ignorant que Pascal Ier avait transféré ce corps, quarante ans auparavant, dans l'église de Sainte-Cécile, il ait donné celui d'un autre sous ce nom ». Quoi qu'il en soit, c'est à saint Urbain, pape, que se rapportait le culte qu'on rendit aux reliques apportées en France ; c'est lui que les fidèles invoquaient comme patron.

En plusieurs endroits, on invoque saint Urbain pour la prospérité de la vigne. On donne comme raison de ce patronage que le 25 mai est la limite extrême des influences contraires et des températures qui peuvent nuire à la vigne. De là, le besoin qu'on a éprouvé de se mettre sous la protection d'un Saint de qui dépend le salut de la vendange. Ce patronage existe en Espagne, ainsi qu'en Allemagne et en France. Pour ces motifs, on peint saint Urbain avec une grappe.

Acta Sanctorum ; Baillet ; Rossi, *Roma sotterranea.* — Voir au Supplément de ce volume.

SAINT MAXIME OU MAUXE, SAINT VÉNÉRAND,

ET LEURS 38 COMPAGNONS, MARTYRS A ACQUIGNY EN NORMANDIE (IVe siècle).

Ces deux Saints étaient frères : ils naquirent en Italie, non loin de Formies (aujourd'hui Mola, dans le royaume de Naples). Ils vendirent et distribuèrent aux pauvres tous leurs biens, puis ils

1. Voir la note que nous consacrons à saint Urbain au martyrologe.
2. Voir les *Acta* à ce jour.

vinrent à Rome, où Maxime fut ordonné évêque, et Vénérand, élevé au diaconat par le pape Damase, qui les envoya l'un et l'autre prêcher la foi aux infidèles; ils s'acquittèrent d'abord de cette mission parmi les Barbares qui, ayant passé les Alpes, avaient fait une irruption en Lombardie; mais ils ne retirèrent d'autre fruit que l'honneur de souffrir diverses tortures pour le nom de Jésus-Christ.

Ayant échappé à la rage des persécuteurs, ils abandonnèrent l'Italie et vinrent dans les Gaules, accompagnés de deux saints prêtres nommés Marc et Ethérius. Ils passèrent par les villes d'Auxerre, de Sens et de Paris. Après avoir fait quelque séjour au confluent de l'Oise et de la Seine, ils continuèrent leur marche du côté d'Evreux. Etant arrivés au village d'Acquigny, à une lieue de Louviers, et à trois et demie d'Evreux, ils furent arrêtés par une troupe de barbares, qui leur firent couper la tête dans une île voisine, formée par les rivières d'Eure et d'Iton. Plusieurs chrétiens, nouvellement convertis, remportèrent avec eux la palme du martyre. Ces chrétiens, au nombre de trente-huit, étaient des soldats que la patience et le courage de Maxime et de Vénérand avaient gagnés à Jésus-Christ. Le chef de la troupe, furieux de ce qu'ils avaient changé de religion, les traita avec la même cruauté que les deux saints Martyrs [1]. Marc et Ethérius, qui n'avaient point été enveloppés dans le massacre, s'échappèrent pendant qu'on les conduisait à Evreux. Ils revinrent sur leurs pas, et enterrèrent les corps de saint Maxime et de saint Vénérand, non au lieu même où ils avaient souffert, mais dans l'intérieur des murs à demi ruinés d'une ancienne église, sur l'emplacement du cimetière actuel d'Acquigny, là même où se trouve la chapelle Saint-Mauxe [2].

Vers l'an 960, Richard I[er], surnommé *le Vieux*, étant duc de Normandie, et Guiscard, évêque d'Evreux, un certain Amalbert découvrit à Acquigny les reliques de saint Maxime et de saint Vénérand : il les enleva, à l'exception des chefs des deux Martyrs et de quelques ossements. On rapporte qu'une maladie miraculeuse dont il fut attaqué en passant la Seine, au pays de Caux, près de Fontenelle ou de Saint-Vandrille, l'obligea de les déposer dans ce célèbre monastère, et que le duc Richard bâtit une chapelle pour les recevoir. Ces reliques furent brûlées dans la suite par les Huguenots. En 1753, les religieux de Saint-Vandrille obtinrent de l'église paroissiale d'Acquigny [3] une portion des ossements des saints Martyrs, qu'ils honorent avec le titre de seconds patrons.

Les reliques qui étaient restées à Acquigny s'y sont toujours gardées dans une église bâtie sur le tombeau des saints Martyrs, laquelle devint un prieuré dépendant de l'abbaye des Bénédictins de Conches [4]. L'église tombant en ruines, M. de Rochechouart, évêque d'Evreux, ordonna, en

1. On apprend que ces chrétiens étaient au nombre de trente-huit, d'une inscription trouvée dans une des châsses des saints Martyrs, et qui est conçue en ces termes : *Hic est locus martyrum, et reliquiæ SS. martyrum Maximi et Venerandi, et sociorum eorum triginta et octo.* Il y a lieu de croire que cette inscription, dont les caractères paraissent antiques, était sur le tombeau des saints Martyrs. Elle est sur un marbre ou une pierre de couleur noire. On l'a renfermée dans une châsse nouvellement faite, avec les reliques des Saints, et on l'a placée vis-à-vis l'une des glaces de cette châsse, afin qu'on puisse la lire. On conserve à Acquigny les procès-verbaux de tout ce qui se fit en cette occasion.

2. Cette légende, tirée d'un manuscrit de la bibliothèque d'Evreux, est rejetée comme fabuleuse par les Bollandistes (Bolland., 25 maii). D'après eux, la patrie de ces Saints est inconnue, on les aurait appelés martyrs selon l'usage du temps, parce qu'ils seraient morts de mort violente et par la main de voleurs sortis d'une forêt voisine. Les miracles qui illustrèrent leur tombeau les auraient fait honorer comme Saints. Mais leur histoire authentique ne commence qu'à l'invention de leur corps, au x[e] siècle. Un passage de la neuvième leçon de l'office des saints Martyrs, dans le Bréviaire de Mathieu des Essarts, cité par les Bollandistes, porte : Pagus denique Achiniaco proximus sylva impiorum seu finientium vocatur; ob impietatem illorum qui de sylva illa ex insidiis sanctos adorti sunt; vel ab eorum fine et interitu, quem statim post consummatam contra sanctos persecutionem pertulerunt. — En rapportant l'opinion des Bollandistes, notre intention n'est point d'y souscrire. Les raisons sur lesquelles ils s'appuient nous paraissent assez faibles. Voici un de leurs arguments : La légende dit que les deux Saints naquirent à Formies, près de Brescia. Or, il n'existe pas de Formies près de Brescia, noble cité de Lombardie. Donc..... Peut-être n'existe-t-il pas de Formies près de Brescia, en Lombardie; mais en revanche, il existe une localité du nom de Brescia dans le royaume de Naples, et précisément près de ce Brescia, une autre localité du nom de Formies (aujourd'hui Mola) ; ce qui prouve qu'ici le légendaire n'était pas en défaut, au point de vue géographique.

3. L'église paroissiale d'Acquigny, l'une des mieux décorées de tout le diocèse d'Evreux, était enrichie de reliques fort précieuses. Elle donna, en 1746, à la cathédrale d'Evreux, une portion considérable de celles des saints Maxime, Vénérand et leurs compagnons. Il y avait aussi des reliques des saints Martyrs d'Acquigny dans la chapelle du collége du Plessis-Sorbonne, à Paris; elles étaient dans deux châsses qui furent données, en 1766, par M. le prince de Lambesc, grand-écuyer de France, alors pensionnaire dans ce collége. La translation s'en fit le 11 mai 1766, par M. Richier des Cérisy, évêque de Lombez.

4. Ce prieuré fut fondé au commencement du xi[e] siècle, par Roger de Tosny, alors seigneur d'Acquigny, lequel le donna à l'abbaye de Saint-Pierre et Saint-Paul de Castillon-les-Conches.

1750, qu'elles fussent transférées dans l'église paroissiale. Elles y furent déposées sous le grand autel et enfermées dans de belles châsses. L'église fut démolie en 1752; mais on a laissé subsister une chapelle dont l'autel, rempli de reliques, est sur le tombeau des saints martyrs. Le 25 mai, on les porte en procession au lieu où les Saints reçurent la couronne du Martyre; et il se trouve à cette cérémonie un très-grand nombre de fidèles qui viennent de toutes les paroisses voisines.

Saint Maxime et saint Vénérand sont honorés avec beaucoup de dévotion dans le diocèse d'Evreux et à Saint-Vandrille. On les invoque surtout dans les temps de sécheresse. On porte alors leurs reliques en procession ; et l'on ne réclame point en vain leurs mérites. Ce fut ainsi que l'on obtint de la pluie dans les années 1559, 1615 et 1726.

Le nouveau diocèse de Laval fait aussi la fête des saints martyrs d'Acquigny : il existe dans la ville épiscopale de la Mayenne, une église du nom de Saint-Vénérand qui occupe le premier rang après la cathédrale : cette église fut fondée à l'occasion d'une parcelle du crâne de saint Vénérand, que les religieux du prieuré d'Acquigny avaient donnée à Laval ; il en reste un fragment que l'on a pu sauver à l'époque de la Révolution.

Godescard ; *Propres d'Evreux et de Laval ; Notice sur la commune d'Acquigny*, par M. l'abbé Lebeurier.

S. INJURIEUX ET Ste SCHOLASTIQUE, SON ÉPOUSE (388).

Injurieux, noble sénateur de Clermont en Auvergne, donna, avec sa sainte épouse, l'exemple d'une parfaite continence, en promettant à Dieu, le jour même de leurs noces, de vivre dans la chasteté. Ils s'exhortaient mutuellement, dans de pieuses allocutions, à la pratique d'une vertu d'autant plus difficile à garder par eux qu'ils s'aimaient tendrement. Mais ce qui leur parut d'abord si pénible, leur devint plus doux vers la fin de leurs jours, et les chastes délices qu'ils goûtèrent dans le service de Dieu les dédommagèrent au-delà de toute expression des sacrifices qu'ils se virent obligés de faire pour rester constants dans leur résolution. Quoiqu'ils prissent soin de cacher aux yeux des hommes le secret de leur sainte vie, le Seigneur, pour révéler leur courage, fit connaître, au moment même de leur mort, la vertu qui les avait illustrés à ses yeux.

Saint Grégoire de Tours rapporte à ce sujet ce qui suit : « Lorsque le temps de leurs épreuves fut terminé et que la chaste vierge monta vers le Christ, son mari, après avoir rempli les devoirs funèbres, dit en la déposant au tombeau : « Je te rends grâce, Seigneur, notre Dieu éternel, de ce que je remets à ta miséricorde ce trésor sans tache tel que je l'ai reçu de toi ». Mais elle, souriant à ces paroles, reprit : « Pourquoi dis-tu ce qu'on ne te demande pas ? » Peu de temps après l'avoir ensevelie, il la suivit lui-même au tombeau. Comme leurs sépulcres avaient été placés contre des murs différents, il se fit un miracle tout nouveau qui prouva la chasteté des deux époux. Le peuple s'étant rendu le lendemain matin à leurs tombes, qu'il avait laissées à une grande distance l'une de l'autre, les trouva réunies, sans doute parce que le tombeau ne devait point séparer les corps de ceux que le ciel unissait. Les habitants du lieu les ont jusqu'à ce jour appelés les *Deux-amants* ».

Emprunté à Godescard, complété par Mgr de Ram, édition de Bruxelles, où l'on cite comme sources : Grégoire de Tours, *Historia Franc.*, lib. I, cap. 42; et *de Gloria Confess.*, cap. 32. — La légende de Grégoire de Tours a fourni à M. Guerrier de Dumast le sujet d'un poëme : *Le tombeau des deux Amants de Clermont*, Nancy, 1836. M. Nolet de Brauwere en a publié une charmante imitation en vers flamands : *Het Graf der twee Gelieven*, Louvain et Rotterdam, 1842.

SAINT CANION, ÉVÊQUE (Ve siècle).

Canion fut un de ces évêques qui, dans la persécution des Vandales, après avoir enduré divers tourments, furent enfin jetés dans un vieux vaisseau et lancés sur la mer pour être emportés au gré des vents et des flots. Partis du rivage Carthaginois, ils abordèrent à celui de la Campanie. Là, ils se répandirent dans diverses villes qui les prirent pour évêques. Les compagnons de saint Canion étaient Castrense, Prisque, Tammare, Rosius, Héraclius, Secondin, Adjuteur, Marc, Auguste, Elpide et Vendone. Canion gouverna l'église d'Acerenza, et après avoir montré toutes les vertus d'un excellent pasteur, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Elpide, évêque de Saint-

Arpino [1], un de ses compagnons dans la persécution, l'ensevelit dans son église cathédrale, et son saint corps y est encore entouré de la vénération des peuples.

Propre d'Alger.

SAINT LÉON OU LYÉ, ABBÉ (550).

Saint Lyé vit le jour au village de Mentenay qui porte maintenant son nom, à quelques kilomètres de Troyes, en Champagne. Il succéda, comme abbé du monastère de Mentenay, au bienheureux Romain, devenu évêque de Reims. On vit briller en lui, depuis son enfance jusqu'à sa mort, toutes les vertus évangéliques. Saint Hilaire, saint Martin et saint Agnan lui apparurent une nuit qu'il reposait. selon son habitude, dans le baptistère, sur un misérable grabat, et lui annoncèrent qu'il quitterait le monde dans trois jours, après qu'il aurait donné la sépulture au vénérable Maurèle. Les trois jours accomplis, les mêmes saints évêques lui apparurent encore une fois, l'avertissant que son heure était venue, et qu'il était attendu au banquet céleste. Le saint abbé demanda une trêve de trois jours, afin, dit-il, qu'il pût revêtir un habit mortuaire que quelqu'un lui avait promis. Ce délai lui étant accordé, il dépêcha aussitôt son neveu chez une noble dame. Arrivé devant la dame, le messager lui dit : « Notre bon Père va quitter le monde, c'est pourquoi il m'envoie réclamer l'habit mortuaire que vous lui avez promis ». La dame répondit : « Sotte que je suis, l'habit n'est pas prêt; mais le Père n'était pas très-âgé, et je n'ai pas cru qu'il dût sitôt mourir; mais attendez seulement trois jours, et vous pourrez l'emporter ». Trois jours après, le bienheureux Léon, ayant reçu son habit, passa de cette vie à une meilleure. Son corps était autrefois en l'église paroissiale de Mentenay, enfermé dans une châsse dorée. Aujourd'hui il repose sur le maître-autel de l'église Saint-Lyé, près de Troyes.

Ancien Bréviaire de Troyes et notes locales.

SAINT BONIFACE IV, PAPE (615).

Boniface IV, fils d'un médecin de Valérie, ville du pays des Marses, était moine de Saint-Sébastien hors des murs, et prêtre-cardinal, lorsqu'il fut élevé au souverain Pontificat sous le règne de l'empereur Phocas, et consacré le dimanche 28 août de l'an 607. Il tint le Saint-Siége six ans, huit mois, treize jours, pendant lesquels il fit deux ordinations, toutes deux au mois de décembre, et créa vingt-cinq évêques et huit diacres.

Il fit un monastère de sa maison paternelle, et dota ce monastère avec ses propres biens. Il fit davantage encore pour les institutions monastiques; car, ayant convoqué un concile de tous les évêques d'Italie, il restaura l'antique discipline qui tombait. Mellitus, évêque de Londres, qui se trouvait à Rome pour les affaires de l'Eglise d'Angleterre, assista à ce synode, et en emporta les décrets en Angleterre, avec des lettres de Boniface.

Le saint Pontife obtint de l'empereur Phocas un célèbre temple païen de Rome, le Panthéon, qu'il consacra et convertit en église dédiée à la Vierge Mère de Dieu et aux saints martyrs. Pour augmenter la majesté et la sainteté de cette église, il y fit transférer une quantité incroyable [2] de reliques saintes, qu'il tira des arénaires, et qu'il fit mettre autour du grand autel. Enfin, plein de mérites et de vertus, il s'endormit dans le Seigneur, sous le règne d'Héraclius, le 26 mai, et fut enseveli au Vatican.

Son chef était conservé au Mont-Saint-Quentin (diocèse d'Amiens), où il en existe encore un fragment.

Propre de Rome.

1. Ancienne Atella, renommée par les comédies plaisantes que les jeunes gens de la ville y jouaient eux-mêmes et qu'on appela *atellanes*.
2. Vingt-huit chariots, dit-on. C'est à cette occasion que fut établie la fête de la Toussaint.

XXVIe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint PHILIPPE DE NÉRI, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire, illustre par sa pureté virginale, par le don de prophétie et par ses miracles. 1595. — Encore à Rome, saint ELEUTHÈRE, pape et martyr, qui convertit beaucoup de nobles romains à la foi chrétienne, envoya, dans la Grande-Bretagne, saint Damien et saint Fugace, lesquels baptisèrent le roi Lucius avec sa femme et presque tout son peuple. 185. — Au même lieu, les saints martyrs Simitre, prêtre, et vingt-deux autres qui souffrirent sous Antonin le Pieux [1]. Vers 159. — A Athènes la naissance au ciel de saint Quadrat, disciple des Apôtres, qui, dans la persécution d'Adrien, rassembla, par sa foi et son activité, son Eglise frappée de terreur et dispersée, et présenta à cet empereur une utile apologie de la religion chrétienne, et digne de la doctrine qu'il avait reçue des Apôtres [2]. IIe s. — A Vienne, en Dauphiné, saint Zacharie [3], évêque et martyr, qui souffrit sous Trajan. — En Afrique, un autre saint Quadrat, martyr, pour la fête duquel saint Augustin prononça un discours. — A Todi, la fête des saints martyrs Félicissime, Héraclius et Paulin. 303. — Dans l'Auxerrois, le supplice de saint PRISQUE ou BRY, martyr, et d'une grande multitude de fidèles du Christ. IIIe s. — A Cantorbéry, en Angleterre, saint AUGUSTIN, évêque, qui fut envoyé en ce pays par saint Grégoire pape, avec d'autres missionnaires, et prêcha l'Evangile du Christ à la nation anglaise, et qui, glorieux par ses vertus et ses miracles, s'endormit dans le Seigneur. 605. — A Quito, la bienheureuse MARIANNE DE JÉSUS, de Paredès y Florès, vierge, surnommée le lis de Quito. 1645.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Bry, près d'Auxerre, saint Cot, compagnon de saint Prisque. — Encore à Vienne, saint Bobolin, évêque, deuxième du nom. Vers 718. — A Meaux, saint Hildevert, évêque, qui fut tiré malgré lui de l'abbaye de Luxeuil, où il vivait en parfait religieux, pour succéder à saint Faron. Il a honoré ce siége par une vie toute céleste. On célèbre sa fête demain dans le diocèse de Meaux. Vers 680. — A Vence, en Provence, saint LAMBERT PÉLOGUIN, évêque, qui gouverna ce diocèse pendant quarante ans avec beaucoup de sainteté : Dieu l'a aussi honoré, durant sa vie et après sa mort, de plusieurs miracles. 1154. — Près de Sézanne, en Brie, diocèse de Troyes, saint GAON ou GODON, premier abbé de Saint-Pierre d'Oie, neveu de saint Vandrille. 698. — A Saint-Papoul, saint BÉRANGER, moine bénédictin, personnage consommé en toutes sortes de vertus et illustre par ses miracles. Saint Anselme a écrit sa vie. — A Mentenay, diocèse de Troyes, saint Léon ou Lyé, abbé, nommé au Martyrologe romain le 25 de ce mois. — En la célèbre église de Saint-Front, à Périgueux, fête de saint Mémoire, l'un des saints Innocents [4].

1. Saint Simitre et ses compagnons furent ensevelis par les soins de sainte Praxède. Ses reliques ont été transportées à Lierneux, dans le diocèse de Liége, où il est honoré comme patron.

2. Nous avons parlé de saint Quadrat à la fin de la vie de saint Justin, t. IV, page 368.

3. Zacharie était disciple de saint Pierre et fut le second évêque de Vienne. Il succéda à saint Crescent, qui était disciple de saint Paul : il siégea quarante ans, et fut martyrisé en dehors de la porte de Gratien, à l'âge de cent ans. Le martyrologe de Vienne le nomme premier Martyr des Gaules. La translation solennelle de ses reliques eut lieu en 1250, avec permission du pape Innocent IV. On voyait encore, en 1761, un caillou que l'on disait être un de ceux avec lesquels il fut lapidé : il était enchâssé dans une maison près du couvent des Pères Carmes. Le chapitre de Saint-Pierre était dans l'usage, au temps des Rogations, de s'y arrêter l'un de trois jours et d'y chanter une antienne en l'honneur du Saint. Charvet, *Histoire de la sainte église de Vienne*, 1761. Ce saint Evêque laissa, dit-on, à son église la nappe qui servit au souper que Notre-Seigneur fit avec ses disciples le soir de sa Passion, lorsqu'il institua le saint Sacrement de l'autel.

4. Cette fête est une des plus anciennes et des plus solennelles : elle a donné naissance à la grande foire de la Sainte-Mémoire, du 26 mai. Les anciens Bréviaires périgourdins ont un très-bel office de ce Saint; les anciens rituels le nomment [illegible] litanies des Saints. Enfin, le 26 mai, il y avait dans la ville

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes des Bénédictins, de Vallombreuse, des Camaldules, Cisterciens. — A Cantorbéry, saint Augustin...

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Capharnaum, en Galilée, saint Alphée, père des apôtres saint Matthieu et saint Jacques. — A Bérée, en Thrace, saint Carpus, du nombre des soixante-douze disciples. C'est de lui que fait mention saint Paul dans sa deuxième épître à Timothée, IV, 13 : « Apportez-moi, en venant, le manteau que j'ai laissé, à Troade, chez Carpus, et les livres et surtout les papiers». Il prêcha en plusieurs lieux, en Crète, suivant le témoignage de Denys l'Aréopagite, à Bérée dont il fut évêque, où il souffrit le martyre. IIIe s. — Chez les Grecs, saint Aberce et sainte Hélène, sa sœur, dont le premier fut condamné à être piqué par des abeilles jusqu'à ce qu'il en mourût, et la seconde à être lapidée. — A Larina, en Italie, saint Parde ou Léopard, évêque et patron de cette ville. — Au Mont-Cassin, les saints Guinizon et Janvier, moines de cette abbaye. Vers l'an 1050.

SAINT ÉLEUTHÈRE, PAPE ET MARTYR

170-185. — Empereurs : Marc-Aurèle et Commode.

> Les paroles scandaleuses qui sortent de la bouche, les pensées mauvaises qui sortent du cœur, voilà ce qui souille l'âme de l'homme.
> *In Matth.*, XV, 18.

« Eleuthère, grec d'origine », dit le *Liber Pontificalis*, « eut pour père Abundius, de la cité de Nicopolis [1]. Il siégea sous le règne de Marc-Aurèle et de Commode (170-185)... Il reçut du roi de la Grande-Bretagne, Lucius, une lettre dans laquelle ce prince lui témoignait le désir d'embrasser le christianisme. Il eut à confirmer par un décret l'usage qui interdit aux fidèles la distinction judaïque des aliments purs ou impurs. En trois ordinations faites au mois de décembre, il imposa les mains à douze prêtres,

une procession générale et solennelle : *Quo item die ordinatus processio solemnis et generalis,* dit la rubrique. Voyez *Monographie de Saint-Front,* par M. l'abbé Carles, missionnaire. Les reliques de saint Mémoire ont disparu; mais sa petite statue est restée dans la cathédrale jusqu'à nos jours.

Voici l'oraison et trois belles antiennes de son office :

Deus qui innumera Sanctorum coronas millia; concede propitius, ut B. Memorii, Martyris tui atque innocentis, cujus te donante experti sumus merita, percipiamus suffragia.

Ad Magnif. — Ave, Martyr sanctissime, ave sancte Memori, cœlestis consors militiæ, qui primorum vagituum purpureos flores Regi cœlorum offerens, superna Majestatis viciniora meruisti subsellia; unde a te petimus, ut pro tuis vernaculis Dominum orare non desinas, tibi superius quo fiant cohæredes. Alleluia.

Ad Bened.— O Beate Memori, qui inter collactaneum cœtum parvulorum sublimior adstas ante superni judicis thronum; semper tuorum memor esto servulorum. Alleluia.

Le Périgord possède encore les reliques d'un autre saint Innocent : ce sont celles de saint Sicaire, qui sont à Brantôme. Ce jeune Martyr a plusieurs églises qui lui sont dédiées en Périgord, comme Montagrier et la chapelle, qui existait autrefois à Périgueux, au bas du coteau qui est en face de la nouvelle Mission et qui porte son nom. Plusieurs villages ou hameaux portent son nom et font sa fête. On fait à Brantôme deux fêtes de ce Saint, la grande et la petite, au mois de mai et au mois d'octobre; et on possède encore quelques reliques de ce Saint.

Voici l'oraison de son office, d'après les Bollandistes :

Deus, qui Ecclesiam tuam meritis et orationibus pretiosissimi Martyris mirifico splendore clarificas; concede propitius, ut qui solemnitatem ipsius celebramus in terris, intercessionem ejus apud te mereamur in cœlis. *Acta SS.*, 2 et 26 mali; notes locales.

1. Aujourd'hui Prévése dans l'Albanie.

huit diacres et quinze évêques, destinés à diverses provinces. Eleuthère fut enseveli près du corps du bienheureux Pierre, au Vatican, le 7 des calendes de juin (26 mai 185) ».

Entrons dans quelques détails.

A ce règne appartient le miracle opéré en faveur d'une légion romaine. Ecoutons avec respect Bossuet :

« Quelquefois la persécution se ralentissait. Dans une extrême disette d'eau que Marc-Aurèle souffrit en Germanie, une légion chrétienne obtint une pluie capable d'étancher la soif de son armée, et accompagnée de coups de foudre qui épouvantèrent ses ennemis. Le nom de *foudroyante* fut donné ou confirmé à la légion pour ce miracle. L'empereur en fut touché, et écrivit au sénat en faveur des chrétiens. A la fin ses devins lui persuadèrent d'attribuer à ses dieux et à ses prières un miracle que les païens ne s'avisaient pas seulement de souhaiter [1] ».

On voit encore à Rome un témoignage de ce miracle sur les bas-reliefs de la colonne Antonine. Les Romains y sont représentés les armes à la main, contre les barbares, que l'on voit étendus par terre avec leurs chevaux. Il tombe sur eux une pluie mêlée d'éclairs et de coups de foudre qui semblent les terrasser. A cette occasion, Marc-Aurèle écrivit en effet au sénat des lettres où il déclarait que son armée, près de mourir, avait été sauvée par les prières des soldats chrétiens.

Le personnage, que la *Chronique* des Papes désigne sous le nom de roi Lucius, porte dans les antiques légendes gaëliques, le nom de Lever-Maur. — *Grande lumière.* — La numismatique a signalé deux médailles où il est désigné ainsi : *Lucius*, *roi chrétien*, en sorte que Lucius ne serait que la traduction latine du gaëlique [2]. On a essayé de prouver qu'il descendait de Cogidunus ou Caractacus, un héros breton fait par l'empereur Claude (45-54), roi des *Dobuni* qui habitaient le comté actuel de Glocester. Ce Cogidunus avait eu une fille, appelée Claudia du nom de l'empereur romain Claude Ier, patron de sa famille. Elevée à Rome, elle fut une des premières chrétiennes converties par les Apôtres, et saint Paul la mentionne dans sa seconde épître à Timothée [3]. Il y avait donc du sang chrétien dans les veines de Lucius : des événements contemporains, pleins de retentissement, tels que le miracle de la légion fulminante, l'édit rendu par Marc-Aurèle, son patron, en faveur des chrétiens, les conversions qui s'opéraient dans les rangs de l'aristocratie, durent sans doute influer sur la détermination du prince breton [4]. On connaît les noms des deux missionnaires envoyés par le pape Eleuthère aux Bretons : ce sont Fugace et Damien, saint Fagan et saint Dwiwan, en langue gaëlique : ils moururent dans le territoire appartenant au diocèse actuel de Landoff, et furent enterrés à Glastonbury. On lit dans l'*Histoire d'Angleterre* d'Harpsfield, qu'il y avait dans la principauté de Galles une église dédiée sous leur invocation ; les *Annales* de Stow mentionnent la même particularité pour une église paroissiale du doyenné de Dunster, dans le comté de Sommerset.

La critique avait naturellement rejeté ce fait, sous prétexte que le *Liber*

1. Discours sur l'*Hist. univ.* — 2. Ussérius, *Antiq. britan.* ch. 3.

3. *Salutant te Eubulus et Pudens, et Linus, et Claudia, et fratres omnes.* (II Timoth., IV, 21.) Il est curieux de confronter ce texte apostolique avec celui d'un épithalame où Martial donne à Claudia le titre d'« étrangère » *(peregrina)* :

Claudia, Rufe, meo nubit peregrina Pudenti.

(Mart. Epigramm., lib. IV, n° 13. *Ad Rufum de nuptiis Pudentis et Claudiæ peregrinæ*, edit. Varior, page 221.)

4. Voir, pour plus de détails, au 3 décembre, la vie de saint Lucius.

Pontificalis seul en rendait témoignage. Or, la critique n'avait pas lu l'*Histoire d'Angleterre*, n'avait pas lu les nombreux exemplaires paléographes qu'on a retrouvés du *Liber Pontificalis* et qui tous sont d'accord sur ce point [1].

Le pontificat de saint Eleuthère est fameux aussi par la naissance des Montanistes. Ces Jansénistes du IIe siècle, qui affectaient une sévérité excessive dans la morale, jeûnaient fréquemment, distinguaient comme les Juifs les viandes pures des viandes impures, refusaient l'absolution à ceux qui étaient tombés dans quelque faute d'impureté, etc. Mais ces faux zélateurs s'ennuyèrent bientôt de la vie austère qu'ils affectaient de mener. Dieu, pour les punir de leur orgueil, permit qu'ils tombassent dans les désordres les plus honteux. Ce qu'il y eut de plus déplorable, c'est que des chrétiens éclairés et illustres, comme Tertullien ; des confesseurs qui avaient bravé toute la fureur des persécutions devinrent les dupes de ce rigorisme menteur. Parmi ces derniers se trouvèrent quelques-uns des compagnons du martyre de saint Pothin de Lyon. Cette austérité exagérée que les Lyonnais pratiquaient sans doute de bonne foi, émut les pasteurs des âmes : une députation fut envoyée à Rome. « Les bienheureux confesseurs de la foi », lisons-nous dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe [2], « écrivirent à Eleuthère, évêque de la ville de Rome, au sujet de cette hérésie naissante. Ils lui firent porter leur lettre par Irénée, prêtre de Lyon, qu'ils lui recommandèrent d'une façon toute spéciale, ainsi qu'on peut s'en convaincre par leurs expressions mêmes. « Avant tout, vénérable Père », disaient-ils, « nous prions Dieu de vous combler toujours de ses faveurs. Cette lettre vous sera remise par notre frère et collègue, Irénée, qui a cédé à nos instances, en acceptant ce message. Nous vous supplions de l'accueillir comme un Apôtre zélé du Testament de Jésus-Christ, et nous vous le recommandons à ce titre. Si le rang pouvait ajouter quelque chose au mérite, nous insisterions, pour le mieux recommander encore près de vous, sur sa dignité de prêtre de l'Eglise, car il l'est ».

Qu'il nous soit permis de demander ici aux protestants, qui rejettent à la foi et la suprématie des Papes et la hiérarchie ecclésiastique, ce que signifie ce recours à Rome, adressé par les confesseurs captifs, au moment où la persécution sévissait avec plus de violence ; quand le bienheureux Pothin, par sa mort, venait de laisser veuve une Eglise désolée, et que les fidèles, traqués comme des bêtes fauves, n'attendaient que l'heure du martyre ? On nous dit que la suprématie du pontificat romain est une usurpation ambitieuse, lentement préparée et habilement maintenue, à la faveur des siècles de barbarie. Voilà pourtant qu'au plus beau siècle de l'Eglise primitive, vers l'an 170 de notre ère, quand les Papes ne sauraient être accusés d'une autre ambition que de celle du martyre, quarante-huit Confesseurs de la foi, emprisonnés dans un cachot à Lugdunum, prêts à verser leur sang pour Jésus-Christ, s'adressent au pape Eleuthère, comme au Père commun de la chrétienté, et lui demandent, à propos d'une question intéressant le dogme et la discipline, ce qu'ils doivent croire et pratiquer ! Ce n'est pas tout. Pour transmettre leur épître collective au siége suprême de l'apostolat, ils choisissent le prêtre le plus distingué d'entre eux, et par conséquent celui dont la présence eût été le plus nécessaire à leur Eglise durant cette affreuse tempête. Ils ont dû lui faire violence à lui-même, pour lui faire accepter ce message. Le terme qu'ils emploient le fait suffisamment entendre. Le prêtre Irénée eût voulu partager leur martyre, mais on

1. Cf. Rowland, *Mona antiqua*, 143-146; Tertullien, *ad Judæos*, cap. VII; Schlestrat, *Dissertatio de Patriarchatibus*; Godescard, au 3 décembre, vie de saint Lucius.
2. Livre V, ch. 3 et 4.

lui impose sa mission, et non-seulement on exige ce sacrifice, mais on réclame pour lui de nouveaux honneurs. Quel serait, en effet, le sens de la recommandation si instante faite à Eleuthère? Les Martyrs de Lyon envoyaient au Pape le plus illustre de leurs prêtres, afin que le Pape leur rendît un second et illustre évêque en sa personne. Et cela est si vrai, que l'année suivante Irénée revenait enfin s'asseoir sur le siége épiscopal de Lugdunum, laissé vacant par le bienheureux Pothin. Irénée fut donc, à n'en pouvoir douter, l'un des quinze évêques consacrés d'après le *Liber Pontificalis* par la main même d'Eleuthère, et envoyés par ce pontife à diverses églises d'Occident. Le Pape, en l'élevant à la dignité épiscopale, lui remettait une réponse adressée « à toutes les églises qui combattent pour la foi de Jésus-Christ dans les provinces des Gaules ». La nouvelle distinction que le Montanisme, exagérant encore les observances judaïques, prétendait établir entre les aliments défendus ou permis, y était condamnée par l'autorité des Ecritures et de la tradition.

Nous avons vu que le *Liber Pontificalis* relate cette décision, parmi les constitutions dogmatiques de saint Eleuthère. Ce saint Pape déclara que parmi les viandes propres à nourrir l'homme, il n'y en avait point qui fussent mauvaises d'elles-mêmes et dont on dût s'abstenir pour cette raison. Ce qui n'empêche pas de s'en abstenir par mortification et par pénitence, et pour soustraire à la chair ce qui peut entretenir le feu de la concupiscence ; c'est dans cet esprit, et non par l'erreur ridicule de ces hérétiques, que l'Eglise catholique oblige les fidèles à jeûner et à faire quelques abstinences. Elle sait bien que les aliments qu'elle leur défend ne sont pas mauvais d'eux-mêmes, puisqu'elle les leur permet en d'autres temps, et qu'elle les permet en tout temps aux personnes infirmes ; mais elle connaît les vrais intérêts de ses enfants, et elle leur fait ces défenses pour les obliger à satisfaire à la justice de Dieu, et à mortifier leur corps, afin qu'il ne s'élève pas contre l'esprit.

Le glorieux pontificat d'Eleuthère se termina en 185, par la mort de ce Pape, auquel certains Martyrologes donnent le titre de Martyr. Nous avons vu que le texte du *Liber Pontificalis* est complétement muet sur ce point. En ce temps de persécutions intermittentes, on donnait souvent le nom de Martyrs à ceux qui avaient confessé la foi de Jésus-Christ devant les tribunaux, sans qu'ils eussent perdu la vie dans les supplices. On comprendra facilement la raison de ce fait, si l'on se reporte à l'étymologie du nom de *martyr*, qui signifie proprement témoin.

Si saint Grégoire le Grand est justement appelé l'Apôtre des Anglais, parce qu'il a envoyé saint Augustin, saint Mélitus et plusieurs autres prédicateurs pour travailler à leur conversion, nous pouvons, pour la même raison, appeler saint Eleuthère l'Apôtre de la Grande-Bretagne, pour avoir employé saint Fugace et saint Damien à la conversion des peuples qui l'habitaient en ces premiers siècles du christianisme. Aussi représente-t-on saint Eleuthère confiant leur mission à saint Fugace et à saint Damien.

Cf. Outre Godescard et les autorités citées dans les notes, Artaud de Montaur, *Histoire des Papes* ; Darras, *Histoire de l'Eglise*.

SAINT PRISQUE OU PRIX [1], ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS DANS L'AUXERROIS

III[e] siècle.

Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des armées! mon âme ne saurait soutenir l'ardeur avec laquelle elle soupire après la demeure du Seigneur.
Ps. LXXXIII.

Saint Prisque et ses compagnons souffrirent le martyre sous l'empereur Aurélien. Ce prince, qui était monté sur le trône l'an 270, avait un naturel dur et sévère ; il trouva encore des courtisans pour encourager ses fureurs. Un d'eux lui disait un jour que, pour bien gouverner, il lui fallait du fer et de l'or : l'un pour frapper les mécontents, l'autre pour récompenser ceux qui le serviraient avec zèle [2]. Aurélien ne fut que trop docile à ce conseil, et les chrétiens qui avaient obtenu quelques grâces de lui dans les premiers jours de son règne, éprouvèrent bientôt les effets de sa cruauté. Ceux des Gaules, en particulier, furent recherchés avec sévérité et livrés au glaive du bourreau. « L'empereur », dit une ancienne chronique, « voulant honorer ses dieux, s'était enflammé d'une telle ardeur de persécution contre les chrétiens, qu'après avoir livré à une mort cruelle un grand nombre de martyrs dans la ville de Rome, il vint aussi dans les Gaules pour travailler par lui-même à la destruction du nom chrétien [3] ». Aurélien fit, en effet, deux voyages dans les Gaules, l'un en 273, et l'autre en 274 [4]. C'est dans ce temps qu'il visita la Séquanie, et, selon quelques historiens, c'est à sa gloire que fut élevé l'arc de triomphe qui existe encore à Besançon sous le nom de *Porte-Noire* [5]. Ce prince, assez superbe et assez impie pour souffrir qu'on l'honorât comme un dieu et qu'on lui élevât même des temples et des autels, ne put laisser en liberté les chrétiens qui avaient en horreur de semblables abominations. Les fidèles de Besançon furent persécutés, et la persécution fut si violente qu'un grand nombre s'éloignèrent de cette ville pour échapper aux tourments dont ils étaient menacés. A la tête de ces disciples de la croix, qui préférèrent les douleurs de l'exil à la honte de l'apostasie, on voyait deux citoyens de Besançon, nommés Priscus et Cottus, aussi distingués par leur rang que par leurs vertus. Ils se retirèrent auprès de la ville d'Auxerre, avec un grand nombre d'autres fidèles. La persécution les suivit jusque dans la retraite qu'ils avaient choisie, et ils furent livrés à la mort pour le nom de Jésus-Christ. Les Actes de leur martyre, quoique écrits assez longtemps après leur mort, s'accordent, pour le fond, avec les témoignages des plus anciens Martyrologes. Nous les rapportons tels qu'ils ont été publiés pas les Bollandistes :

« Aux jours de l'empereur Aurélien, disent ces Actes, à mesure que le culte des idoles s'affaiblissait, l'enseignement de la religion chrétienne

1. Prez, Bry. — 2. Zonare. *Annales,* p. 239.
3. *Gesta pontificum Autissiodorensium, apud Labbe.* (Biblioth.)
4. Voyez Tillemont, *Les Empereurs,* tome III. *Hist. ecclésiast.,* art. Aurélien.
5. Chiflet, *Vesontio, pars 1[a]*, p. 161.

s'étendait au loin avec un progrès marqué. Aussi telle fut la rage des persécuteurs, que les empereurs eux-mêmes, ne se fiant plus aux ministres de leur cruauté, parcouraient toutes les provinces pour y rechercher les disciples du Christ. Or, ce fut vers ce temps-là que l'empereur Aurélien, le plus cruel des hommes, quitta la ville de Rome pour se rendre dans les Gaules. Arrivé dans la ville de Sens, il envoya des sicaires pour rechercher les chrétiens dans toute l'étendue de cette contrée. Munie des ordres de l'empereur, cette troupe homicide visitait les villes, les châteaux forts et les retraites cachées des forêts. Et, pour que personne n'échappât à leurs investigations criminelles, ils eurent soin de se partager les différents cantons à parcourir. Le pays d'Auxerre échut à un homme impie, nommé Alexandre, qui était garde du corps de l'empereur.

« Cependant, un grand nombre de chrétiens de différentes cités, obéissant au précepte du Seigneur, qui a dit : « Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre », abandonnèrent leur propre demeure, et vinrent chercher un asile dans le pays d'Auxerre, sans doute à cause des épaisses forêts qui en couvraient presque toute l'étendue. Alexandre en fut bientôt informé. Cet homme cruel, que la soif du meurtre rendait furieux, se mit à la poursuite des martyrs du Seigneur. Arrivé au lieu qu'on appelle *Cociacus* [1], il y trouva un homme d'une naissance distinguée, entouré d'une multitude nombreuse, dont il était le chef [2]. Il se nommait Prisque, et avait quitté, avec toute sa suite, la ville de Besançon, pour se rendre en ces lieux. Il chantait alors des hymnes avec les nombreux compagnons de sa foi.

« Alexandre se précipite avec rage au milieu de la foule, et s'écrie : « Quel complot criminel vous rassemble en ces lieux, ou quel culte venez-vous y professer ? Qu'on me réponde sans délai. — Ce n'est point la révolte, répondirent tous ces pieux fidèles, mais l'amour de notre auguste religion qui nous réunit en ces lieux. Nous sommes rassemblés pour offrir l'encens de nos prières au Christ, qui réunit, par la vertu de son sang, ses brebis dispersées ».

Alexandre. « D'où vous vient tant de présomption et d'impudence, que vous osiez afficher votre titre de chrétiens devant les envoyés mêmes de l'empereur ? » — Les Chrétiens. « C'est Celui auquel vos rois et vos empereurs eux-mêmes doivent la vie, qui nous fortifie par sa grâce miséricordieuse ».

Alexandre. « Vous appartenez donc à notre culte ; car les empereurs, les rois et nous-mêmes nous ne respirons que par Jupiter, créateur et souverain des cieux ! » — Les Chrétiens. « Vous êtes dans une déplorable erreur, si vous prétendez qu'un homme livré au vice et à la débauche peut accorder le bienfait de la vie. N'est-ce pas ce Jupiter qui fut l'époux incestueux de sa sœur, et qui, pour satisfaire de honteux caprices, a revêtu souvent la forme des animaux ? »

Alexandre. « O scélérats ! troupeau séduit par je ne sais quel crucifié, vous osez blasphémer contre le grand Jupiter, le sauveur du genre humain ! » — Les Chrétiens. « Comment pouvez-vous appeler sauveur celui qui, déguisé en pluie d'or, a pénétré pour d'infâmes desseins dans une demeure étrangère ? »

1. Aujourd'hui le village des Saints-en-Puisaye, dans le département de l'Yonne. Le monastère qu'on y bâtit plus tard fut appelé Toucy-les-Saints, *monasterium Cociatense ad Sanctos*.

2. Le *Propre de Sens* interprète ces paroles en disant que saint Prisque était officier dans les armées romaines.

Alexandre. « Par le salut de l'empereur, vous êtes tous des sacriléges, et vous méritez d'être traînés au supplice ! » — Les Chrétiens. « Où sont les paroles sacriléges ? Sont-elles sur nos lèvres, qui publient que le vrai Dieu est le seul Créateur des choses visibles ou invisibles, ou sur les vôtres, qui déifient votre abominable Jupiter ? »

Alexandre. « C'est trop longtemps abuser de ma patience : reconnaissez, en lui offrant des libations, que Jupiter est le dieu tout-puissant, ou bien sur-le-champ l'édit de l'empereur va porter la mort dans vos rangs ». — Tous les Chrétiens. « Exécute les ordres que tu as reçus; car nous ne voulons point nous souiller en quittant le culte du Créateur pour celui de la créature ! »

Alexandre, *s'adressant à Prisque*. « Toi aussi, partages-tu ces sentiments ? » — Prisque. « Fais sortir pour un instant tes satellites, afin que je tienne conseil avec mes frères, et que je te donne ensuite ma réponse ». Il parlait ainsi, non parce qu'il craignait de mourir, mais parce qu'il voulait consoler ses frères et les préparer à souffrir avec plus de courage les supplices qu'on leur préparait. Alexandre, abusé par un espoir trompeur, fit sortir les soldats : il pensait que Prisque, chef et maître de cette multitude sainte, chercherait un moyen de salut en consentant à sacrifier aux dieux. Quand Alexandre fut sorti avec sa troupe, Prisque parla ainsi : « Mes frères, voici le jour où Notre-Seigneur Jésus-Christ, élevant au milieu de nous l'étendard de sa croix, nous dit : *Que celui qui me sert me suive !* » A ces paroles, tous répondirent d'une voix unanime : « Père, nous suivrons ta résolution sainte, et nous désirons ardemment que la volonté de Dieu s'accomplisse en nous ».

« Ensuite Alexandre rentra dans l'assemblée avec un grand bruit, et fit entourer la multitude des chrétiens par ses satellites, dont l'aspect, les paroles et les glaives menaçants inspiraient l'horreur. Il demanda aussitôt à Prisque ce qu'il avait décidé et ce qu'il prétendait faire pour son salut. « Pourquoi te retarder plus longtemps, répondit le chrétien ? Nous n'adorons qu'un seul Dieu, et nous voulons tous mourir pour lui ». Alexandre fit alors frapper Prisque du glaive, et jeter son corps dans un puits. Plusieurs compagnons du Saint subirent la même peine.

« Cependant un de ceux qui survivaient, nommé Cottus, recueillit furtivement la tête de Prisque, et s'enfuit à travers les sinuosités de la forêt. Les persécuteurs s'en aperçurent et se mirent à sa poursuite en fouillant toutes les retraites du voisinage. Cottus, emportant le chef du bienheureux martyr Prisque, avait déjà parcouru près de trente stades (deux lieues) lorsqu'il fut saisi près de la voie appelée *Vestrensis*, non loin de la ville d'Auxerre. C'est en ce lieu qu'il fut mis à mort, et que les chrétiens l'inhumèrent pieusement, avec le chef du vénérable Prisque. Quant aux autres confesseurs qui furent immolés avec lui, les chrétiens enlevèrent clandestinement leurs corps, et les ensevelirent dans une citerne, non loin d'un puits où avait été jeté le corps du Martyr.

RELIQUES DE SAINT PRISQUE.

Ainsi, d'après les Actes, les corps des Martyrs reposèrent en trois endroits différents : 1° celui de saint Prisque, séparé de sa tête, dans un puits à Toucy-sur-Yonne; 2° ceux de ses deux compagnons dans une citerne peu éloignée du puits où avait été jeté le corps de saint Prisque. On peut considérer ces deux premiers groupes comme n'en formant qu'un ; 3° celui de saint Cot et le chef de saint Prisque, sur la route d'Auxerre, à Lyon, à quatre milles de la première de ces villes, à l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Saint-Bry.

La mémoire de ces glorieux Saints et de leurs reliques resta dans l'oubli jusqu'au temps de saint Germain, évêque d'Auxerre (418-448). A *Cociacus,* aujourd'hui Toucy-sur-Yonne, saint Germain fit bâtir un monastère qui s'appela Coucy-les-Saints ou les Saints-en-Puisaye : on y recueillit et on y vénéra le corps de saint Prisque séparé de sa tête et les corps de ses nombreux compagnons, à l'exception de celui de saint Cot.

Saint Germain fit élever une seconde église pour y recueillir le chef de saint Prisque, à deux lieues d'Auxerre, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la petite ville de Saint-Bry qui doit son nom et son existence au concours des fidèles attirés à ce sanctuaire pour vénérer les reliques des Martyrs.

Ce fut dans les mêmes lieux que saint Didier, évêque d'Auxerre (de 603 à 631), découvrit, au commencement du VIIe siècle, le corps de saint Cot. Il le fit ensevelir honorablement, le 19 janvier, avec la tête de saint Prisque. La mémoire des saints Martyrs de l'Auxerrois resta en vénération dans tout le cours des siècles suivants. Jean Baillet, qui fut évêque d'Auxerre de 1477 à 1513, contribua particulièrement à remettre en honneur le culte de saint Cot. Ce saint Martyr n'était guère connu qu'à Saint-Bry, lieu de sa sépulture. Depuis la découverte de son corps par saint Didier, ses ossements étaient restés dans un tombeau de pierre, derrière le grand autel de l'église. Quelques bourgeois de la ville de Saint-Bry, témoins des guérisons miraculeuses opérées par son intercession, jugèrent que les reliques de ce généreux soldat du Christ n'étaient pas assez précieusement enfermées. Sur leur demande, l'évêque d'Auxerre se rendit à Saint-Bry, le 19 novembre 1480, pour transporter ces reliques dans une belle châsse de bois doré.

Ce qu'on avait fait au XVe siècle à Saint-Bry pour honorer les restes des Martyrs, fut fait d'une manière plus solennelle encore, en 1662, au village des Saints-en-Puisaye, à la gloire de saint Prisque et de ses compagnons. Leurs reliques avaient été conservées jusque-là dans plusieurs châsses de bois, qui n'étaient plus assez convenables.

Pierre de Boc, alors évêque d'Auxerre, voulut que ces dépouilles sacrées fussent entourées de plus de vénération. Il se rendit au village des Saints-en-Puisaye, le 5 novembre 1662, « pour y faire », dit-il, « une nouvelle translation des reliques de saint Prix et de ses compagnons, que le diocèse d'Auxerre vénère comme les premiers Martyrs de la foi en cette province ». Deux châsses nouvelles avaient été préparées.

Ainsi furent honorés, dans la suite des siècles, les Saints que l'église de Besançon revendique comme ses enfants, et que l'église d'Auxerre vénère comme ses premiers martyrs. Leurs noms furent inscrits, dès l'origine, dans les plus anciens Martyrologes, et, en particulier, dans ceux qui portent le nom de saint Jérôme : ils sont aussi mentionnés, au 26 mai, dans les Martyrologes d'Usuard, d'Adon, de Notker. Un ancien Martyrologe manuscrit, cité par les Bollandistes, rapporte les principales circonstances de leur mort racontée dans leurs Actes. Outre le culte spécial qu'on lui rend dans le diocèse d'Auxerre, saint Prisque fut honoré dans diverses églises sous le nom de saint Prix ou Prex, et, en particulier, dans l'église de Sainte-Marie-de-Picpus, à Paris, où quelques-unes de ses reliques étaient déposées dans une chapelle qui portait son nom.

Il y a encore de nos jours des reliques de saint Prix ou de ses compagnons et de saint Cot à Saint-Amand-en-Puisaye, à Varzy, deux paroisses du diocèse de Nevers qui en héritèrent à l'époque de la Révolution, et à la cathédrale de Nevers même. Le diocèse de Besançon a également conservé le souvenir de saint Prix, et sa fête y est célébrée, le 26 mai, sous le rit double.

Acta Sanctorum; Vie des Saints de Franche-Comté; Hagiologie Nivernaise.

SAINT AUGUSTIN DE CANTORBÉRY,

ET L'ÉVANGÉLISATION DE L'ANGLETERRE

605. — Pape : Saint Grégoire le Grand.

Hodie illuxit nobis dies redemptionis novæ, reparationis antiquæ, felicitatis æternæ.

Voici le jour de la rédemption et de la rénovation qui se lève; le jour de la réparation des torts antiques et du bonheur sans fin.

Office de Noël, au bréviaire romain.

Rien de moins net que les notions que nous avons en France sur l'ensemble de l'histoire religieuse de l'Angleterre, et surtout sur les commencements du christianisme dans cette contrée, sa décadence au milieu des conquêtes et des invasions, sa disparition et sa réapparition. Au point où nous en sommes arrivé, nous avons pu constater nous-même combien les biographies détachées des divers saints Bretons, Romano-Bretons, Scots, Irlandais, Anglo-Saxons, apportent peu de notions précises aux lecteurs et combien surtout il est difficile de coordonner ces notions.

En abordant la vie du Saint auquel il était réservé de faire à jamais disparaître le paganisme du pays qui était, 150 ans avant lui, la Grande-Bretagne, et qui sera constamment désormais l'Angleterre, nous avons cru faire une œuvre utile de jeter un coup-d'œil général sur l'ensemble de l'histoire religieuse de ce pays [1]. Cela rentre du reste dans le programme que nous nous sommes tracé, de raconter l'origine de chaque église.

Comment la nation anglaise, qui a conservé jusqu'au sein de l'erreur un fond de religion indestructible, est-elle devenue chrétienne? Comment et par quelles mains le christianisme y a-t-il jeté de si indestructibles racines?

A cette question capitale, il est permis de répondre avec une précision rigoureuse. Nul peuple au monde n'a reçu la foi chrétienne plus directement de l'Eglise romaine et plus exclusivement par le ministère des moines.

Si, comme l'a dit un grand ennemi de Jésus-Christ, la France a été faite par les évêques, il est bien plus vrai encore que l'Angleterre chrétienne a été faite par les moines. De tous les pays de l'Europe, c'est celui qui a été le plus profondément labouré par le soc monastique. Ce sont les moines, et les moines seuls, qui ont porté, semé et cultivé dans cette île fameuse la civilisation chrétienne.

Mais avant cette conversion définitive, due surtout à un pape et à des moines sortis des rangs Bénédictins, il y eut dans la Grande-Bretagne un christianisme primitif, dont l'existence fort obscure est néanmoins incontestable.

1. Nous prendrons pour guide M. de Montalembert, dont le récit est aussi lumineux que savant. — On comprend que nous allons présenter un tableau très-succinct, mais suffisant pour faire saisir la suite des événements. Lorsqu'un nom, une date, un fait sembleront rester dans la pénombre, on fera bien de recourir à la table générale, qui fournira les données nécessaires pour compléter le récit. Les biographies des Saints d'un même pays, lues dans leur ordre chronologique, se complètent les unes les autres.

Il fut un temps où les nations catholiques aimaient à se disputer la préséance et l'ancienneté dans la profession de la foi chrétienne et allaient se chercher des ancêtres directs parmi les êtres privilégiés qui avaient connu, chéri, servi le Fils de Dieu pendant son passage sur la terre. Les Anglais d'autrefois aimaient à se dire qu'ils devaient les premières semences de la foi à Joseph d'Arimathie, à ce disciple *riche* et noble qui avait déposé dans le sépulcre le corps du Sauveur.

Les Bretons et après eux les Anglo-Saxons et les Anglo-Normands se racontaient de père en fils que Joseph, fuyant les persécutions des Juifs et n'emportant avec lui pour tout trésor que quelques gouttes du sang de Jésus-Christ, avait débarqué à l'ouest de l'Angleterre, avec douze compagnons, qu'il y avait trouvé un asile dans un site désert, entouré d'eau [1], et qu'il y avait construit et consacré à la bienheureuse Vierge Marie une chapelle dont les murs étaient formés de branches de saules entrelacées et dont Jésus-Christ lui-même n'avait pas dédaigné de célébrer la dédicace.

Ce lieu, prédestiné à devenir le premier sanctuaire chrétien des îles Britanniques, était situé sur un affluent du golfe où se jette la Saverne, et prit plus tard le nom de Glastonbury [2], et telle avait été, selon l'opinion populaire et invétérée, l'origine de la grande abbaye de ce nom, que vinrent peupler plus tard des moines originaires d'Irlande. Ce sanctuaire des légendes primitives et des traditions nationales de la race celtique passait en outre pour renfermer la tombe du roi Arthur, qui fut, comme l'on sait, la personnification de la longue et sanglante résistance des Bretons à l'invasion saxonne, le champion héroïque de leur liberté, de leur langue, de leur foi, et le premier type de cet idéal chevaleresque du moyen âge, où les vertus militaires se confondaient avec le service de Dieu et de Notre-Dame [3].

Blessé à mort dans un de ces combats contre les Saxons, qui duraient trois jours et trois nuits de suite, il fut transporté à Glastonbury, y mourut et y fut enseveli en secret en laissant à sa nation la vaine espérance de le voir reparaître un jour, et à toute l'Europe chrétienne une gloire légendaire, un souvenir destiné à rivaliser avec celui de Charlemagne.

Ainsi la poésie, l'histoire et la foi trouvaient un foyer commun dans ce vieux monastère qui fut pendant plus de mille ans une des merveilles de l'Angleterre et qui resta debout, florissant et grand comme une ville entière, jusqu'au jour où Henri VIII fit prendre et écarteler le dernier abbé, devant le grand portail du sanctuaire confisqué et profané [4].

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que le christianisme fut implanté en

1. Guillelmus Malmesburiensis, *Antiq. Glastonb.*, ap. Gale, *Script. res. Britann.*, t. III, p. 293. Cf. Baronius, *Ann.*, ad an. 48; Dugdale, *Monasticon*, t. I, p. 2. Les Bollandistes et divers autres historiens modernes se sont donné beaucoup de peine pour réfuter cette tradition. Elle est encore rapportée dans la lettre que quelques moines adressèrent à la reine Marie, en 1553, pour demander le rétablissement de leur abbaye (ap. Dugdale, t. I, p. 9 de la nouvelle édition). A cause de cette tradition de Joseph d'Arimathie, les ambassadeurs d'Angleterre réclamèrent la préséance sur ceux de France, d'Espagne et d'Ecosse, aux conciles de Pise en 1409, de Constance en 1414, et surtout de Bâle en 1434, parce que, selon eux, la foi n'avait été prêchée en France que par saint Denis, et postérieurement à la mission de Joseph d'Arimathie. Ussher, *de Prim. Eccl. Brit.*, p. 22.

2. Voir la Vie de saint Dunstan, plus haut, p. 14, note.

3. Voir tout le cycle des poëmes de la *Table-Ronde*, en Angleterre, en France et en Allemagne, et surtout les trois grands poëmes intitulés : *Parceval, Titurel et Lahengrin*, qui roulent sur le culte du *Saint Graal* ou *Sang Réal*, c'est-à-dire du sang de Notre-Seigneur recueilli par Joseph d'Arimathie et conservé dans le vase qui avait servi à Jésus-Christ pour l'institution de l'Eucharistie.

4. Le 15 novembre 1539. Ce Martyr octogénaire fut accusé d'avoir dérobé à la main du spoliateur quelques portions du trésor de l'abbaye; il fut poursuivi et mis à mort par les soins de John Russell, fondateur de la maison des ducs de Bedfort, et l'un des principaux instruments de la tyrannie de Henri VIII. Voir le récit de cette infâme exécution dans la continuation du *Monasticon* de Dugdale par Stevens, t. I, p. 451. Au moment de la suppression, il y avait encore à Glastonbury cent religieux qui vivaient dans une parfaite régularité.

Bretagne dès le second siècle de l'ère chrétienne[1] ; mais on ne sait rien de positif sur l'origine ou l'organisation de cette église primitive. Toutefois, au dire de Tertullien, elle avait pénétré en Calédonie, au-delà des limites de la province romaine[2]. Elle fournit à la persécution de Dioclétien son contingent de martyrs, et, au premier rang parmi eux, un jeune diacre, Alban, dont la tombe devait plus tard être consacrée par l'un des principaux monastères Anglo-Saxons. Elle apparut aussitôt après la paix de l'Eglise, en la personne de ses évêques, aux premiers conciles de l'Occident. Elle survécut à la domination romaine, mais ce ne fut que pour lutter pied à pied et reculer enfin avec les dernières tribus du peuple Breton devant les envahisseurs Saxons, après un siècle entier d'efforts et de souffrances, de massacres et de profanations. Pendant tout ce temps, d'un bout de l'île à l'autre, les Saxons promenèrent l'incendie, le meurtre et le sacrilége, renversant les édifices publics comme les maisons particulières, dévastant les églises, brisant les pierres sacrées des autels, égorgeant les pasteurs avec leurs ouailles.

Avant d'être condamnée à cette lutte mortelle contre le paganisme germanique, l'Eglise Bretonne avait connu les périlleuses agitations de l'hérésie. Pélage, le grand hérésiarque du v[e] siècle, le grand ennemi de la grâce, était né dans son sein. Pour se défendre de la contagion de ses doctrines, elle appela à son secours les évêques orthodoxes des Gaules. Le pape Célestin, qui, vers la même époque, envoyait le diacre romain Palladius, comme premier évêque des Scots d'Irlande ou des Hébrides, averti par ce même Palladius du danger que courait la foi en Bretagne, chargea notre grand évêque d'Auxerre, saint Germain, d'aller y combattre l'hérésie pélagienne. Deux fois ce pontife va visiter la Bretagne et la fortifier dans la fois orthodoxe et l'amour de la grâce céleste. Germain, accompagné la première fois par l'évêque de Troyes, et la seconde par l'évêque de Trèves, ne veut d'abord employer contre les hérétiques que les armes de la persuasion. Il prêche aux fidèles, non-seulement dans les églises, mais dans les carrefours et dans les champs. Il argumente publiquement contre les docteurs pélagiens en présence des peuples assemblés et passionnément attentifs, avec leurs femmes et leurs enfants. Soldat dans sa jeunesse, l'illustre évêque retrouve l'ardeur intrépide de son premier métier pour défendre le peuple qu'il venait évangéliser. A la tête de ses prosélytes désarmés, il marche contre une horde de Saxons et de Pictes, déjà ligués contre les Bretons, et les met en fuite en faisant répéter trois fois par toute sa troupe le cri d'Alleluia, répercuté par les montagnes voisines. C'est la journée connue sous le nom de *Victoire de l'Alleluia*. Heureux s'il avait pu préserver à jamais les vainqueurs du fer des barbares, comme il réussit à les guérir du poison de l'hérésie, car après lui le Pélagianisme ne reparut en Bretagne que pour recevoir un dernier coup au synode de 519. Grâce aux disciples qu'il forma et qui devinrent les fondateurs des principaux monastères de la Cambrie, c'est à notre grand saint Gaulois que remontent les premières splendeurs de la vie cénobitique en Bretagne[3].

Tout le monde sait qu'en 411, lorsque les Romains abandonnèrent la Grande-Bretagne qu'ils ne pouvaient plus défendre, afin de pouvoir porter leurs troupes sur d'autres frontières de l'empire menacé de toutes parts,

1. Voir, à la table générale, saint Eleuthère, saint Lucius, saint Fugace, saint Damien, saint Alban, saint Palladius, etc.
2. *Britannorum inaccessa Romanis loca, Christo vero subdita.* Tertull., Adv. Judæos, c. 7.
3. Voir, à la table, saint Ninian, saint David de Menevia, saint Asaph, saint Cadoc, sainte Winifrède et autres saints bretons.

les Bretons appelèrent à leur secours contre les Pictes ou habitants de l'Ecosse, les Jutes, les Angles et les Saxons, peuplades du Nord de l'Allemagne et de la Scandinavie. Ces auxiliaires, si imprudemment appelés par les Bretons, devinrent les conquérants du pays et y fondèrent une nationalité nouvelle, qui a persisté à travers toutes les conquêtes et toutes les révolutions subséquentes. La Grande-Bretagne est devenue et est encore l'Angleterre, comme la Gaule est devenue et est encore la France. En détruisant l'indépendance bretonne, en refoulant dans les régions montueuses du pays de Galles et jusqu'en Armorique les populations qui n'atteignaient pas les longs couteaux [1], dont ils tracent leur nom, les païens Anglo-Saxons renversèrent et anéantirent pour un temps sur le sol de la Grande-Bretagne l'édifice auguste de la religion chrétienne.

Pendant la période qui s'étend de la moitié du v[e] siècle au milieu du vi[e]; pendant que Clovis fondait la monarchie Franque et que saint Benoît plantait sur le Mont-Cassin le berceau du plus grand des Ordres monastiques, la Grande-Bretagne offrait le spectacle de quatre races divisées, luttant avec acharnement les unes contre les autres : au Nord, les Pictes et les Scots encore étrangers et hostiles à la foi du Christ ; plus bas : dans l'ancienne province romaine de Valentia ou Galloway, d'autres Pictes, évangélisés par saint Ninian ; au Sud-Est, tout le pays qui s'appelle aujourd'hui Angleterre proprement dite, et tombé au pouvoir des Anglo-Saxons ; au Sud-Ouest, la population indigène, restée chrétienne et indépendante, réfugiée dans la Cambrie ou pays de Galles [2] et la Cornouailles [3].

Mais, comme les Pictes du Nord, les Anglo-Saxons sont encore tous païens ; d'où leur viendra la lumière de l'Evangile ? Ne sera-ce pas peut-être de ces montagnes de la Cambrie, de ce pays de Galles où les vaincus entretenaient le feu sacré des croyances et des traditions de l'Eglise bretonne, avec son clergé indigène et ses institutions monastiques ?

Non-seulement on ne cite pas un seul effort tenté par un pontife ou un religieux breton pour prêcher la foi aux conquérants ; mais le grand historien de la race anglo-saxonne constate expressément qu'il y avait chez les Bretons de la grande Ile un parti pris de ne jamais révéler les vérités de la foi à ceux dont ils étaient condamnés à subir la domination ou la cohabitation, et comme une résolution vindicative, quand même ils deviendraient chrétiens, de les traiter en païens incorrigibles. Saint Grégoire le Grand porte contre eux le même témoignage en termes plus sévères encore : « Les prêtres », dit-il, « qui avoisinent la nation des Angles les négligent, et, dépourvus de toute sollicitude pastorale, ils refusent de répondre au désir qu'aurait ce peuple de se convertir à la foi du Christ [4] ».

A la fin du vi[e] siècle, après cent cinquante ans d'invasion et de luttes triomphantes, les Saxons n'avaient donc encore rencontré, dans aucune des trois populations chrétiennes ou récemment converties (Bretons, Scots et Pictes), qu'ils avaient abordées, combattues et vaincues, ni des apôtres disposés à leur annoncer la bonne nouvelle, ni des pontifes capables de maintenir le dépôt de la foi chez des peuples conquis par eux. En 586, les deux derniers évêques de la Bretagne conquise, ceux de Londres et de York, abandonnèrent leurs églises et se réfugièrent dans les montagnes du pays de Galles,

1. *Sax*, couteau, épée, en vieux allemand.

2. Le mot de Cambrie paraît dérivé des Kymris, c'est-à-dire de la race Celtique indigène de cette contrée et de la Bretagne armorique. Celui de Galles est la forme française de *Wales*, synonyme de Wallen. *Wallons*, Welsch, nom que les Germains donnaient en général aux étrangers.

3. Cornu valliæ, corne ou langue de terre de Galles.

4. Epist., vi, 58 et 59.

emportant avec eux les vases sacrés et les saintes reliques qu'ils avaient pu dérober à la rapacité des idolâtres.

Il fallait donc d'autres moissonneurs. D'où viendront-ils? Du foyer inextinguible d'où la lumière est déjà venue aux Irlandais par Patrice, aux Bretons et aux Scots par Palladius, par Ninian, par Germain,

A la différence des envahisseurs barbares du continent, les Saxons n'adoptèrent pas la religion du peuple qu'ils avaient subjugué. En Gaule, en Espagne, en Italie, le christianisme avait refleuri et s'était énergiquement affirmé sous la domination des Francs et des Goths; il avait conquis les conquérants. En Bretagne, il disparut sous le poids de la conquête étrangère. Il n'en restait rien dans les pays soumis aux Saxons, quand Rome y envoya ses missionnaires ; on y rencontrait à peine quelques églises ruinées, mais pas un chrétien vivant parmi les indigènes ; vainqueurs et vaincus erraient également dans la nuit du paganisme.

L'affreux commerce des esclaves, qui a déshonoré successivement toutes les nations païennes et chrétiennes, s'exerçait chez les Anglo-Saxons avec une sorte de passion invétérée. Il fallut des siècles entiers d'efforts incessants pour l'extirper. Ce n'était pas seulement des captifs, des vaincus qu'ils condamnaient à cet excès d'infortune et de honte : c'étaient leurs parents, leurs compatriotes; c'était comme les frères de Joseph, leur propre sang; c'étaient leurs fils et leurs filles qu'ils mettaient à l'encan et qu'ils vendaient à des marchands venus du continent pour s'approvisionner chez les Anglo-Saxons de cette denrée humaine. C'était par ce commerce infâme que la Grande-Bretagne, redevenue presque aussi étrangère au reste de l'Europe qu'elle l'était avant César, rentrait dans le cercle des nations policées, et elle y rentrait comme au temps de César, où Cicéron n'anticipait d'autre profit pour Rome de l'expédition du proconsul que le produit de la vente des esclaves [1].

Et cependant c'était du fond de cet abîme d'ignominie que Dieu allait faire surgir l'occasion d'affranchir l'Angleterre des entraves du paganisme et de l'introduire, par la main du plus grand des Papes, dans le giron de l'Eglise en même temps que dans l'orbite de la civilisation chrétienne.

Qui nous expliquera jamais que ces vendeurs d'hommes aient trouvé le débit de leur marchandise à Rome ? Oui, à Rome, dans la pleine lumière du christianisme ; à Rome, six siècles après la naissance du divin Libérateur, et trois siècles après la paix de l'Eglise ; à Rome soumise depuis Constantin à des empereurs chrétiens, et où grandissait graduellement la souveraineté temporelle des Papes ! Il en était ainsi cependant en l'an de grâce 580 ou 587, sous le pape Pélage II. Des esclaves de tout sexe et de tous pays, et parmi eux, des enfants, des jeunes gens saxons, se trouvaient exposés en vente dans le Forum romain, comme toute autre denrée. Des prêtres, des moines, se mêlaient à la foule qui venait enchérir ou assister au marché ; et parmi les spectateurs apparaissait le doux, le généreux, l'immortel Grégoire. Il apprenait ainsi à détester cette lèpre de l'esclavage qu'il lui fut donné plus tard de restreindre et de combattre, mais non d'extirper.

On a cent fois raconté cette scène que Bède, le père de l'histoire d'Angleterre, avait recueillie dans la tradition de ses ancêtres Northumbriens, et ce dialogue, où se peignent avec une si touchante originalité l'âme pieuse et compatissante de Grégoire, en même temps que son goût étrange pour les jeux de mots. Chacun sait comment, à la vue de ces jeunes esclaves, frappé de la beauté de leurs visages, de la blancheur éblouissante de leur

1. *Ibid.* ad Attic., IV, 16.

teint, de la longueur de leurs blonds cheveux, indice probable d'une extraction aristocratique, il s'informa de leur patrie et de leur religion. Le marchand lui répondit qu'ils venaient de l'île de Bretagne, où tout le monde avait ce même teint, et qu'ils étaient païens. Alors poussant un soupir profond : « Quel malheur ! » s'écria-t-il, « que le père des ténèbres possède des êtres d'un visage si lumineux, et que la grâce de ces fronts réfléchisse une âme vide de la grâce intérieure ! Mais quelle est leur nation ? » — Ce sont des Angles. — « Ils sont bien nommés, car ces Angles ont des figures d'anges, et il faut qu'ils deviennent les frères des anges dans le ciel. Mais de quelle province ont-ils été enlevés ? » — De la Déira (l'un des deux royaumes de la Northumbrie). — « C'est encore bien », reprit-il, « *De ira eruti*, ils seront dérobés à l'ire de Dieu, et appelés à la miséricorde du Christ. Et comment se nomme le roi de leur pays ? » — Alle ou Ælla. — « Soit encore : il est très-bien nommé, car on chantera bientôt l'*Alleluia* dans son royaume ».

Il est naturel de croire que le riche et charitable abbé racheta ces enfants captifs, qu'il les conduisit aussitôt chez lui, c'est-à-dire dans le palais où il était né, qu'il avait changé en monastère, et qui n'était pas loin du Forum où les jeunes Bretons avaient été exposés en vente. Le rachat de ces trois ou quatre esclaves fut ainsi l'origine de la rédemption de toute l'Angleterre. Un chroniqueur anglo-saxon, chrétien, mais laïque, qui écrivait quatre siècles plus tard, constate l'empire des traditions domestiques chez ce peuple. Il dit expressément que Grégoire logea ses hôtes dans le *triclinium* où il aimait à servir de ses propres mains la table des pauvres, et qu'après les avoir instruits et baptisés, il voulut les prendre pour compagnons, et retourner avec eux dans leur patrie, pour la convertir au Christ. Tous les auteurs sont unanimes à reconnaître qu'à partir de ce moment il conçut le grand projet de conquérir les Anglo-Saxons à l'Eglise catholique. Il y consacra une persévérance, un dévouement et une prudence que les plus grands hommes n'ont point surpassés. On sait qu'au sortir de la scène du marché des esclaves, il demanda et obtint du Pape d'être envoyé comme missionnaire auprès des Anglo-Saxons, et qu'à la nouvelle de son départ, les Romains, après avoir accablé le Pape de reproches, coururent après leur Pontife futur, et, l'atteignant à trois journées de Rome, le ramenèrent de force dans la ville éternelle.

A peine eut-il été élu Pape, que le grand et cher dessein devint l'objet de ses préoccupations perpétuelles ; dans la sixième année de son Pontificat, il se décida à choisir pour apôtre de l'île lointaine où le transportait sans cesse sa pensée, les religieux de son monastère de Saint-André au Mont-Cœlius, et de leur donner pour chef Augustin, le prieur de cette chère maison.

Ce monastère est celui qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Grégoire, et que connaissent tous ceux qui ont été à Rome [1].

Où est l'anglais digne de ce nom qui, en portant son regard du Palatin au Colisée, pourrait contempler sans émotion et sans remords ce coin de terre d'où lui sont venus la foi et le nom de chrétien, la Bible dont il est si fier, l'Eglise même dont il a gardé le fantôme ? Voilà donc où les enfants esclaves de ses aïeux étaient recueillis et sauvés ! Sur ces pierres s'agenouillaient ceux qui ont fait sa patrie chrétienne ! Sous ces voûtes a été

1. Sous le porche, on voit les tombes de quelques généreux Anglais, morts dans l'exil pour avoir voulu rester fidèles à la religion que ces apôtres leur avaient portée ; et, entre autres inscriptions sépulcrales, on remarque et on retient celle que voici : « Ci-gît Robert Pecham, anglais catholique qui, après la rupture de l'Angleterre avec l'Église, a quitté sa patrie, ne pouvant supporter d'y vivre sans la foi, et qui, venu à Rome, y est mort, ne pouvant supporter d'y vivre sans patrie ».

conçu par une âme sainte, confié à Dieu, béni par Dieu, accepté et accompli par d'humbles et généreux chrétiens, le grand dessein ! Par ces degrés sont descendus les quarante moines qui ont porté à l'Angleterre la parole de Dieu, la lumière de l'Evangile avec l'unité catholique, la succession apostolique et la Règle de Saint-Benoît. Aucun pays n'a reçu le don du salut plus directement des Papes et des moines, et aucun, hélas ! ne les a si tôt et si cruellement trahis.

On ne sait absolument rien de ce qui précéda, dans la vie d'Augustin, le jour solennel où, pour obéir aux ordres du Pontife, qui avait été son abbé, il dut s'arracher avec ses quarante compagnons aux entrailles maternelles de la communauté qui leur servait de patrie. Pour fixer le choix de Grégoire, il faut qu'il ait montré des qualités éminentes comme prieur du monastère. Mais rien n'annonce que ses compagnons aient été dès lors animés du zèle qui enflammait le Pape. Ils arrivèrent sans encombre en Provence et s'arrêtèrent quelque temps à Lérins, dans cette île des Saints de la Méditerranée, où, un siècle et demi plus tôt, Patrice, l'apôtre monastique de l'île des Saints de l'Océan, avait séjourné pendant neuf ans avant d'être envoyé par le pape Célestin pour évangéliser l'Irlande. Mais, là ou ailleurs, les moines romains recueillirent d'effrayants récits sur les pays qu'ils avaient à convertir. On leur dit que le peuple anglo-saxon, dont ils ignoraient la langue, était un peuple de bêtes féroces, altéré du sang innocent, impossible à toucher ou à gagner, et qu'on ne pouvait aborder qu'en courant à une perte certaine. Ils prirent peur, et au lieu de poursuivre leur route, ils obtinrent d'Augustin qu'il retournerait à Rome pour supplier le Pape de les dispenser d'un voyage si pénible, si périlleux et si inutile. Loin de les exaucer, Grégoire leur renvoya Augustin avec une lettre où il leur prescrivait de reconnaître désormais pour leur abbé le prieur de Saint-André, de lui obéir en tout, et surtout de ne pas se laisser terrifier par les labeurs de la route, ni par la langue des médisants. « Mieux valait », leur écrivait-il, « ne pas commencer cette bonne œuvre, que d'y renoncer après l'avoir entamée... En avant donc, au nom de Dieu... Plus vous aurez de peine et plus votre gloire sera belle dans l'éternité. Que la grâce du Tout-Puissant vous protége et m'accorde de voir le fruit de votre travail dans l'éternelle patrie ; si je ne puis partager votre labeur, je n'en serai pas moins à la récolte, car Dieu sait que ce n'est pas la bonne volonté qui me manque ».

Augustin était porteur de lettres nombreuses, écrites à la même date par le Pape, d'abord à l'abbé de Lérins, à l'évêque d'Aix et au gouverneur gallo-franc de Provence, pour les remercier du bon accueil qu'ils avaient déjà fait aux missionnaires, puis aux évêques de Tours, de Marseille, de Vienne, d'Autun et surtout à Virgile, métropolitain d'Arles, pour leur recommander très-chaleureusement Augustin et sa mission, mais sans leur en expliquer la nature ou la portée.

Il en agit autrement dans ses lettres aux deux jeunes rois d'Austrasie et de Bourgogne et à leur mère Brunehaut, qui régnait en leur nom sur toute la France orientale. En invoquant l'orthodoxie qui distinguait entre toutes la nation franque, il leur annonce qu'il a appris que la nation anglaise était disposée à recevoir la foi chrétienne, mais que les prêtres des régions voisines (c'est-à-dire de la Cambrie), n'avaient nul soin de la leur prêcher ; en conséquence, il demande que les missionnaires destinés par lui à sonder, puis à sauver les âmes des Anglais, puissent obtenir des interprètes pour les accompagner au-delà du détroit, et un sauf-conduit royal pour garantir leur sécurité pendant leur voyage à travers la France.

Ainsi stimulés et recommandés, Augustin et ses religieux reprirent courage et se remirent en route. Leur obéissance remporta la victoire qui avait été refusée à la magnanime ardeur du grand Grégoire. Ils traversèrent donc toute la France en remontant le Rhône et en descendant la Loire, protégés par les princes et les évêques à qui le Pape les avait recommandés, mais non sans subir plus d'une avarie de la part des populations grossières, surtout en Anjou, où ces quarante hommes vêtus en pèlerins, cheminant ensemble, prenant quelquefois leur gîte nocturne sous un grand arbre pour tout abri, furent accueillis comme des loups-garous, et où les femmes surtout se signalaient par leurs hurlements et leurs dérisions.

Après avoir ainsi parcouru toute la Gaule franque, Augustin et ses compagnons vinrent débarquer sur la plage méridionale de la Grande-Bretagne, à l'endroit où elle se rapproche le plus du continent et là même où avaient déjà pris terre les conquérants antérieurs de l'Angleterre. Jules César, qui l'avait révélée au monde romain, puis Hengist avec ses Saxons qui lui apportaient avec son nom nouveau l'ineffaçable empreinte des races germaniques.

Au midi de l'embouchure de la Tamise et à la pente nord-est du comté de Kent, on voit une région qui s'appelle encore l'île de Thanet, bien que le nom d'île ne lui convienne plus, parce que le bras de mer qui la séparait autrefois du continent n'est plus qu'une sorte de ruisseau marécageux et saumâtre. C'est là, à un endroit où les blanches et abruptes falaises de cette plage d'Albion s'interrompent subitement pour ouvrir une anse sablonneuse, auprès de l'ancien port des Romains à Richborough, entre les villes modernes de Sandwich et de Ramsgate [1], que les moines romains posèrent pour la première fois le pied sur le sol Britannique [2]. On a longtemps conservé et vénéré le rocher qui avait reçu l'empreinte des premiers pas d'Augustin ; on y venait en pèlerinage pour remercier le Dieu vivant d'y avoir conduit l'apôtre des Anglais.

A peine débarqué, le lieutenant du pape Grégoire envoya les interprètes dont il s'était pourvu en France auprès du roi de la contrée où les missionnaires venaient d'aborder, pour lui annoncer qu'ils arrivaient de Rome, et qu'ils lui apportaient la meilleure des nouvelles, la vraie bonne Nouvelle, avec les promesses de la joie céleste et d'un règne éternel en la compagnie du Dieu vivant et véritable.

Ce roi s'appelait Ethelbert, ce qui voulait dire en anglo-saxon *Noble et vaillant*. Arrière-petit-fils de Hengist, le premier des conquérants saxons, il régnait depuis trente-six ans sur le plus ancien royaume de l'Heptarchie, celui de Kent.

Il devait être naturellement prédisposé en faveur de la religion chrétienne. C'était celle de sa femme, Berthe, qui avait pour père Caribert, roi des Francs de Paris, petit-fils de Clovis. Elle n'avait été accordée à ce roi païen des Saxons de Kent, qu'à la condition de pouvoir observer librement les préceptes et les pratiques de sa foi, sous la garde d'un évêque gallo-franc, Liudhard ou Létard de Senlis, qui était toujours resté avec elle, et venait

1. On aime à constater que, dans cette ville même de Ramsgate, sur la plage où aborda l'abbé Augustin, les fils de Saint-Benoît ont pu, après treize siècles écoulés, élever de nos jours un nouveau sanctuaire auprès d'une église dédiée à saint Augustin et construite par le grand architecte catholique Pugin. Cette colonie monastique dépend de la nouvelle province bénédictine de Subiaco, à laquelle se rattachent également nos fondations récentes de la *Pierre-qui-Vire*, en Morvan, et de Saint-Benoît-sur-Loire, au diocèse d'Orléans.

2. Près d'une ferme nommée *Ebb'sfleet*, et située sur un promontoire dont la mer, en se retirant, a abandonné les alentours.

seulement de mourir, lorsque Augustin arriva. La tradition constate les douces et aimables vertus de la reine Berthe, en même temps que son zèle discret pour la conversion de son mari et de ses sujets.

On croit que Grégoire tenait d'elle ces données sur l'envie qu'auraient les Anglais de se convertir, dont il avait entrenu la reine Brunehaut et ses petits-fils. Cette arrière-petite-fille de sainte Clotilde semblait ainsi destinée à être elle-même la Clotilde de l'Angleterre.

Cependant le roi Ethelbert n'autorisa pas tout d'abord les moines romains à venir le trouver dans la cité romaine de Cantorbéry qui lui servait de résidence. Tout en pourvoyant à leur subsistance, il leur prescrivit de ne pas sortir de l'île où ils avaient débarqué, pendant qu'il délibérerait sur ce qu'il avait à faire. Au bout de quelques jours, il alla les visiter lui-même, mais ne voulut les entretenir qu'en plein air, on ne sait quelle superstition païenne lui faisait redouter d'être victime de quelque maléfice s'il se trouvait sous le même toit que ces étrangers. Au bruit de son approche, ils s'avancèrent processionnellement au-devant de lui.

« L'histoire de l'Eglise », dit Bossuet, « n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand Roi Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre ». En ce moment solennel, où sur cette terre jadis chrétienne le christianisme se retrouvait face à face avec l'idolâtrie, ces étrangers suppliaient le vrai Dieu de sauver en même temps que leurs propres âmes toutes ces âmes pour l'amour desquelles ils s'étaient arrachés de leurs cloîtres paisibles à Rome et avaient tenté cette rude entreprise. Ils chantaient les litanies en usage à Rome, sur le rhythme solennel et touchant que leur avait enseigné Grégoire leur père spirituel et le père de la musique religieuse. A leur tête marchait Augustin, dont la haute stature et la prestance patricienne devaient attirer tous les regards, car il dépassait, comme Saül, tous les autres de la tête et des épaules.

Le roi, entouré d'un grand nombre de ses fidèles, les reçut assis sous un grand chêne, et les fit asseoir devant lui. Après avoir écouté le discours qu'ils lui adressèrent en même temps qu'à l'assemblée, il leur fit une réponse loyale, sincère, et, comme on dirait aujourd'hui, vraiment libérale. « Voilà de belles paroles et de belles promesses ; mais tout cela est nouveau et incertain pour moi. Je ne puis tout d'un coup y ajouter foi, en abandonnant tout ce que j'observe depuis si longtemps avec toute ma nation. Mais puisque vous êtes venus de si loin pour nous communiquer ce que vous-mêmes, à ce que je vois, croyez être la vérité et le bien suprême, nous ne vous ferons aucun mal ; au contraire, nous vous donnerons l'hospitalité, et nous aurons soin de vous fournir de quoi vivre, nous ne vous empêcherons pas de prêcher votre religion, et vous convertirez qui vous pourrez ». Par ces paroles, le roi leur signifiait l'intention de concilier la fidélité aux coutumes nationales avec un respect pour la liberté des âmes que l'on retrouve trop rarement dans l'histoire. L'Eglise catholique rencontrait ainsi dès ses premiers pas en Angleterre cette promesse de liberté qui a été pendant tant de siècles le premier article et le plus fondamental de toutes les chartes et de toutes les constitutions anglaises.

Fidèle à cet engagement, Ethelbert permit aux missionnaires de le suivre à Cantorbéry, où il leur assigna une demeure qui s'appelle encore *Stable Gate*, la porte de l'Hôtellerie. Les quarante missionnaires firent dans cette ville une entrée solennelle, portant leur croix d'argent, avec le tableau

sur bois où était peint le Christ, et chantant tous à l'unisson ce refrain de la litanie : « Nous te conjurons, Seigneur, par toute ta miséricorde, d'épargner dans ta colère cette cité et ta sainte maison, car nous avons péché. *Alleluia* ». C'est ainsi, dit un historien monastique, que les premiers Pères et les premiers docteurs de la foi des Anglais entrèrent dans leur métropole future, et inaugurèrent le triomphant labeur de la Croix de Jésus.

Il y avait hors de la ville, à l'Orient, sous le vocable de Saint-Martin, une petite église, qui datait du temps des Romains, où la reine Berthe allait prier et pratiquer son culte. Ce fut là qu'Augustin et ses compagnons allaient, eux aussi, chanter leur office monastique, célébrer la messe, prêcher et baptiser [1]. Les voilà donc tranquilles, grâce à la munificence royale sur les nécessités de la vie, munis du bien suprême de la liberté, et usant de cette liberté pour travailler à la propagation de la vérité. Ils y vivaient, dit le plus véridique des historiens, de la vie des Apôtres dans la primitive Eglise ; assidus à l'oraison, aux vigiles, aux jeûnes, ils prêchaient la parole de vie à tous ceux qu'ils pouvaient aborder, méprisant tous les biens de ce monde, n'acceptant de leurs néophytes que le strict nécessaire, vivant en tout d'accord avec leur doctrine, et prêts à tout souffrir comme à mourir pour la vérité qu'ils prêchaient. L'innocente simplicité de leur vie, la douceur céleste de leur doctrine, parurent aux Saxons des arguments d'une invincible éloquence, et chaque jour voyait croître le nombre de ceux qui demandaient le baptême.

Le bon et loyal Ethelbert ne perdait pas de vue les missionnaires : bientôt, charmé comme tant d'autres par la pureté de leur vie et séduit par les promesses dont plus d'un miracle attestait la vérité, il demanda et reçut le baptême des mains d'Augustin. Ce fut le jour de la Pentecôte de l'an de grâce 597 que ce roi anglo-saxon entra ainsi dans l'unité de la sainte Eglise du Christ. Depuis le baptême de Constantin, et si l'on excepte celui de Clovis, il n'y avait point eu d'événement plus considérable dans les annales de la chrétienté. Une foule de Saxons suivirent l'exemple de leur roi, et les missionnaires monastiques sortirent de leur premier asile pour prêcher de tous les côtés en construisant çà et là des églises. Le roi, fidèle jusqu'au bout à ce noble respect de la conscience d'autrui dont il avait donné l'exemple avant même d'être chrétien, ne voulut contraindre personne à changer de religion. Il se bornait à aimer davantage ceux qui, baptisés comme lui, devenaient ses concitoyens dans la patrie céleste. Le roi saxon avait appris des moines italiens que nulle contrainte n'est compatible avec le service du Christ. Ce ne fut pas pour unir l'Angleterre à l'Eglise romaine, ce fut pour l'en arracher, mille ans plus tard, qu'un autre roi et d'autres apôtres durent employer les supplices et les bûchers.

Sur ces entrefaites, Augustin, se voyant désormais à la tête d'une chrétienté importante et conformément aux instructions données par le Pape, retourna en France pour s'y faire sacrer archevêque des Anglais par le célèbre métropolitain d'Arles, Virgile, cet ancien abbé de Lérins que Grégoire avait établi son vicaire sur toutes les églises du royaume des Francs. Revenu à Cantorbéry, il trouva que l'exemple du roi et les travaux de ses compagnons avaient fructifié au-delà de toute attente, à tel point qu'en la solennité de Noël de la même année (597), plus de dix mille anglo-saxons se pré-

1. L'église actuelle de Saint-Martin, reconstruite au XIIIe siècle, occupe l'emplacement de celle qui est consacrée à jamais par le double souvenir de la reine Berthe et de l'archevêque Augustin. On y montre même les fonts de baptême où, selon la tradition, eut lieu l'immersion du roi Ethelbert.

sentèrent pour recevoir le Baptême, et ce sacrement leur fut administré à l'embouchure de la Medway dans la Tamise, en face de cette île de Sheppey, où se trouve aujourd'hui une des principales stations de la flotte Britannique et un des grands centres de la puissance maritime de l'Angleterre.

Le premier des néophytes fut aussi le premier des bienfaiteurs de la naissante Église. Ethelbert, de plus en plus pénétré de respect et de dévouement pour la foi qu'il venait d'embrasser, voulut donner un gage éclatant de sa pieuse humilité en abandonnant au nouvel archevêque son propre palais dans la ville de Cantorbéry et en établissant désormais sa résidence royale à Reculver, ancienne forteresse romaine sur la rive voisine de l'île où avait débarqué Augustin. A côté de la demeure du roi, transformée en monastère pour l'archevêque et ses religieux, et sur le site d'une vieille église du temps des Romains, on commença à construire une basilique destinée à devenir, sous le nom d'église du Sauveur ou du Christ (*Christ Church*) la métropole de l'Angleterre [1]. Augustin en fut à la fois le premier archevêque et le premier abbé.

Augustin, toujours à la recherche des vestiges que l'ancienne foi avait laissés dans la Grande-Bretagne, sut découvrir l'emplacement d'une église chrétienne, transformée en temple païen et entourée d'un bois sacré. Ethelbert lui abandonna ce temple avec tout le terrain environnant. L'archevêque en refit aussitôt une église qu'il dédia à saint Pancrace, jeune martyr de Rome, dont le souvenir était cher aux moines Romains, parce que le monastère du Mont-Cœlius, d'où ils étaient tous sortis et où leur père Grégoire était né, avait été construit sur des terrains appartenant autrefois à la famille de Pancrace. Autour de ce nouveau sanctuaire, Augustin éleva un autre monastère, dont un de ses compagnons, Pierre, fut le premier abbé, et qu'il destinait à lui servir de sépulture, selon l'usage romain qui plaçait les cimetières hors des villes et au bord des grands chemins. Il consacra cette nouvelle fondation sous l'invocation des apôtres de Rome, Pierre et Paul, mais c'est sous son propre nom que cette fameuse abbaye est devenue l'un des sanctuaires les plus opulents et les plus vénérés de la chrétienté, et qu'elle a été pendant plusieurs siècles la nécropole des rois et des primats de l'Angleterre [2], en même temps que le premier foyer de la vie religieuse et intellectuelle dans le midi de la Grande-Bretagne.

Dès la première année de sa mission, Augustin avait envoyé à Rome deux de ses compagnons : Laurent, qui devait le remplacer comme archevêque, et Pierre, qui devait être le premier abbé du nouveau monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, pour annoncer au Pape la grande et bonne nouvelle de la conversion du roi et du royaume de Kent, puis pour lui demander de nouveaux collaborateurs, la moisson étant grande et les moissonneurs peu nombreux ; enfin, pour le consulter sur onze points importants et délicats touchant la discipline et la direction des nouveaux chrétiens.

On comprend la joie de Grégoire ; au milieu des périls et des épreuves

1. L'immense métropole actuelle de Cantorbéry, dont la reconstruction fut commencée au XIe siècle par Lanfranc, occupe l'emplacement de cette église primitive et du palais d'Ethelbert.

2. L'abbé de Saint-Augustin de Cantorbéry reçut du pape Léon IX, en 1055, le privilége de siéger à la première place, après l'abbé du Mont-Cassin, dans les conciles généraux. Le *Monasticon Anglicanum* de Dugdale, t. I, p. 23, donne une vue très-curieuse de l'état des ruines de cette abbaye vers le milieu du XVIIe siècle ; on y distingue encore une grande tour dite d'Ethelbert, mais construite beaucoup plus tard. Dans un ouvrage spécial, intitulé : *Vestiges of antiquities at Canterbury*, par T. Hastings, 1813, in-folio, il y a des planches qui représentent avec beaucoup de détails les débris, encore considérables, mais cruellement profanés ou abandonnés, qui subsistaient en 1812 ; la portion la mieux conservée servait alors de brasserie, accompagnée d'un cabaret et d'une enceinte destinée aux combats de coqs. Elle a été restaurée depuis peu, jusqu'à un certain point, grâce à la munificence de M. Beresford Hope, et sert aujourd'hui de Séminaire pour les missions anglicanes.

de l'Eglise, au milieu de ses propres souffrances matérielles et morales, il voyait réaliser le rêve le plus cher de son âme. Le plus audacieux de ses projets était couronné de succès. Un nouveau peuple venait d'être introduit dans l'Eglise par sa douce et persévérante activité jusqu'à la fin des siècles, des âmes innombrables allaient lui devoir leur entrée dans la grande confraternité des âmes ici-bas comme dans les joies éternelles de là-haut. Certes, il ne prévoyait pas les grands hommes, les grands Saints, les immenses ressources, les indomptables champions que l'Angleterre devait fournir à l'Eglise catholique ; mais aussi il eut le bonheur d'ignorer la défection qui devait découronner un jour tant de gloire, et cette lâche ingratitude qui a osé méconnaître ou rabaisser chez lui comme chez ses lieutenants l'incomparable bienfait qu'il a conféré au peuple anglais en l'initiant à la lumière de l'Evangile.

Il resta jusqu'à son dernier jour fidèle à l'active sollicitude que lui inspirait sa chère Angleterre. Il envoya à Augustin une nouvelle colonie monastique, munie de reliques, de vases sacrés, de vêtements sacerdotaux, de parements d'autels, de tout ce qu'exigeait la pompe du culte et surtout des livres destinés à former un commencement de bibliothèque ecclésiastique [1].

1. *Nec non et codices plurimos*, Bède, I, 20. Plusieurs des livres envoyés par Grégoire à Augustin, par l'abbé Pierre, furent conservés avec soin et échappèrent pendant dix siècles aux ravages du temps. Au temps de Henri VIII, Léland les admirait encore : « Majusculis litteris Romanis more veterum præscriptis... incredibilem se ferentes antiquitatis majestatem ». Un ancien catalogue de ce premier envoi se termine par ces mots : « C'est ici l'origine de la Bibliothèque de toute l'église d'Angleterre ». A. D. 601. — A la Bibliothèque du collége dit *Corpus Christi*, à l'Université de Cambridge, on montre un manuscrit latin des quatre Evangiles qui, selon une tradition invétérée, serait l'exemplaire apporté de Rome par saint Augustin, en 596.

Les Anglais eurent à peine quitté l'idolâtrie, qu'ils se mirent à cultiver leur esprit, surtout par l'étude des sciences sacrées. On sait jusqu'à quel point ils réussirent. Nous ne citons que l'exemple de Bède. Plusieurs seigneurs voyageaient en Italie et dans d'autres pays, pour perfectionner les connaissances qu'ils avaient déjà acquises. Ce qu'il y avait de plus admirable, c'est que leur ferveur à pratiquer les devoirs du christianisme égalait ou surpassait même l'ardeur qu'ils avaient d'apprendre. Ils étudiaient, non pour paraître savants, mais pour devenir meilleurs.

Comme il n'y avait point encore d'universités, les grands monastères ouvrirent des écoles publiques, où l'on formait le clergé et la jeune noblesse. L'art de l'imprimerie étant alors inconnu, chaque monastère avait son *scriptorium*, où l'on copiait des livres. C'était là l'occupation de la plupart des moines, et ils y donnaient le temps destiné au travail des mains. Chaque monastère avait aussi sa bibliothèque. On comptait dix-sept cents manuscrits dans celle de Péterbourgh. Celle des moines Gris, à Londres, avait cent vingt-neuf pieds de long, sur trente et un de large, et était très-bien fournie de livres. (Léland, *Collect.*, vol. 1, p. 109.) Il est dit, dans Ingulf, que quand celle de Croyland fut brûlée, en 1091, il y eut sept cents volumes de perdus. Il fallait que la bibliothèque de Wels fût fort vaste, puisque, selon Léland. *Itin.*, vol. 3, p. 86, elle avait vingt-cinq fenêtres de chaque côté. A Saint-Augustin de Cantorbéry, on priait tous les jours pour les bienfaiteurs de la bibliothèque, tant vivants que défunts. Voyez Thorn. *inter decem scriptores*, et Tanner, *Notit. mon. præf.*, p. 40.

Il y avait de semblables bibliothèques chez les autres religieux. Ce fut dans celles des principaux monastères qu'on déposa les actes du parlement, après l'arrivée des Normands, Sous les Anglo-Saxons, on y déposait les principaux décrets de l'assemblée générale des états, nommée *wittena gemote* ou *mycel gemote*, ainsi que les actes des *gemote*, ou assemblées des districts particuliers. Dans plusieurs monastères, on gardait des espèces de registres de l'histoire des rois et des événements publics, dont quelques-uns ont échappé aux flammes et sont parvenus jusqu'à nous. Tels sont les Annales et les Chroniques saxonnes que Gibson publia à Oxford, en 1692. Florent de Worcester et Guillaume de Malmesbury composèrent leurs histoires d'après ces chroniques, qui se gardaient dans les monastères.

On ne saurait trop regretter la perte de ces précieux monuments, dont les historiens auraient tiré tant de lumières. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*Histoire d'Angleterre*, par Tyrrel, p. 152 : « Lorsque les Saxons eurent été convertis, la plupart des lois faites dans les *wittena gemote*, ou assemblées générales, se gardaient soigneusement ; nous les aurions plus entières, si la suppression des monastères, qui se fit sous Henri VIII, n'eût causé la perte de tant de monuments curieux de l'antiquité ».

Les fanatiques, transportés d'une fureur dont les Goths n'auraient point été capables, n'épargnèrent pas même les bibliothèques des universités, les deux surtout, qui étaient publiques à Oxford. L'une avait été fondée sous le règne d'Edouard III, par Richard de Burg ou Richard Aungerville, grand-trésorier d'Angleterre et évêque de Durham, qui avait dépensé des sommes immenses pour faire des collections complètes en tout genre ; l'autre fut commencée en 1367, par Thomas Cobham, évêque de Worcester. Henri IV et ses enfants l'augmentèrent considérablement ; on y réunit aussi la bibliothèque du célèbre Humfrey, duc de Glocester, qui était remplie de manuscrits précieux qu'on avait achetés fort cher en différents pays.

Ecoutons Chamberlain sur l'horrible déprédation qui se fit alors. Il s'exprime de la manière suivante

A la tête de ce nouvel essaim de religieux, figurait un homme de très-noble naissance, nommé Mellitus, et son confrère Juste, qui devaient occuper l'un après l'autre le siége métropolitain de Cantorbéry, puis Paulin, le futur apôtre de la Northumbrie.

Il confia aux nouveaux missionnaires une longue lettre au roi Ethelbert, où, tout en le félicitant de sa conversion, et en le comparant à Constantin, comme il avait comparé Berthe à sainte Hélène, il l'exhortait à étendre la foi parmi ses sujets, à proscrire le culte des idoles, à renverser leurs temples et à établir les bonnes mœurs par les exhortations, les caresses, les menaces, mais surtout par son propre exemple. Il ajoute : « Vous avez avec vous notre très-révérend frère, l'évêque Augustin, élevé dans la Règle monastique, rempli de la science des Ecritures, plein de bonnes œuvres aux yeux de Dieu. Ecoutez dévotement et accomplissez fidèlement tout ce qu'il vous dira : car plus vous écouterez ce qu'il vous dira de la part de Dieu, plus Dieu l'exaucera lui-même quand il le priera pour vous. Attachez-vous donc à lui de toutes les forces de votre âme avec la ferveur de la foi ; et secondez ses efforts avec toute la force que Dieu vous a donnée [1] ».

Le même jour, il conférait à Augustin le droit de porter le pallium en célébrant la messe, pour le récompenser d'avoir créé la nouvelle église des Anglais. Cet honneur devait passer à tous ses successeurs sur le siége archiépiscopal [2]. Il le constitue métropolitain des douze évêchés qu'il lui enjoint d'ériger dans l'Angleterre méridionale.

Mais pendant que, aux yeux des hommes, il mettait ainsi le comble à la confiance et à l'autorité dont il investissait Augustin, il lui adressait en secret des avertissements destinés à les préserver des périls de l'orgueil. « Dans notre joie », lui écrivait-il, « il y a grand sujet de crainte. Je sais, très-cher frère, que Dieu a fait par toi de grands miracles dans cette nation. Il faut se réjouir de ce que les âmes des Anglais sont attirées par des miracles extérieurs à la grâce intérieure ; mais il faut craindre que ces prodiges ne portent l'âme infirme à la présomption et ne fassent tomber l'homme au dedans par la vaine gloire encore plus qu'ils ne le grandissent au dehors. Quand les disciples disaient à leur divin Maître : *Seigneur, en votre nom, les*

dans son *Etat présent de l'Angleterre*, part. 3, p. 450 : « Ces hommes (les fanatiques), sous prétexte de déraciner le papisme, la superstition et l'idolâtrie, détruisirent entièrement les deux belles bibliothèques (dont nous venons de parler), ils jetèrent, vendirent, brûlèrent ou mirent en pièces tous les livres précieux que les protecteurs des lettres avaient eu tant de peine à ramasser dans tous les pays de l'Europe. Leur fureur alla si loin, par rapport à la bibliothèque *aungervillienne*, qui était la plus ample, la plus ancienne et la mieux composée, qu'il ne nous en reste pas même le catalogue. Ils ne s'en tinrent pas là, ils visitèrent les bibliothèques des colléges particuliers, et y portèrent aussi le ravage. On peut juger de ce qu'ils firent par une lettre qui existe encore, et dans laquelle l'un d'entre eux se vante que *le nouveau collége, de forme quadrangulaire, était tout couvert de feuilles de livres déchirés, etc.* L'université se plaignit au gouverneur de la barbarie et de l'avidité des visiteurs ; mais ses plaintes ne produisirent aucun effet ; elle ne put sauver qu'un simple volume, donné par Jean Whethamsted, abbé de Saint-Alban, lequel contenait une partie de Valère-Maxime, avec les commentaires de Denys de Burgo. Il n'y a aujourd'hui, dans la bibliothèque bodleïenne que ce volume et deux autres, qui viennent des anciennes bibliothèques. L'université, désespérant d'avoir jamais de bibliothèque publique, se défit, en 1555, des pupitres et des tablettes où avaient été les livres ».

On retira des mains des épiciers quelques livres qu'on y avait trouvés par hasard. L'archevêque Parker ramassa aussi quelques morceaux de manuscrits, qu'il légua partie à la bibliothèque de l'Université, partie à celle du collége de Saint-Benoît de Cambridge.

Thomas Bodley, par une libéralité qu'on ne pourra jamais assez louer, fonda à Oxford une nouvelle bibliothèque publique, qui fut ouverte en 1602. Son exemple eut des imitateurs ; mais ces zélés protecteurs des lettres n'ont pu, malgré tous leurs soins, recouvrer d'anciens manuscrits, qu'on regrette et qu'on regrettera toujours.

1. *Epist.*, XI, 61, ad Clotarium Francorum regem.

2. Depuis le schisme de Henri VIII, les archevêques anglicans de Cantorbéry, par la plus singulière des anomalies, n'en ont pas moins conservé ce pallium dans les armoiries de leur siége.

démons mêmes nous sont soumis; il leur répondit : *Ne vous réjouissez pas de cela, mais de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel.* Les noms de tous les élus y sont inscrits, et cependant tous les élus ne font pas des miracles... Tandis que Dieu agit ainsi par toi au dehors, tu dois, très-cher frère, te juger scrupuleusement au dedans et bien connaître qui tu es. Si tu te souviens d'avoir offensé Dieu par ta langue ou par tes œuvres, aie toujours tes fautes présentes à ta mémoire pour réprimer la vaine gloire qui surgirait dans ton cœur. Songe que ce don des miracles ne t'est pas donné pour toi, mais pour ceux dont le salut t'est confié... Il y a des miracles de réprouvés, et nous, nous ne savons pas même si nous sommes élus. Il faut donc rudement déprimer l'âme au milieu de tous ces prodiges et de ces signes, de peur qu'elle n'y cherche sa propre gloire et son avantage privé... Dieu ne nous a donné qu'un seul signe pour reconnaître ses élus : c'est de nous aimer les uns les autres [1] ».

Puis aussitôt, voulant relever par un retour de tendre compassion l'ami qu'il vient de corriger, il continue en ces termes : « Je parle ainsi, parce que je désire prosterner l'âme de mon cher auditeur dans l'humilité. Mais que ton humilité même ait confiance. Tout pécheur que je suis, j'ai une espérance certaine que tous tes péchés te seront remis, puisque tu as été choisi pour procurer la rémission aux autres. S'il y a plus de joie dans le ciel pour un pécheur pénitent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, quelle joie n'y aura-t-il pas pour tout un grand peuple qui, en venant à la foi, fait pénitence de tout le mal qu'il a fait ? Et cette joie, c'est toi qui l'auras donnée au ciel ».

Dans une lettre antérieure de Grégoire, adressée, non plus à Augustin, mais à son ami Euloge, patriarche d'Alexandrie, le Pape constate également les miracles qui avaient signalé la mission d'Augustin. Il ne craint pas même de les comparer aux signes et aux prodiges qui avaient accompagné la prédication des Apôtres.

Chose singulière, ni Bède ni aucun autre historien ne donne le moindre détail sur les prodiges qui éveillaient à la fois l'admiration, la gratitude et la prudence de saint Grégoire le Grand. Mais, de tous les miracles possibles, le plus grand est assurément « d'avoir détaché du paganisme, sans violence, un peuple violent, de l'introduire dans la société chrétienne, non pas homme par homme et famille par famille, mais d'un seul coup, avec ses rois, sa noblesse guerrière, ses institutions ». Ce roi qui croit descendre des dieux du paradis scandinave, et qui abandonne sa capitale aux prêtres du Dieu crucifié ; ce peuple féroce et idolâtre qui se précipite par milliers au-devant de quelques moines étrangers, et par milliers se plonge dans les ondes glacées de la Tamise, au milieu de l'hiver, pour recevoir le Baptême de la main de ces inconnus ; cette transformation si rapide et si complète d'une race orgueilleuse et victorieuse, sensuelle et rapace, par une doctrine uniquement destinée à dompter la cupidité, l'orgueil et la sensualité, et qui, une fois descendue dans ces cœurs sauvages, s'y est imprimée pour toujours, n'est-ce pas là de tous les prodiges le plus merveilleux comme le plus incontesté ?

Enfin, et après toutes ces lettres, Grégoire adressa une réponse très-longue et très-détaillée aux onze questions que lui avait posées Augustin sur les principales difficultés qu'il rencontrait ou qu'il prévoyait dans sa mission. Il faudrait citer en entier cette réponse, monument admirable de

1. Fleury, en citant cette lettre, dit avec raison : « Rien ne prouve mieux la vérité des miracles de saint Augustin que cet avis si sérieux de Grégoire ».

lumière, de raison conciliante, de douceur, de sagesse, de modération et de prudence, destiné à devenir, comme on l'a dit très-justement, la règle et le code des missions chrétiennes.

Interrogé sur les peines à infliger aux voleurs sacriléges, et sur la disposition de la loi romaine, qui imposait au voleur la restitution du double ou quadruple, Grégoire prescrit de tenir compte, dans le châtiment, de l'indigence ou de la richesse du larron, mais toujours avec une charité paternelle, et une modération qui retienne l'âme dans les limites de la raison. Quant à la restitution, « à Dieu ne plaise », dit-il, « que l'Eglise veuille gagner à ce qu'elle a perdu, et cherche à tirer profit de la folie des hommes ! »

A peine eut-il écrit au roi Ethelbert, la lettre où il l'exhortait à détruire les temples du vieux culte national, qu'il se ravisa, et au bout de quelques jours il dépêcha une instruction toute différente au chef de la nouvelle mission, à ce Mellitus qu'il qualifie d'abbé et qu'il avait chargé de porter sa lettre au roi. Il espérait le rejoindre en route. « Depuis le départ de toute la compagnie qui est avec vous », lui écrit-il, « je suis fort inquiet, car je n'ai rien appris des succès de votre voyage. Mais quand le Dieu tout-puissant vous aura conduit auprès de notre révérendissime frère Augustin, dites-lui que, après avoir longtemps roulé dans mon esprit l'affaire des Anglais, j'ai reconnu qu'il ne fallait pas du tout abattre les temples des idoles, mais seulement les idoles qui y sont. Après avoir arrosé ces temples d'eau bénite, qu'on y place des autels et des reliques ; car si ces temples sont bien bâtis, il faut les faire passer du culte des démons au service du vrai Dieu, afin que cette nation, voyant que l'on ne détruit pas ses temples, se convertisse plus aisément, et vienne adorer le vrai Dieu dans les lieux qui lui sont connus ».

C'est le cas de parler ici des divergences qui existaient entre Rome et l'antique église bretonne, voisine des Anglais; entre Rome et les Chrétientés d'Irlande, de Calédonie.

La dissidence capitale portait sur la date de la célébration de la fête de Pâques. Dès les premiers siècles, des discussions prolongées s'étaient élevées sur le jour où il convenait de célébrer la plus grande fête de l'Eglise. Le concile de Nicée avait fixé l'époque des solennités pascales au dimanche après le quatorzième jour de la lune de l'équinoxe du printemps, et cette date, sanctionnée par l'Eglise romaine, avait été portée dans toutes les églises de la Bretagne avec la foi chrétienne, comme par saint Patrice en Irlande, et par saint Colomban en Calédonie. Mais l'église d'Alexandrie s'était aperçue d'une erreur astronomique qui provenait de l'emploi par les chrétiens de l'ancien cycle judaïque ; elle avait introduit un comput plus exact, adopté dans tout l'Orient, et dont il résultait dès le pontificat de saint Léon le Grand (440-461) une différence d'un mois entier entre le jour de Pâques à Rome et le jour de Pâques à Alexandrie. Enfin, vers le milieu du VIe siècle, en 532, on se mit d'accord : Rome adopta la supputation de Denys-le-Petit, qui ne permettait plus de se tromper sur le jour fixé par le concile de Nicée, et l'uniformité de date se trouva rétablie dans l'Eglise. Mais l'invasion saxonne avait intercepté les communications habituelles entre Rome et les églises bretonnes. Celles-ci conservèrent l'ancien usage romain ; et ce fut précisément l'attachement à cet usage romain qui lui servit d'argument contre les calculs plus exacts que leur apportaient Augustin et ses moines Italiens, mais qu'ils repoussaient comme des nouveautés suspectes, comme une dérogation aux traditions de leurs pères. C'était comme on voit pour

rester fidèles aux enseignements primitifs de Rome, qu'ils résistaient aux nouveaux missionnaires romains.

S'il y avait eu le moindre dissentiment dogmatique ou moral entre les Bretons et l'Eglise romaine, jamais Augustin n'aurait commis l'insigne folie de solliciter l'assistance du clergé celtique pour la conversion des païens Saxons. C'eût été semer la confusion et la discorde dans la nouvelle Eglise qu'il s'agissait de constituer par le concours énergique du christianisme indigène avec les envoyés de Rome.

Rien de plus pénible que de rencontrer dans l'histoire des luttes interminables et passionnées pour des causes ou des questions qui au bout de quelque temps n'intéressent plus personne, et que personne ne comprend plus. Mais ce n'est pas seulement l'antiquité chrétienne, ce sont tous les siècles qui offrent de pareils spectacles. Et à ceux qui se scandaliseraient de l'excessive importance que les âmes les plus pieuses de leur temps ont attachées à de pareilles minuties, il suffit de rappeler l'obstination acharnée qu'ont mise de grands peuples, tels que les Anglais et les Russes, à repousser la réforme du calendrier grégorien, les uns pendant près de deux siècles, les autres jusqu'au sein de l'uniformité du monde contemporain.

Comment se figurer que, pour cette mesquine et misérable différence, les deux Eglises soient restées pendant deux siècles sur le pied de guerre l'une vis-à-vis de l'autre ? Puisque les Celtes des îles Britanniques tenaient de Rome même leur ancien usage, pourquoi ne pas la suivre dans son calcul perfectionné, comme dans tout le reste de l'Occident ? Pourquoi vouloir absolument se réjouir quand les Romains jeûnaient, et jeûner quand ils chantaient l'*Alleluia ?*

N'y avait-il pas une cause plus sérieuse, plus profonde à la dissidence dont la controverse pascale ne couvrait que la surface ? On n'en saurait douter ; et de toutes les causes, la plus naturelle et la plus excusable, c'était l'instinct de conservation nationale, exaspéré par la haine dé l'ennemi triomphant et se traduisant par la méfiance de l'étranger, qui semblait le complice de l'ennemi.

Augustin sentait bien qu'il avait besoin des chrétiens celtiques pour mener à bien la grande œuvre que la Papauté lui avait confiée. Formé à l'école conciliante et modérée de saint Grégoire le Grand, imbu de ses récentes instructions, il fut loin de se montrer exclusif, quant aux personnes ou aux usages locaux, et, pour achever la conversion des Saxons, il réclama sincèrement le concours du clergé nombreux et puissant, qui depuis plus d'un siècle était l'âme de la résistance contre les païens et qui peuplait ces grands cloîtres de la Cambrie, où n'avait point encore pénétré l'épée des conquérants.

Mais les Bretons lui opposèrent une résistance jalouse et obstinée. Ils ne voulurent point se joindre à lui pour évangéliser leurs ennemis ; ils n'avaient aucune envie de leur ouvrir les portes du ciel.

Augustin réussit cependant à obtenir que les principaux évêques et docteurs du pays de Galles tiendraient une conférence publique avec lui. On convint de se rencontrer sur les confins du Wessex, près des bords de la Saverne qui séparait les Saxons des Bretons. L'entrevue, comme celle d'Augustin avec Ethelbert après son débarquement, eut lieu en plein air et sous un chêne qui garda longtemps le nom de chêne d'Augustin [1]. Il commença,

1. Spelman pense que le lieu en question était la ville d'*Ausric*, située à l'entrée de Worcestershire, vers le Héréfordshire, le mot *Ausric* ou *Augustine's-ric*, signifiant en langue anglo-saxonne *le patrimoine* ou *le pays d'Augustin*. La conférence se tint lorsque le Saint était métropolitain, et conséquemment après l'année 601.

non par réclamer la suprématie personnelle que le Pape lui avait concédée, mais par exhorter les chrétiens celtiques à vivre dans la paix catholique avec lui et à unir leurs efforts aux siens pour évangéliser les païens, c'est-à-dire les Saxons. Mais ni ses prières, ni ses exhortations, ni ses reproches, ni la parole de ses collaborateurs monastiques, jointe à la sienne, rien ne réussit à fléchir les Bretons qui s'obstinaient à invoquer leurs traditions contre les règles nouvelles. Après une contestation aussi longue que laborieuse, Augustin dit enfin : « Prions Dieu, qui fait habiter ensemble les unanimes, de nous montrer par des signes célestes quelles traditions on doit suivre. Qu'on amène un malade, et celui dont les prières l'auront guéri sera celui dont la foi devra être suivie ». Les Bretons consentirent à contre-cœur ; on amena un Anglo-Saxon aveugle, que les évêques Bretons ne purent guérir. Alors Augustin s'agenouilla et pria Dieu d'éclairer la conscience de beaucoup de fidèles en rendant la vue à cet homme. Aussitôt l'aveugle recouvra la vue. Les Bretons furent d'abord touchés, ils reconnurent qu'Augustin marchait dans la voie de la justice et de la vérité, mais ils dirent qu'ils ne pouvaient renoncer à leurs vieilles coutumes sans le consentement du peuple, et demandèrent une seconde assemblée où leurs députés seraient plus nombreux.

Cette seconde conférence eut bientôt lieu. Augustin s'y trouva en présence de sept évêques Bretons et des plus savants docteurs du grand monastère de Bangor, peuplé de plus de trois mille moines. Avant la nouvelle entrevue les Bretons allèrent consulter un anachorète fort renommé parmi eux, par sa sagesse et sa sainteté, et lui demandèrent s'ils devaient écouter Augustin et abandonner leurs traditions. « Oui », dit l'anachorète, « si c'est un homme de Dieu. — Mais comment le savoir ? — S'il est doux et humble de cœur comme dit l'Evangile, il est probable qu'il porte le joug de Jésus-Christ et que c'est ce joug qu'il vous offre ; mais s'il est dur et orgueilleux, il ne vient pas de Dieu, et vous ne devez prendre aucun souci de ses discours. Pour le découvrir, laissez-le arriver le premier au lieu du concile, et s'il se lève quand vous approcherez, vous saurez que c'est un serviteur de Jésus-Christ et vous lui obéirez ; mais, s'il ne se lève pas pour vous faire honneur, méprisez-le comme il vous aura méprisés ». On se conforma aux instructions de l'anachorète, malheureusement en arrivant au concile, ils trouvèrent Augustin déjà assis, comme c'était la coutume des Romains, dit un historien, et il ne se leva pas pour les recevoir. C'en fut assez pour les soulever contre lui. « Si cet homme », disaient-ils, « ne daigne pas se lever pour nous maintenant, combien donc ne nous méprisera-t-il pas quand nous lui serons soumis ? » Ils devinrent dès lors intraitables et s'étudièrent à le contredire en tout. Pas plus qu'à la première conférence, l'archevêque ne fit aucun effort pour leur faire reconnaître son autorité personnelle. Constatons à l'honneur de cette race entêtée et de ce clergé rebelle, mais fervent et généreux, qu'Augustin ne leur reprocha aucune de ces dérogations à la pureté de la vie sacerdotale que quelques auteurs leur ont imputées. Avec une modération scrupuleusement conforme aux instructions du Pape, il réduisit à trois points toutes ses prétentions. « Vous avez », leur dit-il, « beaucoup de pratiques contraires à notre usage, qui est celui de l'Eglise universelle, nous les admettons toutes sans difficulté, si seulement vous voulez me croire en trois points : de célébrer la Pâque en son temps, de compléter le sacrement du Baptême, selon l'usage de la sainte Eglise romaine, et de prêcher avec nous la parole de Dieu à la nation anglaise ». A cette triple demande, les évêques et les moines celtiques opposèrent un triple refus, et

ajoutèrent qu'ils ne le reconnaîtraient jamais pour archevêque. Ils ne repoussaient d'ailleurs que la suprématie personnelle d'Augustin, et nullement celle du Saint-Siége. Ce qu'ils redoutaient, ce n'était pas un Pape éloigné, impartial et universellement respecté à Rome, c'était une sorte de pape nouveau à Cantorbéry, sur le territoire et à la disposition de leurs ennemis héréditaires, les Saxons. Et par-dessus tout, ils ne voulaient pas qu'on leur parlât de travailler à convertir ces odieux Saxons qui avaient égorgé leurs aïeux et usurpé leurs terres. « Non », dit l'abbé de Bangor, « nous ne prêcherons pas la foi à cette cruelle race d'étrangers qui ont traiteusement expulsé nos encêtres de leur pays et dépouillé leur postérité de son héritage ».

Or, il est facile de voir laquelle des trois conditions Augustin avait le plus à cœur, par la prédiction menaçante qu'il opposa au refus des moines bretons. « Puisque vous ne voulez pas faire la paix avec des frères, vous aurez la guerre avec des ennemis ; puisque vous ne voulez pas montrer aux Anglais la vie de la voie, vous recevrez de leurs mains le châtiment de la mort ».

Cette prophétie ne fut que trop cruellement accomplie quelques années plus tard. Le roi des Angles du Nord, Ethelfrid, encore païen, vint envahir la région de la Cambrie, où était situé le grand monastère de Bangor. Au moment où le combat s'engageait entre sa nombreuse armée et celle des Gallois, il vit au loin, dans un site élevé, une troupe d'hommes sans armes et tous à genoux. « Qu'est-ce que ces gens-là ? » demanda-t-il. On lui dit que c'étaient les moines du grand monastère de Bangor qui, après trois jours de jeûne, venaient prier pour leurs frères pendant le combat. « S'ils prient leur Dieu pour mes ennemis », dit le roi, « ils combattent contre nous quoique sans armes ». Aussitôt il fit diriger contre eux la première attaque : Le prince gallois, qui aurait dû les défendre, s'enfuit honteusement, et douze cents moines furent massacrés sur-le-champ.

Une calomnie déjà ancienne et réchauffée de nos jours, a prétendu qu'Augustin avait provoqué cette invasion, et désigné le monastère de Bangor aux païens de la Northumbrie [1]. Or, le vénérable Bède constate expressément qu'il était déjà depuis longtemps dans le ciel. C'est bien assez que Bède lui-même, beaucoup plus Saxon que chrétien toutes les fois qu'il s'agit des Bretons, applaudisse plus d'un siècle après ce massacre, et y voie une juste vengeance du ciel contre ce qu'il appelle la milice infâme des perfides, c'est-à-dire contre d'héroïques chrétiens morts pour la défense de leurs foyers et de leurs autels, sous le couteau des païens Anglo-Saxons, par les ordres du chef qui, du témoignage de Bède lui-même, extermina le plus d'indigènes.

Condamné par l'obstination des Bretons à se priver de leur concours, Augustin n'en continua pas moins ce que son biographe appelle la chasse aux hommes, en évangélisant les Saxons. Et cependant, même chez eux, il trouvait parfois une opposition qui se manifestait par l'injure et la dérision, surtout lorsqu'il franchissait les limites du royaume d'Ethelbert. Ainsi, en parcourant cette région du pays des Saxons de l'Ouest, qui s'ap-

1. Cette imputation mensongère remonte à Geoffroy de Monmouth, évêque de Saint-Asaph, au XIIe siècle, et interprète des rancunes nationales du pays de Galles. Certains érudits obscurs, descendants indignes des Anglo-Saxons, tels que Goudwin et Hammond, l'ont adoptée par haine de l'Eglise romaine ; et, ne sachant comment la concilier avec l'affirmation si positive de Bède, sur la mort antérieure d'Augustin, ont prétendu que ce passage du vénérable avait été interpolé. Mais tous les éditeurs modernes de Bède ont dû reconnaître que le passage contesté existait dans tous les manuscrits *sans exception* de cet auteur. Cf. Lingard, *Anglo-Saxon Church*, t. Ier, p. 74 ; Varin, *Premier Mémoire*, p. 25 à 29 ; Gorini, t. II, p. 77.

pelle aujourd'hui le Dorsetshire, ses compagnons et lui tombèrent au milieu d'une population maritime qui les accabla d'avanies et d'outrages. Ces sauvages païens ne refusèrent pas seulement de les entendre ; ils ne reculèrent pas même devant les voies de fait pour les éloigner, puis en les chassant de leur territoire, avec une grossièreté vraiment tudesque, ils attachèrent aux robes noires des pauvres moines italiens, en signe d'opprobre, des queues de poissons provenant de la pêche dont ils vivaient. Augustin n'était pas homme à se laisser décourager pour si peu. D'ailleurs il rencontrait en d'autres lieux des foules plus attentives et plus reconnaissantes. Aussi persévéra-t-il pendant sept années entières, et jusqu'à sa mort, dans ces courses apostoliques, voyageant en véritable missionnaire après comme avant sa consécration archiépiscopale, toujours à pied et sans bagage, et entremêlant à ses prédications infatigables des bienfaits et des prodiges, tantôt en faisant jaillir du sol des sources inconnues, tantôt en guérissant par son attouchement des malades incurables ou moribonds.

Saint Grégoire le Grand mourut dès les premiers mois de l'an 605, et deux mois après, Augustin suivit son père et son ami dans la tombe. Le missionnaire romain fut enterré, selon la coutume de Rome, sur le bord de la voie publique, près du grand chemin romain qui conduisait de Cantorbéry à la mer, dans l'église inachevée du célèbre monastère qui allait prendre et garder son nom.

On transféra depuis dans la ville les reliques de saint Augustin, et on les déposa dans le porche de la cathédrale. Le 6 septempre 1091, on les releva ; puis, après les avoir renfermées dans une urne, on les cacha dans la muraille de l'Eglise au-dessus de la fenêtre qui regarde l'Orient. On laissa cependant dans le porche un peu de poussière et quelques-uns des plus petits ossements. En 1221, le chef du Saint fut mis dans une châsse enrichie d'or et de pierreries ; les autres ossements furent renfermés dans un tombeau de marbre orné de plusieurs beaux morceaux de sculpture et de gravure. Les choses restèrent en cet état jusqu'à la démolition des monastères en Angleterre.

La figure de saint Augustin de Cantorbéry palit naturellement à côté de celle de saint Grégoire le Grand ; sa renommée est comme absorbée dans le foyer lumineux d'où rayonne la gloire du Pontife. En outre, les historiens anglais et allemands de nos jours se sont complu à faire ressortir l'infériorité de celui que Grégoire avait choisi pour lieutenant et pour ami. Ils ont rabaissé à l'envi son caractère et ses services, l'accusant tour à tour de hauteur et de faiblesse, d'irrésolution et d'obstination, de mollesse et de vanité, s'attachant surtout à relever et à grossir les apparences d'hésitation et de préoccupation personnelle qu'ils démêlent dans sa vie. Permis à ces étranges rigoristes de lui reprocher d'être resté au-dessous de l'idéal qu'ils prétendent rêver et dont aucun héros de leur bord n'a jamais approché. A notre sens, les quelques ombres qui se projettent sur la noble carrière de ce grand Saint sont faites pour toucher et pour consoler ses semblables, infirmes, comme lui, et chargés quelquefois d'une mission qu'ils estiment, comme lui, au-dessus de leurs forces. On aime à rencontrer ces faiblesses, encourageantes pour le commun des mortels, chez les artisans des grandes œuvres qui ont transformé l'histoire et décidé du sort des nations.

Sachons donc garder intactes notre admiration et notre reconnaissance pour le premier missionnaire, le premier évêque et le premier abbé du peuple anglais ; sachons applaudir ce concile qui, un siècle et demi après sa mort, décréta que son nom serait toujours invoqué dans les *Litanies*

après celui de Grégoire, « parce que c'est lui qui, envoyé par notre Père Grégoire, a le premier porté à la nation anglaise le sacrement de Baptême et la découverte de la céleste patrie [1] ».

La grande fonction de saint Augustin fut de baptiser. Aussi le représente-t-on conférant le Baptême au roi Ethelbert, le plus illustre de ses néophytes ; faisant sourdre une fontaine un jour que l'eau vint à lui manquer pour administrer le sacrement de la régénération : on la montre encore dans le Dorsetshire, et longtemps elle fut réputée miraculeuse ; on peut encore le caractériser au moyen de la croix à longue hampe qui s'attribue aux légats du Saint-Siége.

AA. SS.; Histoire ecclésiastique de Bède; Montalembert, *Moines d'Occident;* Godescard, etc.

S. PHILIPPE DE NÉRI, FONDATEUR DE L'ORATOIRE

1515-1595. — Papes : Léon X; Clément VIII.

> Si nous voulons aider avec zèle notre prochain, nous ne devons réserver pour nous-mêmes ni lieu, ni heure, ni saison.
>
> *Maxime du Saint.*

Florence, une des plus belles villes de Toscane et même de toute l'Italie, compte parmi ses gloires d'être la patrie de saint Philippe. Il naquit en cette ville, l'an de grâce 1515, le vingt-deuxième jour de juillet, après minuit. Son père, François de Néri, et sa mère, Lucrèce Soldi, appartenaient à deux illustres familles, et vivaient dans la crainte de Dieu et l'observance de ses commandements. Cet enfant, qui fut nommé Philippe au baptême, mérita, dès l'âge de cinq ans, le surnom de *Bon*, à cause de sa grande obéissance et du profond respect qu'il avait pour ses parents ; de sorte qu'on l'appelait déjà *le bon petit Philippe*. Il perdit sa mère fort jeune ; mais la bonté de son caractère, ses manières aimables, sa nature douce et soumise, lui en firent trouver une autre dans les secondes noces de son père : car sa belle-mère, gagnée par ses caresses, et les marques d'affection, de respect dont il la comblait en toute circonstance, l'aima jusqu'à sa mort comme son véritable fils. Ils croissait ainsi en grâce et en sagesse, comme le petit enfant Jésus ; comme lui, doux et humble de cœur, se montrant si affable, si modeste, si caressant et si officieux, qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer. Il n'avait que huit ou neuf ans lorsqu'il reçut du ciel les marques d'une protection bien éclatante. Ayant fait une chute du haut d'un grenier sur le pavé, et ayant entraîné sur lui une jument chargée de fruits, on ne le trouva ni mort ni froissé sous cet animal, qui semblait l'écraser ; et le petit Philippe reconnut cette faveur comme il le devait, par de fréquentes actions de grâces à Dieu, jugeant qu'il ne lui avait prêté la vie que pour l'employer à son service, ce qu'il fit jusqu'à la fin de ses jours.

Touché des exemples et des discours de plusieurs religieux de la ville de Florence, dont il visitait souvent les maisons, il commençait à étudier leurs vertus et à observer leur genre de vie, lorsque son père l'envoya dans la

1. Qui genti Anglorum a præfato papa et patre nostro missus... scientiam fidei, baptismi sacramentum et cœlestis patriæ notitiam primus attulit. *Concil. Cloveshoviense,* anno 747.

petite ville de Saint-Germain, qui est au pied du Mont-Cassin, dans la terre de Labour, chez un de ses oncles, nommé Romulus, riche marchand, pour y apprendre le négoce. Romulus, qui n'avait point d'enfants, le prit en telle affection, qu'il le destina à être son héritier; mais, dit le biographe, Philippe, qui aspirait à un commerce bien plus considérable, regarda ces favorables dispositions de son oncle comme un piége que lui tendait le démon, pour le retenir dans les engagements du siècle, et, méprisant sa succession, qui était de vingt-deux mille écus d'or, il s'en alla à Rome pour faire ses études. Il était parti un matin, à l'insu de son oncle, sans provisions, sans argent, se remettant de ses besoins à la bonté du Seigneur. Sa confiance ne fut pas vaine ; la charité publique pourvut pendant le voyage à ses nécessités, et, arrivé dans la ville sainte, il rencontra un noble Florentin, nommé Galeotto Caccia, qui lui offrit un généreux asile. Il croyait, il est vrai, ne recevoir chez lui qu'un voyageur ; mais, lorsque Philippe, quelques jours après, s'ouvrit à lui de son dessein, déjà gagné par ses vertus, il lui dit qu'il pouvait garder sa petite chambre, et qu'en outre il le fournirait de pain. Le saint jeune homme, reconnaissant, voulut faire l'éducation des deux fils de son hôte, qui, grâce à ses leçons et à ses exemples, devinrent deux petits anges.

Il passa là deux années dans l'isolement le plus absolu des créatures. Il ne faisait qu'un seul repas par jour, et ce repas consistait à manger du pain sec et à boire de l'eau. Cependant il y joignait parfois des herbes ou quelques olives ; mais, en retour, il lui arrivait assez souvent de passer deux et trois jours sans prendre aucun aliment. Il ne voulut avoir dans son étroite cellule d'autre meuble qu'un lit, encore ne lui servait-il que de siége, car c'était sur la terre qu'il prenait son repos. Ses habits et son linge étaient placés sur une corde, et ses livres sur une planche. Il ne donnait au sommeil que le temps rigoureusement nécessaire, et son réveille-matin était le puissant attrait qu'il sentait pour l'oraison. Cette vie si édifiante, dans un tout jeune homme, ne put longtemps demeurer cachée. On en parla dans toute la ville, et le bruit s'en répandit jusqu'à Florence. Sa sœur Elisabeth, à qui l'on en fit part, répondit : « Cela ne me surprend pas. Dès ses plus jeunes années, je pus conjecturer, en voyant ses vertus, qu'il deviendrait un grand Saint dans la suite ».

Il menait depuis deux ans cette vie cachée aux yeux des hommes, lorsqu'il se sentit divinement attiré à l'étude de la philosophie. En conséquence, il suivit au collége romain les cours successifs des plus habiles maîtres qu'il y eût alors à Rome. Après avoir achevé sa philosophie, il commença ses études théologiques au collége des Augustins, et les progrès qu'il fit dans cette science furent si remarquables qu'il n'eut plus besoin de s'en occuper dans la suite. Il vécut donc du fonds qu'il avait acquis alors, ses devoirs d'état l'empêchant d'y rien ajouter, et cependant il fut toujours regardé comme un des plus savants théologiens de Rome. Jusque dans ses dernières années, il discutait les questions les plus hautes et les plus subtiles, avec autant de facilité et d'érudition que ceux qui consacrent leur vie à l'étude. Il n'avait pas même oublié les controverses les moins importantes, et l'on était étonné de l'entendre rapporter avec exactitude les sentiments des doctes sur ces sortes de questions, et les raisonnements dont ils les appuyaient.

Est-ce donc qu'il faisait parade de sa science ? Non, sans doute, car il était admirable en humilité ; il évitait avec art toutes les conversations où il eût pu laisser paraître quelque science, et à entendre ses phrases courtes,

embarrassées et sans suite, on eût cru qu'il ne savait pas parler, lui qui développait si bien ses pensées, et avec tant d'abondance, lorsqu'il était nécessaire. Beaucoup de personnes, dupes de cet artifice, qu'elles étaient loin de soupçonner, le regardaient comme un ignorant ; mais s'il arrivait qu'elles eussent quelque affaire sérieuse à traiter avec lui, elles changeaient bien vite d'opinion sur son compte. La Somme de saint Thomas était toujours près de lui, et il la consultait au besoin. Ce grand Saint, pour le dire en passant, était, à son avis, le théologien par excellence, et dans les controverses il se rangeait volontiers à son sentiment. Avec la Somme, il possédait encore la Bible. C'étaient les deux seuls ouvrages qu'il avait gardés, lorsqu'à la fin de ses études il avait vendu tous ses livres pour en distribuer le prix aux pauvres.

Etant doué d'un esprit aussi souple que profond, aussi gracieux que solide, il s'était appliqué à la poésie dans ses jeunes années, et avait fait beaucoup de vers latins et italiens ; mais, sur ses vieux jours, il les brûla, ainsi que tous ses autres écrits, par aversion pour les louanges humaines [1].

Sa vertu le rendit encore plus recommandable que sa science. Au collége, il eut toujours soin d'éviter ce qui pouvait blesser la pudeur et la modestie, ces deux aimables vertus qui font l'ornement de la jeunesse ; aussi, la fleur de sa virginité ne fut point flétrie par le vent des passions. Il conserva jusqu'à sa mort une pureté angélique, qui rejaillissait jusque sur son visage, et l'illuminait d'une splendeur céleste [2]. Et pourtant ses condisciples lui suscitaient tous les jours de nouvelles tentations sur cette matière ; ils employaient même quelquefois les moyens les plus honteux, mais aussi les plus séduisants, comme d'envoyer secrètement dans sa chambre des filles prostituées : mais elles ne purent jamais le corrompre ; il sortait victorieux de tous les combats, par la prière, les larmes et la confiance en Dieu. On rapporte particulièrement qu'un jour il résista avec tant de constance à la passion d'une de ces misérables, qui l'avait fait venir sous prétexte qu'elle était malade, que, dans sa confusion et les transports de sa colère, elle lui lança une escabelle à la tête. Pour récompense d'une si glorieuse victoire, il reçut du ciel cette grâce extraordinaire, que, les trente années qu'il vécut depuis, il ne ressentit jamais aucun mouvement de la chair, pas même pendant le sommeil.

Des études de l'école, il passa à celles du cabinet, où il acquit une connaissance profonde des saintes Ecritures, des anciens Pères et des canons de l'Eglise ; de sorte que, comme il avait l'esprit naturellement fort juste et très-solide, avec un talent merveilleux pour s'énoncer nettement et disputer avec méthode, on peut dire que la cause des vérités de la religion ne s'était point trouvée depuis longtemps en de meilleures mains. Mais pendant qu'il ornait son esprit de toutes les connaissances qui regardent la religion, il mortifiait sa chair, et n'oubliait pas de réduire, comme l'Apôtre,

1. Quelques sonnets écrits de la main même de Philippe ont été sauvés et sont conservés précieusement à Rome par les Pères de l'Oratoire à Sainte-Marie *in Vallicella,* que l'on appelle communément Chiesa-Nuova. On nous saura peut-être gré de citer deux strophes de l'un de ces sonnets dans lequel le Saint se désole de ne pouvoir assez aimer Dieu :

Ride la terra, e 'l cielo, e l' ora, e i rami,
Stan queti i venti, e son tranquille l' onde,
E 'l sol mai si lucente non apparse,

Cantan gli augei : Chi dunque è che non ami,
E non giojsca ? — Io sol, che non risponde
La gioja alle mie forze inferme e scarse.

O doux sourire de la terre, du ciel, de la brise et du feuillage des arbres ! paisibles sont les vents, tranquilles les ondes ; jamais le soleil ne parut si brillant.

Les oiseaux chantent : quel est celui qui n'aime pas et ne se réjouit pas ? — Moi seul ! car la joie ne convient pas à mes forces défaillantes et brisées.

2. Toutes ces expressions, qu'on pourrait prendre pour des métaphores, ne sont que la traduction rigoureuse des termes mêmes de la bulle de canonisation ou des histoires de la vie de saint Philippe.

son corps en servitude, pour le tenir toujours soumis à l'âme. Sa manière de vivre était très-austère ; car il ne mangeait, pour l'ordinaire, qu'une fois le jour, et se contentait souvent de pain et d'eau. S'il ajoutait quelque chose, ce n'était que du fruit ou des légumes mal assaisonnés.

Son oraison était presque continuelle, et, pour s'y donner entièrement, il abandonna ses études, et « prit tout le temps de soupirer à son aise après Dieu, qui était toute la joie de son âme ». C'est dans ce saint exercice qu'il ressentait plus vivement la violence du feu que produisait en lui l'amour divin, et dont on a publié des choses extraordinaires. « Il se trouva un jour tellement embrasé des ardeurs de l'amour, que ces flammes sacrées se répandant impétueusement sur son corps, elles lui dilatèrent, et même, selon quelques-uns, lui rompirent la quatrième et la cinquième côte, pour donner plus d'espace à ces mouvements séraphiques ».

Il ne faisait guère diversion à ces pieux entretiens de son âme avec Dieu qu'en visitant les hôpitaux pour servir les malades, assister et instruire les pauvres. Il rétablit ainsi, par son exemple, cette sainte coutume, que la plupart des serviteurs de Dieu ont pratiquée, d'aller porter des consolations à toutes les douleurs, et du soulagement à toutes les misères dans les maisons de charité, coutume qui, avant cette dévotion de saint Philippe, était extrêmement négligée. Il se passait peu de jours aussi, qu'il ne contentât la dévotion particulière qu'il avait de visiter les sept églises de Rome. Après y avoir répandu son cœur, pendant le jour, au pied des autels, il se retirait, la nuit, au cimetière de Calixte, où il continuait les exercices de sa piété sur les tombeaux des martyrs. Il y avait alors une si douce onction dans ses entretiens avec Jésus-Christ ; ce divin Sauveur parlait de si près à son âme, et l'inondait de si abondantes consolations, que notre Saint était souvent obligé de le prier de diminuer des élans auxquels son cœur ne pouvait plus suffire, et de lui crier avec larmes : *C'est assez, Seigneur, c'est assez !*

Son exemple lui attira, dans la suite, beaucoup de compagnons, qui voulurent se joindre à lui pour faire régulièrement les mêmes stations. Cette dévotion, qui se pratiquait avec beaucoup d'ordre et de modestie, édifia toute la ville, et ce fut un des moyens dont saint Philippe se servit avec le plus de succès pour retirer beaucoup de jeunes gens de leurs habitudes déréglées, et les porter ensuite à la véritable piété : car il faut remarquer que ce violent amour qu'il avait pour Dieu produisait, entre autres effets, dans son cœur, un désir ardent de voir tous les pécheurs retourner à lui par une véritable conversion, et se réunir avec les justes pour lui rendre un culte de justice et de vérité dans l'union d'un parfait amour.

Dans le dessein de gagner des âmes à Jésus-Christ, il renonça au repos de sa chère solitude, et parut plus souvent en public ; ce qui donna lieu à une infinité de personnes de vérifier par elles-mêmes les choses merveilleuses que la renommée avait répandues de lui par la ville. Il n'y avait point de jour qu'on ne le trouvât dans quelque lieu d'assemblée, au change, dans les colléges, dans les places et dans les halles même, pour y exhorter tout le monde à la vertu.

Philippe aimait surtout les jeunes gens. Il eût voulu les mettre en garde contre les séductions de leur âge, conserver à leur vertu toute sa fraîcheur, et les persuader de la vérité de ces paroles du prophète : « Bienheureux l'homme qui porte le joug du Seigneur depuis son adolescence ». Il les attendait au sortir des écoles, se mêlait à leurs rangs et conversait avec eux ; il les abordait sur les places publiques, il les cherchait jusque dans les magasins et les comptoirs. « Oh ! mes frères », leur disait-il, « quand

commencerons-nous à faire le bien ? » Il y avait dans sa voix et dans ses manières tant d'attraits, que plusieurs, cédant à l'irrésistible ascendant que Philippe exerçait sur eux, renonçaient aux frivolités du monde et se consacraient sans partage au Seigneur. Dieu bénit de telle sorte une charité si agissante, que l'on vit un changement considérable dans tous les lieux qu'il fréquentait. On n'y voyait plus de querelles ; on n'y entendait plus de blasphèmes, de paroles obscènes, injurieuses, ni de mensonges. Plusieurs, non contents de quitter le péché et l'habitude vicieuse, renonçaient entièrement au siècle ; plusieurs aussi devenaient d'excellents ouvriers pour travailler avec lui à la conversion des âmes : et c'est ainsi que cet homme, admirable par la douceur, la persuasion et le feu de la charité, commença cette sainte rénovation sociale par laquelle il régénéra les peuples de l'Italie ; œuvre sublime d'humilité, de patience et de dévouement, qu'il accomplit avant sa mort et que sa congrégation a si glorieusement continuée depuis.

Ce fut alors que, se trouvant assisté par Persiano Rosa, prêtre de la communauté de Saint-Jérôme et son confesseur, il donna commencement à la confrérie de la Très-Sainte-Trinité, en l'église de Saint-Sauveur-del-Campo, pour le soulagement des pauvres du dehors, des pèlerins et des convalescents sortant des hôpitaux, qui n'avaient point d'asile (1548). On admira le bel ordre qu'il y mit, tant pour les exercices de la prière et de l'instruction, que pour les exercices de la charité auxquels on s'engageait. Il était l'âme de ce nouveau corps ; il se trouvait à toutes les fonctions des membres avec une activité surprenante. Comme il embrassait tout l'univers dans son immense charité, son zèle ingénieux lui faisait trouver mille ressources. On le vit bien l'année 1550, qui était celle du grand jubilé, puisqu'il trouva moyen de loger une foule de pèlerins dans des maisons qu'il allait demander chez ses amis et même chez d'autres personnes de la ville. Il leur lavait les pieds, voyant en eux la personne de Jésus-Christ, et les assistait dans tous leurs besoins[1]. Il entretenait même plusieurs familles, que le malheur avait réduites à la dernière misère ; il donnait des dots à de pauvres filles pour les marier selon leur condition.

Mais il avait une sollicitude toute particulière pour les enfants. Il allait souvent par les rues de Rome pour les instruire, les faisait approcher de lui comme autrefois Jésus-Christ dans les campagnes de la Judée, les prenait dans ses bras, les comblait de baisers et de caresses, et leur disait en les quittant, avec un sourire paternel : *Amusez-vous bien, mais n'offensez pas le bon Dieu.* Quant à ceux qui étaient pauvres, il les regardait comme ses enfants de prédilection, les entretenait dans les métiers et même aux études, avec des aumônes qu'il allait lui-même demander chez les riches, et veillait sur eux comme une tendre mère, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge d'avoir une position dans le monde. Il portait aussi des secours aux personnes et

1. Durant le cours de l'année jubilaire de 1550, la Confrérie reçut environ six cents pèlerins par jour. En 1575, elle logea successivement, d'après les registres de l'hospice, cent seize mille personnes. En 1600, elle donna l'hospitalité à deux cent soixante mille étrangers. En 1675, les confrères de la très-sainte Trinité logèrent et nourrirent plus de deux cent quatre-vingt-six mille pèlerins, et en même temps secoururent plus de trente-neuf mille convalescents. La Confrérie de la Trinité établie à Rome pour recevoir et soigner les pèlerins, continue de nos jours l'œuvre de miséricorde pour laquelle saint Philippe de Néri l'a instituée. Dans les vastes réfectoires, on peut servir à la fois neuf cent quarante-quatre convives. Afin de rappeler le bienfaiteur à tous ceux qui profitent de ses bienfaits, on a élevé, dans le grand réfectoire où les pèlerins se rassemblent pour recevoir leur nourriture, le buste en bronze de saint Philippe de Néri, avec cette inscription au dessous : *Sancto Philippo Nerio, cujus consilio et opera archiconfrat. Sanctiss. Trinitatis instituta est.* « A saint Philippe de Néri, par le conseil et l'œuvre duquel l'archiconfrérie de la très-sainte Trinité a été instituée ». Dans le même hospice, on lit sous un autre portrait du Saint cette autre inscription : *Protege vineam istam quam plantavit dextera tua.* « Protégez cette vigne que votre droite a plantée ».

aux maisons religieuses qui étaient dans le besoin; il semblait que son cœur fût une source intarissable d'où le Seigneur faisait couler dans son Eglise toutes les œuvres de miséricorde. Aussi appelait-on déjà saint Philippe *le père des âmes et des corps*. Notre-Seigneur honora toutes ses vertus par une foule de miracles. Une nuit qu'il portait quelque assistance à une pauvre famille, il tomba dans une fosse et en fut retiré par son bon ange. Une autre fois, ce bienheureux esprit lui demanda l'aumône sous la figure d'un pauvre, et prit plaisir à lui voir vider sa bourse pour soulager sa misère apparente.

Malgré ces bonnes œuvres, cette science profonde et cette vertu merveilleuse dont saint Philippe laissait partout où il passait des preuves éclatantes, il n'était encore que simple laïque. Il avait du sacerdoce une trop haute idée pour que son humilité lui permît d'y prétendre; en quoi il doit servir de grand exemple aux téméraires qui, loin de trembler à la seule pensée de ce fardeau redoutable, l'ambitionnent comme un moyen d'arriver à une honnête aisance et à quelque considération dans le monde.

Lorsqu'il eut trente-six ans, son confesseur lui ordonna, au nom de Dieu, d'entrer dans les ordres. Il fallut obéir, et d'une manière si prompte, que, de nos jours, cette promptitude passerait pour une précipitation; mais les interstices n'existaient pas avant le concile de Trente. On lui fit recevoir la tonsure, les ordres mineurs et le sous-diaconat dans le mois de mars de l'an 1551, le diaconat le samedi saint, c'est-à-dire le 29 du même mois, et la prêtrise le vingt-troisième jour de mai de la même année. Autant il avait eu de répugnance à recevoir le caractère sacerdotal, autant il mit de zèle et d'empressement à en exercer toutes les fonctions. Il ne passait pas un seul jour sans dire la messe, à moins qu'il ne fût malade, et alors même il ne renonçait pas au bonheur de communier. Avec quelle sainte joie, avec quels transports d'amour il s'approchait de cet auguste Sacrement! Lorsqu'il célébrait, sa dévotion était si tendre, si vive, qu'en touchant simplement le calice où il devait consacrer, il était inondé de célestes consolations qui rejaillissaient sur son corps et le faisaient resplendir d'une lumière mystérieuse. A l'élévation surtout, son esprit entrait en de tels ravissements, qu'il ne pouvait presque point abaisser les bras et qu'il se sentait comme soulevé de terre par une force invisible.

Peu de temps après son ordination, il entra, sur l'avis de son confesseur, dans la communauté des prêtres libres de Saint-Jérôme, qu'on appelait de la Charité [1], et il y fut employé à entendre les confessions des pénitents. Il semblait qu'il ne manquât plus à sa charité que ce moyen d'attirer les âmes à Dieu, ce qu'il fit en leur inspirant l'horreur du péché et l'amour de la vertu.

A cette époque, la fervente dévotion des âges de foi avait fait place, chez la plupart des fidèles, à une déplorable tiédeur. Beaucoup de chrétiens se contentaient de se confesser une fois chaque année et de communier aux fêtes de Pâques. Philippe vit dans cette tiédeur la cause de la perte d'un grand nombre d'âmes. Il déploya une pieuse activité pour décider les fidèles à fréquenter les Sacrements et les exercices de piété, et par-dessus tout la confession. Sa chambre était ouverte à toutes les personnes qui voulaient

1. Dans l'église de San-Girolamo della Carità, on lit une inscription qui rappelle toutes les gloires sacrées de ce temple illustre, depuis l'époque des Martyrs jusqu'à celle des Saints qui consolèrent l'Eglise, lorsque les faux réformateurs déchirèrent sa robe sans couture. « Ce temple très-célèbre », dit l'inscription, « fut autrefois la demeure de sainte Paule, matrone romaine, et l'asile du grand docteur de l'Eglise, saint Jérôme. Plus tard, saint Philippe de Néri y habita longtemps. Sous le maître-autel, érigé en l'honneur du saint docteur, se trouvent les corps des saints Primitivus et Vitalis, et les reliques de plus de deux cents Martyrs y reposent ».

se mettre sous sa conduite ; on y entrait la nuit comme le jour, lors même qu'il était en prières ; il les recevait tous avec bonté et leur enseignait par des entretiens familiers la science du salut et les maximes de l'Evangile. C'est ainsi qu'il assembla des disciples et qu'il forma de bons ouvriers pour la vigne du Seigneur, parmi lesquels il faut surtout remarquer : Henri Pietra, qui depuis donna de grands développements à la congrégation des Clercs de la Doctrine chrétienne; Jean Mauzoli, qui renonça courageusement à de grandes richesses, pour acquérir les biens éternels; Thésée Raspa, qui mourut saintement dans la Congrégation de l'Oratoire; François-Marie Tarugi, Jean-Baptiste Modi et Antoine Fucius.

Il serait difficile de compter tous ceux à qui Philippe, encore laïque, fit embrasser les conseils évangéliques. Les monastères des divers Ordres se peuplaient incessamment des nouvelles recrues qu'il leur envoyait. C'est pourquoi saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, l'appelait agréablement Philippe *la Cloche*, et voici comment il expliquait sa pensée : « De même », disait-il, « qu'une cloche de paroisse appelle tout le monde à l'église et reste dans sa tour, ainsi cet homme apostolique fait entrer les autres en religion, et demeure dans le siècle ». Ce grand Saint le pressa plusieurs fois d'entrer dans sa compagnie, mais inutilement. Ce n'était pas faute de vénération pour le saint fondateur, et d'estime pour son Ordre, mais sa vocation, à lui, était de faire des religieux et non de le devenir. Quand il en eut une fois convaincu son illustre ami, celui-ci cessa ses instances.

Philippe savait que la plupart des hommes conservent jusqu'au tombeau les habitudes vicieuses qu'ils ont contractées pendant leur jeunesse. Aussi, quoiqu'il fût très-appliqué à retirer du mal tous les pécheurs dont il connaissait le malheureux état, quels que fussent leur âge et leur condition, il déploya cependant un zèle tout spécial, plus fructueux encore et plus admirable, pour convertir les jeunes gens et les faire persévérer dans le bien. Il inventa mille moyens ingénieux pour les préserver de toute action qui aurait offensé Dieu, et pour insinuer dans leurs cœurs le désir de la vertu. Dans sa vieillesse, quoique l'excès de ses fatigues eût presque épuisé les forces de son corps, le saint homme ne cessait pas de passer dans les rues de Rome, entouré d'un cortége de jeunes gens, conversant avec eux, selon leurs diverses professions, les exhortant à s'aimer les uns les autres et recevant d'eux de nombreux témoignages d'affection et de respect. Souvent il interrompait sa prière pour aller se promener, jouer, courir avec les jeunes gens, et il gagnait leurs âmes par cette condescendance, et, si je puis dire, par cette camaraderie, toujours prudente, du reste, autant qu'aimable. D'autres fois, il conduisait les jeunes gens sur une plaine, et là, les faisait jouer ensemble à divers jeux de course et d'adresse, tels que le jeu de paume. Ordinairement, il mettait lui-même le jeu en train, puis se retirait sous un arbre ou sur un petit tertre pour lire ou pour méditer quelques traits de la Passion ; car il portait toujours avec lui un petit livre qui ne contenait que le récit de la Passion du Sauveur, selon les quatre évangélistes. Dès qu'il avait lu quelques lignes, il ne pouvait poursuivre, mais demeurait immobile, absorbé dans la contemplation.

Lorsqu'un de ses jeunes gens cessait de fréquenter l'Oratoire et ne venait plus se confesser, la tendre charité de Philippe le poussait à mettre aussitôt tout en œuvre pour ramener l'enfant prodigue auprès du bon père qu'il avait abandonné.

Rien n'était plus connu à Rome, surtout parmi les religieux, que le don

merveilleux que saint Philippe avait reçu du ciel, pour exciter dans le cœur des jeunes gens l'amour de la vertu et le désir de la perfection. Le Père supérieur des Dominicains du couvent de la Minerve lui confia souvent ses novices, avec la permission de les conduire où il voudrait pour leur récréation, pensant bien qu'ils retireraient un grand fruit de sa conversation toute céleste. Son espérance fut pleinement réalisée. Souvent le Saint leur fit faire le pèlerinage des sept églises, surtout durant le temps du carnaval : alors ils recevaient tous la sainte communion, et disaient que c'était là leur meilleure réjouissance. D'autres fois, il les conduisait dans quelque site agréable; ils y passaient tout le jour et dînaient ensemble sur le gazon. Le saint vieillard prenait un grand plaisir à les voir manger et à être témoin de leur joie. Il avait coutume de leur dire : « Mangez et soyez gais, mes enfants; n'ayez là-dessus aucun scrupule, car rien ne me réjouit plus que de vous voir joyeux; votre bon appétit me nourrit ». Lorsque leur repas était achevé, il les faisait asseoir en cercle autour de lui, sur l'herbe ou sur des rochers, et leur donnait de précieux conseils.

Comment décrire la patience de saint Philippe au milieu de ses jeunes gens, et tout ce qu'il supportait dans l'espoir de les tenir éloignés du mal? Rassemblés dans sa chambre, ils faisaient tout le bruit et tout le tapage qu'ils voulaient, sans que le Saint leur adressât le plus léger reproche. Un gentilhomme romain, qui venait souvent visiter le Saint, fut surpris du bruit que faisaient les jeunes gens ; il demanda à saint Philippe comment il pouvait le supporter. « Pourvu qu'ils ne commettent aucun péché », lui répondit-il, « ils peuvent bien couper du bois sur mon dos, si cela leur fait plaisir ».

En ce temps-là, on ne parlait à Rome que des conquêtes faites dans les Indes par saint François Xavier et ses compagnons. Philippe se procura des lettres de ces hommes apostoliques, et les fit lire dans les réunions spirituelles qui se tenaient dans sa chambre. Il est facile de concevoir l'effet qu'elles durent produire sur une âme aussi fervente que celle du saint homme. « Quel dommage », dit-il à ses disciples, « qu'il y ait si peu d'ouvriers pour recueillir une semblable moisson! Pourquoi n'irions-nous pas, nous autres, à leur aide ? » Son zèle se communiqua à quelques-uns de ses auditeurs. Ces courageux chrétiens, au nombre de vingt, dirent à leur maître qu'ils étaient déterminés à le suivre aux Indes, pour y travailler à la conversion des infidèles, et répandre leur sang pour la foi, si Dieu les jugeait dignes d'une semblable faveur. Philippe, transporté de joie, fit élever au sacerdoce ceux qui en étaient capables ; et tous se préparèrent à leur prochain départ.

Mais, tandis qu'il méditait sur ce dessein et qu'il priait Notre-Seigneur de l'éclairer, il lui fut dit par une voix intérieure de consulter, à ce sujet, le prieur des Trois-Fontaines, qui était un homme de très-sainte vie, de l'Ordre de Cîteaux. Le Père Augustin Ghettino (c'était son nom), après en avoir lui-même reçu avis du ciel par saint Jean l'évangéliste, qui lui apparut, lui fit réponse : Que Dieu ne le voulait point aux Indes, mais à Rome, où il n'y avait que trop d'infidèles à convertir. Saint Jean-Baptiste vint, dans une vision, dire la même chose à Philippe lui-même. Notre Saint reçut aussi en message deux âmes bienheureuses qui lui apportèrent ces paroles de la part de Notre-Seigneur : *Philippe, la volonté de Dieu est que tu vives dans cette ville comme dans un désert.* Il obéit à ces ordres et résolut de consacrer le reste de ses jours à la seule ville de Rome, où, jusqu'à son dernier soupir, il répandit tant de bienfaits de toute sorte, et où les effets de son zèle furent si nom-

breux et si utiles à la société, qu'il est incroyable quelle vénération les peuples ont encore aujourd'hui pour sa mémoire.

Il a retiré un grand nombre de pécheurs de l'abîme de leurs crimes, et en a même fait entrer plusieurs en religion, pour y faire une plus grande pénitence. Il a rappelé quantité d'hérétiques au sein de l'Eglise, et converti même un assez grand nombre de Juifs. L'histoire nous a conservé les noms de trois, plus obstinés que tous les autres, lesquels, après avoir longtemps résisté à ses remontrances, se présentèrent d'eux-mêmes à lui, un jour qu'il venait de dire la messe pour eux. Clément VIII, ayant appris leur conversion miraculeuse, voulut les baptiser lui-même dans l'église de Saint-Jean-de-la-Croix, et donna son nom au plus jeune, qui s'appela Clément. Le plus vieux fut nommé Alexandre, et l'autre Augustin.

Il y avait un nombre presque infini de monde à ses sermons : mais il n'y en avait guère moins qui l'allaient consulter en particulier. Il était toujours prêt à les recevoir, sans qu'aucune occupation pût l'en empêcher ; sur quoi il disait ces mots célèbres, dont plusieurs grands Saints se sont fait depuis une maxime : « Qu'il ne pouvait rien arriver de plus agréable à une âme qui aime bien Dieu, que de laisser Dieu pour Dieu ». Il avait une charité extrême pour les malades, et surtout pour ceux qui étaient à l'extrémité : souvent, en les visitant, il leur donnait des consolations intérieures qui délivraient leurs âmes de toutes les tentations que l'ennemi des hommes leur avait suscitées. On rapporte qu'étant un jour dans la chambre d'un agonisant, lorsqu'il dit ces paroles : *Quis est hic*, qui est ici ? les démons en furent si effrayés, qu'on les entendit sensiblement prendre la fuite. Quelquefois, il obtenait de Dieu, par ses prières, la santé de leurs corps aussi bien que celle de leurs âmes ; il ne serait pas difficile d'en produire plusieurs exemples, puisque la bulle de sa canonisation et les histoires de sa vie en sont remplies. C'est assez néanmoins de remarquer ici que le pape Clément VIII, d'heureuse mémoire, ayant fait venir ce saint prêtre en sa chambre, dans une violente douleur de goutte qui le tourmentait horriblement, il n'eut pas plus tôt été touché de ses mains, qu'il en fut délivré.

Voyant l'avidité que les peuples avaient pour venir entendre la parole de Dieu, surtout vers la fin du jour, il institua une prière publique à laquelle ils pussent assister avant de s'en retourner. Pour cet effet, il fit élever un *oratoire* dans le lieu même des instructions. Dieu regarda avec tant de complaisance ce pieux établissement, et lui accorda de telles bénédictions, que l'on ne parlait plus dans Rome de rien tant que d'aller, vers le coucher du soleil, à l'Oratoire de Philippe de Néri.

Un autre moyen, imaginé par saint Philippe, pour rendre la piété attrayante et montrer qu'elle a aussi ses délassements et ses douceurs, fut l'emploi de la musique dans les exercices de l'Oratoire.

Le plus grand compositeur du XV[e] siècle, celui dont le génie a élevé la musique religieuse à son plus haut degré de perfection, Palestrina, se fit disciple de saint Philippe et l'aida puissamment à procurer aux confrères de l'Oratoire, le pieux agrément des cantiques spirituels. Palestrina mit en musique plusieurs cantiques et plusieurs hymnes, chantés par les associés de l'Oratoire. Les archives des Pères oratoriens de Sainte-Marie *in Vallicella* conservent précieusement divers motets inédits de cet illustre compositeur. Grâce à saint Philippe, qu'il aimait comme un père, Palestrina, tout en s'acquérant une gloire immortelle, fit de grands progrès dans la piété. Il mourut saintement, soutenu, à son heure dernière, par celui qui lui avait appris à sanctifier son génie. Atteint d'une pleurésie qui devait défier les

ressources de la science, il fit appeler saint Philippe, qui accourut avec sa charité ordinaire, écouta sa dernière confession et le disposa à recevoir le saint Viatique. Le 2 février 1594, jour de la fête de la Purification de la sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il avait publié peu auparavant plusieurs hymnes en musique, il fut exhorté par saint Philippe à désirer d'aller jouir dans le ciel de la fête célébrée à la gloire de la Mère de Dieu. Recueillant ses forces épuisées, Palestrina répondit : « Oui, je désire ardemment d'aller au ciel, et je prie Marie, mon avocate, de m'obtenir de son divin Fils un si grand bonheur ». Dès qu'il eut prononcé ces paroles, il expira.

Plusieurs ecclésiastiques, animés d'une sainte émulation par l'exemple de ses disciples, demandèrent depuis à en augmenter le nombre et à être employés sous lui aux instructions, aux conférences et à la prière. Le bienheureux Saint les conduisait avec tant de douceur, qu'il en faisait ce qu'il voulait. Pour introduire parmi eux une forme d'assemblée, et les unir par quelques liens spirituels, il leur prescrivit des règlements et quelques exercices, qu'ils « reçurent volontiers et qu'ils observèrent exactement ».

Le grand Baronius, qui fut un de ses disciples et de ses enfants spirituels, remarque, au premier tome de ses « Annales sur l'an cinquante-deuxième, que ces règlements sont parfaitement conformes à ceux que l'apôtre saint Paul donne aux premiers chrétiens de Corinthe ».

Ces saints prêtres employaient le matin à faire l'office divin dans l'église des confrères de la nation florentine, qui l'avaient eux-mêmes offerte à saint Philippe. Après midi, ils venaient dans celle de Saint-Jérôme, où, tous les jours, excepté le samedi, il y en avait quatre qui étaient destinés à faire de petits sermons au peuple sur la doctrine chrétienne, la réformation des mœurs et les exemples des Saints. Saint Philippe ne manquait pas de s'y trouver pour écouter tous les autres, et à la fin du discours, il interrogeait les assistants par manière de conférence spirituelle, et concluait toujours par quelques réflexions qui les portaient à l'amour de Dieu, au mépris du monde et à la pratique de la vertu. C'est par ces petits commencements qu'il donna naissance à la célèbre congrégation de l'Oratoire, dont les premières colonnes furent Jean-François Bourdin, depuis archevêque d'Avignon ; Alexandre Fideli ; et cet homme incomparable dont nous avons déjà parlé, nous voulons dire l'éminentissime cardinal Baronius, qui, à la sollicitation de saint Philippe, entreprit ces Annales ecclésiastiques, dont le mérite est si excellent, que tous les siècles qui suivront ne seront pas trop longs pour les louer dignement. Ce grand cardinal disait lui-même que c'était à son saint fondateur qu'il était redevable non-seulement du dessein, mais aussi du progrès et de l'heureux succès de cet ouvrage, et qu'il méritait mieux que lui d'en être appelé l'auteur.

La congrégation dont nous parlons fut confirmée, l'an 1575, par le pape Grégoire XIII, qui, bien informé du mérite de saint Philippe et des grands fruits que l'on pouvait espérer de sa compagnie, lui donna encore l'église de Sainte-Marie, de Vallicella ou de Saint-Grégoire, qui tombait en ruine. On la rebâtit de fond en comble ; et le cardinal Alexandre de Médicis, archevêque de Florence, qui fut depuis élevé au souverain Pontificat, sous le nom de Léon XI, y célébra la première messe.

Voilà de quelle manière ce grand serviteur de Dieu a institué cette illustre communauté.

Voyons les beaux exemples de vertu qu'il a donnés à ses enfants ; nous les tirerons du procès de sa canonisation. Il brûlait d'un si grand amour pour Dieu, que cette divine flamme, comme nous l'avons déjà dit, rejaillissait

jusque sur son corps, particulièrement durant la prière, et l'on voyait sortir de tout son visage, et surtout de ses yeux, comme des étincelles de feu, qui marquaient assez le brasier dont son cœur était consumé ; on l'entendait souvent commencer ces paroles de l'Apôtre : *Cupio dissolvi et esse cum Christo*, « je désire la dissolution de mon corps, et d'être uni à Jésus-Christ » ; mais son humilité ne lui permettant pas de parler en saint Paul, il s'arrêtait tout court et ne disait que ce premier mot *Cupio*.

Cet amour était principalement si ardent et si fort, quand il disait la sainte messe, que, dans les frémissements qu'il lui donnait, il faisait trembler le marchepied de l'autel. Il avait excellemment le don des larmes, et il en versait en si grande abondance, quand il méditait sur la passion de Notre-Seigneur ou sur l'ingratitude des pécheurs, que c'est un miracle s'il n'a point perdu la vue à force de pleurer ; et de là on peut juger, d'un côté, quelle haute idée il s'était formée de la majesté de Dieu, et de l'autre, le bas sentiment qu'il avait de lui-même. Il était bien humble, en effet, puisqu'il protestait, comme saint François, qu'il était le plus grand de tous les pécheurs, et dans cette pensée il faisait tous les jours à Dieu cette prière : « Seigneur, donnez-vous de garde de moi, parce que je vous trahirai aujourd'hui, et que je commettrai tous les péchés du monde si vous ne m'en préservez par votre sainte grâce ».

Un jour qu'il était malade à l'extrémité, ses enfants le supplièrent de demander à Dieu sa guérison, et de s'offrir à le servir plus longtemps sur la terre, s'il était encore nécessaire à son peuple, comme saint Martin avait fait. Il leur répondit : « Je ne suis pas saint Martin, je n'ai jamais approché de son mérite. S'il entrait en mon esprit que je vous fusse nécessaire, je me croirais entièrement perdu ».

Il ne faut pas s'étonner, après cela, s'il a toujours fui les dignités et les honneurs ecclésiastiques, si on ne lui a jamais pu faire accepter ni bénéfices ni pensions, et s'il a refusé constamment, non-seulement des évêchés, mais aussi le cardinalat, qui lui fut offert par les papes Grégoire XIII et Clément VIII. Ce fut même par un commandement formel, et en vertu de l'obéissance qu'il devait au Saint-Siége, qu'on parvint à le faire acquiescer à son élection de supérieur général de la nouvelle congrégation qu'il avait fondée ; et il n'eut jamais de repos qu'il ne s'en fût fait décharger deux ans avant sa mort, afin de vivre au moins ce peu de temps dans l'obéissance, sous la conduite du grand Baronius, qui lui succéda.

Cette prodigieuse humilité était accompagnée d'une constance et d'une fermeté inébranlables dans les persécutions qu'on lui fit, et qu'on fait ordinairement à tous les Saints. Il fut un jour accusé, devant le tribunal du vice-gérant de Rome, de tenir des assemblées dangereuses, de semer des nouveautés parmi le peuple, et de souffrir des discours impertinents dans les sermons et les conférences publiques de ses disciples. Ce prélat, ainsi prévenu contre lui, le fit venir à son tribunal et le traita fort durement : il lui interdit même le confessionnal pour quinze jours et lui défendit de monter en chaire sans son expresse permission. Philippe reçut cette confusion d'un visage joyeux et sans se justifier, et dit humblement qu'il était prêt à obéir à tout ce qu'on lui ordonnerait et qu'il n'avait jamais eu d'autre dessein que de procurer la gloire de Dieu et le salut des hommes. D'autres personnes, même de sa congrégation, ayant trop légèrement ajouté foi à de faux rapports qu'on avait faits de lui, il les laissa dans cette pensée, ne croyant pas qu'on pût avoir assez mauvaise idée de sa personne, et se persuadant que ces calomnies étaient comme autant de leçons que Dieu lui faisait,

pour lui apprendre à s'humilier. Ce qui est encore plus admirable, c'est qu'il excusait toujours, autant qu'il lui était possible, les auteurs de ces calomnies; particulièrement lorsqu'il parlait avec ceux qui en étaient scandalisés. Enfin, il priait Dieu pour eux et lui demandait pardon de l'offense qu'ils pouvaient y avoir commise.

Sa patience n'a pas moins paru dans les maladies. Il en avait de grandes tous les ans, et l'on a remarqué qu'il reçut jusqu'à quatre fois l'Extrême-Onction. Mais, quelque grandes que fussent ses douleurs, jamais on ne l'entendit dire un seul mot de plainte ; au contraire, on voyait toujours la joie paraître sur son visage, et la douceur était tellement répandue sur ses lèvres, que c'était une grande satisfaction d'être avec lui. Quand il guérissait, c'était plutôt par miracle que par remèdes; ce qui ne doit pas surprendre, puisque, au rapport des médecins, ce qu'il prenait d'aliment dans la meilleure santé était si modique, qu'il n'était pas naturellement capable de sustenter son corps. On croit donc qu'il n'a vécu si longtemps que par la force qu'il recevait de la sainte Eucharistie. Enfin, pour achever le tableau de ses vertus, nous nous servirons des termes du pape Urbain VIII, qui dit que « ce grand serviteur de Dieu excella tellement en la mortification chrétienne, qu'il s'y est rendu un maître parfait ». En effet, il l'a portée jusqu'à ce point, qu'il renonçait même quelquefois aux lumières de sa raison, pour s'abandonner plus parfaitement à la conduite de Jésus-Christ, et qu'il fit des actions extérieures qui paraissaient peu judicieuses, afin de passer pour faible et léger dans la pensée des hommes du monde.

Mais, comme la gloire est la récompense de l'humilité, il était d'autant plus honoré qu'il cherchait avec plus d'empressement les humiliations et les mépris. Saint Charles Borromée avait tant d'estime et de vénération pour lui, que, toutes les fois qu'il le rencontrait, il se prosternait devant lui et le suppliait de lui permettre de lui baiser les mains. Saint Ignace de Loyola ne faisait pas moins de cas de sa sainteté : et l'on a vu souvent ces deux illustres fondateurs se regarder sans se rien dire, dans l'admiration où ils étaient naturellement de la vertu qu'ils reconnaissaient l'un dans l'autre.

Que dirons-nous de l'étroite amitié qui régnait entre lui et le bienheureux Félix de Cantalice ? Ils ne se rencontraient jamais sans se saluer avec affection, mais d'une façon bien nouvelle : car ce n'était qu'en se témoignant le désir qu'ils avaient de se voir l'un l'autre endurer les fouets, les roues, les chevalets et toutes sortes d'autres tourments pour l'honneur de Jésus-Christ, et souvent ils demeuraient tous deux bien du temps sans parler, comme saisis et transportés de joie.

Enfin, nous ne pouvons omettre que les papes mêmes, Paul et Pie IV, Pie et Sixte V, Grégoire XIII, Grégoire XIV et Clément VIII, l'ont toujours respecté comme un grand Saint. Clément VIII, sous le pontificat duquel il vivait, ayant éprouvé la vertu divine qui résidait dans les mains de Philippe, les lui baisait publiquement et le proposait comme un parfait modèle de sainteté et un exemple accompli de toutes les vertus.

Mais pourquoi les hommes n'eussent-ils pas respecté saint Philippe, puisque le Dieu du ciel l'honorait de ses plus grandes grâces et de ses faveurs les plus extraordinaires ? Souvent il était ravi en extase, et alors on le voyait élevé de terre et tout environné de lumières. Une nuit de la fête de Noël, Notre-Seigneur se fit voir à lui sur l'autel, sous la forme d'un petit enfant d'une beauté admirable, qui ne faisait que de naître. Quelquefois il apercevait dans la sainte hostie une multitude d'anges et toute la gloire du *paradis*. Il a vu aussi la sainte Vierge soutenir de ses mains le toit de l'église

de Vallicella, qui menaçait ruine, jusqu'à ce qu'il fût hors de péril, et un an avant sa mort, étant dangereusement malade, elle lui apparut encore et le guérit miraculeusement.

Il a vu plusieurs âmes de ses pénitents ou de ses amis s'envoler au ciel, et il entendait en même temps les anges qui en témoignaient leur joie par des cantiques de louange. Il connaissait, par une lumière divine, la beauté de l'intérieur de ceux qui étaient en état de grâce ; les visages de saint Charles Borromée et de saint Ignace lui ont souvent paru tout éclatants de lumière.

Non-seulement Dieu lui a fait la grâce de conserver toujours sa virginité, mais aussi ceux qui avaient le bonheur de le voir se sentaient intérieurement sollicités à la pratique de cette aimable vertu, soit par la modestie et la douceur de ses regards, soit par un agréable parfum qui s'exhalait ordinairement de son corps. Il discernait les personnes chastes d'avec les autres, par la bonne ou la mauvaise odeur qu'elles répandaient, et l'imposition seule de ses mains était un puissant remède pour toutes sortes de tentations contre la pureté.

Il pénétrait aussi les cœurs et avait un grand discernement des esprits, de sorte qu'il distinguait les fausses visions des véritables. C'est pourquoi, bien que le démon lui soit apparu souvent et sous diverses figures, il en a toujours triomphé glorieusement, découvrant aussitôt ses artifices. Avec ce don merveilleux, Dieu lui avait encore accordé celui de prophétie et celui des miracles. Il connaissait les choses absentes comme si elles eussent été présentes. Il a paru en même temps dans plusieurs endroits et à diverses personnes fort éloignées. En effet, quoiqu'il fût dans la maison de Saint-Jérôme, on l'a vu fort souvent dans l'église de Sainte-Marie de Vallicella, dite de Saint-Grégoire.

Un de ses pénitents, qui allait de Rome à Naples, ayant été pris par des corsaires, se jeta dans la mer pour se sauver ; mais, comme les vagues étaient trop violentes et qu'il était près d'être submergé, notre Saint, qu'il invoqua, lui apparut, et, le tirant de l'eau par les cheveux, le transporta en lieu de sûreté. Une autre fois, sans sortir de Rome, il s'entretint avec une bonne religieuse appelée Catherine, au couvent de Prato, de l'Ordre de Saint-Augustin, dans la Toscane.

La bulle de la canonisation dit qu'il a guéri subitement plusieurs malades, les uns par le signe de la croix, d'autres par son attouchement et l'imposition de ses mains sacrées, d'autres par des prières qu'il faisait à Dieu avec une extrême ferveur, d'autres en commandant seulement aux maladies de se retirer, comme il le fit pour une religieuse oblate de Saint-François, qui avait une fièvre continue ; d'autres enfin, en leur appliquant des remèdes tout à fait contraires au mal ; ce qui parut en la personne du grand Baronius, son disciple : car, le voyant accablé d'une si grande faiblesse d'estomac et de tête, qu'il ne pouvait retenir aucun aliment, ni s'appliquer à l'oraison ni à l'étude, il lui fit manger en sa présence un pain entier et un citron, et par ce moyen le remit en parfaite santé. Il l'avait déjà guéri une autre fois d'une maladie mortelle en laquelle il était désespéré des médecins ; car, comme il savait la perte que ferait l'Eglise en perdant un homme d'un si grand mérite, il se mit en prière pour demander à Dieu sa guérison ; et à l'heure même, le pieux malade s'assoupit et le vit en songe faire de grandes instances auprès de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge pour sa santé. Lorsqu'il se réveilla après ce songe, il commençait à se mieux porter ; et, peu de temps après, à l'heure où, selon les médecins, il devait mourir,

il se leva en très-bonne santé et prêt à reprendre ses exercices ordinaires de la prédication, de la confession, de la lecture et de la composition.

Les mouchoirs de saint Philippe et toutes les choses dont il s'était servi opéraient de pareils prodiges. Un linge teint de son sang, guérit sur le champ un ulcère horrible, qui avait résisté dix-huit mois à tous les remèdes. Sa puissance s'étendait même jusque sur la mort, comme on le vit pour Paul Fabricius, de la maison des Massimi. Etant mort sans avoir la consolation de voir saint Philippe, qu'il avait demandé avec instance, il ressuscita à son arrivée, lorsque ce Saint l'appela par son nom. Il se confessa à lui et mourut une seconde fois, ayant mieux aimé monter de suite au ciel que de vivre encore sur la terre, exposé aux occasions du péché et au danger de perdre son âme pour toute une éternité.

Pendant que saint Philippe remplissait ainsi toute la ville de Rome de l'admiration de ses actions miraculeuses, l'heure de sa mort approchait. Elle ne lui fut pas imprévue ; car, outre qu'il s'y préparait tous les jours, il eut une vision dans laquelle il apprit le moment même qu'elle devait arriver. Ce fut le 25 de mai 1595, le jour du très-saint Sacrement, de la manière qui suit : Il offrit de très-grand matin le saint sacrifice de la messe avec de grands transports de joie, une abondance de larmes et une ferveur d'esprit extraordinaires ; il entendit ensuite les confessions de quelques-uns des assistants et les communia de ses mains selon sa coutume ; enfin, comme il achevait ces saints exercices, il lui survint un vomissement de sang auquel on ne put apporter de remède. Cet accident l'obligea de se mettre sur un lit pour attendre son dernier moment. On sait qu'il avait déjà reçu plusieurs fois l'Extrême-Onction, et quelques jours auparavant, Baronius lui avait apporté le saint Viatique. Sur quoi l'on rapporte que, dès qu'il vit le saint Sacrement entrer dans sa chambre, il s'écria, tout faible qu'il était, en versant quantité de larmes : « Voici celui qui fait toute ma joie, voici mon amour et mes délices ; je n'estime rien de si cher ni de si précieux que lui. Donnez, donnez-moi celui que j'aime ; donnez, donnez-le-moi promptement ». Et après l'avoir reçu, il dit : « J'ai reçu chez moi le médecin, me voilà content ».

Tous les religieux qui l'environnaient versaient des larmes ; mais c'étaient moins des larmes de tristesse que des larmes d'amour et de joie, de ce que leur bienheureux Père allait prier pour eux dans le ciel.

Le Père Baronius, qui récitait les prières des agonisants selon la pratique de l'Eglise, l'ayant prié de donner encore une fois sa bénédiction à ses chers enfants agenouillés autour de lui, il ouvrit les yeux, et les ayant levés vers le ciel, il les abaissa aussitôt sur eux avec un regard plein de tendresse, montrant par ce signe qu'il avait obtenu de Dieu la bénédiction qu'ils demandaient ; et ce fut son suprême adieu. Il rendit paisiblement son âme à Notre-Seigneur, qui l'emmena dans la gloire des cieux vers minuit, entre le vingt-cinquième et le vingt-sixième jour de mai, à l'âge de quatre-vingts ans, le quarante-quatrième de son sacerdoce, et le vingtième depuis l'établissement de sa congrégation.

Son corps fut ouvert en présence des médecins et des Pères de la maison, et l'on connut que Dieu lui avait miraculeusement conservé la vie depuis plusieurs années : car on lui trouva deux côtes écartées de leur place naturelle, l'artère qui porte le sang aux poumons vide, et le cœur enflé, desséché en dehors et presque entièrement épuisé ; ce qui était venu, selon toutes les apparences, de ce que l'amour l'avait consumé. Il arriva une chose merveilleuse pendant que l'on fit l'ouverture de son corps ; car, lorsqu'on

le tournait de côté et d'autre, il se couvrait toujours lui-même de ses mains, comme s'il eût été en vie ; et il en avait fait autant la nuit précédente, en présence des Pères, lorsqu'on le lavait : ce qui marque la pureté angélique qu'il a conservée toute sa vie.

On mit le cœur et les entrailles dans la sépulture ordinaire des Pères de la congrégation, et son corps fut exposé dans l'église, où le peuple vint en foule pendant trois jours lui offrir ses marques de vénération ; ensuite, par l'ordre des cardinaux de Florence et Borromée, il fut revêtu de ses habits sacerdotaux, enfermé dans une châsse de bois de noyer, et déposé dans une petite chapelle fermée d'une muraille de brique, comme il l'avait prédit lui-même, bien qu'obscurément et sans qu'on comprît alors ce qu'il voulait dire.

Après sa mort, il apparut aussi à plusieurs personnes, particulièrement à une dame nommée Drusine Fantine, qui, ayant la tête fendue et le corps presque tout brisé par une chute, n'attendait plus que le moment de la mort. Il vint la consoler dans ce malheur et lui rendit une parfaite santé. Il fit la même grâce à Léonard Rouël qui était à l'extrémité, lui disant seulement ces paroles : Mon fils, allez en paix ; et il fut guéri.

Plusieurs autres miracles furent faits à son tombeau, et par l'attouchement des choses dont il s'était servi ou qui lui avaient appartenu : un enfant mort-né, lui ayant été recommandé, reçut la vie à l'heure même, fut baptisé, et vécut vingt et un jours. On peut voir une foule de prodiges semblables dans le procès de sa canonisation, où nous renvoyons le lecteur. Nous ne pouvons néanmoins omettre ces deux-ci, qui peuvent donner beaucoup d'instruction à ceux qui liront ce livre. Un homme appelé Etienne Calcinard, qui portait sur lui par dévotion quelques reliques de saint Philippe, fut tenté par une femme impudique et sollicité au mal : en même temps il sentit ces sacrées reliques qui remuaient sur sa poitrine, et il entendit une voix qui disait : « N'y consens pas, et prends la fuite ». Il obéit aussitôt, et par ce moyen évita le péché. Un autre, nommé Vincent Valois, qui était pressé d'une forte tentation, lisant l'exemple précédent, s'adressa à notre Saint et lui dit : « Pourquoi, mon père, ne recevrai-je pas maintenant de vous la même grâce que celui-là ? » Et à l'heure même il fut entièrement délivré.

Sept ans après sa mort, le corps du Saint fut trouvé tout entier, sans nulle corruption, non pas même en ses entrailles, qui exhalaient au contraire une très-agréable odeur. Il fut transporté avec beaucoup de pompe et de cérémonie dans une riche chapelle de l'église des Oratoriens de Rome, qu'un seigneur florentin de l'illustre famille de Néri lui avait fait bâtir, en reconnaissance de ce qu'il avait obtenu un fils par ses mérites, et que, dix-huit mois après, cet enfant avait encore été retiré des portes de la mort par son assistance. Le culte de saint Philippe est populaire à Rome. Des lampes brûlent constamment devant son tombeau. On montre dans la maison de l'Oratoire la chambre qu'il habita : c'est aujourd'hui une chapelle.

Tant de merveilles arrivées durant la vie et immédiatement après la mort du serviteur de Dieu, donnèrent sujet de commencer bientôt à travailler au procès de sa canonisation. La résolution en fut prise dès le temps du pape Clément VIII, et depuis elle fut poursuivie par Paul V, son successeur, à l'instance d'Henri le Grand, roi de France, qui en écrivit d'autant plus volontiers que ce Bienheureux s'était employé avec ardeur pour sa réconciliation à l'Eglise romaine : enfin la cérémonie en fut faite par le

pape Grégoire XV, à la supplication de Louis XIII et de la reine Marie de Médicis, sa mère, l'an 1622, au mois de mars.

Les traits de la vie de saint Philippe de Néri sur lesquels se sont plus volontiers exercés la palette des peintres et le ciseau des sculpteurs, sont les suivants : 1° Notre-Dame lui apparaît soutenant le toit de sa chapelle qui allait crouler. Nous avons fait allusion à cet événement merveilleux ; 2° en habits sacerdotaux, il célèbre la sainte messe. Cela rappelle l'ardente piété avec laquelle il montait à l'*autel*. 3° Une gravure allemande que nous avons sous les yeux rappelle la rencontre de saint Philippe de Néri et de saint Félix de Cantalice dans les rues de Rome. Le fondateur de l'Oratoire boit sans façon dans la gourde du frère quêteur : d'où l'on peut conclure que c'est là la *caractéristique* la plus populaire du Saint; 4° il est entouré d'enfants et de jeunes gens. On sait l'amour qu'il leur portait. Les Oratoriens ont adopté pour blason l'image de sainte Marie *in Vallicella*, que Baronius fit graver au frontispice de ses *Annales* et du *Martyrologe*.

Une relique de saint Philippe de Néri est conservée précieusement chez les Ursulines d'Amiens.

CONSTITUTIONS DE L'ORATOIRE. — QUELQUES ORATORIENS CÉLÈBRES.

1. Revenons à l'histoire de la Congrégation. Cette sainte assemblée de prêtres n'avait point d'autre but que de se former à l'esprit *ecclésiastique*, à la véritable perfection sacerdotale, et de répandre ensuite sur les fidèles les trésors de grâces qu'elle aurait puisés dans la vie intérieure et l'union à Jésus-Christ : point d'autre règlement que les *maximes de l'Evangile* et les *usages* du saint fondateur. En un mot, ils vivaient de la vie de saint Philippe, qui lui-même vivait de la vie de Jésus-Christ. La charité animait ce grand corps, unissait tous les membres et les guidait dans l'exercice de leurs fonctions.

Ils tinrent leur premier Chapitre en 1587, et élurent leur fondateur supérieur général et perpétuel. Mais il fut arrêté qu'après lui les autres généraux seraient renouvelés tous les trois ans; qu'ils pourraient cependant être continués autant de temps qu'on le jugerait à propos, et eu égard aux mérites des sujets.

Philippe ajouta peu à peu de nouvelles constitutions à celles qu'il avait déjà faites, et posa pour fondement de sa Congrégation qu'on n'y ferait aucun vœu. Ces constitutions furent imprimées à Rome, en 1612.

Cet institut était fondé sur des bases trop solides pour ne pas faire des progrès rapides. Aussi, dès l'année 1686, Taruggi avait formé des établissements à Naples et à Milan, puis, en même temps, à San-Severino, à Zermo et à Palerme. Les Pères de l'Oratoire de Rome, voyant que leur institut se multipliait, loin d'imiter l'exemple des nouvelles Congrégations qui ne cherchent qu'à s'étendre, décrétèrent qu'ils n'auraient jamais de maisons dépendantes de la leur, hors de Rome ; mais afin qu'on ne crût pas qu'ils désapprouvassent les établissements d'Oratoriens semblables à leur institut, ils ajoutèrent au décret, qu'il était néanmoins permis d'envoyer des prêtres pour établir des maisons sur le modèle de l'Oratoire de Rome, à condition qu'ils reviendraient après les avoir fondées; que ces nouvelles maisons ne seraient point annexées à celles de Rome pour faire un seul corps, mais que chaque maison se gouvernerait séparément, en sorte qu'elles seraient des corps indépendants les uns des autres. Mais il y a cependant toujours *unité*, puisque chaque maison, au lieu d'obéir à un général comme dans les autres Ordres et Congrégations, obéit aux *usages*. On fit exception à cette Règle en unissant le nouvel établissement de Lanciano, dans l'Abruzze, aux maisons de Rome, de Naples, et de San-Severino.

Après la mort de saint Philippe, l'institut prit encore de grands accroissements. Galonius, qui écrivait en 1600, assure que, outre les Oratoires de Rome, de Naples, de San-Severino et de Lanciano, qui étaient unis entre eux, il y en avait quatre autres à Lucques, à Zermo, à Palerme et à Camerino, et six qui venaient de s'établir à Zano, à Pavie, à Vienne, à Ferrare, à Thonon en Savoie et à Notre-Dame des Grâces, au diocèse de Fréjus.

Les grands hommes qui sont sortis de l'Oratoire sont nombreux, et, malgré le soin qu'ils ont eu de cacher leurs vertus et leurs talents, ils ont jeté un grand éclat dans l'Eglise.

Nous ne ferons que mentionner ici Bordin, que le pape Clément VIII choisit pour confesseur, et qui fut archevêque d'Avignon; les cardinaux Octave Pallavicini, Nicolas Sfondrate, Léandre Colloredo; et plusieurs prélats, dont un des plus distingués par son éminente vertu a été Jean Juvénal,

ancien évêque de Saluce, un des premiers compagnons de saint Philippe. On pourrait aussi nommer d'illustres écrivains, des hommes célèbres dans les sciences et les arts. Mais nous renvoyons à l'histoire ecclésiastique.

Qu'il nous soit permis seulement de rapporter ici, sur certains Pères de la Congrégation, quelques traits particuliers que la multitude d'événements plus importants a fait négliger aux grands historiens.

II. Le Père Erasme de Bertholo, de la Congrégation de Naples, fut très-habile musicien. Il a laissé un grand nombre de compositions religieuses qui respirent une piété douce et tendre, et où la vivacité de l'expression est unie à un caractère de noblesse inimitable. « Ses mélodies », dit l'historien, « simples et naïves, graves et majestueuses, avaient quelque chose de céleste qui charmait l'oreille et touchait le cœur, jusqu'à faire couler des larmes ». Aussi, dès qu'il se célébrait une fête à l'Oratoire de Naples, on accourait en foule aux offices solennels, pour entendre ces chants qui ravissaient les âmes et les remplissaient de consolation. Il courait même le bruit, parmi les artistes de son temps, que ces harmonies dignes des anges étaient moins l'œuvre du génie que l'effet d'une inspiration céleste.

Atteint de la peste, le pieux artiste mourut en odeur de sainteté, et son âme alla dans le ciel, chanter avec les Bienheureux les louanges de Celui qu'elle avait déjà chanté sur la terre.

III. Le Père Thomas Sommerset naquit d'une très-illustre famille alliée à la famille royale d'Angleterre. Pour conserver sa foi pure et intacte, il s'exila volontairement de sa patrie, à un âge encore tendre. Il vint à Pérouse, où, pendant plusieurs années, il se livra aux études profanes et ecclésiastiques. Après son éducation, il fixa son séjour à Rome, et bientôt fut fait camérier d'honneur par deux Papes, Innocent X et Alexandre VII, puis chanoine de Saint-Pierre.

Attiré par l'odeur des vertus que répandait de jour en jour la Congrégation de Pérouse, avec laquelle il avait eu des rapports très-étroits, il se dépouilla généreusement de toutes ses dignités pour embrasser l'institut dans cette maison. Une profonde humilité et une admirable charité pour les pauvres, dans le sein desquels il versait d'abondantes aumônes, furent ses deux inséparables compagnes. Clément IX, voulant envoyer en Angleterre, pour les affaires de la religion, un digne personnage avec le caractère d'internonce, jeta les yeux sur le Père Sommerset. Il le fit partir avec beaucoup d'honneur et de priviléges pour adoucir sa difficile mission. Là, le pieux internonce ayant été découvert par les hérétiques, il tressaillit de joie et d'amour pour Jésus-Christ, à la pensée qu'il allait répandre son sang pour ce divin Sauveur. Mais le roi Charles II l'obligea à se réfugier en Flandre, en lui donnant tous les moyens pour la traversée. De là, il écrivit une lettre très-affectueuse à ses bien-aimés frères de Pérouse, leur racontant ce qu'il avait fait et souffert pour la foi, et leur manifestant le désir qui le dévorait de retourner enfin dans sa chère Congrégation pour y terminer ses jours. Mais il plut à Dieu d'en disposer autrement. Surpris par une maladie mortelle, il passa à une meilleure vie en la ville de Dunkerque, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

IV. Le Père Léandre Colloredo était d'une famille très-illustre en Bohême, en Suède et en Allemagne. A l'âge de dix-sept ans, il embrassa l'institut de l'Oratoire dans la maison de Rome. Il avait des mœurs angéliques et un zèle ardent pour le salut des âmes. Sa piété et sa science engagèrent Innocent XI à lui donner la pourpre. Colloredo, frappé comme d'un coup terrible et inattendu, se jeta aux genoux du Saint-Père et le supplia de l'exempter d'une telle dignité. Mais il fallut céder au commandement formel du vicaire de Jésus-Christ. En dépouillant ses habits de religieux pour revêtir la pourpre, il tira de son cœur un profond et douloureux soupir, et s'écria : *Hodie exui me tunica lætitiæ;* — « je me suis dépouillé aujourd'hui de la tunique d'allégresse »; il fut élevé plus tard, et toujours contre son gré, à la charge très-honorable de grand pénitencier.

Il serait difficile de peindre la bonté paternelle, les prévenances touchantes avec lesquelles il accueillait les pécheurs repentants, les apostolats revenus à eux-mêmes, les hérétiques détrompés. Une singulière prudence, une force d'âme invincible, une humilité profonde, une héroïque mansuétude, une admirable pauvreté, une pureté virginale, une charité sans bornes, une obéissance aveugle : telles furent les vertus qui brillèrent dans l'illustre cardinal. Voyant les calamités sans nombre qui fondaient sur l'Eglise, et principalement sur les Etats pontificaux, il offrit sa propre vie pour satisfaire la justice de Dieu outragée. Son sacrifice fut accepté : il mourut quelque temps après, comme il l'avait prédit plusieurs fois. Rome ne tarda pas à éprouver le fruit de cette sublime immolation. Aussi le Père Colloredo a toujours été regardé comme un grand Saint. Il annonçait les choses futures, pénétrait le secret des cœurs, et il guérit plusieurs malades pendant sa vie et après sa mort. Son corps resta exposé quatre jours entiers avant d'être mis dans le tombeau ; pendant tout ce temps, on remarqua la même flexibilité, la même souplesse, le même teint que ses membres avaient avant la mort. Deux fioles de son sang, que l'on recueillit longtemps après, à l'époque même où le Père Pucetti, des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, faisait imprimer sa vie, se conservent encore ; ce sang est toujours liquide, rouge et vif, comme s'il jaillissait de ses veines. Telle fut l'estime qu'on avait pour la science et les vertus de ce saint homme, que tous les étrangers qui venaient à Rome voulaient le voir comme une des premières merveilles de cette ville, qui en est remplie. De toute la chrétienté, les évêques avaient recours à lui comme à leur protecteur et au défenseur de leurs droits.

A Vienne, on voyait le portrait du vénérable cardinal, hommage de toute la ville reconnaissante, avec cet éloge tiré de l'Ecclésiaste : *Præcellens in operibus suis.*

Les hérétiques venaient en grand nombre pour le voir et l'entendre. Un d'entre eux ne put s'empêcher de dire un jour, que les avantages de l'Eglise romaine sur toutes les autres religions resplendissaient d'un éclat bien merveilleux dans un tel personnage. En France, en Espagne, en Allemagne, et jusque dans les îles Britanniques son nom était en vénération.

Les célèbres Pères Maurice, Mabillon, Ruinart et Martène en font l'éloge en plusieurs endroits de leurs ouvrages; Mabillon surtout, dans son livre intitulé : *Iter italicum...* Parmi les choses les plus agréables et les plus heureuses qui lui soient arrivées à Rome, il compte l'amitié qu'il contracta avec le Père Colloredo. Il en avait entendu parler à Paris, et il dit avoir voulu lui servir plusieurs fois la messe lorsqu'il n'était encore que simple oratorien.

L'empereur Léopold avait pour lui une grande vénération, ainsi que beaucoup d'autres souverains, une foule d'évêques, enfin d'hommes distingués en tout genre.

Le bienheureux cardinal Barbarigo l'appelait l'héritier de l'esprit de saint François de Sales.

Innocent XI faisait tant de cas de ses lumières, qu'il se soumettait pour ainsi dire à ses conseils, toutes les fois qu'il s'agissait de nommer aux dignités ou de condamner des livres erronés ou scandaleux.

Innocent XII le consultait dans les questions les plus graves et les plus délicates; et enfin Clément XI, lorsqu'il était cardinal, conservait comme relique ce qu'il pouvait avoir du Père Colloredo; et, lorsqu'il fut élevé à la papauté, il le regarda toujours comme la plus forte colonne de son pontificat. En apprenant sa mort, il ne put s'empêcher de verser des larmes abondantes sur une si grande perte. Et comme il ne pouvait plus se servir de ses lumières en ce monde, il voulut, du moins, comme il le déclara lui-même, avoir sa protection dans le ciel, et c'est pourquoi, dans toutes ses difficultés, il recourait à lui et l'invoquait comme un Saint.

V. Le Père Pierre Ottoboni, neveu d'Alexandre VIII, évêque de Sabine, archiprêtre de la patriarcale basilique ibérienne, vice chancelier de la sainte Eglise romaine, secrétaire d'Etat, fut encore choisi par Louis XIV, roi de France, pour être le protecteur du royaume près le Saint-Siége. On l'a, à juste titre, appelé le *Mécène* de son siècle, le *protecteur* des savants : il était fort instruit lui-même, et l'un des meilleurs poëtes de son siècle.

Il tenait dans son palais une académie des plus beaux génies de Rome, donnant aux uns des conseils, aux autres des encouragements, à tous des éloges et des faveurs.

VI. Le Père Taruggi fut un homme d'une éloquence extraordinaire. Aussi Baronius l'appelait-il *dux verbi*, — « Maître homme en paroles ». Par ses discours aussi bien que par ses vertus, il convertit un grand nombre de pécheurs et fit rentrer dans le sein de l'Eglise une foule d'hérétiques. Un grand prédicateur disait « que, pour l'entendre, il ferait bien un mille sur les coudes ».

Il montrait une grande habileté et une grande prudence dans l'administration des affaires les plus importantes de l'Eglise. Le saint pontife Pie V l'associa au cardinal Alexandrin dans la célèbre ambassade qu'il envoya aux princes chrétiens pour les unir contre Sélim II. Grégoire XIII le choisit pour assister à la mort le duc de Clèves, dans le palais pontifical.

Plusieurs princes de l'Europe l'eurent en si singulière estime, qu'ils lui envoyèrent des présents sans qu'il voulût jamais les accepter. Forcé d'obéir au commandement formel du souverain Pontife, il fut sacré archevêque d'Avignon, malgré ses plaintes et ses larmes abondantes. Il supporta de grandes fatigues pour la visite de son diocèse, la réforme des peuples et du clergé, à laquelle il travaillait avec autant de douceur que de fermeté. Les évêques de France eurent pour lui une vénération particulière; ils accouraient tous pour le voir, et l'un d'eux, l'évêque de Verdun, dit à son éloge : *Tam claram virtutis lucem Galliis nostris intulit Taurusius* (Taruggi), *ut episcopi e remotissimis partibus et angulis ad eum ventilarent, tanquam ad ecclesiasticæ disciplinæ normam et ideam spirantem.*

Ce fut à Avignon qu'il forma, avec le Père de Bérulle, le plan de l'Oratoire de France. — Lorsqu'on lui annonça sa promotion au cardinalat, il ne donna aucun signe de joie, et différa même d'ouvrir les lettres pontificales.

Plus tard, ayant été appelé à Rome par le Pape, il se servit de son autorité pour pacifier les duchés de Mantoue et de Parme, et refusa les présents qui lui furent offerts en reconnaissance. Il fut très-estimé par les hommes les plus vénérables de son temps, entre autres par saint Charles Borromée et saint Ignace de Loyola. Il arrivait parfois que l'amour de Dieu devenait si violent dans son cœur, qu'il se sentait comme brûler intérieurement; cet amour qu'il avait pour Dieu rejaillissait sur les pauvres; pour leur faire l'aumône, il vendit à la fin son manteau de pourpre et son anneau épiscopal.

Il eut le don des larmes au point d'en verser d'abondantes dans ses prédications et dans les fonctions sacrées. Il eut aussi le don de prophétie, fut, plusieurs fois, ravi en extase, et guérit beaucoup de malades.

Dans une de ses visites pastorales, deux bandes de brebis, s'étant séparées du reste d'un nombreux troupeau qui paissait dans la campagne, accoururent à sa rencontre et ne le quittèrent point qu'il ne leur eût donné sa bénédiction.

Dans une autre circonstance, se rendant à Marseille, il apaisa une horrible tempête qui allait

submerger le navire, par ces seules paroles : *In nomine Domini obmutesce.* Quant à ses talents et à sa science, voici ce qu'en écrivait Vittorelli : *Vir fuit egregius, ad maxima quoque pertractanda aptus, longo rerum usu, ubertate linguarum sanctarum humanarumque litterarum multiplici eruditione conspicuus ; sermocinandi gratia imprimis elegans, et magnæ doctrinæ atque in dictis suis non minus sententiarum gravitate quam ornatu insignis.*

Et le grand pontife Léon XI disait de lui : *Se in ea esse sententia ut existimaret neminem in christiana republica tunc temporis existere cui Deus plura et illustriora credidisset.*

VII. Le Père Giustiniani, issu d'une famille princière de Rome, unit à un talent remarquable pour la chaire une humilité à toute épreuve et une piété séraphique. Le bruit de ses vertus étant arrivé aux oreilles du cardinal Berberini, plus tard Urbain VIII, il le fit *consulteur* du saint office et visiteur apostolique ; puis l'éleva bientôt sur le siége épiscopal de Montalto.

De là, le Père Giustiniani fut transféré à Nocera, dans l'Ombrie, après la mort d'Urbain. Innocent X lui donna la pourpre, le fit grand pénitencier et bibliothécaire de la sainte Eglise romaine ; et c'est principalement dans l'exercice de ces deux charges qu'il a immortalisé son nom. Ses talents et ses vertus le désignaient pour successeur d'Innocent X ; mais la mort le prévint. Ses derniers moments couronnèrent dignement une telle vie ; il donna des marques de la plus grande confiance en Dieu, de la plus tendre piété, et voulut que son corps fût mis dans le caveau des Pères de l'Oratoire, en l'église de Vallicella. Les divers ouvrages qui nous restent de lui font preuve de sa science [1].

VIII. Un des premiers disciples de saint Philippe de Néri fut César Baron né en 1538, à Sora, dans la Terre-de-Labour, et plus connu sous le nom latinisé de Baronius. Il était destiné de Dieu à combattre le protestantisme sur le terrain de l'histoire. Son père se nommait Camille, sa mère, Portia Phœbonia. Celle-ci offrit à la sainte Vierge l'enfant qu'elle portait dans son sein, et renouvela son offrande et ses prières lorsque César, à l'âge de trois ans, tomba dangereusement malade. L'enfant guérit, et, ayant entendu plus tard parler de sa guérison miraculeuse, il se voua lui-même au service de la sainte Vierge et se nomma « César, serviteur de Marie ». Il fut envoyé par son père, frappé de son intelligence précoce, à Vérulane, dans le voisinage, pour y faire ses études ; de là il se rendit, à l'âge de dix-huit ans, à Naples, que les troubles de la guerre l'obligèrent à abandonner au bout d'une année de séjour. Il se rendit, conformément aux volontés de son père, à Rome, où il continua ses études de droit civil et de droit canon sous César Costa, plus tard archevêque de Capoue.

Baronius fut introduit par Marc Sorano, un de ses amis, auprès de saint Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire de Rome, et dès lors sa carrière fut fixée, quelque effort que fit le saint fondateur pour l'empêcher de prendre trop promptement un parti irrévocable. Baronius entra dans la Congrégation de saint Philippe, et, à côté de ses études toujours actives, servit les malades dans un hôpital. Cette décision si brusque déplut tellement à son père qu'il lui retira tout moyen de subsistance. Baronius, recommandé par saint Philippe, fut accueilli par un homme riche et fort distingué, Jean-Michel Paravicini, qui le garda pendant sept ans et le traita comme un fils. Après de longues épreuves, Baronius, âgé de vingt-cinq ans, reçut la prêtrise et parvint enfin à se réconcilier avec ses parents, dont les vues ambitieuses avaient été déçues.

Lorsque les Florentins obtinrent de saint Philippe que les exercices spirituels se feraient dans l'église nationale qu'ils possédaient à Rome, César Baronius fut chargé du soin de cette église en même temps que Jean-François Bourdin, devenu plus tard évêque d'Avignon, et quelques autres. C'est à cette occasion que Baronius fut promu au sacerdoce : il fut le premier prêtre de l'Oratoire. Les membres de la communauté naissante se rendaient trois fois par jour auprès de saint Philippe qui était resté à Saint-Jérôme, sans que ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs du soleil pussent les empêcher de faire ce pèlerinage. Les occupations spirituelles ne remplissaient pas seules leur temps, car le fardeau de l'administration temporelle pesait aussi sur eux. Ils servaient la messe un jour chacun. Tous les samedis ils balayaient ensemble l'église. Pendant longtemps chacun des membres de la petite communauté fit la cuisine à son tour durant une semaine. On vit donc Baronius occuper ses mains, qui écrivaient si doctement les annales de l'Eglise, à préparer et à cuire des aliments. Plusieurs personnages illustres étant allés le voir pour traiter avec lui de graves affaires, ou éclaircir des points d'histoire, le trouvèrent entouré d'un tablier, lavant les assiettes et les écuelles. Ils furent profondément édifiés de ce spectacle et déclarèrent que Baronius avait encore plus de droits à leur vénération lorsqu'il remplissait les fonctions de cuisinier que lorsqu'il écrivait les annales. Du reste, ce digne disciple de saint Philippe embrassait si volontiers cet humble office, qu'il avait écrit gaiement sur la cheminée : « César Baronius, cuisinier à perpétuité ».

Ses prédications dans l'église des Florentins et dans l'Oratoire de Saint-Jérôme furent très-suivies, très-fructueuses, et attirèrent sur lui l'attention de saint Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan, qui le demanda pour en faire son conseiller. Baronius refusa cette charge, ainsi qu'un canonicat de sa ville natale et la dignité épiscopale que lui offrirent successivement

1. Voir pour l'Oratoire de France la vie du cardinal de Bérulle, dans le volume consacré aux vénérables.

les trois papes Grégoire XIII, Sixte V et Grégoire XIV. Des travaux incessants et d'excessives austérités le rendirent souvent malade ; mais saint Philippe priait pour sa guérison, et sut ainsi conserver à sa société un chef illustre ; car Baronius fut obligé d'accepter les fonctions de supérieur de la Congrégation de l'Oratoire lorsque saint Philippe s'en démit en 1593. Il fut contraint d'accepter les charges et les dignités de confesseur du Pape, de protonotaire apostolique (1595), de bibliothécaire du Vatican et de cardinal (1596) que lui imposa le souverain Pontife. Il allait même, selon toute probabilité, être élu Pape après Clément VIII et Léon XI, tous les cardinaux étant d'accord, quand la cour d'Espagne, blessée de la hardiesse de son ouvrage de *Monarchia Siciliæ*, imposa son *veto*. Du reste, sa prudence et sa persévérance surent également le préserver d'une élévation qu'il redoutait ; car son vœu le plus ardent était de renoncer à toutes les dignités pour ne vivre, comme c'était sa vocation, qu'au milieu de ses livres, uniquement occupé de ses études.

Divers traits que nous recueillons dans la vie de saint Philippe nous feront connaître et la manière du maître et les vertus des disciples. On sait que saint Philippe donna la charité comme lien à sa Congrégation. Il ne se contentait pas de la charité intérieure ; il voulait que cette charité fût manifestée par des témoignages extérieurs d'estime et d'honneur. Il voulut aussi que cet amour fraternel s'étendît de tous à chacun et de chacun à tous. Il n'approuvait pas ces sympathies particulières qui établissent en quelque sorte une petite Congrégation dans la grande, et, sous prétexte d'un plus grand profit spirituel, ne procurent à quelques-uns le plaisir d'un entretien choisi que pour priver tous les autres des témoignages d'estime et d'affection qui leur sont dus. Tarugi et Baronius, étant déjà cardinaux, vinrent un soir dîner à la Vallicella. Après le dîner vint la récréation, et Baronius, prenant à part un des Pères, causa longuement avec lui sur un sujet qui les intéressait vivement l'un et l'autre. Tarugi crut devoir faire à ce sujet une correction fraternelle. Il fit remarquer publiquement à Baronius que, par cet entretien particulier, il faisait tort à la charité commune, et que tous les Pères voulaient jouir de sa présence et de sa conversation. Baronius reçut humblement cette observation, et, se souvenant des prescriptions de saint Philippe, vint se mêler à la communauté.

Lorsque Baronius eut présenté au souverain Pontife ses annotations au *Martyrologe romain*, Sixte-Quint, qui s'intéressait vivement à la publication des *Annales*, assigna au savant Oratorien une pension ecclésiastique pour lui donner les moyens de poursuivre sa grande entreprise. Dès que saint Philippe eut appris la libéralité du Pape, il saisit cette occasion pour mortifier Baronius, à qui son beau travail historique attirait d'innombrables éloges. « Maintenant que vous avez quelques revenus », lui dit-il, « vous devez contribuer comme les autres aux dépenses de la maison ; vous ne pouvez plus prétexter l'impossibilité ». Ces paroles semblèrent dures à Baronius. Il croyait de son devoir d'employer à la publication des *Annales* tout l'argent qu'il recevait du souverain Pontife. Il était obligé de faire copier dans la bibliothèque Vaticane beaucoup de manuscrits, et, pour suffire à ces dépenses nécessaires à ses travaux, il avait besoin de toute sa pension. Il eut recours à divers raisonnements pour décider saint Philippe à ne rien exiger de lui, mais le Bienheureux se montra inflexible. Il savait que Baronius finirait par pratiquer de la manière la plus méritoire la vertu d'obéissance. Tourmenté un instant, assailli par diverses pensées, Baronius pria Thomas Bozio de s'entremettre pour lui auprès de saint Philippe, de plaider en sa faveur, et d'ajouter qu'il serait obligé de quitter la Congrégation plutôt que d'employer à autre chose qu'à la publication des *Annales* les revenus que le Pape venait de lui donner. Bozio se fit l'interprète de Baronius et parla pour lui avec autant d'éloquence que d'habileté, mais rien ne put ébranler la résolution de saint Philippe, qui termina ainsi l'entretien : « Allez dire à César qu'il contribuera aux dépenses communes ou qu'il quittera la maison ; Dieu n'a besoin de personne ». En entendant un arrêt si formel, Bozio crut devoir exhorter Baronius à se soumettre à tout ce qu'exigeait de lui saint Philippe, attendu qu'il lui devait tout ce qu'il avait de science, de piété et de considération. Baronius se rendit à ce conseil fraternellement exprimé. Il alla aussitôt dans la chambre de saint Philippe, s'agenouilla devant lui et, lui demandant humblement pardon, se déclara prêt à donner tout ce qu'il avait. Le Bienheureux le releva en lui disant : « Maintenant tu as fait ton devoir. Je ne veux pas de ton argent ; mais apprends à commencer, une autre fois, par une prompte obéissance ».

Que ne fit pas saint Philippe pour accoutumer Baronius à mépriser la haute réputation qu'il s'était acquise et pour l'enraciner dans la sainte humilité ? Plusieurs fois il l'envoya à l'hôtellerie avec un grand flacon pour acheter une demi-mesure de vin. Lorsque Rome connaissait déjà sa profonde érudition, on le vit dans les funérailles publiques porter la croix devant le défunt, par ordre de saint Philippe ; humiliation qu'il ne pouvait pratiquer, sans être plus mort à lui-même et à l'estime du monde, que le cadavre qu'il accompagnait au cimetière. Aussi Baronius aimait d'une affection pleine de tendresse la Congrégation qui avait servi de berceau à sa vertu, à ses talents et à sa renommée : il se plaisait à venir oublier dans le silence de l'Oratoire les honneurs de la pourpre. « Voilà », disait-il, « voilà le petit nid où je veux mourir » : — *In nidulo meo moriar.*

Après avoir inutilement employé tous ses efforts et ses instances pour ne point sortir du sein de la Congrégation, il voulut au moins garder, étant cardinal, les clefs de son ancienne cellule. Pour se consoler, il allait souvent manger à la table des Pères, servait au réfectoire, assistait au

chœur à Vêpres, administrait à l'église de Vallicella, la sainte Eucharistie aux fidèles, faisait des instructions familières aux jeunes gens, et ne voulut jamais avoir d'autre confesseur que celui de la maison, se confessant comme les simples fidèles dans l'église sans accepter jamais de coussin.

Sur ses vieux jours, il se retira dans quelque chambre voisine de l'église pour terminer sa vie dans sa chère Congrégation. Il y mourut d'une maladie d'estomac, le 30 juin 1607, universellement aimé et honoré, laissant avec la renommée d'un savant de premier ordre celle plus précieuse encore d'un Saint.

Baronius a été déclaré vénérable par le Saint-Siége, au siècle dernier.

Son activité littéraire fut prodigieuse. Outre quelques lettres, nous possédons deux ouvrages importants de Baronius, savoir : ses *Annales ecclésiastiques* et son édition du *Martyrologe romain*. Cette édition parut d'abord à Rome en 1566 ; puis à Venise, 1587-1597, in-4° ; à Anvers, 1589, in-fol., sous le titre : *Martyrologium roman. restitutum, Greg. XII jussu editum, cum notis Cæs. Baronii.*

Ses *Annales* sont plus célèbres. On sait que quelques théologiens luthériens, Matthias Flacius en tête, cherchant à rattacher la doctrine de Luther aux traditions des premiers siècles, prirent une peine incroyable pour falsifier l'histoire et défigurer tout ce qui était catholique, jusqu'au moindre détail, dans leur célèbre ouvrage : *Centuries de Magdebourg*. Née en 1517, dit Rohrbacher, l'hérésie n'avait ni ancêtre, ni histoire : elle se voyait condamnée par la seule présence de cette Eglise qui embrasse tous les siècles, qui remonte de nous jusqu'à Jésus-Christ et de Jésus-Christ, par les prophètes et les patriarches, jusqu'à notre premier père, qui fut de Dieu, notre Père qui est au ciel. Mais comme le vieux serpent abusa de la parole de Dieu pour séduire nos premiers parents, pour tenter le Sauveur lui-même, ainsi l'hérésie luthérienne, enfant adultérin, mais reconnu du serpent, abusa-t-elle de la parole de Dieu et de l'histoire de l'Eglise, pour calomnier l'Eglise de Dieu et séduire les peuples. Tels sont l'esprit et le but des Centuries de Magdebourg, histoire ecclésiastique composée par centuries ou siècles à Magdebourg, par les principaux docteurs du rigide luthérianisme. Comme c'est de l'enfer que sortent toutes les hérésies, comme elles sont elles-mêmes de ces portes de l'enfer qui s'efforcent à prévaloir contre l'Eglise bâtie par le Christ sur Pierre, il était naturel que l'hérésie luthérienne prît la défense de toutes ses sœurs devancières contre l'Eglise du Christ et enfin contre le Christ lui-même. Saint Philippe de Néri reconnut qu'il était indispensable qu'on opposât à cette entreprise un ouvrage d'histoire fondé sur l'étude des sources. « C'est une histoire complète qu'il nous faut », dit saint Philippe à son disciple, « à partir de l'avénement de Jésus-Christ jusqu'à l'époque actuelle ; faites des recherches dans tous les écrivains ecclésiastiques, et montrez-nous par qui et comment les églises ont été établies ; ce qu'enseignaient les Pères et ce qu'ont décidé les conciles. Relatez les Actes des martyrs, et faites voir que la foi dut ses progrès aux persécutions. Lorsque vous serez arrivé à la conversion des princes, vous viserez à bien établir cette triste vérité, que l'Eglise perdit peu à peu en sainteté ce qu'elle gagnait en puissance et en richesses ».

Baronius, effrayé d'une telle entreprise, à laquelle il n'avait jamais pensé, fit ce qu'il put pour la décliner. « Je n'ai rien de ce qu'il faut pour cela », dit-il à son Père ; « accoutumé à parler au peuple, je n'ai qu'un style familier, et l'érudition n'est pas mon affaire ; comment pourrais-je être érudit, moi qui n'ai pas le temps d'étudier ? » Philippe, peu touché de ces excuses, parce qu'il connaissait sa capacité, insista pour qu'il mît la main à l'œuvre ; mais quand, après beaucoup d'instances, il vit que son disciple ne se rendait pas, il eut recours à un moyen plus efficace. « Il paraît », lui dit-il, « qu'il vous faut un commandement. Eh bien ! j'ordonne que, laissant là toute autre occupation, vous rendiez à l'Eglise le service que je vous demande ». Baronius, foudroyé par cet ordre inattendu, voulut pourtant faire un dernier effort. Il prétendit que le besoin d'un pareil ouvrage étant évident, exciterait le zèle d'hommes plus versés que lui dans les choses ecclésiastiques ; il ajouta même avoir entendu dire qu'Onuphre Panvino, l'un des écrivains les plus érudits de l'époque, s'occupait déjà de ce travail. « Cela peut être », répondit le Père ; « mais, en attendant, faites ce que je vous ordonne, en vous confiant en Dieu, et il vous aidera ». Le respect empêcha Baronius d'insister davantage ; mais il demeurait toujours fort hésitant, dupe d'une illusion à laquelle il plut à Dieu de porter remède.

La nuit suivante, il vit en songe Onuphre Panvino qui le pria de continuer l'ouvrage qu'il avait commencé, et parce qu'il refusait d'obtempérer à son désir, celui-ci eut recours aux prières les plus pressantes. Cependant il résistait encore, lorsqu'une voix se fit entendre, et lui dit : « Cédez, Baronius, ce n'est point Panvino, mais vous que je charge d'écrire les *Annales ecclésiastiques* ». Baronius, reconnaissant la voix de son maître, fut bien surpris de l'entendre parler, quoiqu'absent. Le lendemain, curieux de comprendre ce mystère, il raconta la chose au saint homme qui, dans son adroite humilité, répondit : « Quel dommage que je ne sois pas Joseph ! » A partir de ce moment, Baronius se sentit délivré de ses hésitations. Il se mit à l'œuvre avec courage. Il exposa toute l'histoire de l'Eglise, dans les conférences de l'Oratoire, en suivant l'ordre des années, depuis la venue du Fils de Dieu, jusqu'au Pontificat du Pape qui régnait alors. Après avoir achevé ce cours d'histoire, il le recommença de nouveau sur l'ordre de saint Philippe. Dans l'espace de trente ans, il exposa sept fois toutes les annales ecclésiastiques. Lorsqu'il eut ainsi approfondi tout ce qui se rapportait à l'histoire de l'Eglise, saint Philippe lui ordonna de livrer à l'impression ses

vastes recherches, pour que la postérité pût jouir du fruit de ses travaux. Il publia le premier volume de ses *Annales*. Saint Philippe, qui avait été le promoteur de cette immense publication, ne la vit pas achever. Dans la préface du tome VIIIe de ses *Annales*, Baronius ne craint pas de dire qu'il faut attribuer son œuvre à saint Philippe plutôt qu'à lui-même, et que les prières du Saint avaient plus contribué que ses propres travaux au succès de son histoire ecclésiastique. Nous rapporterons ici cette préface qui nous fait apprécier à la fois celui qui l'a écrite et celui à qui elle est adressée.

« Action de grâces au bienheureux Philippe de Néri, fondateur de la Congrégation de l'Oratoire, pour les *Annales ecclésiastiques* de César Baronius, prêtre cardinal de la sainte Eglise romaine, titulaire des saints Nérée et Achillée, et bibliothécaire apostolique.

« Je n'ai pu parler ouvertement de la part qu'eut mon père au plan et à l'exécution de cet ouvrage, pendant qu'il vécut; car non-seulement il n'aimait pas la louange, mais il lui portait une haine irréconciliable. Aujourd'hui qu'il est au ciel, je veux que ma plume, devenue libre, porte au loin le témoignage de la précieuse assistance qu'il me donna dans ce long et difficile travail. C'est justice, et je serais un ingrat, si je pouvais ensevelir dans l'oubli d'aussi importants services; d'ailleurs, outre que la souvenance de nos pères est pleine de douceur, elle n'est pas moins profitable; car elle nous rappelle que nous ne devons pas dégénérer de leurs vertus. Tel est l'avertissement que nous donnent les divins oracles. « Souvenez-vous », dit le prophète Isaïe, « de la roche d'où vous avez « été taillés, et de la carrière profonde dont on vous a tirés. Rappelez-vous qu'Abraham fut votre « père, et Sara votre mère (Isaïe, LI, 1, 2) ». En général, il est vrai de dire que toutes les choses prospères, qui arrivent aux enfants, sont dues, en grande partie du moins, à leurs parents. Oh! quelles obligations n'ai-je pas à ce grand serviteur de Dieu, moi qui fus son disciple depuis ma jeunesse, moi dont il réprima les penchants vicieux, et qu'il préserva de tant de chutes funestes, moi enfin, qui suis redevable à son esprit apostolique du peu de vertus que je possède, et du peu de bien que j'ai fait.

« Je reviens encore à mes *Annales*, pour déclarer a tous ceux qui les liront que mon bienheureux Père en fut l'auteur plus que moi. Quel homme serais-je si, au lieu de partager mes succès avec celui à qui j'en fus redevable, je les attribuais à mes seuls talents? Si, comme cet arrogant dont parle le Prophète, je disais, ou laissais croire que « j'ai tout fait par la force de mon bras, « et tout conçu dans ma sagesse? » Oh! alors j'attirerais sur ma tête le reproche terrible fait à cet orgueilleux: « Est-ce que la coignée se glorifiera au détriment de celui qui s'en sert? Est-ce que « la scie se soulèvera contre la main qui la met à l'œuvre? » Dieu me préserve d'un péché qui fut puni avec tant de rigueur; car Dieu renversa ce prince orgueilleux de son trône, et l'envoya vivre avec les bêtes (Isaïe, X, 13, 15).

« Est-ce que je me glorifie dans l'homme, et non dans le Seigneur? A Dieu ne plaise; mais je veux qu'on sache que le Père des lumières s'est servi de ce saint homme pour éclairer et guider mon esprit, afin que l'instrument ait fait la part qui lui revient dans ma juste gratitude. O mon Père! je n'ai pas oublié, et je n'oublierai jamais l'indignation que vous causèrent les Centuries calomnieuses sorties de Magdebourg, ou plutôt des portes de l'enfer. Vous vous plaignîtes à Dieu de tant d'outrages faits à votre Eglise, et son Esprit vous inspira le moyen à prendre pour les repousser. Ce fut d'opposer le grand jour de la vérité à la nuit du mensonge. Faites, me dites-vous alors, un ouvrage puisé dans les sources pures, qui montre les hommes et les événements tels qu'ils ont été. Je résistai d'abord à vos conseils, me croyant incapable d'un pareil travail; mais je dus céder à votre autorité pour être en paix avec ma conscience. Vous n'oubliiez pas alors, comme je le faisais, que Dieu aime à se servir de ce qui est faible selon le monde, pour confondre ce qui est fort; c'est pourquoi vous choisissiez votre fils le plus jeune et le plus ignorant pour livrer bataille à une armée de savants nourris dans la dispute, Je me mis donc à l'œuvre, quoique de mauvaise grâce, et souvent tenté d'abandonner mon travail; mais vous étiez là, mon Père, m'en imposant par votre présence, me pressant par vos reproches, exigeant de moi, comme un dur exacteur, souffrez que je le dise, l'emploi de mes journées, et ne permettant pas que je m'occupe d'autre chose que de votre entreprise. Mon obéissance, je vous en fais l'aveu, était souvent bien défectueuse; ne consultant que mes forces, sans penser au secours divin que vos prières m'obtenaient, je vous accusais presque de tyrannie, et me plaignais fort surtout de ce que vous ne me donniez pas du moins un de mes frères pour m'aider dans mes recherches. Pardon, mon Père, pardon, je comprends aujourd'hui le secours puissant que je recevais de vous, sans m'en douter.

« Semblable au prophète Elisée qui, en mettant sa main sur la main de Joas, pendant qu'il lançait ses flèches, le fit vainqueur du roi de Syrie; vous aussi vous joigniez à ma main débile votre main puissante, vous aiguisiez mon style pour le changer en flèches perçantes, et redoutables à nos ennemis. Ainsi, mon Père, c'était vous qui combattiez, mais avec une main étrangère. Du reste, chacun reconnaîtra dans cette circonstance une des ruses habituelles de votre modestie; car, tout en faisant des merveilles, vous aviez grand soin d'en décliner l'honneur, ne craignant rien tant que les louanges humaines. C'est pourquoi, l'on vous voyait d'ordinaire cacher votre sagesse sous l'apparence de la folie, pratiquant ainsi à la lettre ce conseil de l'Apôtre: « Que celui qui veut devenir sage commence par se faire insensé (I Cor., III) ».

« Mais cette gloire que vous fuyiez avec tant de soin, placée sur la banque céleste, devait un

jour vous être rendue avec usure. Il est venu ce jour des justices et des rémunérations. La Providence, en brisant le vase terrestre qui tenait votre lampe invisible, l'a mise à découvert ; elle brille aujourd'hui d'une lumière éblouissante que porte au loin le bruit de vos miracles. Vous saviez étouffer la voix de ceux que vous faisiez pendant votre vie mortelle ; mais Dieu n'a pas permis qu'ils demeurassent toujours cachés. Tout le monde les connaît maintenant, et leur éclat est chaque jour rehaussé par de nouvelles merveilles. Du haut du ciel, mon Père, favorisez ces *Annales* qui sont votre ouvrage, et achevez par vos prières ce que vos prières ont commencé, afin que les ennemis de l'Eglise soient terrassés, et que vous ayez seul tout l'honneur de la victoire.

« Saint Basile, tout mort qu'il était, servait encore de directeur à son ami Grégoire. Rendez-moi le même service, ô Père plein de charité, afin que j'achève saintement ma carrière mortelle, et que j'arrive enfin à ce bienheureux repos dont vous jouissez dans le sein de Dieu à qui soient louanges, honneur et gloire dans les siècles des siècles ».

Jusqu'ici nous avons laissé parler le cardinal Baronius ; mais nous ajouterons un fait analogue à ce qu'il vient de dire. Quelques jours avant de quitter la terre, le Saint fit venir près de lui son docte disciple, et lui dit : « Sachez, César, que vous ne devez pas être lier de vos *Annales*. Je puis vous assurer qu'elles sont moins l'effet de vos talents que d'une grâce particulière qui vous est venue d'en haut ». — « Je reconnais, mon Père », répondit Baronius, « et confesse sincèrement que si cet ouvrage a quelque valeur, c'est à vous et à vos prières que j'en suis redevable ». — « Je vous conseille », ajouta le saint homme, « de faire concorder vos légendes avec le *Martyrologe romain ;* la vérité ecclésiastique apparaîtra plus claire, et les mensonges des ennemis s'évanouiront comme les nuages au lever du soleil ».

Baronius entreprit ce travail avec une incroyable ardeur, étudia les *Actes des Conciles,* les ouvrages historiques les plus importants et les plus anciens, les *Pères de l'Eglise,* latins et grecs, consulta toutes les bibliothèques de Rome et surtout celles du Vatican. A la vue de ces immenses matériaux réunis, un évêque lui demanda avec stupéfaction combien il avait employé de secrétaires pour ce travail ; Baronius répondit en souriant : « J'ai été seul à fouler ce pressoir ». Il mit en œuvre tous ces matériaux sous la forme d'*Annales*, suivant les Centuriateurs, et, consacrant un volume in-folio à chaque siècle, il en laissa douze achevés. En outre, il recopia plusieurs fois de sa main cet immense travail. La bibliothèque du Vatican en possède un exemplaire complet de la main de Baronius. Toutefois il n'oubliait, au milieu de ses prodigieux travaux, ni les exercices d'un ascétisme rigoureux ni les autres obligations de sa vocation.

Il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas toujours pu dominer toute sa matière. La critique, de son temps, était encore fort arriérée, et la chronologie, comme la géographie, pleine d'erreurs. Il acceptait les observations de chacun, rectifiait ce qui demandait à être corrigé, et disait souvent avec saint Augustin : « J'aime celui qui me reprend avec vérité et sévérité »; ou bien : « J'accepte les blâmes de l'homme juste, pourvu qu'ils soient justes ». Baronius s'excuse des défauts inévitables de son travail en disant : « Si quelqu'un trouvait que je n'ai pas approfondi également tous les points de ces *Annales,* je demanderais pour ma justification qu'il voulût bien considérer que je n'ai pas eu un seul jour libre d'interruption, de soins de toute espèce, de charges de tout genre et que j'aurais marqué de craie blanche le jour où j'aurais pu me livrer tout entier et uniquement à mon travail ».

Cet immense travail fut continué jusqu'en 1565 par Odoric Raynald, et jusqu'en 1572 par Jacques Laderchi, tous deux de la même congrégation de l'Oratoire. Le dominicain polonais, Abraham Bzovius, continuait Baronius de son côté jusqu'en 1572 ; le français Henri de Sponde, évêque de Pamiers, jusqu'en 1640, outre un abrégé de Baronius tout entier. Les deux religieux français, Antoine et François Pagi, de l'Ordre de Saint-François, publièrent, sous le nom de critique de Baronius, quatre volumes in-folio, beaucoup moins de corrections que d'additions ; et ce serait une grande erreur de croire ou de dire que la critique de Pagi ne consiste qu'à relever des erreurs. La meilleure édition des annales de Baronius, avec leur continuation par ses deux confrères, est celle de Mansi, archevêque de Lucques, qui y a joint, année par année, les corrections et additions des Pagi, avec ses propres observations ; le tout en trente-huit volumes in-folio, qui parurent à Lucques de 1738 à 1756.

Les *Annales* de Baronius avec la première continuation par Raynaldi, Laderchi, les *Critiques* de Pagi et les *Notes* de Mansi, s'impriment, en ce moment, à l'imprimerie des Célestins, à Bar-le-Duc.

Les vingt-neuf premiers volumes ont paru.

IX. Malgré l'étendue de cet article, nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de l'Oratoire d'Allemagne et de son fondateur, nous réservant de parler de celui de France à propos du cardinal de Bérulle, dans le volume consacré aux vénérables.

Le vénérable Barthélemy Holzhauser, réformateur de la vie cléricale parmi les prêtres séculiers de l'Allemagne, naquit en 1613, au village de Languenau, près d'Augsbourg, et sortait d'une famille pauvre. Il fit ses études sous des ecclésiastiques charitables qui voulurent bien se charger de lui enseigner le latin et les humanités. Il alla ensuite étudier la philosophie et la théologie à Ingolstadt. Ordonné prêtre à Eichstædt, en 1639, il exerça le saint ministère pendant une année dans cette dernière ville. En 1640, il traça un plan pour l'exécution du dessein qu'il avait conçu de

former une pépinière de bons et dignes prêtres séculiers. Comme il n'y avait pas encore partout des séminaires à cette époque, que plusieurs pasteurs, dans leurs presbytères, ne répondaient pas à leur haute vocation, et que des ouvriers blanchis dans la vigne du Seigneur se voyaient réduits à passer leur vieillesse dans la pauvreté et dans l'abandon, il voulut : 1° que les jeunes ecclésiastiques fussent élevés pour le service de l'Eglise, dans une maison particulière, et sous l'autorité d'une Règle déterminée; 2° que les ecclésiastiques déjà revêtus de fonctions pastorales se réunissent également en communautés, ayant chacune son chef et une Règle conforme à leur vocation, et que les paroisses avoisinantes fussent desservies par eux ; 3° que les prêtres séculiers vieillis dans les exercices du ministère fussent dispensés de toutes fonctions, et entourés des soins convenables dans leurs derniers jours.

C'est par ces mesures que le pieux Holzhauser voulait réformer le clergé, et ses idées furent accueillies dans plusieurs parties de l'Allemagne. Le Tyrol, Salzbourg, Constance, Ratisbonne, la Bavière, Wurtzbourg, Mayence, etc., virent se former et fleurir des communautés de ce genre.

Il a laissé, entre autres ouvrages, une *Interprétation de l'Apocalypse de saint Jean*, qui ne va que jusqu'au cinquième verset du quinzième chapitre, ouvrage étonnant, dit-on, et qui offre une si admirable concordance des temps et des événements, que les autres commentaires de ce livre sacré ne sont en comparaison que des jeux d'enfants. Il le composa à Leoggenthal, pendant qu'il était accablé de grandes tribulations, au milieu desquelles il se livrait à une prière incessante, et passait des journées entières sans boire ni manger, s'isolant de toute société humaine. Comme on lui demandait quel était l'état de son âme, quand il l'avait écrit, il fondit en larmes et répondit : « J'étais comme un enfant dont on conduit la main pour le faire écrire». Ce commentaire, resté manuscrit pendant plus d'un siècle et demi, n'a été imprimé qu'en 1799. Le vénérable Holzhauser a aussi laissé un livre de visions qui n'a pas encore vu le jour.

Ce digne ministre du Seigneur mourut curé de Bingen, dans le diocèse de Mayence, le 20 mai 1658. On rapporte qu'il guérit plusieurs malades par ses prières et que Dieu le favorisa du don de prophétie. Son institution prospéra de plus en plus et fut confirmée, en 1680, par une bulle du pape Innocent XI. Il était réservé aux révolutions que nous avons vues de nos jours, de détruire, avec tous les autres établissements ecclésiastiques, les séminaires et les maisons encore existants des disciples du vénérable Holzhauser. Voyez *Vit. ven. Barthol. Holzhauser, ab anonymo* 1723, *Ingolstadt*, et *Tyrocin. seminaristic.*, par François Huth.

Le Père Antoine Galonio, prêtre de la Congrégation de l'Oratoire romain, a composé fort au long la vie de saint Philippe de Néri. Le Père Hilarion de Coste, de l'Ordre des Minimes, l'a faite plus en abrégé, en son *Histoire catholique du* XVIe *siècle*. Saint François de Sales, évêque de Genève, en parle avec beaucoup d'honneur en plusieurs endroits de son *Traité de l'amour de Dieu*. Pour ce que nous en avons dit, nous l'avons tiré particulièrement de la Bulle de sa canonisation, faite par Grégoire XV, et publiée par Urbain VIII. Ce Pape ordonna d'en faire la fête semi-double; mais depuis ce temps-là, elle est double, en vertu d'un décret de Clément IX. — Nous avons pris ce qui concerne les constitutions de l'Oratoire et les principaux disciples de saint Philippe dans une brochure, aujourd'hui épuisée, que l'on a publiée, en 1852, sous ce titre : *L'Oratoire de Rome*.

LA B. MARIANNE DE JÉSUS, DE PARÉDÉS Y FLORÉS

VIERGE, SURNOMMÉE LE LIS DE QUITO

1645. — Pape : Innocent X.

> Après l'humilité qui mortifie l'esprit, la vertu la plus nécessaire est la pénitence qui humilie le corps.
> *Les maîtres de la vie spirituelle.*

La bienheureuse Marianne naquit le 31 octore 1618, à Quito, alors ville du Pérou, aujourd'hui capitale de la République de l'Equateur. Son père, le capitaine dom Jérôme de Parédés y Florés, était originaire de Tolède, en Espagne, et sa mère, dona Marianne de Granoblès de Xamarillo, descendait des premiers conquérants du pays : tous deux étaient aussi remarquables par leurs vertus et leur piété personnelles que par la noblesse

de leurs ancêtres ; leur conduite était si exemplaire que le peuple appelait leur demeure la maison de la prière. Ils avaient déjà sept enfants lorsque Marianne vint au monde : c'était un samedi. Au moment de la naissance de la bienheureuse enfant qui devait illustrer sa famille et laisser à son pays d'étonnants exemples de mortification, une étoile brillante qui servait de base à une palme diamantée parut au-dessus de la maison. Elle fut baptisée le 22 novembre, jour de la fête de sainte Cécile, dont elle devait si bien imiter la chasteté, et reçut d'abord le nom de Marianne, qui était celui de sa mère. Vers l'âge de huit ans, l'enfant ne voulut plus que s'appeler Marianne de Jésus, car à Jésus elle s'était donnée tout entière.

Elle pratiqua dès le berceau la pénitence qui semblait être son lot : chose étonnante, elle ne voulait prendre le sein que deux fois par jour, à midi et à minuit. Le mercredi et le vendredi, elle ne le prenait qu'une fois. Sa mère, craignant que cela ne provînt de quelque dégoût pour elle, lui donna une nourrice ; mais on ne put jamais faire changer ses heures à l'enfant. Ce trait pourra paraître puéril à quelques-uns : il ne le sera pas pour les mères chrétiennes qui voudront se rendre attentives aux premières inspirations de leurs enfants.

Don Jérôme mourut peu de temps après la naissance de sa fille. Pour soulager sa douleur, sa veuve se retira dans une maison de campagne. Pendant le voyage, elle portait son enfant dans ses bras. Au passage d'une rivière assez rapide, la mule qu'elle montait fit un faux pas, l'enfant échappa des mains de sa mère et tomba... On la crut perdue, mais quelle ne fut pas la surprise lorsqu'on accourut pour la reprendre et que l'on vit qu'elle était soutenue en l'air par une main invisible : elle n'avait pas même touché l'eau.

Evidemment le Seigneur avait des desseins particuliers sur cette innocente créature. L'Esprit-Saint fut son maître, car les jeux de l'enfance n'eurent point d'attrait pour elle : les pratiques seules de la religion lui plaisaient.

Sa mère ne tarda pas à descendre au tombeau et à la laisser deux fois orpheline. En mourant, elle recommanda cette enfant qu'elle chérissait tendrement à sa fille aînée, dona Géromine, mariée au capitaine Côme de Casso. Dona Géromine ne négligea rien pour l'éducation de sa petite sœur. Douée de beaucoup d'intelligence, la jeune Marianne apprit facilement tout ce qu'on lui enseigna ; elle excella surtout dans la musique, et loin d'abuser de sa voix qui était très-agréable, elle ne l'employa qu'à chanter les louanges du Seigneur. Ce qui la charmait le plus était d'organiser de petites processions, de faire le Chemin de la Croix et de réciter le Rosaire avec ses trois nièces, qui avaient à peu près le même âge qu'elle. Ayant vu une fois les pénitents de Quito porter de lourdes croix, pendant la semaine sainte, les saintes enfants s'ingénièrent aussitôt à en fabriquer de semblables. S'étant retirées dans le coin d'une cour où il y avait du bois, Marianne entraîna tout à coup ses nièces loin de ce lieu ; celles-ci résistèrent, mais Marianne insista : à peine les jeunes filles étaient-elles parties, qu'un pan de muraille s'écroula. Son bon ange l'avait avertie du danger.

On ne tarda pas à rencontrer de nouvelles preuves de son amour pour la pénitence et la mortification. Une fois, elle s'était dérobée aux yeux de ses compagnes et s'était enfoncée dans une épaisse forêt : on la trouva agenouillée au pied d'un arbre, se flagellant avec un buisson d'épines. Une autre fois sa sœur, en la déshabillant, la trouva couverte d'un cilice fait avec des feuilles armées de longs dards. Le vendredi, elle se couchait sur

une croix entourée d'épines et d'orties, afin d'être réveillée par les piqûres lorsqu'elle remuerait pendant le sommeil.

Dès cette époque, Dieu se plut à manifester par des prodiges son amour pour cette héroïne de la pénitence. S'étant fait une blessure grave au doigt, elle la cacha soigneusement, afin de pouvoir souffrir davantage; mais comme la gangrène menaçait d'envahir la plaie, une de ses compagnes voulut la forcer à consulter un médecin. « Attends un peu », dit l'enfant, « tu vas voir comme je me guéris ». Elle se jeta à genoux aux pieds d'une image de la sainte Vierge : lorsqu'elle se releva, toute trace du mal avait disparu.

Sa sœur, frappée de tant d'indices de sainteté, étonnée surtout des lumières spirituelles qu'elle découvrait dans une enfant, crut devoir lui procurer le bonheur de communier, quoiqu'elle ne fût âgée que de sept ans. Elle la fit donc examiner par un Père jésuite : celui-ci est touché de son innocence, émerveillé de son intelligence des mystères de la foi et de son avancement dans les voies intérieures; il lui permet d'approcher de la Table sainte. Ce fut un beau jour que celui-là ! Marianne sentit vivement cette faveur, et la joie qui débordait de son âme rejaillit jusque sur son visage. Peu de temps après, elle fit le vœu de chasteté perpétuelle : ce fut sans doute par une inspiration spéciale de Dieu, car une telle action, dans un âge aussi tendre, mérite plus d'être admirée que d'être imitée.

L'amour veut se communiquer : aussi la jeune servante de Dieu eût-elle voulu gagner tous les cœurs à Dieu. Dans cette pensée, elle forme avec ses compagnes le dessein d'aller évangéliser les infidèles; leur fuite était préparée, mais leurs beaux projets furent découverts et il fallut y renoncer. Plus tard, Marianne avait alors douze ans, on résolut d'aller mener la vie érémitique sur une montagne, près de Quito, à l'ombre d'une chapelle de Marie, érigée en d'autres temps pour obtenir de cette bonne Mère qu'elle préservât la ville du fléau des volcans. Cette chapelle était abandonnée : quel bonheur l'on eût éprouvé de former une petite cour à la Reine du ciel, et d'employer ses mains, ses heures de travail à parer le sanctuaire ! Mais Notre-Seigneur fit connaître à sa servante qu'il n'agréait pas ce projet.

Son beau-frère et sa sœur, inquiets de cette humeur un peu vagabonde, résolurent de la placer dans un couvent, pour éprouver sa vocation. Mais Notre-Seigneur, qui l'appelait à servir de modèle aux vierges vivant dans le monde, lui révéla qu'il ne l'appelait pas à la vie de communauté. Deux fois les préparatifs étaient faits, les invitations données pour la conduire, suivant la coutume du pays, en grande pompe au couvent, deux fois des circonstances imprévues empêchèrent que la Bienheureuse y entrât. Le confesseur de Marianne fut consulté : il approuva qu'elle menât la vie solitaire dans sa maison. On donna aux pauvres tout ce qui avait été acheté pour célébrer l'entrée au couvent.

Un appartement isolé fut préparé. Marianne dit adieu au monde et alla s'y enfermer, non sans avoir fait disparaître les meubles dont on l'avait orné, et y en avoir amené d'autres qui étaient plus de son goût : une bière, où se trouvait un squelette en bois, surmonté d'une tête de mort, des disciplines, des cilices, des croix, et, dans une cellule voisine, un petit autel où étaient placées les statues de Jésus enfant et de la divine Marie.

C'est en ce temps qu'elle renouvela son vœu de chasteté et prononça des vœux particuliers de pauvreté et d'obéissance. Elle ne sortit plus de sa retraite que pour aller à l'église. Elle ne s'accordait que trois heures de

sommeil sur des pièces de bois triangulaires ; le vendredi, son lit était une croix semée d'épines, ou bien elle prenait la place du squelette dans son cercueil. Levée tous les jours dès quatre heures du matin, elle consacrait les prémices de sa journée à se donner la discipline ; elle faisait ensuite une heure de méditation, récitait les heures canoniales, puis se rendait à l'église à six heures et demie pour se confesser, entendre la messe et recevoir la sainte communion. De huit à neuf heures, elle s'efforçait de gagner les indulgences pour les pauvres âmes du purgatoire. Elle récitait ensuite le chapelet. Vers onze heures, elle rentrait dans son appartement. A deux heures elle récitait Vêpres, et faisait son examen soit général soit particulier ; elle travaillait ensuite en la présence de Dieu jusqu'à cinq heures. De cinq à six, lecture spirituelle et Complies. De six heures du soir à une heure du matin, occupations diverses et le plus souvent oraison mentale, lecture de la vie des saints.

Ses jeûnes étaient si extraordinaires qu'on serait tenté d'y trouver peu de discrétion, si l'on ne savait qu'il y a des âmes d'élite que le Saint-Esprit dirige visiblement, et que Dieu veut donner comme exemple aux chrétiens lâches et sensuels qui ont tant d'aversion pour la pénitence. Dès son jeune âge, Marianne avait renoncé à la viande, au poisson et au laitage. Elle se contentait de pain, de légumes et de fruits ; plus tard, elle se restreignit à un peu de pain, qu'elle prenait vers onze heures, et enfin il arriva que l'Eucharistie fut sa seule nourriture pendant plusieurs jours. Ce fait n'est pas rare dans la vie des Saints et des Saintes. Un verre d'eau qu'elle prenait vers les neuf heures fut longtemps son repas du soir ; encore finit-elle par s'en priver. Les dernières années de sa vie, elle se soumit à l'horrible tourment de la soif, afin de participer plus étroitement au supplice de Jésus-Christ en croix. La Bienheureuse ajoutait à ce tourment en se faisant apporter de l'eau qu'elle approchait de ses lèvres brûlantes, et qu'elle avait ensuite le courage de rejeter. Elle voulut pour le même motif servir chaque jour ses parents à l'heure du repas, voir les mets, les porter et n'y pas toucher !

Dans les commencements, cette abstinence, dont la pensée seule fait frémir, réduisit la Bienheureuse à un état de maigreur et de pâleur effrayantes. Mais lorsqu'elle se fut aperçue que ses mortifications écrites sur ses traits lui attiraient la vénération du monde, elle pria le céleste Epoux de lui rendre les dehors de la santé. Jésus exauça sa prière, son visage se revêtit d'une beauté angélique, et l'on ne put soupçonner le martyre qu'elle faisait endurer à son corps.

Cette vie si mortifiée était protégée par l'humilité la plus profonde et ornée des vertus les plus rares. Les habitants de Quito ne l'appelaient que *la Sainte :* elle l'ignora longtemps. Un jour qu'elle se rendait à l'église, elle entendit une voix qui disait d'elle : « Voici la Sainte » ; la rougeur monta à son front et la confusion entra dans son âme ; elle versa des torrents de larmes sur l'erreur de ses concitoyens à son endroit. Elle augmenta ses austérités pour se punir de la bonne opinion qu'on avait d'elle, et changea désormais de rue pour aller à l'église ; mais le chemin était plus long : il fallut toute l'autorité de son confesseur pour l'obliger à reprendre l'ancien.

Les pauvres étaient ses amis particuliers, comme ils le sont de Jésus-Christ et de tous les Saints. Lorsqu'elle servait à table, on lui donnait sa part qu'elle leur distribuait aussitôt. Pour eux, elle se dépouilla du peu qu'elle avait ; quand elle n'eut plus rien, èlle demanda à son beau-frère la permission de prendre dans sa maison ; elle l'obtint et en profita largement.

Mais Dieu, qui ne se laisse jamais vaincre en générosité, augmentait les provisions à mesure que la Bienheureuse y puisait. Elle nourrissait en particulier une veuve, et pétrissait de ses mains le pain qui lui était nécessaire; pour cela, elle prenait deux onces de pâte : en sortant du four, ces deux onces devenaient un pain de deux livres.

Le Seigneur, pour augmenter les mérites de sa fidèle servante, la visita par les infirmités corporelles : elle fut atteinte d'une hydropisie qui la fit cruellement souffrir, et lui donna ainsi l'occasion de pratiquer d'une manière plus pénible encore l'abstinence du boire qu'elle s'était imposée. Elle profitait de ses maladies pour se faire tirer du sang : cette opération la comblait de joie, parce qu'elle s'unissait alors à Jésus-Christ répandant son sang divin pour le salut du monde. Elle fut, dit-on, saignée cent cinquante fois en deux ans. On ne pouvait assez admirer qu'un corps aussi exténué que le sien fournît une si grande abondance de sang. Un miracle lui rendait sans doute ce qu'elle abandonnait dans des vues inspirées par l'amour pour son Sauveur souffrant. Les servantes jetaient ce sang dans une fosse du jardin : il y resta pur et vermeil. Après la mort de la Bienheureuse, on vit pousser près de la fosse un lis d'une beauté admirable, dont les racines plongeaient dans ce sang lui-même. Ce prodige, qui manifestait ainsi l'innocence de la servante de Dieu, la fit appeler par ses contemporains *le lis de Quito*.

On pense bien que la sainte pénitente dut être favorisée pendant sa vie d'un grand nombre de grâces extraordinaires. Malheureusement le souvenir n'en a pas été conservé : elle avait commencé à écrire ses visions, mais sur l'ordre de son confesseur, elle brûla ce qu'elle avait écrit. Nous savons seulement que Notre-Seigneur lui apparaissait souvent, que dans ses extases son âme s'envolait au paradis, que sainte Gertrude lui annonça son bonheur éternel.

Elle fit aussi plusieurs prédictions remarquables et opéra de nombreux miracles. Nous rapporterons des unes et des autres quelques exemples.

Un jour elle voit arriver sa nourrice. Sans donner à celle-ci le temps d'ouvrir la bouche, la Bienheureuse lui dit : « Je sais ce qui vous amène ; mon frère de lait est à la mort. Hâtez-vous de lui faire recevoir les Sacrements, car il n'en reviendra pas ». Le jeune homme mourut en effet, et la Bienheureuse consola la pauvre mère en lui assurant que son fils était sauvé. Elle prédit que la maison de son beau-frère deviendrait un couvent, en montra la distribution et spécifia qu'à la place de son appartement serait le chœur des religieuses ; la chose se réalisa, lorsque les Carmélites Réformées vinrent s'établir dans cette maison. Sa nièce Jeanne lui avait confié sa petite-fille en partant pour la campagne. Un jour que l'enfant jouait près des mules, elle en reçut un coup de pied qui lui fracassa la tête. La Bienheureuse la fit porter dans sa cellule : s'étant mise en prières, elle la guérit si parfaitement en un instant, qu'on ne put reconnaître la place où elle avait été frappée qu'à un filet de sang sous l'épiderme. Un indien, qui était au service de la famille, crut avoir à se plaindre de la conduite de sa femme. Aveuglé par la jalousie, le malheureux l'entraîne dans un bois, l'accable de coups, l'étrangle et la jette dans un précipice. La Bienheureuse avait tout vu des yeux de l'esprit : elle fait venir un marchand qu'elle connaissait et le prie d'aller en tel endroit du bois où il trouvera le corps d'une indienne et de le lui apporter secrètement. Le corps est apporté ; la Bienheureuse le frotte avec quelques feuilles de rose qui se trouvent sous sa main, et bientôt l'indienne a recouvré la vie, la santé et les forces. Quand on lui demanda qui l'avait assistée dans cet horrible danger, elle répondit

que Marianne lui était apparue comme dans un songe et lui avait dit de ne pas perdre courage.

La fin de la Bienheureuse fut ce qu'avait été sa vie : une expiation des péchés de ses frères. En 1645, une épidémie terrible visita Quito et fit un grand nombre de victimes. D'affreux tremblements de terre vinrent se joindre à ce fléau et augmenter la consternation. Le quatrième dimanche de Carême, qui tombait le 25 mars, le confesseur de la Sainte, un saint prêtre de la Compagnie de Jésus, prêchait dans une église de Quito : tout à coup il se sent inspiré de s'offrir en holocauste à la colère de Dieu, annonce son sacrifice à l'auditoire et l'exhorte à apaiser le ciel irrité par de dignes œuvres de pénitence. La Bienheureuse, qui se trouvait dans l'église, se lève emportée par un mouvement du Saint-Esprit, et en quelques paroles de feu offre à son tour sa vie pour ce peuple désolé ! Les tremblements de terre cessèrent le jour même et l'épidémie commença à diminuer. En revanche, Marianne se trouva accablée de plusieurs maladies qui la conduisirent rapidement vers la mort. Chacun s'informait de sa santé ; chacun eût voulu pénétrer dans sa cellule pour lui témoigner la vénération et la reconnaissance de tous. L'évêque de la ville seul fut admis.

On songea bientôt à lui administrer les derniers Sacrements. A la pensée que le divin Epoux allait venir la visiter, elle reprit quelques forces, et voulut le recevoir à genoux.

Marianne avait vécu pauvre toute sa vie ; nous l'avons vu. Non-seulement elle donnait de son superflu et de celui de ses parents, mais tout le travail de ses mains était pour les pauvres. Elle n'avait jamais voulu porter qu'une robe de laine ; et une fois qu'à l'occasion de sa première communion, son beau-frère lui avait donné une robe de soie, elle eut tant de chagrin de l'avoir portée un seul jour, qu'il fallut la lui reprendre. Cet esprit de pauvreté et de détachement l'anima jusqu'à son dernier soupir. On croit donc que ce fut par esprit de détachement qu'elle demanda à quitter sa chambre, la seule chose qui lui appartînt en propre, et se fit porter dans le lit de sa nièce, afin de n'avoir rien à elle au moment où elle quitterait la terre. Elle perdit la parole trois jours avant sa mort, mais elle conserva toute sa présence d'esprit et toute l'ardeur de sa piété. Enfin, épuisée par la souffrance, cette vertueuse fille brisa les derniers liens de cette vie mortelle et passa aux noces éternelles, un vendredi, entre neuf et dix heures du soir (26 mai 1645). Elle avait vingt-six ans, six mois et vingt-six jours. Sainte Catherine lui avait prédit l'heure de sa mort, et elle-même en avait fait part à ceux qui l'entouraient de leurs soins dans sa dernière maladie. La maladie épidémique qui affligeait Quito disparut quand la sainte victime eut rendu le dernier soupir.

On accourut en foule pour voir son corps une dernière fois, et pour obtenir, comme des reliques, quelques morceaux de ses vêtements.

Elle fut inhumée le 28 mai, revêtue de l'habit de Saint-François, accompagnée d'une foule nombreuse qui pleurait sa perte. L'église des Jésuites eut l'avantage de recevoir le dépôt sacré de son corps. Elle avait elle-même choisi sa sépulture chez ces religieux, à cause de la confiance et de la vénération qu'ils lui avaient toujours inspirées. Heureux le pays qui possède ce tombeau ! Heureux ceux que des exemples d'une pénitence si spontanée arracheront aux séductions de la chair et du monde !

La bienheureuse Marianne de Jésus de Parédès y Florés a été béatifiée par Sa Sainteté Pie IX, le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte de l'année 1853.

On peut à bon droit donner pour attribut à notre Bienheureuse le lis des vierges. Pour la distinguer des saintes auxquelles revient le même attribut, on pourrait peindre près d'elle un jardin où cette fleur pousse dans une mare.

D'après les continnatenrs de Godescard (éd. Lefort) et Ribadeneira (éd. Vivès).

SAINT GAON [1], ANACHORÈTE (VIIe siècle).

Saint Gaou naquit au territoire de Verdun d'une famille alliée par le sang aux rois d'Austrasie. A l'exemple de son oncle maternel, saint Vandrille, il méprisa les plaisirs et les grandeurs du monde qui l'avaient séduit quelque temps, distribua ses biens aux pauvres et s'appliqua dans la solitude à la prière et aux pratiques de la pénitence. Il passa plusieurs années avec son oncle au monastère de Saint-Romain, sur le mont Jou, en Franche-Comté. Il le suivit dans le pays de Caux et bâtit avec lui l'abbaye de Fontenelle, sur un domaine qu'ils tenaient de leur cousin Archambaut, maire du palais de Clovis II. Après y avoir construit quatre églises, saint Gaon se rendit à Rome afin d'obtenir des reliques. Le pape Vitalien le reçut avec une extrême bonté et combla ses désirs. Gaon rapporta de précieuses reliques, des exemplaires de la Bible, des livres de liturgie et plusieurs ouvrages des anciens Pères de l'Eglise : en sorte que de tels voyages étaient utiles non-seulement à la religion, mais encore au progrès de la science.

On compta bientôt jusqu'à trois cents religieux à Fontenelle. Saint Gaon, qui préférait à tout la solitude absolue, se retira, du consentement de son oncle, dans un lieu sauvage nommé Oye, *augia*, situé à deux lieues de Sézanne-en-Brie. Il y construisit un ermitage, où il finit saintement ses jours au déclin du VIIe siècle.

Le 16 septembre 1621, son corps fut solennellement reconnu au monastère de Saint-Gaon établi à l'endroit où le solitaire était mort.

Augie, ou Oye en Champagne, ne fut d'abord qu'une simple cellule, car on ne voit pas que Gaon ait eu le titre d'abbé. Ce lieu, désolé au neuvième siècle par les invasions des Normands, fut relevé de ses ruines par une dame nommée Eve, qui y fonda un monastère. Ce nouvel établissement porta le titre d'abbaye jusqu'en 1334, époque à laquelle il fut réduit en prieuré, sous la dépendance de Montier-la-Celle. On l'appelait le prieuré de Saint-Gand.

Il est resté quelque souvenir de ce saint religieux dans la Franche-Comté, et une paroisse du diocèse de Besançon porte encore aujourd'hui son nom et l'honore comme son protecteur spécial. C'est Saint-Gand, près de Gray. On le vénère d'un culte particulier dans quelques provinces endeçà de la Loire. Son nom a été altéré dans le langage vulgaire. Il a été appelé saint Gon, et surtout saint Gand, et c'est par allusion à cette dernière dénomination que les gantiers ou mégissiers l'ont choisi pour leur patron.

Chaque année, le 26 mai, on fait à Langres une procession solennelle dans les rues de la ville en l'honneur de saint Gaon. C'est l'accomplissement d'un vœu qui remonte à l'année 1632. Il fut déterminé par une peste qui se joignait aux malheurs de la guerre et qui enleva le tiers de la population à Langres et aux environs. Il n'était que la rénovation d'un premier vœu fait au commencement du XVIe siècle. On portait à cette procession des reliques de l'anachorète qui étaient précieusement enchâssées. Elles étaient au trésor de l'église de Saint-Pierre. On célèbre dans tout le diocèse la fête de saint Gaon qui, du reste, ne lui appartient ni par sa naissance ni par aucune circonstance de sa vie.

Cf. Baillet, Boll., *Saints de Franche-Comté, Saints de la Haute-Marne.*

SAINT LAMBERT, ÉVÊQUE DE VENCE (1154).

Lambert naquit à Bauduen [2], bourg du diocèse de Fréjus. Sa mère mourut dans les douleurs de l'enfantement, et l'on employa le fer pour extraire l'enfant. Il en fut tellement affligé dans la

1. Gon, Godon, Gand.
2. Arrondissement de Dragulgnan, canton d'Anps, 950 habitants.

suite, qu'il ne cessa d'expier ce qui lui semblait un crime par des larmes continuelles et par les œuvres d'une dure pénitence. Il fut confié, dès son enfance, aux moines de Lérins, pour être élevé par eux. Il se concilia leur bienveillance et leur admiration par un naturel excellent et enclin à toutes les vertus. Il aimait le silence et la solitude, et il ne sortait jamais de sa cellule, excepté lorsque l'obéissance l'y forçait. Il devint savant sans cesser d'être humble.

Il fut choisi pour succéder à l'évêque de Vence; il fut sacré malgré sa résistance. Dès lors, on le vit sans cesse occupé à instruire son peuple par sa parole et à l'édifier par son exemple; à secourir largement les pauvres; à consoler les malades et les affligés. Il vécut dans la dignité épiscopale avec une simplicité toute monastique. Il gouverna quarante ans son église, et rendit son âme à Dieu le 26 mai. Sa mort fut accompagnée de miracles.

Propre de Fréjus.

SAINT BÉRENGER,

MOINE DE SAINT-BENOÎT DE L'ABBAYE DE SAINT-PAPOUL (1292).

L'abbaye de Saint-Papoul, qui reconnaît l'empereur Charlemagne pour son fondateur, et Louis le Débonnaire pour l'un de ses bienfaiteurs les plus illustres, a aussi la gloire d'avoir donné à l'Eglise triomphante le Saint dont nous écrivons la vie.

Bérenger naquit au pays de Toulouse, l'an 1204, de parents recommandables par leur noblesse. Encore enfant, il fut un modèle achevé de toutes les vertus, et on se disait en le voyant : *Celui-là sera un jour un grand Saint.*

A peine adolescent, il méprisa les vanités du siècle, les sourires de la fortune et les honneurs que l'avenir lui réservait. Comprenant avec le saint roi David *qu'il lui était avantageux de s'attacher au Seigneur,* afin de le servir de tout son cœur à l'abri des dangers du monde, il embrassa la Règle de Saint-Benoît dans l'abbaye de Saint-Papoul, et fit profession entre les mains de Raymond qui en était alors abbé.

Devenu religieux dans ce monastère célèbre, il excella tellement dans la pratique de toutes les vertus, qu'il devint le modèle de ceux-là mêmes qui étaient plus avancés que lui en âge et en profession, et qui ne pouvaient se lasser de l'admirer. La discipline et la régularité du cloître n'eurent pas de défenseur plus ardent, ses paroles avaient la simplicité chrétienne pour règle, sa conduite était inspirée par l'amour de Dieu, sa douceur et son obligeance lui gagnaient tous les cœurs, et sa piété donnait de l'éclat à toutes ses actions. Il ne cessa jamais de mortifier cruellement son corps; couvert d'un vêtement rude et grossier, il se délassait sur la terre nue des fatigues du jour, une pierre lui servait d'oreiller. — Son esprit était toujours occupé de la contemplation et de la méditation des choses du ciel; il ajoutait à la prière, aux cilices, à la rigueur des disciplines, à une surveillance continuelle sur ses sens, un jeûne perpétuel, et c'est ainsi qu'il parvint à conserver pure et sans tache jusqu'à son dernier jour, cette fleur de la virginité que nous portons, au témoignage de l'Apôtre, *dans un vase si fragile.*

Ce fut uniquement pour être fidèle à son vœu d'obéissance, qu'il consentit à recevoir l'ordination sacerdotale, et dès ce moment il redoubla d'efforts, afin de remplir dignement les obligations que lui imposait un si grand ministère. Toujours le premier rendu dans le chœur de l'église abbatiale, ange à l'autel sur lequel il offrait fréquemment et avec tant de dévotion la victime sainte, toujours prêt à soulager les pauvres, à visiter et à consoler les membres souffrants de Jésus-Christ, son nom devint de plus en plus célèbre et on ne l'appelait plus que *le Saint.* La méditation des livres sacrés faisait ses délices, il trouvait dans cette lecture son plus doux passe-temps, et jamais il ne put se résoudre à abandonner, malgré ses mortifications et ses abstinences, l'œuvre de la prédication. Il voulait imiter Jésus-Christ et prêcher la pénitence autant par la parole que par l'exemple.

Dieu voulut qu'une dignité l'élevât au-dessus de ses frères, Bérenger fut tout d'abord nommé maître des novices, plus tard aumônier et enfin ouvrier [1] du monastère de Saint-Papoul. Mais notre Saint se regarda toujours comme le plus humble et le dernier des moines, et il se crut

1. En latin *operarius,* dignité conservée dans certains Chapitres de France jusqu'à la Révolution française, et qui donnait au titulaire l'initiative des travaux à exécuter et l'inspection des travaux en cours d'exécution.

obligé de pratiquer avec encore plus de soin à leur égard tous les devoirs de la charité fraternelle. Bien loin de se reconnaître le droit d'avoir une volonté propre, il attendait toujours avant que de prendre une détermination quelconque un signe de son abbé auquel il se glorifiait d'obéir jusques dans les plus petites choses.

Dieu se servit de lui pour opérer de son vivant de nombreux miracles. Par ses prières, il obtint que l'épouse jusqu'alors stérile d'un chevalier devînt féconde. Il prédit le jour et l'heure de sa mort aux moines qui environnaient son lit de douleur, les exhorta de son mieux à l'observance régulière, reçut avec une piété angélique les Sacrements de l'Eglise, et son âme prit son essor vers le ciel pendant la nuit de l'Ascension du Seigneur, l'an 1292, sous le règne de Philippe IV, roi de France.

Ses reliques sont conservées religieusement dans l'église de l'abbaye de Saint-Papoul, que, peu de temps après la mort de notre Saint, l'an 1315, le pape Jean XXII éleva à la dignité de cathédrale, sous la métropole de Toulouse. — Un inventaire de l'année 1427 témoigne qu'à cette époque un autel lui était déjà dédié dans l'église cathédrale où sa fête a toujours été célébrée sous le rite double-majeur.

Nous n'avons fait, dans cette vie, que reproduire, en les réunissant, la légende du *propre* de saint Papoul, imprimé par ordre de Daniel-Bertrand de Langle, celle du Bréviaire de 1772, et la notice consacrée à saint Bérenger dans le manuscrit du XVe siècle que l'on conserve encore dans les archives de l'ancien palais épiscopal. C'est avec bonheur que nous avons aussi trouvé la date de la naissance du Saint dans une délibération du Chapitre de Saint-Sernin de Toulouse, à l'occasion d'une proposition d'échange de reliques faite par le Chapitre de Saint-Papoul.

Notes locales.

XXVIIe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

Sainte Marie-Madeleine, vierge, carmélite, dont la naissance au ciel est mentionnée le 25 mai. — La fête de saint JEAN, pape et martyr, qui, appelé à Ravenne par Théodoric, roi d'Italie, arien, fut jeté en prison pour la foi orthodoxe, y languit longtemps et y mourut. 526. — A Dorostore, en Mysie, le supplice du bienheureux Jules, vétéran émérite de l'armée, qui, sous l'empereur Alexandre, fut arrêté par des officiers et présenté au président Maxime : comme il manifestait son horreur pour les idoles en présence de ce magistrat, et confessait courageusement le nom de Jésus-Christ, il fut condamné à avoir la tête tranchée. 228. — A Sora, sainte Restitute, vierge et martyre, qui entreprit le combat pour la foi, sous l'empereur Aurélien et le proconsul Agathius, et surmonta les attaques des démons, les caresses de ses parents aussi bien que la cruauté des bourreaux : décapitée enfin avec d'autres martyrs, elle acquit l'honneur du martyre [1]. — Dans l'Artois, saint Rainulphe ou Renon [2], martyr. — A Orange, en Gaule, saint

1. Voir au 29, jour de sa fête à Soissons.

2. Saint Rainulphe, qui fut, à ce que l'on croit, le père de saint Hadulfe, évêque d'Arras et de Cambrai, souffrit le martyre à Telodium, aujourd'hui Thelus : c'était alors une maison de campagne de l'abbaye de Saint-Vaast, près d'Arras, du côté du Nord. Son corps, enseveli à Thelus, brilla par plusieurs miracles. Il fut ensuite levé de terre et transféré dans la grande église du monastère de Saint-Vaast ; et Henri, évêque cardinal d'Albano, l'enferma solennellement dans une châsse, en présence de Pierre, évêque d'Arras, le 12 février 1188. Il reposa en ce lieu pendant plusieurs siècles. Il a été reconnu au commencement du XIXe siècle par l'évêque d'Arras, et transféré dans l'église cathédrale, où il est gardé religieusement avec les reliques de saint Hadulfe. Son culte était surtout célèbre dans les environs de la ville d'Ardres, en Artois. On ne sait rien de sa vie et des circonstances de son martyre. Son tombeau, qui a la forme d'une auge de pierre, se voit encore derrière le maître-autel de Thelus.— *Propre d'Arras ; Notes locales.*

EUTROPE [1], évêque, illustre par ses vertus et ses miracles. Ier s. — Le même jour, le décès du vénérable BÈDE, prêtre, très-célèbre par sa sainteté et son érudition. 735.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Meaux, la fête de saint HILDEVERT, évêque de ce siége, dont le décès est rapporté le 26 de mai. — A Montsalvy, au diocèse de Saint-Flour, saint GAUSBERT, ermite, fondateur de ce monastère. Vers 1081. — A Liége, le bienheureux Frédéric, comte de Namur, évêque de ce siége, et martyr de la foi, pour avoir combattu les Simoniaques. Il avait pour concurrent Alexandre, fils du comte de Juliers, qui compta sept mille livres d'argent à l'empereur Henri V, dans le but d'obtenir l'investiture. Le clergé et le peuple, en apprenant les moyens dont Alexandre s'était servi pour devenir évêque, l'abandonnèrent comme un simoniaque : malheureusement, le chanoine prétendant avait l'appui de quelques nobles ; il s'ensuivit une guerre dans laquelle Alexandre fut vaincu : il se soumit en apparence, mais la haine était restée dans son cœur. Ses partisans gagnèrent un domestique de Frédéric, qui lui administra un poison si violent, qu'au moment où il tomba en faiblesse, l'œil droit sortit de son orbite et le gauche s'éteignit. Voici l'épitaphe qu'on mit sur son tombeau, dans la cathédrale de Liége : « Cette tombe renferme une innocente colombe sans fiel, qui, vivante, nous apportait l'olivier de la paix. Cœur sublime, n'ayant d'attaches que pour la parole de l'Ecriture sainte, il méprisait ce que la noblesse du sang avait mis en lui. Il eut plus d'horreur de la noblesse de son nom qu'un autre n'en eût retiré d'honneur. C'est le Christ lui-même, ô Frédéric, qui t'a élu pontife, c'est Calliste, son vicaire, qui t'a sacré [2]. Hélas, ton élection déplut aux méchants. La simonie qui vit de l'argent d'autrui, s'émut : la bulle pontificale fut la croix de tes partisans fidèles, mit les armes aux mains de tes ennemis, fit préparer dans l'ombre le poison qui t'était destiné. Tout cela t'avait trouvé invincible, deux années durant. Tu goûtes maintenant avec les habitants du ciel, les douceurs de l'éternelle récompense. Salut donc, pontife-martyr du Christ, à qui tu as remis ton âme le 5 avant les calendes de mai : que la gloire de tes vertus soit l'écho de ta béatitude. Reçois, pontife-martyr, la couronne qui t'est due ».

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes des Bénédictins, Camaldules et de Vallombreuse. — Le décès du vénérable Bède.

Martyrologe des Dominicains. — La fête de saint Jean, pape et martyr.

Martyrologes des Carmes, des Capucins. — Saint Grégoire VII, pape, dont le décès est marqué le 25 de ce mois.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Au diocèse de Sardes, en Lydie, saint Thérapont, dont le corps fut transporté de l'île de Chypre dans cette ville, l'an 806. — Dans l'île de Crète et à Rhodes, saint Phanure, martyr, célèbre dans ces contrées pour ses nombreux miracles. — A Ancône, saint Libère ou Olivier, pèlerin. Rien de plus obscur que l'histoire de ce Saint, dont le culte est cependant célèbre, puisqu'il est un des patrons d'Ancône. Les uns le placent au XIe siècle, les autres au XIIIe. Ceux qui le font mourir en 1040, le disent moine camaldule, et le font accompagner un évêque Dalmate qui quitta son siége et vint à Ancône fonder un monastère de Camaldules. On attribue à saint Libère une origine princière. Aussi le peint-on quelquefois avec une couronne. D'après l'autre opinion, saint Libère serait fils d'un prince chrétien d'Arménie et serait venu en Italie au XIIIe siècle. — En Orient, saint Hellade, évêque et martyr, dont les actes sont perdus. VIe ou VIIe s. — A Ravenne, saint Symmaque, sénateur et consul sous Théodoric. Il était étroitement lié avec Boèce, à qui il donna sa fille en mariage. Après la mort ou plutôt le martyre de Boèce, Symmaque fut traîné, chargé de fers, de Rome à Ravenne, où, sans procès ni jugement, Théodoric lui fit trancher la tête, en haine de la foi catholique [3].

1. Il n'est pas inutile de faire observer que les hagiographes modernes ont confondu saint Eutrope Ier avec saint Eutrope II, et que tous donnent au 27 mai la Vie de ce dernier, ce qui est une grossière erreur, à moins que ce ne soit une subtilité de mauvais aloi pour rejeter dans l'ombre le saint Eutrope du Ier siècle. Saint Eutrope II est nommé au 5 juin.

2. Au concile de Reims, l'an 1119, du 20 au 30 octobre.

3. Voir saint Jean Ier et Boèce ci-après.

SAINT JEAN, PAPE ET MARTYR

526. — Empereur d'Orient : Justin Ier, dit *le Vieux*.

N'oubliez jamais ceci, mes chers frères : Pour le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour. Le Seigneur sait bien, quand il lui plaît, délivrer les justes, et réserver, pour le jour du jugement, la peine des méchants.
II Pet., III, 8, 9.

Jean, fils de Constance, naquit en Toscane ; étant venu de Florence à Rome, il y fut élevé dans les sciences et la piété. Le pape Gélase le fit cardinal-prêtre du titre de Pammaque, et, après la mort d'Hormisdas, il fut élu en sa place pour gouverner l'Eglise. Il donna d'abord, dans cette charge, de grandes marques de son insigne piété, car il acheva le cimetière de Saint-Nérée et Saint-Achillée, martyrs ; il remit en usage celui de Saint-Félix et Saint-Adaucte, et il répara entièrement celui de Sainte-Priscille, qui était ruiné. Il fit présent aux églises des Apôtres de plusieurs vaisseaux d'or et d'argent ; il enrichit de plus l'autel de Saint-Paul de quantité de joyaux et de pierres précieuses ; en un mot, il fit paraître un zèle extraordinaire pour la gloire de Dieu et pour l'honneur de son Eglise.

Théodoric, roi des Goths, régnait alors en Italie. Il avait été, jusque-là, un prince généreux, sage, bienfaisant et modéré ; car, bien qu'il fût arien, il laissait néanmoins les catholiques en paix, et il faisait des présents à l'église de Saint-Pierre, et à d'autres lieux de dévotion. Mais il perdit, sur la fin, cette belle réputation, par les violences auxquelles il se laissa emporter. L'empereur Justin, prince catholique, voulant ramener tous ses sujets de l'Orient à la véritable religion, pour mieux assurer la tranquillité de son empire, fit défense expresse de reconnaître ni évêques, ni prêtres ariens, et ordonna que les églises qu'ils avaient usurpées fussent rendues aux catholiques. Les Ariens eurent recours à leur coréligionnaire Théodoric, que cette mesure exaspéra. Il ne parlait de rien que d'égorger par représailles tous les catholiques d'Italie. Avant d'en venir là, il adressa, dans une lettre, des plaintes très-vives à l'empereur d'Orient. Puis, n'ayant point obtenu satisfaction, il envoya à Constantinople une célèbre ambassade, composée de cinq évêques et de quatre sénateurs ; il voulut que le pape Jean en fût le chef, et le chargea de demander à l'empereur : 1° d'autoriser ceux qui avaient abjuré la doctrine arienne à y revenir ; 2° de retirer son édit et de rendre les églises confisquées.

On dit que le Pape refusa de remplir la première partie de la mission, mais il promit de s'acquitter de la seconde. La ville de Rome fut dans la désolation ; les larmes coulèrent quand on vit partir un Pape chargé de plaider les intérêts de l'arianisme. Pourtant la chose était plus extraordinaire que fâcheuse, et il travaillait par là au salut de l'Italie et à l'intérêt, bien entendu, de l'Eglise. Deux miracles donnèrent pour ainsi dire une sanction céleste à cette démarche. En passant par l'isthme de Corinthe, le saint Pape emprunta un cheval qui, après avoir eu l'honneur de porter le vicaire de Jésus-Christ, refusa de porter aucune autre personne. A son entrée à Constantinople, il guérit un aveugle.

Dès qu'on apprit à Constantinople la venue du successeur de saint Pierre, toute la ville alla au-devant de lui avec des croix et des flambeaux. On se félicitait d'un tel bonheur. Constantinople, disait-on, n'avait pas encore joui de la présence d'un Pape, sauf saint Clément, lorsqu'il fut relégué, sous Trajan, dans la Chersonèse [1]. L'empereur Justin se prosterna devant lui, et eut une joie extrême de le recevoir dans son palais, comme si c'eût été saint Pierre lui-même. Quoique déjà couronné par le patriarche, il voulut l'être aussi par le Pape.

Quant au résultat de cette ambassade, il n'est pas certain. On croit néanmoins que Jean obtint de l'empereur ce qu'il avait promis à Théodoric de demander, c'est-à-dire que, d'après les fragments d'un auteur contemporain, publiés par Valois, les Ariens qui l'étaient encore, et les temples qu'ils avaient encore, furent laissés dans l'état où ils se trouvaient. Mais les Ariens et leurs temples, devenus catholiques, ne furent pas rendus à l'hérésie.

Dans l'intervalle, Théodoric était devenu soupçonneux et cruel. Il croyait que les principaux Romains, le trahissant, s'entendaient avec la cour de Byzance. « De plus en plus aveuglé par son hérésie, il fit incarcérer et mettre à mort les deux illustres sénateurs et ex-consuls Symmaque et Boèce [2] ». La manière dont ses ambassadeurs furent reçus en Orient les lui rendit suspects. Il les fit arrêter dès leur débarquement en Italie. Le pape Jean fut enfermé dans les prisons de Ravenne. Le roi Goth craignit, s'il le faisait mourir par un supplice public, de révolter les Romains et la plupart des Italiens, déjà assez mécontents de ses derniers actes de tyrannie ; il résolut d'avoir recours à une cruauté plus raffinée, et le saint Pontife fut condamné à mourir de faim, de soif et de toutes sortes de privations. Il obtint ainsi la palme du martyre le 27 mai de l'an 526. Les autres ambassadeurs moururent de même.

Théodoric lui-même ne survécut que trois mois au pape Jean. Après s'être privés des sages conseils de Cassiodore et de Boèce, après avoir égorgé sans forme de procès les hommes les plus illustres du sénat, il donna sa confiance à un avocat juif, et lui dicta, le mercredi 26 août 526, un décret qui portait que, le dimanche suivant, 30 août, les Ariens envahiraient les églises catholiques. Mais aussitôt il fut frappé, comme Arius, l'auteur de sa religion ; atteint d'un flux de ventre qui l'épuisa pendant trois jours, il perdit et le royaume et la vie le jour même qu'il se réjouissait d'envahir les églises. C'est ce que dit, en finissant son histoire, un auteur contemporain [3]. L'historien Procope ajoute : « Un jour, les officiers de Théodoric ayant servi sur sa table la tête d'un grand poisson, il crut voir dans le plat la tête de Symmaque, fraîchement coupée, qui se mordait la lèvre et le regardait d'un œil furieux. Il en fut si épouvanté, qu'il lui prit un grand frisson ; il se mit au lit et conta ce qu'il avait vu à son médecin, pleurant son crime d'avoir fait mourir Symmaque et Boèce sur des calomnies ».

1. Les Actes de saint Sylvestre (314-335) disent qu'il accompagna l'impératrice Hélène dans son voyage en Terre-Sainte, et que durant son voyage il convertit un grand nombre de Juifs à la foi chrétienne. Le monde savant a rejeté ce fait dans le domaine des légendes. Cependant, le cardinal Maï a retrouvé les fragments d'un ouvrage de saint Sylvestre qui roule sur une discussion avec les Juifs. C'est là un premier indice que les Actes n'ont peut-être pas tout à fait tort.

2. Cette citation est tirée mot à mot du *Liber Pontificalis*. Le christianisme de Boèce, qui avait été admis par tout le moyen âge, par saint Thomas et Bossuet lui-même, a été révoqué en doute par la science allemande, qui a ramassé toutes les hérésies historiques dont nous ne voulons plus en France. En attendant que nous donnions d'autres preuves du christianisme de Boèce, nous faisons remarquer que le *Liber Pontificalis* attribue à la fureur arienne de Théodoric le meurtre des deux illustres patriciens.

3. La chronique de cet auteur, connue dans le monde savant sous le titre d'*Anonyme de Valois*, du nom de l'historiographe qui la publia le premier, fut découverte en 1680, par le Père Sirmond.

Dieu fit connaître la gloire dont jouissait le pape Jean, son serviteur. Un énergumène fut guéri publiquement en touchant le corps du Martyr. Ce corps sacré fut enterré avec une pompe extraordinaire, hors de la ville de Ravenne, dans un tombeau du cimetière commun. Mais, quatre ans après, il fut transféré à Rome, avec un véritable triomphe et déposé dans l'église de Saint-Pierre. Cette translation eut lieu, d'après le Père Papebrock, le 27 mai, tandis que la mort du Saint aurait eu lieu le 18 mai. Dans une seconde translation (au 1er juin), les reliques du saint Pape furent déposées au Vatican.

Les *chaînes* sont l'attribut de saint Jean Ier dans les arts.

AA. SS. et toutes les Histoires de l'Eglise et des Papes.

SAINT BÈDE, PÈRE DE L'ÉGLISE,

AUTREMENT DIT LE VÉNÉRABLE BÈDE, BÉNÉDICTIN [1]

673-735. — Papes : Adéodat; Grégoire III.

> O bon Jésus qui avez daigné m'abreuver des ondes suaves de la science, accordez-moi surtout d'atteindre un jour jusqu'à vous, qui êtes la source de toute sagesse et de ne perdre jamais de vue votre divine présence.
>
> *Prière par laquelle Bède termina l'énumération de ses travaux littéraires.*

Le célèbre dom Mabillon, citant Bède comme un parfait modèle de savoir dans l'état monastique, s'exprime ainsi [2] : « Qui s'est plus appliqué que lui à toutes sortes d'études et même à enseigner les autres? Qui fut cependant plus attaché aux exercices de piété et de religion? A le voir prier, il semblait qu'il n'étudiait pas; à voir le nombre de ses ouvrages, il semblait qu'il ne fît autre chose que d'écrire ». Camdem l'appelle « une lumière singulièrement éclatante »; et Léland, « la gloire, le plus bel ornement de la nation anglaise, l'homme le plus digne qui fût jamais de jouir d'une réputation immortelle ». Selon Guillaume de Malmesbury, il est plus facile de l'admirer en silence que de trouver des expressions proportionnées à son mérite.

Bède [3], surnommé « le Vénérable », ne doit point être confondu avec un autre Bède plus ancien, qui était moine de Landisfarne [4]. Il naquit, en

1. Ce grand homme était appelé *vénérable* dès son vivant, pour les grandes qualités de corps et d'esprit dont il était doué, et qui le rendaient digne d'un souverain respect. Après sa mort, comme on commença de lire publiquement dans l'Eglise ses sermons et ses homélies avant qu'il fût déclaré Saint, ne pouvant pas encore lui donner ce titre, on continua de lui donner la qualité de Vénérable. Cela ne changea point lorsqu'il fut mis au rang des Bienheureux, et c'est ce qui fait qu'on l'appelle plus communément le vénérable Bède que saint Bède, quoiqu'en effet l'Eglise le reconnaisse pour Saint dans son martyrologe, et que tout l'Ordre de Saint-Benoît célèbre sa mémoire comme d'un Saint dans ses offices ecclésiastiques.

2. *Traité des étud. monast.*, éd. in-12, Paris, 1692.

3. Beda ou Bedas, qui signifie *homme qui prie*, est dérivé du mot *bedan*, prier. (Voir Hickes, *Thesaure ling. septentrion.*, t. Ier, p. 172.)

4. *Vit. S. Cuthbert.* e. 37.

673, dans un village qui, peu de temps après, fit partie des biens du monastère de Jarrow [1].

Saint Benoît Biscop ayant fondé, en 674, l'abbaye de Saint-Pierre à Weremouth, près de l'embouchure de la Wère, fonda, en 680, celle de Saint-Paul à Girvum ou Jarrow, sur le bord de la Tine [2]. Il régnait une si belle harmonie entre les deux maisons, qu'elles étaient souvent gouvernées par le même abbé, et qu'on les désignait sous le nom commun de « Monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul ». Le saint fondateur, qui avait autant de savoir que de piété, procura à chaque communauté une excellente collection de livres qu'il avait apportés de Rome et des pays étrangers. Bède lui ayant été confié par ses parents dans sa septième année, il se chargea du soin de le former à la vertu et aux sciences ; il l'envoya dans la suite à Jarrow, afin qu'il y continuât ses études sous l'abbé Céolfrid, — à Jarrow, dont il ne devait plus sortir.

A peine était-il arrivé, qu'une peste cruelle vint fondre sur le monastère : elle enleva tous les moines qui savaient chanter en chœur, excepté l'abbé Céolfrid et le jeune Bède ; tous deux continuèrent à célébrer de leur mieux l'office canonial, en entier, avec une exactitude obstinée, jusqu'à ce que de nouveaux confrères leur fussent envoyés.

Bède nomme, parmi les maîtres habiles dont il prit les leçons, le moine Trumbert, disciple de saint Chad, évêque d'York, puis de Litchfield, lequel avait établi une école célèbre dans le monastère de Lestingan, au comté d'York. Le chant ecclésiastique lui fut enseigné par Jean, qui, de grand-chantre de Saint-Pierre du Vatican, était devenu abbé de Saint-Martin de Rome, et que le pape Agathon avait envoyé en Angleterre avec saint Benoît Biscop. Il apprit le grec de Théodore, archevêque de Cantorbéry, et de l'abbé Adrien, qui rendit cette langue si familière à plusieurs Anglais, qu'on eût dit qu'elle était leur langue maternelle. Bède en donne pour exemple Tobie, évêque de Rochester. S'il eût été moins modeste, il aurait pu se citer lui-même. On voit en effet, par son *Ars metrica,* et par ses autres ouvrages, qu'il savait parfaitement la langue grecque. Les vers que nous avons de lui montrent aussi qu'il était bon poëte pour le siècle où il vivait ; mais ses sermons, ainsi que ses commentaires sur l'Ecriture, prouvent qu'il fit sa principale étude de la méditation des livres divins et des écrits des Pères.

La science et la piété suppléant en lui au défaut de l'âge, l'abbé Céolfrid voulut qu'il se préparât aux saints Ordres, quoiqu'il n'eût encore que dix-neuf ans. Il fut ordonné diacre en 691, par saint Jean de Béverley, alors évêque d'Exham, dans le diocèse duquel l'abbaye de Jarrow était située [3]. Il continua ses études jusqu'en 702, époque à laquelle il reçut la prêtrise des mains du même prélat [4]. Il est appelé dans un ancien livre « le prêtre de la messe », parce qu'il était chargé de chanter tous les jours la messe conventuelle.

Les moines de Wérémouth et de Jarrow, à l'exemple de saint Benoît Biscop, donnaient un certain temps au travail des mains. Ce travail consistait à battre et à vanner le blé, à prendre soin des bestiaux, à bêcher la terre dans le jardin, à faire le pain et à préparer ce qui devait servir de

1. Mabillon a démontré, par les écrits du Saint, qu'on devait mettre sa naissance en 673. Le village où il vint au monde avait été englouti par la mer avant le temps de Turgot et de Siméon de Durham.

2. Au-dessous du lieu nommé *Capræ Caput,* qui s'appelle encore aujourd'hui *Goat'shead* ou *Gateshead,* vis-à-vis de Newcastle.

3. Il n'y avait point encore de siége épiscopal à Durham.

4. Saint Jean de Béverley fut fait évêque d'Exham en 685, et évêque d'York en 704.

nourriture à la communauté. Bède travaillait avec ses frères; mais sa principale occupation était d'étudier, d'écrire, de prier et de méditer. Souvent il copiait des livres. Aussitôt après qu'il eut été ordonné prêtre, il prit la plume pour l'honneur de la religion. Bientôt il se vit à la tête d'une école nombreuse, d'où sortirent d'excellents sujets ; mais il s'attachait particulièrement à l'instruction des moines, qui étaient au nombre de six cents. Il nous apprend lui-même qu'il se livrait tout entier à la méditation de l'Ecriture sainte, et qu'après avoir chanté les louanges de Dieu à l'église et rempli ce que la Règle prescrivait, son plus grand plaisir était d'apprendre, d'enseigner et d'écrire. « Depuis le temps où je reçus la prêtrise », dit-il, « jusqu'à celui où j'écris ceci (jusqu'à la soixante-neuvième année de son âge), j'ai composé plusieurs livres pour mon utilité et pour celle des autres. J'ai puisé dans les ouvrages des Pères, et j'ai fait quelquefois des additions à ce que j'y ai trouvé ». Il donne une liste de quarante-cinq ouvrages dont il était pour lors auteur, et dont la plupart avaient pour objet d'éclaircir le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dans la suite, il sortit encore de sa plume diverses productions estimables.

Bède s'exerça avec succès sur toutes les parties de la littérature. Il écrivit sur la philosophie, sur l'astronomie, sur l'arithmétique, sur le calendrier, sur la grammaire, sur l'histoire ecclésiastique, etc. Les œuvres de piété composent cependant la principale partie de ses écrits. On chercherait en vain dans ses livres les ornements de la rhétorique ; on y trouve en récompense beaucoup de précision et de clarté ; il y règne une aimable simplicité, avec un ton de franchise, de piété et de zèle qui intéressent vivement le lecteur. La candeur et l'amour de la vérité caractérisent visiblement ses livres historiques ; et si l'on dit qu'il a porté quelquefois la crédulité trop loin, on doit au moins convenir qu'aucune personne judicieuse ne révoquera jamais en doute sa sincérité. Souvent il s'est contenté d'abréger ou de ranger dans un ordre méthodique les commentaires de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Basile, etc., sur l'Ecriture ; mais il n'en a point agi de la sorte pour éviter le travail, ni par défaut de génie, comme l'ont prétendu quelques modernes. Son but était de s'attacher plus étroitement à la tradition, en interprétant les livres saints. Dans ce que les Pères avaient laissé à faire, il suit toujours leurs principes, de peur de s'écarter de la tradition dans la moindre chose. Les meilleurs juges avouent que, dans les commentaires qui sont entièrement de lui, il ne le cède point en solidité et en jugement aux plus habiles d'entre les Pères.

Bale, carme apostat, l'ennemi déclaré des moines et des Pères, qui fut évêque d'Ossory sous Edouard VI, et qui mourut chanoine de Cantorbéry sous la reine Elisabeth, n'a pu s'empêcher de faire de Bède le plus magnifique éloge ; il va même jusqu'à assurer qu'il l'emporte sur saint Grégoire le Grand par l'éloquence et la richesse de son style, et que l'on trouve dans ses écrits presque tout ce qui mérite d'être lu dans l'antiquité. Pitts avance [1] que l'Europe n'a peut-être point produit un homme de lettres qui lui fût comparable, et que, même de son vivant, ses ouvrages avaient tant d'autorité, qu'un concile ordonna de les lire publiquement dans les églises.

Folchard, qui, après avoir été moine de l'église de Christ, à Cantorbéry, et de Sithiu, devint abbé de Thorney, parle ainsi de Bède, dans sa vie de saint Jean de Béverley, citée par Léland : « On est surpris, lorsqu'on considère jusqu'à quel point ce grand homme réussit dans toutes les sciences

1. *De Script. Angl.*

auxquelles il s'appliqua. Il vainquit toutes les difficultés qui s'y rencontrent, et mit ses compatriotes en état de se former de justes idées des choses. Les Anglais renoncèrent à la grossièreté de leurs ancêtres ; ils se civilisèrent et se polirent par l'étude des lettres. Non-seulement Bède leur enseigna, durant sa vie, la route qui conduit au vrai savoir ; il a encore laissé, pour l'instruction de la jeunesse, des écrits où l'on trouve une espèce d'encyclopédie ou de bibliothèque universelle. Il expliqua presque toute la Bible, dit Fuller ; il traduisit en anglais les Psaumes et le Nouveau Testament ; et c'est surtout à lui qu'on peut appliquer ces paroles de l'Apôtre : Il brilla comme une lumière au milieu d'une génération ignorante et perverse ».

Ce qu'il y eut de plus admirable dans Bède, c'est qu'il anima toutes ses études d'un rare esprit de piété, et qu'il fit toujours un saint usage de ses connaissances. Il s'est peint lui-même en traçant le portrait de saint Chad. Comme lui, il étudia l'Ecriture, pour se mettre en état de méditer assidûment les mystères de la foi, pour se pénétrer des saintes maximes du christianisme, pour remplir son cœur de l'amour de toutes les vertus : aussi sa vie fut-elle toujours un modèle que les plus parfaits pouvaient se proposer. On voulut le faire abbé, mais son humilité le porta à refuser cette dignité.

Le pape Sergius avait une estime singulière pour notre Saint. Il lui écrivit une lettre que nous avons encore [1], vers le temps où il fut ordonné prêtre. Dans cette lettre, il l'invitait en termes fort honorables à venir à Rome, afin qu'il eût la satisfaction de le voir et de le consulter sur des affaires importantes. On ne saurait trop admirer la modestie de Bède, qui s'est bien gardé dans son histoire de nous faire connaître cette circonstance. Au reste, il n'alla point à Rome, sans toutefois qu'on sache la raison qui l'en empêcha. Il nous assure lui-même qu'il ne sortit jamais de son monastère pour voyager, au moins pour faire des voyages considérables. Sa réputation lui attira des visites de tout ce qu'il y avait de plus grand dans la Bretagne, entre autres celle du pieux roi Céolwulph.

La vie glorieuse et pacifique de Bède ne fut pas sans nuage. La jalousie suit le mérite comme l'ombre le soleil. Quelques esprits étroits allèrent jusqu'à l'accuser d'hérésie, parce que dans sa *Chronologie* il avait combattu l'opinion, alors répandue, que le monde ne devait durer que six mille ans, et parce qu'il avait semblé adopter pour l'Incarnation une autre date que celle communément reçue. Cette accusation fit du chemin et il en était question jusque dans les chansons à boire des paysans. Bède, qui avait toujours mis un soin scrupuleux à se maintenir dans les limites de l'orthodoxie, fut surpris autant qu'indigné de cette imputation : il écrivit une lettre apologétique vive et fière, qui sans doute fit cesser tous ces bruits.

Egbert, frère d'Eadbyrht, roi du Northumberland, avait été disciple de Bède. Il invita son maître à venir à York, dont ce prince fut sacré évêque en 734. Le Saint se rendit à cette invitation. Il enseigna quelques mois à York, après quoi il voulut retourner dans son monastère [2]. L'école qu'il établit dans cette ville devint très-florissante, et l'on dit qu'il avait lui-même formé le célèbre Alcuin, qui en fut le plus bel ornement.

Bède mourut peu de temps après qu'Egbert eut été élevé sur le siége épiscopal d'York. Avant sa mort, il écrivit à son disciple une lettre où il lui donnait d'excellents avis. « Souvenez-vous », lui disait-il, « que la partie la plus essentielle de votre devoir est de mettre partout des prêtres

1. Ap. Malmesb., l. I *de Reg.*, c. 3. — 2. Bède. *Ep. ad Ecgbright. ap. Smith*, p. 306.

éclairées et vertueux ; de vous appliquer avec un zèle infatigable à nourrir vous-même votre troupeau ; de faire en sorte que le vice disparaisse ; de travailler à la conversion des pécheurs ; d'avoir soin que tous les diocésains sachent l'Oraison dominicale et le Symbole des apôtres, et qu'ils soient parfaitement instruits des différents articles de la religion. Ne négligez rien pour que les laïques qui mènent une vie pure communient tous les dimanches, ainsi que toutes les fêtes des apôtres et des martyrs, comme vous l'avez vu pratiquer à Rome ; mais avertissez les personnes mariées qu'elles doivent se préparer à la communion par la continence [1] ». Ce dernier point était anciennement de précepte, comme nous le voyons par plusieurs conciles. Par le non-usage, il n'est plus que de conseil ; mais c'est un conseil dont saint Charles Borromée voulait que l'on recommandât fortement la pratique aux fidèles.

Cuthbert ou Antoine, un des disciples de Bède, et auquel ce grand homme dédia son livre *de Arte metrica*, nous a laissé une relation de la mort de son cher maître ; elle est dans une lettre qu'il écrivit au moine Cuthwin, son compagnon d'études. Ce Cuthbert fut depuis abbé de Jarrow, et il succéda dans cette dignité à Huethbert, autrement appelé Eusèbe, qui avait été aussi disciple de Bède.

La lettre de Cuthbert mérite d'être rapportée ici ; nous n'y ferons que de légers retranchements [2].

« Cuthbert à Cuthwin, son cher condisciple en Jésus-Christ, salut éternel en Notre-Seigneur. J'ai reçu avec beaucoup de plaisir le petit présent que vous avez bien voulu m'envoyer. Votre lettre m'a causé aussi une grande satisfaction, en ce que j'y ai trouvé ce que je désirais ardemment, savoir que vous aviez eu soin de prier et de célébrer des messes pour Bède, ce vrai serviteur de Dieu, notre père et notre maître. Par une suite de l'amour que je lui porte, je vous envoie en peu de mots une relation de la manière dont il est sorti de ce monde, relation que je sais que vous attendez de moi.

« Il fut pris d'une difficulté de respirer, sans toutefois ressentir de douleur, environ deux semaines avant Pâques. Il resta dans cet état, conservant sa gaieté ordinaire, et rendant grâces à Dieu nuit et jour, même à toutes les heures, jusqu'à la fête de l'Ascension du Seigneur qui était le 26 de mai.

Après nous avoir donné des leçons, selon sa coutume, il employait le reste du jour à chanter les psaumes. Il passait aussi toutes les nuits dans la joie et les actions de grâces, n'interrompant cet exercice que par un sommeil très-court. Lorsqu'il se réveillait, il se remettait à prier les mains étendues vers le ciel. O homme véritablement heureux ! Il chantait ces paroles de saint Paul : « C'est quelque chose d'effroyable que de tomber dans les mains du Dieu vivant », et plusieurs autres passages de l'Ecriture. Comme il était fort versé dans notre langue, il récitait certaines choses en vers anglais ; ces paroles, par exemple : « Un homme sage ne saurait trop considérer ce qu'il a fait de bien et de mal avant de sortir de cette vie ». Il chantait aussi des antiennes, conformément à ce qui se pratique parmi nous ; celle-ci entre autres : « O roi de gloire, Dieu des armées, qui êtes monté aujourd'hui au-dessus de tous les cieux ! ne nous abandonnez pas comme des orphelins sans défense, mais envoyez-nous l'Esprit du Père, l'Esprit de vérité que vous nous avez promis. *Alleluia* ». En prononçant ces paroles, « ne nous abandonnez pas », ses yeux versèrent une grande abon-

1. *Ibid.*, p. 511. — 2. Ap. Simeon Dunelm, *Hist. Dunelm.*, l. I, c. 15, et ap. Smith, p. 792.

dance de larmes. Une heure après, il répéta la même antienne, et nous mêlions nos larmes aux siennes. Nous lisions et nous pleurions alternativement, ou plutôt nous ne lisions jamais sans pleurer.

Nous passâmes ainsi le temps qui s'écoula depuis le commencement de sa maladie jusqu'à la fête de l'Ascension. Pour lui, il était toujours comblé de joie, et ne cessait de remercier Dieu de ce qu'il lui avait envoyé son infirmité. Souvent il répétait ce passage : « Dieu châtie les enfants qu'il aime », et autres semblables. On lui entendait dire aussi ces paroles de saint Ambroise : « Je n'ai point vécu de manière à rougir de vivre parmi vous, et je ne crains point de mourir parce que nous avons un Dieu qui est la bonté par essence ».

« Les leçons qu'il nous donnait, et le chant des psaumes ne l'empêchèrent point de composer deux ouvrages fort utiles à l'Eglise : il traduisit en anglais l'Evangile selon saint Jean, et donna un extrait des livres des notes de saint Isidore, évêque. « Je ne veux pas », disait-il au sujet du second ouvrage, « que mes disciples lisent des mensonges après ma mort, ni qu'ils se consument en des travaux inutiles ».

« Le mardi avant l'Ascension, il se sentit une difficulté de respirer plus grande qu'à l'ordinaire. On remarqua un peu d'enflure à ses pieds. Il passa cependant le jour avec gaieté ; il dicta dans son école, en disant de temps en temps : « Hâtez-vous ; que sais-je si je vivrai encore longtemps, et si le Seigneur ne m'enlèvera pas bientôt du milieu de vous ? » D'après ces paroles, nous ne doutâmes point qu'il ne sût le moment de sa mort. Il passa la nuit en actions de grâces. Le lendemain matin, il nous dit d'écrire promptement ce que nous avions commencé ; ensuite, selon ce qui se pratique à pareil jour, nous marchâmes avec les reliques des saints jusqu'à la troisième heure [1]. Alors un d'entre nous lui dit : « Cher maître, il nous manque encore un chapitre ; serait-ce vous incommoder que de vous faire de nouvelles questions ? — Non, répondit-il. Prenez votre plume, et écrivez vite » ; ce que fit le disciple.

« A la neuvième heure, il me chargea d'aller chercher tous les prêtres du monastère. Lorsqu'ils furent venus, il leur distribua du poivre, des mouchoirs et de l'encens qu'il avait dans une petite boîte [2], les priant de se souvenir de lui devant Dieu, et de célébrer des messes à son intention : ce que tous lui promirent. Il n'y eut personne qui ne pleurât, quand il annonça que bientôt on ne le verrait plus ; mais chacun se réjouit en lui entendant dire : « Il est temps que je retourne vers Celui qui m'a donné l'être, en me tirant du néant. Mes jours ont été longs : mon Juge en a prévu et fixé le nombre. Le moment de ma liberté approche. Je désire être affranchi des liens du corps, et de me réunir à Jésus-Christ. Oui, mon âme

1. *Usque ad tertiam horam ambulavimus deinde cum reliquiis Sanctorum, ut consuetudo illius diei poscebat.* p. 793, ed. Smith. Il s'agit de la procession des Rogations, qui se fait la veille de l'Ascension. On sait que la troisième heure des anciens répondait à notre neuvième heure du matin.

2. *Piperem, oraria et incensa.* On avait coutume de brûler de l'encens aux hautes messes, comme on le voit par Gemmulus, diacre de Rome, qui envoya de semblables présents à saint Boniface. *Ep. ad S. Bonifac. inter Ep. Bonifac.*, Ep. 749.

Les *oraria* étaient des mouchoirs ou autres choses semblables, qui servaient à essuyer la bouche. (Voir Vossius, l. III *de Vitiis serm.*, c. 31.)

Par ces sortes de présents, le Saint voulait donner à ses frères des marques de la charité qui l'unissait avec eux, et par là les engager à se souvenir de lui dans leurs prières. (Voir Smith et Mabillon.) Par la Règle de Saint-Benoit, les moines, avec le consentement tacite de l'abbé, pouvaient laisser de semblables mémoriaux de leurs personnes. Saint Lulle fit un présent de poivre, d'encens et de canelle à l'abbesse Kanebode. On trouve des exemples de la même chose dans les Epitres de saint Boniface et dans d'autres anciens monuments. Fortunat, rendant grâces pour un présent d'herbes, de châtaignes et de prunes, s'exprime ainsi : *Munere in angusto cernitur amplius amor*, l. XI, epigram. 23. (Voir Smith, *loc. cit.*, et Mabillon, *loc. cit.*, § 8, *de Xeniolis.*)

désire voir Jésus-Christ son roi dans l'éclat de sa gloire ». Il ajouta beaucoup d'autres choses pour notre édification.

« Wilberth, celui de ses disciples dont j'ai parlé plus haut, lui dit le soir : « Il y a encore une sentence qui n'est point écrite ». — « Vous n'avez qu'à l'écrire », répondit-il. Son disciple lui ayant répliqué que c'était fait, il ajouta : « Vous avez bien parlé. Tout est fini. Soutenez ma tête dans vos mains. Je veux avoir la satisfaction de m'asseoir vis-à-vis l'oratoire où j'avais coutume de prier, afin d'invoquer ainsi mon Père céleste ». S'étant mis sur le plancher de sa cellule, il dit : « Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit » ; après quoi il s'endormit paisiblement dans le Seigneur. Tous ceux qui ont assisté à sa mort assurent qu'ils ne lui virent jamais plus de ferveur qu'en ce jour... »

Ranulph Higden [1] ajoute les particularités suivantes sur la mort du serviteur de Dieu. « L'enflure de ses pieds l'avertissant qu'il approchait de sa dernière heure, il reçut l'Extrême-Onction, puis le saint Viatique, le mardi devant l'Ascension ; il donna ensuite le baiser de paix à tous ses frères, et les conjura de prier pour lui après sa mort. Le jour de la fête de l'Ascension, s'étant couché sur un cilice étendu à terre, il demanda la grâce du Saint-Esprit... Il continua de prier jusqu'à son dernier soupir ».

Il mourut en 735, à l'âge de soixante-douze ans [2], le mercredi au soir, qui était le 26 mai, après les premières Vêpres de l'Ascension. C'est pour cela que plusieurs auteurs mettent sa mort à la fête de l'Ascension, qui commençait aux premières Vêpres chez les Saxons.

Dans quelques églises d'Angleterre, saint Bède était honoré le 26 mai, en sorte toutefois qu'on ne faisait que mémoire de lui dans l'office de saint Augustin. Dans d'autres églises, on célébrait sa fête le 27 mai, jour auquel son nom se trouve dans le martyrologe romain. Dans la constitution que Jean Alcock, évêque d'Ely, publia pour les fêtes de son diocèse, il est ordonné que l'on dira l'office du bienheureux Bède, le 13 mars, le jour de sa mort étant occupé par l'office de saint Augustin [3]. Certaines congrégations de Bénédictins l'ont dit longtemps le 29 octobre, peut-être à cause de quelque translation. C'est en ce jour que les catholiques d'Angleterre honorent ce Saint, et que les prêtres du même royaume qui vivent en pays étranger, récitent son office en vertu d'un privilége que leur accorda Benoît XIV en 1754. Ce privilége, selon l'interprétation qui en a été donnée à Rome, renferme un précepte, au moins pour les ecclésiastiques et les religieux qui sont en Angleterre.

Alcuin dit [4] que la sainteté de Bède fut attestée, après sa mort, par la voix du ciel, et qu'un malade fut tout à coup guéri en touchant ses reliques. Saint Lulle, archevêque de Mayence, écrivit à Cuthbert (celui-là même dont nous avons parlé plus haut), lequel était pour lors abbé de Wérémouth et de Jarrow, pour lui demander une copie des ouvrages de Bède. En même temps il lui envoya un manteau pour son usage, avec une veste de soie pour couvrir la châsse du Saint. Une veste de soie était un présent qu'on faisait alors aux personnes qualifiées, sans en excepter les rois.

1. *Polychron.*, l. v, ad an. 732.

2. Cette date, adoptée par Mabillon, s'accorde avec les écrits et l'histoire du Saint, ainsi qu'avec le cycle pascal de cette année. Quelques auteurs prétendent que Bède ne vécut que cinquante-neuf ans. Il paraît s'ensuivre de la vie d'Alcuin qu'il mourut dans sa quatre-vingt-dixième année, et conséquemment qu'il vécut trente ans après avoir composé son *Histoire ecclésiastique*. Tanner adopte ce système de chronologie, et dit que le Saint mourut en 762, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. *Bibl. Britan.*, p. 92.

3. La constitution dont il s'agit fut imprimée par Pynson en 1498.

4. *Carm. de Pontif. et Sanct. Eccles. Ebor.* v. 1305.

Bède fut enterré à Saint-Paul de Jarrow, où il y avait un porche au Nord qui portait son nom. En 1020, ses reliques furent portées à Durham, où ayant été renfermées dans un coffre de bois, on les déposa dans la châsse de saint Cuthbert. En 1155, Hugues, évêque de Durham, les mit séparément dans une châsse magnifique enrichie d'or, d'argent et de pierreries [1], laquelle fut pillée lors de la destruction des monastères. Les ministres d'Henri VIII jetèrent sur le fumier ce qui restait des ossements de Bède. Le sanctuaire monastique de Jarrow vers lequel se tournait le regard mourant de Bède, subsiste encore en partie, s'il faut en croire des archéologues fort autorisés ! Son souvenir y a survécu aux vicissitudes du temps, on y montre encore un vieux siége en bois de chêne qu'on prétend lui avoir servi. C'est la seule relique matérielle qui subsiste de ce grand Saint [2]. Speed dit dans son *Théâtre de la Bretagne*, qu'au temps où il écrivait, on voyait le tombeau du vénérable, fait de marbre, dans la chapelle de Notre-Dame, qui était à l'Occident de l'église de Durham. Smith en a fait graver les ruines, qui subsistent encore aujourd'hui [3], ainsi que l'autel de saint Cuthbert et de saint Bède, d'après les peintures d'une croisée qui était à l'Orient [4]. Les moines de Glastenbury prétendaient avoir les reliques de notre Saint ; mais ils n'en avaient sans doute qu'une partie [5].

Selon saint Boniface, Bède fut la lumière de l'Eglise britannique. Saint Lulle, Alcuin, etc., lui donnent de grandes louanges pour sa science et sa sainteté. Lanfranc et plusieurs autres écrivains l'appellent le docteur des Anglais, le père de la science anglaise [6].

Dans les vieilles estampes on donne comme attribut caractéristique à saint Bède un pot à eau : on ne s'explique pas bien la présence de ce vase à usage domestique : serait-ce pour signifier que Bède a *puisé* à toutes les sources pour la composition de ses ouvrages ?...

ÉCRITS DE SAINT BÈDE.

Un des plus considérables écrits de Bède est son *Histoire ecclésiastique*. Il l'écrivit en 731, à la prière de Céowulph, roi des Northumbres, auquel il le dédia. Ce prince, aussi pieux que savant, laissa la couronne à son fils Edbert, trois ans après la mort de Bède, et alla se faire moine à Lindisfarne, où il mourut en 740.

L'Histoire ecclésiastique de la nation des Angles, car tel est le titre exact de cette grande œuvre, a fait de Bède non-seulement le père de l'histoire anglaise, mais le véritable fondateur de l'histoire du moyen âge.

Les juges les plus compétents ont reconnu en lui un chroniqueur aussi méthodique que bien renseigné, un critique habile et pénétrant, investi, par la précision rigoureuse de son langage, comme par la scrupuleuse exactitude de son récit, du droit de faire compter et peser son témoignage, même sur des faits dont il n'a pas été le contemporain.

Le lecteur le plus sceptique ne saurait feuilleter les pages de Bède sans demeurer convaincu de sa sincérité, en même temps que de son discernement historique ; tandis que le chrétien, avide de connaître et d'admirer les œuvres de Dieu dans l'histoire des âmes, encore plus que dans l'histoire des peuples, n'aura jamais assez de reconnaissance pour l'infatigable ouvrier qui nous a dotés de ce livre, sans rival parmi les œuvres historiques du christianisme, et qui a donné à l'Angleterre, à la race historique par excellence, le plus beau monument d'histoire nationale qu'aucun peuple moderne ait encore reçu de ses pères.

2° Les *Vies des cinq premiers abbés de Wérémouth*, savoir : de saint Benoît Biscop, de saint Céolfrid, d'Estervin, de Sigefrid et de Witbert.

1. Voir l'appendice à l'*Histoire de Durham*, composée par Siméon de Durham. Cet auteur écrivit d'après les mémoires de Turgot, savant prieur de Durham, sous le règne d'Edouard le Confesseur, et qui fut fait archevêque de Saint-David sous le règne de Guillaume le Conquérant, dont il était l'ennemi déclaré. C'est pour cela que l'histoire de Turgot lui a été attribuée par quelques écrivains.

2. *Moines d'Occident*, t. v, p. 98, 2e éd., 1868.

3. *Append. ad Hist. Bedæ*, p. 805, t. I, et Jean de Glastenbury.

4. Voir le Frontispice, *ib.* — 5. Voir le *Monasticon Anglic.* — 6. *Burke essay on English history.*

3° Les autres ouvrages de Bède sont des commentaires sur l'Ecriture, des homélies ou sermons, et divers traités sur la poésie, la grammaire, la rhétorique, l'astronomie, la musique, le calendrier, etc. Les hymnes et les épigrammes qu'il avait composés sont perdus.

Pour peu que l'on soit versé dans la lecture des écrits de Bède, on voit qu'il pensait comme l'Eglise romaine sur tous les points aujourd'hui controversés entre les catholiques et les protestants, tels que la prière pour les morts, l'invocation des Saints, la vénération des reliques et des images, etc. Il attribue même des miracles à ces pratiques. Il montre que les images ne sont point proscrites par le Décalogue, et que Dieu défendit seulement les idoles, puisqu'il ordonna d'élever le serpent d'airain, etc. *L. de Templo Salom.*, c. XIX, t. VIII, p. 40. Son *Histoire ecclésiastique*, qui est dans les mains de tout le monde, suffirait seule pour le justifier des imputations des protestants. On peut voir ce qu'il dit de la prière pour les morts, hom. 1, t. V, *Anecdot. Marten.*, p. 239, etc.

Il y a dans *le livre* de Bède *de la nature des choses*, p. 46, *Op.*, t. II, p. 37, une particularité qui mérite d'être remarquée. Il y est dit que le monde et la terre sont de figure ronde.

Quoique Bède rende témoignage à la foi de l'Eglise, les protestants n'ont pu lui refuser un juste tribut de louanges. Mélanchthon, *de Corrigendis studiis*, avoue qu'il était singulièrement versé dans les langues grecque et latine, dans les mathématiques, la philosophie et la connaissance de l'Ecriture sainte. Tanner, p. 86, fait de lui le portrait suivant : « C'était un prodige de savoir, dans un siècle où l'on n'avait presque aucune teinture des lettres, et jamais nous ne pourrons assez admirer son érudition. Il peut lui être échappé quelques méprises, surtout par excès de crédulité ; mais si nous examinons l'ensemble de ses écrits, nous conviendrons qu'il est seul une bibliothèque et un trésor de tous les arts ».

La géographie de Bède, même dans les descriptions des pays étrangers, est fort exacte, quoiqu'il n'eût jamais voyagé ; ce qui montre qu'il travaillait d'après de bons mémoires. Il parle, dans la préface de son histoire, des sources où il avait puisé.

Voici en quels termes M. de Montalembert apprécie le talent littéraire et scientifique de Bède :

« Tous les peuples de l'Europe catholique envièrent à l'Angleterre un si grand docteur, le premier rejeton des races barbares qui eût conquis une place parmi les docteurs de l'Eglise. Le nom de Bède, après avoir été l'un des plus grands et des plus populaires de la chrétienté, demeure investi d'une ineffaçable notoriété. Il est le type de la vie studieuse et savante qui, aux yeux de plusieurs, résume toute la vie des moines. Il a été l'homme le plus instruit, le plus grand personnage intellectuel de son pays et de son siècle..... De son vivant, et pendant de longs siècles après sa mort, ce n'était pas seulement le grand historien qu'on admirait comme nous l'admirons nous-mêmes, c'était encore et surtout le maître qui embrasse dans sa vaste érudition tout ce qu'on étudiait et tout ce qu'on savait dans le monde. Le caractère encyclopédique de son génie est ce qui a le plus émerveillé ses contemporains et ne laisse pas d'exciter la surprise des nôtres.....

« Il fut pour l'Angleterre ce qu'avait été Cassiodore pour l'Italie ou saint Isidore pour l'Espagne. Mais il eut, de plus que ces deux précurseurs, une action et un retentissement en dehors de son pays que personne n'a peut-être surpassés. Dans son martyrologe, ses sommaires historiques et ses biographies de saints, il ajoutait la démonstration du gouvernement de Dieu par les faits et les hommes à l'exposition théorique des enseignements de la foi.

« Mais, loin de se borner à la théologie, il écrivit avec succès sur l'astronomie et la météorologie, la physique et la musique, la philosophie et la géographie, l'arithmétique et la rhétorique, la grammaire et la versification, sans omettre la médecine et sans dédaigner de descendre jusqu'à l'orthographe et à la numération. Tous ces traités ont presque toujours la forme d'abrégés ou de catéchismes adaptés à l'éducation de ses disciples monastiques.

« Comme tous les savants et tous les écrivains des âges chrétiens, il montre une certaine complaisance à étaler sa familiarité avec les auteurs classiques. Il nous a laissé, ou du moins on lui attribue des collections de sentences tirées de Platon, de Sénèque et surtout de Cicéron, dont il était l'admirateur enthousiaste. Il cite souvent Ovide et Lucain, Stace et même Lucrèce, plus souvent encore Virgile dont il insère des centons jusque dans les récits des miracles de ses saints northumbriens. »

La meilleure, la plus complète édition des œuvres de Bède, est celle de M. Migne, tomes de la *Patrologie* latine XC à XCVI. Elle est faite d'après les trois principales qui l'ont précédée, celle de Cologne, celle de Smith et celle du docteur Gilles (12 vol. in-8, collationnés sur les manuscrits; Londres 1843-1844.) On trouvera, dit-on, pour la première fois, dans le *Spicilegium Solesmense* du cardinal Pitra, les véritables commentaires de Bède sur le Psautier et sur saint Paul.

AA. SS.; Godescard ; de Montalembert, *Moines d'Occident.*

SAINT EUTROPE Ier, ÉVÊQUE D'ORANGE (Ier siècle).

L'antique tradition de la ville d'Orange porte qu'Eutrope, le fondateur et le premier évêque de cette église, fut un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il était originaire d'Egypte, mais habitait Antioche, lorsque, ayant entendu les prédications du Sauveur, il crut en lui et s'attacha à ses pas. Après l'Ascension, Eutrope fut envoyé dans les Gaules avec Maximin, Trophime et plusieurs autres. Ayant abordé dans la Narbonnaise, ils se partagèrent la contrée pour y implanter plus rapidement l'Evangile. Le bienheureux Eutrope se rendit à Orange pour y annoncer la bonne nouvelle pendant que Trophime se fixait à Arles et Maximin à Aix, faisant de ces villes le centre de leurs prédications. A la voix d'Eutrope, les simulacres des faux dieux descendirent de leur piédestal, les bois sacrés furent rasés et des églises s'élevèrent, consacrées au vrai Dieu. D'après la tradition, Eutrope, Trophime et Maximin se donnèrent un jour rendez-vous à Tarascon pour convertir en basilique la maison qu'habitait sainte Marthe. Or, le vin manqua pour abreuver les nombreux fidèles qui étaient accourus à la cérémonie : à la prière de la pieuse hôtesse du Sauveur, on vit se renouveler le miracle des noces de Cana. Après de nombreuses années, consacrées à l'apostolat, le bienheureux Eutrope quitta notre exil pour retourner à Dieu : il fut enseveli à côté des deux saints Innocents dont il avait apporté les reliques de Palestine et auxquels il avait élevé un tombeau non loin de la ville d'Orange.

Cf. Faillon, *Monuments inédits de l'apostolat de sainte Madeleine.* — Voir une note au martyrologe.

BOÈCE, MODÈLE DES HOMMES D'ÉTAT (470-525).

Severinus Boetius, philosophus, vir Dei.
Séverin Boèce, philosophe, homme de Dieu.
Chronique du VIIIe *siècle.*

L'Eglise rend un culte public à Boèce. Les démolisseurs contemporains — les critiques allemands surtout — ont prétendu que Boèce n'était pas même chrétien. C'est attaquer de front la tradition ecclésiastique : en racontant la vie de Boèce, tous nos efforts tendront à donner les preuves de son christianisme.

Anicius-Manlius-Torquatus-Séverin Boèce naquit à Rome en 470. Chacun de ces prénoms [1] représente une lignée d'ancètres chrétiens et catholiques. « La famille illustre des Anicii, dit Prudence [2], la première, inclina sous la loi du Christ, la hache consulaire de l'Ausonie, et déposa les faisceaux de Brutus sur la tombe des martyrs ».

Le quadrisaïeul de Boèce était ce fier chrétien Anicius Petronius Probus, mari de l'héroïque Faltonia Proba que l'invasion de Rome par Alaric ne put faire trembler, et dont le tombeau, décoré des emblèmes de la foi du Christ, est aujourd'hui le plus bel ornement du musée chrétien du Latran. Le trisaïeul de Boèce fut Anicius Probus dont le diacre Paulin, dans la « Vie de saint Ambroise », nous apprend que la réputation était si éclatante, que deux princes persans firent le voyage de Rome uniquement pour avoir le bonheur de le connaître. Une fille d'Anicius Probus épousa le bisaïeul de Boèce, Manlius Theodorus, l'ami de saint Augustin, qui lui dédia son livre *de Beata vita.* Le surnom de Manlius Torquatus passa ainsi avec le sang dans la famille de Boèce, dont l'aïeul, Severinus, et le père également nommé Boetius, se distinguèrent l'un et l'autre par leur attachement à la foi chrétienne.

Boèce n'avait que dix ans lorsqu'il perdit son père, qui avait été trois fois consul. On l'envoya à Athènes pour y continuer ses études. Il revint à Rome dans la dix-neuvième année de son âge, et quelque temps après il y fut déclaré patrice. Par considération pour sa famille, il s'engagea dans l'état du mariage (492). La femme qu'il épousa se nommait Elpis.

Sa beauté la recommandait encore moins que sa piété et son savoir. Les deux hymnes en l'honneur de saint Pierre et de saint Paul, *Beate pastor Petre* et *Decora lux*, ont été composés

1. Cognomina. — 2. *Cont. Symmach.*, lib. I, v. 552; *Pat. latine,* t. LX.

par Elpis. « Si l'on pouvait établir la réalité de ce mariage », dit-on, « il en résulterait une forte présomption en faveur du christianisme de Boèce [1] ». Or, il est impossible de ne pas l'admettre.

1° Tous les recueils liturgiques, tous les manuscrits où ces hymnes sont insérés, portent comme nom d'auteur, *Elpis, uxor Boetii*, Elpis, femme de Boèce. D'autre part, dans les manuscrits les plus anciens de Boèce, ces hymnes sont placés à la suite des œuvres du philosophe chrétien, et sont attribués à Elpis sa femme;

2° Dans l'épitaphe qui décorait le tombeau d'Elpis, elle est désignée comme femme de Boèce. Or, cette épitaphe dont des fragments avaient été découverts dans les manuscrits à la fin du XVIe siècle, fut trouvée entière en 1672, et publiée en 1715 par Dom Gervaise, prévôt de Saint-Martin de Tours, auteur de l'histoire la plus complète que l'on ait de Boèce.

3° Ce n'est pas tout, le marbre même qui portait cette épitaphe fut mis à découvert en 1720, cinq ans après la magistrale publication de Dom Gervaise, en creusant les fondations de l'église du Gesù à Palerme. L'inscription tombale était identique à l'épitaphe publiée par Dom Gervaise d'après les monuments écrits.

4° La tradition locale n'avait pas attendu ces révélations pour glorifier la mémoire d'Elpis. En 1543, le sénat de Messine plaçait le buste de son illustre compatriote dans une des salles de l'hôtel de ville. Et Jérôme de Raguse établissait dans *ses Eloges des Siciliens*, d'après des monuments qu'il avait alors sous les yeux, qu'Elpis était née à Messine, qu'elle était fille du fameux sénateur chrétien Festus Niger; qu'elle était morte à Pavie durant un voyage fait avec Boèce son époux, et qu'enfin sa sœur Faustina, mariée au patrice Tertullus, était mère de Placide, le disciple bien-aimé de saint Benoît du Mont-Cassin.

5° La mort brisa prématurément cette alliance. Les vers que la jeune épouse composa elle-même pour sa tombe, respirent la plus parfaite conformité de sentiments entre le mari et la femme.

Elpes dicta fui, siculæ regionis alumma,
Quam procul a patria conjugis egit amor.

Quo sine mœsta dies, nox anxia flebilis hora;
Nec solum caro, sed spiritus unus erat.

Lux mea non clausa est, tali remanente marito,
Majorique animæ parte superstes ero.

Porticibus sacris jam nunc peregrina quiesco,
Judicis æterni testificata thronum.

Neu qua manus bustum violet, nisi forte jugalis
Hæc iterum cupiat jungere membra suis;

Ut thalami tumulique comes nec morte revellar,
Et socios vitæ nectat uterque cinis [2].

On m'appelait Elpis. Mon enfance s'est écoulée sous le climat de la Sicile. L'amour que je portais à mon époux m'a fait quitter ma patrie. Loin de lui, le jour était triste, la nuit inquiète, l'heure pleine de larmes. Ensemble, nous étions non-seulement une seule chair, mais un seul esprit. Mon flambeau ne s'éteint pas, puisque je laisse après moi un tel époux. En lui, je me survivrai dans la meilleure partie de moi-même. Je repose maintenant sous les portiques sacrés qui ont recueilli l'étrangère; j'ai comparu devant le trône du Juge éternel. Que nulle main n'ouvre mon sépulcre, excepté celle de mon époux, s'il lui plait un jour d'unir ses ossements aux miens. Alors je serai la compagne du tombeau, comme je fus celle du lit nuptial : une même cendre unira ceux qui vécurent d'une même vie.

Veuf de sa première épouse tant aimée, Boèce dut, dans l'intérêt de sa famille, contracter une nouvelle alliance : il épousa Rusticiana, fille du sénateur Symmaque, la plus illustre des dames romaines de son temps, une fervente chrétienne aussi. Comme la critique a contesté le premier mariage de Boèce, il n'y a qu'à la renvoyer aux œuvres du philosophe lui-même qui devait bien savoir, lui, s'il avait été marié deux fois, et qui a écrit en toutes lettres, qu'il avait eu deux beaux-pères aussi illustres l'un que l'autre.

Il importe de connaître ce qu'était la maison de Symmaque pour nous faire l'idée du milieu dans lequel le prétendu philosophe païen de la critique contemporaine avait voulu fixer ses affections et sa vie. Rusticiana, la nouvelle épouse, avait deux sœurs Galla et Proba, qui toutes deux ont leur nom inscrit au catalogue des Saints [3]. Symmaque lui-même est vénéré comme martyr de la foi catholique. Telle était donc la famille à laquelle s'allia Boèce. Qu'eût fait un philosophe païen, dans un tel milieu ?

Si les alliances de Boèce furent chrétiennes, ses amitiés et ses amis ne le furent pas moins. Plaçons en première ligne, Cassiodore, chancelier de Théodoric, le futur moine de la Calabre, et Ennodius, évêque de Pavie. La critique contemporaine insinue que les lettres adressées par ces deux

1. M. Judicis de Mirandol, *Consol. philos. de Boèce*, introd., p. 12, Paris, Hachette, 1861.
2. Moreri, art. *Elpis; Patr. lat.*, t. LXIV, col. 1421.
3. Voir au 5 septembre et au 5 octobre.

fervents catholiques à Boèce, ne laissent pas soupçonner le moindre sentiment de foi chrétienne dans leur illustre correspondant. Voyons :

Clovis, conquérant de la Gaule, avait fait demander à Théodoric le Grand, roi d'Italie, un joueur de harpe capable de charmer les oreilles des Francs pendant les festins où l'on chantait la gloire des guerriers. Il fallait d'abord trouver un artiste. Théodoric confia le soin de le choisir au patrice Boèce. Or, voici ce qu'on lit dans la lettre que le roi lui fit adresser par Cassiodore, son chancelier : « .... Nous aimons à parler du divin *Psalterium* véritablement tombé du ciel, dont les chants répétés dans tout l'univers, furent composés pour le salut des âmes. Le véritable prodige que le monde doit admirer et croire, c'est que la harpe de David mettait en fuite le démon et commandait aux puissances du mal. Trois fois aux sons de cette harpe, le roi Saül recouvra la plénitude de son esprit obsédé par l'ennemi intérieur. Les païens ont exprimé à leur manière que la musique est un don du ciel quand ils ont placé la lyre au nombre des constellations célestes.... Mais c'est trop m'écarter de mon sujet. Quel que soit le plaisir que j'éprouve de m'entretenir de la doctrine avec les hommes compétents, je termine et recommande de nouveau à votre sagesse le choix d'un joueur de harpe ». Si Boèce eût été le philosophe païen, même tolérant, que l'on dit, n'eût-ce pas été se moquer de lui que de lui parler des *Psaumes* que l'on chante dans tout l'univers, de la harpe de David, qui chasse le diable, de miracles etc. Ou Cassiodore ne savait pas ce qu'il écrivait et voulait adresser une injure écrite à Boèce, ou Boèce était chrétien. Or, la preuve que Cassiodore savait ce qu'il faisait et ce qu'il écrivait à un chrétien, c'est qu'il ajoute « qu'il y a du plaisir à parler de la doctrine avec les doctes ». La doctrine dont il l'entretenait était toute chrétienne.

Quant à Ennodius, évêque de Pavie, on demande pourquoi il ne loue jamais Boèce de sa religion et ne la salue pas de la formule : « Portez-vous bien dans le Christ, *Vale in Christo ?* »

Ecartons d'abord l'objection tirée de la formule *Vale in Christo.* On a deux cent quatre-vingt-dix-sept épîtres d'Ennodius, et cette formule loin de lui être familière ne se trouve que dans trois !!! A ce compte, le pape auquel Ennodius écrivait sans l'employer n'eût pas été chrétien !

Pour ce qui est de la correspondance elle-même, son contenu prouve parfaitement que Boèce était chrétien, ou du moins, on ne peut l'invoquer pour démontrer qu'il fut païen. Dans sa première lettre, Ennodius appelle Boèce le plus accompli, le plus correct des hommes — *emendatissime hominum.* On conviendra que vis-à-vis d'un évêque, il eût manqué quelque chose aux perfections de Boèce, s'il n'avait pas professé une foi, une doctrine, une religion communes. Après avoir loué ses talents, il eût saisi l'occasion d'apprendre au philosophe païen, qu'il lui manquait la science essentielle : celle de Jésus-Christ. — Dans une autre lettre, Ennodius demande à Boèce la cession d'une maison que celui-ci possédait à Milan. Boèce l'accorde par charité à l'évêque. Celui-ci n'eût pas demandé la charité à un païen pour une bonne œuvre, et le païen se fût peu soucié de venir en aide à un évêque catholique. Dans cette même lettre, Ennodius prend Dieu à témoin de sa reconnaissance et emploie la formule chrétienne : *Deo omnipotenti gratias,* grâces au Dieu tout-puissant.

Boèce fut le modèle des hommes d'Etat, abordons sa vie politique.

Le roi Théodoric, qui faisait sa résidence ordinaire à Spolète ou à Ravenne, étant venu à Rome en 500, eut occasion de connaître Boèce particulièrement. Le discours que Boèce prononça à l'occasion de l'entrée solennelle de Théodoric à Rome, les réjouissances magnifiques qu'il organisa pour le fêter, tout cela charma le monarque (500). Il le fit maître du palais et des offices, les deux charges de la cour qui donnaient le plus d'autorité dans l'état, et le plus d'accès auprès du prince.

Boèce se forma un système de politique fondé sur la vertu, et il mit tout en œuvre pour le faire goûter à Théodoric. Non-seulement il l'empêcha de persécuter les catholiques, mais il l'engagea encore à les aimer et à les prendre sous sa protection. Il lui représentait que son trône s'affermirait à mesure que la vertu serait encouragée et récompensée ; que la gloire d'un prince consiste à procurer le bonheur de ses sujets; qu'un roi, étant véritablement le père de son peuple, doit s'appliquer à le gouverner avec bonté et avec sagesse; que ce dernier article est le plus essentiel de ses devoirs; et que, s'il le remplit fidèlement, il ne s'engagera point sans nécessité dans les guerres étrangères. Il vint à bout de lui persuader de diminuer les impôts, les richesses des particuliers étant la force du prince, et de ménager ses finances avec une sage économie. Sans cette économie, disait-il, l'état est méprisé au dehors, faible au dedans et malheureux de tous côtés, le peuple ne saurait vivre, le prince manque de secours, le soldat est insolent, ce n'est partout que misère et confusion. Il lui conseillait d'entretenir en temps de paix des troupes bien disciplinées, afin de donner du relief à la majesté royale, et d'imprimer de la terreur aux puis-

sances ennemies. C'était en ce sens que Théodoric avait coutume de dire, qu'on ne faisait jamais mieux la guerre qu'en temps de paix.

Le sage et vertueux ministre d'Etat insistait fortement sur la nécessité de ne donner les places qu'au mérite, de faire observer strictement les lois, et d'en punir les transgresseurs avec sévérité. Il disait à ce sujet que la justice est le fondement du trône et la sûreté du peuple; qu'elle contenait dans le devoir ceux qui seraient tentés de devenir fourbes, voleurs, adultères; qu'elle inspirait une frayeur salutaire à ces hommes pervers qui oppriment le peuple; qu'elle mettait un frein à la mauvaise volonté des ennemis du repos public; qu'elle bannissait, en un mot, tous les crimes qui troublent le repos de la société. Il exhortait le roi des Goths à protéger les sciences et les beaux-arts, ainsi que ceux qui les cultivaient avec succès; l'expérience montrant qu'une telle protection contribue beaucoup à encourager les talents, à perfectionner la raison humaine, à inspirer l'amour des vertus sociales, à augmenter et à entretenir le bonheur temporel d'un état. Il l'exhortait encore à être magnifique dans les édifices publics et dans certaines fêtes qui, n'étant point contraires à la religion, relèvent aux yeux du peuple l'éclat de la majesté royale.

Théodoric se conduisit quelques années d'après ces excellentes maximes, et se montra tel qu'il est dépeint dans son panégyrique par Ennodius, évêque de Pavie. Son conseil était composé de tout ce qu'il y avait d'hommes habiles et vertueux, tels qu'un Cassiodore (qui depuis prit l'habit monastique dans la Calabre), un Boèce, un Symmaque, un Ennodius, etc.; et tandis que la barbarie avilissait les Francs, les Visigoths et les autres peuples qui partageaient entre eux les dépouilles de l'empire romain, la cour de Théodoric était le centre de la politesse. Les lettres étaient cultivées en Italie, et l'on y voyait briller quelques rayons de cet âge d'or qui a rendu le siècle d'Auguste si mémorable. On ne s'y apercevait presque pas qu'on était tombé sous la domination des barbares. Tant d'avantages firent qu'Amalasonte, fille du roi des Goths, reçut une très-bonne éducation. Heureuse l'Italie, si Théodoric ne se fût jamais démenti !

Boèce se délassait par l'étude de l'application aux affaires publiques. Dans ses moments de loisirs, il s'amusait à faire des instruments de mathématiques. Quelquefois il composait de la musique, et il envoya plusieurs pièces de sa composition à Clovis, roi des Francs. Il envoya aussi à Gondebaud, roi des Bourguignons, des cadrans pour tous les différents aspects du soleil, avec des hydrauliques qui, quoique sans roues, sans poids et sans ressorts, marquaient toutefois le cours du soleil, de la lune et des astres, par le moyen d'une certaine quantité d'eau renfermée dans une boule d'étain qui tournait sans cesse entraînée par sa propre pesanteur. Il avait lui-même travaillé à la construction de ces machines. Les Bourguignons, ne comprenant pas comment elles pouvaient se mouvoir et marquer ainsi les heures, firent la garde nuit et jour pour s'assurer que personne n'y touchait. Convaincus de la vérité du fait, et ne pouvant en deviner la raison, ils s'imaginèrent que quelque divinité résidait dans ces machines, et leur imprimait ce mouvement. Il se forma à cette occasion une correspondance entre Boèce et les Bourguignons; et le fruit de cette correspondance fut de disposer ceux-ci à recevoir les maximes de l'Evangile.

Ce qui précède ne suffirait pas à donner une idée du génie de Boèce, si nous n'ajoutions un témoignage contemporain que la science moderne, jalouse des gloires de l'Eglise, s'efforce de tenir dans l'ombre. Cassiodore écrivait à Boèce, au nom du roi Théodoric son maître, précisément à propos de cette merveilleuse horloge hydraulique qu'il avait inventée et dont le secret est perdu : « Loin des rives du Tibre, vous êtes allé vous asseoir aux écoles d'Athènes, et porter la toge parmi les rangs pressés des philosophes vêtus du *pallium*, dans le but de conquérir pour Rome les sciences de la Grèce. Vous avez sondé les profondeurs de la philosophie spéculative; vous avez embrassé les diverses branches de la science pratique; vous avez rapporté aux descendants de Romulus tout ce qui fut inventé de plus extraordinaire par les fils de Cécrops. Grâce à vos traductions, Pythagore le musicien, Ptolémée l'astronome, sont devenus italiens. Le mathématicien Nicomaque, le géomètre Euclide parlent une langue comprise par les enfants de l'Ausonie. Le théologue Platon, le logicien Aristote, discutent dans l'idiome des Quirites. Vous avez rendu aux Siciliens leur grand mécanicien Archimède, en le faisant parler latin. Les sciences, les arts que par mille génies la Grèce féconde avait enfantés, Rome en jouit maintenant, et le doit à vous seul. A la lumière de votre génie, la science de tant d'auteurs s'est réduite en pratique : des merveilles que nous aurions jugées impossibles se réalisent sous nos yeux. Nous voyons l'eau s'élancer des entrailles du sol, pour retomber en cascades bouillonnantes [1]; le feu courir par un système de pondération [2]; nous entendons l'orgue résonner sous le souffle qui gonfle ses tuyaux,

1. On pourrait croire ici que Boèce avait connu les puits artésiens, ou du moins appliqué, longtemps avant Torricelli, Galilée, Bernouilli et Euler, les lois de l'hydrodynamique.

2. *Ignem ponderibus currere.* Que signifie cette expression malheureusement trop brève, jetée sans

et produire des voix qui lui sont étrangères. Des blocs humides sont jetés dans les profondeurs de la mer et y forment des constructions que l'humidité rend solides. Vous savez le secret de dissoudre les rochers sous-marins par votre art ingénieux. Les métaux mugissent, les grues d'airain de Diomède sonnent de la trompette dans les airs, le serpent d'airain siffle, des oiseaux artificiels voltigent et de leur gosier métallique qui n'a cependant pas de voix sortent les plus mélodieuses cantilènes. Mais c'est peu pour vous que toutes ces menues merveilles. Vous en êtes arrivé à reproduire les mouvements du ciel. La sphère d'Archimède règle son cours d'après le soleil, décrit le mouvement du zodiaque et démontre les phases diverses de la lune. Une petite machine est ainsi chargée du poids du monde; c'est le ciel portatif, l'abrégé de l'univers, le miroir de la nature évoluant avec une incompréhensible mobilité dans les régions de l'éther. C'est ainsi que les astres, dont la science nous apprend le cours, semblent pourtant immobiles à nos yeux. Leur course nous paraît stable, mais leur vélocité, démontrée par la raison, ne paraît point à nos regards. Vous avez réalisé toutes ces merveilles, dont une seule suffirait à la gloire du plus grand génie ». — Après ces paroles de Cassiodore, je ne crois pas, dit un historien moderne de l'Eglise, qu'il y ait de nos jours un seul savant, vraiment digne de ce nom, qui ne s'incline devant Boèce. Jamais peut-être génie si universel ne fut donné en partage à un homme. Boèce nous apparaît ici beaucoup plus grand que les quelques livres qui nous restent de lui ne nous le font connaître. Mais plus il fut grand, plus sa renommée de son vivant fut universelle, moins il est possible de supposer que l'Eglise catholique se soit trompée, lorsque, plaçant ce génie extraordinaire au catalogue de ses martyrs, elle a dit à la face du monde : Boèce était mon enfant; *vir catholicus Boetius.* Moins surtout il est possible de supposer que les trois opuscules théologiques mentionnés dans tous les manuscrits avec le nom d'auteur Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus Boetius, fussent le produit subreptice d'un homonyme inconnu appelé Boethus. Veut-on savoir d'ailleurs en quels termes Cassiodore, ou plutôt Théodoric, par la plume de son référendaire, parlait de Boèce au roi des Burgondes, lorsqu'il lui transmettait cette merveilleuse horloge hydraulique, qui ne marquait pas seulement les heures, mais figurait tous les mouvements astronomiques et indiquait le cours des saisons ? « Désormais », lui disait-il, « vous aurez dans votre patrie le chef-d'œuvre que vous avez jadis admiré dans cette ville de Rome. Il est juste que votre grâce jouisse de nos propres biens, puisqu'elle nous est alliée par le sang [1]. Familiarisez les peuples de la Burgondie avec les merveilles de l'art, apprenez-leur à estimer la science de ces Romains, leurs aînés, qui leur prêchent l'abandon du culte des gentils ». Ainsi, dans la pensée de Théodoric et de Cassiodore, le génie de Boèce devait être un instrument de conversion vis-à-vis des Burgondes païens.

Boèce fut longtemps l'oracle de Théodoric et l'idole de la nation des Goths. Les plus grands honneurs ne paraissaient point encore suffisants pour récompenser son mérite et ses vertus. Trois fois on l'éleva au consulat, et, par une distinction unique, il posséda cette dignité sans collègue en 510.

Il eut de Rusticienne, sa seconde femme, deux fils, qui, quoique jeunes encore, furent désignés consuls pour l'année 522. C'était un privilége réservé aux fils des empereurs. Boèce avoue qu'il ressentit en cette circonstance toute la joie que peuvent procurer des honneurs fragiles. En effet, il vit ses deux fils portés sur un char de triomphe par toute la ville, accompagnés du sénat et suivis d'un concours prodigieux; il eut lui-même une place au cirque au milieu des deux consuls, et là il reçut les compliments du roi et ceux de tout le peuple. Ce jour-là il prononça le panégyrique de Théodoric dans le sénat, après quoi on lui donna une couronne, et on le proclama prince de l'éloquence.

Mais il ne tarda pas à éprouver l'inconstance des choses humaines, et on eut lieu de croire qu'il n'était monté si haut que pour faire une chute plus terrible. Ses amis, ses richesses, ses honneurs ne purent le garantir des coups de la fortune. Heureux toutefois dans sa chute, puisque sa vertu fut la seule cause de ses souffrances !

Théodoric, se voyant affermi sur le trône, se livra aux penchants qu'il avait pour la tyrannie. En devenant vieux, il devint mélancolique, jaloux et plein de défiance pour tous ceux qui l'approchaient. Il donna sa confiance à Conigaste et à Trigille, Goths l'un et l'autre, et aussi avares que fidèles. Ces indignes ministres, qui ne cherchaient qu'à assouvir leur rapacité, écrasèrent le peuple par des impôts excessifs. Dans une disette, ils firent porter dans les gre-

commentaire au courant de la plume? Il y avait peut-être là le germe de l'invention de la vapeur, dont notre XIXe siècle est si fier à juste titre. — Note de M. l'abbé Darras.

1. Le fils de Gondebaud avait épousé une fille de Théodoric. (Greg. Turon., *Hist. Franc.*, lib. III, cap. 5.)

niers du prince le blé qu'ils achetèrent à très-bas prix. Ils imaginèrent des prétextes frivoles pour écarter de la cour plusieurs personnes de mérite et de probité, entre autres Albin et Paulin. Boèce se chargea de porter aux pieds de Théodoric les soupirs et les larmes des provinces; il le pria de la manière la plus pressante de laisser agir cette compassion dont il avait donné tant de preuves. Ses représentations furent inutiles. Le prince séduit ne voulut rien entendre. Boèce entreprit de faire un dernier effort; il exposa au roi, en plein sénat, les manœuvres des sangsues publiques. Il lui dit qu'il était prêt à lui obéir, et il l'assura en même temps de l'obéissance de tous les sénateurs. « Nous respectons », ajouta-t-il, « l'autorité royale, dans quelques mains qu'elle puisse se trouver, et nous lui laissons la distribution de ses faveurs aussi libre que le sont les rayons du soleil. Nous osons cependant vous demander la liberté, qui a toujours été le plus précieux avantage de cet empire, et vous prier de nous permettre de vous exposer nos plaintes, et de vous représenter qu'on abuse de votre confiance pour opprimer vos sujets contre votre intention. Les choses en sont venues à un point, qu'on ne peut plus être né riche impunément, et que d'avoir des biens est un titre pour éprouver les rapines de ceux qui causent le malheur public. Les pierres elles-mêmes font retentir les gémissements du peuple. Daignez vous rappeler ces belles paroles qui sont si souvent sorties de votre bouche : « Il faut tondre le troupeau, et non pas l'écorcher. Il n'y a point de tribut qui puisse être comparé à l'avantage précieux qu'un prince retire de l'amour de ses sujets..... Nous vous conjurons de reprendre cet esprit qui vous faisait régner aussi bien sur les cœurs que sur les provinces; d'écouter ceux dont la fidélité ne peut vous être suspecte; de porter vos sujets dans votre cœur, et de ne point les fouler aux pieds; de vous souvenir que le devoir des rois est, non d'accabler le peuple sous le poids de l'autorité, mais de le rendre heureux; de penser que les princes doivent se comporter en pères, et non en maîtres impérieux, et se laisser gouverner eux-mêmes par les lois. Ouvrez enfin les yeux sur la misère de vos provinces, qui gémissent sous d'horribles concussions, et qui sont obligées de satisfaire, par leurs sueurs et leur sang, l'avarice de quelques particuliers, qu'on peut comparer à un feu qui dévore, et à un gouffre qui engloutit tout ».

Conigaste et Trigille, qui convoitaient les biens de Boèce, s'efforcèrent de représenter ce discours comme un acte de rébellion. Survint le démêlé avec l'empereur de Constantinople au sujet des Ariens, dont nous avons parlé dans la vie de saint Jean, pape : les intrigants accusèrent Boèce et Symmaque d'entretenir une correspondance secrète avec Justin. On ne prouva rien, mais c'en fut assez pour les faire déclarer coupables de haute trahison et condamner à l'exil.

Mais avant de raconter la fin de ce grand homme, résolvons quelques autres objections sur le christianisme de Boèce. Voici ces objections :

1° Cassiodore a laissé une liste des ouvrages de celui qui fut à la fois philosophe, mathématicien, mécanicien, poëte, musicien. Or, les traités qui en feraient un théologien, ne figurent pas dans cette liste. Voilà la difficulté, voici la solution; ces traités ont pour titre *de l'unité de la Trinité; — le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont-ils substantiellement Dieu, et ce prédicament est-il correct ? — Les substances en tant que substances sont bonnes; — brève profession de foi; — de la personne et des deux natures.* Or, sait-on quelle est l'étendue de ce que nous appelons aujourd'hui les traités théologiques de Boèce ? Le premier a neuf pages; le second, deux; le troisième, quatre; le quatrième, cinq; le dernier, seize. C'est que les traités de Boèce sur les questions théologiques, étaient non pas des ouvrages ex professo, mais des feuilles détachées des lettres adressées, soit à son beau-père Symmaque, soit au diacre Jean, son ami, qui devint plus tard pape sous le nom de Jean Ier. On s'explique dès lors, pourquoi Cassiodore ne les a pas catalogués. Cassiodore ne mentionne pas non plus les autres *épîtres* de Boèce : S'ensuivra-t-il que Boèce n'a pas écrit de lettres ? Lorsque Cassiodore dressa son catalogue, les lettres qu'on a appelées plus tard traités théologiques, n'étaient pas encore dans le domaine public.

Ces lettres ou traités portent en eux-mêmes des caractères intrinsèques d'authenticité qui ne permettent pas de les attribuer à un autre qu'à Boèce. Tout le monde convient que ce philosophe est le premier qui ait importé en Occident la forme dialectique d'Aristote, l'argumentation péripatéticienne, le syllogisme. Si donc Boèce n'a pas écrit ces traités, ils sont tombés du ciel, car, au VIe siècle, nul autre n'était capable d'appliquer le langage philosophique aux discussions théologiques contre les Ariens et les Nestoriens. Saint Augustin lui-même n'y avait pas songé.

Ce n'est pas tout : tous les manuscrits qui ont conservé ces opuscules de Boèce portent comme nom d'auteur : *Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus Boetius.* Tous portent la suscription à Symmaque, beau-père de Boèce, ou au diacre Jean, son ami. Tous enfin relatent des faits qui ne peuvent convenir qu'à Boèce.

Enfin, ce qui a fait la gloire de Boèce, de son vivant, ce qui, après sa mort, lui a valu d'être

adopté comme un auteur qu'on a étudié dans toutes les écoles pendant dix siècles, c'est précisément d'avoir traduit la philosophie grecque en latin, d'avoir assoupli la dialectique des Orientaux, au profit des Occidentaux. Si un autre que lui, un homonyme par exemple, avait eu cette gloire, serait-il resté inconnu ? ou du moins en eût-on fait un gendre de Symmaque ? Cette dernière confusion eût été impossible, puisque Symmaque n'eut que trois filles : Galla et Proba qui moururent vierges, et Rusticiana qui épousa le Martyr de Pavie, le patrice Boèce, désigné à travers tous les âges comme l'auteur des *Traités théologiques*.

2º Isidore de Séville, qui mourut en 636, ce grand évêque si profondément versé dans toutes les branches de la science religieuse, auteur d'une encyclopédie qui, sous le titre modeste d'*Etymologiæ*, résume tout le savoir de l'époque, Isidore de Séville ne fait pas figurer Boèce dans son catalogue des *Ecrivains ecclésiastiques*. Même silence chez Ildefonse de Tolède [1]. Procédons par ordre : Les écrits d'Isidore de Séville, chacun en convient, ne sont point tous parvenus jusqu'à nous. Son catalogue des *Ecrivains ecclésiastiques*, entre autres, est mutilé. Mais, de ce dernier ouvrage, il reste un abrégé authentique rédigé par Honorius, évêque d'Autun, vers l'an 1100. Or, dans son livre IIIe des *Ecrivains ecclésiastiques* tiré de l'ouvrage, alors intact, d'Isidore [2], l'évêque d'Autun s'exprime ainsi : « Le patrice et consul Boèce a écrit un livre de la *Trinité*, un autre de la *Consolation philosophique*. Il a traduit du grec en latin divers traités sur l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie et exposé les règles de la dialectique. Il fut mis à mort par Théodoric, roi des Goths ». L'identité de Boèce est là prise sur le fait, pensons-nous.

Et, pour enfermer en deux mots notre réponse à l'objection tirée du silence de quelques contemporains, nous dirons qu'on ne peut tirer de ce silence que des conclusions négatives lesquelles demeurent sans force devant des preuves positives. Nous venons de citer quelques témoignages. En voici d'autres. En premier lieu, il convient de citer le *Liber Pontificalis* qui attribue aux fureurs ariennes de Théodoric la mort de Boèce : l'autorité de ce document est aujourd'hui scientifiquement établie. D'ailleurs, si l'on rejetait l'autorité des annales officielles de l'église de Rome, quelle raison aurait-on de rejeter aussi les registres des églises particulières qui relatent les mêmes faits et leur assignent les mêmes causes ? Le catalogue des Papes, de l'Eglise de Vérone par exemple, dit fort clairement que « Théodoric, irrité, voulut perdre les chrétiens d'Italie ; qu'il fit arrêter les deux patriciens Symmaque et Boèce, les fit frapper du glaive et ordonna de dérober leurs corps ». Vérone, où fut rédigée cette note, partageait avec Ravenne les faveurs royales de Théodoric : il y séjournait souvent. On put donc y savoir parfaitement le mobile de la haine de Théodoric contre des hommes qui avaient autrefois joui de son amitié. Et ensuite pourquoi cet ordre de soustraire les corps des suppliciés ? n'est-ce pas le procédé des empereurs païens qui ne voulaient pas qu'on vénérât les restes de ceux qu'ils avaient déclarés infâmes ? Si la mort de Boèce et de Symmaque n'eût pas été le martyre, Théodoric n'aurait pas ordonné qu'on cachât leurs corps.

Paul, diacre, qualifie nettement Symmaque et Boèce de héros de la foi catholique. — Procope, un auteur païen, leur a consacré ces lignes significatives dans son livre *De la guerre des Goths* [3] : « Symmaque et son gendre Boèce », dit-il, « tous deux de la plus illustre naissance, tous deux hommes consulaires, tenaient le premier rang dans le sénat de Rome. Ils professaient la philosophie, et nul ne leur fut supérieur dans la pratique de la justice. Ils consacraient leurs biens au service des pauvres, indigènes ou étrangers. Leur réputation s'étendait au loin. Elle leur attira la haine d'hommes jaloux et envieux, dont les calomnies eurent une déplorable influence sur l'esprit du roi Théodoric. Ce prince admit la délation des sycophantes qui accusaient Symmaque et Boèce de tramer un complot. Il les fit mettre à mort et confisqua leurs domaines ».

Aux yeux de Procope, Symmaque et Boèce ne sont pas seulement unis par les liens de l'affinité, ils étudient et professent la même philosophie. Or, pour un païen, la religion de Jésus-Christ n'était autre chose qu'un système de philosophie. Mais ce qui, sous ce nom, fait deviner la religion chrétienne, c'est l'exercice de la charité, vertu inconnue au paganisme. Nous ajouterons : Si le patrice Symmaque était chrétien, Boèce l'était, puisque Procope fait des deux le même éloge et qu'il n'eût pas manqué, lui auteur païen, de noter en faveur du paganisme, la bienfaisance de Boèce, si celui-ci eût été son coréligionnaire. Or, rien de plus incontestable que le christianisme de Symmaque. Le fameux *Vale in Christo* par lequel saint Ennodius termine une des lettres qu'il lui adresse est une preuve qu'on ne songe pas à contester. D'autre part, saint Avite de Vienne lui dit dans une de ses lettres : « Nous espérons que vous n'aimez pas moins voir votre Eglise pos-

1. Ch. Jourdain, *De l'origine des trad. sur le christianisme de Boèce*, p. 341 et 343.
2. Ex Isidoro Sublectus.
3. Liv. Ier, ch. Ier.

séder le siége de Pierre que votre ville, la principauté du monde ». Enfin Symmaque, lui aussi, est au catalogue des Saints sous le 27 mai, et sa mort a certainement eu pour motif son attachement à la foi catholique, son opposition aux fureurs ariennes de Théodoric. Ne sommes-nous pas en droit maintenant après cela de demander aux adversaires de Boèce pourquoi le prétendu païen a si ardemment, si constamment recherché l'amitié de l'évêque Ennodius, l'alliance du catholique Symmaque, de l'homme que lui-même appelle quelque part le *Saint*, et pourquoi par deux fois il s'est uni à des chrétiennes aussi ferventes qu'Elpis qui consacre sa jeunesse et sa muse à chanter les Apôtres, que Rusticiana qui, devenue veuve, donne tous ses biens aux pauvres et se réduit elle-même à la mendicité ?

Est-ce tout ? non. Le patrice Tertullus, père de saint Placide, disciple de saint Benoît, forme le projet d'aller visiter le Mont-Cassin. Tout ce qu'il y a d'illustre parmi les catholiques de Rome veut l'accompagner, ce sont : BOÈCE, — il est nommé le premier, — Symmaque, Vitalien, Gordien et Equitius. Avouons-le, ce Boèce, dévot pèlerin du Mont-Cassin, ne devait pas être un sectateur du paganisme [1], tous les hommes de bonne foi le reconnaissent.

3° Nous voici arrivé à l'objection capitale, à celle tirée du prétendu silence que Boèce garde sur ses convictions chrétiennes dans son célèbre ouvrage *De la Consolation philosophique*. « Pourquoi », demandent les critiques, « pourquoi dans sa prison de Pavie, écrivant ou dictant les pages de son immortelle *Consolation philosophique*, n'a-t-il pas une seule fois prononcé le nom du Verbe incarné ? Il allait mourir, et de quelle mort ! Les supplices réservés aux premiers martyrs attendaient le philosophe, le patrice, l'ex-consul chrétien du VIe siècle, et cependant le nom de Jésus-Christ, son Sauveur, son Dieu, ne tombe pas une seule fois de ses lèvres ! » Il y a, dans cette brillante sortie, deux erreurs, l'une de fait et l'autre de critique. D'abord il est inexact de dire que Boèce fut enfermé entre les quatre murs d'une prison lorsqu'il écrivit la *Consolation philosophique*. Il dit lui-même [2] que bien des gens se croiraient ravis au ciel s'ils possédaient une part, si mince fût-elle, des débris de sa fortune, et que le pays même qu'il appelait un lieu d'exil était une patrie pour ceux qui l'habitaient !... Il est donc probable que Boèce avait simplement été exilé de Rome et consigné dans Pavie, mais non jeté dans les fers. Lui-même ne croyait pas à un supplice prochain : le vaste sujet de composition qu'il s'était tracé pour charmer les loisirs du bannissement en est la preuve. Pouvait-il d'autre part soupçonner que Théodoric, après trente années de gloire, en viendrait à sacrifier ses meilleurs amis à une brutale jalousie ? Voilà pour le fait. Aux yeux de la critique, le livre de la *Consolation philosophique* est resté incomplet, et si le Verbe éternel qui, suivant toutes les apparences, devait former le couronnement de son ouvrage, est absent de la partie qu'il en a composée, ce silence ne prouve absolument rien contre le christianisme de Boèce. Ce qu'il a pu, au contraire, écrire de son livre, révèle un disciple de Jésus-Christ et de la sagesse incréée plus qu'un sectateur de la philosophie de Platon. Entrons dans l'étude de ce chef-d'œuvre.

L'auteur feint de s'y entretenir avec la sagesse incréée. Le dialogue se poursuit à travers cinq livres dans une prose entrecoupée de vers résumant les sentiments qu'a fait naître la conversation. Dans le premier livre, Boèce se fait l'écho des plaintes amères qu'arrache aux malheureux la comparaison de leur félicité passée avec l'infortune présente : il dit qu'en ce monde on ne doit pas compter sur la fortune. Il raconte lui-même à la *Sagesse*, son interlocutrice, les causes de sa disgrâce. — Dans le deuxième livre, la *Sagesse* le console, et lui dit que nul n'a le droit de se plaindre de la mauvaise fortune, puisqu'en acceptant la bonne, on doit être prêt à accepter la mauvaise. — Dans le troisième, la *Sagesse* définit le bonheur : un état parfait et permanent où tous les biens se trouvent réunis ; et démontre qu'aucun des philosophes anciens n'a eu du bonheur une notion adéquate. — Le quatrième établit que le vrai bonheur consiste dans la pratique de la vertu : il y dit un mot des peines futures réservées aux méchants et distingue très-nettement — conformément au dogme catholique — les peines *purgatives* de celles qui sont exercées avec toute la rigueur pénale. C'est là que le philosophe établit la différence qui existe entre le destin et la Providence. On peut résumer sa démonstration par cette définition du hasard : le hasard est l'effet connu d'une cause inconnue. — Le cinquième établit la thèse de la liberté humaine, et concilie cette liberté avec la notion de la prescience divine. « En Dieu », dit Boèce, « tout est présent. Il prévoit les choses parce qu'elles arrivent, mais elles n'arrivent pas parce qu'il les prévoit ». L'école n'a pas donné de meilleur argument contre la fatalité. — Là s'arrête brusquement la *Consolation philosophique*. Pour se convaincre que cet ouvrage n'a pu être achevé, il suffit de lire le passage suivant :

Maintenant que j'ai placé sous tes yeux l'idée du bonheur véritable », dit la *Sagesse*, « main-

1. Actes de saint Placide, au 5 octobre dans Boll. — 2. *De Consolat.*, liv. II, pros. 4.

tenant que tu connais en quoi il consiste, j'aurai, après avoir parcouru encore quelques préliminaires indispensables, à te montrer le chemin qui seul conduit au séjour du bonheur. Je devrai attacher des ailes à ton âme, afin qu'elle puisse planer dans les hauteurs. Secouant comme un fardeau inutile le chagrin et la douleur, sous ma conduite, par mes sentiers, sur mon char *(meis vehiculis)*, tu rentreras sain et sauf dans la patrie. Quand je te montrerai cette patrie que tu cherches en ce moment comme une chose oubliée, tu t'écrieras : « Oui, je m'en souviens, c'est bien elle, c'est la patrie de mon âme, c'est là que je fixerai mon séjour [1] ».

Boèce pressentait lui-même que le temps devait lui manquer pour aborder ultérieurement les grandes questions de la patrie des âmes, du chemin qui y conduit, des chars [2] qui y transportent; car, au commencement du cinquième livre, la *Sagesse* dit à Boèce qu'elle a hâte de lui ouvrir la route qui doit le ramener à la patrie et qu'elle craint, à cause des discussions secondaires, de ne pouvoir achever la carrière qu'il leur reste à parcourir... L'exposition du dogme chrétien devait couronner l'œuvre philosophique. Mais il s'en faut que, dans les cinq livres achevés, Boèce tienne le langage d'un philosophe rationaliste : on devine le chrétien sous le manteau du philosophe. « Crois-tu », lui dit la *Sagesse*, « que rien ne puisse s'opposer à la volonté de Dieu, le souverain bien ? » — « Non », répond Boèce. — « Il y a donc », reprend la *Sagesse*, « un Dieu souverainement bon qui, par sa Providence, dirige et dispose toutes choses avec force et suavité [3] ? » — « Oui », répond l'interlocuteur ; « et j'avoue que toutes les raisons que vous venez de m'en fournir me ravissent encore moins que ces dernières paroles... » Ne voit-on pas là palpiter le cœur du chrétien ? Qu'on lise encore les paroles émues qu'il consacre au dogme de la prière, ce refuge des malheureux [4]. La critique s'est étonnée de trouver, dans une phrase isolée, l'opinion de la préexistence des âmes empruntée par Origène à Platon : il suffit de répondre que la doctrine d'Origène ne fut définitivement condamnée que vingt-cinq ans après la mort de Boèce.

Il est probable que la lecture du livre *De la Consolation philosophique* où Boèce plaide son innocence, acheva de le perdre dans l'esprit du prince. « Ma condamnation convenue d'avance », dit-il, « fait aujourd'hui le triomphe de mes délateurs. Et cependant quel est mon crime ? On m'impute une correspondance secrète, qui n'exista jamais. Si l'on m'avait accordé ce qu'on ne refuse pas au dernier des misérables, si l'on m'avait confronté avec mes calomniateurs, la vérité et mon innocence eussent éclaté au grand jour. — Quoi donc ! veut-on prétendre que j'ai conspiré ? Mais cette conspiration est un rêve. Que j'ai souhaité le rétablissement de la liberté romaine ? Mais un pareil rétablissement était-il donc possible ? Et plût à Dieu qu'il l'eût été ! J'eusse répondu comme autrefois Canius à Caligula : « Si j'avais connu un tel dessein, tu n'en aurais jamais rien su » : — *Si ego scissem, tu nescisses !* Vous vous rappelez ce qui s'est passé à Vérone quand un roi, avide de notre perte commune, voulait envelopper tous les sénateurs dans l'accusation d'Albinus. Je garantis sur ma tête l'innocence des sénateurs, celle d'Albinus, la mienne. Est-ce pour cela qu'on m'a jugé sans m'entendre, et exilé à cinq cents milles de Rome ? Si j'avais, sacrilége incendiaire, mis le feu aux édifices sacrés ; si j'avais, abominable assassin, plongé le glaive dans le cœur des prêtres ; si j'avais tramé l'extermination de tous les gens de bien, on m'eût cité en personne, j'aurais été légalement entendu, confronté, convaincu, puni. Mais sans m'entendre, sans me juger, on me condamne à la proscription, à la mort peut-être. Les délateurs accumulent contre moi les accusations d'ambition, de magie, de sacrilége. Sacrilége, moi dont la devise a toujours été Ἕπου Θεῷ *(Deum sequere)*. Magicien, moi qui n'eus jamais que de l'horreur pour les esprits impurs, moi dont l'idéal a toujours été de devenir de plus en plus semblable à Dieu ! Ambitieux, moi qui avais banni de mon cœur toute espèce d'attache aux choses de ce monde ! Pour prévenir jusqu'au soupçon de pareils crimes, il ne fallait que jeter les yeux sur le sanctuaire d'innocence de ma maison, sur l'honneur intègre des amis qui m'entouraient, sur mon beau-père Symmaque, *un Saint*, vénérable comme la sagesse elle-même ».

Sans doute, cette défense de Boèce était triomphante, mais elle devait exalter la colère du roi d'Italie. « On était au mois d'octobre 525 », dit M. du Roure. « Théodoric envoya subitement à Eusèbe, gouverneur de Ticinum, l'ordre d'arracher à Boèce par la torture l'aveu de ses prétendus crimes, la dénonciation de ses complices, et de le mettre à mort s'il refusait de parler. Les tyrans ne sont que trop obéis. Il nous en coûte d'appeler Théodoric un tyran, mais, à partir de ce moment, il le mérite, et nous ne lui donnerons plus d'autre nom. La prison de Calvenzana, près de Pavie, fut choisie pour théâtre de l'exécution. Le gouverneur s'y rendit avec l'appareil qui suit

1. Boet., *De Cons.*, lib. IV, pros. I, metr. I; *Patr.*, t. LXIII, col. 788-791.
2. *Vehicula.* Qui n'entrevoit sous cette allégorie les Sacrements de l'Eglise?
3. Suaviter et fortiter, sap. VIII, *de Consolat. Philos.*, lib. III, pros. XII. — 4. Liv. V, pros. III.

les bourreaux. Boèce, exercé par une longue pratique de la vertu, vit arriver ce cortége avec le sang-froid qu'il mettait naguère à disserter sur ses malheurs. On lui demanda des aveux ; il n'en fit point. Alors commença pour lui, entre les déchirements de la chair et la fermeté de l'âme, une de ces luttes mémorables dont l'historien, par une lâche et puérile délicatesse, ne doit point sauver la vue au lecteur, dont il doit au contraire le repaître en quelque sorte, parce qu'elles sont un sublime enseignement ». Après une longue et sanglante flagellation, le corps de Boèce fut étendu sur la roue. Une corde enroulée à sa tête fut serrée par un treuil jusqu'à faire sortir les yeux de leur orbite. Cette torture, lentement ménagée, ne put arracher à l'illustre patient aucune révélation. Quand on le détacha de l'instrument du supplice, il vivait encore. On dit qu'il porta les mains à sa tête comme pour faire rentrer ses yeux dans leur cavité sanglante. La hache du bourreau, quelques instants après, terminait son martyre (23 octobre 525). Ainsi mourut le philosophe chrétien, l'un des génies les plus complets qui aient paru sur la terre, le patrice, l'ex-consul Anicius-Manlius-Torquatus-Severinus Boèce. Ses reliques, soustraites d'abord aux fidèles par l'ordre exprès de Théodoric, furent, après la mort du tyran, portées à Pavie et déposées dans le tombeau d'Elpis, sa première femme, sous le portail d'une église que le Père Papebroch croit être celle qu'on voyait près du baptistère connu sous le nom de Tour-de-Boèce et qui subsista jusqu'en 1584. Luitprand, en 725, transféra, dans la basilique de Saint-Pierre-au-Ciel-d'Or, les restes de Boèce. Enfin, l'empereur Othon III, en 998, érigea en l'honneur de Boèce le tombeau actuel que l'on admire encore dans l'église des Augustins de Pavie.

Nous ne nous arrêterons pas à démontrer l'absurdité d'une dernière supposition qu'on a faite pour arriver à prouver que le Boèce honoré comme Saint à Pavie n'est pas le philosophe chrétien qui nous occupe, mais un évêque africain du même nom, exilé par les Vandales, en Sardaigne, et dont les reliques auraient été apportées à Pavie en même temps que celles de saint Augustin par Luitprand, roi des Lombards, en 725. Les chroniqueurs nous ont transmis la liste exacte des évêques morts en Sardaigne dont les reliques furent transportées par Luitprand à Pavie : il n'y figure aucun évêque du nom de Boethus ou Boetius. Comment d'ailleurs supposer qu'on se sera immédiatement et subitement mis d'accord pour vénérer comme ceux du philosophe Boèce, les restes d'un évêque africain ? Boèce était mort à Pavie, avait été enterré à Pavie ; il eût été absolument impossible d'attribuer son culte à un étranger.

Le peuple de Pavie, fidèle au culte du martyr Boèce, l'honore même de nos jours, chaque année, le 23 octobre, par une solennité publique.

Nous avions pris la liberté de demander à S. G. Monseigneur l'évêque de Pavie si un culte quelconque était encore rendu à Boèce. M. Ariodante Onetto, secrétaire de l'évêché de Pavie, voulut bien nous répondre les lignes suivantes : « Evêché de Pavie — Pavie, le 7 septembre 1872. En réponse à votre estimée lettre du 31 août dernier, j'ai l'honneur de vous informer que le diocèse de Pavie célèbre, sous le rite double, l'office et la messe de saint Séverin-Boèce, le 23 octobre : office et messe sont du commun d'un martyr. Le culte du Saint remonte à la plus haute antiquité. Son crâne et son corps sont en grande partie conservés, avec la plus grande vénération, dans cette église cathédrale ». — Ainsi, pendant qu'on discute pour savoir si Boèce fut chrétien, voilà que depuis des siècles un diocèse tout entier l'honore comme un Saint et célèbre sa fête. Ceci prouve combien l'on a tort de ne pas recourir aux sources.

Cf. Du Roure, *Hist. de Théodoric* (1846); Darras, *Hist. de l'Eglise,* et surtout D. Gervaise, *Hist. de Boèce.*

S. HILDEVERT, ÉVÊQUE DE MEAUX, PATRON DE GOURNAY (680).

Hildevert naquit dans les environs d'Hébécourt, au diocèse d'Amiens. Son père, Adalbert, le confia à saint Faron, pour l'élever. Son éducation se fit suivant la discipline monastique. Il monta sur le siége de Meaux, vacant par la mort du même saint Faron. Comme il avait été un religieux exemplaire, ainsi il fut un évêque accompli. Lire les saintes Ecritures, macérer sa chair par le cilice et l'abstinence, paître ses brebis par la parole, par la prière, par les aumônes, telles étaient les occupations auxquelles il se livrait avec une admirable assiduité. Une grande douceur, une égalité d'âme inaltérable était le trait saillant de sa sainteté.

Il mourut le 27 mai de l'an 680, jour auquel l'église de Meaux honore sa mémoire.

Saint Hildevert fut enseveli dans l'église qu'il avait lui-même fait construire environ à six milles

de Meaux, au village de Vignely. Son culte est célèbre à Gournay, ville de Normandie, qui possède une belle église de son nom, autrefois collégiale, maintenant paroissiale.

La collégiale de Saint-Hildevert de Gournay, située sur les bords de l'Epte, au milieu de la riche vallée de Bray, fut longtemps la plus grande puissance ecclésiastique de ces contrées. Comme ses sœurs, les abbayes de Bellosane et de Saint-Germer, elle fut assise parmi les étangs, les marais, les lacs et les viviers dont le souvenir et les noms vivent encore, dans de verdoyantes prairies. A leur exemple, elle dut contribuer à assainir le pays et à faire sortir du désert les nombreux villages appelés depuis les *Conquêts de Hue de Gournay et spéciosités de Beauvoisis.*

Les sires de Gournay, seigneurs, patrons et fondateurs de cette église, se plurent à la couvrir de leurs pieuses libéralités ; ils soumirent à ses tours suzeraines bon nombre de clochers du pays de Bray et de l'Angleterre, double fruit de leur vaillance guerrière.

Les reliques de saint Hildevert ajoutaient un nouveau lustre à l'indépendance de la collégiale, et l'on eût dit qu'une partie de la crosse pontificale du saint patron était passée entre les mains du Chapitre, gardien de son sépulcre. Aussi, dès la plus haute antiquité, les Papes lui avaient-ils accordé l'exemption de l'autorité épiscopale. Les archevêques de Rouen avaient le droit de visiter la collégiale une fois dans leur vie, et encore, le pontife visiteur n'entrait point par le grand portail, mais par une porte latérale. Choqué de cet usage, un archevêque voulut un soir entrer par la porte principale, mais il la trouva fermée ; il se mit en devoir de la faire ouvrir, de la briser même ; mais au même instant, arriva, de la part du Chapitre, un huissier chargé de mettre fin à cet acte d'usurpation, et de faire respecter les droits méconnus. Le prélat, étonné de cet excès d'audace, dit au malheureux huissier : « Comme archevêque, je t'excommunie ; comme membre du parlement, je t'interdis ». — « Ah ! Monseigneur ! » s'écria l'huissier, tombant à ses genoux, « j'ai huit enfants à nourrir ! » et l'affaire fut arrangée. Le métropolitain de la Normandie, cédant de bonne grâce, entra, comme ses prédécesseurs, par la porte latérale.

Fière des bulles des Papes et des édits de nos rois, l'église de Saint-Hildevert prenait le titre d'*insigne*.

Le personnel du Chapitre se composait, dès le XIIe siècle, d'un doyen, de huit chanoines, de six chapelains et deux vicaires perpétuels, dont l'un était curé de Saint-Hildevert et l'autre de la paroisse de Notre-Dame, charmante église, construite en 1230, et démolie à la Révolution. Parmi les huit chanoines, on choisissait le trésorier et le sainturier. Le trésorier veillait sur la sacristie, les cloches et le luminaire. Le sainturier prenait soin des choses saintes, des reliques et des offrandes des fidèles.

Ce Chapitre, avec ses titres, ses honneurs et ses prérogatives, fut détruit à la révolution de 89, et il ne reste plus de tant de puissance que le souvenir, quelques places et quelques débris de maisons auxquelles de beaux noms se rattachent encore. C'est, devant l'église, *la place du parvis ou du cloître*, qui rappelle la vie commune des anciens chanoines réguliers ; le *doyenné*, ou maison du doyen, ce prince de la Collégiale, si jaloux de son autorité presque épiscopale ; enfin l'*écolâtre*, ou maison du chanoine préceptoral ; c'était là, dit un ancien manuscrit, que le chanoine recteur des écoles tenait ses classes et donnait ses leçons.

Voici en deux mots l'histoire du culte et des reliques de saint Hildevert : Après être restée deux siècles dans l'obscurité, la sainteté d'Hildevert fut enfin manifestée aux yeux des hommes par de grands miracles qu'il plut à Dieu de faire éclater à son tombeau. Ces miracles furent suivis de la translation de son corps de Vignely à Meaux, translation à laquelle présida saint Mayeul, abbé de Cluny, et qui eut lieu au Xe siècle.

Il était encore en grande vénération à la cathédrale de Meaux, sur la fin du Xe siècle, lorsque trois clercs de cette église conçurent le projet de l'enlever et de le conduire de ville en ville, par tout le royaume de France. Une de leurs premières stations eut lieu dans l'église de Saint-Laurent, à Paris, et depuis ce moment, une confrérie resta établie dans cette paroisse sous le nom de Saint-Hildevert ; un hôpital même s'éleva dans le voisinage, pour conserver à la postérité le souvenir de ce bienfaisant passage.

Le roi saint Louis et le grand archevêque de Rouen, Eudes Rigaud, voulant profiter des indulgences accordées par le métropolitain d'Angleterre, vinrent en simples pèlerins visiter la châsse de saint Hildevert, et baiser ses reliques, fécondes en miracles. Le prince s'y présenta le 17 avril 1257, et le prélat le 22 août 1263.

Le 5 mars 1375, un effroyable incendie fut sur le point de réduire Gournay en cendres. Le clergé de Saint-Hildevert vint en procession opposer la châsse du Saint au fléau. L'incendie cesse, et le peuple reconnaissant suit avec joie les reliques du Saint, par l'intercession duquel il voit cesser le fléau. La reine Blanche, veuve de Philippe de Valois, qui affectionnait le séjour de

Gournay, fit enchâsser dans l'or une partie du chef de saint Hildevert. Depuis cette époque, on célèbre, tous les ans, à pareil jour, la fête des miracles du saint évêque, avec la translation de son chef.

« Le vaisseau d'or donné par la reine Blanche, dit un vieil historien, fut renfermé dans une châsse de cuivre faite en forme de pyramide et élevée en l'air jusqu'aux voûtes du chœur, où elle reste ordinairement suspendue ». Aujourd'hui, quoique ce reliquaire ait disparu, on peut voir encore une partie du chef suspendue à la voûte du sanctuaire.

Des rois et des prélats puissants ont désiré posséder une portion de ce trésor. Le 29 novembre 1639, on fit l'ouverture de la châsse, et on donna quelques parcelles des reliques au roi Louis XIII, à l'archevêque de Rouen et à l'évêque de Meaux.

La révolution ne tarda pas à dévorer l'or et l'argent qui environnaient les ossements du Saint, *stérile poussière dont la République n'avait pas besoin*, disaient les commissaires de la Convention. Fort heureusement, un chanoine de l'ancienne collégiale se trouva là pour ramasser ces précieux ossements, mille fois plus chers au cœur des pauvres que tous les grands hommes de 93. Ce chanoine, pour les sauver, crut devoir les déposer dans la terre ; puis, en présence de M. Larcher, avocat de la ville, il les exhuma, dans la crainte que l'humidité ne les fît périr. M. Larcher les reçut chez lui et les garda précieusement jusqu'au 20 octobre 1802.

A cette époque, M. l'abbé Baston, vicaire général de Mgr Cambacérès, vint à Gournay, fit son rapport à l'archevêque de Rouen, et nomma des commissaires pour constater l'authenticité des reliques. Translation solennelle en fut faite le 22 mai 1803, de la maison de M. Larcher à l'église paroissiale, où elles sont demeurées jusqu'à ce jour l'objet de la vénération des peuples.

On invoque saint Hildevert contre l'épilepsie et la démence.

Propre de Meaux; Notice historique et descriptive sur l'église collégiale de Saint-Hildevert, de Gournay-en-Bray, par M. l'abbé Cochet, *inspecteur des Monuments historiques de la Seine-Inférieure,* Rouen, 1851 ; notes locales fournies par M. le chanoine Corblet.

S. GAUSBERT, FONDATEUR DE MONTSALVY, EN AUVERGNE (1081).

Gausbert, qu'une tradition fait naître dans la Basse-Auvergne, fut élevé au sacerdoce à cause de la singulière pureté de ses mœurs et l'ardeur de son zèle pour la religion. Il exerça d'abord les fonctions du saint ministère, dans le village de Bezbédenne ou Bez. Emporté par le désir d'une vie plus parfaite, il s'attacha ensuite à l'église de Saint-Sulpice, sur la rive gauche du Lot et plus tard à celle de Saint-Projet, sur la rive droite de cette rivière : l'oraison, la prédication, les œuvres de miséricorde remplissaient toutes les heures de ce prêtre altéré du salut des âmes.

Ayant entendu dire qu'il y avait à quatre lieues de là, dans les montagnes de l'Auvergne, un passage couvert de neiges la plus grande partie de l'année et redouté des voyageurs à cause des voleurs et des bêtes sauvages, il s'y rendit tant pour augmenter ses pénitences qu'animé par la pensée de se rendre utile au prochain.

Ayant obtenu la donation de ce lieu de Bérenger, comte de Rhodez et vicomte du Carladez, il y éleva, dans l'espace de douze ans, un monastère, un hospice pour recevoir et soigner les voyageurs et une église qu'il dédia à l'Assomption de la sainte Vierge. Puis, deux prêtres, Pierre d'Alby et Bertrand de Rhodez, auxquels vinrent se joindre quelques autres disciples qu'avait attirés la renommée du fondateur, vinrent peupler cette solitude : Gausbert leur donna la Règle des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Désormais, le lieu qu'infectaient les brigands, que d'autres dangers encore rendaient redoutable, ne fut plus habité que par la charité et reçut, conformément au désir du comte Bérenger, le nom de Montsalvy ou de *Mont de Sécurité*, sous lequel il est encore désigné aujourd'hui. Gérault, évêque de Sisteron, consacra l'église.

Gausbert bâtit une autre collégiale : celle de Saint-Michel de Laussac. Pontius, évêque de Rhodez, et dans la suite, trois autres évêques, ceux de Clermont, de Saint-Flour et de Cahors placèrent jusqu'à cinquante-cinq paroisses sous la dépendance de Saint-Michel et de Montsalvy.

Malgré le poids des ans, Gausbert, toujours enflammé de zèle, entreprit la réformation de l'abbaye de Saint-Amand de Rhodez et partit pour cette ville. Il s'efforça de ramener à une observance plus sévère les religieux qui, après avoir abandonné la Règle monastique, avaient embrassé celle des chanoines et s'étaient peu à peu écartés de toutes deux. Malgré l'appui de l'évêque Pontius et du comte Raymond IV, qui avait succédé à Bérenger, ses avis, ses prières, ses exemples, n'ob-

tinrent presque aucun résultat. Alors, emmenant avec lui Bernard de Rhodez, qu'il avait gagné à la sainteté de la Règle, il reprit, l'âme remplie de douleur, le chemin de Montsalvy.

Gausbert bâtit une dernière église dans la partie est du comte de Rhodez, près du village de Cantoin, puis il termina par une sainte mort sa laborieuse vie, le 27 mai de l'année 1081, sous le pontificat de Grégoire VII.

Sa dépouille mortelle, conformément au vœu que lui avait dicté l'humilité, fut déposé en dehors de l'église du monastère de Laussac, fondée par lui. Quelque temps après, elle fut néanmoins transférée dans l'intérieur, où se trouve encore ce qui en reste : Deux os ont été distraits vers 1850, l'un pour la cathédrale de Saint-Flour, l'autre pour l'église de Montsalvy.

Propre de Saint-Flour.

XXVIII[e] JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Sardaigne, les saints martyrs Emile, Félix, Priam et Lucien, qui furent couronnés en combattant pour Jésus-Christ. — A Chartres, dans les Gaules, saint CHÉRON, martyr, qui eut la tête tranchée sous Domitien, et obtint ainsi l'honneur du martyre. Ier s. — A Corinthe, sainte Helconide, martyre qui, du temps de l'empereur Gordien, endura d'abord de nombreux tourments sous le président Pérennius, et fut de nouveau mise à la torture sous Justin, son successeur; mais ayant été délivrée par un ange, elle eut les mamelles coupées, fut exposée aux bêtes, soumise à l'épreuve du feu et accomplit enfin son combat par la décollation. 244. — De plus, le martyre de saint Crescent, de saint Dioscoride, de saint Paul et de saint Hellade. — A Thécué, en Palestine, les saints moines martyrs qui furent tués par les Sarrasins au temps de l'empereur Théodose le Jeune. Les habitants du lieu recueillirent leurs saintes reliques, et les eurent en grande vénération. Ve s. — A Paris, saint GERMAIN, évêque et confesseur, dont l'éminente sainteté, les grands mérites et les miracles éclatants ont été décrits par l'évêque Fortunat. 576. — A Milan, saint Sénateur, évêque très-célèbre par ses vertus et par sa science. 480. — A Urgel, dans l'Espagne Tarragonaise, saint Juste, évêque. VIe s. — A Florence, saint Podius ou Poggio, évêque et confesseur. 1002 [1].

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Albi, la fête de saint Urbain Ier, pape et martyr [2].— A Bayeux, saint MANUÉE ou MANVIEU, évêque et confesseur, qui ressuscita un mort que l'on portait publiquement en terre, et mérita de son peuple ce bel éloge, qu'ayant fait un progrès continuel dans la vertu, il avait été bon au commencement, meilleur au milieu, et très-bon à la fin. Vers 480. — A Meaux, saint Rigomer, évêque; né au territoire de Meaux, saint Rigomer est considéré comme le dixième évêque de cette ville : ses reliques, qui étaient conservées à la cathédrale, ont été jetées au vent par les Calvinistes du XVIe siècle. Il y avait autrefois, dans le diocèse, une abbaye et une église de son nom. Des actes de son épiscopat, on ne connaît que la vigueur épiscopale qu'il déploya contre les ennemis de l'Eglise. Ve s. — Au diocèse de Lodève, saint Guillaume, comte de Toulouse, créé duc d'Aquitaine par Charlemagne, fondateur de l'abbaye de Val-Gelon ou Gellone, dite Saint-Guillaume-du-Désert où il se fit religieux. 813. — A Auxerre, la fête de saint Prisque, nommé le 26 de ce mois au Martyrologe romain. — A Aix, la fête de sainte Marie Jacobé et de sainte Marie Salomé, nommées au Martyrologe romain, la première, le 19 juin, la deuxième, le 22 octobre. — A la Trappe, le vénérable Nicolas Beugnier, qui, après avoir été un mauvais prêtre, devint un saint religieux.

1. On célèbre aujourd'hui à Rome la fête de saint Urbain, pape. Voir sa vie au 25 mai.
2. Transféré du 25, ce dernier jour étant consacré à saint Grégoire VII.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes des Bénédictins, des Camaldules, de Vallombreuse, des Cisterciens. — Saint Boniface, pape et confesseur, nommé le 25 de ce mois.

Martyrologe des Dominicains. — A Florence, la bienheureuse Marie-Barthélemie Bagnesi, vierge, du Tiers Ordre de Saint-Dominique, qui fut en proie à de longues souffrances et eut le mérite de se rendre conforme à l'Epoux crucifié.

Martyrologe des Franciscains. — Saint Grégoire VII, dont la fête arrive le 25 de ce mois.

Martyrologe des Carmes. — Saint Pascal, confesseur, dont la naissance au ciel est le 17 de ce mois.

Martyrologe des Servites. — A Faenza, dans l'Emilie, le bienheureux Jacques-Philippe Bertoni, confesseur, de l'Ordre des Servites, qui émigra de ce monde vers le Seigneur, le 25 de mai [1].

Martyrologe des Capucins. — Sainte Marie-Madeleine, dont le décès est marqué le 25 de ce mois.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Mélitène, en Arménie, saint Eutychès ou Eutychius, évêque et martyr. Il passe pour disciple des Apôtres. — A Edesse, en Syrie, saint Théodule Stylite. Vers l'an 450. — A Vich, en Catalogne, saint Juste, différent de l'évêque d'Urgel du même nom, mentionné ci-dessus. Celui-ci n'était que simple laïque et se sanctifia dans l'accomplissement des devoirs ordinaires de la vie. — A Pedina, en Istrie, les saints Nicéphore, évêque, et Maximilien, diacre. On a attribué à tort au premier les Actes de saint Nicéphore d'Antioche. — A Chalcédoine, en Bithynie, saint Nicétas, évêque. — A Côme, en Italie, le bienheureux Guillaume, ermite. Guillaume était un prince français de la maison d'Orange : il prit du service dans les armées de Henri IV, empereur d'Allemagne, et quitta le prince, lorsque celui-ci eut été excommunié par Grégoire VII. On représente saint Guillaume à cheval, armé de toutes pièces et vêtu d'un capuchon. 1070. — A Cantorbéry, en Angleterre, le bienheureux Lanfranc, archevêque de cette ville. Ce célèbre écrivain combattit l'hérétique Bérenger, restaura le monastère du Bec, et refusa l'archevêché de Rouen ; mais on le força d'accepter celui de Cantorbéry, qu'il illustra par sa science et son zèle pour la discipline ecclésiastique [2]. An 1089. — A Pise, en Toscane, sainte Ubaldesca, vierge, de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. On représente la bienheureuse Ubaldesca avec la palme des vierges et un panier à la main. Ce dernier attribut rappelle que la charitable religieuse allait mendier pour les malades de l'hôpital où elle se sanctifia. 1206. — Encore en Toscane, le bienheureux Pierre, solitaire et l'un des premiers membres du Tiers Ordre de Saint-François. Comme plusieurs églises se disputaient sa dépouille mortelle, un essaim de papillons blancs précéda le convoi funèbre et le conduisit à celle de Castro. XIIIe s. — A Carfagnana, dans la même contrée, le bienheureux Herculan de Plegale, de l'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance. Il prêchait avec tant d'éloquence et de componction sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il faisait pleurer son auditoire. An 1451. — A Londres, sur la place Tyburn, martyre des trois prêtres anglais du séminaire de Douai : Thomas Forde, Jean Shert et Robert Johnson, qui, sous un prétexte de conspiration contre la reine, furent mis à la torture, épuisés par les souffrances d'une longue captivité et pendus tous trois le même jour. Après la strangulation, l'exécuteur mutila, éventra et coupa en morceaux les corps palpitants de ces victimes. Règne d'Elisabeth. — En Espagne, le bienheureux Jean de Jésus-Marie, carme déchaussé. 1615.

1. Le bienheureux Jacques-Philippe Bertoni, né à Faenza, en Italie, entra dès l'âge de neuf ans dans l'Ordre des Servites, par suite d'un vœu qu'avait fait son père durant une grande maladie. Quoique enfant, il pratiqua aussitôt de nombreuses austérités. Ayant prononcé ses vœux dès qu'il put se consacrer à Dieu, il remplit avec beaucoup de douceur et de prudence divers emplois qui lui furent confiés, et surtout la charge de supérieur. Son horreur des moindres péchés était si vive qu'il se purifiait chaque jour par le Sacrement de pénitence. Dieu s'empressa d'appeler à lui cette âme innocente. Jacques-Philippe mourut en 1483, n'étant âgé que de trente-neuf ans. Le pape Clément XIII approuva, le 22 juillet 1761, le culte rendu à ce Bienheureux, qui est honoré dans son Ordre le 28 mai.

2. Nous avons donné la notice de Lanfranc après la Vie de saint Léon IX. Il n'est pas généralement considéré comme Bienheureux.

SAINT GERMAIN, ÉVÊQUE DE PARIS

496-576. — Papes : Saint Gélase; Benoît Ier. — Rois de France : Clovis Ier; Childebert II.

Tout pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu... il faut qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et l'égarement, parce qu'il est lui-même environné de faiblesse. *Ad Hæb.*, v, 1 et 2.

Fortunat, évêque de Poitiers, qui a écrit le premier les actions admirables de saint Germain, évêque de Paris, en parle en des termes si avantageux, qu'il ne fait point difficulté de l'égaler aux plus illustres Martyrs, et même de le comparer aux plus grands Apôtres. Il naquit en Bourgogne, au diocèse d'Autun, de parents riches et catholiques [1]. Sa mère fit ce qu'elle put pour lui faire perdre la vie dans ses propres entrailles. Elle prit pour cela beaucoup de remèdes, et ne négligea pas les moyens les plus violents. Mais la Providence, infaillible dans ses décrets, ne permit pas qu'elle vînt à bout d'un dessein si criminel ; la fureur de cette mère dénaturée contre son enfant ne cessa pas avec sa naissance ; et si elle ne le fit pas mourir, elle continua toujours de le maltraiter et de lui être impitoyable.

La cause de cette étrange aversion était, dit-on, la crainte de voir sa maison trop chargée d'enfants. La grand'mère de Germain ne fut pas moins cruelle envers lui que sa mère : car aimant passionnément un autre de ses petits-fils, nommé Stratide, cousin de notre Saint, elle ne pouvait souffrir que celui-ci partageât son héritage avec lui. Afin de s'en défaire, elle donna deux bouteilles à sa servante, l'une de vin et l'autre de poison, et lui marqua celle de vin pour Stratide, et celle de poison pour Germain ; mais Dieu dissipa les artifices de cette marâtre, en permettant que la servante se trompât, et que Germain ayant pris le bon vin, Stratide avalât le poison, dont il fût mort sans un prompt secours.

Ce pauvre enfant, étant ainsi exposé à de continuelles persécutions dans la maison même de son père, fut obligé d'en sortir et de se retirer auprès de Scopilion, son oncle, personnage de très-sainte vie, qui habitait Luzy. C'est là qu'il reçut cette éducation forte qui accoutume à mettre le devoir au-dessus du plaisir, et qu'il jeta les fondements de cette haute perfection à laquelle il est arrivé depuis : car son oraison était continuelle, et, quoiqu'il fût éloigné de mille pas de l'église, il s'y rendait néanmoins toutes les nuits avec ce saint oncle, pour dire les Matines et ensuite assister aux saints Mystères. Saint Agrippin, évêque d'Autun, étant informé de sa vertu, lui conféra l'ordre de diacre, et, trois ans après, il l'ordonna prêtre. Saint Nectaire, son successeur, le nomma abbé de Saint-Symphorien, hors les murs d'Autun. Germain se rendit, par ses veilles, ses abstinences et son assiduité à la prière, le modèle de tous les religieux.

L'amour divin embrasait tellement son cœur, qu'on en voyait reluire la

1. Un vieil auteur précise davantage et dit : « Le glorieux et bien-aimé de Dieu, Monsieur saint Germain, natif d'Autun, au faubourg Saint-Blaise, de la grande rue, autrement la rue Sainte-Anastasie... »

splendeur sur son visage. Il était si sensible aux misères des pauvres, qu'il n'en pouvait jamais renvoyer aucun sans assistance : il leur a souvent donné tout ce qu'il avait de provisions dans le monastère, sans rien réserver. Plusieurs de ses religieux, n'approuvant pas cette conduite, se plaignirent hautement de l'excès de sa libéralité, qui les mettrait, disaient-ils, dans la dernière indigence ; un jour, en effet, il arriva que même le pain du jour manqua dans l'abbaye : mais Germain s'étant mis en prières, on vit aussitôt arriver au monastère deux chevaux chargés de pains, que la femme du seigneur Ebron envoyait, et, le lendemain, deux charrettes pleines de vivres vinrent d'un autre côté. Ces secours extraordinaires et miraculeux devaient suffire pour apaiser les murmures et les injustes plaintes. Néanmoins, les religieux de Saint-Symphorien diffamèrent si fort leur saint abbé auprès de l'évêque diocésain, que ce prélat, ajoutant foi trop légèrement à leurs rapports, le fit arrêter et mettre dans ses prisons, comme s'il eût été coupable de prodigalités ; mais à peine y fut-il entré, que les portes se rouvrirent d'elles-mêmes ; néanmoins Germain ne voulut pas sortir sans la bénédiction de celui qui l'avait fait emprisonner. L'évêque, mieux informé, reconnut sa sainteté et le traita avec beaucoup de respect. Un autre miracle augmenta la vénération qu'on lui portait. Le feu prit au monastère : un embrasement général semblait inévitable. Mais notre Saint arrêta en un instant cet incendie par un peu d'eau bénite qu'il jeta dessus, et par le signe de la croix qu'il fit en chantant *Alleluia*.

La charité était la vertu dominante, le trait le plus fortement accusé de l'admirable physionomie de Germain. En voici une nouvelle preuve : Un certain Sabaricus, homme dur et violent, avait un esclave nommé Æsarius. Celui-ci, cruellement maltraité par son impitoyable maître et n'y tenant plus, courut un jour se réfugier au monastère de Saint-Symphorien, priant Germain de vouloir bien le racheter à tout prix. L'esclavage était devenu pour lui dans cette maison un supplice vraiment intolérable. Le Saint, ému de pitié et plein de l'esprit de l'Eglise qui travaillait de tout son pouvoir à l'abolition de la servitude, entra aussitôt en négociation avec Sabaricus. Cet homme, furieux de la démarche de son esclave, exigea quatre-vingts pièces d'or pour le rachat de ce pauvre malheureux, de sa femme et de son enfant. La somme était exorbitante : où la trouver? Mais la charité ne se rebute point et ne désespère jamais. Germain consola donc Æsarius, lui promettant la liberté quand même et sans trop savoir comment en payer le prix. Enfin il vint à bout de recueillir la somme exigée. Sabaricus, dont l'âme ne s'ouvrait point à la douce commisération parce qu'elle était fermée à la piété chrétienne, principe et aliment de toutes les vertus, osa bien venir en personne toucher son argent, maudite rançon du sang, des soupirs et des larmes. Bien plus, ce misérable, sans respect pour lui-même, pour les hommes ni pour Dieu, ne daigna seulement pas en passant devant la basilique de Saint-Symphorien y entrer pour y faire une prière. Mais sa barbarie et son impiété ne demeurèrent pas impunies. Dès lors la vue d'une église lui inspira de l'horreur ; il abandonna tout exercice de religion et tomba dans une sorte de frénésie. On fut même obligé de l'enchaîner. Germain auquel on le conduisit, — car quel autre aurait pu le guérir? — oubliant ses torts et ne voyant en lui qu'un malheureux, fit à Dieu devant le tombeau de saint Symphorien une ardente prière que la foi et la charité portèrent au ciel. Aussitôt, par un double miracle, le malade recouvra avec la santé des sentiments plus chrétiens et la tranquillité de l'âme : il était guéri et son cœur changé. Plein de regret et de douleur pour le passé,

mais aussi de joie et de reconnaissance, il ajouta vingt pièces d'or aux quatre-vingts qu'il avait reçues en échange de la liberté de son esclave, et fit faire avec cet or une belle croix que l'on suspendit comme un mémorial de l'événement au-dessus du tombeau de saint Symphorien. « Cette croix », dit le biographe [1], « existe encore aujourd'hui et atteste le prodige que nous venons de raconter ». Alors les bénédictions célestes entrèrent dans la maison de Sabaricus. Ses fils et ses filles, vivement impressionnés d'un miracle qui les touchait de si près et cédant à l'impression de la grâce, voulurent, afin de se consacrer entièrement à Dieu, s'enrôler dans les diverses phalanges de la milice sacrée et gouvernèrent même plusieurs monastères. N'est-ce pas là un éloquent témoignage du zèle avec lequel l'Eglise travailla à détruire peu à peu l'esclavage, à protéger le faible contre le fort, à changer les mœurs des barbares?

Le bruit de ces merveilles et de beaucoup d'autres s'étant répandu par tout le royaume, et étant venu jusqu'à Childebert, roi des Francs, il voulut avoir un si saint personnage dans sa ville de Paris, et lui manda de le venir trouver. Saint Germain n'osa pas s'opposer à sa volonté, parce qu'il apprit qu'elle était conforme à celle de Dieu : car, s'étant un jour endormi après sa prière, il lui apparut en songe un vénérable vieillard qui lui présenta les clefs des portes de Paris. Le Saint lui demanda ce qu'il voulait qu'il en fît : « Je vous donne ces clefs », lui répondit-il, « afin que vous sauviez cette ville ». C'était lui prédire qu'il en serait évêque ; mais Germain, ne faisant pas cette réflexion, comprit seulement que sa présence était nécessaire à Paris ; il se mit donc en chemin avec quatre de ses religieux, dont trois, Auctaire, saint Doctrovée et Scubilion, ont été successivement abbés de Saint-Vincent, depuis, Saint-Germain des Prés. Ces cinq religieux, après avoir salué le roi et reçu ses ordres, se retirèrent dans un oratoire dédié sous le nom de Saint-Jean-Baptiste, qui, dans la suite, a été appelé Saint-Germain le Vieux, où ils pratiquèrent si parfaitement tous les exercices du cloître, que toute la cour en était ravie.

Quatre ans après, le siége épiscopal de Paris vint à vaquer par le décès d'Eusèbe, qui avait été substitué à Saffaracus, déposé au second Concile de la même ville, en 565. Saint Germain fut élevé sur ce trône par la Providence divine, et à la demande de Childebert, qui le souhaita ainsi. Cette nouvelle dignité ne changea rien en lui que le seul titre d'abbé en celui d'évêque, et il y garda les mêmes pratiques de pénitences et de mortification qu'il avait observées dans son monastère.

Il allait à l'église sur les neuf heures du soir et n'en sortait qu'à la pointe du jour, pour prendre en son palais un moment de repos, et vaquer ensuite au soulagement des pauvres, des malades, des prisonniers et de tous ceux qui avaient recours à lui. Il supportait également les chaleurs de l'été et les froids de l'hiver, sans se couvrir ni se chauffer plus en une saison qu'en une autre ; souffrant ainsi un martyre continuel et suppléant dans la paix de l'Eglise aux tourments que les tyrans auraient pu lui faire endurer dans les plus violentes persécutions.

Sa table, où se trouvaient ordinairement les pauvres, n'était couverte que de mets fort communs ; et, comme il n'y manquait rien, de même on n'y servait rien de superflu. Il voulait que l'âme fût nourrie en même temps que le corps, et faisait faire pour cela, durant le repas, la lecture de quelque bon livre. Ses prédications eurent un tel succès, que Paris changea bientôt de face. Les vanités cessèrent, les pompes furent modérées, les su-

1. Fortunat.

perfluités retranchées, le luxe aboli, et enfin le vice y perdant son empire, la vertu prit sa place et y régna absolument.

La réputation de sa vertu croissant de plus en plus, il fut supplié de se trouver à Bourges pour assister à la consécration de l'évêque Félix : il ne manqua pas de s'y rendre ; et ayant, par occasion, parlé à un juif, appelé Sigeric, il le convertit parfaitement et le baptisa ; mais sa femme étant demeurée dans son erreur, sans vouloir profiter de l'exemple de son mari, fut bientôt punie de son obstination ; car le démon entra dans son corps, et ne cessa point de la tourmenter jusqu'à ce que le saint prélat, ému de compassion, l'eût délivrée d'un si mauvais hôte par l'imposition des mains ; elle reconnut ainsi la vérité, et reçut enfin le saint Baptême.

Il eut une adresse merveilleuse pour gagner l'esprit de Childebert ; il le gouverna si bien, que, quoique ce prince eût toujours quelques restes de cette férocité, alors naturelle à la nation, il régla néanmoins ses mœurs, réforma sa cour, et s'appliqua à la fondation de beaucoup d'églises et de monastères. Il envoya un jour six mille livres à saint Germain pour les distribuer aux pauvres ; mais le saint prélat n'en ayant pas trouvé assez pour recevoir toute cette aumône, voulut lui en rendre la moitié. Le roi, bien loin de la prendre et de ne plus rien envoyer, fit rompre sa vaisselle d'argent, ôta les chaînes d'or de son cou, et pria l'évêque de ne point cesser de donner, assurant que, de son côté, il ne se lasserait point de fournir.

Childebert étant mort sans enfants mâles, Clotaire, son cadet, lui succéda. Ce prince, qui, ayant vécu jusque-là loin de Paris, ne connaissait pas assez les mérites de saint Germain, le fit un jour si longtemps attendre à la porte de son palais, qu'il fut contraint de s'en aller. Mais le roi souffrit, la nuit suivante, de si grandes douleurs par tout le corps, en punition de cette faute, que, reconnaissant son péché et l'injustice du mépris qu'il avait fait du saint évêque, il l'envoya chercher à l'heure même, se jeta à ses pieds, et baisa humblement le bord de sa robe ; le Saint porta la main sur les endroits qui lui faisaient mal, et, par cet attouchement, il apaisa entièrement sa douleur. Il fit ensuite éclater son zèle contre le roi Caribert, qui avait répudié Ingoberge, sa femme légitime, et épousé une suivante, nommée Marcovèse, dont il entretenait en même temps la sœur. Saint Germain lui fit là-dessus plusieurs remontrances; et voyant qu'elles étaient inutiles et qu'il ne se corrigeait point, il employa contre lui les censures ecclésiastiques. De plus, comme la noblesse de France avait alors usurpé les biens de l'Eglise, ce qui avait fait abandonner le service de Dieu dans plusieurs paroisses, il fit assembler un Concile à Paris, dans lequel on fulmina des anathèmes contre ceux qui s'étaient emparés du patrimoine de Jésus-Christ. Il se trouva aussi au second Concile de Tours, qui fut tenu pour réformer la discipline de l'Eglise, déchue presque partout, et pour condamner les mariages incestueux, qui étaient assez ordinaires entre les grands.

Le démon ne souffrant qu'avec dépit ces heureux progrès, fit ce qu'il put pour les arrêter, en troublant la tranquillité de sa dévotion; en effet, il le tenta en toutes manières, soit en l'effrayant durant son oraison, soit en criant à ses oreilles, soit en lui apparaissant sous des formes horribles, soit enfin en le maltraitant et en le battant; mais son humilité et sa constance le rendirent victorieux de tous ces assauts, et il en triompha si glorieusement, que cet esprit d'orgueil ne put jamais rien gagner sur sa volonté.

Il ne faut pas attendre que nous racontions tous les miracles de saint Germain : le grand Fortunat, évêque de Poitiers, après en avoir composé un livre entier, avoue qu'il en laisse beaucoup à dire. La paille de son lit, les

pièces et les fils de sa robe, sa salive, ses larmes, ses paroles, l'eau qui avait servi à laver ses mains, son regard, son attouchement, les songes qui le faisaient paraître durant le sommeil, les lettres qu'il écrivait, étaient autant de remèdes pour toutes sortes de maladies. Quand il sortait de l'église, on mettait les malades par rangs, et il les guérissait tous en passant. Les habitants de Meudon, près de Paris, étant affligés de la contagion, en furent délivrés avec du pain qu'il leur envoya, après l'avoir bénit.

Un religieux d'un monastère, près de Tours, qui était malade depuis deux ans, fut guéri en un instant en baisant une lettre de notre Saint, que son abbé lui donna. Gertrude, femme de Monsolis, étant devenue aveugle et ne pouvant plus aller à l'église, ni assister aux processions, recouvra la vue après avoir imploré son secours. Un prêtre, devenu paralytique, pour avoir travaillé un dimanche, ayant entendu la nuit une voix qui lui commandait d'avoir recours au Saint, et de lui déclarer publiquement sa faute, le vint trouver avec humilité, et reçut la santé par un peu d'huile bénite dont il lui oignit les membres.

Mais il n'a pas seulement guéri les vivants, il a encore ressuscité les morts. Attila, favori du roi Childebert, s'étant rompu un bras, fut saigné si mal à propos, qu'il en perdit la vie, et comme chacun regrettait sa mort, le saint évêque arriva, et, après avoir jeté de l'eau bénite sur son corps, lui rendit la vie et une parfaite santé. Il en fit autant à un enfant mort : ce qui faisait dire au peuple que sa force était plus grande que celle de la mort.

Il donnait ordinairement la santé de l'âme en même temps que celle du corps. Un seigneur de Touraine avait une fille à l'extrémité ; le saint prélat, touché de ses larmes et de celles de sa femme, l'alla voir, la guérit, et l'exhorta si bien au mépris du monde et de ses vanités, qu'elle y renonça entièrement en se faisant religieuse au monastère de Poitiers. Une autre en fit de même après avoir été délivrée, par notre Saint, de l'esprit malin.

Germain, qui avait vécu à Autun près des lieux remplis du souvenir vénéré de saint Martin, aimait à se rendre à Tours, pour célébrer la fête de ce grand évêque. La réputation l'y accompagnait ; et les malades ne manquaient pas de se présenter sur son passage, soit qu'il entrât dans la basilique, soit qu'il en sortît. Un jour il guérit, en les frottant d'un peu d'huile et de salive, deux femmes estropiées du bras. Dans un de ces pèlerinages, il se trouva fortuitement à Tours avec Clotaire. Le roi, sous prétexte d'aller vénérer les reliques de saint Martin, se rapprochait ainsi de Poitiers, afin de pouvoir plus facilement enlever son épouse Radegonde qui avait pris le voile dans une communauté fondée près du tombeau de saint Hilaire. La pieuse reine ne s'était retirée de la cour que sur le consentement très-formel et très-spontané du roi ; mais celui-ci la regretta bientôt vivement, et poussé par de méchants conseillers, il voulut, au mépris des vœux les plus sacrés de la religion, l'arracher à la sainte retraite où elle s'était donnée à Dieu et ne vivait que pour Dieu. Avertie et alarmée du projet impie de Clotaire, Radegonde envoya secrètement une lettre très-pressante au saint évêque de Paris pour le prier de dissuader le roi de sa criminelle résolution. Germain mouilla cette lettre de ses larmes et alla aussitôt se jeter aux pieds de Clotaire, devant les reliques de saint Martin, le conjura, au nom de Dieu, de ne point se rendre à Poitiers. Le prince attendri et repentant s'écria : « J'avais cédé à de mauvais conseils ; mais, je le reconnais, je n'étais pas digne de posséder une si sainte épouse ». Et tombant lui-même aux genoux de l'auguste pontife qui le dominait de toute la hauteur de son ascendant moral, il le pria d'aller lui-même à Poitiers demander pardon et offrir ses

excuses à Radegonde. Dieu eut égard au sincère repentir de Clotaire; mais ses méchants conseillers furent punis et moururent de l'horrible et honteuse mort d'Arius [1].

Si Germain avait conservé pour le grand évêque de Tours un culte si pieux, pouvait-il oublier saint Symphorien, et l'abbaye, et les frères ou plutôt les enfants bien-aimés qu'il y avait laissés? La moitié de son cœur était restée à Autun. Aussi le vit-on, chaque année, quitter Paris pour venir assister à la grande solennité religieuse instituée en l'honneur du héros autunois, et célébrée avec le pieux enthousiasme de la foi unie au patriotisme. Jamais rien ne put l'empêcher de faire ce pieux pèlerinage. Le saint tombeau du Martyr, auprès duquel il avait prié toutes les nuits pendant bien des années, n'avait pas cessé de lui parler de loin et l'appelait toujours. Quand approchait le jour de la fête chère à sa piété et à son cœur, alors s'acheminant vers sa patrie, il arrivait par la route qui suit les bords de la rivière de Cure; et chaque fois qu'il traversait le Morvan, sa présence était signalée par quelque bienfait, par quelque prodige. Les démons surtout éprouvaient sa puissance et se trouvaient déconcertés. De tout le pays accouraient des possédés qui d'avance sentaient son approche et l'annonçaient en poussant des gémissements ou des cris lamentables. Il les touchait, et les malins esprits, forcés de sortir, disaient : « Homme de Dieu, si vous ne pouvez nous souffrir dans les lieux habités, si vous vous obstinez à ne pas vouloir que nous demeurions avec les hommes, au moins laissez à des malheureux la permission d'errer en paix dans l'épaisseur de ces forêts, dans la solitude de ces montagnes ».

Les officiers royaux qui traitaient le peuple sans ménagement avaient à redouter aussi la généreuse liberté de Germain. Un jour que, retournant d'Autun à Paris après la célébration de la fête de saint Symphorien, il passait par Avallon, il apprit avec douleur que les prisons du château étaient remplies de débiteurs du fisc [2]. Touché de compassion pour ces pauvres gens, il pria le comte Nicaise, qui l'avait invité à dîner, de vouloir bien adoucir leur sort en leur donnant la liberté sous caution. Le comte refusa impitoyablement. Alors, le charitable pasteur, sans même attendre la fin du repas, alla se prosterner la face contre terre, à la porte du cachot souterrain où gémissaient tant de malheureuses victimes de la justice humaine, et répandit en abondance *des larmes avec des prières* sur ce seuil, triste témoin de la douleur et du désespoir, afin d'obtenir de la miséricorde de Dieu ce que lui refusait la dureté des hommes. Il fut exaucé. Un ange vint ouvrir les portes de la prison et briser les fers de tous ces infortunés détenus dont la pauvreté faisait tout le crime. Croyant à peine à tant de bonheur, ils allèrent dans le transport de leur reconnaissance se jeter aux pieds de leur bienfaiteur. Une nouvelle grâce les attendait. Le roi, cédant aux instances de l'homme de Dieu, leur accorda la remise entière de tout ce qu'ils devaient au trésor. — Une autre fois, le même comte Nicaise, en courant au-devant de notre Saint dont on lui annonçait l'arrivée, fit une chute très-grave, car on le releva sans connaissance ni sentiment; et ce ne fut que par la vertu des prières de Germain qu'il put être rappelé à la vie. Empressé de témoigner sa gratitude à l'hôte vénérable auquel il attribuait son salut, il lui offrit son baudrier et son épée. Germain s'empressa d'accepter ce don

1. On sait que le trop célèbre hérésiarque rendit ses intestins.

2. Quand il est question de la délivrance des prisonniers dans les légendes des Saints, il est bon de savoir qu'il s'agit surtout de prisonniers pour dettes, et dettes envers le fisc : de tout temps celui-ci a été dur, mais surtout aux temps des conquêtes.

précieux. Bientôt le comte, regrettant de s'être défait si facilement de ce qu'un soldat a de plus cher, réclama son arme. L'évêque, qui avait bien prévu ce retour, pensa que le moment était favorable pour augmenter la bourse de ses pauvres. Il fit composer le guerrier, qui au reste s'exécuta de fort bonne grâce. Bien plus, touché de la charité de Germain, Nicaise se repentit de sa dureté et fut désormais plus humain. Il avait appris à ses dépens, selon l'observation du biographe, qu'il faut compatir aux misères d'autrui.

Cependant le saint pontife ne cessait d'employer son crédit auprès de Dieu pour les soulager. — Comme dans un autre de ses pèlerinages annuels au tombeau de saint Symphorien, le saint pontife traversait le village de Cervon, près Corbigny en Morvan, les habitants lui dirent que des ours ravageaient la moisson d'une pauvre veuve nommée Panitia, qui n'avait que cette ressource pour vivre. Ils le conjurèrent en même temps de venir visiter le petit champ, persuadés que sa seule présence sur les lieux suffirait pour éloigner le fléau. Les personnes qui accompagnaient le Saint ne purent s'empêcher de rire ; mais lui, condescendant aussitôt avec sa bonté ordinaire à la demande de ces braves gens, les suivit. Après avoir prié Dieu de vouloir bien récompenser leur foi naïve et leur pieuse charité, il fit le signe de la croix sur le champ de la veuve. Le lendemain, les ours furent trouvés morts : ils s'étaient battus et entre-tués pendant la nuit. L'un d'eux, qui avait voulu franchir la haie, y était resté empalé.

Cette grâce des miracles était accompagnée du don de prophétie. Etant un jour allé à Châlons trouver Théodebert, roi d'Austrasie, qui venait de conquérir une partie de la Bourgogne, il lui prédit que la fin de sa vie n'était pas éloignée, et l'exhorta à se disposer à bien mourir. Ce prince profita de cet avertissement, et, quelques jours après, il sortit de ce monde, sur le chemin de Reims. De plus, le roi Sigebert ne voulant pas terminer la guerre qu'il faisait contre Chilpéric, son frère, qui s'était réfugié à Tournai, avec sa femme et ses enfants, saint Germain l'avertit qu'il n'entrerait point dans cette ville, mais qu'il périrait malheureusement en son camp ; ce qui arriva effectivement comme il l'avait prédit. Enfin, il savait longtemps auparavant quand on lui devait apporter de l'argent pour la délivrance des prisonniers pour qui il avait des tendresses extrêmes, et il leur en donnait avis, afin de les consoler par l'espérance de leur liberté.

Un de ses plus grands soins fut la construction de la célèbre abbaye de Saint-Vincent. Childebert l'avait commencée ; mais ce fut Clotaire Ier, son frère, qui l'acheva. Lorsque l'Eglise fut en état, il pria saint Germain de la consacrer ; il le fit à la grande satisfaction de ce monarque, de la reine sa femme, et des princesses ses filles. Et cette église où, auparavant, il y avait un temple de la déesse Isis, fut depuis le mausolée de la plupart des princes et des princesses de la couronne, jusqu'à ce que Dagobert Ier eut fait bâtir celle de Saint-Denis, en France. On y voyait encore ces sépultures en 1685, entre autres, celles d'Eleuthère, père de notre Saint, et d'Eusébie, sa mère, qui, après l'avoir si maltraité durant son enfance, et même avant qu'il fût au monde, se trouva bienheureuse de venir mourir entre ses bras.

Ce fut encore pendant que saint Germain était évêque, et vraisemblablement à sa persuasion, que le même Childebert et la reine Ultrogothe, son épouse, firent bâtir, de l'autre côté de la Seine, une autre église en l'honneur de saint Vincent, martyr ; elle a, depuis, porté le titre de Saint-Germain, évêque d'Auxerre, auquel notre Saint avait une singulière dévotion, et qu'il reconnaissait pour son patron.

Ce grand prélat ne se contentait pas de dresser des temples matériels et inanimés au vrai Dieu ; il lui en édifiait aussi de vivants et de spirituels. Fortunat, son historien, parlant du clergé de Paris, l'appelle bienheureux d'avoir un si grand homme pour pasteur et pour chef[1]. En effet, il avait un séminaire si renommé, qu'on y envoyait, non-seulement de toute la France, mais aussi des royaumes étrangers, des enfants de haute naissance, pour y être formés aux sciences et à la piété ; et il en sortit beaucoup d'excellents ecclésiastiques et de saints évêques, qui ont éclairé l'Eglise par leur doctrine et par leur éminente sainteté. On remarque, entre autres, saint Brieuc, que ses parents lui avaient envoyé d'Angleterre, lorsqu'il n'était encore qu'abbé à Saint-Symphorien, et qui ne sortit de son école que pour aller prêcher l'Evangile en son pays, comme nous l'avons remarqué en sa vie, au 1er mai. Saint Eltude, très-docte abbé de la Grande-Bretagne, fut aussi de ce nombre (comme le rapporte Trithème au troisième livre des *Hommes illustres de l'Ordre de Saint-Benoît*) ; et saint Bertingrand, ou par syncope, Bertrand, qui, d'archidiacre de Paris, fut élevé sur le trône épiscopal du Mans.

La principale occupation de notre Saint était de cultiver ces jeunes plantes pour leur faire porter des fruits dignes du Seigneur. Sa récréation consistait à visiter les églises pour y prier et y méditer ; s'il les trouvait fermées, elles s'ouvraient d'elles-mêmes dès qu'il avait fait dessus le signe de la croix ; comme il arriva, au rapport de Fortunat, à l'église de Saint-Gervais et Saint-Protais, qui alors était hors des portes de Paris.

Voilà quelles furent les actions saintes, héroïques et si glorieuses pour l'Eglise, de cet illustre prélat. A l'âge de quatre-vingts ans, il fut averti de sa mort dans une vision, et apprit même que ce devait être le 5 avant les calendes de Juin. Il fit aussitôt écrire ce jour sur son lit, afin de l'avoir toujours présent, sans néanmoins déclarer ce que cette remarque signifiait. Enfin cet heureux moment étant arrivé, il rendit son âme à Dieu le 28 mai, l'an 576. Son corps fut porté en grande pompe dans l'abbaye de Saint-Vincent, comme il l'avait ordonné ; et, depuis, cette église a pris le nom de Saint-Germain des Prés. Lorsqu'il passa devant les prisons, il devint si pesant qu'on ne put jamais le remuer que les prisonniers ne fussent délivrés ; on les fit donc sortir, et ils suivirent le convoi, employant ainsi les premiers moments de leur liberté à rendre les derniers devoirs à celui qui la leur avait procurée.

On représente saint Germain de Paris avec des chaînes à la main, pour rappeler l'efficacité de son intervention envers les prisonniers du fisc ; tenant en main les clefs de Paris, qui lui furent données dans une vision comme un gage de salut pour cette ville, et une image de Notre-Dame, car on prétend qu'il portait constamment avec lui cette sauvegarde ; allant au-devant d'un incendie et apaisant le fléau.

RELIQUES ET ÉCRITS DE SAINT GERMAIN. — JEAN MABILLON.

Il ne fut pas inhumé dans la grande église de l'abbaye, mais, selon son testament, dans une chapelle de Saint-Symphorien, qu'il avait fait bâtir auprès du portail, en l'honneur de ce glorieux Martyr, auquel il avait toujours conservé une dévotion particulière depuis qu'il avait été abbé de son monastère, à Autun. Il se fit plusieurs miracles en ce saint lieu : Chilpéric, ayant su qu'un paralytique y avait été guéri, y vint le lendemain, et fit mettre une inscription qu'il avait composée, et dans laquelle il dit que « saint Germain était un homme apostolique, le père, le médecin, le pasteur et l'amour de son peuple ».

1. Sub duce Germano felix exercitus hic est.

L'an 754, près de deux cents ans après sa mort, l'abbé Lantfrède reçut un ordre du ciel de faire transporter ses ossements dans le chœur de la grande église : il en donna avis à Pépin le Bref, roi de France, qui voulut y assister avec ses deux fils, Carloman et Charles, depuis surnommé le Grand, âgé de sept ans; et, comme monument des miracles qui se firent à cette translation, il donna à l'abbaye de Saint-Germain le village de Palaiseau [1], et confirma cette donation par un serment solennel qu'il fit sur le tombeau du Saint, le 27 juillet.

Ce saint corps demeura paisiblement dans cette église jusqu'à ce que les religieux, prévoyant les irruptions des Normands, nation alors barbare et infidèle, le sauvèrent dans la chapelle, ou Oratoire de Saint-Jean-Baptiste, à Paris, où il avait fait d'abord son séjour, et qui, pour cette raison, a été depuis nommé Saint-Germain le Vieux. On raconte qu'une femme aveugle y recouvra la vue par l'attouchement de ces saintes reliques. Il fut ensuite reporté en l'église de Saint-Germain des Prés. La célèbre basilique, qui porte encore aujourd'hui avec tout un grand quartier de Paris, le nom de Saint-Germain, déjà restaurée une première fois après les ravages des Normands, fut presque entièrement reconstruite au XIIe siècle par l'abbé Hugues ; et le pape Alexandre III en fit la dédicace solennelle alors que, persécuté par l'empereur Frédéric Barberousse, il s'était réfugié en France, sûr de trouver dans le sein de cette fille aînée de l'Eglise un asile toujours ouvert contre l'iniquité armée de la force brutale. Eudes, comte d'Anjou, et depuis roi de France, lui fit faire une châsse toute d'or. Un abbé en a fait faire depuis une autre bien plus magnifique, qui se voyait encore au XVIIIe siècle ; il y était entré plus de trois cents marcs d'argent et deux cent huit pierres précieuses, qui lui donnaient un éclat merveilleux. Mais la châsse a été pillée pendant la Révolution française, et les saintes reliques profanées et détruites (mars 1793). La chapelle primitive de Saint-Symphorien, où saint Germain fut enseveli, subsiste encore aujourd'hui; elle sert pour la tenue des catéchismes de la paroisse.

Nous avons de saint Germain un ouvrage excellent, qui a pour titre : *Explication de la Liturgie :* il forme un volume dans la *Patrologie* de M. Migne. On y trouve l'ancienne liturgie gallicane, qui était en usage en France avant que celle de Rome y eût été introduite par le pape Adrien Ier, sous le règne de Charlemagne. On voit partout une ressemblance parfaite entre ces deux liturgies. Saint Germain donne des explications très-satisfaisantes des anciennes cérémonies de la messe, des vêtements sacerdotaux, etc. L'antique et célèbre abbaye de Saint-Germain des Prés a subi le sort des autres monastères de France : tous ses bâtiments sont détruits. Ceux que la Révolution avait épargnés, sont tombés sous la pioche de M. Haussmann (1852-1870). La bibliothèque, l'une des plus considérables et des plus précieuses de Paris, devint la proie des flammes le 20 août 1794 par l'imprudence et peut-être avec la connivence des autorités de cette époque.

Ce fut à Saint-Germain des Prés de Paris que Mabillon se livra aux travaux qui l'ont rendu célèbre : nous allons faire connaître le saint religieux en même temps que le savant.

Jean Mabillon, l'un des hommes les plus étonnants par leur érudition du siècle de Louis XIV — de ce siècle qui a compté tant d'illustrations de toutes sortes, — naquit à Saint-Pierremont, près de Vouziers, dans le diocèse de Reims, le 23 novembre 1632. Ses parents, qui appartenaient aux meilleures familles du pays, accomplissaient fidèlement les obligations qu'impose la religion. Elevé dans la crainte de Dieu, Jean commença ses études chez un curé du voisinage, son parent, et alla les continuer à Reims, au collège des Jésuites. Partout le jeune Mabillon se distingua par ses succès et sa modestie ; se sentant de l'attrait pour l'état ecclésiastique, il entra au séminaire de Reims, qui était alors destiné aux seuls clercs de l'église métropolitaine. On dit qu'il avait un goût remarquable pour les cérémonies, les rites et les usages de l'Eglise, et qu'il les observait avec une religieuse exactitude. Sa piété le portait, lorsqu'il avait des moments libres en dehors des fonctions du sanctuaire, à visiter les églises et surtout le tombeau de saint Remi, apôtre des Francs. L'église de Saint-Remi était desservie par des Bénédictins : la régularité de ces religieux parla à son cœur, et l'engagea à entrer dans leurs rangs. La demande fut agréée. Après une année de noviciat, il prononça ses vœux, le 5 septembre 1651, à l'âge de dix-neuf ans. La ferveur et les austérités sans doute exagérées du jeune profès dérangèrent complétement sa santé. On fut obligé de l'envoyer à une maison de campagne de l'abbaye dont le séjour lui fut d'abord très-pénible, mais qu'il finit par trouver délicieux. Ne pouvant se livrer à aucun travail sérieux et suivi, il occupait son temps à des recherches dans les bibliothèques du pays. Telle fut l'origine de ces travaux archéologiques et de ces découvertes historiques dans lesquelles dom Mabillon s'est acquis tant de réputation.

Il alla continuer à Corbie ces travaux qu'il ne devait plus interrompre.

Promu au sacerdoce en 1660, il resta à Corbie jusqu'en 1663, époque à laquelle il vint à Saint-Denis près Paris, où il était chargé de montrer aux étrangers le trésor et les monuments de cette antique

1. Palatiolum, petit palais des rois francs.

abbaye. Sa réputation de savant commençait à poindre, on l'appela à des occupations plus dignes de ses talents. Dom Luc d'Achéry ayant eu besoin d'un collaborateur, on choisit Mabillon qui fut envoyé à Saint-Germain des Prés, dont d'Achéry était bibliothécaire : l'abbaye parisienne était du reste le centre de la science bénédictine. Ce fut là que Mabillon passa le reste de ses jours, partageant, comme les anciens moines, son temps entre le travail et la prière : son travail, à lui, c'était l'étude, et son délassement, la psalmodie sainte. Rien n'était plus touchant que de voir ce docte religieux dont la réputation était européenne, vivre dans l'humilité, l'obéissance, la simplicité, comme le dernier des frères. Les savants de l'univers entier le consultaient; les princes et les grands l'honoraient de leur amitié : à tout cela, il préférait l'ombre du cloître, le silence de la cellule.

La Congrégation de Saint-Maur avait projeté de publier de nouvelles éditions des Pères, il fut chargé de celle de saint Bernard, et s'acquitta de ce travail avec autant de diligence que de succès. Le grand Colbert, instruit de son mérite, lui fit offrir une pension de deux mille livres, que Mabillon eut la modestie de refuser, demandant que ce ministre voulût bien reporter sur sa Congrégation ces témoignages de la munificence royale. Le Père Mabillon fut envoyé en Allemagne, l'an 1683, pour chercher dans cette partie de l'Europe, tout ce qui pourrait servir à l'histoire de France et à la gloire de la nation et de la maison royale. Dom Mabillon trouva plusieurs pièces curieuses, et les fit connaître dans un *Journal* de son voyage. Cette savante course ayant été beaucoup applaudie, le roi l'envoya en Italie deux ans après. Il fut reçu à Rome avec toute la distinction qu'il méritait. La Congrégation de l'*Index* lui fit honneur de le consulter au sujet de quelques opinions singulières, contenues dans les écrits d'Isaac Vossius; mais son avis, qui parut trop indulgent, ne fut pas suivi. On lui ouvrit les archives, les bibliothèques, et il en tira quantité de pièces nouvelles. Entre les objets qui piquèrent sa curiosité, aucun ne l'excita plus que les catacombes de Rome. Il y fit des visites fréquentes, où il porta l'esprit de religion et celui de critique. Attaché fortement à la foi, mais en garde contre l'erreur, il crut voir de l'abus dans l'exposition de quelques corps saints, et les dévoila dans une lettre latine, sous le nom d'*Eusèbe Romain à Théophile François, touchant le culte des saints inconnus*. Cette brochure souleva contre lui quelques savants de Rome. Il y eut plusieurs écrits pour et contre. On déféra à la congrégation de l'*Index* la *lettre d'Eusèbe ;* et elle eût été proscrite par ce tribunal, s'il n'en avait donné une nouvelle édition, avec des changements qui contentèrent les juges.

Mabillon ne pouvait tant écrire sans soulever des contradictions : il traita toujours ses adversaires avec les ménagements que réclame la charité. Encore arrivait-il souvent qu'il n'opposait que le silence aux attaques.

L'amour de la paix, la candeur et surtout la modestie, formaient son caractère. Le Tellier, archevêque de Reims, l'ayant présenté à Louis XIV, comme *le religieux le plus savant du royaume*, Mabillon mérita d'entendre ce mot de la bouche du grand Bossuet : *Ajoutez, Monsieur, et le plus humble.* Un étranger ayant été consulter le savant Du Cangé, celui-ci l'envoya à Mabillon, son ami et son rival en érudition. « On vous trompe quand on vous adresse à moi », répondit humblement le bénédictin ; « allez voir M. Du Cange. — C'est lui-même qui m'adresse à vous ». dit l'étranger. — « Il est mon maître », répliqua Mabillon. « Si cependant vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sais ».

Ses deux principales productions furent les *Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît*, et les *Annales du même Ordre.* En travaillant à l'histoire des serviteurs de Dieu, il s'appliqua à imiter leurs vertus. Arrivé à la vie de saint Anselme de Cantorbéry, il eut un pressentiment de sa mort et annonça qu'il terminerait sa carrière au même âge que cet illustre archevêque. Le 1er décembre 1707, il éprouva une incommodité grave en se rendant à Chelles. Ramené à Paris, il passa trois semaines à l'infirmerie, au milieu de grandes souffrances, qu'il supporta avec une sainte résignation. Il mourut le 27 décembre, dans les sentiments de la foi la plus vive et de la plus entière soumission à la volonté de Dieu. Dom Jean Mabillon était dans sa soixante-seizième année.

Clément XI, en apprenant sa mort, fit écrire à Dom Ruinart, qu'on lui ferait plaisir d'inhumer un homme qui avait si bien mérité des lettres et de l'Eglise, dans le lieu le plus distingué, « puisque tous les savants qui iront à Paris ne manqueront pas de vous demander où vous l'avez mis ? *Ubi posuisti eum ?* » Le Pape voulait qu'on recueillît ses cendres sous le marbre, avec une inscription qui convînt à des restes si précieux. L'intention du Pontife ne fut pas suivie à cet égard ; mais Dom Roussel fit un éloge en style lapidaire, qui valait bien un monument. Nous n'en rapporterons que le morceau suivant :

Omnium hominum sibi conciliavit animos
Hominum mitissimus,
In ipsis etiam litterariis disceptationibus
Nemini asper,
Neminem læsit, etiam læsus.

Les cendres de Mabillon avaient été déposées, pendant la Révolution, au Musée des monuments français. Elles ont été rapportées solennellement le 20 février 1819, à l'église Saint-Germain des Prés, où elles reposent sous un mausolée que lui a fait élever la ville de Paris : son nom a été donné à une des rues voisines.

Les principaux ouvrages du pieux et docte bénédictin, sont :

Les Actes des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît, en latin, Paris, 1668-1701, 9 vol. in-folio, publiés avec la collaboration de dom Luc d'Achéry et de dom Ruinart. Ce travail s'arrête à l'an 1100.

Les Annales de l'Ordre de Saint-Benoît, jusqu'à l'année 1157, en latin, 6 vol. in-folio, Paris, 1703-39. Dom Ruinart, dom Massuet et dom Martène ont été les collaborateurs de Mabillon.

La Diplomatique (De re diplomatica libri VI), Paris, 1 vol. in-folio, 1681 et le supplément *(supplementum librorum de re diplomatica)*, in-folio, 1704. Cette science lui doit tout son lustre. Le docte bénédictin avait une sagacité admirable pour démêler ce qu'il y a de plus confus dans la nuit du temps et pour approfondir ce que l'histoire offre de plus difficile. Il donna les principes pour l'examen des diplômes et des chartes de tous les âges et de tous les pays.

Dom Toustain et dom Tassin ont donné, en 1750-65, Paris, 6 vol. in-4°, *Nouveau Traité de diplomatique*, qui a pris rang parmi les ouvrages les plus estimés des savants.

Le Musée italique, en latin, ou collection d'anciens écrivains, extraite des bibliothèques d'Italie, Paris, 2 vol. in-4°, 1687-89, avec la collaboration de dom Germain.

Les Analectes anciens, en latin, avec le concours de dom Luc d'Achéry, 4 vol. in-8°, Paris, 1675. C'est un recueil de pièces intéressantes pour l'histoire et la religion, enrichi de savantes dissertations.

Traité des études monastiques, avec un catalogue choisi pour composer une bibliothèque ecclésiastique. Paris, 1 vol. in-4°, 1691 ou 2 vol. in-12, 1692. Cet ouvrage, publié à l'occasion de la polémique de Mabillon avec l'abbé de Rancé, fut traduit en latin et en italien.

L'abbé de Rancé avait prétendu que l'étude était plus nuisible qu'utile aux religieux. La Congrégation de Saint-Maur, alors entièrement occupée à ces grands travaux d'érudition, qui mériteront l'éternelle reconnaissance des hommes studieux, chargea Mabillon de réfuter l'abbé de Rancé. La polémique fit naître de part et d'autre plusieurs ouvrages, entre autres celui dont nous venons de donner le titre.

Trois livres sur la liturgie gallicane, en latin, in-4°, Paris, 1685 et 1729. Ouvrage plein de recherches sur les anciens rites usités en France avant l'an 1000 pour la célébration du saint sacrifice.

Mabillon avait été nommé membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, en 1701 ; de Boze prononça son éloge devant la docte compagnie.

Sa vie a été écrite par Dom Ruinart, 1 vol. in-12, 1708, et par Chavin de Malan, 1845.

LA BIENHEUREUSE MARIE-BARTHÉLEMIE BAGNESI,

DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1577. — Pape : Grégoire XIII. — Grand-duc de Toscane : François Ier Marie.

Apprenons, apprenons enfin que les souffrances ne sont pas le mal véritable.

Cette Bienheureuse naquit à Florence, le 24 août 1514, trois heures et demie après le coucher du soleil : elle était la septième des enfants de

Charles Raynier Bagnesi et d'Alexandrine Orlandini, tous deux distingués par la noblesse de leur origine. Elle fut confiée à une nourrice de la banlieue, qui faillit laisser mourir de faim la petite Marie. A peine l'enfant put-elle dégager ses bras des langes qui l'enveloppaient, qu'elle s'en servit pour cueillir les miettes répandues à terre.

Quand elle fut grandelette, une de ses sœurs, qui était religieuse, se la faisait amener, et prenait plaisir à lui entendre balbutier des cantiques en l'honneur de la sainte Vierge que la pieuse enfant aimait d'instinct. — Marietta, lui disait sa sœur, qui épouseras-tu ? — Jésus, répondait l'enfant; et si l'on ajoutait qu'elle n'épouserait pas Jésus, elle versait des larmes amères, et l'on avait mille peines à la consoler. Un jour la sœur de sa mère devait aller au sermon. — Tante, lui dit l'enfant, tu m'y mèneras ? — Mais ce sera bien matin, pour toi ! — Tu verras que je saurai bien m'éveiller. — Le lendemain, quand on alla l'appeler, elle était tout habillée. La pieuse enfant n'avait pas dormi de la nuit, de peur qu'on l'oubliât.

Sa mère était d'une santé très-délicate, et ses sœurs étaient toutes parties : de bonne heure donc le soin du ménage lui incomba : elle s'acquitta des devoirs d'une maîtresse de maison avec une prudence supérieure à son âge. Elle avait la vivacité d'un oiselet, dit le biographe, et était recueillie comme un séraphin. Toujours gaie, la tristesse des autres la peinait extrêmement. Soyez bons, vertueux, disait-elle à ceux qu'elle voyait contrariés et affligés. Avec la vertu, vous viendra la joie que donne Jésus.

Elle avait dix-sept ans lorsqu'elle eut le chagrin de voir mourir sa mère : surmontant sa douleur, elle l'assista, lui fit recevoir les Sacrements et la réconforta par de bonnes paroles jusqu'à son dernier moment.

Sa beauté, sa noblesse, ses vertus elles-mêmes fixèrent les regards de plusieurs jeunes hommes. Son père, qui assurément agissait dans le but de la rendre heureuse, engagea sa parole, autant qu'on peut l'engager en semblable occurrence : à l'annonce inattendue d'un arrangement auquel elle n'avait point consenti, la jeune fille — elle avait alors dix-huit ans, — sentit tout son être s'ébranler. Une révolution étrange s'opéra dans son corps : un tremblement universel s'empara de tous ses membres. Marie était d'une taille moyenne et d'un extérieur très-agréable ; à partir de ce moment, ses nerfs se contractèrent, une fièvre incessante la brûla; qu'on ajoute à cela un violent mal de tête, des étouffements fréquents, des spasmes, et l'on aura à peine l'idée de ce qu'elle endura pendant les quarante-cinq années qu'elle eut encore à passer sur la terre. On recourut, non pas aux médecins, mais aux charlatans. Ces empiriques ordonnèrent un emplâtre général qui produisit une excoriation si affreuse que la malade ressembla bientôt à l'apôtre saint Barthélemy, écorché vif par ses bourreaux. A cause de cette ressemblance avec le martyre de Jésus-Christ, et aussi parce qu'elle était venue au monde le jour de sa fête, la Bienheureuse ajouta le nom de Barthélemie à celui de Marie.

Tel fut le moyen extraordinaire dont Notre-Seigneur se servit pour conquérir à la croix une amante de plus.

La servante de Dieu se fit aussitôt dresser devant le lit de douleur où elle gisait, un petit autel, qu'on orna de dévotes images ; en sorte que sa chambre ressembla à une petite chapelle ; elle obtint que la messe y fût célébrée tous les jours. C'était sa consolation.

Un jour son père lui dit :Voilà, ma fille, que vous ne pourrez entrer dans un couvent, comme vous en aviez eu le désir. Avant de mourir, je voudrais au moins vous procurer une satisfaction. Ne vous plairait-il pas de revêtir

dans votre lit l'habit du Tiers Ordre de Saint-Dominique, qu'a illustré et sanctifié sainte Catherine de Sienne, cette Sainte qui vous a toujours été si chère? — Oh! certainement, répondit-elle ; j'y ai souvent pensé. Un Père de Saint-Dominique, du couvent de Sainte-Marie Novella, vint faire la cérémonie de la vêture, et après une année de noviciat, elle fut reçue à la profession.

A la suite de sa consécration à Dieu, elle recouvra tout à coup assez de forces pour pouvoir faire la visite des églises et des monastères de Florence ; après quoi elle se remit au lit pour ne plus le quitter.

Aux souffrances du corps vinrent s'ajouter les afflictions de l'esprit. Deux servantes de la maison faisaient subir à la pauvre malade mille avanies, mille injures, auxquelles joignant les mains, elle ne répondait que par ces mots : « Je vous prie, pour l'amour de Dieu, de me pardonner ». En ville, c'est à peine si l'on croyait à sa maladie, et la malignité publique alla jusqu'à prétendre que sa maison était devenue un conventicule où les ennemis de l'Etat conspiraient à l'ombre de la religion.

Marie-Barthélemie n'en continua pas moins à recevoir affectueusement ceux qui venaient la voir, et à donner de bons conseils aux âmes affligées. « Confessez-vous souvent », disait-elle à ses visiteurs ; « trouvez un confesseur vertueux et surtout prudent, qui vous enseigne le grand art de la prière et la dévotion à la sainte Vierge. Faites le plus grand cas du temps, et ne laissez pas échapper l'occasion de faire du bien. Arrêtez-vous le moins possible aux entretiens des hommes : la conversation est la dissipation de l'âme. Si dans la solitude il est déjà difficile de s'unir à Dieu, comment sera-ce possible au milieu des bruits du monde ! N'ayez pas souci d'être connu des hommes : heureux celui qui ne s'embarrasse point dans les affaires d'ici-bas. La paix et le bonheur sont d'ailleurs à ce prix !... Evitez la curiosité, source de mille inquiétudes. Pourquoi se mêler de choses qui ne nous regardent pas ? on ne pense pas à ce qu'on ignore... » La Bienheureuse remerciait Dieu sans cesse de l'avoir mise dans l'impossibilité d'abuser de son corps. Cette sainte jovialité qui l'avait distinguée dans ses jeunes années ne l'abandonna pas. Quand elle voyait de la mélancolie sur les visages, allons, disait-elle, venez ici, que je vous remette entre les bras de Jésus. Eh quoi ! la pensée du paradis qui nous est réservé, ne devrait-elle pas chasser toutes les noires pensées ? Tout finira, les chagrins comme autre chose. Pensez-vous que je demeurerai éternellement sur mon lit ? vous savez bien que non. Puisque le paradis est la récompense des souffrances, souffrons joyeusement. Allons, de l'abandon, sans arrière-pensée, entre les mains de Dieu ! » Et sa parole était si convaincue, qu'on se sentait remué, changé, plus fort et plus confiant.

Le démon, à qui il a été donné de tenter les âmes même les plus pures, ne laissa pas d'ajouter à tous ses tourments : il lui fit naître la singulière pensée qu'elle n'était point malade et que sa conduite n'était qu'hypocrisie. Ah, s'écriait-elle alors, pourvu que l'esprit malin ne s'empare pas des issues de mon âme ! A ces pensées en succédaient d'autres, en sorte que, pour nous servir de son expression, le démon avait toujours quelque os à lui donner à ronger.

Ces tentations lui donnaient de très-bas sentiments d'elle-même. Craignez Dieu, disait-elle souvent ; voyez en ma personne comment il punit le péché. J'ai bien mérité tout ce que je souffre. Elle répétait cette maxime de saint Augustin : « Le pécheur est frappé à cause de son péché ; après avoir oublié Dieu de son vivant, il faudra bien qu'il s'en souvienne après sa

mort ». Du reste, l'humilité ne détruisait point en elle la confiance, et l'espérance ne dégénérait point en présomption.

Pour la fortifier, le Seigneur l'élevait jusqu'à la contemplation la plus sublime, jusqu'à l'extase. Mais comme elle tombait souvent en syncope, la ressemblance entre ces deux états lui servait merveilleusement à cacher les faveurs dont elle était l'objet. La maladie de la pierre, qui était venue s'ajouter à tant d'autres tortures, devait mettre fin à ce long martyre. Après avoir reçu, pendant sa maladie, huit fois l'Extrême-Onction ; après avoir épuisé le calice des souffrances, Marie-Barthélemie alla recevoir dans le ciel la couronne due à sa patience (28 mai 1577).

Le couvent des Carmélites de Sainte-Marie-des-Anges, où sainte Madeleine de Pazzi se sanctifia, reçut la dépouille mortelle de la Bienheureuse : aussitôt après sa mort, les religieuses lui rendirent un culte privé de vénération, et si la gloire de sainte Madeleine ne fût venue éclipser la sienne, on eût poussé plus activement le procès de sa béatification. Ce n'était certes pas l'intention de sainte Madeleine de le retarder, puisqu'elle assurait que l'âme de Marie-Barthélemie jouissait au ciel d'une gloire égale à celle de sainte Catherine de Sienne. Ce n'est qu'en 1804, que Pie VII approuva le culte qui lui était rendu de temps immémorial.

AA. SS., corollaire au 28 mai. — Traduction nouvelle.

SAINT CHÉRON, MARTYR DANS LE PAYS CHARTRAIN (Ier siècle).

La sagesse et la science de ce monde sont folie devant Dieu.
Passage des épîtres de saint Paul qui convertit saint Chéron.

Saint Chéron était romain de naissance et patricien. Son éducation répondit à son rang. Il dut sa conversion à une lecture qu'il fit par hasard dans les épîtres de saint Paul. S'étant fait instruire et baptiser, il forma la résolution de se donner à Dieu et ne voulut jamais consentir à la volonté de ses parents qui l'exhortaient à se marier. Quand ceux-ci furent morts, il distribua aux pauvres les grands biens qu'ils lui avaient laissés et entra dans les ordres sacrés. Toutefois, il ne paraît pas qu'il ait dépassé le diaconat, son humilité l'ayant empêché de monter plus haut. Il quitta Rome sous le règne de Domitien pour venir dans les Gaules. Il visita d'abord Marseille et Lyon et les régions circonvoisines, où son enseignement et ses miracles amenèrent un grand nombre de personnes à la foi. Enfin, il arriva à Chartres vers le temps où saint Denis jetait les premiers fondements de la foi chrétienne chez les Parisiens. Dieu le rendit puissant en œuvres et en paroles, et non-seulement il affermit dans leur croyance les chrétiens convertis par saint Potentien et saint Altin, mais il augmenta considérablement le nombre des fidèles, et mérita le titre d'Apôtre de Chartres.

Au milieu des peuples qui lui étaient attachés, il regrettait de ne pouvoir gagner la palme glorieuse du martyre dont le désir embrasait son âme ; mais il dut enfin à la charité ce que les ennemis de la foi lui refusaient. Il s'était mis en route pour le pays des Parisiens, avec quelques-uns de ses disciples, afin de porter aussi dans cette terre la semence évangélique. Ils étaient à peine à trois lieues de Chartres, lorsqu'ils tombèrent dans une embuscade de voleurs. Inspiré par sa charité, Chéron conseilla à ses compagnons de songer à leur sûreté pendant qu'il détournerait l'attention des brigands par ses discours. Les disciples s'éloignent, Chéron s'avance au-devant des voleurs : ceux-ci le saisissent pour le dévaliser ; mais, furieux de ne trouver ni or ni argent sur le ministre de Dieu, ils lui tranchent aussitôt la tête. Les disciples sortirent, sur le soir, de la cachette où ils s'étaient dérobés aux voleurs et trouvèrent le corps de leur maître étendu sans vie par terre. Ils l'emportèrent pour l'ensevelir sur une montagne qu'il leur avait indiquée de son vivant comme devant être le lieu de sa sépulture. Cette montagne, assez voisine de Chartres, se nomma dans la suite Montagne-Sainte.

Dieu rendit célèbre le tombeau de saint Chéron par beaucoup de miracles; c'est pourquoi un citoyen de la ville de Chartres fit construire une église en l'honneur de ce Saint, dès le temps des fils ou au plus tard des petits-fils de Clovis. Cette église, Papoul, évêque de Chartres, en confia l'administration et le service à une congrégation de clercs : plus tard, Ferdinand de Ville-Neuve la donna en toute propriété aux chanoines réguliers de Saint-Augustin. Les mêmes chanoines possédaient déjà l'autre église de Saint-Chéron, qui s'élevait à trois lieues et demie de Chartres, à l'endroit même où le Saint avait été tué; maintenant encore il existe en ce lieu un village nommé Saint-Chéron du Chemin. En 1824, Claude-Hippolyte de Montalte, évêque de Chartres, racheta l'emplacement de cet antique monastère, et il y établit un petit séminaire. En 1849, Louis-Eugène Regnauld, aussi évêque de Chartres, fit en ce même lieu la dédicace d'une nouvelle église, dans laquelle il plaça honorablement les reliques de saint Chéron, reliques profanées à la fin du XVIII[e] siècle, mais recueillies et conservées en grande partie par quelques personnes pieuses.

AA. SS.; Propre de Chartres; — M. Cartier fils a publié, dans la *Revue archéologique de Paris,* année 1849, un sceau du XIII[e] siècle sur lequel est représentée la légende de saint Chéron.

SAINT THÉODULE, PRÉFET DE CONSTANTINOPLE ET STYLITE

(vers 450).

Il était préfet de Constantinople sous Théodose le Grand. Le spectacle de la corruption de ses administrés le dégoûta du monde. Dieu ayant appelé à lui la femme à laquelle il était uni depuis deux ans seulement, il abandonna richesses et dignités, et se retira sur une colonne de stylite près d'Edesse, en Syrie. Il y était depuis longues années, lorsqu'il lui vint en pensée de faire à Dieu cette prière : Seigneur, dit-il, si j'ai mérité de vous plaire, faites-moi connaître celui de vos serviteurs qui combattent et qui souffrent en ce monde auquel je puis me comparer. Une voix se fit entendre et répondit : Tu n'es pas inférieur au comédien Cornélius, surnommé le Joueur de Harpe, et qui habite Damas. Aussitôt Théodule descendit de sa colonne et se mit en route pour Damas. Ayant rencontré Cornélius, il se jeta à ses pieds et lui demanda quel était son genre de vie. Pressé par les prières du Stylite, Cornélius répondit : Hélas ! père, élevé dès mon enfance parmi les baladins et les mimes, j'ai mené leur genre de vie, commettant toutes sortes de crimes énormes. La nuit cependant, ma pensée s'arrêtait quelquefois sur le jugement universel. J'en vins à détester mes péchés, à en demander pardon, à prendre la résolution de mieux me conduire et je faisais autant d'aumônes qu'il était en mon pouvoir. Théodule ne se tint pas pour satisfait et pressa davantage son interlocuteur. Celui-ci ajouta : Une femme, aussi noble que riche et belle, échut à un homme qui menait une vie de débauche, et eut bientôt dissipé non-seulement son avoir, mais celui de sa femme. Le mari prodigue fut jeté en prison, à la demande des usuriers qui l'avaient ruiné. L'épouse infortunée se mit à mendier pour amasser de quoi le délivrer. Je fis la rencontre de cette femme et remarquai qu'en tendant la main elle détournait son visage rouge de honte. Je lui demandai quelle suite d'événements fâcheux l'avaient réduite, elle si belle et si jeune, à cette misérable condition de mendiante, où sa vertu était si exposée. Ayant tout appris, les larmes me montèrent aux yeux et je lui dis : Combien vous faut-il, noble femme, pour payer les dettes de votre mari ? — Quatre cents écus, répondit-elle. Me mettant alors à faire l'inventaire de ma fortune, je découvris que je ne possédais pas au-delà de deux cent trente écus : l'écart était énorme. Je vendis quelques meubles et des objets de luxe, et réalisai de ce chef soixante-dix écus. Pour parfaire la somme, je jetai entre les mains de cette malheureuse femme mes vêtements précieux et le collier que je portais au cou. Voilà, chère dame, lui dis-je, regardez tout cela comme vôtre, et allez tirer votre mari de la prison.

Théodule était dans l'admiration. Après un long silence, il rendit hautement grâces à la divine Bonté. Il retourna ensuite à sa colonne où il ne vécut plus qu'un petit nombre de jours. Quand il mourut, l'ange de l'espérance vint recueillir son dernier souffle et emporta son âme au ciel.

Saint Théodule mourut nonagénaire : il avait quitté Constantinople à l'âge de quarante-deux ans.

AA. SS., traduction nouvelle.

SAINT MANUÉE OU MANVIEU, ÉVÊQUE DE BAYEUX (vers 480).

Manuée naquit de parents chrétiens, à Bayeux, vers le milieu du ve siècle. Aussitôt après ses études, qu'il fit sous les meilleurs maîtres, il se montra plein de piété envers Dieu et de charité envers les pauvres. Il passa son adolescence au milieu de ses compatriotes dont il mérita l'estime. Pendant les invasions des barbares, qui mettaient tout à feu et à sang dans l'univers, il se rendit utile à sa patrie en rachetant les captifs, en prenant soin des pauvres, en rompant aux affligés le pain de la consolation, et en suggérant, par ses bons avis, de salutaires pensées aux pécheurs.

Vers le temps de la retraite d'Attila, après la mort de Valentinien, qui périt assassiné, sous les règnes de l'empereur Marcien et du roi Mérovée, il se retira à la campagne — à Saon, dit-on, — avec trois compagnons pour y suivre les institutions monastiques. Mais cette retraite n'empêchait pas qu'il n'allât instruire les peuples de son voisinage par de fréquentes prédications. C'est pendant ces courses apostoliques qu'il ressuscita un mort que l'on portait en terre et guérit une femme dont les médecins désespéraient.

Vers l'an 465, il fut rappelé à Bayeux par le clergé et le peuple de cette ville, qui s'unirent pour le mettre à la place de leur évêque, saint Loup, qui était mort le 25 d'octobre de la même année. Il gouverna cette église avec toute la vigilance et toute la charité d'un véritable pasteur. Il parvint jusqu'à la fin de sa vie sans cesser de porter, par la mortification de son corps, le fardeau de la croix du divin Maître. Pendant les quarante-sept jours qui précédèrent sa mort, il ne prit d'autre aliment que la sainte Eucharistie. Il quitta la terre le 28 mai, vers l'an 480, pour aller jouir du repos des bienheureux : il fut enseveli dans l'église de Saint-Exupère.

Propre de Bayeux; France pontificale.

LE BIENHEUREUX JEAN DE JÉSUS-MARIE,

GÉNÉRAL DES CARMES DÉCHAUSSÉS (1615).

Le bienheureux Jean de Jésus-Marie, un des plus grands personnages de son siècle, naquit en Espagne l'an 1564, et eut pour lieu de sa naissance, le même qu'eut saint Dominique, savoir, Calarnegua, au diocèse d'Osma. Il fut appelé Jean de son nom de baptême, et de son nom de religion ou de naissance spirituelle, *Jésus, Marie*, les deux noms qui sont la source de notre bonheur; et ainsi il fut nommé *Jean de Jésus-Marie.* On dit qu'une de ses tantes le vit en esprit, alors qu'il n'avait que cinq ans, comme déjà vêtu de l'habit de Carme déchaussé, et tenu pour Saint à Rome même. Cette prophétie a été accomplie longtemps après, car sa vie, sa renommée, ses livres et sa mort, qui ont été autant de prodiges, donnent assez de preuves de sa célébrité et de sa sainteté.

L'histoire, trop avare de détails sur ses premières années, sur ses études, sur les vertus de sa jeunesse, sur le lieu de son éducation, sur les maîtres qui le formèrent, nous force à être sobres nous-même sur cette période de sa vie. Nous savons seulement qu'il fit profession en l'année 1583, et que l'exécution de sa vocation à la vie religieuse fut un acte des plus héroïques : il eut à fouler aux pieds toutes les considérations d'une haute naissance, d'une grande fortune, les regrets d'une mère veuve, et la désolation de deux sœurs orphelines.

Destiné à vaquer à la science scolastique, il y devint un maître distingué. Il suivait l'exemple des grands Saints, qui attendaient plutôt du secours d'en haut les connaissances qu'ils désiraient avoir, que de l'étude, de la pénétration de l'esprit et de l'étendue de la mémoire ; c'est-à-dire qu'il ne cherchait la science qu'au pied du crucifix ; et tel était son respect pour l'Ecriture sainte, qu'il la lisait toujours à genoux et la tête nue. Aussi s'éleva-t-il à une immense hauteur au-dessus de son siècle dans les choses les plus sublimes. Il était regardé à Rome comme l'oracle de son temps, et l'admiration qui s'attachait à son nom et à ses vertus était telle, que les cardinaux Ptolomée, Gallicus, Camésis, Sfondrate et Bellarmin, l'honorèrent d'une estime et même d'une vénération toute particulière. Ce dernier surtout, le docte Bellarmin, trouvant en lui, dit un de ses biographes, un autre lui-même par sa science et sa piété, l'aimait et le chérissait avec la plus vive tendresse.

Saint François de Sales et Bossuet en ont fait l'un et l'autre un grand éloge. Voici comment en parle l'illustre évêque de Meaux ; ayant à le citer dans son livre *Mystici in tuto,* pars prima, caput XV, t. X, il dit : *Quem in locum sanctæ matris, Joannes a Jesu Maria summus theologus, summusque mysticus, et in contemplativo ordine Carmelitarum discalceatorum ad summum honorem evectus, hæc habet,* etc.

La vie de ce saint religieux fut un miroir de toute perfection : il était doux et humble de cœur comme son divin Maître, charitable pour les autres, austère pour lui seul et patient envers tous ; adonné à l'oraison et à la contemplation, il y avait fait les progrès les plus étonnants ; plein de compassion pour les pécheurs, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, il se consumait en prédications et en direction : il fut élu général de tout son Ordre après avoir passé par tous les grades. La multitude et la grandeur de ses connaissances est assez attestée par tout ce qu'on va lire. Dans l'*Histoire générale des Carmes déchaussés*, traduite de l'espagnol par le révérend Père Gabriel de la Croix, il est dit (page 454, tome II), « que si la santé de son corps avait égalé celle de son esprit, il aurait très-assurément uni en sa seule personne l'angélique saint Thomas et l'éloquent saint Grégoire de Nazianze. On peut juger de tout ceci, dit cet historien, par les ouvrages qu'il a laissés, et où il est aisé de remarquer tout ensemble et la gravité de son éloquence et la profondeur de sa doctrine dans ses commentaires sur l'Ecriture sainte, et dans ses traités spirituels, qui sont d'une grande perfection ». Voici la liste et les titres de ces divers ouvrages : Un *Commentaire sur le livre de Job ;* — un sur le *Cantique des cantiques ;* — un sur les *Lamentations de Jérémie ;* — une *Paraphrase historique, allégorique et topologique des Psaumes ;* — la *Theologia mystica ;* — la *Disciplina monastica ;* — *Instructio magistri novitiorum ; — Disciplina claustralis ; — Liber de prudentia justorum ; — Stimulus compunctionis ; — Schola Jesu Christi ; — Schola de oratione et contemplatione ; — Epistola Christi ad hominem ; — Ars amandi Deum ; — Ars gubernandi ; — Ars concionandi ; — Vita virginis Teresiæ ; — Ars vivendi spiritualiter ; — Ars bene moriendi.* Tous ces ouvrages forment un énorme volume in-folio renfermant trois tomes, imprimé à Cologne en 1650, intitulé : *Opera omnia,* etc., R. P. Joannis a Jesu Maria.

Toutefois, une vie si occupée, si laborieuse et si mortifiée, avec une santé si frêle, ne pouvait se prolonger longtemps : il succomba sous le poids de la fatigue, à l'âge de cinquante et un ans ; c'était le 28 mai de l'année 1615.

Sa mort fut belle et sainte comme sa vie, ou plutôt elle ne fut qu'un doux repos et le sommeil d'un Bienheureux. Il rendit son âme à Dieu à Frascati, petite ville aux environs de Rome. Sa précieuse dépouille fut déposée dans l'église de Saint-Sylvestre, où elle est l'objet de la plus grande vénération. Son corps est demeuré incorruptible jusqu'à ce jour : plusieurs miracles se sont opérés sur son tombeau. Enfin, son nom est toujours environné de gloire et de splendeur dans tout son Ordre comme dans toute l'Eglise.

Cf. *Esprit des Saints,* par M. l'abbé Grimes.

XXIXe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Aurélienne, la naissance au ciel de saint Restitut, martyr [1]. — A Icone, ville d'Isaurie, le martyre de saint Conon et de son fils, âgé de douze ans, qui, sous l'empereur Aurélien, souffrirent avec constance le supplice du gril placé sur des charbons ardents, de l'huile brûlante répandue sur leurs membres, de la suspension sur le chevalet et des flammes ; eurent enfin les mains écrasées avec un maillet de bois, et rendirent l'esprit [2]. 275. — Le même jour, la

1. Il y a une église de son nom à Monte-Rotondo.
2. Les reliques des deux saints Martyrs se gardent dans une église de leur nom à Acerra, ville épis-

fête des saints martyrs SISINNIUS, MARTYRIUS et ALEXANDRE, qui, au temps de l'empereur Honorius, comme l'écrit Paulin, persécutés par les païens, remportèrent la palme du martyre dans le Val-d'Egna. 397. — A Césarée de Philippe, les saintes martyres Théodosie, mère du saint martyr Procope, et douze autres nobles matrones, décapitées dans la persécution de Dioclétien. — Dans l'Ombrie, la passion de mille cinq cent vingt-cinq glorieux martyrs. — A Trèves, saint MAXIMIN, évêque et confesseur, qui reçut avec honneur saint Athanase, lorsqu'il fut banni et relégué dans les Gaules par la faction des hérétiques ariens. 349. — A Vérone, saint Maxime, évêque [1]. IVe s. — A Arce, dans la campagne de Rome, saint Eleuthère, confesseur.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Poitou, mémoire de cinq enfants du Loudunais, nés vers la fin du IIIe siècle, à Silly, de parents patriciens ; devenus célèbres à des titres divers et dont la gloire pure a traversé sans nuages les quinze siècles qui nous séparent de leur berceau. Maixent [2] et MAXIMIN, deux de ces frères, devaient être, l'un évêque de Poitiers, l'autre évêque de Trèves. Saint Jouin fonda le monastère d'Ansion ; un autre, Maximin, connu sous le nom de saint Mesme, fut l'ami de saint Martin ; enfin, une sœur, sainte Maxima, se sanctifia dans la pratique de la virginité chrétienne. Heureux les parents de tant de Saints, dont la couronne brille de toutes ces perles ! — Encore à Poitiers, et pour mémoire, un autre saint Maixent, qui fut évêque de cette ville au VIIe siècle. Il appartenait à la même famille que saint Maximin de Trèves et saint Maixent, premier du nom, évêque de Poitiers. Ses restes furent déposés dans le petit monastère de Silly, dont la fondation était attribuée à ses glorieux ancêtres. — A Besançon, un autre saint Maximin, évêque, qui fut consacré par saint Caius, pape, et travailla avec un grand courage à former cette église ; après quoi, se voyant cassé de travaux et de vieillesse, il se retira dans un ermitage de la forêt de Foucherans, à six milles de cette ville, où il mourut très-saintement [3]. Vers 290. — A Mâcon, saint GÉRARD, évêque et confesseur, qui, après vingt ans d'épiscopat, abdiqua ses fonctions et se retira dans la solitude de Brou, près de Bourg-en-Bresse, où, durant quinze ans, il donna encore de grands exemples de vertus. 958. — Au monastère de Lérins, saint Gonon, ou Chonon, abbé, à qui saint Grégoire le Grand écrivit une lettre de félicitation pour son administration. — En Sologne, saint Viâtre, confesseur, dont le corps était à Tremble-Vif, en l'église de son nom. VIe s. — A Avignonet, près de Toulouse, le bienheureux RAYMOND-SCRIPTOR, chanoine et archidiacre de Toulouse, massacré pour la foi par les Albigeois avec trois dominicains, deux cordeliers, un bénédictin et quatre autres. 1242. — A Soissons, la fête de sainte RESTITUTE, vierge et martyre, mentionnée au Martyrologe romain, le 27 de ce mois. — A Bayeux, la fête de saint ORTAIRE, abbé. — De plus, saint Ragnachaire, évêque des diocèses réunis d'Augst (ville aujourd'hui ruinée) et de Bâle. Il fut d'abord moine de Luxeuil. VIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Bénédictins, des Camaldules et de Vallombreuse. — Saint Gennade [4].
Martyrologe des Cisterciens. — Saint Philippe de Néri, confesseur [5].
Martyrologe des Franciscains. — Saint Ubald, évêque [6].
Martyrologe des Carmes. — Saint Félix de Cantalice [7].
Martyrologe des Capucins. — A Florence, la bienheureuse Humiliane, veuve, du Tiers Ordre de Saint-François, illustre par la vertu d'abstinence, de patience, et par la gloire des miracles. Son décès arriva le 17 mai ; mais sa fête a lieu aujourd'hui chez nous.

copale de la terre de Labour, à 15 kilomètres N.-E. de Naples. Il paraît qu'elles y furent apportées dans le IXe siècle au plus tard.

1. Il y a à Vérone une église et un faubourg qui portent son nom.

2. Il dut succéder, sur le siége de Poitiers, à Aliphius, huitième évêque connu de Poitiers, vers 346, et ne mourir qu'en 353, Il ne faut pas confondre saint Maixent, neuvième évêque connu de Poitiers, avec le saint Abbé qui fonda, en 459, le monastère de son nom sur la Sèvre-Niortaise. (Voir *Origines de l'église de Poitiers*, par M. Aubert.) Nous donnons la Vie de saint Maixent, abbé, au 26 juin.

3. La forêt de Foucherans, dans laquelle saint Maximin de Besançon avait terminé ses jours, fut choisie par les chrétiens pour être le lieu de sa sépulture, On y éleva une chapelle dont on voit encore les ruines. Les miracles que saint Maximin avait opérés dans cette solitude pendant sa vie se continuèrent après sa mort, et le pèlerinage de Foucherans devint très-célèbre et très-fréquenté. Il se fait le 29 mai, jour de la fête du Saint, un grand concours de fidèles auprès de son tombeau. Les malades y viennent demander leur guérison, et les grâces qu'ils n'ont pas cessé d'y obtenir depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, contribuent à entretenir la foi et la piété des peuples.

4. Voyez le 25 mai. — 5. Voyez le 26 mai. — 6. Voyez le 16 mai. — 7. Voyez le 18 mai.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Gênes, saint Révocat, martyr, qui figure dans l'office propre de cette église, mais dont on ne sait rien. — A Césarée, en Cappadoce, les saints CYRILLE, Carelle, Primole, Findus, Venuste, Gissin, Alexandre, Thrédenthée et Joconde, martyrs. — En Afrique, les saints Prime, Accidie, Passimone et cent cinquante-trois autres, martyrs. — A Tournai, la translation des saints martyrs romains Victor et Scyrénée, dont les corps furent donnés, en 1650, aux Carmélites déchaussés de cette ville. — Dans la province de Cornouailles, en Angleterre, sainte Buriene, vierge. C'était une religieuse venue d'Irlande, dont la sainteté jeta assez d'éclat pour que le lieu où elle vécut prît son nom et qu'une collégiale fût fondée pour honorer ses reliques. v^e^ ou vi^e^ s. — A Antioche, la bienheureuse Marie, vierge, qui résista à toutes les séductions d'un nommé Anthème et aux artifices de la magie. — A San-Juan de la Penna, en Aragon, les saints Vote et Félix, frères, originaires de Saragosse, et saint Jean d'Atarès, solitaire. Vote était un noble seigneur chrétien de Saragosse à qui la conquête de son pays par les Sarrasins laissait tous ses loisirs. Un jour qu'il poursuivait trop vivement un cerf à la chasse, il faillit être lancé dans un précipice. A la vue du danger, il invoque saint Jean-Baptiste et aussitôt les pieds de son cheval se fixent dans le roc. En revenant à son logis, le noble espagnol rencontre sur sa route un oratoire abandonné et au coin de l'autel un cadavre, et près de lui une lettre ainsi conçue : Moi, Jean, j'ai bâti cette petite église en l'honneur du précurseur et j'ai vécu en ermite. Amen. Vote se hâta de rendre les honneurs de la sépulture au solitaire, puis, touché de la grâce, il vendit tous ses biens, les donna aux pauvres et vint habiter, le reste de ses jours, la retraite que l'ermite Jean avait laissée vide : son frère Félix le suivit, et tous deux vécurent saintement. Vers 757. — A Constantinople, une autre sainte Théodosie, martyrisée dans les circonstances suivantes : il y avait dans le vestibule du palais des empereurs une statue du Sauveur, en airain, érigée par Constantin le Grand. La dix-neuvième année de son règne, Léon l'Isaurien, le briseur d'images, voulut la renverser. Déjà les démolisseurs étaient à l'œuvre, lorsque quelques pieuses femmes, notre Théodosie en tête, renversèrent l'échelle appliquée contre la statue ; ce qui amena la mort d'un ouvrier. L'empereur, furieux, fit mourir ces courageuses chrétiennes au milieu des supplices les plus affreux. 716. — En Calabre, saint Joachim, abbé et fondateur de l'Ordre de Flore, célèbre par ses prophéties[1]. An 1202. — A Pise, en Toscane, sainte Bonne, vierge, de l'Ordre des Chanoines réguliers. Elle passa ses jeunes années en divers pèlerinages. Au désert de la Quarantaine, en Palestine, Notre-Seigneur se la fiança en lui donnant un anneau merveilleux. Elle était invoquée autrefois par les navigateurs pisans, à cause, sans doute, des nombreux voyages qu'elle fit sur mer. La bienheureuse Bonne prédit la fondation de l'Ordre de Saint-Dominique. On la représente à genoux, devant le tombeau de saint Jacques de Compostelle. An 1207. — Dans la même ville, la bienheureuse Gerardesca, religieuse de l'Ordre des Camaldules. Vers l'an 1240. — En Bavière, le bienheureux Marquard, de l'Ordre des Frères Mineurs. An 1327. — A Constantinople, le bienheureux André Chio, martyr, mis à mort par les Turcs. On sait que l'union des Grecs avec Rome, accomplie au concile de Florence, dura trente ans. C'est pendant ce court intervalle que Dieu se choisit un martyr dans l'église grecque. André, originaire de Trébizonde, était venu en pèlerinage à un sanctuaire de la Vierge, à Constantinople. Comme il passait ses journées à visiter les églises, deux de ses concitoyens, qui avaient apostasié, le dénoncèrent au juge turc, comme ayant renoncé au mahométisme, après en avoir fait profession, ce qui est un crime digne de mort, d'après le Coran. De faux témoins furent subornés, qui affirmèrent qu'ils l'avaient vu à Alexandrie d'Egypte, pratiquer la religion de Mahomet. André prouva qu'il n'avait jamais été à Alexandrie ; on put constater de plus, qu'il n'était pas circoncis ; mais sa perte était résolue : on le plaça dans l'alternative, où de renoncer à Jésus-Christ ou de mourir. Il accepta la mort, qui ne vint le délivrer qu'après des tortures inouïes. An 1465. — A Sienne, en Toscane, le bienheureux Pierre Pétrone, chartreux, qui se coupa un doigt pour ne pas être ordonné prêtre, tant son humilité redoutait cet honneur. Il eut connaissance de la mort du trop fameux Jean Boccace, et envoya un des religieux de la Chartreuse, nommé Joachim, prêcher les jugements de Dieu à cet écrivain licencieux. On dit que Boccace fut touché des discours du religieux, qu'il renonça à la littérature profane et ne songea plus qu'à mourir en chrétien. — A York, en Angleterre, martyre de Richard, prêtre du séminaire anglais de Douai, qui fut condamné au supplice des traîtres « pour avoir réconcilié avec l'Eglise romaine des sujets de la reine. 29 mai 1583.

1. Voir au 30 mars.

SAINTE RESTITUTE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe siècle.

Aurélien gouvernait la république romaine, lorsqu'il s'éleva une horrible tempête de persécution contre les chrétiens : ce qui doit d'autant moins surprendre que cet empereur avait, dit-on, une telle haine pour le nom du Christ, qu'il s'emportait en paroles d'exécration lorsqu'il l'entendait prononcer. Les adorateurs du Christ étaient donc journellement mis à mort en mille manières différentes, en vertu des lois qu'il avait fait publier partout : les uns furent condamnés aux bêtes, les autres aux mines; d'autres furent livrés aux flammes, quelques-uns furent lapidés. Et c'est ainsi que les impies rivalisaient de cruauté, quelques-uns même par motif de religion ; car, selon l'oracle divin, ils pensaient servir le Seigneur en s'efforçant d'abolir le nom chrétien.

En ce temps-là vivait à Rome, dans la région qu'on appelle transtibérine, une jeune fille nommée Restitute, femme d'une rare beauté et d'origine patricienne ; mais la foi orthodoxe et l'assemblage de toutes les vertus l'ornaient d'un éclat plus précieux encore. Son père se nommait Ethel, et sa mère, Dabia : tous les deux, dit la légende, avaient autant de vices que de richesses et de dignités. Lorsqu'elle fut parvenue à l'âge nubile, ses grands biens, et ce qu'on estime à si haut prix, sa noblesse d'origine, la firent rechercher par une foule de jeunes patriciens, qui employaient à l'envi tous les moyens pour arriver à la posséder. Ses parents lui demandèrent donc lequel elle préférait de ces jeunes gens de si haute naissance. Elle répondit qu'elle avait un époux céleste et immortel, et que par conséquent elle ne se mettait pas en peine d'ambitionner l'union conjugale avec un homme mortel et corruptible ; puis elle ajouta : « Qu'ils aillent où ils voudront, ces hommes périssables, et qu'ils prennent des épouses qui leur ressemblent : pour moi, qui ai au ciel un époux éternel, je n'ai pas besoin d'en choisir un mortel sur cette terre. Je m'inquiète peu du reproche de stérilité ; car cet époux magnifique, fils lui-même d'une vierge, produit tous les jours d'innombrables enfants de la chasteté ; et, en sa qualité d'époux des vierges, il me procurera bientôt la joie d'avoir une lignée nombreuse, sans aucun détriment de ma virginité. Loin de moi donc les ennemis de la pudeur ! loin de moi la perte de ce trésor ! loin de moi toute la pompe des parures molles et somptueuses ! On peut s'y complaire un instant ; mais il n'en revient aucun avantage pour la vie future. J'aime voir reluire en mon âme la perle de la foi vive, l'hyacinthe de la ferme espérance et l'escarboucle de la charité, ardente comme le feu. Ornée de ces joyaux, j'attendrai l'arrivée du céleste époux, jusqu'à ce que, mêlée aux vierges sages, j'aie le bonheur d'être admise dans ses plus intimes faveurs ». Par cette réponse, elle apaisa ses parents, et comprima les désirs ardents de ces jeunes gens.

Mais, comme la persécution contre les chrétiens redoublait de fureur, et que de cruels licteurs couraient de tous côtés comme des chiens affamés, Restitute, craignant la fragilité de la nature humaine, et voulant pourvoir à la garde de sa pudeur, se cacha dans le lieu le plus retiré de la maison, et se prosternant à terre, elle adressa à Dieu cette prière : « Seigneur tout-

puissant, qui, par votre Verbe, qui est la Sagesse, avez au commencement tout créé du néant ; vous qui, dans la plénitude des temps, avez merveilleusement réparé l'homme perdu, par ce même Fils né d'une Vierge, afin qu'il nous enseignât à mener sur cette terre une vie toute céleste, en attendant la récompense du ciel, et que désormais la sainteté de l'âme et du corps rendît les égaux des anges ceux qui avaient été d'abord les compagnons des démons par leurs innombrables et honteux péchés ; je vous prie, ô créateur des corps, illuminateur des esprits, l'espérance et la vie des fidèles, je vous supplie de créer en moi, votre servante, un cœur pur et d'y renouveler l'esprit de rectitude, afin que, raffermie par l'Esprit souverain, je méprise les traits enflammés de la concupiscence, que je compte pour rien la fureur des idolâtres, et que je suive en tout votre très-saint Fils, l'Agneau sans tache. Et parce que mon âge et mon sexe n'ont que de bien faibles défenses, je réclame auprès de l'armée du ciel un secours angélique, par lequel j'aie le bonheur d'être protégée et rendue forte et constante en tout ce qui vous plaît : je vous en supplie par votre Fils coéternel, avec lequel vous vivez et régnez en l'amour et l'union du Saint-Esprit, dans tous les siècles. Amen ».

Après qu'elle eut achevé sa prière, un ange du Seigneur se présenta devant elle. A son aspect, elle fut d'abord un peu troublée, comme il arrive d'ordinaire aux vierges ; mais l'esprit bienheureux la rassura par ces paroles : « Ta prière, ô Restitute, a été exaucée : tu seras toujours aidée de la grâce céleste, qui te fera surmonter les assauts de la chair et mépriser les pompes des démons, et qui t'élèvera au faîte de toutes les vertus. Sache aussi que, par l'ordre de Dieu, je suis venu pour te garder. Je n'ignore pas que le maître de la discorde se dispose à exciter contre toi les fauteurs de sa perversité ; mais ne crains rien ; tu as avec toi cet Epoux immortel que tu aimes ; il sait briser les forces du tentateur, et il veut te donner la victoire dans le combat, et ensuite la couronne dans l'éternité ». L'ange ayant ainsi parlé, disparut ; et Restitute, fortifiée et toute joyeuse de si grandes promesses, se livra au sommeil.

Tandis qu'elle dormait, l'ancien ennemi du genre humain lui apparut sous une forme horrible, au milieu d'épaisses ténèbres, et lui dit d'un ton menaçant : « D'où vient donc, Restitute, que tu reposes si doucement et si agréablement ? Tu te réjouis sans doute de l'oracle de l'ange ? Mais avant que ces choses arrivent, j'emploierai toutes mes forces pour te faire une guerre acharnée : je vais armer tous ceux qui me servent, afin que, si tu triomphes, ta victoire, du moins, ne soit pas, comme tu le penses, sans effusion de sang. Je sais que tu médites ma propre ruine et celle de mes divinités ; mais les mensonges de mes anciennes ruses ne me feront pas défaut pour anéantir tes projets ». Et en disant ces dernières paroles, il fit luire au milieu des ténèbres une épée flamboyante, dont il la menaça en disant : « Je vais confier ce glaive à quelqu'un des miens, qui s'en servira pour t'égorger et abattre cette tête qui m'est si rebelle ; et alors ta langue, qui m'est pareillement si contraire, se séchera silencieuse dans cette tête séparée du tronc ». La vierge du Christ, un peu effrayée de ces menaces, arme son front du bouclier de la croix ; puis, s'en signant tout entière, elle dit : « Que Dieu se lève, et que ses ennemis soient dispersés, et que ceux qui le haïssent fuient de devant sa face ! » A ces paroles du Psaume, le fantôme prit la fuite et s'évanouit dans un léger brouillard. La servante du Christ se jeta alors par terre, et commença en ces termes à implorer la clémence du Seigneur : « Levez-vous, Seigneur, secourez votre servante, de peur que

mon ennemi ne dise : J'ai prévalu contre elle. Car, ô mon souverain Seigneur, vos paroles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur. Puis donc que j'ai été ébranlée par les terribles menaces de cet esprit infernal, faites que votre miséricorde me raffermisse, et m'établisse si solidement dans votre amour, que je demeure constamment attachée à votre service ».

Elle avait prié ; et aussitôt celui qui est le salut et la vie du genre humain, le Christ Jésus, selon qu'il a promis d'être présent avant même qu'on l'invoque, apparut d'une manière visible à la bienheureuse vierge ; puis, chassant de son esprit toute crainte, et la remplissant de délices par sa présence : « Pourquoi, Restitute », lui dit-il, « pourquoi te troubles-tu ? As-tu donc oublié qu'il est menteur et le père du mensonge ? Ne sais-tu pas qu'ayant été vaincu par le trophée de ma croix et enchaîné dans ses flammes, il ne peut rien absolument que par ma permission ? S'il t'a dit ces choses, c'est que je l'ai permis, afin que lui qui espérait par de telles menaces abattre la vigueur de ton âme, fût lui-même brisé par ta constance, et s'enfuît confus d'avoir été vaincu par une jeune fille. Maintenant donc que tu es aguerrie pour notre milice, attaque celui qui a voulu t'inspirer de l'effroi. Rends-toi à la ville de Sora, afin d'arracher à sa tyrannie le peuple que j'ai racheté de mon sang, et d'unir la créature à son Créateur. Ne crains rien de la faiblesse de ton âge et de ton sexe : je suis avec toi, moi dont la puissance tient le ciel suspendu, la terre en équilibre et la mer dans ses limites ». Restitute répondit : « Dans le dessein de conserver la pudeur virginale, et pour éviter la société des jeunes débauchés, à peine si je sortais quelquefois de la maison : comment donc pourrai-je aller à la ville indiquée, moi qui ne sais pas même en quel lieu du monde elle est située ? » Et le Seigneur lui dit : « Demain matin, dès que le soleil commencera à éclairer la terre, rends-toi en toute hâte à cette porte de la ville qu'on appelle de Latran : là tu trouveras un guide que je t'enverrai, lequel te conduira au lieu où tu dois aller ». Après avoir donné ces ordres, le Seigneur rentra dans sa lumière inaccessible.

La vierge, obéissant à la voix de Dieu, se leva promptement dès le matin, et se rendit au lieu qu'il lui avait indiqué, et elle y trouva l'ange du Seigneur disposé au voyage. L'ayant salué, elle lui parla ainsi la première, les yeux baissés : « Je pense, seigneur, que vous connaissez le motif de mon arrivée en ce lieu : maintenant ordonnez ce que je dois faire désormais ; je suis prête à accomplir tout ce que vous me direz ». L'ange lui dit : « Tu sais par l'oracle de la voix de Dieu que tu dois te rendre à Sora, ville de Campanie ; comme elle est distante de Rome d'environ quarante milles, un si long voyage pourrait nous causer de la fatigue, si nous n'avions soin de prendre d'abord un peu de repos ». Restitute, acquiesçant à cet utile conseil, s'étendit un moment par terre avec modestie, et dormit un peu. L'ange la saisissant ainsi tout endormie, la transporta, d'une façon merveilleuse, de la ville de Rome jusqu'à Sora. Restitute, en s'éveillant, se trouva aux portes de cette ville ; ce qui lui causa un grand étonnement. Mais elle comprit aisément que cela était arrivé d'une manière surnaturelle ; et elle en rendit ses actions de grâces à Dieu, qui fait tout ce qu'il veut au ciel et sur la terre.

Elle entra donc, sous la conduite du Christ, dans cette ville fameuse, et se retira chez une veuve, dont le fils, depuis deux ans et huit mois, était tellement tourmenté de la lèpre, que son corps, sans mouvement, semblait n'être que le sépulcre de son âme. La vierge du Christ, à cette vue, ravie de joie de ce que cette circonstance allait ouvrir une voie à la prédication

de l'Evangile, dit :« O mère, mets fin à ta tristesse ; il y a au ciel un médecin tout-puissant qui peut te rendre ton fils, pourvu que tous les deux vous vous appliquiez à lui rendre les hommages qui lui sont dus ». La veuve, remplie de joie, promet qu'elle et son enfant croiront, si la vierge accomplit une si chère promesse. Restitute se jette incontinent à genoux, et, levant les mains vers le ciel, elle commence en ces termes à implorer la divine bonté: « Dieu éternel, créateur et auteur de toutes choses, assistez, comme vous l'avez promis, votre servante, et ce que je demande avec confiance, accordez-le avec bonté, afin qu'après que vous aurez purifié cet enfant de sa lèpre, les âmes des habitants de cette ville, infectés de l'idolâtrie, soient purifiées par le baptême sacré et louent à jamais votre nom adorable ». Chose merveilleuse ! l'effet suivit la demande ; cette maladie aux taches immondes disparut, et à la vue de tous ceux qui étaient présents, le jeune homme parut plein de santé. Ce prodige remplit d'étonnement la veuve avec toute sa famille ; et ne pouvant contenir ses transports, la première se mit à chanter de tout son cœur les louanges de Dieu. Les voisins, entendant ces éclats de voix, en sont émus ; tous accourent avec précipitation, dans le désir de voir et celui qui a été guéri d'une façon si merveilleuse, et la bienheureuse vierge qui a opéré un si grand miracle. Le jeune homme, dont l'âme était devenue encore plus saine que le corps, leur dit : « Mes concitoyens, ce que vous voyez n'est point une expérience de quelque médecin, c'est l'ouvrage de Jésus-Christ, Fils du Dieu tout-puissant, qui, par sa servante Restitute, qu'il a envoyée lui-même de Rome ici, m'a guéri sans effort, subitement et complétement ; ce qui démontre invinciblement que nous sommes les créatures de celui qui nous refait ainsi quand il le veut ». Voyant donc un si grand prodige, et entendant un si évident témoignage, quarante des assistants crurent au Seigneur Jésus-Christ.

Mais, comme l'auteur du mal suscite toujours des obstacles aux meilleurs commencements, quelques-uns de ceux qui se trouvaient là, remplis d'un esprit diabolique, se mirent à contredire les assertions de la vérité, et à repousser avec opiniâtreté les avis salutaires. Cet admirable jeune homme, méprisant leurs contradictions et leur reprochant avec fermeté la dureté de leur cœur, ne cessait de faire retentir les louanges du Christ.

Cependant, la nouvelle en parvient aux oreilles du proconsul Agathius. Il ordonne aussitôt qu'on lui amène, les mains liées derrière le dos, l'ennemi des idoles ; puis il lui dit : « Cyrille, ce qu'on m'a rapporté est-il vrai ? Es-tu donc devenu assez hébété pour mépriser les dieux de la patrie et introduire dans l'empire romain de nouvelles divinités ? » Cyrille répondit : « Oui, certes, il est vrai, ô proconsul, que j'ai délaissé des dieux faibles, qui n'ont jamais pu ni me secourir ni s'aider eux-mêmes, pour m'attacher par la foi au Dieu tout-puissant Jésus-Christ, qui m'a guéri si parfaitement par l'invocation de son nom et la médiation de sa servante Restitute ». Agathius, émerveillé de ce qu'il entend, s'informe de la demeure d'une femme douée d'un si grand pouvoir. « Elle loge chez nous », dit Cyrille, « et c'est Dieu qui nous l'a adressée dans sa bonté ». Le proconsul envoie incontinent ses appariteurs, après leur avoir commandé de la lui amener avec beaucoup d'égards, et de la présenter à son tribunal. Lorsqu'elle fut arrivée, le proconsul lui dit : « Dis-moi, jeune fille, quel est ton nom, ton origine, ta religion, et quel motif t'a amenée en cette ville ? » Elle répondit sans timidité : « Je me nomme Restitute ; j'appartiens à une noble famille de la ville de Rome ; j'ai embrassé la religion chrétienne ; et c'est par ordre du Christ et pour votre salut que j'ai

été envoyée ici ». Le juge, embarrassé de cette réponse, lui dit : « Nous croyons, jeune fille, que tu ignores ce que la majesté des empereurs a décrété relativement aux chrétiens ; et c'est pour cela que tu n'as point craint de t'avouer publiquement chrétienne. Mais comme tu parais fort jeune, nous pardonnons à ton ignorance, afin que, laissant là la superstition, tu obéisses aux décrets des princes, en brûlant de l'encens en l'honneur des dieux immortels et en leur offrant des victimes. Si tu le fais, tu jouiras prochainement de l'honneur de notre alliance, et toi qui présentement mènes une vie exposée à la misère, tu seras pour toujours dans les délices de l'opulence ».

La bienheureuse vierge lui répondit : « Il me semble, ô juge, que tu me proposes trois choses : la première, qui est une impiété, je l'ai en horreur ; les deux autres, je les méprise comme frivoles. Tu prétends, dis-tu, m'épargner ; mais ce n'est pas là m'épargner, c'est plutôt te montrer cruel, en cherchant à me persuader d'abandonner le Créateur, pour honorer les créatures à la place de Dieu, puis de mépriser l'époux immortel pour te recevoir pour mari, toi qui, certes, ne saurais en quoi que ce soit te comparer à lui. Il est le roi des rois, le seigneur des potentats ; toi, tu es le sujet d'un roi terrestre, et dans ton inquiétude d'être disgracié par lui, tu ne seras jamais tranquille. Pour un moment, tu sembles brillant de dignités et de santé ; mais dans peu tu deviendras la pâture des vers. Quel malheur donc ne serait-ce pas pour moi de délaisser un si grand bien et d'ambitionner de telles misères ! » Le proconsul, stupéfait d'une réponse si sublime, mais indigné en lui-même, lui dit : « Il est vraisemblable que tu suis les délirantes folies des chrétiens, puisque tu n'as pas craint de débiter de telles fadaises devant notre tribunal ; crois-moi, renonce à toutes ces subtilités, et viens sacrifier sur les autels des dieux, de peur que tu ne fasses une triste expérience du pouvoir que nous avons et que tes mensonges apprêtés semblent mépriser ». La bienheureuse vierge lui répondit : « Nous ne sommes pas venus pour nous souiller de vos sacriléges, mais pour vous en détourner et vous apprendre à servir le seul Dieu véritable. Quant à vos menaces, elles ne nous font point trembler, parce que celui qui a promis sa protection est plus fort que celui qui nous menace des supplices ».

Le proconsul, irrité d'une réponse si hardie, donne l'ordre de l'étendre par terre, et de la battre à coups redoublés avec des scorpions. On exécute incontinent ses ordres barbares ; et cependant, au milieu du bruit des coups, on n'entend ni murmures ni gémissements, mais plutôt une douce voix de jubilation et de louange, qui chante au Seigneur : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, qui a visité sa servante. C'est maintenant que je reçois les présents de mon époux et de splendides parures ; l'homme extérieur est déchiré, mais l'homme intérieur en est renouvelé par la grâce ». Agathius, entendant ces paroles, lui dit : « Qu'est-ce que c'est, Restitute ? Est-ce que les coups font tes délices ? est-ce que les tourments te plaisent, que tu chantes de si bon cœur un hymne à ton Christ ? » Et la Sainte : « Ce que tu dis là », répondit-elle, « est la vérité même ; car, ainsi que dit notre Apôtre, les souffrances de cette vie ne sont rien auprès de la gloire future qui sera manifestée en nous ». Le juge, de plus en plus irrité, ordonne de la jeter dans les cachots de la prison, de la lier avec sept lourdes chaînes de fer, et de la laisser sept jours durant sans boire ni manger. On exécute ponctuellement les ordres de ce juge féroce.

Mais l'Epoux céleste n'abandonna point la vierge. Un ange descendit du ciel ; à son arrivée, la prison devint resplendissante, les chaînes de fer fon-

dirent comme de la cire, la faim ne se fit pas sentir, la vierge reprit des forces et se trouva guérie de ses blessures. Ayant donc reçu de la sorte d'abondantes consolations, elle en rendait grâces au Christ son seigneur; et tandis qu'élevée à une haute contemplation elle chantait des hymnes, le Seigneur Jésus-Christ daigna s'approcher d'elle en personne : il la fortifia d'une manière admirable, pour l'affermir contre de nouveaux combats; puis il lui servit un repas merveilleux qui ne se peut décrire, tant il était approvisionné de céleste suavité ; et après l'avoir bénie avec cette main qui soutient le ciel, il retourna à la droite de son Père, qu'il n'a jamais quittée. Oh ! quelle surabondante grâce du Christ sur cette vierge ! ce qui est promis aux saints pour la vie éternelle, lui est accordé dès la vie présente ; la vierge, revêtue de cette chair corruptible, a la jouissance de ce visage admirable que les anges désirent contempler !

Les gardes devinrent tout tremblants et consternés à ce spectacle ; ils furent d'abord comme frappés de stupeur : puis, revenus à eux-mêmes, et jugeant qu'une puissance divine avait pu seule entrer dans la prison les portes fermées, et briser les chaînes comme le plus léger obstacle, ils se prosternent aux pieds de la vierge, la conjurant de leur apprendre à honorer ce Dieu qui, sous leurs yeux, avait opéré tant de prodiges si merveilleux. Restitute, pleine de joie en voyant qu'elle commençait à ravir des dépouilles à Satan, envoya incontinent quelques-uns d'entre eux pour annoncer à un saint prêtre nommé Cyrille ce qui venait d'arriver. Ce prêtre vénérable vint aussitôt, et baptisa environ trente-neuf personnes.

Mais on eut en même temps une nouvelle preuve que l'envie tend toujours des piéges à la vertu ; car un traître, on ne sait qui, alla découvrir au juge Agathius tout ce qui s'était passé. Le proconsul, fort troublé de cet événement, ordonna à ses appariteurs d'amener à son tribunal Restitute avec Cyrille et tous les néophytes. En s'y rendant, la vierge du Christ leur suggéra ce qu'ils devaient répondre au juge, et ne cessa de les affermir contre les combats qu'ils auraient à soutenir. Lorsqu'ils furent devant le tribunal, Agathius furieux leur dit : « Est-ce vrai ce que nous avons appris, que vous avez délaissé les dieux immortels révérés par nos princes, pour adorer je ne sais quel Christ? » Ils répondirent tous d'une voix : « C'est très-vrai : nous avons rejeté d'inutiles effigies d'hommes morts, et nous avons embrassé la foi en Jésus-Christ, le créateur de toutes choses, le vrai Dieu éternel, par la vertu duquel, sous nos yeux et sans le secours d'aucune lumière matérielle, la prison a été subitement illuminée ; et cette bienheureuse vierge a été nourrie d'un aliment céleste, pour la fortifier contre tes fureurs. Sache donc, et n'en fais aucun doute, que cette foi nous demeurera autant que la vie, quoi que tu dises ou que tu fasses ». Agathius ne put se contenir plus longtemps, et d'une langue pleine de fiel il s'écria : « Qui sont donc ces profanes qui avec tant d'audace nous reprochent l'impuissance des dieux immortels ? Qu'on les conduise au temple doré, et qu'on leur ordonne de brûler de l'encens en l'honneur des divinités sacrées ; s'ils le refusent, qu'on leur tranche la tête ». Ils furent donc conduits en ce lieu ; et comme ils refusaient de sacrifier aux idoles, ils devinrent eux-mêmes les victimes du Christ. Après la persécution, on détruisit cet antique temple, et au lieu même où ces chrétiens avaient été martyrisés, la dévotion des fidèles érigea une église en l'honneur de la bienheureuse Mère du Christ et de saint Pierre, prince des Apôtres.

La vierge du Christ, apprenant la constance et la glorieuse fin des saints Martyrs, se joignit au vénérable prêtre Cyrille pour en rendre grâces à Dieu,

qui avait bien voulu agréer ce glorieux holocauste de ses fidèles brebis. Le juge inique s'en étant aperçu, disait aux siens : « Voyez, citoyens, l'inhumanité de ces hommes, qui estiment un gain la perte de leurs semblables. A quels desseins devons-nous nous arrêter pour mettre fin à de telles choses ? Eh bien ! qu'ils fassent eux-mêmes l'expérience de ce qu'ils sont si aises de voir souffrir aux autres, afin que, s'ils se réjouissent de la mort d'autrui, ils gémissent du moins de leur propre malheur ». Et sans plus tarder, il ordonna de brûler leurs corps avec des torches ardentes ; mais ces saints Martyrs ne pouvaient sentir ce feu extérieur, eux qui brûlaient intérieurement des ardeurs de l'Esprit-Saint. Aussi n'entendit-on aucun gémissement sortir de leur bouche ; au contraire, ils bénissaient à haute voix le Seigneur qui les assistait dans le combat, et qui, par sa puissante vertu et sa grâce, éteignit subitement le feu des torches et obscurcit la vue des bourreaux, de sorte qu'au même instant la lumière des torches et celle de ces perfides s'évanouirent.

Les satellites s'apercevant par là combien grands étaient les mérites de ceux qu'ils tourmentaient, leur dirent d'un air de compassion et d'une voix plaintive : « Nous savons à présent qui vous êtes, et, malgré notre aveuglement, nous comprenons quel Dieu vous servez ; mais rendez-nous cette double lumière, afin que nous puissions voir Dieu par l'esprit, et le soleil par les yeux ». La vierge du Christ, touchée de leurs cris, pria le Seigneur ; et à la voix de sa prière, leur esprit fut éclairé des lumières de la foi, et leurs yeux fortifiés extérieurement revirent la clarté du jour. Ce miracle les ayant remplis d'un extrême étonnement, ils se mirent à crier à haute voix : « Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, le Seigneur Jésus-Christ, qui par les mérites de sa servante nous a rendu la lumière que nous avions perdue ». Ceux qui les entendaient ainsi parler allèrent en instruire le proconsul Agathius qui, agité des aiguillons de la colère, et les jugeant indignes de paraître en sa présence, donna l'ordre de les décapiter sans délai. Et ces hommes ayant été instruits par la bienheureuse Vierge et baptisés de la main de Cyrille, méprisant la milice du siècle, furent ainsi enrôlés dans l'armée des anges.

Après cela, le cruel Agathius fit appeler Restitute. Quand il l'aperçut, il dit à ses officiers et au peuple qui était présent : « Que devons-nous donc faire enfin de cette sacrilége, qui jusqu'ici a trompé toutes nos espérances ? Car par je ne sais quels enchantements elle a liquéfié le fer, elle a produit de la lumière du sein même des ombres ; sa seule parole a éteint des torches ardentes ; et, ce qui est plus étonnant, elle m'a comme dépouillé de mes soldats, dont elle a entraîné à leur perte d'abord trente, puis deux, après les avoir rendus fous par ses prestiges. En outre, elle a méprisé la sentence judiciaire, elle a blasphémé les mystères des dieux et a employé tous ses soins pour engager tout le monde à faire comme elle. Souffrirons-nous, nous autres hommes, de nous voir vaincus par une femme ? » Ces paroles excitèrent du tumulte dans la foule ; et comme on ne répondait rien que de vague, se tournant vers elle, il lui dit : « Tu prends plaisir à ces choses, n'est-ce pas, Restitute ? Tu devrais t'en affliger au lieu de t'en réjouir ; car ce ne sont pas là des faits dignes d'éloges, mais des crimes. Eh bien ! mettons fin à la superstition : abandonne cette folie, et sacrifie aux dieux. Si tu le fais, tu pourras échapper aux horribles supplices qui t'attendent, et bientôt contracter avec moi cette alliance que je désire. La Martyre répondit : « Tu fais de l'éloquence, ô juge, et, comme les orateurs, tu as varié tes expressions, tu as proféré de magnifiques sentences, et à la fin tu as vomi le venin que ton cœur tenait renfermé. Mais tiens donc pour certain que, ni

je ne sacrifierai à tes démons, ni je ne t'épouserai, toi qui es leur esclave. D'ailleurs, les supplices dont tu me menaces me seront plus chers que les diamants et l'or le plus épuré, et la mort, qui n'est qu'un passage, me conduira de suite à la gloire. Ainsi fais promptement ce dont tu me menaces; car j'ai un ardent désir de voler aux embrassements de l'Epoux céleste, et j'apparaîtrai d'autant plus belle en sa présence que tu m'auras fait endurer de plus cruels tourments ». Le juge, embarrassé de répondre à des paroles prononcées avec autant d'assurance, et se voyant couvert d'une cruelle confusion, ne savait que faire ni que dire contre elle. Enfin, sous l'inspiration de Satan, il rendit cette sentence : « En vertu de l'édit impérial, qui condamne à une funeste mort tous les adorateurs du Christ, nous ordonnons que Restitute, citoyenne romaine, magicienne, maîtresse et directrice des chrétiens, soit conduite aux bords de la rivière de Caruellus; que là on lui fasse subir la sentence capitale avec ses associés, et que l'on jette leurs têtes dans le courant, afin que les poissons se nourrissent de cette langue qui n'a point craint de blasphémer contre les dieux ».

On conduisit donc la victime du Christ au lieu de l'immolation. En s'y rendant, elle hâtait le pas, tout en priant avec ses compagnons; sa démarche était dégagée comme si elle eût célébré les noces mondaines avec quelque illustre personnage. Lorsqu'on fut arrivé au bord de la rivière, on lui ordonna de se mettre à genoux et de tendre le cou. Mais elle demanda et obtint un peu de délai pour vaquer à la prière. S'étant donc jetée à genoux avec ses compagnons, elle fit à Dieu cette prière : « Nous vous bénissons, Seigneur, créateur de toutes choses, qui nous avez amenés à cette heure, afin que, subissant pour vous une mort temporelle, nous jouissions aussitôt, par votre miséricorde, de l'éternelle vie. Recevez nos âmes, nous vous en conjurons, et donnez à vos serviteurs les récompenses que vous avez promises ». Alors, présentant sa tête, la martyre du Christ, la vierge Restitute fut décapitée avec le prêtre Cyrille et deux autres chrétiens, le six des calendes de juin. Le Caruellus fut quelque temps dépositaire de leurs têtes : mais le ciel reçut leurs âmes pour les garder à jamais. Les bourreaux laissèrent leurs corps sans sépulture, afin qu'ils devinssent la pâture des bêtes et des oiseaux. En retournant à la ville ils racontaient aux passants la mort de ces Saints.

Cette nouvelle produisit une grande sensation dans la ville : le peuple fidèle se réunit; comme des fils ils pleurent leur mère; comme des disciples, leur maîtresse si promptement et si cruellement enlevée. Aussitôt ils se rendent en toute hâte vers la rivière, dans le désir de voir les corps saints, bien que sans vie. Lorsqu'ils y furent arrivés et qu'ils virent ces corps privés de leurs têtes, ce fut un redoublement de douleur et de sanglots : ils courent le long de la rivière, dans l'espoir que les eaux auraient rejeté ces têtes sur la rive. Mais ne les ayant point trouvées, ils ensevelirent les corps dans la ville, près du lieu où fut bâtie depuis l'église de Saint-Jean-Baptiste. Le feu de la persécution ayant été éteint, on construisit en ce lieu une basilique en l'honneur de la Sainte, qui est toujours dignement honorée par les fidèles, au même endroit où elle avait autrefois enduré tant de tourments. Par la faveur du Christ, l'invocation de son nom y opère bien des miracles, de sorte que dès ici-bas on voit clairement de quelle gloire elle jouit dans les cieux. Et ce n'est pas seulement au lieu où reposent ses cendres que s'opèrent des prodiges, on en voit encore éclater dans tous les environs, notamment dans les lieux où elle a souffert, et dans ceux où l'on célèbre la mémoire de son nom.

Le septième jour depuis son immolation venait de s'écouler, lorsque cette bienheureuse martyre du Christ, la vierge Restitute, accompagnée des trois serviteurs de Dieu qui avaient souffert avec elle, toute resplendissante de gloire au milieu des anges, apparut au vénérable Amasius, évêque de Sora, et lui dit : « Levez-vous, père, et rendez-vous promptement au lieu de notre martyre ; là vous trouverez nos têtes, que les persécuteurs ont jetées dans les flots ; les eaux les ont maintenant rejetées sur la rive. Car le Seigneur si bon n'a pas voulu souffrir que ces têtes qu'il a destinées, dans sa miséricorde toute gratuite, à devenir le rempart assuré de son peuple, devinssent la pâture des poissons. Quand vous les aurez recueillies, vous les réunirez à nos corps ». L'évêque, sortant de son sommeil, s'empresse de faire part aux fidèles de la mission qu'il a reçue du ciel. Ils en rendent tous des actions de grâces à Dieu, et l'on entend des chants d'allégresse résonner sous les tentes des justes. Sans plus tarder, l'évêque se rend au lieu indiqué et, selon la teneur de la vision, il trouve ces vénérables têtes des Martyrs. Il les emporte avec révérence dans la ville, les joint à leurs corps ; puis, autant que le permettaient les malheurs du temps, il leur donne une glorieuse sépulture. De combien de prodiges cette vierge très-sainte resplendit presque chaque jour, c'est ce que peuvent attester la ville de Sora et les bourgs voisins, dont les malades et les prisonniers reçoivent par son entremise de fréquents secours.

RELIQUES DE SAINTE RESTITUTE.

Le corps de cette Sainte a demeuré à Sora jusqu'au milieu du IXe siècle; sous le pape Léon IV, les Sarrasins ayant fait une irruption en Italie, les Sorentins furent obligés de sauver leurs saintes reliques et de les porter à Rome. En ce même temps, le souverain Pontife ayant imploré l'assistance de l'empereur Lothaire contre ces barbares, ce dernier lui envoya Louis le Jeune, son fils, avec une belle armée pour le secourir. Ce jeune prince avait à sa suite, et pour lieutenant-général, le seigneur de Moreuil, près d'Amiens, dont la maison, depuis 1497, se confondit avec celles de MM. de Créqui, de Canaples et de Lesdiguières. Ce seigneur, après la défaite des Sarrasins, et plusieurs beaux exploits de guerre en faveur du Saint-Siége, demanda au Pape, en récompense, le corps de sainte Restitute, pour le faire honorer en son pays, parce que la ville de Sora, ayant été ruinée par les infidèles, il n'y pouvait plus recevoir les honneurs qui lui étaient dus. Le Saint-Père lui ayant octroyé sa demande il revint fort satisfait d'un si riche présent. Son voyage ne se passa pas sans miracle, car le fils de l'hôte chez qui il logea à Florence étant mort la nuit même de son arrivée, on apporta son corps auprès de celui de sainte Restitute, et il en reçut la vie, au grand étonnement de toute la cour. Lorsqu'il fut en France, il prit sa route par le Soissonnais, pour se retirer à Moreuil ; mais quand les saintes reliques furent en une de ses terres, à une lieue de Fère-en-Tardenois, on vit sourdre une fontaine en un endroit où il n'y en avait jamais eu ; elle n'a point cessé de couler depuis. De plus, on apporta devant son cercueil un enfant qui était venu mort au monde ; après quelques prières, il commença à donner assez de signes de vie pour recevoir le baptême, et même, comme on allait lever la châsse pour l'emporter, il cria fort intelligiblement : « Art-ci ! art-ci ! » c'est-à-dire : « Arrêtez-ci ! » En effet, le corps demeura immobile jusqu'à ce qu'on fut résolu de le laisser en ce lieu et d'y bâtir une église. Cette église, l'une des plus belles du diocèse de Soissons, subsiste encore, et les fidèles continuent toujours à la visiter avec beaucoup de dévotion, à cause des grandes grâces qu'ils reçoivent par l'intercession de sainte Restitute. Ceux qui ont l'esprit aliéné y sont souvent remis dans leur bon sens, et en reviennent avec un parfait usage de la raison. On dit que le lieu est appelé Arcy, à cause de la parole de l'enfant, qui cria : *Art-ci* [1].

Pendant la Révolution, la châsse de sainte Restitute a été brisée, et ses reliques brûlées dans l'église même, sauf quelques ossements soustraits adroitement par quelques pieux fidèles mêlés parmi les profanateurs. Après le rétablissement du culte, ceux qui possédaient ces précieux frag-

1. Ceci est la légende : les étymologistes font venir le nom d'Arcy d'*arseium, arseia, ardere*, brûler, essarter, ce qui indiquerait ou que ce lieu fut ravagé par les flammes ou qu'il a remplacé un bois défriché, brûlé. Cette étymologie ne nous satisfait pas : il nous semble plus naturel de tirer le nom d'Arcy d'*Arx :* cela rappellerait une vieille forteresse bâtie sous les Romains, et expliquerait pourquoi le seigneur de Mareuil y donna rendez-vous au fils de Lothaire, Louis le Jeune.

ments se sont empressés de les rapporter; leur authenticité a été reconnue par M. Leblanc de Beaulieu, évêque de Soissons, après le concordat. L'ancienne châsse a été restaurée et renferme aujourd'hui ce qui a pu être sauvé du corps de la Sainte; on l'expose à la vénération des pèlerins pendant tout le mois de mai. Deux jours surtout, la fête se célèbre avec plus de pompe et aussi avec une assistance plus nombreuse; ce sont: la veille du 1er mai, où l'on descend la châsse, et le lendemain (1er mai), jour anniversaire de l'arrivée de ses reliques dans le pays. Le 27, anniversaire de son martyre à Sora, dans le royaume de Naples, l'affluence des pèlerins se fait encore remarquer, ainsi qu'à l'Ascension, à la Pentecôte, et chaque dimanche de mai.

On accourt à Arcy-Sainte-Restitute de vingt-cinq à trente lieues à la ronde, et principalement des départements du Nord, des Ardennes, de Seine-et-Marne, et de l'Oise. La confrérie de sainte Restitute est très-ancienne; on possède encore dans les archives de la paroisse une pièce originale émanée de Jean Millet, évêque de Soissons, et qui est datée de 1449 : elle confirme l'établissement de ladite confrérie instituée déjà dès le XIe siècle. Une messe se dit tous les mois à l'intention des confrères, lesquels à leur tour sont astreints à réciter chaque jour une prière avec l'invocation de sainte Restitute. Quelques tableaux placés dans l'église témoignent des guérisons obtenues à différentes époques par l'intercession de la sainte Martyre. — Un second pèlerinage existe à Noircourt, dans le même diocèse de Soissons et Laon.

Dans le propre du diocèse de Soissons la fête de sainte Restitute est marquée au 29 mai. — La châsse de sainte Restitute était dans le Soissonnais en telle vénération, et les habitants d'Arcy tenaient tant à la conserver, qu'il fallait que le déplacement momentané des reliques fût constaté devant un notaire. Il existe un acte de ce genre, à la date de 1589, où le curé et les marguilliers d'Arcy consentent par cet acte authentique à ce que, dans un temps de calamité, « la châsse de madame sainte Restitute, soit apportée et posée pendant quinze jours en l'oratoire de Saint-Jean des Vignes à Soissons ».

L'impartialité nous oblige à ajouter que les habitants de Sora prétendent avoir conservé leur sainte Restitute, et que le corps qui fut donné à Soissons, est celui d'une martyre romaine du même nom. — Les Bollandistes, t. VI de mai, p. 655 et suiv. nouv. éd. — consacrent un long chapitre à soutenir les prétentions de Sora contre les Soissonnais, et concluent que les actes de sainte Restitute de Sora, ont été appliqués à tort à sainte Restitute de Rome. Le Père Cahier, dans ses caractéristiques, fait la même distinction.

Voir les Bollandistes et Pierre le Cartulaire, traduit par Nicolas le Messier, chanoine de Saint-Jean des Vignes, à Soissons, et prieur-curé de Sainte-Restitute, à Arcy (1611). — Notes locales.

SAINT MAXIMIN, ÉVÊQUE DE TRÈVES

349. — Pape : Saint Jules Ier. — Empereur : Constance II.

Que je meure de la mort des justes et que la fin de ma vie ressemble à la leur. *Num.*, XXIII.

Maximin naquit à Mouterre-Silly, près de Loudun, dans le Poitou, vers la fin du IIIe ou au commencement du IVe siècle. Sa famille était une des plus illustres du pays, mais c'était surtout une famille de Saints. L'Eglise de Poitiers considère comme tels trois frères de notre Saint : saint Maixent, évêque de Poitiers, saint Jouin de Marnes, et saint Maximin de Chinon, dont on conserve une importante relique dans cette ville ; enfin, une sœur, nommée Maxima. Notre Maximin et son frère Maixent reçurent une éducation digne de leur naissance. Comme Dieu les destinait tous deux à être pasteurs dans son Eglise, il inspira à leurs parents de les faire étudier, et même de leur faire apprendre les sciences divines. Maixent se fixa à Poitiers, et en fut, dans la suite, élu évêque, charge dont il s'acquitta très-dignement. Pour Maximin, désireux d'augmenter son savoir par de solides études, il se rendit à Trèves, alors capitale des Gaules et surtout réputée par la célébrité de ses écoles. Là, il se mit sous la conduite de saint Agrice, qui en gouver-

nait l'église avec une réputation extraordinaire. Il ne fut pas longtemps à si bonne école sans faire paraître la solidité de son esprit, la grandeur de sa foi, l'éminence de sa vertu, et toutes les qualités héroïques dont Dieu avait orné son âme. Agrice, reconnaissant le trésor que Dieu lui avait envoyé dans Maximin, le mit au nombre des clercs et l'éleva bientôt après aux Ordres sacrés. Cette nouvelle dignité ne fit qu'augmenter le ferveur de ce saint ecclésiastique. Il remplit parfaitement tous les devoirs de cet état; chacun jugeait qu'il n'y avait personne de plus digne que lui de succéder à saint Agrice. Un saint homme, nommé Quiric, qui priait dans l'église de Saint-Eucher, eut ordre du ciel de lui dire que la volonté de Dieu était qu'il se chargeât de ce grand ministère, après la mort de son évêque. Saint Agrice, lui-même, fut averti par un ange de l'ordonner dès lors pour son successeur. Maximin trouva, dans son humilité, beaucoup de raisons pour rejeter ce fardeau; mais il fut obligé de céder aux instances de son maître, aux remontrances de tout le clergé, au désir du peuple, et surtout à la volonté de Dieu, qui l'avait choisi pour évêque (13 janvier 332).

Saint Jérôme, dans sa *Chronique,* fait connaître d'un mot la haute réputation qu'il s'acquit en cette fonction. C'était un temps fort difficile, et où, pour être un bon évêque, il était besoin d'un courage intrépide, d'une foi constante et inébranlable et d'un détachement parfait de toutes les choses du monde ; il fallait être prêt à l'exil, aux tourments et à la mort même, pour la défense de la consubstantialité du Fils de Dieu avec son Père : car les Ariens, sous la faveur du prince, persécutaient sans miséricorde tous les évêques catholiques. Cependant, ce saint Docteur nous représente saint Maximin comme un généreux défenseur de la vérité, et comme un des plus courageux évêques qui fût alors dans l'Eglise. Il commença ses combats pour la foi dès le temps de Constantin, en recevant chez lui saint Athanase, exilé pour cette cause. Il ne le regarda pas comme un criminel, ni comme un banni, mais comme un illustre confesseur de Jésus-Christ. Il se crut infiniment heureux de le posséder ; il l'environna de tous les honneurs dus à sa dignité de patriarche, et il ne fit point difficulté de partager ses revenus pour le faire subsister avec splendeur pendant deux ans et quatre mois qu'il demeura à Trèves.

Il accorda la même hospitalité à saint Paul, évêque de Constantinople, banni par l'empereur Constance. A ce rôle de consolateur des plus illustres affligés, notre Saint joignait celui de défenseur de la foi. A Trèves où régnait sur l'Occident l'empereur Constant, frère de Constance, Maximin fit tous ses efforts pour garantir ce prince des piéges de l'hérésie. Il combattit vaillamment pour la foi orthodoxe aux Conciles de Milan, de Sardique et de Cologne [1]. Dans un voyage de Rome, un ours ayant dévoré l'animal qui portait le bagage de Maximin, il lui commanda à lui-même de le porter : ce qu'il fit durant tout le chemin, par un miracle extraordinaire.

Saint Maximin ne survécut pas longtemps au Concile de Sardique. A son retour d'Illyrie, il alla à Trèves mettre ordre aux affaires de son église, puis, soit pour visiter ses parents ou ses amis, soit pour un autre motif, il s'achemina vers le Poitou. Il mourut où il était né, à Mouterre-Silly, au plus tard en 349. Le corps du Saint fut peu de temps après, sous le pontificat de Paulin, son successeur, transféré à Trèves; il y eut beaucoup de

1. On peut voir l'histoire de ces conciles dans la Vie de saint Hilaire, 14 janvier, et dans les *Conciles généraux et particuliers,* par Mgr P. Guérin, 4 vol. in-8°. D'après Mansi, le concile de Sardique eut lieu en 344. Il n'est donc plus étonnant qu'Euphratas, alors orthodoxe, fût tombé dans l'erreur et méritât d'être condamné au concile de Cologne en 346.

miracles pendant cette translation. Il fut reçu à Trèves avec une magnificence incroyable : on le déposa dans l'église de Saint-Jean l'Evangéliste, où son tombeau fut depuis extrêmement fréquenté, à cause du grand nombre de guérisons surnaturelles que les malades y recevaient. Saint Hidulphe fit transférer en 667 ses reliques dans l'église abbatiale, devenue célèbre sous le nom de Saint-Maximin : elles y sont restées jusqu'à la Révolution française.

Au temps de la funeste invasion des barbares, elles furent soustraites à leur fureur, puis découvertes en 888, et ce fut à l'occasion de cet événement que s'opérèrent de nombreux miracles dont les auteurs les plus respectables nous ont transmis la relation fidèle.

L'église de Mouterre-Silly, près de Loudun, est placée sous le vocable de saint Maximin ; nous n'osons décider si ce patron est le saint évêque de Trèves, ou bien si c'est un évêque de Poitiers du même nom, et dont nous redirons plus tard les vertus. Nous inclinons cependant à penser qu'en raison de la renommée de l'hôte de saint Athanase, c'est à lui qu'il faut attribuer cet honneur.

Sa fête se célèbre à Poitiers le 29 mai, sous le rit double.

On représente saint Maximin accueillant avec charité saint Athanase et saint Paul, et ordonnant à un ours de porter ses hardes.

Voir les *Œuvres de saint Athanase, de saint Hilaire;* l'*Histoire des Conciles;* Dom Rivet, *Histoire littéraire de France;* Dom Calmet, *Histoire de Lorraine;* Grég. de Tours, *De Gloria Conf.*, ch. 93; Auber, de Chergé, *Saints du Poitou.*

LES MARTYRS D'AVIGNONET,

ET NOTRE-DAME DES MIRACLES

1242. — Pape : Célestin IV. — Roi de France : Saint Louis.

Gaude, Maria Virgo : cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.

Réjouissez-vous, vierge Marie : seule vous avez détruit toutes les hérésies dans l'univers entier.

Ce fut dans la nuit du 28 au 29 mai de l'année 1242 que fut accompli le drame horrible d'Avignonet. Le bailli Raymond d'Alfaro gouvernait alors le château de cette ville au nom de Raymond VII, comte de Toulouse. Le bailli forma le projet de faire massacrer les inquisiteurs de la foi qui prêchaient alors à Avignonet et qui recevaient l'hospitalité au château même : ils étaient au nombre de onze ou douze, y compris leurs compagnons et leurs familiers. C'étaient frère Guillaume Arnaud de Montpellier, dominicain, et frère Etienne de Narbonne, franciscain. Ils étaient assistés dans leur mission par Raymond *Scriptor*, ou l'Ecrivain, nommé aussi Raymond de Costiran, chanoine de la cathédrale de Toulouse et archidiacre de Lézat ou de Villelongue ; du prieur d'Avignonet qui appartenait au monastère de Cluse, situé près de Mont-Ferrand, à peu de distance d'Avignonet ; de deux autres frères prêcheurs, Bernard de Roquefort, en Comminges, et Garcias, issu de la famille des comtes d'Aure, frère convers, aussi du diocèse de Comminges;

d'un autre frère mineur, Raymond de Carbonier; de Pierre d'Arnaud, notaire de l'Inquisition; de Bernard, clerc de Raymond *Scriptor*, et de deux nonces, ou appariteurs, qu'on appelait Fortanier et Aymar.

Les inquisiteurs prêchaient depuis plusieurs jours à Avignonet. Leur éloquence attirait autour de la chaire catholique une foule nombreuse, et l'hérésie, toute-puissante en cet endroit, se voyait menacée de perdre la plus grande partie de ses adhérents.

Les défections, chaque jour plus nombreuses, irritaient les hérétiques, et il y avait peut-être dans l'atroce projet qu'ils conçurent plus de fanatisme que d'esprit de vengeance et de représailles. Ils savaient bien, en effet, que les exécutions capitales qui suivaient les arrêts du tribunal de l'Inquisition n'étaient jamais prononcées par les juges qui composaient ce tribunal.

Les conspirateurs, qui étaient au nombre de cent environ, s'avancèrent avec beaucoup de précautions jusqu'à un château de Guillaume du Mans. Là, un jeune chevalier vint apporter un ordre secret à la suite duquel on détacha de la troupe douze sergents armés de haches qui vinrent jusqu'à la léproserie, près d'Avignonet.

Bientôt Raymond de Golairan, qui sortait du château d'Avignonet, vint demander si tout était prêt. Tout était prêt, en effet, et toute la troupe put s'approcher du château. Golairan y rentra pour s'informer de ce que faisaient les inquisiteurs qui s'y étaient retirés avec quelques catholiques. On lui dit que les inquisiteurs allaient se coucher. Il sortit aussitôt pour en avertir les chevaliers.

Alors une dizaine de chevaliers et les douze sergents, armés de haches, se présentèrent aux portes du château. Elles leur furent ouvertes par des habitants d'Avignonet, et tous ces gens armés pénétrèrent dans l'intérieur, où ils trouvèrent Raymond d'Alfaro, un écuyer qui avait servi les inquisiteurs, et quinze hommes d'Avignonet armés de haches et de bâtons.

Voilà donc les deux camps en présence. D'un côté, quelques hommes faibles, pauvres, sans armes, vieillis dans la pénitence et la prière, et s'acquittant avec simplicité d'une mission périlleuse et pénible dont le Pape et leur roi les ont investis.

D'un autre côté, cent hommes bien armés, aguerris, qui se glissent furtivement, comme des traîtres ou des lâches, à la faveur des ténèbres, pour l'exécution d'un projet infernal, concerté clandestinement et qui ne doit obtenir que du succès l'éclat lugubre qu'à peine ils osent espérer.

Une armée d'assassins pour onze victimes !

Raymond d'Alfaro, traître à son maître, à moins qu'il n'eût reçu de lui des ordres secrets, se met à la tête de la bande. Il conduit les assassins dans la grande salle du château où se trouvaient les inquisiteurs et leurs familiers. Pour parvenir jusqu'à leurs victimes, les assassins devaient traverser plusieurs salles. Les portes étant fermées, on les brise avec fracas. En entendant les bruits sinistres qui se faisaient dans le château, les coups violents et répétés qui abattaient les portes, les inquisiteurs comprirent que leur dernière heure était venue. Nul d'entre eux pourtant ne songe à fuir. Ils se mettent à genoux, entonnent le *Te Deum*, et, dans cette posture que prenaient souvent les Martyrs des premiers siècles livrés aux bêtes féroces, ils attendent leurs bourreaux, heureux de parvenir au ciel par le chemin de l'immolation sanglante.

Les hérétiques se précipitent, frappant à l'envi leurs pacifiques ennemis, les uns à coups de haches, les autres à coups de lances et de couteaux.

La besogne était facile, car personne ne songeait à se défendre. Les deux nonces Fortanier et Aymar, accourus au secours de leurs maîtres, sont jetés par les fenêtres.

Raymond d'Alfaro, qui était vêtu d'un pourpoint blanc, frappe le premier ; il s'en vantait plus tard en disant que, le premier, il avait asséné un coup de massue à l'inquisiteur. Il fallait bien que le maître de la maison donnât le signal. C'est ainsi que les sectaires savaient observer les lois de l'hospitalité.

Malgré le secret dont ils s'étaient environnés et le silence de leur invasion nocturne, ou peut-être, quelques-uns de ceux qui étaient enfermés dans la place étant parvenus à s'échapper, la terrible nouvelle se répand tout à coup dans la ville. L'alarme est donnée, et les catholiques d'Avignonet se portent en foule au château. Ils parviennent, au péril de leur vie, à dégager quelques-unes de ces nobles victimes qu'ils emportent à la hâte dans l'église paroissiale, espérant qu'au moins la sainteté du lieu arrêtera la fureur des hérétiques. Mais les autels eux-mêmes n'avaient plus rien de sacré pour eux. Ils abandonnent les cadavres mutilés et sanglants de ceux qu'ils viennent d'immoler et courent après les victimes qu'ils craignent de voir s'échapper. Dans le temple leur fureur redouble, et le silence de la nuit et le recueillement du lieu saint sont troublés en même temps par leurs cris de rage. Guillaume Arnaud de Montpellier et Etienne de Narbonne tombent sous leurs coups, inondant de leur sang de martyrs le pavé du sanctuaire.

Puis les hérétiques retournent au château où tout est visité, pillé, brisé.

Après l'expédition, chacun expose, avec le calme de la rage assouvie, la manière dont il s'est servi de ses armes. Un Albigeois arracha la langue à Guillaume de Montpellier, et Pierre de Mirepoix reprocha aux meurtriers de ne lui avoir pas apporté le crâne de cet inquisiteur. Il en voulait faire une tasse pour ses festins.

Après une si glorieuse expédition, il était juste de procéder au partage des dépouilles. Raymond d'Alfaro donna, selon sa promesse, à Guillaume de Plaigne le palefroi de Raymond Scriptor, puis il alla raconter à ceux de ses confédérés qui n'avaient pu y assister et qui, sans doute, faisaient le guet aux alentours, tout ce qui s'était passé, et les congédia.

Cet homme habile avait, du reste, pris si bien ses mesures, que si le massacre d'Avignonet avait été manqué, un autre piége attendait les inquisiteurs. Il avait posté vingt cavaliers en embuscade entre Castelnaudary et Saint-Martin pour les tuer au passage.

Dieu voulut illustrer par des miracles la vie et la sainteté de ses martyrs. La nuit du massacre, une femme qui était en mal d'enfant, à trois lieues d'Avignonet, vit le ciel ouvert, un grand nombre d'échelles en descendre, et à l'entour beaucoup de sang répandu. Cette femme, oubliant sa douleur et prenant plaisir à contempler la clarté dont étaient revêtus ceux qui montaient les degrés de l'échelle, enfanta très-heureusement. — La même clarté fut aperçue par des bergers qui gardaient leurs troupeaux dans les champs. — Jacques, roi d'Aragon, qui pour lors était en guerre contre les Sarrasins, et qui veillait dans sa tente, vit descendre une clarté du ciel. Se tournant vers ses officiers : « Sachez », leur dit-il, « que Notre-Seigneur fait à cette heure-ci quelque grande merveille à l'endroit de ses serviteurs ».—Au monastère des Dominicains de Barcelone, plusieurs frères eurent la même vision. — Un dévot personnage de Carcassonne, ayant entendu raconter le martyre des inquisiteurs, se voua à eux et incontinent se

trouva guéri d'une maladie qui le tourmentait depuis deux ans. — Raymond Carbonnier, qui fut une des victimes du guet-apens d'Avignonet, vit, quelques jours avant l'événement, une belle couronne d'or enrichie de pierres précieuses se balancer au-dessus du château. Il raconta cette vision au prieur du monastère de Prouille et à d'autres frères. Un des religieux qui devait succomber dit alors : « Sachez que sous peu nous mourrons pour l'honneur de la foi catholique ». — La veille, une dévote femme de Toulouse alla trouver un des Pères Dominicains du couvent de cette ville et lui dit : « Ce matin, pendant que les religieux chantaient la Messe, je me suis endormie dans l'église, et il m'a semblé voir le crucifix qui est à l'entrée du chœur répandre une grande quantité de sang. De quoi je fus fort surprise. Alors le crucifix me parla ainsi : Va, ma fille, trouver le prieur du monastère, désigne-lui l'endroit où devront être déposés les corps des martyrs ». L'endroit marqué était à la droite du crucifix qui avait fait la révélation.

Il est aisé de comprendre la vive impression que produisit dans tous les esprits le lâche guet-apens d'Avignonet.

« On ne peut nier », dit un auteur non suspect en pareille matière [1], « que ce meurtre ne soit affreux en lui-même ; eh ! que deviendroit la société, si les hommes se vengeoient par de tels attentats [2] ! »

L'Eglise elle-même en fut émue, et le pape Grégoire IX étant mort, les cardinaux de la sainte Eglise romaine écrivirent aux Dominicains, pendant la vacance du Siége, des lettres de consolation.

Les précieux restes de nos martyrs, abandonnés aux bêtes et aux oiseaux du ciel, furent pieusement recueillis par les Frères Prêcheurs et transportés dans leur église de Toulouse. Ceux des Frères Mineurs furent également ensevelis dans l'église de leur Ordre, et ceux de Raymond Scriptor et de son clerc dans le cloître de Saint-Etienne de la même ville.

Le sang des martyrs répandu sur les dalles de l'église d'Avignonet, tout pur et sacré qu'il était, n'en avait pas moins été pour le lieu saint une souillure canonique qui rendait désormais impossible la célébration des saints offices dans son enceinte.

L'église frappée d'interdit demeura fermée pendant quarante années, et l'on dut se contenter, pour la célébration du culte, d'une église appartenant aux Bénédictins, dépendante de l'abbaye de Saint-Papoul.

Cependant l'hérésie s'éteignait peu à peu, grâce, sans doute, à l'intercession des Martyrs qui, à l'exemple de leur divin Maître et de saint Etienne, priaient au ciel pour leurs bourreaux.

Aussi la paroisse d'Avignonet, convertie tout entière au catholicisme, comprit qu'il était temps enfin de ne plus laisser l'anathème peser sur le lieu saint.

On envoya une députation auprès du souverain pontife Alexandre IV, afin de supplier Sa Sainteté de lever l'interdit. Cette grâce fut accordée le premier mardi du mois de juin 1283.

Au moment où le Pape levait l'interdit, les cloches de l'église paroissiale d'Avignonet, qui ne s'étaient pas fait entendre depuis quarante ans, se mirent à sonner d'elles-mêmes et continuèrent ainsi tout un jour et toute une nuit : le fait est attesté par une déclaration des habitants d'Avignon recueillie en 1293.

[1] Durossoy, *Annales de la ville de Toulouse*, t. 1er, p. 302.

[2] Guillaume de Puy-Laurens assure que cet assassinat fut trouvé si odieux par ceux-mêmes qui étaient du parti du comte de Toulouse, que plusieurs l'abandonnèrent. « Cujus facti atrocitas nonnullos retraxit a guerra in qua esse voluerint contra Regem ». (G. de Podio-Laurentii, *Chronicon*. cap. 45.)

Ce prodige se trouve encore consigné dans une bulle de Paul III de l'année 1537 et dans un acte notarié du 29 janvier 1676.

Cette bulle de Paul III, datée de Rome, nous apprend que l'église d'Avignonet portait déjà le vocable de *Notre-Dame des Miracles* ou de *Gaulège :* nous verrons plus bas d'où lui vient cette appellation glorieuse.

Mais ce n'est pas seulement la sonnerie spontanée des cloches qu'on entendit pendant tout un jour et toute une nuit, qui est consignée dans cette précieuse pièce historique : il y est parlé encore de l'ouverture prodigieuse des portes de la même église, fermées depuis quarante ans. Elles s'ouvrirent aussi d'elles-mêmes, malgré les nombreuses serrures de fer dont elles étaient armées.

L'original de la bulle de Paul III est toujours pieusement conservé dans les archives de l'église d'Avignonet où, de nos jours encore, chacun peut le voir.

L'une des grandes erreurs des Albigeois [1] consistait à refuser à l'auguste Marie le titre de Mère de Dieu : ils enseignaient que le Verbe n'avait pris en la Vierge qu'une chair fantastique. Cette erreur, à la fois doctrinale et historique, déjà plusieurs fois combattue et anathématisée par l'Eglise, attaquait trop directement la gloire de Marie, dont Dieu s'est toujours montré si jaloux, pour ne pas faire éclater par des prodiges la vérité méconnue.

Il était bon que la gloire de Marie ne fût pas séparée de celle de ses fidèles serviteurs : elle a voulu avoir des honneurs particuliers et un autel spécial sur cette terre qui avait bu leur sang.

Peu de temps après la réhabilitation du temple saint, les habitants d'Avignonet trouvèrent à l'entrée de leur église une magnifique statue de la Vierge.

Quel artiste avait conçu et exécuté cette belle œuvre? Quelle main l'avait déposée là ? Nul ne le savait. On était passé cent fois par jour, et pendant de longues années, sur la place occupée par la merveilleuse image; rien n'avait apparu, et, tout à coup, les regards étonnés rencontrent un objet qui les attire et les charme. Cette soudaine apparition fut pour les pieux chrétiens de la contrée comme un avertissement du ciel. Il était évident que Marie voulait être honorée là où l'on avait vomi contre elle les plus abominables blasphèmes, et rehausser par un prodige le mérite des intrépides défenseurs de son culte et de sa divine maternité.

Le cœur de la Mère parlait au cœur des enfants, et ce mystérieux et doux langage fut compris. On demanda l'institution d'une fête annuelle pour perpétuer la mémoire du prodige, et la solennité de *Notre-Dame des Miracles*, approuvée par plusieurs souverains Pontifes, enrichie d'indulgences, se célèbre encore le premier mardi de juin de chaque année.

1. Il ne sera peut-être pas sans intérêt pour le lecteur de tronver ici sous ses yeux un résumé des propositions qui faisaient le fond de la doctrine de ces sectaircs. Les Albigeois enseignaient : 1° que le corps de Jésus-Christ n'est pas dans le Sacrement de l'autel et qu'il n'y a que dn pain; 2° tout prêtre qui est en état de péché mortel ne peut pas consacrer; 3° l'âme de l'homme n'est autre que le sang; 4° la fornication n'est pas un péché; 5° tous les hommes seront sauvés; 6° personne n'entrera au Paradis avant le jugement; 7° à cause du délal de payement l'usure n'est pas un mal; 8° l'excommunication est une chimère; 9° autant vaut se confesser à un laïque qu'à un prêtre; 10° la loi judaïque est meilleure que la loi chrétienne; 11° ce n'est pas Dieu qui fait ce qui croît sur la terre, c'est la nature; 12° le Fils de Dieu n'a pris en la Vierge qu'une chair fantastique; 13° les Pâques, la pénitence et les confessions n'ont été instituées par l'Eglise que pour obtenir de l'argent des laïques; 14° le prêtre qui est en état de péché mortel ne peut absoudre personne; 15° aucun évêque ne peut accorder des indulgences; 16° tous ceux qui sont nés d'un légitime mariage seront sauvés.

C'est bien une fête d'expiation que celle-là, et comme le massacre avait eu lieu sous les voiles de la nuit, une procession de pénitence parcourt, le soir, la veille de la fête, à la lueur des flambeaux, les principales rues de la ville. On y porte en triomphe l'image de l'auguste Mère de Dieu. Des chants sacrés retentissent dans le silence de la nuit comme pour étouffer les blasphèmes vomis par les sectaires pendant l'horrible nuit du 28 mai 1242.

« Le lendemain une cérémonie remarquable par son antiquité et sa signification attire l'attention des spectateurs. On voit des personnes de toutes les conditions tenant un cierge à la main et parcourant à genoux l'espace qui existe entre la place de la statue miraculeuse, au fond de l'église, et la balustrade du chœur, en face du tableau du maître-autel, qui représente la glorification des saints Martyrs. Arrivées là, ces personnes terminent leur trajet pénible en baisant une petite image de la Vierge que le prêtre leur présente. Cet acte porte le nom de *Vœu*. Il constitue une double réparation : l'une envers Marie horriblement blasphémée par les Albigeois, l'autre envers les bienheureux Martyrs dont le sang a été répandu si cruellement dans ce lieu même. Les premiers convertis s'engagèrent à cet acte d'expiation en l'honneur de la sainte Vierge et de ses serviteurs. Voilà bientôt six cents ans que leurs enfants sont fidèles à remplir ce *vœu* de leurs ancêtres [1] ».

L'attention de l'Eglise se porta avec une tendre sollicitude sur les restes glorieux de nos Martyrs. Dès les premiers temps qui suivirent leur mort, les souverains Pontifes donnent le titre de Martyrs à ces courageux défenseurs de la foi, et les peuples eux-mêmes, pressentant peut-être le jugement de l'Eglise, s'empressent de les honorer et de les invoquer comme tels. Dieu semble ratifier ce pieux élan, et des miracles éclatants s'accomplissent sur leurs tombeaux et sur le théâtre de leur martyre. Des historiens contemporains, comme Etienne de Salagnac, et plus tard Bernard de la Guionie (XIVe siècle) ; Saint-Antonin de Florence (XVe siècle), se sont faits les échos de ces prodiges. Le pinceau de Fra Angelico da Fiesole entoure leur souvenir d'une auréole de gloire et de génie, et l'on voit encore dans le chapitre du couvent de Saint-Marc, à Florence, le bienheureux Bernard de Roquefort, représenté avec des rayons de gloire autour de la tête et une palme à la main [2]. Ce sont les attributs consacrés de tout temps aux Martyrs de la foi.

Des manuscrits très-anciens, et religieusement conservés dans le couvent des Frères Prêcheurs, prescrivaient aux religieux de réciter tous les soirs, après l'oraison mentale, l'antienne des Martyrs avec verset et oraison propres.

Une cérémonie plus touchante encore s'accomplissait tous les ans la veille du jour anniversaire de leur mort. Tout le couvent se rendait en procession en présence des saintes reliques, et là, selon l'usage adopté par l'Ordre pour la vénération des reliques des Saints, on les saluait par une inclination profonde, puis on chantait l'antienne : *Gloria tibi Trinitas*, suivie de cette autre antienne : *Christi pia gratia sanctos sublimavit quos Patris Ordo Dominici propagavit, nos eorum meritis petimus juvari, atque suis precibus Deo commendari*. Tout cela était suivi des versets correspondants et de deux Collectes chantées par le prieur : l'une de la Sainte Trinité, l'autre des Saints de l'Ordre de Saint-Dominique. Les RR. PP. Dominicains de Toulouse continuent de rendre aux bienheureux Martyrs d'Avignonet le culte

1. *Notice sur Notre-Dame des Miracles à Avignonet*, p. 44.
2. Cartier, *Histoire de Fra Angelico.*

consacré par les siècles précédents. Plusieurs lampes, entretenues par la pieuse générosité des fidèles, brûlent continuellement devant le tableau qui représente leur martyre. Des faveurs signalées ont été obtenues dans ces derniers temps par leur puissante intercession.

Quant à ce qui regarde les deux Cordeliers, Etienne de Narbonne et Raymond de Carbonnier, leurs corps furent, aussitôt après le massacre, transportés et ensevelis dans la grande église de leur Ordre, où ils reposèrent sous l'autel de la chapelle de Saint-Joseph jusqu'à l'année 1619. A cette dernière date ils furent visités par le très-révérend Père A. Messana, général de l'Ordre, et transportés dans les deux côtés de ladite chapelle. Au-dessus de chaque tombeau on lisait une inscription tracée en lettres d'or sur une plaque de marbre noir encastrée dans le mur, à trois pieds au-dessus du sol.

Un très-vieux tableau, puisqu'en 1700 il datait de plus de trois cents ans, représentait le massacre de nos Martyrs. Des rayons d'or éclairaient la tête des personnages, et l'on y voyait des Anges descendant du ciel et portant dans leurs mains des couronnes de fleurs et des palmes destinées aux Martyrs.

Les choses restèrent ainsi jusqu'à la Révolution de 93. Mais à cette époque de bouleversement et de ruines, les temples furent pillés; les chapelles pour la plupart démolies; les autels brisés; les saints tombeaux profanés, et l'on ne sait plus aujourd'hui où retrouver les reliques sacrées devant lesquelles se sont agenouillés nos pères pendant six siècles.

Les RR. PP. Dominicains du couvent de Saint-Romain de Toulouse, munis de toutes les autorisations nécessaires à cet effet, ont exécuté des fouilles dans leur ancienne église, mais toutes leurs recherches ont été jusqu'à ce jour infructueuses.

Histoire générale de l'église de Toulouse, par M. l'abbé Salvan; *Histoire des Martyrs d'Avignonet*, par M. l'abbé Carrière; *Biographie toulousaine; Acta Sanctorum*, au 29 mai.

SAINT CYRILLE, ENFANT, MARTYR A CÉSARÉE, EN CAPPADOCE

(IIIe siècle).

Le père de Cyrille était plongé dans les superstitions du paganisme. Voyant que son fils, qui avait été instruit secrètement de la religion chrétienne, refusait d'adorer les idoles, il le chassa de sa maison, et lui fit souffrir toutes sortes de mauvais traitements.

Le gouverneur de Césarée, informé de ce qui se passait, voulut qu'on lui amenât le jeune Cyrille. Il ne put contenir sa colère, lorsqu'il l'entendit confesser le nom de Jésus-Christ. Il dissimula pourtant, et tâcha de le gagner par la voie des caresses. Détestez le nom de votre Christ, lui disait-il, et je vous promets de vous pardonner votre faute, de vous réconcilier avec votre père, et de vous assurer la possession de ses biens. « Je me réjouis », répondit Cyrille, « des reproches que vous me faites. Je serai reçu auprès de Dieu, et je m'y trouverai infiniment mieux qu'avec mon père. Je serai volontiers pauvre sur la terre, afin de posséder des richesses éternelles dans un autre monde. Je ne crains point la mort, parce qu'elle me procurera une vie meilleure que celle-ci ». Lorsqu'il eut ainsi parlé, on le lia comme pour le mener au supplice; mais le juge donna des ordres secrets pour que les exécuteurs se contentassent de lui faire peur.

La vue d'un grand feu dans lequel on le menaça de le jeter, n'ayant pu ébranler sa constance, on le ramena devant le juge. « Mon fils », lui dit celui-ci, « vous avez vu le feu et le glaive qui doivent vous donner la mort; soyez sage enfin, et ne courez pas à une perte inévitable. — Vous m'avez fait un tort réel », répondit Cyrille, « lorsque vous m'avez rappelé. Je ne crains ni le feu, ni le glaive; je brûle du désir d'aller à mon Dieu. Hâtez-vous de me mettre à mort, afin que j'aie

le bonheur de le voir plus tôt. Pourquoi pleurez-vous ? » ajouta-t-il en adressant la parole aux assistants qui fondaient en larmes, « vous devriez au contraire montrer beaucoup de joie; mais vous ignorez quelle est mon espérance, et vous ne connaissez point le royaume où je vais entrer ». Ce fut dans ces beaux sentiments qu'il mourut. On croit qu'il termina sa vie par le glaive, sous le règne de Dèce ou de Valérien. On lit son nom dans le martyrologe attribué à saint Jérôme, et dans celui de Florus.

Voyez ses Actes sincères, publiés par Ruinart et par Henschénius. Il paraît qu'ils furent écrits par saint Frimillen, évêque de Césarée.

SAINTS SISINNIUS, MARTYRIUS, ALEXANDRE, MARTYRS (397).

Ces trois Saints, dont les deux derniers étaient frères, vinrent de Cappadoce en Italie, sous le règne de Théodose le Grand. Ils restèrent quelque temps à Milan, où saint Ambroise les traita avec tous les égards dus à leur vertu. Leur foi courageuse, noblement impatiente, les fit désigner par l'évêque de Milan à celui de Trente, lequel demandait à grands cris qu'on lui vint en aide pour porter la lumière de l'Evangile dans certains cantons de son diocèse, qu'elle n'avait pas encore éclairés. Saint Vigile, ayant ordonné Sisinnius diacre, Martyrius lecteur et Alexandre portier, les envoya prêcher la foi dans les Alpes du Tyrol. Ils tournèrent leur zèle vers les habitants du canton d'Anaunie, appelé depuis le Val d'Anagna ou d'Egna. Tous les mauvais traitements qu'ils eurent à souffrir ne les rebutèrent point. Par leur patience, leur douceur et leur charité, ils vinrent à bout de gagner à Jésus-Christ un grand nombre d'âmes. Sisinnius ayant fait bâtir une église dans la bourgade de Méthon ou Mécol, il y rassemblait les nouveaux convertis pour achever de les instruire.

Les païens voyaient avec dépit diminuer le nombre des adorateurs de leurs dieux. Dans une de leurs fêtes, où ils faisaient une espèce de procession avec leurs idoles, ils voulurent obliger les nouveaux chrétiens de se réunir à eux. Sisinnius et ses compagnons mirent tout en œuvre pour que personne de leur petit troupeau ne succombât à la tentation. Les païens en étant instruits, résolurent de décharger leur fureur contre les saints prédicateurs. Ils les arrêtèrent dans l'église, où ils chantaient les louanges de Dieu. Sur le refus qu'ils firent de sacrifier aux idoles, on les battit avec tant de cruauté, qu'on les laissa presque morts sur la place. Sisinnius expira quelques heures après.

Le lendemain, Martyrius et Alexandre chantèrent les louanges de Dieu aussi tranquillement que s'ils n'eussent point été blessés la veille. Ils se retirèrent cependant à l'approche des païens. Ceux-ci ayant trouvé le corps de Sisinnius, lui firent subir mille indignités. Ils cherchèrent ensuite ses compagnons. Ils trouvèrent Martyrius dans un jardin, où ils le renversèrent par terre tout baigné dans son sang; après quoi ils l'attachèrent par les pieds à un levier, et le traînèrent à travers les cailloux jusqu'à ce qu'il fût mort.

Il ne restait plus qu'Alexandre, qui fut aussi arrêté. On tâcha d'abord de l'intimider par des menaces, et l'on brûla en sa présence les corps de Sisinnius et de Martyrius. Comme il persistait toujours dans la confession de la foi, on le jeta sur le même bûcher, où il consomma son sacrifice le 29 mai 397.

Les fidèles recueillirent leurs cendres, qui furent portées à Trente. Saint Vigile fit depuis bâtir une église à l'endroit où ils avaient été martyrisés. Il envoya à divers évêques l'histoire de leur triomphe, et nous avons encore les lettres qu'il écrivit sur ce sujet à saint Simplicien de Milan et à saint Chrysostome. Il se fit plusieurs distributions des reliques des trois Saints.

Voyez leurs Actes dans les *Bollandistes*, avec les lettres de saint Vigile de Trente à saint Simplicien et à saint Chrysostome, etc.

SAINT ORTAIRE, ABBÉ DE LANDELLE (VIe siècle).

Né de parents nobles, saint Ortaire entra dans un monastère à l'âge de douze ans. Son assiduité à l'oraison, son abstinence et ses autres vertus le firent choisir par ses frères pour abbé du monastère de Landelle. Il fut élevé à cette dignité malgré lui; il s'était même enfui pour s'y

soustraire; mais un avertissement du ciel l'obligea de céder au désir de ses frères. Il prit le gouvernement de son abbaye vers la cinquantième année de son âge. Sa vie fut plus que jamais admirable de sainteté. Il évitait avec un grand soin la conversation des femmes, la jugeant semence de péchés. Il pétrissait et cuisait lui-même le pain d'orge qui était sa seule nourriture, n'en mangeant qu'une once à chaque repas ; il ne buvait non plus que de l'eau, et ses jeûnes se prolongeaient quelquefois jusqu'au troisième jour. Un rude cilice serrait toujours son corps sous sa tunique. Avec cela, il était rempli de charité et de compassion pour les pauvres et les malades. Il rendit la santé à une jeune fille dont la main était desséchée, et à une femme affligée de la lèpre. Il y avait encore de son temps, au VI[e] siècle, des restes de paganisme dans les campagnes; il travailla avec succès à les faire disparaître. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans, et fut enseveli dans une chapelle dédiée par lui à la Mère de Dieu. On l'invoque dans toute la Normandie non-seulement à son tombeau, mais encore aux autels et chapelles élevés en son honneur.

Propre de Bayeux. — Voir, au *Supplément* de ce volume, une vie plus complète du Saint, d'après des documents qui nous sont parvenus depuis l'impression de cette Notice.

SAINT GÉRARD [1], ÉVÊQUE DE MACON, FONDATEUR DE BROU (958).

Saint Gérard, vingt-cinquième évêque de Mâcon, était originaire de Belgique. Il succéda à Gonthard sur le siége épiscopal de Mâcon, vers l'an 896.

Saint Gérard, sous la mitre, brillait tellement par sa science et ses vertus, qu'il était l'arbitre et la lumière du clergé tant séculier que régulier. Il assista, en 915, au concile tenu à Châlon-sur-Saône, où les prélats qui le composaient s'occupèrent de beaucoup de choses concernant le bien spirituel et temporel des églises de leur province ; mais le but principal de leur réunion, disent presque tous les historiens de Bourgogne, était de forcer, par voie d'excommunication, Raculfe, comte de Mâcon, à restituer les biens de l'église de Saint-Vincent, dont il s'était emparé par violence en abusant de la trop grande bonté du saint évêque. Raculfe ne crut pas devoir attendre la sentence ; il rendit les terres qu'il s'était appropriées. Gérard ne fut pas aussi heureux avec Hugues II, sire de Bâgé. Ce seigneur avait usurpé sur l'église de Mâcon plusieurs possessions, entre autres le bourg de Saint-Laurent sur la gauche de la Saône. L'évêque fit marcher des troupes pour reprendre ses biens, mais Hugues les repoussa, et ne laissa à Gérard que la ville de Mâcon. Dieu, ce semble, ménagea cette défaite à son véritable serviteur, pour faire briller davantage sa résignation et son désintéressement ; il ne se plaignit jamais de ces violences, et s'il essaya de les repousser, l'intérêt de l'Eglise fut le seul mobile de ses démarches. Les contrariétés que ce saint évêque éprouva en faisant le bien, et le désir qu'il avait de vivre dans la solitude, le dégoûtèrent du monde et lui firent prendre la résolution de quitter son évêché, pour se retirer dans la solitude de Brou en Bresse, à six lieues de Mâcon.

Quelques mots sur cette localité, devenue si célèbre par la résidence de saint Gérard et par le beau monument que Marguerite d'Autriche y fit élever plus tard, ne peuvent paraître ici déplacés. Les documents les plus anciens sur Brou n'en commencent l'histoire qu'en 927. Nous les devons à Fustaillier et à Bugnion qui rapportent que cette même année, Gérard, vingt-cinquième évêque de Mâcon, abdiqua son siége pour ne plus s'occuper de la terre, et qu'il se retira dans la solitude de Brou, où il fit vœu de passer le reste de sa vie. Voici le texte qu'on trouve dans la chronique de Fustaillier : *Brovii saltum prope Tani oppidum, cui Burgo nunc nomen est, cœnobium inibi construxit, in quo usque ad vitæ exitum pientissime vixit.* — « Gérard se retira dans la forêt de Brou, près de la ville de *Tanus* ou *Tanum,* dont le nom est aujourd'hui *Bourg*, etc. » Une dissertation de M. Thomas Riboud sur les monuments anciens et modernes de Brou, prouve que cette forêt avait crû sur les ruines d'une agglomération considérable de maisons qu'il soupçonne avoir été détruites par les Bourguignons, qui s'emparèrent des provinces de l'est de la France et les saccagèrent vers le commencement du V[e] siècle, ou peut-être cinquante ans plus tard, quand le féroce Attila fit irruption dans les Gaules. Des médailles, des ouvrages de cuivre, de bronze et de fer, des ustensiles, des statues laraires, des fragments de poterie, des vases, des urnes, des lampes, des lacrymatoires, des clefs métalliques, des anneaux et autres bijoux, une couche com-

1. Gérault, Gérald, Girald, Girard.

pacte de cendres, un lit épais et continu de débris de tuiles romaines qui la surmonte, et une foule d'objets curieux, mêlés quelquefois à des ossements humains; tels sont les monuments qu'on a découverts en fouillant le sol de Brou et de ses environs, et qui prouvent mieux que ne le feraient des volumes de titres, que ce lieu était le siége d'une réunion considérable d'habitations, peut-être de l'ancienne ville de *Tanus* ou *Tanum*. Saint Gérard ignorait sans doute qu'avant d'être couronné de chênes majestueux, témoins de ses méditations et de son sacrifice, ce lieu avait été jadis occupé par des habitations réunies, et que des hommes en société y avaient existé et disparu. Sa présence, en faisant revivre la religion dans ce désert, lui eut bientôt rendu une partie de son ancienne splendeur. L'œuvre du christianisme est de répandre la vie partout où il établit son empire. L'éclat que jetaient les vertus de saint Gérard dans le désert de Brou, attira autour de lui un si grand nombre de compagnons, qu'il fut obligé d'y construire une église et un monastère, où il vécut dans la pratique de toutes les vertus, et où, selon Fustaillier et quelques autres écrivains, il mourut en 958 en odeur de grande sainteté.

On a longtemps disputé et l'on dispute encore sur le lieu de la sépulture de saint Gérard; mais d'après les nombreux historiens et les divers martyrologes, notamment celui de Hugues Ménard, que nous avons consulté, il paraît constant que son corps reposa plusieurs années dans le monastère de Brou, mais qu'il fut ensuite transporté dans l'église des religieux de Saint-Pierre de Mâcon. On ignore la cause et la date de cette translation. En 1560, dit l'abbé Agu dans son *Histoire des dernières révolutions de Mâcon,* les protestants tirèrent du tombeau où elles reposaient, les reliques de saint Gérard, et les jetèrent dans un puits, mêlées à des ossements d'animaux. Dans la suite, on éleva sur ce local une croix de pierre qu'on appelait la croix de saint Gérard, et qui fut abattue par les révolutionnaires en novembre 1793.

La mort du saint évêque ne fit qu'ajouter à la célébrité qu'avaient déjà donnée ses vertus au monastère de Brou. La foule des peuples s'y rendaient en dévotion; on venait de fort loin invoquer son pouvoir dans le ciel, et les vœux des intercesseurs souvent exaucés firent aller en croissant la réputation du saint fondateur. Sa mémoire était encore vivante en ces lieux, quand Marguerite de Bourbon trembla pour la vie du duc Philippe, son époux. Rappelons les faits; ils sont intéressants.

En 1480, Philippe II, prince de Savoie, qui, comme ses prédécesseurs, venait souvent habiter le château de Pont-d'Ain, dont la situation pittoresque et salubre sur les bords de l'Ain rendait ce séjour agréable, fit une chute de cheval étant à la chasse près de Lagnieu, et se cassa un bras. Cet accident eut des suites dangereuses; Marguerite de Bourbon, son épouse, vivement alarmée et craignant pour les jours du duc, fit le vœu solennel de construire à Brou une église et un monastère sur l'emplacement de celui de Saint-Gérard, si le prince lui était rendu. Le ciel lui fut propice, mais la mort de cette princesse, arrivée en 1483, ne lui permit pas de remplir son engagement. Philippe se chargea d'exécuter le vœu que cette épouse si chère avait fait pour obtenir sa guérison; il allait mettre la main à l'œuvre, quand il mourut à Chambéry, le 7 novembre 1497. Avant de rendre le dernier soupir, il recommanda instamment à Philibert II, son fils et son successeur, de le suppléer dans ce pieux devoir. Philibert, surnommé le Beau, fut marié à Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien. Aux charmes de la beauté, cette princesse joignait celui d'un caractère noble et doux, d'un cœur tendre et pieux, d'un esprit vif et aimable. La mort, qui, dès le berceau de Marguerite, s'était attachée à détruire les objets de ses affections, la cruelle mort ne tarda pas à rompre les liens d'une union si parfaite. Philibert, chassant dans l'endroit même où son père s'était cassé un bras, s'arrêta, ayant chaud, aux bords d'une fontaine, près du village de Saint-Vulbas; une pleurésie le saisit, et peu de jours après il mourut à Pont-d'Ain, le 10 septembre 1504, âgé seulement de vingt-quatre ans. Rien, sur la terre, ne fut capable de consoler Marguerite; elle dirigea vers le ciel ses tristes regards, et, fidèle à son grand caractère, elle n'eut plus que deux pensées : secourir les malheureux et mettre à exécution le vœu de Marguerite, sa belle-mère. Elle appelle à Brou les artistes les plus célèbres de France, d'Italie, de Flandre et d'Allemagne. La première pierre est posée le 2 janvier 1507. Dès lors le pinceau anime le verre, la hache façonne le bois, le ciseau fait respirer le marbre, le marteau plie le fer en mille ornements, le moule donne des formes à l'argile, la stéréotomie régularise le roc brut; et en moins de trente ans, au sein d'une fertile et riante contrée, s'élève un des temples les plus riches en détails d'architecture qui existent en France. Marguerite le mit sous le vocable de saint Nicolas Tolentin, auquel elle avait une dévotion particulière [1].

1. D'après le vœu primitif fait par Marguerite de Bourbon, l'église et le monastère devaient être de l'Ordre de Saint-Benoît. Marguerite d'Autriche, qui avait une confiance spéciale en saint Nicolas de Tolentin, fit modifier le vœu de sa belle-mère par le Pape, qui lui permit d'appeler des Augustins dans le nouveau monastère et d'en placer l'église sous le vocable de son Saint préféré. Les habitants de la Bresse

Un couvent vaste et commode fut construit sur celui de Saint-Gérard, dont on aperçoit encore des vestiges dans le couloir qui existe entre le séminaire actuel et l'église. Marguerite y établit des religieux augustins qu'elle fit venir de Lombardie. Ils furent remplacés par les Augustins déchaussés de France en 1659. L'œuvre de Marguerite d'Autriche, à peine achevée, courut les plus grands dangers lorsque les troupes de François Ier, roi de France, s'emparèrent de la Bresse et du Bugey en 1535. Le duc Emmanuel Philibert, cherchant à recouvrer la Bresse, y envoya une armée, en 1557, sous les ordres de Polvilliers, qui mit le siége devant Bourg. L'église de Brou eut beaucoup à souffrir ; une partie du couvent fut incendiée, et les dommages ne furent complétement réparés que bien des années après.

Lorque Henri IV fit, en 1600, la seconde conquête de la Bresse sur le duc de Savoie, les opérations et les mouvements de l'armée du maréchal de Biron, le long siége de la citadelle de Bourg, causèrent de grands dégâts aux bâtiments de Brou.

L'époque de la révolution, particulièrement fatale au clergé dont les biens furent déclarés propriété de l'Etat, aurait été probablement celle de la décadence et de la ruine de Brou, si l'administration du département n'avait réussi à faire comprendre cet édifice dans la classe des monuments nationaux à conserver aux frais de l'Etat. Cette sauvegarde n'empêcha pas moins des déprédations et des enlèvements irréparables. L'église courut surtout un vrai danger lorsque l'effervescence révolutionnaire se dirigea contre les armoiries et symboles héraldiques : une troupe de Vandales s'y porta ; heureusement l'administration avait fait fermer les portes. Les assaillants, ne pouvant pénétrer à l'intérieur, déchargèrent leur fureur brutale sur les ornements qui décoraient le frontispice. Une autre crise succéda à celle-là ; mais ce qui devait opérer la ruine de ce monument fut précisément ce qui le sauva : on formait à Bourg un corps d'armée, sous le nom d'armée des Alpes ; faute d'emplacement suffisant pour retirer les fourrages nécessaires à la cavalerie, l'église de Brou fut envahie pour cet usage. La nef et les collatéraux furent encombrés j'usqu'au faîte ; ainsi les mausolées et tous les objets précieux, défendus par des masses impénétrables, furent à l'abri de toute atteinte.

L'invasion des troupes étrangères, en 1814 et 1815, fit craindre pour l'église et ses monuments, mais il est juste de dire que les corps autrichiens qui ont occupé Bourg n'ont témoigné que de l'admiration pour un chef-d'œuvre dû à la magnificence d'une princesse de leur nation.

Quant au monastère, il a subi bien des phases depuis 1792 jusqu'à l'époque actuelle. D'abord, sous prétexte que le décret qui déclarait Brou monument national ne nommait que l'église, les agents du fisc firent des tentatives réitérées pour vendre les bâtiments du couvent. Les efforts des administrateurs de Bourg empêchèrent qu'ils pussent jamais réussir dans leur projet, et cette maison, sous l'empire et sous la restauration, fut alternativement une caserne de cavalerie, un dépôt de mendicité, un hospice d'aliénés ; mais enfin l'évêché de Belley ayant été rétabli par le concordat de 1817, et Brou se trouvant dans la nouvelle circonscription de cet antique siége, le conseil général du département de l'Ain dans sa session du 6 juin 1823, céda les bâtiments et l'église de Brou à Mgr Devie, évêque de Belley, pour y établir son grand séminaire, qui y fut installé le 11 novembre de la même année. Mgr Devie s'empressa de mettre sous le vocable de saint Gérard la chapelle qu'il se fit préparer dans les appartements de Marguerite d'Autriche qui sont joints au séminaire, et qui servent de palais aux évêques de Belley pendant leur séjour en Bresse. Le zélé prélat établit la fête de saint Gérard dans son diocèse, et l'on voit son office indiqué dans le calendrier inséré au troisième volume du *Rituel de Belley*, imprimé en 1830[1].

ont conservé pour le patron de Brou une partie de la dévotion de leur ancienne souveraine. — Voir la vie de saint Nicolas de Tolentin, ou plutôt de Tolentino, au 10 septembre.

[1] On trouve des détails fort intéressants sur l'église et le monastère de Brou dans l'*Histoire* qu'en a donnée le Père Pacifique Rousselet, 1 vol. in-12, chez Bottier, imprimeur libraire à Bourg, et dans le poëme de M. G. de Moyria, précédé d'une savante et riche introduction par M. Edgard Quinet, imprimés chez le même. — Cf. *Histoire hagiologique du diocèse de Belley*, par M. Depéry, alors vicaire général de Belley, mort évêque de Gap.

XXXe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie Aurélienne, la naissance au ciel de saint FÉLIX, pape, qui mérita la couronne du martyre sous l'empereur Aurélien. 274. — A Torre, en Sardaigne, les saints martyrs Gabin et Crispule [1]. IIe s. — A Antioche, saint Syque et saint Palatin, qui endurèrent beaucoup de supplices pour le nom de Jésus-Christ. IVe s. — A Ravenne, saint Exupérance, évêque et confesseur. 418. — A Pavie, saint Anastase, évêque [2]. 680. — A Césarée, en Cappadoce, saint Basile et sainte Emmélie, sa femme, père et mère de saint Basile le Grand, qui, exilés au temps de Galère Maximien, habitèrent les solitudes du Pont, et, après la persécution, se reposèrent en paix, laissant des enfants héritiers de leurs vertus [3]. 370. — A Séville, en Espagne, saint FERDINAND III, roi de Castille et de Léon, surnommé le Saint, à cause de ses rares vertus, qui, après avoir vaincu les Maures et s'être rendu recommandable par son zèle pour la propagation de la foi, quitta son royaume de la terre pour s'en aller à celui du ciel. 1252.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Mehun-sur-Loire, au diocèse d'Orléans, saint URBICE, disciple de saint Lifard, qui, ayant parfaitement imité les vertus de son maître, lui succéda au gouvernement des religieux, et mourut plein de sainteté et de bonnes œuvres. Vers 600. — En l'abbaye de Saint-Riquier, au diocèse d'Amiens, saint Caïdoc et saint Fricor ou Adrien, prêtres hibernois, qui, étant venus dans le Ponthieu pour y annoncer l'Evangile, y furent honorablement reçus par saint Riquier, encore jeune, ce qui fut cause de son entière conversion. Ils continuèrent ensuite leur ministère apostolique et méritèrent d'être admis en la compagnie des Apôtres dans le ciel. On vénère encore aujourd'hui (1872) leurs ossements dans l'église paroissiale de Saint-Riquier. Une verrière moderne du petit séminaire de Saint-Riquier leur est consacrée [4]. VIIe s. — Au même lieu, saint Mauguille, ermite, qui fut d'abord formé à la vertu par saint Fursy, et qui, ayant été ensuite admis en cette abbaye de Saint-Riquier, s'y rendit éclatant en toutes sortes de vertus. Il se retira vers la fin de sa vie dans un ermitage à Monstrelet, sur la rivière d'Authie, où il mourut saintement. Les grands miracles que Dieu opérait par ses reliques engagèrent l'abbé Ingélard à les transporter en son église. Vers 685. — A Berthaucourt, près d'Abbeville, saint Gauthier, abbé de Pontoise, dont le décès est marqué le 8 avril. 1099. — A Beauvais, saint HUBERT, moine de Brétigny. 714. — A Nevers, dans la paroisse Saint-Etienne, célébration en vertu d'un indult spécial, de la fête de sainte Philomène, dont cette église possède quelques reliques. — Au monastère de Saint-Bertin, le vénérable Jean

1. Crispule et Gabin souffrirent sous le règne d'Adrien pour avoir prêché la foi dans leur patrie. Quelques reliques de saint Gabin furent portées à Rome et placées dans l'église de Saint-Pierre, sous un autel à lui consacré. L'île de Corse et celle de Sardaigne payaient autrefois un tribut à cet autel. La ville de Torre, aujourd'hui ruinée, a été remplacée par celle de Sassari.

2. Anastase avait appartenu dans sa jeunesse à la secte arienne et fut même évêque de la secte à Pavie avant d'avoir été touché par la grâce.

3. Une forêt dans les montagnes leur servit pendant sept ans d'asile à eux et à leurs enfants. Leur misère fut grande et leurs souffrances extrêmes, car ils n'avaient pour abri que le ciel et pour lit que la terre. Ils aimaient mieux endurer toutes sortes de privations que de renoncer à leur foi. D'un autre côté, ils ne voulaient pas s'exposer eux-mêmes à la persécution, ils attendaient que le bon Dieu les livrât, si telle était sa volonté. Les animaux de la forêt ne les fuyaient pas et les suivaient partout. La persécution cessa : alors, saint Basile et sainte Emmélie retournèrent à Césarée, où ils continuèrent à donner à leurs enfants l'exemple de toutes les vertus jusqu'à ce qu'ils s'endormissent dans le Seigneur. Le ciel avait béni leur mariage en leur donnant dix enfants dont la plupart furent des Saints. Contentons-nous de nommer sainte Macrine la jeune, saint Basile le Grand, saint Grégoire, évêque de Nysse, et saint Pierre, évêque de Sébaste.

4. Voir la Vie de saint Riquier.

d'Ypres, auquel le pape Innocent III adressa une lettre pour le louer de sa bienveillance envers les religieux anglais de Cantorbéry qui avaient été exilés. 1230. — A Lérins, saint Venance, frère de saint Honorat, mort à Modon, en Grèce. An 374.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — A Césarée, en Cappadoce, saint Basile et sainte Emmélie.

Martyrologe des Bénédictins, des Camaldules, et de Vallombreuse. — Sainte Marie-Madeleine de Pazzi.

Martyrologe des Franciscains. — A Maroc, en Afrique, saint Jean de Prado [1].

Martyrologe des Servites. — Saint Ferdinand III.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Constantinople, saint Isaac, confesseur et abbé. Il prédit à l'empereur Valens sa mort, après avoir adjuré par trois fois ce prince arien de restituer aux catholiques leurs églises. Frappé cruellement pour ce fait, et jeté dans un marais, il fut délivré par miracle, et, après la mort de Valens, l'empereur Théodose le tint en grand honneur. 383. — A Toess, ancien monastère de Bénédictines, dans le canton de Zurich, en Suisse, lequel n'existe plus, mémoire de quelques religieuses mortes en odeur de sainteté : *Anne de Klingenau* se faisait surtout remarquer par son amour du travail. Elle avait inscrit ces pensées sur sa quenouille : « Plus tu es malade, infirme et faible, plus je t'aime. Plus le monde te méprise et te repousse, plus je t'honore et me rapproche de toi. Plus tu es pauvre et abandonnée, plus tu m'es semblable ». — *Bela de Vinterthur* portait fixé à la manche de sa robe un écriteau ainsi conçu : L'âme progresse dans la vie spirituelle suivant qu'elle renonce à sa volonté propre, ni plus, ni moins. Quand elle fut à l'extrémité, une sœur entra par hasard dans sa cellule et la trouva à l'agonie. Alors cette sœur parcourut le couvent en s'écriant : Bela va mourir. Celle-ci demanda qui va mourir ; on lui répondit : C'est vous ! Elle rit tout haut et mourut. L'auteur de la chronique ajoute : cette mort si joyeuse lui fut procurée par le roi David, dont elle récitait chaque jour les Psaumes avec dévotion. — *Lucie Schultheiss* vint au couvent très-jeune et peu dévote. Elle tomba malade et eut grand'peur de mourir. Une pieuse sœur lui obtint sa guérison à condition qu'elle réciterait tous les jours de sa vie quinze *pater* et quinze *ave* en mémoire de la Passion. Fidèle à cette pratique, elle parvint à une très-haute perfection. Elle vécut encore trente ans, et pendant tout ce temps ne regarda pas une seule fois par la fenêtre de sa cellule pour voir le ciel ou les fleurs du jardin. — *Ida Sulzer* était la cuisinière du couvent ; le démon la tenta et lui dit : Tu ferais mieux ton salut ailleurs. A la fin, la pieuse converse pria ainsi : Seigneur, mon Dieu, si cette braise me brûle, je connaîtrai que vous ne me voulez pas ici. Et en même temps elle plaça un charbon ardent sur sa main. Sa naïve et confiante prière fut exaucée : le feu avait perdu sa vertu. — *Mechtilde de Stanz* vint au couvent très-jeune encore. Comme elle était vive et très-gaie, que d'autre part elle ne connaissait personne au monastère, elle pria Jésus d'être le compagnon de ses jeux. Quand on lisait la Passion au réfectoire, elle cessait de manger et pleurait. XVe s.

SAINT FÉLIX Ier, PAPE ET MARTYR

274. — Empereur romain : Aurélien.

> Honneur au pontife romain qui célèbre les divins mystères sur le corps des glorieux Apôtres ! Pour vous, ce précieux dépôt n'est que la cendre inerte de deux hommes morts ; pour nous, ces ossements sont sacrés et vénérables. Vous n'y voyez qu'une poignée de poussière, nous y voyons l'autel de Jésus-Christ.
>
> Saint Jérôme, *Epître à Vigilance.*

Saint Félix, premier du nom, était romain et fils de Constance. L'éminence de sa vertu, qui le rendait le plus considérable du clergé de Rome,

1. Voir le 24 mai.

le fit élire Pape après le martyre de saint Denis. Ce fut le dernier jour de l'année 269.

Nous avons quatre Epîtres sous son nom dans le 1er tome des Conciles : dans la première, qu'il adresse à l'évêque Paterne, il fait de fort beaux décrets touchant les accusations des clercs et des évêques, et marque comment le primat se doit gouverner à l'endroit d'un évêque accusé. Il défend aussi d'avoir égard aux dépositions des détracteurs et des calomniateurs, ni de juger un accusé absent et sans l'avoir écouté. Dans la seconde, qu'il écrit à tous les évêques des Gaules, il déclare qu'un évêque chassé de son siége et dépouillé de ses biens ne peut être jugé avant d'être rétabli dans tout ce qu'on lui a ôté : ce qui a été souvent ordonné par les Papes et dans les Conciles. Dans la troisième, qu'il envoya à l'évêque Bénigne, il traite de la foi et réfute ceux qui disaient que le Fils de Dieu ne voyait pas son Père et qu'il était moindre que lui. Enfin, dans la quatrième, dont il ne nous reste qu'un fragment, qui se trouve dans l'action première du Concile de Chalcédoine et dans l'Apologie de saint Cyrille, il condamne par avance les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, enseignant que le Verbe éternel n'est point une autre personne que Jésus-Christ, et qu'il est Dieu parfait et homme parfait. Cette lettre était adressée à l'évêque Maxime et aux clercs de l'église d'Alexandrie : Ce saint Pape l'écrivit contre les erreurs de Sabellius, de Paul de Samosate et de Manès, chef des Manichéens. Saint Vincent de Lérins assure qu'elle fut lue au Concile général d'Ephèse.

Saint Félix fit d'autres ordonnances très-avantageuses à l'Eglise, entre autres, que nul que le prêtre n'offrît le sacrifice : ce que quelques clercs ou laïques voulaient usurper, par une erreur et un sacrilége détestables ;... que l'on ne célébrât point les divins Mystères hors de l'église, ni dans un lieu profane, sans une nécessité absolue, parce qu'il y avait moins d'inconvénient de n'entendre point la messe, que de la dire dans un lieu indécent ;... qu'on consacrât le Corps et le Sang de Jésus-Christ sur les tombeaux ou *mémoires* des martyrs [1] ; c'est-à-dire qu'on mît leurs reliques sous les autels, suivant ces paroles de l'Apocalypse : « J'ai vu, sous l'autel de Dieu, les âmes de ceux qui ont été tués pour la parole de Dieu, et pour le témoignage qu'ils en avaient rendu ». C'était déjà la pratique de l'Eglise ; mais il n'y avait point encore, avant notre Saint, d'ordonnance par écrit.

Il conféra deux fois les ordres au mois de décembre, dans lesquels il créa neuf prêtres, cinq diacres et cinq évêques. Il finit sa vie l'an 274, sous l'empereur Aurélien : car, bien que ce prince eût fait paraître, dans le commencement de son règne, de la bienveillance pour les chrétiens, il alluma néanmoins contre eux une furieuse persécution, dans laquelle saint Félix fut enveloppé, et mérita, par un glorieux martyre, la couronne promise aux serviteurs qui ont fidèlement combattu pour le nom de Jésus-Christ. Son corps fut enterré sur la voie Aurélienne, dans son propre cimetière, où il avait fait bâtir une église. Il avait siégé cinq ans, dix mois et vingt-cinq jours.

Acta Sanctorum.

1. On voit là l'ancienneté du culte des reliques, combattu par les protestants. La constitution de saint Félix n'avait pour but que d'enregistrer une coutume apostolique et de la rendre obligatoire. L'étude des monuments de l'antiquité ecclésiastique ne permet pas de douter de l'ancienneté et de la légitimité du culte des reliques. Cf. *Apocalypse*, VI, 9, 10 ; Prudence, *Peristephanon*, hym. XI ; les *Actes* de saint Irénée de Lyon ; Paulin de Nole, *poëme* XXVII, vers 384 ; saint Ambroise, *épît.* XXII, cap. 13 ; saint Jérôme, *épître à Vigilance.*

SAINT HUBERT, MOINE DE BRÉTIGNY[1]

714. — Pape : Constantin. — Roi de France : Dagobert II.

Hubert de Brétigny vécut sous Childebert III et sous Dagobert II (695-715). Son père, qui s'appelait Pierre, et sa mère, Jeanne, descendaient sans doute de quelque famille franque établie en ce lieu dont ils étaient seigneurs. Pieux et riches, ils ne désiraient rien tant que d'avoir un héritier de leur fortune. Après avoir adressé au ciel les vœux les plus ardents, ils allèrent trouver le prieur de Brétigny, homme d'une éminente sainteté et qui était peut-être saint Gamon ou saint Gam dont on voyait autrefois la figure dans le monastère, avec les insignes d'abbé, afin d'en obtenir une prière solennelle. Ils commencèrent par déposer les plus riches dons sur l'autel de la basilique, puis ils supplièrent le prieur de demander à Dieu un enfant pour eux par l'intercession des saints. Le prieur offrit le saint sacrifice, et tout rempli de l'esprit de Dieu, il leur promit ce qu'ils demandaient. En effet, neuf mois après, Jeanne eut un fils qu'elle nomma Hubert et qui eut pour parrains saint Hubert, seigneur des Ardennes et évêque de Liége, et le comte de Vermandois.

Suivant l'usage des familles nobles, le jeune Hubert fut instruit dans les lettres, dans la maison paternelle, mais il allait souvent à l'église et au monastère de Brétigny, qui n'était pas éloigné de leur manoir. Un jour même, n'étant encore âgé que de douze ans, il s'y retira secrètement. Au moment où il y entrait, il entendit un sous-diacre lire les prophéties, et désirant vivement en connaître le sens, il alla trouver un vieux moine et lui dit : Mon vénérable père, que pensez-vous que signifie ce qu'on lit dans l'Ecriture ? — Beau fils[2], répondit le vieillard, ce qu'on vient de lire est la nourriture de l'âme. Il y est ordonné de mener une vie chaste et de fuir les charmes de ce siècle de vanité. — Je vous prie, mon père, reprit l'enfant peu satisfait de cette réponse, de m'enseigner clairement ce que c'est que la nourriture de l'âme. — La crainte de Dieu, ajouta le vieillard, est son plus solide soutien et la nourriture vitale du cœur humain. La lecture et l'audition de la sainte Ecriture entretiennent l'âme de l'homme et la corroborent. Retenez ceci : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu ». Le prophète-roi ne dit-il pas aussi : « La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse? » Puis tout étonné de la précocité du jeune Hubert : « Je crains beaucoup, mon bel enfant[3], que vous qui m'interrogez avec tant de sagesse, ne vouliez éprouver mon ignorance. — Hubert répondit au vieillard qu'il avait posé ces questions, non pour l'éprouver, mais pour mieux saisir ses paroles ; qu'il n'était qu'un enfant, et que son ignorance l'empêchait de comprendre les choses élevées. Alors le bon vieillard lui tint de longs discours sur l'âme, la création de l'homme, sa chute et les funestes suites de cette chute, la rédemption par Jésus-Christ. Il lui montra que le seul moyen d'arriver à la béatitude éternelle était de vivre conformément aux prescriptions de la foi de Jésus-Christ. Il lui dit en terminant, que dans les monastères on trouvait plus de

1. Village situé sur la rivière de l'Oise, à deux lieues au-dessus de Noyon.
2. Belle fili. — 3. Fili pulcherrime.

facilités pour opérer les bonnes œuvres qu'elle recommande et par conséquent d'arriver au ciel. « C'est pourquoi, mon cher fils », ajouta-t-il, « si vous désirez nourrir votre âme de la nourriture céleste, réfléchissez bien à ce que vous entreprendrez et, si vous m'en croyez, vous prierez Jésus-Christ avec ferveur ».

Lorsque l'éloquent vieillard eut cessé de parler, le pieux enfant tombant aussitôt à ses pieds, lui dit : « Désormais, ô vieillard, vous qui parlez si bien du Christ, qui enseignez si bien les œuvres excellentes et montrez la voie du ciel, vous serez mon père. Dieu, par votre organe, a daigné me tirer de ce monde fragile et profane, pour me faire entrer dans la sainte religion. Qu'il vous récompense comme vous méritez. Mon esprit [1] est embrasé du désir de revêtir l'habit religieux en ce monastère ». — « Courage, vertueux enfant, reprit le vieillard émerveillé, c'est ainsi que vous arriverez aux cieux ! Mais avant de vous faire moine, pensez quels sont les devoirs et les règles des religieux. Le but que vous poursuivez est magnifique, mais sachez que dans l'état monastique il vous faudra subir mille privations, passer des nuits sans sommeil, chanter les psaumes la nuit, souffrir des contradictions, quelquefois des reproches et éprouver de grandes peines, mais vous en sortirez victorieux ; car, si dans toutes ces difficultés vous demeurez, pour l'amour de Dieu, fidèle et magnanime, en vous s'accomplira, à la lettre, cette parole de Jésus-Christ : Celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé. Que Dieu vous soit propice !.... »

Cependant, les parents d'Hubert, inquiets de son absence prolongée, courent au monastère. Là, ayant appris qu'il s'était fait religieux, ils vont trouver le prieur pour lui redemander leur fils. Lorsqu'ils furent en sa présence, sa mère qui l'aimait tendrement, lui dit : — « Si j'avais à parler devant le peuple ou à de puissants monarques, je devrais essuyer mes larmes et étouffer mes sanglots, mais, ô mon doux enfant [2] ! venant déposer ma douleur dans ton cœur, pourquoi craindrai-je de te parler, les joues arrosées de larmes ? Lorsque j'étais dans la fleur de la jeunesse, longtemps mon sein demeura stérile ; mariée, j'étais sans enfant. Nous t'avons obtenu, ton père et moi, par nos prières, et tu vis le jour par la faveur de Dieu. Nous avions l'espérance que tu continuerais notre race et que tu serais notre héritier. Je sais combien il est beau de voir un jeune noble honorer le Dieu suprême, je sais que la plus excellente noblesse consiste à le servir. C'est ce que tu aurais fait chaque jour sous ma conduite. Que cherches-tu, mon fils ? Quelle entreprise est la tienne ? Ton père est au rang des plus fervents chrétiens par son esprit de prière et par ses aumônes. De plus, il brille par son équité, sa probité et son courage. Mon tendre fils, si l'éclat d'un esprit distingué a pour toi tant d'attraits, tu accroîtras le tien à ton gré, dans la maison paternelle. Le domaine de Brétigny s'étend au loin, nous avons de superbes forteresses, de riches terres, un revenu considérable. Nous sommes déjà vieux, nous te laisserons toutes nos richesses, nous ne voulons que t'avoir pour héritier. Faut-il que nos espérances soient trompées ? Allons, mon doux enfant, reviens à la maison, aie pitié des larmes de ta mère, aie pitié de la vieillesse de ton père ! »

Après que la noble dame eut parlé, le jeune Hubert, comme rempli de l'esprit de Dieu, lui répondit gravement : « Tes douces et tristes paroles, et tes sanglots pleins de larmes, ô ma mère ! me pénètrent de douleur et me font venir les pleurs aux yeux. Cependant, je ne puis changer ma résolution, car elle vient de Dieu. Je n'ignore pas ce que disent les livres saints :

1. Animulus meus. — 2. Mi dulcissime gnate !

« Honore ton père et ta mère », mais je sais aussi que Jésus resté dans le temple, dit à sa mère : « Pourquoi me cherchiez-vous, ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé au service de mon père ? » Or, comprenez, ma très-chère mère, cette parole sacrée qui est pour moi une exhortation à embrasser la piété, à passer tous les jours de ma vie au service de Dieu, à habiter son temple et à me vouer aux choses saintes, ainsi que je l'ai résolu ! Est-ce donc faire une injure à ma mère mortelle, que de servir mon créateur ? O mon glorieux père céleste, qui avez voulu naître de la très-sainte Vierge, et qui avez aux cieux un royaume éternel, soyez-moi propice ! J'implore votre secours, adoucissez la douleur de mes parents, dissipez leur tristesse et leur chagrin, et rien ne m'empêchera de me consacrer à vos saints autels ! Pourquoi te lamenter ? Pourquoi tant gémir et pleurer, ô ma mère ? Pourquoi me promettre des dignités et des biens terrestres ? Je méprise les joies, les voluptés et les pompes d'un monde passager. Les biens terrestres sont fragiles et s'évanouissent, les biens célestes sont solides et éternels. J'ai préféré Dieu, je l'aimerai, je le suivrai, je l'adorerai, je serai consacré à lui, je le prierai pour votre salut, et aucune considération humaine ne me détournera de mon dessein. Je te prie donc, ma bonne mère, je t'en supplie par Jésus et tous les Bienheureux, laisse-moi me faire moine ici ; qu'ici je m'applique aux choses divines ; qu'ici je contemple le Christ Jésus. La mort presse, la vieillesse arrive, il faudra bientôt payer le droit à la nature, permettez-moi donc de commencer ici ce que nous ferons, vous et moi, après la mort, mes très-chers père et mère, dans la béatitude céleste. Je serai ainsi pour vous une consolation plus véritable ».

Il n'eut pas plus tôt achevé ces paroles, que le très-puissant guerrier Pierre de Brétigny [1], inspiré à son tour par l'Esprit divin, s'écria : « Cesse, mon fils, ces longs discours, Dieu a parlé par ta bouche, cela suffit, nous devons consentir à tout. Ta voix n'est pas celle d'un mortel, elle est l'organe du Tout-Puissant. Il est juste que des hommes mortels obéissent à la volonté divine ; vis de la vie des anges, fais-toi moine, que tous nos biens soient communs entre nous, prie pour moi et pour ta mère ! » Sur-le-champ, les deux époux embrassent leur fils, et bientôt ils partagent leurs biens, en donnent une partie au monastère de Saint-Pierre de Brétigny, une autre partie aux pauvres, et ils n'en conservent pour eux que le tiers.

Après ces arrangements, Hubert reçut l'habit monastique [2] des mains du vénérable et bon prieur, vers l'an 670. Il fit d'incroyables progrès dans la vie religieuse et devint un moine accompli. Son visage était beau, son langage poli, ses entretiens suaves, son commerce agréable et sa piété fervente. Plein de respect pour les vieillards, aimant tout le monde d'un amour plein de bienveillance, il était chéri de tous. Son seul désir était de plaire à Dieu et de mériter l'estime de ses frères. Non-seulement toute sa personne était empreinte d'une noblesse généreuse, mais on respirait autour de lui, comme l'agréable odeur de la divinité. Appliqué à la lecture et à la méditation, il apprit par cœur, en peu de temps, le Psautier et même les saintes Ecritures. Il ne mangeait que des fruits et jeûna, pendant toute sa vie, trois fois par semaine, donnant ces jours-là sa portion aux pauvres. Le démon le visita au milieu de ses pieux exercices. Un jour qu'il était en méditation, il lui adressa d'astucieuses paroles. Il lui fit entendre qu'il était un ange descendu du ciel, par l'ordre de Dieu, pour lui dire sa volonté, à lui, jeune homme vacillant [3], qu'il devait donc consentir aux vœux de sa famille, ne point mépriser un patrimoine opulent ; que comme

1. Armipotentissimus eques. — 2. Cucullam monachalem. — 3. Juveni vacillabundo.

un enfant imprudent, il avait entrepris une chose au-dessus de ses forces. Quoi de plus cruel que de n'avoir point de pitié pour le chagrin de ses parents, de plus fou que de mépriser des richesses acquises avec tant de peine ? Il doit donc retourner au plus tôt dans la maison paternelle, sous peine d'éprouver les effets de la colère divine. A ces insinuations perfides de l'esprit de ténèbres, Hubert chancelle, l'ennui s'empare de lui. Que va-t-il faire dans ces doutes cruels ? Mais il découvrit les embûches de Satan et les déjoua en reprenant avec ferveur ses pieuses méditations.

Bientôt Hubert eut un autre sujet de trouble et d'anxiété. Le comte de Vermandois, qui avait le haut domaine de Brétigny, ayant appris qu'il avait pris les ordres et que tout son héritage avait été donné aux moines, ce qui lui enlevait tout pouvoir sur ce domaine, résolut, dans sa colère, de recouvrer par les armes ce qui lui était enlevé. Le comte de Vermandois était un homme puissant et un vaillant guerrier, et Pierre un noble chevalier; aussi, celui-ci alla-t-il demander à son fils le secours de sa personne et de ses prières, avant d'engager ce *féroce duel.* Hubert engagea son père, qui voulait l'entraîner avec lui, à se rendre bien vite au lieu du combat. « Pars avec audace, mon père », lui dit-il, « je prierai Dieu pour toi et il sera ton défenseur ». Pierre, plein de confiance, se mit en marche sur-le-champ ; mais tandis que tout se prépare pour une sanglante bataille, Hubert, après s'être mis en prières avec larmes, paraît tout à coup « dans l'armée de Brétigny [1] » environné d'une phalange d'esprits célestes. Le comte de Vermandois, effrayé de cette vision, s'enfuit, saisi d'une froide terreur. Soudain, il jette sa lance, saute à bas de cheval et se mettant à genoux, prend la main de Pierre de Brétigny. Les deux guerriers s'embrassent et se jurent une amitié éternelle. Hubert disparut avec la troupe céleste. Le seigneur de Brétigny, revenu à son manoir, triomphant de cette victoire qui n'avait pas coûté une goutte de sang, se rendit à l'église de Saint-Pierre, lui fit de nouveaux dons, lui confirma les anciens et rendit grâces à Dieu et à son fils Hubert.

Tout fut prodigieux dans la vie du saint cénobite de Brétigny. Ayant été ordonné prêtre à vingt ans, trois Pontifes, celui de Soissons, sans doute saint Gaudin, celui de Noyon et celui de Laon, qu'on peut présumer être, l'un, Madalgaire, et l'autre Munarus ou Numianus, furent avertis par un ange de se rendre à Brétigny, pour assister à sa première messe. Au dîner qui suivit la cérémonie, un mendiant se présenta à la table où étaient assis les nobles et les prélats. Hubert lui ayant donné sa part du repas, il disparut. Tous les convives émerveillés crurent que c'était Jésus-Christ en personne qui, sous la forme d'un pauvre, avait assisté au festin. Hubert guérit encore, en cette circonstance, une femme de Noyon, affligée de cécité et d'obsession, ce qui donna la plus haute idée de sa sainteté au peuple et aux évêques qui, avant leur départ, se recommandèrent à ses prières. En guérissant dans la suite d'innombrables malades atteints surtout de la rage, il disait à tous : « Allez, mon très-cher frère, mais rendez grâces à Dieu seul, créateur de toutes choses, et ne dites à personne qu'Hubert vous a guéri, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire »; ou bien : « Prenez garde de jurer par le nom de Dieu, car c'est un grand forfait ». Aussi prit-on, dans le Soissonnais, le Laonnois et le Noyonnais, l'habitude de jurer par saint Hubert. Telle était l'opinion qu'on avait de sa sainteté et de sa puissance, que là où l'on écrivait son nom et où il y avait quelque chose qui eût touché à ses reliques, on croyait que ni la foudre, ni la tempête, ni la folie ne pouvaient avoir d'effet. « L'incroyable multitude de pèlerins

1. In exercitu Britigniaco.

qui affluent à Brétigny, à l'époque où j'écris, dit le légendaire de saint Hubert, est une preuve de la confiance qu'il inspirait et qui était justifiée par tant de miracles ».

Hubert ne survécut pas longtemps à ses nobles parents. Il désirait si vivement se réunir à eux, que l'archange saint Michel lui apparut, une nuit qu'il était prosterné devant les saints autels, pour lui annoncer de la part de Dieu, son retour au ciel. Selon une autre version qui n'a pas moins de charmes, Hubert ayant coutume de sortir après les vigiles nocturnes, dans le jardin appelé depuis *Jardin de saint Hubert*, et d'y prier Dieu sous un épais tilleul, agenouillé sur une pierre, c'est là que l'envoyé céleste l'aurait averti de sa mort [1]. Ce fut une immense et ineffable joie pour lui que cette nouvelle, mais un sujet de profonde douleur pour ses frères, lorsqu'il la leur annonça. Ils entourèrent le lit où la fièvre le dévorait, les yeux baignés de larmes, et ils conjurèrent le ciel de ne point le leur enlever. Lui, les consolait par de douces paroles et demandait à Dieu pardon de ses fautes. En même temps qu'il lui recommandait son âme, il le conjurait de protéger les religieux, de préserver Brétigny et ses environs des bêtes méchantes, de la grêle, de la foudre, des illusions de Satan, et de guérir du mal caduc et de la rage, tous ceux qui, en étant atteints, se rendraient à Brétigny pour en être soulagés. « Accordez-moi enfin », disait-il à Dieu, « ce que vous avez accordé à mon parrain (saint Hubert des Ardennes), que ceux qui imploreront le patronage de mon nom soient aussitôt et partout guéris de la rage ».

Ayant fait toutes ces prières, Hubert reçut les Sacrements, et, tandis que les moines chantaient autour de lui des hymnes et des cantiques, il s'endormit dans la mort comme dans un paisible sommeil. Il gagna le paradis sous Dagobert, *roi très-courageux des Francs*, dix ans et trois mois après son entrée au monastère, c'est-à-dire en 713 ou en 714, le 24 mai. Aussitôt qu'il eut rendu le dernier soupir, il se répandit dans Brétigny une odeur si suave, qu'on eût dit que la divine puissance y avait réuni toutes les fleurs du printemps, image des douceurs célestes qu'Hubert goûtait en paradis. Le bruit de sa mort s'étant répandu dans toute la Belgique, le peuple accourut par troupes et par tous les chemins pour toucher son corps qui fut inhumé à Brétigny où les miracles abondèrent. Un seigneur, nommé Maranus, paralysé d'un bras, n'ayant point obtenu sa guérison après neuf jours et neuf nuits passées en prières à Saint-Hubert-le-Grand, dans les Ardennes, entendit une voix qui lui dit d'aller en l'église de Brétigny ; il y vint et fut guéri. Une femme lunatique de Vic-sur-Aisne [2], nommée Pétronille, vint aussi prier au saint tombeau et fut guérie. Trois hommes possédés du démon et originaires, disait-on, d'un faubourg de Soissons, nommé autrefois *Tour-des-Comtes*, furent amenés à Brétigny huit jours après la mort de saint Hubert, et, après une neuvaine, s'en retournèrent guéris [3]. On raconte encore d'autres faits miraculeux non moins intéressants pour l'histoire locale. Deux voleurs célèbres du château de Coucy, condamnés à mort, ayant invoqué saint Hubert, furent tout à coup transportés aux portes de l'église de Brétigny ; ils y entrèrent, firent une neuvaine et leurs chaînes se brisèrent. Enfin, le jour de la fête du Saint, un étranger au village de Brétigny ayant creusé les fondations d'une maison, fut incontinent saisi par l'esprit malin,

1. Cette version était écrite en marge du manuscrit édité par les Bollandistes.
2. A Vico cis Axonam.
3. J'apprendrais volontiers, dit l'éditeur Bollandiste de la Vie de saint Hubert, où est situé *Lascenium*, et le lieu nommé *Turris Comitis*. *Lascenium* doit être Lassigny (Oise), et *Turris comitis*, la Tour des comtes de Soissons, qui put donner son nom au faubourg qui l'avoisinait.

tomba dans une fosse profonde et la terre s'éboula sur lui. On l'en retira à demi mort, portant au front une marque noire comme une cicatrice livide. On le transporta à l'église, mais il ne fut guéri entièrement que lorsqu'il eut offert un poids de cire égal à celui de son corps.

Ce dernier trait sert d'explication à l'usage de la chapelle dite *des Balances*, qu'on voyait encore au XVIIIe siècle, en l'église de Brétigny, qui était située au nord du grand autel dédié à saint Pierre, et où saint Hubert avait été d'abord inhumé. On y pesait les denrées qu'offraient les pèlerins pour obtenir leur guérison.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT HUBERT.

Les fastes de Brétigny finissent avec le récit des miracles opérés au tombeau de saint Hubert. Cette abbaye n'était plus, dès le XIIe siècle, qu'un prieuré dépendant de Lihons, Ordre de Cluny, puisqu'en 1131, le pape Innocent confirmait une donation de dîmes et terrages appartenant à l'église de Brétigny, faite par le prieur de Lihons, à l'abbaye d'Ourscamp.

Les *Annales du diocèse de Soissons*, par M. l'abbé Pécheur, auxquelles nous avons emprunté la traduction de la légende qui précède, terminent ainsi le chapitre relatif à saint Hubert de Brétigny.

Selon Mabillon qui avait visité Brétigny, la *Chapelle des Balances* était ainsi appelée parce qu'on y pesait ceux qui venaient pour être guéris de la rage, comme dans certains pèlerinages, pour s'assurer, pendant les jours de leur prière, si la maladie était en décroissance. Il traite avec raison cette coutume de superstition; mais les exemples mêmes qu'il en apporte tirés de la translation de saint Quirin et de saint Arsace, où un homme se pèse par des pains et des fromages qu'il distribue ensuite aux pauvres, prouvent, aussi bien que le miracle de Brétigny, que ce savant homme se trompe et que l'usage des balances, tel que nous l'avons interprété, n'a rien de superstitieux.

Le voyageur bénédictin nous dépeint ensuite les tristes débris du monastère de Brétigny dont il ne restait plus rien de son temps qu'une église à demi ruinée où l'on voyait encore cette *Chapelle des Balances*, un autel négligé de saint Gamon, au-dessus duquel on voyait l'image de ce Saint et quelques vestiges d'édifices monastiques. Le prieuré était habité par un prieur séculier et un moine trésorier à qui il cédait une partie des oblations provenant du pèlerinage de Saint-Hubert. C'est à peu près le triste état où nous avons trouvé les mêmes lieux, dans une excursion faite à Kierzy, en 1855, en compagnie de M. Peigné-Delacour. Rebâtie au XIIe siècle, l'église de Brétigny n'a plus que sa nef avec deux chapelles latérales dont l'une, qui sert de sacristie, doit être la chapelle de Saint-Gamon, et l'autre ne peut être que celle des *Balances*, quoique le souvenir en soit complétement perdu sur les lieux mêmes. Il ne reste que de faibles traces du château et de l'abbaye dont on voit encore quelques murailles bâties en grès et à plein ceintre, avec des vestiges d'étangs, de fossés et un enclos qui renferme une fontaine de saint Hubert à laquelle on attribue la vertu de guérir de la rage, de la fièvre, etc. Le souvenir du Saint a donc survécu seul à toutes ces ruines. Le pèlerinage a ses reliques qui sont considérables et authentiques ; il est encore fréquenté par environ deux mille personnes pendant la neuvaine. Il y a aussi à Brétigny une voie antique, la *Voirie de saint Hubert*, une *Pierre de saint Hubert* placée dans un champ près du village, et un énorme grès planté horizontalement dans le cimetière, près de la porte de l'église, sur lequel on voyait, dit-on, l'empreinte du pied du Saint.

On l'invoque principalement contre la morsure des chiens enragés, comme son parrain saint Hubert, le patron des Ardennes.

Acta Sanctorum ; Traduction de M. l'abbé Pécheur dans les *Annales de l'Eglise de Soissons*. Le fond de la vie de ce pieux cénobite, écrite par le moine Pison, est véridique ; mais il a été embelli de circonstances légendaires qui, en lui conservant un vif intérêt, peignent sous les couleurs les plus naïves et les plus pures, la vie monacale, dans une des nombreuses petites communautés répandues alors dans les campagnes.

S. FERDINAND III, ROI DE LÉON ET DE CASTILLE

1200-1252. — Papes : Innocent III; Innocent IV.

> Quand il avait dit : « Seigneur, Dieu, vous êtes mon secours », il ne craignait plus rien sur la terre. Il a été très-humble, c'est pour cela qu'il a été très-victorieux.
> Baronius.

Ferdinand III était fils aîné d'Alphonse, roi de Léon, et de Bérengère de Castille, sœur de Blanche, reine de France ; il se trouve ainsi être le cousin de notre saint Louis. Comme lui il fut un grand Saint et un grand roi ; comme lui encore, il fit des règlements pleins de sagesse. Il humilia les grands, qui tyrannisaient les petits, purgea ses Etats des brigands et des voleurs, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un code et donna une nouvelle face à l'Espagne. Son zèle pour la foi fut sans bornes ; sa piété, sa vie austère et exemplaire, sa magnificence dans tout ce qui concerne le culte de Dieu furent toujours regardés par les peuples chrétiens comme la principale cause qui enchaînait la victoire à ses armes. Un nouveau trait de ressemblance avec notre Louis, c'est qu'il conserva toujours un respect, mêlé de beaucoup de piété filiale et de la plus grande déférence pour sa mère. Elle s'était démise en sa faveur de son royaume de Castille, qu'elle tenait par droit de naissance. Par ses conseils, le jeune monarque sut étouffer toutes les divisions et s'affermit sur le trône. C'est encore par les conseils de sa mère qu'il choisit pour compagne Béatrix, fille de Philippe de Souabe, empereur d'Allemagne, la princesse la plus accomplie de son temps. Cette union, fondée principalement sur la vertu, ne souffrit jamais d'altération. Sept princes et trois princesses furent les fruits de cette heureuse alliance.

Ferdinand, élevé sur le trône, montra ce que peut pour le bonheur du peuple un roi véritablement chrétien. Sévère pour lui-même, il était plein de douceur et de compassion pour les autres. Il sut toujours commander à ses passions. Il faisait respecter les lois, mais il était toujours prêt à pardonner au coupable repentant. Quant aux injures qui lui étaient personnelles, il les oubliait volontiers. Le désir qu'il avait de rendre son peuple heureux se manifestait surtout dans le choix des personnes auxquelles il confiait une portion de son autorité ; il voulait que tous ses ministres fussent animés d'un amour sincère pour le bien public. Le célèbre Rodrigue, archevêque de Tolède et grand chancelier de Castille, fut durant trente ans à la tête de ses conseils. Il était si parfaitement uni avec Ferdinand et Bérengère, qu'ils semblaient n'avoir tous trois qu'une seule âme. Pour empêcher toute injustice de la part des tribunaux, le roi institua la cour connue depuis sous le nom de Conseil royal de Castille. C'est à elle qu'on appelait de toutes les autres cours. Les plus habiles jurisconsultes eurent ordre en même temps de dresser un corps de lois qui pût servir de règle à tous les magistrats.

Le pieux Ferdinand fonda quelques évêchés, fit bâtir ou réparer avec magnificence plusieurs églises et assigna encore des fonds considérables pour la reconstruction d'un grand nombre de monastères et d'hôpitaux. Il eut en même temps plusieurs guerres à soutenir contre les Maures, et ce-

pendant il ne chargea jamais ses sujets d'impôts : c'était dans une sévère économie qu'il trouvait les fonds nécessaires pour faire face à tant de dépenses. Dans l'une de ces guerres, un de ces politiques aux entrailles de fer, qui comptent pour rien la misère des peuples, s'avisa de lui proposer un moyen de lever des subsides extraordinaires. « A Dieu ne plaise, lui répondit le prince, que j'adopte votre projet ; la Providence saura m'assister par d'autres voies. Je crains plus les malédictions d'une pauvre femme qu'une armée de Maures ». C'est par cette bonté d'âme qu'il fut, pendant trente-cinq ans de règne, l'idole de ses sujets. Tant il est vrai que pour se faire aimer il faut aimer soi-même !

Ce fut en 1225 que Ferdinand commença à tirer l'épée contre les infidèles ; mais, dès qu'il l'eut tirée, il ne la laissa plus reposer. Quelques années après, il leur prenait les meilleures places de l'Andalousie et les royaumes de Cordoue et de Jaën. Aben-Mahomet s'était reconnu son vassal ; il fut assassiné par ses sujets, qui ne pouvaient souffrir qu'il se fût rendu vassal d'un prince chrétien. Ferdinand profita de cette occasion pour conquérir tout le royaume de Baëça. C'était toujours la gloire de Dieu que le saint roi se proposait dans toutes ses guerres. « Seigneur, disait-il souvent, les yeux élevés au ciel, vous sondez les cœurs ; vous savez que je cherche votre gloire, et non pas la mienne. Je ne me propose pas d'acquérir des royaumes périssables, mais d'étendre la connaissance de votre saint nom ».

Rodrigue, archevêque de Tolède, remplissait dans l'armée les fonctions d'un pasteur zélé. Le roi voulut qu'on inspirât à ses soldats les sentiments d'une piété sincère ; il leur donnait lui-même l'exemple de toutes les vertus. Il jeûnait rigoureusement, et portait un cilice fait en forme de croix. Souvent il passait les nuits en prières, surtout à la veille d'une bataille ; c'était à Dieu qu'il attribuait tous ses succès. Aussi sa confiance dans le secours divin était-elle sans bornes. On portait toujours devant ses armes une image de la Vierge, afin que sa vue remplît les soldats d'ardeur, de confiance en Dieu et d'espérance de la victoire. Outre cette image, autour de laquelle se ralliaient ses fidèles soldats, le roi en portait lui-même une petite sur sa poitrine, et il la suspendait à l'arçon de sa selle, quant il marchait au combat : c'est la fameuse statuette de Notre-Dame des Batailles que l'on conserve encore aujourd'hui à Séville.

Ferdinand se préparait à former le siége de Jaën, quand il apprit la nouvelle de la mort de son père. Il devint dès lors héritier du royaume de Léon, qui depuis a toujours été uni à celui de Castille. Mais ce ne fut qu'après trois ans de luttes qu'il se vit possesseur paisible de ses nouveaux Etats. Lorsqu'il eut soumis ceux qui lui disputaient l'héritage paternel, il reprit les armes contre les Maures et fit le siége d'Abéda, qui ne fut emporté qu'après une longue résistance. Vers le même temps, son fils l'infant Alphonse, à la tête de 1,500 hommes seulement, battit à Xérès l'armée formidable d'Abenhut, roi de Séville, divisée en sept corps, dont chacun était plus nombreux que l'armée chrétienne. Cette victoire, qui ne coûta que dix soldats à Alphonse, fut regardée partout comme un miracle de la protection divine. Les Maures prisonniers déposèrent qu'ils avaient vu à la tête de leurs ennemis, l'apôtre saint Jacques monté sur un cheval blanc, et avec l'armure d'un cavalier. Plusieurs chrétiens rendirent aussi le même témoignage.

La joie que causaient au roi de si glorieuses victoires, fut troublée par une amère douleur. En 1236, Ferdinand perdit sa vertueuse épouse, la reine Béatrix. Ce coup, qui l'avait trouvé extrêmement sensible, ne put cepen-

dant l'abattre. Il puisa dans la grandeur de sa foi, la force pour supporter la perte de cette épouse bien-aimée, et après les premières larmes, que lui arrachait une trop juste douleur, il reprit le cours de ses opérations guerrières. Pendant que Jacques d'Aragon enlevait aux Maures le royaume de Majorque, lui achevait la conquête de Baëça et de Cordoue. Cette dernière ville, qui renfermait trois cent mille habitants, était entre les mains des infidèles depuis cinq cent vingt-quatre ans, et elle avait été longtemps la capitale de leur empire en Espagne. Ferdinand y fit son entrée le jour de saint Pierre et de saint Paul, en 1236, et l'on vit un prince chrétien occuper le palais d'Abdéram le Grand, trois siècles après l'époque où il fut construit. La grande mosquée fut purifiée par Jean, évêque d'Osma, et convertie en église sous l'invocation de la mère de Dieu. Elle est encore aujourd'hui la cathédrale de Cordoue; c'est un chef-d'œuvre d'architecture mauresque, où l'on compte douze mille colonnes. Al-Manzour y avait fait apporter les cloches de Compostelle sur les épaules des chrétiens, et Ferdinand les fit reporter en Galice sur celles des Maures.

L'année suivante, le roi, par les conseils de sa mère et les sollicitations de Blanche, reine de France, épousa Jeanne de Ponthieu qui lui donna deux fils et une fille. Cette princesse vécut toujours dans la plus parfaite union avec Ferdinand et Bérengère, et imita leur ferveur dans les exercices de piété. Lorsqu'au printemps le roi se mettait à la tête de ses armées, Jeanne demeurait auprès de Bérengère et l'aidait ordinairement dans l'administration des affaires intérieures de l'Etat.

Dans les campagnes qui suivirent la prise de Cordoue, Ferdinand s'empara de vingt-quatre places, dont Ecija fut la première, et la dernière Moron. Alors les rois Maures de Murcie et de Grenade se déclarèrent ses vassaux. Après la mort d'Abenhut, Séville s'était érigée en république. Ferdinand résolut de l'attaquer avec toutes ses forces. Après deux ans de préparation, il s'avança contre elle. Séville était la ville la plus forte et la plus peuplée d'Espagne. Elle avait une double enceinte de murailles très-hautes et fort épaisses, et elle était flanquée de cent soixante-six tours. Le Guadalquivir défendait la partie occidentale; au pied du mur intérieur était un fossé large et profond. Les assiégés tiraient d'ailleurs leurs vivres du fameux *Jardin d'Hercule*, auquel ils ont donné le nom d'Axarafa. C'est le plus fertile et le plus délicieux canton de l'ancienne Bétique. Il a dix lieues de long, cinq de large et trente de circuit. Outre un grand nombre de bourgs et de châteaux, on y comptait cent mille fermes ou métairies. Il est à la droite du Guadalquivir, et sa communication avec la ville était défendue par le château de Triana.

La flotte de Ferdinand défit celle des Maures. Le saint roi, avec ses forces de terre, empêchait l'arrivée des secours envoyés d'Afrique, et remportait tous les jours de nouveaux avantages sur les ennemis. Enfin, après seize mois d'une vigoureuse résistance, la ville se rendit le 23 novembre 1249. Les Maures obtinrent un mois pour disposer de leurs effets. Trois cent mille se retirèrent à Xérès, et cent mille passèrent en Afrique. Axataf, gouverneur des infidèles à Séville, étant arrivé sur une hauteur d'où l'on découvrait la mer d'un côté et la ville de l'autre, fixa ses yeux sur ce beau pays qu'il abandonnait, et dit en pleurant : « Il n'y a qu'un favori de Dieu qui ait pu, avec si peu de monde, prendre une ville si forte et si peuplée. *C'était écrit*. Sans un décret du ciel, nulle puissance humaine n'eût pu l'enlever aux Maures ». Le saint roi rendit à Dieu de solennelles actions de grâces, et implora la protection de la sainte Vierge devant la célèbre image

que l'on voit encore à Séville et dite Notre-Dame des rois. Il fit rebâtir la cathédrale avec une telle magnificence, qu'elle ne le cède à aucune église de la chrétienté, si l'on excepte celle de Tolède. Vers le même temps, il ajouta à ses domaines plusieurs autres villes, telles que Xérès, Médina, Sidonia, Cadix, Arcos, Lebrexa, etc. Il préparait une expédition contre les Maures d'Afrique, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui devait le ravir à l'amour de ses peuples. Averti que sa fin approchait, il fit une confession de toute sa vie et demanda le saint Viatique, qui lui fut apporté par l'évêque de Ségovie, suivi du clergé et de la cour. Le fervent monarque, à la vue du saint Sacrement, se jeta hors de son lit pour se mettre à genoux; il avait la corde au cou, comme un criminel, tenant dans ses mains un crucifix qu'il baisait et arrosait de ses larmes. Dans cette posture, il s'accusa tout haut de ses péchés. Ce n'étaient que des fautes légères qui échappent au plus juste. Il fit ensuite un acte de foi plein d'amour, et reçut le corps du Sauveur avec les sentiments de la plus tendre dévotion. Il appela ses enfants avant de mourir, leur donna sa bénédiction et ses derniers avis, puis il expira tranquillement, le 30 mai 1252, dans la cinquante-troisième année de son âge et la trente-cinquième de son règne. On l'enterra devant l'image de la sainte Vierge dans la grande église de Séville où l'on garde encore son corps dans une belle châsse. Son tombeau fut honoré de plusieurs miracles. Clément X le canonisa en 1671.

Saint Ferdinand aimait à s'intituler porte-enseigne[1] de saint Jacques. Aussi le représente-t-on avec la bannière de l'Apôtre marquée de la croix de Calatrava d'une main et l'épée de l'autre; cette épée qu'il tira si glorieusement pour le nom de Dieu. Il tient en main une clef : c'est celle de Cordoue et de Séville. On peut voir dans cette clef, soit le symbole de la conquête de ces deux villes, soit la traduction d'un événement historique. Les historiens Espagnols racontent qu'une clef fatidique conservée à Séville, portait ces mots :

Dios abrira,	Dieu ouvrira,
Rey entrara.	Le roi entrera.

Lorsque les assiégés virent que, malgré ses faibles ressources, Ferdinand remportait chaque jour de nouveaux avantages, ils jugèrent que la résistance devenait inutile et allèrent présenter la clef prophétique au vainqueur. On conserve encore deux de ces clefs à la cathédrale de Séville. — Une gravure reproduite par le Père Cahier, dans ses *caractéristiques*, représente le saint roi en pied, la couronne et le heaume sur la tête; tenant de la main droite une clef; sa main gauche serre sur son cœur la statuette de Notre-Dame des Batailles; armes de Castille sur la poitrine; costume des guerriers du moyen âge : cotte de mailles, cuirasse, gantelets, etc.

Nous avons emprunté cette Vie à la *Vie des Saints* de M. l'abbé Caillet.

SAINT URBICE.

Vers le temps des pontifes romains Vigile et Pélage, florissait, à Mehun-sur-Loire, Urbice, disciple de saint Lifard, qui vivait en ermite dans un désert. Il imita parfaitement toutes les vertus de son maître, en particulier son obéissance. A force d'obéir ponctuellement aux ordres de son

1. Alférez.

maître, il obtint, nouveau saint Maure, de faire des miracles. Sa sainteté fut éclatante ; et après l'avoir pris pour compagnon et pour auxiliaire dans la fondation du monastère de Mehun, qui devint plus tard un collége de chanoines (une collégiale), saint Lifard, sachant que sa fin était proche, crut devoir le désigner pour lui succéder.

L'évêque Marc, qui gouvernait alors l'église d'Orléans, apprenant la nouvelle de la mort de Lifard, se rendit en toute hâte à Mehun, pour lui rendre les honneurs de la sépulture ecclésiastique. Les obsèques achevées, ce prélat, qui connaissait Urbice pour être comblé des dons du ciel, et qui n'ignorait pas qu'il avait succédé au bienheureux Lifard, lui donna sa bénédiction et le confirma dans sa fonction d'abbé.

Son prédécesseur n'avait laissé qu'un monastère étroit et de petite apparence ; Urbice l'agrandit et l'éleva à une plus grande hauteur. Mais son principal soin fut de faire régner l'observance régulière parmi ses frères. Il atteignit lui-même le plus haut degré de la perfection monastique, et s'acquitta très-saintement de ses devoirs ; après quoi il émigra de ce monde vers Dieu, à la fin du VIe siècle.

Propre d'Orléans.

XXXIe JOUR DE MAI

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Brescia, sainte ANGÈLE DE MÉRICI, vierge, institutrice des religieuses de Sainte-Ursule, mentionnée le 27 de janvier. — A Rome, sainte PÉTRONILLE, vierge, fille de saint Pierre, apôtre, laquelle, méprisant l'union que lui proposait Flaccus, homme noble, et ayant obtenu trois jours pour délibérer, se livra durant ce temps à l'oraison et au jeûne, et le troisième jour, après avoir reçu le sacrement du Christ, rendit l'esprit. 81. — A Aquilée, les saints martyrs CANT, CANTIEN, frères, et CANTIANILLA, leur sœur, qui étaient de l'illustre famille des Anicius, et qui, sous l'empereur Dioclétien, à cause de leur constance à confesser la foi chrétienne, eurent la tête tranchée avec Protus, leur gouverneur. 290. — A Torre, en Sardaigne, saint Crescentien, martyr. Règne d'Adrien. — A Comanes, dans le Pont, saint Hermias, soldat, qui, sous l'empereur Antonin, fut délivré, par le secours divin, de tourments nombreux et très-cruels, convertit un bourreau à la foi et le rendit participant de la même couronne qu'il reçut lui-même le premier, ayant été décapité d'un coup d'épée. Vers 166. — A Vérone, saint Lupicin, évêque. VIe s. — A Rome, saint Paschase, diacre et confesseur, dont saint Grégoire, pape, fait mention [1]

1. « Lorsque j'étais encore jeune et laïque », écrit saint Grégoire le Grand, « j'ai entendu raconter par nos anciens et aussi par les savants que Paschase, diacre de ce siége apostolique, — dont nous possédons d'excellents ouvrages sur le Saint-Esprit, — était homme de grande sainteté, s'employait fort à l'aumône, aimait les pauvres et se méprisait lui-même. Mais dans la dispute qui échauffa les esprits des fidèles à propos de l'élection de Laurent et de Symmaque, il donna sa voix à l'antipape Laurent. Plus tard, malgré l'unanimité en faveur de Symmaque, il persévéra dans son sentiment jusqu'au jour de sa mort. Il mourut sous le pontificat de Symmaque : or, un démoniaque ayant touché sa dalmatique, placée sur le cercueil, il fut guéri à l'instant. Longtemps après, les médecins prescrivirent à Germain, évêque de Capoue, d'aller prendre les eaux. En entrant dans les thermes, le prélat aperçut Paschase debout près de la bouche de chaleur : il fut effrayé et demanda au défunt ce qu'un personnage aussi illustre que lui pouvait faire en ce lieu? « Je suis ici », répondit Paschase, « parce que je suis resté dans le parti de Laurent contre Symmaque. Je vous en prie, intercédez pour moi auprès de Dieu. Vous reconnaîtrez que vous avez été exaucé si, en revenant ici, vous ne m'y voyez plus ». Germain se mit à prier avec ferveur. Quelques jours après, étant retourné au bain, il n'y trouva plus Paschase. C'est que n'ayant pas péché par malice, mais par ignorance, il avait pu être purifié de son péché après sa mort. Il faut croire qu'il dut son pardon à la générosité de ses aumônes, car dans le lieu où il était, il ne pouvait plus mériter. — Mais, fait observer au grand Pape le diacre Pierre, qui était l'interlocuteur de ses dialogues, comment Paschase a-t-il pu, après sa mort, être conduit dans le lieu de l'expiation, lui dont la dalmatique avait guéri un possédé et mis en fuite le démon? — Il faut, répond Grégoire, confesser les

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Poitiers, saint SIMPLICIEN, martyr, qui fut décapité pour la foi par le commandement de son père. Il y avait, avant la Révolution, dans cette ville, une église paroissiale qui portait son nom. On l'invoque avec succès dans la violence des maux de tête. — Au diocèse de Limoges, saint Paul, abbé, et ses compagnons, martyrs. On dit de ce saint homme qu'il récitait tous les jours les cent cinquante psaumes de David, pour être préservé du feu temporel, du feu de la concupiscence et du feu éternel. — A Sarlat, sainte Mondane, martyre, mère de saint Serdot, évêque de Limoges [1]. Vers 530. — A Clermont, en Auvergne, saint Alexandre, confesseur, et sainte Galle, qui furent enterrés dans l'église de Saint-Vénérand et y ont fait paraître leurs mérites par des guérisons miraculeuses. Saint Grégoire de Tours en parle au livre *De la gloire des Confesseurs*, chapitre XXX. — A Toulouse, saint Sylve, évêque, qui commença l'édifice de l'église de Saint-Sernin. Ces reliques sont encore aujourd'hui dans cette église. Commencement du Ve s. — A Ajaccio, la fête de Notre-Dame de Grâce. — A Montpellier, le jeudi avant l'Ascension, la levée du corps de saint Fulcran. — A Bourdieu, diocèse de Bourges, la FÊTE DES MIRACLES DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE. — A Issoudun, au diocèse de Bourges, en France, fête de Notre-Dame du Sacré-Cœur [2]. — Le bienheureux Aldo, comte d'Ostrevant, qui renonça à tout pour entrer au monastère d'Hasnon fondé par son frère Jean. Il en fut le second abbé et mourut en Dieu, au commencement du VIIIe siècle. — A Vaucelles, le bienheureux Nicolas, troisième abbé du monastère de ce nom. Le bienheureux Nicolas et son père, Rimbert, avaient tous deux renoncé à une brillante position en Bourgogne pour se mettre sous la conduite de saint Bernard de Clairvaux. 1163. — A Corbie, saint Gislemar, qui fut donné pour compagnon à saint Anschaire, apôtre du Danemark : il opéra de nombreuses conversions dans le Jutland. IXe s. — A Longeville-Bou-

miséricordes nombreuses du Dieu tout-puissant. Dieu a permis que l'âme de Paschase fût châtiée et en même temps que son corps fût glorifié devant les hommes, à cause de ses bonnes œuvres antécédentes, afin que d'un côté, ceux qui avaient été témoins de ses bonnes œuvres connussent la récompense qu'elles avaient méritée, et que, d'un autre côté, la faute qu'il avait commise et qu'il n'avait point pleurée, ne demeurât pas sans expiation ». — Saint Paschase mourut vers 520.

1. Voir la Vie de saint Serdot ou Sacerdos, au mois de février. Nous y rapportons tout ce qui concerne sainte Mondane.

2. Cette dévotion remonte à l'année 1854, époque à laquelle deux prêtres d'Issoudun, qui gémissaient sur l'état malheureux de la société chrétienne, fondèrent la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur et promirent, si Dieu bénissait leur œuvre, de profiter de toutes les occasions pour faire connaître et aimer Marie.

L'objet de la dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur est la puissance que Marie, en qualité de Mère de Dieu, exerce sur le cœur de son divin Fils.

La fin ou le but qu'on se propose est d'exalter la gloire de notre Mère par ce nouveau titre, qui semble à lui seul résumer tous les autres; c'est aussi de confier à la Vierge, puissante sur le cœur de Jésus, le succès des causes difficiles, extrêmes et désespérées, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel.

Les pratiques auxquelles s'adonnent les pieux associés de cette Confrérie sont les pratiques communes à toute dévotion, avec cette note distinctive qu'elles sont destinées à réparer, en union avec Notre-Dame du Sacré-Cœur, les outrages que reçoit le divin Maître et le mal que l'impiété augmente chaque jour.

A peine cette nouvelle dévotion fut-elle connue, qu'on demanda de toute part une association de prières pour les causes *désespérées*. On avait appris par une prompte expérience combien la Vierge Immaculée était sensible à ce titre de Notre-Dame du Sacré-Cœur. Mgr de la Tour d'Auvergne, archevêque de Bourges, vit dans cette demande le doigt de Dieu, et, comprenant tout ce que cette œuvre pouvait offrir au monde de secours et de bénédictions, il s'empressa de condescendre à ces pieux désirs. Avec une attention pleine d'une exquise délicatesse, Sa Grandeur voulut choisir le jour de la fête de saint François de Sales, patron de toutes les œuvres relatives au Sacré-Cœur, pour signer et approuver les statuts de l'Association : c'était le 29 janvier 1864.

Le 6 avril de la même année, Sa Grandeur promulgua solennellement dans l'église paroissiale d'Issoudun le décret et les règlements de la Confrérie. Le lendemain, Mgr de Charbonnel, ancien évêque de Toronto, au Canada, présidait la première réunion, et la brûlante parole de cet héroïque apôtre publia avant toute autre voix les gloires de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

Le 7 juin 1864, Notre Saint-Père le pape Pie IX daigna, par un bref, approuver cette pieuse Association et l'enrichir de précieuses indulgences.

Les avantages de l'Association à Notre-Dame du Sacré-Cœur sont :

1° Protection spéciale et particulière de *Notre-Dame du Sacré-Cœur*.

2° Une messe *tous les jeudis* de l'année pour les membres vivants, à l'autel de *Notre-Dame du Sacré-Cœur*.

3° Celle de tous les *premiers jeudis du mois* sera pour les membres défunts.

4° Recommandations de tous les besoins, tant spirituels que temporels qu'on fera connaître.

5° Participation à toutes les prières et bonnes œuvres des associés.

6° Indulgences : *plénière* le jour de l'admission, de la fête de *Notre-Dame du Sacré-Cœur* (31 mai), de l'*Immaculée-Conception*, de la *Nativité*, de l'*Assomption*, à l'article de la mort; — *partielles*, 7 ans et 7 quarantaines, aux fêtes de la *Présentation*, de la *Visitation*, de *saint Jean l'Evangéliste*, de *saint*

lancourt (arrondissement de Wassy, diocèse de Langres), fête de sainte Asceline, cousine de saint Bernard, née à Ville-sur-Terre, près de Laferté-sur-Aube. Elle fut religieuse de Poulangy et ensuite abbesse de Boulancourt, monastère de filles fondé par saint Bernard en 1152. Elle fut conviée aux noces éternelles en l'an 1195 [1].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologes des Bénédictins et de Vallombreuse. — Saint Philippe de Néri...

Martyrologe des Camaldules. — Saint Philippe de Néri... — Le jeudi dans l'octave de la fête du Saint-Sacrement, la fête du Très-Sacré-Cœur de Jésus. — Le samedi avant le troisième dimanche de la Pentecôte, la fête du Cœur très-pur de la bienheureuse Vierge Marie.

Martyrologe des Cisterciens. — A Brescia, sainte Angèle de Mérici...

Martyrologe des Dominicains. — A Venise, le bienheureux Jacques Salomoni, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui, voulant imiter en tout le modèle de saint Dominique, garda sans défaillance la virginité, l'humilité, la charité envers Dieu et le prochain ; aussi le Seigneur l'honora-t-il du don de prophétie et de la gloire des miracles. Sa fête, d'abord instituée à Forli et à Venise par quelques Pontifes romains, fut enfin célébrée dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs, par la permission de Grégoire XV [2]. 1314.

Martyrologe des Franciscains. — A Florence, le bienheureux Gérard de Villamagne, chevalier de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, du Tiers Ordre de Saint-François, illustre par son amour de la contemplation et de la pénitence [3]. 1242.

Martyrologes des Mineurs, des Carmes, des Augustins, des Servites, des Capucins. — Sainte Angèle de Mérici...

François de Sales; — 60 jours pour toute bonne œuvre. Toutes ces indulgences sont applicables aux âmes du purgatoire.

Conditions. — Les seules qui soient nécessaires. — 1° Donner son nom de baptême et son nom de famille pour les inscrire sur le registre.

2° Réciter une fois le matin et une fois le soir cette courte invocation : « *Notre-Dame du Sacré-Cœur,* priez pour nous ».

Tous les catholiques, de quelque âge, de quelque sexe et de quelque nation qu'ils soient, peuvent faire partie de cette Association.

On peut aussi faire inscrire, à leur insu, le nom des personnes auxquelles on s'intéresse, afin de les mettre plus particulièrement sous la protection de *Notre-Dame du Sacré-Cœur,* et d'obtenir les grâces dont elles ont besoin. — On peut également faire inscrire les défunts afin de les faire participer aux suffrages.

On engage les associés : 1° à porter sur eux une médaille de *Notre-Dame du Sacré-Cœur;* 2° à prendre un billet d'admission où se trouvent les prières à *Notre-Dame du Sacré-Cœur;* 3° à faire, *s'ils le peuvent,* une légère offrande pour subvenir aux frais de l'Association ; 4° à offrir leurs prières et leurs bonnes œuvres pour les besoins recommandés; 5° à communier aux principales fêtes de l'Association, qui sont : la Circoncision, l'Epiphanie, l'Annonciation, l'Assomption, la Nativité, l'Immaculée-Conception, la fête du Sacré-Cœur et de *Notre-Dame du Sacré-Cœur.*

Rien n'oblige sous peine de péché.

La fête de *Notre-Dame du Sacré-Cœur,* qui est la fête patronale de l'Association, se célèbre le 31 mai; ce jour est l'aurore du mois de juin, qui est le mois du *Sacré-Cœur.* C'est Marie *qui nous conduit à Jésus.*

Pour la même raison, le jeudi, dans cette Association, est dédié à *Notre-Dame du Sacré-Cœur;* car personne n'ignore que le lendemain est consacré au divin Cœur de Jésus.

On représente Notre-Dame du Sacré-Cœur debout et contemplant l'enfant Jésus qui se tient à ses côtés. D'une main, le Fils de Marie présente aux hommes son cœur adorable; de l'autre main, il montre Marie, propriétaire légitime de ce trésor, Marie avec ce titre glorieux : *Notre-Dame du Sacré-Cœur.*

M. Lobin, de Tours, a réalisé avec beaucoup de bonheur ce sujet dans le vitrail qui orne le sanctuaire de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Issoudun.

1. M. Fèvre, curé de Longeville-Boulancourt, nous écrivait, le 22 décembre 1871 :

« Nous n'avons point de reliques authentiques de sainte Asceline : elles ont été emportées à Wassy par M. l'abbé Oudotte, propriétaire du monastère de Boulancourt.

« La fête de cette Sainte se célèbre à Boulancourt le lundi de la Pentecôte ; mais la sainte Messe ne se dit que le mardi, la chapelle étant interdite pour le jour du lundi depuis longtemps. Beaucoup de personnes vont boire à la fontaine de cette Sainte.

« Je ne vois point qu'on donne son nom aux enfants que je baptise ici depuis trente-cinq ans ».

2. Le bienheureux Jacques était né à Venise. — On le représente entouré de pauvres et d'estropiés, à cause de sa charité, mais surtout à cause des nombreux miracles qu'il fit en faveur des paralytiques. — On l'invoque, d'après son épitaphe, contre le chancre, les maladies articulaires et le mal de tête. Il avait souffert lui-même d'un cancer douloureux, pendant quatre ans, sans laisser échapper la moindre plainte : il en fut guéri miraculeusement avant de mourir. Le bienheureux Jacques est encore un exemple de la longévité accordée à ceux qui savent *s'abstenir :* il mourut à quatre-vingt-trois ans. L'efficacité de son intercession est attestée par une Confrérie que le général des Dominicains établit sous le nom du bienheureux Jacques peu après sa mort.

3. Grégoire XVI a approuvé son culte en 1833.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Paderborn, en Westphalie, sainte Helmtrude, recluse. Sainte Cordula, une des compagnes de sainte Ursule dont le nom était inconnu, lui apparut et lui apprit qu'elle avait survécu un jour à ses compagnes; mais que, ne pouvant souffrir la séparation, elle était allée se présenter elle-même au bourreau. xe ou xie s. — A Diessen, en Bavière, la bienheureuse Mathilde ou Mechtilde, vierge, abbesse de l'Ordre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin. Elle avait pour sœurs deux autres bienheureuses, Euphémie et Giselle, dont la seconde fut mère de quatre évêques[1]. Vers l'an 1160. — A Assise, en Ombrie, le bienheureux Vital, originaire de Bastia, dans le territoire d'Assise, ermite, du Tiers Ordre de Saint-François. Une église paroissiale près de Pérouse fut placée sous son invocation, et une Confrérie établie en son honneur. 1491. — A Camerino, en Italie, la bienheureuse Baptiste Varani, de l'Ordre des Pauvres Sœurs de Sainte-Claire[2]. 1527.—A Londres, sur la place Tyburn, martyre de Thomas Cottam, prêtre du séminaire anglais de Douai, torturé et mis à mort pour n'avoir pas voulu révéler ce qu'on lui avait dit en confession. Dans la charrette qui le menait au supplice, on avait mis sous ses yeux les membres pantelants de deux missionnaires exécutés avant lui, et leurs têtes gisaient à terre, séparées du tronc. Lui-même était encore vivant lorsque le bourreau le traîna vers le billot, le mutila, lui ouvrit le ventre et la poitrine, en arracha les entrailles et le cœur qu'il jeta au feu, abattit la tête et mit le reste du corps en quartiers. Thomas Cottam avait vingt-huit ans. 30 mai 1582.

SAINTE PÉTRONILLE[3], VIERGE

Ier siècle.

Benedictus qui locum suum incontaminatum servavit.
Béni soit celui qui a conservé son temple sans être souillé. *II Mach.* xv, 34.

Cette illustre vierge originaire de Galilée, était fille de saint Pierre, prince des Apôtres, et de sainte Perpétue, sa femme, qui, selon Clément d'Alexandrie, l'un des plus anciens Pères de l'Eglise[4], endura la mort pour Jésus-Christ avant son bienheureux mari. Etant née avant la vocation de saint Pierre, qui comme tous les Apôtres garda dès lors la continence, elle ne fut pas nommée Pétronille, nom dérivé de celui de Pierre, au temps de sa naissance, mais seulement à son baptême.

Ce grand Apôtre ayant traversé les mers et étant venu à Rome y établir son siége, elle y vint aussi, et elle y passa plusieurs années dans les exercices d'une vie très-chrétienne, coopérant, d'ailleurs, de tout son pouvoir, à la propagation de l'Evangile et à la conversion des dames et des filles romaines.

La lettre de saint Marcel, fils de Marc, préfet de Rome, qui se trouve dans les Actes de saint Nérée et de saint Achillée, martyrs, rapporte que Pétronille étant tombée en paralysie, son père qui, par son attouchement et sa parole, et même par son ombre, faisait beaucoup de miracles, ne voulut pas la guérir, parce qu'il savait que la maladie, qui purifiait son âme et exerçait sa patience, lui était plus avantageuse que la santé. Un chrétien, nommé Tite, lui en fit un reproche respectueux ; Pierre répondit qu'il était avantageux à sa fille d'être paralytique. Cependant, pour faire voir que ce

1. Voir au 6 juillet. — 2. Voir sa Vie ci-après, au 2 juin.
3. Perrine, Pierrette, Pernelle, Perrenelle, Perrone, Peyrone, Péronne, etc.
4. *Stromates*, ch. VII.

n'était pas par impuissance qu'il ne la guérissait pas, il lui commanda de se lever et de servir la compagnie : ce qu'elle fit ; et, aussitôt après, elle se remit au lit et fut malade comme auparavant. Mais, lorsque la maladie l'eut entièrement purifiée, Dieu lui rendit l'usage de ses membres et sa première santé, et lui donna même une beauté si régulière et si accomplie, qu'un patricien romain, nommé Flaccus, en fut épris. Il parla d'abord de sa passion à ses amis ; puis, comme elle s'enflammait de plus en plus, il vint lui-même trouver Pétronille, et lui découvrit le désir ardent qu'il avait de l'épouser. La Sainte, qui avait consacré depuis longtemps sa virginité à Jésus-Christ, n'avait garde de donner aucun consentement à sa proposition ; mais, pour se défaire adroitement de ses poursuites, elle ne lui témoigna point son aversion, mais lui demanda seulement trois jours pour délibérer sur une affaire si importante. Le patricien les lui accorda. Pendant cet intervalle, Pétronille répandit son cœur en la présence de Dieu, et versa une telle abondance de larmes, qu'elle obtint enfin de l'Epoux céleste de sortir de ce monde corrompu, où la pureté des vierges n'est jamais sans danger, et d'aller jouir de ses embrassements divins. Ainsi, le troisième jour, elle fit venir dans sa maison un saint prêtre, appelé Nicodème, qui lui administra le sacrement adorable de l'Eucharistie ; et, après qu'elle l'eut reçu, elle s'endormit paisiblement en Notre-Seigneur, sans nul autre effort que celui de son amour, laissant ainsi Flaccus frustré dans son attente. Ce fut le 31 mai, jour auquel l'Eglise romaine et plusieurs autres Eglises ont toujours célébré sa fête. — Sainte Pétronille avait une amie ou plutôt une servante, nommée Félicula, qui lui survécut et mourut martyre.

Le corps de cette sainte Vierge fut inhumé sur la voie Ardéatine, où il y avait autrefois un cimetière et une église de son nom [1] : le pape Grégoire III y établit une station. Le Pape Paul I[er], qui vivait vingt-six ans après Grégoire, trouva ce riche trésor et le transporta dans la basilique de Saint-Pierre, où il le fit déposer dans une tombe de marbre avec cette inscription : *Aureæ Petronillæ dulcissimæ Filiæ*, — à la très-douce vierge Aurée Pétronille. Les divers changements de cette basilique ont fait, depuis, fort souvent changer de place ce précieux trésor. Grégoire XIII le fit mettre près de l'autel du très-saint Crucifix de l'ancien temple ; mais, dans la nouvelle église, on a bâti une chapelle en l'honneur de sainte Pétronille, où les ossements de son corps ont été portés avec beaucoup de solennité, le 15 janvier de l'an 1606. Pour son chef, il a été enfermé dans un beau reliquaire qui se garde à la sacristie.

Les religieuses de la Villette, auprès de Paris, possédaient une partie de ces saintes dépouilles : voilà pourquoi on les appelait *de Sainte-Perrine*. Les religieuses de La Barre, auprès de Château-Thierry, possédaient aussi un morceau considérable de son chef, qui leur fut donné par la reine Jeanne, femme de Philippe le Bel, roi de France. Peut-être y a-t-il eu deux saintes Pétronille, dont l'une est demeurée à Rome, et l'autre a été apportée en France : il est difficile de le décider.

Les attributs donnés par l'art populaire à sainte Pétronille, sont : le *balai*, parce qu'elle s'occupait des soins du ménage, quand sa santé le lui permettait. — On la représente encore recevant la communion des mains de saint Pierre. — On invoque sainte Pétronille contre les fièvres, parce qu'elle en fut constamment malade, et lorsqu'on doit se mettre en voyage dans les montagnes, à cause des *pierres* qui peuvent faire broncher dans le chemin et des *rochers* dont on peut être écrasé.

1. Les ruines de cette église viennent d'être découvertes (1874) par M. de Rossi, dans le cimetière de Domitille.

Tous les martyrologes parlent de sainte Pétronille avec honneur, et quelques-uns lui donnent la qualité de *fille* de saint Pierre. Le P. Giry, dont nous avons conservé le récit, prend cette expression dans le sens ordinaire. Mais plusieurs auteurs ne voient dans sainte Pétronille que la *fille spirituelle* de saint Pierre. C'est l'opinion du savant M. de Rossi : « J'ai trouvé », dit-il, « le nom païen *(Gentilitium)* de cette vierge; elle s'appelait *Aurelia*, et le surnom de *Petronilla* était probablement dérivé de *Petro*, aïeul des *Flavius Auguste* et des *Domitille*.

Le P. Giry complété avec les Bollandistes, le P. Cahier *(Caractéristiques des Saints)*, et M. de Rossi *(Bulletin d'archéologie chrétienne*, 1874.)

SAINT CANT ET SAINT CANTIEN, FRÈRES,

Ste CANTIANILLA, LEUR SŒUR, ET S. PROTUS, LEUR PRÉCEPTEUR,

MARTYRS

290. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien.

« Les bienheureux martyrs du Christ Cant, Cantien et Cantianilla, de la race des Anicius, et parents de l'empereur Carin, de bonne mémoire, naquirent à Rome dans la quatorzième région, et y furent élevés. Ils eurent pour gouverneur Protus, qui les instruisit pleinement dans la foi catholique. En ce temps-là, Dioclétien régnait à Rome, Maximien en Illyrie, et Carin dans les Gaules, où il avait de grands égards pour les chrétiens : mais peu de temps après il mourut (285). Après sa mort, les exécrables empereurs Dioclétien et Maximien firent publier dans toutes les provinces de l'empire des édits qui enjoignaient de punir de diverses peines les chrétiens qui refuseraient de sacrifier. Lorsque les bienheureux Cant, Cantien et Cantianilla eurent connaissance de ces édits, comme ils habitaient la ville de Rome, après avoir pris conseil du bienheureux Protus, ils vendirent et distribuèrent aux pauvres tous leurs biens et les maisons qu'ils possédaient dans l'enceinte des murs, afin de se soustraire à une injuste sentence. Quant aux esclaves de l'un et de l'autre sexe qu'ils avaient au nombre d'environ soixante-dix, ils leur donnèrent la liberté, après les avoir fait baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ils résolurent ensuite de parcourir les biens ruraux qu'ils possédaient aux environs de Rome, sous prétexte de les visiter ; et profitant de cette occasion qui s'offrait à eux, ils sortirent de la ville et dirigèrent leurs pas vers Aquilée, par amour pour l'illustre martyr Chrysogone : ils avaient aussi des biens considérables dans le territoire de cette ville. Mais, comme la lumière ne saurait se cacher dans les ténèbres, il était nécessaire que le Seigneur les couronnât pour la gloire de son nom.

« Lors donc que les saints martyrs Cant, Cantien et Cantianilla furent entrés, avec leur gouverneur Protus, dans la ville d'Aquilée, ils s'aperçurent incontinent que la persécution y sévissait avec encore plus de fureur qu'à Rome. Il y avait, en effet, dans les prisons un si grand nombre de martyrs et de confesseurs enchaînés pour le nom du Christ, qu'on ne

pouvait plus les compter. Nos saints Martyrs, après leur arrivée en cette ville, se présentèrent, au milieu de la nuit, à cette prison, et demandèrent aux chrétiens qui y étaient détenus s'ils avaient au milieu d'eux le très-saint martyr du Christ, Chrysogone. Les saints martyrs de la prison leur répondirent : « Voilà trente-six jours que Chrysogone a reçu la palme du martyre par la décapitation, sur l'ordre de princes iniques. Il a été mis à mort non loin de cette ville, en un lieu appelé « aux Eaux de Grade », et il a été inhumé par le très-saint prêtre Zoïle ». Les martyrs Cant, Cantien, Protus et Cantianilla pleurèrent de joie avec ceux qui étaient en prison : puis, au moyen de quelque argent qu'ils donnèrent aux gardiens, ils purent passer la nuit avec les confesseurs. Le matin étant venu, ils quittèrent la prison et se mirent à annoncer Notre-Seigneur Jésus-Christ, au nom duquel ils opéraient beaucoup de miracles, illuminant les aveugles, purifiant les lépreux, chassant les démons, et, par l'imposition des mains, guérissant ceux que leurs infirmités retenaient sur leur grabat.

« En ce même temps et dans cette même ville d'Aquilée, le très-impie Dulcidius partageait la charge de président avec son collègue Sisinnius. Les juges iniques, apprenant que les saints de Dieu, Cant, Cantien, Protus et Cantianilla étaient venus de Rome en cette ville, ordonnèrent aux appariteurs de se saisir de leurs personnes, pour leur faire offrir de l'encens aux dieux. Les bienheureux Martyrs, levant les yeux au ciel, répondirent : « Nous ne sacrifions point aux démons, car il est écrit : « Tous les dieux des gentils sont des démons ; mais c'est le Seigneur qui a fait les cieux » ; et encore : « Qu'ils leur deviennent semblables, ceux qui les fabriquent et tous ceux qui se confient en eux ». Allez donc dire à votre inique président que nous voulons mourir pour le nom du Christ plutôt que de nous éloigner de ses commandements ; car depuis le berceau nous confessons le Seigneur Jésus-Christ ». Les satellites retournèrent vers le président et lui rendirent compte de ce qui s'était passé. Alors le président Dulcidius et son collègue Sisinnius, piqués de ce refus, écrivirent en ces termes aux empereurs Dioclétien et Maximien : « Très-pieux empereurs, venez au secours des lois romaines, pour lesquelles votre bras victorieux sait faire ployer les têtes superbes des ennemis ; prêtez votre assistance aux dieux tout-puissants, qui ne reçoivent que du mépris de la part des chrétiens. On vient de voir arriver de la ville de Rome trois frères germains, qu'on sait être membres de la famille de l'empereur Carin, accompagnés de leur gouverneur Protus. Ils se sont concertés pour résister à nos ordres et pour prêcher le Christ, celui-là même que les Juifs crucifièrent sous Ponce-Pilate, président de la Judée, et en son nom ils font beaucoup de merveilles surprenantes. C'est à vous de voir ce que vous avez à ordonner ». Les exécrables Dioclétien et Maximien, saisis de fureur, rendirent cette sentence, que, s'ils refusaient de sacrifier, ils devaient être mis à mort.

« Lorsque la sentence fut connue des bienheureux martyrs Cant, Cantien et Cantianilla, ils prirent un char et sortirent de la ville avec leur gouverneur Protus, afin de se rendre en toute hâte au tombeau du saint martyr Chrysogone, se souvenant de cette divine parole : « Venez, bénis de mon Père, recevez le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde ». Or, dans la nuit précédente, le Seigneur avait daigné visiter les bienheureux Martyrs, et leur avait dit : « Paix à vous. Hâtez-vous de vous rendre auprès de mon bien-aimé Chrysogone ; car c'est là que j'ai préparé vos couronnes, c'est là que vous devez être couronnés, pour aller ensuite vous réjouir sans fin dans mon royaume avec Chrysogone. Ne vous

affligez point, car il est écrit : Si on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre ; et qui vous persécute, me persécute moi-même ». Le matin on annonça aux juges que les Saints de Dieu s'étaient enfuis. Le comte Sisinnius, pour exécuter les ordres des empereurs, se mit aussitôt à leur poursuite, accompagné d'appariteurs.

« Les bienheureux Martyrs continuaient précipitamment leur route sur leur char. Mais, à peu de distance de la ville, une des mules du char tomba subitement au lieu nommé « les Eaux de Grade », là même où saint Chrysogone avait souffert le martyre ; afin qu'ainsi s'accomplît ce que le prophète David avait dit par l'inspiration du Saint-Esprit : « Comme il est bon, comme il est agréable que des frères demeurent dans l'union ! » et encore : « Le Seigneur a fait un commandement, et il ne sera point transgressé ». Les saints Martyrs se trouvant donc au lieu où avait souffert le saint martyr Chrysogone, se mirent à genoux et adressèrent au ciel cette prière : « Seigneur Jésus-Christ, Dieu tout-puissant, envoyez votre saint ange à notre secours, pour la confusion de tous ceux qui adorent les idoles. Nous vous prions donc, Seigneur, de daigner nous rendre persévérants en cette sainte vocation, pour la gloire et la louange de votre nom, et pour raffermir les cœurs de ceux qui croient en vous ; afin que tous ceux qui honorent les idoles sachent qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous seul, qui avez les anges pour serviteurs ». Comme ils priaient ainsi, le comte Sisinnius survint avec ses appariteurs, qui se saisirent aussitôt des saints Martyrs.

« Sisinnius les exhorta à brûler de l'encens à l'honneur de Jupiter. Les bienheureux serviteurs de Dieu, remplis d'indignation, dirent que jamais ils ne sacrifieraient aux démons, mais seulement à Dieu, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qui y est contenu : car, ajoutèrent-ils, toutes les idoles et tous ceux qui les révèrent iront ensemble au feu éternel. L'impie Sisinnius, irrité de ce langage, dit à ses appariteurs que si ces hommes n'offraient de l'encens à Jupiter, ils n'avaient qu'à les décapiter. Les bienheureux martyrs Cant, Cantien et Cantianilla, avec leur précepteur Protus, ayant refusé d'obtempérer, on les conduisit plus loin. En se rendant au lieu du supplice, ils chantaient joyeusement des psaumes. Et après s'être mutuellement donné le baiser de paix, ils se mirent à genoux, présentèrent leur tête au glaive et reçurent ainsi des couronnes immortelles. Mais, ô prodige ! leur sang apparut aux spectateurs comme du lait ; on en voit encore les traces de nos jours, sur la pierre placée au lieu de leur martyre. En ce même temps, le vénérable prêtre Zonus recueillit les corps de ces bienheureux Martyrs, les embauma avec des aromates de prix et les déposa dans un tombeau de marbre près de celui de saint Chrysogone.

« Les bienheureux martyrs Cant, Cantien et Cantianilla, avec leur précepteur Protus, subirent le martyre la veille des calendes de juin, au douzième milliaire de la ville d'Aquilée, au-delà de la rivière Hysonce, au lieu nommé les Eaux de Grade ».

CULTE ET RELIQUES.

Les corps des quatre Martyrs demeurèrent près de sept cents ans à Aquilée. Mais le roi Robert, un des plus pieux monarques qui aient régné en France, ayant fait bâtir, à Etampes, une église en l'honneur de Notre-Dame, il demanda avec instance les précieux ossements de saint Cant, saint Cantien et sainte Cantianilla ; et, les ayant obtenus, il en fit un don à cette nouvelle église. Nous n'avons pas l'histoire de cette ancienne translation ; mais nous avons un acte, du 12 avril de l'an 1621, par lequel il paraît que ces mêmes ossements furent changés de boîte, et remis ensuite dans leur châsse, que l'on avait enrichie de plusieurs nouveaux ouvrages d'orfèvrerie, par Henri Clausse,

alors coadjuteur, et depuis évêque de Châlons. On fait tous les ans deux processions en leur honneur : l'une en ce jour, 31 mai, et l'autre le mardi de Pâques ; tout le clergé, la justice et le peuple y assistent en grande cérémonie.

Le pape Urbain VIII a ouvert les trésors de l'Eglise pour ceux qui visiteraient leurs reliques à Etampes, aux jours qui sont consacrés à leur mémoire, et leur a accordé de grandes indulgences. Un poëte du XVIIe siècle a fait ces vers au sujet de leur martyre :

Vaillants soldats de Jésus-Christ,
Vous avez gagné la victoire,
Enfin, votre nom est écrit
Dans les registres de la gloire ;
Pour vous, il n'est plus de combats :
Les tyrans sont défaits, leur orgueil est à bas.

Ces formidables majestés,
Ces étonnants foudres de guerre,
Ces rois qu'on a tant redoutés,
Ne paraissent plus sur la terre.
L'éclat de leur pourpre est passé,
Et leur sceptre fragile en tombant s'est cassé.

Le fer, le feu, ni les carreaux
N'attaquent plus votre innocence,
Contre vous la main des bourreaux
Est inutile et sans puissance ;
Vous êtes vainqueurs de la mort :
L'orage est abattu, votre nef est au port.

Grands Saints, dans ce charmant bonheur
Où vous a conduits le martyre,
Jetez un regard de faveur
Sur ceux qui goûtent votre empire ;
Soyez ici-bas nos tuteurs,
Et soyez dans le ciel nos puissants protecteurs.

En 1793, les révolutionnaires s'emparèrent de la châsse où reposaient les « corps saints » ; mais on sauva une partie de ces précieuses reliques, qui sont toujours l'objet de la plus grande dévotion. Il y a toujours un concours immense aux processions des « corps saints ». Aucune mère dans le pays ne priverait son enfant de cette bénédiction, car c'est surtout à l'égard des petits enfants que les saints protecteurs d'Etampes ont fait éclater leur puissance auprès de Dieu. (Renseignements dus à l'obligeance de M. Bonvoisin, curé d'Etampes.)

L'histoire de la passion de ces bienheureux Martyrs est attribuée à saint Ambroise, évêque de Milan ; il y a, de plus, dans ses sermons, un discours en leur honneur, que l'on croit être de saint Maxime, évêque de Turin. Bède, Usuard, Adon, Baronius et du Saussay en parlent aussi dans leurs martyrologes. Jean Chauvin en a donné la Vie en un livre particulier, avec tout ce que ces auteurs en ont écrit ; et Pierre Le Gendre en a fait un poëme héroïque en latin, intitulé : *Cantias*. — La traduction que nous avons donnée ici est celle des Bénédictins.

SAINTE ANGÈLE DE MÉRICI, VIERGE,

FONDATRICE DES URSULINES

1474-1540. — Papes : Sixte IV ; Paul III. — Empereurs d'Allemagne : Frédéric III ; Charles V.

> Ce que la compagnie de Jésus fut pour les hommes, celle de sainte Ursule le fut pour les femmes. C'est à ces deux compagnies, en effet, que l'Europe — et la France en particulier — doivent en grande partie le bonheur d'avoir conservé la vraie doctrine.
>
> M. Ch. de Sainte-Foi, *Vies des premières Ursulines de France.*

Angèle naquit le 21 mars, vers l'an 1474, à Desenzano, petite ville d'Italie, sur la rive occidentale du lac de Garda, diocèse de Vérone, à six ou sept lieues de Brescia. Son père s'appelait Jean Mérici, sa mère était de la famille des Biancosi de Salo ; on doute qu'ils fussent nobles par la naissance, mais ils l'étaient certainement par leurs vertus. Le ciel ne tarda pas à bénir un mariage que la religion plutôt que l'intérêt semblait avoir formé. Il leur donna successivement cinq enfants, entre autres, deux filles, dont la plus jeune reçut au baptême le nom d'Angèle : elle devait, en effet, mener une vie tout angélique. Elle pratiqua la piété dès qu'elle fut en état

de la connaître. Douée d'une beauté peu commune, elle dédaignait tout ce qui pouvait relever ses grâces innocentes ; elle fit plus encore : comme on vantait ses cheveux blonds, d'une longueur et d'une finesse admirables, elle les lava plusieurs fois avec de l'eau mêlée de suie pour en ternir l'éclat. Insensible aux amusements frivoles, elle n'avait de goût que pour les exercices et les cérémonies de la religion. Tous les soirs avant le coucher, ses pieux parents faisaient en commun une lecture, tantôt sur le mystère du jour, tantôt sur la vie des Saints ou des Pères du désert : c'était un prodige de voir alors l'attention d'Angèle, elle était comme en extase, et n'en sortait que pour exprimer ses tendres sentiments envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enviant le sort des solitaires qui avaient tout quitté pour ce divin Maître, elle imagina de former dans sa chambre une espèce de solitude ; elle en fit la proposition à sa sœur, qui l'accepta. Elles se retiraient tous les jours dans leur petit oratoire, et là, prosternées devant un autel, elles chantaient, elles récitaient leurs prières avec une effusion de cœur admirable. Ce qui est plus surprenant encore dans un âge aussi tendre, c'est qu'Angèle, à tous ces actes extérieurs de piété, ajoutait déjà en secret les austérités de la pénitence, couchant par terre ou sur une simple planche, se privant de tous les repas qu'elle pouvait soustraire à la connaissance de ses parents. Son embarras était de tromper la vigilance de sa sœur qui couchait dans la même chambre ; mais tandis que celle-ci dormait d'un profond sommeil, Angèle glissait adroitement de son lit et, par ce pieux artifice, elle passait en oraison la plus grande partie de la nuit. Non contente de consacrer à Dieu sa virginité, elle voulut porter sa sœur à faire le même sacrifice, si agréable à l'époux céleste dans des cœurs si tendres : « Nous sommes les enfants des saints », lui dit-elle, « et vous avez comme moi, entendu dire que nous n'avons d'autre patrie que le ciel ; nous devons donc tourner toutes nos affections vers celui qui y habite. Il est vrai que dans le parti que j'ai pris et que je vous propose, il faut souffrir et mourir entièrement à soi-même ; mais aussi, c'est par l'abnégation et par les souffrances que nous arriverons à la bienheureuse éternité. C'est par là que Jésus-Christ, notre modèle, est entré dans le royaume de sa gloire ; c'est après bien des tribulations que Marie, sa sainte Mère, y a été proclamée Reine des anges et des hommes. Eh ! que de tourments et d'épreuves, que de disgrâces et de privations n'ont point endurées les solitaires et les vierges martyres, pour mériter la couronne de l'immortalité ! C'est à toutes ces considérations que je dois le sacrifice que j'ai fait au Seigneur. Pourriez-vous vous-même n'en être point touchée ? Auriez-vous moins de courage que votre sœur cadette ? Ah ! je vois enfin que vous vous rendez à la grâce qui vous appelle ; bénissons-en le Dieu des miséricordes, et montrons-nous constamment ses chastes et fidèles épouses ».

Angèle n'avait guère plus de dix ans, lorsqu'elle eut la douleur de perdre son père, et, peu de temps après, sa mère. Son jeune cœur fut d'abord comme brisé de cette cruelle séparation ; mais bientôt se résignant à la volonté de Dieu : « O mon Dieu », s'écria-t-elle, « pardonnez à la douleur, pardonnez à mon âge les égarements de mon esprit ; sans doute que ces deux justes étaient mûrs pour le ciel : peut-être, hélas ! les ai-je trop aimés, et vous ne me les ôtez aujourd'hui que pour m'apprendre à m'attacher à vous seul ». La Providence veilla sur ces deux orphelines : un oncle riche et pieux, nommé Biancosi, les emmena dans sa maison. Une bien rude épreuve y attendait notre Sainte : sa sœur mourut subitement sans avoir reçu les Sacrements de l'Eglise. Angèle eût bien voulu connaître le

sort éternel de cette âme si chère ; ce désir inquiet occupait ses pensées la nuit et le jour ; elle se persuada qu'à force de prières elle obtiendrait du ciel là-dessus quelque assurance. Quinze jours après, il vint dans l'esprit à Biancosi d'envoyer sa nièce à la campagne, autant pour dissiper sa mélancolie que pour veiller à ses moissonneurs. Angèle part à l'instant. En chemin, elle aperçoit une nuée lumineuse et extraordinaire ! elle s'arrête pour considérer ce phénomène ; quelle est sa joie d'y apercevoir sa sœur toute rayonnante de gloire, au milieu d'une multitude d'anges qui accompagnaient la Reine du ciel ; et il s'en échappa une voix qui dit : « Persévère comme tu as commencé, et tu jouiras avec nous du même bonheur ».

Agée de treize ans, avec une science et des vertus étrangères à cet âge, elle n'avait pu obtenir encore le bonheur de s'unir à l'Epoux de son âme dans la sainte communion. Ceci nous révèle une des plus grandes plaies de cette malheureuse époque, le manque de dévotion envers la sainte Eucharistie, même dans les contrées épargnées par l'hérésie. Angèle obtint enfin par ses instances de participer au banquet sacré : dès qu'elle eut goûté de ce pain de vie, elle résolut de s'en nourrir fréquemment, malgré les préjugés de son siècle. Pour être plus libre d'exécuter sa pieuse résolution, elle entra dans le Tiers Ordre de Saint-François : elle put dès lors, avec l'agrément de son directeur, communier tous les jours sans paraître singulière ; elle s'en rendait digne par un genre de vie qui n'avait pas encore eu d'exemple dans le Tiers Ordre. Ne voulant rien posséder en propre, elle vécut d'aumônes, malgré les représentations de son oncle ; on ne voyait dans sa chambre aucun meuble, même des plus nécessaires ; elle n'avait d'autre lit qu'une mauvaise chaise ou une simple natte ; une grosse pierre lui servait d'oreiller ; le seul adoucissement qu'elle se permît quelquefois, c'était de dormir sur un tas de sarments ; un cilice macérait sa chair délicate ; jamais elle ne buvait de vin, excepté les jours de Pâques ou de Noël, ou dans ses maladies, encore était-ce en très-petite quantité, par esprit de religion et par un ordre exprès des médecins. Sa nourriture ordinaire était du pain, de l'eau et quelques légumes ; mais en Carême, croyant ne faire jamais assez pour son Dieu, elle ne mangeait que les mardis, jeudis et samedis, et elle se bornait même ces jours-là à un peu de pain, avec trois noix ou trois châtaignes, ou autres fruits de cette espèce. Sa vie n'était donc qu'un jeûne continuel ; des auteurs assurent même qu'elle passait des semaines entières sans prendre d'autre aliment que la manne eucharistique.

Son oncle étant mort, Angèle, qui avait alors 22 ans, revint avec quelques compagnes à Desenzano, dans la maison paternelle ; elle espérait y être plus utile à son prochain. Depuis longtemps elle se disait que les désordres de la société venaient de ceux des familles ; que les familles dépendaient surtout de la mère, et qu'il y avait si peu de mères chrétiennes, parce que l'éducation des jeunes filles était mal faite. Elle remontait ainsi le cours du mal jusqu'à la source : c'est là qu'elle voulait le guérir ; elle demandait souvent à Dieu de l'éclairer sur ce pieux dessein. Un jour qu'elle était dans les champs avec ses compagnes, elle se retire un peu à l'écart, selon sa coutume, pour prier : aussitôt elle aperçoit dans la voûte céleste une échelle brillante, semblable à celle de Jacob ; un nombre infini de vierges chrétiennes y montaient deux à deux, la tête ornée des plus riches couronnes ; elles paraissaient soutenues par autant d'anges vêtus de blanc, et portant sur le front une pierre précieuse d'une beauté ravissante ; en même temps une voix lui dit : « Angèle, prenez courage : avant de mou-

rir, vous établirez dans Brescia une compagnie de vierges semblables à celles que vous venez de voir ». Angèle fit part de cette vision à ses compagnes. Paisible et résignée, elle attendit pendant vingt ans que Dieu lui fournît les moyens d'accomplir cet oracle ; mais elle commença, dès le lendemain, à Desenzano, de faire l'essai et comme un noviciat de tout ce qu'elle devait un jour exécuter dans Brescia. On la vit, elle et ses compagnes, rassembler en leur maison les petites filles de la ville et du voisinage, leur enseigner la doctrine chrétienne, visiter les pauvres et les malades, distribuant partout la plus grande partie des charités dont elles vivaient elles-mêmes, instruisant familièrement les grandes personnes qui venaient en foule à leurs conférences, et cherchant les pécheurs jusque dans leur travail. Angèle en convertit beaucoup par ces seuls mots : « *Dieu est ici !...* » Le démon, irrité de se voir arracher sa proie, lutta, mais en vain, avec toutes les puissances de l'enfer, contre son ennemie : un jour il imagina de lui apparaître dans sa cellule, sous la forme d'un ange de lumière, espérant, par ce piége adroit, la distraire dans ses prières, ou lui inspirer des sentiments de vaine gloire. L'humble Angèle pénétra bientôt ce dessein infernal, et continuant de lever les mains au ciel : « Retire-toi », s'écria-t-elle, « ne crois pas pouvoir ici m'en imposer ; je sais qui tu es et je ne sais aussi que trop que je suis devant Dieu. Tu n'es qu'un esprit de mensonge, tu usurpes ici une gloire que tu as perdue par ton orgueil ; c'est toi qui, par ta malice, te fais une gloire cruelle de tourmenter et de pervertir les chrétiens ; pour moi, je ne suis qu'une malheureuse pécheresse, qu'un vil instrument que la grâce de Jésus-Christ fait servir à sa gloire, et je ne mériterai jamais d'être visitée par les célestes intelligences ; encore une fois, retire-toi, monstre que j'abhorre, et retourne dans les abîmes annoncer ta défaite et le triomphe de mon Dieu ». A ces paroles, le fantôme disparut.

Le bruit de la sainteté d'Angèle se répandit jusque dans la ville de Brescia. Dieu s'en servit pour ses desseins. Un noble habitant de cette ville, Jérôme Patengoli, possédait dans les environs de Desenzano une terre où il venait passer la belle saison : il obtint d'Angèle qu'elle vînt l'y visiter une fois par semaine, pendant dix ans : c'était un trésor pour le gentilhomme et son épouse. En 1516, ayant perdu un de leurs enfants, ils écrivirent de Brescia à notre Sainte une lettre baignée de leurs larmes ; ils la conjuraient de venir les consoler. La charité l'amena donc où l'attendait la Providence. Les vertus d'Angèle édifièrent toute la ville de Brescia.

Les grands comme les petits croyaient voir en elle un ange descendu du ciel. Parmi les faveurs extraordinaires que Dieu lui accorda, il faut compter la science infuse et surnaturelle. Sans avoir jamais étudié ni fréquenté les gens de lettres, elle parlait et entendait parfaitement la langue latine ; elle traduisait en langue italienne les hymnes et les prières de l'Eglise, expliquait les passages de la Bible les plus difficiles, raisonnait même sur la théologie scolastique et morale avec une précision admirable. Le bruit de cette merveille s'étant répandu, on vit accourir de tous côtés à la cellule de l'humble Angèle des prédicateurs célèbres, de profonds théologiens, des savants de premier ordre. Thomas Gavardi, noble bressan, vint la consulter sur le moyen de se sanctifier dans le grand monde : « Indigne et ignorante que je suis », lui répondit-elle, « je n'ai que deux mots à vous dire, les voici : *Faites actuellement et pendant votre vie tout ce qu'à l'heure de la mort vous voudriez avoir fait* ». Ces paroles prononcées d'un ton énergique frappent tellement le gentilhomme, qu'il les écrit, les pratique

à l'instant, les lit tous les matins, et devient un grand serviteur de Dieu.

L'an 1522, elle résolut d'aller à Mantoue visiter le tombeau de la bienheureuse Ozanna, morte depuis dix-sept ans. Elle fit ce pèlerinage en compagnie de plusieurs femmes pieuses, et sous la conduite d'un marchand de Brescia fort vertueux, nommé Antoine de Romanis, avec qui elle s'était liée d'une sainte amitié, et qui lui avait offert un logement dans sa maison. En revenant de Mantoue elle passa par Solferino, où se trouvait le prince Louis de Gonzague, oncle du saint de ce nom, afin de lui demander la grâce d'un de ses parents, qui avait été condamné au bannissement et à la confiscation de tous ses biens. Le prince et sa femme, qui connaissaient déjà par la renommée son éminente sainteté, l'accueillirent avec honneur, et elle obtint tout ce qu'elle désirait.

Les grâces qu'elle avait rapportées de son pèlerinage de Mantoue lui inspirèrent la pensée d'aller visiter les Saints-Lieux en Palestine ; et comme un de ses cousins, Barthélemy Biancosi, nourrissait depuis longtemps le même désir, il lui manifesta un jour sa pensée à ce sujet. Angèle, que les difficultés du voyage avaient arrêtée jusque-là, fut transportée de joie à cette ouverture, et la regarda comme une occasion favorable que le ciel lui offrait pour seconder ses désirs. Ils se promirent donc mutuellement d'aller ensemble à Jérusalem. Mais Barthélemy était jeune encore, et peu capable de diriger un voyage aussi périlleux. Dieu leur procura donc un troisième compagnon, propre à régler toutes choses avec la prudence et les précautions requises pour une entreprise si difficile : ce fut l'hôte même d'Angèle, Antoine de Romanis, qui depuis longtemps aussi pensait à faire ce voyage. Ils partirent tous les trois ensemble, et s'embarquèrent à Venise, après avoir reçu la sainte communion. Arrivés à La Canée, capitale de l'île de Candie, un accident imprévu fut sur le point de rompre leur dessein. Angèle perdit tout à coup la vue. Ses deux compagnons de voyage lui conseillèrent de ne pas continuer son voyage :« De quoi vous inquiétez-vous ? » répondit-elle à ses amis ; « ne voyez-vous pas que cette cécité subite ne peut tourner qu'au bien de mon âme ? Un pareil accident fut autrefois un mystère dans le saint homme Tobie ; je pense que c'en est un également par rapport à moi... Il est vrai que je n'aurai pas la consolation de voir des yeux du corps les lieux sacrés que mon Sauveur a honorés de sa divine présence ; mais je l'adorerai, je le verrai des yeux de l'esprit, et mon infirmité même contribuera à m'inspirer plus de recueillement et de dévotion ». Elle ne fut pas plus tôt sur le rivage sacré, qu'on la vit se mettre à genoux et baiser amoureusement la terre.

Elle suivit avec tant de dévotion les traces que son Sauveur avait laissées en Palestine, qu'il fallut, pour ainsi dire, l'arracher de ces sanctuaires. Sur la montagne qui fut arrosée du sang divin, sang si précieux, si efficace, et néanmoins rendu si souvent inutile par la malice des hommes : « Ah ! » s'écria-t-elle, « si mes yeux me refusent en ce moment la lumière, ils ne pourront au moins me refuser des larmes. Que ne puis-je, ô Jésus ! fondre ici en pleurs, pour laver une terre, aujourd'hui si horriblement profanée, pour effacer des crimes que tout votre amour n'a pu encore arrêter, pour expier les ingratitudes dont je suis moi-même coupable envers le meilleur de tous les maîtres ! »

En revenant, la divine Providence permit qu'on fût obligé de s'arrêter, comme la première fois, au port de la Canée. Angèle proposa aux pèlerins de visiter une église où l'on révérait particulièrement une image miracu-

leuse de Jésus crucifié. A peine notre Bienheureuse fut-elle aux pieds du crucifix que, saisie tout à coup de l'esprit de Dieu, elle lui demanda pour la première fois la guérison de son infirmité, et l'obtint. Ses amis, frappés de ce miracle, rendirent grâces à Dieu de concert avec elle ; elle fut reconduite au vaisseau comme en triomphe. On se remit en mer pour Venise ; près d'arriver à l'embouchure du golfe on fut assailli d'une violente tempête : deux vaisseaux qui accompagnaient celui des pèlerins furent engloutis. Ce dernier se sauva miraculeusement, grâce aux prières de la Sainte. Le bruit de cette merveille se répand dans Venise : le patriarche, les sénateurs désirant conserver dans leur ville un si grand trésor, en flattant son attrait, proposent à notre Bienheureuse la direction des hôpitaux : humble et gracieuse dans ses refus, elle les remercie, part secrètement, et arrive à Brescia le 25 novembre 1524, jour mémorable pour l'Ordre de Sainte-Ursule, qui fut institué onze ans après, à pareil jour.

L'anné suivante était l'*Année sainte :* Angèle fait le pèlerinage de Rome pour le grand jubilé : elle parcourt pieusement les églises désignées par la bulle ; dans une de ces stations, elle rencontre un camérier du pape Clément VII, qui avait fait avec elle le voyage de Jérusalem ; c'était Paul de la Pouille : il la reconnaît et la présente à Sa Sainteté. Le Pape, instruit de ses miracles et de ses vertus, lui fait un accueil des plus bienveillants ; il lui accorde plusieurs audiences et veut même l'arrêter dans Rome pour la mettre à la tête d'une maison de filles hospitalières. Puis elle lui expose avec tant de candeur et d'humilité les raisons qui l'appellent à Brescia, qu'il lui permet enfin de prendre congé de lui ; mais les honneurs qu'elle fuit semblent la poursuivre. François Sforza, dernier duc de Milan, vient à Brescia visiter cette humble fille, et la supplie de l'adopter pour son fils spirituel et de prendre ses Etats sous sa protection. Ils en avaient besoin. Charles-Quint les couvrait déjà de ses troupes ; on désertait la ville de Brescia ; notre Sainte se retira à Crémone. Là, pour fléchir le ciel en faveur de sa patrie, elle macère son corps innocent, elle porte l'abstinence jusqu'à se contenter d'un seul repas depuis la fête de l'Ascension jusqu'à la Pentecôte ; elle y gagne une maladie que les médecins jugent mortelle. Pendant que tout le monde déplore déjà sa mort, elle conserve un visage tranquille : « Pourquoi me plaignez-vous ? » disait-elle. « Suis-je donc meilleure que Jésus-Christ, notre chef, qui a enduré pour nous les plus cruels supplices ?... Non, non, je ne crains pas de mourir !... Une chose me fait trembler bien davantage, c'est le jugement qui a effrayé les Jérôme, les Arsène, les Hilarion et les anges mêmes. Mais j'espère que mon Sauveur voudra bien avoir pitié de mon âme, de cette âme qu'il a créée à son image, de cette âme qu'il a rachetée de son sang, de cette âme enfin qui l'aime et l'aimera toujours, dût-il perpétuer mes douleurs et mon infirmité ». Cependant le mal empire ; Angèle semble n'avoir plus qu'un souffle de vie, elle tombe dans un assoupissement qu'on regarde comme une agonie ; mais, ô prodige ! au bout d'un quart d'heure elle se lève sur son séant et demande ses vêtements : « Je suis guérie », dit-elle avec larmes, « hélas, je n'ai vu que de loin le ciel auquel j'aspirais ; Dieu a jugé que je n'en étais pas digne ! » Aussitôt elle s'habille, prend son bâton de pèlerine et va au saint sépulcre du mont Varallo, dans le Novarrais, remercier Dieu de sa guérison.

De retour à Brescia, après le traité de Cambrai, en 1529, qui mettait fin à la guerre, elle assistait au saint sacrifice et, méditant sur ce grand mystère d'amour, elle fut publiquement ravie en extase. Son corps resta élevé

de terre pendant un temps considérable, et ce prodige fut aperçu d'un nombre infini de personnes. Elle eut souvent des ravissements semblables. Dieu fit aussi éclater sa sainteté par des grâces gratuites, comme le don de prophétie. Le docteur Tracagno, son neveu, vint la voir ; elle n'avait pas le moindre avis de son arrivée. Cependant, à peine était-il à la porte, qu'il lui entendit dire à sa compagne : « Voici mon neveu qui vient me voir ». Un jour qu'Angelo, chanoine de Brescia, son cousin, lui rendait aussi visite, elle lui fit le détail de la vie qu'il avait menée dans sa jeunesse et lui découvrit l'état présent de son âme.

Comme elle était toujours irrésolue sur ce qu'elle devait fonder pour la gloire de Dieu, elle vit la nuit, pendant son oraison, un esprit aux regards menaçants, prêt à la frapper avec un fouet : et quelle fut sa surprise de reconnaître Jésus-Christ lui-même en personne, qui lui fit de sévères reproches sur sa lenteur à fonder un Ordre que réclamait le bien de son Eglise. La Sainte lui demanda pardon de sa négligence et mit aussitôt la main à l'œuvre. Ayant dressé le plan de son institut, elle le communiqua aux compagnes de ses bonnes œuvres ; toutes s'engagèrent à suivre ses règles. Le 25 novembre 1535, jour de sainte Catherine, on vit cette troupe angélique sortir le matin de son oratoire, comme les Apôtres du cénacle, et poussée par le même esprit. Elles parcourent les prisons, les hôpitaux, recherchent et instruisent les pauvres, rompent généreusement leur pain avec eux, rassemblent, chacune en sa maison, une foule de jeunes filles pour les instruire plus encore par l'exemple que par la parole. Ce n'était d'abord qu'une simple association ; les compagnes d'Angèle n'étaient point tenues de quitter le toit paternel : relever l'étendard de la virginité si lâchement abandonné et trahi par Luther ; renoncer à tous les avantages du siècle au milieu même du siècle ; abdiquer sa volonté dans ce monde où chacun suit la sienne ; ramener la lumière et la pureté dans les familles envahies par les ténèbres et le libertinage, tel était le but d'Angèle et de ses saintes filles. Elles pénétraient avec leurs habits ordinaires dans des maisons qui eussent fermé leur porte, dans ces temps malheureux, aux livrées que portent dans les cloîtres les servantes de Jésus-Christ.

On avait fixé le jour pour délibérer sur le choix d'une supérieure : Angèle passa la nuit précédente en prière, et, dans une extase, sainte Ursule lui apparut dans tout l'éclat de la gloire céleste. Notre Sainte, ravie de cette faveur, passa de la joie à l'affliction lorsqu elle vit les suffrages se réunir sur une tête qu'elle jugeait indigne. Si elle accepta la charge de supérieure, elle refusa toujours le titre de fondatrice. Elle donna à ses compagnes le nom d'Ursulines, et les exhorta à monter sur le trône de leur patronne : « Si nous n'avons pas, comme sainte Ursule », disait-elle, « le bonheur de gagner le ciel par un glorieux martyre que j'ai désiré moi-même plus d'une fois, nous y arriverons au moins avec elle par l'imitation de ses vertus, par notre pureté virginale, par notre attachement à l'Eglise catholique, par notre fidélité à nos engagements. Souvenez-vous que vous y êtes tenues par un vœu spécial qui, tout simple qu'il est, ne vous consacre pas moins au Seigneur ». Ces paroles furent reçues par ces saintes filles comme si elles fussent venues du ciel. Elles ne faisaient rien sans consulter leur mère, et lui rendaient compte de leurs moindres actes, s'ouvraient à elle avec la plus naïve confiance : notre Sainte était au milieu d'elles comme un soleil qui les éclairait de sa lumière, comme un brasier d'amour qui les mettait tout en feu, comme le trône par lequel Dieu règne sur les âmes et d'où il répand sa doctrine ; on eût dit que Dieu avait mis

dans le cœur de son épouse la source d'une vie nouvelle qui devait de là couler dans les autres. Mais, comme Moïse, elle ne vit que de loin l'empire promis à son Ordre. Au commencement de janvier 1540, elle tomba malade et prédit sa mort prochaine. Cette fleur de la charité jeta, avant de se pencher sur le sein de l'Epoux, un dernier éclat, un dernier parfum que nous devons recueillir.

C'était alors l'usage dans l'Eglise de laver le corps des chrétiens avant la sépulture. Cette cérémonie, toute religieuse, répugnait à la modestie d'Angèle : elle imagina de se rendre à elle-même cet office pour épargner à son corps virginal la honte d'être découvert, même lorsqu'il ne serait plus le tabernacle de son âme sainte ; après avoir reçu les derniers Sacrements et donné de touchantes instructions à ses filles désolées, elle se mit à prononcer, les yeux et l'esprit tournés vers le ciel, des actes de foi, d'espérance et de charité : « Oui, mon Dieu, je vous aime », disait-elle du cœur plus encore que des lèvres; ah! que je voudrais bien vous aimer encore davantage! Esprits bienheureux, et vous, Vierge sainte, Mère du pur Amour, prêtez-moi vos cœurs : inspirez-moi vos sentiments pour aimer Jésus suivant ses délices... Jusques à quand, Seigneur, demeurerai-je ici séparée de votre aimable personne, qui me donnera des ailes pour voler vers le Bien-Aimé de mon âme? O divin Sauveur! brisez enfin la prison de ce corps terrestre, recevez entre vos mains cette âme qui languit sans vous et qui ne peut plus vivre hors de vous ». On fit rentrer ses filles pour réciter, auprès de son lit, les prières des agonisants ; le ciel voulut les consoler : elles aperçurent tout à coup un rayon de gloire, dont resplendit le visage de la Bienheureuse. Angèle n'ouvrit plus qu'une seule fois la bouche, et ce fut pour prononcer amoureusement le nom de son Jésus ; alors les anges emportèrent son âme. On était dans la nuit du 27 au 28 janvier 1540.

Angèle avait vécu soixante-cinq ou soixante-six ans. Elle était petite de taille, maigre, d'un teint blanc, d'un regard riant mais modeste, d'une conversation agréable mais toujours mesurée ; en sorte qu'elle plaisait jusque dans un âge avancé, et qu'elle inspirait également le respect et la dévotion.

Son portrait a été pris par deux célèbres peintres de Brescia, Moretto, élève de Raphaël, et Romanini. — On représente la Bienheureuse recevant la visite de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de sainte Ursule; apercevant l'échelle mystérieuse par laquelle ses filles spirituelles montent au ciel deux à deux. La fondation des Ursulines est quelquefois rappelée en allégorie, en plaçant un grand nombre de ses religieuses sous le manteau de sainte Ursule, cette grande éducatrice des vierges.

A Brescia, elle habita successivement près de Saint-Barnabé, près de l'église Sainte-Afre, et en dernier lieu sur la place du Dôme. La petite habitation sanctifiée par les dernières années de sa vie, et par sa mort bienheureuse, se conserve encore en grande vénération ; et tous les ans on y célèbre sa fête avec un grand concours de peuple.

Les chanoines de la cathédrale et ceux de Saint-Jean-de-Latran, qui desservaient l'église Sainte-Afre, se disputant ses saintes dépouilles comme un riche trésor, on dut les laisser exposées dans l'église souterraine de Sainte-Afre, et ce fut une permission de Dieu, qui voulait manifester la gloire de sa servante ; elle éclata surtout par deux prodiges. On n'aperçut dans le corps de la Sainte, après trente jours d'exposition, aucun signe de corruption ; tous ses membres étaient souples et flexibles ; son visage conservait ses traits naturels et brillait toujours de la même candeur, de la même sérénité. L'autre miracle ne fit pas moins d'impression : pendant

trois nuits, vers la moyenne région de l'air, une lumière extraordinaire fut vue de toute la ville, au-dessus de la chapelle où reposait le corps de la Sainte. Ce corps glorieux fut enterré dans cette même église de Sainte-Afre : on grava sur une table de marbre noir de pieuses inscriptions, interprètes de la vénération publique. Un jeune étranger, lisant ces louanges, s'avisa de dire tout bas à l'ecclésiastique qui l'accompagnait : « Voilà de pompeux éloges ; croyez-vous que tout cela soit véritable ? » A peine a-t-il laissé échapper ces paroles imprudentes, qu'un bruit effroyable sort du tombeau : ce jeune homme reçut, dit-on, deux coups très-sensibles ; un religieux qui récitait l'office dans l'église supérieure a entendu ; il descend et demande la cause de cette commotion : « Hélas ! c'est moi », lui répond le jeune homme, « c'est mon incrédulité ». Et, fondant en larmes, il se prosterne devant les saintes reliques et rend gloire à Dieu d'avoir été puni et éclairé de ses doutes.

La ville de Desenzano, sa patrie, lui rendit les premiers honneurs, en la choisissant pour son avocate et sa protectrice, et en plaçant son tableau à côté de celui des autres saints protecteurs dans l'église principale.

Le 4 juin 1514, le pape Paul III confirma le nouvel institut sous le titre de Compagnie de Sainte-Ursule. Sainte Angèle fut béatifiée par Pie VI et canonisée par Pie VII en 1807.

Sa Vie a été publiée en 1804 à Montpellier.

LES PREMIÈRES URSULINES DE FRANCE ET DU CANADA.

MADAME FRANÇOISE DE BERMOND, DITE DE JÉSUS-MARIE.

Sainte Angèle ne fit que jeter les premiers fondements de la Compagnie que Dieu l'avait chargée d'établir : c'est de là que vient la diversité qui existe dans les diverses branches d'Ursulines. Sainte Angèle n'assujétit ses filles à aucun vœu, tout en les engageant à se lier par celui de chasteté ; elle ne les obligea pas non plus à la vie commune et à la clôture ; elles demeuraient dans leurs familles pour l'édification du prochain, et se réunissaient seulement pour les exercices spirituels et les classes. C'est en France surtout que l'Ordre a pris la forme des communautés religieuses : il y fut introduit par la mère de Bermond qui l'établit d'abord comme simple association, à l'exemple de sainte Angèle, transforma les associations en communautés régulières, et finit par entrer dans un cloître.

Françoise de Bermond naquit à Avignon de Pierre de Bermond, receveur à la douane de Marseille, et de Perrette de Marsillon ; elle eut un frère qui mourut en odeur de sainteté à l'Oratoire, et sept sœurs dont trois devinrent, comme elle, Ursulines.

La mère de Mme Françoise de Bermond étant enceinte d'elle, songea qu'elle portait un soleil en son sein, et dès qu'elle l'eut mise au monde, elle la consacra au service de la sainte Vierge. La dévotion de la mère s'insinua si efficacement dans l'âme de sa fille, que celle-ci dès le berceau avait déjà un tendre amour pour Marie. De plus son père et sa mère lui inspirèrent une extrême horreur du péché, et du mensonge en particulier ; et ceux qui l'ont connue intimement ont estimé qu'elle n'avait jamais commis de fautes mortelles. Telle aussi devait être la véritable imitatrice de sainte Angèle, celle qui, comme elle, était destinée à lever une nouvelle troupe, pour garantir et conserver l'innocence.

A peine sut-elle parler, que, sa mère lui demandant un jour si elle voulait être la servante de la sainte Vierge, elle répondit oui sans hésiter. Peu après, il lui sembla en songe que la Mère de Dieu logeait près de la maison de son père ; et elle eut grand regret à son réveil, quand elle vit que la chose n'était pas véritable, se persuadant dans son esprit enfantin qu'elle l'aurait bien mieux servie sur la terre que dans le ciel.

Le naturel de cette enfant était si doux, que tous ceux qui la voyaient l'aimaient et en attendaient des merveilles avec le temps. Elle avait une grâce admirable en toutes ses actions. Sa mémoire était si heureuse, qu'elle n'oubliait rien de tout ce qu'elle jugeait être bon. Son esprit avait de la pointe et de la subtilité, quoiqu'à son dire il fût pesant et tardif. Elle ne se souvenait point d'avoir jamais discerné si elle avait une volonté propre, jusqu'à l'âge de trente-six ans, époque à laquelle elle sentit quelque peine à se conformer aux volontés d'autrui. Elle apprit en huit jours à écrire, encore ne lui montra-t-on qu'une fois.

La lecture journalière de la Vie des Saints entretenait la piété chez elle et lui fournissait mille saintes affections. Mais elle pensa tout perdre, pour avoir changé cette lecture en celle des livres profanes. Elle n'y chercha d'abord qu'un délassement pour son esprit; mais bientôt elle en fut charmée, et y donna son temps et son application. Elle y prit l'habitude de parler avec recherche dans les compagnies, où elle se faisait écouter comme un petit oracle. Elle composa et fit imprimer des vers, ce dont elle se repentit plus tard, comme ayant eu, disait-elle, la présomption de faire briller partout son esprit.

Dieu, qui destinait Mme de Bermond à introduire en France l'Ordre des Ursulines, dont la principale fonction est d'élever la jeunesse, permit par un secret dessein qu'elle connût par sa propre expérience le danger des lectures profanes et frivoles, afin qu'elle pût dans la suite prémunir contre ce genre de péril les jeunes personnes confiées à ses soins.

Lorsqu'elle fit sa première communion, elle fut saisie d'un tel tremblement qu'elle pensa en être renversée. Le changement qui se manifesta en elle à partir de ce moment montre bien de quelle importance est cette grande action, et quelle salutaire influence elle a sur tout le reste de la vie, quand elle est bien faite. En effet, à partir de ce jour, son affection pour le monde se refroidit, elle reprit goût aux livres de piété. Mais comme elle avait le cœur très-tendre et facile à émouvoir, elle versait quelquefois une grande abondance de larmes en les lisant; si bien qu'elle croyait souvent devoir interrompre cette lecture, pour épargner ses pleurs, disait-elle. Elle confia la chose à son confesseur; et celui-ci lui ayant fait promettre de n'en plus lire d'autres, elle fut fidèle à l'engagement qu'elle avait pris. Et comme Dieu ne se laisse jamais vaincre en générosité, mais rend au centuple ce qu'on lui donne, il répandit tant de douceurs en son âme, que pour en mieux jouir elle se retira des assemblées, même au temps du carnaval, se dispensant de descendre dans le salon de son père, où elle était demandée avec empressement. Elle n'eût même plus fait ni reçu de visites, si un de ses oncles, qui se fâchait quand il ne la voyait pas au bal, ne l'eût obligée de s'y trouver quelquefois. Elle était déjà si avancée dans l'oraison, qu'elle y demeura une fois quatorze heures de suite et sans ennui. Le divin amour prenant empire peu à peu dans ce noble cœur, lui inspira enfin la résolution de consacrer à Dieu sa virginité, malgré les oppositions du démon, lequel lui dépeignait la vie dévote comme une triste chimère qui la ferait mourir de chagrin. Elle fit donc vœu de chasteté à l'âge de quatorze ans, invoquant le secours de la Reine des vierges pour l'accomplir.

Cette abeille mystique ne savait en quelle ruche se retirer pour composer le miel de sa dévotion. Elle demanda un an durant à la sainte Vierge le lieu où son Fils voulait être servi d'elle. Au bout de l'an, une lumière intérieure lui montra qu'elle serait Ursuline. Elle ne savait ce que c'était, sinon qu'elle avait une fois entendu parler des Ursulines que saint Charles avait établies à Milan. Néanmoins elle fut assurée intérieurement qu'elle enseignerait la jeunesse de son sexe, en compagnie d'autres filles.

Dieu se servit d'une servante appelée Antoinette, et de la fille d'un marchand d'Avignon, nommée Sibile d'Olivier, pour amener Mme de Bermond à ses desseins. Ces deux dernières avaient pour directeur un religieux de la Compagnie de Jésus, le Père Romillon, également distingué par sa science et sa piété. Elles la décidèrent à se ranger sous sa conduite : et à peine fut-elle entre ses mains, qu'elle fit de rapides progrès dans la vertu. Le changement qui se manifesta en elle fit beaucoup de bruit dans la ville, parce qu'elle y avait respiré l'air du monde. Après que chacun en eut dit son mot, les personnes qui en avaient le plus raillé, et qui la pressaient de réveiller par son retour dans les compagnies la joie qu'elle leur avait ravie en se retirant, profitèrent les premières de son exemple, et s'associèrent avec elle. Elles se mirent dès lors à enseigner la doctrine chrétienne, partageant leur journée entre les exercices de piété et ceux de la charité.

Mme de Bermond, entrant un jour chez une dame, dans le dessein de gagner sa fille à la petite congrégation naissante, y rencontra un vieil ermite, qui, connaissant sa résolution, et ne pouvant se persuader qu'une personne si jeune et si belle persévérât dans la vie dévote, lui dit : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ». Mme de Bermond, comprenant bien ce que cela signifiait, en fut tellement touchée, qu'abrégeant sa visite, elle s'en alla dans la grande église d'Avignon,

où, se jetant à genoux au pied du crucifix, elle dit, baignée de larmes : « Hé quoi ! mon Sauveur Jésus, serait-il bien possible que votre bonté m'eût donné tant de désirs d'être entièrement à vous, et que je fusse à la fin du nombre des réprouvés ? » Et pendant qu'elle continuait ainsi les plaintes que le saint amour lui fournissait, chose admirable ! le crucifix détacha sa main, et, lui donnant sa bénédiction, lui dit : « Persévère, ma fille ; je bénirai ton Ordre ».

Après que Mme de Bermond eut gagné une vingtaine de compagnes, elle écrivit au pape Clément VIII une requête, afin d'obtenir pour elles la permission d'enseigner publiquement la doctrine chrétienne aux jeunes filles. Le Pape, approuvant un si bon dessein, leur accorda sa bénédiction apostolique, avec la permission qu'elles souhaitaient, et de plus une indulgence. Ce fut vers l'an 1594, qu'après avoir, avant toutes choses, appuyé son entreprise sur l'autorité du Saint-Siége, elle commença à instruire gratuitement à Avignon les filles, et même par occasion les femmes.

En 1596, elle réunit ses sœurs en communauté. Le Père Romillon leur chercha une maison à l'île de Venise. Il établit la sœur Françoise de Bermond supérieure de la première communauté ; et elle eut le même titre et le même emploi dans toutes les autres qu'elle établit. Mais elle s'y comporta si humblement, que dans les voyages qu'elle entreprit, même pour les fondations les plus éclatantes, elle voyagea toujours montée sur un âne, et tout le reste était à l'avenant.

Elle alla fonder une communauté semblable à Aix et à Marseille. Pendant qu'elle était dans cette dernière ville, elle fut appelée à Paris pour y gouverner une assemblée de filles, et leur communiquer les règles qu'elle avait déjà établies en Provence. Elle gouverna pendant deux ans, comme supérieure à Paris, les premières Ursulines qui s'y établirent ; et lorsque par les soins de Mme de Sainte-Beuve, elles embrassèrent la vie religieuse proprement dite, avec les trois vœux et la clôture, elle aurait bien voulu rester avec elles ; mais ses supérieures de Provence n'y voulant pas consentir, elle s'en retourna par obéissance, regrettant bien de ne pouvoir suivre son attrait, mais laissant après elle des filles formées par ses leçons et par ses exemples, et animées de son esprit.

Comme elle passait par Lyon, elle y fut arrêtée pour y établir une nouvelle communauté d'Ursulines. Ce fut la dernière qu'elle commença sans clôture. L'archevêque de Lyon, M. de Marguemont, ayant ensuite obtenu une bulle du Pape pour ériger cette maison en monastère, donna le voile et reçut à la profession religieuse la sœur de Bermond et trois autres encore, malgré les oppositions des Ursulines de Provence, qui firent tous leurs efforts pour rappeler auprès d'elles leur chère mère. Ainsi elle eut à Lyon le bonheur qu'elle n'avait pu obtenir à Paris, celui d'être complétement religieuse, comme elle l'avait toujours désiré ; et les fondations qu'elle entreprit depuis furent établies avec les trois vœux et la clôture. Elle changea son nom du siècle en ceux de Jésus-Marie, uniques objets de son amour. Avant sa profession, les sœurs avaient reçu pour les servir une fille qui annonçait d'heureuses dispositions ; mais la mère de Bermond, qui savait discerner les esprits, la rendit à ses parents, leur recommandant de bien veiller sur elle : et le soin qu'ils en eurent ne l'empêcha point de justifier bientôt les soupçons et les craintes de notre pieuse Ursuline.

Quelques mois après que la mère de Jésus-Marie eut fait ses vœux, l'évêque de Mâcon la demanda pour instituer en monastère une Congrégation d'Ursulines qui existait en cette ville. Avant qu'elle arrivât, il parut au dessus, au dedans et autour de la maison de ces filles, des feux jetant une clarté étincelante ; et, bien que ce fût le soir, la clarté était telle, qu'on pouvait aisément lire à sa faveur. Elle ne remporta rien d'entier sur elle de Mâcon à Lyon, le peuple lui ayant coupé jusqu'à son voile. Il n'y avait pas plus d'un an qu'elle était rentrée à Lyon, lorsqu'elle fut appelée à établir une nouvelle fondation à Saint-Bonet-le-Chastel en Forez. L'archevêque de Lyon eut beaucoup de peine à la laisser partir, et ne lui donna obédience que pour quatre mois. Elle y entra avec l'applaudissement du peuple, et se renferma dans la petite Congrégation de Sainte-Ursule, qu'elle changea en monastère. C'est là qu'elle donna ses derniers exemples de vertu.

Nonobstant les œuvres de charité, les voyages et les fondations de cette grande Ursuline, elle pouvait dire avec saint Paul : « Notre conversation est aux cieux », parce que son esprit était toujours élevé vers Dieu ; et il serait peut-être difficile de trouver une personne qui eût plus de contemplation parmi tant d'action, et tant d'action dans une contemplation aussi assidue.

Elle savait trouver douze heures pour prier Dieu les jours ordinaires, et quatorze les jours de fête. Sur la fin de sa vie, elle en prenait jusqu'à dix-sept ou dix-huit, s'étant déchargée de toute autre occupation, à cause de ses infirmités.

Au plus fort de l'hiver, et dans la nuit, elle était tellement embrasée dans ses prières, qu'elle était contrainte de porter les mains sur le pavé, pour modérer l'ardeur de sa flamme. D'autres fois elle se les laissait geler plutôt que de les disjoindre, disant que c'était une tentation de *l'Affron-*

teur (ainsi appelait-elle le diable) qui voulait lui faire quitter l'oraison. Sur la fin de sa vie, le démon prenait quelquefois la forme de la sœur qui était chargée de réveiller les autres; et lui disant les mêmes paroles, et du même ton qu'elle, il la faisait lever souvent dès minuit, afin qu'après elle s'endormît à l'oraison. Quand elle entendait lire la *Vie des Saints* au réfectoire, ou seulement le martyrologe, elle pleurait abondamment; et comme on lui représentait qu'au lieu de pleurer sur la mort des saints il fallait se réjouir de leur gloire : « C'est vrai », répondait-elle; « mais quand je fais réflexion sur mon exil, je n'ai pas plus de force que le bienheureux Père Ignace, qui pleurait en semblable occasion ». Elle composa des cantiques spirituels, pour charmer en quelque façon les ennuis de son exil et la violence de ses désirs vers la céleste patrie.

La mère de Jésus-Marie, en se levant le matin, se tournait, comme la fleur du tournesol, du côté de l'autel, où était le vrai Soleil de justice et de miséricorde; et, se prosternant en terre, elle priait le Père éternel d'honorer son fils au très-saint Sacrement, et de faire tomber sur elle tous les mépris qu'il prévoyait devoir arriver à ce divin Jésus, anéanti par amour. Dès qu'elle entrait dans l'église, son cœur volait vers le saint ciboire, de même qu'un petit oiseau retourne à son nid. Pendant le jour, en allant et venant, elle prenait toujours le chemin de l'église, pour avoir le moyen d'adorer son Jésus, au moins à la porte. D'ordinaire elle disait qu'elle n'eût pas voulu changer la douceur d'un quart d'heure d'oraison avec la jouissance de tous les plaisirs du monde durant mille ans. Quand elle sortait de l'église, elle offrait son cœur à Notre-Seigneur, afin qu'il le gardât avec lui dans le ciboire.

Elle eut toute sa vie une tendre dévotion pour la très-sainte Vierge : elle récitait tous les jours le chapelet, en compagnie de quelques sœurs, pour éviter l'extase; mais, malgré cette précaution, elle ne laissait pas d'y tomber quelquefois. Un jour, entre autres, elle dit avec transport à sa compagne : « Ah ! ma sœur, que c'est un grand plaisir de voir la sainte Vierge allaiter son petit Jésus ! on ne peut voir cela sans épanouissement de joie ». — « Ma mère », lui répondit cette fille, « ce que vous me dites me cause aussi de la joie, mais si je voyais ce que vous voyez, j'en aurais bien davantage encore ». La mère de Jésus-Marie, revenant alors de son extase, se tourna vers son oratoire, en disant : « O bon Jésus ! regardez ce que cette fille pense de moi; pardonnez-lui, et à moi pareillement ».

Elle demanda une fois à Notre-Dame en quoi elle pourrait lui être plus agréable, et une voix intérieure lui répondit : « Remercie Dieu de la grâce et de la gloire qu'il m'a données et à mon époux saint Joseph ». Ce fut là aussi dans la suite l'occupation principale de son esprit. Elle estimait au-dessus de tout la virginité, qui la mettait à la suite de cette Vierge des vierges. « Quand je devrais », disait-elle, « être damnée éternellement, et que j'aurais en attendant le choix d'un paradis sur la terre, je ne chercherais point d'autre manière de vie que celle que j'ai embrassée ». Cependant, vingt-cinq ans après ses vœux, le diable ne laissa pas de l'exciter au repentir d'avoir quitté le monde et les plaisirs qu'elle y pouvait goûter. Comme elle était importunée de diverses pensées de cette sorte, la sainte Vierge lui présenta en songe une coupe pleine d'un breuvage délicieux dont elle but; elle se réveilla dégoûtée de tous les plaisirs terrestres, et délivrée de sa tentation. Elle avait recours à la sainte Vierge dans ses doutes et ses difficultés, et à peine avait-elle ouvert la bouche pour la prier qu'elle était exaucée.

Elle vivait dans un commerce très-intime avec son ange gardien. Si elle craignait la perte de quelque lettre importante, elle la lui recommandait, et elle recevait peu après la réponse. Sa faiblesse, jointe à sa continuelle contemplation, la faisait broncher presque à chaque pas. Elle invoquait son ange; « et sans lui », disait-elle, « je serais morte en mille accidents ». A quelque heure de la nuit qu'elle voulût se lever, son ange l'éveillait ponctuellement, en frappant sur sa table. Lorsqu'elle désirait parler à quelque personne absente qu'elle ne pouvait faire avertir, elle priait son bon ange de lui donner la pensée de venir la voir, et il n'y manquait jamais. Cela arriva plusieurs fois à son directeur, qui, se sentant pressé intérieurement, allait au monastère sans aucun dessein arrêté. Et dès que la mère l'apercevait : « Dieu soit loué », disait-elle, « je vous avais envoyé un ange pour vous faire venir ». Elle saluait aussi son ange à chaque porte par où elle passait, et se retirait un peu, comme pour lui donner le pas sur elle.

Le zèle du salut des infidèles, qui s'était allumé sitôt dans le cœur de cette chère mère, faillit le consumer dans la suite. Comme on parle volontiers de ce qu'on aime et de ce qu'on désire, elle n'avait point de plus agréable entretien avec les sœurs, pendant qu'elle était à Paris, que de faire des projets de voyage dans les pays barbares, pour y catéchiser les femmes et les filles. Ce furent peut-être là les premières étincelles de ce zèle qui, plus tard, porta jusqu'au Canada plusieurs religieuses de cette même maison. Ce fut elle qui convertit Mlle de Rocheblave, laquelle avait un esprit très-distingué, mais fortement attaché à l'hérésie.

Ce qu'il y avait de plus admirable en cette sainte femme, c'était l'humilité avec laquelle elle cachait les dons de Dieu, et ce qu'elle faisait pour lui. Elle avait pour cela tant d'adresse, que rien ne la distinguait à l'extérieur des autres religieuses. Quelquefois, lorsqu'elle revenait d'une extase, et qu'elle voyait une sœur auprès d'elle, elle lui disait : « Mon Dieu ! ma sœur, vous êtes trop patiente ; vous deviez vous en aller pendant mon sommeil, ou bien me réveiller ». Elle était insensible aux louanges, et les mépris la rendaient joyeuse. Une femme mal élevée vint au couvent faire grand bruit, et dire mille injures contre la supérieure, parce qu'on n'avait pu recevoir sa fille parmi les externes. En ces occasions et autres semblables, elle embrassait ses sœurs avec tendresse, en disant : « Courage ! c'est un bonheur que nous soyons ainsi traitées ; connaissons par là que nous sommes servantes de Jésus-Christ ». Elle avait souffert bien d'autres mépris à Lyon : car, lorsqu'elle sortait avec ses compagnes pour aller à l'église, le peuple se moquait d'elles. Les uns les prenaient pour des veuves, les autres, pour des filles repenties, quelques-uns même, pour des filles vivant mal. Une femme lui dit un jour avec emportement qu'elle avait bien fait de venir à Lyon pour se remettre en bon chemin : « Car nous savons », ajouta-t-elle, « quelle vie vous avez menée à Avignon, où votre mari a été pendu ». — « Il est vrai », repartit la mère en riant, « que mon Epoux a été pendu sur la croix ». Elle reçut cette femme avec tant de bonté, qu'elle la rendit confuse. En toutes choses, grandes et petites, elle avait égard à l'humilité. Ainsi une sœur qui savait mieux écrire qu'elle, s'offrant d'écrire en son nom à une personne de qualité, elle n'y voulut pas consentir, disant qu'elle s'attirerait par là des louanges qui ne lui étaient pas dues, et qu'il était juste que cette personne vît qu'elle ne savait rien faire de bien. Elle traitait avec ses religieuses plutôt en égale qu'en supérieure ; mais elle savait, quand il le fallait, prendre un maintien grave ou sévère qui les faisait trembler. Comme elle excellait en humilité, elle la désirait en ses filles, et surtout dans les supérieures. Une de ces dernières s'excusait à elle d'accepter cette charge, disant qu'elle n'était pas capable de commander aux autres. La mère de Jésus-Marie lui répondit d'un ton sévère : « Aussi je n'entends pas que vous leur commandiez ; mais vous les prierez, et elles seront si obéissantes, que vos prières leur tiendront lieu de commandement ».

Après que cette digne mère eut demeuré quatre mois avec les Ursulines de Saint-Bonet, on la demanda à Grenoble. L'archevêque de Lyon lui ayant écrit à ce sujet, elle le supplia de la laisser à Saint-Bonet, parce que le monastère était pauvre, qu'elle y était méprisée, et qu'elle y avait du temps pour vaquer à l'oraison. Le prélat ne voulut pas la contraindre ; elle continua de répandre dans cet humble couvent l'esprit dont elle était pénétrée, et le parfum de ses vertus. Aussi elle s'y trouvait si heureuse, qu'elle disait ordinairement que Paris lui était un enfer, Lyon un purgatoire, et Saint-Bonet un paradis. A la vérité, si les Saints font ici-bas leur paradis par les souffrances, elle en eut en cette ville plus qu'ailleurs, et c'est pour cela qu'elle s'y plaisait tant. Le renvoi d'une fille de qualité lui en causa beaucoup ; car tous les habitants en furent irrités, et pendant un an il sembla que le couvent en dût périr. Un jour que tout y manquait à la fois, un mulet chargé de farine se présenta à la porte sans conducteur. Les religieuses prirent sa charge, puis il s'en alla. La supérieure ordonna des prières pour ses persécuteurs et ceux de ses filles, et elle fut la première à se macérer pour eux. Ce fut en ce lieu qu'elle mena durant six ans une vie plus angélique qu'humaine, cachée dans le secret de la face de Dieu, et accablée de persécutions, qui firent resplendir davantage encore sa sainteté.

Six mois avant sa mort, Dieu l'éprouva par de grandes aridités intérieures. Elle fut enfin attaquée d'une apoplexie qui ne dura que deux jours, et lui laissa la liberté de recevoir les Sacrements : après quoi elle mourut, le 19 de février 1628, âgée de cinquante-six ans. Son directeur était alors absent ; de sorte qu'il était difficile qu'une religieuse mourût avec moins d'éclat. Elle obtint de cette manière ce qu'elle avait demandé à Dieu il y avait longtemps, à savoir, de mourir dans le plus petit monastère de l'Ordre, et dans l'abandon, pour honorer le délaissement de Jésus à sa mort.

La mère de Jésus-Marie était, comme tous les Saints, terrible aux démons, et un objet d'horreur et de haine pour eux. Se trouvant une fois en un lieu où était une possédée, le démon voulut se jeter sur elle, et lui cria d'une voix épouvantable : « Retire-toi de moi, tu me brûles ». Mais elle, armée de la force de Dieu, et ne craignant point les menaces du démon, s'approcha plus près de la possédée, et lui cracha au visage, par mépris pour celui au pouvoir de qui elle était. Le démon, furieux, lui dit : « Je dresserai tous mes efforts et toutes mes ruses contre toi, et contre tes filles, plus que contre tous les autres Ordres religieux ». — « Pourquoi, misérable ? » demanda la mère de Jésus-Marie. — « Ah ! » répondit le démon, « parce que les instructions que tu donnes à ces petites filles sont cause que je ne puis presque rien sur elles ; c'est pourquoi j'emploierai

tout ce que la haine et la rage me pourront fournir, pour empêcher les jeunes filles d'entrer dans ton Ordre ». Le démon n'a pas manqué d'exécuter ses menaces, comme le savent ceux qui se sont occupés des possédées de Loudun.

MADAME DE SAINTE-BEUVE, FONDATRICE DES URSULINES DE PARIS.

Mme de Sainte-Beuve eut pour père Jean Lhuillier, seigneur de Boulencourt, etc., président à la chambre des comptes de Paris, et pour mère Renée de Nicolaï, alliés tous les deux à plusieurs illustres familles du royaume. Elle eut neuf frères et huit sœurs, son père et sa mère ayant été mariés plusieurs fois chacun. Cette multitude d'enfants n'empêcha point qu'ils ne fussent tous pourvus dans le monde selon leur naissance. Elle naquit en 1562 et apprit de sa mère, femme de haute vertu, à fuir les vices ordinaires de la jeunesse, et principalement le mensonge.

Sa beauté, sa douceur, son bon naturel, lui attirèrent de nombreux partis. Ses parents choisirent Claude Leroux, sieur de Sainte-Beuve, conseiller au parlement de Paris. Elle avait dix-neuf ans lorsqu'elle l'épousa ; et ils vivaient si parfaitement unis ensemble, qu'il semblait que rien ne manquât à leur bonheur. Mais il y a des âmes qui ont le glorieux privilége d'exciter en quelque sorte la jalousie de Dieu, et qu'il ne laisse jamais en repos jusqu'à ce qu'elles se soient entièrement données à lui. Mme de Sainte-Beuve était une de ces âmes : Dieu la voulait entièrement, sans aucun partage : et c'est pour cela qu'il lui enleva par la mort son mari, après trois années seulement de mariage. Ce coup fut très-sensible pour elle ; mais sa foi lui en fit bientôt saisir le but. Elle eut assez de courage et de fidélité pour persévérer dans la résolution généreuse qu'elle avait prise de ne point se remarier, et de n'avoir plus jamais d'amour que pour Celui qu'on ne court point risque de perdre.

Mme de Sainte-Beuve n'avait pas plus de vingt-deux ans quand elle demeura veuve, sans avoir eu d'enfants de son mari. Ce fut une chose admirable de voir une veuve de son âge, de sa qualité, riche et belle comme elle était, se conduire dans son veuvage, où elle persévéra pendant quarante-six ans, avec une intégrité, une sagesse et une vie irréprochables, que la médisance n'y trouva jamais rien qu'elle pût reprendre. Sa réputation était telle, que l'on disait communément à Paris qu'il n'y avait qu'à changer une seule lettre de son nom pour qu'elle fût de nom aussi bien que de fait la *Sainte Veuve*.

En ce temps-là, le roi Henri IV entra dans Paris, après avoir triomphé de la Ligue. Ce prince s'étant présenté un jour sans cérémonie dans une assemblée de dames dont Mme de Sainte-Beuve faisait partie, elle s'avança vers lui, poussée par le zèle de la religion catholique, et lui dit respectueusement qu'elle le reconnaissait comme son roi. Puis elle ajouta, parlant du gouverneur de Paris, qui lui avait ouvert les portes de la ville : « Sire, j'avais toujours cru que le comte de Brissac était un homme d'honneur, et je ne l'aurais jamais pris pour un traître ». Cette liberté plut au roi : « Je sais bien », dit-il à Mme de Sainte-Beuve, « que vous avez toujours été contre moi, mais je ne vous en aime pas moins ». Ménageant habilement la bienveillance du roi, elle lui demanda grâce pour quelques personnes du parti contraire, qu'elle cachait chez elle, ce qu'il lui accorda fort gracieusement. Il ne voulut pas permettre qu'elle baisât le bord de son manteau, et lui fit des compliments sur sa beauté. C'est de ce moment que l'on prétend qu'il eut quelque inclination pour elle ; et il en donna plus d'une fois des marques sensibles, au point qu'il se présenta chez elle un matin pour lui rendre visite, sans se faire annoncer. Avertie par une des filles qui la servaient, elle se renferma dans son cabinet ; et le roi ne put jamais la décider à lui ouvrir. Elle s'excusa sur ce qu'elle n'était pas en état de paraître devant Sa Majesté, si bien qu'il se retira, plein d'admiration pour sa vertu.

Le roi, qui avait toujours la même inclination pour elle, et plus d'estime encore, aimait à s'entretenir avec elle. Lorsqu'il apercevait son carosse dans une rue, il faisait arrêter le sien pour la saluer. Mais il avait une telle vénération pour elle, à cause de sa vertu, que jamais il ne lui adressa aucune parole indiscrète ou inconvenante. Elle craignait beaucoup d'être soumise à ce genre d'épreuve, et elle avouait elle-même que cette crainte était pour elle un contre-poids qui l'empêchait bien de s'enorgueillir de l'intérêt tout particulier que le roi lui portait. Elle savait élever adroitement l'esprit de ce prince dans les conversations ordinaires, et prendre occasion des choses les plus communes pour le porter à Dieu et à la piété chrétienne. « C'est bon à vous autres », lui disait-il un jour, « de ressentir les tendresses de la dévotion ; car vous avez été nourries dès le berceau dans la religion catholique. Mais moi, qui suis un guerrier élevé dans la licence des camps et du calvinisme, et instruit depuis peu, comment voulez-vous que j'aie de si grands senti-

ments de piété ? » — « Sire », lui répondit-elle judicieusement, « si Votre Majesté n'a pas la tendresse de la dévotion, elle peut en avoir la force, c'est en elle que consiste la vraie dévotion, et vous n'en aurez que plus de mérite ».

Elle passait à la cour et à la ville pour une Sainte, et tout le monde, à son égard, suivait le précepte de saint Paul, lequel ordonne d'honorer les veuves qui sont véritablement veuves.

Comprenant parfaitement les devoirs de sa position, et bien convaincue que chacun en ce monde a reçu de Dieu une sorte d'apostolat, elle cherchait à procurer la gloire de Dieu, et à faire advenir son règne non-seulement en elle-même, mais encore chez les autres. Sa piété était en cela bien différente de cette dévotion étroite, égoïste et fausse, si commune de nos jours, laquelle, se renfermant en soi-même, s'inquiète peu du progrès et du salut du prochain. Elle savait que tout chrétien doit répandre, dans une certaine mesure, la bonne odeur de Jésus-Christ, selon l'expression de saint Paul, et que Dieu nous demandera compte non-seulement du mal que nous aurons fait, mais encore du bien que nous aurons négligé de faire. Aussi, sa charité s'étendait-elle aux autres ; elle embrassait avec joie toutes les occasions de leur faire du bien.

C'est un triste signe pour l'état d'une âme, quand elle est indifférente au bien du prochain et à la gloire de Dieu. Il est tant de circonstances dans la vie où une bonne parole placée à propos, peut devenir le germe d'une vie meilleure et nouvelle. Combien de pauvres femmes dans le monde, honteuses des liens où elles sont engagées, ne demandent pour se relever qu'un regard ami, une main bienveillante qui les soutiennent. Mais ce regard, cette main, elles ne les trouvent pas, même parmi celles qui font profession de piété. Et cela vient bien souvent d'un fonds de respect humain et de pusillanimité, ou, ce qui est pire encore, d'une indifférence coupable à l'égard des choses de Dieu.

Il n'en était pas ainsi de Mme de Sainte-Beuve. Une jeune fille, pressée par sa conscience de se retirer du vice, la pria de la protéger et de l'assister dans sa nécessité. Notre vertueuse veuve lui tendit la main charitablement ; et, afin de la pourvoir, et de lui donner les moyens de vivre, elle tira de sa bourse huit cents écus qu'elle lui donna. Une autre fille, qui avait failli et s'en repentait, fut mise par elle en religion ; et Mme de Sainte-Beuve usa de telles précautions pour empêcher que sa faute ne fût connue dans le couvent, que la chose demeura secrète, et qu'elle y fut admise comme religieuse.

Mme de Sainte-Beuve était parfaitement soumise à son directeur, le Père Gonteri, de la Compagnie de Jésus ; elle ne faisait rien qu'il ne l'eût approuvé, et avait pour lui un respect et une déférence extrêmes. Elle estimait tant sa direction et s'en était si bien trouvée, que, pendant les quatorze années qu'elle lui survécut, elle ne s'attacha pas à d'autres directeurs, mais suivit toujours les maximes de ce saint religieux, et les pratiques qu'il lui avait conseillées. C'est là, en effet, un point très-important pour le progrès spirituel ; et il est très-difficile, surtout pour les personnes qui vivent dans le monde, d'avancer dans la vertu, sans une confiance entière en leur directeur, et une grande soumission à son égard.

Dieu, qui voulait se servir de Mme de Sainte-Beuve pour établir un nouvel Ordre dans son Eglise, lui inspira un grand zèle de sa gloire et un désir ardent d'y contribuer et d'y employer tout le bien qu'elle avait. Ses désirs furent d'abord généraux et confus, et elle resta plusieurs années en cet état, avant qu'elle connût en particulier la volonté de Dieu.

Comme elle s'entretenait un jour avec le Père Lancelot Marin, maître des novices des Jésuites de Paris, elle lui communiqua les grands et continuels désirs de son cœur pour procurer la gloire de Dieu, ajoutant qu'elle se trouvait si incapable et si peu de chose, que ces désirs ne servaient qu'à lui donner de la confusion et de la douleur. Elle lui demanda encore s'il ne voyait pas quelque moyen de renouveler le culte de Dieu, qui diminuait tous les jours, et en quoi elle y pourrait contribuer. Le Père lui répondit : « Mademoiselle, je m'en vais vous en dire un que Dieu me met dans l'esprit, par une naïve comparaison. Figurez-vous une forte pomme devenue pourrie. Que faudrait-il faire pour la remettre en son premier état, sinon d'en retirer les pépins, de les planter dans une bonne terre, puis de les bien arroser et cultiver ; en sorte qu'ils puissent produire des arbres, lesquels porteraient à leur tour d'aussi belles pommes que celles dont ils sont produits ? De même, il me semble que, pour renouveler le monde corrompu, il faudrait s'y prendre par la petite jeunesse. Notre Père saint Ignace a visé à ce but, destinant notre Compagnie à la bonne éducation des jeunes gens. Ce serait une entreprise pareillement très-louable et très-utile d'établir dans Paris une congrégation où l'on retirât du monde les petites filles, comme d'une mauvaise terre, pour les transplanter en un terrain fertile ; afin qu'ayant reçu là de bonnes instructions, elles en sortissent ainsi que d'une pépinière, pour porter la vertu dans les familles. Les familles une fois bien réglées réformeraient les villes, les provinces ; et par ce moyen, le monde devien-

drait tout autre. Les pauvres catholiques, du moins, ne vivraient pas dans l'ignorance, qui est la cause de tant de vices ».

Ce discours fut un rayon de lumière qui éclaira son esprit, et lui donna les premières pensées de la fondation qu'elle établit plus tard. Nous voyons ici combien il est important de communiquer nos bonnes pensées à ceux que Dieu éclaire et anime de son esprit.

Mme Acarie travaillait alors à établir les Carmélites à Paris. Après avoir choisi, parmi les filles qu'elle avait assemblées autour d'elle, celles qui étaient les plus propres à la Règle des Carmélites, elle employa les autres à instruire gratuitement les jeunes filles, prévoyant par la lumière céleste, les biens qu'un institut animé de cet esprit produirait dans le monde. Elle n'eut point de repos qu'elle ne vît l'exécution de l'idée qu'elle en avait conçue, ce qui la fit résoudre d'en parler à sa cousine, Mme de Sainte-Beuve. Elle la persuada aisément d'entreprendre cette œuvre, pourvu que les filles qui instruiraient fussent religieuses. Mme de Sainte-Beuve embrassa courageusement cette œuvre et y consacra tous ses soins avec un tel zèle, qu'elle vendit la maison qu'elle avait dans la ville pour aller loger au faubourg Saint-Jacques, proche du lieu destiné au monastère. Il y avait déjà là un assez grand bâtiment et quelques autres plus petits, qu'elle paya presque entièrement, et qu'elle réunit par un grand corps de logis qu'elle fit construire à ses frais. (29 septembre 1610.) Elle fit ajouter plus tard de grands bâtiments au monastère, où elle eut la consolation de voir loger près de soixante religieuses et un plus grand nombre encore de pensionnaires.

Il était impossible que les commencements d'une si belle œuvre, qui devait produire tant de fruits de bénédiction et de salut, ne fussent pas troublés par le démon. L'histoire fait mention de plusieurs tentatives qu'il fit pour ruiner le monastère que Mme de Sainte-Beuve venait de fonder à Paris. Il suscita dans ce but plusieurs novices, dont il fit ses instruments, et qui s'étaient engagées à lui par un pacte formel. C'était surtout à Mme de Sainte-Beuve qu'il en voulait, et il chercha par mille manières à la perdre. Mais Dieu était avec elle, et sa bénédiction reposait sur l'œuvre qu'elle avait fondée. Une de ces malheureuses, qui avait cédé aux suggestions du démon, avoua plus tard que c'était surtout l'humilité de Mme de Sainte-Beuve qui l'avait préservée de ses atteintes.

Entre les Ordres religieux, Mme de Sainte-Beuve affectionnait surtout les Pères Jésuites, parce qu'ils vaquaient au salut des âmes, et s'adonnaient comme les Ursulines à l'éducation de la jeunesse. Aussi s'étant réduite elle-même à la pauvreté, fit-elle tous ses efforts pour obtenir de ses amies les sommes nécessaires à l'établissement d'un noviciat séparé de la maison professe des Pères (1609).

Elle fonda aussi une autre maison d'Ursulines, dans la rue Saint-Avoye à Paris; et par humilité elle donna son titre et ses droits de fondatrice à l'une de ses nièces, mariée à M. Feideau, seigneur de Brou. Elle conduisit quatre professes, pour commencer ce nouvel établissement. Ce fut elle aussi qui conduisit les religieuses qui allèrent fonder les monastères de Pontoise et de Saint-Denis, y contribuant par ses soins et ses charités, autant qu'il lui était possible.

Quoique Mme de Sainte-Beuve eût toujours passé pour une personne des plus vertueuses, ce fut principalement depuis qu'elle eut fondé le premier monastère des Ursulines que ses vertus éclatèrent davantage.

Elle avait en priant Dieu une manière et une contenance si agréables, qu'on se sentait porté à prier rien qu'à la voir. Elle disait aussi que prier de travers, et en faisant des grimaces, c'était en quelque sorte vouloir faire peur à Notre-Seigneur. Un soir de la Toussaint, qu'elle priait dans sa chambre pour les fidèles trépassés, ayant repris plusieurs fois sa demoiselle de compagnie de ce qu'elle priait dans une posture fort négligée, elle entendit le bruit d'un soufflet que lui appliquait une main invisible; et sa suivante le sentit si bien qu'elle n'en attendit pas un second pour prendre une autre posture plus convenable. Mme de Sainte-Beuve raconta le lendemain la chose aux Ursulines, en étant encore tout émue.

Elle avait prié Dieu dans chacun des lieux de son monastère pendant qu'on le bâtissait, afin qu'il n'y fût jamais offensé, au moins mortellement. Le respect qu'elle avait pour toutes les choses saintes ne se peut assez exprimer. Les moindres cérémonies de l'Eglise, toutes les paroles de la sainte Ecriture, tous les lieux de dévotion, et tout ce qui concernait le culte de Dieu et des Saints lui étaient en particulière vénération; elle ne pouvait voir manquer pour peu que ce fût en ce point, sans témoigner la peine qu'elle en ressentait. Elle savait que rien de ce qui touche au culte de Dieu n'est petit, et que les moindres cérémonies ont été inspirées par l'Esprit-Saint, et attestent la haute sagesse de l'Eglise : bien différente en cela de ces esprits légers et superficiels, qui s'imaginent que les choses extérieures dans la religion n'ont aucune importance, et que les saintes pratiques commandées et autorisées par l'Eglise sont purement arbitraires. Ayant su un

jour que le jardinier du couvent avait serré des graines dans un ermitage qu'elle avait fait construire sur le modèle du Saint-Sépulcre, elle en fut affligée jusqu'aux larmes, et obtint de la supérieure que l'on fît une procession pour réparer cette irrévérence.

Mme de Sainte-Beuve, considérant les religieuses comme les épouses de Jésus-Christ, avait pour elles un profond respect. Quand elle avait à parler dans la communauté, elle était saisie d'une crainte qui s'apercevait aisément. Elle s'en étonnait elle-même, et disait souvent aux sœurs du monastère : « Je suis libre avec chacune de vous en particulier, et vous regarde toutes comme mes filles. Mais quand je vous vois assemblées, il me semble que je suis en la présence des anges; et je tremble plus pour vous dire un mot, que je n'ai jamais fait devant les grands du monde. Oui, je parlerais avec plus d'assurance au corps du Parlement qu'au vôtre ». Elle avait une grande déférence pour les supérieures, et ne consentait jamais à passer devant elles. Elle ne se mêlait jamais des affaires particulières du couvent, malgré toutes les sollicitations qu'on pût lui faire à ce sujet; sachant très-bien que les priviléges d'une fondatrice sont accordés pour maintenir un monastère, et non pour le troubler par l'usurpation d'une autorité qui ne lui est pas due.

Elle logea quelque temps dans l'intérieur du couvent, sortant quand il lui plaisait, pour ses affaires, ou pour recevoir les visites de ses parents, qui n'étaient point contents de ne la voir qu'à la grille. Mais comme elle s'aperçut qu'en sortant si souvent elle pouvait incommoder le monastère, elle le quitta tout à fait au bout d'un an, et demeura dans une maison contiguë, ayant un parloir d'où elle pouvait causer avec les religieuses, et une porte par où elle pouvait entrer au couvent. Elle dînait ordinairement les fêtes et dimanches au réfectoire, et passait ensuite la récréation avec ses chères filles; puis, au son de la cloche, elle se retirait jusqu'à Vêpres, où elle assistait et psalmodiait au chœur. Quand on arrivait à ce verset du psaume CXII : *Qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum lætantem,* elle éprouvait une jubilation si grande qu'elle ne la pouvait dissimuler. Elle voyait en effet s'accomplir en elle ces paroles, et tressaillait de joie en voyant sous ses yeux cette famille si nombreuse que Dieu lui avait donnée, et qui se multipliait tous les jours.

Elle avait une grande inclination pour les enfants, se plaisait à raisonner avec eux, et donnait de très-belles maximes aux Ursulines pour leur éducation. Elle recommandait surtout de leur inspirer l'amour de la modestie, et l'horreur du mensonge, de ne leur jamais dire les choses autrement qu'elles n'étaient, et de ne les point rebuter dans leurs discours enfantins. « Comment », disait-elle, « leur esprit se formera-t-il, si vous leur ôtez la liberté de s'instruire, et de déclarer leurs pensées ? »

Elle répétait souvent que l'argent et la tristesse étaient incompatibles avec elle.

Elle maria beaucoup de pauvres filles après les avoir retirées du vice ou de l'occasion d'y tomber, donnant à chacune selon son besoin et selon l'argent qu'elle avait; car souvent il ne lui restait plus rien; et après avoir vidé sa bourse, elle cherchait autre chose, plutôt que de congédier un pauvre sans lui rien donner. Touchée de compassion pour un artisan réduit à la mendicité, elle quêta pour lui à un de ses parents, et en obtint une aumône de cent écus. Elle fit venir toute joyeuse ce pauvre homme, et s'enquit de lui s'il était soigneux de rendre ses devoirs à Dieu. Il répondit que oui, et qu'il n'y voudrait jamais manquer : « Eh bien ! mon ami », lui dit-elle, « ouvrant son tablier, où étaient les cent écus, puisque vous avez la crainte de Dieu, tenez, voilà ce qu'il vous envoie : voyez comme il pourvoit ceux qui le servent ». Cet homme, surpris à cette vue, ne pouvait croire à tant de bonheur, et pensait qu'on le voulait peut-être tromper. Mais sa bienfaitrice l'assura que tout cet argent était pour lui, et le lui mit entre les mains. Il serait difficile de dire qui fut plus heureux, de celui qui reçut l'argent, ou de celle qui le donna.

Rien ne montre mieux son ardente charité pour les pauvres que cette parole, bien digne d'être méditée par tous les chrétiens : « Le plus grand contentement que j'aie », disait-elle, « quand je m'éveille le matin, c'est de savoir que je pourrai donner quelque chose ce jour-là ». Elle savait que la charité est l'abrégé de toute la loi, et le caractère distinctif auquel Notre-Seigneur a dit qu'on reconnaîtrait ses disciples. Elle savait que, selon le témoignage de saint Jean, personne ne peut se flatter d'aimer Dieu, qu'il ne voit pas, s'il laisse dans le besoin son frère qui vit à côté de lui et sous ses yeux. Mais elle savait en même temps que la dureté envers les pauvres vient presque toujours de la disposition à ne se rien refuser à soi-même; et que ce sont presque toujours nos dépenses inutiles qui nous mettent dans l'impossibilité de subvenir aux besoins des autres. Car le christianisme seul a mis en relief le lien qui existe entre la charité envers les pauvres, et l'esprit d'humilité et d'abnégation. Lui seul a rendu la charité possible et facile, en attaquant, jusque dans le fond le plus intime du cœur humain, la racine même de l'égoïsme. Celui-là seul a pu dire à l'homme d'aimer son prochain comme soi-même, qui lui a commandé de

se haïr et de se mépriser. Ces deux préceptes se tiennent si étroitement, qu'il est presque impossible de remplir le premier, si l'on n'accomplit le second. Aussi Mme de Sainte-Beuve, pour fournir à ses charités, et pour se conformer à Celui qui, étant très-riche, s'est fait pauvre pour l'amour de nous, se retranchait tout ce qu'elle pouvait. Elle vendit sa vaisselle d'argent, ses tapisseries et tous ses autres meubles de prix : elle n'eut plus qu'un lit de simple droguet; elle ne se vêtit plus que de laine, cousant elle-même et filant quelquefois ses habits. Elle se défit peu de temps après de son carrosse, et congédia la plupart de ses gens, après les avoir très-bien récompensés. Semblable à la femme forte de l'Ecriture, elle ne mangeait point son pain dans l'oisiveté, mais était toujours occupée à quelque travail utile.

Elle parlait d'elle avec beaucoup de réserve, ne s'enflait point des louanges qu'on lui donnait; et pendant que tout le monde l'admirait, elle seule semblait s'ignorer. Une religieuse lui demanda un jour avec simplicité si elle n'avait point ressenti autrefois quelques mouvements de complaisance à cause de sa beauté. Elle répondit franchement qu'elle ne se souvenait point de s'y être jamais arrêtée, sinon un soir, où, après avoir été toute l'après-dînée en compagnie d'une dame extrêmement laide, elle se trouva dans son miroir plus belle qu'elle, et en ressentit un peu de joie.

Elle avait une horreur profonde pour le mensonge. La reine Anne d'Autriche encore fort jeune étant entrée un jour dans le couvent des Ursulines, une princesse se présenta et demanda à entrer aussi. La reine, désirant qu'on ne lui permît point, dit à la supérieure qu'il fallait répondre que la clef de la porte était perdue. Mais Mme de Sainte-Beuve, qui était présente, prit la parole; et s'adressant à la reine, avec une simple et généreuse liberté : « Non, Madame », lui dit-elle, « on ne portera point ce message : que Votre Majesté se souvienne que, pour quoi que ce soit, il n'est point permis de dire un mensonge ». Cette petite réprimande édifia la reine et toute sa suite.

Elle était réglée en sa nourriture comme en tout le reste. Elle dînait très-rarement chez les autres, même chez ses parents les plus proches, surtout depuis qu'elle s'était retirée près du monastère des Ursulines; et, autant qu'elle le pouvait, elle mangeait seule en son petit logis. Elle dit un jour par occasion aux Ursulines qu'elle ne se souvenait pas d'avoir jamais ordonné ce qu'on devait lui apprêter pour ses repas, ni trouvé à redire à ce qui lui était présenté. Cette admirable retenue, dans une personne qui avait été élevée délicatement comme Mme de Saint-Beuve, fait paraître un si grand détachement, qu'elle suffirait seule pour persuader que sa vertu n'était pas ordinaire. Car, au jugement de saint Augustin, qui se connaissait bien en ces matières, la tempérance, telle que la loi chrétienne la comprend et la prescrit, est la vertu la plus difficile à observer; et c'est là bien souvent, dit-il, l'écueil contre lequel vient échouer la volonté la mieux affermie.

A tous les avantages dont Mme de Sainte-Beuve jouit dans ce monde, elle joignit encore une santé parfaite; ce qui lui donnait assez de sujet d'aimer la vie présente, où rien ne lui était pénible. Aussi avoua-t-elle simplement en plusieurs rencontres qu'elle en craignait la perte, et qu'il lui était nécessaire de s'élever par la foi aux désirs de la vie future. Elle ne laissait pas néanmoins de se préparer à la mort, d'autant plus qu'elle avançait en âge, et que de légères incommodités semblaient l'en avertir. Celles-ci augmentèrent considérablement dans les six derniers mois de sa vie. On lui fit toutes sortes de remèdes, qui paraissaient faire un bon effet, lorsque tout à coup, le 25 août, l'hydropisie se déclara, au grand étonnement de tous ceux qui la traitaient, et qui avaient cru jusque-là son état sans danger. Le médecin lui déclara qu'il était temps qu'elle reçût le saint Viatique. Cette nouvelle l'étonna un peu : « Quoi donc ! Monsieur », dit-elle, « ne pourrais-je attendre à communier demain ? — Madame », lui répondit-il, « je ne vous conseille pas de différer un moment ». Aussitôt, ramassant le reste de ses forces, elle pressa pour qu'on allât chercher Notre-Seigneur.

Cependant le monastère fut étrangement alarmé en apprenant vers minuit que sa chère fondatrice était à la dernière extrémité. La supérieure lui envoya demander pardon de la part de toute la communauté, et lui offrir ses services, ainsi que ceux de toutes ses religieuses. Elle ne parlait plus déjà que très-difficilement. Mais entendant ce triste message, elle pleura encore de tendresse. Elle voulut dire quelque chose, mais ses larmes l'en empêchèrent; si bien qu'elle fit seulement signe qu'elle était pour ses chères filles à la mort ce qu'elle avait été pendant sa vie.

Elle passa si doucement, pendant qu'on récitait le psaume *Lætatus sum*, qu'il semblait qu'elle s'endormait, fermant les yeux d'elle-même, à deux heures du matin, le 29 août 1630, à l'âge de soixante-huit ans, pendant que ses bonnes filles les Ursulines récitaient ensemble au chœur les prières de l'agonie à son intention.

Son corps fut enterré dans le chœur du couvent des Ursulines de Saint-Jacques.

A peine put-on achever le service, les ecclésiastiques, les religieuses et tous les assistants fondant en larmes. La désolation des pauvres Ursulines fut si grande, qu'elles arrêtèrent entre elles qu'elles la serviraient au réfectoire trente jours durant, mettant son couvert à sa place ordinaire, comme si elle eût été en vie, et donnant aux pauvres sa portion. Mais à chaque fois que l'on faisait cette cérémonie, les pleurs et les sanglots recommençaient; de sorte que les religieuses ne pouvaient plus prendre leur repas. Elles furent donc contraintes d'omettre ce service : elles continuèrent néanmoins, tout le temps destiné, à donner aux pauvres sa portion.

Mme de Sainte-Beuve était d'une belle taille, d'un maintien grave, d'une humeur égale, et d'un visage serein, où se reflétait la candeur de son âme. Elle avait les cheveux blond cendré, les yeux bleus et fort doux, le teint vif et extrêmement délicat, et tous les traits du visage très-bien faits. Elle eut la consolation de voir avant sa mort son monastère heureusement établi, et près de trente autres sortis de lui, et répandus en diverses provinces du royaume, sans parler de beaucoup d'autres qui furent établis à son imitation.

MADAME MADELEINE DE LA PELTRIE, NÉE DE CHAUVIGNY.

Madeleine de Chauvigny naquit au commencement du XVIIe siècle, à Alençon, d'une famille considérable du pays.

Elle éponsa M. de Grival, seigneur de la Peltrie. C'était un fort honnête gentilhomme, de la maison de Touvais, de qui elle eut une seule fille, qui ne reçut la vie que pour aller augmenter le nombre des bienheureux. Elle garda les plus saintes lois du mariage, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu de retirer son mari de ce monde, et de lui rendre ainsi sa liberté. Elle était partagée entre le désir de renoncer à tout pour suivre Jésus-Christ, et celui d'employer l'immense fortune dont elle pouvait disposer au soulagement des misères spirituelles et corporelles du prochain, pour lesquelles Dieu lui avait donné une tendre compassion. Sa charité se portait de préférence vers les sauvages du Canada, où la France venait d'établir une colonie, et que les Pères de la Compagnie de Jésus avaient commencé d'évangéliser.

La reine ayant connu les projets de Mme de la Peltrie, et son prochain départ pour le Canada, voulut la voir avec ses compagnes.

La petite troupe partit pour Dieppe, le 4 mai 1639 on appareilla de grand matin. La troupe se composait de Mme de la Peltrie, de Mlle Barré, de six religieuses, dont trois Ursulines et trois Hospitalières, et du Père Vimond, de la Compagnie de Jésus, qui venait d'être nommé supérieur de la mission du Canada. Elles arrivèrent heureusement à Québec, le 1er août 1639.

Notre chère fondatrice était ravie de se voir en possession de ce qu'elle avait tant souhaité, et de pouvoir se dévouer au service des petites filles sauvages. Elle voulut en être particulièrement chargée, et il lui fallut accorder cette consolation. C'était un plaisir de la voir déployer devant ces pauvres enfants les étoffes de camelot rouge qu'elle avait apportées pour les habiller; et les sauvages ne pouvaient contenir leur joie, n'ayant jamais rien vu d'aussi beau. Elle s'assujétit à la clôture et à la Règle des Ursulines, comme les autres religieuses, et y persévéra constamment jusqu'à son dernier soupir, sans se relâcher jamais.

Elle occupa pendant dix-huit ans l'office de lingère, et elle sut relever ce qu'il y a de petit dans cet office, par la manière dont elle s'en acquittait. Voyant des yeux de la foi Notre-Seigneur dans la personne de celles qu'elle servait, il lui semblait que c'était à lui qu'elle donnait le linge dont elle avait le soin.

L'esprit d'humilité dont elle était pénétrée lui rendait facile la pratique des autres vertus. Elle s'était mise en possession de prendre la dernière place au chœur, au réfectoire, à la communion, et aux autres assemblées de la communauté. Elle ne pouvait souffrir qu'on lui donnât la qualité de fondatrice. « Hélas ! » disait-elle à cette occasion, « je ne suis qu'une pauvre misérable, qui ne fait qu'offenser Dieu ». Elle le croyait ainsi qu'elle le disait, quoiqu'en effet sa conscience fût très-pure devant Dieu, et sa vie très-exemplaire aux yeux des hommes.

Elle dissimulait avec une douceur admirable les petits déplaisirs qui sont inévitables dans une maison religieuse, quelque sainte qu'elle soit. Elle se donnait toujours tort, et était la première à demander pardon à genoux, disant : « C'est moi, ma chère sœur, qui vous ai donné sujet de peine par mon orgueil et mon impatience : priez Dieu qu'il me convertisse, et croyez que je vous aime toujours ».

Son âme étant mûre pour le ciel, le 12 novembre 1671, elle fut attaquée d'une pleurésie qui l'emporta le septième jour. On lui demanda si elle ne regrettait point la vie : « Pas du tout »,

répondit-elle ; « j'estime mille fois plus le jour de ma mort que toutes les années de ma vie ». Le 16 novembre, qui fut celui de son bonheur, sachant que c'était un mercredi : « Dieu soit béni », dit-elle : « je suis heureuse de mourir en un jour consacré à saint Joseph »

MADAME MARIE MARTIN, NÉE GUYARD, DITE MARIE DE L'INCARNATION.

Marie Guyard, si connue sous le nom de Marie de l'Incarnation, naquit à Tours, le 18 octobre 1599, de Florent Guyard, marchand de soie, et de Jeanne Michelet, de la maison de la Bourdaizière.

A l'âge de sept ans elle eut un songe où elle vit Notre-Seigneur qui s'approchait d'elle, en lui disant : « Voulez-vous être à moi ? » Et après qu'elle y eut donné son consentement, elle le vit monter au ciel. A l'âge de dix-sept ans, ses parents songèrent à la marier.

Les deux années que dura son mariage furent un temps d'épreuves et de peines pour elle. M. Martin, son mari, en fut la cause innocente. C'est là tout ce qu'on en a pu savoir, l'industrieuse charité de sa femme étant parvenue à cacher la connaissance d'un détail qui aurait pu faire tort à la mémoire de son mari.

Marie devint veuve à l'âge de dix-neuf ans, après deux ans de mariage, et resta chargée d'un enfant qui ne faisait que de naître ; sans fortune, et dans un état si triste, qu'elle avoue elle-même que ses peines étaient excessives. Sa vertu, les qualités de son esprit et de son cœur, lui attirèrent plusieurs partis très-avantageux. La prudence semblait lui faire un devoir de les accepter ; mais une sagesse supérieure à celle des hommes lui faisait considérer les choses d'une tout autre manière.

Toutes ses affaires étant terminées, et rien ne la retenant plus dans le monde, elle congédia ses domestiques, ne gardant qu'une servante avec elle, et prit un habit fort simple, qui marquait un divorce entier avec le monde. Son père l'ayant appelée auprès de lui, elle logea au dernier étage, et ne pensa plus qu'à l'éducation de son fils et à la contemplation des choses divines. Tout son bonheur était dans la réception des Sacrements et dans les exercices de la piété. Mais son amour pour Dieu ne lui faisait pas oublier le prochain. Ne pouvant aider les pauvres de ses biens, qu'elle avait perdus, elle s'appliquait à leur rendre les services les plus rebutants, pansant leurs plaies avec un respect et une affection qui montraient bien qu'elle voyait en eux Jésus-Christ lui-même. Une de ses sœurs, engagée dans un commerce considérable, la pria de vouloir bien la soulager. Cette proposition l'effraya d'abord : il lui en coûtait de renoncer à ce repos si doux auquel elle avait sacrifié sa fortune.

Elle se trouva chez sa sœur dans une situation assez étrange. Dès son arrivée, elle s'était mise à la cuisine, et chargée des fonctions les plus viles. Ce n'était pas pour cela qu'on l'avait fait venir : mais Dieu, qui avait ses desseins, permit qu'on ne pensât plus qu'elle pouvait être bonne à autre chose, et que pendant trois à quatre ans, non-seulement les maîtres, mais encore les serviteurs, n'eussent que du mépris pour elle. Elle était heureuse de cette situation, et son amour pour l'abjection était si grand, qu'elle craignit d'y avoir trop d'attache. Rien ne pouvait contenter l'insatiable désir qu'elle avait des croix et des humiliations. Elle obtint de son confesseur la permission de faire vœu de chasteté perpétuelle. Elle avait alors vingt et un ans. Dès qu'elle eut fait son sacrifice, elle connut, par un redoublement extraordinaire de grâces, que Dieu l'avait agréé.

Cependant son confesseur ne jugea pas à propos de la laisser plus longtemps dans l'état d'humiliation où on la retenait : et, au bout de quatre ans, il fit ouvrir les yeux à son frère et à sa sœur, sur la singularité de leur conduite à son égard. Ils la prièrent donc de prendre la direction de leurs affaires, et elle y consentit par obéissance pour son confesseur, qui le lui commanda expressément. Son beau-frère était commissionnaire général pour le transport des marchandises, et il avait outre cela un emploi considérable dans l'artillerie. Il était obligé, à cause de cela, d'avoir chez lui un grand nombre de domestiques de toutes sortes, de chevaux, de voitures et d charrettes. Parmi les occupations et les embarras continuels où elle était entraînée, notre charitable veuve ne perdit rien de son application à Dieu. A la voir, on eût dit qu'elle était tout entière à ce qu'elle faisait et à ce qu'on lui disait : et cependant en dehors des choses qui étaient de son devoir, elle ne voyait et n'entendait rien. Elle passait quelquefois des jours entiers dans les écuries ou dans les magasins, et d'autres fois elle était encore à minuit sur le port, à faire charger et décharger les marchandises. « Quand j'étais surchargée d'affaires », écrit-elle, « je m'adressais à Jésus, mon refuge ordinaire, et ma confiance en lui me rendait tout facile. Quelquefois je

me retirais pour l'entretenir dans la solitude ; aussitôt on me rappelait, et j'allais joyeusement en disant : Allons, mon doux Amour, vous le voulez. Je suis contente, puisque je vous possède. Je sentais une légèreté non pareille, faisant tout pour le Bien-Aimé ».

Cependant, son fils étant élevé et n'ayant plus aussi besoin d'elle, elle songea tout de bon à suivre la voie du Seigneur, qui l'appelait à la vie religieuse. Elle n'avait point encore choisi l'Ordre où elle devait entrer. Pendant ce temps les Ursulines vinrent s'établir à Tours. Elle avait entendu parler de ces religieuses, et avait senti pour leur institut un puissant attrait, avant même de les connaître. Mais, ne pouvant apporter de dot, elle craignait de n'être pas reçue dans une maison qui n'était point encore bien établie.

La mère Françoise de Saint-Bernard, avec qui elle était intimement liée, ayant été nommée supérieure des Ursulines de Tours, elle conçut quelque espérance. La supérieure, en effet, que Dieu conduisait par des voies semblables aux siennes, ne se vit pas plus tôt à la tête de la communauté, qu'elle fut fortement inspirée d'y attirer son amie : et, dès le jour même de son élection, elle la fit appeler, pour lui communiquer son dessein.

Elle prit jour pour entrer au noviciat des Ursulines, et, ce jour venu, elle appela son fils et lui demanda humblement son consentement. « Je ne vous verrai donc plus, ma chère mère ? — Pourquoi pas ? reprit-elle ; vous me verrez, mon fils, tant qu'il vous plaira. — En ce cas, repartit l'enfant tout ému, je le veux bien ». Alors la servante de Dieu continua ainsi : « J'aurais eu bien de la peine, mon fils, à me séparer de vous si vous vous y étiez opposé ; mais puisque vous y consentez, je me retire et vous laisse entre les mains de Dieu. Vous n'avez point de biens ; mais Celui que j'ai choisi pour mon héritage sera aussi le vôtre ; et si vous avez sa crainte, vous posséderez le plus précieux trésor de la terre... » Elle finit en donnant à son fils de salutaires conseils ; puis elle l'embrassa et se disposa à partir. C'était un matin, 23 janvier.

Cependant la joie qu'elle goûtait dans sa chère solitude fut bientôt troublée par une tempête imprévue. Son fils, excité par ses camarades, et par la manière dont on parlait généralement dans le public du parti qu'avait pris sa mère, ne tarda pas à se repentir du consentement qu'il lui avait donné. Ses compagnons, le trouvant un jour plus ému que de coutume, lui proposèrent d'aller en troupe à la porte du couvent, afin de redemander sa mère. Il les crut et les suivit ; et en un moment ils mirent en alarme tout le quartier. Marie de l'Incarnation, c'est le nom qu'avait pris Mme Martin en entrant en religion, distingua parmi les cris de cette jeunesse mutinée la voix de son fils, qui d'un ton capable de toucher les cœurs les plus durs, redemandait sa mère. Son âme en était brisée ; et de plus elle craignait que la communauté, lassée de tant d'importunités, ne la congédiât. Laissons-la raconter elle-même ces scènes si déchirantes pour son cœur.

« Nos mères pleuraient de compassion, entendant les pleurs et les cris de cet enfant. Il venait à l'église lorsqu'on disait la messe, et passant la tête par la fenêtre de la grille de la communion, il disait, les larmes aux yeux et d'une voix entrecoupée de sanglots : Rendez-moi ma mère. On m'envoyait le voir au parloir : je le consolais par quelques petits présents que me fournissaient les religieuses ; et je remarquais qu'en s'en allant il marchait à reculons pour me voir par les fenêtres, jusqu'à ce qu'il eût perdu de vue le monastère ». Cette bourrasque dura longtemps, et donnait lieu chaque jour à de nouvelles scènes. Mais Notre-Seigneur lui promit d'avoir soin de son fils, et l'effet suivit de près la promesse. Le Père recteur des Jésuites de Rennes, étant venu à Tours vers ce même temps, emmena avec lui cet enfant dans son collége.

Mais une nouvelle épreuve vint troubler encore le repos de cette sainte âme. Son père fut si touché de la voir entrer en religion, que lorsqu'elle alla lui dire adieu, il l'assura qu'il mourrait de douleur. Il mourut en effet, au bout de six mois ; et le public, toujours si méchant et si impitoyable à l'égard des amis de Dieu, attribua encore cet événement à notre novice, et l'accusa de dureté. Enfin, tous les orages cessèrent, et le monde finit par rendre justice à son courage.

Marie reçut enfin le voile, et, durant la cérémonie, il parut en elle quelque chose de céleste, qui remplit d'admiration toute l'assemblée. Ce fut à peu près à la même époque qu'elle reçut dans un degré éminent l'intelligence des Ecritures ; en sorte qu'elle pouvait lire tous les livres saints, sans le secours d'aucune traduction ni d'aucun interprète. Quelque attention qu'elle eût à ne rien laisser apercevoir des grâces extraordinaires dont elle était comblée, elle ne put cacher celle-ci. Dès que les autres sœurs l'eurent remarquée, elles cherchèrent à en tirer leur profit ; de sorte que pendant les récréations elles ne manquaient point d'amener la conversation sur la sainte Ecriture, afin de participer aux trésors de sagesse que Dieu versait dans l'âme de sa servante. Un jour, une novice l'ayant priée de lui expliquer le premier verset du cantique, la maîtresse des novices, qui était présente, lui fit apporter une chaise, et lui ordonna de dire tout ce qui lui viendrait à l'esprit sur ce passage. Elle obéit ; et dès le premier mot, n'étant plus à elle, elle parla longtemps selon

que l'Esprit la poussait. A la fin elle perdit la parole, et fut quelque temps dans une espèce d'extase.

Mais ce torrent de délices spirituelles s'arrêta bientôt. A peine eut-elle pris l'habit religieux, qu'elle eut à lutter contre toutes les puissances de l'enfer, auxquelles Dieu semblait l'avoir abandonnée. Dieu ne fait passer par cet état que les plus grandes âmes, et c'est une des marques les plus certaines pour les distinguer. Ce n'est pas tout encore : elle apprit que son fils, après avoir été pendant quelque temps l'exemple du collége, commençait à se déranger, et qu'il était à craindre qu'il ne se perdît entièrement. Elle pensa d'abord que le démon voulait par là mettre obstacle à sa profession, dont le temps approchait. Elle se soumit à tout ce que le ciel en ordonnerait. Dieu n'attendait que ce sacrifice de sa part pour la consoler ; il l'assura qu'il aurait soin de son fils. Peu de temps après, l'enfant revint à Tours chez une de ses tantes, qui se chargea de lui ; et il commença à mener une vie plus réglée. La veille de sa profession, elle sentit en un moment toute ses peines cesser, et le calme renaître en son âme. Elle fut d'abord sous-maîtresse des novices ; puis on la chargea des instructions qu'on a coutume de faire à ces jeunes filles. Elle composa pour les novices qu'elle était chargée d'instruire un catéchisme qui est peut-être un des meilleurs que nous ayons dans notre langue, et que l'on a publié sous le nom d'*Ecole chrétienne*. A son école se formèrent un grand nombre de religieuses qui furent plus tard la gloire et l'ornement de leur Ordre.

Mme de la Peltrie ayant pris des mesures pour établir les Ursulines au Canada, désira avoir avec elle la mère de l'Incarnation. Elle partit le 22 février 1639.

Dès que le jeune Martin sut que sa mère était partie, il la suivit et la rejoignit à Orléans, l'alla trouver à l'hôtel où elle était descendue, et, feignant d'ignorer son dessein, il lui témoigna sa surprise de la voir dans un hôtel, et lui demanda où elle allait. « A Paris », lui dit-elle. — « Mais n'irez-vous pas plus loin ? » — « Peut-être jusqu'en Normandie ». Son fils, voyant qu'elle ne voulait pas s'expliquer, tira de sa poche et lui remit une lettre que sa tante lui avait écrite, et la révocation en bonne forme d'une pension qu'elle lui avait attribuée sur tous ses biens, pour reconnaître les services de sa mère. Celle-ci prit le papier, le lut, et, levant les yeux au ciel, s'écria : « Oh ! que le démon a d'artifices pour traverser le dessein de Dieu ! » Puis, regardant son fils : « Il y a huit ans », lui dit-elle, « que je vous ai quitté pour me donner à Dieu : depuis ce temps vous a-t-il manqué quelque chose ? » — « Non », répondit l'enfant. — « Eh bien ! » reprit-elle, « le passé doit vous répondre de l'avenir. Quand je vous quittai pour l'amour de Celui qui m'en avait donné l'ordre, je vous donnai à lui, et le priai de vous servir de père. Vous voyez qu'il a été au-delà même de nos espérances. Il continuera comme il a commencé. Montrez-vous seulement un digne fils du meilleur des pères... » Ces paroles, et l'air dont elle les dit, changèrent tout d'un coup les dispositions de son fils. Il brûla les papiers qu'on lui avait envoyés, et s'abandonna sans réserve à la divine Providence. Cet acte fut pour lui dans la suite une source intarissable de grâces.

Une autre épreuve qui ne lui fut pas moins sensible l'attendait à Paris. Son fils, ayant témoigné au Père de la Haye le désir d'entrer dans la Compagnie de Jésus, on le fit venir à Paris pour l'examiner. Mais on crut qu'il ne convenait point au but de la Compagnie, et on le renvoya, en cherchant toutefois à adoucir dans la forme ce que ce refus pouvait avoir de pénible pour sa mère. Il entra quelque temps après dans la Congrégation de Saint-Maur, et il s'y distingua par son mérite et sa sainteté.

Les lettres que la mère de l'Incarnation écrivit du Canada excitèrent dans les maisons de Paris et de Tours une si grande ardeur, qu'en peu de temps il y eut à Québec une communauté assez nombreuse, dont elle fut élue supérieure. Les Jansénistes, voyant en elle une femme d'une haute intelligence et d'un grand cœur, s'efforcèrent de l'attirer à leur parti. Mais sa vertu était trop bien établie sur le fondement de l'humilité et de la véritable abnégation, pour se laisser prendre au piége qu'on lui tendait. Pour couper court aux instances qu'on lui fit sur cela, elle ne fit point de réponse aux lettres qu'on lui en écrivit.

Elle eut bientôt à souffrir de grandes croix à cause de la persécution des Iroquois. Les Pères de Brebœuf et Lalemand, ce dernier était le neveu de son directeur, furent brûlés, les Pères Garnier et Daniel massacrés, et tous les missionnaires des Hurons, avec le reste de ces pauvres néophytes, contraints de se réfugier à Québec. Les Pères qui avaient échappé au fer ou au feu des Iroquois, avaient plus souffert que ceux qui étaient morts. Pour secourir et consoler ces pauvres sauvages que la persécution avait contraints de fuir, la servante de Dieu étudia la langue des Hurons ; car jusque-là elle ne s'était appliquée qu'à celles des Algoukins et des Montagnais. Quelque temps après, le feu prit la nuit au couvent des Ursulines ; et comme il n'est presque pas possible dans ces pays-là d'arrêter les incendies, à cause de la nature du bois dont on se sert pour les bâtiments, on ne put rien sauver. La mère de l'Incarnation sortit la dernière, accompagnée

seulement d'une sœur qui ne voulut point la quitter : et ce ne fut que par une protection visible de Dieu qu'elles purent échapper aux flammes. L'incendie terminé, il s'éleva entre les religieuses un combat de charité : car, comme elles avaient été surprises la nuit par le feu, elles n'avaient rien pu emporter avec elles, et se trouvaient presque nues dans une saison très-rigoureuse. Il s'agissait de distribuer le peu de vêtements qui restaient ; et c'était à qui les céderait aux autres. Les spectateurs étaient émus jusqu'aux larmes, et l'un d'eux se mit à crier : « Voilà de grandes folles ou de grandes Saintes ». Les Jésuites et les religieuses Hospitalières vinrent à leur secours. Les pauvres eux-mêmes voulurent y contribuer, tant la reconnaissance pour le bien qu'elles avaient fait était sincère et profonde.

L'an 1664, elle fit une grande maladie que Dieu lui avait annoncée d'avance en un songe, où elle vit Notre-Seigneur attaché à la croix, et tout couvert de plaies. Le huitième jour de la maladie, on l'avertit qu'il n'y avait plus d'espoir. Dès ce moment, elle parut prendre possession du ciel. Le reste de sa vie ne fut plus qu'une douce contemplation. La supérieure la fit ressouvenir de son fils. Elle s'attendrit, et dit qu'au ciel, où elle espérait aller, elle l'aurait toujours dans le cœur. Elle reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction avec une parfaite présence d'esprit. Se sentant à l'extrémité, elle demanda à voir encore une fois ses petits sauvages, pour leur dire un dernier adieu, et, vers midi, elle entra dans une douce agonie. Au bout de quelque temps, elle baisa tendrement son crucifix, ouvrit les yeux, qu'elle tenait fermés depuis longtemps, regarda ses sœurs comme pour prendre congé d'elles, les referma, jeta deux petits soupirs et expira. La joie qu'elle avait eue en mourant demeura peinte sur son visage, et fut accompagnée d'un éclat de beauté si vif, qu'il semblait que l'âme communiquait au corps la gloire dont elle jouissait. Tout ce qui avait été à son usage fut enlevé en un instant, et celles qui ne purent y avoir part, tâchèrent de se dédommager en lui faisant toucher leurs chapelets et leurs médailles ; en quoi il fallut aussi contenter la dévotion des personnes du dehors.

Vies des premières Ursulines de France, tirées des Chroniques de l'Ordre, par M. Ch. Sainte-Foi ; 2 in-12, Ve Poussielgue, 1856.

FÊTE DES MIRACLES DE LA B. VIERGE MARIE
DE DÉOLS

La ville de Déols, située sur les bords de l'Indre, fut fondée, dit-on, par saint Léocade, sénateur romain, et gouverneur de cette partie des Gaules. Saint Léocade était parent, l'aïeul probablement, de saint Epagathe, l'un de ces illustres Martyrs de Lyon dont nous allons bientôt (2 juin) raconter le triomphe. Encore païen il avait, à la prière de saint Ursin, premier apôtre du Berry, cédé sa propre maison aux fidèles de Bourges pour en faire une église. Cet acte de générosité lui obtint la grâce d'ouvrir les yeux à la vérité. Il se fit chrétien avec son fils Lusor, qui mourut peu de temps après son baptême, et qui est vénéré dans le Berry sous le nom de saint Ludre.

La ville de Déols, résidence des princes de ce nom, a dû être, à une époque reculée, une ville importante, si l'on en juge par les fondations d'anciens bâtiments que l'on trouve dans un rayon fort étendu de son territoire. Elle fut la capitale du Bas-Berry jusqu'au moment où Raoul, dit le Large, transporta son habitation sur l'autre rive de l'Indre. Les maisons qui se groupèrent autour du nouveau manoir formèrent bientôt une ville qui effaça Déols et prit son nom du château bâti par Raoul (Châteauroux) : c'est aujourd'hui le chef-lieu du département de l'Indre, tandis que Déols, à un quart de lieue de sa rivale, n'est plus qu'un bourg dont la population ne dépasse pas 2,600 âmes.

La Mère de Dieu est vénérée à Déols d'une manière plus particulière

depuis l'an 917. Ce fut dans le cours de cette année, au commencement de septembre, qu'Elbon, ou Ebbon, ou Ebbes, fils de Laun, et neveu de saint Géronce, archevêque de Bourges, y fonda une abbaye en l'honneur de la bienheureuse Vierge et des saints apôtres Pierre et Paul.

En 935, une invasion des Madgyards vint mettre en péril le Berry et les provinces voisines. Les habitants du Berry et de la Touraine prirent les armes, et appelèrent à leur tête le seigneur Ebbon. Il parvint à repousser les barbares jusqu'à la Loire ; dans une bataille sanglante qu'il leur livra auprès d'Orléans, il en fit périr un grand nombre. Mais il fut en quelque sorte enseveli dans son triomphe : blessé à mort au milieu de la victoire, il fut transporté à Orléans, où il expira, en recommandant à son fils l'abbaye qu'il avait fondée. Son corps fut inhumé dans l'église de Saint-Aignan.

Raoul I[er], dit le Large, fils d'Ebbon, fut fidèle à la recommandation de son père. Sans parler de ses autres largesses, il céda aux religieux son château de Déols avec ses dépendances, et releva leur monastère, détruit par les Normands, qui ravagèrent le pays dans les années 935 et 941.

Après la mort de Raoul le Large, arrivée l'an 952, l'abbaye de Déols fut de nouveau rebâtie, et entièrement reconstruite, vers 991 ou 992, par Raoul II, devenu seigneur du pays déolois. La dédicace s'en fit le 24 janvier 1021. On lit dans une pièce manuscrite qui appartient au cabinet particulier de M. Lemaigre, archiviste du département de l'Indre, que « les bâtiments de la nouvelle abbaye étaient magnifiques : les cloîtres, les dortoirs, tous les lieux réguliers étaient vastes. Il y avait un hôpital à la porte du monastère sous l'invocation de saint Crespin ». On avait, en effet, déployé dans cette reconstruction tant de magnificence, que l'abbaye de Déols fut appelée par les chroniqueurs « la plus belle perle de la couronne du Berry et la mamelle de saint Pierre ».

Ce monastère devint très-important : il comptait quarante-trois prieurés sous sa dépendance ; ses richesses furent toujours le patrimoine des pauvres, même aux jours de sa décadence ; pendant plusieurs siècles, ses moines se distinguèrent par la régularité de leur vie et la pratique des vertus religieuses. Des églises, et en particulier celle de Bourges, demandèrent souvent des évêques aux cloîtres de Déols.

Vers l'an 992 on jeta les fondements de l'église abbatiale, qui, après la métropole de Bourges, était le plus beau monument religieux de toute la province. Il n'en reste plus que quelques rares débris, et une élégante flèche en granit, ornée de quatre clochetons. La dédicace de cette église fut faite par le pape Pascal II, en 1107. Il était assisté de l'évêque de Plaisance, et de Léodegard, celui de Saint-André ; il se réserva la consécration de l'autel des saints apôtres Pierre et Paul. La fête anniversaire de cette dédicace se célébrait, d'après le *Martyrologe* de du Saussay, le second jour de mai.

Trois autres Papes honorèrent de leur présence l'abbaye de Déols, et célébrèrent les saints Mystères dans son église. En 1161, Alexandre III, ayant échappé aux embûches de l'empereur Frédéric Barberousse, vint en France, et se retira au monastère du Bourg-Dieu, où il séjourna longtemps. Il y reçut la visite du roi d'Angleterre, qui se prosterna devant lui et lui baisa les pieds. Le pape Alexandre III, dans le courant de septembre, consacra dans l'église abbatiale, l'autel du crucifix qu'il dédia à saint Côme ; l'évêque d'Ostie, qui l'accompagnait, consacra celui de la Madeleine, et le dédia à saint Jacques, à saint Etienne et à sainte Cécile. Le pape Honorius III visita aussi l'abbaye de Déols en 1223 ; et en 1306, Clément V y de-

meura deux mois, accompagné de treize cardinaux, de plusieurs évêques, abbés et gentilshommes.

Ce fut l'année 1187 qu'arriva le miracle « qui servit surtout », dit le Père Poiré, « à renouveler la dévotion de tous les peuples d'alentour, et le respect que l'on porta de là en avant à ce lieu où la Mère de Dieu donnait des marques si évidentes de sa présence et de son affection maternelle [1] » : il eut lieu à l'occasion du sacrilége dont un Cotereau se rendit coupable.

Les Coteraux, ou Routiers, ou Brabançons, étaient des misérables de la secte de Pierre de Bruys, espèce de manichéen, qui avait surtout infecté de ses erreurs le Languedoc et la Gascogne. Ils faisaient profession de ne craindre ni Dieu ni les hommes : ils se mettaient aux gages de tous ceux qui voulaient commettre quelque crime, et ils se signalaient par toutes sortes de brigandages. Henri II, roi d'Angleterre, les avait pris à son service, en 1174, pour combattre son fils Richard : Richard avait fait comme son père, et Philippe-Auguste avait suivi l'exemple de ses rivaux.

Pour mettre le bourg de Déols à couvert des tentatives du roi de France, qui assiégeait Châteauroux, Richard envoya dans cette première place un renfort de Coteraux. Or, il arriva que le 29 mai 1187, plusieurs de ces soldats jouaient aux dés devant le portail latéral de l'église, du côté du nord, où était placée une image de la bienheureuse Vierge, tenant dans ses bras l'enfant Jésus, image qui était en grande vénération. « L'un d'eux, monstre d'iniquité, possédé du démon, dit Rigord, historien de Philippe-Auguste, perdait à ce jeu détestable un argent mal acquis, et, de colère, il éclatait en blasphèmes contre la sainte Vierge et contre Dieu. Puis, transporté de rage, il leva les yeux, et vit sculptée, sur le portique de l'église, l'image de la bienheureuse Marie, tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Il la regarde avec des yeux étincelants de fureur, et vomit dans son délire criminel des torrents de blasphèmes contre notre Reine commune et contre Dieu. O douleur ! ce misérable, ce nouveau Judas saisit une pierre, et, à la vue de tout le monde, la jette contre l'image sainte, et casse à l'enfant Jésus un bras qui tombe par terre. Aussitôt (et nous tenons ce fait des gens qui se trouvaient au siége), le sang ruisselle en abondance de la blessure et coule à terre. Le malheureux cotereau qui s'était rendu coupable d'un si affreux attentat fut saisi d'un mouvement frénétique et expira sur la place... » Jean Sans Terre survint en ce moment, accompagné d'Adhémar, vicomte de Limoges ; il ramassa le précieux débris, et plus tard il le déposa dans une riche chapelle qu'il fit bâtir en Angleterre, et qu'il dédia à la sainte Vierge ; elle y fut invoquée sous le titre de Notre-Dame-du-Réduit.

A la nouvelle de ce prodige, la terreur fut grande parmi les gens de guerre : Philippe-Auguste craignit que la présence des Cotereaux dans son armée n'attirât sur lui et sur ses armes les malédictions du ciel ; il licencia tous ceux qu'il avait à sa solde. Rigord, en racontant ce miracle, ajoute qu'une foule de malades, ayant recueilli quelques gouttes du sang miraculeux, furent à l'instant même guéris de leurs infirmités. Une Confrérie fut établie dès l'année 1187, en mémoire de ce prodige ; elle a été florissante jusqu'à la révolution de 93, et M. l'abbé Dubouchat, curé de Déols, la réorganisa en 1830. De temps immémorial on célèbre dans le diocèse de Bourges, le 31 mai, une fête commémorative, sous le titre de *Miracle de Notre-Dame de Déols ;* elle a été conservée dans le Propre nouveau sous la dénomination de *Fête des miracles de Notre-Dame du Bourg-Dieu*, et l'office en a été approuvé par la congrégation des Rites.

1. Triple couronne, ch. XII.

Quelques semaines après cet événement prodigieux (c'était le dimanche qui précédait la nativité de saint Jean-Baptiste), Philippe-Auguste vint poser ses tentes près du Bourg-Dieu : son camp en était à peine éloigné d'une demi-lieue. Après avoir tenté en vain, pendant deux jours, des accommodements pour la paix, le mardi, veille de la Saint-Jean-Baptiste, on se rangea de part et d'autre en bataille, et on se prépara à un combat, qui, au témoignage de tous les historiens, devait être acharné et sanglant. Cependant, les habitants de Déols, prosternés devant la sainte image de Marie, suppliaient la Mère de Dieu de manifester sa puissance et d'empêcher l'effusion du sang. Déjà les épées étaient hors du fourreau ; les arcs étaient tendus ; le signal allait se donner : tout à coup Henri II, roi d'Angleterre, et Richard, son fils, viennent trouver Philippe-Auguste et acceptent ses conditions. La paix fut conclue : alors on vit les seigneurs, les rois, le peuple et les soldats se réunir autour de l'image miraculeuse ; des princes mêmes de l'Eglise purent rendre témoignage des prodiges qui s'opéraient sous leurs yeux ; car les cardinaux Soffredus et Bovon, légats du Saint-Siége, passèrent quinze jours au monastère. Un de leurs courriers, qui s'était blessé fort grièvement au pied, se fit transporter devant la porte de l'église pour y prier la bienheureuse Vierge, et fut guéri [1].

Les miracles de Notre-Dame de Déols ne sont donc pas attestés seulement par les religieux de l'abbaye ; selon la remarque de l'auteur du manuscrit cité par le Père Labbe, on aurait tenté de rejeter leur témoignage, s'il avait été isolé ; mais ils sont affirmés par les rois, par les princes, par une multitude en quelque sorte innombrable, venue là de toutes les parties de l'Europe occidentale. *Astruunt miraculorum veritatem reges et principes, et occidentalis Europæ fere universæ multitudo.*

Anséald de Barbançois était un des chefs les plus redoutables des Routiers. Nous trouvons dans l'ancien manuscrit, édité par le Père Labbe, le récit que ce soldat a fait lui-même aux religieux de la guérison dont il se reconnaissait redevable à Notre-Dame de Déols. Nous allons le laisser parler :

« Il y a quatre ans environ », leur dit-il, « dans une expédition où j'accompagnais le comte Richard, je fus atteint à la face d'un dard à forme anguleuse, qui pénétra si avant dans la mâchoire supérieure que les médecins ne purent l'en extraire ; la plaie se cicatrisa, et ce fut fini. Mais, cette semaine j'éprouvais à la mâchoire d'horribles douleurs. Hier samedi (c'était le 21 juin de l'année 1187), souffrant comme un damné, et redoutant d'avoir à subir l'opération, je me risquai à prier la Vierge Marie. Bonne et clémente Dame, lui dis-je, si vous me guérissez, je me donne à vous ; vous devenez ma suzeraine, et chaque année de ma vie je vous paierai une pièce d'argent, en reconnaissance de mon vasselage : j'en fais le vœu. A peine avais-je dit, et voilà que le dard qui me faisait tant souffrir se remue par une vertu divine, se détache sans aucune douleur et tombe dans ma bouche ; je le pris et le montrai à ceux qui m'entouraient. Ils en furent dans l'admiration et bénirent la bonne Vierge, qui fait du bien à ceux mêmes qui ne le méritent guère. Je demande mon cheval ; avec l'aide de mes camarades, j'y monte, car après tant de souffrances et une longue diète, je ne l'aurais pu sans leur secours ; j'arrive ici pour déposer sur la pierre sacrée mon tribut. Je racontai aux religieux ce que Notre-Dame, toujours si compatissante, avait fait en ma faveur ; ils me répondirent qu'il fallait revenir aujourd'hui dimanche, et apporter le dard à forme anguleuse comme monument de la

1. *M. S. apud Labbe, Bibliotheca nova.*

grâce obtenue. J'en fis la promesse, pourvu toutefois que les forces me le permissent. Appuyé sur deux camarades, je parvins à franchir les degrés de l'autel. Mais ma prière finie et mon offrande déposée, je me sentis tout à fait guéri. Retirez-vous, dis-je à mes gens ; je n'ai plus besoin de vos services : Notre-Dame m'a rendu la santé, et je puis affirmer maintenant que je reviendrai demain avec le dard qui témoigne de sa bonté. Ce dard, le voici ; je vous le remets ; je reconnais publiquement et je confesse hautement la clémence de Marie ; je le jure, et je serai fidèle à mon serment : je renonce pour toujours au métier sacrilége que j'ai fait jusqu'ici ».

Tandis qu'Anséald de Barbançois parlait de la sorte, les nombreux cavaliers qui l'avaient accompagné, la foule du peuple qui était accouru, glorifiaient la Mère de Dieu avec une joie mêlée d'une crainte respectueuse.

Dans le même temps, Notre-Dame de Déols fit éclater sa puissance par un autre miracle à Argenton, petite ville située à sept lieues sud-ouest de Déols[1].

Un enfant unique, âgé d'environ trois ans, tomba dans un état de langueur qui amena la mort. Les parents désolés implorent le secours de Notre-Dame de Déols ; avec cette foi qui fait violence au ciel, ils conjurent la Vierge de rappeler leur enfant à la vie : si elle exauce leur prière, ils l'amèneront à Déols pour le lui consacrer. Les voisins étaient accourus pour consoler ce père et cette mère désolés ; et parce que l'enfant était bien mort, ils l'ensevelissent et disposent tout pour ses obsèques. Cependant le père et la mère ne cessaient point d'espérer ; ils continuaient à prier avec larmes ; ils redemandaient à la Vierge l'enfant qu'ils avaient perdu. Une foi si vive reçut sa récompense : tout à coup l'enfant remue ; de sa petite main, il éloigne de son visage le linceul qui le couvrait ; il est vivant ! Essayer de peindre la reconnaissance, la joie des parents, l'admiration des voisins, serait tenter l'impossible ; mais ils vinrent à Déols avec l'enfant, et le vœu fut accompli.

Le Père Labbe déclare avoir lu, dans l'ancien manuscrit qui lui a été remis, plus de deux cents miracles opérés par Notre-Dame de Déols ; il cite ceux dont nous venons de parler.

Le dimanche, dernier jour de mai de l'année 1187, à l'heure de Vêpres, la sainte image rompit le collier qui ornait son cou ; elle se remua sur sa base comme si elle eût voulu changer de place[2]. Les religieux la transportèrent dans l'intérieur du temple, et « la placèrent », dit Rigord, « au bas de l'église en chantant des hymnes et des cantiques ». Plus tard, on construisit une chapelle haute, au-dessus de la porte d'entrée, au lieu même où le prodige s'était opéré ; elle enfermait dans son enceinte la façade latérale, théâtre de tant de miracles. Lorsque cette chapelle fut terminée, l'image de Notre-Dame de Déols fut remise à son ancienne place « en grande solennité et avec un grand concours de peuple », dit Thomas de la Thaumassière[3].

En 1348, la ville de Levroux, ravagée par la peste qui, sous le règne de Philippe de Valois, parcourut toute l'Europe, eut recours à Notre-Dame de Déols, et en reconnaissance de l'assistance qu'elle en reçut, fit vœu d'offrir tous les ans un cierge qui brûlerait à l'autel de Marie. Cette pieuse coutume existait encore à l'époque de la révolution. En 1832, les habitants de Le-

1. In castello, cui nomen est Argentonio, factum est divinitus quod sequitur. (M. S. apud Labbe.)
2. Dominica pridie calendas Junii, circa Vesperam, visa est eadem Imago moveri quasi vellet se inde transferre. (Ancien Bréviaire de Bourges.)
3. *Histoire du Berry.*

vroux, à l'occasion du choléra, se sont ressouvenus de la promesse de leurs pères, et chaque année, depuis lors le lundi de la Pentecôte, ils apportent à Déols leur offrande. Le clergé du Bourg-Dieu va au-devant de la pieuse députation jusqu'à la limite de la paroisse ; on se rend processionnellement à l'église au chant des psaumes : le cierge orné de rubans, et porté avec honneur ; on le bénit, et cette bénédiction est suivie de la messe solennelle.

Tiré de l'opuscule du R. P. Possoz, de la Compagnie de Jésus : *Le Saint Pèlerinage* de Notre-Dame de Déols, près Châteauroux (Indre). Nantes, 1853.

SAINT SIMPLICIEN, MARTYR EN POITOU (IIe siècle).

Simplicien était fils de Justin, homme de haute condition, qui, après avoir été consul, gouvernait la province de Poitou pour les Romains. Il naquit probablement à Poitiers, dans le courant du IIe siècle, lorsque la religion, encore persécutée par le paganisme expirant, gagnait à Dieu, dans le secret, des âmes qui, en grand nombre, se dévouaient par là même au martyre. A l'insu de son père, que ses superstitions autant que son poste attachaient à l'idolâtrie, il fut entretenu dès son enfance dans les principes du christianisme qu'il apprit à aimer, et qu'enfin il osa courageusement professer devant tous. Son père ne fut pas le dernier instruit de ce fait. Passant de l'étonnement à l'indignation, il employa tour à tour caresses et menaces pour ramener à sa fausse religion le fils qui lui échappait. Mais rien ne put fléchir l'intrépide jeune homme, et le barbare auquel il ne pouvait plus obéir, puisqu'il lui imposait une apostasie, eut l'horrible cruauté d'ordonner la mort de son fils. — La sentence fut exécutée aussitôt, et le saint Martyr présenta sa tête au glaive, dans un pré qu'arrosent les eaux du Clain, entre les murs d'enceinte de la ville et ceux de l'abbaye de Saint-Cyprien. C'était sans doute un usage fondé sur la législation romaine de mettre à mort en dehors des cités, comme il était arrivé pour Notre-Seigneur à Jérusalem ; comme à Limoges pour sainte Valérie au Ier siècle de l'ère chrétienne. Une tradition venue jusqu'à nous établit que la tête de notre Martyr forma, en tombant sur le sol, une excavation qui fut, jusque dans ces derniers temps, un lieu de pèlerinage où se firent de nombreuses guérisons : les fidèles venaient placer leur tête sur cette excavation pour y être délivrés de l'une des douze cents maladies aiguës dont le plus noble des membres humains est le siége. Dans la suite, une église fut consacrée au souvenir du Saint, qui devint un des protecteurs de Poitiers. Cette église s'élevait sur le versant oriental de la colline où la ville est assise, à peu de distance et en regard du lieu où avait coulé le sang du Bienheureux. Détruite pendant la Révolution française, elle n'a plus qu'une étroite portion d'elle-même dans le quartier qui porte encore son nom ; mais du moins ce n'est, comme tant d'autres, ni une prison, ni un atelier, et de pieuses filles de la Sagesse y apprennent aux enfants du peuple le nom du même Dieu qui récompensa Simplicien, à cause de sa docilité aux enseignements chrétiens et de sa constance dans la foi.

Vie des Saints de l'église de Poitiers, par M. l'abbé Auber.

FIN DU MOIS DE MAI.

MOIS DE JUIN

PREMIER JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, saint Juvence, martyr [1]. Epoque inconnue. — A Césarée, en Palestine, le bienheureux PAMPHILE, prêtre et martyr, homme d'une sainteté et d'une doctrine admirable, et très-libéral envers les pauvres, qui fut d'abord mis à la question pour la foi, par le président Urbain, pendant la persécution de Galère Maximien, et jeté en prison ; puis, ayant été appliqué encore une fois à la torture par Firmilien, il acheva avec d'autres le combat de son martyre. Avec lui souffrirent aussi le diacre Valens, Paul, et neuf autres, dont la mémoire se célèbre en d'autres jours. 308. — A Autun, saint RÉVÉRIEN ou RIRAN, évêque, saint Paul, prêtre, et dix autres, qui furent couronnés du martyre sous l'empereur Aurélien. 273. — En Cappadoce, saint Thespèce, martyr, qui fut décapité sous l'empereur Alexandre et le préfet Simplice, après avoir enduré d'autres tourments. Vers 230. — En Egypte, les saints martyrs Ischyrion, officier de l'armée, et cinq autres soldats, qui souffrirent divers genres de mort pour la foi de Jésus-Christ, sous l'empereur Dioclétien [2]. 259. — De plus, saint Firme, martyr, qui fut battu très-cruellement, puis lapidé, et enfin décapité dans la persécution de Maximien. IVe s. — A Pérouse, les saints martyrs Félin et Gratinien, soldats, qui, ayant enduré divers tourments sous Dèce, acquirent la palme du martyre par une mort glorieuse [3]. Vers 250. — A Bologne, saint Procule [4], martyr, qui souffrit sous l'empereur Maximien. Vers 304. — A Amélia, saint Second, martyr, qui, ayant été jeté dans le Tibre sous Dioclétien, y accomplit son martyre [5]. 303. — A Città-di-Castello, en Ombrie, saint Crescentien, soldat romain, qui fut couronné du martyre sous le même empereur [6]. IVe s. — En Ombrie, saint Fortunat,

1. On célébrait autrefois, en ce jour, au monastère de femmes de la Chaise-Dieu, Ordre de Fontevrault, diocèse d'Evreux, la fête d'un saint Juvence dont les reliques avaient été apportées de Rome en 1665 ; mais rien ne prouve qu'il s'agisse du Martyr mentionné aujourd'hui par Baronius. Les Bollandistes regrettent que l'on choisisse, pour fixer la fête des Saints aemères, le jour où les martyrologes nomment des Saints du même nom. En effet, cette manière d'agir produit inévitablement de la confusion. Et c'est sans doute à cette confusion que l'on doit de voir quelquefois attribuer les mêmes actes à des homonymes parfaitement distincts quant aux circonstances de temps et de lieu.

2. Ses compagnons sont nommés, par l'*Hagiologium ethiopien.* : Ammon, Zénon, Ptolémée, Ingine et Théophile.

3. Saint Gratinien et saint Félin sont encore honorés à Milan et surtout à Arona, où leurs reliques furent transférées vers la fin du Xe siècle.

4. Le nom de ce saint Martyr figure dans des vers de saint Paulin de Nole :

Vitalem, Agricolam, Proculumque Bononia condit;	Bologne possède Vital, Agricola et Procule,
Quos jurata fides pietatis in arma vocavit.	qu'une foi invincible appela aux combats de la piété.

Les Bolonais veulent que saint Procule ait été un officier distingué des armées de Dioclétien. On peut voir dans les *Acta*, à ce jour, le magnifique sarcophage de ce patron de Bologne.

5. Voici encore un de ces Saints dont plusieurs villes et plusieurs contrées se disputent la possession. Il est honoré non-seulement à Amelia, qui possédait son tombeau, — vide de reliques, — mais à Spolète, à Pergola, à Gubbio, à Toscanella, à Pulvesa, île du lac Trasimène. A Pergola, on associe son culte à celui de saint Agapit et de sainte Justine. Né à Rome, il aurait été découvert par les persécuteurs à Gubbio, où il s'était caché, puis conduit à Spolète pour y être soumis à la question et noyé à Amelia.

6. Città-di-Castello, — l'antique Tifernum, — fut le théâtre du martyre de saint Crescentien : Urbin,

prêtre, illustre par ses vertus et ses miracles [1]. 400. — Au monastère de Lérins, saint CAPRAIS, abbé. 430. — A Trèves, saint SIMÉON, moine, mis au nombre des Saints par le pape Benoît IX. 1035. — A Burgos, en Espagne, au monastère d'Ogna, saint Inigo, abbé de l'Ordre de Saint-Benoît, qui brilla par sa sainteté et par la gloire de ses miracles [2]. 1057.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Tholay, saint Cuno ou Conrad, prévôt de Cologne et évêque désigné de Trèves, qui fut massacré par ceux à qui il avait été donné pour pasteur. Ce ressentiment venait de ce que le clergé et le peuple n'avaient pas été consultés dans l'élection. Conrad fut attaqué à Urzich, sur la Moselle, comme il se rendait dans sa ville épiscopale. Après qu'ils l'eurent affaibli par une longue captivité, ses bourreaux le livrèrent à des soldats pour le faire mourir. Ceux-ci le précipitèrent trois fois du haut d'un rocher et ne purent que lui casser un bras : à ce spectacle, un des soldats se repentit et le Saint lui pardonna. Les trois soldats qui tuèrent le serviteur de Dieu, périrent tous trois d'une mort tragique. Quant au comte Didier, avoué de l'église de Trèves, principal instigateur de cette persécution, il se repentit, mais fit naufrage après quatre jours d'une horrible tempête, en se rendant à Jérusalem. Saint Conrad fut enseveli au monastère de Tholay. 1066. — En Aquitaine, saint Clair, évêque et martyr, qui, après avoir éclairé plusieurs villes de cette province de la lumière de la foi, fut mis à mort à Lectoure, où il continuait de porter le flambeau de l'Evangile [3]. — En Auvergne, saint FLOUR, évêque, qui fonda premièrement l'église de Lodève, et en fut le premier Pontife ; ensuite, étant venu en Auvergne, il y assembla sur une montagne un si grand nombre de chrétiens, qu'ils y bâtirent enfin une ville qui porte son nom. — A Vienne, en Dauphiné, saint Claude, onzième évêque de ce siége. On dit qu'il assista au premier concile général, celui de Nicée. 361. — En Poitou, saint JOUIN, frère de saint Maixent. Après 368. — En Basse-Bretagne, saint RONAN, ermite, célèbre par sa sainteté et ses miracles. VIe s. — En Auvergne, saint Médulfe, vulgairement saint Mion, moine, dont la vie a été un exercice continuel de pénitence et d'oraison [4]. — A Lombez, en Gascogne, sur la rivière de Montisson, saint Majan, évêque, honoré autrefois à Villemagne-l'Argentière, abbaye de Saint-Benoît, au diocèse de Béziers ; il est honoré maintenant à Auch la veille de ce jour [5]. — A Saint-Cloud, près de Paris, saint Probas, prêtre, dont le corps, du vivant de saint Cloud, reposait en l'église de ce lieu, nommée pour lors Saint-Martin-de-Nogent [6]. IVe s. — A

où on l'appelle Crescentin, s'enrichit de ses reliques en 1068 et le prit également pour son patron. Crescentien avait servi dans les armées romaines et vivait retiré, dépouillé de tout, à Città-di-Castello, lorsqu'il fut dénoncé aux persécuteurs. On le distingue donc dans les arts par l'armure des chevaliers romains et le drapeau. Il paraît que dans sa retraite le Saint prêchait l'Evangile à qui voulait l'entendre. Or, comme la prédication était, dans les premiers siècles, la fonction diaconale par excellence, on l'a quelquefois représenté avec une dalmatique de diacre; mais il y a toute apparence que c'est par pure allégorie. Il n'en est pas moins vrai qu'on a longtemps conservé dans le trésor de l'église dédiée au Saint à Città-di-Castello, une petite croix que Crescentien était censé tenir dans sa main lorsqu'il prêchait. On y montrait aussi un os prétendu d'un dragon dont il délivra la contrée.

L'ancien office de saint Crescentien faisait mémoire des compagnons de son martyre : Justin, Griccivianus, Virianus, Orphite, Exuperantius, Benedict, Eutrope et Fortunat. Les Actes ne nomment pas ces Martyrs.

1. Saint Fortunat est l'un des patrons de Montefalco : dans le territoire de cette ville se trouve la paroisse de Territa, où il fut curé. Un jour qu'il conduisait la charrue, — car en ce temps-là les prêtres travaillaient encore de leurs mains, — il trouva deux deniers dans son sillon. Vint à passer un pauvre qui demandait l'aumône à grands cris. Le Bienheureux tire ses deux deniers pour les verser dans le sein de l'indigent : mais, ô merveille! ils étaient devenus deux pièces d'or brillantes « comme un morceau de soleil ». L'homme de Dieu n'en eut que plus d'empressement à les donner au mendiant. — On dit aussi que la gaule dont il se servait pour piquer ses bœufs devint subitement un grand arbre, un jour qu'il l'avait fichée en terre.

2. Eneco, Inacus, Ennecho, Ignico, Ignatius, Ignace. Ce nom, d'origine visigothique, signifie probablement : domestique *(internus domus)* ou familier. Il était originaire de Calatayud, dans la province de Bilbao. Aussi cette ville l'a-t-elle choisi comme patron, ainsi qu'Ogna.

3. Voir, au *Supplément* de ce tome, le chapitre consacré aux apôtres de l'Aquitaine.

4. Un jour que le saint homme était à un festin, il refusa de manger de la viande par mortification; ce dont les convives se moquèrent, d'autant plus que c'était en hiver et qu'il y avait assez peu d'apparence de compter sur du poisson ce jour-là. Mais, ô merveille! un serviteur, en allant puiser de l'eau, rapporta un énorme poisson dans son vase. Saint Mion se sanctifia dans la solitude de Thiers. On place sa mort avant l'année 430.

5. On ne peut indiquer ni l'église dont saint Majan était évêque, ni sa patrie, ni son époque. D'abord enseveli à Lombez, son corps fut enlevé au XIIe siècle par les moines d'un monastère du diocèse de Béziers qui s'appelait Cognes et qui prit dès lors le nom de Ville-Magne (villa Majani).

6. Probatius, Probat ou Probace. Le *Propre de Versailles* fait mourir saint Probas sur la fin du VIIIe siècle et ajoute ce détail, qu'il était chargé, dans l'église à laquelle il était attaché, de la garde des vases sacrés.

Bonchamps, en Anjou, un autre saint Jouin, ermite, que l'on croit avoir été disciple de Robert d'Arbrisselle. Son oratoire était, avant 93, très-fréquenté par les pèlerins. — A la Visitation d'Amiens, fête de sainte Candide, jeune enfant, dont le corps, provenant du cimetière Saint-Calliste, fut rapporté de Rome en 1853 et donné à cette maison, qui en célèbre la fête en ce jour.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — Saint Siméon de Syracuse, moine de l'Ordre de Saint-Basile.

Martyrologes des Bénédictins, des Camaldules et de Vallombreuse. — Au monastère d'Ogna, saint Inigo, abbé.

Martyrologe des Cisterciens. — En Espagne, le supplice des saints martyrs Bernard, moine, et ses sœurs Marie et Grâce, de l'Ordre de Citeaux.

Martyrologe des Franciscains. — A Halitz, en Russie, le bienheureux Jacques, archevêque de cette ville, de l'Ordre des Mineurs, illustre par sa sollicitude pastorale et ses vertus apostoliques. Le pape Pie VI autorisa son culte et l'augmenta en permettant l'office et la messe en son honneur. 1411.

Martyrologe des Augustins. — La fête de Notre-Dame de Grâce.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, les saints Justin [1], Chariton, Charite, Evelpiste, Hierace, Pœon et Valérien ou Libérien, martyrs. Vers l'an 167. — En Egypte, seize mille bienheureux martyrs, qui souffrirent dans la persécution de Dèce. Vers l'an 252. — A Pérouse, en Ombrie, les saints Florent [2], Marcellin, Cyriaque, Julien et Faustin, martyrs. Règne de Dèce. — A Thessalonique, en Macédoine, saint Octave, martyr. — A Antioche, saint Zozime et sainte Thècle, vierge, tous les deux martyrs. — En Afrique, saint Crispin, martyr. — A Thessalonique encore, sainte Lucie, vierge, et environ deux cents compagnons ou compagnes, dont plusieurs anciens martyrologes donnent les noms. — A Namur, en Belgique, saint Photin, confesseur [3]. — En Angleterre, saint Wistan, de la famille des rois de Mercie : il tourna toutes ses pensées du côté du royaume éternel promis aux vrais serviteurs de Dieu. Il fut assassiné dans une entrevue amicale par un de ses cousins, qui craignait de le voir arriver au trône de Mercie. L'assassin subit en ce monde la peine due à sa criminelle ambition : il était à peine monté sur le trône que les Danois l'en déposèrent, comme trop peu versé dans l'art de la guerre. An 849. — A Arbe, en Dalmatie, saint Gaudence, évêque. XI[e] s. — En Pologne, les saints Denis, Agapit et Ruthènes, moines. Le premier était en outre médecin. An 1095. — A Alba-Pompeia, dans le Milanais, le bienheureux THIBAUD. Plusieurs morts furent ressuscités lorsqu'on découvrit son corps, en 1429. Il mourut en 1150. — A Urbin, en Italie, le bienheureux Pilingot, du Tiers Ordre de Saint-François. An 1304. — A Montebello, en Ombrie, le bienheureux Pierre de Pise, fondateur des Ermites de Saint-Jérôme [4]. — Au Japon, martyre du bienheureux Navarette, missionnaire de l'Ordre de Saint-Dominique. 1617.

FÊTES MOBILES DE JUIN.

Le jour de la Fête-Dieu et à l'Assomption, procession à Notre-Dame de Sainte-Langueur, à Vitry-le-Croisé, dans le diocèse de Troyes. L'origine de cette chapelle est inconnue. Les fidèles se proposent d'y honorer la douleur de la Vierge Marie, qui y est représentée par une statue enfoncée dans le mur, au-dessus du tabernacle. Cette statue n'a que cinquante centimètres de haut. La Vierge

1. Contrairement à l'opinion de Baronius, que nous avons adoptée le 13 avril, les Bollandistes soutiennent que saint Justin, nommé ici, est le philosophe de Samarie. Dans cette hypothèse, les Martyrs dont les noms suivent le sien seraient de jeunes Hellènes, ses disciples; car on sait que Justin tenait école de philosophie à Rome sous Antonin le Pieux et Marc-Aurèle. — Les Bollandistes donnent à ce jour le buste de saint Justin. Les traits du philosophe sont ceux d'un homme qui incline vers la vieillesse, mais une vieillesse robuste. Ses doigts sont dirigés vers le ciel : le professeur démontre le mystère de la Sainte Trinité — unité de nature, trinité de personnes — au moyen de l'index de la main droite qui seul est relevé et de trois doigts de la main gauche. On peut encore voir dans cette attitude la figure du syllogisme, c'est-à-dire l'unité de Dieu établie au moyen des deux prémisses et de la conclusion.

2. Il y avait autrefois à Pérouse une église de saint Florent. On lui rendait dans cette ville un culte solennel, et chaque fois qu'une épidémie affligeait la ville, on promenait sa châsse à travers les rues. Aujourd'hui encore saint Florent est l'un des patrons de la cité.

3. On l'invoque à Anhée contre les maladies des enfants. Le premier dimanche de juin, il se fait en ce lieu un grand concours de mères qui vont y porter leurs enfants tardifs à marcher. Les Bollandistes soupçonnent que saint Photin est le même que saint Stapin, évêque de Castres, qu'on invoque pour le même objet : ils fondent leur conjecture sur ce que le mot Stapin se décompose, en flamand : *Stan*, se tenir, et *pen*, pied, c'est-à-dire se tenir sur ses pieds.

4. Voir, sur la famille de ce Bienheureux, la Vie de la bienheureuse Claire de Gambacorta, sa sœur.

porte sur le bras un Enfant Jésus à l'apparence maladive; elle-même a quelque chose de languissant. De là sans doute la dévotion particulière qui amène à ses pieds, de Vitry et des villages voisins, les parents dont les enfants sont malades. Ils font bénir les linges ou les vêtements qu'ils leur destinent, et demandent pour ces petits êtres souffreteux une neuvaine à *Sainte-Langueur*.

SAINT RÉVÉRIEN, ÉVÊQUE D'AUTUN

273. — Pape : Saint Félix Ier. — Empereur romain : Aurélien.

> Vous serez heureux, lorsqu'à cause du Fils de l'homme, vous serez haïs des hommes, qu'ils vous retrancheront de leur compagnie, qu'ils vous chargeront d'opprobres et qu'ils rejetteront votre nom comme un nom infâme. *Luc*, VI, 22.

On distingue trois périodes dans l'histoire primitive de l'église d'Autun. La période apostolique commence avec la première explosion de l'Evangile au cénacle. Apôtres et disciples se partagent le monde, l'envahissent, se croisent sur toutes les routes, sillonnent les Gaules et déjà jettent la semence évangélique jusque dans les familles sénatoriales d'*Augustodunum*. La seconde période, ou période gréco-orientale, commence à l'arrivée de saint Pothin et de ses compagnons. Une Eglise grecque se forme en Gaule et grandit rapidement au milieu des persécutions. Son centre est à Lyon d'abord, jusqu'à la grande persécution qui emporta saint Irénée, et ensuite à Autun, qui recueille les fugitifs de la malheureuse ville noyée dans le sang, devient la cité *augustale*, ouvre son sein aux apôtres comme aux rhéteurs, parle la langue des Hellènes et prend en quelque sorte une physionomie orientale. Puis, cette Eglise semble s'effacer dans l'histoire : la série des évêques connus est interrompue à Autun comme à Lyon, jusqu'à saint Révérien, envoyé de Rome par le pape Félix, au temps d'Aurélien. C'est la troisième période ou période plus spécialement romaine. D'après toutes les traditions écrites, l'origine latine et la mission immédiatement romaine des hommes de zèle venus dans ce pays vers la dernière moitié du troisième siècle sont parfaitement distinctes de l'origine ionienne des premiers fondateurs de cette Eglise [1].

Plusieurs usurpateurs militaires se disputèrent la possession d'Autun, de 260 à 267. La ville fut saccagée et en partie détruite dans la guerre entre Aurélien et l'usurpateur Tétricus. Pour comble de malheur, les paysans avaient été poussés jusqu'aux dernières extrémités par les exigences du fisc ; des bandes connues sous le nom de *Bagaudes* descendirent de leurs rochers, s'emparèrent de la malheureuse cité déjà victime de tant de désastres, passèrent et repassèrent sur les débris laissés par Tétricus. Les impôts excessifs usant les dernières ressources, mirent le comble aux calamités. Autun, coupable comme Lyon du meurtre des justes, fut donc ainsi frappé à son tour, et la persécution vint encore lui demander du sang.

Les habitudes de luxe et de corruption, qui jusqu'alors avaient rendu les habitants de cette ville sourds à la voix de la vérité, ayant été violemment rompues par les calamités récentes, l'action du christianisme put se

1. *Origines de l'Eglise éduenne*, par Mgr Devoucoux, p. 33. — Les premiers apôtres de l'Autunois reçurent du pape saint Anicet leur mission, comme les seconds reçurent la leur du pape saint Félix.

développer dès lors avec moins d'obstacles. Les ministres de Jésus-Christ, fidèles à leur mission de charité, s'efforcèrent en même temps de calmer la fureur des révoltés, de consoler les vaincus, en initiant les uns et les autres aux doctrines sublimes de l'Evangile, de confirmer les fidèles dans la foi et de les préparer à attendre comme eux le combat de pied ferme. L'heure de la lutte ne se fit pas attendre : le terrible Aurélien étant parvenu à rétablir dans les Gaules son autorité méconnue, comprit dans sa vengeance et ceux qui avaient insulté à la majesté de l'empire et ceux qu'il appelait les ennemis de ses dieux. Après avoir écrasé dans les plaines catalauniques (Châlons-sur-Marne) l'armée de son compétiteur, il fit éprouver à Lyon, déjà naguère si horriblement maltraité par le farouche Sévère, un rude traitement [1], passa aussi par Autun et se dirigea vers Rome, traînant après lui l'empereur des Gaules, le malheureux Tétricus, pour le faire servir, ainsi que la reine de Palmyre, l'héroïque Zénobie, à orner son triomphe et à repaître son orgueil de Romain vainqueur. Irrité par la résistance, enivré de sa colère comme de ses victoires, il marqua partout son passage avec le sang des martyrs. On disait de lui que personne n'avait bu autant de vin qu'il avait versé de sang; mais c'est moins encore du sang de ses ennemis que de celui des chrétiens qu'il parut altéré. Par ses ordres furent égorgés, à Sens, la douce et pure vierge Colombe; à Troyes, l'évêque Savinien; à Auxerre, saint Prisque. A Autun, Révérien donna sa vie pour son troupeau et pour son Dieu. En même temps furent couronnés, Paul, le digne prêtre qui secondait si bien le zèle de l'évêque missionnaire, et dix autres missionnaires collaborateurs de ce nouvel apostolat. Ces glorieux successeurs des disciples de saint Polycarpe, après avoir travaillé comme leurs illustres devanciers, comme eux aussi arrosèrent de leur sang la terre qu'ils avaient cultivée avec tant de fatigues et au milieu de tant de périls. Révérien, le digne chef de ces valeureux soldats de Jésus-Christ, donna l'exemple et fut frappé le premier. Le prêtre Paul et ses dix autres compagnons le suivirent successivement au ciel. « On croit », dit le vieil hagiographe, « que les têtes des saints martyrs roulaient déjà sur le sol que leurs langues prononçaient encore le nom du divin Maître ».

Selon toute probabilité, saint Révérien souffrit le martyre dans le diocèse de Nevers : les uns disent dans le bourg qui porte son nom, à huit lieues de Nevers, où l'on montre encore une fontaine près de laquelle il aurait enduré le supplice, le chemin qu'il parcourut; les autres, aux portes mêmes de Nevers. Avant la Révolution, on montrait dans l'abbaye des Bénédictines de cette ville une chapelle dédiée au Saint et occupant soi-disant l'emplacement où le Martyr fut décapité, et la pierre sur laquelle il avait eu la tête tranchée. Là aussi il y a une fontaine qui porte le nom du Saint et près de laquelle on veut qu'il ait été mis à mort. Une tour et la rue qui avoisinent cette fontaine portent le même nom. Comment concilier ces deux opinions? On a hasardé une conjecture, et l'on a dit que saint Révérien avait été immolé à Nevers, mais que son corps avait été caché au bourg qui porte son nom.

CULTE DE SAINT RÉVÉRIEN

CÉLÈBRE INSCRIPTION D'AUTUN DU IIIe SIÈCLE, RÉSUMANT TOUT LE DOGME CATHOLIQUE.

Le culte de saint Révérien a toujours été cher, non-seulement à la paroisse qui porte aujourd'hui son nom, Saint-Révérien en Morvan, diocèse actuel de Nevers, mais encore à l'église d'Autun qui

1. Crévier, liv. XXVII. — Mgr Devoucoux.

n'a jamais cessé de l'honorer comme un de ses Martyrs et un de ses pontifes, et même au Bourbonnais, au Châlonnais et au Beaunois [1].

La paroisse de Savianges (*Savianga villa*) [2], où il y avait, dès le IXe siècle, une propriété donnée par le comte Eccard au monastère de Perrecy, a toujours été sous le vocable de saint Révérien. L'église de Villy, près de Nuits, le reconnait aussi pour patron et « possède une de ses reliques, la partie supérieure de la tête, conservée dans un beau reliquaire doré », dit Courtépée, « par Mme de Cléron, dame de Villy, qui a encore fait présent de plusieurs ornements et d'un encensoir d'argent. Dans tout le voisinage et à Beaune, on a une grande dévotion à saint Révérien qu'on invoque avec confiance dans les temps de sécheresse ».

Maintenant, peut-on se demander quel est le lieu où furent inhumés les corps de saint Révérien et de ses compagnons ? Grégoire de Tours raconte que des moines venant de Rome et apportant les reliques de saint Pierre et de saint Paul se virent forcés par un prodige de s'arrêter au lieu où avait été déposé le corps de saint Révérien, et par conséquent, selon toute apparence, non loin d'Autun. Or, près de cette ville et du tombeau de saint Symphorien, sur la paroisse placée aujourd'hui sous le patronage de ce glorieux Martyr, se trouve le village connu depuis bien longtemps sous le nom de Saint-Pierre, et possédant depuis les anciens âges une église dédiée en l'honneur du prince des Apôtres. Il n'est donc pas invraisemblable que ce sont ces mêmes reliques apportées de Rome par des religieux qui ont fait donner à ce lieu le nom de Saint-Pierre et bâtir l'église consacrée sous le vocable du chef visible de l'Eglise. La parole des nouveaux missionnaires n'avait point été stérile à Autun ; elle y avait soutenu et développé la foi apportée dans le siècle précédent par les Apôtres grecs. Nous en avons la preuve dans un intéressant épisode qui dut suivre d'assez près le martyre de saint Révérien.

Alors, c'est-à-dire dans la seconde moitié du IIIe siècle, vivait à Autun une famille chrétienne dont une fameuse inscription trouvée, il y a peu d'années, dans l'ancien cimetière de Saint-Pierre-l'Etrier, nous a révélé l'existence.

La maison sainte dont nous parlons avait pour chef le vénérable Ascandius, et le jeune Pectorius pour espérance. Le nom de la mère n'est pas arrivé jusqu'à nous. Pectorius mourut dans la fleur de son printemps et composa lui-même l'inscription funéraire qui devait orner son tombeau.

Dans la primitive Eglise, on choisit ingénieusement pour symbole abrégé de la foi le mot grec *ἰχθὺς*, qui veut dire poisson, parce que chacune des lettres de ce mot est la lettre initiale des mots suivants : Ἰησοῦς Χριστὸς Θεοῦ Υἱὸς Σωτηρ, c'est-à-dire Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. « Si primas (horum verborum) litteras jungas erit *ἰχθὺς*, id est *piscis*, quo nomine intelligitur Christus ». S. August. *De civit. Dei*, XVIII, 23.

Une pieuse et utile pratique des premiers siècles voulait que le signe de ralliement, le mot d'ordre des catholiques, l'anagramme en cinq lettres contenant l'abrégé de la foi et la réfutation radicale de toutes les hérésies, le divin poisson (ΙΧΘΥΣ) fût partout sous les yeux, fût gravé sur les vases, sur les urnes, et jusque sur les anneaux, comme il l'était sur les tombes et sur les baptistères. On a trouvé dans l'ancien polyandre de la *Via strata* beaucoup d'anneaux portant l'image du *divin Poisson*, de l'ΙΧΘΥΣ, réfutation abrégée des gnostiques, symbole renfermant tous les points de la foi les plus importants et les plus attaqués. Il y a aussi, à Autun, une statue antique où l'on voit également l'ΙΧΘΥΣ représenté sur un calice. Il existe au musée d'Autun un vase en verre dont la forme représente un poisson. Ce curieux objet a été trouvé dans une sépulture datant des premiers siècles de l'ère chrétienne. Ces monuments de l'antique foi et notre inscription se servent mutuellement de commentaire.

Cette inscription précieuse est conservée au musée d'Autun où on peut la voir. M. Haze, si connu par ses grands travaux sur la langue grecque, pense que l'on peut sans erreur en fixer la date au IIIe siècle, et par conséquent la famille d'Ascandius existait à cette époque. Le savant bénédictin, Dom Pitra, qui s'en est beaucoup occupé, pense comme lui. M. Raoul-Rochette la regarde comme fort ancienne. M. Letronne ne peut croire qu'elle soit plus récente que le siècle de Constantin. Le Père Secchi, MM. Lenormand, Franz, Borret, Leemans, etc., tous enfin la placent au IIIe siècle ou au plus tard au commencement du IVe. Seul M. Rossignol (de l'Institut) la fait plus récente. Voici la leçon qu'il en donne :

Ἰχθύος ο[ὐρανίου ἅγ]ιον γένος, ἤτορι σεμνῷ
Χρῆσαι, λαβὼ[ν ζωὴ]ν ἄμβροτον ἐν βροτέοις
Θεσπεσίων ὑδάτων· τὴν σὴν, φίλε, θάλπεο ψυχὴν
Ὕδασιν ἀενάοις πλουτοδότου σοφίης,
Σωτῆρος δ' ἁγίων μελιηδέα λάμβανε βρ[ῶσιν]·
Ἔσθιε, πῖν[ε σέβω]ν, ἰχθὺν ἔχων παλάμαις.
Ἰχθὺ, χε[ρσίν σ' ἤ]ρα· λιλαίεο, δέποτα σῶτ[ερ],
Εὐθὺ ἀοσσητὴρ, σὲ λιτάζομαι, φῶς τὸ θανόντων.
Ἀσχάνδιε [πάτ]ερ, τὠμῷ κε[χα]ρ[ι]σμένε θυμῷ,
Σὺν μ[ητρὶ γλυκερῇ καὶ πᾶσιν τ]ο[ῖ]σιν ἐμοῖσιν,
Ἰ[χνοῦμαί σε, τεοῦ] μνήσεο Πεκτορίου.

Race sainte du poisson céleste, aie un cœur pénétré de respect, après avoir reçu dans ce monde mortel la vie immortelle des eaux divines. Réchauffe ton âme, ô ami, dans les eaux intarissables de la sagesse, source de richesse, et prends l'aliment délicieux que t'offre le sauveur des saints. Mange, bois, saisi d'un respect religieux, en tenant le poisson dans tes mains.

Poisson, je t'ai pris dans mes mains ; hâte-toi, maître sauveur, sois-moi promptement secourable ; je t'en supplie, ô toi la lumière des morts. Ascandius, mon père, si cher à mon cœur, je t'en prie, souviens-toi, avec ma douce mère et tous les miens, de ton Pectorius.

1. *Origines de l'Eglise éduenne*, par Mgr Devoucoux. — 2. Pérard, *Charte du comte Eccard*, en 840.

Pectorius, du fond de sa tombe, proclame donc d'abord la divinité de Jésus-Christ, la dignité sublime du chrétien, l'efficacité merveilleuse des principaux mystères ou Sacrements de la loi évangélique, le respect qu'ils méritent, et y convie amicalement ses frères. Après cet hommage et cette imitation fraternelle, il implore au nom de ces deux grands Sacrements, du Baptême qu'il a reçu, de l'Eucharistie dont il s'est nourri, la grâce et la miséricorde du Christ, Fils de Dieu et Sauveur. Puis s'adressant à un père et à une mère chéris, ainsi qu'à tous ses proches ou amis qu'il va bientôt quitter, il les conjure de se souvenir de lui. Ce dernier mot d'une éloquente simplicité fait entendre que le jeune et pieux chrétien réclame le secours de leurs prières, aussi bien qu'une place dans leur mémoire et dans leur cœur pour celui qu'ils ont aimé. C'est tout le dogme catholique dont on peut dire comme de Jésus-Christ son principe : Il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain.

Recueillons-nous, à la vue de ce marbre sacré, dans un profond sentiment de gratitude, et disons avec le vénérable Père Secchi : « Fasse le Seigneur notre Dieu que les descendants des prétendus réformateurs examinent avec un peu de leur sang-froid proverbial, avec une franche volonté de s'instruire, le monument d'Autun et tant d'autres qui attestent la vieillesse toujours verte de l'Eglise catholique ! Ils reconnaîtront, ils détesteront l'orgueil de ces coryphées superbes qui les ont arrachés au sein de leur antique mère ; ils retourneront avec bonheur dans ses bras, en admirant l'indélébile permanence de ses dogmes, sous le choc des siècles et parmi les tempêtes des révolutions ou des passions humaines... »

Cf. *Saint Symphorien et son culte*, par M. l'abbé Dinet.

SAINT PAMPHILE, PRÊTRE ET MARTYR

308. — Pape : Saint Marcel Ier. — Empereur : Maximin.

Scientiam Dei volui, plus quam holocausta.
Je préfère la science de Dieu à tous les holocaustes.
Osée, VI, 6.

Pamphile était né à Béryte en Phénicie, de l'une des premières familles de la province, et après avoir commencé ses études dans son pays, il était allé de bonne heure les perfectionner à Alexandrie en Egypte, où florissait alors la célèbre école chrétienne qui a donné à l'Eglise tant de personnages d'une vertu éminente, et ses docteurs les plus distingués. Il y étudia sous Piérius, célèbre philosophe, grand prédicateur et profond théologien, appelé, pour son érudition, le jeune Origène, et qui eut sur l'ancien l'inestimable avantage de verser son sang pour la foi. Il vint ensuite se fixer à Césarée en Palestine, où Agapius, le saint évêque de cette ville, lui donna l'onction sacerdotale, et dès ce jour commença la vie vraiment apostolique de cet illustre Martyr.

Les temps de la persécution s'avançaient. Il était alors facile de prévoir que le christianisme allait s'établir sur les ruines de l'ancienne religion des gentils, principe de vie et de régénération, sur des dogmes morts et que le raisonnement avait percés de toutes parts. Il y avait pourtant encore quelques hommes savants qui luttaient contre l'Eglise, et défendaient avec acharnement les intérêts de leurs plaisirs et de leurs passions. Ces hommes étaient pour la plupart philosophes. Assez instruits pour comprendre le faible des doctrines qu'ils défendaient, ils voulaient au moins en imposer au peuple par certaines pratiques extraordinaires de dévotion et d'austérités, et le monde idolâtre était plein alors de ces vertus platoniciennes, formées à l'école de Marc-Aurèle et de Trajan. C'est pour cela que nous voyons déjà dans les saints docteurs du second âge, comme dans saint

Justin, ce vernis si brillant de philosophie chrétienne, polie, élégante dans ses mœurs comme un souvenir de Rome et d'Athènes, pure, humble et dévouée comme une digne enfant de l'Evangile, et qui courait mourir dans les amphithéâtres pour la foi qu'elle professait. Nous pouvons dire que Pamphile, prêtre de l'église de Césarée, en fut lui-même un modèle sublime, et que nul ne sut mieux allier l'amour de la science, le désintéressement, le mépris des douleurs, à cette humilité chrétienne, à cette charité qui rapporte tout à Dieu, véritable caractère des disciples de Jésus-Christ. Joignant le goût de la science à celui de la piété, il commença à rassembler une bibliothèque composée des meilleurs ouvrages anciens, qu'il fit venir de tous les côtés à grand prix. Mais comme il ne songeait qu'à défendre la foi, ce fut surtout d'auteurs ecclésiastiques qu'il la remplit, et le nombre des livres qu'elle contenait devint si considérable par la suite, qu'il fut porté jusqu'à trente mille. Parmi eux, on remarquait surtout les écrits d'Origène, dont il était grand admirateur. Il écrivit de sa main la plus grande partie de ses œuvres, et saint Jérôme estima avoir acquis un trésor, lorsqu'il retrouva le manuscrit que notre Saint avait fait des vingt-cinq livres de commentaires de cet auteur sur les douze petits prophètes.

Un des travaux que Pamphile avait le plus à cœur était de corriger le texte de la Bible, afin de présenter ce livre divin aux fidèles, pur de toutes les altérations que la faiblesse humaine avait pu y introduire. Pour mieux réussir dans ce travail, il s'associa le plus célèbre de ses disciples, Eusèbe, depuis évêque de Césarée, et l'ami du grand empereur Constantin. Eusèbe — estimable comme savant, peu estimable comme évêque et partisan acharné d'Arius — s'attacha à notre Saint avec tant d'affection, que la mort seule fut capable de l'en séparer, et que n'ayant pu partager ses travaux et son martyre, il voulut au moins faire connaître à la postérité par quels liens intimes ils avaient été unis, en prenant le nom d'Eusèbe de Pamphile. L'un des premiers et des plus importants ouvrages qu'ils aient fait ensemble a été sans doute la correction des Septante, dont le texte avait été extrêmement corrompu par l'ignorance et la négligence des copistes, depuis qu'Origène l'avait corrigé.

Du reste, ce n'est pas là le seul service éminent que la science de Pamphile et son amour des saintes lettres aient rendu à l'Eglise. De précieux restes de la bibliothèque du Saint ont survécu aux outrages des siècles dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée, qui est parvenue jusqu'à nous. Et peut-être est-il vrai de dire que, sans cette collection précieuse, l'Eglise aurait perdu la connaissance d'un grand nombre de faits de ses premiers siècles, puisque c'est de ce trésor qu'Eusèbe tira tous les secours qui lui étaient nécessaires pour l'écrire.

Il est inutile de raconter tous les exercices de pénitence et de piété que saint Pamphile ajoutait à tant d'utiles travaux. Pour pratiquer d'une manière plus parfaite la mortification et le détachement évangélique, il distribua son patrimoine aux pauvres, ne garda auprès de lui que les domestiques et les esclaves depuis longtemps attachés à sa famille, se sépara du monde et chercha dans la solitude le silence et la liberté. Les jeûnes prolongés jusqu'au coucher du soleil, les prières récitées au milieu du silence de la nuit pendant que tout reposait autour de lui, l'abnégation de la volonté propre, tels étaient les exercices de pénitence par lesquels il se préparait au martyre auquel Dieu l'avait prédestiné.

Il donnait des leçons publiques dans la ville de Césarée, lorsque la per-

sécution de Maximin Daïa, qui surpassait encore en cruauté l'empereur Galère Maximin, vint interrompre le cours de ses saints exercices. Il n'était guère de moyen plus sûr de flatter le féroce César, que d'inventer quelque nouveau supplice pour tourmenter les disciples de Jésus-Christ et d'arroser les villes et les provinces de leur sang. Urbain, une de ses créatures, qu'il avait fait gouverneur de Palestine et qui exécutait avec une violence inouïe les ordres de son protecteur, fit arrêter Pamphile, sur la réputation qu'il avait d'être l'un des principaux docteurs des chrétiens, dans la ville de Césarée. Le récit qu'on lui avait fait de la science et des vertus de cet homme extraordinaire, lui avait donné le désir de le voir et d'éprouver par lui-même son savoir et son mérite. L'ayant fait paraître devant lui, il s'entretint quelques instants amicalement avec le saint prêtre, et ne tarda pas à comprendre de quelle importance il serait de gagner au paganisme un homme d'un si grand poids. Promesses, menaces, souffrances et séductions de tout genre, il n'oublia rien pour abattre la vertu de Pamphile. Il lui fit déchirer les côtes avec des ongles de fer ; il le fit flageller avec une cruauté si grande, qu'il fallut transporter le Martyr dans sa prison demi-mort, épuisé de sang. Tous ses efforts furent inutiles, et sa rage vint échouer devant le courage du vaillant champion de la foi. Il attendait que ses plaies fussent fermées pour recommencer avec lui cet horrible combat de la tyrannie contre la conviction, lorsque arriva un ordre de l'empereur, qui le privait lui-même de ses dignités et le condamnait à perdre la vie. Urbain, dépouillé de tout, abandonné de ses gardes, chassé honteusement du palais, fut traîné dans les rues et abandonné aux outrages de la plus vile populace. Elle se vengea largement des exactions de ce gouverneur infidèle, de sa barbarie, de sa vie licencieuse ; elle le couvrit de boue, d'insultes et de blessures jusqu'au lieu du supplice, où il eut la tête tranchée de la main du bourreau.

Maximin, qui n'avait aimé ce malheureux gouverneur qu'à cause de la haine qu'il portait aux chrétiens, envoya à sa place Firmilien, auquel il ordonna de ne rien diminuer de la fureur de la persécution. Le nouveau gouverneur, voyant la ville de Césarée presque entièrement peuplée des disciples de la nouvelle religion, ne voulut pas les irriter au commencement de son administration. Pamphile fut presque oublié dans sa prison, et les amis du saint confesseur eurent la faculté de venir le visiter comme bon leur semblait. Eusèbe de Césarée était emprisonné avec lui ; ils profitèrent de ce temps d'épreuves, pour composer ensemble cinq livres de l'*Apologie d'Origène,* auxquels Eusèbe seul a ajouté plus tard un sixième livre. Cet écrit était principalement adressé aux confesseurs qui travaillaient aux mines de la Palestine, incertains, dans leur simplicité, s'ils devaient vénérer la mémoire d'Origène, ou croire à ceux qui se déclaraient les ennemis de sa croyance et de ses écrits. Ce fut pour réfuter les calomnies de ces derniers que l'œuvre de Pamphile fut entreprise. On en voyait encore les six livres au neuvième siècle, du temps de Photius. Aujourd'hui nous n'en avons plus que le premier.

Il y avait près de deux ans que saint Pamphile était dans sa prison, lorsqu'une circonstance tout à fait imprévue lui donna l'occasion de recevoir enfin la couronne qu'il attendait depuis si longtemps. Cinq Egyptiens revenaient de Cilicie, où ils avaient conduit des confesseurs condamnés aux mines. Arrivés dans la ville de Césarée, ils se déclarèrent chrétiens aux gardes de la porte, et furent aussitôt conduits en prison. Ces saints personnages avaient quitté les noms profanes que leurs parents leur avaient don-

nés, et s'étaient appelés Jérémie, Isaïe, Samuel, Elie et Daniel. Le lendemain ils furent conduits devant le gouverneur, qui fit appeler en même temps Pamphile, quatre autres chrétiens, Paul et le saint vieillard Valens, les deux derniers qui devaient recevoir la couronne du martyre avec lui.

Nous ne parlerons pas ici du martyre des cinq Egyptiens et de leurs quatre compagnons, dont la sentence ne fut pas prononcée en même temps que celle de Valens, de Paul et de Pamphile. Ces neuf martyrs étaient déjà condamnés, lorsque Firmilien en vint aux trois confesseurs, et se disposa à leur faire subir la question. Mais sur l'avis qu'il reçut qu'ils y avaient été soumis tous les trois sous son prédécesseur, il jugea inutile de mettre encore une fois leur constance à l'épreuve, les interrogea pour la forme et les condamna à mort, appliquant la peine prononcée par les édits des empereurs. En ce moment, Porphyre, domestique de Pamphile, jeune philosophe plein de courage, de vertu et d'attachement pour son maître, demanda hautement la sépulture pour les condamnés qui devaient être exposés aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. On le saisit et on le précipita dans le feu, sans autre forme de jugement. Il reçut le baptême du sang dans les flammes qui le consumèrent, et le catéchumène précéda le prêtre de quelques heures dans la gloire de Dieu. Saint Pamphile et ses deux compagnons furent exécutés sur le soir, et leurs corps, par ordre du gouverneur, restèrent exposés pendant la nuit sur le lieu du supplice. Mais aucun animal ne s'en étant approché pendant la nuit pour les dévorer, une protection du ciel si visible toucha les gardes, qui laissèrent aux fidèles la liberté de les emporter.

MM. Juste et Caillau, *Vies des Pères ;* — Cf. *AA. SS.*, Baillet, Godescard et tous les hagiographes.

SAINT CAPRAIS, ABBÉ DE LÉRINS

430. — Pape : Saint Célestin Ier. — Roi des Francs : Clodion.

... Quantos illa insula plana
Miserit ad cœlum montes : quæ sancta Caprasi
Vita senis, etc.

Combien l'île plate de Lérins a fourni de citoyen aux montagnes du ciel, à commencer par le vieillard Caprais, moine de sainte vie.

Sidoine Apollinaire, *Poema Eucharisticum.*

Saint Honorat, archevêque d'Arles, est reconnu pour le fondateur et le premier abbé du célèbre monastère de Lérins; néanmoins, comme il eut dans cette île, et même avant de s'y retirer, saint Caprais pour maître, ce n'est pas sans sujet que nous donnons à ce Saint solitaire la qualité d'abbé de Lérins. Il y a beaucoup d'apparence qu'il était de Provence, quoique le manuscrit de sa vie, que Vincent Barault rapporte dans la *Chronique de Lérins,* ne le dise pas en termes exprès. Il reçut de ses nobles parents une très-bonne éducation, et, ayant été appliqué aux études, il y fit paraître beaucoup d'esprit et de jugement. La connaissance qu'il eut du monde ne servit qu'à le lui faire mépriser. Il l'abandonna dès sa jeunesse et se retira dans une solitude, où toute son occupation était de méditer les vérités

éternelles, et de s'unir à Dieu par la contemplation de ses perfections et par l'amour de sa bonté.

Sa réputation de sainteté attira plusieurs personnes sous sa conduite ; les principaux furent saint Honorat et saint Venance, son frère, qui après leur baptême avaient embrassé, dans leur propre maison, un genre de vie fort austère, peu différente de celle des plus rigoureux solitaires de l'Egypte et de la Palestine. Comme ces disciples avaient un mérite extraordinaire, et qu'on voyait en eux des marques évidentes d'une sublime vocation de Dieu, Caprais ne fit point difficulté de les accompagner dans un voyage qu'ils voulurent faire en Orient, pour fuir les honneurs qu'ils recevaient dans leur pays. Il y souffrit extrêmement, tant sur terre que sur mer; mais, avec son zèle et son esprit de pénitence, les plus grandes peines lui paraissaient douces, et il avait de la joie lorsque les éléments semblaient avoir conspiré pour le tourmenter. La mort de saint Venance, à Modon, dans le Péloponèse, fut ce qui l'affligea le plus ; mais il se consola bientôt, en considérant que, s'il avait perdu un disciple, il avait acquis un puissant avocat dans le ciel, et que, si celui qu'il aimait était mort d'une mort corporelle, il vivait en Dieu d'une vie spirituelle, qui ne finirait jamais.

Au retour de ce voyage, il s'enferma dans l'île de Lérins, avec saint Honorat, l'un des deux frères. Sa vie, en cette île, fut plutôt angélique qu'humaine. Saint Eucher, archevêque de Lyon, dans l'éloge qu'il a fait de la solitude, dit qu'il ne cédait en rien à ces illustres ermites qui l'avaient précédé, et qui étaient en si grande vénération dans l'Eglise. Saint Hilaire, archevêque d'Arles, dans l'oraison funèbre de saint Honorat, assure que Caprais était consommé en toutes sortes de vertus, et que sa vie sur la terre était toute céleste. En effet, selon son historien, personne n'était si austère et si pénitent que lui ; sa charité était ardente, son humilité profonde, sa douceur extrême, sa foi et son espérance fermes et inébranlables, sa modestie parfaite, son obéissance prompte, son abstinence régulière, son regard doux et agréable, sa persévérance constante. Il priait sans cesse, passait le jour et la nuit dans l'exercice de la contemplation, ne voulait aucune des consolations de la terre, et tout son désir était de posséder Jésus-Christ; mais en le désirant, il le possédait déjà, parce qu'il jouissait de lui au fond de son cœur. Il souhaitait uniquement la vie bienheureuse, et ce souhait lui en donnait un précieux avant-goût qui le rendait heureux dès ce monde ; il soupirait après la compagnie des Saints, et il n'en était jamais séparé : parce que, s'il ne recevait pas leur visite, son esprit se transportait dans le lieu de leur béatitude.

Lorsque le terme de son pèlerinage fut arrivé, l'archange saint Michel lui apparut et lui en apporta la nouvelle. Il n'en pouvait recevoir de plus agréable; il se disposa avec joie à la mort, et, ayant été visité par les évêques voisins, qui vinrent se recommander à ses prières, il rendit sa belle âme à Dieu le 1er juin de l'an de Notre-Seigneur 430, peu de temps après saint Honorat. Un des évêques qui assistèrent à son décès fut saint Hilaire, successeur du même saint Honorat ; mais il y assista avant de prononcer l'oraison funèbre de ce saint prélat, puisqu'il y parle de saint Caprais comme d'un Saint qui régnait déjà dans le ciel.

RELIQUES DE SAINT CAPRAIS.

Chartèves, village de la Brie, à deux lieues de Château-Thierry (Aisne), dans le diocèse de Soissons, possède depuis plusieurs siècles un petit fragment d'*ossement* de saint Caprais, apporté

de Rome et donné à cette paroisse par un évêque de Soissons. Le premier authentique qui constate sa provenance existe encore. Cette précieuse relique a été cachée soigneusement pendant la révolution ; et, depuis la restauration du culte, en 1801, elle a été successivement examinée et reconnue authentique par tous les évêques de Soissons.

Une *confrérie* de saint Caprais existait déjà à Chartèves, depuis le XVIIe siècle ; Mgr Leblanc de Beaulieu l'a rétablie et en a approuvé les règlements. Des fidèles de tous les pays viennent encore se faire inscrire sur les registres de cette association.

Le *Pèlerinage* à saint Caprais continue à être fort fréquenté. On y vient de trente lieues à la ronde, en tous temps, mais principalement le 20 octobre, jour où se célèbre la fête patronale, ainsi que le dimanche suivant. — C'est surtout pour la guérison des rhumatismes et des maladies nerveuses que saint Caprais est invoqué. Les pèlerins ont souvent affirmé qu'ils avaient obtenu du Saint la grâce qu'ils étaient venus solliciter. La plus célèbre, comme la plus récente guérison, est celle d'une femme de Chartèves qui a été, en 1858, subitement guérie et qui n'a pas ressenti depuis les atteintes du mal dont elle était affligée.

La vie de cet excellent solitaire est tirée d'un ancien manuscrit de l'abbaye de Lérins. Surius l'a écrite au 1er juin, et Vincent Barralt dans la *Chronique* de cette abbaye. — Notes locales.

SAINT RONAN OU RENAN, ÉVÊQUE EN IRLANDE,

ET SOLITAIRE EN BASSE-BRETAGNE

Fin du VIe siècle.

> Quand une âme possède la vraie douceur, elle s'humilie dans les mépris et les affronts ; elle se réjouit dans les injures et les pardonne, parce que la douceur vient de la charité.
>
> *Saint Ephrem.*

Ronan, né en Irlande de parents devenus chrétiens par les prédications de saint Patrice, prit la résolution de quitter un pays où il se trouvait entouré de trop d'honneurs, et de se retirer dans les solitudes de l'Armorique. Il se fixa d'abord dans le lieu où se trouve aujourd'hui la ville de Saint-Renan-en-Léon, que les Bretons appellent Loc-Renan-Ar-Fang. Il y serait apparemment demeuré jusqu'à la fin de ses jours, si les miracles qu'il faisait n'eussent attiré la foule à sa cellule. Il passa donc le golfe de Brest et arriva dans la forêt de Coat-Neven dans le pays de Cornouailles.

Accablé de lassitude et mourant de faim, il alla demander l'hospitalité à un bon paysan qui le reçut fort charitablement et fut même si touché des intentions de saint Ronan, qu'il demanda à venir le voir quelquefois. Mais la femme du paysan trouva que son mari prolongeait trop ses visites à l'ermitage : elle alla trouver saint Ronan et vomit contre lui toutes les injures que lui suggéra sa fureur, pour se venger du tort prétendu qu'il faisait à son ménage, en détournant son mari du travail.

La patience et le silence de saint Ronan ne firent qu'irriter de plus en plus la bile de cette femme furieuse ; elle entra dans une espèce de rage contre le serviteur de Dieu et fit courir le bruit dans le voisinage qu'il était magicien, et qu'il voulait débaucher son mari pour lui apprendre cet art diabolique. Ses calomnies firent impression sur quelques personnes grossières qui commencèrent à ne plus regarder saint Ronan qu'avec horreur. Mais Keban (c'est le nom de cette malheureuse femme), voyant que les personnes les plus raisonnables continuaient d'honorer saint Ronan, et dé-

truisaient les calomnies atroces qu'elle publiait contre lui, s'avisa d'une méchanceté des plus noires. Elle cacha dans un coffre une fille qu'elle avait, de l'âge de quatre à cinq ans, et se plaignit à tout le monde que Ronan, se transformant, quand il voulait, en bête, et courant le pays, était le loup qui avait dévoré les bestiaux qu'on avait perdus, et qu'elle, plus malheureuse que les autres, parce qu'elle en était la plus haïe, avait perdu sa fille unique, que cet homme abominable avait dévorée. Devenue plus effrontée, quand elle s'aperçut qu'on était ému par ses discours, elle alla d'abord à l'ermitage du Saint, avec plusieurs autres femmes, lui demander sa fille avec des hurlements effroyables ; et puis, suivie de la même compagnie, dont la présence l'animait, elle eut l'impudence d'aller à Quimper se jeter aux pieds du roi Grallon, et lui demander justice contre Renan, qui avait dévoré son enfant, et rendu son mari sorcier comme lui. Elle répandait tant de larmes et ses transports étaient si violents, qu'il était difficile de n'être pas séduit par ses paroles, et de ne pas croire que c'était la nature même qui parlait.

Grallon y fut trompé, aussi bien que la plupart des seigneurs de sa cour ; et ayant horreur d'un crime si énorme, il envoya sur-le-champ chercher saint Ronan, qui vint aussitôt. Grallon, se laissant aller à l'impétuosité de sa passion, et ne consultant que la dureté de son zèle, ne voulut point se donner la peine d'approfondir l'accusation. « J'ai », dit-il, « deux dogues furieux qui me feront connaître si cet homme est innocent ; qu'on les lâche contre lui, et que la sainteté de sa vie le sauve, s'il n'est point coupable ». Les chiens fondirent sur Ronan pour le dévorer. Le Saint levant la main et faisant le signe de la croix, dit : « *Que le Seigneur vous arrête* », Aussitôt l'un et l'autre, adoucis, vinrent flatter et caresser Ronan ; ce qui fit rentrer Grallon en lui-même. Il reconnut la faute que sa précipitation lui avait fait commettre, et donna tout loisir à Ronan de se justifier.

Il le fit, parce qu'il y allait de la gloire de Dieu, et découvrit publiquement la méchanceté de Keban. Il dit où elle avait caché sa fille, et avertit en même temps qu'elle y était morte, pour n'y avoir pas eu la respiration libre. La chose fut reconnue vraie par les officiers que le prince envoya sur les lieux, et Keban ne pouvait éviter d'être lapidée ou brûlée sur-le-champ, tant l'indignation publique fut grande contre elle, si la charité de Ronan ne l'eût délivrée du péril. Il fit même plus, au rapport de la Légende, et pour se venger en vrai chrétien, en rendant le bien pour le mal, il ressuscita, en présence de tout le monde, la fille de son ennemie.

La suite de l'histoire de saint Ronan est restée dans l'ombre. Son corps fut enseveli au lieu de son second ermitage qui prit le nom de Loc-Renan-Ar-Coat-Nevent. La piété du comte de Cornouailles y éleva dans la suite une très-belle église : la dévotion et le concours du peuple ont formé à l'entour un bourg considérable.

Une partie de ses reliques est longtemps demeurée dans cette église, qui ne possède plus que deux de ses côtes ; mais la plus considérable fut transférée depuis dans la cathédrale de Quimper, qui les a perdues pendant la Révolution. On rapporte plusieurs grands miracles faits à son tombeau, et à Quimper. Outre les deux bourgs de Saint-Ronan, dans les diocèses de Léon et de Quimper, il y a encore dans celui de Saint-Brieuc la paroisse de Lan-Renan, qu'on nomme maintenant Laurenan.

L'église de Loc-Renan-Ar-Coat-Nevent renferme encore le tombeau du Saint. Il est en pierre de Kersanton et consiste en une table massive, sur laquelle est la statue couchée de saint Ronan, représenté en habits épisco-

paux, la mitre en tête et la crosse dans la main gauche ; il foule sous ses pieds un animal monstrueux, emblème du paganisme, dont il contribua à extirper les restes dans ces contrées.

Abrégé des *Saints de Bretagne*, par Dom Lobineau.

SAINT FLOUR, ÉVÊQUE (Ier et IIe siècles).

Selon les plus anciens monuments des églises de Saint-Flour et de Lodève, saint Flour fut un des disciples de Notre-Seigneur, et ce fut saint Pierre, le prince des Apôtres, qui l'envoya prêcher l'Evangile dans la Gaule narbonnaise. A peine eut-il mis le pied sur le sol de Lodève, que ses prédications firent tomber les chênes antiques et les vieux hêtres, c'est-à-dire l'idolâtrie, que les peuples de la Gaule pratiquaient autour des grands arbres. Il employa ensuite tous ses soins à l'instruction des nouveaux convertis, les nourrissant des préceptes évangéliques avec toute la sollicitude d'un bon pasteur.

Lorsqu'il eut mis l'église de Lodève sur un bon pied, il se dirigea vers l'Aquitaine pour défricher de nouvelles contrées, pour répandre dans de nouvelles terres la bonne semence à la place de l'ivraie extirpée. Ses conquêtes dans ce pays furent importantes, grâce à la vertu de ses prédications et de ses miracles. Parvenu avec ses compagnons au sommet d'une colline, ceux-ci eurent soif, et l'eau manquait pour les rafraîchir. Alors Florus, avec le bâton qu'il tenait à la main, frappa la terre, qui s'ouvrit pour laisser couler une belle source, dont les eaux n'ont jamais tari depuis ce jour-là. Après avoir évangélisé l'Aquitaine et les Cévennes, il arriva chez les Arvernes.

Le héraut du saint Evangile s'arrêta au mont Indiciac, dans une toute petite ville, qui, dans la suite, prit le nom de l'apôtre et s'appela Saint-Flour. De ce sommet, notre bienheureux Flour, véritable fleur du ciel, répandit dans les montagnes de l'Arvernie la divine odeur de Jésus-Christ.

Vers l'an 1000, Saint-Flour et son territoire furent donnés à l'abbaye de Cluny. Saint Odilon fit construire dans la ville une église qu'il dédia à saint Pierre et à saint Paul.

Quelques années après, on jeta les fondements de la cathédrale actuelle. Urbain II la consacra après le concile de Clermont et éleva les reliques de saint Flour sur le maître autel (1095). Enfin, Jean XXII divisa le diocèse de Clermont et érigea l'abbaye de Saint-Flour en évêché (1316).

Saint-Flour est le patron de Machy ; on conserve une de ses reliques à Saint-Vulfran d'Abbeville.

Propre de Saint-Flour et de Clermont. — Voir au 4 novembre.

SAINT JOUIN, FONDATEUR DU MONASTÈRE D'ANSION (après 368).

Saint Jouin était né à Mouterre-Silly, dans le Loudunais, terre de sa famille qui était illustre et puissante selon le monde, mais plus grande aux yeux de Dieu pour avoir donné à l'Eglise plusieurs Saints dont elle honore la mémoire. Il était frère de saint Maximin de Trèves, dont nous avons donné la vie au 29 mai. C'est donc vers le commencement du IVe siècle qu'il commença à édifier par ses vertus. Les traditions de sa famille, qui était toute chrétienne à une époque et dans un pays où le paganisme avait encore des partisans, élevèrent à Dieu ses premières pensées. Le dégoût du monde s'ensuivit, et, jeune encore, il se retira, pour ne penser qu'à son salut, dans une solitude nommée alors Ansion, qu'arrosait la petite rivière de la Dive, à peu de distance de Loudun. Là, il s'astreignit à une Règle austère de travail, de prière et de pénitence. De nombreux disciples désirèrent bientôt se joindre à lui, et devinrent les premiers hôtes du célèbre monastère connu plus tard sous le nom de Saint-Jouin de Marnes, à cause de la proximité où il était de cette petite localité. Il faut reporter cet établissement au milieu du IVe siècle, et peut-être à l'épiscopat de saint Maixent, sous l'autorité duquel saint Jouin dut recevoir la charge abbatiale ; en sorte que cette fondation aurait précédé celle de Ligugé, qui a longtemps passé pour le premier établissement monastique des Gaules. L'autorité que lui conféra cette charge ne le rendit que plus assidu à ses devoirs. Sans cesse appliqué à l'instruction de ses frères, le pieux cénobite les fit ra-

pidement avancer dans la perfection dont il donnait l'exemple. Il eut le bonheur de voir l'épiscopat de saint Hilaire, et, sans doute, dans la grande œuvre de sa fondation monastique, il jouit plus d'une fois de ses entretiens et de ses conseils. Nous pourrions dire aussi qu'il eut la douleur de le voir mourir, si ce n'était pas bien plutôt une consolation de suivre, pour ainsi dire, de ses regards le dernier élan d'un Saint qui abandonne la terre pour le ciel. Quoi qu'il en soit, il ne lui survécut pas de beaucoup, selon l'opinion la plus commune, et dut, par conséquent, s'en aller après l'an 368 rejoindre l'auguste pontife qui avait été son maître et son ami.

Ces temps si féconds en vertus si éminentes, disons plus, en véritable sainteté, devaient l'être aussi en miracles. Les miracles sont les marques les plus authentiques de la charité parfaite que Dieu se plaît à honorer dans ses amis. Ceux qui s'opérèrent sur la tombe de saint Jouin mirent le comble à la réputation qu'il s'était acquise. Le monastère augmenta sous l'influence de ces prodiges ; on y accourut de toutes parts ; d'illustres disciples s'y formèrent. On y vit briller successivement des saints formés à l'école et par les souvenirs du saint abbé. De ce nombre, l'église de Poitiers honore dans ses offices publics saint Paterne, qui devint évêque d'Avranches ; saint Aicadre ou Achard, qui fut abbé de Jumiége, en Normandie ; et saint Généroux, qui gouverna le monastère de Saint-Jouin, et fit bâtir sur les bords du Thouet, au commencement du VIe siècle, un autre couvent dont l'église porte encore son nom.

Le corps de saint Jouin, déposé d'abord dans une église dédiée à saint Christophe, fut transféré ensuite dans une autre plus grande et plus magnifique, qu'il avait dédiée lui-même à saint Jean-Baptiste. Il y fut conservé jusqu'au IXe siècle. Les guerres de ces temps malheureux amenèrent, avec la ruine du monastère et la dispersion des religieux, la perte irréparable des pieux trésors qu'on y gardait avec amour. Mais Dieu a promis de « retrouver les ossements de ses saints » au jour de la résurrection qu'ils espèrent.

M. l'abbé Aubert.

SAINT SIMÉON, RECLUS A TRÈVES (1035).

Né à Syracuse, il fit ses études à Constantinople, visita en pèlerin les lieux sanctifiés par les traces du Sauveur et se fixa chez des moines qui habitaient au pied du Mont-Sinaï. Richard II, duc de Normandie, faisait tous les ans de grosses aumônes à ce monastère. Les moines qui étaient allés en France les recevoir, étant morts en chemin, Siméon fut chargé par ses supérieurs de faire ce voyage. Il s'embarqua ; mais le vaisseau sur lequel il était embarqué fut pris par des pirates, qui mirent à mort les matelots et les passagers. Siméon s'échappa à la nage, et se rendit à Antioche, où il se joignit à l'abbé Richard, de Verdun, qui revenait du pèlerinage de Jérusalem. Il continua sa route avec lui jusqu'à Belgrade, où le seigneur de la ville l'arrêta prisonnier et ne voulut pas qu'il suivît les pèlerins français.

Richard arriva heureusement à Verdun. Pour Siméon, quand il eut été mis en liberté, il se rendit à Rome, d'où il passa en France avec un saint moine, nommé Cosme, qu'il avait amené d'Antioche. Etant arrivés en Aquitaine, ils furent bien reçus par le duc Guillaume ; et comme les esprits était alors fort échauffés sur la question de l'apostolat de saint Martial, on ne manqua pas de les interroger là-dessus. Ils rendirent témoignage que l'Eglise d'Orient mettait ce saint évêque au nombre des soixante-douze disciples de Jésus-Christ. Le moine Cosme mourut en Aquitaine : ainsi Siméon prit seul la route de Normandie, où il arriva l'an 1027. Il trouva que le duc Richard, dont il venait de si loin recueillir les aumônes, était mort l'année précédente. Il les demanda au successeur, mais on ne l'écouta point. Il fit quelque séjour à Rouen ; et il engagea le comte Josselin et Emmeline, sa femme, à bâtir un monastère, en l'honneur de la sainte Trinité, sur la montagne proche de Rouen, qui porte aujourd'hui le nom de Sainte-Catherine, à cause des reliques de cette Sainte, que Siméon y donna, et qu'il avait apportées du Mont-Sinaï.

Siméon, n'ayant pu obtenir d'aumônes du duc de Normandie, et ne voulant pas retourner les mains vides à son lointain monastère, prit le parti d'aller trouver l'abbé Richard, de Verdun. Il passa ensuite à Trèves, où Popon, qui en était archevêque, fut si charmé de sa vertu, qu'ayant eu la dévotion d'aller à la Terre-Sainte, il voulut qu'il l'accompagnât. Siméon, étant revenu de ce pèlerinage à Trèves, souhaita d'y vivre reclus. L'archevêque, à la tête du clergé et en présence du peuple, fit la cérémonie de la réclusion le jour de saint André, l'an 1028, c'est-à-dire qu'il l'enferma dans une tour proche de la porte de la ville, nommée alors la porte Noire, en murant la

porte, ou du moins, en y apposant son sceau. Le saint homme y vécut comme dans un tombeau ; mais le genre de vie qu'il menait, paraissant au-dessus des forces humaines, étonna plus la populace qu'il ne l'édifia. Elle s'imagina que ce moine étranger était un magicien, qui se privait de la compagnie des hommes pour avoir commerce avec les démons ; et l'on s'en prit au saint reclus de toutes les calamités qui arrivaient à la ville. Une inondation ayant fait de grands ravages à Trèves, sur ces entrefaites, on crut que Siméon l'avait procurée par ses prestiges, et le peuple s'ameuta contre lui pour le lapider ; cependant il ne put forcer la tour du saint reclus, et toute sa fureur aboutit à en casser les fenêtres à coups de pierres. Le Seigneur achevait de purifier son serviteur par ces épreuves. Le peuple, qui passe aisément d'une extrémité à l'autre, montra autant de vénération pour le saint homme qu'il avait fait paraître de prévention contre lui.

Siméon mourut saintement le premier jour de juin, l'an 1035. L'abbé Eberwin, qui a écrit sa vie, l'assista dans sa dernière maladie et lui fit la recommandation de l'âme. Dès que le bruit de sa mort se fut répandu, la malignité et la médisance se turent, et l'on s'empressa de témoigner d'autant plus de vénération pour sa vertu que l'on savait qu'elle avait été plus cruellement calomniée. Le clergé de Trèves, les moines, le peuple et même les religieuses, se rendirent à sa cellule pour honorer ses funérailles ; et toute la ville ne retentit plus que des éloges du saint homme, que la calomnie avait rendu, quelque temps auparavant, un objet d'exécration. C'est ainsi que Dieu justifie ses Saints. Popon, archevêque de Trèves, écrivit aussitôt au Pape Benoît II pour lui demander la canonisation de Siméon. Elle fut prononcée l'an 1042, et promulguée à Trèves, avec beaucoup de solennité, le 27 novembre. Cependant l'Eglise honore la mémoire de saint Siméon le jour de sa mort.

C'est la seconde canonisation suivant les règles actuelles, si l'on admet que celle de saint Udalric, évêque d'Augsbourg, faite quarante-sept ans auparavant, a été la première.

Il existe à Deville, canton de Maromme, diocèse de Rouen, une eau merveilleuse connue sous le nom de fontaine Saint-Siméon, qui est l'occasion d'un pèlerinage très-fréquenté ; on suppose que ce nom lui vient du célèbre solitaire du XIe siècle.

AA. SS.; Baillet; *Seine-Inférieure*, par l'abbé Cochet ; Rohrbacher.

SAINT THIBAUD [1] DE MONDOVI, CORDONNIER (1150).

Né à Vico, village près de Mondovi, il exerça d'abord la profession de cordonnier, puis celle de portefaix à Albe du Milanais. Aussi les cordonniers et savetiers de Mondovi et ceux du Montferrat célèbrent-ils sa fête comme patronale.

Le maître cordonnier chez lequel il avait appris son métier étant venu à mourir, on l'engagea à épouser sa fille, pour prendre, comme on dit, la suite des affaires. Mais le pieux jeune homme, qui avait résolu de vivre dans une entière chasteté, se déroba par la fuite au danger de la tentation, et fit le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. C'est à son retour à Albe, où il avait fait son apprentissage de cordonnier, qu'il exerça le dur métier de portefaix. Il trouvait le moyen de faire du bien à plus pauvre que lui. On raconte que n'ayant pas eu le courage de refuser à des nécessiteux une charge de farine dont il avait entrepris le transport, son sac se retrouva plein aussitôt qu'il l'eut vidé. Sur la fin de sa vie, il s'employa à balayer les églises, et quand il mourut, demanda qu'on l'ensevelît à l'endroit où il reléguait les balayures de Saint-Laurent d'Albe. On dit que ce fut pour expier un mouvement de colère qu'il s'était fait balayeur.

On représente le bienheureux Thibaud avec un *balai* ou un *sac*. Il est le patron de la ville d'Albe, et comme nous l'avons déjà dit, de la corporation des cordonniers à Mondovi.

AA. SS., traduction nouvelle.

1. Theobaldus, Thebaudus, Thibaudus, Tibaldus, Teobaldo.

IIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel de saint MARCELLIN, prêtre, et de saint PIERRE, exorciste, qui, ayant enseigné la foi à plusieurs personnes dans la prison même, furent chargés de pesantes chaînes et décapités sous Dioclétien, par le juge Sérénus, en un lieu qui se nommait la Forêt-Noire, et qui, changeant ensuite de nom en l'honneur des Saints, se nomma la Forêt-Blanche. Leurs corps furent enterrés dans une crypte, auprès de Tiburce, et leur tombeau fut décoré d'une inscription en vers composée par le pape Damase [1]. Vers 304. — Dans la Campanie, saint ERASME, évêque et martyr, qui, sous l'empereur Dioclétien, fut d'abord fouetté avec des cordes plombées, puis assommé de coups de bâton, et ensuite arrosé de résine, de soufre, de plomb, de poix, de cire et d'huile, sans que son corps en parût endommagé. Il fut encore soumis, à Formies, sous Maximien, à des supplices aussi cruels que variés ; mais Dieu le conserva pour l'affermissement des autres. Enfin, Notre-Seigneur l'appelant à lui, il mourut saintement, avec la gloire du martyre ; dans la suite des temps, son corps fut porté à Gaëte. Vers 301. — A Lyon, les saints martyrs POTHIN, évêque ; SANCTUS, diacre ; VETTIUS-EPAGATHUS, MATURUS, PONTICUS, BIBLIS, ATTALE, ALEXANDRE et BLANDINE, avec beaucoup d'autres, dont la lettre, envoyée par l'église de Lyon aux églises d'Asie et de Phrygie, raconte les héroïques et réitérés combats, au temps des empereurs Marc-Aurèle-Antonin et Lucius-Vérus. Parmi ces martyrs, sainte Blandine, malgré la faiblesse de son sexe, la délicatesse de sa complexion et son humble origine, soutint les plus violentes et les plus longues attaques des persécuteurs : étant demeurée inébranlable jusqu'à la fin, elle eut la gorge percée d'un coup d'épée, et suivit au martyre ceux qu'elle y avait exhortés. 177. — A Rome, saint EUGÈNE, pape et confesseur. 657. — A Trani, dans la Pouille, saint NICOLAS PÉRÉGRIN, confesseur, dont les miracles furent rapportés dans un concile tenu à Rome sous Urbain II. 1094.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Laon, saint Algise, prêtre et confesseur. VIIe s. C'est demain sa fête à Soissons. — A Lagny, diocèse de Paris, la translation du corps de saint Dieudonné, évêque, et d'autres saints corps, dont la fureur des hérétiques dépouilla presque entièrement cette abbaye. — A Cahors, sainte Mondane, martyre. Après 530. — Encore à Lyon, les saints martyrs Vincent, Nina, Prisque, Sepaca, Hilaire, Félix, Tastula, Epagatus, Amélie, Donat, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme et différents des compagnons de saint Pothin. Epoque incertaine.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Rome, la naissance au ciel des saints martyrs Marcellin et Pierre.

Martyrologes des Bénédictins et des Camaldules. — Sainte Angèle de Mérici.

Martyrologe de Vallombreuse. — A Florence, la bienheureuse Humiliane de Cerchi, veuve du Tiers Ordre de Saint-François, illustre par la noblesse de sa naissance, par son abstinence et par ses miracles ; elle s'endormit dans le Seigneur le 19 mai.

Martyrologe des Dominicains. — A Sandomir, le supplice de quarante-neuf martyrs de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui furent prévenus de leur mort la veille de ce jour et inscrits d'avance en lettres d'or au Martyrologe, et furent massacrés tous ensemble par les infidèles pendant qu'ils saluaient dévotement la Mère de Dieu [2].

1. Avec eux souffrirent Thomat, Rogat et quarante-deux autres.

2. Au XIIIe siècle on voyait à Sandomir un couvent de Dominicains. Parmi les religieux on distinguait

Martyrologe des Franciscains. — A Camerino, le décès de la bienheureuse BAPTISTE VARANI, d'une des premières familles de cette ville, qui, ayant embrassé la Règle primitive de Sainte-Claire, fonda ensuite un monastère de cet Ordre à Camerino.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Egypte, sainte Théémède et ses enfants ; saint Arménius et sa mère, martyrs. — A Rome, les saints Second, Maxime, Martinien, et environ deux cents autres, martyrs, désignés par le martyrologe de saint Jérôme. — A Acqui, en Italie, saint Gui ou Guido, évêque. An 1070. — En Suède, saint Etienne, évêque de Nora et martyr. Il avait été tiré de Corbie-la-Jeune, où il était religieux. IXe s. — A Burgos, en Espagne, saint Jean, prêtre et solitaire. An 1153. — A Belgrade, en Bessarabie, saint Jean, martyr. Vers le XIIIe s.

S. POTHIN, ÉVÊQUE, Ste BLANDINE, VIERGE, ETC.

TOUS MARTYRS A LYON

ET FONDATION DE L'ÉGLISE DE CETTE VILLE

177. — Pape : Saint Eleuthère. — Empereur : Marc-Aurèle.

> Les reliques d'un seul Martyr suffisent pour exciter l'allégresse d'une ville. Pour nous, voici que nous possédons tout un peuple de Martyrs. Gloire à notre terre, nourricière de célestes combattants, mère féconde d'héroïques vertus !
>
> *Homélie de saint Eucher, évêque de Lyon, sur sainte Blandine, etc.*

Saint Pothin apparaît pour la première fois dans l'histoire, au moment où les persécuteurs du nom chrétien le traînent devant le tribunal du président de la Gaule lyonnaise.

La tradition constante de l'église de Lyon est que son premier évêque lui est venu d'Asie, qu'il a été formé à l'école de saint Polycarpe, disciple de saint Jean, évêque de Smyrne, et par lui dirigé vers les Gaules. Cette tradition immémoriale a toujours eu pour expression un culte spécial rendu à saint Polycarpe. L'église de Lyon s'est toujours considérée comme d'origine grecque, s'est toujours rattachée à l'église de saint Jean l'Evangéliste, par Polycarpe et Pothin ; elle proclame solennellement sa reconnaissance dans sa liturgie.

On s'est demandé comment Lyon, qui fut de bonne heure une ville importante, demeura jusqu'au milieu du IIe siècle en dehors de la sphère où s'exerçait l'action évangélique, ou plutôt pourquoi les Pontifes romains ne lui avaient pas encore envoyé des missionnaires ? Ce retard s'explique par l'incendie qui détruisit Lyon sous Néron, par la proximité de Vienne qui,

le bienheureux Sadoc, qui avait évangélisé la Hongrie, avec le bienheureux Paul dit de Hongrie, et converti à la foi la tribu des Cumains. Un jour le lecteur ajouta au martyrologe cette phrase : *A Sandomir, le supplice de quarante-neuf Martyrs.* Les frères se regardèrent étonnés et virent là un avertissement du ciel. Ils passèrent la nuit en prières, et le lendemain les Turcs, qui assiégeaient la ville, l'ayant emportée d'assaut, envahirent le couvent, trouvèrent les frères occupés à chanter le *Salve Regina* et les massacrèrent tous. Alexandre VI autorisa d'abord leur culte pour la ville où ils avaient gagné la couronne céleste, et plus tard Pie VII étendit cette permission à l'Ordre entier des Dominicains.

évangélisée dès le temps de saint Paul, envoyait sans doute des prédicateurs à sa voisine et par d'autres causes dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir. Il est hors de doute que Lyon, ville de commerce et d'études, comptait des chrétiens dans son sein avant l'arrivée de Pothin, et que celui-ci fut dirigé des rives de l'Iomé vers le Rhône pour y constituer une église dont le noyau existait déjà. A son arrivée, le bienheureux Pothin, le *désiré*, suivant l'étymologie de son nom, savait à quelle porte frapper pour rencontrer des visages amis dans le Christ. Son premier soin fut d'arrêter l'emplacement où établir le lieu de la prière : l'oratoire chrétien s'éleva dans la presqu'île formée par les eaux de la Saône et du Rhône. Ce quartier, placé loin du bruit et des regards des magistrats, rempli d'arbres amis des eaux, n'était habité que par des pêcheurs et des ouvriers. La crypte de l'église Saint-Nizier occupe l'emplacement de ce premier oratoire des chrétiens qui dut être bâti en bois et en feuillage ; car creuser une église souterraine, il n'y fallait pas songer, le terrain était trop marécageux. On a reconnu en effet, depuis, que la chapelle souterraine de Saint-Nizier a dix pieds de profondeur, et repose sur le sol antique.

En digne disciple de saint Jean qu'il pouvait avoir vu dans sa jeunesse, Pothin s'empressa de faire connaître la Vierge aux habitants de Lyon, et l'on sait quelles profondes racines la dévotion à Marie a jetées dans cette cité. D'après une tradition chère à la piété lyonnaise et respectable à tous égards, saint Pothin aurait apporté de l'Orient une image de la Vierge : peut-être était-ce un de ces nombreux portraits — original ou copie — attribués à saint Luc[1].

La parole de vie prêchée par Pothin avait produit des fruits de salut : l'oratoire des bords du Rhône devint bientôt insuffisant, il fallut donc songer à un nouveau lieu de réunion. Au bourg du Lugdunum ancien, sur le prolongement de la colline, non loin d'un lieu consacré aux sépultures romaines, une grotte ou excavation naturelle s'ouvrait dans les flancs du rocher. Le bienheureux Pothin fit choix de cette grotte et la convertit en un lieu de prières pour les fidèles qui habitaient la hauteur. Un puits dont les eaux devaient servir à l'administration du baptême, fut creusé dans la chapelle souterraine qui était un prolongement à la grotte. La crypte de la montagne fut placée sous l'invocation de saint Jean l'Evangéliste : c'était témoigner assez clairement la filiation qui, par saint Polycarpe, rattachait l'église de Lyon au disciple bien-aimé.

Environ quinze ans s'étaient écoulés depuis que Pothin travaillait à la vigne du Seigneur, lorsqu'il demanda par lettre à saint Polycarpe, un renfort d'hommes apostoliques. A l'appel de Pothin, Polycarpe fit un nouveau sacrifice et désigna Irénée avec plusieurs autres, dont le nom et le nombre restent inconnus. Irénée à son arrivée à Lyon ne devait pas avoir plus de trente-sept ans.

Sur ces entrefaites, Antonin le Pieux mourut (161), et eut pour successeur à l'empire, son fils adoptif, Marc-Aurèle. Antonin avait été tolérant envers les chrétiens, il avait même ordonné à ses proconsuls de sévir contre leurs calomniateurs[2].

L'avénement du nouvel empereur fut salué avec enthousiasme par tout

1. Dès le principe, l'oratoire de saint Pothin fut à Lyon le centre de la dévotion à Marie. Au moyen âge, les dévots à la sainte Vierge s'en éloignent graduellement pour entourer l'autel de Notre-Dame de la Platière, se rendre à l'Ile-Barbe, à la chapelle construite par l'abbé Hogier. Dès le commencement du XVI[e] siècle, les nombreux prodiges opérés à Fourvière attirent et fixent décidément la foule au sanctuaire de la colline.

2. Voir sa lettre à Minucius Fundanus dans l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, IV, 9.

ce que l'empire comptait de rhéteurs, de philosophes et de savants, c'est-à-dire par les ennemis les plus acharnés des disciples de Jésus-Christ. Marc-Aurèle avait peut-être de l'aptitude pour philosopher, il n'en avait pas pour régner. Esprit droit, mais volonté faible, il se laissait gouverner par les professeurs de son enfance qu'il avait installés à sa cour. Incapable de réprimer même les désordres qui déshonoraient sa propre famille, il eut bien moins encore l'énergie de refuser les édits de proscription qu'on lui demanda contre les chrétiens. Le miracle opéré en faveur de son armée aux prières de la légion fulminante [1], avait bien pu l'amener à défendre qu'on accusât les chrétiens pour cause de religion ; c'était leur rendre en partie justice ; mais pour la faire complète, il aurait dû rapporter les anciens édits qui proscrivaient la religion chrétienne ; ce dont il se garda bien. D'ailleurs, au bout de quelques années, le service rendu fut oublié. L'année même de sa mort, l'empereur philosophe avait tracé ces lignes : L'âme doit se tenir prête à la mort, et cela par un acte de son propre jugement, et non par esprit de *faction*, comme les chrétiens, mais avec réflexion, avec gravité, sans rien de théâtral [2]. Celui qui voyait des *factieux* dans les chrétiens, n'avait pas conservé grande reconnaissance à leur égard.

Avant le miracle de la légion fulminante, arrivé en l'an 175, le règne de Marc-Aurèle avait vu couler à Rome le sang de sainte Félicité et de ses héroïques enfants ; à Smyrne, celui de Polycarpe ; à Rome encore, celui de Justin, le philosophe. Après, ce fut celui de Bénigne à Dijon, de Pothin et de ses quarante-huit compagnons, à Lyon. Nous allons assister au drame sanglant de leur martyre.

C'était un touchant usage des Eglises, dans les premiers siècles, d'entretenir un commerce de charité par les lettres qu'elles s'envoyaient réciproquement. Les fidèles de ces Eglises s'édifiaient les uns les autres, et puisaient une force nouvelle dans les récits des actes de courage que la grâce de Dieu avait inspirés à leurs frères. C'est ainsi qu'après le martyre de saint Polycarpe, les chrétiens de Smyrne, à la prière de ceux de Philadelphie, adressèrent à ces derniers une relation des souffrances et de la fin glorieuse de ce saint évêque. Les fidèles de Lyon ayant été persécutés à leur tour, il était naturel qu'ils instruisissent les Eglises d'Asie, auxquelles plusieurs tenaient par leur origine, des combats qu'avaient soutenus ceux d'entre eux qui avaient confessé la foi. Ils en consignèrent donc les détails dans une lettre que l'historien Eusèbe nous a conservée en partie, et dont la rédaction est attribuée à saint Irénée. La simplicité vraiment évangélique de cette lettre en fait un des monuments les plus remarquables de l'antiquité chrétienne ; après tant de siècles, on se sent encore tout ému en lisant cet admirable récit.

« Les serviteurs de Jésus-Christ, qui habitent Vienne et Lyon, villes des Gaules, aux frères d'Asie et de Phrygie qui ont la même foi et qui espèrent au même Rédempteur, paix, grâce et gloire, de la part de Dieu le Père et de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« La violence de la persécution et la rage des Gentils contre les Saints, la variété et la cruauté des supplices qu'ont supportés nos bienheureux martyrs, ont été telles que nous sommes incapables de les exprimer de vive voix ou de les retracer par écrit. L'ennemi s'est jeté sur nous avec une violence féroce, et les préludes de sa fureur nous ont présagé tout d'abord ce que nous devions attendre des ministres qu'il avait instruits à faire la guerre aux serviteurs de Dieu. On commença par nous interdire l'entrée des

1. Voir la Vie de saint Eleuthère, p. 180. — 2. *Pensées*, liv. XI, 3.

maisons, des bains et du Forum ; on nous traqua partout. Cependant la grâce de Dieu nous soutint ; elle tira les faibles à l'écart, et réserva aux combats des hommes qui, par leur courage, devaient être comme autant de colonnes inébranlables. Ces généreux athlètes, en étant donc venus aux mains, souffrirent toutes sortes d'opprobres ; et des peines qui auraient semblé à d'autres insupportables, furent regardées par eux comme légères, dans le désir qu'ils avaient de s'unir plus tôt à Jésus-Christ. Ainsi ils nous ont appris, par leur exemple, que les afflictions de cette vie n'ont aucune proportion avec la gloire qui doit éclater un jour en nous. Toutes les brutalités qui accompagnent les émeutes populaires, les vociférations, les outrages, les violences, les emprisonnements, les coups de pierres, le pillage, en un mot tout ce dont est capable une populace en fureur et poussée par sa rage, ses craintes ou sa haine, fut exercée contre les confesseurs ; mais leur constance est demeurée invincible. Ensuite, traînés au Forum par le tribun des soldats et par les magistrats de la ville, ils répondirent aux questions qu'on leur fit, en présence d'une foule immense, par une généreuse profession de foi. Après cela ils furent jetés dans la prison jusqu'au retour du gouverneur.

Dès qu'il fut arrivé, on les lui présenta ; et comme il les traitait avec une cruauté égale à sa haine contre les chrétiens, cette injustice révolta un de nos frères, Vettius Epagathus. C'était un jeune homme brûlant de charité pour Dieu, de mœurs si pures et d'une vie si austère, qu'il méritait déjà l'éloge que l'Ecriture fait du saint vieillard Zacharie; car il marchait avec édification dans toutes les voies du Seigneur [1], toujours prompt à servir Dieu et le prochain, toujours animé et rempli de l'Esprit divin. Or Vettius Epagathus, ne pouvant contenir son indignation, demanda la permission de défendre ses frères et de prouver que parmi nous il ne se passait rien d'impie. A cette proposition, la foule qui entourait le tribunal se mit à vociférer contre lui (car il était fort connu), et le gouverneur, choqué de sa demande, toute juste qu'elle fût, s'informa de lui s'il était chrétien. Vettius confessa hautement qu'il l'était, et il fut mis aussitôt au nombre des Martyrs, sous la prévention d'être l'avocat des chrétiens. Il avait bien mérité ce titre, puisqu'il avait lui-même pour avocat et pour consolateur l'Esprit-Saint. Disciple digne de Jésus-Christ, il suit aujourd'hui l'Agneau partout où il va.

« Ces premières épreuves opérèrent bientôt un triste discernement entre ceux qui s'étaient préparés au combat et ceux qui ne l'avaient pas prévu. Les premiers se déclarèrent avec hardiesse, et témoignèrent un désir ardent de consommer leur martyre. Parmi les autres, dix troublèrent la joie des confesseurs par une déplorable chute, et répandirent l'affliction parmi tous les frères. Leur apostasie refroidit même le zèle de ceux qui, n'ayant pas pas encore été arrêtés, ne cessaient, malgré le péril, d'assister les martyrs dans leurs souffrances. Nous étions tous alors dans les alarmes et dans une cruelle incertitude sur ce qui arriverait aux confesseurs ; les tourments nous effrayaient peu, mais nous tremblions qu'il ne se rencontrât d'autres apostats.

« Chaque jour, cependant, amenait de nouvelles arrestations, et chaque jour on conduisait dans les prisons les fidèles dignes de remplacer ceux qui étaient tombés. Bientôt les cachots renfermèrent les principaux des deux Eglises, ceux surtout qui, par leur prudence et par leurs travaux, avaient contribué à leur développement. On se saisit aussi de quelques-uns de nos esclaves païens : car le gouverneur avait ordonné qu'on trouvât à toute force des témoins contre nous. Ces esclaves donc, redoutant eux-mêmes les sup-

1. Luc, I, 6.

plices auxquels on appliquait les Saints, excités d'ailleurs par les démons, et à l'instigation des soldats qui avaient ordre de les y pousser, nous accusèrent de choses si monstrueuses que nous ne saurions y penser ou les rapporter sans crime, ni croire même que jamais il se soit rencontré des hommes qui les aient commises. Ces dépositions, ayant été publiées parmi le peuple, l'animèrent de plus en plus contre les chrétiens ; en sorte que ceux mêmes à qui la parenté ou l'amitié avait jusque-là inspiré quelque modération, donnèrent enfin libre cours à leur fureur. Ainsi s'accomplissait cette prédiction du Seigneur : *Un temps viendra où, en vous livrant à mort, on croira faire un acte agréable à Dieu* [1].

« Le langage humain ne saurait décrire les tortures qu'on fit alors endurer aux Saints, dans l'espoir de leur faire avouer les impiétés dont on nous chargeait. La haine du gouverneur, du peuple et des soldats s'attacha d'abord au diacre Sanctus, de Vienne ; à Maturus encore néophyte, mais déjà athlète généreux ; à Attale, de Pergame, qui fut toujours la colonne et le soutien de notre Eglise, et à une femme esclave appelée Blandine, par laquelle il plut au Seigneur de montrer que ce qui est méprisable aux yeux des hommes est souvent auprès de lui en honneur, et que les instruments les plus faibles deviennent les plus forts par sa grâce. Nous tous, et sa maîtresse notamment, qui était au nombre des Martyrs, craignions beaucoup pour elle, à cause de la délicatesse de sa complexion, qu'elle n'eût pas le courage de confesser la foi. Cependant sa constance fut si grande qu'elle lassa les bourreaux, qui depuis le matin jusqu'au soir se succédèrent pour la tourmenter. A la fin, ils furent contraints d'avouer qu'ils étaient vaincus, et ils s'étonnaient de ce que la vie pût demeurer dans un corps tout disloqué qui n'était plus qu'une plaie. Pour elle, la confession du nom chrétien ranimait ses forces ; tout son soulagement était de dire : « Je suis chrétienne, il ne se fait point de mal parmi nous ». Ces paroles semblaient la rendre insensible à la douleur.

« Le diacre Sanctus supporta aussi avec une fermeté invincible tous les tourments que les bourreaux imaginèrent de lui faire souffrir, dans l'espérance de tirer de sa bouche quelque aveu à la charge de la religion ; mais il leur opposa toujours un si grand courage, qu'il ne voulut leur dire ni son nom, ni sa patrie, ni sa condition. A toutes les interrogations il répondait : *Je suis chrétien*, comprenant dans cette qualité son nom, sa patrie, sa condition, tout ce qu'il était. Les païens ne purent jamais arracher de lui d'autre réponse. Le gouverneur ne se possédait plus de fureur ; la barbarie des bourreaux demandait vengeance, et, comme ils ne savaient plus quels tourments employer, ils firent rougir au feu des lames de cuivre, et les lui appliquèrent aux endroits les plus sensibles du corps. Le saint Martyr vit brûler sa chair sans se plaindre, Jésus-Christ versant sur les plaies de son serviteur la céleste rosée de la grâce, qui tempérait sa douleur. Déjà le corps mutilé du Martyr ne conservait presque plus aucune apparence humaine : c'était un amas informe d'os et de membres broyés, de chairs calcinées, déchirées, tombant en lambeaux. Mais le Seigneur, qui souffrait en lui, faisait par lui éclater sa gloire, confondait l'ennemi et animait les fidèles, en leur montrant par un tel exemple qu'on n'a rien à craindre quand on porte en soi la charité du Père, et qu'on ne souffre rien quand on envisage la gloire du Fils. En effet, quelques jours après, les impies appliquèrent le Martyr à de nouvelles tortures, espérant que, s'ils remettaient le fer et le feu dans ses plaies encore ouvertes, et tellement enflammées qu'on ne pou-

1. Joan., XVI, 2.

vait les toucher sans qu'il en ressentît une insupportable douleur, sa constance céderait enfin ; ou qu'en le faisant expirer dans les supplices, son sort épouvanterait les autres. Mais l'événement trompa leurs prévisions : car, par un miracle inespéré, son corps, parfaitement rétabli dans sa forme et sa force première, se trouva disposé à de nouveaux combats, et, par la grâce de Jésus-Christ, la seconde épreuve fut pour lui un remède plutôt qu'un tourment.

« Biblis était au nombre de ceux qui avaient renié leur foi. Les païens, à l'instigation du démon, qui connaissait sa faiblesse, s'avisèrent de l'appliquer à la torture, pensant qu'elle avouerait les crimes dont on accusait les chrétiens [1]. Mais les tourments réveillèrent Biblis comme d'un profond sommeil. Les douleurs passagères qu'elle ressentait la faisant penser aux peines éternelles, elle se mit à haranguer le peuple avec force : « Et comment », dit-elle, « mangerions-nous des enfants, nous à qui il n'est pas même permis de manger le sang des bêtes [2] ? » Elle confessa qu'elle était chrétienne, et fut mise avec les Martyrs.

« Ainsi Jésus-Christ, par sa grâce, ayant rendu la constance des confesseurs victorieuse de tous les supplices, l'enfer eut recours à de nouveaux moyens pour les perdre. Il les fit jeter dans un cachot ténébreux : là on leur mit les pieds dans des entraves de bois qu'on écarta avec violence jusqu'au cinquième trou, leur faisant souffrir tous les tourments que la rage vaincue est capable d'exercer sur des captifs. Dieu, pour faire éclater sa gloire, permit que beaucoup de ces saints confesseurs mourussent étouffés dans la prison. D'autres, au contraire, qui avaient été si cruellement tourmentés qu'ils ne paraissaient pas devoir prolonger leur existence au milieu de maux contre lesquels tout remède était inutile, purent encore vivre dans cet affreux séjour. Les secours humains leur manquaient, mais le Seigneur réparait leurs forces et soutenait leur courage, en sorte qu'à leur tour ils consolaient leurs frères et ranimaient leur ardeur. Des chrétiens nouvellement arrêtés, au contraire, et peu accoutumés aux souffrances, expirèrent bientôt dans une prison dont les incommodités furent pour eux insupportables.

« Nous ne saurions passer ici sous silence la fin glorieuse du bienheureux Pothin, évêque de Lyon. Il était âgé de quatre-vingt-dix ans, faible et infirme, en sorte qu'il pouvait à peine respirer ; son zèle et le désir du martyre le soutenaient. Il fut conduit, ou plutôt porté au tribunal au milieu des injures de tout le peuple, qui vomissait des imprécations comme si en lui ils eussent vu Jésus-Christ même. Le gouverneur lui demanda quel était le Dieu des chrétiens : « Vous le connaîtrez », répondit-il, « si vous en êtes digne ». Alors la multitude entra en fureur. Ceux qui l'environnaient le frappaient avec les pieds et les mains, sans aucun respect pour son âge ; les plus éloignés lui jetaient tout ce qu'ils rencontraient, croyant qu'ainsi ils vengeraient leurs dieux. Le saint évêque conservait à peine un souffle de vie quand il fut jeté dans la prison où peu après il expira.

« Il plut encore à Dieu de manifester l'admirable économie de sa providence et de son infinie miséricorde, par un de ces contrastes qui nous révèlent jusqu'où Jésus-Christ porte pour les siens les attentions de son amour. Ceux qui avaient renié leur foi étaient renfermés dans la même prison, et souffraient les mêmes peines que les confesseurs ; seulement, ceux

1. On les accusait de manger la chair humaine, particulièrement celle des jeunes enfants.

2. Les chrétiens observaient alors et continuèrent à observer encore, pendant plusieurs siècles, la défense de manger du sang, portée par l'ancienne loi et confirmée par le concile apostolique de Jérusalem.

qui s'étaient avoués chrétiens étaient jetés dans les fers comme chrétiens, et non comme coupables de quelques crimes ; les apostats, au contraire, étaient détenus comme des homicides ou des scélérats. Aussi avaient-ils beaucoup plus à souffrir que les autres, dont les peines étaient adoucies par la joie de leur confession, par l'attente du martyre, l'espérance d'un bonheur éternel, l'amour pour Jésus-Christ et l'esprit de Dieu le Père. Mais ceux-là étaient tellement tourmentés par leurs remords que, lorsqu'ils paraissaient devant le peuple, on les distinguait à leur air consterné. Sur le visage des uns brillaient le bonheur, la majesté, une sainte joie ; leurs chaînes leur donnaient autant de grâce que les bracelets et les franges d'or en donnent à l'épouse au jour de ses noces ; ils répandaient autour d'eux la céleste odeur de Jésus-Christ, de telle sorte que plusieurs pensaient qu'ils se servaient de parfums précieux. Pour les autres, l'œil morne, la contenance embarrassée, la démarche pénible, ils étaient l'objet des railleries amères des Gentils, qui les taxaient de trahison et de lâcheté ; parce qu'ils avaient renoncé au nom glorieux de Jésus-Christ, on les poursuivait du titre d'homicides. Ce triste spectacle contribuait beaucoup à fortifier les confesseurs, et, si quelqu'autre chrétien venait à être arrêté, il s'empressait de confesser la foi, pour prévenir toute tentation d'apostasie.

« Cependant, par la diversité de leurs supplices, les Martyrs devaient être comme une couronne composée de diverses fleurs que Notre-Seigneur Jésus-Christ offrait à son Père, des mains de qui les généreux combattants allaient enfin recevoir la récompense due à leur courage. Maturus, Sanctus, Blandine et Attale furent les premiers condamnés à être dévorés par les bêtes dans l'amphithéâtre. A cette occasion, on donna au peuple un jour de spectacle dont nos saints Martyrs devaient faire tous les frais. Maturus et Sanctus supportèrent de nouveau toutes sortes de supplices, comme s'ils n'eussent rien souffert encore, ou plutôt comme de généreux athlètes qui, déjà vainqueurs plusieurs fois, combattaient pour le prix de la dernière victoire. Ils furent d'abord déchirés à coups de verges, selon la coutume, ensuite abandonnés aux bêtes, dont la férocité se réveillait à la vue d'un corps sanglant, et enfin livrés à tous les tourments que demandait à grands cris la capricieuse barbarie de l'assemblée. Elle voulut qu'on les fît asseoir sur la chaise de fer rougie au feu. De leurs chairs grillées s'exhalait une odeur dont l'incommodité ne rebuta point les bourreaux ; leur fureur, au contraire, s'irritait d'autant plus qu'ils faisaient de vains efforts pour vaincre la constance des Martyrs ; mais ils ne purent jamais tirer de Sanctus d'autres paroles que celles qu'il avait déjà tant de fois répétées : *Je suis chrétien !* Ces invincibles héros, donnés en spectacle au monde, servirent une journée entière au divertissement du peuple ; et comme on vit qu'après tant de tourments ils respiraient encore, ils furent enfin égorgés dans l'amphithéâtre.

« Blandine fut attachée à un poteau pour y être déchirée par les bêtes. Suspendue par les bras en forme de croix, elle adressait à Dieu des prières ferventes, et son exemple remplissait d'ardeur les autres Martyrs. Il leur semblait, dans la personne de leur sœur, voir Celui qui, crucifié pour leur salut, avait voulu laisser dans la croix, à tous ses disciples, une preuve que ceux qui souffrent pour l'amour de lui jouiront un jour de la présence et de la gloire du Dieu vivant. Les bêtes ayant respecté Blandine, elle fut détachée du poteau et reconduite en prison. Elle en devait bientôt sortir pour de nouveaux combats, afin que, victorieuse de l'ennemi dans les attaques nombreuses qu'il lui livrait, elle rendît certaine la condamnation du dragon

infernal et enflammât par son exemple le courage de ses frères. Car, quoique délicate, faible et méprisée, elle était revêtue de la force de Jésus-Christ, le Roi des Martyrs ; elle avait remporté plusieurs triomphes sur son adversaire, et conquis dans une lutte glorieuse une couronne immortelle.

« Cependant les vociférations du peuple appelaient Attale, qu'une généreuse confession de foi, plus que sa haute naissance, rendait illustre. Attale était préparé au combat, le témoignage de sa conscience le soutenait. Rompu dans tous les exercices de la milice chrétienne, il avait toujours été parmi nous un témoin fidèle de la vérité. Des frémissements de fureur l'accueillirent et l'accompagnèrent, tandis qu'on le promenait autour de l'amphithéâtre, précédé de cette inscription : « Celui-ci est le chrétien Attale ». Mais le gouverneur, informé qu'il était citoyen romain, le fit reconduire en prison avec les autres.

« Les saints Martyrs mirent ce délai à profit pour faire briller, par leur douceur, la grande miséricorde de Jésus-Christ. En effet, plusieurs membres morts du corps mystique de l'Eglise furent ranimés par le secours de ceux qui étaient vivants. Les confesseurs obtinrent grâce pour les apostats, et, dans des transports de bonheur, l'Eglise, cette vierge-mère de tous les fidèles, embrassa vivants ceux qu'elle avait été obligée de rejeter de son sein. La piété des Martyrs les avait enfantés de nouveau à la vie spirituelle, pleins désormais de vigueur et instruits à confesser la foi.

« En même temps qu'ils relevaient ceux qui étaient tombés, les confesseurs donnaient des exemples d'une humilité vraiment admirable, à l'imitation de Jésus-Christ, qui, étant égal à son Père, était volontairement descendu jusqu'aux dernières limites de l'abaissement. Eux qui l'avaient confessé non une fois, mais plusieurs, qui avaient été exposés aux bêtes et aux lames ardentes, non-seulement ils ne s'attribuaient pas la qualité de Martyrs, mais ils ne pouvaient souffrir que les autres les appelassent de ce nom. « Cette gloire », disaient-ils, « n'est due qu'à Jésus-Christ, seul et fidèle Martyr de la vérité, qui est le premier-né d'entre les morts et l'auteur de la vie éternelle. Après lui, on ne peut donner ce titre qu'à ceux qui, sortis de cette vie par une confession généreuse, ont été reçus dans le sein de Dieu. Pour nous, faibles et petits, notre confession n'est pas complète »; et ils conjuraient leurs frères, avec larmes, de prier le Seigneur pour eux, afin qu'ils souffrissent jusqu'à la fin avec constance et méritassent réellement d'être couronnés. Mais, en parlant aux païens, leur langage se ressentait de la noblesse de leurs âmes, et ils supportaient les injures avec autant de magnanimité qu'ils en avaient montré au milieu des tourments... Ils trouvaient dans leur cœur des paroles d'une douceur admirable à l'égard de ceux qui, étant tombés, n'étaient pas encore relevés. Leur sollicitude pour eux était semblable à celle d'une mère qui veille sur ses enfants en bas âge. Puis ils s'adressaient au Dieu tout-puissant, lui demandant de rendre ces infortunés à la vie de la grâce ; et le Seigneur le leur accordait. Telle était la charité de ces généreux confesseurs, que la couronne même du martyre et la gloire du ciel leur semblaient moins désirables, s'il était donné à l'esprit de ténèbres de ravir à l'Eglise quelques-uns de ses membres et de les enlever comme des dépouilles destinées au triomphe de ses ennemis. Par-dessus tout, ils se montraient animés d'un grand esprit de paix, et ils nous engageaient à conserver avec soin cette précieuse vertu, en même temps que la charité qui est le lien de l'unité et de la concorde.

« Parmi ceux qui étaient détenus, il s'en trouvait un, nommé Alcibiade, qui était accoutumé à mener une vie très-austère, ne prenant pour toute

nourriture que du pain, de l'eau et un peu de sel. Il voulait continuer ce genre de vie dans la prison ; mais Attale, après sa première apparition dans l'amphithéâtre, apprit par révélation que la conduite d'Alcibiade n'était pas agréable à Dieu, et qu'il était aux autres une occasion de scandale. Celui-ci se rendit aussitôt, et dès lors il mangeait de tout avec actions de grâces[1].

« Sur ces entrefaites, une lettre de l'empereur arriva ; elle portait que l'on fît mourir ceux qui persévéreraient dans leur confession, et que ceux qui la renieraient fussent mis en liberté. Au jour donc de l'inauguration des jeux solennels, l'assemblée étant très-nombreuse, parce qu'on y accourait de toutes les provinces, le gouverneur monta sur son tribunal et commanda de lui amener les chrétiens pour donner aux assistants le spectacle de leurs supplices. On étala de nouveau tous les instruments de torture. Ceux qui étaient citoyens romains furent condamnés à avoir la tête tranchée, les autres furent réservés pour les bêtes.

« Quant à ceux qui avaient renié leur foi, le gouverneur se les fit amener séparément, croyant n'avoir qu'à les renvoyer chez eux ; mais, contre son attente, ils se déclarèrent chrétiens avec un courage qui glorifia le nom de Jésus-Christ, effaça la honte de leur première faiblesse et leur mérita l'honneur d'être associés aux martyrs. Quelques enfants de perdition persévérèrent dans leur impiété, mais ceux-là n'avaient jamais eu la foi ni la crainte de Dieu au fond de l'âme ; ils avaient profané la robe d'innocence dont ils avaient été revêtus au Baptême, et déshonoré la religion par leur conduite.

« Un chrétien nommé Alexandre, phrygien de naissance, mais depuis longtemps établi dans les Gaules, où il exerçait la médecine, avait jusqu'alors échappé aux perquisitions des magistrats, quoique sa piété ardente et son zèle intrépide l'eussent rendu célèbre parmi ses frères. Il profita de sa liberté pour se placer auprès du tribunal du juge pendant l'interrogatoire, afin d'encourager par ses gestes les confesseurs et de les exhorter à la persévérance : il le faisait d'une manière si expressive, que ses voisins le disaient, par raillerie, dans les douleurs de l'enfantement. Cependant le peuple, irrité d'entendre confesser la foi à ceux qui l'avaient déjà reniée, dénonça à grands cris Alexandre comme auteur de cette prétendue défection. Le gouverneur, qui n'était là que pour le plaisir du peuple, s'empressa de faire ce qu'il exigeait : il demanda donc brusquement à Alexandre qui il était. « Je suis chrétien », répondit vivement celui-ci ; et le juge en colère le condamna à être déchiré par les bêtes. Le lendemain, Alexandre parut dans l'amphithéâtre avec Attale, que le gouverneur, par complaisance pour le peuple et contrairement aux ordres de l'empereur, condamna au même supplice ; mais, comme les bêtes n'osaient approcher des Saints, ils pas-

1. De graves historiens font remarquer à cet égard que si la conduite d'Alcibiade fut blâmée, c'est parce qu'elle pouvait donner lieu de croire qu'il favorisait les doctrines de Montan. On avait appris à Lyon, en effet, que ce novateur, aidé de quelques-uns de ses adeptes, était parvenu à exciter des troubles parmi les églises de la Phrygie, et que, pour mieux en imposer aux fidèles, il affectait une grande austérité extérieure. Les protestants ont donc eu tort d'alléguer cette désapprobation de la conduite d'Alcibiade, comme une preuve que, dans les premiers siècles de l'Eglise, l'abstinence de certaines viandes était tenue pour superstitieuse.

Affligés des nouvelles qui leur parvenaient sur les sourdes menées de l'hérésiarque, dont les disciples cherchèrent à répandre les erreurs jusque dans les Gaules, les chrétiens de Lyon en écrivirent aux églises d'Orient ainsi qu'au pape Eleuthère. Ils confièrent leur dépêche au prêtre Irénée, dont ils parlaient en ces termes : « Nous avons prié notre frère et compagnon Irénée de vous porter ces lettres ; nous vous le recommandons avec instance comme un grand zélateur du testament de Jésus-Christ. Si nous savions que le rang pût donner le mérite de la justice, nous vous le recommanderions aussi comme prêtre, car il l'est en effet ». (Eusèbe, *Hist. eccl.*, 4.) Irénée devait aller jusqu'en Asie ; néanmoins il s'arrêta à Rome, d'où, bientôt après, les événements le contraignirent à revenir dans les Gaules.

sèrent de nouveau par tous les supplices; après quoi, ramenés au milieu de l'arène, ils y périrent par le glaive.

« Au milieu des tourments qu'on lui fit souffrir, Alexandre ne laissa échapper aucune plainte. Recueilli en lui-même, il s'entretenait doucement avec Dieu. Pour Attale, pendant qu'on le grillait sur une chaise de fer, et que l'odeur de ses membres brûlés se répandait au loin, il fit en latin aux spectateurs ce grave et juste reproche : « C'est ce que vous faites maintenant qui peut s'appeler manger des hommes. Pour nous, non-seulement nous ne mangeons point de chair humaine, mais nous évitons encore toute autre sorte de crime ». On lui demanda ensuite comment Dieu s'appelait. « Dieu », répondit-il, « n'a pas de nom comme nous autres mortels ».

« Blandine et Ponticus, jeune homme d'environ quinze ans, avaient été forcés d'assister aux supplices de leurs frères. Le dernier jour des spectacles amène leur tour. D'abord on les presse de jurer par les idoles; les deux Martyrs méprisent les faux dieux. Le peuple entre en fureur, et, sur sa demande, sans compassion pour la jeunesse de Ponticus, sans égard pour le sexe de Blandine, on les soumet successivement à des supplices aussi douloureux que variés. On les presse encore de jurer, ils persistent dans leur refus, et leur constance est soumise à de nouveaux tourments. Enfin Ponticus, encouragé par Blandine, qui l'exhortait et le fortifiait, consomma son martyre avec un courage plus grand que ses souffrances.

« Restait Blandine : semblable à une mère généreuse qui, après avoir animé au combat ses enfants, les aurait envoyés victorieux devant elle vers le Roi de gloire, elle se réjouissait d'aller les rejoindre dans les cieux. Elle parcourut la même carrière de supplices avec une joie si rayonnante, qu'on l'eût dite appelée à un festin nuptial plutôt que condamnée aux lions. Déjà flagellée par les bourreaux, déchirée par les bêtes, brûlée sur la chaise de fer, elle fut enveloppée dans un filet, et en cet état exposée à un taureau, qui plusieurs fois la lança violemment dans les airs ; mais, tout entière occupée de l'espérance des biens que sa foi lui promettait, elle n'était pas distraite, par les tourments, de ses entretiens familiers avec Jésus-Christ. Le glaive acheva d'immoler cette innocente victime, et les païens furent forcés d'avouer que jamais ils n'avaient vu une femme souffrir avec tant de constance.

« La mort des Saints ne put assouvir la rage de ces peuples barbares. L'infernal dragon qui l'avait excitée ne la laissa pas s'éteindre si facilement. Ils poursuivirent leurs victimes jusqu'au-delà du tombeau, et inventèrent contre ces restes inanimés un nouveau genre de persécution dont les bêtes féroces semblaient seules capables. La haine du gouverneur et du peuple s'allumait contre nous avec d'autant plus de violence qu'elle était plus inique. Il fallait que cet oracle de l'Ecriture s'accomplît : *Que la malice du méchant croisse encore ; que la justice du juste augmente toujours* [1]. Ils jetèrent donc à la voirie les corps de ceux qui avaient succombé à l'infection et aux autres incommodités de la prison ; et, de peur que quelqu'un d'entre nous ne leur rendît le devoir de la sépulture, ils les firent garder nuit et jour. Ils ramassèrent aussi en monceaux les débris des corps qu'avaient épargnés les bêtes ou les flammes, les têtes et les troncs de ceux que le glaive avait immolés, et confièrent à des sentinelles la garde de ce trophée de leur barbarie. A la vue de ces restes vénérés, les uns frémissaient de rage et regrettaient qu'ils ne fussent plus animés pour exercer sur eux de nouveaux

1. Apoc., XXII, 11.

supplices ; les autres leur insultaient et élevaient jusqu'aux nues la gloire des fausses divinités, à la puissance desquelles ils attribuaient la mort des Martyrs. Les plus modérés semblaient prendre en pitié notre foi, et, comme pour nous la reprocher, ils disaient : « Où est leur Dieu ? à quoi leur a servi cette religion qu'ils ont préférée à la vie ? »

« Pour nous, nous n'étions sensibles qu'à la douleur de ne pouvoir pas ensevelir les corps de nos Martyrs. Rien ne put favoriser nos désirs, ni les ténèbres de la nuit, ni les prières que nous faisions aux sentinelles, ni l'appât des récompenses que nous leur promettions. La plus douce récompense pour ces âmes féroces était de voir tomber en pourriture les cadavres dont on leur avait confié la garde.

« Ces corps chrétiens restèrent ainsi, pendant six jours, exposés à toutes sortes d'outrages. Enfin les païens les brûlèrent et en jetèrent les cendres dans le Rhône, afin qu'il n'en restât plus aucune trace sur la terre. Ils prétendaient ôter ainsi aux Martyrs l'espoir de la résurrection, et à Dieu le pouvoir de les ressusciter. « C'est », disaient-ils, « l'attente de leur résurrection qui les porte à introduire parmi nous cette religion nouvelle, et à braver les tourments et la mort plutôt que d'y renoncer. Nous verrons bien si leur Dieu est assez fort pour les arracher de nos mains, et s'il les ressuscitera... »

Ici se termine ce qu'Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique,* nous a conservé de cette lettre. Saint Grégoire de Tours, qui, au VIe siècle, avait pu avoir connaissance de la partie de ce document non parvenue jusqu'à nous, rapporte que les Martyrs apparurent, après leur mort, à quelques fidèles, et les consolèrent en leur disant que nul d'entre eux n'avait péri. Ils ajoutèrent qu'ils étaient vivants dans le ciel ; qu'on eût soin de recueillir leurs cendres et de les conserver. Les chrétiens trouvèrent, en effet, ces saintes reliques miraculeusement réunies dans un lieu qui s'appelait *Athanaco*, nom que nous avons traduit par celui d'*Aynay* [1].

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE SUR LE RÉCIT DU MARTYRE DE SAINT POTHIN ; QUELQUES DÉTAILS SUR LES AUTRES MARTYRS DE LYON ; MONUMENTS ; — CULTE.

Comme nous l'avons dit, nous avons puisé le récit du martyre de saint Pothin et de ses compagnons dans la Lettre circulaire adressée par les Eglises de Lyon et de Vienne à celles d'Asie et de Phrygie. Cette Lettre, rédigée en grec, nous a été conservée par Eusèbe Pamphile, évêque de Césarée, et nous est parvenue dans le texte original, avec l'histoire ecclésiastique de cet auteur. Malheureusement, cette lettre qui constitue la plus belle page de l'histoire de Lyon, nous ne la possédons pas dans son intégrité. Eusèbe l'avait insérée en son entier, dans sa *collection des Actes des Martyrs*. Ce dernier ouvrage est perdu, et l'hagiographe en regrette d'autant plus la perte, qu'il contenait les actes primitifs et consulaires de tous les martyrs des trois premiers siècles de l'Eglise.

L'authenticité de la Lettre des Eglises de Lyon et de Vienne, n'a été mise en doute par personne. Aussi le sévère Baillet a-t-il pu dire : « Nous n'avons rien de plus authentique après l'Ecriture sainte ». On en attribue la rédaction à saint Irénée. Tous les auteurs ont signalé les beautés pénétrantes, le parfum d'antiquité de cette Lettre écrite sous la dictée même des Martyrs. Eusèbe, historien calme et même sec, ne peut s'empêcher de sortir de son impassibilité, en abordant ce énérable monument.

Du Bosquet ne sait comment louer cette Epître admirable. En pleine histoire, il interrompt le fil de son récit pour s'écrier avec enthousiasme : « Quel est celui qui oserait entreprendre d'imiter

1. Suivant quelques auteurs, Aynay viendrait de Αθήνη, à cause du concours d'éloquence établi par Caligula à l'autel d'Auguste. D'autres font dériver Aynay de αθάνατος, immortel, d'où vient que les premiers Martyrs de Lyon sont appelés *Athanacenses*.

l'éloquence de ces Pères ? Le bienheureux esprit des martyrs est encore vivant dans ces paroles, toutes mortes qu'elles sont. Le sang répandu pour Jésus-Christ y paraît encore tout bouillant. Ils ne parlent que de choses qu'ils ont vues, qu'ils ont touchées, qu'ils ont endurées; ils ne rapportent que les paroles qu'ils ont recueillies de la bouche sacrée des Saints, ou celles qu'ils ont employées pour les exhorter à remporter la victoire sur l'idolâtrie [1] ».

Bien que séparé de Rome, de cette Eglise qui réclame les martyrs pour ses légitimes enfants, Scaliger n'a pas laissé d'écrire ces mémorables paroles sur les Actes de saint Polycarpe et la Lettre des Eglises de Vienne et de Lyon : « Ces Actes, qui sont des plus anciens de l'Eglise, touchent tellement le lecteur religieux, qu'il ne peut se rassasier de cette lecture. Il n'y a personne qui, selon la portée de son esprit et le mouvement de sa conscience, ne puisse reconnaître cette vérité. Pour moi, je n'ai jamais rien lu dans l'histoire ecclésiastique qui laisse une si forte impression dans mon âme, m'emporte ainsi hors de moi-même ». Parlant en particulier de la Lettre des Eglises de Vienne et de Lyon : « Peut-on », dit-il, « rien lire dans les monuments de l'antiquité chrétienne qui soit plus auguste et plus digne de respect [2] ? »

Au point de vue littéraire, cette Lettre a été comparée, par le plus récent historien de saint Pothin [3], à ces monuments cyclopéens dont les assises puissantes et les lignes sévères repoussent des ornements faits pour des styles plus humbles, pour des édifices d'un ordre inférieur. Etranger à toute préoccupation littéraire, le rédacteur de cette Lettre s'est effacé complétement, il s'est bien gardé d'en faire une œuvre sienne par un travail personnel; aussi ne s'est-il pas réservé le privilége, d'ailleurs pleinement acceptable, d'y apposer sa signature. Œuvre collective des Eglises de Vienne et de Lyon, cette Epître ne devait pas, même quant à la forme, dépouiller ce caractère général pour revêtir celui d'une personnalité trop accusée.

Eh bien ! il se trouve que cette absence de tout artifice littéraire atteint à une puissance supérieure à tous les effets de l'art. Cette reproduction exacte, scrupuleuse des scènes du forum, des prisons et de l'amphithéâtre, met notre âme en contact avec la grande âme des Martyrs. Saisis d'admiration, nous sentons passer en nous quelque chose de l'esprit qui animait ces héros chrétiens. La vertu communicative de leur grandeur morale est telle, qu'elle nous élève, qu'elle nous arme de courage pour ce martyre de détail, condition de toute vie sérieusement chrétienne.

Pourtant, si attentif qu'il ait été à s'effacer, le rédacteur de la Lettre n'a pu s'empêcher d'y laisser quelque chose de sa manière, de son style, une légère empreinte de son talent. Forcé de l'abréger considérablement, nous n'avons pu en reproduire les merveilleuses beautés ; mais l'ensemble et les détails de ce monument trahissent une main habile, un esprit cultivé; on y rencontre nombre de traits qui dénotent un écrivain d'un goût exquis, familier avec tous les genres de beauté. Ainsi, lorsque le bienheureux Pothin paraît au pied du tribunal, le rédacteur a un magnifique coup de pinceau pour nous représenter la générosité du saint évêque, la soif du martyre qui le dévorait. « Epuisé par l'âge et les infirmités, dit la Lettre, il retenait son âme dans son corps afin de ménager par sa mort un glorieux triomphe au Christ ». Le passage suivant peint avec un rare bonheur les enchaînés du Christ; il fait ressortir vivement à nos yeux la sérénité de ces héros chrétiens. « Les Martyrs paraissaient joyeux; leur front respirait un mélange de grâce et de majesté. Les chaînes composaient à leurs membres une parure admirable; c'étaient les bracelets de l'épousée, vêtue d'une tunique aux franges d'or, aux desseins variés ». Voici maintenant une gracieuse image pour retracer dans leur ensemble les supplices qui terminèrent la vie des Martyrs : c'est une couronne de fleurs déposée sur leur tombeau. « Ils accomplirent leur martyre par divers genres de mort. De la sorte ils offrirent au Père céleste une couronne tressée avec des fleurs variées, nuancée de différentes couleurs ». En plus d'un endroit, l'expression, comme la pensée, est d'une force, d'une énergie remarquable. Après avoir dit que les martyrs obtinrent par leurs prières la conversion de plusieurs qui avaient eu la faiblesse de renier leur foi, le rédacteur ajoute : « Ils (les Martyrs) étreignirent si fortement à la gorge le dragon infernal, qu'ils le forcèrent de rendre vivants ceux qu'il croyait avoir dévorés ».

Nous avons de cette Lettre quatre traductions latines : nous les devons à quatre auteurs qui ont fait passer dans la langue de Rome, l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe. La première pour l'ancienneté, mais non pour le mérite, est celle de Rufin, prêtre d'Aquilée, si connu par ses démêlés avec saint Jérôme. Rufin regarde plus au sens qu'aux paroles. Sa traduction est trop libre. La version que fit paraître le ministre protestant Wolfgang, vers le milieu du XVIe siècle, est claire, précise, mais assez souvent infidèle au sens. Mêmes qualités et mêmes défauts dans celle de Christophorson, évêque anglican de Chichester; Baronius l'a suivie et il lui doit, dit-on, plusieurs des erreurs chronologiques dans lesquelles il est tombé. Venue la dernière, celle de Henri de Valois est la plus exacte.

La langue française possède deux traductions complètes de l'histoire d'Eusèbe. La première publiée en 1532, est d'un style vieilli et suranné : on le doit à Claude de Seyssel, évêque de Mar-

1. *Hist. Eccl. gallic.*, l. II, c. 18. — 2. *Animadv. ad Eus. Chronic.*

3. *Saint Pothin et ses compagnons Martyrs; Origines de l'église de Lyon,* par le Père André Goulloud, de la Compagnie de Jésus. Lyon, Paris, 1868.

seille; la seconde, correcte, élégante même, mais trop libre, est du président Cousin. — La Lettre des Eglises de Vienne et de Lyon a été traduite séparément par un grand nombre d'auteurs, et entre autres par Drouet de Maupertuy, dans les *Actes des Martyrs*, traduits de Dom Ruinart. Cette traduction est la plus connue, et cependant elle est pleine de défauts.

« Maupertuy se met trop au large; sa version se joue autour du texte à la façon d'un commentaire plutôt que d'une sévère traduction. Or, avec cette largeur d'interprétation, le sens n'est pas toujours sauvé; les beautés de l'original sont ternies, effacées; le caractère général de la Lettre, son accent et sa couleur disparaissent; et, au lieu d'une reproduction exacte, il ne vous reste qu'une pâle et infidèle copie d'un chef-d'œuvre chrétien ».

Nous avons évité, cette fois, de reproduire Maupertuy. Les meilleures traductions étant celles de M. Collombet, dans ses *Saints* de Lyon, 1835; du Père Gouilloud dans l'histoire de saint Pothin et de ses compagnons, martyrs, 1868, nous les avons combinées pour donner autant que possible une idée de ce chef-d'œuvre.

Dans son *hist. ecclésiastique*, Eusèbe indique positivement que le bienheureux Pothin souffrit la dix-septième année du règne de Marc-Aurèle. Comme cette année répond à l'an 177, nous avons donc la date précise de l'époque à laquelle fut écrite la lettre des églises de Vienne et de Lyon. Reste à fixer le jour.

D'après l'opinion commune, les derniers Martyrs furent mis à mort au commencement du mois d'août. Le rédacteur de la Lettre ne signale pas expressément cette époque, mais il la donne suffisamment à entendre par le terme qu'il emploie. Dans cette *panagyrie*, les historiens lyonnais s'accordent à voir le concours immense que les fêtes en l'honneur de Rome et d'Auguste, célébrées aux calendes d'août, attiraient de toute part à Lyon. Il n'y a donc pas lieu de reporter deux mois plus tôt le dernier interrogatoire, comme le fait un auteur. La fête de saint Pothin et de ses compagnons, fixée par l'Eglise au deuxième jour de juin, ne favorise nullement cette opinion. Aux termes de la Lettre, la grande boucherie où furent immolés les Martyrs de Lyon, fut consommée à l'amphithéâtre, pendant les fêtes qui, suivant toute vraisemblance, étaient les fêtes du mois d'août (177).

« On était », dit la Lettre, « au commencement d'une réunion solennelle qui attire de tous les pays un grand concours d'étrangers. Le président traduisit les Saints à son tribunal, pour les donner en spectacle à la multitude. Il leur fit subir un nouvel interrogatoire. Après quoi, tous ceux qui furent trouvés ayant droit de cité, eurent la tête tranchée; quant aux autres, ils furent livrés aux bêtes ».

Après la persécution, l'Eglise de Lyon, instituant une fête en l'honneur de saint Pothin, ne voulut pas séparer du pontife ceux qui lui avaient été associés dans les souffrances.

Vettius Epagathus est le premier dont le nom soit écrit dans la Lettre des deux Eglises. Par la noblesse de sa naissance, il marchait à l'égal de ce qu'il y avait de plus distingué à Lyon et dans la province. Sa famille était arrivée aux plus grands honneurs : le nom des Vettius avait été plusieurs fois inscrit dans les fastes consulaires; il avait aussi brillé sur l'*album* du sénat romain. A cet éclat profane, venait s'ajouter dans Epagathus le lustre qui vient de la vraie foi. Il était, paraît-il, petit-fils de Léocadius, de ce sénateur qui, au Ier siècle, avait donné son palais de Bourges à saint Ursin pour qu'il le convertît en église. S'il en est ainsi, on voit que nous avons eu raison de dire que Lyon renferma des chrétiens dans son sein, avant l'arrivée du bienheureux Pothin. Grégoire de Tours, il est vrai, intervertit les rôles et fait de Léocadius, un descendant de Vettius Epagathus; mais il suffira de faire observer que la chronologie du Père de l'histoire de France est en défaut, en ce qui concerne l'histoire de Lyon, comme sur beaucoup d'autres points. C'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'il place le martyre de saint Irénée avant celui de saint Pothin. D'ailleurs, après avoir dit dans son *Histoire des Francs*, que saint Ursin fut envoyé à Bourges au IIIe siècle, sous l'empire de Dèce, il se contredit dans son *Livre de la gloire des confesseurs*, et nous représente ce même saint Ursin, envoyé par un disciple immédiat des apôtres, c'est-à-dire vers le temps de Claude, au Ier siècle. La vraisemblance est donc en faveur de la préexistence de Léocadius.

Quant à la patrie de Vettius Epagathus, aucun monument ne la fait connaître d'une manière précise : il est naturel de penser qu'il était de Lyon, puisqu'il y était fort connu et qu'il était petit-fils d'un sénateur qui avait résidé dans cette ville.

Le rédacteur de la Lettre introduit ensuite sur la scène Sanctus, Maturus, Attale et Blandine; un diacre, un citoyen romain, un néophyte d'hier et une esclave.

Sanctus était né à Vienne d'une famille libre. Henri de Valois, traducteur et annotateur d'Eusèbe, a pensé que Sanctus avait vu le jour à Vienne et qu'il avait été attaché au clergé de Lyon en qualité de diacre. Bien que le texte grec se prête à une double interprétation, il suffit pour dissiper toute ambiguité de recourir aux traditions locales. Or, d'après les traditions des églises de Vienne et de Lyon, non-seulement Sanctus était de Vienne, mais il appartenait au clergé de cette dernière ville. Mais, demandera-t-on, comment Sanctus se trouvait-il à Lyon, et comment le président de la Lyonnaise a-t-il pu condamner un citoyen appartenant à la province Narbonnaise? La réponse est facile. Des liens s'étaient formés entre les deux communautés chrétiennes, bien avant la persécution de 177. La persécution ayant éclaté à Lyon, les fidèles de Vienne se por-

tèrent au secours de ceux de Lyon [1]. Or, d'après les lois romaines, le président d'une ville avait juridiction sur les étrangers, lorsqu'ils avaient commis quelque crime [2].

Nous ne savons rien sur Maturus, sinon qu'il était sujet provincial de Lyon et qu'à peine sorti du bain sacramentel, ce chrétien d'hier était devenu un athlète généreux, réalisant ainsi la signification de maturité qu'emporte son nom.

Attale était un chrétien de grande naissance. Grec asiatique d'origine, il avait vu le jour à Pergame et descendait peut-être de l'un des affranchis des rois de ce pays. Attale nous est représenté comme une des colonnes du christianisme à Lyon : cela n'étonnera pas si l'on considère que c'est lui probablement, que saint Juste, évêque de Vienne, avait choisi pour aller remplir auprès du pape saint Pie Ier, une mission au nom de l'église de Vienne. Voici à quelle occasion. Des chrétiens avaient succombé à Vienne, victimes d'une persécution locale dont on ignore les causes, sous le règne d'Antonin le pieux. Saint Juste chargea Attale d'aller porter au siége de Pierre les Actes de ces Martyrs. La lettre, qualifiée de *lettre d'or* par Baronius, que le Pape écrivit en réponse à saint Juste, commence ainsi : « Attale est venu vers nous et il nous a comblé de joie en nous faisant le récit du triomphe des Martyrs ». La plupart des savants orthodoxes n'hésitent point à voir dans le courrier expédié à Rome, ce même Attale qui fut traduit devant le tribunal du président de la Lyonnaise. Ce point admis, on est autorisé à reconnaître qu'Attale appartenait à l'église de Vienne, plutôt qu'à celle de Lyon.

Après Sanctus, Maturus et Attale, vient Blandine l'esclave.

Le contraste de sa condition avec la noblesse de son caractère n'a pas contribué médiocrement à mettre Blandine en relief. Un héroïsme parti de si bas a placé si haut l'humble esclave, lui a dressé un piédestal si élevé, que, parmi les quarante-huit Martyrs de Lyon, elle occupe une des premières places dans l'admiration des fidèles aussi bien que dans les monuments historiques et liturgiques. Descendue avec sa maîtresse dans l'arène sanglante, elle y a brillé d'un si vif éclat, qu'elle a complétement éclipsé la matrone gallo-romaine dont elle était la propriété. Son nom a été recueilli par la Lettre des deux Eglises ; il nous est arrivé glorieux entre les quarante-sept autres ; et le nom de sa maîtresse, immolée pour Jésus-Christ comme elle, n'est connu que de Dieu seul. Il y a mieux, c'est le privilége de Blandine de marcher l'égale du bienheureux Pothin, dans le culte rendu aux Martyrs de Lyon. Dans l'éloquente homélie prononcée par saint Eucher à la gloire de ces héros chrétiens, elle est distinguée parmi tous les autres; elle y est nommée seule avec le bienheureux Pothin. Quelquefois même l'héroïne chrétienne efface complétement tous ses compagnons de souffrances, en sorte qu'il n'est fait mention expresse que de Blandine. Ainsi, dans plusieurs martyrologes et oraisons anciennes, elle a le singulier honneur de figurer seule, d'être seule invoquée par son nom [3]. Cette mention privilégiée, cette invocation exceptionnelle, traduisent heureusement le titre de *mère* des Martyrs qui lui est donné par la Lettre des deux Eglises.

Le rédacteur de cette Lettre fait vivement ressortir à nos yeux l'héroïque Blandine ; il s'arrête avec une sorte de complaisance devant sa rayonnante figure, et chaque fois qu'il revient à elle, tout en restant dans son rôle de fidèle témoin, il laisse percer une nuance d'admiration attendrie, quelque chose qui ressemble à une sorte de prédilection. Ainsi l'esclave dédaignée des hommes est devenue un type de grandeur morale, la personnification des martyrs de Lyon.

Le nom de l'esclave chrétienne est demeuré attaché à un oratoire bâti près du lieu qui fut le théâtre de son immolation. La crypte de l'église d'Aynay est dite *crypte de sainte Blandine.*

Nous pensons que près de l'amphithéâtre se trouvait une prison spéciale où l'on enfermait les condamnés aux bêtes, en attendant l'heure des jeux, ou bien lorsqu'ils devaient paraître à plusieurs reprises dans l'arène. D'après cela, sainte Blandine aurait été tirée des cachots de la colline, et serait demeurée dans la prison contiguë à l'amphithéâtre jusqu'à son dernier combat. De là serait venue aux fidèles la pensée de lui élever une chapelle dans l'endroit où elle avait été enfermée entre sa première et sa dernière exposition aux bêtes.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons, faute de données, assigner une date certaine à la crypte actuelle. Pendant l'ère des persécutions, une chapelle chrétienne ne pouvait exister à deux pas de l'autel de Rome et d'Auguste. On ne peut donc remonter plus haut que Constantin la construction d'un oratoire élevé à Blandine au confluent du Rhône et de la Saône. Nous savons qu'un solitaire du nom de Badulphe vint se fixer en cet endroit, abriter là sa vie de pénitence et de prière. Mais à quelle époque ? Est-ce au IVe ou au Ve siècle ? Nous l'ignorons. En supposant que Badulphe ait vécu seulement au Ve siècle, il resterait à savoir si ce solitaire trouva, vers l'extrémité du delta, un oratoire existant déjà en l'honneur de sainte Blandine, ou s'il fut le premier à en jeter les fondements.

La crypte que l'on visite aujourd'hui accuse une très-haute antiquité. Son caractère architectonique permet de la faire remonter au Ve siècle.

1. Cf. Lucien, *Peregrinus.* — 2. *Digest. de officio Præsidis,* tit. XVIII, 5.

3. *Festum sanctæ Blandinæ et quadraginta octo Martyrum,* disent Adon et Bède. Dans le Bréviaire de Vienne, l'oraison pour la fête du 2 juin commence ainsi : *Deus qui nos annua beatæ Blandinæ et sociorum ejus lætificas...*

Ajoutons que l'oratoire de sainte Blandine repose sur l'ancien sol romain, que l'exhaussement progressif du terrain l'a enterré de manière à en faire une sorte de crypte.

Précieuse à la piété lyonnaise, cette crypte l'est encore à un autre point de vue : elle semble appuyer la tradition sur l'emplacement de l'amphithéâtre. Suivant nous, c'est un monument indicateur qui signale l'endroit où furent immolés Blandine et plusieurs autres Martyrs de Lyon.

On ne sait autre chose sur Blandine que ce qu'en apprend la Lettre des deux Eglises. Saint Eucher cependant semble dire qu'elle appartenait par la naissance à Lyon, lorsque dans son homélie sur la Sainte, il s'écrie au nom de la ville dont il était le pasteur : « O Bethléem, *ma* Blandine ne pouvait trouver place dans le chœur de tes Martyrs ! »

Quant à Ponticus, quelques auteurs en ont fait un frère de Blandine, et l'ont placé dans la condition servile. Les Actes appellent bien Blandine sa sœur; mais le lien de cette fraternité n'était probablement que celui de la fraternité chrétienne. Si Ponticus eût été un esclave, le rédacteur de la Lettre n'eût pas omis de relever ce détail à l'honneur du christianisme, ami des petits et des déshérités de ce monde.

La Lettre des deux Eglises ne désigne que dix des quarante-huit bienheureux qui composent la légion des Martyrs de Lyon. Voici les noms de ces dix : Pothin, Vettius Epagathus, Sanctus, Maturus, Attale, Bibliade, Alcibiade, le médecin Alexandre, Ponticus et Blandine.

Les autres n'avaient pas été passés sous silence. Le rédacteur de la Lettre les avait tous signalés nommément, mais Eusèbe omit, dans son *Histoire ecclésiastique*, le passage qui contenait ces noms, et renvoya à sa *collection des Actes des Martyrs* qui est perdue. On a restitué cette liste au moyen de Grégoire de Tours et d'Adon qui ont pu consulter, soit l'ouvrage perdu d'Eusèbe, soit les diptyques de l'Eglise de Lyon.

En comblant les lacunes et confrontant les variantes, voici comment les critiques les plus autorisés ont cru devoir établir la liste des quarante-huit premiers Martyrs de Lyon :

Eurent la tête tranchée en qualité de citoyens romains : Zacharie, Vettius Epagathus, Macarius, Alcibiade, Silvius, Primus, Ulpius, Vitalis, Comminus, October, Philominus, Geminus, Julia, Albina, Grata, Rogata, Æmilia, Posthumiana, Pompeia, Rhodana [1], Bibliade, Quinta, Materna, Helpis, appelée aussi Amnas.

Furent exposés aux bêtes : Sanctus, Maturus, Attale, Alexandre, Ponticus et Blandine.

Moururent dans les prisons : le bienheureux Pothin, Arescius, Cornelius, Zozimus, Titus, Zoticus, Julius, Apollonius, Geminianus, Gamnite, Julia, Æmilia, Pompeia, Antonia, Alumna, Justa, Trophima, Antonia.

Disons un mot de l'affreux souterrain où mourut le premier évêque de Lyon, où furent entassés comme des bêtes immondes les premiers Martyrs de cette ville.

Gravissons ensemble la montée Saint-Barthélemy, et pénétrons dans l'Antiquaille par la porte de service. Le seuil passé, nous arrivons de plain-pied dans un préau assez spacieux, autour duquel est une simple galerie. La prison s'étend précisément au-dessous de cette cour. Descendons les marches d'un escalier en pierre donnant sur une autre cour en contre-bas de la première, et nous pénétrons dans le cachot vénéré par une porte moderne. Au-dessus de cette porte, nous lisons, sur un cadre de bois appliqué à la muraille, l'inscription suivante :

« L'église de Lyon, par une tradition constante, a toujours vénéré ce caveau comme la prison où saint Pothin, son premier évêque, fut enfermé avec quarante-huit chrétiens, et où il couronna son martyre ».

Tandis qu'à la surface du sol tout a été bouleversé par l'action du temps et la main des hommes, la prison des Martyrs, ensevelie sous terre, a échappé à ces bouleversements. Le noir souterrain mesure seulement six mètres de long sur cinq de large, et trois de hauteur à son centre. La voûte surbaissée retombe suivant une courbe irrégulière jusqu'au sol, sur lequel elle repose de trois côtés. Vers son milieu, elle est soutenue par une colonne aux assises de pierre. Suivant la tradition, sainte Blandine aurait été attachée à cette colonne ; un treillis de fer la protége aujourd'hui contre les mains indiscrètes des visiteurs. Autour de ce pilier pendaient autrefois de la voûte plusieurs anneaux de fer destinés à retenir les prisonniers. Un seul de ces anneaux se voit encore aujourd'hui, tous les autres ont malheureusement disparu [2]. A droite en entrant, s'ouvre, en forme de niche, l'excavation où fut enfermé le bienheureux Pothin.

Dans un angle de la prison, s'élève un modeste autel. Chaque année, à la fête de saint Pothin, et pendant toute l'octave qui suit la fête, la crypte, tendue de draperies blanches et rouges, ornée de guirlandes et de verts feuillages, s'ouvre à la piété des fidèles. Une foule nombreuse gravit la colline, visite le cachot cher à l'église de Lyon. Elle accomplit ce pieux pèlerinage afin de retremper sa foi sous ces voûtes où le souvenir des Martyrs est encore vivant. De leur côté, grand

1. D'après Paradin et Lamure, la prison de Roanne tirerait son nom de Rhodana. La ville de Roanne, en Forez, se vante d'avoir donné naissance à cette héroïne chrétienne.

2. *Relation manuscrite de la fondation du deuxième monastère de la Visitation Sainte-Marie, à l'Antiquaille,* par sœur Jeanne-Marie Botton, 1695, d'après les renseignements de sœur Louise-Gasparde de Saint-Paul, l'une des fondatrices. (Manuscrit conservé au convent de la Visitation de Lyon.)

nombre de prêtres sont heureux de célébrer les saints mystères dans l'obscur caveau, tout près de la cellule où le bienheureux Pothin rendit sa belle âme au Seigneur [1].

Cette prison s'étendait, en manière de vestibule, devant trois autres cachots, plus bas et de moindre dimension. Un seul de ces cachots secondaires subsiste aujourd'hui ; il est placé à gauche de l'entrée primitive. Ces quatre lieux de réclusion avaient été munis par les Romains de portes solides, grillées en losanges. En 1627, année où les Visitandines prirent possession de l'Antiquaille, elles étaient encore toutes en place. En 1659, celle qui fermait la cellule de saint Pothin existait aussi. Il est vivement à regretter que ces portes aient été enlevées pour servir à d'autres usages ; les souvenirs qui s'y rattachaient auraient dû les protéger, les faire respecter comme de précieuses reliques.

La prison ne reçoit un peu d'air et de lumière que par la porte : point de lucarne, aucun soupirail prenant jour à l'extérieur. La porte fermée, c'est une obscurité sépulcrale ; aussi faut-il s'armer d'un flambeau pour visiter ce souterrain. Sous la domination romaine, l'état de ces lieux ne semble pas avoir été différent. Dans une relation qu'elle écrivit en l'année 1695, une sœur de la Visitation affirme que, sous les Romains comme de son temps, le jour ne pénétrait dans les cachots que par la porte. D'après tout ce que l'on sait des prisons romaines, cette privation d'air et de lumière n'a rien qui doive étonner.

Le palais des empereurs s'élevait au-dessus ou tout auprès de cette prison, qu'il écrasait de sa masse et de son luxe. Les Martyrs de Lyon étaient enfermés sous ce palais, demeure du président de la Lyonnaise et de ses principaux agents : les victimes sous les pieds de leurs bourreaux. Au-dessous du sol, les privations et les souffrances de tout genre ; au dessus, les délices des festins et les folles joies de la débauche. La civilisation romaine se plaisait à ces contrastes.

Ce palais élevé à grands frais par les Romains, embelli par les arts et le luxe, a été complétement effacé du sol. Un réservoir d'eau, un conduit qui faisait communiquer ce réservoir avec les aqueducs, quelques débris exhumés du sol, voilà tout ce qui reste du splendide édifice, ornement de la colline, orgueil de la cité. Et le cachot funèbre où le premier évêque de Lyon rendit le dernier soupir, a résisté aux injures du temps et des hommes ; il est toujours là avec ses sombres murailles, avec la puissance des souvenirs qu'il éveille. Grâce à cette conservation, il n'est pas difficile de se représenter saint Pothin dans sa cellule ; Blandine attachée à l'anneau de la colonne ; les autres Martyrs liés, enchaînés, les pieds dans les entraves.

Quant au lieu où les Martyrs soutinrent leurs combats, nos historiens anciens affirment que ce fut sur la colline, dans l'enclos des Minimes, où naguère se voyaient encore quelques ruines d'un monument romain, dont il ne reste plus rien aujourd'hui. Au XVII[e] siècle, ces ruines, bien que fort incomplètes déjà, permettaient de distinguer cependant l'hémicycle d'un théâtre, avec quelques vestiges des gradins où étaient assis les spectateurs.

Dans la partie opposée se trouvait la scène, au-dessous de laquelle le Père Colonia avait cru reconnaître une des grottes ou caves dans lesquelles les animaux féroces étaient renfermés. Il en concluait que ce théâtre avait pu servir tout ensemble aux jeux scéniques et aux combats de gladiateurs et de bêtes, bien que ceux-ci, ordinairement, n'eussent lieu que dans les amphithéâtres. Les écrivains modernes n'ont pas admis ce double usage : ils ont pensé que les voûtes inclinées et placées sous l'hémicycle, dont parle le Père Colonia, n'avaient d'autre objet que de soutenir un escalier à deux rampes [2]. Mais où se trouvait alors l'amphithéâtre lyonnais ? Quelques-uns ont soupçonné que peut-être il occupait cet espace que traverse la rue Tramassac [3]. Tous nos historiens ont signalé l'existence, dans ce lieu, d'un monument très-considérable que, d'après ce système, ils auraient pris, à tort, pour un temple dédié à Antonin. Un fragment d'inscription, trouvé dans les ruines des portiques de cet édifice, fixait la date de sa construction à l'an 174 de Jésus-Christ, sous le consulat d'Orfilus et de Maximus, et nos Martyrs ne souffrirent qu'en 177. Cependant, on tient pour peu probable qu'un amphithéâtre existât dans ce lieu à cette époque [4]. Enfin, à diverses dates, et tout récemment encore, on a reconnu dans l'endroit de notre ville, appelé *la Déserte*, de vastes substructions romaines coupées par des conduites d'eau qui semblent indiquer une naumachie. Or, les jeux nautiques avaient lieu souvent dans les amphithéâtres, où les eaux étaient déversées par des canaux secrets. Personne, cependant, n'a jamais affirmé que les Martyrs de Lyon aient soutenu leurs glorieux combats à la Déserte [5]. L'opinion la plus accréditée aujourd'hui est qu'ils furent mis à mort près de l'autel d'Auguste, à Aynay. Pour la justifier, en l'ab-

1. La fête de saint Pothin est marquée au martyrologe le 2 juin ; mais comme plusieurs grandes fêtes de l'année peuvent tomber à cette époque, pour éviter la concurrence, l'Eglise de Lyon célèbre celle de saint Pothin le quatrième dimanche après Pâques.

2. Artaud, *Lyon souterrain*.

3. On sait que l'on fait dériver ce nom de ces deux mots latins, *retro massam*, comme qui dirait « derrière le monument colossal ».

4. Artaud, déjà cité.

5. La construction dont il s'agit avait 128 mètres de longueur extérieure, sur 62 mètres 66 centimètres de largeur. Cette forme elliptique semble confirmer l'opinion de ceux qui ne voient dans ces ruines que celles d'une naumachie.

sence de tout vestige d'édifice, on suppose que, pendant les premiers siècles de notre ère, les Romains auraient établi, dans ce lieu, une construction provisoire destinée aux jeux sanglants, de même qu'un cirque temporaire. Peut-être pourrait-on concilier les hypothèses diverses, en admettant que les premiers combats des confesseurs de la foi eurent lieu sur la colline, et les derniers devant l'autel d'Auguste, au mois d'août, époque à laquelle avaient lieu des jeux solennels.

Quoi qu'il en soit, tradition orale et tradition écrite, monuments sacrés et ruines profanes, tout dit aux Lyonnais que le lieu où souffrirent les Martyrs se trouvait au confluent du Rhône et de la Saône, dans les alentours d'Aynay. La Lettre des deux Eglises affirme que les Martyrs combattirent à l'amphithéâtre ; or, d'après Grégoire de Tours et Adon, échos de la tradition au VIe et au IXe siècle, ces Martyrs souffrirent à *Athanauem* (Aynay). La conséquence rigoureuse est que les arènes, rougies par le sang des soldats du Christ, s'étendaient dans la zone actuellement occupée par l'église d'Aynay et les rues adjacentes. Quatre colonnes de granit, sur lesquelles repose encore l'église d'Aynay, proviennent des ruines de cet amphithéâtre. On s'accorde à penser que ces quatre piliers, réunis deux à deux, formaient les colonnes de l'autel d'Auguste et que chacune de ces colonnes était surmontée d'une statue colossale de la victoire. On pourra nous reprocher d'invoquer ici le témoignage de Grégoire de Tours, quand nous le récusons si souvent. Nous répondons que dans une question de topographie, Grégoire de Tours est parfaitement recevable, puisqu'il a passé sa jeunesse à Lyon. Il ne s'agit pas ici d'une question de haute critique ou de chronologie. Adon, lui, est un auteur exact : il vivait à Vienne, à quatre lieues à peine de Lyon : comme il est d'accord avec Grégoire de Tours, on peut penser qu'il est venu recueillir sur les lieux des détails qui intéresseraient l'Eglise de Vienne autant que celle de Lyon.

Plusieurs pensent que les corps de nos saints Martyrs furent brûlés dans un *ustrinum*, dont, au XVIe siècle, on trouva des vestiges en fouillant le sol pour asseoir les fondations d'une maison de la place de Bellecour. L'ustrinum, qui, d'après les lois romaines, ne pouvait être placé qu'à l'extérieur d'une ville, servait à consumer les corps des défunts, principalement ceux des gens pauvres qui ne pouvaient faire les frais d'un bûcher. Celui dont nous parlons se trouvait peu éloigné du confluent de nos deux rivières, où, d'après saint Grégoire de Tours, les païens jetèrent les cendres des Martyrs.

Au milieu des appréciations diverses que nous venons de mentionner, un fait est hors de doute : c'est que les confesseurs de la foi durent être interrogés au Forum, qui occupait le sommet de la colline de Fourvière ; car c'est là que se rendait la justice. Il est probable, ensuite, qu'ils furent enfermés dans les prisons dont on voit les restes au lieu que nous appelons l'*Antiquaille*, où était jadis le palais des empereurs. C'est là, en effet, que la tradition place le cachot dans lequel expira saint Pothin.

Voici maintenant, en quelques mots, les phases principales par lesquelles a passé l'église de Saint-Nizier, berceau du christianisme, à Lyon.

L'oratoire de saint Pothin fut remplacé par une église en forme de croix grecque. A la paix donnée à l'Eglise par Constantin, ce sanctuaire détruit fut relevé sur les mêmes fondations et dédié par l'évêque Vocius aux saints Apôtres. Ce monument, bâti par les architectes inhabiles de cette époque, nécessita, un siècle après, une reconstruction nouvelle. Au Ve siècle, saint Eucher édifiait donc une église sur de plus vastes proportions. Dans cette reconstruction, l'oratoire de saint Pothin était rétabli dans son état primitif ; il communiquait avec l'église nouvelle, à laquelle il servait probablement de baptistère. Saint Nizier, mort en 575, ayant été inhumé dans cette église, son tombeau devint célèbre par un grand nombre de miracles. Voilà pourquoi cette église, placée d'abord sous le vocable des Saints-Apôtres, prit le nom de Saint-Nizier. Le monument élevé par saint Eucher subsista jusqu'à l'invasion des Sarrasins (732), qui le renversèrent de fond en comble. En 800, Leydrade le releva de ses ruines. L'œuvre de ce grand évêque, ami de Charlemagne, dura jusqu'à la fin du XIIIe siècle. La construction de l'église que nous voyons aujourd'hui fut commencée en 1303. Les travaux plusieurs fois interrompus, faute de fonds, durèrent jusqu'au XVIIe siècle. Ces intermittences expliquent les variétés de style que l'on remarque dans ce monument.

Il est à regretter que les travaux exécutés au XVe siècle aient altéré le caractère de la crypte, altération aggravée de nos jours par des restaurations inintelligentes.

Depuis longtemps la crypte de saint Pothin est abandonnée, oubliée ; aujourd'hui, la plupart des habitants de Lyon ignorent jusqu'à son nom. Cet oratoire ne s'ouvre qu'une seule fois l'année, le jour de la fête de saint Ennemond. Pendant plusieurs siècles, la reconnaissance des Lyonnais se traduisit par de fréquentes visites à ce sanctuaire. Espérons que l'initiative du clergé fera reprendre ces visites trop longtemps interrompues.

Le culte de saint Pothin et de ses compagnons a dû commencer peu de temps après leur martyre ; la solennité en leur honneur revêtit plus tard un caractère exceptionnel : sous le nom de fête des Merveilles, elle se célébrait avec un éclat et une pompe extraordinaires. Elle consistait en une procession faite en bateaux sur la Saône. La barque de l'évêque, escortée de quatre autres en manière d'acolytes, ouvrait la marche. Venaient ensuite les magistrats en costume officiel, les principaux habitants en habits de fête, les corporations, bannières déployées.

La procession sur l'eau passait dans les endroits marqués par les principales circonstances du

combat des Martyrs. Ainsi elle partait de l'église de Vaize, parce que dans ce faubourg écarté furent découverts les martyrs Alexandre et Epipode; arrivée au pont de la Saône, les barques passaient les unes après les autres sous l'arche la plus voisine de Saint-Nizier, et cette arche s'appelait la Merveilleuse. En même temps on entonnait le *Laudate Dominum* pour saluer l'oratoire du bienheureux Pothin. A la hauteur d'Aynay, tout le monde descendait à terre, et la procession se dirigeait vers l'église abbatiale. Entrés dans le sanctuaire, tous les membres du clergé appliquaient leurs lèvres sur la pierre dite de saint Pothin : cette pierre, d'après la tradition, venait du cachot où le saint pontife avait expiré pour Jésus-Christ. Aynay était donc la deuxième station. La troisième était à l'église Saint-Nizier, primitivement des Apôtres. On y revenait par terre. Une messe solennelle célébrée dans cette église, qui avait reçu les cendres des Martyrs miraculeusement rendues par le Rhône, couronnait la solennité religieuse.

Il est aisé de voir que, comme nous suivons le chemin douloureux de Jésus-Christ, en faisant le Chemin de la Croix, ainsi les ancêtres des Lyonnais suivaient la voie triomphale parcourue par leurs Martyrs, en s'arrêtant dans les principaux endroits marqués par les circonstances du combat. Quant au sens général de la procession, il est facile à saisir : ce voyage sur l'eau se faisait en mémoire du miracle par lequel les eaux du Rhône rendirent les reliques des Saints.

Nous avons parlé de la fête des Merveilles au passé, car on ne la célèbre plus depuis le milieu du XVe siècle ; sans qu'on puisse préciser la date de sa suppression, laquelle fut amenée à cause des abus qui avec les temps s'y introduisirent, on peut bien moins encore préciser l'époque où elle a commencé.

L'église Saint-Leu d'Amiens possède un gros os de sainte Blandine, encadré derrière l'autel.

Saint Pothin et ses compagnons, martyrs; Origines de l'Eglise de Lyon, par le P. André Gouilloud, de la Compagnie de Jésus ; et les *Grands Souvenirs de l'Eglise de Lyon*, par D. Meynis.

SAINT ÉRASME [1], ÉVÊQUE ET MARTYR

301. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs : Dioclétien et Maximien.

Martyr morte vitam contemnat, ut vitam morte custodiat.
Le martyr condamne la vie par la mort, afin que la mort lui conserve la vie.
S. Cyprien, *De laude mart.*

Saint Erasme s'étant retiré dans une solitude sur le Mont-Liban, pour implorer le secours de Dieu en faveur de l'Eglise persécutée par les empereurs Dioclétien et Maximien, y fit beaucoup de prodiges. Les anges descendaient du ciel pour s'entretenir avec lui; les bêtes les plus sauvages venaient à sa cellule, se prosternaient à ses pieds et lui rendaient les services qu'il souhaitait, et un corbeau lui apportait à manger. Il ne laissait pas, néanmoins, de se rendre de temps en temps à la ville d'Antioche, dont il était évêque : il y chassait les démons des corps des possédés, et convertissait par ses exhortations et baptisait beaucoup d'infidèles.

Dioclétien le fit d'abord battre de verges, puis frapper de fouets garnis de plomb avec une horrible cruauté ; mais ces tourments ne l'ayant pas ébranlé, on prépara une grande chaudière, remplie de résine, de poix, de soufre et de cire bouillante, dans laquelle on le jeta sans que, par la permission de Dieu, il en reçût aucun mal. Frappés d'étonnement à la vue de ce miracle, les païens qui étaient accourus pour jouir du spectacle de ses souffrances, détestant leurs faux dieux, se convertirent à Jésus-Christ.

Mais le tyran, plein de rage, ordonna qu'on enfermât le Martyr dans un cachot, et qu'on l'y laissât mourir de faim, menaçant de mort quiconque serait assez hardi pour lui porter à manger.

Au milieu de la nuit, une lumière admirable éclaira la prison, que rem-

1. Ἐράσμος, amabilis, amable, aimable, vulgairement saint Elme ou Erme.

plit bientôt un parfum céleste, et un ange adressa ces paroles au saint Martyr : « Lève-toi vite, Erasme, et suis-moi, car tu dois convertir encore beaucoup d'âmes à Jésus-Christ ». Erasme se lève et suit son guide, qui le conduit à Lucrinum, ville d'Apulie, où, par ses miracles, par ses éclatantes vertus, par sa parole inspirée de Dieu, il arracha aux ténèbres du paganisme un très-grand nombre d'habitants de ces contrées.

La gloire de ses conquêtes se répandit au loin : l'empereur Maximien le sut et il accourut, non pour s'assurer de ces prodiges, mais pour s'en venger. Il fait venir Erasme à son tribunal et lui dit : « Quelle religion professes-tu ? »

Le saint Martyr, levant les yeux au ciel, lui demandait la force et la grâce de répondre avec fermeté aux questions du tyran. Maximien s'en aperçut et lui fit donner des soufflets. « Prends garde à toi », ajouta-t-il, « et sacrifie aux dieux ».

Bientôt on fit rougir au feu une cuirasse de fer, et quand elle fut bien ardente, on en revêtit le Martyr comme d'un vêtement. Mais Notre-Seigneur, qui avait préservé les trois jeunes gens dans la fournaise, préserva encore son serviteur des atteintes du feu. Il sortit de cette fournaise de fer, sans que son corps portât la moindre trace des flammes qui le devaient dévorer.

Le tyran, dont la colère allait jusqu'à la rage, fit remplir une chaudière de plomb, de poix, de résine et d'huile. On les fit fondre et bouillir ensemble, et on y jeta le saint Martyr. Mais tout obéit à la main de Dieu ; la chaudière fumait, bouillait, écumait ; elle roulait le Martyr dans ses flots bouillonnants, sans pouvoir attaquer sa vie. Le tyran vaincu ordonna en frémissant qu'on le retirât de la chaudière, et le fit enfermer dans un cachot obscur, en attendant qu'il eût inventé quelque supplice bien cruel pour s'en délivrer. Mais cette nuit-là même, un ange apparut encore à saint Erasme ; il le délivra de ses liens, le conduisit sur le rivage de la mer, où une barque les attendait ; ils y montent ensemble, et l'ange le débarqua à Formies, ville de Campanie, située près de Gaëte. Là encore, par ses miracles, ses vertus, ses prédications, il gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ.

Dieu enfin voulut récompenser son courage et ses travaux. Un jour que le saint Martyr était tout absorbé dans sa prière, il entendit une voix du ciel qui lui dit : « Erasme, bon et fidèle serviteur, puisque tu as combattu le bon combat, viens recevoir la couronne de gloire que je t'ai préparée ». Il leva les yeux et aperçut en effet une couronne très-précieuse que les anges lui apportaient ; alors il dit en inclinant la tête : « Seigneur, recevez mon esprit ». En prononçant ces paroles, son âme s'échappa de son corps sous la forme d'une colombe d'une éclatante blancheur : elle fut entourée aussitôt d'une troupe céleste, et présentée à son Créateur, qui l'avait fortifiée au milieu de ses tourments, arrachée à tant et de si redoutables périls.

Ce saint évêque mourut, au rapport de Baronius, l'an de Notre-Seigneur 301.

Son corps, au rapport de saint Grégoire le Grand, fut enterré à Formies, où il a demeuré jusqu'au VIe siècle dans l'église cathédrale ; mais après la destruction de cette ville par les Sarrasins, il a été transféré à Gaëte (842), où il est encore maintenant en grande vénération. Saint Benoît, patriarche des religieux d'Occident, était si dévot à ce bienheureux Martyr, qu'il fit bâtir deux basiliques en son honneur : l'une à Rome, et l'autre à Vérulle.

On représente saint Erasme avec un ange. Cela rappelle le fait de sa délivrance et de son voyage en Italie. Ce voyage miraculeux du Saint sur mer a donné naissance à la dévotion qui a pris ce Saint pour patron des marins. Les italiens appellent saint Erasme, saint Elme ; les Espagnols ont transporté ce nom à saint Pierre Gonzalez, un de leurs saints qu'ils ont pris également pour patron des gens de mer.

Le pape Gélase II, étant moine au Mont-Cassin, écrivit la vie de saint Erasme, comme l'assure Pierre Diacre, au recueil qu'il a fait des hommes illustres de ce monastère. Les Bollandistes pensent que les actes de saint Erasme ont été altérés et qu'on lui a attribué plusieurs faits qui se rapportent à d'autres saints. — Cf. *AA. SS.*, 2 juin.

SAINT MARCELLIN ET SAINT PIERRE, MARTYRS

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereur : Dioclétien.

Martyrum certamen, cœleste certamen est, certamen Dei, certamen spirituale, prælium Christi.
La lutte des martyrs est une lutte céleste, lutte divine, lutte spirituelle. le combat du Christ.
S. Cyprien, *Ep.* IX, *ad mart. et confess.*

Saint Marcellin était prêtre de l'Eglise de Rome, et saint Pierre en était exorciste. Ils vivaient, l'un et l'autre, sur la fin du IIIe siècle et au commencement du IVe. La vertu éminente de saint Marcellin et la sainteté de son exorciste brillaient avec trop d'éclat dans cette capitale, pour y être à l'abri de la persécution de Dioclétien, alors que le sang des martyrs ruisselait de tous côtés. La puissance que Dieu avait donnée au saint exorciste sur les démons avait irrité l'enfer, qui ne tarda pas à exciter les païens contre lui. Sa haute réputation, son zèle, ses miracles le firent déférer au préfet Sérénus, comme le plus grand ennemi des dieux. Il fut arrêté et jeté dans un cachot, après avoir été plusieurs fois déchiré à coups de fouets.

La joie que ce généreux Martyr fit paraître dans les tourments, son air doux, modeste et riant, sa tranquillité, sa patience, étonnèrent tous les païens. On l'entendait, jour et nuit, chanter les louanges de Dieu dans son affreuse prison, quoiqu'il fût chargé de fers, et que tout son corps ne fût qu'une plaie. Il s'aperçut un jour que le geôlier, nommé Artème, ne descendait jamais dans le cachot que les larmes aux yeux ; la tristesse peinte sur son front montrait que son cœur était dans l'amertume. Notre Saint prit la liberté de lui demander la cause de son affliction. Je pleure, lui répond le geôlier, le malheur d'une fille que j'ai et que j'aime avec tendresse, sans que je puisse apporter aucun soulagement à ses maux. Il y a quelques années qu'elle est possédée d'un cruel démon qui la tourmente horriblement, et je viens de la laisser dans un de ces affreux accidents.

Si c'est la seule chose qui vous afflige, répond le Saint, il sera aisé de vous consoler. — Et comment ? repart Artème. — En délivrant votre fille, dit l'exorciste. — Je le comprends, répliqua Artème, mais quel homme, ou quel Dieu peut faire cette merveille ? — Moi, dit saint Pierre, par la toute-puissance de Jésus-Christ, seul vrai Dieu, qui est aussi le seul que j'adore et que je sers. Le geôlier écouta avec pitié cette réponse. Si cela est, reprend Artème, tu es bien sot de ne pas te servir de la puissance de ton Maître pour te délivrer de tes chaînes. — Je connais trop les avantages et le prix de ce cachot et de ces fers, répond le saint exorciste, pour vouloir en être délivré ; et mon divin Sauveur m'aime trop, pour vouloir me priver d'une si précieuse couronne : les souffrances sont la fortune des chrétiens. — Si tu veux, dit Artème,

en l'interrompant, que je croie à ton Dieu et à sa toute-puissance, brise tes chaînes, ouvre toi-même ta prison ; et, passant à travers le corps de garde qui est à la porte, viens me trouver ce soir dans ma chambre. En disant ceci par moquerie, il lui tourne le dos et se retire dans sa maison.

Artème, entrant chez lui : Je viens, dit-il à Candide, sa femme, de laisser dans le cachot un jeune chrétien, à qui les tourments et la prison ont fait tourner l'esprit. Sa folie est assez plaisante : il s'imagine que, par la vertu de son Dieu Jésus-Christ, il délivrera Pauline notre fille. — J'admire, dit Candide, que vous traitiez cela de folie ; que coûte-t-il d'en faire l'épreuve ? — La folie, reprit Artème, c'est que lui ayant demandé pour preuve de la toute-puissance de son Dieu, qu'il me vînt trouver ce soir dans ma chambre, il me l'a promis, quoique j'aie doublé et ses chaînes et sa garde. — S'il tient sa parole, reprit Candide, c'est bien une marque qu'il n'y a de vrai Dieu que le sien. — Tu es aussi folle que lui, repart Artème : quand Jupiter avec tous nos dieux viendraient pour le tirer de son cachot, ils ne sauraient en venir à bout. L'entretien continuait, lorsque saint Pierre parut à la porte de la chambre, habillé de blanc et tenant un crucifix à la main. Sa présence interdit Artème et Candide, qui, revenus de leur étonnement, se jettent à ses pieds, et, fondant en larmes, s'écrient : Il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des chrétiens. En même temps Pauline se met à genoux devant le Saint ; et le démon dont elle était possédée ne pouvant soutenir la présence du saint exorciste, la quitta en criant : O Pierre ! la vertu de Jésus-Christ qui est en toi me chasse d'ici, et me contraint de sortir du corps de cette fille.

Le prodige était trop éclatant pour ne pas faire grand bruit. La maison fut bientôt pleine des voisins et des parents, qui, témoins d'un fait si merveilleux, demandèrent tous le baptême. Saint Pierre, rempli de la plus douce consolation à la vue de tant de conversions, alla chercher le prêtre Marcellin qui, leur ayant expliqué les principaux mystères de la foi, et les voyant dans la meilleure disposition, leur donna le Baptême. Artème, tressaillant de joie de se voir chrétien, entre dans la prison, et fait sortir tous ceux qui y étaient retenus pour la cause de Jésus-Christ.

La maladie du préfet Sérénus donna tout le loisir à saint Marcellin et à saint Pierre d'instruire, pendant près de cinquante jours, ces nouveaux chrétiens, et de les préparer au martyre. Sérénus ne fut pas plus tôt remis qu'il fit appeler Artème, et lui ordonna de lui amener les prisonniers. Seigneur, répond le geôlier, les prisons sont vides. Pierre, exorciste des chrétiens, a brisé les fers de ceux que vous teniez dans les cachots, et a ouvert la porte de la prison par la toute-puissance de Jésus-Christ. A ce miracle nous avons tous reçu la foi et le saint Baptême, et il n'y a que le saint prêtre Marcellin, Pierre son exorciste et moi qui soyons restés pour recevoir vos ordres.

Sérénus, irrité jusqu'à la fureur contre Artème, le fit déchirer à coups de fouets armés de plomb avec tant de cruauté qu'il ne put y survivre sans miracle. Faisant ensuite venir saint Marcellin et saint Pierre : Attendez-vous à n'être pas traités avec moins de sévérité, leur dit-il, après l'attentat que vous avez commis, à moins que, renonçant à votre Jésus-Christ, vous n'offriez de l'encens à nos idoles. A Dieu ne plaise, répond saint Marcellin, que nous commettions jamais une telle impiété : il n'y a qu'un seul Dieu, et c'est le comble de la folie et de l'impiété d'en reconnaître plusieurs. C'est par la toute-puissance de ce Dieu que les fers de vos prisonniers se sont brisés, et que les portes de vos prisons se sont ouvertes ; ne nous faites pas

un crime de cette merveille, mais reconnaissez plutôt par là qu'il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens.

Sérénus ne put pas retenir plus longtemps sa colère ; il fit battre cruellement saint Marcellin, et, le voyant tout meurtri, il ordonna qu'on le liât dans un sombre cachot, étendu sur des verres cassés, sans eau et sans nourriture. Saint Pierre fut enfermé dans une autre prison, les entraves aux pieds, et tout le corps dans la torture. Mais la main du Seigneur, qui avait mis en liberté les saints confesseurs, délivra la nuit même nos saints Martyrs. Un ange, étant entré dans le cachot où était saint Marcellin, brisa ses liens, lui ordonna de se revêtir de ses habits, et le mena dans le cachot où était saint Pierre ; et l'ayant aussi délivré et guéri, il les conduisit tous deux dans la maison où les nouveaux chrétiens assemblés étaient en prières. Ils y restèrent quelques jours pour les confirmer dans la foi, et pour les préparer au martyre.

Cependant Sérénus, ayant appris que Marcellin et Pierre s'étaient sauvés, déchargea toute sa fureur sur Artème. Il ordonna que ce geôlier, Candide sa femme et Pauline sa fille fussent conduits au temple de Jupiter, et que, s'ils refusaient de sacrifier aux dieux, ils fussent ensevelis tout vivants sous un tas de pierres qu'on ferait écrouler sur eux. Comme on les menait au supplice, saint Marcellin et saint Pierre, suivis de plusieurs autres chrétiens, vinrent au-devant des saints Martyrs, et les accompagnèrent en triomphe. Dieu récompensa bientôt leur zèle et leur ferveur. Ils furent eux-mêmes arrêtés, et sans délai condamnés à avoir la tête tranchée.

Pour éviter un soulèvement qu'on craignait, on ordonna qu'ils seraient exécutés à une lieue de Rome, dans un bois, qu'on appelait alors la Forêt Noire, et qui depuis, à cause de ces saints Martyrs, fut appelée la Forêt Blanche ; là ils reçurent la couronne du martyre, vers l'an 304. Leurs corps furent jetés dans une caverne, où ils demeurèrent cachés.

Quelque temps après, une dame respectable, nommée Lucille, connut par révélation ce qui était arrivé. Elle se fit accompagner par une autre dame de piété, qui se nommait Firmine, et ayant enlevé les corps des Martyrs, elle les enterra auprès de celui de saint Tiburce, dans les catacombes, sur la voie Lavicane. Le pape Damase assure qu'étant enfant il apprit toutes ces particularités de la bouche même de l'exécuteur[1]. Il les inséra dans l'épitaphe latine qu'il mit sur le tombeau des Saints.

Anastase le Bibliothécaire rapporte, d'après d'anciens monuments, que Constantin le Grand bâtit en cet endroit un église sous l'invocation de deux Martyrs ; qu'il y fit enterrer sainte Hélène, sa mère, sous une tombe de porphyre, et qu'il y donna une patène d'or pur, pesant trente-cinq livres, avec quantité d'autres riches présents[2]. Selon le même auteur, les papes Honorius Ier et Adrien Ier firent réparer l'église et le cimetière de saint Tiburce et des saints Pierre et Marcellin.

Au IXe siècle, les corps de nos deux saints Martyrs furent transportés

1. *Percussor retulit Damaso mihi, cum puer essem*. Damase, *carm.*

2. La même chose est rapportée par Bède, l. *de Tempor.*; par Adon, *in Martyrol.*, et par Sigebert, *in Chron. ad an.* 849.

La patène était anciennement beaucoup plus grande qu'elle n'est aujourd'hui, et cela pour qu'elle pût contenir les offrandes ou *hosties* de tout le peuple qui communiait à la Messe. C'était pour cette raison que, durant la partie du Sacrifice où elle ne servait point, le sous-diacre l'ôtait de dessus l'autel et la tenait à sa main, rit qui s'observe encore aujourd'hui. On voit encore en Allemagne des patènes qui ont presque un pouce de profondeur : telle est celle qu'on montre dans le trésor du Chapitre de Delémont, au diocèse de Bâle, et qu'on prétend avoir servi à saint Germain, premier abbé de Grandfeld, au VIIIe siècle. Le mausolée de porphyre de sainte Hélène se voit encore parmi d'autres antiquités, près de la basilique de Latran.

en Allemagne. Voici quelle en fut l'occasion. Eginhard, favori et secrétaire de Charlemagne, s'était engagé par vœu, ainsi qu'Emma, sa femme, à garder une continence perpétuelle. Il se fit moine, et devint successivement abbé de Fontenelle et de Gand. Emma étant morte en 836, il en ressentit une vive douleur, comme on le voit par les lettres que lui écrivit Loup de Ferrières. En 827, il avait envoyé son secrétaire à Rome, afin d'obtenir du pape Grégoire IV des reliques des Martyrs, pour enrichir les monastères qu'il venait de fonder ou de réparer. Le souverain Pontife lui donna les corps de saint Marcellin et de saint Pierre, qu'il transféra à Strasbourg; mais, peu après, il les déposa à Michlenstad, puis à Malinheim ou Selingestad. En 829, il y bâtit en l'honneur de ces Saints une église et un monastère dont il fut le premier abbé.

Saint Grégoire le Grand prêcha ses vingt homélies sur les Evangiles dans l'église de Saint-Marcellin et de Saint-Pierre, à Rome. C'est ce que l'on voit par quelques-unes de ces homélies mêmes, et ce qui est encore confirmé par le témoignage de Jean Diacre [1].

Cf. *Vies des Saints,* par l'abbé Daras.

SAINT NICÉTAS OU NICOLAS PÉRÉGRIN

1094. — Pape : Urbain II. — Empereur d'Orient : Alexis Ier.

Crux Christi incredulis scandalum est, credentibus vero salus.
La croix de Jésus-Christ est le scandale des incrédules et le salut des croyants.
S. Ignace, martyr, *Ep.* VIII, *ad Philipp.*

Ce vénérable enfant était né dans le voisinage du monastère de Stérion, dans l'Attique. Ses parents étaient de pauvres laboureurs qui ne purent lui apprendre aucun des éléments des sciences humaines, ni même aucun métier. A l'âge de huit ans, on lui confia la garde des moutons : cela ne dura pas longtemps, car le Saint-Esprit avait des desseins particuliers sur cet enfant. Un jour il se mit à crier tout à coup : « Seigneur, ayez pitié de moi ! » ou *Kyrie eleison*, en grec. Ce fut, à partir de ce moment, la seule prière qu'il adressa au ciel ; et il ne la discontinua ni le jour ni la nuit, jusqu'à la fin de sa vie.

Sa mère, en entendant ce cri monotone, le crut fou et ne lui épargna ni les paroles ni les coups pour lui imposer silence. N'y pouvant réussir, elle le chassa de la maison et lui défendit d'y rentrer : Nicolas avait alors douze ans.

Il alla redire son refrain aux échos d'une montagne voisine. La tendresse maternelle, pourtant, s'alarma et courut après lui. On l'amena aux moines de Stérion, dans la pensée qu'il était possédé et qu'il fallait le faire exorciser. Les moines le soumirent à toutes sortes d'épreuves pénibles. Le jeune homme continuait toujours son *Kyrie eleison*. A la fin, les moines impatientés le laissèrent aller : il se retira avec son frère dans une caverne de la montagne et tous deux y menèrent la vie érémitique. Mais bientôt Georges, c'était le nom de ce frère, se dégoûta d'une vie aussi mortifiée et revint

1. Voir cet auteur dans la *Vie de saint Grégoire le Grand,* l. II, n. 18.

auprès de leur mère. L'occupation de Nicolas était de dire sans cesse à Dieu : « Seigneur, ayez pitié de nous », puis de couper du bois et d'en faire des croix dont il semait les hauteurs et les précipices.

De temps à autre, il quittait sa cellule pour aller s'unir à Jésus-Christ dans la communion, mais on ne la lui accordait pas toujours. Affligé de cette exclusion, il prit la résolution de se rendre à Rome, où l'on serait peut-être moins sévère.

Il vint d'abord à Lépante, et là trouva un moine, nommé Barthélemy, qui se joignit à lui et ne le quitta plus : c'est à ce moine, sans doute, que l'on doit le détail de la vie de ce Saint, plus admirable qu'imitable.

Pendant la traversée, Nicolas fut maltraité sur le navire comme il l'avait été partout. Enfin on débarqua à Otrante, où il guérit un énergumène. Dans les divers lieux qu'il traversait, tantôt on le regardait comme un Saint, tantôt on le considérait comme un insensé. Il marchait les pieds, les jambes et la tête nus, vêtu seulement d'une tunique courte qui lui tombait jusqu'aux genoux. Il portait à la main une croix de bois léger, à double croisillon, qui est la croix grecque, et en écharpe une gibecière destinée principalement à renfermer les friandises qu'il donnait aux enfants pour les attirer auprès de lui, les organiser en processions et leur faire chanter *Kyrie eleison*.

Trani devait être le terme de sa course. Aussitôt arrivé dans cette ville, il réunit les petits enfants et fit avec eux le tour des remparts, en redisant son chant. On informa l'archevêque de tout ce bruit; celui-ci fit venir Nicolas et lui demanda pourquoi il en agissait ainsi : « Seigneur », répondit le jeune Grec, « vous qui connaissez tout votre Evangile, vous n'ignorez pas que Jésus-Christ a commande à ses disciples deux choses : porter leur croix et devenir semblables à de petits enfants. Ayant compris ces choses, je n'ai pas rougi de porter le signe du salut intérieurement et extérieurement et aussi de me comporter à la façon des enfants, peu soucieux des moqueries des hommes. A vous de juger si je dois continuer. Si c'est votre bon plaisir, mon intention est de demeurer chez vous : autrement je m'en irai de moi-même ailleurs ». L'archevêque l'ayant entendu raisonner avec tant de bon sens, reconnut qu'il avait devant lui un serviteur de Dieu et lui répondit : « J'ai reconnu par votre explication que vous faites la volonté de Dieu. Dès lors, pourquoi vous chasser de notre ville? Restez jusqu'à la fête des saints apôtres Pierre et Paul, et chantez vos prières accoutumées : je pourvoirai à tous vos besoins ».

L'archevêque allait continuer, lorsque l'attention de Nicolas fut attirée par les trépignements de sa petite troupe qui l'attendait dans la rue : il se déroba et alla la rejoindre. Il parcourut joyeusement les rues de la cité pendant trois jours; le quatrième, il tomba subitement malade et fut porté à l'hôpital où toute la ville vint le voir : sa jeunesse, sa candeur, sa piété naïve inspirèrent enfin l'intérêt le plus vif : les petits enfants surtout étaient inconsolables. Il mourut le même jour, 2 juin 1094, et fut enterré dans la cathédrale.

Les miracles opérés à son tombeau furent si éclatants, que le même prélat qui avait si bien accueilli le jeune enfant de la Grèce, demanda sa canonisation à Urbain II et l'obtint (1098).

On le représente avec une croix à double croisillon sur l'épaule et parcourant les rues de Trani avec une procession d'enfants : il est l'un des patrons de cette ville.

AA, SS., 2 juin, traduction nouvelle.

LA BIENHEUREUSE CAMILLE-BAPTISTE VARANI,

RELIGIEUSE CLARISSE A CAMERINO

1527. — Pape : Clément VII.

Deus benignus est, ac misericors: infinita bonitas, ineffabilis misericordia. inæstimabilis pietas.
Dieu est bon et miséricordieux : sa bonté est infinie, sa miséricorde ineffable, sa tendresse incompréhensible.
S. Jean Chrys., *Hom.* XIII, *sup. Matth.*

Cette Bienheureuse vint au monde le 9 avril 1458. Son père, Jules-César Varani, était prince de Camerino et généralissime des troupes pontificales. Sa mère, nommée Jeanne, appartenait à l'illustre famille de Malatesta de Rimini. Elle reçut au baptême le nom de Camille, auquel elle substitua celui de Baptiste à son entrée en religion.

L'histoire ne nous apprend rien sur les neuf premières années de sa vie; ce que nous savons de la suite de son existence a été écrit par elle-même : Camille avait dix ans tout au plus lorsqu'il lui fut donné d'assister à un sermon qui devait être, sans qu'elle s'en doutât, le principe de sa vie spirituelle. C'était un vendredi saint. En terminant son discours, l'orateur exhorta son auditoire à pleurer sur Jésus, à faire au moins chaque vendredi une courte méditation sur ses souffrances, à donner une larme à son amour. Cette exhortation fit sur elle une telle impression, que plus tard elle s'engagea par vœu à verser, chaque vendredi, une larme de compassion en mémoire de Jésus crucifié. Elle eut d'abord beaucoup de peine à obtenir cette larme : quand c'était fait, elle n'attendait pas la seconde et se levait en toute hâte pour se livrer aux amusements du monde. Quelque temps après, elle découvrit ce singulier vœu à son confesseur : celui-ci l'engagea à l'observer, tout en ajoutant que si elle n'obtenait pas de larmes matérielles, ce ne serait pas un péché.

« Je continuai donc », écrit elle-même la Sainte, « à m'acquitter de cette obligation, mais toujours avec la même peine, que l'exercice ne diminuait point, lorsqu'après un assez long temps, Dieu vint à mon secours avec sa bonté ordinaire. Je rencontrai un jour sous ma main une méditation sur la passion du Sauveur, qui paraissait faite pour une personne peu accoutumée à ce saint exercice : elle était divisée en quinze points, après chacun desquels il fallait réciter un *Ave, Maria*. Le premier point me plut beaucoup, et m'étant bien vite assurée qu'il en serait de même des autres, je gardai le livre, et pris la résolution de lire à genoux cette méditation tous les vendredis. Je le fis en effet pendant plusieurs années, m'excitant à répandre une larme à chacun des *Ave* que je récitais aussi dévotement qu'il m'était possible. Il parut que cette dévotion était agréable à Jésus, car, la plupart du temps, au lieu d'une larme, j'en répandais en abondance. Un vendredi, après avoir été occupée jusqu'à une heure après minuit, j'obtins la permission de me retirer dans ma chambre. Voyant la nuit si avancée, et ma lecture étant fort longue, je fus violemment tentée de la laisser pour cette fois ; il m'en coûtait pourtant de faire ce sacrifice ; je délibérai longtemps, sans pouvoir arrêter une détermination ; mais enfin, Dieu aidant, je me vainquis moi-même, et fis mon exercice accoutumé. Oh! qu'une créature est heureuse, lorsque, combattue par une tentation quelconque, elle tient ferme néanmoins à ses résolutions.

« Le plaisir toujours croissant que je goûtais dans cette lecture, m'inspira le désir de lui substituer une véritable méditation. Je pris donc l'habitude de méditer la Passion, non-seulement tous les vendredis, mais tous les jours, et cela pendant un temps considérable, selon l'inspiration que Dieu me donnait. Cette pratique me valut un don si abondant de pieuses larmes, que je pleurais tout le jour, même devant les personnes étrangères, sans pouvoir m'en empêcher. Cela dura trois années entières avant que j'eusse formé le projet de me donner toute à Dieu. Je n'ai pas besoin de dire que le démon n'omit rien pour me faire perdre cette sainte habitude. A son instigation, les personnes dont je ne pouvais fuir la présence, parce qu'elles demeuraient dans la maison, interprétaient méchamment mes pleurs, les attribuant à des chagrins mondains, ou à des affections ridicules. Non contentes de le penser tout bas, elles me le disaient en face, et j'avoue que ces affronts blessaient profondément mon cœur. Cependant, par la grâce de Dieu, je sortis victorieuse de tous ces combats, ne changeant rien à mes résolutions, ni à mes habitudes. « Interprétez », leur disais-je, en me retournant vers Dieu, « interprétez ma conduite comme il vous plaira, je fais aussi peu de cas de vos censures que de vos louanges ». Ainsi se passèrent ces trois années, pendant lesquelles la dévotion à la passion de Jésus-Christ inondait mon cœur.

« O mon Seigneur ! » disais-je, « si vous prévoyez que quelque chose au monde doive me séparer un tant soit peu de vous, prévenez ce malheur, en m'envoyant la peste ou toute autre calamité ». Or, j'entendais par séparation la perte de la suavité que je goûtais en ce moment; car je n'avais pas d'autre accès auprès de Dieu que celui-là, à l'époque dont je parle. La vie que je menais alors y mettait bien obstacle. Excepté le temps si court que je donnais à méditer la Passion, tout le reste était sacrifié à la danse, à la musique, à la promenade, à la toilette et autres semblables puérilités. Les lectures dévotes m'ennuyaient ou me faisaient rire. J'avais un telle aversion pour les religieux des deux sexes, que je pouvais à peine en supporter la vue. La parure et les lectures frivoles faisaient toute ma consolation, toutes mes délices. Enfin, pendant ces trois années, mon âme était comme prisonnière.

« Dieu voulait, dans sa miséricorde, que mes yeux, aveuglés par les profondes ténèbres du monde, s'ouvrissent enfin à la lumière de la vérité. Le Père François d'Urbino, que j'oserais appeler la trompette de l'Esprit-Saint, mais que le ciel a ravi à la terre, vint prêcher le Carême à Camerino. Je le suivis assidûment, et ce ne fut pas sans profit; car ses paroles étaient comme autant de traits de feu qui transperçaient mon âme. Toute sa station roula sur ces paroles, qu'il faisait retentir, par intervalles, comme autant de coups de tonnerre : « Craignez Dieu, craignez Dieu ». Or, je conçus si fortement cette sainte crainte : j'aperçus si clairement la grandeur des offenses que j'avais faites à sa Majesté, et j'éprouvai une si vive frayeur des flammes éternelles que, si je n'avais su que le désespoir déplaît plus au Seigneur que les autres péchés, je crois vraiment que j'aurais désespéré de sa miséricorde ».

La bienheureuse Varani jeûnait au pain et à l'eau trois fois par semaine, flagellait cruellement chacun des membres de son corps, et se levait la nuit pour dire le chapelet. L'amour des souffrances croissant dans son cœur, elle se réduisit le vendredi à ne prendre que trois ou quatre bouchées de pain et un peu d'eau. La nuit elle dormait sur la dure, et le jour elle méditait presque sans cesse.

« Dans cette vie d'oraison », dit-elle, « où la crainte m'avait fait entrer,

je commençai à entendre, par intervalles, une voix qui m'était inconnue, une voix qui semblait venir de loin, mais pas de si loin pourtant que ses paroles ne fussent très-intelligibles ; elle me disait que si je voulais éviter les peines de l'enfer, dont j'avais tant de peur, je devais renoncer au siècle, et me faire religieuse. Mon esprit, en même temps, était éclairé d'une lumière céleste, qui me faisait voir clairement que, si je ne quittais le monde, ma perte était assurée. Or, ces paroles m'étaient fort amères, et cette lumière insupportable, parce que je n'avais pas encore secoué les chaînes de ma mauvaise nature, et qu'accoutumée aux plaisirs du siècle, j'avais peine à y renoncer. J'avais beau m'alléguer à moi-même les raisons les plus fortes et les plus persuasives, elles ne faisaient aucune impression sur moi, à cause de ces affections désordonnées, dont il faut être libre pour obéir au mouvement d'une semblable inspiration.

« Lorsque j'allais à l'oraison, il me semblait que j'allais à la guerre, et je ne me trompais pas ; car j'y combattais sans cesse contre Dieu ; et il n'est point de guerre aussi pénible que celle-là. Cependant je n'interrompais jamais le cours de mes oraisons ordinaires. Il arrivait parfois que, fatigué de mes résistances à sa grâce, le Seigneur me disait : « Je suis celui que tu désires ; et cependant plus je t'appelle, et plus tu fais la sourde oreille ; plus je te presse, et plus tu résistes à mon amour pour toi. Eh bien, ma fille, va dans le monde où ta folie t'entraîne ; va mendier ses misérables affections : je t'avertis seulement que tu n'y trouveras point l'assouvissement de tes désirs ». Un jour, entre autres, qu'il m'avait tenu ce langage, je méditai longtemps ses paroles, les tournant et les retournant dans mon esprit, mais avec un malaise de cœur insupportable, parce que je ne pouvais me résoudre à entrer en religion. Néanmoins, au lieu de quitter l'oraison, j'y donnai un temps double de l'ordinaire, non par dévotion, mais parce que c'était un vendredi, et que j'étais habituée à prolonger ce jour-là ma méditation. Jamais je n'avais encore éprouvé un tel choc de pensées contraires, tantôt voulant obéir à la grâce, et tantôt ne le voulant plus. Le combat devint si rude que mon corps en fut tout trempé de sueur. Mais alors mon libre arbitre qui, au milieu de ce conflit était demeuré neutre et libre de lui-même, s'érigea en juge, et de son propre mouvement prononça contre moi en faveur de l'esprit de Dieu. La soumission fut prompte. Je me déterminai, avec toute l'affection de mon âme, à servir le Seigneur comme il le voulait ; prête, s'il le fallait, à souffrir le martyre, plutôt que de résister davantage à sa grâce, ou même de lui opposer de coupables lenteurs. Je sentis en même temps un vif désir d'aller à Urbino, quelque chose me disant intérieurement que ce ne serait que là que je pourrais servir Dieu avec un cœur tranquille. Cette détermination fut à mon âme épuisée par des agitations si pénibles, ce que serait à un corps accablé de fatigues un lit de mousse parsemé de fleurs ».

Voulant accroître la splendeur de sa maison par une riche alliance, le prince de Camerino n'omit rien pour forcer sa fille à prendre le parti du mariage ; mais il échoua dans son dessein. « Je cède au Seigneur », dit-il enfin à sa fille, « dont je redoute la vengeance. La crainte seule d'attirer sur moi ses fléaux, me force à vous rendre la liberté. Sans elle, jamais vous n'eussiez obtenu mon consentement pour vous faire religieuse ».

On était au mois de novembre de l'année 1481. La bienheureuse partit pour Urbino, et prit l'habit de Sainte-Claire dans le couvent de cette ville, où s'étaient déjà retirées plusieurs personnes de sa famille.

Au bout de deux ans, Jules-César Varani voulant ramener sa fille à Came-

rino, fit bâtir dans cette ville un monastère pour les religieuses de Sainte-Claire. Ce fut dans ce couvent qu'entra Baptiste, avec sept autres religieuses de Sainte-Claire, le 4 janvier de l'année 1484 ».

La bienheureuse Varani fut élevée au plus haut degré de contemplation. Nous allons encore la laisser exposer elle-même une de ses révélations, la plus remarquable : elle parle ici à la troisième personne.

« Il fut une âme dévote, fort affamée des aliments que procure la Passion du très-aimant et très-doux Jésus, qui, après un grand nombre d'années employées à sa réforme spirituelle, fut enfin admise, par une faveur admirable à la communication des peines intérieures du cœur affligé de cet Homme-Dieu.

« Un jour donc que cette âme dévote était en oraison, elle lui dit avec anxiété de cœur : — Laissez-vous fléchir, Seigneur, et introduisez-moi dans le lit sacré de vos douleurs intérieures. — Puisque vous ignorez, ma fille, lui répondit ce bon Maître, la grandeur de mes peines, je vous dirai qu'elles furent aussi grandes que l'amour que je portais à mon Père et aux pauvres humains. — L'âme dévote reprit : O mon Dieu ! je ne saurais me contenter de cette connaissance générale ; veuillez me faire connaître chacune des peines qui accablèrent votre cœur sacré.

« Jésus lui répondit avec cette douceur qui le rend si aimable : — Sachez, ma fille, que les peines que j'ai portées dans mon cœur, furent innombrables et infinies : il vous sera facile de le comprendre, si vous faites attention que je suis le chef d'un corps dont tous les chrétiens sont les membres ; membres qui sont innombrables, comme vous le voyez, et dont la plupart me furent, me sont et me seront arrachés par le péché mortel.

Première peine. — « Cette peine fut pour mon cœur une des plus cruelles et des plus sensibles. Figurez-vous, en effet, quel est le supplice d'un criminel à qui l'on arrache les membres par violence, et vous saurez quel fut mon martyre, à la pensée profondément sentie de tant d'âmes qui me sont arrachées pour toujours, et de tant d'autres qui se séparent de moi pour un temps, et me causent autant de déchirements qu'elles commettent de fautes mortelles. Or, il faut que vous sachiez que la douleur causée par l'abcission d'un membre spirituel l'emporte d'autant sur celle d'un membre corporel, que l'âme est supérieure à la matière. Vous ne sauriez comprendre, ni vous, ni personne, combien est grande cette supériorité ; moi seul je sais apprécier la noblesse de l'âme et la bassesse du corps, parce que c'est moi qui ai fait l'une et l'autre. Vous ne sauriez donc comprendre, ni vous, ni personne, l'atrocité et l'amertume de la peine dont je parle ; peine pourtant si souvent renouvelée que le nombre en est incalculable. Pour ne parler ici que des damnés, autant d'âmes perdues, autant de membres arrachés à mon corps, avec les douleurs qu'il vous est facile d'imaginer. Je dois dire cependant que ces séparations ne me furent pas toutes également cruelles. Comme les péchés mortels ne sont pas tous égaux entre eux ; comme il y a diverses manières de les commettre, les séparations qu'ils opèrent m'ont causé des déchirements plus ou moins douloureux. Et, pour le dire en passant, de là viennent les diversités que l'on remarque en enfer, dans la qualité et la quantité des tourments qu'on y endure. Et parce que leur volonté demeurera éternellement perverse, leurs supplices aussi seront éternels. Oh ! combien cette triste pensée que ces membres innombrables m'étaient arrachés sans retour, m'était insupportable ! Aussi ce fatal *jamais* est ce qui tourmente et tourmentera le plus éternellement ces âmes réprou-

vées : tous leurs autres maux ne sont rien en comparaison de cette pensée désespérante.

« Dans l'accablement de douleur que me causait ce fatal *jamais*, j'aurais volontiers consenti à souffrir de nouveau toutes ces cruelles séparations avec leurs déchirements divers, non pas une seule fois, mais une infinité de fois, pour recouvrer une seule de ces âmes, et la voir réunie à l'intégrité de mes membres vitaux; je veux dire, à mes élus, qui conserveront éternellement la vie qu'ils tiennent de moi. C'est moi en effet qui suis la vie vitale, c'est-à-dire, la vie de tous les êtres qui jouissent de ce grand bienfait. Vous pouvez juger par tout ce que je viens de dire, par les dispositions de mon cœur que je viens de vous manifester, combien les âmes humaines me sont chères. Notez bien cette confidence, et n'en perdez jamais le souvenir. Il faut aussi que vous sachiez que ce douloureux *jamais* afflige tellement les âmes perdues par un effet de ma justice, qu'il n'en est pas une seule qui ne voulût souffrir mille enfers à la fois, pour recouvrer l'espérance de m'être réunie dans un temps quelconque ; mais, hélas ! leur triste séparation est sans retour ; et, je le répète, c'est là le plus affreux de leurs supplices. Voilà, ma fille, quelle fut la première peine intérieure, qui ne cessa , depuis ma conception jusqu'à ma mort, de déchirer mon cœur.

— « Après ce discours, la religieuse à qui ce bon Jésus l'adressait, éprouva un vif désir, dont elle n'eut pas de peine à deviner la source, de lui proposer un certain doute. En conséquence, elle osa lui dire, non sans respect et sans crainte, mais cependant avec confiance et simplicité : O aimable et affligé Jésus ! j'ai souvent entendu dire que vous aviez enduré toutes les peines des damnés ; mais, à ce sujet, je voudrais savoir, pourvu toutefois que cette curiosité ne puisse vous déplaire, si vous éprouviez les sentiments divers qu'opèrent dans ces âmes malheureuses le froid, le chaud, l'action du feu, les grincements de dents et les autres tortures auxquelles elles sont condamnées ? Dites-moi donc, mon Jésus, si vous faisiez le discernement de toutes ces sensations douloureuses ? Cette interrogation ne parut pas lui déplaire, et, d'une voix gracieuse, il y fit la réponse qui suit : — Je n'ai pas senti, ma fille, la diversité des supplices que souffrent les damnés, de la manière que vous l'entendez ; cela même ne pouvait pas être, puisqu'il s'agit de membres morts et séparés de moi qui suis leur chef. Je vous expliquerai ma pensée par la comparaison suivante : Si un de vos membres était dévoré par quelque douleur atroce, vous la sentiriez vivement jusqu'à ce que le chirurgien l'eût retranché de votre corps ; mais ce retranchement une fois fait, on pourrait le couper ou le déchirer, le soumettre à l'action du feu ou à celle de la glace, sans que votre âme éprouvât le sentiment de ces tourments divers ; parce que le sentiment suppose l'union qui n'existerait plus entre cette partie de votre corps, et l'âme qui l'anime ; cependant vous ne seriez pas insensible à ces divers traitements faits à un membre qui fut le vôtre, et plus on le tourmenterait, plus, sans doute, votre cœur y serait sensible. Faites-moi maintenant l'application de cette figure, et vous comprendrez ce qui s'est passé dans mon cœur, au regard des réprouvés. Lorsque le péché mortel les arracha de mon corps, la douleur fut terrible, et parce qu'ils conservèrent tant qu'ils vécurent le pouvoir de se réunir à moi, je ressentais tous leurs maux, et partageais toutes leurs peines ; mais depuis que leur mort eut rendu cette réunion impossible, je fus délivré de ce sentiment douloureux ; j'éprouvais cependant une autre peine ineffable et incompréhensible, en considérant qu'ils avaient été mes vrais et propres

membres, et que cependant ils étaient tombés sous la puissance des esprits infernaux, qui les rendaient excessivement malheureux.

Deuxième peine. — « Une autre douleur, qui transperça mon cœur, me fut causée par mes élus eux-mêmes ; car il faut que vous sachiez que tous ceux d'entre eux qui ont péché ou pécheront mortellement, m'ont fait le même mal, par leur séparation, que ceux qui sont tombés au fond des abîmes, puisque ce sont autant de membres que ce cruel péché arrachait de mon corps. Plus était grand l'amour que je leur portais, et qui devait s'étendre jusqu'aux siècles des siècles, ainsi que celui qui devait les unir éternellement à moi, et plus j'étais affligé de les voir me quitter pour s'attacher aux objets les plus vils et les plus méprisables. Aussi puis-je dire que la douleur que je ressentis dans tous ces membres me causa les plus cruels déchirements. Je souffrais en effet bien davantage en eux que dans les réprouvés, parce que, outre le déchirement que me causait leur séparation de mon corps, lorsqu'ils se rendaient coupables de fautes mortelles, je sentais habituellement, et partageais tous leurs maux ; je sentais tous les tourments des martyrs, toutes les mortifications des pénitents, toutes les tribulations de ceux qui étaient tentés, toutes les souffrances de ceux qui étaient malades. Je partageais leurs persécutions, leurs infamies, leurs travaux, leurs dangers, leurs fatigues ; en un mot, toutes les afflictions, petites et grandes, dont ils étaient accablés. Voulez-vous maintenant, ma fille, avoir une idée de ces peines ? supposez que vous eussiez mille yeux, mille pieds, mille mains, et ainsi de vos autres membres, et que tous fussent torturés à la fois par des moyens aussi atroces que variés, n'est-ce pas que ce supplice vous paraîtrait intolérable ? Eh bien ! ma fille, mes membres ne se comptent pas par milliers et par millions ; ils sont innombrables : il est de même impossible de compter les peines des martyrs, des confesseurs, des vierges et de tous les autres élus : cela va presque à l'infini. Concluez donc que, comme personne n'est capable d'énumérer tant de souffrances, personne aussi ne peut comprendre la peine qu'elles causèrent à mon divin cœur.

— « Mais mon cœur ne se borna pas à sentir toutes ces afflictions de leur vie, il sentit également la diversité et la multiplicité des tourments qui leur restent à subir dans le purgatoire, selon la qualité et le nombre de leurs péchés : car ces âmes ne sont pas des membres morts et séparés de mon corps, comme celles des damnés ; ce sont mes membres vivants, spirituellement unis à moi, et dont j'endure par conséquent toutes les souffrances. Voilà, ma fille, ma réponse à votre question. Vous m'avez demandé quel sentiment j'avais de toutes ces peines. Je vous ai répondu que je ne sentais pas les souffrances des réprouvés, mais bien celles de mes élus. Du reste, il n'y a nulle différence entre les peines de l'enfer et celles du purgatoire, si ce n'est que les premières dureront toujours, tandis que les dernières ne dureront qu'un temps ; et que les habitants de l'enfer sont réduits au désespoir, pendant que les âmes du purgatoire demeurent résignées et contentes, souffrent en paix, et rendent grâces à la justice de Dieu. Mais ç'en est assez sur cette peine.

Troisième peine. — « Cet aimable Sauveur continuant son récit, ajouta : — Ecoutez, écoutez, ma fille ; je n'ai pas dit encore tout ce que vous désirez savoir. Il me reste à vous raconter d'autres peines qui me furent aussi bien amères. Quel glaive aigu transperçait mon cœur, toutes les fois que je pensais à la douleur que mes souffrances et ma mort devaient causer à ma pure et innocente Mère ! car personne ne compatit aussi douloureusement qu'elle au supplice de son Fils.....

Quatrième peine. — « Jésus changea de matière et dit : — Si vous saviez, ma fille, combien mon cœur eut encore à souffrir de l'affliction de ma disciple bien-aimée, la tendre Marie-Madeleine ! Mais c'est un mystère que vous ne pouvez comprendre ni vous ni personne, parce que c'est notre amour mutuel qui a servi de principe et de fondement solide à tous les amours spirituels des saints. Ceux qui ont l'expérience active et passive du saint et spirituel amour, peuvent bien se faire quelque idée de la perfection de celui de Madeleine pour moi ; mais en pratique personne ne saurait y atteindre.

Cinquième peine. — « Une autre douleur qui déchirait mon âme, était la pensée fixe et continue de ce qui devait arriver à mes Apôtres, au temps de ma Passion et de ma mort. Je les voyais ébranlés, je les voyais tomber, eux qui étaient les colonnes du ciel et les fondements de mon Eglise militante. Je les voyais dispersés, comme des brebis qui n'ont plus de pasteur ; je pensais à tout ce qu'ils auraient à souffrir par amour pour moi ; je contemplais d'avance leurs tourments et leurs martyres. Or, il faut que vous sachiez, ma fille, que jamais père n'a eu pour ses enfants, ni frère pour ses frères, ni maître pour ses disciples, un amour aussi tendre et aussi cordial que celui que je portais à ces disciples, à ces frères, à ces enfants chéris. Aussi la douleur que me causaient toutes mes prévisions à leur égard était-elle accablante ; vous pourrez en juger par ce seul fait. Vous savez, ma fille, que dans mon agonie, au jardin des Olives, je m'écriai : Mon âme est triste jusqu'à la mort. Or, ce qui causait en moi cette tristesse amère, c'était moins la considération de mes propres maux que celle de ces êtres qui m'étaient si chers. Je les voyais sans moi, c'est-à-dire sans chef, sans maître et sans père ; et ce délaissement m'était si pénible, qu'il me semblait une autre mort. Quiconque voudra lire le dernier discours que je leur adressai après la dernière cène, ne pourra, quelque dur qu'il soit, retenir ses larmes, parce que toutes les paroles qui composent ce discours respirent la compassion. Et ce ne pouvait être autrement ; car elles sortaient du fond de mon cœur, qui me semblait se fendre d'amour pour ces chers amis.

« Ce n'était pas d'une vue confuse que j'apercevais de loin leurs cruels martyres. Je voyais crucifier Pierre, décapiter Paul, écorcher Barthélemy, précipiter Jacques d'une terrasse du temple ; je voyais enfin par quel genre de mort chacun d'eux devait finir sa vie. Jugez par là de la peine que j'éprouvais dans mon âme. Si vous étiez étroitement unie à quelque personne par les liens d'un saint amour, et que vous la vissiez injurier, torturer, supplicier pour vous, combien vous seriez désolée d'être l'occasion de ses souffrances ! Oui, votre désolation serait d'autant plus amère que vous voudriez au contraire pouvoir lui procurer toutes sortes de biens, d'honneurs et de consolations. Or, c'était moi, ma fille, qui devais être la cause des infortunes de mes Apôtres ; que faut-il de plus pour vous initier au secret de ma douleur, et vous faire comprendre combien elle est digne de votre compassion ?

Sixième peine. — « En voici une autre qui ne me fut pas moins sensible : ce fut la trahison de Judas, qui après avoir été mon disciple devint mon meurtrier. Oh ! ma fille, un glaive aigu et empoisonné, que l'on eût enfoncé et retourné continuellement dans mon cœur, ne m'aurait pas fait souffrir plus que cette prévision déchirante. Fut-il jamais ingratitude plus noire que la sienne envers moi ? Après lui avoir pardonné tous ses péchés, je le choisis pour un de mes Apôtres. Il mangeait avec moi, logeait sous le même toit et était admis à ma familiarité. Je lui confiai le pouvoir des miracles,

et en fis le dispensateur des dons qui m'étaient offerts par ceux qui me portaient quelque intérêt. Lorsque je vis le dessein de me trahir se former dans son cœur, je redoublai les preuves de ma tendresse, pour le détourner de cette pensée criminelle ; mais j'eus beau faire, rien ne put toucher son mauvais cœur. Au contraire, plus je lui témoignais d'attachement, et plus il s'affermissait dans sa résolution perfide. Enfin, vint la cène, où je fis cette humiliante et lamentable cérémonie du lavement des pieds. Lorsque son tour fut arrivé, je m'humiliai devant lui comme je l'avais fait devant les autres ; mais mon cœur n'y tint plus. Je pleurai amèrement et arrosai les pieds de ce malheureux de mes larmes. Ce qui me faisait pleurer, c'est que je disais intérieurement : O Judas ! que vous ai-je donc fait pour que vous me traitiez d'une manière si perfide ? ô infortuné disciple ! voilà donc la dernière preuve que je vous donnerai de mon amour ! ô fils de perdition, ne suis-je pas votre Père et votre Maître ? pourquoi donc voulez-vous m'abandonner ? O Judas, si vous désirez trente deniers, que n'allez-vous les demander à ma mère qui est aussi la vôtre ; son cœur est si parfait qu'elle se vendrait elle-même, pour vous épargner un crime et me sauver la vie. Ah ! Judas, disciple ingrat et insensible, je vous lave aujourd'hui les pieds et les baise avec tant d'amour, et vous allez me baiser dans quelques heures pour me livrer à mes ennemis. O mon cher et bien-aimé fils, quel retour pour un père qui pleure votre perte avec plus de douleur que sa passion et sa mort, parce que c'est pour vous sauver qu'il est venu en ce monde !

« Pendant que mon cœur parlait ainsi, mes larmes arrosaient ses pieds ; mais il n'y prenait pas garde, parce que j'étais à genoux devant lui, la tête inclinée, et que mes longs cheveux retombant sur mon visage l'empêchaient de s'apercevoir que j'étais tout éploré. Mais Jean, mon disciple bien-aimé, à qui j'avais confié tous les mystères de ma passion, pendant cette douloureuse cène, observait ma douleur, voyait couler mes larmes sur les pieds du traître, et comprenait très-bien qu'elles provenaient de mon tendre amour pour ce malheureux. Lorsqu'un père, en effet, voyant que son fils se meurt, s'empresse à le servir, c'est avec une effusion d'amour extraordinaire, et il ne peut guère s'empêcher de dire dans son cœur : Adieu, mon fils, voici le dernier service qu'il me sera donné de vous rendre. C'est ainsi que j'en agissais avec cet infortuné que je savais à la veille de mourir éternellement. Ce témoignage d'amour que je lui donnais devait être le dernier, puisque son désespoir allait bientôt le ravir à ma tendresse. Voilà pourquoi je caressais en quelque sorte ses pieds, et les baisais avec une tendre compassion. Or, Jean, qui épiait, avec son regard d'aigle, toutes mes actions et tous mes gestes, était plus mort que vif en me voyant traiter avec tant de bonté mon plus grand ennemi. Lorsque j'approchai de lui le dernier, car son humilité lui avait fait prendre la dernière place, voyant que je m'inclinais pour laver ses pieds, il ne put plus se contenir. A peine eus-je fléchi les genoux qu'il me prit entre ses bras, où il me tint assez longtemps enlacé, pleurant, sanglotant et me disant dans son cœur, sans proférer aucune parole extérieure : O mon Père ! ô mon cher Maître ! ô mon frère bien-aimé ! ô mon Seigneur et mon Dieu ! comment avez-vous eu le courage de laver et de baiser, de votre bouche sacrée, les pieds maudits de cet infâme traditeur ? O mon Jésus ! quel parfait exemple de charité vous nous laissez en héritage ! mais comment le suivrons-nous lorsque nous ne vous aurons plus, vous qui êtes tout notre bien ? Ah ! cette humilité me tue. Et votre divine Mère, que va-t-elle devenir, lorsque je lui raconterai ce que vous

venez de faire ? je crains bien qu'elle ne puisse l'entendre sans mourir. O mon cher Maître ! je n'en puis plus ; faites-moi grâce du service que votre humilité veut me rendre. Assurément mon cœur va se fendre, si je vous vois laver mes pieds infects, et appliquer votre bouche sacrée sur ces objets si méprisables. O mon Dieu ! chaque nouvelle preuve de votre amour ne sert qu'à augmenter mon inconsolable douleur. Après ces paroles et plusieurs autres semblables, empreintes d'une sensibilité capable d'amollir un cœur de pierre, il se déchaussa cependant par obéissance, et me présenta en rougissant ses pieds à laver. Je vous ai dit tout cela, ma fille, pour que vous sachiez combien mon cœur eut à souffrir dans cette circonstance, de la part d'un disciple qui semblait prendre à tâche de me montrer d'autant plus de haine que je lui témoignais plus d'amour. Jugez, en voyant la douleur de Jean, quelle dut être la mienne à l'aspect d'une si noire ingratitude, d'une si monstrueuse insensibilité ».

Septième peine. — « La haine obstinée du peuple juif fut aussi pour mon cœur un supplice intolérable, et vous le comprendrez facilement, si vous prenez garde à l'ingratitude qu'elle supposait. J'avais fait des Juifs un peuple saint, un peuple sacerdotal. Je les avais choisis parmi tous les peuples de l'univers, pour la portion de mon héritage... Après cela, j'avais bien droit sans doute d'espérer quelque retour de leur part. Quelle fut donc ma douleur, lorsque je les entendis crier avec une rage incroyable : Nous ne voulons point de cet homme, crucifiez-le et donnez-nous Barabbas... »

Lorsque la Bienheureuse écrivait ces choses, elle était religieuse depuis dix-huit ans, et le xve siècle allait finir. Nous ne savons de sa vie spirituelle en religion, que ce qu'elle a jugé à propos d'en dire. Les vingt-trois dernières années de sa vie ne nous sont pas connues : on sait seulement qu'elle fut choisie par le pape Jules II pour fonder un monastère de son Ordre à Fermo ; qu'elle revint au bout d'un an à Camerino, où ses compagnes l'élurent abbesse, et qu'elle protégea l'établissement de la réforme des Capucins.

On croit que notre Bienheureuse mourut le 31 mai de l'année 1527, dans la soixante-neuvième année de son âge. Il n'y a pas de doute que sa mort fut sainte comme l'avait été sa vie. Le lecteur en aura la preuve dans ce qui va suivre ; mais nous ne pouvons entrer dans aucun détail sur cet événement, parce que personne, que nous sachions, ne prit soin d'en conserver la mémoire.

Ses religieuses lui donnèrent la sépulture dans leur chœur, afin d'avoir comme un mémorial toujours présent de leur mère chérie, et un gage visible de la protection qu'elles espéraient obtenir de sa tendresse maternelle. Trente ans après cette inhumation, les religieuses ne pouvant souffrir plus longtemps que son précieux corps demeurât enfoui au sein de la terre, l'exhumèrent avec un grand respect. Quelle ne fut pas leur joie, lorsqu'elles le trouvèrent dans un état parfait de conservation, les yeux éclatants comme ceux d'une personne vivante, le visage vermeil et souriant, comme s'il eût été bien aise de les revoir. Elles voulaient conserver ce saint dépôt dans un lieu ouvert, où elles pussent aller lui rendre leurs hommages ; mais nous ne savons pourquoi le confesseur s'y opposa, et voulut qu'il fût enterré de nouveau ; il exigea même, avec une opiniâtreté, à laquelle il fallut céder, un mode de sépulture aussi étrange qu'inconvenant. Il fit d'abord placer le saint corps entre deux planches, et ordonna qu'on le remît dans la fosse d'où il avait été tiré. Ensuite il la fit remplir de terre, et après y avoir fait verser une grande quantité d'eau, il exigea que son compagnon la foulât aux pieds jusqu'à la niveler avec le sol.

L'obéissance très-exacte que professaient ces saintes filles, ne permit à aucune d'elles d'opposer un mot au zèle étrange de ce religieux, encore moins de retirer le saint corps de la fosse où il l'avait fait mettre. Il y resta donc jusqu'en l'année 1593, où le besoin d'enterrer un autre corps dans le lieu que le sien occupait, obligea les religieuses à ouvrir de nouveau sa fosse. Alors les anciennes, qui connaissaient l'endroit précis, recommandèrent aux ouvriers de creuser avec toutes les précautions possibles ; ce qu'ils firent. Lorsqu'ils furent arrivés à une certaine profondeur, ils trouvèrent une planche ; et aussitôt qu'ils la remuèrent, une odeur très-suave ne permit pas de douter que c'était la planche qui couvrait le saint corps. A cette nouvelle, toutes les religieuses accoururent ; et aussitôt qu'elles sentirent ce parfum, elles furent transportées de joie, et répandirent des larmes abondantes, ne pouvant douter que cette odeur céleste ne fût un signe de la gloire dont leur bienheureuse mère jouissait dans les cieux. Une autre circonstance vint encore accroître leur admiration et leur douce croyance : c'est que ses chairs étant réduites en poussière, conformément au désir qu'elle en avait exprimé à Dieu quelque temps avant sa mort, sa langue seule était demeurée fraîche, molle et vermeille.

Le confesseur, frère Evangéliste de Fabriano, qui était présent, touché jusqu'aux larmes à la vue de cette conservation miraculeuse, témoigna son admiration par les paroles de saint Bonaventure, en pareil cas : « O langue précieuse, qui avez toujours béni le Seigneur, et appris aux autres à le bénir, il paraît bien maintenant que vos services ont été agréables à sa Majesté sainte ! » Lorsque les religieuses eurent satisfait leur tendre dévotion, elles déposèrent le saint corps dans un tombeau de marbre, qu'elles avaient fait construire d'avance dans leur chœur ; mais la langue fut réservée et placée dans un reliquaire, où on la voit encore aujourd'hui.

Baptiste n'a jamais été béatifiée dans les formes, mais on croit que Clément X autorisa le culte qu'on lui rend à Camerino ; et tous les auteurs qui ont parlé d'elle, depuis le commencement du XVIIe siècle, lui donnent le titre de Bienheureuse, que nous lui donnons après eux. Elle est honorée le 2 juin dans l'Ordre de Saint-François. — Comme elle contribua beaucoup, ainsi que sa famille, à la réforme des Capucins, les Franciscains l'ont placée dans leur martyrologe et font sa fête aujourd'hui.

Vie spirituelle de la bienheureuse Varani, par M. l'abbé P... — Cf. *Vies des Saints,* par l'abbé Daras, éd. Vivès, 1864.

SAINT EUGÈNE, PAPE (657).

Après que saint Martin Ier eut été, par les ordres d'un empereur hérétique, relégué dans la Chersonèse, Eugène, qui était romain de naissance, et qui était entré dès l'enfance dans l'Ordre des Clercs, remplit les fonctions du souverain Pontife absent, pour qu'il n'y eût pas d'interruption dans le gouvernement de l'Eglise. Il usa de beaucoup de modestie dans l'exercice du pouvoir, sachant bien que, du vivant de Martin, il n'était pas le Pontife légitime, mais seulement son vicaire et son légat.

Mais lorsque le martyr de Jésus-Christ, Martin, eut succombé aux misères et aux besoins de tout genre qui l'assiégeaient dans son exil, et qu'il eut passé de cette vallée de larmes à la vie bienheureuse, Eugène, avec le consentement du clergé, s'assit sur la chaire de Pierre comme légitime successeur de Martin, et, sur ce faîte du ministère apostolique, il se montra tel que la dignité de sa fonction suprême, ainsi que le salut et l'utilité des fidèles confiés à ses soins le demandaient : il fut doux, bon, indulgent, et ce qui est le principal, illustre par la sainteté de sa vie.

Le clergé était l'objet de sa tendresse et de sa sollicitude paternelle et était comblé de ses bienfaits. Sa charité envers les indigents était admirable ; durant sa vie et au moment de sa mort, il leur distribua les revenus de l'Eglise d'une main libérale ; il pensait que les richesses de l'Eglise ne pouvaient être appliquées à un meilleur usage, et que, des mains des pauvres, elles passaient droit au trésor de l'éternité, pour y fructifier admirablement par l'usure spirituelle. Son pontificat se termina par une sainte mort le 2 juin de l'an de Notre-Seigneur 657 ; son corps fut déposé dans la basilique de Saint-Pierre. L'église du Mont-Saint-Quentin possède une relique du Saint.

Propre de Rome.

IIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Arezzo, en Toscane, le décès des saints martyrs Pergentin et Laurentin, frères, qui, dans la persécution de Dèce et sous le président Tiburce, étant encore enfants, furent tués par le glaive après avoir enduré des supplices atroces et opéré de grands miracles [1]. Vers 250. — A Byzance (Constantinople), les saints martyrs Lucilien [2] et quatre enfants, qui se nommaient Claude, Hypace, Paul et Denis. Lucilien était auparavant prêtre des idoles ; mais, étant devenu chrétien, il fut, après divers tourments, jeté dans une fournaise avec ces enfants ; une grosse pluie éteignit le feu et ils en sortirent tous sains et saufs ; enfin, Lucilien fut mis en croix et les enfants décapités ; ils consommèrent ainsi leur martyre sous le président Sylvain. Vers 273. — Au même lieu, sainte Paule, vierge et martyre, qui fut arrêtée comme elle recueillait le sang de ces Martyrs, battue de verges et jetée dans le feu ; mais, en ayant été délivrée, elle fut enfin décapitée au même endroit où Lucilien avait été crucifié. — A Cordoue, en Espagne, le bienheureux Isaac, moine, qui fut mis à mort par le glaive pour la foi du Christ [3]. 851. — A Carthage, saint CÉCILIUS, prêtre, qui amena saint Cyprien à la foi du Christ. IIIe s. — Au territoire d'Orléans, saint LIFARD, prêtre et confesseur. 565. — A Lucques, en Toscane, saint Davin, confesseur [4]. 1051. — A Paris, sainte CLOTILDE, qui obtint par ses prières la conversion du roi Clovis, son époux, à la foi chrétienne. 545. — A Anagni, sainte Olive, vierge.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Clermont, en Auvergne, saint GENÊT ou GENÈS, évêque, qui se montra aussi digne de l'épiscopat par les grandes actions qu'il fit pendant son administration, qu'il s'était montré humble en refusant longtemps cet honneur élevé. Né à Clermont, il succéda à saint Procule, et se distingua par son zèle contre l'hérésie de Jovinien et de Novatien autant que par son amour pour la maison de Dieu. Il fonda le monastère de Maulieu, et, dans sa ville épiscopale, un hôpital près de la porte du Saint-Esprit. Il fit élever sur ses propres terres un sanctuaire à saint Symphorien d'Autun : cette église, dans laquelle il fut enseveli, prit son nom dans la suite des temps : c'est à peine si aujourd'hui on en connaît l'emplacement. Vers 662. — A Carcassonne, saint Hilaire, évêque de ce

1. Il serait difficile de déterminer l'âge des deux Martyrs d'Arezzo. On sait qu'ils suivaient encore les écoles et que le spectacle du martyre enduré avec courage dans un âge si tendre, convertit un grand nombre de païens. A leur prière, une idole même s'écroula. Saint Pergentin et saint Laurentin sont, avec saint Pierre, saint Jean l'Evangéliste, saint Etienne — dont on prétend y posséder la tunique — et saint Donat, évêque, les patrons d'Arezzo.

2. Le chef de saint Lucilien était conservé autrefois parmi les reliques de l'église de Saint-Etienne, à Troyes, et le saint Martyr était honoré ce même jour dans le diocèse.

3. Nous avons donné ailleurs l'histoire des Martyrs de Cordoue. Voir à la table générale.

4. Né en Arménie, d'une famille riche, il vendit ses biens, en distribua le prix aux pauvres et se fit pèlerin pour l'amour de Dieu. Après avoir visité les sanctuaires de Rome, il se rendait à Saint-Jacques de Compostelle par Lucques, lorsqu'il mourut dans l'hôpital Saint-Michel de cette ville : il fut enseveli dans l'église de cet hôpital où on lui érigea un monument dont les Bollandistes donnent le dessin. Les traits de sa statue accusent un jeune homme. On dit qu'une tige de vigne sortit de son sépulcre : aussi les artistes ont-ils souvent reproduit le tombeau de saint Davin couronné de pampres.

siége, que les églises de Narbonne et de Saint-Ponce de Thomières honorent aussi dans leurs offices [1]. Après 376. — Au même lieu, saint Valère, évêque, successeur du précédent. — A Marseille, saint Illide ou Allyre, dont le corps repose avec honneur en l'abbaye de Saint-Victor. — En Lorraine, saint Fer, évêque et confesseur. — A Pontoise, la vénérable Hildeburge, veuve [2]. 1114. — A Saint-Dié, sainte HUNNE, veuve. — En Thiérache, saint ADALGIS ou ALGIS, apôtre du pays. — A Alger, fête de saint Sévérin et de sainte Aquila, martyrs. — A Altkirch, entre Bâle et Belfort, dans le diocèse actuel de Strasbourg, autrefois diocèse de Bâle, saint MORAND, né dans les environs de Worms. Après avoir fait le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle, il se retira à Cluny. Plus tard on l'envoya diriger un monastère de la filiation de Cluny qui venait d'être fondé à Altkirch. Commencement du XIIe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — Saint Bernardin de Sienne, confesseur, dont on fait la fête le 20 mai.

Martyrologe des Franciscains. — A Spello, dans l'Ombrie, le bienheureux André Caccioli, de l'Ordre des Frères Mineurs, un des soixante-douze disciples du séraphique patriarche et premier prêtre de l'Ordre, dont le corps est honoré en cette ville par la grande vénération des fidèles dans l'église du saint Apôtre du même nom [3]. 1294.

Martyrologe des Carmes. — Saint Urbain, pape, dont la fête est le 25 mai.

Martyrologe de Saint-Jean-de-Dieu. — Le bienheureux JEAN GRANDÉ dit le PÉCHEUR. Pie IX l'a béatifié le 13 novembre 1853.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Braga, en Portugal, saint Audit ou Ovide. La translation de ses reliques eut lieu en 1527. Il n'est connu que par le culte qu'on lui rendait : on l'invoquait contre les maux d'oreilles. — A Côme, en Italie, saint Adelbert, évêque. Accusé de toutes sortes de crimes auprès du souverain pontife Boniface IV, il se rendit à Rome pour se justifier. En route, il rencontra un vol de perdrix dont il se fit accompagner jusque dans la ville éternelle. Ce prodige disposa les esprits en sa faveur : les préjugés du Pape se dissipèrent entièrement lorsqu'il lui fut donné d'entendre les concerts des anges qui réjouissaient constamment les oreilles du serviteur de Dieu. 1615. — En Irlande, saint Coëmgin ou Keivin, abbé de Glendalouch, ou vallée des deux étangs, autrefois ville épiscopale, aujourd'hui simple village du comté de Dublin. VIe s. — Dans l'Asie-Mineure, saint Isaac, moine et thaumaturge. Sa grande occupation était de transcrire des manuscrits. A ce travail, ses yeux s'usèrent vite. Alors il pria ainsi : « Seigneur, mon Dieu, si j'en suis digne, rendez-moi mes yeux d'autrefois : tout ce que j'écrirai sera pour les pauvres ». La vue lui fut rendue et, pendant vingt-huit ans, il donna à ceux qui avaient faim le prix de son pénible labeur. Xe ou XIe s. — A Guglionisi, en Italie, saint Adam, confesseur. 1102. — En Toscane, le bienheureux Pérégrin, ermite, de l'Ordre des Camaldules. 1288.

1. Pierre Auxillon, mort évêque de Carcassonne en 1512, faisant la visite des églises de son diocèse et arrivant à l'église abbatiale de Saint-Hilaire à Carcassonne, demanda aux religieux l'origine de la fondation de leur maison. Ceux-ci répondirent qu'on ne la connaissait plus, mais que d'après une tradition antique elle avait été fondée par saint Hilaire lui-même, en l'honneur de Dieu et de sa Mère, de saint Hilaire et de saint Saturnin. D'après le *Propre de Carcassonne* de 1855, saint Hilaire n'aurait bâti là qu'un ermitage où il se retirait de temps en temps avec les plus saints prêtres de son clergé, pour vaquer à la méditation des vérités éternelles : c'est plus vraisemblable. Voilà tout ce que l'on peut dire des actes de ce saint Prélat.

2. La vénérable Hildeburge a trouvé place dans les martyrologes, parce qu'elle fut la bienfaitrice des moines de Saint-Martin de Pontoise. Son culte — si jamais culte lui a été rendu — était déjà tombé en oubli à l'époque où écrivaient les Bollandistes (XVIIe siècle). On ne pouvait même distinguer son tombeau de ceux qui l'environnaient. Hildeburge était fille du seigneur de Gallardon et avait été mariée à Robert d'Ivry : son mari termina ses jours dans le cloître du Bec, à Rouen. Lorsqu'il fut mort, on conseilla fortement à la dame Hildeburge de se remarier. Cédant aux sollicitations dont on l'importunait, elle accepta la main d'un officier du roi dont on ne dit pas le nom. Mais, en sortant de son château, elle fit une chute et se blessa si gravement qu'elle crut voir dans cet événement un signe du ciel. Elle renonça aux noces terrestres et se consacra au service de Dieu et des pauvres. Elle vécut recluse, le reste de ses jours, à côté de l'abbaye de Saint-Martin, à Pontoise.

3. Le bienheureux André Caccioli fut d'abord prêtre séculier et curé d'une paroisse du diocèse de Spolète. La perte qu'il fit de sa mère et de sa sœur, à l'âge de quarante ans, le détermina à entrer dans l'Ordre de Saint-François. Il prêcha la pénitence et convertit un grand nombre de pécheurs. Le Seigneur lui accorda le don des miracles. Jésus-Christ lui ayant apparu un jour sous la forme d'un enfant, André eut la force de s'arracher aux douceurs de cette vision pour se rendre à l'office, au son de la cloche : mais à son retour le divin Enfant lui témoigna sa satisfaction de ce qu'il pratiquait si parfaitement l'obéissance. Sa mort, qui fut celle des justes arriva en 1294. Benoit XIV a autorisé le culte que l'on rendait à ce Bienheureux.

SAINT CÉCILIUS, PRÊTRE

211. — Pape : Saint Zéphyrin. — Empereur romain : Septime-Sévère.

Nous ne nous piquons pas de bien parler, nous nous efforçons de bien vivre.

Cécilius, Octavius et Marcus-Minutius Félix, tous trois illustres par leur mérite et par leur naissance, formèrent entre eux une espèce de triumvirat de parfaite amitié. Diverses circonstances, jointes à la nature du style, ont fait conclure que le dernier était originaire d'Afrique ; mais il vivait à Rome et y suivait le barreau avec une grande réputation, qu'il devait à ses talents et à sa probité. Nous apprenons de lui-même [1] qu'il était déjà avancé en âge lorsqu'il fut éclairé par la lumière de la sagesse divine. Il eut, dit saint Eucher [2], assez d'humilité pour renoncer au rang distingué qu'il tenait parmi les savants et les grands du siècle, et il se fit une sainte violence pour aller au ciel, confondu parmi les ignorants et les petits.

Ses deux amis étaient aussi Africains. L'application aux mêmes études n'avait fait que serrer les liens qui les unissaient ensemble. Ils vécurent longtemps engagés dans les superstitions du paganisme et dans les vices qui en étaient la suite. Octavius et Minutius furent les premiers qui s'élevèrent au-dessus des préjugés de l'éducation et de l'intérêt, et qui méprisèrent les amorces séduisantes du monde, pour embrasser la doctrine de la Croix. Il paraît qu'Octavius eut la gloire de frayer la route, car Minutius dit qu'il le suivait comme son guide. Au reste, l'amitié ne lui permit pas de renfermer son bonheur en lui-même ; il voulut le partager avec son cher Minutius. Il ne se donna point de repos tant qu'il le vit assis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Les paroles qui sortent de la bouche d'un tel ami, sont comme le miel qui découle d'un rayon, au lieu que la vérité même est insupportable quand elle vient d'un prophète austère que sa dureté nous fait haïr ; aussi Minutius fut-il aisément disposé à recevoir les impressions de la vertu ; et ce bienheureux couple fut uni dans la religion comme il l'était dans l'amitié. La foi, loin d'affaiblir la tendresse de leurs sentiments, ne servit qu'à l'épurer et à la perfectionner. Ces deux hommes, régénérés en Jésus-Christ, se félicitèrent sur leur changement avec des transports de joie dont toute leur éloquence ne pouvait rendre la vivacité. Pénétrés de douleur et de confusion au souvenir de leur vie passée, ils n'eurent plus d'ardeur que pour les humiliations de la croix et les austérités de la pénitence. Les chevalets et les tortures devinrent l'objet de leurs plus ardents désirs. Ils se déclarèrent tous deux les apologistes de la foi ; et sans chercher désormais d'autre salaire de leurs travaux que le mérite de la charité et le bonheur qui les attendait au-delà du tombeau, ils plaidèrent généreusement la cause de Jésus crucifié. Arnobe paraît avoir eu en vue ces deux illustres convertis, lorsque répondant aux invectives des païens, il dit que les orateurs et les avocats du premier rang avaient embrassé le christianisme [3].

Octavius et Minutius, qui n'avaient plus rien à désirer pour eux-mêmes,

1. *In Octavio*, l. I, c. 1. — 2. *Ep. ad Valer. de contemptu mundi.* — 3. Arnob., l. I.

souhaitaient ardemment d'associer Cécilius à leur bonheur; mais l'entreprise était difficile, et elle demandait de leur part tous les efforts du zèle et de l'amitié. Les premiers préjugés de l'éducation laissent dans l'esprit des traces si profondes qu'avec toute la bonne volonté et toute la candeur d'âme imaginables, elles ne s'effacent qu'avec des peines infinies. Quand il s'agit de religion, les préjugés ont encore plus d'empire : on est porté naturellement à rester dans celle de ses pères, dont on a sucé les principes avec le lait. Cécilius se trouvait dans ce cas. Il était d'ailleurs homme du monde, peu scrupuleux en fait de morale, et conséquemment peu disposé à saisir les raisonnements suivis. Il avait de l'esprit et des talents ; mais il était sa propre idole. Il ne soupirait qu'après les plaisirs et les applaudissements. Jusque-là sa première religion avait été de se servir lui-même. En effet, nous le voyons dans la dispute tantôt rejeter toute divinité et toute providence, tantôt admettre ces deux points, et bientôt après défendre superstitieusement tous les dieux adorés pour lors dans l'univers. Nous dirons, pour achever son portrait, que la philosophie n'avait servi qu'à nourrir son orgueil, qu'à lui donner beaucoup de présomption et de suffisance, et qu'à le rendre incapable de sentir la solidité d'un raisonnement.

Malgré cette trempe de caractère, Cécilius devint, avec le secours de la grâce, un illustre converti, un grand Saint, et, selon toutes les apparences, l'auteur de la conversion de saint Cyprien. Octavius et Minutius furent les instruments que Dieu employa pour l'amener à la connaissance de la vérité. Ils commencèrent par adresser au ciel de ferventes prières, afin de l'intéresser en faveur de leur ami. La victoire qu'ils remportèrent enfin sur lui fut le fruit de leur piété et d'une conférence qu'ils eurent tous trois ensemble. Minutius nous en a laissé le précis dans un dialogue qu'il intitula *Octavius,* en l'honneur de son ami qui portait ce nom et qui était mort quand il le mit en écrit.

L'ordre et le dessein de ce dialogue sont d'une grande beauté : tout y annonce une main de maître. Dès le commencement, l'auteur s'insinue imperceptiblement dans l'âme par des traits charmants qu'il fait remarquer dans le caractère de son cher Octavius ; de là il conduit à l'occasion de la conférence avec des images si intéressantes, et peint les moindres objets avec des couleurs si belles, qu'il a en quelque sorte gagné le cœur avant que d'être entré en matière. Après avoir exprimé sa douleur et ses regrets sur la mort d'Octavius, il continue ainsi : « Il brûla toujours pour moi du même feu. Il m'aimait si passionnément que, tant dans nos affaires que dans nos amusements, une aimable sympathie nous unissait sans cesse, et que nos deux âmes n'en faisaient pour ainsi dire qu'une seule ». Il se rappelle avec reconnaissance les avantages qu'il a retirés de l'exemple de son ami et s'excite à la ferveur par le souvenir de ses vertus. « En conservant », dit-il, « sa mémoire dans mon cœur, je tâche d'aller après lui par mes pensées et de détacher de plus en plus mon cœur de toute affection terrestre ». Ensuite il fait la récapitulation de ce fameux entretien par lequel Cécilius fut conduit à la foi. L'occasion qui y donna lieu est décrite de la manière suivante.

Octavius vint à Rome pour rendre visite à son ami Minutius. Sa femme, ses enfants et le reste de sa famille voulurent inutilement l'empêcher de faire ce voyage. On était alors en automne. A la faveur des vacances du barreau, Minutius se trouvait délivré de ses occupations ordinaires. Il profita de ce temps pour aller à Ostie prendre les bains d'eau de mer, dans la

vue de dessécher les humeurs dont il était incommodé. Octavius et Cécilius voulurent être de la partie. Marchant un jour tous trois de grand matin dans la ville pour aller gagner le bord de la mer, Cécilius aperçut une statue de Sérapis ; sur quoi il se porta la main à la bouche et se la baisa, ce qui était un acte d'adoration parmi les Grecs et les Romains [1]. Octavius prit de là occasion de dire à Minutius que c'était un crime et une honte pour eux que leur ami restât toujours plongé dans les ténèbres de l'erreur, et qu'il rendît un culte divin à des pierres qui, pour avoir reçu une figure et une sorte de consécration, ne cessaient pas pour cela d'être sourdes et muettes. Cécilius fut piqué en s'entendant accuser d'ignorance. Il s'adressa à Octavius pour lui proposer une dispute en règle sur la matière dont il était question. « Je vous prouverai », ajouta-t-il avec un air triomphant, « que jusqu'ici vous n'avez jamais eu affaire à un philosophe ». La proposition ayant été aussitôt acceptée, ils s'assirent tous trois sur une éminence qui servait d'abri au bain. Minutius fut placé au milieu avec la qualité d'arbitre.

Cécilius, prenant un ton décisif et tranchant, débuta par nier la réalité d'une Providence. Il comptait sur la subtilité de son esprit et sur le pouvoir de son éloquence. Il objecta d'abord la pauvreté des chrétiens, partout soumis aux idolâtres dont l'empire florissant attirait tous les regards. A l'entendre, la religion dominante devait passer pour la meilleure ; les chrétiens n'étaient que des misérables qui s'obstinaient à mourir de faim, qui se faisaient un plaisir insensé de souffrir diverses tortures, qui portaient leur extravagance jusqu'à mépriser la vie, la fortune et tous les biens du monde, qui n'avaient pas même d'église pour adorer leur seul et unique Dieu [2]. Leur secte, continue-t-il, n'est qu'un ramas de gens vils et méprisables, qui se cachent dans des trous, sans savoir dire un seul mot pour leur défense, et qui, dans l'obscurité, s'occupent à chanter une prétendue résurrection et les joies chimériques d'un autre monde. Il dressa surtout ses batteries contre la résurrection des corps, qui a toujours été, en effet, une pierre d'achoppement pour les anciens philosophes, comme on le voit par les écrits d'Athénagore, de Tertullien, d'Origène et des autres apologistes de notre sainte religion : mais les calomnies furent la principale ressource de ce champion de l'erreur. Cette sorte d'armes n'était pas nouvelle ; le démon l'avait fait inventer par les instruments de sa jalousie. A s'en tenir au système de morale que l'Evangile propose, à examiner de bonne foi les motifs et les moyens de perfection qu'il fournit, les plus furieux ennemis du christianisme n'eussent pu lui refuser leur estime et leur respect. Qu'arriva-t-il ? On défigura notre religion pour la rendre haïssable, et l'on couvrit du voile de la calomnie cette éclatante beauté qui atteste que son origine est céleste.

Cécilius se croyait en sûreté dans ce dernier retranchement et se flattait d'y être assez fort pour terrasser son adversaire. Il se mit donc à objecter à Octavius les assemblées nocturnes des chrétiens, leurs repas inhumains et d'autres prétendus crimes auxquels leur religion servait de prétexte. « J'entends dire », continua-t-il, « qu'ils adorent la tête d'un âne, les genoux de leur prêtre ou évêque, ainsi qu'un homme puni pour ses crimes,

1. De là les mots *προσκυνεῖν* et *adorare*. Voir Job, XXXI, 26, 27, etc.

2. On bâtit des églises aux chrétiens sous le règne de l'empereur Alexandre. Baronius observe que l'état de misère qu'on leur reproche dans ce dialogue, venait d'une persécution qui doit avoir été celle que Sévère alluma. Saint Jérôme, *in Cat.*, place Minutius Félix vers l'an 211, qui fut celui de la mort de l'empereur Sévère.

et le bois maudit de la croix ». Il ridiculisait les chrétiens de ce qu'ils méprisaient des tourments présents pour en éviter d'invisibles ; de ce qu'ils s'interdisaient des plaisirs légitimes, comme les jeux, les spectacles, les festins et les parfums qu'ils réservaient pour leurs morts, etc.

Octavius suit son adversaire pas à pas, pour le réfuter avec plus d'ordre et de solidité. Il commence par établir une Providence qui préside à toutes les choses humaines, et il en tire la preuve du dessein et de l'harmonie qui se font sentir d'une manière frappante dans les ouvrages de la nature. Cette preuve, pour être à la portée des esprits les plus ordinaires, n'en a pas moins une force et une évidence que toute la subtilité imaginable ne peut ni éluder ni affaiblir. En effet, on découvre dans chaque partie de l'univers un arrangement si régulier et une si sage combinaison qu'il n'est pas possible de méconnaître que tout cela est l'ouvrage d'une intelligence souveraine. « Je suppose », dit Octavius[1], « que vous entriez dans une maison dont les appartements soient magnifiquement meublés et où tout soit dans l'ordre le plus parfait : pourriez-vous, à ce spectacle, douter qu'il n'y eût dans la maison un maître qui veille à tout et dont la nature est bien supérieure à celle des ameublements que vous admirez ? De même, quand vous envisagez le ciel et la terre, et que vous considérez l'harmonie et l'enchaînement qui des différents êtres forment un ensemble admirable, vous ne pouvez révoquer en doute l'existence d'un Seigneur suprême qui, par ses perfections, efface l'éclat des astres et qui est infiniment plus digne d'admiration que tous les ouvrages de ses mains ».

La Providence établie, Octavius prouve qu'il n'y a qu'un Dieu, que ce Dieu est esprit, le Père et le Créateur de tout ; qu'il est éternel, et qu'avant la création du monde il était un monde à lui-même ; qu'il est infini, immense, incompréhensible à tout être créé. « Notre intelligence », dit-il, « est trop bornée pour atteindre jusqu'à lui, et nous ne le concevons jamais mieux que quand nous l'envisageons comme incompréhensible ». Il prend de là occasion de montrer l'absurdité du polythéisme, et toutes les extravagances où tombaient les païens par rapport à leurs dieux ; venant ensuite à leurs idoles, il fait voir qu'elles ne sont que des démons. « Plusieurs d'entre vous », continue-t-il, « savent que les démons sont forcés de déposer contre eux-mêmes, toutes les fois que par des paroles dont ils ne peuvent soutenir la vertu, nous les chassons des corps qu'ils possèdent[2]. Vous jugez bien que s'ils en étaient les maîtres, ils ne se trahiraient pas ainsi à leur confusion, surtout en présence de vous autres qui les adorez. Vous devez donc vous en rapporter à eux, et croire qu'ils sont des démons, puisque vous l'entendez de leur propre bouche. Quand nous les conjurons au nom d'un seul Dieu, du Dieu vivant, ces malheureux tremblent ; ils abandonnent tout à coup les corps qu'ils possédaient, ou du moins ils se retirent peu à peu, selon la foi du patient ou la grâce du médecin ».

Cécilius, embarrassé par ces raisonnements, renonce à ses premiers principes, et ne s'en croit pas pour cela moins fort contre le christianisme. C'était là sans doute abandonner la cause de l'idolâtrie, et une si faible ressource découvrait la défaite de son apologiste. Cécilius ne fut pas plus heureux en attaquant l'évidence de la révélation évangélique. Toutes ses raisons portaient sur des calomnies grossières, tirées de quelques-uns de nos dogmes altérés ou pris par moitié, et de notre discipline falsifiée ou mal

1. Cicéron fait le même raisonnement, *de Nat. Deor.*, l. II, c. 6.

2. Hæc omnia sciunt plerique vestrum, ipsosque dæmones de seipsis confiteri, quoties a nobis, tormentis verborum, de corporibus exiguntur.

entendue. La seule chose qu'Octavius eut à faire pour répondre à ces calomnies, fut de les nier absolument, et de donner une exposition nette de la sainteté de notre doctrine. Quant à cette vieille fable d'une tête d'âne adorée par les chrétiens, fable qui d'abord avait été débitée contre les Juifs [1], Octavius dit simplement que le fait était faux, et il défia son adversaire d'en montrer la vérité. Il nia pareillement que nous adorassions les genoux de l'évêque. Cette accusation, aussi frivole que l'autre, était fondée sur ce que les pénitents se prosternaient lorsque l'évêque leur donnait l'absolution de leurs péchés ou sa bénédiction [2]. Vous n'êtes pas plus autorisé, continua Octavius, à nous accuser d'inceste dans la célébration de nos mystères. Peut-on imputer un pareil crime à des gens si connus pour la pureté de leurs mœurs et dont un grand nombre font vœu de chasteté ? C'est à vous que l'on doit reprocher les horreurs dont vous nous chargez. Qui ne sait que vous mettez un Priape au rang des dieux ; que vous sacrifiez à Vénus la prostituée ; que vous célébrez les fêtes de la bonne déesse, et que vous pratiquez mille autres abominations qu'il n'est pas possible de nommer sans rougir ? Il remarque que les chrétiens, loin de manger des enfants ou de se souiller par des infamies, n'allaient pas même voir exécuter les criminels, et qu'ils s'abstenaient du sang ; que ceux qui se mariaient ne prenaient qu'une femme; que plusieurs vivaient dans une continence perpétuelle, sans cependant se glorifier de leur état [3] ; qu'enfin la moindre pensée du crime était condamnée parmi eux.

Toutes ces calomnies, comme nous l'avons observé, venaient ou de la malice des païens, ou du peu de connaissance qu'ils avaient de nos dogmes ou de nos mystères : les abominations des Carpocratiens et des Gnostiques, qui se donnaient pour chrétiens, avaient aussi contribué beaucoup à les accréditer. Les idolâtres nous reprochaient encore de vénérer tous les criminels qui étaient crucifiés, comme on le voit par Origène [4], et Cécilius nous accusait d'adorer les croix ; mais Octavius montre que l'accusation est fausse. « Le respect extérieur que les chrétiens avaient pour la croix, et l'usage fréquent qu'ils en faisaient, donna aux païens, portés à prendre tout en mauvaise part, occasion de les taxer d'adorer une croix [5] ». Cécilius nous reprochait encore de ne point avoir de temples ni d'images connues, *nulla nota simulacra*. Ces paroles n'emportent pas une exclusion de toute image, mais seulement celles des dieux connues dans l'empire [6].

Il fait observer que Pythagore, Platon et les autres philosophes païens avaient appris le dogme de l'immortalité de l'âme ainsi que les vérités qu'ils enseignaient (quoique mêlées de beaucoup de faussetés) par une tradition imparfaite de la révélation divine faite aux anciens patriarches [7]. Il dit que les chrétiens enterrent les morts au lieu de les brûler, parce que c'est l'ancienne et la meilleure coutume, et que Dieu peut également les ressusciter, soit de la cendre, soit de la poussière. Il établit l'éternité du feu de l'enfer, que les infidèles méritent aussi justement que les impies, « parce que ce n'est pas un moindre crime d'ignorer le commun Seigneur, le Père de tous les hommes et de tous les êtres, que d'oser enfreindre ses commandements ».

Octavius termine son discours par une description courte mais char-

1. C'est ce que dit Josèphe dans ses livres contre Appion.

2. Cette remarque est de Cave et de plusieurs autres auteurs.

3. Plerique inviolati corporis virginitate fruuntur potius quam gloriantur.

4. L. II, *contra Cels.*, p. 87. — 5. Reeve, *not. Ibid.*, p. 136, t. II. — 6. Apud nos et cogitare peccare est, p. 250. — 7. Corrupta et dimidiata fide tradiderunt.

mante de la morale chrétienne. Il s'exprime ainsi, en répondant au reproche de pauvreté dont Cécilius avait chargé les disciples de Jésus-Christ :

« Eh quoi donc ! peut-on appeler pauvre celui qui n'éprouve aucun besoin ? Ce titre ne convient qu'à celui dont le cœur n'est point satisfait au milieu de l'abondance. Personne ne saurait être plus pauvre qu'il ne l'était en venant au monde. L'art du chrétien, pour posséder tout, est de ne désirer rien. Plus un voyageur est leste, plus il se trouve à son aise ; de même dans le voyage de cette vie, celui que la pauvreté rend léger est incomparablement plus heureux que celui qui est accablé sous le poids des richesses. Si les richesses nous semblaient nécessaires, nous les demanderions à Dieu. L'innocence est le seul objet de nos désirs, et la patience la seule chose que nous demandons. Le malheur est l'école de la vertu. Quel beau spectacle pour la Divinité, que de contempler le chrétien dans la lice aux prises avec la douleur, combattant avec une noble constance les menaces, les roues, les chevalets, dans ce moment surtout où, semblable à un conquérant, il triomphe du juge qui le condamne ! Car celui-là est certainement le vainqueur, qui remporte le prix qu'il a disputé ». Il dit que notre religion consiste dans la pratique et non dans les beaux discours. « Nous ne disons point de grandes choses, mais nous en faisons [1] ».

A peine Octavius eut-il cessé de parler, que Cécilius s'écria : « Je vous félicite et je me félicite moi-même. Nous sommes victorieux l'un et l'autre. Octavius triomphe de moi, et je triomphe de l'erreur ; mais la victoire et le gain sont principalement de mon côté, puisque, par ma défaite, je trouve la couronne de vérité ».

Tel est l'abrégé de cette célèbre conférence ; mais la beauté des idées et du langage ne peut être bien aperçue que dans l'original. Si ce dialogue semble avoir quelque défaut, c'est celui d'être court. Le lecteur est fâché de se trouver si tôt à la fin, et il ne le quitte qu'à regret, ce qui est la marque des productions excellentes.

La compagnie convint que l'on aurait un autre entretien pour initier plus amplement Cécilius dans la religion chrétienne et pour lui en faire connaître la discipline. La beauté du premier entretien donne lieu de bien regretter le second, qui devait rouler sur une matière si intéressante.

Baronius et plusieurs autres historiens ne doutent point que notre Saint ne soit ce Cécilius, prêtre, qui convertit depuis saint Cyprien. Ils étaient l'un et l'autre Africains, de même âge et de même profession. D'ailleurs saint Cyprien a mis dans ses écrits diverses choses empruntées du dialogue que nous avons analysé et qui sans doute lui avait été communiqué par Cécilius. Par respect pour la mémoire de ce dernier, il prit son nom, qu'il ajouta avant le sien, et voulut être appelé *Cécilius Cyprianus*.

On lit dans Pontius que le prêtre Cécilius était un homme juste, vénérable par son âge, digne de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. Cet auteur ajoute que saint Cyprien l'honora toujours comme son père, et qu'il conserva pour lui les plus vifs sentiments de vénération et de reconnaissance. Saint Cécilius est nommé dans le martyrologe romain.

NOTICE SUR MINUTIUS FÉLIX.

Aucun auteur païen de ce siècle n'a écrit en latin avec autant de pureté et d'élégance. Il en est de cette teinture du dialecte africain que l'on remarque en quelques endroits, comme de cette *patavinité* que l'oreille délicate d'un Romain découvrit dans Tite-Live. En plaidant au barreau, et

1. Non eloquimur magna, sed vivimus.

en voyant la bonne compagnie de Rome, Minitius s'était défait de l'âpreté de son style national et y avait substitué la politesse de l'idiome latin. La beauté et la justesse de ses pensées sont une preuve non équivoque de son jugement. La candeur avec laquelle il s'exprime, décèle en lui un fonds aimable de droiture, de bonté, de franchise et d'affabilité. Des figures hardies, des images pittoresques, un style pur, coulant et d'une douceur admirable, un ton de décence et de gravité qui se soutient constamment, tout cela montre qu'il était un homme du premier ordre, et qu'il connaissait parfaitement l'art de la persuasion. Personne ne possède comme lui le talent de charmer le lecteur et de l'amener où il lui plaît. Il fait paraître une vaste érudition et une connaissance profonde de la théologie païenne. Ses raisonnements sont forts et concluants; il raille avec délicatesse; il blesse et guérit de la même main, tant il sait bien apprêter le sel et la satire. Son esprit est d'une nature excellente; s'il est brillant, ce n'est point aux dépens de la solidité; il y a une valeur intrinsèque et un lustre qui ne doit rien à l'alliage. Cette remarque est de M. Blackwall, dans son *Introduction à l'étude des auteurs classiques*, p. 140. Cet ingénieux écrivain ajoute ce qui suit : « Minutius venge supérieurement le christianisme des calomnies des païens. Ses rétorsions se trouvent si justes, si pleines de force, et accompagnées d'une telle évidence de vérité, qu'on en conclut qu'il est le plus dangereux adversaire qu'on puisse craindre dans une mauvaise cause, et le plus habile avocat que l'on puisse désirer pour en défendre une bonne ».

Le dialogue de Minutius Félix a été imprimé plusieurs fois par les soins de divers savants. On estime surtout les éditions qui en ont été données à Paris par Rigaud en 1643; en Hollande, *cum notis variorum*, 1672, in-8°; à Cambridge, par Jean Davis, en 1707, in-8°; à Leyde, en 1709, in-8°; M. d'Ablancourt en a publié une traduction française qui est passable et qui a été plusieurs fois réimprimée.

Tiré du dialogue de Minutius Félix, intitulé *Octavius*, et de la *Vie de saint Cyprien*, par Pontius. Voir Tillemont, t. III; Ceillier; Reeve, *Dissert. prelim.*, et Orsi, qui a donné une excellente analyse du dialogue de Minutius Félix, dans son *Histoire ecclésiastique*, t. II, l. V, p. 453; Godescard, éd. Lefort.

SAINTE CLOTILDE [1], REINE DE FRANCE

545. — Pape : Vigile. — Roi de France : Childebert Ier.

> Après qu'elle eut invoqué Dieu qui gouverne et sauve tout, Dieu changea l'esprit du Roi.
>
> *Esther*, XV, 5.

Lorsque Dieu entreprit de fonder son Eglise sur la terre, il s'adressa d'abord aux trois peuples qui résumaient dans leur vie toute la vie des siècles passés. Il était naturel, en effet, il était logique que Dieu parlât d'abord aux trois principaux représentants de l'humanité : au peuple qui représentait la sainteté des traditions, au peuple qui représentait l'éclat du génie, au peuple qui représentait la majesté du pouvoir. Dieu donc fit un appel à l'Orient, à la Grèce et à Rome ; car Rome, la Grèce et l'Orient, c'est tout le monde ancien : c'est l'ancienne religion, c'est la science ancienne, c'est l'autorité ancienne. Eh bien ! qu'ont répondu à Dieu l'Orient, la Grèce et Rome, c'est-à-dire la religion, la science, l'autorité des temps anciens? L'Orient répondit à l'appel de Dieu en crucifiant son Fils ; la Grèce, en se disputant pitoyablement les lambeaux de sa doctrine, et le peuple romain répondit à sa vocation divine en jetant les chrétiens aux lions. Dieu se

1. Chlotildis, Chrodechildis, Chrotildis. On prononçait Chrodechildis, qui est le nom primitif, Hrotehild, d'où est venu plus tard le nom de Rohilde, assez usité au moyen âge. Clotilde signifie, en langue germaine, vaillante conseillère ou bonté illustre, et Clovis — Hlodo-wig — Hludwig — dont nous avons fait Louis : célèbre guerrier. — Bien que ce soit nous écarter de notre sujet, nous dirons en passant que Franc, Franck ou Français ne signifie pas *libre*, comme on l'a cru si longtemps. *Frek, Frang, Wrang*, selon les différents dialectes germaniques, répond au mot latin *ferox*, dont il a tous les sens favorables et défavorables : fier, intrépide, orgueilleux, féroce. Cf. Aug. Thierry, *Temps mérovingiens*.

lassa ; il fit signe à des peuples nouveaux ; il les appela des glaces du pôle, des steppes de l'Asie, des sables du désert, et il les lança à la conquête du monde. Et alors on put dire de l'Orient, de la Grèce et de Rome, ce qu'Isaïe prédisait autrefois de la superbe Babylone : « Malheur à Babylone ! j'ai entendu sur la montagne les voix de la multitude ; c'était comme la voix d'un grand peuple, comme les cris de guerre des rois et des nations réunis ». Un déluge de Barbares inonda les races coupables, et l'Europe parut se renouveler sous le souffle de la colère de Dieu. Mais parmi ces nations barbares, où est l'héritage de Jésus-Christ ? Quelle sera parmi elles la première nation catholique ? A qui est due cette grande initiative ? Telle est la question qui surgissait pour l'Eglise du milieu des ruines de l'ancien monde et à l'origine d'un monde nouveau.

Dieu résolut cette question. A l'une des extrémités de l'empire romain se trouvait une race, la dernière qu'eût touchée l'épée de Rome, avant que l'épée de Rome ne se brisât dans des mains devenues trop faibles pour la porter. Tout ce qu'il y avait eu de grand dans le vieux monde s'était rencontré avec cette race, que Caton définissait par deux traits : l'éloquence et la bravoure, *res militaris, et argute loqui*. Lorsque Alexandre promenait ses phalanges à travers l'Asie, il vint se heurter contre cette race, et elle avait dit à cet homme devant qui la terre s'était tue : Nous ne vous craignons pas, nous ne craignons qu'une chose, c'est que le ciel ne tombe sur nous. Aussi Rome ne tremblait-elle que devant cette race qui un jour était allée au Capitole venger d'avance les humiliations de vingt peuples ; pour la dompter, il avait fallu que le plus grand homme de guerre de l'ancien monde déployât contre elle la double ressource du génie et de la cruauté. Mais la Gaule vaincue n'en demeurait pas moins pour ses vainqueurs une menace et une terreur ; et il ne fallait pas creuser bien avant dans la terre des Civilis et des Vindex pour voir qu'elle n'avait rien perdu de sa séve ni de sa fécondité. Telle est la race que Dieu avait choisie : et comme si ce n'était pas assez d'elle pour former le premier royaume de son fils, il permit qu'un deuxième sang vînt rajeunir ses veines épuisées, et qu'une nouvelle race doublât son énergie en y mêlant la sienne propre. Debout sur les bords du Rhin, depuis des siècles, ce nouveau venu n'attendait pour entrer dans la Gaule que le signal de la Providence. Ce moment arrivé, la tribu des Francs avait franchi le fleuve pour occuper la terre que Dieu lui destinait ; et, ce jour-là, la nation française était née, mélange providentiel des deux races auxquelles il a été donné d'accomplir les plus grandes choses sur la terre.

Voilà comment Dieu forma la nation française. De quel instrument se servira-t-il pour la faire catholique ? De ce qu'il y avait de plus faible et de plus méprisé dans le monde antique : d'une femme ; cette femme prédestinée, ce fut sainte Clotilde.

Vers le milieu du ve siècle, les Burgundes, venus de la Germanie comme les Francs, occupaient dans les Gaules le territoire qui s'étend du Rhône et de la Saône aux Alpes[1]. Lyon, Genève et Châlon-sur-Saône étaient leurs capitales. Leur roi Gondioc était catholique. En mourant (463), il laissait quatre fils : Gondebaud, Chilpéric, Godégisile et Gondemar. Ce fut Chilpéric qui succéda à son père et prit le titre de roi des Burgundes, tout en laissant à ses frères le gouvernement de quelques provinces[2]. Il résidait à Lyon. Chilpéric était catholique ainsi que toute sa famille, à l'exception de Gondebaud qui était infecté de l'arianisme : il avait deux filles, Chrone et notre

1. Séquanie ou Franche-Comté, Suisse française, Savoie, Nivernais, Bourgogne moderne, Dauphiné.
2. Cf. D. Plancher, *Hist. de Bourgogne*.

sainte Clotilde, au moment où éclatèrent les événements qui le précipitèrent du trône.

Vers l'an 477, la discorde se mit entre les fils de Gondioc. Gondebaud, le plus ambitieux de tous, ne recula devant aucun crime pour détrôner Chilpéric. Les suites de cette guerre fratricide semblent avoir été longues et cruelles. Enfin, Gondebaud parut aux portes de Vienne, où son frère s'était réfugié. Chilpéric tomba au pouvoir du vainqueur, avec sa femme et ses deux filles, Chrone et Clotilde. Gondebaud ne sut pas se montrer généreux dans la victoire. Il fit cruellement trancher la tête à son frère Chilpéric, dont la veuve fut précipitée dans le Rhône, avec une pierre au cou.

Les deux jeunes princesses, tombées au pouvoir d'un oncle barbare, furent cependant épargnées. Chrone, qui était l'aînée, fut reléguée dans un monastère, où elle prit l'habit religieux, et vécut sous le nom de Mucurune. Quant à Clotilde, qui était encore fort jeune, elle fut enfermée dans un château qui appartenait au meurtrier de son père.

Une tradition constante, rappelée par les historiens de Bourgogne, place à Montmorot, près de Lons-le-Saunier, le séjour de Clotilde, tombée au pouvoir de son oncle. On voit encore aujourd'hui le donjon élevé où elle fut enfermée, dit-on, par l'ombrageux Gondebaud [1]. Les historiens anciens nous parlent, en effet, du séjour de Clotilde à Genève et dans la haute Bourgogne, et le roi Gondebaud la fit garder soigneusement, soit à Montmorot, soit dans quelque autre château de la province. Il craignait sans doute que l'intérêt qui s'attachait au sort d'une innocente orpheline ne réveillât contre lui l'ardeur des partisans de Chilpéric. Cependant il la traita avec honneur, et la jeune princesse se montra aussi remarquable par la sagesse de son esprit que par son éclatante beauté.

Clotilde, élevée ainsi au milieu d'une cour arienne, resta fidèle au culte du vrai Dieu. Sa douceur, sa piété et aussi son amour pour les pauvres, la faisaient bénir de tous ceux qui vivaient autour d'elle, et de tous les indigents auxquels elle avait coutume de distribuer l'aumône. Elle accomplissait en toute liberté ces bonnes œuvres, et bientôt la réputation de la pieuse princesse se répandit dans toutes les Gaules.

Clovis, qui régnait alors sur la France, entendit parler des vertus de Clotilde, et conçut aussitôt le désir de l'avoir pour épouse. Mais comment la pensée d'épouser une princesse catholique, pût-elle venir à Clovis, qui était roi païen? Au point de vue politique proprement dit, ce mariage n'offrait pas les avantages qu'on recherche ordinairement pour les alliances princières. Clotilde ne pouvait apporter à son nouvel époux que des vertus, sans autres trésors. Dépouillée de toute fortune personnelle par le meurtrier de ses parents, retenue dans une demi-captivité qui la rendait invisible même pour les ambassadeurs étrangers envoyés à la cour des Burgundes, il fallait la rechercher pour elle-même, sans aucune arrière-pensée d'ambition ou d'accroissement de territoire. On a parlé des droits qu'elle représentait, comme fille de Chilpéric, sur le royaume des Burgundes, et quelques historiens ont prétendu que cette perspective avait seule déterminé le choix de Clovis. Mais il est certain que chez les Burgundes, aussi bien que chez les Francs, les filles ne pouvaient hériter du trône. Une guerre seule pouvait déposséder Gondebaud. Or, Clovis et ses Francs

1. Ceux de nos historiens qui parlent du séjour de Clotilde à Montmorot s'appuient principalement sur des traditions populaires ou sur des manuscrits peu anciens. Il existe cependant un document ancien qui atteste le séjour de cette princesse dans la Séquanie : c'est l'épitaphe de saint Loup, découverte à Auxerre dès le IXe siècle, où il est dit que cet évêque était venu de la haute Bourgogne avec Clotilde.

n'avaient nul besoin d'acheter par une alliance le droit de faire la guerre aux nations voisines. Ils prenaient ce droit quand ils voulaient, selon les inspirations de leur humeur belliqueuse et l'opportunité des conjectures. Mais le choix de Clotilde, comme épouse de Clovis, avait pour les catholiques gallo-romains une signification bien autrement considérable. Il confirmait les espérances qui, du nord au midi, de l'est à l'ouest, dans toutes les Gaules, se rattachaient à la nation franque. Les vœux des catholiques étaient en faveur de Clotilde. Des prières ardentes s'élevaient de tous les cœurs afin que l'orpheline, devenue reine des Francs, pût un jour les conquérir à la foi.

Il est naturel de penser que les conseils de saint Remi, auquel le roi franc avait une entière confiance, ne furent pas étrangers à sa détermination.

« Clovis envoyait de fréquentes ambassades chez les Burgundes », dit Frédégaire, « dans l'espoir que ses envoyés pourraient rencontrer Clotilde. Mais on ne leur permettait pas de la voir. Clovis eut alors recours à un stratagème qu'un noble gallo-romain, Aurélien, se chargea de faire réussir. Ce dernier se déguisa sous les haillons d'un mendiant, une besace sur l'épaule, et partit seul pour la ville de Janua (Genève) où se trouvait alors Gondebaud. Il portait l'anneau royal que Clovis lui avait confié ».

« Un dimanche après la messe, Clotilde, s'avançant, selon l'usage, sous le porche de l'église, était occupée à distribuer ses aumônes aux pauvres assemblés. Là se pressaient les Romains dépouillés de leurs biens, les Gaulois ruinés par les exacteurs, ceux qui arrivaient fugitifs des pays dévastés par les Francs, femmes, vieillards, enfants, que la réputation lointaine de la bienfaisance de Clotilde appelait de toutes les contrées aux lieux où elle épanchait ses dons. Ce jour-là, un jeune Romain, qui conservait un air d'opulence et de dignité sous ses habits d'indigent, l'avait frappée par la blancheur de ses mains, par le parfum de sa chevelure, et plus encore par le soin qu'il avait mis à écarter le voile dont elle était enveloppée pour la contempler fixement, pendant qu'agenouillé devant elle il tendait la main à son as d'argent. Surprise, elle le fit appeler, lui demanda les motifs de son déguisement et de sa hardiesse.

« Illustrissime Clotilde, avait-il répondu, je suis Aurélien, fils du sénateur de ce nom, d'une famille consulaire. Le roi Clovis a eu en grâce ma famille et moi. Il nous a pris pour les interprètes de sa clémence auprès des Romains de ma province ; depuis, il m'a honoré du titre de son convive, m'a élevé au rang de ses antrustions [1], et dans ce moment j'accomplis une mission qui est le plus haut et le plus magnifique témoignage de sa confiance. Aurélien, fils d'Aurélien, sénateur clarissime, m'a-t-il dit, j'ai résolu de faire asseoir sur mon trône, à mes côtés, une princesse de la même religion que ton peuple, une princesse qu'on dit belle entre toutes les filles des Gaules. Va, parviens à la voir, à l'insu de son oncle Gondebaud ; et si l'on ne m'a pas trompé, si tu la trouves digne des louanges qu'en fait le monde, voilà mon anneau... Noble princesse », ajouta Aurélien, « mon attente est dépassée [2] ! »

Et en même temps il lui remit l'anneau royal qui devait servir de preuve authentique à sa mission.

Clotilde le reçut avec joie et dit à l'envoyé : « Il n'est pas permis à une chrétienne d'épouser un païen. Si pourtant les desseins de Dieu préparent

1. Mot qui répond à celui de *leudes* ou fidèles, principaux seigneurs parmi les Francs.
2. M. de Salvandy, *Notice sur sainte Clotilde.*

cette union, s'il veut se servir de moi pour amener le roi des Francs à le connaître, je serai heureuse d'accomplir sa volonté [1]. Recevez, je vous prie, pour récompense de votre service ces cent *solidi*. Voici mon anneau. Retournez promptement près de votre maître et dites-lui de ma part que, s'il veut m'épouser, il envoie de suite des ambassadeurs pour en faire la demande à Gondebaud, mon oncle. Les députés devront conclure sans délai la négociation et agir avec célérité. Arédius, le conseiller du roi mon oncle, n'est pas encore de retour de Constantinople. Il faut profiter de cette circonstance, car je soupçonne qu'il serait contraire à notre projet.

Aurélien repartit aussitôt et rendit compte à Clovis de tous les détails de son voyage [2]. Il fut aussitôt chargé de retourner, non plus comme mendiant, dit Aimoin, mais comme ambassadeur, près de Gondebaud, pour exiger au nom du roi des Francs la remise immédiate de sa fiancée qu'il détenait injustement. L'échange des deux anneaux entre les futurs conjoints donnait en effet à Clotilde le titre de fiancée. Celle-ci le savait. En conséquence elle avait eu soin de déposer secrètement, et à l'insu de son oncle, l'anneau de Clovis parmi les autres bijoux du trésor royal. Aurélien, arrivé près de Gondebaud, qui ignorait tous ces détails, lui dit : « Le roi des Francs m'envoie réclamer près de vous sa fiancée que vous retenez à votre cour. — Quelle est cette fiancée ? répondit Gondebaud. Est-ce que vous venez ici dans un but hostile, et pour jouer le rôle d'un espion ? Prenez garde que je ne vous fasse chasser honteusement de mes Etats. — La fiancée de Clovis mon maître », dit Aurélien, « est votre nièce Clotilde. Le roi des Francs a échangé avec elle son anneau. Fixez donc vous-même le jour et le lieu où la remise solennelle de la princesse sera faite à son royal époux. — Gondebaud de plus en plus étonné prit conseil des grands de sa cour. Tous craignaient qu'un refus n'attirât sur les provinces burgundes les armes de Clovis. Voici l'avis qu'ils donnèrent au roi : Qu'on interroge la jeune fille ; qu'on sache d'elle s'il est vrai qu'elle ait reçu l'anneau de Clovis et consenti à l'épouser. Dans le cas où le fait serait véritable et qu'elle ait réellement échangé les présents de fiançailles, il faudra la remettre sans délai aux ambassadeurs du roi des Francs, plutôt que de nous exposer à une guerre désastreuse. — Clotilde fut donc mandée ; elle déclara avoir réellement reçu l'anneau de Clovis, le fit voir à son oncle et ajouta qu'elle deviendrait volontiers l'épouse du roi des Francs ». Aurélien fut rappelé : « Il s'empressa », dit Frédégaire, « d'offrir à Gondebaud un sou et un denier, gage usité des alliances matrimoniales chez les Francs [3]. On convint que Clotilde partirait immédiatement pour aller rejoindre Clovis, et que les deux époux reviendraient ensemble célébrer solennellement leurs noces à Cabillonum (Châlon-sur-Saône), où Gondebaud voulait préparer des fêtes magnifiques. Les ambassadeurs francs reçurent Clotilde des mains du roi des Burgundes. Elle prit place sur une basterne, chariot couvert, traîné par des bœufs ». — « Mais ayant appris que l'on parlait du prochain retour d'Arédius, elle dit aux ambassadeurs francs : Si vous tenez à me remettre saine et sauve entre les mains du roi

1. Cette première partie de la réponse de Clotilde ne se trouve point dans le récit de Frédégaire ; mais elle a été reproduite par Aimoin, dans son *Histoire des Francs*. (Cf. Aimoin, *Hist. Franc.*, lib. I, cap. 13 ; *Patr. lat.*, t. CXXXIX, col. 652.)

2. Fredegar., *Hist. Franc. epitomata*, cap. 18 ; *Patrol. lat.*, t. LXXI, col. 584.

3. « Possible », dit le président Fauchet, « que l'offrande de 13 deniers que nous faisons, à la Messe, le jour de nos épousailles, soit un reste de cette coutume ». « Il n'y a de différence que dans le nombre et la valeur », ajoute Vely.

Le sou d'or, selon le système de M. Guérard, au rapport de Dom Pitra, avait une valeur relative de 90 francs sous les Mérovingiens.

votre maître, ce n'est point sur une basterne que nous devons voyager. Donnez-moi un bon cheval, et hâtons-nous de sortir du territoire des Burgundes. Autrement nous serons arrêtés en route. — Les Francs ne demandaient pas mieux, et la jeune fiancée, montée sur un coursier rapide, précipita sa marche. Arédius venait en effet de débarquer à Marseille, et, galopant jour et nuit, arrivait à la cour de Gondebaud. Vous savez, lui dit le prince, que je viens de contracter une alliance avec les Francs, et que j'ai donné ma nièce Clotilde pour épouse à leur roi. — Une alliance ! s'écria le ministre burgunde ; dites plutôt que vous venez de préluder à une guerre qui ne finira jamais. O mon maître ! ne vous souvient-il plus que le père de Clotilde, votre frère Chilpéric, a succombé sous votre glaive ; que la mère de Clotilde a été jetée une pierre au cou dans le Rhône ? et que les deux frères de Clotilde ont eu la tête tranchée par votre ordre ? Croyez-moi, si elle en a jamais le pouvoir, elle vengera la fin tragique de ses parents. Envoyez une armée à sa poursuite : qu'on la ramène de force. On viendra plus facilement à bout d'une querelle vidée une bonne fois avec Clovis que d'un ressentiment qui s'éternisera entre les Francs et les Burgundes, sous l'influence de la nouvelle reine. — Gondebaud goûta cet avis. Il expédia sur-le-champ une bande de cavaliers pour arrêter Clotilde, et la lui ramener avec les trésors déposés dans la basterne royale. Mais il était trop tard. Clotilde touchait déjà aux frontières des deux Etats. Informée de la poursuite dont elle était l'objet, elle en fit donner immédiatement avis à Clovis, qui l'attendait à Villariacum (Villery), sur le territoire des Tricasses (Troyes), lui demandant ce qu'il y avait à faire et lui proposant de se défendre par la force contre l'injuste violence dont elle était l'objet. Clovis donna l'ordre aux soldats francs qui escortaient sa fiancée de ravager et de brûler sur un rayon de deux lieues le pays burgunde qui leur restait à traverser. Ils le firent et Clotilde gagna Villariacum sans avoir été atteinte par les cavaliers de Gondebaud. En abordant son royal époux, elle s'agenouilla et dit : Je vous rends grâces, Dieu tout-puissant, de ce que j'ai vu un commencement de vengeance s'exercer contre le meurtrier de mon père, de ma mère et de mes frères (494) ! »

Les noces de la première reine chrétienne de France ne pouvaient plus se célébrer à Châlon-sur-Saône, suivant que Gondebaud l'avait proposé : elles le furent à Soissons, au milieu des fêtes les plus somptueuses (493). Tandis que les Francs profitaient du mariage de leur chef pour se distraire, selon leurs penchants, Clotilde priait et faisait parler ses larmes pour obtenir de Dieu la prompte conversion du roi son époux.

Clovis eut de la reine Clotilde un premier fils [1]. Voulant que l'enfant fût consacré par le Baptême, la reine pressait instamment son mari, lui disant :

— « Les dieux que vous honorez ne sont rien, car ils ne peuvent rien, ni pour eux-mêmes, ni pour les autres, puisqu'ils sont taillés de pierre, de bois ou de métal. Les noms que vous leur avez donnés sont des noms d'hommes.

« Mais, celui qu'on doit honorer davantage est celui qui, par sa parole, a créé de rien le ciel, la terre et la mer, et toutes les choses qui y sont contenues ; qui a fait briller le soleil, a orné le ciel d'étoiles ; a peuplé les eaux de poissons, les terres d'animaux, et les airs d'oiseaux ; qui décore à sa volonté les champs de moissons, les arbres de fruits, les vignes de raisins ; dont la main a créé l'espèce humaine, et dont la libéralité a

1. L'an 594.

voulu que toute créature rendît hommage et service à l'homme, formé par lui ».

Mais, quoique la reine dît tout cela, l'esprit du roi n'était pas amené à la foi. Il disait :

— « C'est par la volonté de nos dieux que toutes choses ont été créées et produites ; il est clair, au contraire, que votre Dieu ne peut rien, et, qui plus est, il est prouvé qu'il n'est pas même de la race des dieux [1] ».

La pieuse reine obtint cependant ce qu'elle souhaitait. Il lui fut permis de présenter son enfant au baptême. Par son ordre, l'église fut décorée de guirlandes et de riches tentures. Clotilde espérait attirer plus facilement à la foi, par cette pompe, celui que n'avaient pu toucher ses exhortations. L'enfant fut baptisé, et reçut le nom d'Ingomer ; mais il mourut dans la semaine de son Baptême. Le roi, aigri par cette perte, accabla Clotilde de reproches , lui disant :

— « Si l'enfant eût été consacré au nom de mes dieux, certes il vivrait encore ; mais, comme il a été baptisé au nom de votre Dieu, il devait infailliblement mourir ».

La reine répondit : « Je rends grâces au Dieu tout-puissant, créateur de toutes choses, de ce qu'il ne m'a pas jugée tout à fait indigne de voir le fruit de mon sein admis dans son royaume. Cette perte n'a point affecté mon âme de douleur, parce que je sais que les enfants que Dieu retire du monde pendant qu'ils sont encore dans les blancs vêtements, doivent jouir de sa présence ».

La reine eut un second fils [2], qui reçut au Baptême le nom de Clodomir. Cet enfant étant tombé malade quelque temps après son baptême, le roi disait :

— « Il ne peut arriver autrement à celui-ci qu'il n'est arrivé à son frère : baptisé au nom de votre Christ, il doit aussi mourir ».

Mais, par les prières de la mère et la volonté du Seigneur, l'enfant guérit [3].

Cependant Clotilde pressait toujours son époux de tenir la promesse qu'il lui avait faite de reconnaître le vrai Dieu et d'abandonner le culte des idoles. Mais rien ne pouvait le décider à croire. Une guerre éclata entre les Francs et les Allemands [4], dans laquelle il fut forcé par la nécessité de confesser ce que, jusque-là, il avait nié avec obstination. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Tolbiac. Les troupes du roi franc furent repoussées, et le désordre fut tel dans leurs rangs que les bataillons, s'enchevêtrant les uns dans les autres, se donnaient mutuellement la mort. A ce spectacle, Clovis ne put retenir ses larmes.

Aurélien, le fidèle Aurélien était aux côtés du monarque : « O mon roi ! » dit-il, « croyez au Dieu de Clotilde et il vous donnera la victoire ». Alors Clovis leva les yeux au ciel et s'écria : « Jésus-Christ, que Clotilde annonce être fils du Dieu vivant, toi qui viens, dit-on, au secours de ceux qui sont en peine et donnes la victoire à ceux qui espèrent en toi, j'invoque avec dévotion ton glorieux appui. Si tu m'accordes de vaincre ces ennemis, et si j'éprouve l'effet de cette puissance que le peuple dévoué à ton nom publie

1. C'est-à-dire de la race belliqueuse d'Odin, le dieu des Germains, et l'on ne racontait de lui aucun exploit militaire.

2. L'an 495. — 3. Saint Grégoire de Tours, *Hist. eccl. Franc.*, lib. II, cap. 29.

4. La plupart des étymologistes dérivent le mot *allemands* de *allerley mann*, qui signifie *toutes sortes d'hommes*. Il fut donné à cette partie de la Germanie, qui forme aujourd'hui la Souabe et une grande partie de la Suisse. Voyez l'*Iter Alemannicum* de D. Gerbert, abbé, prince de Saint-Blaise, dont on a donné une seconde édition en 1773.

avoir éprouvée, je croirai en toi et serai baptisé en ton nom. J'ai invoqué mes dieux, mais j'éprouve qu'ils ne sont pas près de me secourir ; aussi je crois qu'ils ne possèdent aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent. C'est toi que j'invoque maintenant, et c'est en toi que je veux croire. Que j'échappe seulement à mes ennemis ! »

Comme il disait cela, les Allemands tournèrent le dos et commencèrent à prendre la fuite, et voyant que leur roi était mort, ils se mirent sous la domination de Clovis, en disant : « Cesse, de grâce, de tuer notre peuple, nous sommes à toi ». — Clovis donna aux siens l'ordre de cesser le carnage et ramena ses troupes sous la tente. Au retour, il raconta à la reine comment, en invoquant le nom du Christ, il avait obtenu la victoire [1] (496).

C'est alors que Clotilde fit venir saint Remi, évêque de Reims, le priant de faire pénétrer dans le cœur du roi la parole du salut. Le Pontife lui apprit à connaître le vrai Dieu, et quand il le crut suffisamment instruit, il fit préparer la cérémonie du baptême avec une grande magnificence. Ce jour étant arrivé, une foule immense circulait aux alentours de la principale église de Reims ; on attendait impatiemment le roi Clovis et les milliers de catéchumènes qui devaient être initiés comme lui aux divins mystères de la foi chrétienne. Des enfants répandaient sur le sol les fleurs de leurs corbeilles ; des jeunes filles, couvertes de longs voiles, se dirigeaient en file vers le lieu de la cérémonie et chantaient des hymnes à la gloire de Dieu. Ici, des leudes richement costumés pressaient à l'envi la course de leurs chars ; là, des religieux expliquaient des prophéties que le peuple recueillait avec ardeur ; plus loin, des *fatistes* (poëtes) racontaient de naïves légendes, et le nom du Christ se posait enfin sur des lèvres qui, naguère, ne répétaient que les noms profanes des idoles.

Une rumeur soudaine annonça l'approche du royal cortége : Clovis parut. A ses côtés marchait Clotilde, radieuse de bonheur ; derrière lui s'avançaient les sœurs du roi, les princesses Lanthilde et Alboflède, que le miracle de Tolbiac avait converties ; le jeune Thierry, fils d'un premier lit de Clovis, et des flots de guerriers et de peuple, que Clotilde était heureuse d'amener au céleste bercail.

Les diacres reçurent Clovis sur le seuil de l'église ; des nuages de myrrhe s'échappaient des encensoirs et montaient en vapeurs jusqu'à la voûte ; des roses effeuillées jonchaient le parvis et parfumaient l'enceinte.

Il était juste que Clovis se désaltérât le premier aux sources régénératrices du Baptême. L'évêque de Reims conduisit l'illustre catéchumène à l'entrée du baptistère, et tel que le Christ, lorsqu'il guérissait les aveugles et les sourds, saint Remi, effleurant de ses doigts humectés de salive les oreilles du monarque, prononça le mot *Hephta*, « *ouvrez-vous* ».

Clovis, après avoir récité le Symbole des Apôtres, pénétra avec l'évêque dans le Jourdain. On appelait ainsi un sanctuaire de forme circulaire, au centre duquel s'arrondissait un large bassin de porphyre rempli d'eau sacrée. Regardant l'Orient, image de la lumière, puis l'Occident, image des ténèbres, saint Remi se disposait à verser sur le front de Clovis l'eau qu'il avait puisée dans le bassin lorsqu'une colombe descendue du ciel, et portant à son bec une petite fiole, entra dans le baptistère par une des fenêtres ouvertes.

L'évêque, accomplissant les ordres secrets du Seigneur, saisit la petite fiole, répand sur la tête de Clovis quelques gouttes de la liqueur céleste

1. Saint Grégoire de Tours, lib. II, cap. 30.

qu'elle renfermait[1], et s'écrie : « Baisse le front, fier Sicambre ; brûle ce que tu as adoré, et adore ce que tu as brûlé ».

Un murmure d'enthousiasme parcourt l'assemblée; Clovis sort du baptistère revêtu de la robe blanche des néophytes ; il s'approche des prisonniers de Tolbiac et détache leurs chaînes. C'est par un acte de clémence que le roi des Francs commence sa nouvelle existence.

« O Clovis ! » chantèrent en chœur les bardes, « nulle puissance terrestre n'égale ta puissance : car l'auréole du chrétien rayonne sur ton front ; l'une de tes mains tient le glaive, et ton autre main s'appuie sur la croix[2] ! »

Après le baptême, Clovis dépêcha des ambassadeurs au pape Anastase et fit déposer sa propre couronne devant le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul : c'était le commencement de l'alliance entre la France et l'Eglise romaine. Sous l'inspiration de Clotilde, il fit abattre les temples des idoles dans ses Etats et élever des églises au vrai Dieu. Guerrier toujours favorisé par la victoire, tout lui réussit : son empire s'accrut, et Paris, que jusque-là il avait assiégé vainement, lui ouvrit enfin ses portes.

Vingt ans s'étaient écoulés dans une heureuse union entre Clovis et Clotilde, lorsque Dieu rappela à lui le roi des Francs (511). Clotilde, après les premières larmes données à la nature, se résigna comme il convient à une chrétienne et dit : « Seigneur, vous me l'aviez donné païen ; par votre miséricorde, je vous le rends chrétien, que votre volonté soit faite ».

De Paris et du séjour de la cour, Clotilde se transporta à Tours en face d'un tombeau : celui de saint Martin ! « Là », dit saint Grégoire de Tours, « on vit la fille d'un roi, la nièce d'un roi, la femme d'un roi, la mère de plusieurs rois, passer les nuits en oraison, servir les pauvres, consoler les affligés, assister les nécessiteux de ses biens, protéger les veuves et les orphelins ».

Personne plus que Clotilde ne devait avoir de compassion envers le malheur. Après la mort de Clovis, elle vécut encore plus de trente années qui furent, comme sa jeunesse, semées d'épreuves et de tribulations. Sa fille unique, nommée comme elle Clotilde, avait épousé le roi des Visigoths, Amalaric. Ce prince, qui était arien, se prit à détester sa femme à cause de sa religion. Il lui faisait jeter de la boue quand elle se rendait à l'église, et voulait, par toutes sortes de mauvais traitements, la forcer à abjurer. Les frères de cette malheureuse princesse ayant appris les outrages dont elle était l'objet, déclarèrent la guerre à Amalaric, le tuèrent et ramenèrent leur sœur ; mais sainte Clotilde ne devait pas revoir sa fille ici-bas : elle mourut en route.

D'autres douleurs, expiation de ces fautes dont les saints eux-mêmes ne sont pas exempts, attendaient la reine Clotilde. Son oncle Gondebaud venait de mourir, laissant son royaume des Burgundes à saint Sigismond (516). Les troubles qui éclatèrent en Bourgogne sous ce prince, parurent à Clotilde un moment favorable pour venger la mort de ses parents. Elle crut que la piété filiale lui en faisait un devoir. Elle excita donc ses fils à déclarer la guerre à Sigismond. « Mes enfants », leur dit-elle, « que je n'aie pas à me repentir de vous avoir nourris avec tendresse ; soyez, je vous prie, indignés de mon injure, et vengez la mort de mon père et de ma mère ». Clotilde ne fut que trop obéie par ses enfants. Ils attaquèrent les Bourguignons et les défirent. Sigismond, vaincu et saisi, fut livré à Clodomir, qui le fit inhumainement précipiter dans un puits, avec sa femme et ses enfants.

1. C'était la Sainte-Ampoule qui servit depuis au sacre des rois de France.

2. *Légendes célestes.*

On s'étonnera sans doute de voir ainsi quelquefois l'héroïne cruelle à côté de la Sainte. Mais pour juger dignement ces actes, qui nous semblent si étranges dans la vie de Clotilde, gardons-nous de les estimer à la mesure de nos mœurs et de notre civilisation. La postérité, en écoutant l'histoire de cette femme forte, qui éleva la croix sur le pavoi des Francs, n'osera lui faire un crime de ce qu'elle reproduisit quelquefois trop facilement l'empreinte de sa nation et de son époque. Les chrétiens savent d'ailleurs que l'Eglise ne propose dans ses saints à l'admiration des hommes que leurs traits de ressemblance avec Jésus-Christ, l'auteur de toute sainteté. Quant aux actions qui les rapprochent des autres hommes, elle les rapporte seulement, abandonnant le soin de les juger et de les absoudre, au Dieu clément qui couronne le repentir non moins que l'innocence.

Un des fils de Clovis, Clodomir, mourut en combattant les Bourguignons à Vézeronces. Il laissait trois enfants en bas âge, Théodebert, Gontaire et Clodoald. Ils furent élevés par les soins de Clotilde, leur aïeule, qui revint de Tours et s'établit avec eux dans un monastère de Paris.

Dieu permit qu'une épreuve suprême rompît les derniers liens qui l'attachaient au monde, que la cruauté de ses propres enfants vînt arracher de ses bras maternels ces pauvres innocents.

Il faut lire dans saint Grégoire de Tours même le récit émouvant de l'horrible meurtre des jeunes enfants de Clodomir ; rien n'est plus navrant : Comme la reine Clotilde séjournait à Paris, Childebert voyant que sa mère avait porté toute son affection sur les fils de Clodomir, entraîné par l'envie et craignant que, par la faveur de la reine, ils n'eussent part au royaume, envoya dire secrètement à son frère Clotaire : — Notre mère retient près d'elle les fils de notre frère, et veut leur donner le royaume. Il faut que tu viennes vite à Paris, et que nous tenions conseil ensemble pour délibérer sur ce que nous devons faire d'eux, savoir si on leur coupera les cheveux pour qu'ils soient comme le reste du peuple, ou s'il ne faudra pas plutôt les tuer et partager également entre nous le royaume de notre frère.

Tout joyeux de ces paroles, celui-ci vint à Paris. Childebert avait répandu dans le peuple l'idée que les deux rois se réunissaient afin d'élever au trône ces jeunes enfants. Mais, quand ils furent réunis, ils firent dire à la reine, qui habitait alors la même ville : — Envoie-nous les enfants pour qu'ils soient élevés au trône.

Elle, remplie de joie, et ignorant leur artifice, fit manger et boire les enfants, et les envoya en disant : — Il me semble que je n'ai pas perdu mon fils si je vous vois régner à sa place.

Ceux-ci, étant allés, furent saisis aussitôt, séparés de leurs serviteurs et de leurs gouverneurs, et on les garda tous, d'un côté les serviteurs, de l'autre les enfants. Alors Childebert et Clotaire envoyèrent à la reine Arcadius, avec des ciseaux et une épée nue. Quand il fut devant la reine, il lui montra l'un et l'autre en disant : — Quelle est ta volonté, très-glorieuse reine ; tes fils, nos maîtres, demandent ce que tu penses qu'on doit faire de ces enfants, et si tu ordonnes qu'ils vivent les cheveux coupés, ou qu'ils soient mis à mort ?

Celle-ci, atterrée du message et outrée de colère, surtout en voyant l'épée nue et les ciseaux, répondit sans réfléchir, dans l'amertume qui l'avait saisie, et sans savoir, dans sa douleur, ce qu'elle allait dire : — J'aime mieux, s'ils ne sont pas élevés au trône, les voir morts que tondus.

Mais, Arcadius, s'inquiétant peu de son désespoir et de ce qu'elle pour-

rait décider ensuite en réfléchissant davantage, revint promptement rapporter cela et dit : — La reine consent ; achevez votre œuvre ; elle-même ordonne que vous accomplissiez votre dessein.

Aussitôt Clotaire, prenant le plus âgé des enfants par le bras, le jette par terre et le tue cruellement en lui enfonçant un couteau dans l'aisselle. Aux cris de l'enfant, son frère se prosterne aux pieds de Childebert, et saisissant ses genoux, il lui disait avec larmes : — Secours-moi, mon excellent père, afin que je ne meure pas comme mon frère !

Alors Childebert, le visage couvert de pleurs, dit : — Je te prie, mon très-doux frère, d'avoir la générosité de m'accorder sa vie ; je te donnerai pour lui tout ce que tu voudras ; seulement qu'il ne meure pas.

Alors Clotaire dit, plein de fureur : — Ou repousse-le loin de toi, ou tu mourras certainement à sa place. C'est toi, continua-t-il, qui es l'instigateur, et tu es si pressé de manquer de foi ?

A ces mots, Childebert repoussa l'enfant et le jeta vers Clotaire, qui, le recevant, lui enfonça son couteau dans le côté, comme il avait fait à son frère, et le tua. Ils firent périr ensuite les esclaves avec les gouverneurs. Après qu'ils furent morts, Clotaire, étant monté à cheval, s'éloigna sans se troubler nullement du meurtre de ses neveux ; pour Childebert, il se retira dans les faubourgs de la ville. La reine fit placer les pauvres petits corps dans un cercueil, et les suivit avec un grand appareil de chants et un deuil immense, jusqu'à la basilique de Saint-Pierre [1], où elle les fit enterrer ensemble. L'un avait dix ans, et l'autre sept. Ils ne purent avoir le troisième, nommé Clodoald, parce qu'il fut sauvé par des hommes courageux. Celui-ci, méprisant un royaume terrestre, se consacra au Seigneur, se coupa les cheveux de sa propre main et fut fait clerc ; il s'appliqua aux bonnes œuvres et mourut prêtre [2]. Les deux rois partagèrent par égales portions le royaume de Clodomir [3].

Désormais le monde se fermait devant Clotilde. Elle retourna au tombeau de saint Martin et partagea ses dernières années entre la prière et les bonnes œuvres.

A Tours, elle était témoin des miracles qui s'opéraient tous les jours par l'intercession du thaumaturge des Gaules et devint thaumaturge elle-même. Les princes francs, ses fils, continuaient à se livrer des combats fratricides. « Or », dit Grégoire de Tours, « il advint que Théodebert et Childéric, à la tête d'une armée, se mirent en marche contre Clotaire. Celui-ci, désespérant de résister à leur attaque, s'enfuit avec les siens dans la forêt de Routot, sur les bords de la Seine, près de Caudebec, où il chercha à se couvrir par de grands abattis d'arbres. Mais le prince fugitif ne comptait guère sur ce faible rempart et songea à invoquer Dieu.

« La reine Clotilde, informée de ce qui se passe, se rend au tombeau du bienheureux Martin, s'y prosterne en oraison, veille toute la nuit et prie Dieu de mettre fin à la guerre impie que se font ses enfants.

« Les deux rois, arrivant avec leurs armées, entouraient Clotaire et se disposaient à le tuer le lendemain, quand un matin il s'éleva dans le lieu où ils étaient rassemblés une tempête qui emporta les tentes, détruisit les bagages et bouleversa tout ; des éclairs mêlés de tonnerre et d'une pluie de

1. Depuis, Sainte-Geneviève. Quant à la date où se place le meurtre de Clodomir, les historiens varient entre les années 526 à 533.

2. Il mourut vers 560, après avoir fondé un monastère près de Paris, dans un village qui s'appelait alors Nogent, et qui a pris, de lui, le nom de Saint-Cloud.

3. Saint Grégoire de Tours, *Hist. eccles. Franc.*, lib. III, cap. 18.

pierres descendent sur leurs têtes ; ils se précipitent le visage contre le sol couvert de grêle, et ces pierres tombant les frappent avec force, car il ne leur restait pour tout abri que leurs boucliers, et ce qu'ils craignaient le plus, c'était d'être consumés par le feu du ciel. Leurs chevaux aussi furent tellement dispersés, qu'à peine put-on les retrouver à une distance de vingt stades, et que beaucoup d'entre eux furent même entièrement perdus.

« Meurtris par les pierres, comme nous l'avons dit, prosternés à terre, ils exprimaient leur repentir et demandaient pardon à Dieu de ce qu'ils avaient voulu faire contre leur propre sang. Sur Clotaire, il ne tomba pas une seule goutte de pluie, et l'on n'entendit pas le moindre bruit de tonnerre, et l'on ne sentit, dans le lieu où il était, aucun souffle de vent. Ses frères lui envoyèrent des messagers pour lui demander paix et amitié, ce qui leur ayant été accordé, ils s'en retournèrent chez eux.

« Personne ne doutera que ce ne soit là un miracle du bienheureux Martin, obtenu par la reine [1] ».

Ce miracle de l'amour maternel fut le dernier acte de sainte Clotilde sur la terre.

Un soir qu'elle priait avec une ferveur extraordinaire sur le tombeau de saint Martin, la royale veuve entendit une voix dans son cœur lui prédire une heureuse nouvelle. Elle lui dit qu'avant que trente soleils nouveaux aient un peu éclairé le monde, la reine de France aurait passé à une vie meilleure. On vit dès lors la vertueuse Clotilde se préparer par les plus ardents efforts et les plus vifs élans de piété à ce passage de la terre aux cieux. Mais bien que toutes ses pensées fussent alors fixées sur les récompenses éternelles que Dieu a promises à ses Saints, elle sentit cependant son cœur s'émouvoir d'un amour immense pour quelques êtres qu'elle allait laisser dans ce monde. C'était son cœur de mère, qui, près d'aller se perdre et s'embraser dans les flammes du divin amour, brûlait encore d'une ineffable tendresse pour des fils ingrats, dont les querelles et les crimes avaient mainte fois percé ce même cœur d'un glaive douloureux. Clotilde, sur son lit de mort, veut les voir, leur parler et les entendre. Clotaire et Childebert, mandés par elle, paraissent donc en sa présence. Oh ! qu'elle dut être vive et éloquente la dernière prière de cette royale mère aux fils cruels qui avaient méconnu son amour ! Elle les exhorta de la manière la plus touchante à servir Dieu, à garder ses lois, à protéger les pauvres, à vivre ensemble dans une parfaite intelligence, et à traiter leurs peuples avec une paternelle bonté. Elle tourna ensuite toutes ses pensées vers Dieu, attendant son heure, avec le calme du juste qui, à travers les voiles transparents de la mort, entrevoit l'aurore d'une plus belle vie. Le trentième jour de sa maladie (545) elle fortifia son âme du pain des élus ; et, après une profession publique de sa foi, elle rendit doucement son dernier soupir entre les bras du Dieu qui l'avait consolée ici-bas par son amour, et qui, dans les cieux, allait être lui-même sa récompense.

Le corps de sainte Clotilde fut apporté à Paris, où ses fils Childebert et Clotaire lui firent de magnifiques funérailles! Elle fut ensevelie, d'après son désir, dans l'église de Saint-Pierre et de Saint-Paul, à côté de celui de Clovis et au pied du tombeau de sainte Geneviève. C'est là que ses restes précieux reposèrent longtemps, près du monarque qu'elle avait gagné à la foi, et de l'humble vierge de Nanterre, qu'elle avait connue, qu'elle avait aimée et près de laquelle elle repose aujourd'hui dans le ciel.

Les Allemands ont prétendu que trois crapauds étaient les armes primi-

1. *Hist. eccles. Franc.*, lib. III, cap. 28.

tives de France et qu'ils ont été remplacés par trois lis apportés du ciel par des anges, à sainte Clotilde, après le baptême de Clovis. Nous avons vu sainte Clotilde représentée en pied : couronne en tête, deux longues nattes de cheveux descendant sur ses épaules ; manteau royal ; nimbe de la sainteté. Ses mains soutiennent un édicule qui peut rappeler soit la fondation de la basilique des saints apôtres Pierre et Paul, à Paris, soit la création des Andelis, soit encore, dans un sens figuré, la fondation de la nouvelle Eglise de France. On rappelle encore, dans l'histoire peinte ou gravée de sainte Clotilde, la bénédiction d'une fontaine qu'elle fit jaillir aux Grands-Andelys, en faveur des ouvriers qui construisaient son monastère. Nous dirons plus bas un mot de ce fait merveilleux. Enfin, il est tout naturel de rappeler ses pleurs et sa peinture au tombeau de saint Martin.

On représente quelquefois sainte Clotilde avec une bataille dans le lointain. C'est un moyen de faire souvenir de la conversion de Clovis à la suite du combat de Tolbiac.

CULTE DE SAINTE CLOTILDE.

Déposée dans l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, elle en a été tirée depuis et mise dans une châsse particulière (1520) que l'on portait solennellement avec celle de sainte Geneviève.

Cette église de Saint-Pierre et Saint-Paul prit dans la suite le nom de Sainte-Geneviève. Détruite à la Révolution, elle a légué son nom à l'édifice connu sous le nom de Panthéon. Lorsque les Génovéfains furent expulsés de leur maison en 1792, un d'entre eux eut soin de soustraire les corps de sainte Clotilde, de saint Céran, évêque de Paris, et de sainte Aude, vierge, à la profanation dont ils étaient menacés, et les emporta dans une campagne des environs de Paris, où il allait se fixer ; mais, craignant ensuite de se compromettre pendant le règne de la terreur, en gardant ce précieux dépôt, il brûla ces saintes reliques et en conserva les cendres, qui se trouvent maintenant dans l'église de Saint-Leu, à Paris, renfermées en un reliquaire avec quelques petits fragments des ossements de sainte Clotilde.

La paroisse de Longpont, près Paris, conserve une relique insigne de sainte Clotilde.

On en trouve aussi dans l'église de Viviers, diocèse de Soissons. Ces reliques y ont été apportées, avant le XIIIe siècle, de la basilique où elle fut inhumée à Paris. La fête de sainte Clotilde est célébrée à Viviers, avec grande pompe, le 3 de juin. On en fait l'office double dans le Propre du diocèse, approuvé par Rome.

M. Henri Congnet, doyen du Chapitre de la cathédrale, nous écrivait de Soissons, le 3 juin 1866 :

« Un fait qui ne paraît pas contestable, et qui est rapporté par les anciens historiens, c'est que, dans le IXe siècle, les reliques de sainte Clotilde ont été portées hors de Paris, pour les mettre à l'abri du pillage des Normands. Elles furent déposées à Viviers ou Vivières dans l'église du château qui était fortifié. Ce fut à cette occasion que la collégiale du château de Vivières a été établie. Lorsque l'on n'eut plus à craindre les Normands, une députation fut envoyée de Paris pour redemander la châsse de sainte Clotilde, qui n'avait été mise à Vivières qu'en dépôt. Après bien des contestations, on s'accorda à faire un partage des reliques. Le *chef* et un *bras* de la Sainte restèrent à Vivières, et la châsse fut restituée à Paris. — C'est du séjour de ces précieuses reliques que date le pèlerinage de Vivières. — Ce qui confirme le partage des reliques tel que nous venons de l'indiquer, c'est que, quand Louis XIII, voulant en posséder une portion, fit ouvrir la châsse pour satisfaire sa dévotion, on y trouva une grande partie du corps, mais le *chef* n'y était pas.

« Dans le XIIe siècle, le doyen de la collégiale, nommé Henri, embrassa avec ses Chanoines la Règle de Prémontré, récemment approuvée par le Pape (1126). Le nombre des religieux s'étant en peu d'années considérablement accru, Henri transporta sa communauté (1149 ou 1153) à une lieue et demie plus loin, dans un vallon solitaire appelé Valsery, *Vallis serena*, que venait de leur donner un seigneur des environs. Henri prit dès lors le nom d'abbé de Valsery. Un petit nombre de religieux resta à Vivières, qui ne fut plus qu'un simple prieuré.

« Sous le règne de saint Louis eut lieu un partage et une translation à Valsery des reliques de sainte Clotilde restées à Vivières. « Les églises de Viviers et de Valsery », dit Muldrac, « se glorifient de posséder le chef de sainte Clotilde, reine de France, et toutes deux en célèbrent la fête avec grande solennité. Pour Viviers, il appert par une charte d'un abbé de Valsery, qui en a fait une nouvelle translation du temps de saint Louis, que véritablement *il a une bonne partie de la tête* de cette auguste princesse, femme du grand Clovis, — et Valsery une autre parcelle du même chef (LE VALOIS ROIAL amplifié... par Muldrac, ancien prieur de Longpont en Valois in-12 de cent soixante-treize pages) ».

« A Vivières, en effet, les reliques de sainte Clotilde ont été vénérées de temps immémorial et sans interruption jusqu'aujourd'hui. Nous avons vu nous-même dans l'église, en l'année 1865, un fort et vieux buste en bois représentant une femme, et appelé par les gens du pays et par les pèlerins : *buste de sainte Clotilde*, devant lequel on se met à genoux et on fait des prières par la persuasion que des reliques de la Sainte y sont renfermées. Nous avons voulu nous assurer de la vérité du fait et le 8 août 1865, muni des pouvoirs et des sceaux de Mgr Dours, évêque de Soissons, accompagné du révérend Père Lacoste, de la Compagnie de Jésus, et de plusieurs personnes notables, nous avons ouvert en nous servant d'une scie, la tête du buste et nous en avons retiré une portion considérable d'une tête humaine comprenant tout le dessus du crâne, tout le frontal jusqu'à la naissance du nez, l'orbite des yeux, les os entourant les deux conduits auditifs, le parietal; puis, séparés de la tête : l'os supérieur de la mâchoire, une dent, et un petit os. — A l'intérieur du crâne se trouvait enveloppé dans la soie un morceau de parchemin long de quatorze centimètres, large de huit centimètres, écrit en caractères du XIIIe siècle, avec les débris d'un sceau en cire rouge. C'est une pièce authentique de l'abbé de Valsery constatant une translation de la tête de sainte Clotilde *venerabi. et sanctissim. gleb. Beatæ Chrothildis reginæ... cujus corpus in ecclesia beatæ Genovefæ Parisiens. requiescit, in hoc vasculo positum fuit, anno Domini* 1234, en présence des religieux de Valsery, de l'abbé et des Chanoines de Lieu-restauré. — Il est constant que depuis six cents ans le pèlerinage de sainte Clotilde à Vivières a été fréquenté et l'est encore; que pendant la Révolution ledit buste contenant le crâne de sainte Clotilde a été enterré dans une pièce attenant à l'église d'où il a été retiré à la restauration du culte. — La fontaine de sainte Clotilde existe aussi et à côté on voit les ruines de l'ancienne chapelle dédiée à la Sainte. A l'époque du pèlerinage, la veille du 3 juin et pendant les six semaines qui suivent, les pèlerins viennent avec dévotion boire de l'eau, « couverte », disent-ils dans leur langage populaire, « des cheveux de la Sainte ». Ainsi appellent-ils les herbes très-fines qui sont à la surface de l'eau. On demande surtout à la Sainte d'être délivré de la fièvre. Chaque année on compte douze ou quinze cents pèlerins.

« Le bourg de Cœuvres, où se trouvent les ruines du château de la belle Gabrielle, a hérité de l'abbaye de Valsery en 1793, le bras, c'est-à-dire le *radius* du *bras de sainte Clotilde, reyne de France* (*Crochildis regine)*. Les *Annales de Prémontré* par Louis Hugo, abbé d'Estival et évêque de Ptolémaïde, dans l'énumération des reliques de Valsery, faisaient aussi mention d'une portion de la tête et du bras de sainte Clotilde. *Reliquiæ* : *caput et brachium sanctæ Clotildis*. Le radius est encore dans l'église de Cœuvres.

« Un pèlerinage de sainte Clotilde existe aussi aux Andelys (Eure). Les pèlerins y vont annuellement au nombre de quatre à cinq mille personnes. Une partie des vitraux du Grand-Andelys représente la vie de sainte Clotilde, qui est la patronne de l'église. La Sainte avait, de son vivant, fondé aux Andelys une abbaye de filles. Pendant qu'on bâtissait, elle encourageait par toutes sortes de moyens le zèle des ouvriers. Un jour qu'ils étaient harassés par la fatigue et l'ardeur de la chaleur, elle obtint du ciel que l'eau d'une fontaine voisine aurait pour ces hommes le goût et la force du vin. Chaque année, le 3 juin, à la procession solennelle, on porte la châsse renfermant un très-petit fragment du *crâne* et *une côte* de sainte Clotilde et on se dirige vers la fontaine miraculeuse ; et, pour rappeler le prodige dont nous venons de parler, on verse du vin dans la fontaine et on plonge dans l'eau la statue de la Sainte. La *côte* a été donnée aux Andelys en 1655 ; le fragment de la tête, en 1617, par les Chanoines de Sainte-Geneviève de Paris. Leur authenticité a été reconnue par Mgr Devoucoux, aujourd'hui évêque d'Evreux.

« Depuis le XIIIe siècle et peut-être auparavant, on honorait des reliques de sainte Clotilde à Joyenval *(Gaudium in valle)*, lieu où, comme le rapporte le *Gallia christiana, franciæ insignia fuerunt cœlitus demissa*, l'écusson en champs d'azur avec trois fleurs de lis d'or fut remis par un ermite à sainte Clotilde pour être offert à son mari et être adoptés ensuite par tous les rois de France. — En 1791, lorsque la suppression des monastères eut été décrétée, le premier maire de la commune de Champbourcy (Seine-et-Oise), M. Terrier, fit transporter processionnellement de l'abbaye de Joyenval à l'église paroissiale de Champbourcy, la châsse de sainte Clotilde. Elle y est restée suspendue dans le chœur par deux chaînes de fer jusqu'en 1793. Comme elle était en argent massif et pesait trois cents livres, les révolutionnaires s'en saisirent, et M. Terrier, alors simple conseiller municipal, obtint d'en retirer les ossements, les mit dans un sac de toile qu'il fit coudre de tous côtés, et ayant réuni les deux bouts il y apposa un cachet de cire. C'est en cet état que le sac, parfaitement conservé et caché pendant la terreur, fut ensuite remis par le même M. Terrier, à M. Tupigny, chargé de desservir la paroisse ; puis, en 1802, à M. Lefebure ; puis, en 1829, à M. Lacoste, aujourd'hui jésuite. Ce sac fut mis dans une boîte vitrée jusqu'en 1837, époque où M. Lacoste ouvrit le sac et en retira les reliques pour les placer plus honorablement dans une châsse. En 1860, le révérend Père Lacoste a donné un des os à l'église de Sainte-Clotilde de Paris; un petit os de douze centimètres à Monseigneur l'évêque de Versailles. Il reste aujourd'hui à Champbourcy deux grands ossements de sainte Clotilde d'environ vingt-cinq centimètres chacun.

« On élève aujourd'hui des statues à tous ceux qui ont illustré le lieu de leur naissance ou de leur résidence. Il est étonnant qu'à Soissons, où sainte Clotilde a longtemps habité, et où elle a souvent entretenu Clovis, son royal époux, de la nécessité d'embrasser la religion chrétienne, on n'ait pas encore songé à ériger dans la cathédrale ou ailleurs une chapelle sous le vocable de cette

grande reine, à laquelle « on doit l'établissement définitif du catholicisme en France ». En 1864, le séminaire de Soissons a consacré une de ses verrières à sainte Clotilde.

« On sait qu'une magnifique église gothique a été élevée en l'honneur de sainte Clotilde à Paris, dans la rue de Bourgogne, qui rappelle le nom de sa patrie ».

Histoire de l'Eglise, par l'abbé Darras ; *Vies des Saints de Franche-Comté ; Légendes célestes,* par Alfred des Essarts ; *Annales hagiologiques de France,* par M. Ch. Barthélemy ; *Notes locales.*

SAINT LIFARD [1], ABBÉ

VIe siècle.

In dilectione Conditoris lingua, mens et vita requiritur.
On doit consacrer à l'amour du Créateur ses paroles, ses pensées, sa vie.
Saint Bonaventure.

Ce grand Saint, qui était d'une des meilleures familles d'Orléans, d'autres disent du Mans[2], se rendit, dès sa jeunesse, très-habile dans l'étude de la jurisprudence. Etant en âge de posséder un office de judicature, il fut élevé à une des premières magistratures de la ville ; sa sagesse, sa douceur et son intégrité l'y firent singulièrement admirer ; et il s'acquit une telle réputation de bon juge, que c'était assez qu'on sût qu'une sentence avait été prononcée par Lifard pour être persuadé qu'elle était juste. Ses grandes occupations dans cet emploi ne l'empêchaient pas de rendre à Dieu tous les devoirs d'un véritable chrétien. Il aimait l'oraison, assistait aux divins offices, fréquentait les Sacrements, s'occupait de la présence de Notre-Seigneur, et avait grand soin de faire toutes choses pour son amour et dans la vue de sa gloire ; en un mot, l'ancien auteur de sa vie assure qu'il ne vivait pas dans le monde avec moins de perfection et de sainteté que s'il eût été déjà appliqué, par la cléricature, aux fonctions du saint ministère.

A l'âge de quarante ans, il fut touché d'un mouvement si puissant de l'esprit de Dieu, qu'il résolut de quitter tout ce grand embarras d'affaires, où son office l'engageait, et d'embrasser l'état ecclésiastique. L'évêque d'Orléans, qui connaissait sa dévotion et sa ferveur, en eut beaucoup de joie ; il le fit clerc, et l'éleva ensuite, par degrés, jusqu'à l'ordre de diacre. On ne peut s'imaginer avec quelle révérence et quelle piété il s'acquittait de ses fonctions. Il était comme un ange autour des autels. Il n'y portait presque point son corps, ou, s'il l'y portait, c'était un corps si purifié par le jeûne et par les autres mortifications de la pénitence, qu'il semblait être déjà spirituel. Il se retira bientôt dans le monastère de Micy, sous la conduite de saint Maximin qui en était alors abbé. Au bout de quelque temps, l'amour de l'austérité et de la contemplation croissant de jour en jour en son cœur, il résolut d'embrasser la vie solitaire. Il se retira et s'établit sur les ruines d'un vieux château détruit par les Vandales, où est aujourd'hui la ville de Mehun (sur la Loire, à dix-sept kil. S.-O. d'Orléans).

Urbice, son disciple, l'y accompagna, et ils bâtirent ensemble une cellule de branches d'arbres et de roseaux. La vie de notre Saint dans cet ermi-

1. Lifardus, Liphardus, Lletphardus, Liéfard.
2. Voir, au 6 novembre, sur l'origine de saint Lifard, la Vie de saint Léonard, son frère.

tage fut tout à fait pénitente : pour nourriture, il mangeait un peu de pain d'orge, ne buvait que de l'eau, et seulement tous les trois jours. Un sac et un cilice, qu'il portait sur sa chair nue, faisaient tout son vêtement ; et s'il avait un lit, il était si dur, que c'était plutôt pour se tourmenter qu'il s'y couchait, que pour y trouver du repos. Il passait les jours et les nuits entières en oraison, et son esprit était tellement élevé en Dieu, qu'on pouvait dire qu'il n'était plus que de corps sur la terre. En un mot, comme dans la magistrature il avait été le modèle des bons juges, et dans le clergé celui des saints ecclésiastiques ; ainsi, dans le désert, il était l'exemple des plus parfaits religieux.

Dieu honora sa sainteté par plusieurs miracles : un des plus considérables fut la mort d'un effroyable serpent, qui jetait l'épouvante dans tout le pays. Il commanda seulement à son disciple d'aller planter une baguette qu'il lui donna, auprès du lieu où était ce monstre. Le disciple obéit, bien qu'avec crainte, et ficha cette baguette en terre à la vue de cet horrible animal. A peine se fut-il retiré, qu'il le vit se jeter sur la baguette pour l'arracher, la rompre et la mettre en pièces ; mais, quelque violence qu'il pût faire, il n'en vint jamais à bout ; et dans les efforts qu'il fit, il se creva et mourut sur place. Alors, les démons qui étaient dans son corps, et qui s'en voulaient servir comme d'un instrument pour perdre le serviteur de Dieu, en sortirent avec de grands hurlements, criant dans l'air : « Lifard ! Lifard ! » Les habitants des villages voisins reconnurent ainsi que c'était aux prières et aux larmes du Saint qu'ils étaient redevables de la délivrance de ce monstre, qui les remplissait tous d'effroi et de terreur.

En ce temps, Marc, évêque d'Orléans, qui était à Notre-Dame-de-Cléry, ayant été informé de la manière de vivre et des prodiges du saint solitaire, le vint trouver dans sa retraite et l'ordonna prêtre ; il lui fit aussi bâtir une chapelle, ainsi qu'un ermitage plus grand que celui où il était, et lui donna permission d'assembler une communauté de religieux sous sa conduite. Le bruit s'en étant répandu, beaucoup de jeunes hommes voulurent avoir part à ce bonheur, et reçurent l'habit de ses mains ; Lifard put ainsi faire paraître la prudence singulière dont Dieu l'avait doué pour le gouvernement des autres. Il était très-charitable : un jour qu'il faisait extrêmement froid, un pauvre cacha ses habits dans un bois voisin, et vint presque tout nu, à la porte de son monastère, lui demander de quoi se couvrir. Le Saint connut par révélation sa fourberie, et, l'ayant fait entrer, il lui donna bonne espérance de recevoir un habit. Cependant, il envoya un de ses religieux chercher ceux qu'il avait cachés, lui indiquant le lieu où ils étaient, selon que Dieu le lui avait fait connaître. Lorsqu'ils furent apportés, il les rendit au pauvre qui était tout confus, et lui fit une très-sévère réprimande pour sa malice et pour l'injustice qu'il commettait, en voulant dérober aux vrais pauvres l'aumône dont il n'avait pas besoin : « N'étais-je pas présent en esprit », lui dit-il, « lorsque tu les cachais sur la montagne, et que tu formais le dessein de nous tromper et de te moquer de nous ? »

Vers ce même temps, il guérit une jeune paralytique en l'oignant d'une huile bénite.

Lorsque saint Théodomir, abbé de Micy, fut près de mourir, saint Lifard en fut averti en songe : s'étant mis en chemin pour lui rendre les derniers devoirs, il vit, en approchant de son monastère, une troupe d'esprits bienheureux qui, étant venus recevoir son âme, l'emportaient glorieusement dans le ciel, en chantant ce verset du psaume LXIVe : « Bienheureux, Seigneur, celui que vous avez choisi, et que vous avez appelé à vous ; il demeurera

éternellement dans votre palais ». Etant entré dans le monastère, il le trouva mort, et fit les cérémonies de ses obsèques. Il fit ensuite élire saint Maximin ou Mesmin le jeune, neveu du défunt, abbé en sa place, et s'en retourna dans sa solitude, où il tomba bientôt malade. Etant assuré de sa mort, il fit venir ses disciples, et les exhorta, avec des paroles pleines de tendresse et de zèle, à s'abstenir de tous les désirs de la chair et de tous les plaisirs du monde, à garder fidèlement les préceptes et les conseils évangéliques, à s'efforcer d'entrer par la voie et par la porte étroite du ciel, de résister au démon et aux artifices dont il se sert pour perdre les âmes, et de ne céder jamais aux tentations ; mais d'avoir toujours devant les yeux ces paroles de saint Jacques : « Heureux celui qui souffre tentation, parce qu'après qu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne que Dieu a promise à ceux qui l'aiment ». Après ce discours, il désigna saint Urbice pour son successeur, et rendit sa belle âme à son Créateur. Cette mort précieuse arriva vers le milieu du VIe siècle.

Son corps fut enterré au même lieu par l'évêque d'Orléans. Saint Urbice y fit bâtir ensuite une plus belle église, devenue depuis la collégiale de Melun, où il n'y avait pas moins de huit dignités avec vingt chanoines et plusieurs chapelains. Il y a aussi, au diocèse d'Orléans, d'autres églises bâties en l'honneur de saint Lifard : une dans la ville, les autres à Bucy, à Terminier, à Trainon et à Oynville.

L'église de Meung, au diocèse d'Orléans, possède encore maintenant les reliques de saint Lifard, patron de la paroisse [1].

L'attribut de saint Lifard est un bâton planté en terre et mordu au sommet par un serpent : on l'invoque contre les serpents. La vie du Saint donne l'intelligence de ce symbole.

Cf. *Acta Sanctorum ; Histoire de l'Eglise du Mans*, par Dom Piolin.

SAINT GENÈT, ÉVÊQUE DE CLERMONT

662. — Pape : Vitalien. — Roi des Francs : Clotaire III.

Quantum Deus diligitur, tantum diabolus, caro et mundus contemnuntur.

Plus on aime Dieu, et plus on méprise le démon, la chair et le monde. *Saint Bonaventure.*

Ce saint prélat est un des plus célèbres qui aient gouverné la province d'Auvergne ; il y était né d'une ancienne famille, que la noblesse, les richesses et les beaux emplois rendaient depuis longtemps très-illustre. Sa jeunesse avait été un modèle d'innocence et de piété, et, ayant joint l'étude des belles-lettres aux exercices de la dévotion, il était devenu un homme excellent et digne des charges les plus considérables de l'Eglise. Il méprisa le monde pour embrasser l'état ecclésiastique : ce qui fut un grand sujet de joie pour tout le clergé de Clermont, qui se sentit extrêmement honoré de l'avoir pour un de ses membres. Ses grandes qualités le portèrent bientôt à la charge d'archidiacre ; mais si cette charge l'éleva au-dessus des autres

1. Note de M. le curé de Meung.

clercs, elle lui servit aussi d'un nouvel aiguillon pour se rendre parfait dans toutes les vertus. Il était extrêmement austère et traitait son corps comme un ennemi, afin de l'empêcher de se révolter contre son esprit. Il avait une charité inépuisable, et, ce qu'il avait de biens, il l'employait à revêtir les nus, à nourrir les pauvres, à recevoir les pèlerins, à soulager les malades et à délivrer les prisonniers. Sa religion envers Dieu surpassait encore sa piété envers le prochain. Il s'acquittait avec tant de respect et de dévotion des fonctions ecclésiastiques, qu'il était aisé de voir qu'il était plein d'une haute idée et d'un souverain amour pour cette Majesté qui ne peut être ni assez estimée ni assez aimée.

Dieu, qui se sert des Saints pour former d'autres Saints, inspira aux parents de saint Prix, encore enfant, de le mettre sous la conduite de ce saint archidiacre. Genêt, qui reconnut quel grand trésor lui avait été confié, en prit un soin extraordinaire, et jeta de bonne heure dans son âme les semences de cette éminente sainteté qui l'a rendu dans la suite un des plus grands évêques de France ; de sorte que, comme l'église de Tours est redevable à saint Hilaire de Poitiers de son incomparable saint Martin, ainsi celle de Clermont est redevable à saint Genêt de son admirable saint Prix. Mais le maître précéda le disciple en cette dignité : car l'évêque Progole étant décédé, il n'y eut personne, ni du clergé ni du peuple, qui ne jetât les yeux sur Genêt pour le mettre à la place du défunt. Il fut le seul qui s'opposât à cette promotion : il représenta aux électeurs et aux évêques voisins qui s'étaient assemblés pour le consacrer, « qu'il n'était point capable d'un si grand emploi : il craignait que ce ne fût pour lui une occasion de beaucoup de fautes et une matière de damnation. Il les priait de choisir quelque autre qui eût les épaules plus fortes pour porter un fardeau si redoutable ». Les évêques, pour le contenter, ordonnèrent des prières et un jeûne de trois jours, afin que Dieu fît connaître par quelque signe si l'élection de Genêt venait de lui et si elle lui était agréable. Cette prière fut exaucée ; le ciel se prononça. Notre Saint ne pouvant donc plus résister, reçut la consécration épiscopale et s'appliqua au soin de son Eglise.

Comme le premier soin d'un bon évêque est d'arracher de son champ tout ce qui est contraire à la foi et aux bonnes mœurs, il travailla avec une vigueur apostolique à bannir de toute l'Auvergne les hérésies de Jovinien et de Novatien, qui s'y étaient répandues ; et il eut la satisfaction de les voir entièrement détruites avant sa mort. Il fit aussi une guerre implacable à toute sorte de vices et n'épargna rien pour faire fleurir, parmi son peuple, la chasteté, la miséricorde, la dévotion envers Dieu, et toutes les autres vertus évangéliques. Il savait que l'exemple est plus puissant que la parole, et que les monastères remplis de saints religieux sont comme des modèles perpétuels où le mépris du monde et la véritable piété reluisent avec éclat. Il en fonda un fort considérable en Auvergne : c'est celui de Manlieu [1], de l'Ordre de Saint-Benoît. Il fit aussi bâtir à Clermont un hôpital pour les pauvres et une église en l'honneur de Saint-Symphorien, cet illustre martyr d'Autun.

Enfin, après avoir gouverné longtemps le diocèse de Clermont avec une sainteté tout à fait édifiante, il mourut, plein de jours et de mérites, le 3 juin, vers l'an 662. Il fut enterré avec beaucoup d'honneur dans cette église de Saint-Symphorien dont nous venons de parler, et qui a, depuis, pris son nom, et s'appelle l'église de Saint-Genêt.

Il eut pour successeur un saint personnage nommé Félix, qui fit saint

1. Magnus locus.

Prix supérieur du monastère de Chantoin. Saint Genêt, dont nous venons de donner la vie, ne doit pas être confondu avec saint Genêt, comte d'Auvergne, qui vivait dans le même temps. Ce fut ce dernier que l'on élut évêque de Clermont après Félix ; quoique laïque, il avait néanmoins de si grands mérites, que tout le monde le jugeait digne d'être pasteur du troupeau de Jésus-Christ ; mais son humilité, qui était le fondement de ses autres vertus, fit qu'il refusa constamment cet honneur, et qu'il fit élire saint Prix en sa place. Sa mémoire se solennise le 25 de ce mois.

Le martyrologe de du Saussay fait mention de ces deux saints Genêt au jour de leur fête, et c'est de là que nous avons tiré ce que nous en avons dit ici.

SAINTE HUNNE, VEUVE

VIIe siècle.

> La véritable veuve est celle qui ne trouve pas son soutien dans les hommes.
> *Saint Thomas d'Aquin.*

A trois lieues de Colmar, dans une charmante situation, entre Zellenberg et Ribeauvillé, on voyait autrefois le château seigneurial dans lequel vivaient le vertueux Huno et sa sainte épouse Hunne. Ce château a donné son nom à un beau village appelé Hunawihr. Le sang de sainte Odile coulait dans les veines de cette noble femme, car elle était alliée au duc Adalric. Comme une autre Anne, elle demanda à Dieu de la postérité. Le Seigneur exauça ses vœux, et elle mit au monde un fils. Hunne l'offrit à l'Eternel et le consacra au service des autels. Ce jeune rejeton d'une illustre famille avait été baptisé par saint Dié, évêque de Nevers, qui habitait alors l'Alsace. Le saint prélat lui avait donné son nom et l'avait reçu plus tard au nombre de ses religieux, à Ebersmunster, où il mourut en odeur de sainteté. L'histoire n'en parle presque pas.

Sainte Hunne avait été la bienfaitrice de ce dernier monastère, et, de concert avec son époux, elle lui avait donné une partie de ses biens situés à Siegolsheim et à Mittelweier. Saint Dié, qui gouvernait alors les abbayes d'Ebersmunster et de Jointure, en Lorraine, visitait souvent le château de Hunne, et contribua, par son exemple et ses exhortations, à l'avancement spirituel de cette humble servante de Dieu. On admirait en elle une tendre compassion envers les pauvres et les malheureux. Son château était l'asile où se réfugiaient les nécessiteux de la contrée ; car elle ne leur fit pas seulement des largesses en argent, elle soignait leurs infirmités, leur rendait les services les plus bas, et on a montré longtemps après sa mort, une fontaine où elle ne rougissait pas d'aller laver les habits des pauvres ; ce qui lui fit donner le surnom de *Sainte Lavandière*.

On dit que ses appartements étaient souvent remplis d'une foule de pauvres, qui étaient venus de loin lui exposer leurs peines. Hunne les recevait toujours avec une bienveillance extrême qui touchait tout le monde, tâchant de les consoler, d'améliorer leur situation et y contribuant de tous ses moyens. La confiance que le peuple avait mise en elle allait à un tel

point, qu'on l'établissait souvent arbitre des différends, et qu'on se soumettait à ses décisions sans murmure. L'histoire ne nous apprend pas en quelle année elle cessa de vivre ; mais ce qu'elle n'a pas oublié de nous transmettre, c'est que Hunne mérita le nom de *sainte* princesse pendant sa vie, et que sa mort plongea dans le deuil et l'affliction tous ceux qui l'avaient connue.

Hunne est la patronne des laveuses en Alsace ; ce que nous avons dit suffit à donner l'explication de ce patronage.

CULTE ET RELIQUES DE SAINTE HUNNE.

NOTRE-DAME DE DUSSEMBACH.

Sainte Hunne fut enterrée dans l'église du château, et les fidèles l'invoquèrent aussitôt. Elle continua d'être en grande vénération jusqu'en 1520 ; alors le duc de Wurtemberg s'adressa au pape Léon X et demanda sa canonisation solennelle. Le souverain Pontife acquiesça aux vœux du duc, et Hunne fut inscrite solennellement dans le catalogue des Saints. Son corps fut exposé à la vénération publique le 15 avril de la même année. Les fidèles accoururent de toutes parts pour implorer la protection de cette ancienne bienfaitrice de l'Alsace, et son culte se répandit ainsi de plus en plus. Cinq ans après, pendant la guerre dite *des Rustauds*, son tombeau fut profané ; la châsse qui renfermait les reliques resta pourtant intacte ; mais, en 1549, les habitants de Hunawihr, ayant embrassé le luthéranisme, se précipitèrent en furieux sur le tombeau de la Sainte, brisèrent la châsse, en tirèrent les respectables restes, et les jetèrent au vent comme une vile poussière qui ne méritait pas d'être conservée. C'est ainsi que finit dans ce village le culte de cette héroïne de la vraie foi.

A quelque distance de Hunawihr est située la ville de Ribeauvillé, qui renfermait autrefois plusieurs maisons religieuses. La belle église paroissiale de cette ville a été construite en 1483 ; le chœur cependant date de 1284. Cette église est dédiée à saint Grégoire le Grand, et renferme un caveau qui servait autrefois de sépulture aux comtes de Ribeaupierre. Le seul monastère qui existait à Ribeauvillé au moment de la Révolution, était celui des Augustins, que Henri de Ribeaupierre avait fondé en 1197. Cette maison, rachetée par des particuliers, sert de nos jours de noviciat aux sœurs de la Providence, qui s'occupent avec succès de l'instruction des jeunes filles catholiques du diocèse. La chapelle du célèbre pèlerinage de Dussembach en dépendait autrefois.

Mais un lieu dont les souvenirs appartiennent plus particulièrement à l'histoire, c'est l'antique pèlerinage de Dussembach. Son origine remonte jusqu'à la fin du XIIe siècle. Un gentilhomme alsacien s'était rendu coupable d'un grand crime. Déchiré de remords et poursuivi par les cris de sa conscience, il s'enfonça dans ce vallon sauvage et construisit un calvaire, près duquel il venait souvent pleurer ses fautes et méditer sur le néant des choses de ce monde. Egénolfe, comte de Ribeaupierre, avait pris la croix et vaillamment combattu à côté des Baudouin et des marquis de Montferrat. Après la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, les croisés se précipitèrent sur les reliques que renfermaient les nombreuses basiliques de cette cité, et Egénolfe s'empara d'une petite statue de la sainte Vierge, qu'il apporta lui-même de Constantinople jusque dans ce vallon. Il éleva près du calvaire une petite chapelle dans laquelle il plaça la statue de la Mère de Dieu, et voulut y être enterré.

Notre-Dame de Dussembach, illustrée par des miracles éclatants, ne tarda pas à devenir un pèlerinage très-célèbre, fréquenté par les pèlerins qui venaient en foule, de trente à quarante lieues à la ronde, vénérer la Vierge apportée d'Orient.

L'affluence considérable des pèlerins décida les propriétaires de Dussembach, en 1269, à ajouter une seconde chapelle à la première, et en 1297, un de leurs descendants, nommé Anshelm le Téméraire, en ajouta une troisième, en exécution d'un vœu qu'il avait fait pour recouvrer la liberté, lorsqu'il était prisonnier de guerre.

Ces trois chapelles furent dévastées une première fois par les quarante mille aventuriers qui, licenciés par le Prince Noir après la bataille de Poitiers, se formèrent en *grandes compagnies*, et firent dans toute la France tant d'épouvantables ravages ; une seconde fois par les Suédois, dans la guerre de trente ans ; enfin, une troisième et dernière fois, par la Révolution de 93.

De nos jours, l'image de la Vierge Marie de Dussembach se trouve dans l'église paroissiale de Ribeauvillé, dans une chapelle construite pour l'y exposer à la vénération publique.

La sainte Vierge honorée à Dussembach était autrefois la Patronne des musiciens d'Alsace.

Ils formaient une confrérie, réglementée par des statuts, qui obligeaient chaque confrère à se confesser, à entendre la messe, à donner l'aumône à chacune des fêtes de la sainte Vierge, et à porter sur ses habits la médaille de la Mère de Dieu.

Le jour de la célébration de la fête de Ribeauvillé était fixé au 8 septembre. Les musiciens se

rassemblaient à l'auberge du Soleil, et sous la conduite de l'un d'eux, qu'ils appelaient leur roi, *Pfeifferkonig*, ils assistaient ainsi réunis dans l'église paroissiale à une messe solennelle. Après la messe, ils se rendaient au château et exécutaient diverses symphonies. Un tribunal était établi, qui condamnait ceux qui manquaient sans raison légitime ou qui avaient commis quelque faute grave, à payer une livre de cire à la Vierge de Dussembach.

On en sauva cependant quelques parcelles, qui sont gardées à Huniville et dans la cathédrale de Saint-Dié, où elles sont entourées de la vénération des fidèles.

Notre-Dame de Dussembach avait aussi une confrérie de Notre-Dame de l'Assistance, société de secours mutuels pour la vie présente et la vie future, où l'on s'engageait non-seulement à se venir en aide ici-bas, mais encore à faire certaines prières les uns pour les autres après la mort. Toutes ces institutions, comme les chapelles, ont disparu sous le souffle révolutionnaire.

Saints d'Alsace, par l'abbé Hunckler; *Propre de Saint-Dié; Notre-Dame de France.*

LE B. JEAN GRANDÉ, SURNOMMÉ LE PÉCHEUR

1546-1600. — Papes : Paul III; Clément VIII. — Rois d'Espagne : Charles I (Charles V); Philippe III.

Habet semper unde det, cui plenum pectus est charitatis.
Celui qui a le cœur plein de charité a toujours quelque chose à donner.
Saint Augustin, *sup. Psal.* XXXVI.

Le bienheureux Grandé naquit à Carmona, petite ville de l'Andalousie à quelques lieues de Séville (6 mars 1546). Ses parents vivaient dans l'aisance et servaient Dieu de tout leur cœur. Dès son enfance il donna des signes d'une piété angélique. Confié aux soins d'un prêtre du voisinage, son bonheur était de servir la messe et d'assister assidûment aux offices, et le soir, quand tout le monde était retiré, il allumait les cierges qui étaient à l'autel de la sainte Vierge, et prosterné devant l'image de sa mère, il passait de longues heures en prières. Le sacristain s'en aperçut et blâma sa prodigalité. L'enfant lui fit remarquer, avec une modeste ingénuité et tout en demandant pardon de sa faute, que les cierges ne se consumaient nullement. Le sacristain en fit l'expérience et d'autres avec lui, et l'on reconnut que ce qu'avait dit le pieux enfant était véritable.

Chaque fois que l'occasion lui en était donnée, il mortifiait durement ses sens, se frappant à défaut d'autre discipline avec un trousseau de clefs qui lui faisait de cruelles blessures. Pour que son secret ne fût pas découvert, il suppliait le Seigneur de le guérir, et sa prière était toujours à l'instant même exaucée. Chaque dimanche il s'approchait de la sainte table, récitait ensuite son rosaire et s'en allait servir les malades dans les hôpitaux. Il mettait tant de douceur, de bonne grâce et d'affabilité dans cet office de charité que chaque malade voulait l'avoir près de lui.

A quinze ans il perdit son père; sa mère ne tarda pas à se remarier et envoya son fils chez un marchand de toiles de Séville, qui était de ses parents. Le Bienheureux resta quatre ans dans cette maison sur laquelle il attira les bénédictions du ciel. Ses dimanches furent comme toujours consacrés au service des malades dans les hôpitaux. Il affectionnait celui de Sainte-Croix dont la fondation était due à un ermite nommé Pierre le Pécheur. Ce fut dans les conversations de ce saint homme qu'il puisa les pre-

miers germes de sa vocation. Rappelé à Carmona et mis à la tête d'un établissement par ses parents, le commerce lui semblait une affaire si délicate et si dangereuse qu'il s'en dégoûta bien vite et prit la résolution de l'abandonner pour se soustraire aux périls que faisait courir à l'âme une semblable carrière. Sans cesse il demandait à la sainte Vierge de l'éclairer et de lui faire connaître le parti qu'il devait prendre. Une nuit cette bonne mère lui apparut et lui présentant un habit de drap grossier, elle lui dit : Jean, revêts-toi de cette robe pour entrer au service de mon fils, c'est ainsi que tu me plairas. Jean se réveilla plein de joie, et après avoir lutté quelque temps contre les craintes que lui inspirait le démon, il quitta tout pour embrasser la vie érémitique. Il avait vingt-deux ans (1568).

Il abandonna Carmona et se dirigea vers l'ermitage de Sainte-Eulalie : en y entrant, il voulut se revêtir de l'habit que lui avait montré la sainte Vierge, mais il eut auparavant à lutter contre le démon qui tenta de le détourner d'une vie si austère. L'amour du Sauveur l'emporta dans le cœur du Bienheureux ; il laissa les livrées du monde et se recouvrit des livrées de la pénitence. En récompense la sainte Vierge lui apparut, et lui dit : Ne crains rien, Jean, mon divin fils et moi nous sommes là, nous ne t'abandonnerons jamais dans tes tribulations. Le Bienheureux, content et ravi, voulut faire plus encore qu'il ne venait de faire, afin d'anéantir pour jamais la tentation ; il prit la résolution de marcher désormais les jambes et les pieds nus et de ne porter jamais de chapeau. Parmi diverses tentations, il eut particulièrement à combattre les suggestions du respect humain et de l'amour-propre : c'est ce qui le détermina, afin d'en triompher plus sûrement, à ajouter à son nom de Jean Grandé celui de *Peccador*, c'est-à-dire *Pécheur*, nom qu'en effet on finit par lui donner généralement, et sous lequel il est encore aujourd'hui connu et vénéré dans toute l'Andalousie et principalement dans le diocèse de Séville.

Mais ce que Dieu voulait de lui, ce n'était pas seulement une vie pénitente, c'était une vie consacrée au service des pauvres malades. Un jour, il rencontra sur son chemin deux infirmes, et écoutant l'inspiration qui le poussait, il se rendit avec eux à Marcena et se mit à quêter pour les assister. Il éprouva une telle joie et un tel contentement de cette action qu'il comprit que le soulagement des pauvres et des malades était la mission à laquelle le Seigneur le destinait.

Mais Dieu, qui voulait ouvrir une plus vaste carrière aux vertus de son serviteur, permit que de nouvelles angoisses et de nouveaux doutes sur sa vocation vinssent porter le trouble dans son âme. Il pensait à se retirer derechef dans quelque profonde solitude, lorsqu'une nuit il connut dans une vision que Xérès était le lieu où le Seigneur l'appelait. Il se souvint alors qu'étant encore à Carmona, sa patrie, il avait entendu le même avertissement d'aller servir Dieu à Xérès. Toutes ses incertitudes s'évanouirent, et sans plus tarder, traversant l'Andalousie, cotoyant le Guadalquivir, il se dirigea vers le détroit de Gibraltar, et bientôt il arriva devant la ville tant désirée. Xérès-de-la-Frontière est une belle et admirable cité située en Andalousie, dans le diocèse de Séville, à deux lieues seulement du port Sainte-Marie. Comme Grenade l'avait déjà été pour saint Jean de Dieu, celle-ci fut choisie de Dieu pour servir de champ fortuné à la charité prodigieuse et héroïque de notre Bienheureux. Quand il fut arrivé, il se confessa, communia, puis consulta son confesseur pour savoir ce qu'il lui fallait faire pour obéir au ciel ; le ministre du Seigneur lui conseilla de s'occuper des prisonniers dont personne ne prenait soin. Nous voyons pendant trois ans

le bienheureux Jean de Grandé quêter pour ces infortunés, leur distribuer tout ce qu'il obtient de la charité publique, se réservant à peine le nécessaire, et les soigner avec un admirable dévouement chaque fois qu'ils sont malades. Les administrateurs, touchés de sa conduite, lui donnèrent un logement dans l'intérieur de la prison où il ne recueillit guère de consolation de la part des hommes auxquels il se dévouait avec une si grande abnégation. Lassé des ingratitudes et des mauvais traitements dont il était l'objet, plus fatigué encore de l'inutilité de ses soins du côté de l'âme des prisonniers, il consulta Notre-Seigneur afin de savoir ce qu'il devait faire. Jésus lui apparut et l'invita à se rendre à l'hôpital pour y soigner les malades. Jean Grandé obéit, mais le démon furieux lui suscita de rudes épreuves; il répandit contre lui dans le public des calomnies, le fit accuser d'hypocrisie et de friponnerie, puis quand il vit qu'il ne gagnait rien, il excita contre lui les administrateurs de l'hôpital qui le chassèrent ignominieusement au bout de deux ans, sous prétexte qu'il se mêlait de ce qui ne le regardait pas. En réalité, le zèle et la douceur de Jean étaient la censure perpétuelle de la conduite des administrateurs et des serviteurs de l'hôpital, qui n'ignoraient pas tout ce qu'il y avait de blâmable dans la manière dont ils dispensaient le bien des pauvres et dont ils traitaient les malades.

Jean ne proféra aucune plainte et se remit à quêter pour les pauvres infirmes auxquels il trouvait moyen de faire passer ses aumônes. Cependant, tout en se résignant, il souffrait de ne pouvoir suivre sa vocation. Vint à Xérès un nouveau gouverneur qui le prit en haine et proféra des menaces contre lui; mais la nuit suivante il fut pris d'un mal subit qui le réduisit à l'extrémité. Malgré lui on fit venir le bienheureux Jean Grandé qui, voulant rendre le bien pour le mal, lui prédit sa guérison qui arriva effectivement dans le temps et de la façon annoncée. Par reconnaissance le gouverneur rendit au Bienheureux un témoignage public d'estime; à partir de ce moment, plusieurs personnes voulurent l'assister dans ses desseins. Deux habitants de Xérès lui donnèrent une maison qu'il fit arranger pour y recevoir des malades et les y soigner; des compagnons s'adjoignirent à lui et il s'agrégea à l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu. Dès ce moment la maison prit un aspect de régularité qui excitait l'admiration de ceux qui en étaient témoins (1574).

Le Bienheureux se levait à quatre heures du matin et faisait oraison avec ses religieux, puis avec eux il visitait les malades, faisait les lits et nettoyait les salles. Il avait pour chacun un mot de consolation et d'encouragement. Cette besogne terminée, il se rendait à la porte de l'hôpital où il recevait les pauvres et leur distribuait des aumônes après leur avoir lavé les pieds. Ensuite il allait aux prisons pour y visiter les détenus et leur donner les secours qui étaient en son pouvoir. Il n'avait gardé aucun souvenir de ce qu'ils lui avaient fait souffrir autrefois. A son retour il ramassait dans les rues de la ville les enfants qu'il rencontrait, et après leur avoir donné quelques friandises qu'il avait mis en réserve pour eux, il leur faisait le catéchisme. S'il apprenait qu'il y avait dans la ville quelque malade, il s'empressait d'aller le visiter. Quand il apprenait qu'une fille courait quelque danger, il se hâtait de lui amasser une petite dot et de la marier. Il n'y avait pas de bonnes œuvres que n'embrassât son zèle infatigable. Dieu l'en récompensa par une protection miraculeuse, car en 1579 une famine affreuse s'étant abattue sur l'Espagne, le pain ne lui manqua jamais pour donner aux pauvres qui affluaient chaque jour devant la porte de sa maison. Dans l'octave de Noël de cette année tout lui manquait. Sa confiance en Dieu

n'en fut pas ébranlée, il mit un peu de pain et de viande en présence d'une image de la sainte Vierge, et les provisions se multiplièrent au point qu'il fit des distributions extraordinaires, quoiqu'il ne possédât rien.

Le démon ne voyait pas sans envie la conduite du serviteur de Dieu. Un jour il prend la figure d'un mendiant, et quand le Saint passe, il lui reproche son hypocrisie; le Saint l'écoute tranquillement, puis se penchant à son oreille, il lui dit quelques mots qui lui font pousser des cris affreux et le mettent en fuite. Une autre fois il prend la figure d'un ouvrier, et s'introduisant dans la maison de notre Saint, il excite tellement par ses mensonges un religieux, que celui-ci prend la résolution de tuer le Bienheureux. Le démon lui fournit un poignard. Jean Grandé, sachant tout par révélation, vient au-devant du religieux, lui raconte tout ce que le prétendu ouvrier vient de lui dire, lui parle de son dessein à lui et lui reproche de n'avoir pas su reconnaître le démon. Le coupable, couvert de honte, se jette aux pieds du Bienheureux qui le relève avec bonté, l'embrasse et l'engage à être plus circonspect à l'avenir. Le démon, ne pouvant se défaire de lui, profitait de toutes les occasions pour le faire insulter par des jeunes gens dont il pervertissait l'esprit.

L'archevêque de Séville, voulant remédier aux désordres qui régnaient dans les hôpitaux de sa ville épiscopale, en confia le soin au bienheureux Jean Grandé malgré ses refus. Ce fut l'occasion d'une tempête effroyable contre lui. On l'accusa d'intrigue, on l'accusa d'avoir ruiné les familles qui vivaient de l'administration des hôpitaux ; il ne pouvait plus sortir sans être insulté. Jésus-Christ, pour le consoler, lui apparut et lui promit sa justification ; en effet, les hommes les plus acharnés contre lui moururent subitement, mais cela n'arrêta pas les détracteurs et les calomniateurs. Il s'en plaignit à Jésus-Christ qui lui répondit : J'ai été attaché à la croix par mes propres amis, par ceux mêmes que je venais racheter de mon sang, et tu t'étonnes de souffrir pour moi de si petites persécutions? Le Bienheureux baissa la tête, se résigna et se vengea par des bienfaits ; il rendit miraculeusement la santé à plusieurs fous, à un malade que des dames lui reprochaient amèrement de mal soigner, à un notaire dont l'attestation lui était nécessaire pour accomplir les dernières volontés d'un mourant. Il vit dans une extase la défaite de la flotte que Philippe envoyait contre l'Angleterre : il annonça à une dame la délivrance de son mari prisonnier des Anglais. Il prédit à un de ses amis la réussite prochaine d'un mariage qu'il croyait bien éloigné et sa prochaine nomination à la place de receveur.

La disette menaça de nouveau Xérès en 1599. Le Bienheureux se mit à implorer la sainte Vierge pour le peuple ; il entra en extase et y resta deux jours. Pendant ce temps il tomba une pluie abondante, et quand le Saint revint à lui, on s'empressa de lui annoncer la nouvelle. « Je sais », dit-il, « je sais, Dieu m'a fait voir beaucoup d'eau et de grain, mais lui seul sait qui le mangera ». En effet, une peste terrible s'abattit sur l'Espagne, et Dieu fit savoir au Bienheureux qu'il en mourrait. Au commencement de l'an 1600, le fléau envahit Xérès. Le Bienheureux et ses religieux se multiplièrent pour soigner les pestiférés : la mort en emportait chaque jour jusqu'à trois cents. Le 26 mai, il se sentit atteint, et il expira le 3 juin après avoir reçu les Sacrements avec une grande ferveur : Jean était âgé de cinquante-quatre ans et trois mois. A cette nouvelle la consternation fut dans la ville. Personne, cependant, n'osa l'ensevelir, pas même ses religieux. Des portefaix creusèrent une fosse dans la cour de l'hôpital et y traînèrent son cadavre à l'aide d'un crochet. Quant la peste fut passée, les habitants donnèrent à leur bien-

faiteur une sépulture plus digne de lui, et de nombreux miracles attestèrent sa puissance. Il a été béatifié par Pie IX le 20 octobre 1853.

Jean Grandé était d'une taille médiocre, d'une corpulence assez forte; il avait les cheveux blonds; son visage rond et pâle respirait la bonté et la douceur.

Le Bienheureux opérait beaucoup de miracles au moyen d'un pain qui se multipliait entre ses mains et que les fidèles se procuraient comme un préservatif contre les maux de tout genre. On pourrait faire entrer le pain dans sa caractéristique. — Lorsque dans ses maladies il était empêché de recevoir la sainte communion, saint Augustin, auquel il avait une dévotion particulière, la lui apportait; — et lorsqu'il s'entendait donner des louanges, il s'écriait en gémissant : *Ah ! mon frère, bénissez Dieu, l'auteur de tout bien.* On pourrait encore, en s'appuyant du premier de ces traits, composer *une communion du bienheureux Jean Grandé* et faire sa devise des paroles que lui arrachait l'humilité.

Cf. *Vie abrégée du bienheureux Jean Grandé,* par un prêtre de l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu.

SAINT ALGIS, MISSIONNAIRE (670).

Dans la partie Laonnoise du diocèse de Soissons (Aisne) à dix kilomètres de Vervins, se trouve le village de Saint-Algis, près de la rivière d'Oise. Il tira son nom de celui d'un Saint qui vécut et mourut en cet endroit.

Saint Algis ou Adalgis était originaire d'Irlande et appartenait à une famille noble. Il fut disciple de saint Fursy qui lui apprit les règles de la vie monastique et lui conféra le sacerdoce. Se sentant un vif désir d'évangéliser les populations rurales et de visiter les tombeaux des apôtres saint Pierre et saint Paul, il communiqua son dessein à saint Fursy qui l'approuva. Algis vint d'abord dans les Gaules avec quelques compagnons et choisit pour retraite un lieu désert de la forêt de Thiérache, près de la montagne dite alors de Saint-Julien. Il y construisit un Oratoire et un petit monastère en l'honneur de saint Pierre et de tous les Saints. La vie sainte et mortifiée qu'il y menait lui attira bientôt quelques disciples. Plein de zèle pour le salut des populations qui l'environnaient, il les engagea à renoncer aux superstitions du paganisme et à embrasser la foi chrétienne. Il parvint à en persuader un grand nombre et les gagna à Jésus-Christ. Sur la fin de sa vie, il alla à Rome visiter les tombeaux des saints Apôtres, et rapporta quelques reliques de saint Jacques et d'autres Saints, qu'il plaça dans la chapelle de son monastère. Il mourut le 2 juin 670. Son corps fut inhumé dans son église. Le Seigneur opéra tant de guérisons à son tombeau, que du concours des peuples se forma le village dont nous avons parlé ci-dessus. En 946, son corps fut transféré à l'abbaye de Saint-Michel en Thiérache, de l'Ordre de Saint-Benoît; mais, ayant été souvent caché durant les guerres qui ont désolé ce pays, il ne fut plus retrouvé. Liessies et l'abbaye de Maroilles possédaient autrefois quelques ossements du saint missionnaire. En la présente année 1866, une relique du même Saint est encore honorée à Saint-Algis.

M. Congnet, doyen du chapitre de la cathédrale de Soissons.

SAINT MORAND, PRIEUR D'ALTKIRCH EN ALSACE (XIIe siècle).

Morand naquit en Allemagne, près de Worms, de parents pieux, non moins que nobles et riches. Il fit ses études chez les religieux de Worms, et fit de rapides progrès dans les lettres. Plein de mépris pour le monde, et n'aspirant qu'à la perfection chrétienne, il partit pour Cluny afin de se mettre sous la discipline de l'abbé saint Hugues. En peu de temps, il devint un religieux accompli.

Frédéric, comte de Ferrette, ayant demandé à l'abbé de Cluny des religieux pour desservir l'église d'Altkirch, que ses ancêtres avaient fondée, et pour y établir un institut monastique, saint Hugues ne fit aucune difficulté d'en accorder; mais ceux qu'il envoya d'abord, ne sachant pas la langue du pays, ne produisaient pas tous les fruits de salut qu'on aurait pu attendre; c'est pourquoi il délégua Morand, également instruit de la langue française et de la langue allemande. Il fut à peine à Altkirch, que, par sa parole comme par ses exemples, il porta un grand nombre d'hommes à une vie plus sainte. Il fit des miracles pendant sa vie et après sa mort.

Il éteignit d'un signe de croix un incendie qui avait pris au monastère; il guérit le comte Frédéric d'une paralysie; il rendit la santé à Udalric, fermier du monastère, lequel était malade de la fièvre quarte. Deux femmes étaient tourmentées par des démons : il offrit pour elles le saint sacrifice de la messe, fit les exorcismes, et les délivra de toute peine. Il mourut épuisé de vieillesse, et depuis il secourut efficacement beaucoup de malades et de possédés qui visitaient son tombeau. Tous ces miracles ayant été prouvés par des témoins, l'évêque de Bâle obtint du Pape que Morand fût mis au nombre des Saints.

Saint Morand était très-dévot à la sainte Vierge, et son souvenir se rattache à deux sanctuaires de Marie aujourd'hui encore debout en Alsace : Notre-Dame des Sept Douleurs à Gildwiller dans le canton de Dannemarie; et Notre-Dame d'Altkirch.

Notre-Dame des Sept Douleurs à Gildwiller passe pour le plus ancien pèlerinage de l'Alsace. Au dire de la tradition, la hauteur boisée où est située cette chapelle servait primitivement aux assemblées druidiques; et on y honorait, comme à Chartres, la Vierge qui devait enfanter. Les premiers apôtres de l'Alsace, profitant de cette notion chrétienne, y établirent le culte de Marie; des grâces signalées y furent obtenues, et il s'y forma ainsi un pèlerinage très-fréquenté dès les premiers siècles de notre ère. Il le fut bien plus encore à partir de la seconde moitié du onzième siècle, alors qu'on vit saint Morand, abbé d'Altkirch, animé d'une tendre dévotion pour Notre-Dame des Sept Douleurs, s'y rendre tous les vendredis en pèlerinage. A quelques pas de l'église, jaillit une source qu'on appelle encore la petite fontaine de saint Morand, parce que là, dit-on, après avoir satisfait sa dévotion à Gildwiller, il se reposait et mangeait son pain avant de retourner à son monastère. Les vendredis, surtout pendant le Carême, sont les jours où les fidèles viennent plus nombreux à Gildwiller, et le vendredi de la Passion, ils en célèbrent la fête patronale.

Notre-Dame d'Altkirch, bâtie au milieu du XIII[e] siècle sous le vocable de l'Assomption par saint Morand lui-même, est le sanctuaire principal de ce canton.

A peine l'édifice fut-il achevé, qu'on y vint en grand nombre de la cité et des environs; et les fêtes de la Vierge y furent célébrées avec une solennité spéciale. En 1280, il s'y fonda une confrérie de la sainte Vierge, où se fit aussitôt inscrire une quantité de communes, de hauts et puissants seigneurs, de magistrats et de bourgeois.

Vers la fin du quatorzième siècle, un fait miraculeux, que constatent des documents authentiques et contemporains, vint encore accroître le concours et la confiance. Selon le récit des Bollandistes [1], une bande des quarante mille aventuriers, si tristement connus dans l'histoire sous le nom des *grandes compagnies* ou des Malandrins, était entrée, à la faveur d'une nuit obscure, dans la ville d'Altkirch, pour la piller et la livrer aux flammes, lorsque Marie leur apparaît éblouissante de lumière, auprès de l'église qui lui est consacrée. A cette vue, la horde ennemie, saisie de terreur, prend la fuite, et Altkirch est sauvée [2]. Si, au milieu du seizième siècle, les bandes hérétiques soulevées par la prédication furibonde de Luther vinrent piller à leur tour cette église avec le couvent, et assassiner les religieux, les pèlerins ne cessèrent pas de venir prier et pleurer sur les ruines. Ces ruines elles-mêmes se relevèrent glorieuses en 1620, grâce à la compagnie de Jésus, à laquelle l'archiduc Léopold céda le prieuré de Saint-Morand. Les fils de saint Ignace reconstruisirent la maison dans de plus vastes proportions, et élevèrent à l'intérieur une élégante chapelle, à la place où, selon la tradition, saint Morand était mort. Par leurs prédications comme par leurs écrits, ils réveillèrent la foi dans tout le pays, les fidèles revinrent au pèlerinage comme aux plus beaux jours des temps anciens, et Notre-Dame d'Altkirch recouvra toute sa splendeur.

Pendant la tourmente révolutionnaire, l'église fut fermée; on la rouvrit dès que l'ordre fut rétabli; et depuis lors, le nombre des pèlerins y est toujours considérable, surtout le 3 juin, les

1. *AA. SS., vita S. Morandi, com. prævius,* § 11, 18.

2. On conserve à la mairie d'Altkirch un très-ancien manuscrit qui rapporte cet événement, et la ville en célèbre chaque année l'anniversaire, le mercredi avant le 2 février.

vendredis de Carême, et les vendredis après la semaine des Quatre-Temps, auxquels le Saint-Siége a attaché une indulgence plénière, pourvu qu'on y fasse la communion.

Saint Morand est le patron des vignerons dans le Sundgau. Pour expliquer ce patronage, une vieille biographie populaire prétend que le Saint passa tout un Carême sans autre nourriture qu'une grappe de raisin.

Quoi qu'il en soit, on le représente exprimant le jus de ce fruit dans un tonneau.

Propre de Strasbourg. — Cf. *Notre-Dame de France.*

IVe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Agnone, dans l'Abruzze citérieure, saint FRANÇOIS, confesseur, de la noble famille napolitaine Caracciolo, fondateur de la Congrégation des Clercs réguliers Mineurs. Doué d'une admirable charité pour Dieu et pour le prochain, il brûla d'un ardent désir de propager le culte de la sainte Eucharistie. On honore ses restes d'un culte particulier à Naples; il a été canonisé par le pape Pie VII. 1608. — A Rome, les saints martyrs Arèce et Dacien. — A Sisseg, en Illyrie, saint QUIRIN, évêque, qui, au rapport de Prudence, fut précipité dans la rivière, une meule de moulin attachée au cou, pour le nom de Jésus-Christ. Mais la pierre ayant surnagé miraculeusement, le Saint en profita pour exhorter les chrétiens qui l'entouraient à ne se pas laisser effrayer par son supplice et à ne pas chanceler dans leur foi; après quoi, voulant gagner la palme du martyre, il pria Dieu de le laisser aller au fond de l'eau, ce qu'il obtint. 304. — A Brescia, saint Clatée, évêque et martyr, sous l'empereur Néron [1]. Ier siècle. — En Pannonie (Hongrie), les saints martyrs Rutile et ses compagnons [2]. — A Arras, sainte SATURNINE, vierge et martyre. — A Tivoli, saint Quirin, martyr [3]. — A Byzance, saint Métrophane, évêque et confesseur illustre. Vers 325. — A Milève, en Numidie, saint OPTAT, évêque, célèbre pour sa doctrine et pour sa sainteté. 384. — A Vérone, saint Alexandre, évêque [4].

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Nevers, les saints martyrs Zotique, Attale, Eutiche et trente-sept autres, qui méritèrent la couronne du ciel en donnant leur vie pour Jésus-Christ. Epoque incertaine. — A Cluny, saint Pierre de Bono, religieux de ce monastère, lequel, entre autres excellentes prérogatives, avait une singulière dévotion au Saint-Esprit, et mourut aussi le jour de la Pentecôte, au moment où l'on disait au chœur l'hymne *Veni Creator spiritus.* Vers 1419. — A Van-le-Duc, dans le Brabant, la bienheureuse Marguerite, fille du duc Henri II, et abbesse de ce monastère. — Près de Chambéry, saint Concord, honoré en ce lieu comme évêque étranger [5]. XIIIe siècle. — A Saint-Meen, au diocèse de

1. Un martyrologiste poëte a fait ainsi son éloge :

Confregit statuas, Clathæo pastore jubente; Et Christo nomen Brixia læta dedit..	« A la voix de son pasteur Clatée, Brescia a brisé ses idoles et s'est donnée au Christ ».

2. Les Bollandistes indiquent la ville de Sarvar (Sabaria) comme le lieu de son martyre, et ne sont pas d'avis qu'il y ait de ses reliques à Bologne, comme on l'a prétendu.

3. On croit communément qu'il est le même que saint Quirin de Sisseg; cependant les Bollandistes sont de l'opinion contraire.

4. Ses reliques sont conservées en l'église Saint-Etienne de Vérone. — Bollandistes.

5. Les Bollandistes pensent qu'il avait été évêque en Irlande; c'est ainsi qu'ils traduisent le mot Illandia de la première strophe de son hymne :

Ave, pater gloriose,
Salve, præsul pretiose,
Quondam pastor Illandiæ,
Nunc decus Sabaudiæ.

Saint-Malo, saint Pétrock (Petroccus) ou Perreux, solitaire [1]. VIe s. — A Alger, fête de saint Optat de Milève. — Au diocèse de Nevers, la dédicace de Notre-Dame du Pré les Donzy [2].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Dominicains. — A Milan, la translation de saint Pierre, martyr, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, saint Picte, dont les Bollandistes font le compagnon des saints martyrs de la voie Appienne, Arèce et Dacien, cités au martyrologe romain. — En Sicile, les saints martyrs Rustule, Saturnin, Julie et dix autres, nommés dans le martyrologe de saint Jérôme. — En Egypte, sainte Sophie et ses deux filles, martyres ; les saintes Dilbamone et Bistamone, saint Warsenophe et sa mère, également martyrs, mentionnés au martyrologe de saint Jérôme. — A Spolète, en Ombrie, saint Martial, évêque [3]. Vers l'an 350. — En Egypte encore, saint Alone, abbé. Vers l'an 400. — En Angleterre, sainte NENNOKE ou NINNOC, abbesse. 467. — Chez les Grecs, saint Jean, martyr, moine de Ménagre. — En Thrace, une autre sainte Sophie, qui finit ses jours dans un monastère. Elle eut six enfants qu'elle éleva dans les exercices de la piété ; mais Dieu les lui enleva quand ils furent assez mûrs pour le ciel ; elle devint alors la mère des orphelins, l'avocate des veuves, la nourrice des pauvres. On rapporte qu'elle avait toujours à leur service un énorme vase

1. Saint Perreux mourut fort âgé, et fut enterré dans le monastère de Padstow, qu'il avait fondé, et qui se nomma dans la suite du temps *Saint-Perreux de Botmin*, et fut habité par des chanoines réguliers. L'un d'entre eux, nommé Martin, ayant furtivement enlevé son corps, se retira avec ce précieux dépôt dans l'Armorique, au monastère de Saint-Meen de Gaël. Roger, prieur de Botmin, en porta ses plaintes à Henri II, roi d'Angleterre, l'an 1177, et ce prince commanda aussitôt à l'abbé et aux religieux de Saint-Meen de restituer ces saintes reliques. L'abbé et les moines, intimidés, rendirent à Roger, prieur de Botmin, ce précieux trésor, après avoir juré sur les saints Evangiles que c'était le même corps qu'on leur avait apporté. Ils gardèrent néanmoins ou plutôt ils obtinrent une partie du crâne du Saint, qui se trouve encore dans l'église de Saint-Meen. Le culte de saint Perreux s'est conservé depuis dans cette abbaye, et l'on y célébrait deux fêtes en son honneur avec octave, l'une le 4 juin, qui paraît avoir été la plus solennelle, et l'autre le 4 septembre.

2. Quoique Notre-Dame du Pré ne soit plus qu'une ruine, cette ruine est assez remarquable pour qu'on fasse ici mention de cette curieuse église prieuriale en parlant de sa consécration.

En quelle année a eu lieu cette consécration? par qui a-t-elle été faite? Les historiens font remonter la fondation de ce monastère à Hervé Ier, baron de Donzy, vers l'an 1100. Dès 1155, ce prieuré était occupé par des religieux de Cluny ; la bulle du pape Adrien IV en fait foi.

On présume que c'est l'évêque Hugues d'Auxerre qui a consacré l'église du Pré, vers 1120, quand Hervé II la dota.

Ce prieuré eut beaucoup à souffrir dans les guerres dont le Donziais fut si souvent le théâtre. En 1170 lors de la prise du château de Donzy, par Louis VII et par Gui, comte de Nevers, l'église fut réduite au plus triste état. Elle n'avait pas encore été rétablie en 1364, puisque le pape Urbain V accorda alors des indulgences aux fidèles qui visiteraient l'Eglise de Notre-Dame du Pré à certaines fêtes, et y feraient des aumônes pour aider à la rétablir.

Lors de la prise de Donzy par les protestants, en 1569, le prieuré du Pré fut presque entièrement détruit. Quand des jours plus calmes eurent succédé à ces temps orageux, les religieux furent dans l'impossibilité de réparer le mal fait à leur monastère, car les titres avaient été brûlés, et ils ne pouvaient plus rentrer en possession des terres importantes qu'ils possédaient auparavant.

En 1793, quelques révolutionnaires sacriléges entreprirent de détruire l'église, mais on rapporte que les femmes du Pré s'armèrent de pierres et les mirent en fuite. Après la Terreur, le conseil municipal, qui ne connaissait pas le prix de ce monument, le vendit, et l'acquéreur se mit à démolir; mais le conseil de fabrique protesta contre cet acte de vandalisme, et revendiqua son droit de propriété, qui fut reconnu en conseil de préfecture ; ce fut ainsi que ces ruines restèrent debout.

Outre la tour, il reste deux travées de la grande nef et celles des bas-côtés qui les flanquent ; au-dessus de ces deux travées régnait une large tribune. Tous ces restes sont du XIIe siècle et d'un travail parfait, soit sous le rapport de la sculpture, soit sous le rapport architectural. On remarque encore sur les piliers des traces des croix de consécration en peinture polychrome de l'époque.

Le portail est surtout remarquable par son ornementation d'une richesse rare. Le tympan représente la Vierge-Mère, assise et tenant son enfant sur ses genoux. Le style est tout à fait bysantin; d'un côté un ange balance l'encensoir, de l'autre un personnage vénérable tient un philactère sur lequel était peinte autrefois une inscription ; c'est un des Prophètes qui ont annoncé la Vierge-Mère.

Cette église était tout à la fois prieuriale et paroissiale ; l'autel de la paroisse était dédié à saint Blaise.

Le dernier prieur du Pré fut Georges-François-Marie Sol, de la congrégation de la mission de France; il posséda ce prieuré depuis 1772 jusqu'à la grande révolution française. — Mgr Crosnier, *Hagiologie Nivernaise.*

3. Sa fête se célébrait autrefois le 30 juin. — Bollandistes.

rempli de vin, et que cette liqueur ne diminuait jamais, malgré les fréquentes distributions qu'en faisait la Sainte à tous les indigents. Elle mourut à cinquante-quatre ans. Xe ou XIe s. — A San-Serviliano, aux environs de Rome, saint Gautier ou Gaultier, abbé d'un monastère fondé par lui en ce lieu. Quand sa mère le mit au monde, il était d'une ravissante beauté et portait sur son bras droit, incrustée dans les chairs, une étoile au milieu de laquelle était une croix. Ce signe particulier de la bonté de Dieu et de ses vues toutes particulières sur le nouveau-né, fit que ses parents le consacrèrent dès sa naissance à son service. XIIIe s. — A Provins, sainte Lucence, vierge, dont le corps fut retrouvé dans l'église de Saint-Quiriace. — A Ceredano, en Lombardie, le bienheureux Pacifique, de l'Ordre des Frères Mineurs [1]. 1482. — A Mantoue, la bienheureuse Françoise, vierge, de l'Ordre des Serviteurs de Sainte-Marie, de Mantoue. 1495.

SAINT QUIRIN, ÉVÊQUE DE SISSEG OU SISSECK,

MARTYR

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs : Dioclétien et Maximien.

Omnia possum in eo qui me confortat.
Je puis tout en Celui qui me fortifie.
Phil., IV, 13.

Saint Quirin était évêque de Siscia, ville de Pannonie, située sur la Save [2]. Saint Jérôme fait de lui une mention honorable dans sa chronique, sous l'an 309. Saint Prudence l'appelle un *illustre Martyr*. Fortunat le compte aussi parmi les plus célèbres d'entre ceux qui ont versé leur sang pour le nom de Jésus-Christ. Il souffrit le 4 juin 303 ou 304 [3]. Ses actes vont nous fournir l'histoire de son triomphe.

Le saint évêque, ayant su que Maxime, premier magistrat de la ville, avait donné des ordres pour qu'on se saisît de sa personne, s'éloigna aussitôt d'un lieu où il n'était pas en sûreté ; mais ceux qui étaient chargés de l'arrêter le poursuivirent : l'ayant joint, ils le prirent et l'amenèrent devant le juge. Maxime lui demanda où il avait eu dessein de se sauver par la fuite. « Je n'ai point fui, répondit le Saint, je ne suis sorti d'ici que pour obéir à mon Maître ; car il est écrit : Si l'on vous persécute dans une ville, retirez-vous dans une autre. — Maxime. Qui vous a donné cet ordre ? — Quirin. Jésus-Christ, qui est le vrai Dieu. — Maxime. Ignorez-vous que les édits des empereurs vous découvriront dans les plus sombres retraites? Vous le voyez par expérience, et celui que vous appelez le vrai Dieu n'a pu ni vous défendre ni vous tirer de leurs mains. — Quirin. Le Dieu que nous adorons est toujours avec nous, en quelque lieu que nous soyons, et il peut toujours nous défendre. Il était avec moi lorsque j'ai été arrêté, et il y est encore présentement. C'est lui qui me fortifie et qui vous répond maintenant par ma bouche. — Maxime. Vous parlez beaucoup, et par là vous différez d'exécuter les ordres de nos souverains, ce qui vous rend coupable de désobéissance envers eux. Lisez leurs édits sacrés, et faites ce qu'ils vous

1. Voir au jour suivant.

2. L'ancienne Siscia n'est plus qu'un bourg de Hongrie, nommé aujourd'hui *Sisseck* ou *Sisseg*. Le siége piscopal a été transféré à Zagrab, capitale de la Croatie moderne.

3. Dom Ruinart met le martyre du Saint en 309 ; mais la date que nous suivons paraît la mieux fondée; il nous semble que Hanciz a prouvé qu'elle était la seule véritable.

enjoignent. — Quirin. Je ne fais aucun cas de tels édits, parce qu'ils sont impies et contraires aux commandements de Dieu, en exigeant que nous, qui sommes ses serviteurs, sacrifiions à des divinités imaginaires. Le Dieu que je sers est partout; il est au ciel, sur la terre, dans la mer ; il est au-dessus de toutes les choses, les renfermant toutes en lui-même ; c'est par lui seul que chaque être subsiste. — Maxime. L'âge a affaibli en vous la raison, et vous vous laissez séduire par des contes. Choisissez : voici de l'encens, offrez-le à nos dieux, ou attendez-vous à souffrir toutes sortes d'affronts et la mort la plus cruelle. — Quirin. Ces affronts feront ma gloire, et cette mort me procurera une vie éternelle. Je ne respecte que l'autel de mon Dieu, sur lequel je lui ai souvent offert un sacrifice d'agréable odeur. — Maxime. Vous avez perdu la raison, et votre folie va être cause de votre mort. Sacrifiez aux dieux. — Quirin. Je ne sacrifierai point aux démons ».

Maxime ordonna qu'on le frappât avec des bâtons ; ce qui fut exécuté avec la dernière barbarie. Il lui disait pendant cette torture : « Reconnaissez à présent le pouvoir des dieux que l'empire romain adore. Obéissez, et je vous ferai prêtre de Jupiter. — Quirin. C'est dans cet instant que je fais la véritable fonction de prêtre en m'offrant moi-même en sacrifice au Dieu vivant. Je ne sens point les coups que mon corps a reçus; ils ne me causent aucun mal. Je suis prêt à souffrir les tortures les plus cruelles, afin d'encourager ceux dont la conduite m'a été confiée, à se procurer avec moi la vie éternelle ».

Maxime le fit mener en prison, avec ordre de l'y laisser chargé de chaînes pesantes jusqu'à ce qu'il fût devenu plus sage. Le Martyr adressa cette prière à Dieu : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que vous m'avez jugé digne de souffrir des opprobres pour votre nom. Faites que tous ceux qui sont en prison sachent que j'adore le vrai Dieu, et qu'il n'y en a pas d'autres que vous ». Cette prière fut exaucée. A minuit, une grande lumière se répandit dans la prison. Le geôlier, nommé Marcellus, l'ayant aperçue, vint se jeter aux pieds du Saint, et lui dit avec larmes : « Priez le Seigneur pour moi, car je crois qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui que vous adorez ». Quirin, après une longue exhortation, *le marqua du sceau sacré, au nom de Jésus-Christ*. Ces paroles semblent donner à entendre qu'il lui administra les sacrements du Baptême et de Confirmation.

Le magistrat, qui n'avait pas le pouvoir de condamner à mort le saint Martyr, l'envoya, après trois jours d'emprisonnement, à Amantius, gouverneur de la province, qu'on appelait la première Pannonie [1]. Quirin, chargé de fers, fut conduit à travers toutes les villes situées sur les bords du Danube. Ayant été présenté à Amantius, lorsqu'il revenait à Scarabance, celui-ci le fit amener à Sabarie [2], où il allait lui-même. En même temps, quelques femmes chrétiennes lui apportèrent des rafraîchissements. Tandis qu'il les bénissait, les chaînes lui tombèrent des pieds et des mains.

A son arrivée à Sabarie, Amantius le fit comparaître devant lui au théâtre public. Après la lecture de la relation envoyée par Maxime, il lui demanda s'il convenait de ce qui y était contenu, et s'il persistait toujours dans sa première confession. « J'ai confessé le vrai Dieu à Siscia », répondit Quirin, « et je n'en ai jamais adoré d'autre. Je le porte dans mon cœur, et personne

1. On lit dans saint Prudence *Galerius* au lieu d'*Amantius*, et ce Galérius y a le titre de gouverneur de l'Illyrie, dans laquelle la Pannonie était comprise. Ce n'est peut-être qu'une même personne qui avait plusieurs noms, comme cela était alors ordinaire parmi les Romains.

2. Sabarie, aujourd'hui Sarwar, est situé au confluent des rivières de Guntz et de Rab. (Voir La Martinière et Hoffman.) Scarabance ou Sopron, nommée par les Allemands Œdembourg, est à l'orient et à 8 milles germaniques de Vienne. (*Ibid.*)

au monde ne pourra me séparer de lui [1] ». Amantius mit tout en œuvre pour ébranler sa constance ; il lui dit de considérer son grand âge, et lui fit de magnifiques promesses ; mais le trouvant toujours inflexible, il le condamna à être jeté dans la rivière avec une meule de moulin au cou, et la sentence fut exécutée sur-le-champ.

Il arriva une chose qui saisit tous les spectateurs d'étonnement. Le Saint, au lieu d'aller au fond, resta longtemps sur l'eau, d'où il exhortait les chrétiens à demeurer fermes dans la foi, et à ne craindre ni les tourments, ni la mort même. Comme il surnageait toujours, il craignit à la fin de perdre la couronne du Martyre. Il adressa donc cette prière à Jésus-Christ : « Il n'est point surprenant, Seigneur Jésus, que vous arrêtiez le cours des fleuves, comme vous le fîtes au Jourdain, ou que vous donniez aux hommes le pouvoir de marcher sur les eaux, comme vous le donnâtes à saint Pierre. Ce peuple vient de voir en moi une preuve assez frappante de ce que vous pouvez faire ; accordez-moi, ô mon Dieu ! ce qui me reste à désirer, ce qui est préférable à toutes choses, le bonheur de mourir pour vous ». Sa prière finie, il ne tarda pas à disparaître dans l'eau [2].

Son corps ayant été trouvé un peu au-dessous de l'endroit où il s'était enfoncé, on l'enterra dans une chapelle bâtie sur le bord de la rivière [3]. Quelque temps après, on le déposa dans une grande église qu'on éleva près de la porte de Sabarie, qui menait à Scarabance. Quand les Barbares chassèrent les Pannoniens de leurs pays, les reliques du Saint furent transportées à Rome, et placées dans les catacombes, auprès de celles de saint Sébastien. En 1140, on les mit dans l'église de Sainte-Marie, au-delà du Tibre. On vénère aussi des reliques de saint Quirin, à Milan, et à Tegernsée, en Bavière. Ce ne sont probablement que des portions, ou bien il y a plusieurs Saints du même nom.

La meule est l'attribut de saint Quirin de Sisseg dans les arts.

Tiré de ses Actes sincères, publiés par Surius et Ruinart, et de Prudence, *hymn.* VII. (Voir Tillemont, t. V, p. 428, et Hanciz, *Germania sacra,* t. I, p. 38.)

SAINT OPTAT, ÉVÊQUE DE MILÈVE

384. — Pape : Saint Damase. — Empereur : Théodose *le Grand.*

Doctores Ecclesiæ quasi patres et matres fovent plebes, patres autoritate, matres pietate.

Les Docteurs de l'Eglise instruisent les peuples comme des pères et des mères : pères par l'autorité, mères par la tendresse. *Gloss. sup. Deuter. cap.* 22.

Ce Père, né en Afrique, fut un des plus illustres défenseurs de l'Eglise dans le IVe siècle. Saint Augustin le compte, avec saint Cyprien et saint Hilaire, parmi ceux qui passèrent des ténèbres du paganisme à la lumière de la foi, et qui rapportèrent à l'épouse de Jésus-Christ les richesses des Egyp-

1. Ce discours, comparé avec celui que le Saint avait tenu à Maxime, est un témoignage authentique rendu à la divinité du Fils de Dieu.

2. *Vox orans ut mergeretur obtinuit.* On trouve aussi cette circonstance dans la chronique d'Eusèbe et dans le beau poème que saint Prudence a composé en l'honneur du saint martyr Quirin.

3. Le Guntz. Cette rivière se nommait anciennement *Sabarius.*

tiens, c'est-à-dire la science et l'éloquence humaine. Dans un autre endroit, il dit, en parlant de lui, que c'était un prélat de vénérable mémoire, qui fut par sa vertu l'ornement de l'Eglise catholique. Saint Fulgence lui donne le titre de Saint et le met au même rang que saint Augustin et saint Ambroise. Optat était évêque de Milève, en Numidie, et il fut le premier évêque orthodoxe qui écrivit contre le schisme des Donatistes. Voici ce qui le détermina à prendre la plume.

Parménien, troisième évêque donatiste de Carthage, publia un ouvrage en cinq livres, pour la défense de son parti. Les Donatistes triomphèrent de l'avantage qu'ils prétendaient que cet ouvrage leur donnait sur les catholiques. En effet, leur défenseur était un homme habile, très-versé dans l'art des sophistes, et capable de représenter une mauvaise cause sous des couleurs éblouissantes.

Tel fut l'adversaire avec lequel saint Optat entreprit de se mesurer. Il l'attaqua dans un ouvrage divisé en six livres. Le style en est élégant, majestueux, plein de chaleur ; les figures en sont nobles et hardies, les pensées fortes et sublimes. On y remarque cette précision et cette énergie qui caractérisent les meilleurs écrivains de l'Afrique. Si l'on ne trouve pas cette politesse et cette pureté de langage qui ont rendu le siècle d'Auguste si célèbre, c'est que depuis longtemps la langue des Romains n'était plus ce qu'elle avait été autrefois. Au reste, on doit surtout apprécier les écrits de ce Père par le fond des choses. Les priviléges et les marques de l'Eglise catholique y sont exposés avec autant de solidité que de clarté : ils renferment des maximes importantes qui servent merveilleusement à distinguer la véritable épouse de Jésus-Christ ; ils nous offrent des principes lumineux propres à confondre tous les hérétiques qui pourront paraître jusqu'à la fin du monde. Saint Optat écrivit les six premiers livres de son ouvrage vers l'an 370 ; il y en ajouta un septième, environ quinze ans après, sous le pontificat de Sirice [1].

Il serait inopportun de faire ici l'histoire du Donatisme, le plus grand schisme qu'ait eu à combattre l'Eglise des premiers siècles. Rappelons seulement au lecteur que dans chaque ville d'Afrique où il y avait un évêque catholique, les Donatistes avaient établi un autre évêque de leur secte, élevant partout autel contre autel. Leur principe fondamental était cette erreur funeste que la validité d'un sacrement dépendant non-seulement de l'orthodoxie, mais de la *moralité* du ministre, eux seuls formaient la véritable Eglise ; le Baptême, l'Eucharistie étaient nuls hors de chez eux. Ils rebaptisaient quiconque avait reçu le baptême des mains catholiques, et profanaient les hosties consacrées par des prêtres catholiques.

Parménien, successeur de Donat, évêque schismatique de Carthage, exposait, dans l'ouvrage dont nous avons parlé, certaines idées qui, bien appliquées, condamnaient sa secte au lieu de la défendre ; par exemple « qu'il n'y a qu'un Jésus-Christ, une seule Eglise pour tout l'univers ; que, hors de cette Eglise, aucune n'a les clefs célestes confiées à saint Pierre ; que le schisme est une chose très-impie, etc. »

Saint Optat se sert de tous les principes de Parménien pour combattre les Donatistes. Il montre que la secte des Donatistes ne peut être la véritable

1. Du Pin, dans sa *Bibliothèque*, avait avancé que ce septième livre était d'une autre main ; mais il s'est rétracté dans sa nouvelle édition des œuvres de saint Optat, et il a même prouvé que le livre en question avait été écrit par ce Père comme les six premiers, quoique saint Jérôme semble ne l'avoir jamais cru. Outre la ressemblance du style, qui est si parfaite, qu'elle forme, au jugement de Casaubon, une preuve sans réplique, l'auteur de ce septième livre assure lui-même qu'il avait composé les six autres. Les manuscrits sont d'accord sur ce point.

Eglise, puisque « cette dénomination ne convient qu'à la société qui est *catholique*.... Or, il n'est pas possible d'appeler ainsi les Donatistes, eux qui sont renfermés dans une petite partie de l'Afrique, et même dans un coin d'une simple contrée.... Il n'en est pas de même de l'Eglise catholique ou universelle; elle est répandue par toute la terre [1] ». Plusieurs textes des Prophètes prouvent que cette universalité est une des marques distinctives de la véritable Eglise ; elle doit aussi être une, sainte, et unie avec la chaire de Pierre. « La nôtre possédant la première de ces marques, possède aussi les autres, puisqu'elles sont inséparablement liées ensemble ». Après une énumération des Papes qui avaient siégé depuis saint Pierre jusqu'à Sirice, le Saint dit, en parlant du dernier, qui vivait alors : « Nous sommes unis de communion avec lui ainsi que tout l'univers [2].... » C'est à Pierre que Jésus-Christ a dit :« Je vous donnerai les clefs du royaume du ciel, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elles. De quel droit donc réclamez-vous ces clefs, vous qui, par une présomption sacrilége, osez combattre contre la chaire de Pierre [3] ?... Vous ne pouvez nier que la chaire épiscopale fut premièrement donnée à Pierre, dans la ville de Rome ; qu'il y siégea le premier comme chef des Apôtres ; que cette chaire était une ; que l'on n'était censé conserver l'unité qu'autant qu'on était uni avec elle ; que chaque apôtre ne prétendait pas avoir la sienne, qu'on était schismatique lorsque contre cette chaire on avait l'audace d'en élever une autre.... Remontez à l'origine de la vôtre, et vous verrez combien vous êtes mal fondés à donner votre secte pour la véritable Eglise ». Le Saint raconte de quelle manière les Donatistes ont pris naissance, et fait sentir toutes les absurdités dans lesquelles ils sont tombés.

Mais, disent les Donatistes, nous avons un évêque de Rome, qui se nomme Macrobe, et qui est le successeur d'Eucolpius, comme celui-ci l'a été de Boniface de Balles, et Boniface, de Victor de Garbies, que nous avons envoyé d'Afrique à Rome pour y gouverner l'Eglise. A cela le Saint répondait : « Macrobe oserait-il dire qu'il s'est assis sur la chaire de Pierre ? Je doute même qu'il l'ait jamais vue, au moins est-il certain qu'il n'a jamais approché du tombeau des Apôtres, et qu'il n'a point exercé de fonctions dans la principale église de Rome. Il est en cela réfractaire au précepte de l'Apôtre, qui veut que l'on communique à la mémoire des Saints. On voit dans l'église de Rome les reliques de saint Pierre et de saint Paul : dites s'il a pu entrer dans le lieu où elles se gardent, et s'il y a jamais offert le sacrifice ? Votre Macrobe doit donc avouer qu'il est assis sur la chaire d'Eucolpius, de Boniface de Balles et de Victor de Garbies. Ce Victor est un fils sans père, un disciple sans maître, un successeur sans prédécesseur ». Le saint docteur insiste particulièrement sur l'universalité de l'Eglise. « De quel droit », dit-il, « prétendez-vous retrancher de l'Eglise une multitude innombrable de chrétiens qui sont dans l'Orient et dans l'Occident? Vous n'êtes qu'un petit nombre de rebelles qui résistez à toutes les Eglises du monde, etc. [4] ».

Il réfute avec force l'erreur des Donatistes par rapport aux Sacrements conférés hors de l'Eglise. Il fait mention des exorcismes dont on se servait dans le baptême, comme on s'en sert encore aujourd'hui pour chasser l'esprit impur [5]. Il parle souvent de l'huile sainte et du chrême. « On a vu », dit-il à ce sujet, « certains Donatistes jeter par une fenêtre une fiole remplie d'huile sainte, et cela dans le dessein de la casser ; mais leur impiété n'a

1. Livre II, n. 1. — 2. Livre III, n. 3. — 3. Livre II, n. 2 et 5. — 4. Livre II, n. 28.

5. Voir saint Optat, l. IV, p. 73, 74. Voir encore saint Cyrille de Jérusalem, *Pro cateches.*, p. 7 ; saint Augustin, l. II, *de Nupt. et Concup*, ch. 29 ; et l. V, *Op. imperf.; c. ult.;* Tertullien, etc.

point réussi : quoique la fiole soit tombée de fort haut sur des pierres, elle a été soutenue par des anges, qui ont empêché qu'elle ne fût brisée [1] ». Il s'exprime ainsi, en adressant la parole à des Donatistes furieux qui renversaient les autels dont les catholiques faisaient usage : « Que vous a fait Jésus-Christ pour que vous détruisiez les autels sur lesquels il repose en certain temps ? pourquoi brisez-vous les tables sacrées où il fait sa demeure ? Vous avez imité le crime des Juifs ; ils mirent le Sauveur à mort sur la croix, et vous le maltraitez sur les autels ».

Venant ensuite aux contradictions où tombaient les Donatistes, il en fait sentir tout le ridicule. « Tout le monde sait », dit-il, « qu'on étend des linges sur les autels pour la célébration des saints mystères. L'Eucharistie ne touche point le bois des autels, mais seulement ces linges. Pourquoi donc vous voit-on briser, gratter et brûler le bois de l'autel ? Si l'impureté peut se communiquer à travers le linge, ne peut-elle pas aussi pénétrer le bois, et même la terre ? Si donc vous grattez les autels parce qu'ils sont impurs, je vous conseille de creuser la terre et de vous y faire une fosse profonde, afin que vous puissiez offrir le sacrifice dans un lieu plus pur ; mais prenez garde de creuser jusqu'aux enfers, où vous trouverez Coré, Datan et Abiron, vos maîtres ».

De cette raillerie, il passe à d'autres accusations qui étaient encore plus graves. « Vous avez », dit-il, « mis le comble à vos sacriléges en brisant les calices qui portaient le sang de Jésus-Christ [2] ; vous les avez fondus pour les convertir en une masse que vous avez exposée dans les places publiques et que vous avez vendue indifféremment à tous ceux qui se présentaient pour l'acheter.... O crime énorme ! ô impiété inouïe ! » Il s'exprime de la sorte sur l'horrible impiété des Donatistes envers l'Eucharistie : « Vos évêques ont commandé que l'on jetât l'Eucharistie aux chiens ; mais on vit alors des marques sensibles de la colère céleste. Ces animaux, comme enragés, s'élancèrent sur leurs propres maîtres ; ils mordirent et mirent en pièces les profanateurs du corps saint [3] ». Il suit de ces passages et de plusieurs autres, que l'on gardait alors l'Eucharistie dans les églises après le sacrifice, comme cela se pratique encore aujourd'hui. On prouve encore, par divers textes de saint Optat, que les autels étaient ordinairement de bois, et que, par respect, on avait coutume de les couvrir d'une toile de lin [4].

Le saint docteur accusait les Donatistes de beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de rapporter. Dans la fausse persuasion où ils étaient que tout ce qui avait servi aux catholiques était profané, ils avaient purifié avec de l'eau les pales, les linges et même les murailles de leurs églises [5]. Ils avaient forcé les vierges à quitter leurs voiles et les petites mitres qu'elles portaient sur la tête comme des marques de leur profession, afin d'en prendre qui étaient d'une autre couleur et d'une autre toile.

Un auteur moderne donne le précis suivant de la doctrine de saint Optat : « Ce Père enseigne que nous naissons tous dans le péché et que le baptême est nécessaire pour en obtenir la rémission. Il parle de l'exorcisme comme d'une cérémonie nécessaire dans ce Sacrement. Il fait mention du chrême comme d'une chose sainte, ainsi que de l'onction qui se faisait au baptême. Il s'exprime en des termes si clairs sur la présence réelle du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et sur l'adoration qui est due au

1. Livre VI, n. 6.
2. Calices sanguinis Christi portitores... O scelus nefarium, facinus inauditum. L. VI, n. 2, p. 93.
3. Sancti corporis reos, dente vindice, tanquam ignotos et inimicos laniaverunt. L. II, ch. 39.
4. Voir le saint Docteur, l. VI, p. 93. — 5. *Ibid.*, l. VI, n. 4.

saint Sacrement, qu'on ne peut rien désirer de plus formel. Il fait remarquer plusieurs cérémonies de la célébration de l'Eucharistie, à laquelle il donne le nom de sacrifice... Le saint docteur dit que l'Eglise a des juges, qu'elle punit les crimes, et qu'elle soumet à la pénitence ceux qui ont confessé leurs péchés ou qui en sont convaincus. Il fait observer que les personnes qui se consacraient entièrement au service de Dieu, faisaient solennellement vœu de virginité et qu'elles portaient sur la tête un petit voile qui était la marque de leur vœu. En parlant du tombeau de saint Pierre et de saint Paul, il témoigne assez le respect que l'on avait de son temps pour les reliques des saints ; et en parlant de Lucille, il blâme ceux qui honoraient les reliques des faux martyrs qui ne sont point reconnus dans l'Eglise [1] ».

On ignore l'année dans laquelle mourut saint Optat ; on sait seulement qu'il vivait encore en 384. Son nom se trouve dans le martyrologe romain sous le 4 juin.

Tiré de ses écrits. (Voir Tillemont, t. VI, p. 142 ; Ceillier, t. VI, p. 625 ; la dissertation de Dom Boniface Collina, sur l'hérésie des Donatistes, dans le *Recueil des dissertations sur l'Histoire ecclésiastique de l'Académie de Bologne*, imprimé en 1758 ; l'*Historia donatistarum per fratres Ballerinos, append. in opera card. Norisii*, Veronæ, 1732.)

SAINT FRANÇOIS CARACCIOLO,

FONDATEUR DES CLERCS MINEURS

1563-1608. — Papes : Pie IV ; Paul V. — Rois de France : Charles IX ; Henri IV.

Ordo minorum religio vera pauperum Crucifixi.
L'Ordre des Mineurs est la grande famille des pauvres de Jésus-Christ. *Anonym.*

Dom Ascanio Caracciolo naquit le 13 octobre 1563, à Villa Sancta-Maria, au royaume de Naples. Il semble que Dieu le suscita, dans ces temps de trouble et d'hérésie, pour ajouter encore une milice sainte à tant d'Ordres religieux que l'Eglise opposa de tout temps à ses ennemis comme sa meilleure armée. L'amour de la pénitence et une tendre dévotion à la sainte Vierge lui ouvrirent, dès son enfance, le chemin de la perfection. Aussitôt qu'il put le faire, il récita chaque jour le petit office et le rosaire ; il jeûnait tous les samedis en l'honneur de cette bonne mère. On admirait aussi sa tendre compassion pour les pauvres : il sollicitait pour eux des secours auprès de son père ; il leur gardait la meilleure partie de ses aliments et la leur distribuait lui-même ; ne désirant rien tant que de conserver la pureté de l'âme et du corps, il fuyait les conversations légères, reprenait souvent et renvoyait même ses domestiques lorsque leurs mœurs étaient corrompues. Mais comme l'oisiveté est la mère de tous les vices, surtout du vice de l'impureté, il passait ses loisirs à la chasse, domptant son corps par la fatigue. Ce lien et d'autres encore l'attachaient sans doute au siècle ; Notre-Seigneur, qui inspire aux âmes qu'il aime d'une affection particulière le dégoût du monde, en leur y faisant trouver de grandes afflictions, envoya à notre Saint une maladie affreuse. A l'âge de vingt-deux ans, il fut atteint

1. Voir Du Pin, *Bibl. du IVe siècle*, t. I, p. 483.

de la lèpre, qui finit par le réduire à la dernière extrémité et qui lui causa ensuite une plaie à l'estomac. Quand il vit son corps en ce déplorable état, il comprit la vanité du monde, de la jeunesse, de la beauté qu'un peu de venin détruit si vite ; il résolut dès lors de ne s'attacher qu'au monde qui ne passe pas, à la jeunesse éternelle des élus, à la beauté de l'âme que la grâce commence sur la terre et que la gloire accomplit dans le ciel.

Il promit donc à Dieu de lui appartenir tout entier, de lui consacrer le reste de sa vie s'il lui rendait la santé. Comme c'était tout ce que désirait Notre-Seigneur, la maladie disparut presque aussitôt et d'une manière si merveilleuse, qu'on ne put y méconnaître la main divine. Il informa aussitôt ses parents de la résolution qu'il avait prise, vendit ce qu'il avait en propre, en distribua le prix aux pauvres, et se rendit à Naples pour y étudier la théologie pendant deux ans, après lesquels il fut ordonné prêtre. Il monta pour la première fois à l'autel avec la ferveur d'un séraphin. Il entra alors dans une confrérie appelée *les Bianchi*, dont les membres s'occupaient particulièrement de préparer à la mort les criminels et de procurer les secours de la religion aux prisonniers ainsi qu'aux galériens. Une partie de son temps fut employée, le reste de sa vie, à cette bonne œuvre, à laquelle il se livra avec autant de zèle que de succès.

Cependant, il demandait souvent à Dieu qu'il fît connaître plus particulièrement sa volonté ; c'est ce qui arriva d'une manière merveilleuse. En 1588, Jean-Augustin Adorno, d'une illustre maison de Gênes, ayant renoncé généreusement au monde dont il avait d'abord suivi les vanités, embrassa l'état ecclésiastique et forma le projet de fonder un nouvel institut de prêtres qui devaient joindre les exercices de la vie active à ceux de la vie contemplative. Il communiqua d'abord ses vues à Fabrice Caracciolo, alors abbé de la collégiale de Sainte-Marie-Majeure, à Naples, et parent de notre Saint. De concert, ils choisirent un troisième compagnon, nommé aussi Ascanio Caracciolo. Par une méprise que ménagea sans doute la Providence, le billet qu'écrivaient les deux fondateurs, pour faire connaître leurs intentions à celui qu'ils avaient choisi, fut remis au Saint ; il se rend auprès d'eux : on est d'abord stupéfait de le voir ; la méprise est bientôt expliquée, et tous trois remercient le Seigneur de les avoir ainsi réunis. Afin de mûrir le saint projet, ils se retirent dans l'ermitage des Pères Camaldules, près de Naples. Là, dans la solitude, dans la méditation, dans les austérités de la pénitence, ils préparent les Règles de l'Institut dont Adorno avait depuis longtemps l'idée, mais dont notre Saint, quoique dernier venu, devait être le véritable fondateur. Outre les trois vœux solennels de religion, ils voulurent que les membres de leur Société en fissent un quatrième, celui de ne rechercher aucune dignité dans l'Eglise et de n'en accepter que par le commandement exprès du Souverain ; ils prescrivirent des examens fréquents, la pratique de l'oraison, l'adoration perpétuelle du saint Sacrement et de rigoureuses mortifications. Un des frères devait être chaque jour, à tour de rôle, chargé de jeûner au pain et à l'eau ; un autre, de se donner la discipline ; un troisième, de porter le cilice ; de sorte que la pénitence ne cessait jamais d'apaiser la colère de Dieu et d'attirer ses bénédictions. Afin que l'adoration fût aussi perpétuelle, chaque religieux faisait une heure d'oraison devant le très-saint Sacrement.

Lorsque la communauté compta douze membres, notre Saint et Adorno allèrent ensemble à Rome solliciter l'approbation du souverain Pontife. La réputation de vertu qu'ils s'étaient déjà acquise était si grande, que plusieurs de leurs parents et de leurs amis résolurent d'aller au-devant d'eux ;

mais ces humbles prêtres, qui avaient mendié tout le long du chemin, et qui auraient cru perdre le plus glorieux de tous leurs titres en cessant un instant d'être les pauvres de Jésus-Christ, prirent une autre route : ils arrivèrent à Rome sans être connus, et, au lieu de loger dans les palais, ils se mêlèrent parmi les pauvres qui demandaient l'aumône à la porte des Capucins. Dom Ascanio eut pour compagnon de table et de lit un lépreux, qu'il servit avec un grand amour, nettoyant et baisant ses plaies. Nos pieux pèlerins visitèrent le sanctuaire et les églises, afin de mettre leur Ordre sous la protection des saints Apôtres, des Martyrs et autres Saints dont les reliques sont les plus riches trésors de Rome. Reconnus au milieu des pauvres par leurs parents, ils ne voulurent point en recevoir d'autre service que d'être introduits auprès du souverain Pontife. Sixte-Quint, dont la mémoire est si chère et le nom si grand dans l'Eglise, les accueillit favorablement, et, le 1er juillet 1588, après un mûr examen, approuva la nouvelle Congrégation sous le titre de *Clercs réguliers mineurs*.

Au mois d'août suivant, les deux serviteurs de Dieu revinrent à Naples comme ils en étaient partis, en pauvres mendiants. N'ayant pas même une église pour s'y établir, ils furent contraints de faire leur profession dans l'oratoire des Pénitents-Blancs, le 9 avril 1589. Dom Ascanio changea son nom en celui de François, par dévotion pour le saint patriarche des Frères Mineurs. Peu après, on leur céda la maison et l'église paroissiale de la Miséricorde, qui devint le premier siége de leur Ordre.

Une fois qu'ils eurent établi leurs compagnons dans ce couvent, saint François et Adorno partirent pour l'Espagne ; le Pape les avait exhortés à y introduire leur Ordre ; d'ailleurs, Adorno avait autrefois habité Madrid, et il lui restait encore à régler dans ce pays des affaires importantes. Ils firent ce voyage comme celui de Rome, à pied, vivant d'aumônes, marchant à la garde de Dieu. A Madrid, l'aubergiste qui leur donna l'hospitalité les ayant reconnus pour des Saints, ils furent obligés de se retirer dans un couvent de Carmes déchaussés, pour échapper aux témoignages de vénération du peuple. Il est vrai qu'ils ne purent obtenir à la cour l'autorisation d'établir leur Ordre en Espagne, le temps marqué dans les desseins de Dieu n'étant pas encore venu ; mais ils furent consolés par deux rencontres extraordinaires qu'ils firent à Valence, lorsqu'ils s'en revenaient en Italie.

La première fut d'un religieux anglais, réfugié en Espagne pour fuir les persécutions de la reine Elisabeth. Il semblait les attendre à la porte de Valence, instruit sans doute de leur arrivée par une révélation divine. Aussitôt qu'il les eut abordés, il les entretint de leur Ordre, des fatigues qu'ils avaient souffertes et de celles qu'ils souffraient encore. Puis, prenant saint François à l'écart, il lui prédit que sa Congrégation fleurirait bientôt en Espagne et qu'il en serait le premier général. La seconde fut au couvent des Dominicains. Les deux serviteurs de Dieu s'étaient joints aux pauvres auxquels le portier, qui était un saint religieux, donnait à manger ; quand ce fut leur tour, il leur remit à chacun un chapelet, de ceux qu'il faisait lui-même, et leur fit signe de l'attendre. Les ayant conduits dans sa cellule, il leur servit à manger et leur demanda pour récompense la faveur de baiser leurs pieds ; ce qu'il fit malgré leur résistance. Nos humbles pèlerins furent tout confus de cet honneur et voulurent savoir pourquoi le saint religieux les mortifiait ainsi : « Vous êtes », leur répondit-il, « les fondateurs d'un Ordre nouveau, qui se répandra bientôt pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et qui fleurira particulièrement dans ce royaume. —

Et quand ces choses arriveront-elles ? » demanda saint François. — « Pas avant trois ans », reprit le serviteur de Dieu. Alors saint François, animé aussi de l'esprit de prophétie, ajouta : « Il faudra plus de quatre ans, sans compter la patience et la confiance en Dieu, dont nous aurons besoin ». En effet, la chose arriva comme ils l'avaient prédite. Adorno avait déjà reçu la même prédiction, dans la même ville, dix-sept ans auparavant, de la bouche de saint Louis Bertrand, qui s'était jeté à ses pieds, malgré sa résistance, en disant : « Cet honneur vous est dû, parce que Dieu vous a destiné à fonder un Ordre qui servira utilement à l'Eglise de Jésus-Christ ».

Avant de s'embarquer, notre Saint réunit les matelots et les passagers dans une chapelle de la très-sainte Vierge, et leur fit entendre que de grands périls les attendaient dans cette traversée, et qu'ils eussent à se mettre sous la protection de l'Etoile de la mer. La tempête qu'il avait prédite éclata au bout de trois jours; lorsque tout le monde se préparait à la mort, et que le navire semblait sur le point de disparaître dans les abîmes, saint François assura que personne ne périrait ; ce qui eut lieu, car le navire vint échouer sur le sable, sans avoir reçu aucun grave dommage. Comme on entourait notre Saint aux prières duquel on se croyait redevable de la vie, il descendit à terre avec son compagnon, pour épargner à son humilité ce témoignage de reconnaissance ; ils s'enfoncèrent dans une vaste forêt pour y passer la nuit en prières ; mais la fatigue l'emportant, ils s'endormirent, après s'être nourris de quelques racines. Le lendemain matin, lorsqu'ils voulurent se rendre au navire, Dieu permit qu'ils s'égarassent. Ils errèrent pendant cinq jours, presque mourants de faim et de fatigue. Enfin, ils trouvèrent près d'une grotte une chèvre qui se laissa traire, et des morceaux de pain noir et desséché qu'ils trempèrent dans son lait ; ils recouvrèrent ainsi la force de sortir de la forêt ; ils trouvèrent la mer et un vaisseau de la république de Gênes prêt à partir pour Naples. Ainsi, tous les obstacles qui semblaient retarder leur voyage ne servirent qu'à le rendre plus court. Notre-Seigneur exauçait les vœux de saint François qui lui avait demandé, en quittant Valence, de le conduire auprès de ses frères le plus promptement possible. Il les trouva très-nombreux : le couvent de la Miséricorde ne pouvait plus les contenir.

Quelque temps après son retour, on lui donna l'église Sainte-Marie-Majeure, où la Congrégation s'établit en 1591, avec d'autant plus de joie, qu'elle se trouvait ainsi placée sous la protection spéciale de la sainte Vierge, qui leur avait déjà donné plus d'une preuve de l'intérêt qu'elle prenait à leur affaire, ayant, dès le commencement de la fondation, encouragé Adorno dans ses desseins par ces paroles : « Ne crains rien, je mets sous ma garde l'Ordre que tu prémédites ». Mais nous oubliions de dire que saint François, avant de goûter cette consolation, avait subi de grandes épreuves. Ses travaux continuels, ses rudes mortifications, le peu de sommeil qu'il prenait sur une table qui lui servait de lit, lui causèrent une maladie grave ; il en supporta les douleurs et l'ennui avec un visage gai et tranquille, reflet de la paix de son âme, toujours résignée, toujours unie à Notre-Seigneur. A cette peine en succéda une autre, qui fut sans doute bien plus sensible pour le serviteur de Dieu. Adorno, qui était retourné à Rome et avait obtenu des deux successeurs de Sixte-Quint la confirmation de l'Institut dont il était le supérieur, mourut à Naples, consumé de travaux, à l'âge de quarante ans, le 29 septembre 1591. On choisit François pour le remplacer, et il reçut le premier le titre de *général*, selon la prédiction qui lui en avait été faite à Valence. On eut bien de la peine à vaincre sur ce point son hu-

milité, et il ne consentit à accepter cette charge que pour trois années seulement. Plus maître de sa personne dans cet emploi, il en profita pour augmenter ses exercices de piété et de mortification. Observateur zélé de la Règle, il voulait qu'on ne manquât à aucun point, s'y conformant lui-même en tout et renchérissant sur les pratiques de pénitence qu'elle prescrivait. Trois fois la semaine, il jeûnait au pain et à l'eau, portait habituellement un rude cilice, prenait toutes les nuits la discipline et passait ce temps, partie à étudier et partie devant le saint Sacrement. Lorsque le sommeil le pressait, c'était souvent sur le marche-pied de l'autel qu'il prenait son repos, qui ne durait jamais plus de trois ou quatre heures. Il donnait sept heures chaque jour à la contemplation et à la méditation de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amateur sincère de la pauvreté, il montrait en tout son estime pour cette vertu. Si on lui donnait des vêtements neufs, il les changeait avec les plus usés de ceux des simples frères. Ennemi de toute distinction qui pût l'honorer, il en évitait avec soin les moindres marques, déclarant hautement qu'elles ne lui étaient pas dues, et que la compagnie ne le supportait que par pure charité ; il signait ordinairement ses lettres, François, *pécheur*, et priait qu'on le regardât comme tel, tant son humilité était profonde !

L'espoir d'établir enfin sa Congrégation en Espagne conduisit encore François dans ce pays, en l'année 1594 ; il y fut accompagné du fils du président du conseil suprême de Naples, qu'il avait reçu au nombre de ses religieux. Dès son arrivée à Madrid, il alla se loger à l'hôpital des Italiens, où il soigna les malades avec plus d'empressement qu'on n'en met à flatter les courtisans d'un roi dont on espère une grâce : comme il avait besoin, dans cette circonstance, d'être favorisé tout particulièrement par Notre-Seigneur, il était bien juste qu'il gagnât d'abord les pauvres, qui sont les seuls courtisans de ce Roi né dans une étable. C'est de là, de ce palais des pauvres, qu'il adressa une supplique à Philippe II, roi d'Espagne, pour obtenir la permission de fonder une maison de son Ordre dans la capitale du royaume. La cour chargea le cardinal Quiroga, archevêque de Tolède, de l'examen de cette affaire, lequel accorda aussitôt la permission de fonder une maison à Madrid. Le Saint donna à ce premier couvent le nom du glorieux patriarche saint Joseph. Les cellules étaient petites, l'église étroite et pauvre, mais la grâce de Dieu suffisait à tout. Le bien que faisaient les nouveaux religieux, et surtout notre saint François, était immense : les pécheurs se convertissaient en foule à leur voix ; l'église était toujours pleine de gens qui voulaient se réconcilier avec Dieu.

Le démon, furieux de se voir arracher tant de proies, résolut de renverser ce nouvel établissement avant qu'il ne fût affermi ; il suscita contre les religieux un seigneur qui mit dans son parti le conseil royal de Castille. L'ordre fut donné à François et à ses compagnons de partir sous dix jours pour l'Italie ; mais, supérieur à tous les événements, parce qu'il ne s'appuyait que sur celui qui est le Maître de tous et qui les ramène toujours à ses fins, il supporta cette contradiction avec la plus grande résignation. Ce pur abandon de tous ses désirs entre les mains de Notre-Seigneur fut si agréable à ce bon Sauveur, qu'il consola son serviteur : il obtint quelque délai ; et, lorsque plus tard il quitta Madrid, il n'eut pas la douleur de voir son œuvre détruite, car cette maison s'est soutenue jusqu'à nos jours. De retour en Italie, il fonda à Rome l'hospice de Saint-Léonard, et il fut reçu avec la plus grande bonté par Clément VIII, qui écrivit même en Espagne en faveur de son Ordre.

En allant à Naples, il passa par Aquila et Villa-Santa-Maria, qui était un fief de sa maison. Dès que ses vassaux eurent reconnu le fils de leur maître, ils accoururent en foule : les uns lui baisaient les mains, les autres se mettaient à genoux ; tous faisaient éclater leur joie. C'en était trop pour ne pas alarmer son humilité ; il s'arrêta au milieu de la place publique, s'agenouilla lui-même par terre, et, tirant de son cœur un crucifix, il les blâma avec douceur d'honorer un misérable comme lui, les engagea à rendre tous leurs hommages au crucifix, et leur déclara qu'il n'était revenu parmi eux que pour réparer, autant qu'il le pouvait, les mauvais exemples qu'il leur avait donnés dans sa jeunesse. Ainsi, après leur avoir demandé pardon avec larmes, il alla se cacher dans un endroit retiré, où il passa la nuit en prières. De nouvelles consolations l'attendaient à Naples ; Fabrice Caracciolo, abbé de Sainte-Marie-Majeure, était entré dans l'Institut et venait d'y faire profession. Le Saint, qui l'honorait comme le premier compagnon d'Ardono, aurait voulu le voir placé à la tête de la Société, mais il eut la douleur de sentir ce fardeau tomber encore pour la troisième fois sur ses propres épaules; il fut réélu général pour trois années ; mais il fit tant d'instances auprès de Clément VIII, que son élection ne fut confirmée que pour une année seulement, au bout de laquelle il devint prévôt du couvent de Sainte-Marie-Majeure, à Naples, et maître des novices.

La ville se ressentit bientôt des ardeurs de sa charité ; il distribuait aux pauvres d'abondantes aumônes, dotait les jeunes filles pauvres, ramenait les pécheurs par ses prédications et ses prières. En même temps, il formait de saints religieux qui furent le soutien et la gloire de son Ordre. L'Espagne ne fut pas moins favorisée que l'Italie : nos saints religieux purent y établir plusieurs maisons, qui devinrent des foyers de lumière et des sources de grâces pour ce beau royaume : François y fit un troisième voyage, et il est bien à croire que sa réputation de sainteté, sa patience, sa charité, son humilité, son zèle et les bénédictions que le ciel accordait à tout ce qu'il entreprenait, contribuèrent beaucoup à ces établissements ; on ne le désignait guère autrement que par le nom de *prédicateur de l'amour divin*. Il avait souvent à la bouche ces paroles de David : « Le zèle de votre maison m'a dévoré ! » Ses actions le disaient encore plus haut. La gloire de Dieu était le motif qui le faisait agir en toute rencontre. Le pardon des injures était un des traits où il se plaisait à copier son divin modèle, Jésus crucifié. On avait répandu, en Espagne, des calomnies si affreuses contre les Frères Mineurs, que les auteurs de ces bruits infâmes furent poursuivis et condamnés à une peine ignominieuse. La première démarche de notre Saint, à son arrivée à Madrid, fut d'aller se jeter aux pieds des ministres du roi pour obtenir, à force de larmes, la grâce des coupables.

Il donnait partout l'exemple de la plus humble obéissance. Voici un trait qui le peint tout entier :

Il avait coutume, en passant devant une image de la très-sainte Vierge, de lui dire un *Ave, Maria :* une fois, emporté par son amour, il récita tout haut la prière, de sorte que le supérieur l'entendit. Il sortit de sa cellule et lui dit : « Père, souvenez-vous que nous sommes dans un moment de silence ; taisez-vous ». Le Saint se tut aussitôt et se mit à genoux pour recevoir la correction de son supérieur ; il y resta une heure et demie, jusqu'à ce qu'enfin le supérieur lui envoya dire de se lever.

L'Italie eut le bonheur de revoir notre Saint, en 1604, pour ne plus le perdre. Il remplit encore divers emplois dans sa Congrégation, qu'il acheva d'affermir par ses vertus et ses miracles. Il guérissait avec le signe de la

croix tous les malades qu'on lui amenait, et chassait les démons, qui le regardaient comme un de leurs plus terribles ennemis. Enfin, lorsqu'il eut pour ainsi dire mis la clef de voûte à l'édifice de son Ordre, il obtint, en 1607, d'être déchargé de tout emploi, afin de ne plus songer qu'à son éternité, de ne plus vivre que dans le ciel, de ne plus parler qu'à son Dieu. Il choisit pour demeure le dessous d'un escalier de la maison de Naples, où souvent on le trouvait élevé en extase, les bras étendus en croix : c'est là qu'on vint plusieurs fois, de la part du pape Paul V, lui offrir la mitre et la crosse, mais on ne put jamais triompher de sa résistance : « Je veux faire mon salut dans mon petit coin », disait-il à ses compagnons, « car il faut mourir, et souvent lorsqu'on y pense le moins. Je n'ai plus que quelques jours de vie », disait-il encore, « nous voici à la fin ».

Il prévoyait en effet sa mort comme prochaine et l'annonçait ouvertement ; aussi se préparait-il avec soin à ce redoutable passage, lorsque les affaires de l'Institut l'obligèrent de se rendre à Agnone, dans l'Abruzze, pour une nouvelle fondation. Il voulut profiter de cette occasion pour visiter Lorette, cette sainte maison habitée par la sainte Vierge et où le *Verbe s'est fait chair*. A force d'instances, il obtint des gardiens la faveur d'y rester la nuit en prières. Lorsqu'il implorait la protection de la Reine du ciel pour son Ordre, Adorno, son ancien compagnon, lui apparut en habit religieux, mais tout resplendissant de lumière. Il l'assura, d'un visage riant, de la protection de la très-sainte Vierge, et lui dit qu'il jouissait déjà de la gloire ; qu'il l'y suivrait bientôt, et que deux autres religieux mourraient aussitôt après lui.

Le lendemain le Saint continua son voyage ; en arrivant à Agnone, il dit ces paroles prophétiques : *Hæc est requies mea in sæculum sæculi :* « Voici le lieu de mon repos pour les siècles des siècles » ; mais on ne le comprit pas, car il se portait à merveille. Il rencontra un jeune homme qui menait une vie licencieuse, et l'avertit de se convertir au Seigneur, lui disant qu'il était temps de sortir de la voie qui le conduisait à la perdition éternelle. Ce jeune insensé accueillit en riant ses avis, et lui répondit en se moquant de ses menaces. « Eh bien ! reprit le Saint avec un regard sévère, puisque tu te railles de ce dernier appel de la miséricorde de Dieu, avant une heure tu tomberas dans les mains de sa justice ! » Il mourut en effet avant que l'heure fût écoulée, et sans avoir voulu faire pénitence, au grand effroi de tous ceux qui furent témoins de cet épouvantable châtiment.

Le premier jour de juin, il fut pris d'une fièvre qui parut d'abord peu considérable, mais qui bientôt devint assez violente pour le forcer de se mettre au lit. Il se prépara aussitôt à la mort. On l'entendait répéter souvent : « Seigneur Jésus, que vous êtes bon ; Seigneur, ne me refusez pas ce sang précieux que vous avez répandu pour moi. — O paradis ! ô paradis !...» s'écria-t-il en se soulevant sur son lit comme pour s'élancer où le portaient tous ses désirs. Le mardi 3 juin, avant-veille de la Fête-Dieu, il demanda le saint Viatique, après avoir fait une confession générale de tous ses péchés. Quoique très-faible, il sortit néanmoins du lit dès qu'il vit arriver son Dieu, et le reçut à genoux avec la plus grande ferveur. Il songea ensuite à faire ses adieux à ses frères, qu'il laissait pour quelque temps dans l'exil, en leur adressant une lettre dans laquelle il les exhortait à la fidélité à leur Règle, ainsi qu'à l'amour et à la pratique de toutes les vertus. Il avait son crucifix d'une main, une image de la très-sainte Vierge de l'autre, et, regardant attentivement ce Frère divin, cette céleste Mère, il passa la dernière heure de sa vie dans la douce contemplation de la chère société qui l'attendait

là-haut. Le mercredi, une heure avant le coucher du soleil, son âme brûlant de prendre son vol sur les ailes de l'amour vers le sein de son Bien-Aimé, on l'entendit s'écrier : « Allons ! Allons ! — Et où voulez-vous aller, Père François ? » lui dit-on. — « Au ciel, au ciel ! » répondit-il d'une voix claire et le visage plein de joie. Il y partit en prononçant ces paroles, le 4 juin 1608, à l'âge de quarante-quatre ans et sept mois. Pour satisfaire à la dévotion du peuple, qui venait en foule le visiter, il fallut laisser exposé pendant trois jours son saint corps, qui fut ensuite transporté à Naples, où il est encore religieusement conservé. Ses miracles et ses vertus déterminèrent Clément XIV à le béatifier, le 10 septembre 1769. Pie VII le canonisa solennellement le 27 mai 1807, et il a inséré son office dans le Bréviaire romain. On a sa vie écrite en italien par le Père Augustin Cencelli, du même Ordre.

On le représente agenouillé devant un ostensoir, parce qu'il passait les nuits entières devant l'autel, et qu'il donna à ses disciples la règle de maintenir, dans leurs communautés, l'adoration perpétuelle du Très-Saint Sacrement.

Nous avons tiré cet abrégé des continuateurs de Ribadeneira et de Godescard.

SAINTE NENNOKE, VIERGE (467).

Aux temps des empereurs Arcade et Honorius, vers l'an 403, régnait dans une partie de l'île de Bretagne un prince nommé Brukan, lequel eut de sa femme Menduke quatorze enfants qui se consacrèrent tous à Dieu. Nennoke survint la quinzième, longtemps après les autres, quand ils ne conservaient plus aucun espoir de postérité. Elle fut élevée aussi avec le plus grand soin, comme l'unique héritière de leur maison. Modeste, affable, obéissante, charitable, aimant les lectures pieuses, fréquentant journellement les lieux saints, se nourrissant de la prière et des Sacrements, elle fuyait toute oisiveté et s'occupait tout le jour de travaux manuels.

La renommée de sa vertu et de sa rare beauté la fit demander en mariage par le fils du roi d'Ecosse, auquel son père, de l'avis de ses barons, voulut bien l'accorder, réservant toutefois, en bon père, l'assentiment de sa fille. Il proposa donc à Nennoke ce parti si honorable, qui agréait tant à lui et à sa noblesse, la conjurant d'y donner son consentement et de combler ainsi de bonheur la vieillesse de ses parents. La jeune princesse avait rêvé tout autre chose ; elle aspirait à des noces supérieures à celles de la terre : elle était, dans son cœur, fiancée au Fils du Roi céleste.

« Cher et très-honoré père », s'écria-t-elle en se jetant aux genoux du roi, « je ne doute nullement des mérites du prince auquel vous m'avez destinée, ni de l'honneur qui reviendrait à notre maison de mon union avec lui ; je doute encore moins de votre amour paternel ; mais je ne puis vous le cacher, moi aussi, comme mes frères et mes sœurs, j'ai résolu de me réserver à Dieu et de me consacrer à lui seul. Je ne crois point, en refusant ce noble seigneur, violer l'obéissance que je vous dois, vu le mérite de l'Epoux que je pense à choisir ». Brukan fut bien étonné et très-contrarié de la réponse de sa fille : elle était son unique espoir ! Cependant il ne lui dit rien de pénible ; il s'en retourna fort triste vers sa femme Menduke, et l'engagea doucement à user de son influence maternelle pour amener leur fille à ce qui était l'ardent objet de ses désirs.

Menduke employa sagement tous les moyens en son pouvoir pour satisfaire à l'ordre de son mari. Elle désirait elle-même vivement amener sa fille à se rendre aux vœux de son père : ils avaient donné à Dieu quatorze de leurs enfants ; le ciel devait au moins leur laisser, pensait-elle, celle-ci. Mais Dieu ne cède pas au monde un cœur qui veut résolument se donner uniquement à lui. La tendre mère échoua, comme avait échoué le bon père, et comme ils aimaient tous les deux chrétiennement leur fille, ils lui cédèrent en un point qui regardait si évidemment son bonheur. Joyeuse de sa victoire, la jeune vierge ne songea plus qu'à se vouer entièrement à la piété, pour se rendre digne de son Epoux sacré, le remerciant avec effusion de la constance qu'il lui avait inspirée.

Peu de temps après, saint Germain d'Auxerre passa dans la Grande-Bretagne pour y combattre

les erreurs de Pélage, et se trouvant à la cour du roi Brukan, il y prêcha plusieurs fois avec la plus grande ferveur. Nennoke profita grandement de ses paroles, et quand elle eut appris de sa bouche la sainte vie que menaient plusieurs vierges en France, notamment en la petite Bretagne, elle se sentit le désir de s'y retirer, et obtint de ses parents, à force de prières et de larmes, leur assentiment à son désir. Elle fut accompagnée de plusieurs amies, de quelques religieux, et en particulier de son parrain et de sa marraine.

Arrivés dans la petite Bretagne, ils députèrent quelqu'un d'entre eux vers le duc Guerech, frère du roi Budix, pour lui demander l'hospitalité sur ses terres : ce qui leur fut gracieusement accordé. Nennoke éleva donc un oratoire, et fit bâtir pour elle et ses compagnes des cellules, où elles s'ensevelirent dans la paix du Seigneur et où elles passèrent leur vie à le servir. Un jour que le prince Guerech était à la chasse, un cerf qu'il poursuivait vint se réfugier dans l'oratoire de sainte Nennoke, alors en prière avec ses filles, dont elle était la supérieure, et se coucher à ses pieds comme pour implorer son secours. Le prince, non-seulement accorda la vie sauve à la pauvre bête, mais après une pieuse conférence avec la sainte abbesse, il lui fit donation du lieu où était bâti son monastère et de toutes les terres de la paroisse de Plémaur. Ce lieu s'appela depuis ce moment *Land-Nennoke*. C'était en l'année 458.

Nennoke y continua sa vie angélique, gouvernant ses religieuses avec une sagesse consommée et y préparant des générations d'âmes saintes. Après quoi le ciel, content de ses œuvres et voulant lui en donner la récompense, lui envoya dans une maladie l'annonce de son départ du lieu d'exil, et la tira doucement à lui, le 4 juin de l'an 467.

Cf. Chapia, *Vie d'une Sainte pour chaque jour de l'année.*

SAINTE SATURNINE, VIERGE, MARTYRE.

Au chapitre douzième du deuxième livre de sa chronique de Cambrai et d'Arras, Baldéric parle d'un monastère élevé à Sains-lez-Marquion, mais qui n'existait déjà plus de son temps. Il est probable qu'il fut détruit, comme beaucoup d'autres, durant les invasions des Normands. Ce monastère avait été bâti en mémoire de la vierge Saturnine, qui fut martyrisée dans ce village. Voici comment cet auteur, s'appuyant sur les traditions locales, rapporte ce fait. Sainte Saturnine, dit-il, née en Germanie d'une noble famille, avait promis à Dieu de lui consacrer sa virginité. Sans égard à cette promesse, ses parents voulurent la donner en mariage à un puissant seigneur qui l'avait demandée. La jeune fille, voyant qu'elle ne pouvait ni résister à la détermination de ses parents ni éviter les poursuites de celui qui la recherchait, résolut de quitter la maison paternelle. Après avoir erré longtemps, elle arriva au village appelé Sains-lez-Marquion, où elle essaya de se cacher parmi les gardeurs de troupeaux : c'est là que le jeune seigneur à qui elle était promise la découvrit. Malgré ses instances, sainte Saturnine résista toujours à ses désirs jusqu'à ce que, dans un transport de fureur, il la mit à mort de ses propres mains. Le corps de la vierge chrétienne fut déposé dans le monastère qu'on bâtit peu de temps après dans ce lieu. D'après une ancienne tradition, continue Baldéric, une troupe de Saxons, passant un jour à Sains-lez-Marquion et entendant parler de cette Sainte, aurait emporté une partie de ses reliques. Il n'en reste plus maintenant, ajoute Raissius, que deux petits ossements : on ignore où le reste est caché.

Sainte Saturnine est ordinairement représentée une quenouille à la main et gardant un troupeau. Les gens de la campagne l'invoquent en particulier pour la conservation des bestiaux. C'est surtout le 20 mai, jour de sa fête, qu'ils viennent à Sains-lez-Marquion pour implorer sa protection.

On ne trouve rien sur cette Sainte ni dans les Bollandistes, ni dans les Actes des Saints de Belgique, ni même dans Molanus. Le martyrologe romain en fait néanmoins mention le 4 du mois de juin. — Nous avons emprunté ce qui précède aux *Saints de Cambrai et d'Arras*, par M. l'abbé Destombes.

V[e] JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Egypte, la naissance au ciel des saints martyrs Marcien, Nicanor, Apollonius et autres, qui souffrirent un glorieux martyre dans la persécution de Maximien Galère. Commencement du IV[e] s. — A Pérouse, les saints martyrs Florence, Julien, Cyriaque, Marcellin et Faustin, qui eurent la tête tranchée dans la persécution de Dèce. Vers 250. — A Césarée, en Palestine, la passion des saintes Zénaïde, Cyre, Valérie et Marcie, qui arrivèrent avec joie, par beaucoup de tourments, au bonheur du martyre. — A Tyr, saint Dorothée, prêtre, qui, ayant beaucoup souffert sous Dioclétien, vécut jusqu'au temps de Julien, et honora sa vieillesse par le martyre qu'il endura sous cet empereur, à l'âge de cent sept ans[1]. 362. — Le même jour, saint BONIFACE, archevêque de Mayence, qui vint d'Angleterre à Rome, puis fut envoyé par Grégoire II en Allemagne pour prêcher à ces peuples la foi de Jésus-Christ. Il en convertit un grand nombre, particulièrement parmi les Frisons, et mérita d'être appelé l'Apôtre des Germains; enfin, il fut massacré dans la Frise par les païens furieux, et consomma son martyre avec Eoban et quelques autres serviteurs de Dieu. 754. — A Cordoue, en Espagne, le bienheureux Sanche, Sanchez ou Sance, jeune homme, qui, bien qu'il eût été élevé à la cour, n'hésita pas à souffrir le martyre pour la foi du Christ, dans la persécution des Arabes. 851.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Caunes, au diocèse de Carcassonne, les saints martyrs AMAND, ALEXANDRE, LUCIUS et AUDALDE. Commencement du IV[e] s. — La translation des reliques de saint Grat, évêque de Châlon, au monastère de Paray (diocèse d'Autun)[2]. — A Chartres, la fête de Notre-Dame de Grâce. — A Vienne, en Dauphiné, saint Austrebert, quarante-troisième évêque de ce siége. A l'époque où les Sarrasins dévastèrent les territoires de Lyon et de Vienne, le Saint se retira dans sa famille qui habitait les bords de la Seine. Après une longue vieillesse, illustrée par de nombreux miracles, il mourut au milieu des siens et fut enseveli dans une petite villa qu'il possédait non loin du fleuve. Vers 744. — A Clermont, en Auvergne, le décès de saint ALLYRE, quatrième évêque de cette ville, dont l'ordination se célèbre le 7 juillet et la principale fête le 14 décembre. 385. — Au même lieu, saint Genêt ou Genès, comte d'Auvergne et confesseur, honoré à Clermont. Ses reliques, qui reposent dans l'église de Combonde semblent indiquer qu'il fut enseveli en ce lieu où les miracles

1. Anastase, le bibliothécaire, et les Bollandistes ajoutent qu'il reçut la couronne du martyre à Odyssopolis, en Thrace.

2. Voir sa vie au 8 octobre.

Lorsque Lambert, comte de Châlon, eut fondé le monastère de Paray, l'an 975 il désira l'enrichir de quelques reliques. Nul n'était plus propre que Hugues, peut-être Raoul, son évêque, à satisfaire ce pieux désir. Lambert le conjura donc de lui donner le corps de saint Grat, évêque de Châlon, pour le transférer à Paray et l'offrir à la vénération des nouveaux religieux et de toute la contrée. Hugues, disent les contemporains, accorda imprudemment la demande d'un si puissant solliciteur, et ne pouvant espérer l'assentiment du clergé à cette concession, il permit au comte de faire enlever nuitamment le saint corps par ses officiers. Ceux-ci ouvrirent le tombeau, déposèrent les précieuses reliques dans une châsse d'argent richement décorée, et se hâtèrent d'échapper par la fuite à l'indignation du clergé et du peuple.

A peine cette translation des reliques du saint évêque fut-elle connue, que l'on vit éclater en même temps et la foi des peuples et la vénération que l'on avait pour ses vertus. Une foule innombrable de fidèles des deux sexes accourut de Vienne, de Lyon, de Mâcon, d'Autun et du Brionnais, pour honorer les précieuses dépouilles du Saint, implorer son intercession, et remercier Dieu des miracles qu'il opérait par son serviteur. Après une marche triomphale, les reliques de saint Grat furent reçues à Paray avec les plus grands honneurs, et déposées dans l'église du monastère dont il devint le patron avec la sainte Vierge et saint Jean-Baptiste.

Quelques auteurs mettent cette translation au 13 mai; le *Bréviaire de Châlon* l'indique au 5 juin. Il ajoute que, pendant les guerres des Calvinistes, l'église de Paray ayant été dévastée, les reliques de saint Grat furent profanées et jetées au vent.

furent très-fréquents après sa mort. Deux hommes qui, par l'effet d'une contraction de nerfs, avaient le corps tout voûté, se trouvèrent guéris après une nuit passée en prières devant son tombeau. Une pauvre fille aveugle, ayant jeté quantité de sang par les yeux devant ce même tombeau, y recouvra la vue. Plusieurs autres malades y reçurent la santé, et grand nombre de démoniaques y furent délivrés. Vers 710. — Encore à Clermont, saint Léogonce ou Legonce, troisième évêque de cette ville, qui avait autrefois une église sous son vocable dans le territoire de Clermont. — A Saint-Savin de Lavédan, en Bigorre, saint Elzéar ou Elsiaire, moine. 1036. — A Orange, diocèse d'Avignon, saint EUTROPE, mentionné au martyrologe romain du 27 mai. Ier s. — A Poitiers, saint PORCHAIRE, abbé. Fin du VIe s. — A Saint-Claude, saint Aldegrin [1], confesseur. Xe s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Bénédictins. — Au monastère de Fulde, saint Boniface, archevêque de Mayence.

Martyrologe des Camaldules, de Vallombreuse et des Cisterciens. — Saint Boniface, archevêque de Mayence.

Martyrologe des Dominicains. — A Agnone, saint François Caracciolo, nommé hier au martyrologe romain.

Martyrologe des Franciscains. — A Cérédano, au diocèse de Novare, le bienheureux Pacifique, confesseur de l'Ordre des Mineurs, célèbre par le mérite de ses vertus et de ses bonnes œuvres [2]. 1482.

Martyrologe des Augustins. — A Rome, la canonisation de saint Nicolas de Tolentino, de notre Ordre, que le pape Eugène IV mit au rang des saints confesseurs, à cause de sa rare sainteté et de ses grands miracles, l'an 1546, le jour même de la Pentecôte.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Campanie, les saints Javin et Héraclius, confesseurs. — En Egypte, les saints martyrs Marcien, Nicandre, Apollonius et six autres ; de plus, saint Claude et ses compagnons, martyrs. — En Afrique, les saints Evase et Privat, martyrs, mentionnés au martyrologe de saint Jérôme. — En Istrie, les saints Zoël, Sature, Thymin, Saturnin, Servule, Félix, Silvain, Fortunat et Mammère, martyrs. — A Lilybée, en Sicile, saint Grégoire, évêque et martyr. — En Egypte, saint Dorothée, surnommé *le Thébain*, qui passa soixante ans dans une caverne, à neuf milles de la ville d'Alexandrie. IVe s. — A Volaterres, en Toscane, les saints Juste et Clément, confesseurs africains, patrons de cette ville. Ve s. — A Côme, saint Eutyche, évêque [3]. Vers l'an 532. — A Fritzlar, en Allemagne, saint Félix, moine et martyr, qui paraît avoir été mis à mort par les Saxons encore païens. — A Paderborn, en Westphalie, le bienheureux Meinwerc, évêque de cette ville [4]. 1036.

1. Aldegrin, soldat renommé pour sa bravoure et pour sa prudence, entendant parler de la sainteté d'Odon, l'alla trouver. Par ses exemples comme par ses paroles, le Saint le détermina à renoncer au monde. Tous les deux se résolurent ensemble à embrasser la vie monastique, mais seulement dans un monastère où l'observance régulière serait en pleine vigueur. Ce monastère qu'ils cherchaient, ils le trouvèrent dans celui de Baume, au diocèse de Besançon ; l'abbé Bernon le dirigeait. C'est là qu'Aldegrin fit sa profession religieuse, et, quand il l'eut faite, il obtint de l'abbé la permission de se retirer dans une grotte du voisinage, d'où il ne revenait au monastère que les jours de dimanches et de fêtes. Il mena aussi une vie fort austère pendant trente ans, ne mangeant que du pain et des fèves, sans sel, toujours exposé à l'inclémence de l'air. Selon un vieux missel, son saint corps reposait à l'abbaye de Baume. — *Propre de Saint-Claude.*

2. Il se distingua dans l'ordre de Saint-François par son habileté dans la direction des âmes, et composa une somme des cas de conscience qui est très-estimée et qu'on appelle la *Somme pontificale*, parce que le pape Sixte IV l'approuva. La sainteté de sa vie et ses succès dans la prédication engagèrent le même Pontife à l'établir commissaire apostolique, pour prêcher la croisade contre les Turcs qui ravageaient alors l'Italie. Ce saint religieux mourut dans l'île de Sardaigne. Les Bollandistes le nomment au 4 juin (voir ce jour), mais c'est le 5 que son ordre honore sa mémoire. — Voyez *Propre des Franciscains.*

3. L'Eglise de Saint-Georges de Côme (Lombardie), célèbre le 2 mai la première translation de ses reliques (2 mai 1569) et la seconde le 26 avril (26 avril 1641). Ses reliques se trouvent en sa ville épiscopale, enfermées dans une châsse de marbre.

4. Roton, un de ses successeurs dans l'épiscopat, fit placer devant le tombeau du Saint, en 1048, une lampe qui devait brûler constamment. Un autre retira ses reliques de la crypte de l'église métropolitaine de Paderborn où elles reposaient depuis 340 ans, et les fit placer avec honneur, en 1376, devant le maître-autel sous une pierre qui porte cette inscription :

Hic lapis, ad speciem Meinwerci sculptus, eumdem Plurima qui Christi fecit amore tegit.	Cette pierre, où sont sculptés les traits de Meinwerc, recouvre celui qui fit tout pour l'amour du Christ.

On peut voir ce sarcophage dans les *Acta Sanctorum*, t. I, jun., p. 502.

— A Asserigo, dans les Abruzzes, saint Franc, solitaire, dont les reliques sont vénérées dans l'église de la même ville. XIe s. — A Recanati, en Italie, le bienheureux Placide, de l'Ordre des Apostolins[1]. 1398. — En Portugal, le bienheureux Ferdinand, fils du roi Jean Ier. Il mourut en captivité chez les Maures, après avoir subi les plus durs traitements ; son corps fut rapporté ensuite en Portugal, où il opéra plus d'un miracle. Il est honoré à Fez, en Mauritanie[2], lieu de son décès. An 1443.

SAINT BONIFACE, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE,

APOTRE DE L'ALLEMAGNE ET MARTYR

680-754. — Papes : Agathon; Etienne II. — Rois des Francs : Thierry III; Pépin *le Bref.*

Væ mihi, si non evangelizavero.
Malheur à moi, si je ne prêche pas l'Evangile.
I Cor., IV, 17.

Rendons à l'Angleterre la gloire qui lui est due pour les grands personnages qu'elle a donnés à l'Eglise catholique, avant qu'elle en fût séparée par l'hérésie et par le schisme. Saint Boniface, appelé d'abord Winfrid, naquit à Kirton, dans le Devonshire, de parents considérables, et qui eurent un grand soin de son éducation. Dès l'âge de cinq ans, ayant vu dans la maison paternelle quelques religieux qui faisaient des missions dans le pays, il demanda à les suivre dans leur monastère ; toutefois, son père, prenant ses souhaits pour des fantaisies d'enfant, lui refusa absolument ce qu'il demandait. Mais il eut beau faire, le désir de la vie monastique croissait dans le cœur de son fils, et, comme il s'y opposait, il tomba dangereusement malade; il reconnut alors la main de Dieu qui le punissait, et permit à Winfrid de suivre sa vocation. Notre Saint passa treize ans dans le monastère d'Adescan-Castre, aujourd'hui Exeter, qui était sous la conduite d'un saint abbé nommé Wolphard. Il passa ensuite dans l'abbaye de Nutcell, dont le vénérable Winbert était abbé; il n'y fit pas un moindre progrès dans les lettres humaines que dans la vertu.

Après avoir été écolier, il devint maître, et enseigna aux autres ce qu'il avait appris avec tant de soin. Beaucoup d'élèves, de couvents éloignés, accouraient à ses leçons. A l'âge de trente ans, il fut ordonné prêtre. Peu de temps après, le roi Ina et le clergé, réunis dans un synode, le chargèrent d'une ambassade auprès de Britkwald, archevêque de Cantorbéry, qui devait approuver les décisions de ce synode ; il s'acquitta de cette négociation avec tant d'habilité et de prudence, qu il jouit dès lors de la plus grande considération ; on l'invitait à presque tous les synodes.

Mais Winfrid était destiné par la Providence à une plus grande mission.

1. On peut voir à Recanati, dans l'église Saint-Jean, un grand autel de marbre noir : c'est dans l'intérieur de cet autel que se remarque le corps parfaitement conservé de notre Saint. — Voir dans les *Acta Sanctorum*, tome I, junii, page 550, édition Palmé, la reproduction du caveau de l'autel.

2. A Leria, ville forte de la Lusitanie, Jean Ier, disent les Bollandistes, fit élever une église sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire, en souvenir de la victoire qu'il remporta sur les Catalans en 1286. Il y adjoignit un monastère de Frères Prêcheurs, et voulut que cette église servît de sépulture à sa famille. Les restes du bienheureux Ferdinand, ramenés de Fez, y sont déposés. On peut voir dans les Bollandistes la reproduction des bas-reliefs qui ornent la chapelle qui renferme son tombeau, tome I, jun., p. 552, éd. Palmé.

La Grande-Bretagne travailla pendant un siècle à christianiser l'Allemagne : notre Saint devait achever cette sainte entreprise et organiser définitivement l'Eglise chez les peuples germaniques.

Il vint d'abord dans la Frise, et s'avança jusqu'à Utrecht, la capitale de ce pays; mais le roi Radbod, qui persécutait le christianisme, rendit inutiles tous les efforts de l'Apôtre. Il fut obligé de revenir en Angleterre, où on le nomma abbé de son monastère.

Après un séjour de deux ans (718), il résolut de recommencer son apostolat. Muni de lettres de recommandation de son évêque, le sage Daniel, de Winchester, il partit pour Rome, afin de recevoir sa mission du vicaire de Jésus-Christ lui-même. Grégoire II, après avoir éprouvé sa foi, sa vertu et la pureté de ses intentions, l'encouragea par de sages conseils et le nomma, le 15 mai 719, missionnaire apostolique. Il lui donna aussi des saintes reliques et des lettres de recommandation pour les princes chrétiens qui se trouveraient sur sa route.

Comblé de faveurs et muni de tous les pouvoirs nécessaires, le Saint partit de Rome; et, après avoir visité en passant Luitprand, roi des Lombards, qui lui fit très-bon accueil, il entra en Allemagne, et alla jusqu'en Thuringe, où il séjourna quelque temps, exhortant les princes et les plus considérables de la province à embrasser la foi de Jésus-Christ. Il y réforma aussi quelques prêtres qui s'étaient abandonnés à plusieurs déréglements. Mais ayant entendu dire que Radbod, roi des Frisons et ennemi juré de la religion chrétienne, était mort, il monta sur un vaisseau pour passer en Frise; et, y étant arrivé, il travailla glorieusement à la conversion des infidèles. Il obéissait, en tous ses travaux, à saint Willibrod, archevêque d'Utrecht. Celui-ci voulait l'avoir pour coadjuteur et comme successeur : mais le Saint refusa cette dignité, disant qu'il devait évangéliser les idolâtres de toute l'Allemagne. Après être resté trois ans dans la Frise, il parcourut de nouveau la Thuringe et la Hesse, que les armes de Charles-Martel lui avaient ouvertes, en délivrant les deux pays des Saxons. Il fonda le couvent de Hamelbourg, sur la Saale.

Ensuite, il envoya au pape Grégoire un de ses disciples et de ses associés, pour lui rendre compte du progrès de l'Evangile, et pour le consulter sur quelques difficultés touchant la discipline ecclésiastique, et sur la manière dont il se devait comporter avec les nouveaux convertis. Le Pape lui répondit article par article ; mais voulant être plus amplement informé du succès de cette grande mission, il lui manda de le venir trouver à Rome. Winfrid s'y rendit aussitôt par obéissance, et fit connaître de vive voix à Sa Sainteté ce qu'il lui avait mandé dans ses lettres. Il lui donna aussi, par écrit, sa profession de foi, et lui prêta le serment que les évêques ont coutume de faire au Saint-Siége en leur ordination; après quoi le Pape lui-même le consacra évêque régionnaire, le 30 novembre 723. De plus, il lui changea le nom de Winfrid, qu'il avait porté jusqu'alors, en celui de Boniface, et lui fit présent d'un livre contenant les règles et les institutions canoniques, tirées des Conciles approuvés de l'Eglise, et des ordonnances des souverains Pontifes. Il lui mit encore entre les mains des lettres, non-seulement pour Charles-Martel, qui gouvernait alors la France, mais aussi pour les ecclésiastiques et les princes d'Allemagne ; il exhortait les uns à le favoriser et à le secourir dans ses besoins, et les autres à la persévérance dans la foi et dans la religion chrétienne. Il y en avait aussi pour le peuple de Thuringe, où il l'instruisait de quelques points de la foi et lui recommandait de rendre toute sorte d'obéissance à Boniface, son évêque, et de le recevoir comme

celui qui lui était envoyé, non pas pour profiter de ses biens temporels, mais pour gagner les âmes à Jésus-Christ. Il n'y eut pas même jusqu'aux Saxons nouvellement convertis que ce vigilant Pape n'honorât d'une lettre, pour les exhorter à demeurer constants dans la religion qu'ils venaient d'embrasser.

Boniface étant muni de ces provisions apostoliques, s'en vint en Austrasie pour présenter les lettres du Pape à Charles-Martel, qui lui en donna en même temps d'autres de faveur et de protection pour les souverains d'Allemagne. Cependant, avec toutes ces puissantes recommandations, il ne manqua pas de difficultés dans l'exécution de ses desseins, particulièrement lorsqu'il prêcha aux Hessois et aux Goths qui étaient extrêmement attachés aux superstitions du paganisme : il osa entreprendre d'abattre le principal sanctuaire païen de la contrée : c'était le chêne de Thor ou du Tonnerre, arbre gigantesque, près du village de Geismar. Les idolâtres menaçaient Boniface de le massacrer; mais le chêne s'étant fendu en quatre, et étant tombé au premier coup de cognée qu'il lui donna, ils en furent si épouvantés, que, plusieurs ouvrant les yeux à la lumière de l'Evangile, se convertirent à la foi. A la suite de ce miracle, il fit bâtir, dans le même endroit, du bois même de cet arbre, une petite chapelle qu'il consacra en l'honneur du prince des Apôtres, et ce fut la première église de ces pays.

Saint Boniface, vivant ainsi parmi les païens et les infidèles, souffrait de grandes nécessités; mais Dieu suscita plusieurs bonnes personnes pour le secourir ; de plus, ses amis et ses compatriotes en étant informés, firent leur possible pour l'assister : les uns lui envoyant des habits, d'autres des provisions pour sa nourriture, et d'autres des livres et des lettres pleines de consolation. Daniel, évêque de Winchester, dont nous avons déjà parlé, lui envoya une brève instruction pour convaincre les païens de leurs erreurs et de la vanité de leurs faux dieux. L'abbesse Eadburge, parente du roi de Kent, lui fit aussi présent de quelques livres sacrés pour l'instruction des peuples, particulièrement des Epîtres de saint Pierre, écrites en lettres d'or, que le Saint lui avait demandées avec instance. Enfin, Dieu même pourvut à ses nécessités par des moyens extraordinaires. Un jour, qu'après avoir dédié une église à saint Michel, auprès du fleuve d'Oraha, et avoir été consolé par une vision de cet archange, il n'avait rien pour son dîner, un grand oiseau, volant au-dessus de sa table, y laissa tomber un fort beau poisson ; il en fit sa réfection, en remerciant la divine Bonté d'une faveur si miraculeuse. Comme il travaillait sans relâche à la vigne du Seigneur, les fruits de sa mission s'augmentèrent tellement de jour en jour, qu'il fut contraint de faire venir d'Angleterre plusieurs nouveaux ouvriers : il les nomma recteurs des églises qu'il avait fait bâtir.

On vit sortir aussi des couvents de la Grande-Bretagne un essaim de veuves et de vierges, mères, sœurs, parentes des missionnaires, jalouses de partager leurs mérites et leurs périls. Chunihild et Berathgit, sa fille, s'arrêtèrent en Thuringe. Chunidrat fut envoyée en Bavière; Thecla demeura à Kitzingen, sur le Mein. Lioba, « belle comme les anges, ravissante dans ses discours, savante dans les Ecritures et les saints Canons », gouverna l'abbaye de Bischofsheim. Les farouches Germains, qui autrefois aimaient le sang et se mêlaient aux batailles, venaient maintenant s'agenouiller au pied de ces douces maîtresses. Le silence et l'humilité ont caché leurs travaux aux regards du monde; mais l'histoire marque leur place aux origines de la civilisation germanique : la providence a mis des femmes auprès de tous les berceaux [1].

1. Ozanam, *Etudes germaniques.*

Au bout de quelques années, l'Apôtre comptait cent mille converties.

Tandis que saint Boniface était occupé en Allemagne, non-seulement à prêcher aux infidèles, mais aussi à corriger les mœurs déréglées des chrétiens de Thuringe, qui, par la négligence des pasteurs, commençaient à chanceler en la foi, Grégoire II passa de cette vie à une meilleure, et Grégoire III fut élu en sa place pour remplir le Siége apostolique. Notre Saint se vit obligé, par là, d'envoyer des députés à Rome, pour rendre ses respects au nouveau Pape; et il le consulta, par le même moyen, sur quelques doutes qui concernaient sa mission. Le souverain Pontife lui fit une réponse très-favorable, et lui accorda même plus qu'il ne demandait : car il lui envoya le *Pallium* pour marque de sa dignité archiépiscopale, et lui donna pouvoir de créer de nouveaux évêques, selon qu'il le jugerait plus nécessaire pour l'avancement de notre sainte religion.

L'an 738, il eut dévotion de visiter une troisième fois les sépulcres des bienheureux Apôtres, à Rome, désirant en même temps consulter le souverain Pontife sur plusieurs articles importants pour le salut des âmes. Le Saint-Père lui fit un très-bon accueil, et pareil à celui que ses prédécesseurs avaient fait autrefois à saint Athanase, à saint Epiphane et à d'autres grands personnages qui avaient bien servi l'Eglise. A son départ, il lui donna plusieurs reliques qu'il lui avait demandées; il lui accorda aussi Wilibaud, anglais, religieux du Mont-Cassin, pour l'aider dans ses fonctions apostoliques. Boniface se dirigea vers la ville de Pavie, tant pour visiter Luitprand, roi des Lombards, que pour y voir les saintes reliques de saint Augustin, apportées, depuis quelques années, de l'île de Sardaigne, par les soins de ce prince.

Il passa ensuite en Bavière; après avoir délivré la province de plusieurs faux ministres, qui usurpaient l'office des prêtres, et de quelques autres qui se disaient évêques, il érigea trois évêchés : celui de Salzbourg, celui de Freisingen et celui de Ratisbonne, outre celui de Passau qui était déjà établi. Il en donna avis au souverain Pontife, qui approuva tout ce qu'il avait fait, avec ce bel éloge : qu'après Dieu, la conversion de cent mille païens lui était due, à lui et à Charles-Martel, prince des Francs, qui l'avait beaucoup assisté dans cette entreprise.

L'an 742, il assembla, par l'ordre de Grégoire III, le concile d'Allemagne, dans lequel il fit faire plusieurs saints décrets pour l'heureux établissement de ces nouvelles églises. Il présida, en 744, le concile de Soissons, où l'on rétablit l'autorité des métropolitains, ébranlée en quelques endroits. Il présida encore d'autres conciles. Il était puissamment soutenu par Carloman et Pépin, qui avaient succédé à Charles-Martel leur père, en 741. Dans l'année 744, il posa les bases du couvent de Fulde, ce grand monastère qui fut pour l'Allemagne centrale ce que furent le Mont-Cassin pour l'Italie, Saint-Gall pour l'Allemagne méridionale, la nouvelle Corbie pour la Saxe et le nord de l'Allemagne.

Gewilied, évêque de Mayence, ayant été déposé, le pape Zacharie créa Boniface archevêque de Mayence, primat de toute l'allemagne, et son légat en Germanie et dans les Gaules (747). En cette qualité il sacra, à Soissons, en 752, roi des Francs, Pépin le Bref, tige de nos rois appelés Carlovingiens, à cause de Charlemagne, fils aîné de ce prince, comme la première s'appelait des Mérovingiens, à cause de Mérovée, fils de Pharamond.

Enfin, Dieu voulant récompenser les illustres travaux de son serviteur par la couronne du martyre, lui donna l'inspiration de retourner en Frise, où le peuple, qu'il avait converti plusieurs années auparavant, s'était re-

plongé dans l'idolâtrie. Il en demanda la permission au Pape, qui la lui accorda volontiers; ensuite il écrivit à Fulrade, abbé de Saint-Denis, premier aumônier du roi, afin qu'il suppliât Pépin de l'assister de son autorité dans cette entreprise, et de secourir aussi ses disciples qui étaient dans la dernière indigence. Enfin, ayant ordonné en sa place un saint prêtre appelé Lulle, selon le pouvoir qu'il en avait reçu de Rome, et l'ayant prié d'avoir soin, quand il aurait reçu les nouvelles de sa mort, de retirer son corps pour le faire inhumer, il partit de Mayence et s'embarqua sur le Rhin, avec Eoban, évêque, trois diacres et quatre religieux. Ils arrivèrent tous heureusement en Frise où ils baptisèrent en peu de jours plusieurs milliers de personnes.

Un jour, le 5 juin, le pavillon de l'archevêque avait été dressé près de Dockum, au bord de la Burda, qui sépare les Frisons orientaux et les occidentaux. L'autel était prêt et les vases sacrés disposés pour le sacrifice, car une grande multitude était convoquée pour recevoir l'imposition des mains. Après le lever du soleil, une nuée de barbares, armés de lances et de boucliers, parut dans la plaine et vint fondre sur le camp. Les serviteurs coururent aux armes et se préparèrent à défendre leurs maîtres. Mais l'homme de Dieu, au premier tumulte de l'attaque, sortit de sa tente entouré de ses clercs et portant les saintes reliques, qui ne le quittaient point : « Cessez ce combat, mes enfants ! » s'écria-t-il; « souvenez-vous que l'Ecriture nous apprend à rendre le bien pour le mal. Car ce jour est celui que j'ai désiré longtemps, et l'heure de notre délivrance est venue. Soyez forts dans le Seigneur, espérez en lui, et il sauvera vos âmes ». Puis, se retournant vers les prêtres, les diacres et les clercs inférieurs, il leur dit ces paroles : « Frères, soyez fermes, et ne craignez point ceux qui ne peuvent rien sur l'âme; mais réjouissez-vous en Dieu, qui vous prépare une demeure dans la cité des anges. Ne regrettez pas les vaines joies du monde, mais traversez courageusement ce court passage de la mort, qui vous mène à un royaume éternel ». Aussitôt une bande furieuse de barbares les enveloppa, égorgea les serviteurs de Dieu, et se précipita dans les tentes, où, au lieu d'or et d'argent, ils ne trouvèrent que des reliques, des livres, et le vin réservé pour le saint sacrifice. Irrités de la stérilité du pillage, ils s'enivrèrent, ils se querellèrent et se tuèrent entre eux. Les chrétiens, se levant en armes de toutes parts, exterminèrent ce qui était resté de ces misérables.

Saint Boniface tenait en mourant le livre des Evangiles entre les mains : ces infidèles le percèrent d'un coup d'épée; mais ils n'en coupèrent pas une seule lettre : ce qui ne se put faire sans miracle.

Son corps fut d'abord porté à Maëstricht, ensuite à Mayence, et, de là, il fut solennellement transféré au monastère de Fulde, comme il l'avait ordonné. Il a fait, depuis, beaucoup de miracles, que l'on peut voir dans ses actes [1].

Nous ne voulons pas omettre ici un très-bel apophthegme qui est attribué à ce saint Apôtre et Martyr, au concile de Tivoli. Faisant allusion à la mauvaise vie de quelques prêtres de son temps, il disait : « Qu'autrefois les prêtres étaient d'or, et se servaient de calices de bois; mais qu'alors ils étaient de bois, et se servaient de calices d'or ».

On peint saint Boniface tenant un livre qui est traversé par une épée. Comme cette épée n'endommagea pas le texte sacré, les tailleurs qui ont

1. L'Eglise collégiale de Saint-Quentin (Aisne) possède une partie du crâne de saint Boniface. Nous avons fait des recherches pour savoir comment cette relique insigne était arrivée en la possession de cette église sans avoir pu y parvenir.

besoin d'avoir le coup de ciseaux sûr et adroit, ont choisi saint Boniface pour leur patron.

ÉCRITS DE SAINT BONIFACE.

Nous avons de saint Boniface : 1° *des Lettres ;* 2° *des Sermons ;* 3° *une Grammaire latine ;* 4° *un grand Poëme.* — On lui attribue aussi une *Copie des Evangiles :* Ce volume est écrit sur parchemin, in-12, en caractères courants de Saxe. Des lettres en or qui se trouvent sur la dernière page et qui sont d'une date plus récente, disent formellement que ce livre est de la main même de saint Boniface. Il est conservé dans la bibliothèque publique de Fulde.

Serrarius publia, en 1605, un recueil de lettres de saint Boniface ; mais de cent cinquante-deux lettres que contient ce recueil, il n'y en a que trente-neuf qui soient du Saint ; les autres lui ont été adressées par des Papes et des évêques, des princes, etc. On voit par les épîtres de saint Boniface, qu'il ne se proposait en tout que la gloire de Dieu.

D. Martène et D. Durant ont publié [1] un grand nombre de lettres du Saint qui sont fort curieuses, et qui n'avaient jamais été imprimées. Ils ont donné aussi [2] dix-neuf homélies du même auteur. Voici ce qui est dit dans la quatrième, de la nécessité de la confession : « Si nous cachons nos péchés, Dieu les découvrira publiquement malgré nous. Il vaut mieux les confesser à un homme, que de s'exposer à être couvert de confusion à la vue de tous les habitants du ciel, de la terre et de l'enfer ». On trouve, dans le *Spicilége* de d'Achéry [3], un recueil de canons que saint Boniface avait faits pour la conduite de son clergé. Il y a un sermon du même Saint *sur la renonciation qui se fait au baptême*, dans le *Thesaurus anecdotorum novissimus*, que D. Bernard Pez publia à Augsbourg, en 1729 [4].

Le style de saint Boniface est clair, grave et simple ; ses pensées sont justes et solides. On remarque dans tous ses écrits beaucoup d'onction et un esprit vraiment apostolique. Toutes ses lettres sont en latin, quoique, selon les plus habiles antiquaires, la langue anglo-saxonne fût si semblable à celle de la plupart des peuples d'Allemagne, que les missionnaires de ce pays n'avaient pas besoin d'interprètes pour se faire entendre.

Sa vie a été écrite d'abord par saint Wilibaud, un de ses disciples, et ensuite par Othon, prêtre de Mayence, à la prière des moines de Fulde. Le premier se trouve dans Baronius au neuvième tome de ses *Annales*, et tous les deux dans Surius. On peut lire aussi : *Boniface, apôtre des Allemands, sa vie, ses œuvres,* par J.-Ch.-A. Seiters, curé catholique de Gœttingue ; Mayence, 1845. — Cf. Ozanam, *Etudes germaniques.*

SAINT EUTROPE II, ÉVÊQUE D'ORANGE (1er siècle).

Saint Eutrope, issu d'une famille noble et riche, naquit à Marseille, sous le règne de l'empereur Honorius. Après la mort de sa femme, il se consacra sans réserve au service de Dieu. L'éclat de ses vertus engagea Eustache, évêque de Marseille, à lui proposer d'entrer dans son clergé. Il refusa par humilité, mais Eustache le fit enlever malgré lui, et, sans avoir égard à sa résistance, il lui coupa les cheveux et l'engagea dans la cléricature. Dès lors, il obéit plus volontiers à son évêque. Il travailla avec une grande ardeur à l'acquisition de toutes les vertus d'un état qu'il n'avait d'abord refusé que parce qu'il s'en jugeait indigne. Lorsqu'il fut ordonné diacre, ayant fait un sévère examen de tous les péchés de sa vie passée, il redoubla ses austérités et ses bonnes œuvres pour en obtenir le pardon. Sa contrition fut si sincère et si vive, et sa pénitence si efficace que Dieu daigna lui faire connaître, par deux songes qu'il lui envoya, qu'il lui avait remis tous les péchés commis avant sa conversion.

Cependant Juste, évêque d'Orange, étant mort, le clergé et le peuple de cette ville élurent unanimement Eutrope pour lui succéder. Il fut sacré, et aussitôt il se mit en route pour se rendre à son église. Mais la ville venait d'être ruinée par les barbares Wisigoths ou Bourguignons, et Eutrope fut tellement frappé de la désolation où il la vit que, désespérant de pouvoir jamais réparer ce désastre, il prit la fuite sans réfléchir que son devoir était de rester au poste où il venait d'être appelé et d'y travailler sans s'inquiéter du résultat de ses efforts, s'en remettant totalement à Dieu pour le succès. Dieu permit qu'il rencontrât un saint homme, nommé Aper, que quelques-uns prétendent avoir été disciple de saint Augustin. Aper lui fit sentir que sa fuite était

1. *Thesaur. anecdot.*, t. IX. — 2. *Ibid.* — 3. Tome IX. — 4. Tome III, part. 2, col. 3.

contraire à la volonté du ciel : « Vous êtes donc », lui dit-il, « cet Eutrope que l'on avait choisi sur le témoignage que l'on avait rendu au mérite dont on vous croyait pourvu ? Parce que vous avez trouvé une église affligée, réduite à la pauvreté, dépourvue de ministres, déchue de ses priviléges, tourmentée par des soldats et des étrangers, vous l'avez méprisée et vous l'avez rejetée comme indigne de vous. C'est un piége que le démon vous a tendu. Retournez donc promptement et ne faites point difficulté de prendre soin d'une église que Dieu vous a confiée : croyez qu'elle sera toujours assez noble et assez riche tant qu'elle sera ornée des mérites de ses enfants. Ce qui reste pour l'enrichir vous est réservé ; et vous ne craindrez pas d'y mourir de faim, si vous suivez le conseil et l'exemple du grand maître, l'apôtre saint Paul, qui veut que l'on travaille de ses mains pour pourvoir à sa nécessité particulière et à celle des autres ».

Eutrope, honteux de ce qu'il avait fait, et animé par cette vive exhortation d'Aper, retourna sans peine à son église d'Orange, et ne songea plus qu'à lui rendre tous les services qu'elle pouvait attendre de lui dans ses besoins. Il s'acquitta envers son peuple de tous les devoirs d'un pasteur zélé, vigilant et plein de charité. Mais pour ne pas s'exposer à se faire réprouver en prêchant aux autres, jamais il n'abandonna l'ouvrage de sa propre sanctification, lors même qu'il était le plus appliqué à les sanctifier. Il affaiblissait son corps par le travail et l'abstinence à mesure qu'il soutenait et fortifiait son âme par la prière. Par ce moyen, il corrigea la délicatesse où il avait été élevé, et il s'endurcit malgré son tempéramment et sa complexion aux injures de l'air, aux rigueurs des saisons, à la pesanteur des fardeaux et à toutes les fatigues corporelles. Il labourait la terre avec beaucoup d'assiduité, et ne cessait durant tout ce travail de prier ou d'instruire. Lorsque son corps, déjà atténué par les jeûnes et les autres mortifications, succombait à la peine du labour, il ne savait d'autre moyen de le délasser qu'en le faisant passer d'un travail à un autre : de sorte que s'il quittait la charrue, c'était pour aller couper du bois, déraciner des ronces et des épines, nettoyer les cailloux ou les chardons d'un champ, ou travailler à la vigne, cherchant partout à soulager la peine des ouvriers, en augmentant la sienne.

Il délivra plusieurs possédés ; il arrêta un incendie par sa prière. Il annonça une famine et exhorta ses diocésains à faire des provisions de blé pour se mettre en mesure de la supporter. Sa charité apparut tout entière dans les aumônes inépuisables qu'il versa dans le sein des pauvres. Son zèle se signala aussi contre les hérétiques. Il signa la lettre que saint Faust, évêque de Riez, écrivit, en 475, contre Lucide, qui propageait l'erreur des Prédestinatiens. Il fut lié avec saint Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, en Auvergne, lequel, dans une lettre qui existe encore (liv. VI, ép. 6), le suppliait de venir en aide à son indigence et à son aridité par la salutaire onction de son discours. Il assista au Concile d'Arles, présidé par l'évêque Léonce. Il se trouve mentionné parmi les évêques des Gaules, dans la lettre de saint Hilaire, pape, relative à l'élection illicite d'un évêque de Die. Il parvint à une extrême vieillesse, et, après sa mort, on l'ensevelit en sa ville épiscopale, dans une église qui porta ensuite son nom.

A peine saint Eutrope eut-il rendu son âme à Dieu, que le peuple, touché de la sainteté de sa vie, lui offrit ses pieux hommages, et lui rendit les honneurs que l'Eglise n'accorde qu'aux saints. Ses restes furent déposés dans un riche tombeau, au-dessus duquel fut placée cette inscription qui dit en peu de mots la vénération qu'on avait pour lui :

GAUDENTIUS	GAUDENCE ET PALLADE
ET PALLADI	ONT ÉLEVÉ CE MONUMENT
VS FRATRI	A LA GLOIRE
INNOCENTIS	DE LEUR
SIMO FECER.	TRÈS-ILLUSTRE FRÈRE.

La plaque en marbre qui porte cette inscription est soutenue par un génie.

Le peuple d'Orange ne se contenta pas du tombeau où ses reliques furent renfermées, il voulut encore élever une église en son honneur. Cette église fut érigée en abbaye, on ne sait à quelle époque. Il en est fait mention dans la *Gaule chrétienne,* en l'an 1094, époque où elle avait pour abbé Olivier, dont on ne connaît que le nom. Il y est parlé aussi de Raimond de Saint-Maurice, qui en était abbé en 1147. Elle fut ensuite réduite à un prieuré, et enfin réunie à la mense épiscopale, en 1297, par Guillaume de Spinoza, alors évêque d'Orange. Saint Eutrope y fut vénéré jusqu'à l'époque où Maurice, prince d'Orange, la fit démolir. Ses reliques n'eurent pas un meilleur sort ; les protestants ayant pris Orange d'assaut, les livrèrent aux flammes. On croit cependant qu'on put soustraire à leur fureur la tête du saint évêque, qui fut portée à Tarbes, suivant quelques auteurs, et, d'après Ruffi, à Toulouse, où on la gardait de son temps dans l'église de Saint-

Sernin. Pour satisfaire la foi du peuple, et pour contenter la dévotion qu'il avait lui-même à saint Eutrope, son successeur immédiat, Vérus, écrivit sa vie dans un style élégant et pieux. Elle n'est pas venue en entier jusqu'à nous ; mais le peu que nous en avons fait regretter la perte du reste.

Ce n'est pas seulement à Orange que saint Eutrope fut vénéré. La Provence tout entière, remplie d'estime pour ses vertus, l'honora comme un Saint, et son culte fut reçu dans plusieurs villes importantes. Aix et Avignon l'honoraient d'une manière spéciale. Le Bausset et Méounes l'adoptèrent pour patron, et ont encore pour lui une dévotion particulière. Marseille, qui lui avait donné le jour, ne pouvait oublier celui qui était son enfant et devenait son protecteur dans le ciel. Elle joignit ses hommages à ceux que toute la Provence rendait à saint Eutrope, et implora sa protection avec une tendre confiance. De temps immémorial, saint Eutrope a été honoré comme un Saint dans notre ville.

L'hospice desservi par les Trinitaires, où les hydropiques étaient reçus à l'exclusion de tout autre malade, était placé sous son invocation. Fondé par saint Jean de Matha lui-même, il fut placé d'abord sous le patronage de saint Martin, comme on le voit dans la bulle que le pape Innocent IV donna à Lyon en 1246 pour le mettre sous la protection du Saint-Siége. Il fut ensuite dédié à la Très-Sainte Trinité, et enfin, il eut pour patron saint Eutrope. Déjà, en 1477, il portait son nom. Lorsque le connétable de Bourbon vint mettre le siége devant Marseille, l'hôpital Saint-Eutrope, qui pouvait gêner la défense de la ville, fut rasé ainsi que le couvent des Trinitaires. Quand le danger fut passé, il fut reconstruit auprès de la nouvelle église que les Trinitaires venaient de bâtir. Sur la porte, on voyait un relief fort ancien, représentant des malades aux pieds de saint Eutrope, et implorant sa protection. Dans l'église des Trinitaires, une chapelle était dédiée à saint Eutrope. La fête du Saint y était célébrée, chaque année, le 27 mai, avec beaucoup de solennité. Le Saint-Sacrement était exposé tout le jour. Le soir, le panégyrique du Saint était prononcé ; une procession terminait enfin la solennité. L'hôpital et la chapelle de Saint-Eutrope ont été de nouveau détruits pendant la Révolution, mais le souvenir de saint Eutrope n'a pas été aboli dans notre ville. Marseille n'a pas oublié son protecteur, elle le vénère, elle le prie encore avec la même dévotion qu'autrefois.

Ce n'est pas à Marseille seulement que les hydropiques furent placés sous la protection de saint Eutrope, il en était de même à Aix, où on leur fit bâtir, en 1469, un hôpital connu sous le titre de Saint-Eutrope. A côté, on avait élevé une chapelle en son honneur.

Tiré de Baillet, de Godescard et des *Propres d'Avignon et de Marseille*, et des *Vies des Saints de l'Eglise de Marseille*, par l'abbé Magnan.

LES SAINTS MARTYRS DE CAUNES ET NOTRE-DAME DU CROS.

(Commencement du IVe siècle).

« La mémoire des saints martyrs Amand, Alexandre, Lucius et Audalde est célèbre à Caunes, diocèse de Carcassonne. On les croit originaires de ce bourg, ce qui les a fait appeler Martyrs de Caunes. D'après la tradition, ils auraient été mis à mort pour la foi, sous Dioclétien, au commencement du IVe siècle. Mais on ne sait rien de certain sur le lieu et l'époque précise de leur martyre.

« On lit à leur sujet dans un ancien martyrologe : Au monastère de Caunes, près de Narbonne, la naissance au ciel des saints martyrs Amand, Alexandre, Lucius et Audalde, qui, en répandant la foi dont le flambeau s'était pour eux allumé à Caunes... furent soumis à de cruels tourments, et dont les âmes dignes de l'immortalité se détachèrent dans l'effort du dernier combat...

« En 1391, Jean III de Castropercio, abbé du monastère de Caunes, ainsi que l'atteste une vieille inscription, fit faire une châsse où l'on plaça les reliques des Martyrs : elles y reçoivent encore aujourd'hui les pieux hommages des fidèles ».

Telle est la légende que le Propre de Carcassonne consacre le 5 juin aux Martyrs de Caunes ; voici maintenant quelques notes locales que nous devons à l'obligeance de M. Arnaudy, curé de Caunes, et de M. Grimes, chanoine d'Evreux, prédicateur apostolique et originaire de Caunes.

La tradition locale n'est pas pleinement d'accord avec la légende du bréviaire, dans ce sens que ce dernier présente ces glorieux Martyrs comme natifs de Caunes, tandis que la tradition

porte qu'ils sont venus à Caunes prêcher la religion de Jésus-Christ et y ont cueilli la palme du martyre, pendant la persécution de Dioclétien. On croit que saint Amand était évêque de Noyon et qu'il vint à Caunes, accompagné d'Alexandre, son vicaire général, et de deux autres de ses prêtres annoncer l'Evangile, et qu'ayant été poursuivis par la haine populaire contre la nouvelle religion et par l'édit sanglant de Dioclétien, ils y trouvèrent la mort comme sainte Saturnine à Toulouse, et saint Papoul dans la ville de ce nom. Dans tout le reste, la tradition est d'accord avec la légende et avec le martyrologe.

La même tradition porte que les saints Martyrs, après leur mort, furent ensevelis dans un champ tout près de la ville, et qui porte encore le nom de *Champ des Corps Saints.* Leurs dépouilles mortelles y restèrent longtemps comme oubliées ou inconnues. Mais le divin Maître, pour lequel ils avaient versé leur sang, n'ayant pas permis que ces restes précieux demeurassent dans l'oubli et sans profit pour la vraie religion, amena un laboureur à travailler si profondément que, la charrue ne pouvant avancer et les bœufs manquant de force, on voulut voir quel était cet obstacle qui s'opposait au dit travail, et l'on découvrit la tombe qui renfermait ces restes vénérés. On construisit tout près un petit oratoire en leur honneur. L'on voit encore chez M. Grimes, marbrier du lieu, les débris d'un bas-relief retiré de cette chapelle, qui présente les Martyrs traînés au supplice par des soldats armés de piques. Cet oratoire ayant été détruit par la Révolution pour faire place à une auberge dite de Bellondrade, et aujourd'hui l'hôtel de France, toutes sortes de malheurs fondirent sur cette maison, et depuis, chaque année, le jour de la procession solennelle où l'on porte ces reliques avec une grande pompe et au milieu d'un concours immense d'étrangers, comme à la procession de clôture, on élève devant ledit hôtel, en souvenir du lieu où ils ont été découverts et de la chapelle qui a disparu, un reposoir richement orné, devant lequel les bustes des Martyrs où sont renfermées leurs reliques sont placés sur des tables en face, et où l'on chante le Répons et l'Oraison en leur honneur.

Quoi qu'il en soit du lieu de leur naissance, on ne peut nier qu'ils n'aient subi le martyre dans Caunes même, car on possède, outre une grande quantité d'ossements, des linges teints de sang, de petites fioles pleines de sang aussi, ornements pontificaux, débris de pierre sacrée, dents, aumônière, boite pour administrer les Sacrements, etc.; objets précieux dignes d'admiration, même au point de vue de l'art.

Les religieux Bénédictins, jaloux de conserver à ces restes sacrés l'honneur qui leur était dû, les transférèrent dans leur monastère et érigèrent une chapelle en leur honneur, chapelle remarquable par la beauté des marbres et par la richesse du plan, que va bientôt relever encore une ornementation nouvelle. En 1391, on renferma toutes ces précieuses reliques dans une belle châsse de bois doré ; en 1724, on fit l'ouverture solennelle de cette châsse, et l'on distribua dans quatre bustes dorés la majeure partie des reliques. Cette cérémonie, entourée de toute la magnificence du culte catholique, fut présidée par le vicaire général de Mgr l'archevêque de Narbonne, en présence de tout le chapitre de l'abbaye, d'un grand nombre de hauts personnages, et de plus de quarante prêtres réunis. On visita les anciens authentiques en parchemin, on y en déposa un de nouveau, et le tout fut scellé religieusement du sceau archiépiscopal.

Ces bienheureux Martyrs sont l'objet dans toute la contrée d'un culte empressé et d'une confiance extraordinaire. Beaucoup de messes sont demandées en leur honneur. Dans toutes les calamités publiques ou locales, en temps de sécheresse ou de mortalité, on demande des processions avec les reliques des saints Martyrs. Et l'expérience la mieux soutenue a prouvé qu'on ne les invoque jamais en vain.

On pourrait multiplier les faits puisés dans les archives de Caunes, mais il faut se donner des bornes, surtout pour le travail auquel ces notes sont destinées.

C'est le dimanche qui suit l'octave de la fête du Saint-Sacrement que se fait l'ouverture de la solennité de nos Saints par une procession extérieure ; les reliques des Saints y sont portées en triomphe, les fidèles des villages voisins viennent les vénérer. Pendant huit jours, les reliques sont exposées dans de riches pavillons, le soir a lieu le chant des Complies, au milieu d'un grand concours de peuple. Le dimanche une nouvelle procession extérieure clôture la fête. On invoque ces Saints dans les calamités publiques. Il y a dans la ville de Caunes et aux environs une grande dévotion envers ces Saints.

Pour Notre-Dame du Cros, la fête est célébrée le 8 septembre, jour de la Nativité. Cette fête dure quinze jours. On vient de fort loin vénérer Marie dans ce sanctuaire béni.

En la prenant aussi haut que l'on puisse remonter, Caunes, ville très-ancienne, a été centre celtique, siége druidique, curie romaine, canton civil et ecclésiastique, justice de paix, avec cour et consulat.

Elle avait un marché par semaine, et, en outre, une célèbre abbaye commendataire de Bénédictins, fondée en 780, dont l'abbé était à la nomination du Pape ; haute seigneurie, cour de temporalité, chapitre avec prébende, hospice, chapelle des Martyrs, oratoire de Pénitents-Blancs, formant avec l'église paroissiale et l'église abbatiale quatre sanctuaires intéressants.

Caunes était entourée de remparts et avait six portes. Elle a été le théâtre de plusieurs luttes sanglantes, puisqu'on a trouvé souvent en démolissant des murs et des fours, en creusant des puits, des armes, des boucliers, des épées, des boulets, etc.

Elle a encore aujourd'hui une population de deux mille trois cents habitants, mais deux églises seulement : l'église paroissiale, ancienne abbatiale, et le sanctuaire vénéré dédié à la sainte Vierge, dit Notre-Dame du Cros, dont on va lire l'historique ou la notice.

Caunes possède encore, à peu de distance de la ville, un sanctuaire du plus haut intérêt, dédié à l'immaculée Vierge, Mère de Dieu. Ce lieu de pèlerinage, appelé Notre-Dame du Cros, d'un mot tiré de la basse latinité *Crosum* ou *Crusum* : enfoncement, bas-fonds, profondeur, parce qu'il est situé au fond d'un bassin ou vallon assez profond, est un des plus célèbres de nos contrées. Sa fondation, basée sur une révélation dont nous parlerons tout à l'heure, paraît remonter au VIe ou VIIe siècle au plus tard. Quoi qu'il en soit, on voit encore de nos jours, adossés à une montagne de marbre gris taillée à pic, trois cintres à pierre sèche, appelés dans l'idiome du pays *las Capélétos*, les petites Chapelles, qui portent la trace d'une antiquité très-reculée. D'aucuns pensent que c'est là la première origine de cette dévotion. On y voyait naguère dans chacune une statue. Au milieu était celle de la très-sainte Vierge, à droite celle de saint Joseph et à gauche celle du disciple bien-aimé. Il paraît qu'à mesure que la piété des fidèles grandit pour cette dévotion, on éprouva le besoin d'ériger un sanctuaire dans de plus vastes proportions. En effet, cet oratoire, dont les vicissitudes ont été nombreuses, porte des traces vivantes de plusieurs transformations successives ; les styles moyen âge, roman, renaissance et moderne s'y peuvent distinguer facilement. Ce n'est pas ici le cas d'en donner une description étendue. Bornons-nous à dire que l'église formant un vaste carré long, présente trois autels de face d'une grande richesse ; un superbe baldaquin, où l'on voit l'auguste Mère de Dieu s'élevant dans les cieux sur un trône de nuages, environnée des rayons du soleil comme sur un fonds d'or ; puis quatre chapelles, dont deux de construction récente, dédiées, l'une à saint Joseph, l'autre à sainte Germaine, sont d'un très-beau travail et entièrement formées de marbres précieux.

Mais nous avons parlé de révélation ou d'apparition, disons donc sur quoi repose la pieuse tradition locale, à défaut de documents disparus dans l'incendie de la bibliothèque du couvent. On rapporte qu'il y avait en ce lieu une famille de bergers ; la bergère, femme très-dévouée au culte de la sainte Vierge, ayant vu surgir une fontaine du plus beau cristal, se sentit pressée de boire de cette eau ; mais n'osant la toucher de ses mains de peur de la salir, ni se courber pour ne pas boire à la façon de ses brebis, elle éprouva un moment de perplexité ; elle contemplait et priait, lorsqu'une belle coupe parut sur l'eau. Elle comprit de quelle main lui venait cette délicate attention, elle but de cette eau, et, ayant un enfant atteint de la fièvre intermittente, elle lui en donna et l'enfant recouvra instantanément la santé. Depuis lors on attribue, non sans de grands fondements, une vertu fébrifuge à l'eau du Cros puisée dans l'écuelle. Cette écuelle ou coupe est d'une matière rouge inconnue jusqu'ici et portant au dos des caractères que nul n'a pu déchiffrer. Le jour de l'apparition de cette coupe était le jour de la Nativité de la sainte Vierge, et c'est ce jour qui en est devenu la fête titulaire.

La reconnaissance de ces pieux bergers ne pouvant se traduire autrement, ils construisirent de leurs mains avec des pierres communes ces trois cintres où ils placèrent la sainte famille, et qui paraît avoir servi de point de départ à cette célèbre dévotion.

Un aumônier y fait sa résidence, y célèbre les messes, entretient le sanctuaire et donne satisfaction à la piété des innombrables pèlerins qui s'y pressent toute l'année.

L'abbé Grimes, chanoine honoraire d'Evreux.

SAINT ALLYRE, QUATRIÈME ÉVÊQUE DE CLERMONT (385).

Allyre ou Illide, né en Auvergne d'une famille noble, sous le règne de Constantin, fut élu évêque de Clermont par l'inspiration de Dieu et à la demande du clergé et du peuple de cette Eglise. Le renom de sa sainteté étant venu aux oreilles de Clément Maxime, qui régnait à Trèves,

comme sa fille se trouvait tourmentée par un esprit impur, ce prince envoya des députés au saint évêque pour l'inviter à le venir voir. Allyre fut reçu à la cour avec une grande vénération, et, après une nuit passée en prières, il mit ses doigts dans la bouche de la jeune fille et chassa le démon.

L'empereur voulait payer ce service avec des monceaux d'or et d'argent ; mais le saint évêque, refusant ces richesses, demanda seulement et obtint que la cité Arverne payât en or le tribut qu'elle payait en blé et en vin. Le saint pontife, qui était non moins chargé d'années que comblé de mérites, termina sa carrière dans ce voyage ; il alla jouir de la vue de Notre-Seigneur, environ l'an 385. Il fut rapporté dans sa ville et déposé dans l'église de Sainte-Marie.

Saint Grégoire de Tours rapporte plusieurs miracles qui s'opérèrent au tombeau de saint Allyre. « Dans le temps », dit-il, « que Gallus, d'heureuse mémoire, gouvernait l'Eglise, moi, Grégoire, qui trace ces lignes, étant encore jeune, je souffris d'une forte fièvre et d'un mal à l'aine jusqu'à ce que j'eus obtenu de ma mère que l'on me portât au tombeau de saint Allyre. J'y fus porté, et je recouvrai la santé ». Un fil, qui avait servi à lier les reliques de saint Allyre ayant été dans le feu, fut retrouvé intact longtemps après. Un comte, qui était aveugle, recouvra la vue au même tombeau.

Propres de Saint-Flour et de Clermont.

SAINT PORCHAIRE, ABBÉ (Fin du VIe siècle).

Porchaire, abbé de la basilique de Saint-Hilaire de Poitiers, florissait vers le commencement du VIe siècle. On ne connaît ni sa patrie, ni sa famille. Il se comporta très-dignement dans cette charge et s'acquit une grande renommée de vertu et de sainteté. Saint Grégoire de Tours en est témoin, lorsqu'il raconte que, à l'occasion des troubles qui éclatèrent dans le monastère fondé à Poitiers par sainte Radegonde, Porchaire fut envoyé par l'évêque de Poitiers, Mérovée, auprès de Gondegesile, évêque de Bordeaux, et des autres évêques de la province, avec la mission de les rendre plus indulgents pour les religieuses dispersées. Saint Porchaire accomplit heureusement cette mission.

Quand il fut avancé en âge, suivant l'exemple des saints de ce temps, il abdiqua le gouvernement de son abbaye et se retira dans une chapelle dédiée à notre Sauveur, laquelle portait le nom du *Bois-du-Seigneur* ou *Bois-Sacré*, parce qu'on y conservait un fragment de la vraie Croix. Il passa là le reste de ses jours dans la méditation de la mort, dans la contemplation des choses célestes et dans tous les exercices de la vie cénobitique. Enfin, il sortit de ce monde au déclin du VIe siècle et fut enseveli au même endroit. Mais, dans la suite, cette humble chapelle étant devenue trop étroite pour contenir la foule des pèlerins attirés par la fréquence et l'éclat de ses miracles, le corps du Saint fut transféré dans une basilique qui a pris le nom de Saint-Porchaire, et qui est une église paroissiale.

Lorsque, au milieu du XVIe siècle, les hordes protestantes qui dévastaient la France, se faisaient un sacrilége honneur de profaner les reliques de toutes les églises, le maire de Poitiers, Rogier de Migné, et les autres magistrats voulurent, par une juste prévision des violences que devait souffrir la malheureuse ville, soustraire aux fureurs de l'ennemi public le dépôt vénéré de l'illustre église. Ils firent entourer d'un mur le tombeau du Saint, en 1558, lequel demeura si bien caché, qu'on s'en souvenait à peine lorsqu'il fut découvert en 1676. Les plus considérables des précieux ossements furent placés, le 26 mai, par Gilbert de Clerambaud, évêque de Poitiers, dans une châsse d'argent, et les moindres demeurèrent dans leur ancienne sépulture pour y satisfaire habituellement la dévotion des fidèles. Mais le malheur qu'on avait évité une fois ne put être conjuré en d'autres épreuves de l'Eglise. Les révolutionnaires de 1792 arrivèrent. Disciples et imitateurs des Calvinistes par la cupidité impie qui s'attaquait aux dépouilles des autels ; apostats d'un genre nouveau qui ne tremblaient pas de profaner, sous le voile d'une réforme insensée, les objets sacrés de leurs respects de la veille, ils s'emparèrent de la châsse d'argent et jetèrent à qui voulut les ramasser les restes vénérables qu'elle contenait... Dans ce désordre sacrilége, une côte du Saint fut recueillie secrètement par des mains dignes de la toucher : elle fut confiée aux pieuses filles de la Visitation, et celles-ci, fidèles gardiennes du trésor caché pendant les orages, s'en défirent en partie, après le retour du calme, en faveur de l'église paroissiale qui porte toujours le nom de Saint-Porchaire.

M. l'abbé Auber, *Vies des Saints de l'Eglise de Poitiers.*

VIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint NORBERT, évêque de Magdebourg, fondateur de l'Ordre de Prémontré. 1134. — A Césarée, en Palestine, la fête de saint PHILIPPE, l'un des sept premiers diacres. Eclatant en miracles et en prodiges, il convertit la Samarie à la foi de Jésus-Christ, baptisa l'eunuque de Candace, reine des Ethiopiens, et mourut à Césarée ; à côté de lui furent ensevelies trois de ses filles, vierges et prophétesses ; la quatrième mourut à Ephèse, remplie du Saint-Esprit. Vers 58. — A Rome, saint Artème, avec son épouse Candide et sa fille Pauline. Touché de la prédication et des miracles de saint Pierre l'Exorciste, il crut en Jésus-Christ, et s'étant fait baptiser avec toute sa maison par le prêtre saint Marcellin, il fut, par l'ordre du juge Sérène, fouetté avec des *cordes plombées* [1], puis décapité ; sa femme avec sa fille furent jetées dans une fosse et accablées de terre et de pierres. 304. — A Tarse, en Cilicie, vingt bienheureux martyrs, qui, du temps de Dioclétien et de Maximien, glorifièrent Dieu en leurs corps, au milieu des tourments, sous le juge Simplice. 290. — A Noyon, dans les Gaules, les saints martyrs Amance, Alexandre et leurs compagnons [2]. — A Fiesoles, en Toscane, saint Alexandre, évêque et martyr [3]. 839. — A Milan, le décès de saint Eustorge, second de ce nom, évêque et confesseur. 518. — A Vérone, saint Jean, évêque [4]. IVe s. — A Besançon, dans les Gaules, saint CLAUDE, archevêque. 699.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Clermont, la translation des reliques de saint Bonet, évêque de ce siége. Enterré d'abord au monastère de Saint-Pierre de Lyon, le précieux corps fut déposé dans l'église Saint-Maurice de Cler-

1. Le terme de *cordes plombées* explique suffisamment la nature de cet instrument de torture. Il consistait en une poignée de cordes armées à leurs extrémités de glands de plomb, et l'on en frappait le cou et le dos du patient. Prudence en parle ainsi, *Peristeph.*, hym. 10 :

Tundatur tergum crebris ictibus,
Plumboque cervix verberata extuberet.
. . . .
Pulsatus ergo martyr illa grandine....

C'était un supplice approuvé par les lois romaines, mais seulement pour les personnes de condition vile. *Omnis ordo curialis ab ictibus plumbatarum habeantur immunes ;* que tout l'ordre des Curiales soit exempt des cordes plombées (Code Théodos., loi 80). Constantin le Grand et ses fils en exemptèrent aussi les débiteurs. Les lois défendaient de battre le condamné jusqu'à ce que mort s'ensuivît ; mais quand il s'agissait des chrétiens, on ne se souvenait que des rigueurs et non des indulgences de la loi. Fussent-ils nobles, cela n'empêchait pas de les traiter comme on traitait les esclaves, et même avec plus de rigueur ; car, comme on vient de le voir, on ne les faisait pas périr sous les coups, et le nombre des chrétiens qui succombèrent de la sorte est si grand qu'on ne saurait les compter. Le plomb était encore en usage dans plusieurs autres supplices : il y avait le plomb fondu coulé dans la bouche, et les poids de plomb attachés aux pieds, tandis que le patient était suspendu par les bras, ce qui rompait les jointures de son corps. — Baronius.

2. Les Bollandistes ajoutent Lucius, André, Donat, Peregrina. — Il ne manque pas d'auteurs qui confondent les martyrs de Noyon avec ceux de Caunes, mentionnés hier au martyrologe de France, à cause de la ressemblance de quelques-uns des noms. Les Bollandistes hésitent à les distinguer : on a vu ci-dessus dans la notice que nous avons consacrée aux martyrs de Caunes, que M. l'abbé Grimes, auteur de l'*Esprit des Saints*, et originaire de Caunes même, tranche la question en s'appuyant sur la tradition de son pays : il faut bien le dire, les monuments font tellement défaut que le parti le plus sûr est de s'en tenir à la tradition. Nous engageons ceux que cette question intéresserait à lire la dissertation des Bollandistes, t. Ier de juin, p. 618, 619 et 620, édit. Palmé.

3. Ce prélat se distingua principalement pendant son épiscopat, par sa courageuse défense des droits et libertés de l'Eglise. Lorsqu'on lui enleva par violence les biens de son église, il se réfugia, dit-on, à Pavie, près d'Atharis, roi des Lombards, dont il fut reçu avec beaucoup d'honneur. Celui-ci fit rendre justice au saint prélat, et le rétablit dans tous ses privilèges. Ses adversaires irrités tramèrent contre ses jours et le précipitèrent dans un torrent. Il y a à Fiesoles une église dédiée sous son invocation.

4. Ses reliques se trouvent en la basilique de Saint-Etienne de Vérone, dans la crypte de saint Maur, aussi évêque de cette ville.

mont, près de l'autel des saints apôtres Pierre et Paul. Quelque temps après, la tête du Saint fut transférée en l'église métropolitaine où on peut la voir encore enfermée dans une châsse très-riche [1]. A Grenoble, saint Céras, évêque et martyr, qui, pour récompense d'un grand nombre d'âmes qu'il avait gagnées à Jésus-Christ, eut l'honneur de donner sa vie pour la confession de son nom. — Au Mans, saint Bertringan *(Bertichramnus)*, ou Bertrand, de l'illustre maison des ducs d'Aquitaine, qui, de l'archidiaconat de Paris, fut élevé sur la chaire épiscopale du Maine, où il brilla par de grandes vertus et de glorieux miracles. Il fut le fondateur de l'abbaye de Saint-Pierre et de Saint-Paul de la Couture [2]. 623. — A Guer, au diocèse de Saint-Malo, saint GURVAL, second évêque d'Aleth ; une partie de son chef était autrefois à Paris, au trésor de Saint-Magloire, des Pères de l'Oratoire. 640. — A Saintes, la naissance au ciel de saint AGUEBAUD, archevêque de Lyon, connu par ses écrits sous le nom d'AGOBARD. 840. — Près Saint-Didier, en Auvergne, saint Gilbert de Neuffonts, de l'Ordre de Prémontré [3]. — A Udine, le B. Bertrand, natif de Saint-Geniez, près de Cahors, patriarche d'Aquilée, qui, après avoir réformé tout son diocèse par ses prédications et par ses exemples, et s'être employé avec un zèle incroyable au soulagement des pauvres et au rétablissement du culte divin, fut assassiné par quelques seigneurs de son diocèse, parce qu'il soutenait contre eux les libertés de son église. Il a fait depuis de nombreux miracles, qui sont autant de témoignages de l'injustice de sa mort et de la gloire qu'il possède maintenant dans le ciel. On l'invoque surtout dans les maladies incurables et désespérées [4]. 1350. — Au diocèse d'Autun, la bienheureuse Félicie de Montmorency, visitandine, contemporaine de sainte Françoise de Chantal, fondatrice de l'Ordre de la Visitation [5]. 1666.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Saint Norbert, archevêque de Magdebourg, mentionné au martyrologe romain de ce jour.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Alexandrie, saint Juste, cinquième évêque de cette ville après saint Marc l'Evangéliste. 134. — A Constantinople, les saintes Marie, Marthe et trois autres vierges, Euzébie et Zénaïde, matrones, et une autre Zénaïde, thaumaturge, honorées ensemble comme martyres. — A Césarée, en Palestine, les saintes Cyrie, Valérie et Marcie, martyres. — A Bévagne, en Ombrie, saint Vincent, premier évêque de ce siége, saint Bénigne, son diacre, et leurs compagnons, martyrs sous Dioclétien [6]. 303. — En Afrique, les saints Itale, Zotique, Camare ou Camase, Philippe, Attale, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — Chez les Grecs, saint Gélase, martyr. — En Abyssinie, les saintes Bazalote et Euphémie, religieuses. IVe s. — A Chieti, dans l'Abruzze citérieure, un autre saint Vincent, évêque. — En Egypte, saint Anub, solitaire. Vers l'an 460. — Chez les Grecs, saint Attale, thaumaturge. — En Angleterre, saint Gudual ou Goan, évêque, dont le corps fut transporté, partie à Saint-Pierre de Gand, partie à Yèvre-le-Châtel, près de Pluviers, en Gâtinais. VIIe s. — A Constantinople, saint Hilarion le jeune, abbé d'un monastère de Dalmates et confesseur. 845. — En Ecosse, saint Colme ou Colmoc, évêque. Vers l'an 1000. — A Mouze, dans le Milanais, le bienheureux Gérard Teinturier, fondateur et directeur de l'hôpital de cette ville [7]. 1207. — A Novare, le bienheureux Pacifique de Ceredano, de l'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance. 1482.

1. Cf. *Bréviaire de Clermont* et *Saints d'Auvergne*, par J. Branche.

2. On voyait, il n'y a pas encore longtemps, auprès de l'Eglise abbatiale, aujourd'hui paroissiale, de la Couture, une fontaine qui portait le nom du saint évêque, et où les fidèles venaient puiser de l'eau pour s'en servir dans leurs maladies. — Cf. Dom Piolin, *Hist. de l'Égl. du Mans*, t. I. — Voir au 30 juin, qui est son jour propre, quoique sa fête se fasse au Mans le 3 juillet.

3. Voir au jour suivant.

4. Après son assassinat, les fidèles d'Udine reçurent son corps avec une profonde douleur et une grande vénération, et l'inhumèrent dans l'église principale où il fut trouvé sans corruption un an après. Dès lors commença le culte du bienheureux Bertrand qui ne fut cependant autorisé dans les formes qu'au XVIIIe siècle. Benoît XIV approuva ce culte en 1756 et Clément XIII accorda au clergé d'Udine la faculté de célébrer sa fête sous le titre de Bienheureux.

5. Marie-Félicie des Ursins naquit à Rome le 11 novembre 1600. Elle eut pour père Virginio des Ursins, petit-fils de Côme de Médicis, et pour mère Fulvie-Peretti de Montalto, nièce du pape Sixte-Quint. Elle était cousine et filleule de Marie de Médicis qui l'attira en France et lui fit épouser Henri, duc de Montmorency. Elle entra à la Visitation le 7 mai 1641, et reçut le voile le 30 septembre 1657, des mains d'un grand vicaire d'Autun ; le 6 octobre 1658, l'évêque d'Autun reçut ses vœux solennels.

6. Les reliques de saint Vincent furent honorées jusqu'en 1360 dans l'église dédiée sous son vocable à Bévagne ; mais elles disparurent sous les ruines de cette église que renversèrent les Lombards cette même année.

7. C'est sa ville natale. Ses reliques se trouvent dans l'église métropolitaine qui a pris son nom. Les Bollandistes (tome II, jun.) reproduisent le monument qui a été élevé en son honneur dans cette église.

SAINT PHILIPPE, DIACRE, ET SES QUATRE FILLES

58. — Pape : Saint Pierre. — Empereur : Néron.

Salut, apôtre Philippe, Père des quatre vierges prophétesses ! Par votre doctrine, étanchez ma soif, comme autrefois vous le fîtes pour les habitants de Samarie et pour ceux de l'Asie !

Saint Joseph, hymnographe.

Saint Philippe, dont nous parlons, était l'un des sept premiers diacres et celui qui, dans les *Actes des Apôtres,* est nommé immédiatement après saint Etienne. Il est aussi appelé Evangéliste par saint Luc, non pas qu'il ait écrit un évangile, car celui qui porte son nom est supposé et apocryphe, mais parce qu'il a prêché en beaucoup de lieux et avec une ferveur et un succès extraordinaires l'Evangile de Jésus-Christ. Et c'est encore pour ce sujet que saint Ambroise, saint Augustin et Tertullien lui donnent la qualité d'apôtre, quoiqu'il ne soit pas un des douze que Notre-Seigneur avait choisis.

Après le martyre de saint Etienne, il sortit de Jérusalem et alla à Samarie pour y annoncer la venue du Fils de Dieu, et y travailler à la conversion des infidèles. Sa parole fut soutenue par de grands miracles : il délivra plusieurs possédés et guérit un grand nombre de boîteux, de paralytiques et d'autres malades. Les Samaritains, voyant ces prodiges, l'écoutèrent avec une extrême attention, et il y eut une grande joie par toute la ville pour les bonnes nouvelles qu'il apportait ; plusieurs quittèrent leur fausse religion, composée de judaïsme et de paganisme, et embrassèrent la véritable. Simon le Magicien, qui les avait trompés jusqu'alors par ses prestiges, et s'était fait appeler la grande Vertu de Dieu, se mit de leur nombre et reçut le Baptême avec eux. Il était ensuite nécessaire de les confirmer : Philippe, qui n'était que diacre, ne pouvait le faire, ce sacrement étant un de ceux qui sont réservés à l'évêque. Saint Pierre et saint Jean, informés des grands fruits que la prédication de leur diacre avait faits à Samarie, s'y rendirent promptement ; et, par l'imposition de leurs mains, firent descendre le Saint-Esprit sur ces nouveaux convertis.

Cette descente se fit d'une manière visible : soit que des flammes parussent sur la tête de ceux qui recevaient ce don du ciel, soit que les langues qu'ils parlaient ensuite donnassent des marques de la grâce qu'ils avaient reçue ; Simon eut un grand désir de pouvoir exercer le pouvoir miraculeux : il vint trouver pour cela saint Pierre et saint Jean, et, leur offrant une somme d'argent fort considérable, les pria de lui donner le pouvoir qu'ils avaient. Mais saint Pierre, qui reconnut en lui le principe de cette peste de l'Eglise, que l'on a depuis appelée *simonie,* le rebuta avec un visage et des paroles terribles, et le menaça d'un grand châtiment de Dieu, s'il n'en faisait pénitence.

Ensuite, Philippe reçut ordre, par le ministère d'un ange, de sortir de Samarie, et de s'en aller par le chemin qui conduit de Jérusalem à Gaza, au lieu où le Saint-Esprit le conduirait. Il partit avec diligence ; et, comme il marchait par ce chemin, il vit dans sa voiture un homme qui retournait

de Jérusalem et qui lisait le prophète Isaïe. C'était un eunuque, ou un des premiers ministres de Candace, reine des Ethiopiens, et surintendant de ses finances, qui était venu adorer Dieu dans cette grande ville. Alors, l'esprit qui conduisait Philippe, lui dit : « Approche-toi de cette voiture, et joins cet homme qui est dedans »; il s'en approcha, et entendit qu'il lisait ce passage du chapitre 53 : « Il a été livré à la mort comme une brebis et comme un agneau qui ne crie point entre les mains de celui qui le tond ; il n'a point ouvert la bouche ; par son humilité on l'a jugé contre toute sorte de justice. Qui est-ce qui pourra raconter sa génération ? » Là-dessus, il lui demanda s'il entendait bien ce qu'il lisait ; l'eunuque lui répondit qu'il n'était pas assez éclairé pour l'entendre sans que quelqu'un le lui expliquât ; et, reconnaissant en lui quelque chose de divin, il le pria de monter avec lui dans sa voiture pour lui en découvrir le sens, lui disant : « De qui est-ce que parle ce prophète ? de lui-même, ou d'un autre ? « Saint Philippe lui expliqua les mystères de l'Incarnation du Fils de Dieu et de sa mission parmi les hommes, de sa passion et de sa mort, la nécessité de croire en lui et d'être baptisé en son nom pour être sauvé. La grâce concourut avec la parole du grand Evangéliste, et toucha si puissamment le cœur de cet infidèle , qu'ayant aperçu une fontaine sur le chemin, il dit à Philippe : « Voici de l'eau : qui empêche que je sois baptisé ? — Si vous croyez de tout votre cœur en Jésus-Christ », répondit le Saint, « rien ne l'empêche ». Ainsi, ils descendirent l'un et l'autre de voiture, et Philippe baptisa l'eunuque.

Après cette célébration, l'ange emporta Philippe, et l'eunuque ne le vit plus ; mais il fut par là confirmé dans la croyance que cet homme lui avait été envoyé extraordinairement de Dieu pour le mettre dans la voie du salut. Pour notre saint diacre, il se trouva dans Azoth, ville du pays des Philistins, que le séjour de l'Arche d'alliance a rendu fort célèbre ; et il continua à prêcher Jésus-Christ dans toutes les villes de la contrée, jusqu'à ce qu'il arrivât enfin à Césarée de Palestine, lieu de sa naissance et de sa demeure. La femme qu'il avait, avant d'être appelé à l'école de Notre-Seigneur, dont il était disciple, lui avait laissé quatre filles ; il demeura le reste de sa vie avec elles. Il eut l'honneur de recevoir chez lui saint Paul dans le voyage qu'il fit d'Asie à Jérusalem. Le genre de sa mort n'est pas certain ; on assure seulement qu'elle fut très-sainte et conforme à l'innocence et à la pureté de sa vie. On la met en l'année 58 de Notre-Seigneur.

Les Grecs assurent que ce bienheureux disciple fut évêque des Tralliens, dans l'Asie-Mineure, en la province de Lydie. Ils racontent qu'il y fit beaucoup de miracles, qu'il y fonda une église, et qu'ensuite il alla près du Seigneur recevoir sa couronne. La ville de *Tralle*, ou *Trallium*, est située sur les rives du Méandre : c'était une ville des plus opulentes de l'Asie. Ce qui démontre l'antiquité de l'église de Tralle, c'est la lettre même que saint Ignace, disciple de Jésus-Christ et des Apôtres, adressa aux chrétiens de cette ville.

Si la ville de Tralle a possédé, dans le cours des siècles, les reliques de saint Philippe, diacre, c'est qu'elles y furent transportées de Césarée de Palestine, où la tradition dit qu'il fut inhumé à côté de ses filles.

Une autre tradition rapporte que cet illustre disciple aurait fait un voyage en Abyssinie, pour y annoncer l'Evangile, et dans une partie de l'Ethiopie, où il aurait confirmé la prédication de l'eunuque de Candace. Ces peuples l'invoquent d'une manière toute spéciale.

D'après cette même tradition, Philippe aurait mis Narcisse à la tête de

l'Eglise qu'il aurait fondée dans l'Arabie, qui est contiguë à l'Ethiopie et à l'Abyssinie.

Pour ses quatre filles, on ne peut leur refuser la prérogative de la virginité et de la prophétie ; saint Luc, au chapitre 21 des *Actes des Apôtres*, leur attribue l'une et l'autre : c'est pourquoi saint Jérôme, écrivant contre Jovinien, dit « qu'elles ont conservé en leurs corps les prémices de la virginité »; et dans l'une de ses épîtres, la vingt-septième à Eustochium, il assure que, de son temps, l'on voyait encore à Césarée leurs petites chambres et celle de leur père, et que sainte Paule, en passant par là, les visita avec dévotion. Des auteurs disent qu'elle prédirent à saint Paul, de même qu'Agabus, les persécutions qu'il endurerait de la part des Juifs à Jérusalem. Leurs noms sont inconnus. Ainsi, tout ce qui nous reste à en dire, c'est qu'étant mortes dans une grande sainteté, elles furent toutes quatre enterrées dans le sépulcre de saint Philippe. Pour ce qui est de sainte Hermione, dont il est parlé dans le Ménologe des Grecs, qui endura le martyre sous Trajan et fut ensevelie à Ephèse, nous croyons qu'elle était plutôt fille de saint Philippe, apôtre, que de saint Philippe, diacre.

On peut le représenter baptisant l'eunuque d'Ethiopie, ou dans le char de la reine éthiopienne, en compagnie de son néophyte ; ou encore en un groupe où figureraient ses quatre filles.

Cf. Act., VIII, XXI ; Tillemont, etc. — *Histoire des soixante-douze disciples*, par l'abbé Maistre.

SAINT CLAUDE, ARCHEVÊQUE DE BESANÇON,

ET PATRON DU DIOCÈSE DE SAINT-CLAUDE

607-699. — Papes : Boniface III; saint Serge Ier. — Rois des Francs : Clotaire II; Childebert III.

On croit généralement que Claude naquit dans le château de Bracon, près de Salins, d'une famille romaine et illustre. Son père était patrice du Scoding ou maire du palais, c'est-à-dire gouverneur de la contrée. Quand il eut sept ans, on lui donna d'excellents précepteurs pour lui apprendre les lettres humaines et le former aux exercices de la piété ; ses progrès furent rapides, car il avait un esprit vif, un jugement solide et une docilité extrême. Il lisait avec beaucoup d'assiduité les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, les histoires des Martyrs, la vie des saints confesseurs, et les sermons ou homélies des docteurs de l'Eglise, qui étaient alors bien plus répandus qu'aujourd'hui parmi les fidèles. Cela ne l'empêchait pas de s'adonner aux œuvres de piété : il allait tous les jours à la messe ; il passsait les fêtes et les dimanches presque tout entiers à l'église, où il assistait dévotement aux saints mystères et à toutes les heures canoniales, et entendait le sermon avec une attention et une avidité merveilleuses. Il fuyait les sociétés et les lieux qui offraient du danger pour sa vertu ; tout son plaisir était de fréquenter les personnes de piété qui, par leur discours saints et édifiants, pouvaient donner une nourriture solide à son âme. Il n'avait, avec les personnes du sexe, que des rapports de nécessité ou de convenance. Il était modeste dans son maintien, circonspect dans ses paroles.

Sa démarche grave, ses mœurs pures, le faisaient respecter et aimer de tout le monde.

Gollut dit que saint Claude porta les armes jusqu'à vingt ans. A cet âge (627), il entra dans la milice sainte : il embrassa l'état ecclésiastique et demanda à être reçu au chapitre de l'église cathédrale de Besançon, qui vivait dans la plus grande régularité, suivant les institutions et les exemples de l'archevêque saint Donat. Ce prélat admit avec empressement notre Saint parmi ses chanoines. Claude fut leur modèle. Il étudia avec tant d'assiduité les saintes Ecritures, qu'aidé de la grâce divine, il devint très-savant. On le chargea d'enseigner la science sacrée aux jeunes clercs, fonction dont il s'acquitta avec un brillant succès.

Pendant qu'il enrichissait son esprit de tant de lumières, il ôtait à son corps tout ce qui pouvait le porter au péché. Il avait les sens si bien réglés, que rien n'y entrait qui pût altérer son âme, et lui donner des pensées et des affections déshonnêtes. Il jeûnait tous les jours, excepté les fêtes et les dimanches : et ce jeûne était si rigoureux, qu'il ne mangeait que le soir. Ses veilles étaient fréquentes, et souvent il passait les nuits sans dormir. Il n'y avait rien d'éclatant dans ses habits ; sa retenue, son austérité, étaient celles d'un moine accompli.

Ne trouvant pas néanmoins ce genre de vie assez austère, il sortit du chapitre de Besançon après douze ans, et se retira dans le monastère de Condat (639), alors appelé Saint-Oyand. Il y fut, dit son historien, outre sa piété et son assiduité à la prière, sobre dans ses repas, ne se nourrissant que de racines ; il ne se reposait que sur un dur grabat ; la pâleur de son visage et la maigreur de son corps lui servaient d'ornement. A l'âge de trente-sept ans (644), il lui fallut, malgré sa résistance, accepter la charge d'abbé, devenue vacante par la mort d'Injuriose. Sous son gouvernement, il y eut, dans ce monastère, beaucoup de Saints, dont on vénéra plus tard des reliques. Il obtint, en 650, du roi Clovis II, la restitution des biens enlevés à son Ordre avec de nouvelles libéralités ; il embellit, orna les églises, répara, augmenta les bâtiments, introduisit ou du moins fit observer la Règle de Saint-Benoît. On possédait encore, au XIIe siècle, un recueil de sermons, dans lesquels le pieux abbé avait laissé à ses enfants sa doctrine et son esprit.

Après la mort de saint Gervais, archevêque de Besançon (685), le clergé et le peuple furent longtemps divisés sur le choix d'un successeur ; enfin, pendant qu'ils priaient Dieu de mettre un terme à leurs contestations, une voix du ciel se fit entendre et leur ordonna de choisir Claude pour évêque. On obéit avec joie à cette élection divine. Une députation alla l'annoncer à Claude, qui se trouvait alors à Salins, dans sa famille. Consterné à cette nouvelle, il refusa d'abord ce lourd fardeau de l'épiscopat ; mais la crainte d'aller contre la volonté de Dieu si clairement manifestée, l'obligea de l'accepter. Tout le pays de Salins, ainsi que les parents de Claude, virent avec joie élever si haut un Saint qui faisait déjà leur gloire. Conduit à Besançon, il y fut reçu et sacré avec les démonstrations de la plus vive allégresse. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait averti de son élection le pape Jean V, car, bien que les souverains Pontifes n'intervinssent pas alors directement dans l'élection de chaque évêque, les liens les plus intimes unissaient l'Eglise de Besançon au Saint-Siége.

Dans cette dignité, Claude s'acquitta parfaitement de tous les devoirs d'un pasteur. Bien loin de diminuer ses austérités et son assiduité à la prière, il les augmenta de plus en plus. Il ne manquait jamais d'assister

aux divins offices avec ses chanoines. Il entendait avec patience et douceur les causes ecclésiastiques et les terminait toujours si justement, que personne n'en pouvait être mécontent. Ses occupations ne l'empêchaient pas de prêcher son clergé et son peuple, parce qu'ayant l'esprit plein des vérités divines, il ne lui était pas difficile de le répandre sur ses auditeurs. Ses sermons avaient même tant de force, qu'ils arrachaient le vice du cœur des plus endurcis, qu'ils y imprimaient l'amour de la vertu et qu'ils firent un grand changement dans les mœurs de ses diocésains. Dans la visite de sa province, il exerçait en même temps les œuvres de charité corporelle et spirituelle, visitant les malades, assistant libéralement les pauvres et travaillant infatigablement à la conversion des pécheurs et à la réformation des désordres qu'il trouvait dans ses paroisses.

Ce saint évêque avait conservé le titre et les fonctions d'abbé de Saint-Oyand et gouvernait son monastère avec la même sollicitude qu'auparavant. C'était même là que tendaient ses plus tendres affections. Il s'y retira après sept ans d'épiscopat (693), âgé d'environ quatre-vingt-six ans. Il demeura encore à la tête de son abbaye pendant plusieurs années. Tous les historiens de la Franche-Comté s'accordent à dire qu'il parvint à une extrême vieillesse. Sa vie sainte fut couronnée par une mort aussi douce que glorieuse devant Dieu. Quelques jours avant son décès, il fut atteint d'une légère indisposition. Le troisième jour de sa maladie, il rassembla tous ses religieux et leur parla d'une manière admirable de l'amour de Dieu, du mépris des choses terrestres et de la résignation avec laquelle il devait supporter son départ de ce monde. Voyant couler leurs larmes, il leur donna à tous le baiser de paix et les fit sortir de sa cellule, puis il passa toute la nuit en prières. Lorsque le jour fut venu, il se fit conduire à l'église, où il reçut les Sacrements avec la foi la plus vive. Son humilité lui faisait craindre même ces honneurs que l'amitié rend à la dépouille des morts. Quand il fut rentré dans sa cellule, il ordonna à ses disciples de l'inhumer sans pompe et sans éclat, et le cinquième jour de sa maladie, à trois heures après midi, tandis qu'il était appuyé sur le siége où il avait coutume de lire et de prier, il leva les mains et les yeux vers le ciel, et s'endormit doucement dans le Seigneur. C'était le sixième jour de juin, l'an 699 et la quatrième année du règne de Childebert III. Saint Claude avait alors quatre-vingt-treize ans. On embauma son corps, dit un de ses biographes, en l'enveloppant de parfums précieux, et il fut déposé dans l'église de Saint-Oyand. Les Egyptiens ôtaient les entrailles des morts pour les embaumer, de manière à les rendre incorruptibles pour des siècles. Il n'en fut point ainsi de saint Claude ; car il ne paraissait aucune incision sur son corps, comme on l'a vérifié plusieurs fois. C'est ce qui rendait plus admirable le miracle de son incorruption pendant tant de siècles. Si donc on employa quelques aromates pour sa sépulture, ce fut seulement à l'extérieur, comme on l'avait fait autrefois pour le corps sacré de Jésus-Christ, en signe d'affection et de piété [1].

Rappelons que les attributs les plus communs de saint Claude dans l'art populaire sont un enfant assis à ses pieds et le sifflet. L'enfant, parce qu'il était très-secourable aux noyés, et que des enfants ont surtout été sauvés par son intermédiaire ; — le sifflet, parce qu'il est le patron des ébénistes et bimbelotiers du Jura, dont l'art est né à l'ombre de son sanctuaire.

1. Voir Boll., *Illustrationes Claudianæ*, 6 juin.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT CLAUDE.

L'humble vœu que saint Claude avait formé à sa dernière heure s'était accompli. On l'avait inhumé dans un sépulcre modeste, et pendant longtemps son tombeau délaissé fut presque sans gloire aux yeux des hommes. C'est au XIIe siècle seulement que Dieu manifesta à son Eglise tous les mérites de notre glorieux pontife. Jusque-là on ne lui avait rendu qu'un culte ordinaire, et les plus anciens Bréviaires manuscrits ne font de lui qu'une simple commémoraison. La confiance des fidèles envers notre Saint se manifesta surtout lorsqu'on découvrit que son corps était resté sans corruption depuis sa mort. De nombreux pèlerins accoururent dès lors à son tombeau, pour vénérer ses reliques sacrées et obtenir les grâces que Dieu se plait à nous communiquer par l'intermédiaire des Saints, en glorifiant leurs vertus. La ville de Saint-Claude prit dès lors des accroissements rapides.

Ce grand serviteur de Dieu a manifesté pendant plusieurs siècles une telle puissance, qu'on l'a surnommé le *faiseur de miracles*. Le corps du saint évêque avait été exposé jusque-là à la vénération des fidèles dans une châsse sans décoration. Mais en 1249, lorsque les pèlerinages commencèrent à devenir plus fréquents, Humbert de Buenc, abbé de Saint-Oyand, voulut que les deux Saints, dont le monastère portait les noms glorieux, fussent honorés d'une manière moins indigne de leurs mérites. Il fit donc faire deux châsses d'argent d'un riche travail, qui furent placées derrière le maitre-autel de l'église. Celle qui était du côté de l'épître renfermait le corps de saint Oyand, et les reliques de saint Claude étaient déposées dans la châsse qui se trouvait du côté de l'évangile. Cette châsse était de chêne, ornée de pierres précieuses et couverte de tous côtés de lames d'argent avec divers ornements. Le monastère portait déjà dès ce temps les noms de Saint-Oyand et Saint-Claude. Mais ce dernier finit par être, dans la suite, le seul en usage pour désigner la ville et le monastère où Dieu manifestait, par des miracles éclatants, la gloire de son serviteur.

La gloire de l'abbaye augmentait avec celle de son saint protecteur. Les plus illustres familles tenaient à honneur d'y envoyer leurs fils, et, dans un acte de l'an 1271, les religieux sont désignés sous le nom de *noble Chapitre*, ce qui semble indiquer que dès ce temps cette abbaye était déjà destinée à la noblesse. Une église en l'honneur de saint Claude avait été bâtie dans l'enceinte même du monastère, dans le lieu qui porte aujourd'hui le nom de place Louis XI. Son nom avait été donné, comme un présage de bénédiction, à un pont bâti sur la Bienne par la Congrégation des maçons, appelés les *Frères pontifes* [1]. SAINT CLAUDE ! était le cri de guerre des habitants de ces montagnes lorsqu'ils s'élançaient contre l'ennemi. Les captifs l'invoquaient dans leur prison et obtenaient miraculeusement leur liberté. Les naufragés se recommandaient à lui au milieu de la tempête, et Dieu récompensait leur confiance en les arrachant à la fureur des flots. En 1754, on conservait encore, dans l'église de Saint-Claude, les chaînes de fer que des chrétiens, captifs chez les infidèles, y avaient placées, après avoir été délivrés par la protection du Saint.

Guillaume de Sure, archevêque de Lyon en 1335, ordonna que la fête de saint Claude serait célébrée dans son diocèse, et que ce jour serait chômé. Le 7 mai 1440, on décréta que cette fête se ferait, dans le diocèse de Besançon, sous rite double.

Sur la fin du XIVe siècle, les religieux de Saint-Claude jetèrent, dans l'enceinte du cloître, les fondements de la cathédrale actuelle de Saint-Pierre. Elle fut bâtie sur l'emplacement de la plus ancienne église de l'abbaye, qui était dédiée aux saints apôtres Pierre, Paul et André, pour qui les premiers fondateurs de Condat avaient une vénération particulière. Dans la suite, les moines chantaient l'office de nuit dans l'église de Saint-Pierre, et l'office du jour dans l'église de Saint-Claude, qui servait de paroisse à la ville. Ils semblaient en quelque sorte partager le culte qu'ils avaient pour ces deux Saints, en partageant leur office.

Aux hommages que l'Eglise rendait à saint Claude, le peuple mêlait quelquefois des idées superstitieuses. A cette époque, on croyait généralement aux sorciers, et les montagnes du Jura passaient pour en être infestées. Quand un malade s'imaginait qu'on avait jeté sur lui quelque maléfice, il venait implorer saint Claude pour être délivré. Quelque opinion qu'on se forme sur l'existence et le pouvoir des sorciers, ces prières que le peuple adressait au saint thaumaturge, attestent au moins la grande confiance qu'on avait en sa puissante protection.

Le pèlerinage de Saint-Claude devint un des plus célèbres de l'Europe ; on s'y rendit des provinces les plus éloignées ; de là des fêtes, des confréries et autres institutions ; il serait trop long de les énumérer, ainsi que les miracles opérés par son intercession et les personnages illustres qui vinrent l'honorer.

Dès la fin du XVe siècle, la fête de saint Claude se célébrait avec une grande magnificence.

Cette fête donnait lieu à une foire où se rendaient en foule les populations voisines. Déjà on y

1. La congrégation des *frères pontifes* se forma en 1177 à Bonpas, sur la Durance, près d'Avignon, et l'on prétend que le village d'Avignon-sur-Saint-Claude doit son origine à une colonie de ces frères maçons, venus dans le Jura pour y construire deux ponts sur la Bienne.

faisait ce commerce d'objets de dévotion, statuettes, crucifix, médailles, chapelets, etc., qui a contribué à développer dans ces montagnes l'art de la sculpture, si heureusement cultivé à Saint-Claude. Le buis croît en abondance dans les environs de cette ville, et les habitants ont cherché dans l'industrie les ressources que le sol leur refusait. La sculpture en nourrissait ainsi un grand nombre, qui vendaient aux pèlerins de petits ouvrages de piété. Elle en a élevé d'autres à la réputation d'artistes distingués, et c'est à Saint-Claude que se sont formés ces Rosset *qui pétrissaient l'ivoire*, et dont les chefs-d'œuvre sont si recherchés. On voit que la piété est utile à tout. Elle attirait auprès de la châsse du Saint les populations, qui venaient y chercher des consolations spirituelles, et elle fournissait aux habitants de ces montagnes stériles l'occasion d'exercer cette industrie charmante qui soumet la racine du buis, avec toutes ses images capricieuses, à des formes si variées, et qui est encore aujourd'hui la principale richesse du pays.

Ce n'était pas seulement une province, un royaume qui manifestait sa dévotion envers saint Claude ; mais on se rendait de tous les points de l'Europe à ce pèlerinage fameux. La foi des peuples en avait fait un des plus célèbres sanctuaires de France, et ces pieuses manifestations prenaient quelquefois le caractère d'institutions publiques. Des paroisses, des villes, des provinces entières envoyaient presque chaque année des députations à Saint-Claude. Une des plus remarquable était le pèlerinage des Picards. Nous ignorons à quelle époque il a commencé ; mais il se fit pendant longtemps d'une manière assez régulière. « Nous savons », dit un de nos historiens, « que le jour où la pieuse députation de Picardie passait à Moirans, l'une des stations de son itinéraire, tous les bourgeois de cette ville devaient l'accueillir avec honneur et la festoyer d'une manière empressée et cordiale. Moirans était, il est vrai, la première et la seule halte à faire dans la terre monastique de Saint-Claude, avant d'atteindre la sainte destination ; et le révérendissime abbé, qui était seigneur de Moirans, avait peut-être fait un devoir à ses sujets d'offrir l'hospitalité à des étrangers qui lui apportaient de notables offrandes de la part de quelque ville de la Picardie, pour l'acquit d'un vœu solennel envers *monsieur saint Claude, ami de Dieu*. Il est bon de rappeler que les troupes de Picards faisaient partie de l'armée de Louis XI, au comté de Bourgogne, et qu'elles avaient pu composer la garde du roi de France, vainqueur du pays, lorsqu'il exécuta l'un ou l'autre de ses pèlerinages à la châsse de notre Saint [1] ». Quand les Picards retournaient dans leur pays, ils étaient reçus en triomphe par leurs compatriotes, qui les attendaient à la frontière, et à qui ils distribuaient des objets bénits, rapportés de leur lointain pèlerinage.

Le corps de saint Claude fut sauvé, non sans miracle, des profanations des protestants, dans la guerre de dix ans (1632 à 1642). Pour échapper aux malheurs dont cette guerre affligea la Franche-Comté, dix ou douze mille Bourguignons de tout sexe allèrent se fixer à Rome. Cette communauté franc-comtoise introduisit dans la patrie commune de tous les chrétiens le culte de saint Claude, et bâtit une église en son honneur et sous son nom.

Dès le commencement du XVIIe siècle, une confrérie était établie en son honneur dans l'église du monastère. Des confréries semblables s'établirent dans toutes les parties de la France, et plusieurs subsistent encore aujourd'hui. Il y en eut à Besançon et dans beaucoup de villes de la Bourgogne. La confrérie d'Autun est une des plus anciennes et des plus célèbres. La Vendée et la Picardie, surtout, en instituèrent un grand nombre. Il y en avait trois à Paris, une dans l'église de l'hôpital Saint-Jacques, une autre à Saint-Etienne du Mont, et la troisième dans l'église du petit Saint-Antoine. Les chapelles dédiées à saint Claude étaient souvent ornées d'un tableau où le bienheureux évêque était représenté avec un petit enfant à genoux à ses côtés. Suivant la tradition, c'était un enfant qu'il avait ressuscité par ses prières pendant qu'il était évêque, ou plutôt c'était le symbole de tous ceux qu'il avait rappelés à la vie depuis qu'il était dans la gloire.

Rien de plus commun dans le récit des grâces merveilleuses obtenues au tombeau du saint évêque, que le baisement de ses pieds bénis. Trois fois le jour on ouvrait un des côtés de la châsse pour faire baiser au peuple ces pieds vénérés; et cependant, ni l'humidité de l'air, ni l'haleine des pèlerins, n'y causèrent jamais aucune corruption. Ce prodige continuel, avéré déjà en particulier par le rapport qui en fut fait au pape Nicolas V, fut encore attesté d'une manière authentique en 1690, par le cardinal d'Estrée, abbé commendataire de Saint-Claude, qui s'était rendu dans cette abbaye pour satisfaire à une délégation apostolique.

Un témoignage plus solennel devait attester bientôt le miracle perpétuel de la conservation des saintes reliques. Dieu voulait ménager cette consolation à l'Eglise du Jura, avant que les fureurs révolutionnaires vinssent faire disparaître le corps de saint Claude.

En 1742, l'abbaye de Saint-Claude fut sécularisée par le pape Benoît XIV, et érigée en évêché sous la métropole de Lyon. Le premier évêque de Saint-Claude, Joseph de Méallet de Fargues, ayant terminé l'église de Saint-Pierre, l'érigea en cathédrale et y transféra toutes les reliques du monastère dont l'église tombait en ruines; mais avant il les reconnut, assisté de son Chapitre et d'une commission, qui comprenait plusieurs médecins et les notables de la cité. La châsse de saint Claude fut ouverte en présence de l'évêque et de toute sa suite, et l'incorruptibilité de ce saint corps fut solennellement constatée une fois de plus. On y reconnut un corps de grandeur ordinaire,

1. *Annuaire du Jura*, par M. D. Monnier, 1844, p. 102.

qui paraissait fort ancien, et dont chaque membre avait conservé ses connexions et situations naturelles. Il était encore tout entier, à l'exception du petit doigt de la main droite, qui paraissait avoir été arraché, et de la partie cartilagineuse du nez, qui était endommagée. La partie gauche de la lèvre supérieure paraissait un peu retirée; mais la langue était vermeille, et tout le reste du corps palpable et élastique. Il n'y avait ni suture, ni ouverture faite sur le corps; il n'exhalait aucune odeur aromatique qui pût faire juger qu'il avait été embaumé. C'est pourquoi les médecins faisant partie de cette commission déclarèrent que « l'incorruptibilité de ce corps pendant près de douze siècles étant au-dessus de la conception de leur art, ils ne pouvaient la contempler qu'avec admiration, comme surnaturelle et miraculeuse [1].

En 1769, le prince de Crony vint vénérer ces saintes reliques. Voici ce qu'en rapporte un témoin oculaire : « Hier, quatorze septembre, on ouvrit toute la châsse pour faire voir le corps de saint Claude à Monsieur le prince. Je le vis à cette occasion. Il est toujours dans la même situation, la bouche ouverte; on y voit la langue, un peu de rougeur au palais, encore du brillant dans les yeux, quelques cheveux et la barbe; les deux mains sont sur l'estomac sans y être appuyées; tout son corps couché dans la longueur, et la tête un peu élevée sur un coussin, toujours palpable, sauf que la chair n'est pas bien blanche. On croit que c'est le souffle des personnes qui vont baiser les pieds qui occasionnent cette couleur; le visage est plus blanc que le reste du corps [2] ».

Le Chapitre de la cathédrale fit faire une nouvelle châsse en argent, ornée de cristaux, dans laquelle le corps saint fut déposé en 1785. Cette châsse laissait voir entièrement la précieuse relique. Mais au mois de juin 1794, le représentant Lejeune, chargé d'*organiser*, dans l'Est, *l'esprit public*, arriva à Saint-Claude, en déclarant que « les peuples ne voulaient plus reconnaître d'autre Dieu que celui de la nature, d'autre religion que celle de la patrie, d'autre culte que celui de la liberté ». A la suite d'une orgie qui s'était prolongée jusqu'à minuit, Lejeune se fit apporter les clés de la cathédrale, et y envoya ses satellites avec ordre de lui apporter *tous les hochets de la superstition*. Le corps de saint Claude fut mis en morceaux et porté au séminaire, où s'était installé Lejeune. Dans le trajet, l'os de l'avant-bras tomba par terre et fut recueilli par un artisan nommé Jacquet, qui le conserva pieusement pour le rendre à l'Eglise dans des jours meilleurs. Les reliques insignes, qui avaient survécu pendant douze siècles à tant de vicissitudes et de révolutions, furent brûlées la nuit même du 19 juin 1794 [3].

Cinq ans plus tard (1799), un incendie détruisit entièrement la ville de Saint-Claude. On crut que c'était un trait de la justice divine, qui voulait punir par un affreux désastre une affreuse profanation. « En effet », dit un historien, « l'incendie ayant commencé on ne sait comment, en plein midi, le ciel étant serein et l'air calme, les habitants furent frappés d'un tel aveuglement et d'une stupeur si extraordinaire, que, malgré la présence des secours et l'heure favorable, loin d'employer les moyens d'éteindre le feu, chacun s'occupa de démeubler sa maison, la laissant dévorer par les flammes, de sorte que, après un court espace de temps, le sol que couvrait une ville riche et florissante n'offrait plus à la vue qu'un tas de décombres enflammées et des cendres fumantes. Le feu épargna une seule maison : ce fut celle d'un homme pieux nommé Calais, dont l'épouse avait reçu le chapelet de saint Claude, que les impies lui avaient donné à l'instant où ils brûlaient la relique [4] ». La cathédrale de Saint-Pierre ne put échapper à la violence de l'incendie; mais, grâce à la solidité de ses voûtes et de ses murs, les flammes ne pénétrèrent point dans l'intérieur, et le toit seul fut détruit. Lorsque la liberté eut été rendue au culte catholique, on restaura cet édifice et on y déposa ce qui restait des reliques du Saint. Claude Lecoz, archevêque de Besançon, après avoir fait une enquête pour en constater l'authenticité, ordonna qu'elles seraient exposées à la vénération des fidèles. Lorsque l'évêché de Saint-Claude eut été rétabli par le concordat de 1817, le titulaire de ce siége, Mgr Antoine-Jacques de Chamon, décréta qu'on célébrerait le 20 août l'office de la translation des reliques de saint Claude. On voit aujourd'hui ces restes précieux dans une petite châsse d'argent, qui est renfermée elle-même dans une autre châsse en bois doré. Si le culte du saint évêque n'attire plus comme autrefois un immense concours de peuple dans la ville qui porte son nom, sa mémoire est toujours vénérée dans l'Eglise, et surtout dans la Franche-Comté, comme celle d'un grand pontife et d'un puissant intercesseur auprès de Dieu. Plusieurs Confréries l'honorent comme leur protecteur spécial, et un grand nombre de paroisses le reconnaissent pour leur patron. Ce sont, dans le Doubs, celles de Saint-Claude, Pont-les-Moulins, Luisans, la Sommette, Epenouse, Droitfontaine, Noël-Cerneux, les Fins, Malbuisson, Vuillecin; dans le Jura, celles de Saint-Claude, les Nans, Onglières, Maynal, le Frasnois.

L'église d'Esmery-Hallon (Somme) possède, dans un buste, une relique du Saint.

Nous nous sommes servi, pour refaire cette vie, de la *Vie des Saints de Franche-Comté*.

1. Tous les rapports et procès-verbaux relatifs à cette visite se trouvent dans la *Dissertation sur l'abbaye de Saint-Claude*, par Christin.

2. Duvernoy, *Régestes des archevêques de Besançon*, msc.

3. *Notice historique sur la ville de Saint-Claude*, par M. Crestin, maire de Saint-Claude. — Note communiquée par M. Girod, vicaire général.

4. *Vie des Saints*, par Godescard, 6 juin, éd. de Besançon, 1835, augmentée par M. D...

S. AGOBARD, ARCHEVÊQUE DE LYON, CONFESSEUR

840. — Pape : Grégoire IV. — Roi de France : Louis Ier, *le Débonnaire.*

Qui doctrinæ gratiam ad utilitatem aliorum accipit, majorem gratiam impetrabit si sedulo utatur.

Celui qui a reçu le don de science pour l'utilité des autres ne fait que l'accroître en en faisant sagement usage.

S. Joan. Chr., *Hom.* 79 *sup. Matth.*

Agobard, que les Lyonnais appellent vulgairement saint Agobo ou Aguebaud, était français. On ignore de quelle province il est originaire. Le temps et les révolutions, qui effacent tant de souvenirs, n'ont laissé arriver à notre connaissance que de rares épisodes de sa vie. Elle ne dut pas être obscure, cependant, l'existence d'un tel prélat placé sur le premier siége épiscopal des Gaules, alors que les évêques avaient à la cour un rang aussi distingué, et une si grande influence sur les événements en général. C'était un fier génie, en effet, que cet homme aux idées larges, au noble cœur ; qui, avec une constance digne des Apôtres et des Pères de l'Eglise, malgré sa timidité naturelle, dont il fait l'aveu lui-même, avait le courage de s'élever contre toutes les erreurs dogmatiques de son temps, de démasquer et de combattre toutes les menées des Juifs, alors si puissants et si pernicieux à la société chrétienne, de condamner ouvertement tous les préjugés et les superstitions populaires de son époque, de tonner contre les abus dans l'Eglise et les usurpations sacriléges des grands, enfin de dire aux rois la vérité. Aussi voyons-nous Agobard en relation avec ses plus illustres contemporains : le fameux Ebbon, archevêque de Reims ; Bernard, évêque de Vienne ; Nibride et Barthélemy, successivement archevêques de Narbonne ; Adalard, abbé de Corbie, et le comte Vala, son frère, qui fut moine de la même abbaye ; Hélissachar, abbé de Saint-Riquier ; Hilduin, abbé de Saint-Denis, qui devint archichapelain après saint Adalard ; Valafride Strabon, abbé d'Ange ; Malfred, comte d'Orléans, le personnage le plus important de la cour de Louis le Débonnaire ; et bien d'autres d'une époque qui ne fut pas sans éclat. Car, selon l'expression d'un biographe de notre Saint, après l'âge d'or de Charlemagne, c'était encore l'âge d'argent ; mais déjà l'on pressentait l'âge de fer, et Agobard disait : « Nous vivons dans des temps bien mauvais, et au milieu d'une société ulcérée ».

Sa science et sa piété lui avaient mérité l'estime de l'archevêque de Lyon, Leidrad, qui lui fit donner la consécration épiscopale et le prit pour coadjuteur, ou co-évêque, comme on disait alors. Bientôt Leidrad se démit de sa charge et alla terminer paisiblement ses jours dans le monastère de Soissons, après avoir désigné Agobard pour son successeur, en 813. Son titre d'archevêque de Lyon, reconnu par ses diocésains, qui le regardaient déjà comme leur pasteur légitime par le fait de son ordination canonique et de la désignation de Leidrad, fut ratifiée, disent Adon et Hugues de Flavigny, « du consentement de l'empereur et du Concile général des évêques de France » ; ce qui doit s'entendre du Concile de Mayence, dont parle Yves de Chartres, et non celui de Châlon-sur-Saône, qui fut seulement provin-

cial. Louis le Débonnaire n'avait pas encore rendu à l'Eglise la liberté des élections que, depuis près de quatre siècles, les princes s'étaient plus ou moins réservées. Celle d'Agobard donna lieu, dans le Concile, à des contestations. On ne la trouvait pas conforme aux anciens canons. On alléguait que deux évêques ne pouvaient occuper simultanément le même siége ; enfin il n'appartenait pas à un prélat de se choisir un successeur. La cabale n'était point étrangère aux difficultés soulevées contre Agobard ; il triompha néanmoins, grâce, sans doute, à ses mérites personnels et à la faveur du prince, naturellement bienveillant. Le choix de Leidrad, prélat recommandable par ses services, et qui avait laissé à la cour de brillants souvenirs, dut également contribuer au succès du nouvel archevêque. Du reste, les exemples ne manquaient pas dans l'antiquité pour autoriser ce qui avait été fait pour lui.

Un des premiers soins de la sollicitude pastorale de notre Saint fut d'essayer de ramener à la vérité Félix, ancien évêque d'Urgel, envoyé en exil perpétuel à Lyon par Charlemagne, sur la demande du Concile de Francfort (794). Ce prélat, renouvelant les impiétés de Nestorius, faisait Jésus-Christ fils de Dieu par adoption, non par nature. Convaincu et condamné par les Conciles de Narbonne en 781; de Frioul, la même année ; de Ratisbonne, en 792 ; il se rétracta, mais seulement de bouche, devant le pape Adrien. Bientôt, en effet, il recommençait à dogmatiser ; mais, le Concile réuni à Francfort, sous la présidence de deux légats, le condamna encore. Il fallut même renouveler cette condamnation à Rome, en 799, puis à Urgel et à Aix-la-Chapelle, la même année, à cause de son obstination et de celle de ses adhérents. Agobard venait le trouver en personne ; et, avec autant de patience que de savoir, il réfutait sa doctrine, démontrait que, s'il y a en Jésus-Christ deux natures, il n'y en a pas moins unité de personne ; que, par conséquent, en parlant du Sauveur, l'on peut attribuer à la Divinité ce qui est dit de l'humanité, et réciproquement ; que Marie est donc vraiment Mère de Dieu ; enfin que l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, s'étendant à plusieurs personnes, n'est qu'une union purement spirituelle. Félix, poussé à bout, s'avoua encore une fois vaincu, mais mourut obstiné dans son hérésie. C'est ce que nous apprend Agobard dans le traité qu'il composa contre la doctrine de ce malheureux, postérieurement à sa mort, arrivée en 818.

Ce fut surtout contre les Juifs que notre Saint eut à déployer son énergie et sa vigilance. Pour se faire une idée des difficultés, des tribulations, des périls même qu'il rencontra dans cette lutte, il faut lire le mémoire qu'il intitule *De Insolentia Judæorum*, adressé à l'empereur ; sa lettre au même prince, écrite et signée de deux autres évêques, en concile à Lyon, probablement celui qu'il réunit en 821 ; ses lettres concernant la même affaire aux abbés Adalard et Hilduin, à l'archevêque de Narbonne Nibride, et au comte d'Orléans Mantfred.

Aussi fiers dans le succès, que rampant devant la force, les Juifs étaient à cette époque un fléau pour la société, un danger pour la foi des chrétiens. Non contents de s'enrichir aux dépens de la fortune publique et privée, ils insultaient chaque jour la religion, blasphémaient ce qu'il y a de plus saint, affectaient pour les fidèles le plus impérieux mépris. Ainsi, trouvaient-ils dans leurs animaux de boucherie quelqu'un des défauts qui les rendent impurs à leurs yeux, ils les mettaient dédaigneusement de côté pour les vendre aux chrétiens, les appelant pour cette raison des *bêtes chrétiennes*. Ils entraînaient des femmes à venir célébrer avec eux le sabbat, faisaient travailler le

dimanche leurs ouvriers, leur donnaient de la viande à manger en Carême. Leur obstination à vendre le dimanche, et non le samedi, jour ordinaire de marché, empêchait beaucoup de fidèles, ceux des localités éloignées des villes, d'assister à la messe et aux offices de l'Eglise. Enfin, outre les anciennes synagogues qu'on leur tolérait, ils en construisaient de nouvelles, où ils entraînaient les chrétiens ; quelques ignorants trouvaient déjà que la prédication des Juifs valait mieux que celle des prêtres de l'Eglise. Ils allèrent jusqu'à vendre des esclaves chrétiens aux Maures d'Espagne. Saint Agobard cite sur ce fait des témoins pris parmi les Juifs eux-mêmes. Au moment où il terminait son premier mémoire, arrivait de Cordoue à Lyon un homme que des juifs de cette dernière ville avaient dérobé tout enfant, vingt ans auparavant, et vendu aux Musulmans. Il venait de s'évader en compagnie d'un autre chrétien de la ville d'Arles, enlevé et vendu de la même façon. « Pendant que nos recherches nous amenaient à découvrir sa famille », dit Agobard, « nous avons appris que le même juif avait ainsi livré d'autres enfants chrétiens aux infidèles, et que, cette année même, un enfant a disparu, enlevé par un autre juif. Présentement », ajoute-t-il, « nous avons la certitude que de nombreux chrétiens achetés par les Juifs, étaient, de leur part, victimes de brutalités que la pudeur ne permet pas de décrire ». Notre Saint se fait fort de produire des témoins à l'appui de ses récriminations, et de montrer aux Juifs leur condamnation dans les Livres Saints qu'ils ont entre les mains.

Il y trouvait aussi celle des doctrines superstitieuses qu'ils ont substituées à la parole de Dieu. Aussi, ne manquait-il aucune occasion de les combattre, d'éloigner les fidèles de tout commerce avec eux, de réclamer des princes la répression de leur insolence et de leurs atrocités.

Un zèle aussi ardent contre une secte nombreuse et influente à Lyon, ne pouvait manquer d'attirer au saint évêque des persécutions. Un jour l'orage éclata. Louis le Débonnaire, par excès de condescendance, avait cédé aux sollicitations de certains officiers gagnés par les Juifs, et accordé des lettres en leur faveur. Un des officiers dont nous parlons, un nommé Evrard, du nombre de ceux qu'on appelait *missi dominici*, sorte d'inspecteurs chargés de veiller à l'exécution des ordonnances impériales, arriva à Lyon, porteur d'une lettre de l'empereur à l'archevêque et d'une autre au comte de la ville, ordonnant à celui-ci de s'opposer aux prétentions du zélé prélat. Ces lettres sont si peu en rapport avec la piété de Louis, qu'Agobard lui déclare à lui-même que, en dépit du sceau et de la signature, il a refusé de les croire authentiques. L'attitude de l'évêque excite la fureur des Juifs, encouragés déjà par les procédés tyranniques d'Evrard pour les populations qu'ils exploitaient. Ce dernier dit hautement que l'empereur a retiré son estime à Agobard. Sur ces entrefaites arrivent deux autres officiers porteurs de titres et de pièces auxquelles on ne peut refuser créance. Grande joie parmi les Juifs ! Effrayés par leurs menaces, des chrétiens abandonnent la ville, d'autres se cachent, quelques-uns sont arrêtés, tous sont dans la consternation. Les Juifs, entend-on dire aux officiers, ne sont pas aussi odieux au prince qu'on le prétend ; plusieurs sont honorés de son amitié ; il s'en trouve qui valent mieux que des chrétiens...

Au plus fort de la tempête, l'archevêque était à l'abbaye de Nantua, occupé à régler une contestation entre les moines. Evrard en profite pour se mettre ouvertement à la tête des Juifs qui le regardent comme leur maître, *magister eorum*, selon l'expression d'Agobard. En vain le prélat lui fait-il représenter, par des prêtres qu'il lui envoie, qu'il n'a rien fait contre l'auto-

rité du prince, les *missi dominici* ne veulent rien entendre, et les envoyés du prélat jugent prudent de ne plus se montrer.

Tels sont les faits dont se plaint notre Saint à l'empereur lui-même, puis à l'archevêque Nibride, son ami. Une excellente occasion se présenta un jour pour plaider en présence du prince la cause de l'Eglise. Une assemblée de prélats et de seigneurs fut convoquée à la cour : mais, par un effet de son excessive timidité, la parole manqua au saint Archevêque. Il n'entendit même pas ce que lui dit l'empereur, sauf l'autorisation qu'il lui donna de se retirer. C'est lui-même qui le raconte avec sa modestie ordinaire. Il regagne donc sa résidence, déconcerté, confus. Réfléchissant au moyen de réparer cet échec et de confier les intérêts de la religion à de fermes défenseurs, il rédige un nouveau mémoire qu'il adresse aux principaux personnages de la cour; c'étaient Adalard, le comte Wala, son frère, et l'abbé de Saint-Riquier. Il demande que l'empereur remette en vigueur les édits de ses prédécesseurs ; que les esclaves des Juifs soient libres de demander le baptême, s'engageant à payer à leurs maîtres le prix de leur rachat, comme le veut la loi canonique en cette circonstance, l'Eglise défendant qu'aucun de ses enfants soit l'esclave d'un Juif. Agobard fait encore de nouvelles instances auprès du prince par l'intermédiaire d'Hilduin, abbé de Saint-Denis, successeur de l'abbé de Corbie dans les fonctions d'archichapelain. On venait de mettre à la tête de ce dernier monastère, le comte Wala, qui avait embrassé la vie religieuse sous la conduite d'Adalard, son frère. Agobard lui écrivit également au sujet de cette affaire, sachant que, dans le cloître, il continuait à exercer auprès de l'empereur une utile influence. Malgré toutes ces sollicitations, nous ne voyons point que le faible monarque ait jamais révoqué les mesures prises en faveur des Juifs, ni remis à leurs esclaves la liberté de recevoir le baptême sans le consentement de leurs maîtres.

Le vigilant pasteur eut encore à écarter un autre danger qui menaçait la foi des peuples. Les discussions, qui avaient mis en feu l'Orient au sujet du culte des images, partageaient déjà les esprits en France. L'idée généralement répandue alors était que Dieu avait donné l'empire à la nation française, en récompense de sa fidélité à honorer les images des Saints, et l'on était persuadé que la suprématie universelle retournerait aux Grecs le jour où ils reviendraient, sur ce point, à la doctrine et à la pratique de l'Eglise. Aussi, les uns par préjugé politique, les autres faute de bien entendre les termes du second concile de Nicée, rejetaient ce concile. C'est ce que fit Agobard, croyant qu'il ordonnait d'adorer les images. Le traité qu'il composa sur cette question semble refuser aux images toute espèce de culte, tandis qu'en réalité il ne leur refuse que celui de latrie ou d'adoration. Cave censure ce livre avec la dernière sévérité ; mais d'autres écrivains plus éclairés, tels que Masson, Baluze, Raynaud, Mabillon, Le Cointe, lui donnent une interprétation favorable. S'appuyant, en effet, sur la doctrine des Pères, sur celle de saint Augustin en particulier, Agobard ne condamne que les exagérations de ses contemporains. Il ne faut pas être surpris, néanmoins, que sur une question religieuse à laquelle se mêlait le patriotisme, le saint Archevêque, entraîné par son attachement à sa foi et à son pays, n'ait laissé échapper quelques expressions inexactes et un peu exagérées.

Il mit la même ardeur à défendre la vérité contre les préjugés populaires. Il a écrit contre l'opinion qui attribuait à des sorciers la formation de la grêle et des orages, contre les pratiques superstitieuses et les sacrifices païens, encore en usage pour conjurer les maladies épidémiques d'alors. Ces maladies avaient des caractères étranges. On voyait des personnes prises

subitement de convulsions épileptiques qui les faisaient croire possédées du démon. D'autres avaient les membres comme dévorés par un feu intérieur, couverts de tumeurs et d'ulcères. Barthélemy, qui avait remplacé Nibride, avant l'an 818, sur le siége archiépiscopal de Narbonne, demanda à notre Saint ce qu'il pensait de ces faits extraordinaires. Agobard lui répond qu'il ne voit là que des phénomènes résultant des causes naturelles, dont Dieu seul dispose à son gré, par le ministère des Anges, pour éprouver les justes et punir les méchants.

Il s'éleva surtout avec force contre les duels et les preuves judiciaires appelées *jugements de Dieu*, comme contraires à l'esprit d'union et de paix qui doit animer les chrétiens. On alléguait la loi encore en vigueur dans toute la Bourgogne, dont Lyon faisait partie. « Cette loi », répondit-il, « ne vient ni de Moïse ni de l'Evangile, mais d'un roi impie, ennemi de Jésus-Christ, l'arien Gondebaud »; et il rappelle les paroles de saint Avite, de Vienne, à ce prince :« Pourquoi », disait Gondebaud, « entre Etats, entre nations, même entre particuliers, quand les causes sont remises au jugement de Dieu par le sort des armes, la victoire est-elle du côté de la justice? » — « Si les Etats ou les peuples », répondit Avite, « s'en remettaient vraiment au jugement de Dieu, ils devraient se rappeler cette parole du Psalmiste : *Dispersez, Seigneur, les nations qui cherchent la guerre;* ils n'oublieraient point cette autre parole : *A moi la vengeance; je me charge de donner à chacun ce qu'il mérite.* La justice d'en haut a-t-elle besoin de lances et d'épées pour vider les différends? Souvent nous voyons le parti qui soutient ou revendique le droit succomber dans les combats, et le parti de l'injustice triompher par la violence ou la ruse ». Saint Agobard conclut en suppliant le très-débonnaire empereur, au nom de la religion et de l'humanité, d'abolir ces détestables coutumes, contre lesquelles il adressa au même prince un second mémoire.

Consulté par ses collègues dans l'épiscopat, comme la lumière de son siècle, notre Saint avait parfois à réfuter les objections ou les erreurs de quelques-uns. C'est ainsi qu'il redressa des opinions erronées et des préventions contre lui chez Frédégise, évêque d'Orléans. Sa lettre à ce prélat restera un modèle de l'urbanité et de la courtoisie que l'on devrait toujours garder dans toute discussion.

Agobard apporta le même zèle pour le maintien de la discipline ecclésiastique. Au mois d'août 822, Louis le Débonnaire avait convoqué à Attigny une grande assemblée des prélats et de la noblesse. Deux hommes vénérables brillaient au milieu de cette auguste compagnie par l'éclat du rang, des vertus et de la science : l'un est Adalard, l'autre Hélissachar dont nous avons déjà parlé. Ils proposent l'un et l'autre de travailler à la réforme de l'Eglise. Agobard accueille avec enthousiasme cette proposition, plaide en faveur de l'Eglise, et entraîne tous les esprits à se concerter pour travailler à relever les ruines de la nouvelle Jérusalem. Prenant ensuite occasion de cette grande question, il réclame contre les laïques détenteurs ou usurpateurs du temporel de l'Eglise. « En vain allégue-t-on », disait-il, « la raison d'Etat et les nécessités du temps, Dieu, pour qui l'avenir est présent, avait bien prévu ces nécessités, quand il a inspiré à son Eglise d'établir ces règles pour tous les temps. Ce que Charles-Martel, Pépin et Charlemagne ont cru devoir faire contre ces lois, n'engage nullement son successeur. Une violation des canons est un attentat contre Dieu même ». Il insiste pour que l'empereur remédie à cet abus sacrilége, pour que l'Assemblée ouvre une enquête contre les usurpateurs. Hélissachar et Adalard applaudissent l'orateur; sur

leur demande, une assemblée est indiquée à Compiègne, où sera réglée cette importante affaire entre la noblesse et le clergé. Le zèle d'Agobard avait mécontenté trop de gens pour ne pas soulever contre lui une nouvelle tempête : elle fut terrible, surtout en Provence et en Septimanie (Bas-Languedoc), au point qu'il lui fallut écrire encore une fois son apologie.

Dans tous ses ouvrages, dans tous ses discours, notre Saint professe pour l'antiquité sacrée un véritable culte. Qu'il s'agisse des mœurs du clergé, des règles de la liturgie ou du chant sur lequel il a deux traités, un de la psalmodie, l'autre de la correction de l'Antiphonaire, tous ses efforts ont pour but de ramener aux saines traditions du passé. De jeunes têtes parmi les Romains, *neoterici romani*, affectaient du dédain pour les canons de l'Eglise de France ou les ordonnances de nos évêques, tant qu'ils ne les avaient pas contrôlés. Agobard leur rappelle l'exemple de leurs devanciers « qui se montraient », dit-il, « moins difficiles, et professaient la plus haute estime pour les conciles et les synodes de notre nation ». Il tenait beaucoup à la conservation des usages locaux, à moins qu'ils ne fussent en opposition avec la foi, et ne pouvait souffrir la manie d'introduire dans la prière publique des compositions nouvelles, telles que des motets ou des chants en langue vulgaire qu'il appelle *psalmos plebeios*.

Il aimait à s'entretenir sur ces matières avec son clergé, particulièrement avec ses chantres. Ceux-ci avaient été établis par Leidrad, son prédécesseur, et de leur école étaient sortis déjà plusieurs maîtres. C'est à eux principalement qu'est adressé son mémoire sur la correction de l'Antiphonaire. Dans plusieurs endroits de ce livre, le texte des Ecritures avait été altéré, dans d'autres les paroles lui paraissaient puériles ou peu conformes à la foi et à la piété. Sa critique sur ce point peut sembler exagérée ; aussi n'a-t-on pas tenu compte après lui de quelques-unes de ses corrections, comme le remarque Baluze.

Quand on lui citait l'exemple de Rome, il répondait par le mot de saint Grégoire : « Ce n'est pas à cause du lieu où elle se trouve qu'on doit aimer une chose ; mais on doit aimer le lieu à cause des bonnes choses qu'on y trouve ». Il rappelait l'exemple du même Pape qui avait été obligé d'imposer, à Rome même, certaines réformes sous peine d'anathème.

Ce qu'on lira toujours avec fruit, ce sont les passages où il expose la doctrine des Pères sur les dispositions intérieures et extérieures avec lesquelles on doit exécuter les chants sacrés. Il ne veut pas que les études musicales absorbent tous les instants, au détriment d'études plus importantes. On voyait, en effet, des chantres qui, depuis leur enfance jusqu'à un âge avancé, n'avaient pas ouvert un livre propre à les former à la piété et à la connaissance de nos dogmes et des saintes Ecritures ; et ces gens-là, pleins d'une sotte vanité, osaient introduire dans l'Eglise des compositions ineptes, d'un caractère profane, et souvent même entachées d'hérésie. Il s'élève également, avec saint Jérôme, contre ceux qui, prenant le lieu saint pour un théâtre, viennent y faire parade de leur voix et de leur personne. « Les anciens », dit-il, « à qui ne manquaient ni la fécondité alimentée par les Livres Saints, ni le talent pour l'exécution, aimaient mieux répéter les mêmes morceaux que fatiguer les chantres et surcharger leur esprit par des nouveautés superflues.

Agobard était justement fier de son église de Lyon, sous ce rapport : il ne permettait pas qu'on en critiquât les chants ou les usages. Pour avoir osé le faire, Amalaire s'attira deux répliques en termes assez peu ménagés. Ce disciple d'Alcuin, clerc de l'église de Metz, chorévêque de celle de Lyon,

avait composé, étant à Rome, en 831, un ouvrage en quatre livres sur les divins Offices, d'après les instructions des ministres de l'Eglise de Saint-Pierre. Quelque sévère que fût le saint Archevêque, contre cet ouvrage, sa critique ne porte que sur des locutions, ou des idées secondaires que l'on peut prendre en bonne part.

Ces questions ne faisaient point perdre de vue à saint Agobard la grande idée qui fut le rêve de toute sa vie, l'unité dans l'empire comme dans l'Eglise. Le plus puissant moyen d'étendre et de maintenir l'unité religieuse était, à ses yeux, l'unité politique. Parle-t-il au clergé ou aux fidèles, c'est l'unité qu'il prêche ; s'adresse-t-il aux princes des conseils, c'est l'unité qu'il réclame. Il regarde la diversité des lois comme contraire à la parfaite unanimité qui doit réunir les fidèles ainsi que les membres d'un même corps. Il eût voulu voir dans tout l'empire une législation uniforme. S'il plaisait à l'empereur, notre maître, disait-il, d'établir la loi des Francs parmi les Bourguignons, ceux-ci deviendraient plus illustres, et ce pays serait délivré de bien des misères. Agobard eut le sort ordinaire des hommes de génie, il eut la douleur de se voir incompris et réduit à gémir inutilement sur les maux de sa patrie. On ne voit pas, en effet, que le faible empereur ait plus tenu compte de ses avis au sujet des lois de Gondebaud qu'au sujet des prétentions et des excès des juifs.

Le digne prélat déplorait surtout le partage de l'empire. Dès l'année 817, dans l'assemblée générale d'Aix-la-Chapelle, Louis le Débonnaire avait divisé ses États entre ses trois fils, Lothaire, Pépin et Louis, et associé le premier au trône. En 821, il fit confirmer et jurer cette constitution par tous les grands réunis à Nimègue, et il donna à Lothaire le royaume d'Italie, vacant par la mort du roi Bernard. L'an 823, Lothaire, accompagné de Vala devenu moine, venait à Rome, sur l'ordre de son père et sur l'invitation du Pape, se faire couronner roi et proclamer empereur auguste, à Saint-Pierre, le jour de Pâques. Agobard, avec le souverain Pontife, avait reconnu ce nouvel ordre de choses, et, comme tous les autres prélats, il avait juré d'en être le fidèle observateur et défenseur. C'en fut assez pour l'entraîner plus tard à embrasser le parti de Lothaire contre son père, quand il vit celui-ci procéder à plusieurs remaniements successifs des Etats de ses fils, malgré ses premiers et solennels engagements, cédant en cela au caprice d'une femme. Cette femme était Judith de Bavière qu'il avait épousée en secondes noces, après la mort de l'impératrice Irmengarde. Elle lui avait donné, en 829, un fils qui régna depuis sous le nom de Charles le Chauve, et elle ne pouvait souffrir que cet enfant fût sans apanage. Un nouveau partage de l'empire, dans lequel les Etats de Lothaire et de ses frères se trouvaient démembrés, vint mettre le comble au mécontentement général. Depuis longtemps les bruits les plus scandaleux circulaient sur le compte de Judith et de Bernard, comte de Septimanie et de Barcelone, et l'on s'en prenait à eux du désordre qui régnait à la cour et dans les affaires publiques. Agobard se fait l'écho de ces murmures dans l'apologie des princes qu'il publia après la déchéance de leur père. Celui-ci, après avoir abandonné et repris l'autorité, en vint à ne plus faire écrire le nom de Lothaire à côté du sien, en tête des actes impériaux, et la guerre éclata de nouveau entre Louis et ses fils. En 833, Agobard écrit au vieux monarque pour l'avertir des dangers qui menacent particulièrement son âme. Il lui reproche de changer ainsi, arbitrairement et sans consulter Dieu ni ses représentants, ce que Dieu semblait lui avoir inspiré après les plus instantes prières. Nous déplorons, ajoute-t-il, les maux qui sont arrivés, cette année,

à cette occasion, et nous craignons fort que Dieu ne soit irrité contre vous. Car nous ne pouvons vous dissimuler que l'on murmure beaucoup de ces serments divers et contraires, et qu'on les blâme ouvertement.

L'exemple du pape Grégoire IV maintenait Agobard dans sa fidélité à Lothaire. Ce jeune prince, voyant la guerre éclater entre son père et ses frères, amena avec lui le souverain Pontife en Germanie, pour qu'il essayât de travailler à une réconciliation. En même temps, Agobard écrivait à Louis le Débonnaire pour l'exhorter à recevoir le Pape comme il le devait et à se rendre à ses avis. Les intentions du souverain Pontife étaient dénaturées; les prélats français, fidèles à l'empereur, oubliaient même le respect dû à la papauté, et entretenaient les préventions de leur maître. Grégoire IV les en reprit avec une juste sévérité, et leur reprocha même d'avoir violé leurs serments à l'exemple de Louis. On connaît l'épisode du *Champ du mensonge*. Le Pape, mal accueilli et voyant l'inutilité de ses démarches, retourna au camp des princes. La nuit suivante, le vieil empereur, abandonné de tous ses partisans, se livrait à la merci de ses enfants. De l'avis du Pape et de tout le monde, il est déclaré déchu et conduit dans un monastère par Lothaire. Sur la demande de ce dernier, les évêques, au nombre desquels est Agobard, réunis à Compiègne sous la présidence d'Ebbon, archevêque de Reims, décident que l'ex-empereur sera soumis à la pénitence publique. Elle lui fut imposée, avec grand appareil, dans l'église de Notre-Dame de Soissons, après qu'on lui eut, à force d'instances, arraché l'aveu des fautes de sa vie. C'était revenir sur un passé déjà expié dans l'assemblée d'Attigny. Chacun des prélats qui prirent part à cet acte de rigueur excessive, dressa et remit à Lothaire une relation sommaire de ce qui se passa dans cette circonstance; et, de ces relations particulières, on composa une sorte de procès-verbal. On a la relation d'Agobard et la relation collective qu'il signa avec les autres. On voit, par ces documents, que les évêques n'ont point entendu déposer l'empereur, comme on l'a dit, mais uniquement l'exhorter à réparer les fautes de sa vie en acceptant les pratiques de la pénitence publique. Le malheureux Louis était plus incapable que coupable. On le plaignit; et bientôt s'opéra une réaction en sa faveur. Les frères de Lothaire, indignés, se levèrent pour délivrer leur père; celui-ci reprit les insignes de la dignité impériale. Lothaire se hâta de retourner en Italie, battit les généraux de son père qui l'attaquèrent, prit et brûla Châlons. Les armées allaient encore se rencontrer dans le Maine. Le sage et généreux Vala intervint, comme il avait déjà fait, pour arrêter l'effusion du sang, et plus heureux cette fois, il réconcilia le père avec ses fils.

Agobard, pendant cette guerre, avait fui en Italie avec saint Bernard, évêque de Vienne, et la plupart des autres partisans de Lothaire. L'assemblée de Thionville, réunie au mois de février 835, condamna l'acte de Compiègne, et déposa les évêques qui y avaient pris part. Ebbon seul comparut et ne fut pas traité avec plus de ménagement qu'il n'en avait eu pour l'empereur; aussi le Pape refusa-t-il de sanctionner une déposition irrégulièrement prononcée. Dans une autre assemblée, tenue l'été suivant à Stremiac, aux environs de Lyon, on traita de nouveau la question des siéges vacants de Lyon et de Vienne, mais sans rien conclure : Agobard et Bernard refusaient toujours de comparaître.

Enfin les empereurs, d'un commun accord, rappelèrent les deux prélats dans leurs diocèses. Le saint archevêque de Lyon rentra dans sa cathédrale le premier dimanche de Carême. Avant de remonter sur son siége, il reçut publiquement l'absolution des censures ecclésiastiques, réparant ainsi la

faute qu'il avait commise, l'unique qu'on ait jamais eu à lui reprocher, faute purement politique, où l'entraînèrent les considérations de l'ordre le plus élevé et les intentions les plus pures.

Rentré dans les bonnes grâces de Louis le Débonnaire, Agobard l'accompagna pendant l'hiver, en 840, à Poitiers, où les mouvements insurrectionnels des peuples de l'Aquitaine et les fréquentes invasions des Normands réclamaient sa présence. Bientôt le vieil empereur apprit que Louis, roi de Bavière, indigné d'un nouveau partage de l'empire, a pris les armes sur les bords du Rhin. Il partit, après avoir chargé Agobard d'une bien difficile mission d'apaisement et de réorganisation dans l'Aquitaine. Le saint prélat, le 6 juin suivant, se trouvant à Saintes, couronna par une mort précieuse devant Dieu, vingt-sept années d'épiscopat, et une vie tout entière dépensée au service de Dieu et de la patrie.

L'Eglise de Lyon, ainsi que nous l'avons dit, lui a décerné le culte des saints. Quand Feller dit que saint Agobard est honoré surtout en Saintonge, il est permis de croire qu'il a été mal informé. Quoi qu'il en soit, son nom mérite de n'être pas oublié dans une contrée qu'il a sanctifiée par les derniers moments et le sacrifice de sa vie.

ÉCRITS DE SAINT AGOBARD.

Comme évêque et comme homme politique, Agobard joua un rôle important; comme théologien et canoniste, ses écrits seuls suffiraient pour immortaliser sa mémoire. La découverte en fut faite, en 1606, par Papire Masson, qui en publia la première édition. Baluze publia la seconde en 1666. C'est celle que M. l'abbé Migne a reproduite en tête du tome CIV de son *Cours complet de Patrologie.*

Nous avons de saint Agobard :

Trois écrits de théologie, à savoir : une réfutation de l'hérésie nestorienne, renouvelée à Lyon par Félix d'Urgel; un traité sur le culte des images, une des vives préoccupations de l'Eglise gallicane dans ce temps-là; une série de questions sans enchaînement en réponse à des attaques dirigées contre un de ses ouvrages.

Quatre écrits pour combattre divers abus et superstitions, savoir : une lettre à Louis le Débonnaire contre la loi burgunde autorisant le duel en justice; une instruction contre les épreuves judiciaires appelées *jugements de Dieu;* la réfutation d'une croyance absurde sur la grêle et les tempêtes; une réponse à l'archevêque de Narbonne, qui l'avait consulté sur des cas pathologiques fort singuliers.

Cinq écrits sur la pernicieuse influence du judaïsme à Lyon, savoir : deux lettres à de hauts personnages de la cour impériale; deux lettres à l'empereur lui-même; une lettre à Nébridius de Narbonne. Il y a là des preuves curieuses de la surprenante puissance dont jouissaient les Juifs au sein de la société chrétienne.

Trois écrits de discipline, savoir : un traité de l'usage des biens ecclésiastiques; un autre de la dignité et des droits du sacerdoce; un dernier, qui est une lettre contenant des avis à ses clercs et à ses moines sur la manière d'exercer le sacré ministère.

Trois écrits sur la liturgie : un premier intitulé *De la divine Psalmodie;* un second, plus étendu, presque sur le même sujet, intitulé *De la correction de l'Antiphonaire;* un dernier, qui est dirigé contre Amalaire, l'auteur du livre des *Offices ecclésiastiques.*

Cinq écrits qui ont trait à la politique : une lettre à un comte du palais sur la triste situation de la chose publique; une première lettre à Louis le Débonnaire, pour lui rappeler la fidélité due à des engagements constitutionnels; une seconde lettre au même, pour lui représenter la déférence due par les puissances du siècle à l'autorité du souverain Pontife; un manifeste aux peuples de l'empire sur la déchéance de Louis le Débonnaire; un récit de la pénitence publique imposée à ce prince.

Enfin, *trois écrits* de nature diverse : le premier est un discours ou sermon prêché par l'archevêque à son peuple; le second est la préface d'un opuscule moral et ascétique; le dernier est ce petit poëme qu'il composa à l'occasion de la translation des reliques de saint Cyprien.

L'abbé Th. Grasilier, chanoine honoraire, chancelier de l'évêché de la Rochelle et Saintes. — Cf. Chevallard : *La vie et les écrits de saint Agobard ;* Gallandi donne une place à saint Agobard dans sa *Bibliotheca eterum Patrum* (Venise, 1765-81). Cave, docteur anglican, dans son *Histoire littéraire des Auteurs ecclé-*

siastiques; Dupin, dans sa *Bibliothèque universelle des Auteurs ecclésiastiques,* donnent un aperçu de ses écrits. Chaque éditeur a ajouté une courte notice sur sa vie. Feller lui a consacré un article dans sa *Biographie universelle.* Les chroniques du IXe siècle, tous ceux qui ont écrit l'histoire générale de l'Eglise (Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise,* t. XI, p. 429 et suiv.), ou l'histoire particulière de l'église de France (*Gallia christiana*), ont fait mention de l'illustre archevêque.

SAINT NORBERT, ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG,

FONDATEUR DE L'ORDRE DES PRÉMONTRÉS [1]

1080-1134. — Papes : Grégoire VII ; Innocent II. — Empereurs d'Allemagne : Henri IV ; Lothaire II.

Ordo Præmonstratensis seminarium episcoporum.
L'Ordre de Prémontré a fourni à l'Eglise un grand nombre de ses évêques. *Bonif. VIII.*

Saint Norbert naquit dans le bourg de Santen, au duché de Clèves, à deux lieues de Cologne, sous le pontificat de saint Grégoire VII, et le règne de Philippe Ier, roi de France. Son père se nommait Héribert, et sa mère Hadwige, tous deux considérables par leur noblesse. Son père, comte de Genep, était parent de l'empereur, et sa mère était issue de la maison de Lorraine. Celle-ci, pendant sa grossesse, entendit une voix du ciel qui lui dit : « Bon courage, Hadwige ; tu portes dans ton sein un excellent serviteur de Jésus-Christ, et un très-illustre archevêque de son Eglise, qui sera grand devant Dieu et devant les hommes ». Cependant il ne donna pas d'abord beaucoup d'espérance qu'il serait un Saint : car, se voyant dans l'opulence, il s'abandonna entièrement aux plaisirs et aux vanités du monde. Sous-diacre et chanoine de l'église de Santen, il refusa de recevoir le diaconat et la prêtrise, afin de pouvoir vivre dans les plaisirs. Il alla à la cour de l'archevêque de Cologne, puis la quitta pour celle de l'empereur Henri IV.

Norbert y passa toute sa jeunesse. A l'âge de trente-trois ans, il s'en allait un jour à cheval, suivi d'un seul domestique, à un village appelé Freten, en Westphalie. Il traversait une belle prairie. Le ciel se couvrit tout à coup de nuées, et il survint une si horrible tempête, accompagnée d'éclairs et de tonnerres, que son domestique, effrayé et comme poussé par un mouvement divin, s'écria : « Seigneur, où allez-vous ? Retournez, seigneur, retournez ; la main de Dieu est assurément contre vous ! » Alors il entendit une autre voix qui lui criait d'en haut : « Norbert, Norbert, pourquoi me persécutes-tu ? je te destinais à édifier mon Eglise, et tu scandalises les fidèles ! » En même temps, la foudre, tombant à ses pieds, le renversa par terre, où il demeura évanoui l'espace d'une heure ; mais étant revenu à lui et repassant sur toutes les années de sa vie, dans l'amertume de son cœur, il dit en soupirant : « Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ? » Et ayant entendu une autre voix du ciel qui lui répondait : « Quitte le mal et fais le bien ; cherche la paix et la poursuis », Norbert résolut d'abandonner la cour et de se retirer en sa maison à Santen. Pendant ce séjour, il voyait souvent Conon, personnage de grand mérite et abbé du

1. On peut voir dans les Bollandistes (tome Ier jun.) une longue suite de gravures, représentant tout ce qu'il y a d'intéressant à savoir sur les monastères de cet Ordre.

monastère de Seigberg, à trois lieues de Cologne; et il apprit de lui les premiers rudiments de la vie religieuse : de sorte qu'il commença à s'accoutumer à recevoir de bon cœur tout ce qui lui arrivait de fâcheux et de contraire à ses inclinations, à porter, sous ses habits de soie, un très-rude cilice, et à pratiquer d'autres semblables mortifications.

Enfin, la plénitude du temps de la grâce étant arrivée pour saint Norbert, il voulut absolument rompre avec le monde. Pour cet effet, il s'en alla trouver l'archevêque de Cologne, et le supplia très-humblement de l'admettre au nombre des clercs qui se préparaient à recevoir les saints Ordres. Ayant obtenu cette faveur, il quitta ses habits séculiers qui avaient toujours été fort beaux, se revêtit d'une pauvre soutane faite de peaux d'agneaux, et prit une corde pour ceinture : en cet habit, il fut ordonné diacre et prêtre le même jour; ce qui ne lui fut néanmoins accordé que fort difficilement, parce que les saints Canons y sont contraires. Ensuite il se retira au monastère de Seigberg, pour y apprendre les cérémonies et se disposer à son premier sacrifice : ce qu'il fit pendant quarante jours avec une ferveur incroyable. Ayant dit sa première messe en l'église de Santen, dont il était chanoine, il s'employa à la prédication avec tant de zèle et invectiva si fort contre les vices, même des ecclésiastiques ses confrères, dont la vie était déréglée, que plusieurs, touchés de ses paroles, se convertirent, et prirent la résolution de mener à l'avenir une meilleure vie. Cependant, cette liberté apostolique n'agréant pas à tout le monde, il se trouva un clerc si impudent, qu'il lui cracha au visage en pleine assemblée : quelques autres, qui, pour être moins insolents, n'étaient pas moins malicieux, le dénoncèrent à Conon, évêque de Préneste et légat du Pape en Allemagne, comme un novateur, un hypocrite, qui, sous les dehors de l'austérité, cachait de mauvais desseins. Le Saint, sachant que sa réputation lui était nécessaire pour prêcher la parole de Dieu, se justifia de toutes ces calomnies dans un Concile tenu à Fritzlar en 1118.

Pour se rendre plus digne du ministère auquel Dieu l'appelait, il résilia tous ses bénéfices, qui étaient considérables, entre les mains de son archevêque ; puis il vendit son patrimoine et tous ses meubles pour en donner l'argent aux pauvres, et ne se réserva que les ornements nécessaires pour dire la messe, dix marcs d'argent et une mule; encore ne fut-il pas longtemps sans vendre sa monture et sans distribuer aux nécessiteux le peu qui lui restait. Ainsi dépouillé de tout, il s'en alla nu-pieds jusqu'en l'abbaye de Saint-Gilles, au diocèse de Nîmes, en Languedoc, où le pape Gélase II, fuyant la persécution de l'empereur Henri, s'était retiré sous la protection du roi de France. Norbert s'étant prosterné aux pieds de Sa Sainteté, lui demanda d'abord l'absolution de la faute qu'il avait faite de recevoir, contre les saints Canons, le diaconat et la prêtrise en un même jour; ensuite, lui ayant rendu compte des déréglements de sa vie passée, il la supplia de lui permettre, pour sa pénitence, outre les jeûnes et les autres austérités qu'il lui plairait de lui ordonner, d'aller prêcher partout le saint Evangile. Le Pape y consentit volontiers, quoiqu'il eût fort souhaité de retenir un si digne personnage auprès de sa personne.

Saint Norbert, muni de ce pouvoir apostolique, commença à prêcher en France la morale terrible de la pénitence ; mais, quelque éloquent qu'il fût, pour persuader ce qu'il disait, son exemple était encore plus puissant et plus efficace que sa parole ; car il marchait nu-pieds en plein hiver et au milieu de la neige. Il n'avait pour vêtement qu'un rude cilice en forme de tunique, et un manteau de pénitent. Il observait perpétuellement la vie de

Carême, selon la rigueur des premiers siècles de l'Eglise, et y ajoutait de ne manger presque point de poisson et de ne boire du vin que très-rarement. Il jeûnait tous les jours et ne mangeait que le soir, excepté le dimanche. Enfin, c'était un autre saint Jean-Baptiste par son austérité et par la ferveur de ses prédications.

Il avait amené d'Allemagne, avec lui, deux compagnons laïques qui ne l'abandonnèrent point ; mais en passant par Orléans, il trouva un sous-diacre qui le pria de le recevoir au nombre de ses disciples. Avec ce secours, il se rendit à Valenciennes, où il prêcha avec tant de vigueur et de grâce, que tous les habitants le supplièrent de ne les point quitter, et de continuer chez eux les fonctions de sa mission. Il ne voulut point acquiescer à leur demande, parce que son intention était d'aller promptement porter la parole de Dieu dans le diocèse de Cologne ; mais Notre-Seigneur l'arrêta quelque temps en ce lieu par la maladie et la mort de ses trois compagnons (1119). Cependant Burchard, évêque de Cambrai, y étant venu, saint Norbert souhaita de lui parler, parce qu'ils avaient été ensemble à la cour de l'empereur, et qu'ils se connaissaient familièrement. Lorsque ce prélat le vit nu-pieds, mal vêtu et dans un état si différent de celui où il l'avait vu peu d'années auparavant, il l'embrassa avec beaucoup de tendresse et lui dit les larmes aux yeux : « O Norbert, Norbert, qui eut jamais cru cela de vous ? qui en aurait jamais eu la pensée ? » Un des aumôniers de l'évêque, qui avait introduit saint Norbert, étant surpris de cet accueil, en demanda la raison à son maître. Il lui dit qu'il ne s'en devait pas étonner ; que celui qu'il voyait en un si pauvre équipage avait été un des plus élégants et des plus gais courtisans de l'empereur ; qu'il avait refusé autrefois de grands avancements dans l'état ecclésiastique, et même l'évêché de Cambrai, auquel lui-même n'était monté qu'à son refus, et que ce n'était point la nécessité, mais un généreux mépris du monde qui l'avait ainsi dépouillé. Cette réponse toucha si fort ce bon aumônier que, quittant dès lors tous les avantages qu'il pouvait espérer dans le monde, il se joignit à saint Norbert et se fit son disciple. Il s'appelait Hugues, et il devint si parfait sous sa conduite, qu'il a mérité d'être son successeur dans le gouvernement général de l'Ordre des Prémontrés, dont nous allons parler.

Rapportons d'abord une action héroïque de générosité et de confiance en Dieu que fit notre bienheureux chanoine avant de commencer ses voyages. Une grosse araignée étant tombée par malheur dans son calice déjà consacré, pendant qu'il disait la messe, il l'avala courageusement. Après la messe, il se mit à genoux au bas de l'autel, pour attendre ce qui en arriverait ; car, à cette époque, on croyait que le venin de cet animal était dangereux pour l'homme. Mais Dieu lui fit rejeter cette araignée par le nez, en éternuant. Sa foi crût dans la suite merveilleusement : comme on disait que saint Bernard surpassait tous ceux de son temps en charité, et que Milon, évêque de Thérouanne, les surpassait en humilité, ainsi disait-on de saint Norbert qu'il surpassait tout le monde par la force et l'excellence de sa foi.

Etant sorti de Valenciennes, il se mit à parcourir les villes, les bourgs et les villages, pour prêcher de tous côtés la pénitence, la confession, la réconciliation avec les ennemis et la restitution ; sa parole, jointe à l'exemple admirable de sa vie, fit partout de si grands effets, qu'on vit un nombre infini de pécheurs se convertir, d'ennemis se réconcilier, et d'usuriers restituer le bien d'autrui. Sa réputation volant de toutes parts, il était continuellement environné d'une foule de monde, ou qui le suivait, ou qui

venait au-devant de lui ; et ils avaient tant de respect pour tout ce qu'il disait, que les plus opiniâtres n'osaient lui rien refuser. Le peu qui le firent ressentirent aussitôt la main de Dieu qui s'appesantit sur eux et les punit sévèrement de leur obstination. Témoin un seigneur flamand, qui n'avait pas voulu se réconcilier avec un de ses voisins : il tomba peu de temps après, selon la prédiction de l'homme de Dieu, entre les mains de ses ennemis ; on cite encore le seigneur de Cauroi, près de l'abbaye de Gibleu, en Brabant : il était monté à cheval pour s'échapper et n'être pas contraint par le Saint d'embrasser son ennemi ; il ne put jamais faire un pas et fut obligé de descendre de cheval, de demander pardon au bienheureux Prédicateur et de se réconcilier parfaitement avec celui qu'il haïssait à mort.

Cependant le pape Gélase étant mort en l'abbaye de Cluny, Gui, français de naissance et archevêque de Vienne, qui fut élu en sa place, sous le nom de Calixte II, assembla un concile à Reims, le 20 octobre 1119, pour remédier aux maux dont l'Eglise était alors affligée. Il s'y trouva quatre cent vingt-quatre prélats, tant évêques qu'abbés, et le Pape y présida lui-même, en présence du roi Louis VI, dit le Gros. Saint Norbert s'y rendit aussi avec Hugues, son compagnon, pour demander au Pape la continuation de la permission que Gélase lui avait accordée, de prêcher partout les vérités évangéliques. Il y fut très-bien reçu de tous les Pères, et il n'y eut personne qui n'admirât son austérité de vie, son détachement de toutes les choses de la terre, son zèle apostolique et la force merveilleuse avec laquelle il prêchait les maximes de la religion chrétienne. Il obtint aisément du Pape ce qu'il demandait ; mais l'évêque de Laon, considérant en lui-même quel grand bonheur ce serait pour son diocèse de posséder un si riche trésor, supplia le souverain Pontife de le lui donner pour réformer l'abbaye de Saint-Martin de Laon, qui appartenait à des chanoines réguliers.

Le Pape, qui approuvait le zèle du saint évêque, ordonna à saint Norbert de le suivre. Il s'en excusa le mieux qu'il put, sachant bien la difficulté de l'entreprise ; mais, ne voulant pas manquer à l'obéissance, il consentit enfin à prendre soin de cette abbaye, pourvu que les chanoines voulussent recevoir les lois de l'austérité et de la pauvreté évangéliques qu'il leur proposerait. Cette condition l'exempta d'y travailler beaucoup de temps : car il ne trouva dans leurs esprits aucune disposition à embrasser la réforme qu'il leur voulait donner, ni à changer leur manière de vie qui était devenue toute séculière. Il ne quitta pas néanmoins pour cela l'évêque de Laon ; mais il demeura avec lui le reste de l'hiver ; et, comme il reçut de sa charité mille assistances corporelles, par lesquelles ce bon prélat tâcha de rétablir son corps ruiné par les veilles, le jeûne, le froid, le chaud, les disciplines et les austérités de la pénitence ; ainsi il le remplit, en récompense, de richesses spirituelles, par les paroles de vie et de grâce qui sortaient de sa bouche, et qui portaient la lumière et l'onction dans l'âme de ceux qui avaient le bonheur de l'écouter.

Plus le saint évêque jouissait de la conversation de saint Norbert, plus la crainte de le perdre et le désir de l'avoir toujours dans son diocèse augmentait en son cœur. Pour le retenir, il lui proposa de bâtir un nouveau monastère dans quelque solitude voisine, où il pourrait recevoir des disciples et établir un nouvel Ordre conforme à la vie austère et pénitente dont il donnait l'exemple. Le Saint y ayant consenti, l'évêque le mena premièrement en un lieu appelé Foigny, où rien ne manquait pour la commodité d'une maison religieuse ; mais le Saint s'étant mis en prières, con-

nut, par révélation, que ce lieu ne lui était pas destiné, mais aux religieux de Cîteaux, qui s'y sont établis depuis. Ensuite l'évêque le mena dans un autre lieu nommé Thenaille, qui semblait aussi très-favorable ; mais Norbert, s'étant encore mis en oraison, apprit que ce n'était pas non plus là le lieu que la divine Providence lui avait préparé. Enfin, il le conduisit à un endroit de la forêt de Coucy, appelé Vois, et lui fit voir un vallon nommé Prémontré, où il y avait une chapelle de saint Jean-Baptiste, que les religieux de Saint-Vincent de Laon, à qui elle appartenait, avaient abandonnée. Le Saint n'eut pas plus tôt aperçu ce désert, qu'il s'écria : « C'est ici le lieu que le Seigneur nous a choisi ». Et, étant entré dans la chapelle, il supplia l'évêque de trouver bon qu'il y passât la nuit en oraison. Ce fut durant cette nuit qu'il vit un grand nombre de personnes vêtues de blanc qui allaient en procession autour de ce lieu avec des croix et des lumières, et que la sainte Vierge lui étant apparue, lui montra l'endroit où il devait fonder le chef de son Ordre, et la forme d'habit qu'il devait donner à ses religieux.

Le lendemain, l'évêque, qui s'était retiré à sa maison d'Anisy, étant revenu, notre Saint lui déclara ce qu'il avait vu et le pria de lui donner ce lieu de Prémontré pour sa demeure et celle d'une grande compagnie de saints religieux qui y seraient appelés au service de Dieu. L'évêque eut une joie extrême de cette demande, et, s'étant arrangé pour cela avec l'abbé et le chapitre de Saint-Vincent, il donna en propre à saint Norbert et à ceux qui se devaient joindre à lui ce célèbre désert avec trois vallées voisines pour leur subsistance : ce qui fut confirmé par les lettres patentes du roi Louis le Gros [1].

Peu de jours après, le 25 janvier, où l'Eglise célèbre la fête de la Conversion de saint Paul, l'an 1120, cet excellent prélat ôta à saint Norbert et à Hugues, son compagnon, les habits de pénitence qu'ils portaient, et les revêtit d'un habit religieux. C'était un habit blanc, tel que celui que la sainte Vierge avait montré au Saint, lorsqu'elle lui apparut. C'est ainsi que commença l'Ordre saint de Prémontré, qui s'est depuis si merveilleusement étendu dans toute l'Europe, et qui a donné tant de Saints, de Bienheureux, de Prélats, de Docteurs et de Vierges très-parfaites à l'Eglise. Saint Norbert n'avait d'abord qu'un seul compagnon ; mais, étant allé prêcher à Cambrai, à Nivelle, à Laon et en d'autres villes, il fit, dans le Carême, de si heureuses conquêtes, qu'il revint, à Pâques, avec treize disciples. Il retourna ensuite à Nivelle, où il délivra une fille de douze ans, possédée d'un démon très-cruel et très-obstiné ; et, ayant passé à Cologne, il en apporta deux corps saints pour enrichir sa nouvelle abbaye, savoir : celui de l'une des com-

1. In nomine, etc. Bartholomeus, Dei patientia Laudunensis ecclesiæ minister indignus. Sanctæ rectores ecclesiæ quanto ceteris dignitate et honore videntur preeminere, tanto lucidius ac firmius qui statuent et disponent debent definire. Notum igitur fieri volumus tam præsentibus quam futuris, quod anno dominicæ incarnationis MCXX, virum spectabilis religionis, Norbertum nomine, per episcopatum nostrum transire contigerit, cujus agnoscentes sanctitatem, honestatem, doctrinam atque facundiam, multis cum precibus cogerimus ut apud nos hiemaret. Quem quanto amplius loquentem audivimus, et familiarem nobis astrinximus, tanto magis boni odoris ejus fragrantia refecti sumus. Deinde jam fere transacta hieme, cum vir ille sanctus a nobis vellet recedere, a personis nostræ ecclesiæ et a quampluribus episcopatus nostri nobilibus rogati sumus quamvis et hæc satis desideraremus, ut eum in nostro diœcesi alicubi ad serviendum Deo collocaremus. Quod vix tandem, divina gratia cooperante, ab ipso impetravimus. Nostrarum igitur perlustrantes terminos possessionum ad locum valde desertum, qui Premontratus dicitur, tunc temporis inhabitabilem venimus. Quem vir Dei considerans : « Locum, inquit, video secundum cor meum a Domino mihi ante tempora omnia præparatum ». Hoc igitur audientes, *gavisi* sumus gaudio, et ipsum ibidem cum paucis Christi pauperibus, loco illi terminis impositis, sicut in primo ipsorum privilegio continetur, ad commanendum ordinavimus. Volebat autem sæpefatus vir cum fratribus suis ut de laboribus manuarum suarum viverent quod nos impossibile considerantes, dedimus ei tres terræ carrucatas, unam ad Anisi, aliam in Capriniaco monte, tertiam ad Vircini, etc. Datum anno incarnationis dominicæ MCXLIII.

pagnes de sainte Ursule, et celui de saint Géréon, l'un des illustres martyrs de la légion Thébaine, qu'il trouva encore entier et revêtu de ses habits militaires. La troupe de ses enfants s'augmenta aussi dans ses voyages; et, à son retour, il se vit Père de quarante religieux destinés pour le chœur, et de plusieurs frères convers, dont il avait besoin pour le service extérieur.

Quelque temps après, il les fit mettre tous en oraison pour apprendre du ciel quelle Règle ils devaient embrasser et quel genre de vie ils devaient suivre; leur prière, accompagnée de jeûnes et de larmes, fut bientôt exaucée : car saint Augustin lui apparut, tenant une Règle d'or à la main, et, lui ayant déclaré qu'il était le célèbre évêque d'Hippone, il lui dit que la volonté de Dieu était qu'il suivît sa Règle et qu'il y ajoutât seulement quelques constitutions pour la conservation de la discipline régulière, l'assurant, au reste, que, si ses frères étaient fidèles à l'observer, ils paraîtraient sans crainte au terrible jugement de Dieu. Ainsi, saint Norbert donna à ses enfants, qu'il fit chanoines réguliers, la Règle du grand saint Augustin, et ils en firent tous profession le jour de Noël de l'année 1122.

Il leur servait lui-même de règle vivante et de modèle de toutes les vertus religieuses; et son exemple était si puissant, que rien ne leur semblait difficile en se conformant à la vie et aux pratiques d'un si excellent maître. Il y avait surtout trois choses qu'il leur recommandait le plus souvent : la première était la pureté du cœur et la propreté extérieure en ce qui concernait les divins offices et le service des autels; la seconde, l'expiation de leurs fautes et de leurs négligences dans le chapitre; et la troisième, l'hospitalité et le soin des pauvres. Il disait aussi qu'une maison religieuse ne pouvait pas se dérégler lorsque les supérieurs étaient unis entre eux et avec leur communauté.

Cet admirable Père de Congrégation ne se contenta pas d'assembler les hommes pour célébrer continuellement les louanges de Dieu : il établit aussi, au même lieu de Prémontré, une sainte communauté de filles et de veuves qui furent la bonne odeur de Jésus-Christ dans toute l'Eglise. Ensuite, il fit bâtir un nouveau monastère à Floresse, par les libéralités de Godefroi, comte de Namur, et d'Ermensende, sa femme; ce fut là que, célébrant la messe, il fit couler sur la patène une goutte du sang de Jésus-Christ, avec l'apparence sensible du sang, qu'il prit avec beaucoup de dévotion et une grande abondance de larmes. Cependant, son église de Prémontré ayant été bâtie en neuf mois, d'une manière miraculeuse, elle fut solennellement dédiée, le 28 avril de l'année 1122, par les évêques de Laon et de Soissons. Ce fut un illustre trophée des victoires que lui et ses enfants avaient remportées sur le démon, qui s'était opposé de tout son pouvoir à l'achèvement de cette église, et avait employé mille prestiges pour détourner et décourager les ouvriers. Bientôt après, un autre Godefroi, comte de Cappemberg, et Othon, son frère, embrassèrent l'Institut du Saint; et comme ils avaient de grandes seigneuries auprès du Rhin, ils lui donnèrent des terres et des revenus pour fonder trois nouveaux monastères, qui furent en peu de temps remplis d'un grand nombre de saints chanoines. Thibault, comte de Champagne, voulut imiter la ferveur de Godefroi; mais Norbert lui déclara que la volonté de Dieu était qu'il le servît dans le mariage; et cependant il l'agrégea à son Ordre, lui donnant un petit scapulaire blanc pour porter sous ses habits, et lui prescrivant une Règle pour vivre saintement et d'une manière religieuse au milieu du monde. Il a fait, depuis, la même grâce à une infinité de personnes séculières, qui ont composé le Tiers Ordre de Prémontré.

Nous ne nous arrêterons point à rapporter ici ses autres fondations : c'est assez de dire, en général, que sa congrégation fut bientôt comme cette vigne qui, selon le Roi-Prophète, couvre les montagnes et les cèdres de son ombre, et, étendant ses branches d'une mer à l'autre, en remplit, pour ainsi dire, toute la surface de la terre. Elle fleurit surtout par l'insigne victoire que ce grand serviteur de Dieu remporta dans Anvers sur un pernicieux hérésiarque, qui ne menaçait de rien moins que de ruiner la foi dans tous les Pays-Bas. C'était un nommé Tankelin, simple laïque, qui, n'ayant ni autorité, ni mission, entreprenait néanmoins sur la fonction des prélats, et se mêlait de dogmatiser le peuple. Ses principales erreurs étaient que l'ordre des évêques et des prêtres n'était qu'une vaine fiction, et que le sacrement adorable de nos autels était inutile au salut. Il était suivi de trois mille personnes si fort entêtées de sa sainteté, qu'on s'estimait heureux de l'approcher et de boire de l'eau dont il s'était lavé les mains. L'ivrognerie, la bonne chère et l'impureté qu'il permettait, lui faisaient des disciples de tous les voluptueux de son temps ; et il les avait si furieusement abusés, qu'ils pouvaient, sans honte et sans contradiction, corrompre les femmes à la vue de leurs maris, et les filles en la présence de leurs mères.

Comme la ville d'Anvers n'était alors qu'une paroisse du diocèse de Cambrai, l'évêque Burchard, qui occupait ce siége, se crut obligé de s'opposer à ces infamies ; il pensa qu'il n'y avait personne plus capable d'en arrêter le cours que saint Norbert, qui était dans son désert de Prémontré. Il manda aux chanoines d'Anvers, qui possédaient alors l'église collégiale de Saint-Michel de l'appeler à leur secours, et de le prier de venir combattre avec eux ce nouveau monstre. Ils exécutèrent fidèlement cet ordre ; le Saint, ayant reçu leur députation, sortit aussitôt de sa solitude comme un généreux capitaine pour aller attaquer cet impie, qui avait la hardiesse de faire la guerre à l'Epouse de Jésus-Christ. Il fut reçu dans Anvers avec une joie et un applaudissement extraordinaires, et commença aussitôt, avec quelques-uns de ses disciples qu'il avait amenés avec lui, à prêcher avec tant de vigueur et de lumière contre les impostures de l'hérésiarque, qu'il en fit voir manifestement la fausseté, détrompa beaucoup de ceux qui s'étaient laissé séduire par ses fausses raisons, les fit rentrer dans le giron de l'Eglise, et l'obligea lui-même à s'enfuir et à chercher une retraite plus sûre en un autre pays ; il ne la trouva point : la justice divine, lui voulant faire porter la peine de ses crimes, permit qu'il fût tué comme une peste publique, en passant la rivière de l'Escaut. Les chanoines d'Anvers furent si reconnaissants envers saint Norbert de cette insigne victoire, qu'ils lui donnèrent leur propre église de Saint-Michel pour y établir une communauté de ses chanoines et se retirèrent dans l'église de Notre-Dame, qui est maintenant la cathédrale. Au reste, chose extrêmement remarquable en cette glorieuse expédition de saint Norbert, ceux qui se convertirent avouèrent qu'ayant reçu depuis dix et quinze ans des hosties consacrées, et les ayant mises par mépris et par infidélité dans des trous de muraille et dans des lieux sales et humides, elles y étaient demeurées sans corruption ; et, en effet, ils les rapportèrent saines et entières dans les mains du Saint et en celles de ses enfants, qu'il laissa en l'église de Saint-Michel, pour achever de ramener les égarés au chemin du salut.

Ainsi, notre saint abbé s'en retourna à Prémontré, victorieux de l'hérésie, et avec cette consolation d'avoir vengé l'honneur et rétabli la fréquentation du saint Sacrement de l'autel. Il travailla ensuite à faire approuver et confirmer son Ordre et ses Constitutions par l'autorité du Saint-Siége : ce

qui était nécessaire pour sa propagation en divers diocèses. Pierre de Léon et Grégoire de Saint-Ange, cardinaux et légats *a latere* dans tout le royaume de France, lui accordèrent cette grâce par une bulle donnée à Noyon, l'an 1125. Mais comme il était à propos de l'avoir du Pape même, il se transporta à Rome, où Honorius II avait succédé à Calixte. Le Pape l'y reçut avec beaucoup de bienveillance, et, après s'être informé par lui-même de la grande utilité de cet institut, il lui donna sa confirmation apostolique et le reçut sous la protection du Saint-Siége, comme il paraît par sa bulle, datée du 26 février 1126.

Ce fut en cette ville que ce bienheureux patriarche apprit, par révélation, qu'il serait élu archevêque de Magdebourg ; il en eut une grande douleur : son humilité lui faisait croire qu'il était incapable d'une telle charge. En revenant, il passa par Wurtzbourg, en Allemagne, où il fut prié de dire la grand'messe le jour de Pâques, en présence de Lothaire, roi des Romains, et de toute sa cour. Après la célébration des divins mystères, il donna la vue à une femme aveugle en lui soufflant dans les yeux ; et, par ce miracle, il toucha si puissamment trois frères, jeunes nobles, des premières familles de la ville, qu'ils se jetèrent à ses pieds, lui firent l'offre de tous leurs biens, et se consacrèrent à Dieu dans son Ordre. Telle fut l'origine du monastère de Prémontré, près de Wurtzbourg, qui fut appelé *de Haute-Celle*. Craignant d'être nommé à l'évêché vacant de cette ville, le Saint en sortit au plus tôt pour se rendre en son abbaye. Mais il ne put éviter l'élection que la Providence lui avait préparée de toute éternité.

Comme il avait dit à Thibault, comte de Champagne, que Dieu le voulait dans l'état du mariage, il lui avait aussi déclaré que Dieu l'avait joint dans ses idées éternelles avec Mathilde, fille d'Angilbert, marquis très-illustre en Allemagne, et nièce de l'évêque de Ratisbonne, princesse vertueuse et digne d'un si saint époux. Thibault, s'étant soumis à cet ordre, pria le Saint de l'accompagner dans le voyage qu'il était obligé de faire à Spire, ville impériale, pour l'accomplissement de ce mariage, et lui dit même qu'il ne pouvait pas y aller sans lui. Le Saint qui l'aimait singulièrement pour les grandes qualités dont Dieu avait embelli son âme, ne voulut pas lui refuser ce bon ofice. Il alla donc à Spire, où le roi était venu, et édifia de nouveau toute la cour par les exemples de sa piété et par les paroles de vie qui sortaient continuellemet de sa bouche. Il arriva au même temps que Roger, archevêque de Magdebourg, mourut, et que le clergé et le peuple envoyèrent des députés vers Lothaire, pour le supplier de leur nommer un archevêque. La grande réputation du Saint fit que ce prince jeta aussitôt les yeux sur lui, et qu'il le nomma archevêque de ce siége, de l'avis du cardinal Gérard, légat apostolique, qui, depuis, a été Pape sous le nom de Lucius II. La difficulté fut de le faire consentir à cette nomination, à laquelle il s'opposait de toutes ses forces. Mais comme le légat usa de son autorité pour l'y obliger, il fallut nécessairement qu'il se laissât consacrer et qu'il acceptât enfin cette charge, quelque pesante qu'elle lui parût. On le conduisit comme en triomphe à Magdebourg, et il y fit son entrée à l'applaudissement général de toute la ville ; mais avec tant d'humilité de sa part, étant nu-pieds et monté sur un âne, que le portier de l'église voulut l'empêcher d'entrer, croyant que c'était quelque pauvre qui s'était mêlé dans la foule.

Cette nouvelle dignité ne lui fit point changer de mœurs ; il ne quitta rien de ses anciennes austérité ; il fut toujours le même pour ses jeûnes et pour ses veilles, pour sa table et pour son lit. Il s'appliqua avec une

vigueur apostolique à bannir de son clergé et de son peuple une infinité de déréglements qui s'y étaient glissés. Surtout, il insista courageusement sur le célibat des ecclésiastiques, dont beaucoup violaient la sainte loi. Il employa d'abord la douceur pour ramener les débauchés à leur devoir ; mais, quand il vit que cette conduite était inutile pour beaucoup, et qu'ils le prenaient pour un homme timide, il se servit de toute son autorité pour les réduire. Il ne respecta point la noblesse de leur condition, il ne craignit point leur crédit dans le pays, où il n'était qu'étranger, et se moqua même de leurs menaces : il mit les uns en prison, interdit les autres, et ôta à ceux-ci les bénéfices dont ils abusaient. Cette fermeté ayant mis un archidiacre impudique au désespoir, la rage le porta jusqu'à cet excès, de susciter un assassin pour tuer le bienheureux prélat, en feignant de se vouloir confesser à lui. Ce complot ne fut pas caché au serviteur de Dieu ; il en fut averti intérieurement, et, voyant l'assassin approcher, il le fit arrêter et visiter par ses officiers, qui lui trouvèrent le poignard avec lequel il devait faire le coup. Sa confession fut bien différente de celle qu'il venait faire : car il fut contraint d'avouer son mauvais dessein et de découvrir le premier auteur d'un attentat si sacrilége. Un autre méchant clerc tira une flèche sur le Saint, pensant le tuer ; mais il en blessa un autre. On excita des séditions populaires contre lui : une fois, dans son église même, un scélérat lui déchargea sur l'épaule un coup d'épée qui l'eût sans doute abattu si Dieu, son protecteur, ne l'eût rendu inutile en faisant rebondir l'épée comme si elle eût frappé sur une enclume. A toutes ces violences, Norbert n'opposa que sa patience et sa charité ; mais elles furent enfin victorieuses de la malice, et, au bout de trois ans de tempêtes furieuses, il jouit d'une tranquillité très-profonde.

Les seigneurs de son diocèse avaient fait beaucoup d'usurpations sur les biens ecclésiastiques : le Saint ne put non plus les souffrir, parce qu'elles ôtaient à l'Eglise les revenus nécessaires pour entretenir les officiers et pour nourrir les pauvres, et parce qu'elles rendaient ces usurpateurs mêmes coupables de la damnation éternelle. Il travailla donc avec un courage intrépide à y remédier. Les intéressés lui suscitèrent beaucoup d'embûches pour le faire périr ; mais Dieu l'en retira miraculeusement : ils l'attaquèrent à force ouverte, mais la même main, à laquelle rien ne peut résister, le délivra de toutes leurs persécutions. On le blâmait de poursuivre les plus considérables de ses diocésains par des procès, pour augmenter ses revenus, et on l'accusait d'avarice ; mais l'usage qu'il faisait de ses biens le justifiait assez de cette calomnie : car il n'avait rien qu'il n'employât à l'entretien des paroisses, des monastères, et qui ne fût dispensé selon les règles d'une parfaite charité. Sa vigueur et sa patience désarmèrent encore ses persécuteurs, et il eut la consolation de voir enfin son Eglise florissante par la possession des biens qui lui appartenaient légitimement, et par le rétablissement de la discipline ecclésiastique.

Les travaux de l'épiscopat ne lui firent pas oublier les besoins de son Ordre : il eut soin de faire élire un abbé général en sa place, pour gouverner la maison de Prémontré, et pour veiller sur toutes les autres maisons du même Institut. Ce fut sur le bienheureux Hugues, son premier disciple, que ce sort tomba heureusement. Il fit venir de ses enfants à Magdebourg, et il les mit en possession de l'église collégiale de Notre-Dame, dont les chanoines séculiers, par leur déréglement, méritèrent justement d'être chassés ; il en envoya d'autres en diverses provinces d'Allemagne pour y travailler à la conversion des infidèles et à la réformation des mœurs des chrétiens.

Ils le firent avec tant de succès, qu'on leur donna de tous côtés, pour récompense, de grandes et belles seigneuries, où furent bâtis des monastères de religieux et de religieuses : ainsi, l'Ordre de Prémontré devint très-puissant dans les terres de l'empire ; il y eut même des lieux où les abbés furent princes souverains.

Tout ce qu'il y avait de grands seigneurs en Allemagne honoraient le saint archevêque comme leur père. Lothaire avait surtout une si grande affection pour lui, qu'il le fit son chancelier et son principal confident, et qu'il avait de la peine à vivre sans lui. Le Saint ne se laissa pas néanmoins engager à la cour, mais se servit de cette bienveillance du prince pour procurer le bien de son Ordre, de son diocèse et de toute l'Eglise. Le pape Innocent II, contre qui le cardinal Pierre de Léon avait fait un schisme, en se portant pour pape sous le nom d'Anaclet II, s'étant réfugié en France, l'asile ordinaire des souverains Pontifes persécutés, assembla un Concile à Reims, pour réprimer le sacrilége audacieux de cet antipape. Saint Norbert s'y trouva avec les autres prélats, et soutint avec une admirale vigueur la cause de ce légitime successeur de saint Pierre. Il y procura aussi quelques grâces à son Eglise métropolitaine et à tout l'Ordre de Prémontré, qui était l'objet de sa plus vive sollicitude. Etant retourné à Magdebourg, il s'y montra plus que jamais le père des pauvres, des veuves, des orphelins et de tous les malheureux, par les grandes aumônes et les assistances corporelles et spirituelles dont il les prévint. Mais le roi Lothaire ayant formé le dessein d'aller à Rome, tant pour y faire recevoir le pape Innocent, que pour s'y faire couronner empereur, Norbert fut obligé de l'y accompagner. Ce voyage réussit merveilleusement bien ; l'antipape fut chassé de Rome ; le pasteur légitime fut mis sur son trône pontifical en l'église de Saint-Jean-de-Latran ; Lothaire reçut la couronne d'or de sa main et fut proclamé empereur, et le Saint, pour récompense de tant de services qu'il avait rendus à l'Eglise, outre le *Pallium* qu'il avait déjà reçu, fut nommé primat de toute la Germanie.

Mais Dieu lui préparait une récompense bien plus auguste dans le ciel. Il n'était pas encore âgé : car il ne passait guère cinquante-deux ans, et il n'y avait que vingt ans qu'il avait renoncé aux vanités du monde pour se donner au service de Jésus-Christ ; mais il avait marché durant ce temps à si grands pas dans le chemin de la vertu, qu'on pouvait dire de lui qu'il avait rempli le cours de plusieurs siècles. A peine fut-il de retour à Magdebourg, qu'une maladie violente l'ayant saisi, il rendit, au bout de quatre mois, son esprit bienheureux entre les mains de son Créateur. Ce fut le 6 juin de l'année 1134, qui était la huitième de son épiscopat.

Il y eut aussitôt des témoignages éclatants de la gloire de son âme. Un de ses religieux, étant en oraison, le vit changer en un instant en une fleur de lis, d'une blancheur admirable, que les anges enlevèrent dans le ciel. Un autre l'aperçut descendant du ciel avec une branche d'olivier à la main : il lui demanda d'où il venait et où il allait ; le Saint lui répondit qu'il venait du paradis, et qu'il allait à Prémontré pour y transplanter cette branche céleste, comme une marque de la paix qui y devait régner. Un troisième, Hugues, abbé général de son Ordre, le vit dans un palais magnifique et tout pénétré des rayons du soleil, et, lui ayant demandé ce que son âme était devenue à l'heure de sa mort, le Saint lui répondit qu'on lui avait dit : « Venez, ma chère sœur, reposez-vous ».

On représente saint Norbert avec la sainte Vierge qui lui apparaît et lui présente le vêtement blanc que devra porter son Ordre. A cause de cela le

démon qualifiait saint Norbert de *chien blanc*. On le représente encore avec un calice et un ciboire, à cause de son respect pour la sainte Eucharistie, dont nous avons rapporté un trait.

CULTE ET RELIQUES. — ABBAYE DE PRÉMONTRÉ.

Pour son saint corps, après avoir été porté pendant neuf mois sans corruption, par toutes les églises de Magdebourg, il fut déposé dans celle de son Ordre, dédiée à la sainte Vierge, comme lui-même l'avait ordonné : mais la ville de Magdebourg étant tombée sous la domination des luthériens, l'empereur Ferdinand II le fit transporter, l'an 1627, à Prague, en Bohême, où il est exposé à la vénération des fidèles.

Dom Zeidler, abbé de l'Ordre de Prémontré, de Prague, du Chapitre canonial de Strahof et prélat de Bohême, a bien voulu nous envoyer un exemplaire de la vie de saint Norbert, en allemand. Nous en avons extrait ce qui suit, touchant les reliques de ce Saint :

« Depuis le jour où, avec la ville et l'église de Sainte-Marie de Magdebourg, les reliques de saint Norbert tombèrent entre les mains des protestants (1598), depuis ce jour les dignitaires de son Ordre ne cessèrent de faire des démarches pour retirer de la cité des hérétiques les ossements de leur saint fondateur. Gaspard de Questenberg, abbé du couvent de Prémontré de Strahof, à Prague, eut cet honneur. Par la permission de l'empereur Ferdinand II, il transféra solennellement les saintes reliques en 1627. Déposées alors au milieu même de l'église du couvent de Strahof, dans une chapelle construite exprès, dont on voit encore l'emplacement, elles y restèrent jusqu'en 1811. On fut alors obligé, pour embellir l'église, de faire disparaître la chapelle de Saint-Norbert, qui en occupait le centre. Depuis cette époque, on voit au-dessus du tabernacle du maître-autel un beau sarcophage orné de bas-reliefs. Dedans, se trouve le cercueil qui contient les précieux ossements.

« Une fête jubilaire a été instituée et se célèbre tous les cinquante ans, en mémoire de la translation des reliques de saint Norbert. Voilà quatre fois déjà que la ville voit cette grande fête : en 1677, 1727, 1777 et 1827 ».

Il ne reste plus en Allemagne que huit couvents de l'Ordre de Prémontré, dont deux en Autriche, deux en Hongrie et un en Moravie. L'abbaye de Strahof ou du mont Sion, à Prague, possède toujours les reliques de saint Norbert. On a rétabli cinq abbayes de Prémontré en Belgique.

Saint Norbert fut canonisé par le pape Innocent III ; Grégoire XIII en ordonna la fête au 6 juin dans toutes les églises de son Ordre, et y attacha de grandes indulgences l'an 1582. Paul V rendit ces indulgences plénières l'an 1616. Depuis, cette fête a été mise dans le Bréviaire romain, et de semi-double a été faite double.

Au moment où saint Norbert était obligé d'accepter la charge épiscopale, il avait voulu que ses religieux procédassent par une élection libre au choix d'un abbé ; lui-même n'avait pas porté ce titre. Hugues des Fosses, le premier et le plus cher de ses disciples, réunit tous les suffrages. Il ne se montra pas indigne de remplacer Norbert. C'est sous sa longue administration, qui dura trente-deux ans, que l'Ordre reçut sa forme déterminée.

Des donations multipliées et considérables accrurent rapidement les ressources de Prémontré. Elles étaient nécessaires pour subvenir à ce grand nombre de religieux et de religieuses qui habitaient ce lieu autrefois désert (on comptait à Prémontré, en 1131, près de cinq cents frères et de mille religieuses), pour soutenir les frais des établissements nouveaux, et pour continuer les œuvres charitables commencées par Norbert. Les chartes nombreuses qui ont été données par les évêques de Laon et par les Papes, à la sollicitation du premier abbé de Prémontré, peuvent donner une idée des biens que la générosité des fidèles lui apportaient tous les jours, et la mention des terrains qui y sont désignés peuvent servir à l'histoire de beaucoup de localités. Ce n'était pourtant pas sans réserve que l'abbé Hugues acceptait ces donations : nous en donnerons un exemple. Méchaine de Montmorency, veuve de Gui, seigneur de Guise, avait donné à Prémontré, pour le remède de son âme, de celle de son mari et de ses proches, l'alleu qu'elle possédait à Germaine, village du canton de Vermand ; mais, comme ses enfants étaient en bas âge, l'abbé Hugues crut prudent de ne pas se hâter d'en prendre possession. Quand Bouchard de Guise, l'aîné, eut été armé chevalier, et quand Godefroy, le second, fut arrivé au grade d'écuyer, leur mère les conduisit à Prémontré avec plusieurs témoins ; et l'acte de donation de Germaine fut librement et pleinement ratifié par eux, ainsi qu'il est constant par la charte donnée, en 1135, par l'évêque de Noyon. Peu de temps après, Méchaine elle-même prit le voile dans l'abbaye de Fontenelle dont nous allons parler.

Presque chaque année, un ou plusieurs essaims de fervents religieux allaient fonder de nou-

velles demeures, qui se peuplaient rapidement, et qui devenaient à leur tour mères d'autres abbayes. Pendant l'administration de l'abbé Hugues, les fondations et les affiliations devinrent tellement nombreuses qu'avant sa mort on voyait aux Chapitres généraux qui se tenaient chaque année à Prémontré, plus de cent abbés, dont chacun gouvernait un monastère principal et les prieurés plus ou moins nombreux qui en dépendaient. La nécessité de ces Chapitres était sensible pour maintenir dans l'unité d'esprit et dans une conduite uniforme cette multitude de religieux, répandus dans toutes les contrées de l'Europe. C'est à la suite de leurs délibérations que les statuts de l'Ordre furent définitivement rédigés et perfectionnés. Pour subvenir aux frais qu'exigeaient ces assemblées, Enguerrand II, de Coucy, fils de Thomas de Marle, donna à Prémontré, en 1138, des redevances et des dîmes considérables à Vervins, à Coucy-la-Ville et autres lieux. Ce n'était pas toujours à Prémontré que se tenaient les Chapitres généraux ; beaucoup ont eu lieu à Saint-Martin de Laon, d'autres à Saint-Quentin, etc.

C'est dans un de ces Chapitres généraux, vers 1141, qu'il fut réglé que les monastères des religieuses seraient placés à une certaine distance des abbayes des hommes. Celles qui se trouvaient à Prémontré même furent placées à Fontenelle, hameau dépendant aujourd'hui de Wissignicourt, près Anisy, dans une maison que donna Barthélemy, évêque de Laon : « Ne voulant pas », dit le généreux prélat, « que ces filles sortent de mon diocèse, et principalement en considération de mon affection spirituelle pour la dame Agnès, épouse d'André de Baudimont (comtesse de Braine), qui s'est consacrée au service du Seigneur dans la société desdites sœurs, j'ai construit à mes frais un monastère dans mon voisinage, auprès de la ferme de Fontenelle, que j'avais autrefois donné à Norbert, homme de Dieu ». Des mesures analogues furent prises dans les autres abbayes. On comptait, à la fin du IIe siècle de l'Ordre, près de cinq cents monastères de religieuses ; mais la plupart de ces maisons n'eurent pas une longue existence, au moins dans nos contrées. Comme elles n'avaient pas de fondations qui leur fussent propres ; comme elles restaient dans la dépendance des abbayes d'hommes, qui étaient chargées de pourvoir à leurs besoins ; elles furent peu à peu supprimées en France. Elles ne subsistaient dans le siècle dernier que dans quelques lieux de la Belgique et de la Hongrie.

L'Ordre de Prémontré continua à prospérer après l'abbé Hugues des Fosses. Mille abbayes de Chanoines réguliers, et trois cents prévôtés ou maisons moins importantes, sans compter les paroisses et services particuliers qui en dépendaient, regardaient Prémontré comme leur centre, et étaient partagées en trente circaries ou provinces. Au XVIe siècle, le protestantisme en détruisit un grand nombre en Angleterre, en Suède et en Allemagne. La plupart s'étaient conservées jusqu'à la fin du siècle dernier, et quelques-unes subsistent encore en Belgique et en Hongrie.

Les Prémontrés se soutinrent longtemps dans leur ferveur primitive. Les historiens de l'Ordre nous ont laissé des mémoires sur beaucoup de personnages illustres, auxquels ils donnent le nom de *Bienheureux* ou même de *Saints*, et auxquels ils attribuent des miracles ; toutefois saint Norbert parait avoir été seul honoré d'un culte public et général dans l'Eglise. Plusieurs de ces serviteurs de Dieu appartiennent à nos contrées. Nous avons déjà parlé d'Hugues des Fosses, premier abbé. Nous signalerons encore la pieuse Ricuvère de Clastres, Yves de la Chaîne, le dix-neuvième abbé général de Prémontré, Jean de Rocquigny, ainsi appelé du lieu de la Thiérache où il reçut le jour. Après avoir pris l'habit religieux à Prémontré, il fut envoyé à Paris, pour suivre les leçons du célèbre Alexandre de Halès, et il obtint des succès très-brillants dans l'Université de Paris.

Une *Somme de Théologie* qu'il composa, ainsi que d'autres ouvrages, prouvent l'étendue de sa science. Il était abbé de Clairfontaine au diocèse de Laon, lorsque, en 1247, il fut appelé par des vœux unanimes à gouverner l'Ordre entier. Déjà le besoin de la Réforme se faisait sentir ; il l'entreprit avec courage, et il la procura de toutes ses forces, pendant les vingt-deux ans que dura son administration. Il travailla à maintenir et à développer l'hospice que saint Norbert avait établi à Prémontré. Mais ce qui lui fit le plus d'honneur, c'est l'établissement du collége des Prémontrés, qu'il fonda solidement à Paris, afin que les religieux de son Ordre pussent suivre les cours de l'Université. Il fit aussi décréter par les Chapitres généraux qu'on ne recevrait aucun novice, à moins qu'il n'eût fait des progrès suffisants dans la grammaire, et qu'il ne pût s'exprimer convenablement en latin. On dit que, sentant sa fin approcher, il se fit porter devant l'autel de la sainte Vierge, et que, après y être resté longtemps en prière, il y expira, en 1269.

L'énumération plus ou moins rapide que nous pourrions faire des quatorze maisons de Prémontrés qui furent fondées dans le diocèse actuel de Soissons et de Laon, nous donnerait l'occasion naturelle de rappeler la mémoire de plusieurs autres personnages qui honorèrent le pays par la sainteté de leur vie ; mais la longueur de cette notice ne nous le permet pas.

Diverses mitigations, admises successivement dans les maisons de l'Ordre, firent déchoir Pré-

montré de sa première renommée. Ce fut environ cent vingt ans après la fondation que ces relâchements commencèrent à s'introduire, par rapport aux longs jeûnes et à l'abstinence perpétuelle de la viande. Les souverains Pontifes eux-mêmes jugèrent prudent d'autoriser ce changement, en maintenant toutefois la pratique de certaines austérités. Au XVIIe siècle, des hommes généreux travaillèrent à rappeler l'austérité primitive. Tel fut l'objet de la *réforme* établie par le Père de Léruels dans son abbaye de Pont-à-Mousson, approuvée par Paul V en 1617, et admise ensuite par un certain nombre d'autres maisons, qui formèrent une branche distincte de l'Institut. Dans le diocèse de Laon, les abbayes de Cuissy et de Bucilly embrassèrent cette *réforme*.

Les Prémontrés de la *commune Observance* ne laissèrent pas de faire des efforts louables pour relever sa régularité. Dans la vue de fortifier les études qui convenaient tout spécialement à des religieux fréquemment appelés au ministère pastoral, les derniers abbés généraux avaient formés des plans dont la révolution du siècle dernier a empêché le développement; bien plus, elle a frappé jusque dans sa ruine le corps entier. (Voir au *Supplément*, à la fin de ce volume, les détails que nous donnons sur la restauration des Prémontrés en France).

Soixante abbés ont gouverné Prémontré immédiatement depuis saint Norbert jusqu'au dernier supérieur général, qui survécut à sa suppression et à la dispersion de ses membres. M. Lécuy, ce dernier abbé, est mort chanoine de Paris, le 24 octobre 1834.

L'admirable situation de Prémontré dans une vallée profonde, environnée d'arbres de haute futaie, les souvenirs et les restes imposants de cette abbaye célèbre, attireront longtemps tous les amis des monuments antiques. Monseigneur de Garsignies, évêque actuel de Soissons et Laon, n'a reculé devant aucun sacrifice pour sauver un monument qui a fait tant d'honneur à son diocèse. Secondé par le concours d'une multitude d'amis généreux, il a racheté les restes de l'ancienne abbaye, et il les a fait sortir des décombres; il a même tenté de rétablir l'Ordre éteint en France des Chanoines réguliers de Prémontré; et, en attendant, il a placé dans la partie encore subsistante des bâtiments un asile pour des orphelins des deux sexes. On ne peut plus du moins se plaindre, comme le faisait l'abbé Lécuy, qu'il n'y ait aucune trace du culte divin dans un lieu consacré par la piété de tant de siècles. Qui est-ce qui ne ferait des vœux pour que ces commencements soient couronnés par un succès plus complet encore ?

M. Lequeux, chanoine de Paris, ancien supérieur du grand séminaire de Soissons et vicaire général, écrivait les lignes qui précèdent en 1859. Quelque temps après la mort venait subitement frapper l'évêque qui avait entrepris tant de grandes œuvres et presque toutes disparaissaient avec lui. Mgr Christophe, son successeur, effrayé des dettes du diocèse, fit vendre une partie des acquisitions de Mgr de Garsignies. Prémontré fut acheté par le département à un prix inférieur ou tout au plus égal, si je ne me trompe, au prix d'acquisition. Les sommes employées pour restaurer ce qui restait de l'ancienne abbaye furent perdues, et un monument qui, dans la pensée de Mgr de Garsignies, devait être de nouveau consacré à la méditation et à la prière est aujourd'hui devenu une maison de fous.

Au moment de la grande révolution, les moines de l'abbaye de Prémontré durent abandonner leur maison qui fut déclarée propriété nationale.

La Convention, qui voulait développer l'essor de l'industrie nationale, avait pensé un instant à affecter les principales abbayes à l'établissement de grandes fabriques, et le 31 octobre 1792, l'Administration des domaines nationaux priait le Département de dresser un état des immeubles bâtis qui lui paraîtraient propres à être érigés en manufactures. Si cet état fut dressé, nous n'en avons point trouvé de traces. Nous savons seulement que, dès lors, l'abbaye de Prémontré parut éminemment propre à être affectée à une telle destination. Les terres et prairies qui en dépendaient avant la Révolution avaient été vendues en détail, et de ce grand domaine il ne restait plus que la forêt et les immenses et splendides bâtiments abbatiaux. Un rapport que Réal présenta à la Convention, le 20 novembre 1794, au nom des Comités réunis de salut public et des finances, nous apprend qu'à deux reprises ces bâtiments avaient été adjugés à la chaleur des enchères et à deux acquéreurs insolvables : la première fois à un ouvrier menuisier nommé Dominique et au prix de cinq cent dix-neuf mille livres, la seconde fois et sur folle-enchère à un sabotier du nom de Maurice Prudhomme qui s'en rendit acquéreur moyennant trois cent dix mille francs. Dans son impuissance de fournir même le premier à-compte, celui-ci n'avait pas attendu les poursuites et avait signifié son désistement au District de Chauny.

On voulut alors vendre en détail, dans l'espérance d'attirer des amateurs plus solvables. Un membre du Département proposa de diviser l'abbaye en autant de lots qu'elle pourrait présenter d'habitations et de logements commodes; mais on dut renoncer à ce projet que la construction du

couvent lui-même, sa situation dans un village de cinquante à soixante-deux habitants seulement et son isolement au milieu des bois, rendaient irréalisable. La municipalité de Prémontré et le District de Chauny, consultés par le Conseil général, furent unanimement d'avis que le parti le plus avantageux pour la Nation était de vendre, même au prix de l'estimation, ces bâtiments à une société industrielle, s'il s'en présentait une qui offrît d'y établir une fabrique dont les travaux rendraient la vie au pays périssant de misère et de consomption depuis la dispersion des moines. Mais les offres ne venaient pas. La Commission des secours publics près le Comité de salut public eut un instant l'idée de convertir Prémontré en hôpital, comme Foigny l'avait été pendant plus d'un an. Le 25 juillet 1794, elle donna des ordres pour qu'il y fût établi une maison de convalescence pour trois mille blessés ou malades qu'y enverraient les hôpitaux de l'armée du Nord. D'immenses changements devaient s'y faire avec la plus grande promptitude. Les scellés furent donc immédiatement levés. On se prépara à l'œuvre; mais ce projet ne se réalisa point.

Un verrier, — il se nommait Cagnon, — bien connu pour la perfection de ses produits que la pharmacie et la chimie préféraient alors aux meilleurs verres de la fabrique anglaise, présenta, sur ces entrefaites, une soumission d'acquisition; s'il obtenait Prémontré au prix de l'estimation à en faire et sans concurrence, il promettait d'y établir une verrerie, une fabrique de potasse et de salpêtre. Le Département adopta, le 13 juillet 1794, le principe de la vente en bloc, et cette vente, il l'ordonnait par un arrêté du 2 août suivant. Consultés sur les avantages de la proposition du verrier Cagnon, le Département, le District de Chauny, les Commissions des revenus nationaux, de l'agriculture, des arts, des secours publics auprès de la Convention, accueillirent favorablement l'idée de l'établissement projeté.

« La Commission des secours publics a surtout observé », disait à la Convention le rapporteur Réal, « que la manufacture de verrerie offrirait des ressources précieuses pour le service des hôpitaux militaires qui avaient un besoin pressant de verres de pharmacie. Déterminés par des motifs d'intérêt public, vos Comités de salut public et des finances ont pensé que la Convention devait faciliter un établissement qui sera un jour de quelque poids dans la balance du commerce et qui, dès à présent, nous procurera des objets nécessaires à nos armées, objets que nous serions obligés de tirer en partie de l'étranger. Les mêmes motifs ont engagé vos Comités à imposer à l'acquéreur l'obligation de maintenir l'établissement proposé pendant un temps déterminé. Enfin, l'adjudicataire qui se présente ne demande ni secours, ni avance. C'est sur le pied d'une estimation rigoureuse qu'il paiera les immeubles qui lui seront aliénés ».

La Convention ordonna donc, le 30 brumaire an III (20 novembre 1794), que trois experts à nommer, l'un par la Commission des revenus nationaux, le second par le Directoire de l'Aisne, et le troisième par le District de Chauny, procéderaient immédiatement, et en présence de l'expert du citoyen Cagnon, à l'estimation exacte et rigoureuse des bâtiments, cours, jardins, clos, terres, prés, étangs, moulins, et autres dépendances restant à vendre de l'abbaye de Prémontré; ils adresseraient leur procès-verbal à la Convention qui décréterait l'aliénation, s'il y avait lieu. Telles étaient les conditions imposées à l'adjudicataire : il paierait son prix d'acquisition dans les termes et de la manière prescrite pour l'aliénation des domaines nationaux, et il serait tenu de réaliser l'établissement proposé dans une année à compter du décret d'adjudication et de le maintenir au moins l'espace de dix années; faute par lui de remplir ces conditions, il serait évincé des bâtiments et autres propriétés à lui adjugés, et ne pourrait répéter le premier paiement qu'il aurait effectué.

Le 3 nivôse an III (24 décembre 1794), un décret de concession mit le sieur Cagnon en possession de Prémontré sans enchère et sur la simple estimation des experts. Il ne paya cet important domaine que deux cent trente-trois mille quatre cent quatre-vingt dix-sept livres, et s'engagea à commencer dans l'année les travaux nécessaires à la transformation de l'abbaye en un atelier de verrerie, de fabrication de salpêtre et de potasse. Au lieu d'exécuter ses engagements, Cagnon se mit alors à l'œuvre de démolition. Il dépouilla les bâtiments de leurs ferrements, les toitures de leurs plombs, les cours de leurs grilles. Il réalisa de la sorte cent cinquante mille livres qu'il versa au trésor national comme premier paiement, et de la vente de quelques parcelles de bois il se fit assez d'argent pour payer tout le domaine dont l'acquisition ne lui coûtait rien et qu'il conservait presque dans son entier. Libéré de sa dette pécuniaire, il se crut libéré de sa dette d'engagement d'honneur. Mais il fut dénoncé à la Commission des représentants du peuple chargés du rapport sur les aliénations des biens de l'Etat. Ce Comité ordonna à l'Administration départementale de rechercher si Cagnon avait élevé une usine à Prémontré, s'il avait aliéné tout ou partie de son acquisition, s'il avait enlevé les fers et les plombs et détérioré la maison; le Comité voulait savoir encore si, au cas où la Nation reviendrait sur cette aliénation, on pourrait arriver à la re-

vente facile de Prémontré. Le Département chargea l'administration municipale du canton d'Anizy d'ouvrir une enquête et de lui transmettre des renseignements sérieux.

On apprit bientôt que Cagnon démolissait une partie des bâtiments et annonçait l'intention de jeter à bas le superbe escalier de l'abbatiale ; les dégradations qu'on lui imputait, ainsi que l'enlèvement des croisées, portes, boiseries et ferrements n'étaient que trop réels. Déjà l'église n'était plus qu'un monceau de ruines. Enfin il n'avait satisfait à aucune des conditions de la vente et n'avait établi ni usine, ni ateliers ; de plus, il avait déjà vendu de notables parties de la forêt à des gens qui continuaient son œuvre de barbarie.

L'Administration départementale fit signifier défense au rétrocessionnaire de continuer les démolitions. Des commissaires se transportèrent à Prémontré pour constater l'état des lieux et prendre des renseignements sur tous les actes de vandalisme déjà commis. La Convention annula la vente ; mais Cagnon fut assez puissant et heureux pour se faire maintenir en possession, et il ouvrit enfin des ateliers pour le coulage du verre.

L'abbaye fut achetée plus tard par les messieurs Deviolaine, de Soissons, qui établirent là une fabrique de glaces. Cette fabrique faisant concurrence à la grande usine de Saint-Gobain, les propriétaires offrirent aux messieurs Deviolaine une somme énorme pour devenir acquéreurs de Prémontré ; leur offre fut acceptée et Prémontré fut mis en vente, acheté par Mgr de Garsignies et devint ce que nous avons dit. Nous empruntons au dictionnaire des Ordres religieux publié par M. Migne, le récit d'une visite faite à Prémontré au moment où cet établissement était mis en vente...

J'ai visité Prémontré, qui est enclavé dans la paroisse de Brancourt, mais qui est actuellement une commune civile, ayant son maire et sa municipalité. Les ouvriers qui travaillaient à la fabrique de verre avaient établi là leur demeure, et plusieurs ont bâti des maisons fort décentes, presque élégantes, dans la gorge du vallon qui a les restes de l'abbaye à son extrémité. Ces habitations nouvelles n'ont presque rien enlevé à l'aspect solitaire qu'avait gardé Prémontré, jusqu'à son dernier jour. Il est surprenant que l'une des abbayes les plus puissantes du monde eût gardé toute la majestueuse horreur de son état désert pendant sept siècles. La forêt de Coucy l'enveloppe dans un vallon de dix minutes de chemin, et la cache à peu près, comme au temps de saint Norbert, à la vue du monde. Les hêtres de cette forêt sombre et épaisse sont plantés à quelques mètres des murs de l'abbaye, dont la vaste enceinte est toute conservée. Après avoir longé le grand jardin de l'abbatiale, on voit en face le corps du monastère dont la façade majestueuse, quoique abaissée sur les deux côtés par l'acquéreur, ferait illusion et porterait à croire que tout subsiste encore ; mais il n'y a plus que cette façade, le cloître immense, le dortoir, l'escalier si surprenant et si célèbre, qui, du dortoir conduisait au chœur, et les lieux réguliers sont détruits. On voit encore en entier le Chapitre, etc., de ce qui n'est point démoli. Les murs de l'église sont presque à leur hauteur en certaines parties, et laissent voir quelle était l'étendue de ce monument, le plus important, le plus sacré de Prémontré, et font comprendre aussi qu'elle était loin d'être en rapport avec la richesse et l'élégance des autres parties de l'abbaye. Les chanoines l'avaient compris mieux que personne, et quoique cette église fût, à ce qui m'a paru, d'une date assez récente, ils allaient en bâtir une autre si la Révolution n'était pas venue les chasser de leur demeure. Le plan de l'église projetée était arrêté, et dans la bibliothèque publique de Laon on voit en relief et sur une grande échelle tant l'intérieur que l'extérieur de cette église, qui aurait été absolument ce qu'est l'église de Sainte-Geneviève à Paris.

Les entrepreneurs de la verrerie avaient construit dans l'enceinte de Prémontré une pompe à feu, des ateliers, etc., qui s'y voient encore et qui dans l'état d'abandon de cette usine font un singulier contraste avec les autres bâtiments de l'abbaye qui a encore ses écuries, son infirmerie et de vastes et nombreuses constructions servant à l'usage des religieux et à l'exploitation de leurs terres. La partie de la façade qui reste encore serait déjà suffisante pour loger une communauté ; mais cette partie n'est rien auprès de l'étendue de la procure, bâtie à droite dans la cour, et qui est toute conservée et qui elle-même est peu de chose comparativement à l'abbatiale construite à l'autre extrémité de la cour, et qui est comme un immense palais, ayant une entrée majestueuse avec ce surprenant escalier non soutenu qu'on retrouve dans presque toutes les maisons des Prémontrés, et ayant aussi gardé presque tout son luxe et la propreté de ses appartements si nombreux qu'ils serviraient seuls à une grande communauté.

On voit aussi à l'extrémité du jardin de cette abbatiale les restes de la petite église Saint-Jean, qui servait autrefois d'église paroissiale à ceux que les chanoines avaient sous leur juridiction.

Le culte de saint Jean était établi dans ce lieu, et le vaste portail qu'on voit à l'autre extrémité de l'abbaye s'appelle encore la porte Saint-Jean.

Le culte de saint Norbert est encore en honneur parmi les ouvriers qui habitent ces déserts. La statue du fondateur est conservée chez l'un d'eux, et, avant la révolution de juillet, qui a anéanti l'esprit et les habitudes de religion en tant de contrées, ils portaient solennellement cette statuette au jour de sa fête à l'église de Brancourt. Aujourd'hui ils se bornent à lui porter un bouquet chez le voisin qui la possède et à tirer quelques boites au retour de sa fête, qui est le 11 juillet dans l'Ordre de Prémontré.

Nous avons plusieurs vies de ce saint archevêque. Surius en rapporte une fort ancienne, que le R. P. don Jean-Chrysostome Vande-Sterre, abbé de Saint-Michel d'Anvers, nous a donnée plus correcte, avec de savantes notes. Le R. P. Jean Le Paige, syndic du même Ordre, nous en a donné une autre dans le second livre de la bibliothèque de Prémontré; et il y en a deux autres, l'une en vers, l'autre en prose, composées par le R. P. Pierre de Waghenare, du même Institut.

SAINT GURVAL, SECOND ÉVÊQUE D'ALETH (640).

Saint Gurval était de la Grande-Bretagne. A peine sorti de l'enfance, il s'adonna à l'étude, et apprit avec les lettres les règles de la vie ecclésiastique. Son ardeur pour la mortification le porta dès sa jeunesse à dompter son corps par les jeûnes et les veilles; il s'appliquait à l'oraison, et faisait de grandes aumônes. Sa coutume était de rassembler tous les jours les jeunes clercs de son âge, et de leur adresser des exhortations, qui firent naître à beaucoup d'entre eux le désir d'une vie plus parfaite. Non content de porter les autres à la pratique de la vertu, il voulut confirmer ses discours par ses actions, et faire Jésus-Christ son héritier. Il employa donc tous ses biens, qui étaient considérables, à la construction d'un monastère. Quand cet ouvrage fut achevé, il embrassa la profession monastique, sous la conduite du fameux Brendan, maître de plusieurs saints, et devint ensuite abbé du monastère dont il était le fondateur.

Saint Malo, retiré en Saintonge, touché de compassion pour son peuple, et pensant à se donner un successeur, avertit les frères qu'aussitôt qu'il serait mort, ils eussent soin de faire venir saint Gurval, aussi distingué par ses miracles qu'estimable par ses vertus, pour lui donner le gouvernement de l'Eglise d'Aleth. Gurval avait connu par révélation qu'il serait élevé à la dignité d'évêque de cette ville. Après la mort de saint Malo, ses disciples se rendirent dans la Grande-Bretagne, et prièrent Gurval de vouloir bien être leur évêque. Le vénérable abbé, vaincu par leurs instances, passa la mer avec eux, fut sacré évêque d'Aleth, du consentement des évêques voisins et du métropolitain, et gouverna cette Eglise pendant un an et quelques mois, ou environ deux ans. Quoiqu'il n'ait pas été longtemps évêque d'Aleth, il ne laissa pas d'opérer beaucoup de bien dans son diocèse par l'application qu'il mit à connaître son troupeau et à pourvoir à tous ses besoins. Sa sainteté, autant que son rang élevé, le faisait admirer de tout le monde; et tant qu'il demeura dans son siége, il fut la consolation de son peuple, qui aurait bien souhaité l'avoir toujours pour évêque.

Le saint prélat ne crut pas devoir répondre à des vœux si légitimes, et, après ce temps que nous avons indiqué, il fit mettre en sa place son archidiacre Coalfinit. Afin de pouvoir s'occuper de Dieu seul avec plus de liberté et se préparer à la mort, il se retira dans un monastère de son diocèse, qui était à Guer [1], où il fut suivi de plusieurs prêtres, qui abandonnèrent volontiers tous leurs biens pour l'amour de Dieu. Gurval, importuné du concours des peuples qu'attirait à Guer la réputation de sa sainteté, prit douze de ces prêtres, et, se dérobant à la connaissance de ses diocésains, se retira dans une grotte, où il finit sa vie et reposa en paix, plein de jours et de mérites.

Lobineau, *Saints de Bretagne*. — Tiré de l'*Ancien Bréviaire de Saint-Malo*, dans lequel on trouve trois leçons, qui contiennent un abrégé de sa Vie. Ces leçons ont été reproduites par le *Propre* de la même Eglise de 1768 et par les Bollandistes. On trouve dans l'*Histoire manuscrite des évêques de Saint-Malo*, par le P. Le Large, un article sur saint Gurval.

1. Le nom de ce lieu était primitivement *Ar-Guern*, mot breton qui signifie l'*Aunaie*. On s'est depuis accoutumé à dire *Guer* (Morbihan).

VIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Constantinople, la naissance au ciel de saint PAUL, évêque de cette ville, qui, après avoir été plusieurs fois chassé par les Ariens en haine de la foi catholique, et rétabli par le pape saint Jules, fut enfin exilé par l'empereur Constance, arien, à Cucuse, petite ville de Cappadoce, où les mêmes Ariens le firent étrangler, ce qui lui ouvrit l'entrée du royaume des cieux. Son corps fut porté à Constantinople avec grand honneur, sous l'empire de Théodose. Vers 350. — En Egypte, saint Lycarion, martyr, qui, après avoir été déchiré de coups, fouetté avec des verges de fer embrasées, et tourmenté de plusieurs autres manières très-cruelles, accomplit enfin son martyre, frappé par le glaive. Epoque incertaine. — A Cordoue, les saints martyrs Pierre, prêtre, Vallabonse, diacre, Sabinien, Wistremond, Havence et Jérémie, moines [1]. 851. — En Angleterre, saint Robert [2], abbé, de l'Ordre de Cîteaux. 1159.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au Puy, en Velay, saint Marcellin [3], troisième évêque de ce siége et confesseur, dont la mémoire y est en grande vénération pour les insignes miracles qu'il fait tous les jours en faveur de toutes sortes d'affligés. Epoque incertaine. — A Vannes, en Bretagne, saint MÉRIADEC, évêque, lequel, ayant méprisé les avantages qu'une illustre naissance lui pouvait faire espérer, et s'étant fait humble religieux, mérita par ses vertus d'être élevé sur le siége épiscopal de cette ville, où ses miracles et sa sainteté le rendirent encore plus éclatant qu'il ne l'avait été dans le cloître. VIIe s. — A Maëstricht, saint Candide, évêque, qui, étant venu en cette ville pour honorer les reliques de saint Gervais, après y avoir exercé quelque temps les fonctions épiscopales, s'y reposa en paix. IVe s. — Au diocèse d'Amiens, saint VULPHY, ancien curé et patron de Rue, qui, s'étant retiré dans la solitude de Renière-Ecluse, pour y faire pénitence, y vécut et mourut dans une admirable sainteté. Son corps, ayant longtemps reposé dans le monastère de Forest-Montiers, a été enfin transporté en celui de Saint-Sauve, à Montreuil-sur-Mer; un os de sa mâchoire a été donné à son église de Rue. Vers 630. — A Vigaut, dans les Cévennes, saint Paul, saint Fortunat, saint Macaire, saint Primose et saint Achaze, martyrs en Afrique. Epoque incertaine. — A Sens, saint

1. Ils furent victimes de la sanglante persécution que le roi des Sarrasins, Abdérame, excita contre les chrétiens à Cordoue, qui était le siége de son royaume en Espagne; saint Euloge, témoin oculaire, nous a donné une relation historique de leur martyre.

2. Saint Robert naquit à York. Après avoir exercé quelque temps le ministère pastoral dans une paroisse de son diocèse, il écouta une voix intérieure qui le sollicitait et se retira chez les Bénédictins de Notre-Dame d'York. Plus tard la célèbre abbaye de Fontaines où la règle fut observée dans toute sa rigueur primitive lui dut sa fondation. Saint Bernard lui-même affilia ce monastère à l'Ordre de Cîteaux. Saint Robert devint par la suite abbé d'un monastère que fit bâtir sur ses terres Ranulphe de Merley, baron de Morpeth. La vie de saint Robert fut tout à fait angélique : il passait ses Carêmes avec un peu de pain et d'eau et consacrait ses journées entières et une grande partie de ses nuits à des entretiens avec Dieu. Il mourut le 7 juin 1159. Il avait été lié d'amitié avec saint Bernard et avait pendant sa vie opéré plusieurs miracles.

3. Marcellin fut très-fidèle, dès sa plus tendre enfance, à observer les divins commandements, et il brilla ainsi de l'éclat de toutes les vertus, en particulier d'une chasteté sans tache. Quand il parvint à la dignité d'évêque, le diocèse de Velay était encore en grande partie engagé dans les erreurs du paganisme; il acheva de conquérir cette contrée à Jésus-Christ. Elle ne forma plus qu'une seule famille, dont il était le père et le modèle, et l'église du Velay brilla sous son gouvernement d'un grand éclat de piété et de sainteté. Enfin, le saint pasteur, comblé de tous les dons de la grâce, illustre par ses miracles et plein de jours, s'en alla dans les demeures du royaume éternel.

Saint Marcellin fut d'abord enseveli dans l'ancienne ville épiscopale, nommée aujourd'hui Saint-Paulien; mais, sous le règne de Charles le Chauve, Norbert, évêque du Puy, transféra ses reliques à Monistrol, près de la Loire. En 1309, Bernard, évêque du même siége, fonda un collége de treize chanoines pour chanter sans cesse les louanges de Dieu en présence des saintes reliques. — *Propre du Puy.*

Godoald ou Godescalc, évêque et confesseur, qui, après un très-court pontificat, fut enseveli dans la chapelle de Saint-Remi, à Saint-Pierre le Vif. Epoque incertaine. — A Moulins, la fête de saint GILBERT, nommé hier. 1152. — Encore à Sens, la fête de saint ALDRIC ou AUDRI, archevêque de cette ville. 836. — Encore à Sens, la fête de saint Agrice, métropolitain de cette ville [1]. 487. — A Saint-Flour, sainte Théodechilde, vierge [2]. VIe s. — A Avignon, saint Vrime ou Vérédème, évêque de cette ville. 720. — Dans la vallée de Larboust, saint Aventin, ermite [3]. VIIIe s. — Chez les dames bernardines du Tart, sainte Jeanne de Pourlans, abbesse du Tart [4]. 1651. — En France et en Belgique, la vénérable Anne de Saint-Barthélemy, une des fondatrices du Carmel de France et de Belgique [5]. 1626. — A Besançon, saint Claude, évêque et confesseur, de l'illustre famille des princes de Salins, dont la mort ainsi que la vie fut glorifiée par des miracles [6]. Saint Claude est patron de Prissé, de Clux et de Créot. Une célèbre confrérie est depuis longtemps établie en son honneur dans l'église de Notre-Dame d'Autun. Vers 693.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de Vallombreuse. — Saint Romain, abbé, nommé le 22 mai [7].

Martyrologe des Cisterciens. — A Neuf-Moutiers, en Angleterre, saint Robert, de l'Ordre de Cîteaux, fondateur et premier abbé de ce monastère, personnage d'une pureté angélique, illustre par de nombreux miracles, dont l'âme fut vue montant au ciel sous la forme d'un globe de feu, par saint Goderic, anachorète cistercien, son confesseur. 1159.

Martyrologe des Dominicains. — A Saluces, en Piémont, la naissance au ciel du bienheureux Etienne Baudelle, confesseur, de notre Ordre, qui brilla par la sainteté de sa vie, par sa doctrine, par sa prédication et par ses miracles.

Martyrologe des Hiéronymites. — Saint Stanislas, évêque et martyr, dont la fête est marquée le 7 mai, et est célébrée aujourd'hui dans notre Ordre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Jérusalem, saint Jean, septième évêque de cette ville. 116. — A Alexandrie d'Egypte, sainte Potamienne la Jeune, vierge et martyre. Règne de Maximien. — A Herrried, en Allemagne, saint Déocare ou Cher-à-Dieu, abbé. IIe s. — A Tongres, saint Valentin, évêque. IVe s. — A Dromor, en Irlande, saint Colman, Colmoc ou Colme, évêque de cette ville ; on croit qu'il fut aussi évêque de Lindisfarne. 599. — Chez les Grecs, saint Anthime, prêtre, et saint Etienne, tous les deux martyrs ; en outre, sainte Sébastienne, thaumaturge. Epoque incertaine. — Encore chez les Grecs, les saints Tarase et Jean, martyrs. Epoque incertaine. — A Lentz, saint Gothescalc, prince des Vandales occidentaux, et ses compagnons, martyrs [8]. 1066. — A Asti, en Italie, le bienheureux

1. Agrice est un des métropolitains que, à défaut d'évêque, Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont, invita, vers 472, à l'élection de saint Simplice, évêque de Bourges. Une lettre du savant prélat nous apprend qu'Agrice de Sens était un des plus illustres ecclésiastiques de son siècle. Après avoir gouverné son église pendant trente-deux ans, il s'endormit dans le Seigneur le 13 juin 487, et fut inhumé auprès de ses prédécesseurs, à Saint-Gervais, d'où il fut tiré et mis à Saint-Pierre le Vif, en 876. On célébrait autrefois sa mémoire à Sens le 13 juin. Voyez ce jour.

2. Fille de Clovis et de Clotilde, cette vierge avait une grande dévotion pour saint Pierre, le prince des Apôtres. Elle éleva en son honneur un monastère à Mauriac (Cantal), et enrichit considérablement l'église de Saint-Pierre de Sens que sa mère avait fait construire. Elle mourut octogénaire. L'Auvergne, et principalement la ville de Mauriac, l'a toujours eu en grande vénération. — *Propre de Saint-Flour.*

3. Voir au 13 juin.

4. Jeanne de Courcelles de Pourlans naquit au château de Pourlans le 2 avril 1591. Elle embrassa la vie religieuse chez les dames de Tart, abbaye de Bernardines fondée en 1131, et fut choisie, jeune encore, pour abbesse de ce monastère. Comme cette maison était éloignée de la ville, exposée au pillage, aux insultes des soldats et presque ruinée par les guerres, Jeanne de Courcelles obtint qu'elle fût transférée à Dijon, ce qui s'exécuta le 24 mai 1623.

Elle introduisit aussitôt la réforme dans cette abbaye, et fut aidée dans cette pieuse entreprise par Sébastien Zamet, évêque de Langres. Quoiqu'elle fût abbesse en titre perpétuel, elle se démit de cette dignité, afin qu'elle fût désormais élective et triennale. Le pape Urbain VIII et le roi Louis XIII approuvèrent cette réforme, qui s'est soutenue avec édification jusqu'à la suppression des monastères.

Après avoir été honorée plusieurs fois des suffrages de ses sœurs, Jeanne de Pourlans mourut en odeur de sainteté le 16 mai 1651. Son corps fut transféré, en 1708, dans la nouvelle église de l'abbaye, et l'on plaça sur son tombeau l'inscription suivante :

« Ci gist noble dame, dame Jeanne de Courcelles de Pourlans, qui vint au monde pour le salut de plusieurs, et pour l'édification de tous ceux qui la connurent, le 2 avril 1591 ».

5. Voir sa vie au volume consacré aux Vénérables.

6. Voir le jour précédent. — 7. Voir ce jour.

8. Adam de Brême dit, en parlant de lui, qu'il fut le plus puissant de tous les princes qui eurent la souveraineté parmi les Slaves ; mais il surpassa ses prédécesseurs en prudence et en courage; il les sur-

Landulphe, évêque[1]. 1134. — A Cassia, en Ombrie, le bienheureux Paix, de l'Ordre des Frères Mineurs. 1270. — En Espagne, sainte Anne Garcias, carmélite déchaussée, directrice et fondatrice de couvents[2]. 1625. — En Angleterre, saint Thomas Maxfield, prêtre du séminaire anglais de Douai, et martyr. XVIIe s. — En Afrique, les saints Victure, Evase, Private, Janvière, Donate, Spisine, Quirille, martyrs. Epoque incertaine. — A Césarée, en Cappadoce, saint Lucien, martyr, mentionné, ainsi que les précédents, au martyrologe de saint Jérôme. Epoque incertaine.

SAINT PAUL, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE,

MARTYR

350. — Pape : Saint Jules Ier. — Empereur : Constance II.

> *Vir justus exilium non timet, sed exilium ibi esse putat, ubi virtuti non sit locus.*
>
> L'homme juste ne craint point l'exil, et il n'appelle terre d'exil que celle où il n'y a point de place pour la vertu. Cicero, *Orat.* 38, *pro Milone.*

Si l'apôtre saint Paul a pu se glorifier avec justice d'avoir été fouetté trois fois pour la confession du nom de Jésus-Christ, le Paul dont nous parlons ici peut aussi se glorifier d'avoir souffert la calomnie, les persécutions et l'exil pour la défense de la divinité et de la consubstantialité du même Jésus-Christ avec son Père. Il naquit à Thessalonique, ancienne ville de Macédoine, et il passa sa jeunesse avec honneur et d'une manière irréprochable ; car les Ariens, malgré tous leurs efforts, ne purent jamais le convaincre d'aucun déréglement qui pût ternir sa réputation, comme ils le souhaitaient. Il entra dans le clergé de Constantinople et fut ordonné prêtre par l'évêque de cette ville, Alexandre, qui le désigna, en mourant, pour son successeur (340). On eut d'autant moins de peine à se décider à cette élection que Paul était fort habile dans l'art de manier la parole, et qu'à un grand zèle il joignait une science profonde, qui en faisait la terreur des Ariens. Ces hérétiques, à force de calomnies, l'avaient, une fois déjà, fait exiler. Macédonius, qui aspirait au siége de Constantinople, vit dans Paul un concurrent qu'il fallait supplanter. Il l'attaqua par de fausses accusations, décriant ses mœurs qui avaient toujours été si pures ; mais ses mensonges n'ayant eu aucun succès, il fut obligé de se désister de sa criminelle entreprise : il fit même paraître un semblant de repentir, et joua si bien son rôle d'hypocrite, que peu de temps après Paul l'éleva au sacerdoce.

Cependant Eusèbe, un des principaux chefs des Ariens, qui, contre la disposition des Canons, avait été transféré du siége de Béryte à celui de

passa encore, après sa conversion, en piété et en zèle pour la gloire de Dieu. Il remplit ses Etats d'un grand nombre d'églises, et y fit venir des missionnaires qui portèrent le flambeau de la foi chez la plupart des peuples idolâtres qui étaient soumis à sa domination, comme les Wagires, les Obotrides, les Polabinges, les Linoges, les Warnabes, les Chissines et les Circipanes, qui habitaient la côte septentrionale de l'Allemagne, depuis l'Elbe jusqu'à Mecklenbourg ; il fonda aussi des monastères à Aldinbourg, à Lubeck, à Magdebourg, etc. Il honorait comme son père l'archevêque de Hambourg, et souvent il allait faire ses dévotions dans l'église métropolitaine de cette ville.

1. Des ossements du Saint sont conservés à Saint-Paul d'Abbeville.

2. Cette Sainte naquit en Espagne, à une demi-lieue de la ville d'Ubalde, en 1549. Nous avons d'elle son *autobiographie*, des *Instructions* pour les religieuses de son Ordre, et des *Cantiques* en l'honneur de la sainte Croix. Elle mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, pleine de jours et de vertus.

Nicomédie, résolut de se faire élever encore à celui de Constantinople. Il renouvela contre Paul les accusations de Macédonius, le fit déposer dans un concile composé d'évêques Ariens ou courtisans de l'empereur Constance, fauteur de l'Arianisme, et obtint d'être placé sur le siége de la nouvelle Rome en 340.

Paul, se voyant inutile à son troupeau, à cause du crédit des Ariens, que l'empereur Constance protégeait, se retira dans l'Occident, où Constant régnait. Il fut reçu avec de grandes marques de respect et par le prince et par saint Maximin de Trèves. Ayant séjourné quelque temps dans cette ville, il se rendit à Rome, où il trouva saint Athanase. Là, il assista au concile que le pape Jules tint en 341. Les Pères de ce concile s'assemblèrent dans l'église où Viton avait coutume d'instruire le peuple et dont, par conséquent, il était le prêtre [1].

Dans le synode dont nous venons de parler, il fut décidé que saint Athanase, saint Paul et Marcel d'Ancyre seraient rétablis sur leurs siéges respectifs. Le pape Jules, en vertu de l'autorité qu'il avait dans l'Eglise, les renvoya avec une lettre circulaire adressée aux évêques orientaux [2], laquelle nous a été conservée par saint Athanase [3]. Jules désapprouvait la conduite des Ariens, surtout en ce qu'ils avaient osé juger les évêques des principaux siéges que les Apôtres avaient gouvernés, sans lui avoir préalablement écrit, comme cela se pratiquait ordinairement [4]; et il ordonnait le rétablissement des trois prélats.

Saint Paul, étant retourné à Constantinople, ne put recouvrer son siége qu'après la mort d'Eusèbe, qui arriva en 342. Autant son rétablissement fut agréable aux catholiques, autant il déplut aux Ariens. C'est pourquoi ces derniers, qui avaient à leur tête Théognis de Nicée et Théodore d'Héraclée, se choisirent Macédonius pour évêque. Cette démarche fut suivie d'une violente sédition. Toute la ville courut aux armes, et plusieurs personnes y perdirent la vie.

Constance, qui était pour lors à Antioche, entra en fureur quand il apprit cette nouvelle Il ordonna à Hermogène, général de ses troupes, qui allait dans la Thrace, de passer par Constantinople et d'en chasser le saint évêque. Hermogène trouva la ville dans une étrange confusion, et les efforts qu'il fit pour exécuter la commission dont il était chargé, n'aboutirent qu'à augmenter le trouble et à lui faire perdre la vie. Cet outrage, fait à l'empereur dans la personne d'un de ses officiers, l'engagea à venir lui-même à Constantinople, quoiqu'on fût au milieu de l'hiver ; mais il se laissa fléchir par les prières du sénat, qui sollicitait la grâce du peuple ; cependant il se vengea sur Paul en le bannissant, quoiqu'il refusât de confirmer l'élection de Macédonius, parce qu'il avait trempé dans la sédition.

On ne sait pas précisément le lieu où le Saint fut exilé ; il paraît qu'il se retira de nouveau à Trèves. Nous le retrouvons à Constantinople, où, en 344, il était venu avec des lettres de recommandation de l'empereur d'Occident. Constance ne consentit à son rétablissement que parce qu'il craignait de s'attirer sur les bras les armes de son frère.

1. C'est ce Viton qni, avec Vincent et Osins, avait été légat de saint Sylvestre au concile de Nicée.

2. Et quoniam propter sedis dignitatem omnium cura ad ipsum spectabat, suam cuique Ecclesiam restituit. *Sozom.*, l. III, c. 8. Cum Julio Romanæ urbis episcopo causam suam exposuissent, ille, quæ est Romanæ Ecclesiæ prærogativa, liberioribus litteris eos communitos in Orientem remisit, singulis sedem suam restituens. *Socrate*, l. II, c. 15.

3. Ap. S. Athanase, *Apol. contra Arianos*, p. 141.

4. An ignoratis hanc esse consuetudinem, ut primum nobis scribatur, et hinc quod justum est decernatur? Quæ accepimus a beato Petro Apostolo, ea vobis significo; non scripturus tamen, quod nota apud omnes ea existimem, nisi quæ gesta sunt, nos conturbassent. *Julius ap. Athanas.*, p. 153.

La situation de Paul ne fut pas plus tranquille qu'auparavant ; et les Ariens, toujours en crédit, continuèrent de lui susciter mille traverses. Il attendait quelque secours du concile qui se tint à Sardique en 347 ; mais les choses ne changèrent pas pour cela de face. Les Eusébiens, s'étant assemblés à Philippopolis, prononcèrent une sentence d'excommunication contre saint Paul et saint Athanase, le pape Jules et plusieurs autres évêques qui, comme autant de colonnes, soutenaient la foi catholique. Les mauvais traitements que souffraient les orthodoxes augmentèrent encore après la mort de Constant, arrivée en 350.

Constance, n'ayant plus rien à craindre de son frère, se déclara plus hautement que jamais en faveur des hérétiques. Animé par leurs discours, il envoya d'Antioche, où il était alors, un ordre à Philippe, préfet du prétoire, de chasser Paul de l'Eglise et de la ville de Constantinople, et de mettre Macédonius à sa place. Le préfet était vendu au parti des Ariens ; mais il n'osa user de violence, de crainte que le peuple, rempli d'affection pour son pasteur, ne se révoltât ; il fit donc dire secrètement à Paul de le venir trouver à un des bains de la ville où il l'attendait. Ce fut là le lieu qu'il choisit pour lui montrer l'ordre du prince. Le Saint se soumit sans la moindre résistance, malgré l'irrégularité de sa condamnation. Cependant le peuple, qui soupçonnait quelque mauvais dessein, s'était attroupé à la porte du bain ; Philippe, pour éviter une sédition, fit passer le prélat par une porte qui était du côté opposé, et l'envoya sous bonne garde au palais, qui n'était pas éloigné.

Paul fut conduit à Thessalonique, sans toutefois qu'on lui fixât le lieu de son exil. Ainsi, il eut d'abord la liberté de demeurer où il voulait : mais ses ennemis s'accusèrent bientôt de trop d'indulgence ; ils le firent charger de fers et l'envoyèrent à Singare, en Mésopotamie ; de là, on le transporta à Emèse, en Syrie, puis à Cucuse [1], petite ville située dans les déserts du Mont-Taurus, sur les confins de la Cappadoce et de l'Arménie, où l'air était fort malsain : là il fut renfermé dans un noir cachot et laissé dans un abandon total. Ses ennemis allèrent jusqu'à défendre qu'on lui donnât aucune nourriture.

Six jours après, irrités de ce qu'il vivait encore, ils eurent la barbarie de l'étrangler ; mais, pour cacher leur attentat, ils publièrent qu'il était mort de maladie. Son martyre arriva en 350 ou 351 [2].

Au reste, Philippe ne put échapper aux coups de la vengeance divine : la même année, il fut dépouillé de ses dignités ainsi que de ses biens. Devenu le jouet de tous ceux qui l'avaient connu, il semblait désirer, comme Caïn, qu'une main homicide vînt le délivrer de ses remords ; mais il dut expier son crime dans les langueurs d'un long exil, loin de sa patrie et oublié de ses amis d'autrefois. La justice divine s'étendit jusqu'à son fils Simplice, qui fut, huit ans après, condamné à un exil perpétuel.

Saint Paul ne vivant plus, les Ariens restèrent maîtres de l'Eglise de Constantinople, et ils la retinrent jusqu'en 379, époque à laquelle saint Grégoire de Nazianze fut élu évêque de cette ville.

On porta le corps du Saint de Cucuse à Ancyre, dans la Galatie, où il fut entouré d'une grande vénération. Théodose le fit transférer à Constantinople (7 juin 381). Comme on était au lendemain de la clôture du concile

1. Aujourd'hui Cocsan. Cette ville est devenue fameuse par l'exil de saint Jean Chrysostome, un des plus célèbres successeurs de notre Saint.

2. Saint Athanase apprit toutes les circonstances que nous venons de rapporter d'un officier arien, nommé Philagrius, qui était sur les lieux lorsque saint Paul consomma son sacrifice.

qui se tint en cette capitale sous son règne, tous les Pères de l'illustre assemblée assistèrent à cette solennelle translation. Les précieuses dépouilles furent déposées dans l'église qui avait été bâtie par Macédonius et qui, depuis ce temps-là, ne fut plus connue que sous le nom de Saint-Paul. Ainsi, cette basilique fameuse, dont l'ennemi de notre Saint avait fait la citadelle de l'hérésie arienne, devenait, par l'effet des secrets desseins de la Providence, le trophée impérissable du Martyr de l'orthodoxie.

Les reliques du saint évêque de Constantinople furent portées à Venise en 1226, et elles y sont vénérées dans l'église de Saint-Laurent, qui appartenait à un monastère de Bénédictines [1].

On peut le représenter ayant à son cou une corde ou lien, pour rappeler qu'il fut étranglé avec son pallium dans une chapelle où il célébrait les saints mystères.

Nous avons tiré cette Vie de Godescard, éd. de Bruxelles, 1854, et nous l'avons complétée d'après les *Acta Sanctorum*, t. II de juin. — Tous les martyrologes latins font une honorable mention de saint Paul le Patriarche, comme aussi le ménologe des Grecs, le 6 septembre. Sa Vie a été écrite par Métaphraste, qui l'a recueillie des anciens monuments, par Lipoman et par Surius. Saint Anastase, son contemporain, Socrate, Sozomène et Théodoret décrivent assez particulièrement toutes ses actions. Plusieurs auteurs parlent encore fort honorablement de lui, selon le rapport de Baronius, comme aussi ce dernier, tant en ses *Annales ecclésiastiques* qu'en ses *Annotations sur le martyrologe romain*.

SAINT VULPHY,

PATRON DE RUE, AU DIOCÈSE D'AMIENS

643. — Pape : Théodore. — Roi de France : Clovis II.

Secunda post naufragium tabula pœnitentia est.
Après le naufrage, la pénitence est la planche du salut. S. Hier., *lib.* I *sup. Isaiam.*

Saint Vulphy naquit à Rue, dans le Ponthieu, de parents d'une condition médiocre, vers la fin du VIe siècle. Son éducation fut toute sainte, et ses mœurs répondant aux soins de ses parents et de ses maîtres, il fit bientôt paraître tant de sagesse et de piété, qu'on le jugea digne de la cléricature et des ordres mineurs. Mais il ne persévéra point dans son projet et se maria avec une jeune personne accomplie ; il en eut trois filles qu'il éleva dans la crainte de Dieu, dans le mépris du monde et de toutes ses vanités, dans une observance exacte des commandements de Dieu et de l'Eglise, et des préceptes évangéliques.

Sa maison était si bien réglée, qu'elle paraissait plutôt un temple ou un paradis qu'une maison profane ou séculière. Il était lui-même un modèle de chasteté, de sobriété, de modestie, d'humilité, de douceur, de charité envers les pauvres, de patience dans les adversités et de dévotion envers Dieu. Enfin, toute la ville de Rue fut si édifiée de sa conduite, de sa vertu, qu'elle le demanda pour pasteur. Saint Riquier exerçait alors les fonctions

1. Voir le Père Baert, p. 24. Cela fit croire longtemps après à diverses personnes mal informées que le corps de l'apôtre saint Paul reposait en ce lieu. Les Grecs envoyèrent en France, vers l'an 1266, la tête de saint Paul, martyr, qu'ils voulurent faire passer pour celle de saint Paul, apôtre. L'insigne présent était offert à la reine de France : surprise, elle en écrivit au pape Clément IV qui répondit que le corps de l'Apôtre des Gentils n'avait jamais reposé qu'à Rome.

apostoliques dans le Ponthieu, et ce fut à lui que les chrétiens de Rue s'adressèrent. Il examina soigneusement leur supplique ; et, ayant reconnu que Vulphy avait dans le mariage toutes les vertus sacerdotales, il le décida à quitter cet état pour travailler au salut des âmes dans les fonctions pastorales. Le Saint obtint le consentement de sa femme ; et s'obligeant par vœu à une continence perpétuelle, qui a toujours été attachée aux ordres sacrés, il fut ordonné prêtre et commença à régir l'église que la divine Providence lui avait confiée.

Il le fit avec un succès merveilleux, et il surpassa même les espérances du peuple de Rue. Mais, ô faiblesse de notre nature ! ô inconstance de notre cœur ! ô misère de notre condition mortelle ! Vulphy, oubliant la sainteté de son ministère, eut un commerce charnel avec sa femme, qu'il ne devait plus regarder que comme sa sœur. Cette chute fut connue : elle surprit, elle scandalisa tout le monde. Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, ne laissa pas longtemps Vulphy dans ce honteux état. Il ouvrit les yeux, il reconnut sa faute, il en conçut un véritable regret : sachant que les Canons défendaient au prêtre sacrilége d'approcher davantage des saints autels, il se condamna lui-même à ce châtiment avant que ses supérieurs le lui imposassent. Il quitta donc sa cure ; et, après avoir pourvu à la subsistance de sa femme et de ses filles, il entreprit par pénitence le voyage de la Terre-Sainte, sans autre compagnie que celle de son ange gardien, et sans autre provision qu'une grande confiance aux soins de la divine Providence. Il arrosa tout son chemin de ses larmes, et il fit moins de pas qu'il ne poussa de sanglots et de gémissements vers le ciel. Lorsqu'il fut arrivé en Palestine, il visita les Saints Lieux avec une humilité et une componction merveilleuses. Il ne se contenta pas de laver de ses pleurs les endroits que Notre-Seigneur a teints de son sang ; il voulut qu'il lui en coûtât aussi du sang par la rigueur des fouets dont il châtia son corps ; enfin, sa ferveur fut si grande que Dieu, pour lui témoigner qu'il lui avait pardonné son crime, lui donna la grâce des miracles, dont il se servit pour la guérison de plusieurs maladies.

Il aurait bien souhaité de passer le reste de ses jours aux pieds du Calvaire ; mais le Saint-Esprit, qui l'avait conduit en Palestine, lui inspira de retourner en France pour faire pénitence au même lieu où il avait péché, et pour édifier par son austérité et par ses vertus héroïques ceux qu'il avait scandalisés par son mauvais exemple. Il revint donc en Ponthieu, et, s'étant adressé à saint Riquier, son ancien directeur, il le pria de lui permettre de vivre en solitude dans un désert relevant de son abbaye de Centule, que l'on a depuis appelé *Regnière-Ecluse*. Ayant obtenu cette permission, il bâtit une cellule en ce désert : il s'y renferma pour y passer le reste de ses jours dans les larmes, dans la contemplation des mystères de notre religion et dans les louanges du souverain Auteur de toutes choses. Ses austérités étaient si prodigieuses, qu'il est surprenant qu'un corps humain ait pu les supporter. Ses jeûnes et ses veilles étaient continuels, et on pouvait presque dire qu'il ne mangeait point, qu'il ne buvait point et qu'il ne dormait point.

Il s'affligeait surtout par une grande soif ; quelque ardente qu'elle fût, il ne pouvait la soulager qu'en allant chercher de l'eau à une fontaine éloignée d'une demi-lieue de sa cellule ; mais tous ces pas étaient comptés, et Dieu fit paraître qu'il les avait pour agréables, parce que le sentier par où il allait à cette fontaine, bien que personne n'y passât, est demeuré fort longtemps sans qu'il y crût ni herbe ni chardon, et sans même que les

grains qui y tombaient germassent et prissent racine. Ainsi, on vit en saint Vulphy la vérité de ce que dit saint Paul : « Que toutes choses vont à bien à ceux qui sont appelés à la sainteté par la volonté de Dieu » ; saint Augustin n'en excepte pas les péchés, parce que les prédestinés en tirent matière d'humilité, de pénitence, de honte d'eux-mêmes et de plus grande ferveur.

Cependant le démon ne laissa pas notre Saint en paix ; il fit, au contraire, tous ses efforts pour lui inspirer le dégoût de la solitude et pour lui faire abandonner cette vie austère qu'il avait embrassée. Il excita dans son esprit mille images dangereuses pour altérer la pureté de son âme et lui arracher ou un consentement, ou une connivence, ou une lâcheté à repousser ces attaques et à se défaire de ces pensées. Il lui mit devant les yeux, tantôt les plaisirs dont il pouvait jouir dans le monde, tantôt le besoin que ses filles avaient de sa présence et de son secours, tantôt la difficulté de persévérer longtemps dans une si grande rigueur, tantôt le peu d'espérance qu'il devait avoir du pardon de sa faute ; en un mot, ses combats furent si violents et si importuns, qu'il eut besoin d'un grand courage pour les repousser et pour en sortir victorieux ; mais le Saint étant armé du signe de la croix, d'une oraison assidue et d'une sainte cruauté contre lui-même, dissipa toute cette guerre, et devint si formidable à son adversaire, que celui-ci n'osait plus l'attaquer. D'autre part, les habitants de Rue, qui avaient autrefois été ses enfants, vinrent en foule le visiter pour avoir part à ses instructions ; elles étaient d'autant plus efficaces, qu'il les puisait par la prière dans la source de toutes les lumières, dans l'esprit de sagesse que Dieu donne à tous ceux qui le demandent. Ils obtinrent même souvent de sa charité la guérison de leurs maladies, la consolation dans leurs maux et mille autres bons offices que ce grand serviteur de Dieu ne pouvait leur refuser. Les Anglais voulurent aussi avoir part aux effets de sa bienveillance, et il y en eut qui passèrent la mer et vinrent en France, pour avoir le bonheur de converser avec lui et de profiter de l'abondance de ses bénédictions.

Enfin, après avoir été longtemps purifié dans la fournaise de l'amour divin, il se trouva assez beau et assez éclatant pour être placé dans le séjour des plaisirs de l'Epoux, c'est-à-dire dans le ciel, où son âme fut transportée le 7 juin, un an ou deux avant saint Riquier, vers 643.

Il est le patron du Ponthieu et spécialement de l'église de Rue.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT VULPHY.

Son corps fut enterré dans le lieu qu'il avait si longtemps baigné de ses larmes et sanctifié par sa pénitence. Il y fit beaucoup de miracles ; mais depuis, celui de saint Riquier ayant été transporté de Forest-Montiers en l'église de l'abbaye de Centule, qui porta depuis son nom, ce même corps de saint Vulphy fut transféré à Forest-Montiers, et il y est demeuré jusqu'à la fin du IXe siècle : il fut alors porté à Montreuil-sur-Mer, pour le sauver des mains des Barbares qui s'étaient jetés en France. Il était encore, avant 93, en cette ville, dans l'abbaye de Saint-Sauve, que le Père Giry appelle un sanctuaire, à cause du grand nombre de corps saints qui y reposaient ; mais, en l'année 1635, le 20 avril, il fut retiré de son ancienne châsse et placé dans une nouvelle, couverte de lames d'argent fort bien travaillées, et l'on trouva un vieil écriteau d'argent où étaient ces mots : *Hic continetur corpus sancti Vulphagii confessoris ;* c'est-à-dire, ici est renfermé le corps de saint Vulphy. Le 28 septembre 1635, on retira de la châsse du Saint : sa mâchoire inférieure pour l'église de Rue [1], et deux fragments de tibia pour la cathédrale. La châsse de l'église Saint-Sauve a passé au creuset révolutionnaire : l'église paroissiale ne possède plus que quelques vertèbres du Saint. On conserve encore aujourd'hui une de ses reliques au Crotoy.

1. Rue est une ville située dans le Ponthieu, près de la mer, entre Abbeville et Montreuil, célèbre par un crucifix miraculeux et par un sanctuaire où de nombreux pèlerins viennent honorer le Saint-Esprit. Cette ville fut fondée par le premier comte de Ponthieu, qui fonda aussi Waben et Abbeville. Il

L'église Saint-Vulphy, qui datait en partie du XIIe siècle, a été démolie en 1826 et remplacée par une plus vaste construction, sans aucun caractère monumental. Heureusement qu'on a respecté cette chapelle du Saint-Esprit, mutilée par le temps et la Révolution. M. le doyen Degove et son prédécesseur, M. Godefroy, ont déployé tout leur zèle pour relever de ses ruines ce délicieux monument, à l'aide de secours fournis par la ville, le conseil général et le gouvernement. Les travaux de consolidation et de réparation commencèrent en 1840 et se sont continués depuis, sous la direction éclairée de M. Dusevel, inspecteur des monuments historiques. La trésorerie, les fenêtres, les dais pyramidaux, les sculptures de la voûte ont été restaurés; un nouvel autel, exécuté par

dédia ces trois villes à la Sainte Trinité: Waben, à Dieu le Père; Abbeville, au Fils; Rue, au Saint-Esprit, qui n'a point cessé d'y être particulièrement honoré.

Voici l'histoire abrégée du crucifix de Rue. Sainte Hélène, mère du grand Constantin, premier empereur chrétien, fit faire, par l'ordre de son fils, des fouilles dans différents endroits de Jérusalem, vers l'an 327. Ayant appris, par la tradition du pays, que la maison de Nicodème, ancien et secret disciple de Jésus-Christ, avait autrefois été bâtie près de la porte Golgotha, elle y fit faire une fouille, où l'on trouva trois images de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié. Le lieu de cette découverte et l'habileté du ciseau de l'ouvrier, qui les avait taillées parfaitement semblables, fit croire aux chrétiens qui accompagnaient cette pieuse reine, et à ceux qui habitaient dans les ruines de Jérusalem, que le ciel avait destiné ces trois images à servir de prédicateurs muets du grand mystère de notre Rédemption. Elles furent toutes trois conservées dans la maison d'un chrétien, nommé Grégoire, Syrien de nation, jusqu'au temps où les chrétiens d'Occident trouvèrent le chemin ouvert pour aller librement dans la Terre-Sainte.

Parmi tant de pèlerins qui visitèrent les Lieux-Saints de Jérusalem, un citoyen de la ville de Lucques, en Toscane, nommé Etienne, fit ce voyage dans le temps que les Français se croisaient avec les autres princes catholiques, sous le règne de Philippe Ier (1060-1108), à la sollicitation du pape Urbain II. Ce dévot pèlerin prit son logement dans la maison de Grégoire, gardien de ces trois images, et contracta avec son hôte une amitié si sincère et si étroite, que celui-ci lui fit le narré de cette histoire. Etienne le pria avec instance et pour l'amour de Dieu de lui donner une de ces trois images, afin d'enrichir son pays de ce trésor précieux. Grégoire ne voulut pas se dessaisir d'une partie de son trésor qu'il n'eût consulté les autres chrétiens du pays : ceux-ci décidèrent unanimement, et comme par une inspiration divine, que ces trois images seraient exposées sur la mer dans trois nacelles différentes, sans voiles, sans gouvernail et sans pilote, afin de reconnaître la volonté de Dieu. Cette résolution ne fut pas plus tôt prise et exécutée, que les trois barques cinglèrent d'elles-mêmes en pleine mer et prirent leur route vers l'Occident : la première aborda heureusement près de la ville de Lucques; la seconde passa sur les côtes de Normandie, dans une bourgade appelée Dives, et connue sous le nom de Saint-Sauveur de Dives, où elle a été entourée d'une grande vénération jusqu'à ce que la fureur et l'impiété des Calvinistes l'eussent réduite en cendres; mais sa première mémoire s'y est toujours conservée. La troisième image vint se rendre sur la grève de la ville de Rue, où elle fut aperçue par un particulier qui se trouva fortuitement sur ce parage un premier dimanche du mois d'août, l'an de grâce 1101. Il rentra dans la ville annonçant cette nouvelle avec toutes ses circonstances. Les habitants en sortirent avec le clergé pour voir ce signe adorable de la Rédemption. On déposa honorablement cette image sacrée dans l'église paroissiale maintenant connue sous le titre de Saint-Vulphy, dans laquelle on bâtit une magnifique chapelle sous le nom très-auguste du Saint-Esprit, pour servir de dépôt à cette précieuse image.

Dès que cette merveille se fut répandue dans le pays, les maires, les échevins et les bourgeois d'Abbeville, jaloux que la ville de Rue possédât ce trésor, présentèrent leur requête au parlement de Paris, lui représentant que cette image si vénérable serait beaucoup plus révérée dans leur ville qui, en sa qualité de capitale du Ponthieu, était beaucoup plus grande et plus peuplée que la petite ville de Rue. Leur requête fut écoutée, et les bourgeois d'Abbeville vinrent en bon ordre et force en mains pour enlever cette image; ce qu'ils firent avec grand fracas et au milieu de joyeux concerts, tandis que les bourgeois de Rue, désolés de se voir privés d'un trésor si inestimable, leur consolation et l'honneur de leur ville, frappaient le ciel de clameurs qui retentissaient dans tous les environs, implorant le Saint des Saints dans cette déplorable fatalité. Les Abbevillois, triomphants de leur conquête, s'en retournaient avec allégresse; mais ils sortaient à peine de la ville, que les quatre chevaux qui traînaient le chariot restèrent immobiles, sans que toute la force et l'industrie des hommes pût les faire avancer d'un pas. On reconnut bientôt que le doigt de Dieu opérait ce miracle. Les chevaux furent dételés, à la réserve d'un seul, qui tourna bride à l'instant, et qui, sans que personne s'en mêlât, reconduisit promptement cette image jusqu'au pied de l'église paroissiale, et elle fut remise au lieu d'où elle avait été enlevée. Ce fait fut reconnu et attesté par Jean Bertrandi, cardinal, légat en France, dans sa bulle de 1323, déposée au trésor littéral de ladite église, et cette histoire miraculeuse est taillée en mosaïque et en relief sur le frontispice de la chapelle, *in perpetuam rei memoriam*.

Les pèlerins furent attirés de toutes parts par la multitude des miracles que Dieu opérait dans cette sainte chapelle. On en a même vu venir des royaumes étrangers, entre autres Isabeau de Portugal, qui fit son pèlerinage au mois de juillet 1440. Les souverains Pontifes, nommément Alexandre et Urbain III, Clément et Nicolas V, Innocent XII, ont favorisé ce saint lieu d'un infinité de priviléges amplement décrits dans une bulle du même pape Innocent VII, datée du 15 février 1485. Et nos rois très-chrétiens, qui ne le cédaient à personne en piété et en dévotion, n'ont pas omis ce pèlerinage dans leurs nécessités et leurs maladies personnelles. C'est à la protection de Dieu et en faveur de notre image miraculeuse que la ville a été plusieurs fois préservée de sa destruction. Il n'y a pas de secours ni de grâces que le Seigneur n'accorde à ceux qui l'implorent aux pieds de ce crucifix. Sa bonté se manifeste en faveur de tous ceux qui, par dévotion et avec piété, visitent ce saint lieu. Les paralytiques y reçoivent leur guérison, les affligés leur consolation, les faibles d'esprit recouvrent leur bon sens, les femmes stériles y ont obtenu leur fécondité. Il n'est aucune sorte de maladies dont puissent être attaquées les personnes qui, avec foi et piété, viennent offrir à Dieu leurs cœurs et leurs prières aux pieds de cette sainte image,

MM. Duthoit, a été consacré en 1854 ; quelques statues nouvelles, dues au même artiste (la Vierge, saint Vulfran, saint Vulphy), ont pris place à côté des niches dégarnies qui en réclament tant d'autres. Tout cet ensemble de travaux fait le plus grand honneur à ceux qui y ont pris part, et notamment à MM. Vast, Ramée, Verdier, Cheussey, Herbault et A. et L. Duthoit.

Nous avons extrait cette vie d'un manuscrit très-antique, conservé religieusement dans l'église paroissiale de Rue ; les Bollandistes, tome II jun., nous ont servi à la compléter ; l'abbé Corblet, hagiographe d'Amiens, nous a fourni aussi quelques renseignements sur le culte et les reliques du Saint.

SAINT MÉRIADEC, ÉVÊQUE DE VANNES (VIIe siècle).

Mériadec *(Mereadocus)* naquit au commencement du VIIe siècle ; il sortait de la race royale de Conan-Mériadec, le premier qui porta la couronne de Bretagne. Dès l'enfance, il avait une gravité de conduite et de tenue qui faisait prévoir quelle serait un jour sa sainteté. Son cœur était animé d'une grande charité pour le prochain, et les maux des autres lui causaient plus de douleur que les siens propres.

Saint Hingueten, autrement appelé Guenganton, évêque de Vannes, l'agrégea à son clergé malgré sa résistance. Le caractère sacerdotal ajouta encore à son humilité, à son amour de la pauvreté et à l'austérité de sa vie. Comme il jouissait de grands revenus, soit patrimoniaux, soit bénéficiaires, il distribuait ceux-ci aux clercs indigents, et ceux-là aux pauvres.

La renommée que lui attira sa sainteté lui fit peur ; il craignit l'attrait de la vaine gloire ; c'est pourquoi il renonça tout ensemble à ses biens ainsi qu'au monde, et se retira dans une solitude près de Pontivy. C'est là qu'il sacrifiait à Dieu tous les jours, par les austérités, l'hostie vivante de son corps. Très-pauvrement vêtu, il portait constamment un cilice appliqué sur sa chair ; il avait un second cilice pour tout lit. Il n'interrompait son jeûne continuel que pour prendre un peu de pain, d'eau et de légumes. Sa contemplation et sa prière ne finissaient pas. Il eut le don des miracles, et il rendit la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds et la parole aux muets.

Après la mort d'Hingueten, Mériadec fut élu tout d'une voix par le peuple et le clergé pour lui succéder. Mais on trouva un obstacle dans son humilité. Il fallut le conduire de force à Vannes, où, cédant aux larmes de la population, il se laissa enfin sacrer. La dignité épiscopale ne changea rien à ses habitudes d'austérité et de pénitence. Le feu de sa charité ne fit que devenir plus ardent, et il fut le père nourricier des pauvres, des orphelins et de tous les affligés. Il n'en était pas moins attentif à remplir tous les devoirs de sa charge. Mais trop tôt épuisé par un travail continuel, il sortit de ce monde muni du pain de vie, en prononçant ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ». Il fut enseveli dans la cathédrale, et il se fit de nombreux miracles à son tombeau.

Il y a plusieurs lieux en Bretagne dédiés à saint Mériadec, entre autres la chapelle du château de Pontivy, et une ancienne chapelle appelée *Traoun-Mériadec*, c'est-à-dire le *Val de Mériadec*, en la paroisse de Plougasnou, dans l'ancien diocèse de Tréguier, au lieu où est maintenant la chapelle de Saint-Jean du Doigt. Une autre chapelle du même Saint se trouve dans la paroisse de Stival, près de Pontivy. Cette chapelle est un lieu de pèlerinage assez fréquenté. On y conserve le chef du saint évêque, et l'on y montre une cloche de cuivre jaune, très-ancienne, de forme conique, et qu'on dit avoir appartenu à saint Mériadec ; on la sonne sur la tête de ceux qui sont affligés

et qui ne trouvent lieu de bénir le Seigneur de leur avoir procuré des motifs de consolation, tant spirituels que corporels. Ces prodiges paraissent sur toutes les créatures, même sur les éléments les plus fougueux. Tous les ports de mer en gardent de fidèles témoignages.

La magnifique chapelle du Saint-Esprit ne renferme plus que des restes du crucifix miraculeux en bois dont vous connaissez maintenant l'histoire. Le gras des jambes et quelques morceaux arrachés des mains des révolutionnaires en 93 sont dans une grande châsse dorée au-dessus d'un autel neuf, très-beau et très-riche. La main droite, toujours exposée depuis très-longtemps derrière l'autel à la vénération des fidèles, a été mise, en présence de toute la ville, dans un reliquaire plus convenable, le 11 juin 1859.

Le pèlerinage n'a, je crois, jamais été interrompu depuis qu'il a été possible de replacer les restes du crucifix dans la chapelle, alors même que le service divin n'était pas possible. Aujourd'hui que la chapelle est en bonne voie de restauration et que l'intérieur a reçu déjà ses principaux ornements, le nombre des pèlerins augmente chaque année. C'est surtout le dimanche et le lundi de la Pentecôte que la foule est immense.

Renseignements reçus de M. le curé doyen de Rue. — 1863.

de surdité. Enfin il y a encore une troisième chapelle dédiée à son honneur, et presque aussi fréquentée que celle de Stival, dans la paroisse de Plumergat.

Propre de Vannes.

SAINT ALDRIC, OU AUDRI, ARCHEVÊQUE DE SENS (836).

L'an 775 de l'Incarnation de Notre-Seigneur, sous le règne de Charlemagne, le bienheureux Aldric dut sa naissance à des princes palatins sur le territoire du Gâtinais. Dès sa plus tendre enfance, il laissa supposer quel célèbre athlète il deviendrait plus tard. Il macérait son corps par des jeûnes fréquents et affaiblissait ses membres par une abstinence prématurée, rehaussant ainsi par sa piété l'éclat de sa condition.

Ses parents voulurent le faire instruire dans les arts libéraux : il y fit de grands progrès, s'appliquant surtout à faire une riche provision de science spirituelle. Il ne trouvait pas de plus grand plaisir que celui de converser avec les cénobites, et de partager leurs austérités, leurs veilles nocturnes et toutes leurs saintes pratiques ; enfin, pour que son extérieur répondît davantage à son intérieur, il se décida à prendre l'habit monastique. Ses parents le présentèrent alors au monastère de Sainte-Marie, où il reçut les insignes de la profession sous l'abbé Alcuin. A sa mort, Singulfe, son successeur, frappé des vertus et de la science du jeune adolescent, consacra tous ses soins à perfectionner son éducation religieuse. Bientôt Aldric devint le modèle de toute la communauté.

Sa réputation parvint aux oreilles de Jérémie, alors archevêque de Sens. Il le manda près de lui, et voyant que la renommée n'exagérait rien de ses vertus, il le promut au diaconat, et deux ans après, à la prêtrise. Aldric montrait un zèle toujours croissant pour les œuvres de Dieu. Le bruit de sa sainteté attira l'attention du roi Louis le Débonnaire, qui se servit de son éloquence pour foudroyer les incrédules qui combattaient alors la foi chrétienne. Aldric y réussit parfaitement, et le roi, pour lui témoigner sa reconnaissance, le nomma commandant de son palais. Là, en se faisant l'avocat des pupilles, le défenseur des veuves, le conseiller des malheureux, il s'acquit la faveur de tout le monde. L'envie voulut le détrôner ; il fut calomnié et persécuté, mais son invincible patience triompha de ses implacables ennemis : pouvait-il être écrasé par leurs armes, lui qui était muni de la protection céleste ?

Sur ces entrefaites, Adalbert succéda à Singulfe ; mais il mourut la quatrième année de son administration. Aldric fut alors élu d'une voix unanime pour lui succéder. Dans sa pieuse humilité, il refusa d'abord, mais, vaincu par les instances réitérées des frères, il acquiesça enfin avec aménité à leur demande. Lorsqu'il eut pris en mains les rênes du gouvernement, cet abbé si éminent vit croître de jour en jour sa bonne réputation, et, quoiqu'il menât une vie solitaire et cachée, la lumière ne put rester longtemps sous le boisseau : l'occasion se présenta bientôt pour elle de briller d'un plus vif éclat.

Jérémie venait de mourir ; le trône archiépiscopal de Sens était vacant. Le choix de l'assemblée, chargée de lui élire un successeur, s'arrêta sur l'abbé de Sainte-Marie. Le Saint, apprenant que le repos de sa vie contemplative allait être troublé par l'administration des affaires épiscopales, prétexta qu'il était incapable de supporter une charge aussi lourde, et indigne de l'honneur d'une fonction si éminente ; mais il fallut céder aux instances importunes du clergé et du peuple, et il fut intronisé aux applaudissements de la multitude. On comprend sans peine le zèle que mit Aldric à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs de pasteur ; aussi, la population qui vénérait la mémoire de Jérémie, se consola bientôt de la perte de cet illustre prélat, en songeant au trésor inestimable qu'elle avait reçu en échange. Profondément humble, Dieu lui avait accordé le don de gagner les autres à l'humilité. Un jour qu'il passait devant un haut personnage, il aperçut dans son extérieur des signes évidents d'insolence. En effet, sa démarche était orgueilleuse, son geste superbe, sa tête haute, son air méchant, son regard farouche, ses propos menaçants. L'ayant fait approcher, il s'empressa de lui demander qui il était : « Le gouverneur de la ville », répondit l'autre avec faste. Et le prélat : « Si tu es le gouverneur des autres, pourquoi ne songes-tu pas à te gouverner toi-même ? Etant cendre et poussière, pourquoi t'abandonnes-tu à des pensées d'un orgueil immodéré ? » En mêlant la douceur au reproche, et en répandant, comme le Samaritain, le vin et l'huile sur les blessures de l'homme à demi mort, le saint prélat toucha tellement par la charité le cœur du malade, que celui-ci, suivant l'inspiration de la grâce divine, demanda à devenir moine ; ce qu'on lui accorda.

Cependant Aldric ployait sous le poids des années. Après avoir obtenu de Dieu par ses prières un successeur digne de lui, il renonça aux soins de la charge archiépiscopale, et se renferma une fois encore dans la solitude du cloître. C'est là qu'il mourut dans la soixante-unième année de son âge (836), après avoir prédit à ses disciples le jour de son décès. Il avait choisi pour lieu de sa sépulture le couvent de Ferrières, où il fut enseveli avec pompe près de la chapelle de Saint-André, dans un tombeau de pierre qu'il s'était fait construire de son vivant. C'est là que le Seigneur opéra un grand nombre de merveilles et de miracles, pour montrer, non moins après la mort du Saint que pendant sa vie, l'éminence des vertus de son serviteur.

Ses reliques furent brûlées en 1569 par les Huguenots ; il n'en restait plus que quelques fragments que l'on conservait avant la Révolution dans l'abbaye de Ferrières.

La fête de saint Aldric est marquée au 10 octobre ; mais l'Eglise de Sens la célèbre le 6 juin, jour du sacre de ce saint prélat.

Un religieux de Ferrières écrivit sa vie au commencement du XIe siècle ; Mabillon l'a publiée avec des remarques, et Papebrock l'a redonnée avec des notes dans les *Acta Sanctorum*, au 6 juin.

On a de saint Aldric : *Lettre à Frothaire*, évêque de Toul, dans Duchesne, Mabillon et Labbe. Cette pièce, signée par vingt-six prélats, est sans date ; elle est adressée à tous les évêques de l'empire de Lothaire, ce qui prouve qu'elle est de l'an 833, époque de la déposition de Louis le Débonnaire. On lui attribue aussi un manuscrit intitulé : *De excommunicatione culparum.*

Tiré des *Annales hagiologiques de la France,* par M. Ch. Barthélemy, t. IX, Versailles 1868, et de la *France pontificale,* par M. H. Fisquet.

SAINT GILBERT,

PREMIER ABBÉ DE NEUFFONTS OU NEUFFONTAINES, EN AUVERGNE (1152).

Gilbert, d'une famille noble d'Auvergne, prit la croix pour aller, avec Louis le Jeune, combattre en Orient contre les ennemis du nom chrétien. Il partit muni de la bénédiction de l'évêque de Clermont, confiant aux soins de sa sainte et chaste épouse Pétronille, leur fille unique, nommée Poncia. Il ordonna très-instamment que, pendant son absence, on donnât chaque jour aux pauvres les aliments qu'il consommerait, s'il était présent. Arrivé en Palestine avec ses compagnons d'armes, il montra autant de modestie chrétienne que de bravoure. Sur le champ de bataille, c'était un soldat d'un courage invincible ; sous la tente, c'était un religieux. Il était aussi aimé de ses amis que redouté de ses ennemis.

Les désastres qu'éprouvèrent les chrétiens lui causèrent une vive douleur, qui, en altérant sa santé, l'obligea à revenir en France. De retour dans sa famille, il se concerta avec sa femme pour mener l'un et l'autre à l'avenir une vie encore plus sainte et plus pure. Ils crurent que la pauvreté volontaire était le plus riche trésor de ce monde. C'est pourquoi ils vendirent une partie de leurs biens pour soulager les pauvres et employèrent le reste à la fondation de deux monastères de l'Ordre de Prémontré, l'un pour les femmes, l'autre pour les hommes. Poncia approuvait cette résolution de ses parents. Le monastère de filles situé à Aubeterre fut dirigé d'abord par Pétronille, ensuite par Poncia, égale à sa mère en sainteté. Quant à Gilbert, il se retira dans la solitude de Neuffonts [1], et il se montra aussi vaillant moine qu'il avait été brave soldat.

Là, sa renommée de grande sainteté ayant attiré beaucoup d'hommes, il jeta les fondements du monastère qu'il méditait depuis longtemps de bâtir. Il avait d'abord eu l'idée de choisir un autre emplacement plus salubre que Neuffonts ; mais un avertissement du ciel le ramena en ce lieu. Lorsque la construction des bâtiments fut presque achevée, il se rendit à l'église de Lieu-Dieu, dans le diocèse de Sens, pour y prendre l'habit de Prémontré. Il ramena à Neuffonts des chanoines de cette église. Ceux-ci le forcèrent d'être leur abbé. Ce fut dans l'exercice de cette fonction, qu'épuisé de jeûnes, de veilles et d'oraisons, il s'envola vers le Seigneur. Son corps fut d'abord déposé dans le cimetière des pauvres de l'hospice, puis transféré dans l'église du monastère, qui depuis a pris son nom, et où la dévotion attirait un grand concours de peuple, à cause des miracles qui s'opéraient à son tombeau. Il y avait une portion de ses reliques dans le collége des Prémontrés de Paris.

Propres de Moulins et de Clermont.

1. Locus novem Fontium, sur la rivière d'Andelot, à une lieue de Saint-Pourçain.

VIIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Aix, en Provence, le décès de saint Maximin, premier évêque de cette ville, que l'on dit avoir été disciple de Notre-Seigneur [1]. Ier s. — Le même jour, sainte Calliope, martyre, qui, après avoir eu les mamelles coupées et la chair brûlée en plusieurs endroits pour la foi de Jésus-Christ, fut roulée ensuite sur des têts de pots cassés, puis décapitée, et mérita ainsi la palme du martyre. Règne de Dèce. — A York, en Angleterre, saint Guillaume, archevêque et confesseur, qui, entre autres miracles opérés à son tombeau, ressuscita trois morts, et fut mis au nombre des Saints par Nicolas III [2]. 1154. — A Soissons, dans les Gaules, la naissance au ciel de saint Médard, évêque de Noyon, dont la vie et la précieuse mort sont recommandables par de glorieux miracles. 545. — A Rouen, saint Gildard ou Godard, évêque, frère du même saint Médard ; nés tous les deux le même jour, consacrés évêques le même jour, ils sortirent aussi de cette vie le même jour et s'envolèrent au ciel ensemble [3]. 545. — A Sens, saint Héracle, évêque [4]. Vers 515. — A Metz, saint Chlodulfe ou Chloud. 696. — Dans la Marche d'Ancône, saint Séverin, évêque de Septempéda [5]. Vers 550. — En Sardaigne, saint Sallustien, confesseur. IVe s. — A Camerino, saint Victorin, confesseur. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Mayence, saint Disibode ou Disen *(Disibondus)*, évêque irlandais, lequel, ayant quitté l'épiscopat, dont il appréhendait les dangers, se fit humble religieux au faubourg de cette ville, où sa sainteté lui ayant amené beaucoup de disciples, il mourut en paix, illustre par ses vertus et par ses miracles. Vers 700. — Au diocèse de Troyes, sainte Syre, sœur de saint Fiacre. Une partie de son chef était conservée autrefois à Paris, dans l'église de Saint-Méry. Vers 640. — A Clermont, en Auvergne, saint Marius ou Mary, disciple de saint Austremoine, premier évêque de Clermont, lequel, après avoir gagné un assez grand nombre d'âmes à Jésus-Christ, par la vertu de ses prédications, se retira dans une grotte, où il vécut avec une admirable sainteté ; enfin, il mourut chargé

1. Le corps de saint Maximin fut transporté de la ville d'Aix à celle qui porte son nom dans le même diocèse, et on l'y conservait dans l'église des Dominicains. En 1283, Charles II, roi de Sicile et comte de Provence, avait donné à l'église métropolitaine de Saint-Sauveur d'Aix, la mâchoire de saint Maximin et une portion du crâne de ce Saint. En 1792, un prêtre d'Aix put soustraire ces reliques à la fureur des Révolutionnaires, et, avant de mourir, il les confia à un religieux Chartreux. Le 13 mai 1820, Mgr de Bausset-Roquefort en fit la reconnaissance juridique et les transféra solennellement dans son église métropolitaine d'Aix.

La fête de saint Maximin, patron du diocèse, se célèbre sous le rite double de première classe avec Octave le dimanche dans l'Octave de l'Ascension. Celle de sa translation est fixée au cinquième dimanche après la Pentecôte, sous le rite double majeur. — Cf. *Gall. christ.*, et *Propre d'Aix.*

2. Son corps, enterré d'abord dans la cathédrale d'York, fut ensuite levé de terre et placé dans une riche châsse qu'on exposa dans la nef. Le roi Edouard Ier assista à cette cérémonie durant laquelle il s'opéra plusieurs miracles. Cette châsse fut pillée lors de la prétendue réforme ; mais les reliques qu'elle contenait furent placées dans une boite qu'on enterra dans la nef sous une pierre de marbre. Dracke, qui a décrit les antiquités d'York, découvrit cette boîte en 1732, et la remit à la place où il l'avait trouvée.

3. Plus d'un hagiographe moderne traite de fable cette ressemblance frappante entre la souffrance, la vie et la mort de saint Médard et de saint Godard ; pour nous, nous respectons le sentiment du martyrologe romain, jusqu'à plus ample information.

4. Né en 487, ami et contemporain de saint Remi, évêque de Reims, il assista, en 496, au baptême de Clovis, et fonda, vers 505, le monastère de Saint-Jean l'Evangéliste où il eut sa sépulture. Son corps fut plus tard transféré dans la cathédrale de Sens, et son tombeau devint bientôt célèbre par de nombreux miracles. L'Eglise de Sens fait sa fête le 9 juillet.

5. La ville de Septempéda, qui l'a choisi pour patron, a aussi pris son nom, et s'appelle San-Severino.

de mérites et fut enterré par saint Austremoine. Son corps fut transféré en l'abbaye de Mauriac[1]. Ier s. — A Rodez, sainte TROJÉCIE, vierge et recluse. — A Bourges, sainte EUSTADIOLE, veuve, première abbesse de Moyen-Moutiers, qui fut inhumée au prieuré de Saint-Paul, qu'elle avait fondé. VIIe s. — A Moutiers-Saint-Chaffre, en Velay, saint Savinien de Chaumillac, troisième abbé de ce lieu. Vers 770. — A Ajaccio, le deuxième dimanche du mois de juin, la solennité de saint Euphraise, patron de ce diocèse, mentionné le 15 mai au martyrologe romain. — A Dijon, la translation des reliques de saint Médard, mentionné au martyrologe romain de ce jour. — En Auvergne, les saints Mamet ou Mammert et Antonin ou Antoinet, diacres et disciples, comme saint Marius, de saint Austremoine. — Dans la même province, les saints Victor, martyr, et Médard d'Alier, dont les reliques reposaient autrefois dans l'ancienne paroisse de Saint-Aond, en Velay.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — A Absari, en Dalmatie, saint Gaudence, confesseur, disciple de notre Père saint Romuald, qui, après avoir passé plusieurs années dans la vie monastique, fut élevé sur le siége épiscopal de cette ville, y déploya un zèle sacerdotal admirable, abdiqua l'épiscopat pour reprendre la pratique des vœux monastiques au monastère de Port-Neuf, près d'Ancône, et reçut, comblé de vertus et de mérites, la couronne de justice qui l'attendait au ciel, le 31 mai.

Martyrologe des Servites. — A Sienne, en Toscane, le bienheureux François Patrizzi, confesseur, de l'Ordre des Servites, qui s'endormit dans le Seigneur le 1er mai[2]. 1328.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Quiers, en Piémont, sainte Génésie, vierge et martyre, patronne de cette ville qui l'invoque contre les intempéries de l'air. — En Egypte, les saints Marcien et Joconde, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — A Césarée, en Palestine, saint Criste ou Euriste, martyr. — En Bulgarie, les saints martyrs Marc et Jules. — En Egypte, les saints martyrs Ptolémée, Philippe, Jean et Acre. Règne de Dioclétien. — A Nicomédie, les saints Vitique, Nestor, Cher, Lampite, Marcine, Acaïque, martyrs ; et saint Eustole, évêque, également martyr. — A Gironne, en Catalogne, les saints Germain, Paulin, Juste et Scice, martyrs, durant la persécution de Dioclétien. — En Egypte, saint Athrès, abbé. Ve s. — A Fano, en Italie, saint Fortunat, évêque de cette ville. Vers l'an 620. — A Nivelle, en Belgique, la bienheureuse Itte, épouse de Pépin de Landen ; elle prit le voile dans le couvent des Bénédictines, qu'avait fondé sa fille Gertrude : c'est autour de ce monastère que s'est formée la ville actuelle de Nivelle. 652. — A Constantinople, saint Naucrate ou Naucrace, abbé du monastère de Saint-Jean de Stude, en cette ville. Après avoir gouverné sa nombreuse communauté pendant près de vingt-deux ans, il mourut, laissant sa charge à saint Nicolas, surnommé *Studite.* 848. — A Todi, en Ombrie, le bienheureux Jean Raynuce, moine bénédictin, dont le corps fut retrouvé en 1568, sur l'indication d'un énergumène. An 1330.

1. Saint Mary, prêtre, était d'Auvergne. L'histoire ne nous apprend rien de bien positif sur sa naissance. Nous savons seulement que saint Austremoine, un des sept illustres missionnaires qui vinrent répandre l'Evangile dans les Gaules, et dont il était le disciple, l'envoya prêcher du côté de Mauriac et de Salers. Etant arrivé près du Mont-Jornac, il y fixa sa demeure ordinaire, et s'y construisit une très-pauvre habitation. Là, rempli de l'esprit apostolique, on le vit mener la vie la plus dure, se condamner aux jeûnes les plus rigoureux, exercer les plus austères mortifications, prêchant pendant le jour et la nuit, se consacrant à la prière, employant à la fois l'exemple et l'instruction, la force et la douceur, pour mener ces idolâtres à la connaissance et à l'amour de Jésus-Christ. Son zèle et ses travaux furent bénis : le Seigneur les autorisa par des miracles ; saint Mary parvint à faire embrasser la religion chrétienne dans cette partie de l'Auvergne, et l'on y vit fleurir toutes les vertus dont l'Eglise naissante avait donné le spectacle à la terre. Le Saint mourut en paix, épuisé par ses travaux, le 8 juin, vers la fin du Ier siècle. Ses reliques, transférées dans l'église de Saint-Pierre, de Mauriac, y sont en grande vénération et y attirent les fidèles. — Cf. Branche, *Saints d'Auvergne.*

2. Le bienheureux François Patrizzi, né au XIIIe siècle, à Sienne, de parents distingués par leur piété et leur noblesse, fut saint dès sa première enfance. Ayant entendu dans sa jeunesse un sermon du bienheureux Ambroise Sansédoni, célèbre prédicateur dominicain, il songea à se retirer en un ermitage ; mais on le détourna de ce projet, afin qu'il n'abandonnât point sa mère qui était veuve et aveugle. Lorsqu'il l'eut perdue, il embrassa l'institut des Servites et en devint l'un des principaux ornements. Il opéra un bien immense par ses prédications, ses conseils et sa rare habileté à réconcilier les ennemis, à terminer les différends, à apaiser les mouvements populaires et à ramener dans la vertu des hommes plongés dans le vice, s'exposant même à la mort pour empêcher l'offense de Dieu. Riche en bonnes œuvres, il passa de la terre au ciel en 1328. Benoît XIV approuva son culte le 11 septembre 1743. La fête de ce Bienheureux est fixée au 8 juin.

SAINT MÉDARD [1], ÉVÊQUE DE NOYON,

ET SAINT GILDARD [2], ARCHEVÊQUE DE ROUEN, FRÈRES

545. — Pape : Vigile. — Roi de France : Childebert.

Sanguinis fraternitas similitudinem tantum corporis refert, Christi autem fraternitas unanimitatem cordis animæque demonstrat.

La frat rnité du sang produit seulement une ressemblance corporelle, mais la fraternité de Jésus-Christ produit l'union de sentiments dans le cœur et dans l'âme. *Saint Augustin.*

Puisque la divine Providence a joint si étroitement ces deux frères, nés et baptisés ensemble, ordonnés prêtres et sacrés évêques ensemble, et morts le même jour pour aller jouir ensemble de la couronne immortelle due à leurs mérites, il n'est pas raisonnable de les séparer. Ils naquirent en Picardie, au village de Salency, à une lieue de Noyon, à une époque où les Francs, conquérants d'une partie des Gaules, étaient encore idolâtres; c'était vers le commencement du règne de Childéric, père de Clovis. Leur père, Nectard, franc d'origine, était l'un des principaux seigneurs qui environnaient le roi; et leur mère, qui se nommait Protagie, c'est-à-dire, selon l'étymologie grecque, première sainte, était gallo-romaine et de naissance aussi très-illustre. Nectard, quoique idolâtre, avait toutes les vertus morales capables de faire un honnête homme. Protagie était chrétienne, et avait même résolu de demeurer vierge et de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ; mais Dieu, qui la voulait rendre mère de deux grands Saints, lui fit connaître, par un Ange, qu'il se contentait de sa bonne volonté et qu'elle devait épouser Nectard, selon le désir et l'engagement de ses parents. Ce mariage eut pour premier effet la conversion de Nectard; il ne put résister aux puissantes raisons de Protagie : elle le fit renoncer au culte des idoles pour adorer le Dieu souverain, créateur de toutes choses. La ressemblance de leur foi fut suivie d'une parfaite ressemblance dans les mœurs, et la superstition ayant été bannie de leur maison, on y vit régner la piété, la dévotion, la miséricorde envers les pauvres, la continence, la frugalité, la modestie et toutes les autres vertus chrétiennes.

D'après saint Ouen et plusieurs autres auteurs, Médard et Gildard étaient jumeaux. Les tables de l'Eglise de Rouen ajoutent qu'on ne différa point leur baptême, comme on le faisait souvent en ce temps-là; mais qu'aussitôt après leur naissance, ils furent régénérés en Jésus-Christ. Leur enfance fut toute sainte, et leurs actes en rapportent des exemples admirables, qui ne doivent pas être passés sous silence. Ce qui brilla le plus en ce jeune Saint, ce fut sa grande compassion envers les pauvres et les malheureux. Il s'assujétissait à des jeûnes rigoureux, afin de leur distribuer le pain qu'il devait manger, et se privait de toutes les douceurs dont on le gratifiait pour leur en faire largesse. Il se dépouillait lui-même pour les revêtir; et, un jour qu'on lui avait fait faire un manteau de grand prix, pour paraître avec

1. Vulgairement appelé saint Mard. — 2. Appelé Godard en Normandie.

honneur parmi les jeunes gens de son rang, ayant rencontré un aveugle qui n'avait pas de quoi se couvrir, il lui en fit présent : ce qui causa plus d'admiration que de peine à sa pieuse mère qui, heureuse de lui voir de si excellentes qualités, s'efforçait de les développer dans son jeune cœur. Un autre jour, son père étant revenu de la campagne avec beaucoup de chevaux, le chargea de les conduire dans le pré et de les y garder quelque temps, parce que tous ses gens étaient occupés à divers ministères. Comme il s'acquittait de cet humble emploi, il aperçut un homme qui, ayant perdu son cheval par quelque accident, emportait sur sa tête, avec beaucoup de peine, la selle, la bride, les étriers et les sangles. Il lui demanda pourquoi il se chargeait tant, puisque même sans charge il avait beaucoup de peine à marcher. Le passant lui répondit que son cheval venait de mourir, et que c'était pour lui un grand malheur, parce qu'il n'avait pas de quoi s'en procurer un autre. Alors le cœur du Saint fut touché de compassion, et, considérant que son père avait plusieurs chevaux, et qu'il lui était aisé d'en avoir encore d'autres, il prit un des chevaux confiés à sa garde et le lui donna. Dieu lui fit connaître aussitôt que cette action lui était agréable ; car une grosse pluie étant survenue, un aigle vint au-dessus de la tête de Médard et le mit à l'abri de ses ailes : ce qui fut vu, non-seulement d'un valet qui alla le chercher pour dîner, mais aussi de son père, de sa mère et de toutes les personnes de la maison, qui accoururent pour admirer cette merveille. L'écuyer de Nectard se plaignit qu'il manquait un de ses chevaux ; mais, dès que Médard eut déclaré son action, le nombre des chevaux fut rempli : il se trouva qu'il n'en manquait plus, sans qu'on pût dire comment cela s'était fait. Après un miracle si éclatant, Nectard et Protagie donnèrent à leur fils toute liberté de faire l'aumône, ne doutant pas que, faite d'une si bonne main, elle n'attirât la bénédiction du ciel sur leur personne et sur leur famille.

Médard apaisa aussi un grand différend qui était survenu entre des paysans pour le bornage de leurs héritages ; car, s'étant transporté sur le lieu, il mit le pied sur un caillou qui était en terre, leur assurant que c'était là la vraie borne ; pour les en convaincre entièrement, il imprima le vestige de son pied sur ce caillou, aussi facilement que si c'eût été de la cire molle.

Durant toute son enfance, notre Saint mena une vie pieuse, mortifiée, charitable. Quoiqu'il ait passé peu d'années au lieu de sa naissance, il y a laissé des souvenirs édifiants que le temps n'a pas effacés. Bientôt, il quitta Salency et se rendit aux écoles littéraires de Vermand et de Tournai. Son père habitait souvent cette dernière ville que Childéric, roi des Francs, avait choisie pour sa résidence.

Sous des maîtres recommandables par leur science et par leur piété, Médard avança rapidement dans la connaissance des lettres profanes, et surtout dans celle des divines Ecritures. Il fit des progrès plus merveilleux encore dans la pratique des vertus chrétiennes. Evitant la fréquentation des grands et les divertissements de la cour, il mettait tout son bonheur à étudier, à prier, à visiter et à soulager les pauvres. Au don des miracles qu'il possédait déjà, Dieu daigna ajouter le don de prophétie : ce fut alors qu'il prédit à Eleuthère, son condisciple et son ami, la future élévation de ce saint jeune homme au siége de Tournai.

Pour saint Gildard, les tables de l'église de Rouen témoignent que, dans l'enfance même, il était extrêmement assidu à l'église, et qu'il y trouvait toutes ses délices ; qu'ayant la gravité d'un vieillard, il fuyait tous les jeux

et les divertissements qui sont l'amusement de ce premier âge, qu'après ses devoirs envers Dieu, il se faisait un devoir capital d'obéir en toutes choses à ses parents, et qu'il ne cédait en rien à son frère pour la charité envers les pauvres, jeûnant aussi pour les nourrir et se dépouillant pour les revêtir.

Nos deux Saints, offrant dans leur vie toutes les marques de la vocation ecclésiastique, furent tonsurés dans une église dédiée sous le nom de saint Etienne, où l'on a longtemps conservé les ciseaux qui avaient servi à leur couper les cheveux. On croit que cette église était aux portes de Soissons, et que c'est celle-là même qui, ayant été beaucoup augmentée par les rois Clotaire et Sigebert, a pris le nom de Saint-Médard. Ce que nous pouvons savoir de leurs études, c'est qu'ils furent mis sous la conduite des évêques de Tournai et de Vermand, qui eurent soin de leur apprendre la doctrine sacrée, afin qu'ils devinssent capables d'enseigner le peuple chrétien, de travailler à la conversion des infidèles et de confondre les hérétiques. La docilité de leur esprit, la beauté de leur mémoire et la solidité de leur jugement, firent qu'ils acquirent en peu de temps ce que d'autres n'eussent acquis qu'en beaucoup d'années, et qu'ils furent jugés dignes, dans un âge peu avancé, d'être promus aux Ordres de l'Eglise.

Ils reçurent même la prêtrise des mains de Sophrone, évêque de Vermand. Ce fut dans cet Ordre que parut admirablement le concert précieux de toutes les vertus dont leur âme était douée. Leurs jeûnes étaient fréquents et leur oraison continuelle; ils passaient les nuits entières dans la méditation de nos mystères, et ils y trouvaient tant de délices, qu'ils ne la quittaient qu'avec une sainte impatience de la reprendre. Modestes et humbles, ils portaient beaucoup d'honneur à leurs supérieurs; mais ils n'en voulaient pas recevoir de leurs égaux ni de leurs inférieurs, qu'ils traitaient comme leurs frères. Leur douceur et leur affabilité les faisaient aimer de tout le monde, et on ne parlait de tous côtés que de ces deux frères, qui, comme deux beaux soleils, éclairaient les églises de Picardie.

L'archevêché de Rouen étant venu à vaquer vers la fin du v[e] siècle, par la mort de Crescence, l'un de ses plus dignes prélats, le clergé et le peuple élurent saint Gildard en sa place. Ce saint Prêtre n'apprit qu'avec douleur cette élection; mais, comme il était évident qu'elle s'était faite par l'inspiration de Dieu, et sans nulle faveur humaine, il fut obligé de s'y soumettre. Etant arrivé à Rouen, où il y avait encore beaucoup d'idolâtres, il travailla avec un zèle infatigable à les gagner à Jésus-Christ, et il eut la consolation de voir la synagogue de Satan diminuer de jour en jour, et son troupeau prendre à tous moments un accroissement nouveau par la conversion de ces infidèles: la douceur, l'honnêteté et la tendresse paternelle avec lesquelles il les visitait et leur parlait, contribuèrent extrêmement à cet heureux résultat. Mais ce qui y aida davantage, ce furent les prières continuelles qu'il adressait à Dieu pour ce peuple qui lui était confié, et la célébration continuelle du Sacrifice de nos autels. Il assistait les pauvres, il rachetait les captifs, il visitait et secourait les malades dont il avait toujours les noms imprimés dans sa mémoire; il consolait les affligés, et, pour dire tout en un mot, avec les Actes de sa vie, qui se trouvent dans les archives de Rouen, il pourvut en toutes choses à l'utilité de tout le monde.

Il y a surtout trois événements qui l'ont rendu célèbre dans l'histoire ecclésiastique. Il coopéra, avec saint Remi, saint Médard, son frère, et saint Waast, à l'entière conversion et au baptême de Clovis, notre premier roi chrétien, comme il est rapporté dans les anciennes Leçons de l'église qui

porte son nom à Rouen. Il assista, l'an 511, au premier concile d'Orléans, un des plus célèbres de France ; il y souscrivit en ces termes : *Gildaredus, episcopus ecclesiæ Rothomagensis metropolis, subscripsi. — Gildard, évêque de l'église métropolitaine de Rouen, j'ai souscrit.* Enfin, il consacra saint Lô, pour évêque de Coutances. Ce n'était qu'un enfant de douze ans et qui n'avait pas même la première tonsure ; mais Possesseur, évêque de ce siége, étant décédé, Dieu fit connaître, par des signes manifestes, qu'il l'avait choisi pour pasteur de son troupeau. L'Ange, qui avait révélé ce choix à deux prêtres de sainte vie de la même Eglise, le révéla aussi au roi Childebert, qui donna son consentement. Cependant saint Gildard, à qui, comme métropolitain, il appartenait de confirmer l'élection du clergé, et de donner l'imposition des mains, y trouva de grandes difficultés. Il avait devant les yeux la défense que fait saint Paul d'élever trop tôt aux dignités ecclésiastiques ; il connaissait aussi les Canons de l'Eglise qui ne permettaient pas de consacrer prêtre et évêque avant l'âge de trente ans. On lui disait que Dieu pouvait dispenser de ces lois, et que la déclaration que l'Ange avait faite de sa divine volonté en était une dispense suffisante ; mais il savait qu'il ne fallait pas croire à tout esprit, et que le meilleur moyen de reconnaître la vérité d'une révélation était d'en douter d'abord et de l'avoir pour suspecte. Il vint donc trouver le roi pour lui exposer son embarras, et lui dire que c'était une chose si inouïe de faire un évêque à douze ans, qu'il n'osait s'attirer le reproche d'avoir donné un exemple si dangereux. Mais le roi l'ayant assuré de la vision qu'il avait eue là-dessus, il eut recours à la prière, et alors Dieu lui fit connaître qu'étant au-dessus de toutes les lois, il avait des coups privilégiés, et que, comme il voulait donner à cet enfant la prudence et la maturité d'un vieillard, il voulait aussi qu'il fût, par un choix extraordinaire, l'évêque de la ville de Coutances. Ainsi, notre Saint l'embrassa comme son confrère, et le consacra par l'imposition des mains, qui, en lui donnant le Saint-Esprit, lui donna en même temps la sagesse et la vigueur épiscopales.

Peu d'années après, ce bienheureux Archevêque, consumé de travaux et de pénitences, tomba dans une maladie mortelle qui lui fit connaître que l'heure de son départ et de sa récompense approchait ; il s'y prépara par la réception des Sacrements et par un renouvellement de ferveur, et rendit enfin son esprit à Dieu au milieu d'une grande lumière et sous la forme d'une colombe, comme le dit une leçon de son office. Son corps fut enterré dans sa cathédrale, qui porte son nom, et, depuis, il a été transporté à Soissons et déposé dans l'abbaye de Saint-Médard, comme nous le dirons bientôt. Le jour de sa mort est marqué au 8 juin et vers l'année 545.

Revenons maintenant à saint Médard : ce saint Prêtre, jusqu'au temps de sa promotion à l'épiscopat, assista son père, son évêque et nos rois de ses sages conseils, et édifia merveilleusement tout le Vermandois par la sainteté de sa vie et par la force de ses discours et de ses exhortations. Sa charité envers les pauvres ne se bornait pas à leur distribuer du pain, des vêtements, toutes les choses nécessaires à la vie ; dans son zèle pour leur salut, il en arracha un grand nombre à l'ignorance, au péché, à des habitudes criminelles. Pour accomplir une tâche souvent si difficile et si rude, il ne recula devant aucun péril, devant aucun sacrifice. Cependant, notr Saint n'oubliait pas de visiter souvent ses chers Salenciens. Ce fut, dit-on, dans une de ces courses apostoliques aux environs de Noyon, qu'il les dota de la belle et touchante institution connue sous le nom de fête de *la Rosière*. Si aucun document positif ne vient appuyer cette opinion, elle trouve un

argument assez puissant en sa faveur dans la tradition ancienne et constante du pays [1].

Saint Médard fit aussi de grands miracles, qui lui donnèrent une si haute réputation, qu'on le regardait lui-même comme un prodige de grâce et comme l'un des plus saints personnages de son siècle. Dieu prit sa défense et sa protection en toutes choses. Un voleur étant entré le soir dans sa vigne, et y ayant fait un grand dégât, il n'en put trouver l'issue durant toute la nuit, ni se décharger de son butin ; on le trouva, le lendemain matin, son vol entre ses mains, et dans un effroi merveilleux à cause de l'étrange nuit qu'il avait passée. On voulait le punir comme larron ; mais le Saint lui pardonna et lui donna même, par grâce, ce qu'il avait voulu enlever contre la justice. Un autre, lui ayant dérobé ses ruches, fut tellement poursuivi par les abeilles, qu'il fut contraint de se jeter à ses pieds et de lui demander pardon pour en être délivré : ce qu'il obtint sans difficulté. Un troisième, qui avait emmené un taureau de son troupeau, fut obligé de le ramener, parce que la clochette, qui était pendue au cou de cet animal, en quelque lieu qu'il la mît, sonnait continuellement d'elle-même, et rendait témoignage de son larcin. L'armée du roi Clotaire Ier ayant fait de grands ravages dans le Vermandois, les chariots sur lesquels les soldats avaient

1. On attribue à saint Médard l'institution de la fête de la Rosière. Ce bon évêque avait imaginé de donner tous les ans à celle des filles de sa terre de Salency qui jouirait de la plus grande réputation de vertu, une somme de vingt-cinq livres et une couronne ou chapeau de roses. On dit qu'il donna lui-même ce prix glorieux à l'une de ses sœurs, que la voix publique avait nommée pour être Rosière. On voyait au-dessus de l'autel de la chapelle de Saint-Médard, située à l'une des extrémités du village de Salency, un tableau où ce saint prélat est représenté en habits pontificaux, et mettant une couronne de roses sur la tête de sa sœur, qui est coiffée en cheveux et à genoux.

Cette récompense devint pour les filles de Salency un puissant motif de sagesse. Saint Médard, frappé de cet avantage, en perpétua l'établissement. Il détacha des domaines de sa terre onze à douze arpents, dont il affecta les revenus au paiement des vingt-cinq livres et des frais accessoires de la cérémonie de la Rosière.

Par le titre de la fondation, il faut non-seulement que la Rosière ait une conduite irréprochable, mais que son père, sa mère, ses frères, ses sœurs et autres parents, en remontant jusqu'à la quatrième génération, soient eux-mêmes irrépréhensibles ; la tache la plus légère, le moindre soupçon, le plus petit nuage dans la famille serait un titre d'exclusion.

Le seigneur de Salency a toujours été en possession du droit de choisir la Rosière entre trois filles natives du village de Salency, qu'on lui présente un mois d'avance. Lorsqu'il l'a nommée, il est obligé de la faire annoncer au prône de sa paroisse, afin que les autres filles, ses rivales, aient le temps d'examiner ce choix et de le contredire, s'il n'était pas conforme à la justice la plus rigoureuse. Cet examen se fait avec l'impartialité la plus sévère, et ce n'est que d'après cette épreuve que le choix du seigneur est confirmé.

Le 8 juin, jour de la fête de saint Médard, ou bien le dimanche le plus rapproché de ce jour, vers les deux heures après-midi, la Rosière, vêtue de blanc, frisée, poudrée, les cheveux flottants en boucles sur ses épaules, accompagnée de sa famille et de douze filles aussi vêtues de blanc, avec un large ruban bleu en baudrier, se rend au château de Salency au son de divers instruments. Le seigneur ou son préposé et son bailli, précédés des mêmes instruments, et suivis d'un nombreux cortége, la mènent à la paroisse, où elle entend les Vêpres sur un prie-Dieu placé au milieu du chœur.

Les Vêpres finies, le clergé sort processionnellement avec le peuple pour aller à la chapelle de Saint-Médard. C'est là que le curé ou l'officiant bénit la couronne ou le chapeau de roses qui est sur l'autel. Ce chapeau est entouré d'un ruban bleu et garni sur le devant d'un anneau d'argent. Après la bénédiction et un discours analogue au sujet, le célébrant pose la couronne sur la tête de la Rosière, qui est à genoux, et lui remet en même temps les vingt-cinq livres, en présence du seigneur et des officiers de sa justice. La *Rosière* ainsi couronnée, est reconduite à la paroisse, où l'on chante le *Te Deum* et une antienne à saint Médard.

Cette touchante cérémonie, interrompue pendant la révolution, a été rétablie en 1812, et depuis cette époque elle se renouvelle chaque année ; mais le temps y a apporté quelques modifications. La Rosière reçoit actuellement une somme de trois cents francs, dont le conseil municipal fournit la moitié. On voit dans la chapelle de Saint-Médard, située à l'entrée du village et dans le lieu même où le Saint était né, un tableau qui contient les noms des Rosières; un ou deux de ces noms ont été effacés, parce que celles qui les portaient se sont rendues indignes du titre honorable qu'elles avaient reçu.

On ne saurait croire combien cet établissement a excité à Salency l'émulation des mœurs et de la sagesse. Quoique les habitants de ce village soient au nombre d'environ cinq cents, on assure qu'il n'y a pas un seul exemple de crime commis par un naturel du lieu, pas même d'un vice grossier, encore moins d'une faiblesse de la part du sexe.

Cette note est extraite d'une lettre insérée dans l'*Année littéraire*, an 1766, n° 19. — Godescard, édit. Lefort, de Lille.

chargé leur butin, demeurèrent immobiles et ne purent jamais avancer, jusqu'à ce qu'ils eussent fait restitution et que le saint Prêtre leur eût donné sa bénédiction. Il délivra aussi un nommé Tosion d'un démon très-cruel qui le tourmentait, en faisant seulement sur lui le signe de la croix.

Ses travaux, ses vertus et ses miracles avaient rendu son nom célèbre, même dans des contrées éloignées; mais sa mission n'était pas remplie, et il ne lui fut pas encore permis de se préparer dans la retraite au voyage de l'éternité : il dut combattre les combats du Seigneur jusqu'à son dernier soupir. Appelé à gouverner l'église de Vermand [1], devenue veuve de son pasteur par la mort d'Alomer, il essaya de se soustraire à cet honneur, alléguant son âge avancé et la diminution de ses forces. Toutes ses résistances échouèrent devant les efforts réunis du roi, du clergé, du peuple et du saint pontife Remi : la volonté de Dieu était manifeste; il fallut qu'il se résignât à recevoir l'onction épiscopale. Il fut sacré évêque de Vermand par saint Remi, qui était alors à la fin de sa glorieuse carrière.

A peine élevé sur la chaire épiscopale, il fit paraître plus que jamais sa charité envers les pauves, son soin pour la conversion des pécheurs, sa compassion pour tous les misérables, et sa véritable dévotion envers Dieu. Mais comme, un peu avant son élection, tout le pays autour de l'Oise et de la Somme avait été misérablement pillé et dévasté par les Huns, les Vandales et d'autres barbares, et que sa ville épiscopale était continuellement exposée à de semblables insultes, il prit la résolution de transférer son siége et de faire venir la plupart de son peuple à Noyon, forteresse considérable, où il aurait moins sujet de craindre les courses des ennemis. Dieu bénit admirablement ce dessein, et Noyon devint une grande ville et un des beaux évêchés de France, auquel la comté-pairie était attachée.

Quelques années après, saint Eleuthère, à qui saint Médard avait prédit, étant écolier avec lui, qu'il serait évêque, laissa l'évêché de Tournai vacant par sa mort; tous les catholiques de cette ville demandèrent instamment notre Saint pour prélat. Cette proposition lui parut inadmissible, n'étant permis à personne, selon les Canons, de posséder ensemble deux évêchés. Mais le roi, les évêques de la province, saint Remi même, le métropolitain, et enfin le bienheureux pape Hormisdas, alors assis sur la chaire de saint Pierre, considérant les besoins du diocèse de Tournai, qui était encore plongé, partie dans l'idolâtrie et partie dans les vices infâmes que le mélange des barbares y avait attirés, jugèrent nécessaire de lui accorder cet excellent pasteur. Il unit donc ensemble ces deux diocèses, mais sans ôter, ni à Noyon, ni à Tournai, la qualité de ville épiscopale, et il se consacra à travailler en l'une et en l'autre au salut des âmes et à la ruine de la puissance du démon qui y exerçait sa tyrannie. Il eut surtout des maux incroyables à souffrir dans Tournai; il y fut chargé d'injures et couvert d'opprobres; il se vit souvent menacé de la mort, et condamné par des furieux aux derniers supplices; mais comme il était inébranlable au milieu de ces tempêtes, et qu'il souffrait tous ces mauvais traitements avec une constance qui ne put jamais être altérée, il dompta enfin la dureté des infidèles et des libertins, et, en peu de temps, il fit tant de conversions et régénéra tant d'idolâtres dans les fonts sacrés du Baptême, que tout le diocèse changea de face, et qu'on y vit reluire, avec grand éclat, la lumière du Christianisme. Fortunat remarque, en sa vie, qu'il y fit spirituellement tout ce que Notre-Seigneur promet dans l'Evangile aux prédicateurs apostoliques : il chassa les démons

1. Vermand, qui n'est plus aujourd'hui qu'un chef-lieu de canton du département de l'Aisne, n'a jamais pu recouvrer son ancienne importance. Il possède actuellement environ 1280 habitants.

au nom de Jésus-Christ, parce qu'il les bannit de l'âme de ceux qui se convertirent et reçurent la foi; il parla des langues nouvelles, parce qu'il annonça aux infidèles des vérités qui leur étaient inconnues, dont ils n'avaient jamais ouï parler; il extermina les serpents, parce qu'il munit les chrétiens contre toutes les tentations du grand dragon et du serpent infernal; il but du poison sans en être offensé, parce que, recevant la confession de tous les pécheurs, il se remplit, pour ainsi dire, du venin de leur crime, sans que la pureté de son âme en fût altérée; il guérit enfin les malades en leur imposant les mains, parce qu'ayant trouvé presque tous ses diocésains spirituellement malades par la violence de leurs mauvaises habitudes et de leurs passions, il les fit revenir en santé en leur imprimant la haine du vice et l'amour de la vertu.

De retour dans le diocèse de Noyon, saint Médard consacra le reste de ses forces à cette portion si chère de son troupeau. Un des plus remarquables événements de son épiscopat fut l'arrivée à Noyon de sainte Radegonde, qui se retirait, avec l'assentiment du roi, des honneurs de la cour, et venait demander au saint évêque le voile qui devait la consacrer à la vie religieuse. Saint Médard fit d'abord quelques difficultés, dans la crainte que Clotaire, se repentant plus tard de la liberté laissée à la vertueuse princesse, ne fît retomber sur la religion une séparation qu'elle eût rendue irrévocable. Mais la sainte éloquence de Radegonde, l'inspiration qui brillait dans ses instances triomphèrent enfin de cette louable prudence. Le prélat imposa les mains à la jeune reine, et ajouta une gloire de plus à toutes celles de son illustre épiscopat. Les traditions du moyen âge ont conservé le souvenir de ce fait dans les peintures murales de l'ancienne collégiale poitevine, où saint Médard figure sur la voûte du sanctuaire parmi les évêques dont Radegonde avait eu l'estime et l'amitié.

Sur ces entrefaites, une grave maladie, jointe à une grande vieillesse, lui donna des gages comme assurés de sa prochaine délivrance. Le roi Clotaire, l'ayant appris, vint trouver le saint prélat pour recevoir sa bénédiction. Ce prince, repentant de la cruauté qu'il avait exercée envers Chramne et la famille de ce fils rebelle, confessa publiquement son crime. Son aveu, ses regrets, la pénitence à laquelle il se soumit, lui en méritèrent l'absolution. Puis il lui demanda où il voulait être enterré; Médard dit que ce devait être dans sa cathédrale, selon l'usage des autres évêques; mais le roi insista fortement pour que son corps fût transporté à Soissons, où il ferait une basilique magnifique pour lui servir de tombeau : le Saint fut obligé de céder. Peu de temps après, il exhala son âme toute pure; quelques-uns de ceux qui étaient présents la virent monter dans le ciel; il parut aussi, durant deux heures, des lumières célestes auprès de son corps, qui firent assez voir qu'il était sorti des ténèbres de cette vie mortelle pour entrer dans la lumière de la vie immortelle.

Dès le lendemain, les évêques qui étaient à Noyon ayant célébré la messe des morts en présence du saint corps, on vit arriver une foule nombreuse, tant du peuple que de la noblesse, pour assister à ses obsèques. Ils demandaient tous qu'on ne leur arrachât pas un si précieux trésor pour le transporter en un autre diocèse; mais le roi demeura ferme dans sa résolution, et chargea lui-même ce précieux fardeau sur ses épaules royales; les évêques et les premiers de la cour l'aidèrent en cet office de piété; et, se relevant ainsi les uns et les autres, ils passèrent la rivière d'Aisne à Attichy, et vinrent jusqu'au bourg de Crouy, à deux cents pas de Soissons, lieu où le roi avait résolu de bâtir sa nouvelle église.

Quand on fut en ce lieu, le cercueil devint entièrement immobile, sans qu'on le pût lever ni de côté ni d'autre, jusqu'à ce que le roi eut fait don de la moitié de ce bourg de son domaine, qui était de la mense royale, pour l'entretien de ceux qui y célébreraient les divins offices. Mais comme après cette donation le cercueil se laissait lever d'un côté et restait si pesant de l'autre, qu'il était impossible de le remuer, il fit le don tout entier, et en fit expédier sur-le-champ des lettres patentes, scellées de son sceau ; alors, le saint corps se laissa aisément transporter où on voulut. Avant qu'on fermât entièrement son tombeau, on vit deux belles colombes descendre du ciel, et une troisième, plus blanche que la neige, sortir de sa bouche : signe manifeste que les Anges étaient venus au-devant de son âme, et qu'elle était sortie de son corps avec une innocence et une pureté angéliques.

Tant de merveilles portèrent encore le roi à presser la construction de la basilique. Il en prépara donc tous les matériaux ; mais, étant mort bientôt après dans son château de Compiègne, il laissa ce soin à son fils, Sigebert, qui s'en acquitta très-dignement. Les rois qui le suivirent, comme Clotaire, père de Dagobert, Louis le Débonnaire et Charles le Chauve, rendirent encore cette église plus magnifique. On y ajouta aussi un monastère qui fut donné aux religieux de Saint-Benoît, et qui a été si illustre, que saint Grégoire, pape, l'ayant soumis immédiatement au Saint-Siége, et l'ayant doté d'autres grands priviléges, le fit chef de tous les monastères de France. On y a vu jusqu'à quatre cents religieux qui y chantaient jour et nuit, l'un après l'autre, les louanges de Dieu, comme faisaient ces religieux d'Orient qu'on appelait *les Acémètes*. Grand nombre de bourgs, de fiefs, de prieurés et de prévôtés en dépendaient, et l'abbé avait même autrefois pouvoir de battre monnaie.

Saint Médard mourut vers l'an 545, le 8 juin. Le Père Giry est obligé de reculer sa mort au-delà de 560, parce que, d'après lui, saint Médard donna à Clotaire l'absolution du crime qu'il avait commis en faisant brûler son fils naturel Chramne, pour révolte, faits se rapportant à l'an 560.

On représente ordinairement saint Médard avec un aigle qui étend ses ailes au-dessus de sa tête et le garantit de la pluie. Cela rappelle le fait qu'on a lu au commencement de sa vie. On le représente aussi avec un cheval à ses côtés.

ABBAYE DE SAINT-MÉDARD. — CULTE ET RELIQUES.

« La célèbre abbaye de Saint-Médard », dit M. Lequeux, ancien vicaire général de Soissons, dans ses *Antiquités religieuses du diocèse de Soissons et Laon*, « fut fondée en 547, par Clotaire Ier, roi de Soissons. Si ce prince était très-vicieux, il appréciait la vertu : il prouva son estime pour le saint évêque Médard, en allant le visiter à Noyon, dans sa dernière maladie ; et, dès qu'il connut sa mort (545), il voulut qu'on le transportât dans le palais qu'il avait près de Soissons, au-delà de l'Aisne, sur le territoire de Crouy. C'est là que, peu d'années après, il jeta les fondements d'un grand monastère, où il appela des moines bénédictins qu'il tira de Glanfeuil. (C'était à Glanfeuil, en Anjou, que saint Maur, envoyé en France par saint Benoît lui-même, en 543, avait formé le premier établissement où fut suivie la Règle adoptée depuis par la plupart des monastères.) Après la mort de Clotaire, Sigebert, roi d'Austrasie, à qui appartenait Crouy, comme étant au-delà de l'Aisne, continua l'œuvre de son père et acheva l'église. On rapporte à cette première époque la crypte ou église souterraine qui se voit encore à Saint-Médard, et qui est un des monuments les plus curieux de la contrée.

« L'abbaye fut comblée de biens par les rois de la première et de la seconde race ; on compta dans la suite jusqu'à deux cent vingt fiefs qui en dépendaient ; les évêques de Soissons, et même ceux d'autres diocèses, lui conférent un grand nombre d'autels ou de paroisses ; elle reçut de

plusieurs papes tous les priviléges auxquels on attachait alors le plus d'importance, surtout celui de l'exemption de la juridiction épiscopale : elle arriva bientôt à un tel point de splendeur, que quatre cents moines, se partageant entre eux la nuit et le jour, et se succédant sans interruption, y accomplissaient une psalmodie perpétuelle, en même temps qu'ils tenaient des écoles publiques pour l'enseignement des sciences divines et humaines.

« On est obligé de choisir parmi les traits les plus remarquables de l'histoire de ce lieu célèbre. Hilduin, qui en était abbé vers 826, et qui avait à la fois beaucoup de crédit à la cour des rois de France et à celle de Rome, obtint du pape Eugène II une portion considérable des reliques de l'illustre martyr saint Sébastien et de saint Grégoire le Grand [1], et d'autres saints très-célèbres dans toute l'Eglise. La dévotion des grands et du peuple fut tellement ranimée par cette précieuse acquisition, que l'abbé put facilement rebâtir, sur un plan plus vaste, la principale église du monastère : la consécration s'en fit en 841, avec la plus grande pompe ; le roi Charles le Chauve ne se contenta pas d'y assister, environné de soixante-douze archevêques et évêques, et de presque tous les grands de son royaume ; mais, aidé des seigneurs les plus distingués, il transporta lui-même le corps de saint Médard de la crypte inférieure dans la nouvelle basilique.

« Parmi les abbés qui gouvernèrent le monastère dans les siècles suivants, on doit surtout remarquer saint Arnould, qui fut élevé dans la suite sur le siége de Soissons, vers 1080, et saint Géraud.

« L'église du monastère ayant été détruite par un désastre dont la cause est ignorée, elle fut rebâtie au commencement du XIIe siècle ; et la consécration qui fut faite, le 15 octobre 1131, par le pape Innocent II en personne, surpassa par sa solennité ce qui s'était fait aux âges précédents. Le pape ayant accordé des indulgences plénières à ceux qui la visiteraient au jour anniversaire, l'affluence de ceux qui voulaient profiter des *pardons de saint Médard* était si grande que, tous ne pouvant entrer dans l'église, on fixa, avec la permission du Pape, certaines bornes entre lesquelles les pèlerins pussent s'acquitter des pratiques prescrites, et gagner l'indulgence. Du reste, ce privilége paraît avoir été spécialement attaché à une sorte de jubilé qui se célébrait tous les cinquante ans, et qui donnait lieu à des processions et à des cérémonies solennelles, appelées les *pardons* de saint Médard.

« Outre l'église principale, le monastère renfermait dans son enceinte six autres églises : la plus remarquable était celle de sainte Sophie, où Hilduin avait placé des *chanoines* ou ecclésiastiques vivant en communauté, en les chargeant d'administrer les Sacrements aux pèlerins et aux hôtes, afin de laisser plus de liberté aux moines. Les autres églises étaient vraisemblablement des chapelles extérieures pour les gens qui dépendaient du monastère, ou des oratoires intérieurs servant à quelques exercices de la communauté.

« On compte jusqu'à dix conciles qui se sont tenus à Saint-Médard ; le premier eut lieu en l'an 744, et le cinquième, en l'an 862. Plusieurs rois et plusieurs reines y furent couronnés. Il s'y passa aussi des scènes qui eurent une gravité déplorable : c'est à Saint-Médard que Louis le Débonnaire fut enfermé, après qu'il eut été déposé contrairement à toutes les règles et soumis à la pénitence publique ; mais il parvint bientôt à rentrer dans l'exercice des droits de la souveraineté.

« Aux temps de prospérité succédèrent, pour l'abbaye de Saint-Médard, les jours de tribulations et d'angoisses. Plusieurs fois dévastée par les Normands, dans le cours du IXe siècle, dépouillée d'une partie de ses biens, durant ce siècle et le suivant, par de puissants seigneurs, elle avait triomphé de ces épreuves. Les guerres civiles du XVe siècle lui furent ensuite plus funestes : cependant elle parvint encore à se relever, et, dans le milieu du XVIe siècle, elle semblait avoir repris son éclat.

« Ces jours d'une dernière magnificence furent bientôt suivis de la désolation. Ce que l'abbaye souffrit, en 1567, de la part des Calvinistes, surpassa toutes les calamités des âges précédents : les hérétiques y commirent d'horribles dévastations. Nous empruntons ici le récit de l'auteur de l'*Histoire de Soissons*, presque contemporain. Nous aimons son style naïf.

« Dès le dimanche, 28 septembre, pendant que les soldats étaient occupés au pillage de la ville, quelques gentilhommes sortirent sans bruit et vinrent à cette abbaye pour en emporter ce qu'il y avait de plus précieux. Ils trouvèrent les châsses de saint Sébastien, saint Grégoire et saint Médard, avec trois croix d'argent embellies d'or et de pierreries, et des chandeliers de même métal ; ils emportèrent les châsses et jetèrent les os dans les fossés. Dieu ne permit pas que ces saintes reliques fussent ensevelies sous les ondes : le tailleur des religieux les recueillit,

1. On honore présentement à Rome les reliques de saint Grégoire le Grand dans l'église de Saint-Pierre, et celles de saint Sébastien dans l'église de ce nom ; ce qui prouve que les corps entiers ne furent pas donnés à Hilduin.

avec le secours d'une veuve qui les porta à la princesse de Bourbon, abbesse de Notre-Dame de Soissons; depuis, un vigneron de Crouy trouva dans une vigne un sac de damas blanc dans lequel étaient les os de saint Grégoire. (Plus tard ces reliques furent rendues à l'abbaye; on peut voir dans Dormay les précautions qui furent prises pour les reconnaître.) Le mardi suivant, lorsque le butin commençait à faillir dans la ville, les soldats en sortirent et s'attaquèrent premièrement au monastère de Saint-Médard. Vous eussiez cru que c'était autant de démons emportés de fureur contre les choses les plus saintes. Les uns démolissaient les autels, ou jetaient par terre les colonnes et les balustres; d'autres s'employèrent à briser les images de l'église, du cloître et du chapitre, à renverser les orgues ou à remuer les tombes : on n'entendait que des voix confuses, des coups de marteau et de hache et un fracas épouvantable des pierres, du bois, du fer et autres métaux qui tombaient sur le pavé. On en vit monter au clocher pour briser les cloches qui étaient d'une grosseur extraordinaire. Les plus fins trouvèrent le lieu où avait été caché le reste des châsses et des ornements, et ils firent un grand feu dans lequel ils jetèrent toutes les reliques qu'ils trouvèrent. Ainsi, l'on perdit en une heure un grand nombre de corps saints que l'on gardait depuis des siècles. Après avoir déchargé leur haine sur les objets qu'ils pouvaient détruire avec moins de travail, il se prirent à la galerie qui était au-dessus du portail, aux combles de l'église, aux dortoirs, au réfectoire et aux autres bâtiments qui étaient d'une ancienne sculpture, et la plupart d'une merveilleuse beauté ».

« Une partie des ruines qu'on voit encore à Saint-Médard se rapportent au temps de cette catastrophe. L'abbaye fut dès lors réduite à un état fort médiocre. L'église, ébranlée par tant de coups, tomba en 1621, et on fut obligé de recourir à la munificence de Louis XIII pour la relever.

« Saint-Médard entra, en 1637, dans la congrégation de Saint-Maur, et cette union lui fut profitable. Toutefois, l'antique monastère n'avait plus que douze à treize religieux, lorsque la Révolution vint fermer cet asile vénérable ».

Pour compléter cette notice sur l'abbaye Saint-Médard, M. Henri Congnet, doyen du Chapitre de Soissons, nous écrivait le 15 août 1866 :

« Des constructions qui existaient au moment de la Révolution française, il reste : — 1° le bâtiment assez moderne de l'abbatiale; — 2° une vaste crypte très-remarquable et parfaitement conservée; elle date peut-être du règne de Clotaire 1er ou du moins de celui de son fils Sigebert. Dans le compartiment du fond on trouve le tombeau du charitable abbé Dupont, couvert d'une pierre funéraire; — 3° un cachot *appelé* prison de Louis le Débonnaire; mais sa construction accuse l'époque ogivale, et l'inscription n'est pas du IXe siècle. La duchesse de Berry a visité cette prison en 1821. — 4° La tour où Abailard fut renfermé après sa condamnation, prononcée dans un concile tenu à Saint-Médard, en 1122. — Sur cette tour on a récemment bâti une chapelle de Notre-Dame de la Salette, qui en forme le couronnement.

« L'abbaye tout entière a été vendue en 1793 à divers particuliers, et son enceinte partagée en plusieurs lots. En l'année 1840, un prêtre dévoué, M. l'abbé Dupont, alors curé de Saint-Germain-Villeneuve, après avoir fait, pendant quelque temps, de son presbytère une école de sourds-muets, eut l'heureuse pensée d'acheter de la famille Geslin la principale portion des bâtiments de Saint-Médard. Il l'obtint pour une somme de 40,000 francs. Son patrimoine personnel n'était que de 10,000 francs; il le donna en à-compte aux vendeurs et se confia à la Providence pour l'aider à payer le reste. Dès lors il transporta ses élèves dans l'ancienne abbaye de Saint-Médard et mit en œuvre toute l'activité dont il était doué pour recueillir des secours dans tout le diocèse et achever ainsi l'admirable fondation que le Seigneur lui avait inspirée. Tant de soucis, de travaux, de démarches eurent bientôt usé les forces de ce nouvel Abbé de Lépée; il mourut à la peine en 1843, n'étant âgé que de quarante-trois ans. Etendu sur son lit de douleur, il fit prier Mgr de Simony de venir écouter l'expression de ses dernières volontés; le pieux évêque se rendit aux désirs du mourant et accepta sans hésiter sa succession, c'est-à-dire ses chers sourds-muets, et la maison de Saint-Médard avec toutes ses charges. — Les dettes étaient de 80,000 francs. Mgr de Simony vendit immédiatement des rentes qu'il avait sur l'Etat, et put ainsi satisfaire les créanciers les plus pressés. Ensuite par le moyen de quêtes, de loteries, et aussi avec ses propres revenus, le pieux évêque parvint à libérer entièrement l'établissement; il le légua en mourant à ses successeurs. — Aujourd'hui, l'institut des sourds-muets et aveugles de Saint-Médard tient le premier rang, après celui de Paris, parmi tous les établissements de ce genre. Il est dirigé, pour les filles, par les sœurs de la Sagesse, et, pour les garçons, par les frères de Saint-Gabriel. La maison contient environ deux cents enfants. Des bourses y sont fondées par le conseil général de l'Aisne et par les départements limitrophes ».

Le culte de saint Médard se répandit rapidement; les fidèles se rendaient de toutes parts au

tombeau du Saint, qu'ils invoquaient comme associé à la gloire des élus. Déjà, en l'année 563, on lui rendait un culte public. La célébration solennelle de sa fête fut fixée au 8 juin, jour anniversaire de sa mort. Des églises s'élevèrent en son honneur, non-seulement dans les diocèses de Noyon, de Tournai et de Soissons, mais sur tous les points de la France. On l'invoqua même en Angleterre, jusqu'au moment où ce pays eut le malheur de se séparer de la véritable Eglise.

Saint Géri, qui fut presque son contemporain, lui dédia le monastère qu'il bâtit sur le mont des Bœufs, à Cambrai. Il portait toujours sur lui des reliques de ce pontife. On en trouve plus tard dans un grand nombre d'églises. Judoigne, dans le Brabant, possédait une mâchoire du Saint; Douai, Tournai et l'abbaye de Liessies avaient également quelques parcelles de ses ossements, ainsi que les villes de Cologne, de Trèves, de Prague, de Noyon et de Dijon. On compte dans le diocèse de Cambrai six paroisses qui reconnaissent saint Médard pour leur patron. A Paris, dans le faubourg Saint-Marceau, une église lui est dédiée. Elle n'était dans l'origine qu'une chapelle dans laquelle les religieux de Sainte-Geneviève avaient placé des reliques de ce saint évêque après l'invasion des Normands.

Les reliques du Bienheureux ont subi aussi de tristes vicissitudes. Transportées en divers lieux, elles n'ont échappé à la fureur des Normands et des Hongrois que pour tomber au pouvoir des sectaires impies qui les ont livrées aux flammes. Par une faveur bienveillante de la Providence, de pieuses mains ont pu en recueillir les cendres et les ont déposées avec respect dans l'église de Saint-Médard. Heureusement aussi, des portions considérables en avaient été distraites à diverses époques, et distribuées à un grand nombre d'églises. La cathédrale de Noyon a le bonheur d'en posséder quelques-unes. En l'année 1852, Mgr Joseph-Armand Gignoux, évêque de Beauvais, Noyon et Senlis, les a solennellement reconnues et renfermées dans une magnifique châsse due à la libéralité d'un pieux Noyonnais, M. Michaux-Hannonet. Cette châsse en cuivre doré se trouve dans la chapelle de Saint-Médard. — L'église paroissiale de Sainte-Vertu (Yonne), au diocèse de Sens, possède également, depuis le 11 octobre 1874, quelques reliques du saint évêque de Noyon.

Cf. *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé Pécheur ; *Vie des Saints du diocèse de Beauvais*, par l'abbé Sabatier; *Vies des Saints*, par l'abbé Destombes ; *Acta Sanctorum*, au 8 juin ; *Vie des Saints de l'Eglise de Poitiers*, par l'abbé Auber.

SAINTE SYRE, VIERGE

RELIGIEUSE BÉNÉDICTINE AU MONASTÈRE DE JOUARRE

640. — Pape : Séverin. — Roi de France : Clovis II.

Tutius est claustrum quam castrum.
Les cloîtres offrent plus de sécurité que les camps.
Hugues de Saint-Victor.

Sainte Syre, de la maison royale d'Ecosse, était fille d'Eugène IV et sœur de saint Fiacre. Elle se nourrit de la piété chrétienne en même temps que du lait de sa mère. Résolue de n'avoir jamais d'autre époux que Jésus-Christ, elle avait conçu pour lui un ardent amour, tellement qu'elle passait des heures entières agenouillée par terre, dans le ravissement de son âme et dans l'adoration du céleste Epoux.

Son père eut grand soin de la faire élever dans la vertu et la piété chrétienne. A cet effet, il choisit, pour l'instruire, un prélat qui, à la science, joignait la prudence, la sagesse et la piété. C'était saint Conon, évêque de Lodore. Elle fut demandée en mariage par un grand nombre de prétendants illustres ; mais, pour mieux résister à leurs poursuites, elle demanda et obtint du ciel la grâce de devenir aveugle. Puis, avertie secrètement

d'en haut qu'elle recouvrerait la vue en France, et d'ailleurs envieuse de suivre son frère dans les voies de la perfection chrétienne, elle forma le dessein de l'aller trouver en sa solitude, et, avec l'aide de son bon ange, elle vint à bout d'exécuter son projet. Elle passa donc en France avec quelques compagnes, et le pieux solitaire accueillit avec joie sa sœur et ses suivantes, les exhorta puissamment à la pratique des vertus et surtout à la garde de la sainte virginité. Pour les préserver des dangers et les faire instruire dans les voies religieuses, il les envoya vers sainte Fare, sœur de l'évêque de Meaux, qui était abbesse de Brige, autrement de Jouarre. Ce fut sous sa conduite qu'elle se forma à la vie monastique.

Saint Fiacre ayant eu aussi révélation que sa sœur recouvrerait la vue par les mérites de saint Savinien, martyr de Troyes, la tira de ce monastère dans la suite et l'envoya à Troyes, à la découverte du tombeau alors inconnu, par suite du tumulte et des calamités des invasions barbares, du martyr qui devait la sauver. Elle eut le bonheur de le découvrir, par une inspiration d'en haut ; elle s'y prosterna en prière et y répandit toute son âme ; elle ne voulut se relever qu'après avoir recouvré la vue, qu'elle avait demandée si souvent à Dieu avec d'abondantes larmes. Sa prière ne tarda pas à être exaucée. Pour en témoigner sa vive reconnaissance au ciel et au saint martyr, et la rendre en quelque sorte perpétuelle et vivante, elle forma la résolution de fixer en ce lieu sa demeure. Elle s'y fit bâtir une cellule et une chapelle, où elle passait les jours et les nuits en prières, pénitences et toutes sortes de bonnes œuvres, en compagnie de quelques-unes des vierges qui étaient venues d'Ecosse avec elle.

C'est de ce lieu qu'elle venait de temps en temps à Châlons et qu'elle se retirait chez les pieuses vierges de la communauté de Sainte-Pome. Comme elle les rassasiait de la doctrine céleste dont elle était remplie ! Elle embrasait les cœurs du feu de l'amour divin par ces belles paroles qu'elle répétait si souvent et qui mériteraient d'être écrites en lettres d'or :

« Ah ! que la terre me paraît vile, méprisable, infecte, quand je regarde le ciel ! Vanité des vanités, tout n'est que vanité, excepté servir Dieu et l'aimer uniquement ».

Le bruit de sa sainteté se répandit bientôt et jeta un vif éclat dans toute la contrée environnante. On vint donc la supplier de quitter sa chère cellule pour aller en un monastère de filles, fort déchu de son ancienne régularité, pour y faire renaître la ferveur. Elle eut beaucoup de peine à s'y rendre, s'estimant une trop misérable créature pour opérer une telle merveille, pour réformer des religieuses, elle qui ne l'était pas et qui ne connaissait rien aux voies de la spiritualité. Voyant cependant qu'il y allait de la gloire de Dieu et du salut des âmes, elle s'y rendit, y travailla soigneusement et réussit enfin au-delà de son attente et de celle de tout le monde.

Après avoir remis en ordre ce monastère, elle revint s'ensevelir dans sa petite cellule, au tombeau de son bienfaiteur, où elle acheva sa vie dans l'exercice des parfaites et solides vertus. Le Seigneur, voulant la récompenser de ses travaux et de sa piété, la retira de ce monde le 8 juin de l'an 640. Elle fut inhumée dans la chapelle qu'elle avait fait construire sur le tombeau de saint Savinien, et son corps déposé dans un cercueil en pierre, que l'on voyait encore dans sa chapelle au XVIIe siècle. Dieu illustra son tombeau par un grand nombre de miracles qui s'y sont opérés.

Longtemps après sa mort, sous l'épiscopat de Jean d'Aubinac et Jean d'Auxey, évêques de Troyes, ses restes furent déposés dans une châsse d'airain, ornée de ciselures d'argent et de plusieurs petites images. En

l'année 1300, Henri de Noa, doyen de Troyes, établit une riche fondation pour faire célébrer la fête de sainte Syre dans l'église de Troyes, avec un office à neuf leçons. Une partie de ses reliques a été transférée à Troyes; l'autre est restée au lieu même de sa mort, où fut bâtie une petite église fréquentée par une foule de pèlerins.

Le 27 mars 1794, la châsse de sainte Syre fut jetée dans les flammes; mais Dieu préserva les ossements de sa servante. Ses reliques ont été reconnues en 1826 et en 1835. Les paroisses de Saint-Martin-ès-Vignes, de Rilly-Sainte-Syre, du Chêne et de Jully-le-Châtel en possèdent des fragments.

Les Beautés de l'Histoire de la Champagne, par l'abbé Boitel; *La Vie d'une Sainte pour chaque jour de l'année,* par l'abbé Chapia; *Ancien Propre de Troyes.*

SAINT CHLODULFE OU CHLOUD, ÉVÊQUE DE METZ (696).

Chloud, *(Chleodulfus, Flondulphus)*, qu'il ne faut pas confondre avec saint Cloud *(Clodoaldus)* petit-fils de sainte Clotilde, était fils du bienheureux Arnoult, évêque de Metz, et de Dode. Formé à la sainteté dès son enfance par les exemples qu'il eut sous les yeux dans la maison paternelle, il fut instruit dans les lettres et les sciences par les meilleurs maîtres, et fit de rapides progrès. Il remplit longtemps les premières charges du palais des rois d'Austrasie, et s'acquit une telle renommée de probité et de vertu, qu'après la mort de Godon, second successeur de saint Arnoult, il fut, malgré sa résistance, mis à sa place par le clergé et le peuple. Revêtu du caractère épiscopal, lui qui avait vécu jusque-là dans le siècle, il parvint promptement au sommet de la perfection.

Sa sollicitude pastorale était extrême. Il visita souvent tout son vaste diocèse. Sa foi était admirable, sa doctrine remarquable, sa charité ardente; il avait pour les pauvres les entrailles d'un père.

Il fit écrire la vie de son père, saint Arnoult, afin de repasser souvent les actions de celui dont il occupait le siége. Voici un trait qui montre quelle était son humilité : Saint Arnoult ayant donné aux pauvres non-seulement tout ce qui lui restait de biens, mais encore tous les revenus de l'Eglise, alla trouver ses fils et les pria de lui venir en aide ainsi qu'aux pauvres. Le plus jeune, Ansegise, qui fut la tige de la seconde dynastie des rois de France, répondit : « Je me dépouillerai volontiers de tout pour suivre l'exemple que me donne mon père ». Au contraire, Chloud refusa et ne fournit à son père qu'un secours très-minime. L'auteur de la vie de saint Arnoult voulait omettre ce fait; mais Chloud exigea qu'il fût rapporté. Il gouverna quarante ans l'église de Metz, et mourut à l'âge de quatre-vingt-onze ans, en l'année 696. Son corps fut déposé dans le tombeau paternel; mais, le 11 décembre 959, il fut transféré au monastère bénédictin de Lay, au territoire de Nancy, où il est resté jusqu'à la suppression des Ordres monastiques par la Convention nationale. Pieusement soustrait à la profanation, il est aujourd'hui conservé dans l'église paroissiale du même lieu, où il est l'objet d'une vénération toute particulière.

On le voit quelquefois figurer dans un groupe, en compagnie de son père saint Arnoult et de sa mère, sainte Dode.

Propre de Metz.

SAINTE EUSTADIOLE,

FONDATRICE DU MONASTÈRE DE MOYEN-MOUTIERS, A BOURGES (VIIe siècle).

Eustadiole était d'une famille sénatoriale : elle fut élevée et vécut dans la piété dès son enfance, et, sous l'habit séculier, elle menait la vie d'une religieuse. Pour obéir à ses parents, elle se maria et eut un fils nommé Tetradius. Ayant perdu son mari, elle refusa un second mariage, auquel semblaient l'appeler son âge et ses grandes richesses. Elle se dévoua tout entière au service de Dieu et employa ses biens à secourir les pauvres, à bâtir ou à orner des églises.

Ce fut d'abord Moyen-Moutiers, toujours dédié à la bienheureuse vierge Marie, qu'elle fonda et dota dans la ville de Bourges, sous le roi Dagobert. Elle y rassembla beaucoup de jeunes filles, que son exemple avait déterminées à renoncer au monde. Elle passa soixante-dix ans dans une abstinence admirable. Ses larmes coulaient nuit et jour, en même temps que ses oraisons. Elle se faisait toute à tous : aucun des devoirs de la piété et de la charité ne lui était étranger ; elle apaisait les discordes, elle lavait les pieds des pèlerins, elle était la consolatrice et la mère des pauvres, des veuves et des orphelins.

Elle brilla par la grâce des guérisons et le don des miracles. Après une longue sécheresse, elle obtint de Dieu, par ses prières, une pluie abondante. Plus d'une fois, l'eau dont elle avait lavé ses mains ou son visage fit recouvrer la vue aux aveugles et la santé aux infirmes. Elle rendit son âme à Dieu le 8 juin. L'évêque Roch (697-737), tout le clergé, tout le peuple, suivirent ses funérailles; elle fut enterrée dans l'église de Saint-Paul, qu'elle avait construite elle-même hors des murs de la ville. Un prêtre, nommé Léopold, recouvra la vue à son tombeau. Il s'y opéra encore beaucoup d'autres miracles.

Propre de Bourges.

SAINTE TROJÉCIE, VIERGE ET RECLUSE A RODEZ.

Sainte Trojécie naquit à Poitiers : elle se consacra à Jésus-Christ dès son enfance, et se distingua par la pureté de sa vie angélique et par les rudes austérités d'une pénitence volontaire. Poussée par une inspiration divine, elle se voua à la visite des églises d'Aquitaine, et employa une partie de sa vie à ces pieux pèlerinages. Tous les lieux de son passage recueillirent le parfum de ses vertus et les exemples de sa pénitence.

Après avoir ainsi visité les plus célèbres églises de la province d'Aquitaine, elle arriva dans la cité des Ruthènes. Dieu avait marqué là le terme de sa carrière. Epuisée par ses longues austérités et affaiblie par son grand âge, sentant ses forces défaillir, elle se traina, par un dernier effort, jusqu'à l'église de Saint-Etienne, et s'y endormit paisiblement du sommeil éternel. Cette église, devenue plus tard le prieuré Saint-Etienne du Mazel, était située sur le carrefour voisin de la Préfecture, qui porte encore le nom de Saint-Etienne : l'antique édifice y sert de halle à la boucherie, et s'appelle encore le Mazel.

Vers le déclin du jour, on trouva la Sainte prosternée sur la pierre où elle avait exhalé son âme et sa dernière prière.

Sous cette pierre, on creusa sa tombe, qui fut glorifiée par des miracles éclatants : pendant sa vie, la Bienheureuse en avait déjà opéré plusieurs : aussi fut-elle bientôt honorée d'un culte particulier.

Les malheurs des temps firent oublier plus tard le tombeau de cette Sainte illustre ; mais le ciel lui-même se réserva de réparer cet oubli et de couronner de gloire une vierge si humble et si pure.

L'an 1698, Philippe de Lusignan, évêque de Rodez, faisant sa visite à l'église de Saint-Etienne, eut connaissance, par on ne sait quelle soudaine inspiration, de la place où gisait le corps de la Sainte. On souleva la pierre, on fouilla la terre, et les reliques de sainte Trojécie furent trouvées au lieu même qu'avait indiqué le prélat : la tête de la vierge était renfermée dans une antique châsse d'ivoire.

L'évêque ordonna la translation de ces précieux restes dans l'église cathédrale. La cérémonie se fit au milieu d'un immense concours de peuple, avec l'assistance de tout le clergé et le déploiement de la pompe la plus solennelle. Des miracles s'opérèrent à cette occasion : les reliques furent portées à l'église cathédrale et placées dans une chapelle qu'on lui dédia et qui est encore sous son invocation.

Les Saints du Rouergue, par l'abbé L. Servières.

IXe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur le Mont Cœlius, le triomphe des saints martyrs PRIME et FÉLICIEN, mis à mort sous les empereurs Dioclétien et Maximien. Ces glorieux martyrs, après avoir mené une longue vie dans le service du Seigneur, et souffert, tantôt ensemble, tantôt séparément, les plus cruels supplices, arrivèrent enfin à l'heureux terme de leurs combats, ayant eu la tête tranchée par l'ordre de Promotus, gouverneur de Nomento. Vers 286. — A Agen, en Gaule, la passion de saint Vincent [1], diacre et martyr. Vers 273. — A Antioche, sainte PÉLAGIE, vierge et martyre, à laquelle saint Ambroise et saint Jean Chrysostome donnent de grandes louanges. 304. — A Syracuse, saint Maximien, évêque, dont saint Grégoire le Grand fait souvent mention. 594. — A Andria, dans la Pouille, saint Richard ou Ricard, premier évêque de cette ville, illustre par ses miracles. Fin du XIIe s. — En Ecosse, saint COLOMB ou COLOMKILLE, prêtre et confesseur. 597. — A Edesse, en Syrie, saint Julien, moine, dont saint Ephrem, diacre, a écrit les belles actions [2]. Vers 370.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Saint-Denis, en France, la mémoire de l'ouverture des châsses de saint Denis, premier évêque de Paris, et de ses bienheureux compagnons, Rustique, diacre, et Eleuthère, sous-diacre, qui fut faite le 9 janvier 1053 sous le pape saint Léon IX et le roi Henri Ier. On trouva sur celle de saint Denis cette inscription : « Ici repose le corps du très-heureux Denis, évêque ». Déposées dans l'église abbatiale de Saint-Denis, ces précieuses reliques faillirent être profanées par les révolutionnaires de 1793 ; mais, soustraites à leur fureur par le prieur de l'abbaye, dom Charles-François Verneuil, qui les déposa en un lieu sûr, elles traversèrent heureusement les mauvais jours de la Révolution, jusqu'à ce que, renfermées dans trois superbes châsses, elles furent transférées, le 26 mai 1819, avec toute la pompe possible, dans l'église à laquelle elles appartenaient et qui avait été jadis érigée en leur honneur. — Au Mans, le décès de saint Liboire, évêque, dont le corps, qu'on portait à Paderborn, en Westphalie, afin que la présence de si précieuses reliques fortifiât dans la foi les Saxons nouvellement convertis, reposa durant tout un jour en l'église Notre-Dame de Paris, après qu'Erchenrade II, qui en était évêque, l'eut été recevoir au-delà du Petit-Pont [3]. 825. — A Séez et à Bayeux, la fête de saint Evremond, dont le décès est mentionné le 10 de ce même mois [4]. — A Bourges, sainte Eustadiole [5]. — A Rodez et à Poitiers, sainte Trojécie, vierge [6]. — A Vabres, dans le Rouergue, saint Georges, évêque de Lodève, moine de Conques, et plus tard de Vabres [7]. 884. — Au territoire de Moulins, le Père Joseph Imbert. Ancien jésuite, né à Marseille en 1719, prêtre habitué d'une église de Moulins, il resta dans cette ville après l'établissement du schisme constitutionnel, et travailla avec zèle à maintenir les catholiques dans la pureté de leur foi. Quand les évêques légitimes eurent été expulsés de France, le Pape le nomma vicaire apostolique pour Moulins et le territoire qui en dépendait. Mais la persé-

1. Il prêcha longtemps la foi dans les Gaules. Les païens l'ayant arrêté, le conduisirent au gouverneur d'Agen, qui le fit étendre sur des pieux pointus et fichés en terre ; il fut ensuite déchiré à grands coups de fouet et décapité. Ses actes et les miracles opérés à son tombeau sont rapportés par saint Grégoire de Tours (*Gloire des Confesseurs*, ch. 105 ; *Hist. des Francs*, liv. VII, ch. 35). Ce grand Saint était en telle renommée autrefois parmi les catholiques, que le cardinal Baronius remarque qu'au concile de Châlon-sur-Saône, sous le roi Clovis II, les Pères du concile recommandèrent ce roi à ses prières.

2. « Il aimait », dit saint Ephrem, « le Seigneur Dieu de tout son cœur et de toute son âme, et l'on peut dire qu'il excella dans toutes les vertus. Nous étions de la même Congrégation, et ma cellule était près de la sienne. Je lui dis un jour : Qui donc efface sur vos livres le nom de Dieu et celui de Jésus-Christ, car partout je vois ces noms effacés ? Le Bienheureux me répondit : La femme pécheresse arrosa de ses larmes les pieds du Sauveur et les essuya de ses cheveux ; et moi, en lisant, lorsque je trouve écrit le nom de mon Dieu, je l'arrose de mes larmes, afin que je reçoive aussi la rémission de mes péchés ».

3. Voir sa Vie au 23 juillet. — 4. Voir ce jour. — 5. Voyez le 8 juin.

6. Voir au jour précédent. — 7. Voir sa notice au 19 février, t. II, p. 595.

cution le jeta dans les prisons de cette ville, et, au commencement de 1794, on le fit partir, avec beaucoup d'autres prêtres, pour Rochefort. Il y mourut d'une fièvre contagieuse le 9 juin de la même année, à l'âge de soixante-quinze ans. 1794.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Camaldules. — A Pise, en Toscane, la bienheureuse Gherardesca, des comtes de Gherardesca, laquelle, ayant été engagée dans les liens du mariage, exerça, par l'exemple de sa vie pénitente, une telle influence sur son mari, qu'il prit l'habit monastique des Camaldules, tandis qu'elle-même entra parmi les Oblates du même Ordre, genre de vie dans lequel elle reçut de Dieu de nombreuses grâces et d'admirables faveurs ; et enfin, par une précieuse mort, s'envola vers les délices du paradis.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Pruse, en Bithynie, saint Alexandre, évêque et martyr. IIIe s. — Dans l'île de Chio, trois vierges saintes dont les noms ne sont pas indiqués, également martyres. — A Alexandrie, saint Maxime, prêtre et martyr, honoré chez les Grecs. — A Nicée, en Bithynie, les saints Diomède, Amance, Mucien, Alexandre, Janvier, martyrs, mentionnés par le martyrologe de saint Jérôme. — Chez les Grecs, les saints Oreste, Diomède, Rhodon, Ananie et Codrat, martyrs. — En Perse, les saintes Thècle, Marianne, Marthe, Marie, Enneim, vierges et martyres. IVe s. — A Rome, saint Fauste, martyr. Sous Julien l'Apostat. — A Trévise, en Italie, les saints Florent et Vindémial, évêques africains, qui moururent ou furent transportés dans cette ville. Vers 500. — En Ecosse, saint Baithenée, abbé, successeur de saint Colomb, fêté le même jour. 601. — A Bergame, en Lombardie, les saints époux Loup et Adléide. Vers le VIIIe s. — Chez les Grecs, saint Cyr, différent de l'évêque de Smyrne du même nom. Celui-ci paraît avoir été préfet du Prétoire, vers 444. — A Bobbio, en Italie, saint Cumien, évêque d'Ecosse, qui vint mourir dans le monastère fondé dans ce lieu par saint Colomban. VIIIe s. — A Sillano, en Ombrie, le bienheureux Jole ou Giolo, solitaire. Les Bollandistes rapportent qu'au jour de sa mort, les cloches sonnèrent d'elles-mêmes, comme pour célébrer à leur manière l'entrée au ciel du grand serviteur de Dieu ; de nombreux miracles vinrent aussi attester sa sainteté. Son tombeau ayant été ouvert en 1660, il s'en exhala une très-suave odeur, ce qui ne fit qu'accroître le culte qu'on lui rendait auparavant. Vers l'an 1315. — A Florence, le bienheureux Silvestre, frère convers de l'Ordre des Camaldules. Il avait une sœur, religieuse au monastère de Sainte-Marguerite, près de Florence, à laquelle il prédit qu'ils mourraient tous deux le même jour. Le fait vint confirmer cette prédiction. Les reliques du frère et de la sœur se conservent dans la confession de l'autel de Saint-Jean-Baptiste, en l'église des Camaldules de Florence. 1348. — Au Brésil, le décès du vénérable Joseph Anchieta, de la Compagnie de Jésus [1]. 1597. — A Valladolid, dans la Vieille-Castille, la vénérable Marine d'Escobar, vierge. Elle eut pour père Diégo d'Escobar, professeur à l'université de Valladolid, et pour mère Marguerite de Monserrat. Après avoir vécu sur la terre comme un ange, sans avoir eu le malheur de commettre un seul péché grave, et avoir amassé une ample provision de mérites, Marine s'envola au ciel le 9 juin. 1633. — Au pays de Galles, le pieux Jean Goodman, prêtre du collége anglais de Douai, martyr de la persécution religieuse en Angleterre sous les successeurs d'Elisabeth. 1647.

S. PRIME ET S. FÉLICIEN, FRÈRES, MARTYRS

286. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs : Dioclétien et Maximien.

Per persecutionem sanctæ martyrum germinant palmæ
La persécution fait germer les saintes palmes des martyrs. Cassiodor., *sup. Psalm.* XCIII.

Saint Prime et saint Félicien, son frère, étaient romains, d'une famille distinguée parmi le peuple par ses grands biens : ils étaient nés et avaient été élevés dans les superstitions de l'idolâtrie; mais Dieu leur ayant ouvert

1. Voir sa Vie dans le tome consacré aux Vénérables.

les yeux par sa grâce, ils en reconnurent toutes les faussetés, et en détestèrent toutes les extravagances. Ce fut par les soins du pape Félix Ier, qu'ils eurent le bonheur de se convertir ; leur foi s'affermit pendant plusieurs persécutions, et ils n'échappèrent à la cruauté des empereurs que pour assister, par leurs charités, un plus grand nombre de fidèles.

On ne peut dire avec quel zèle et quelle intrépidité ils encourageaient les saints confesseurs et les Martyrs qu'ils accompagnaient jusque sur les échafauds. Ils n'avaient du bien que pour les pauvres, et ils passaient jour et nuit avec les confesseurs de Jésus-Christ dans les cachots ; ils soutenaient les uns, ranimaient la foi des autres et faisaient du bien à tous. Il semblait que la persécution respectait ces deux héros, puisque, malgré une déclaration de leur foi si publique et si marquée, on leur laissait toute la liberté d'assister et de consoler les fidèles au milieu de la capitale du paganisme, et sous les yeux des plus mortels ennemis du nom chrétien.

Mais enfin le Seigneur voulut récompenser une si héroïque charité, et couronner leurs travaux par la gloire du martyre. Vers l'an 286, Maximien Hercule, ayant été associé à l'empereur Dioclétien, on commença de déclarer la guerre à tous les chrétiens. On résolut de les exterminer, et, dans plusieurs provinces de l'empire, tout fut rempli de sang et de carnage. Comme les deux empereurs étaient à Rome, cette capitale devint le plus grand théâtre de l'héroïsme des Martyrs. Il y avait plus de trente ans que les deux frères bravaient, pour ainsi dire, la barbarie des tyrans, et faisaient triompher la charité chrétienne au sein même de l'idolâtrie, lorsque les prêtres des idoles, voyant diminuer tous les jours leur puissance par les progrès que faisait la foi de Jésus-Christ, publièrent partout que les dieux irrités ne voulaient plus rendre d'oracles que ces deux chrétiens, Prime et Félicien, n'eussent été punis ou contraints de leur faire des sacrifices.

Ces sinistres menaces, de la part des dieux, parvinrent bientôt jusqu'aux oreilles des empereurs, et soulevèrent contre les deux frères toute la ville et toute la cour. Ils furent d'abord arrêtés, et amenés chargés de fers aux empereurs, qui les regardant d'un œil courroucé :« Est-ce vous, malheureux », leur dirent-ils, « qui osez effrontément faire profession d'une religion proscrite par tout l'empire, et cela au grand mépris de nos dieux ? Attendez-vous aux supplices les plus affreux, ou allez expier à l'instant même votre entêtement par un sacrifice ».

Saint prime, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans, répondit humblement aux empereurs qu'il n'y avait d'autre Dieu que le Dieu des chrétiens, et d'autre véritable religion que la religion chrétienne ; qu'ils étaient résolus de donner leur sang et leur vie pour conserver leur foi.

Quelque respectueuse, quelque sensée que fût cette réponse, elle irrita les empereurs. Les deux frères furent jetés en prison ; mais à peine eurent-ils été enfermés dans les cachots, qu'un ange vint les consoler et les délivrer de leurs chaînes. Alors se répandant en actions de grâces : « Soyez béni, Père des miséricordes, et Dieu de toute consolation », dirent-ils, « qui avez daigné consoler vos serviteurs et briser leurs fers, comme vous aviez fait autrefois en faveur de saint Pierre : puisque vous nous avez accordé la même grâce qu'à cet Apôtre, daignez nous donner la même constance dans les supplices ».

Les princes, avertis de ce qui était arrivé, ne manquèrent pas de l'attribuer au sortilége. Les deux frères furent conduits devant les empereurs qui, ayant employé inutilement et les promesses et les menaces pour leur faire renoncer à leur foi, les firent frapper cruellement à coup de fouets, et dé-

chirer par lambeaux avec des tenailles. Le supplice était affreux, et la douleur était horrible ; mais Jésus-Christ, pour la gloire duquel ils souffraient, adoucit ce tourment, et guérit miraculeusement leurs plaies. Les empereurs ne voulurent pas avoir la honte d'être vaincus par la constance de ces deux insignes vieillards ; et sachant jusqu'à quel point Promotus, gouverneur de Nomento (petite ville à cinq lieues environ de Rome), haïssait les chrétiens, et quelle était sa cruauté, ils ordonnèrent qu'on les lui envoyât avec un ordre exprès, ou de les pervertir, ou de les tourmenter à outrance.

Jamais ordre ne fut mieux exécuté. Sur le refus que firent les saints de sacrifier aux dieux, Promotus commanda de les frapper avec des fouets armés de plomb ; et sous cette grèle de coups, on les entendit chanter les louanges de Dieu et redoubler leurs prières. « Secourez-nous, ô Dieu, notre unique espérance ! » s'écriaient-ils ; « délivrez-nous, pour votre gloire, de l'état où nous sommes réduits ; que l'intérêt de votre nom s'unisse à votre bonté, et nous pardonne nos péchés : faites éclater dans vos plus fidèles serviteurs votre puissance, pour que vos ennemis ne nous demandent pas où est le Dieu des chrétiens ? »

Promotus voyant le courage, et la joie même avec laquelle ils défendaient leur foi et leur religion, et les trouvant insensibles aux tourments et aux menaces, crut qu'ils se fortifiaient l'un l'autre par leur présence, et qu'ils ne paraissaient invincibles que parce qu'ils étaient unis ; il les fit donc séparer, dans l'espérance d'en venir plus facilement à bout. Il attaqua d'abord Félicien, et lui parlant d'un ton plein de douceur : « Il est étonnant », lui dit-il, « qu'un homme de votre âge s'obstine à vouloir finir ses jours dans les tourments ; vous pouvez avoir une heureuse vieillesse : allez sacrifier aux dieux, je vous réponds de l'amitié des empereurs et de votre fortune ». — « Il est bien plus étonnant », repart saint Félicien, « qu'un homme de votre caractère prenne des chimères pour des dieux ; la seule pluralité même des dieux est contraire à la raison. Quelque jeune que vous soyez, vous n'avez qu'une poignée de jours à vivre ; procurez-vous une éternité bienheureuse en renonçant à vos superstitions ; il n'y a de salut que dans la religion chrétienne : si vous voulez être heureux, faites-vous chrétien. Jésus-Christ aura égard à mon âge : il m'a toujours conservé jusqu'à présent en la confession de la foi. J'ai passé quatre-vingts ans ; il y en a trente que Dieu m'a éclairé, et que je me suis résolu de vivre seulement à Jésus-Christ : j'espère qu'il me délivrera de vos mains ».

Une réponse si généreuse ne fit qu'irriter le gouverneur. Il fit fouetter cruellement le Saint avec des cordes plombées ; et voyant que cela ne suffisait pas, il le fit clouer à un poteau, et transpercer ses pieds et ses mains avec de gros clous. Mais le saint Martyr, brûlant de l'amour de son Seigneur, chantait avec joie, les yeux levés vers le ciel : « J'ai espéré en Dieu, et ne craindrai point ce que fera l'homme ».

Les bourreaux le tourmentèrent de nouveau, et, par le commandement du tyran, ils le laissèrent ainsi trois jours cloué, sans lui donner à boire ni à manger, afin qu'il se rendît par famine. Mais Félicien ne demeura pas sans consolation céleste : au contraire, par le moyen du rafraîchissement que lui donnèrent les anges, il recouvra une si grande vigueur, qu'il employa tout ce temps-là à prier et à louer Notre-Seigneur. Ensuite, il fut de nouveau fouetté et ramené en prison, où personne ne lui parlait.

Le lendemain, Promotus fit venir devant lui Prime, et lui parla doucement pour le séduire, disant que Félicien, son frère, avait enfin ouvert les yeux à la lumière ; qu'il avait sagement reconnu que la religion chrétienne

n'était qu'un tissu d'extravagances, qui ne se soutenait que par un art diabolique ; et qu'ayant sacrifié à Jupiter et à Hercule, il avait été comblé des bienfaits des empereurs.

Saint Prime, à qui un ange avait appris ce qui s'était passé à l'égard de saint Félicien, lui répondit : « Encore que tu sois enfant du diable, père de mensonge, tu as dit la vérité, car Félicien, mon frère, a obéi à l'empereur du ciel, et non à celui de la terre : je sais les tourments qu'il a soufferts, l'ange de Dieu me les a révélés. Il est maintenant dans la prison, jouissant des divines faveurs, comme s'il était en paradis ; et je désire fort que tu ne sépares point en matière de tourments ceux que Dieu a unis de son amour ».

A ces paroles, Promotus, furieux, s'écrie : « Tu sacrifieras à Jupiter à l'instant même, où tu vas souffrir plus qu'aucun mortel n'a jamais souffert ». — « Je ne sacrifie qu'au vrai Dieu », répond le Saint, « et non pas à ton Jupiter, que vos fables représentent comme le plus infâme et le plus scélérat des hommes. Pour ce qui est de tes supplices, voyons qui de nous deux se lassera, ou toi de me tourmenter, ou moi de souffrir ». Ce défit irrita le gouverneur ; il commanda aux bourreaux qu'ils brisassent le Saint de coups de bâton, puis qu'il fût appliqué à la torture et qu'on lui brûlât les côtés avec des flambeaux ardents.

Au milieu de ces affreux tourments, on entendait le Saint prononcer ces paroles : « Vous nous avez éprouvés, ô mon Dieu ! comme on éprouve l'argent par le feu : vos ennemis se flattent de m'ôter la vie, mais c'est à leur confusion, et je publierai vos merveilles. Soyez éternellement béni, mon Sauveur Jésus-Christ, de ce que par votre toute-puissance, au milieu des plus affreux supplices, je ne sens point de douleur ». Et comme le juge imputait cette allégresse et cette constance à des enchantements, le Saint lui dit : « N'attribue pas, ô Promotus, à l'art magique la miséricorde dont Jésus-Christ use envers ses serviteurs pour la gloire de son nom ».

Le juge fit alors ôter Prime du chevalet, et pour l'empêcher de chanter les louanges de Dieu, il commanda qu'on lui versât du plomb fondu dans la bouche en la présence de Félicien, afin qu'étant épouvanté par les tourments qu'endurait son frère, et craignant d'être martyrisé de la même façon, il se rendît à sa volonté. Le Saint avala le plomb fondu sans en recevoir aucun mal, non plus que si c'eût été un peu d'eau fraîche : et, après l'avoir bu, voyant Félicien auprès de lui, il dit au juge : « Reconnais, par le miracle dont tu viens d'être témoin, la toute-puissance de mon Sauveur Jésus-Christ, et avoue ta faiblesse. La présence de Félicien, mon frère, confond l'imposture dont tu t'étais servi pour ébranler ma foi : est-ce que tant de témoignages réunis de l'excellence et de la vérité de notre religion ne seront pas capables de te dessiller les yeux, et de te faire revenir de tes superstitions païennes ? »

Le tyran voyant que les tourments leur étaient autant de plaisirs, et le feu un rafraîchissement, et que plus il les affligeait, plus il les trouvait forts et joyeux, n'écouta plus que sa rage contre les deux héros chrétiens. Il ordonna donc qu'ils fussent exposés aux bêtes féroces. On lâcha contre eux deux lions furieux qui de leurs rugissements firent trembler toute la ville de Nomento et la multitude qui était accourue à ce spectacle des lieux circonvoisins : on ne douta point, en les voyant, que les saints Martyrs ne fussent dévorés à l'instant même ; mais on fut bien surpris, quand on les vit s'approcher des saints Martyrs, se coucher à leurs pieds comme deux agneaux, les flattant, les léchant et reconnaissant en eux la vertu de Dieu. Deux ours, encore plus furieux, furent ensuite lâchés contre eux ; mais,

oubliant leur férocité naturelle, ils reconnurent aussi en eux, comme les lions, le Seigneur de toutes les créatures.

Alors les Saints dirent à haute voix au président : « Reconnais la grandeur de Dieu, que ces animaux semblent reconnaître. N'est-ce pas une chose honteuse, qu'étant créé à son image et ayant reçu de lui la lumière de la raison, tu aies, moins que ces bêtes, le sentiment de sa divinité ? » Le peuple, frappé d'un miracle si éclatant, s'écria : « Il n'y a de vrai Dieu que le Dieu des chrétiens ». Promotus fut effrayé de ces clameurs ; néanmoins il demeura obstiné dans sa malice, et, désespérant de vaincre jamais ces généreux soldats de Jésus-Christ, il leur fit trancher la tête et commanda qu'on les jetât à la voirie pour être mangés par les chiens ; mais ni les chiens, ni les bêtes, ni les oiseaux n'en osèrent approcher. Enfin les chrétiens les dérobèrent, et les enterrèrent dans une sablonnière proche des arcs de Nomento. Plusieurs miracles furent faits à leur tombeau, et l'on y bâtit depuis en leur honneur une basilique, où Dieu a fait paraître le grand crédit qu'ils ont auprès de lui. Dans la suite des temps, le pape Théodore Ier, qui fut élu en 641, fit transporter ces saintes reliques à Rome, vers l'an 645, et les fit déposer dans l'église de Saint-Etienne, premier martyr, au mont Cœlius, qu'on appelle aujourd'hui Saint-Etienne le Rond. Il fit de beaux présents à cette église, et l'on y voit encore deux images fort anciennes, faites en mosaïque, qui représentent ces deux Martyrs. Le jour de leur martyre fut le 9 juin, auquel l'Eglise solennise leur fête. Il est fait mention des saints Prime et Félicien aux martyrologes romain, de saint Jérôme, de Bède, d'Adon et d'Usuard, dans Surius au troisième tome de la *Vie des Saints*, et dans le sacramentaire de saint Grégoire.

Année chrétienne ou *Vies des Saints*, par le Père Croiset; *Vies des Saints*, par M. l'abbé Daras; Godescard; Tillemont, t. IV, p. 571.

SAINTE PÉLAGIE [1], VIERGE ET MARTYRE

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs : Dioclétien et Maximien.

Castitas est speculum virginum.
La chasteté est le miroir des Vierges.
S. Aug., *serm.* IX *ad fratr.*

Sainte Pélagie, qui a mérité d'être si hautement louée par saint Jean Chrysostome, en deux discours très-pieux et très-éloquents, était une jeune vierge d'Antioche, âgée seulement d'environ quinze ans. Elle appartenait à l'une des plus nobles et des plus riches familles de cette ville, qui fut aussi la patrie de ce grand docteur. Comme Dieu l'avait douée d'une sagesse extraordinaire et d'une incomparable beauté, il n'y avait point de jeune seigneur dans le pays qui ne s'estimât heureux de pouvoir l'épouser. Mais plus elle avait reçu du ciel de rares qualités, qui la rendaient aimable à tout le monde, plus elle méprisait les plaisirs et les vanités du siècle, et ne laissait posséder son âme que par l'amour de Dieu seul. Elle avait consacré

1. Saint Ambroise prétend que sainte Pélagie était sœur des saintes Bérénice et Prosdoce, et fille de sainte Domnine, dont nous donnerons la Vie au 4 octobre.

sa virginité à Jésus-Christ, et résolu de n'avoir jamais d'autre époux que lui. Elle ne mettait point son honneur à être richement vêtue, ni à relever sa beauté par l'éclat des perles, des diamants et des autres vains ornements pour lesquels les filles du monde ont tant de passion; mais tout son soin était de se parer de vertus, afin de plaire au divin Maître qu'elle avait choisi pour unique objet de ses ardeurs. Son occupation la plus ordinaire était l'oraison; et, comme elle vivait en un temps où les chrétiens n'avaient pas la liberté de s'assembler pour assister aux saints mystères, elle se tenait retirée dans la maison de ses parents, qu'elle sanctifiait par ses larmes, par ses pénitences et par les soupirs qu'elle envoyait continuellement vers le ciel.

Il arriva cependant que quelques ennemis de notre sainte religion la découvrirent au magistrat, et lui déclarèrent en même temps qu'il n'y avait point, dans toute la province, de personne plus remarquable par la noblesse, la beauté et les autres qualités qui recommandent une jeune fille. Sur ce rapport, le magistrat conçut pour elle une passion violente, et, trouvant dans le christianisme dont on accusait Pélagie, un prétexte pour l'enlever, il envoya à cet effet une troupe de soldats.

« Voyez », dit saint Jean Chrysostome, « voyez cette vierge délicate qui ne connaissait que sa chambre pudique; tout à coup des soldats l'envahissent, des soldats sont à sa porte; ils l'appellent au tribunal. Pas de père auprès d'elle, pas de mère à ses côtés; ni nourrice, ni servante, ni femme du voisinage; pas une amie; elle était seule au milieu des bourreaux. Qu'elle ait pu sortir et répondre à ces soldats, à ces bourreaux, ouvrir la bouche, faire entendre sa voix; qu'elle ait eu la force de les regarder, de conserver une contenance, de respirer, quel prodige, quel courage admirable ! Cette vertu n'appartenait pas à la nature humaine; il y avait là un surcroît qui venait de Dieu.

« Cependant la vierge n'était pas d'elle-même inactive; tout ce qui dépendait d'elle de faire, elle le fit; elle montra du zèle, de la prudence, de la générosité, de la résolution, de l'empressement, de l'impatience même. Mais le succès auquel aboutirent ces excellentes dispositions, fut l'effet du secours de Dieu et de la grâce d'en haut; en sorte que nous devons l'admirer et tous ensemble la déclarer Bienheureuse; bienheureuse, parce que Dieu a été son compagnon d'armes; l'admirer, parce qu'elle ne manqua pas elle-même de courage. Car qui ne serait frappé d'admiration en apprenant, qu'en moins d'un instant, elle conçut, résolut, accomplit un dessein plein de terreur et d'épouvante ? Ni l'horreur du présent, ni la rapidité des instants, ni son abandon au milieu des embûches, ni cette circonstance qu'elle est toute seule chez elle, quand on la saisit, rien, non, rien n'a troublé cette Bienheureuse; on eût dit que c'étaient des amis, des personnes de connaissance qui lui rendaient visite, tant elle conserve la liberté dans toute ses actions; cette tranquillité se comprend. En effet, elle n'était pas seule, Jésus était avec elle, Jésus, son conseil : il était là auprès d'elle; c'était lui qui parlait à son cœur; c'était lui qui fortifiait son âme; c'était lui qui chassait la crainte. Et cette protection était de toute justice; la vierge martyre s'était d'avance montrée digne d'un pareil secours.

« Le démon sut inventer les moyens de répandre en foule ses oracles de tout côté; il s'est donné comme annonçant l'avenir par avance; et il n'a pas prévu, il a oublié de prophétiser toute l'étendue de la confusion et du ridicule qu'il encourrait en ce jour. Qui pourra comprendre quelque sujet de dérision plus burlesque que ce qui est arrivé au démon en cette circonstance ? Il avait la vierge prise dans ses filets, et il perd sa proie; il tenait la

jeune fille, il n'a pas pu la garder; on eût dit que c'était une ombre, non une vierge qu'il avait saisi. C'est qu'elle unissait, à la simplicité de la colombe, la prudence du serpent; la simple colombe s'est laissée prendre, mais le serpent, plein de prudence, a échappé; quoiqu'elle se vît prise, elle ne désespéra pas de la victoire; elle ne laissa surprendre ni son cœur ni sa pensée, quoique sa personne fût captive; elle imagina un expédient, une sage combinaison, pour déjouer l'esprit inconsidéré des soldats, et les frapper pour ainsi dire de stupidité.

« La jeune fille fit donc semblant d'avoir changé d'avis; et, pour qu'on se fiât à son air, malgré la tempête qui grondait sur elle, malgré le naufrage qui l'entourait de si grands périls, elle montrait un visage calme et gai. Les soldats dupes de cette ruse, trompés par la sérénité de la jeune fille, commencèrent à lui témoigner quelques égards. Elle leur avait demandé de se retirer, tout le temps qui lui serait nécessaire pour revêtir le costume d'une nouvelle épouse; les soldats la laissèrent libre de s'éloigner. Non-seulement ils voulaient lui être agréables, mais ils se promettaient aussi les compliments du juge, à qui ils auraient amené une jeune fille ornée et parée. Celle-ci, maîtresse de ce qu'elle désirait, se hâta de revêtir ce qui est la vraie beauté, c'est-à-dire la force d'âme, la riche et ferme espérance de la résurrection; et aussitôt elle monta en courant sur le toit de sa maison, et de là se précipita. Son corps, plus brillant que la foudre, en tombant, frappa d'un éclat terrible les yeux du démon. Car la foudre qui se précipite du ciel, nous cause moins d'épouvante, que n'en ressentirent les phalanges du démon, quand elles virent tomber ce corps de la vierge martyre, plus redoutable que les tonnerres. Elle accomplit résolument cette action hardie que le démon ne craignit pas autrefois de proposer au Seigneur lui-même : *Si vous êtes le Fils de Dieu, précipitez-vous.*

« Qui pourrait considérer la foi, la grandeur d'âme de cette jeune fille sans être stupéfait ? Ainsi une jeune fille, une vierge, t'a vaincu par son énergie, par son courage, ô démon ! Le défi que tu as jadis proposé au Seigneur, une jeune fille, sa servante, l'a retourné contre toi-même, et, courant sur le faîte du toit, de là, elle s'est élancée; le juge l'a appelée; c'est toi qui as suggéré tout cela; elle ne t'a pas obéi, elle n'a pas accepté un combat plein de ruses; elle connaissait bien la malice de tes pensées; c'est ton habitude d'appeler les vierges devant les juges, comme pour les faire battre de verges, et bientôt, sans effort, de précipiter dans les abîmes, bien plus tristement captives, celles qui n'ont pas craint la lutte. Si tu n'as pas d'arrière-pensée, quand tu appelles une jeune fille au combat, dans le stade, mesure-toi avec elle; quand elle se précipite du haut d'un toit, soutiens-la dans sa chute; ose donc l'affronter; ne recule pas devant les luttes de ce genre. Donne l'essor que tu voudras à ton ardeur. Tu as la terre pour champ de bataille; pousse désormais vivement les glaives, pour donner la mort; prépare, pour tuer les hommes, les durs instruments de meurtre; apprête-toi à briser la jeune fille qui tombe. Tous tes artifices, si retors, si profonds qu'ils soient, se sont trouvés sans aucune puissance; la vierge les a vaincus; et, ce qui est plus remarquable, elle n'a pas réclamé de Dieu ce qui est écrit : *Commandez à vos anges, Seigneur, que je ne heurte pas mon corps contre la pierre;* mais ce qu'elle lui demanda, c'est de prescrire à son âme, aussitôt après sa chute, de quitter son corps.

« Comme une biche tombée entre les mains des chasseurs et qui se sauve, arrive sur le sommet d'une montagne inaccessible, et là, hors de leur portée, à l'abri de leurs traits, s'arrête, et, sans rien craindre, regarde ceux

qui la poursuivaient; ainsi a fait notre vierge; elle était tombée entre les mains des chasseurs qui la traquaient; sa chambre était comme un filet où on l'avait prise, elle se sauve, non sur le sommet d'une montagne; mais elle gravit les cimes du ciel même, et, de ces hauteurs, elle ne redoutait plus leur approche; et les voyant ensuite retourner les mains vides, elle jouissait de la confusion des infidèles.

« Pélagie déroba ainsi son corps aux atteintes des impudiques; elle dépouilla son âme qui monta nue au ciel, abandonnant aux ennemis sa chair sacrée; confondus, réduits à l'impuissance, ils ne savaient que faire de ces restes. Voilà les œuvres glorieuses de notre Dieu, quand il lui plaît de tirer ses serviteurs de leurs angoisses, pour les conduire à la sérénité, et de confondre les ennemis, en apparence triomphants, et de leur enlever toutes les ressources de la pensée.

« O jeune fille, femme par ton sexe, mais d'un courage digne de l'honneur ! ô vierge, qui mérites d'être célébrée à double titre, et parce que tu fais partie de la troupe des vierges, et parce que tu as été inscrite au nombre des martyrs ! ô jeune fille, chaste jusqu'à ne pas permettre aux regards libertins d'un juge de jouir de ton aspect ! Elle a méprisé la vie; de notre côté, méprisons les délices. Imitons sa modestie, sa continence, et dressons des trophées de nos victoires sur les voluptés; réprimons la fougue de nos désirs déréglés, effrénés; animons-nous à la piété, fortifions-nous dans la ferveur; remplaçons, quand il le faut, l'humilité par de l'audace; enfin, sur cette terre, mortifions nos membres, afin que le Seigneur s'emparant de notre corps humilié, l'exalte, le rende digne de la communication de son propre corps et de sa forme divine ».

Tillemont nous apprend que les peuples accouraient en foule pour honorer cette sainte vierge et Martyre, et que le lieu de sa sépulture était assez éloigné d'Antioche. Sa fête se célébrait solennellement dans cette ville la veille de la translation de saint Ignace. Elle est marquée au 9 de juin dans les Menées des Grecs et dans le martyrologe romain.

Saint Jean Chrysostome, *Homélies sur sainte Pélagie.* 11 volumes in-8°, imprimerie des CELESTINS, à Bar-le-Duc. — Cf. Baillet; Tillemont.

SAINT COLOMB OU COLOMKILLE,

ABBÉ EN IRLANDE ET APÔTRE DES PICTES (597).

Il était de l'illustre maison de Neil, et naquit en 521, à Cartan, dans le comté de Tyrconnel. Il étudia la sainte Ecriture sous le saint évêque Finian, et ayant été fait prêtre en 546, il ouvrit lui-même une école où il forma plusieurs disciples.

Il fonda le grand monastère de Dair-Mogh ou du Champ-des-Chênes, appelé aujourd'hui Durrogh; il fut aussi le fondateur de quelques monastères moins considérables, tels que ceux de Doire ou Derry, dans l'Ultonie, et de Surd, dans la province de Leinster. En même temps il composa, pour l'usage de ses religieux, une Règle qui était principalement tirée de celle des anciens moines d'Orient. Son nom de Colomkille veut dire en irlandais *Fondateur de cellules.*

Son zèle à reprendre les vices publics lui ayant fait encourir l'indignation du roi Dermot ou Dermitius, il quitta l'Irlande et passa dans la partie septentrionale de la Bretagne, connue aujourd'hui sous le nom d'Ecosse. Il emmena avec lui douze de ses disciples. Bède place son arrivée l'an 565 de Jésus-Christ, le neuvième du règne de Bridius, le plus puissant roi des Pictes.

Il est dit du Saint qu'il convertit les Pictes au christianisme par ses prédications, ses vertus et ses miracles : mais ceci ne doit s'entendre que des Pictes du nord, ainsi que de ceux qui habitaient les hauteurs, et qui étaient séparés des autres par le mont Grampus. En effet, nous appre-

nons de Bède que les Pictes méridionaux avaient reçu l'Evangile longtemps auparavant, et qu'ils en étaient redevables aux prédications de saint Ninyas, premier évêque de Whit-Herne, dans le comté de Galloway.

Les Pictes, ayant embrassé la foi, donnèrent à saint Colomb la petite île de Hy ou de Jona, qui est à douze milles de la terre ferme, et qui de son nom fut depuis appelée *Y Colm-Kille.* Il y bâtit un grand monastère qui, durant plusieurs siècles, fut le principal séminaire des Bretons du nord. Les rois d'Ecosse y eurent longtemps leur sépulture. On y enterra aussi les corps d'une multitude presque innombrable de Saints Ce monastère donna naissance à plusieurs autres que saint Colomb fonda en Ecosse. Ce fut là que se formèrent les célèbres évêques Aïdan, Finian et Colman, qui convertirent à la foi les Anglais-Northumbres. Dans la suite, le monastère de Hy embrassa la Règle de Saint-Benoît.

Le genre de vie que suivait saint Colomb était fort austère ; il couchait sur la terre nue et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Ses jeûnes étaient rigoureux et continuels. La piété cependant ne le rendait ni sombre, ni mélancolique. Une aimable gaieté paraissait toujours peinte sur son visage, et annonçait à tous ceux qui le voyaient que son âme jouissait d'un calme inaltérable, et de cette joie pure que produit la présence du Saint-Esprit. Sa ferveur était si grande, que dans toutes ses actions il paraissait être plus qu'un homme. Autant qu'il était en lui, il ne laissait échapper aucun moment sans le consacrer à quelque chose qui eût la gloire de Dieu pour objet, comme à prier, à lire, à écrire ou à prêcher. Sa douceur et sa charité, qui ne se démentaient en aucune occasion, lui gagnaient les cœurs de tous ceux avec lesquels il conversait. Ses vertus, relevées encore par le don de prophétie et par celui des miracles, lui attiraient une vénération universelle. Il avait une telle autorité, que les rois mêmes ne faisaient rien sans le consulter. Aïdan ou Edhan, qui, en 570, succéda sur le trône à Kinatel, son parent, voulut recevoir de sa main les ornements royaux.

Quatre ans avant sa mort, le Saint eut une vision qui lui fit verser beaucoup de larmes. Il pleurait, parce que des anges lui avaient appris que Dieu, touché par les prières des églises de Bretagne et d'Ecosse, prolongerait encore sa vie de quatre années.

Sentant approcher sa dernière heure, il dit un dimanche à Diermit, son disciple : « Ce jour est appelé le Sabbat, c'est-à-dire le jour du repos ; il sera véritablement tel à mon égard, puisqu'il mettra fin à mes travaux ». Il se trouva le premier dans l'église à minuit, qui était le temps où se disaient les Matines. S'étant mis à genoux devant l'autel, il reçut le saint Viatique ; puis, après avoir donné sa bénédiction à ses frères, il s'endormit tranquillement dans le Seigneur, en 597. Il était âgé de soixante-dix-sept ans. On l'enterra dans l'île de Hy. Son corps fut ensuite transporté à Down, en Ultonie, et déposé dans un caveau avec ceux de saint Patrice et de sainte Brigitte.

Saint Colomb était autrefois honoré parmi les principaux patrons d'Irlande et d'Ecosse.

Tiré de Bède, *Hist.*, liv. III, ch. 4, et de la Vie du Saint, écrite par Cummenée, abbé de Hy, en 557.

Xe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Ecosse, sainte MARGUERITE, reine, renommée pour sa charité envers les pauvres et pour sa pauvreté volontaire. 1093. — A Rome, sur la voie Salaria, le supplice de saint Gétule, personnage très-illustre et très-docte, et ses compagnons Céréal, Amance et Primitif : arrêtés sur l'ordre de l'empereur Adrien par le consulaire Licinius, ils furent premièrement battus de verges, ensuite jetés en prison, enfin, livrés aux flammes ; mais, n'en ayant reçu aucune atteinte, ils eurent la tête brisée à coups de bâton, et consommèrent ainsi leur martyre. Symphorose, femme de saint Gétule, enleva leurs corps et les fit inhumer fort honorablement dans une sablonnière de sa maison de campagne. 126. — A Rome encore, sur la voie Aurélienne, la fête des saints martyrs Basilide,

Tripode, Mandale, et de vingt autres, qui souffrirent sous l'empereur Aurélien, par les ordres de Platon, préfet de la ville. IIIe s. — A Nicomédie, saint Zacharie, martyr. — A Pruse, en Bithynie, saint Timothée, évêque et martyr, sous Julien l'Apostat [1]. Vers 362. — En Espagne, les saints martyrs Crispule et Restitut. — En Afrique, les saints martyrs Arèse, Rogat et quinze autres. — A Cologne, saint MAURIN, abbé et martyr. — A Petra, en Arabie, saint Astère, évêque, qui souffrit beaucoup de la part des Ariens pour la foi catholique, et, ayant été exilé en Afrique par l'empereur Constance, mourut glorieux confesseur [2]. IVe s. — A Auxerre, saint Censure [3], évêque. Vers 500.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Chartres, saint Aignan ou Agnan, cinquième évêque de ce siége. — A Celles, en Berri, saint Séverin, moine. Il reçut saint Ysis en son petit ermitage, où se trouvait une communauté dont il était le supérieur, et qui devint ensuite le monastère de Percy. Vers 540. — A Paris, saint LANDRY, évêque de cette ville, qu'on dit être fondateur de l'Hôtel-Dieu. Ce fut à lui que Marculfe adressa ses formules. Son corps était à Saint-Germain l'Auxerrois. 656.— A Mayence, saint BARDON, d'abord abbé de Fulde et puis archevêque de cette ville. 1051. — Au diocèse de Séez, saint EVREMOND, abbé de Fontenay, que Dieu a rendu glorieux par beaucoup de miracles. Son corps a été porté à Creil-sur-Oise, en Beauvoisis, où il est reconnu pour patron. Il fut brûlé par les Calvinistes. Vers 720. — Aux diocèses de Cambrai et d'Arras, le vénérable Hildebrand, neveu du comte de Flandre, Arnoul, qui se distingua plus encore par sa piété que par sa naissance. Il gouverna simultanément les deux monastères de Saint-Vaast d'Arras et de Saint-Bertin. On ne connaît pas l'année de sa mort. — A Binche, en Hainaut, sainte Amalberge, veuve, mère de sainte Pharaïlde [4], de sainte Reneilde et de sainte Goule ou Gudule [5]. Vers 680. — Au diocèse d'Autun, le bienheureux Aurélien, archidiacre de cette ville et abbé des monastères d'Aisnay, de Saint-Eugend et de Nantua, et fondateur du monastère de Sayssieu, dans le Bugey. Son mérite l'éleva sur le siége de Lyon, en 875. Quelques hagiographes lui donnent le titre de Saint. On célébrait autrefois sa fête dans l'église de Saint-Nizier. 895. — Dans l'ancienne province d'Anjou, la sœur Anne de Beauvais, religieuse ursuline [6]. 1620. — Dans la Champagne, le vénérable Félix Vialart de Herse, quatre-vingt-sixième évêque de Châlons-sur-Marne. Ses vertus, ses aumônes secrètes aux pauvres honteux, ses aumônes publiques aux hôpitaux, à une foule incroyable de nécessiteux, sa patience héroïque dans ses infirmités, ses mortifications effrayantes, dont le hasard rendit public les instruments sanglants, ses prières ferventes, son tendre amour pour Dieu, ses saintes dispositions à la mort, ont rendu sa mémoire très-chère aux Champenois. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans, et fut inhumé au bas du sanctuaire de la cathédrale de Châlons sous une tombe de marbre blanc marquetée, sur laquelle est gravée son épitaphe qui est un abrégé des principaux faits de sa vie. On admire maintenant cette belle tombe derrière le maître-autel. On attribue à ce saint personnage plusieurs guérisons instantanées, avant et après sa mort. 1680. — A Saint-Macaire-en-Mauges (Maine-et-Loire), le martyre de Louis-Jacques Lacroix, curé de cette paroisse, condamné à mort, comme prêtre réfractaire ou non assermenté, par le tribunal révolutionnaire d'Angers. 1793.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Dominicains. — A Bude, la fête du bienheureux Jean-Dominique, archevêque de Raguse et cardinal de la sainte Eglise romaine, qui travailla beaucoup à l'abolition du schisme et brilla dans l'Eglise de Dieu par la sainteté de ses mœurs [7]. 1419.

1. Ses reliques se sont gardées longtemps à Constantinople, dans une église qui portait son nom.

2. Il avait d'abord été engagé dans le parti des Ariens, mais au concile de Sardique (347) il se rangea du côté des orthodoxes et contribua à démasquer les intrigues et les fourberies des hérétiques. Son zèle pour la foi le fit ensuite exiler dans la Haute-Lybie. Rappelé sous Julien l'Apostat, il assista, en 362, au concile d'Alexandrie, et il fut chargé par ses collègues de porter au clergé d'Antioche la lettre synodale que le concile adressait à cette Eglise, alors désolée par le schisme et l'hérésie. On croit qu'il mourut peu de temps après. Saint Anastase (Lettre aux Solitaires) fait l'éloge de sa foi et de ses vertus.

3. Le bienheureux Censure monta sur le siége d'Auxerre environ vingt ans après la mort de saint Germain. Sidoine Apollinaire raconte qu'il marcha sur les traces de ses prédécesseurs, et qu'il brilla par la piété et par toutes sortes de vertus. Dans son diocèse se réfugièrent un grand nombre de Goths, qu'il reçut avec une bienveillante charité. Il transmit à la postérité la Vie de saint Germain d'Auxerre, écrite par le prêtre Constantin, d'après le conseil de saint Patient, de Lyon. Il mourut, comblé de mérites, à l'âge de soixante-dix ans, le 10 de juin, au commencement du VIe siècle. Son corps repose jusqu'à ce jour dans la basilique de Saint-Germain. Un gros os du Saint est au Carmel d'Amiens.

4. Nous avons donné la Vie de sainte Pharaïlde, patronne de Gand, sous le 4 janvier, t. Ier, p. 131.

5. Nous donnons la Vie de sainte Amalberge au 10 juillet. Voir ce jour.

6. Nous donnons sa Notice dans le tome consacré aux Vénérables.

7. Le bienheureux Jean Dominique vint au monde vers le milieu du XIVe siècle. Ses parents habitaient

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, saint Benjamin, martyr. Sous les premiers empereurs païens. — A Boseth, en Numidie, les saints Mammaire, prêtre, Félix et Victorien, diacres, Albin, Domate et onze autres, martyrs. 254. — Près d'Antioche, le bienheureux Théophane, reclus, et sainte Pansemne, pénitente, qui, de pécheresse publique, devint chère à Dieu par l'entremise de son serviteur. — Chez les Grecs, saint Apollon, évêque en Orient, et saint Alexis, évêque de Bithynie. — En Cappadoce, saint Canide, reclus. Vers 460. — En Angleterre, saint Yves, évêque en Perse, et trois de ses compagnons qui furent ensevelis dans cette contrée. VIIe s. — A Rochester, en Angleterre, saint Emar ou Ithamar, évêque. 656. — A Palerme, en Sicile, sainte Olive, vierge et martyre. Vers le IXe s. — En Pologne, saint Bogomile ou Théophile, qui quitta le siége archiépiscopal de Gnesne pour se faire camaldule et solitaire. 1182. — A Bologne, la bienheureuse Diane d'Andalo, fondatrice du monastère de Sainte-Agnès de cette ville. Cette femme bénie était remarquable par sa haute sagesse et sa suave éloquence. Sa rare beauté et ses vertus la rendaient aimable et gracieuse aux yeux de tous. Elle était si appliquée au service divin, à la prière et à l'oraison que souvent, à sa seule vue, les sœurs se prenaient à fondre en larmes. Dans son humilité profonde, elle aimait à porter les vêtements les plus vils ; en un mot, elle embellit le monastère qu'elle avait fondé par ses paroles et ses exemples, par ses conseils et ses vertus [1]. 1236. — A Bologne encore, les bienheureuses vierges Cécile et Aimée, de l'Ordre de Saint-Dominique. 1236. — A Trévise, ville du royaume d'Italie, le bienheureux Henri de Bolzano, célèbre dans le pays par ses nombreux miracles [2]. 1315. — A Rome, le bienheureux Bonaventure, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, et cardinal-prêtre du titre de Sainte-Cécile. Il fut en relation avec le poëte Pétrarque ; il écrivit des sermons et plusieurs ouvrages. 1388.

Florence, ils étaient pauvres des biens de la fortune, mais riches en vertus. Les visites qu'il fit dans sa jeunesse aux Dominicains de Sainte-Marie la Neuve lui inspirèrent le désir de consacrer sa vie dans cette maison au service de Dieu. On fit d'abord difficulté de l'y admettre, puis enfin l'on se rendit à la parole d'un frère qui prédit que ce jeune homme serait une grande lumière dans l'Eglise de Dieu. Jean Dominique, en effet, devint un savant théologien et un habile prédicateur. Ses œuvres furent nombreuses et éclatantes. Il ramena, dans la Toscane et dans Rome, un grand nombre de pécheurs à Dieu, fonda plusieurs couvents, rétablit la discipline dans ceux où elle s'était relâchée, prêcha la croisade contre Bajazet, gagna à la piété Antonin, plus tard archevêque de Florence, et travailla à l'extinction du schisme d'Orient. Après avoir refusé l'archevêché de Raguse que lui offrit Grégoire XII, il accepta le titre de cardinal dont il se démit au concile de Constance, à la grande édification de tous les évêques présents. Après avoir inutilement travaillé à faire rentrer les Hussites dans le sein de l'Eglise, il mourut à Bude, le 10 juin 1419. Il était âgé de soixante ans. Le pape Grégoire XVI approuva son culte le 7 avril 1832.

1. Les religieuses de Sainte-Agnès la regardèrent désormais comme leur patronne et leur protectrice. Dix-sept ans après elles transportèrent son corps dans l'église de leur nouveau couvent, bâti dans l'enceinte de la cité, et le placèrent près du maître-autel dédié à sainte Agnès, avec l'inscription suivante : « Ici repose la bienheureuse Diane d'Andalo, qui fit les vœux de religion entre les mains du bienheureux Dominique, édifia le monastère de Sainte-Agnès, et, après y avoir vécu très-saintement pendant treize années, passa au Seigneur en 1236 ».

L'église de Sainte-Agnès fut profanée en 1796 et détruite en 1819. Les reliques de la bienheureuse Diane furent alors dispersées, mais son culte n'eut à subir aucune interruption, tant il était cher à la foi et à la piété des fidèles. Les Frères Prêcheurs de Bologne ont recouvré il y a quelques années la table de l'autel de Sainte-Agnès, où Fontana, peintre distingué de l'école Bolonaise, a représenté Diane faisant profession entre les mains de saint Dominique. Un riche propriétaire bolonais devenu possesseur de la cassette qui renfermait ses ossements l'a fait transporter dans l'ancienne église du couvent de Ronzano.

La cause de la bienheureuse Diane, introduite depuis longtemps à Rome, a été reprise naguère avec beaucoup de zèle et d'activité.

2. Les Italiens appellent le serviteur de Dieu saint *Rigo*, qui est un diminutif d'*Arrigo*, lequel a la même signification que *Henri*.

SAINT LANDRY, ÉVÊQUE DE PARIS[1]

656. — Pape : Saint Eugène Ier. — Roi de France : Clovis II.

Quidquid tribuitur pauperi non est donum, sed mutuum, quia quod datur multiplicato sine dubio fructu recipitur.

L'aumône que l'on fait au pauvre n'est pas un don, mais un prêt, car ce que nous donnons nous est rendu au centuple.

S. Greg. Mag., *Epist.* 20 *ad Joann. procons.*

Entre les prélats de notre France qui florissaient le plus sur la fin du règne de Clovis II, saint Landry, évêque de Paris, fut un des plus signalés pour ses actions vertueuses. Il était Français de nation : on ne parle point de sa naissance. Dès son jeune âge, il s'adonna tellement à la vertu, qu'il pouvait servir à tous d'un rare exemple de perfection. Notre-Seigneur, qui l'avait choisi pour servir de lumière à plusieurs, l'éleva au siége épiscopal de Paris, par l'élection qu'en fit le clergé, l'an de Notre-Seigneur 650, du temps de Clovis II, roi de France, fils de Dagobert et de Nantilde.

Le mérite de sa très-sainte vie le rendit plus illustre que l'antiquité ou la noblesse de sa race, puisque l'histoire a remarqué l'un et non pas l'autre. Il se comporta dignement dans sa charge, s'employant assidûment à la prédication, et à la pratique des actions héroïques et vertueuses. Il avait un soin particulier de soulager les pauvres, de nourrir les pèlerins, de marier les filles pauvres, d'assister les malades et de s'employer à toutes sortes d'œuvres charitables, avec tant de ferveur et d'affection, que pour ses pieuses et grandes libéralités, il fut appelé prodigue par les mondains.

Pendant une horrible famine qui, en 651, désola son diocèse, il vendit ou engagea non-seulement tous ses meubles, mais aussi les vases sacrés de l'église, pour donner du pain à ceux qui en manquaient, et il prenait plaisir à le leur distribuer lui-même.

Mais s'il avait de la tendresse et de la charité pour les pauvres, il en avait particulièrement pour les malades, qui, étant dans l'impuissance de se secourir eux-mêmes, demandent à être assistés avec plus de soin et de libéralité que les autres. Il ne se contenta pas de les visiter dans leurs maisons, et de leur envoyer les remèdes et les aliments qui leur étaient nécessaires et de susciter des personnes charitables pour leur rendre les bons offices dont ils avaient besoin ; il voulut étendre sa miséricorde dans les années et dans les siècles suivants.

Avant lui, Paris ne possédait, pour le soulagement des malades, que les *Matriculæ*, asiles soutenus par les aumônes viagères des riches. Landry, suivant une tradition généralement reçue dans le diocèse de Paris[2], fit, le premier, pour cette capitale, ce que la constitution des empereurs avait fait pour l'empire romain : il fonda, auprès de son palais épiscopal, avec

1. Quelques critiques ont osé nier que saint Landry ait jamais été évêque de Paris. Mais les anciens catalogues et la tradition de cette Eglise sont des preuves que toutes les subtilités de la critique ne peuvent affaiblir *(Gallia christiana)*.

2. Cette tradition est admise par les Bollandistes

des revenus fixes et assurés, un établissement longtemps appelé l'hôpital Saint-Christophe, et auquel le moyen âge imposa le beau nom d'Hôtel-Dieu. Cette maison fut bâtie sur l'emplacement même de celle d'Erchinoald, maire du palais. Son plaisir, après les fonctions indispensables de sa charge, était de se transporter dans cet hôpital, pour y rendre à ces membres de Jésus-Christ les assistances corporelles et spirituelles que sa prudence lui inspirait : il est imité tous les jours, non-seulement par une sainte communauté de religieuses qui est chargée de ce grand nombre de malades, mais aussi par beaucoup de comtesses, de marquises, de duchesses et autres dames qui se font gloire de servir Jésus-Christ en ses pauvres, et de leur présenter de leurs propres mains les mets et les remèdes que la charité de ces saintes filles leur a préparés.

Ce fut aussi durant l'épiscopat de saint Landry que la célèbre abbaye de Saint-Denis, en France, que le roi Dagobert avait fait bâtir, fut remplie d'un grand nombre de saints religieux de l'Ordre de Saint-Benoît, pour y chanter jour et nuit les louanges de Dieu, et y honorer continuellement les glorieux martyrs saints Denys, saint Rustique et saint Eleuthère, dont les reliques y avaient été déposées. Notre saint prélat reçut avec joie cette bienheureuse colonie dans son diocèse ; et, afin que les religieux vécussent plus tranquilles dans une plus grande séparation et un plus grand oubli du monde sous l'obéissance et la correction de leur abbé, il les exempta de sa juridiction et de celle de ses successeurs. Ce privilége fut confirmé dans un concile tenu à Clipy, qui est maintenant le bourg qu'on appelle Saint-Ouen, où il y avait une maison royale, dont il est souvent parlé dans l'*Histoire de France*.

Notre saint évêque s'envola au ciel le 10 juin 656. C'est après sa mort que Dieu se réservait de glorifier son illustre serviteur. De nombreux miracles, dus à son invocation et à l'attouchement de son suaire et d'une de ses dents vinrent attester sa sainteté : qu'il nous suffise d'en rapporter quelques-uns.

Plusieurs infirmes, atteints de maladies incurables, et abandonnés des médecins, en ont été miraculeusement guéris ; comme un nommé Raoul, natif de Gonesse, devenu lépreux ; un soldat nommé Odon, natif de Villejuif, paralytique ; une femme appelée Aveline, tourmentée d'une fièvre et d'hydropisie ; un autre homme encore de Bagnolet, du nom d'Etienne ; un prêtre appelé Hervé, demeurant à l'hôpital des lépreux, situé près de Montmartre ; et le neveu de l'évêque de Paris, Maurice de Soliac, très-docte prélat et bien versé en la médecine, appelé Jean, tous trois affligés de l'esquinancie. Ce Jean de Soliac ayant été porté en l'église de Saint-Germain l'Auxerrois, le suaire de saint Landry avec sa dent lui furent imposés, et il les toucha avec respect, puis s'en retourna avec une grande confiance d'en recevoir du soulagement. Il ne fut pas plus tôt arrivé à la maison épiscopale, que son esquinancie se dissipa. Il fut guéri en présence de l'évêque Maurice son oncle, qui, sachant bien que c'était une chose honorable de manifester les œuvres que Dieu fait par l'entremise de ses Saints, publia lui-même ce miracle au peuple, dans ses prédications, et en déclara tout le succès au pape Alexandre III, lequel était pour lors en cette ville de Paris.

Il arriva un jour que le feu ayant pris à une certaine maison, au lieu où est à présent le grand Châtelet de Paris, appelé alors la porte Royale, il s'alluma avec une telle violence, par la force du vent, qui était très-grand, qu'il menaçait la ville d'un incendie général. Cependant, voyant que quelque remède qu'on y pût apporter, il ne laissait pas de s'accroître, et que

déjà plusieurs maisons étaient embrasées et consumées, on eut recours au suaire de saint Landry, qui était gardé dans l'église de Saint-Germain : il fut promptement apporté par le doyen de cette église, nommé Hervé. Cette précieuse relique ayant donc été attachée au bout d'une perche, et opposée aux flammes les plus violentes, aussitôt le feu commença à se retirer et à diminuer, et s'éteignit peu à peu, sans faire un plus grand dommage.

Comme un des paroissiens de l'église Saint-Germain l'Auxerrois violait la sainteté du lieu, en jouant aux dés avec quelques autres, jurant et y faisant des festins pendant la nuit, saint Landry lui apparut et lui parla en ces termes : « Ne savez-vous pas que Notre-Seigneur a dit : Ma maison est la maison d'oraison : pourquoi donc avez-vous été si téméraire que de profaner ce saint lieu ? » et il le fouetta si rudement, que les marques lui demeurèrent longtemps imprimées sur la peau. Ce qui nous apprend avec quel respect nous devons être dans l'église, puisque Dieu et ses Saints punissent si rigoureusement les irrévérences qui s'y commettent.

Un soldat s'étant blessé le genoux d'une épine qu'il s'y était enfoncée, en ressentait de très-grandes douleurs; de sorte que, faute de l'avoir soigneusement pansée, il s'y était fait un dangereux apostème : toutefois, s'étant fait porter sur le tombeau de saint Landry, il en fut guéri par son intercession, en appliquant le suaire du Saint sur son mal.

La charité inépuisable de notre Saint a inspiré les artistes : ils le représentent ayant à ses côtés un grand panier d'osier, d'où il puise des pains qu'il distribue aux pauvres, ou tenant un livre sur lequel est un couteau ouvert [1].

CULTE ET RELIQUES.

Le saint corps fut inhumé dans l'église de Saint-Germain l'Auxerrois. En 1171, Maurice de Sully leva son corps de terre et le renferma dans une châsse de bois doré. Mais le 16 septembre 1408, Pierre d'Orgemont, évêque de Paris, tira ces ossements sacrés de cette première châsse, qui n'était que de bois, et les mit dans une châsse d'argent, que l'on voyait encore avant 93, élevée sur une colonne, derrière le grand autel de cette église collégiale de Saint-Germain. Il en sépara néanmoins deux petits ossements, l'un du cou et l'autre du doigt, qui furent donnés à l'église paroissiale de Saint-Landry, dans la cité : on croit qu'il y avait là primitivement une chapelle servant d'oratoire au Saint.

Cette châsse a été pillée par les révolutionnaires, et les saintes reliques ont disparu, ainsi que celles de l'église Saint-Landry, qui fut détruite en 1828.

Nous avons tiré cette Vie du Bréviaire de Paris et de celui de Saint-Denis. Ribadeneira et le *Gallia christiana* nous ont servi à combler quelques lacunes.

1. Quelques auteurs pensent que c'est saint Landry dont on voit la statue au portail de Saint-Germain l'Auxerrois, à Paris. Cette statue, qui date du XIVe ou XVe siècle, aurait été trouvée dans les fouilles de l'église de Saint-Landry, en 1829.

SAINTE MARGUERITE, REINE D'ÉCOSSE

1093. — Pape : Urbain II. — Roi de France : Philippe Ier.

Hæc erat plena operibus bonis et eleemosynis quæ faciebat.

Elle a amassé un riche trésor d'aumônes et de bonnes œuvres. *Act.*, IX, 36

Edmond II, roi d'Angleterre, ayant été assassiné en 1017 par le comte Edric, Canut, roi de Danemark, qui en vertu d'un accommodement était déjà maître du pays des Merciens et des provinces septentrionales, ne manqua pas de profiter de cette circonstance : il parvint à se faire reconnaître roi de toute l'Angleterre par les évêques et par les principaux de la nation ; et il se fit aussi déclarer tuteur des deux fils d'Edmond, jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de succéder à leur père dans le royaume des Saxons occidentaux.

Désirant se défaire des jeunes princes, qui se nommaient Edouard et Edmond, il les envoya secrètement au roi de Suède, avec ordre de leur ôter la vie ; mais sa cruelle ambition fut mal servie, et le monarque suédois refusa de tremper ses mains dans un sang innocent. Cette conduite lui fit d'autant plus d'honneur, qu'il avait tout à craindre de la puissance de Canut, qui, par une insigne perfidie, venait de joindre la Norwége au Danemark. Il envoya les deux princes au roi de Hongrie, qui les reçut avec bonté et se chargea du soin de les faire élever d'une manière conforme à leur naissance.

Edmond, l'aîné des princes, mourut sans postérité. Edouard, son frère, épousa Agathe, sœur de la reine de Hongrie, ou, selon d'autres, nièce de l'empereur Conrad. C'était une princesse vertueuse et douée de toutes les belles qualités de l'esprit et du cœur. Elle devint mère d'Edgard, surnommé *Etheling*, de Christine, qui se fit religieuse, et de Marguerite, dont nous écrivons la vie.

Canut mourut en 1036. Il eut pour successeur Harold Ier (1036-1039); Hardi-Canut ou Hardeknut (1039-1041) ; Edouard le Confesseur (1041-1066). Ce dernier, lorsqu'il se vit affermi sur le trône, fit inviter Edouard, surnommé *Etheling* ou *d'Outre-Mer*, à passer de la Hongrie en Angleterre avec ses trois enfants ; et il les reçut à Londres, en 1054, avec toutes les marques possibles d'honneur et d'affection. Edouard d'Outre-Mer mourut en cette ville trois ans après, et fut enterré dans l'église de Saint-Paul. Son fils Edgard devait naturellement succéder à saint Edouard le Confesseur ; mais comme il était encore fort jeune, et que d'ailleurs il était né dans un pays étranger, on prit de là occasion de l'exclure de la couronne, et l'on plaça le comte Harold sur le trône en 1066. Celui-ci prétendait qu'Edouard l'avait désigné pour son successeur. Guillaume, duc de Normandie, fit valoir une semblable prétention. En conséquence, il passa la mer, conquit l'Angleterre, et tua Harold dans la fameuse bataille qui se donna près de Hastings, le 14 octobre 1066. Plusieurs anglais se déclarèrent inutilement pour Edgard. Ce prince, étant trop faible pour soutenir ses droits les armes à la main, fut forcé, avec toute la noblesse, de recevoir le vainqueur à Londres.

Quelque temps après, il s'enfuit secrètement pour se soustraire à la

tyrannie de Guillaume. Le vaisseau, sur lequel il s'embarqua avec sa sœur, fut assailli d'une violente tempête qui le rejeta sur la côte d'Ecosse. Malcolm III, roi de ce pays, les reçut l'un et l'autre, et leur fit un accueil d'autant plus favorable qu'il avait lui-même, dans une circonstance à peu près semblable, trouvé refuge et appui à la cour d'Edouard le Confesseur.

Touché du malheureux sort d'Edgard et de Marguerite, il leur procura tous les secours qui dépandaient de lui. Loin de les remettre entre les mains de Guillaume qui les réclamait, il prit les armes en leur faveur et obtint qu'Edgard serait traité comme un ami par le roi normand.

Cependant Marguerite donnait à l'Ecosse le spectacle de toutes les vertus. Elle avait appris, dès ses premières années, à mépriser l'éclat trompeur des pompes mondaines et à regarder les plaisirs comme un poison d'autant plus dangereux qu'il flatte en donnant la mort. C'était bien moins par sa rare beauté que par un heureux assemblage de toutes les qualités de l'esprit et du cœur, qu'elle s'attirait l'admiration de toute la cour; et les honneurs qu'on lui rendait ne portaient aucune atteinte à son humilité. Toute son ambition était de se rendre agréable au Roi des rois. Elle ne trouvait de satisfaction que dans les charmes de l'amour divin ; et cet amour, elle l'entretenait et le nourrissait par l'exercice de la prière et de la méditation, auquel il lui arrivait souvent de consacrer les jours entiers. Considérant Jésus-Christ dans la personne des pauvres, elle saisissait toutes les occasions qui se présentaient de les servir, de les consoler et de pourvoir à leurs différents besoins.

Malcolm, touché de tant de vertus, conçut pour Marguerite la plus haute estime; il crut même devoir lui proposer de s'unir à elle par les liens du mariage, et il fut au comble de ses vœux lorsque la princesse eut donné son consentement. Marguerite fut mariée et couronnée reine d'Ecosse en 1070. Elle était dans la vingt-quatrième année de son âge.

Quoique Malcolm eût des mœurs peu polies, il n'avait cependant rien dans le caractère qui sentît la fierté ou la bizarrerie, et l'on ne remarquait en lui aucune mauvaise inclination. Marguerite, par une conduite pleine de respect et de condescendance, se rendit bientôt maîtresse de son cœur ; et elle se servit de l'ascendant qu'elle avait sur lui pour faire fleurir la religion et la justice, pour procurer le bonheur des peuples et pour inspirer à son mari ces sentiments qui en ont fait un des plus vertueux rois de l'Ecosse. Elle adoucit son caractère, cultiva son esprit, polit ses mœurs et l'embrasa d'amour pour la pratique des maximes évangéliques. Le roi était si charmé de la sagesse et de la piété de son épouse, que non-seulement il lui laissait l'administration de ses affaires domestiques, mais qu'il se conduisait encore par ses avis dans le gouvernement de l'Etat.

Marguerite, au milieu du tumulte des affaires, savait conserver le recueillement de l'âme et se prémunir contre les dangers de la dissipation. Une extrême exactitude à faire toutes ses actions en vue de Dieu, l'exercice continuel de la prière, la pratique constante du renoncement à soi-même, étaient les principaux moyens qu'elle employait pour se maintenir dans une disposition aussi parfaite. L'étendue de son génie ne le cédait point à l'éminence de ses vertus. On admirait en Ecosse, et même dans les pays étrangers, sa prudence qui pourvoyait à tout, son application aux affaires publiques et particulières, son ardeur à saisir toutes les occasions de rendre les peuples heureux, enfin sa sagesse et sa dextérité dans l'accomplissement des devoirs attachés à l'exercice de l'autorité royale.

Dieu bénit le mariage de Marguerite et de Malcolm ; et il en naquit plu-

sieurs enfants, qui ne dégénérèrent point de ceux dont ils avaient reçu le jour. La reine devint mère de six princes, savoir : Edouard, Edmond, Edgard, Ethelred, Alexandre, David ; et de deux princesses, qui reçurent, l'une le nom de Mathilde, et l'autre celui de Marie [1]. La première épousa Henri Ier, roi d'Angleterre ; la seconde fut mariée à Eustache, comte de Boulogne. Edgard, Alexandre et David parvinrent successivement à la couronne d'Ecosse, et régnèrent tous avec une grande réputation de valeur, de sagesse et de piété. David se distingua encore au-dessus de ses deux frères, et l'on a dit de lui à juste titre qu'il avait été le plus bel ornement du trône écossais.

Marguerite fut le principal instrument dont Dieu se servit pour former ces princes à la vertu. Elle eut soin de les prémunir de bonne heure contre les écueils où ne vont que trop souvent échouer ceux qui naissent dans les cours des rois. En même temps qu'elle leur faisait sentir le vide et le néant des choses humaines, elle leur peignait la vertu avec tous ses charmes, et leur inspirait l'horreur du péché, avec l'amour de Dieu et la crainte de ses jugements. Les précepteurs et les gouverneurs qu'elle mit auprès d'eux étaient des hommes remplis de religion ; elle éloignait de leurs personnes tous ceux qui n'avaient pas une piété reconnue. L'expérience et la nature du cœur humain lui avaient appris que les enfants ne se défont presque jamais des impressions qu'ils ont reçues de la conduite de leurs maîtres et de tous ceux avec lesquels ils ont eu à vivre dans leurs premières années. Elle se faisait rendre compte des progrès que faisaient les jeunes princes, et se chargeait souvent elle-même du soin de leur enseigner ce que la profession du christianisme exigeait d'eux.

Lorsque les princesses ses filles furent en âge de profiter de ses exemples, elle les associa à ses exercices spirituels et à toutes ses bonnes œuvres. Elle ne se contentait pas de leur inspirer l'amour des différentes vertus ; elle priait encore avec ferveur pour demander à Dieu la conservation de leur innocence et leur avancement dans la piété. Elle leur faisait goûter ses ins-

1. Maude ou Mathilde, fille de sainte Marguerite et première femme de Henri Ier, roi d'Angleterre, imita si fidèlement l'humilité, la charité et les autres vertus de celle dont elle avait reçu le jour, qu'elle a mérité une place parmi les Saints qu'on honore le 30 avril. Elle fit bâtir à Londres deux grands hôpitaux : celui de l'église du Christ et celui de Saint-Gilles. Elle fut enterrée à Westminster, auprès de saint Edouard le Confesseur. (Voir Hovéden, Mathieu de Westminster et Mathieu Pâris, sous l'an 1118.)

Sainte Marguerite laissa plusieurs enfants qui lui survécurent. Edgard, l'un d'eux, régna neuf ans en paix. Il fut craint des méchants et respecté de tous les gens de bien.

Alexandre Ier, son frère, lui succéda. Il pacifia par son courage les troubles qui s'élevèrent au commencement de son règne. Il bâtit et dota diverses églises et plusieurs monastères, un entre autres dans l'île d'Emona, en l'honneur de saint Colm. L'église de Saint-André ressentit principalement les effets de sa libéralité. Il mourut après avoir régné dix-sept ans.

David Ier, autre fils de sainte Marguerite, occupa vingt et un ans le trône d'Ecosse. Il égala le plus pieux de ses prédécesseurs par sa charité envers les pauvres, et les surpassa tous en sagesse et en prudence. Son amour pour la justice le portait à punir de la manière la plus rigoureuse les magistrats qui avaient prévariqué. Il fonda et dota les évêchés de Ross, de Brechin, de Dunkelden et de Dumblain, ainsi que quatorze abbayes, dont six étaient de l'Ordre de Cîteaux. La mort lui ayant enlevé sa vertueuse épouse Sibille, nièce de Guillaume le Conquérant, il passa vingt années dans l'état de viduité. Il supporta avec une patience admirable la perte de son fils, qui faisait toutes ses espérances, et dont la mort excitait les regrets de tout le royaume. Il invita en cette occasion les principaux seigneurs à souper avec lui, et les consola en ces termes : « Ce serait une folie et une impiété de se révolter en quelque chose contre la volonté de Dieu, qui est toujours sainte, juste et pleine de sagesse. Les gens de bien étant condamnés à mourir comme les autres hommes, nous devons nous consoler, puisqu'il ne peut rien arriver de mal à ceux qui servent le Seigneur, soit durant la vie, soit après la mort ». Il leur recommanda ensuite ses petits-fils, et surtout Malcolm, qui était l'aîné. Il mourut à Carlisle dans de grands sentiments de piété, le 29 mai 1153. On lit son nom, avec ceux des Saints, dans plusieurs calendriers d'Ecosse.

David eut pour successeur Malcolm IV, son petit-fils, qui est aussi regardé comme saint. Ce prince aimait singulièrement la paix, et il évitait la guerre avec tout le soin possible. Il fonda des églises et des monastères, et se rendit recommandable par sa pureté, sa douceur et son humilité. On trouvera le détail de ses vertus dans Guillaume de Newbrige, un des plus exacts historiens d'Angleterre, l. Ier, c. 25 ; l. II, c. 18, ainsi que dans Fordun, p. 689-700, édit. de Hearne.

tructions par la douceur et la charité avec lesquelles elle savait les assaisonner. Les personnes vicieuses n'osaient approcher d'elle, non plus que des princes leurs frères ; elles n'osaient même paraître à la cour, où la vertu seule pouvait servir de recommandation et où le manque de piété était un titre d'exclusion pour toutes les places.

Marguerite regardait le royaume d'Ecosse comme une grande famille dont elle était la mère ; elle se crut donc obligée de faire servir à le rendre heureux, et le rang dans lequel la Providence l'avait placée, et l'autorité que le roi avait remise entre ses mains : mais sachant que le bonheur des peuples est inséparable de la pratique de la religion, elle s'appliqua surtout à réformer les abus et à bannir l'ignorance dans laquelle étaient la plupart des Ecossais par rapport à leurs principaux devoirs : ainsi son premier soin fut d'établir partout de saints ministres et des prédicateurs zélés. Elle appuyait de son autorité les ecclésiastiques et les magistrats, afin qu'ils pussent arrêter plus efficacement le cours des désordres : par là elle vint à bout d'empêcher la profanation des dimanches et des fêtes, ainsi que la violation du jeûne du Carême. Ce fut pour elle une grande joie de voir la religion reprendre ses droits, et les peuples s'empresser à l'envi de rendre à Dieu ce qu'ils lui devaient dans les jours et les temps spécialement consacrés à son service. Elle bannit avec un égal succès la simonie, l'usure, les mariages incestueux, la superstition et plusieurs autres scandales. Elle ne fit pas plus de grâce à ceux qui ne communiaient pas même à Pâques, sous prétexte qu'ils craignaient de recevoir indignement l'Eucharistie. On leur représenta, par ses ordres, qu'une pareille disposition venait d'un fond de lâcheté et d'impénitence ; que les pécheurs devaient travailler à se purifier de leurs crimes par les larmes d'un sincère repentir, et que l'esprit de l'Eglise était que l'on participât au corps et au sang de Jésus-Christ. Ces instructions produisirent l'effet que la pieuse reine en attendait.

Ayant formé le louable projet de polir et de civiliser la nation écossaise, elle accorda sa protection à ceux qui excellaient dans les arts et les sciences. L'amour des lettres, après avoir adouci la férocité des mœurs, éclaira les esprits, les rendit plus sociables et plus propres à la pratique des vertus morales. Elle fonda divers établissements que Malcolm approuva et dont il assura la stabilité par des lois pleines de sagesse.

Entre toutes les vertus qui brillaient en sa personne, la charité envers les pauvres occupait une des premières places. Ses revenus ne pouvaient suffire à la multitude de ses aumônes ; elle donnait souvent une partie de ce qui était destiné à ses propres besoins. Toutes les fois qu'elle paraissait en public, on la voyait environnée d'une foule de veuves, d'orphelins et de malheureux de toute espèce, qui couraient à elle comme à leur mère commune. Jamais elle ne renvoyait ceux qui imploraient son secours, sans les avoir consolés et assistés. En rentrant dans son palais, elle le trouvait encore rempli de pauvres, auxquels elle lavait les pieds et qu'elle servait de ses propres mains. Sa coutume était de ne se mettre à table qu'après avoir donné à manger à neuf petits orphelins et vingt-quatre pauvres adultes. Souvent, surtout dans l'Avent et dans le Carême, le roi et la reine en faisaient venir jusqu'à trois cents de ces derniers, auxquels ils distribuaient, le genou en terre, des mets semblables à ceux qu'on avait préparés pour leur table. Malcolm servait les hommes, et Marguerite les personnes de son sexe. La reine visitait aussi très-fréquemment les hôpitaux, où les malades ne pouvaient se lasser d'admirer son humilité et son extrême tendresse pour eux. Par ses aumônes, elle libérait aussi les débiteurs insolvables et relevait

les familles ruinées. Sa charité s'étendait au-delà de l'Ecosse : elle rachetait partout des captifs, mais surtout les anglais. Elle avait aussi de la préférence pour ceux qui étaient tombés entre les mains de maîtres durs et intraitables. Les pauvres étrangers trouvaient un asile dans les hôpitaux qu'elle avait fondés pour les recevoir.

Malcolm concourait avec Marguerite à toutes ces bonnes œuvres. « Il apprend d'elle », dit Thierri, son confesseur, « à passer souvent la nuit dans des exercices de piété. C'est quelque chose d'étonnant de voir la ferveur de ce prince pendant la prière : il possède l'esprit de componction et le don des larmes à un degré bien supérieur à l'état d'un homme qui vit dans le siècle. La reine », dit un autre auteur, « l'excitait aux œuvres de justice et de miséricorde et à la pratique des autres vertus ; en quoi elle réussissait merveilleusement par un effet de la grâce de Dieu. Le roi se montrait toujours prêt à seconder ses pieuses dispositions. Voyant que Jésus-Christ habitait dans le cœur de Marguerite, il ne manquait jamais de suivre ses conseils ».

Comme la Sainte dormait peu, et qu'elle se privait de tous ces amusements que les gens du monde ont coutume de se permettre, il lui restait chaque jour beaucoup de temps pour ses exercices de piété. En Carême et en Avent, elle se levait à minuit et allait à l'église pour assister à Matines. De retour dans sa chambre, elle y lavait les pieds à six pauvres qui l'attendaient ; après quoi elle leur faisait largement l'aumône : elle se reposait ensuite une heure ou deux. A son réveil, elle retournait à sa chapelle, où elle entendait quatre à cinq messes basses, indépendamment de celle qui se chantait au chœur. Outre cela, elle avait des heures marquées pour prier dans son cabinet, et elle le faisait avec tant de ferveur et de componction qu'on la trouva souvent baignée de larmes. « Elle gardait », dit Thierri, « la plus rigoureuse sobriété dans ses repas, ne mangeant qu'autant qu'il fallait pour ne pas mourir, et fuyant tout ce qui aurait pu flatter la sensualité. Elle paraissait plutôt goûter que manger ce qu'on lui présentait. En un mot, ses œuvres étaient plus étonnantes que ses miracles : car le don d'en faire lui fut aussi communiqué. Elle possédait l'esprit de componction dans un degré éminent. Quand elle me parlait des douceurs ineffables de la vie éternelle, ses paroles étaient accompagnées d'une grâce merveilleuse. Sa ferveur était si grande en ces occasions, qu'elle ne pouvait arrêter les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux ; elle avait une telle tendresse de dévotion, qu'en la voyant je me sentais pénétré d'une vive componction. Personne ne gardait plus exactement qu'elle le silence à l'église ; personne ne montrait un esprit plus attentif à la prière ». Souvent elle pressait son confesseur de l'avertir de tout ce qu'il y aurait de répréhensible dans ses paroles et dans ses actions ; il lui paraissait qu'il la ménageait trop à cet égard. C'était son humilité profonde qui lui faisait désirer les réprimandes que les autres ont coutume de supporter si impatiemment.

Tous les ans, elle faisait deux Carêmes, chacun de quarante jours, l'un avant Noël, et l'autre avant Pâques ; et elle pratiquait alors des austérités extraordinaires. Chaque jour elle récitait les petits offices de la Trinité, de la Passion et de la sainte Vierge sans compter celui des morts.

Pénétré d'admiration devant tant de vertu, tant de perfection ascétique, son confesseur et biographe dit qu'il n'a pas besoin de rechercher si Marguerite opéra des miracles, puisque sa vie entière fut un prodige. Il croit ne devoir citer qu'un fait, et l'exemple est si bien choisi, qu'en omettant de le

reproduire, nous commettrions une coupable négligence. Laissons donc la parole au moine de Durham :

« La reine avait un livre d'évangiles orné de pierres précieuses, et où non-seulement les images des quatre évangélistes étaient admirablement peintes, mais encore chaque lettre capitale se détachait d'un fond d'or. Habituée à lire dans ce livre, elle y était fort attachée. Un serviteur, chargé de porter ce précieux volume, n'ayant pas eu soin de bien l'envelopper dans son manteau, le laissa tomber, un jour qu'il traversait à gué une rivière : loin de se douter de cette perte, le serviteur continua son chemin, et ce ne fut qu'au moment où il voulut remettre le livre à la reine, qu'il s'aperçut du malheur qui était arrivé. On fit longtemps d'inutiles recherches. Enfin on aperçut dans le fond même de la rivière l'Evangile dont les pages étaient sans cesse ouvertes et agitées par la violence du courant. Chacun était persuadé que le livre était désormais sans prix, qu'il n'avait pas conservé un seul feuillet intact. Toutefois, on le retira de l'eau dans un état si parfait qu'on eût pu croire que jamais il n'y avait séjourné. Pas une déchirure, pas une tache ; les pages étaient aussi blanches qu'auparavant, et l'or des lettres majuscules n'avait pas subi la moindre altération. La reine, à la vue de ce miracle, rendant à Jésus-Christ des actions de grâces, n'en aima que plus encore son livre d'Evangiles ».

Malcolm ayant, par des guerres heureuses, pacifié ses Etats, s'appliqua à y faire fleurir les lettres et les arts. Il réforma sa maison, porta des lois somptuaires, et abolit divers abus qui s'étaient introduits parmi le peuple. Il fit bâtir la cathédrale de Durham, et aux quatre évêchés qu'il y avait en Ecosse, il ajouta ceux de Murray et de Cathness. De concert avec la reine, il fonda à Dumfermlin le monastère de la Trinité.

Mais Guillaume le Roux, qui était monté sur le trône d'Angleterre en 1087, ayant pris le château d'Alnwick, dans le Northumberland, qui appartenait au roi d'Ecosse, celui-ci, après en avoir en vain demandé la restitution, résolut d'avoir recours à la guerre. Marguerite le conjura de ne point se mettre lui-même à la tête de son armée. Pour la première fois Malcolm ne suivit point ses avis, qu'il attribuait à un excès de bonté.

La reine était malade pendant cette guerre. Voici la relation de ce qui se passa dans sa dernière maladie, d'après le moine Thierri :

« Marguerite », dit cet auteur, « connut par une lumière intérieure le moment de sa mort longtemps avant qu'il arrivât. Ayant demandé à me parler en particulier, elle fit une revue générale de sa vie ; des torrents de larmes coulaient de ses yeux à chaque parole qu'elle disait ; et sa componction était si vive que je ne pouvais m'empêcher moi-même de pleurer. De temps en temps les soupirs et les sanglots nous suffoquaient tellement l'un et l'autre, qu'il nous était impossible à tous deux de proférer aucune parole. Elle finit par me dire ce qui suit : « Adieu, car je disparaîtrai bientôt de dessus la terre. Vous ne tarderez pas à me suivre. J'ai deux grâces à vous demander : l'une est que vous vous souveniez de ma pauvre âme dans vos prières et vos sacrifices, tant que Dieu vous laissera la vie ; l'autre est que vous assistiez mes enfants, et que vous leur appreniez à craindre et à aimer Dieu. Promettez-moi de m'accorder ce que je vous demande en présence du Seigneur, qui est le seul témoin de notre conversation ».

Quatre jours avant sa mort, elle parut triste et pensive, et dit à ceux qui l'environnaient : « Il est peut-être arrivé aujourd'hui à l'Ecosse un malheur tel qu'elle n'en a point éprouvé de semblables depuis longtemps ». Le dernier jour, ses souffrances étant un peu diminuées, elle se fit conduire dans

son oratoire, où elle reçut le saint Viatique. Lorsqu'elle fut retournée à son appartement, un redoublement de fièvre et de douleur l'obligea de se remettre au lit, et elle ordonna à ses chapelains de recommander son âme à Dieu. En même temps elle envoya chercher une croix qui était en grande vénération dans l'Ecosse ; elle l'embrassa dévotement et avec elle forma plusieurs fois sur son corps le signe sacré du salut ; puis, la serrant entre ses mains, et fixant ses yeux dessus, elle récita le psaume *Miserere* et plusieurs autres prières.

Sur ces entrefaites, Edgard, son fils, arriva de l'armée. Elle lui demanda comment se portaient le roi Malcolm et Edouard son fils. Edgard, craignant d'augmenter sa maladie, en lui disant que Malcolm et Edouard étaient morts depuis quatre jours, lui répondit qu'ils se portaient bien. « Je sais ce qu'il en est », répliqua-t-elle. Alors levant les yeux au ciel, elle fit la prière suivante : « Dieu tout-puissant, je vous remercie de m'avoir envoyé une si grande affliction dans les derniers moments de ma vie ; j'espère qu'avec votre miséricorde elle servira à me purifier de mes péchés ». Un instant après, sentant qu'elle allait expirer, elle redoubla de ferveur, et répéta plusieurs fois ces paroles : « Seigneur Jésus, qui par votre mort avez donné la vie au monde, délivrez-moi de tout mal ». Enfin son âme fut affranchie des liens du corps le 16 novembre 1093, dans la quarante-septième année de son âge. Le moine Thierri, qui put contempler la sainte reine endormie du sommeil de la béatitude, nous en parle ainsi :

« Il y avait dans sa mort tant de tranquillité, tant de paix, qu'on ne saurait douter que son âme ait été admise dans le séjour de l'éternelle tranquillité, de la paix éternelle. Chose prodigieuse ! son visage, sur lequel la mort avait mis sa pâleur habituelle, reçut, après la mort même, une teinte si pure et si parfaite de rose et de blanc, qu'on n'eût pas dit que la reine était décédée, mais qu'elle dormait ».

On la représente visitant et soignant les pauvres et les malades ; lavant les pieds des pauvres et des pèlerins dans une salle de son palais ; priant près d'une représentation du purgatoire d'où sort une âme, apparemment celle de son époux Malcolm ou de son fils Edouard, dont nous avons rapporté la fin tragique.

Elle est la patronne de l'Ecosse.

CULTE ET RELIQUES.

La Sainte fut transportée, comme elle l'avait désiré, dans l'église de la Trinité, qu'elle avait fondée à Dumfermlin, à quinze milles d'Edimbourg. Là, conformément au vœu qu'elle en avait exprimé, elle fut ensevelie contre l'autel, en face de la croix qu'elle avait plantée en ce lieu. Ainsi, son corps reposait là où tant de fois elle le mortifia par les veilles, les génuflexions, les prières et les larmes. Au temps de la prétendue réforme, les catholiques enlevèrent secrètement ses reliques ainsi que celles de son mari ; on en transféra la principale partie en Espagne, sous le règne de Philippe II, qui fit bâtir une chapelle dans le palais de l'Escurial pour les recevoir. Elles s'y gardent encore, et on lit sur la châsse cette inscription : *Saint Malcolm, roi, et sainte Marguerite, reine.*

Le chef de la Sainte fut envoyé en Ecosse, à la reine Marie Stuart ; mais cette princesse, ayant été obligée de se sauver en Angleterre, un bénédictin prit la relique, qu'il porta à Anvers, en 1597. Il la donna depuis aux Jésuites écossais de Douai, dans l'église desquels elle fut conservée jusqu'à la destruction des communautés religieuses de France. Elle fut canonisée en 1251 par Innocent IV. En 1693, Innocent XII fixa sa fête au 10 juin.

Tiré de ses deux Vies, écrites l'une par Thierri, moine de Durham, son confesseur, et l'autre par saint Aelred. Voir aussi les histoires d'Ecosse et d'Angleterre, et l'*Idée d'une dame parfaite,* dans la Vie de sainte Marguerite, reine d'Ecosse, 1661, in-8°.

SAINT MAURIN, MARTYR A COLOGNE.

L'an de Notre-Seigneur 906, l'oratoire des saints Pantaléon, Côme et Damien, alors situé hors des murs de Cologne, était tombé en ruine. Pendant que l'on creusait les fondations d'une nouvelle église, plus grande que la première, on trouva le tombeau de saint Maurin, martyr. On l'annonça à l'archevêque Volcmar, qui vint lui-même inspecter la pierre qui fermait le sépulcre, et y lut l'inscription suivante : *Ici reposent les ossements de Maurin, abbé, d'heureuse mémoire, qui souffrit le martyre dans l'enceinte de l'église, le* 10 *de juin.*

Après qu'on eut détourné la pierre, on aperçut un coffret de bois, relié en fer, qui indiquait d'une manière précise l'époque du supplice du Martyr. Volcmar, après avoir prié, ouvrit le cercueil et découvrit les saintes reliques. On voyait sur tout le corps, et en particulier sur les bras, les marques du fer et les traces d'une mort violente. Une odeur très-suave, qui s'exhala du corps, frappa tous les assistants d'une sensation délicieuse et du sentiment d'une pieuse joie. Une religieuse, qui, depuis deux ans, avait perdu l'usage de la vue et de l'ouïe, perça la foule et s'avança avec une grande confiance au tombeau du Martyr ; elle y porta la main et aussitôt elle recouvra l'un et l'autre sens. Plusieurs autres miracles illustrèrent encore le tombeau du Martyr.

Volcmar lui-même, aux approches de la solennité pascale, fut atteint d'une maladie des yeux, en sorte qu'il craignait que Cologne ne passât cette grande fête sans pouvoir jouir de l'office pontifical, lorsque l'idée lui vint de recourir aux reliques de saint Maurin ; il envoya donc quelqu'un de son clergé pour les apporter dans sa chambre. Une dent du Martyr lui fut remise, il l'appliqua sur ses yeux, et aussitôt il éprouva l'effet du remède céleste. C'est pourquoi le jour de Pâques, ayant pris la parole à la messe, en présence de tout son peuple, il lui annonça le miracle ; puis il ordonna que le jour de la passion de saint Maurin serait célébré parmi les fêtes de l'année. En 1820, époque à laquelle le monastère de Saint-Pantaléon avait cessé d'exister, et que l'église elle-même avait été enlevée au culte catholique, les reliques de saint Maurin, avec les autres, furent transférées à l'église, aujourd'hui paroissiale, de Sainte-Marie, où elles sont encore en grande vénération.

Propre de Cologne.

S. ÉVREMOND, ABBÉ DE FONTENAY ET DE MONTMERREY (vers 720).

Evremond quitta de bonne heure la ville de Bayeux, où il était né, pour aller vivre à la cour. Les qualités de son esprit, la générosité de ses sentiments et la fermeté de son caractère lui gagnèrent les bonnes grâces de Clovis II, qui le combla d'honneurs. Sa fidélité au service du roi ne lui fit pas oublier ses devoirs envers Dieu. Bientôt même la lecture assidue des livres saints lui fit comprendre le néant des biens et des dignités de ce monde, et il résolut de passer le reste de ses jours dans la solitude. Ayant communiqué son dessein à sa vertueuse épouse, celle-ci se retira dans un monastère, tandis qu'il allait lui-même chercher une retraite dans la forêt d'Ecouves.

Pour imiter la pauvreté du Sauveur, il consacra ses richesses à la fondation de plusieurs églises, et monastères tant d'hommes que de femmes, dans cette solitude. Au nombre de ces établissements était le couvent de Fontenay-le-Louvet, à trois lieues environ de Séez, dont il fut nommé abbé. Evremond gouverna ses religieux avec une grande sagesse, et les conduisit à la sainteté, moins encore par ses discours que par l'imposante autorité de ses exemples. Saint Annobert, évêque de Séez, ayant appris le bien que faisait saint Evremond, l'ordonna prêtre et lui confia la charge pastorale. Il l'établit ensuite abbé du monastère de Montmerrey[1], fondé par le Saint et situé à une petite distance de la forêt d'Ecouves, et à trois lieues seulement de Fontenay-le-Louvet. Mais, quelque affection qu'il eût pour cet endroit, il n'y fixa pas son séjour, car au bout de quelque temps il s'en retourna à Fontenay-le-Louvet. Ce fut dans cet asile, témoin de sa piété, de ses mor-

1. On y trouve encore l'église bâtie par saint Evremond en l'honneur de la sainte Vierge, et qui est, depuis plusieurs siècles, le centre d'un pèlerinage célèbre en l'honneur de la Mère de Dieu ; les ruines de l'ancienne église de Saint-Martin de Vertou, élevée aussi par le Saint, mais abattue en 1861 ; l'ancien cimetière des moines, et les traces du puits qu'ils avaient creusé.

tifications, et de son zèle à procurer la gloire de Dieu, qu'il termina, vers l'an 720, une sainte vie couronnée par le don des miracles.

Son corps fut inhumé avec de grands honneurs dans l'église de Fontenay-le-Louvet, par saint Loyer, successeur d'Annobert. Des miracles illustrèrent ses funérailles, et il ne tarda pas à être honoré d'un culte public. Lorsque les Normands vinrent détruire les monastères bâtis par le Saint, ses religieux transportèrent ses précieuses reliques à l'abbaye de Saint-Evroult [1], cachée au milieu de la forêt d'Ouche, où elles demeurèrent jusqu'au Xe siècle. De là, elles furent transférées au monastère de Saint-Pierre d'Orléans, et plus tard données en partie à Bernard, comte de Senlis. Celui-ci les déposa, avec beaucoup de respect et de foi, dans le château-fort de Creil, persuadé que ce précieux dépôt serait une sauvegarde pour la ville contre ses ennemis. Ces saintes reliques y reposèrent, pendant plus de six cents ans, dans une célèbre collégiale [2] élevée en leur honneur, En 1562, les Calvinistes détruisirent la partie des reliques du Saint, conservée à Orléans. De même. le 7 novembre 1567, après s'être emparés de la ville de Creil, ils brisèrent la châsse qui les contenait, les livrèrent aux flammes, et en jetèrent les cendres dans la rivière d'Oise ; mais les Chanoines de Saint-Evremond purent sauver de la destruction le chef et les bras de leur glorieux patron. Vers la fin du XVIe siècle, un des bras du Saint fut donné à l'église de Saint-Rieul de Senlis ; on continua d'honorer à Creil l'autre bras et le chef jusqu'à la Révolution. A cette époque, les reliques furent cachées ; mais on n'a pu découvrir depuis l'endroit où elles avaient été déposées. L'église paroissiale de Creil ne possède donc plus aujourd'hui qu'une petite portion des reliques du Saint, retrouvées, il y a quelques années, à Senlis. L'église de Saint-Rieul de Senlis ayant été détruite en 1791, le bras du Saint fut porté à l'église cathédrale de cette ville. Mgr Gignoux, évêque de Beauvais, reconnut cette relique en 1855.

Les diocèses de Bayeux et de Séez sont les seuls qui soient aujourd'hui autorisés, par la Sacrée Congrégation, à faire l'office de ce saint Confesseur.

Sa mémoire n'a pas cessé d'être chère aux fidèles du diocèse de Beauvais, et aux paroisses de la Barre de Semilly et de Saint-Ebremond-de-Bonfossé, au diocèse de Coutances. Ils l'invoquent et obtiennent souvent par son intercession les bienfaits qu'ils demandent au Seigneur.

Saint Evremond est représenté en abbé, ayant une chasuble à l'antique.

Extrait des *Vies des Saints du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

SAINT BARDON, ARCHEVÊQUE DE MAYENCE (1051).

Né à Wetteraw, sur la fin du Xe siècle, il fut élevé dans la célèbre abbaye de Fulde. Par une sorte de pressentiment de son élévation future, il étudiait avec ardeur, dans sa jeunesse, les ouvrages de saint Grégoire le Grand, et lorsque ses compagnons lui demandaient le motif de cette prédilection pour les écrits du saint Pape : « Vous verrez », leur répondait-il en riant, « qu'un jour je serai évêque ». L'empereur Conrad, qui l'affectionnait, et qui l'avait nommé successivement abbé de Kaiserswerth et de Hersfeld, le désigna, en 1031, pour l'évêché de Mayence.

Bardon continua, dans sa nouvelle dignité, la vie simple et austère qu'il avait menée dans le cloître. Il ne mangeait jamais de viande, buvait à peine quelques gouttes de vin, jeûnait fréquemment et pratiquait beaucoup d'autres austérités, ce qui, joint à ses travaux habituels, altéra tellement sa santé, que le pape Léon IX, qui le visita, en passant par Mayence, l'engagea fortement à suivre un régime moins rigoureux, afin de se conserver plus longtemps à son Eglise. Sa charité pour les pauvres ne connaissait point de bornes ; son palais était continuellement rempli d'indigents qui venaient solliciter des secours, et quand il sortait, il était toujours escorté d'une foule de malheureux qui le comblaient de bénédictions.

Ayant connu par révélation le jour de sa mort, il l'annonça publiquement, le jour de la Pentecôte, à Paderborn, en présence de l'empereur Henri III. Il mourut en effet le 11 juin 1051.

Acta Sanctorum. — Cf. Godescard, etc.

1. Cette abbaye fut construite en 560, dans la forêt d'Ouche, à sept lieues de Séez, par saint Evroult, qu'il ne faut pas confondre avec saint Evrou, premier abbé de Saint-Lucien. Elle fut reconstruite vers le milieu du XIe siècle. En 1628, elle s'unit à la Congrégation de Saint-Maur.

2. La collégiale dédiée à saint Evremond est encore debout en partie; mais elle ne sert plus au culte. C'est une propriété particulière dépendant de la manufacture de Creil, qui emmagasine sous ses arceaux les matières premières.

XIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint BARNABÉ, apôtre, natif de l'île de Chypre, qui fut ordonné apôtre des Gentils avec saint Paul par les disciples, et parcourut plusieurs pays avec lui en exerçant le ministère de la prédication de l'Evangile, dont il avait été chargé. Enfin, étant allé en Chypre, il ennoblit son apostolat par un glorieux martyre. Son corps, par l'avertissement qu'il donna lui-même dans une révélation, fut trouvé, du temps de l'empereur Zénon, avec un exemplaire de l'évangile de saint Matthieu, écrit de la main de saint Barnabé. Vers 61. — A Aquilée, le martyre des saints frères Félix et Fortunat, qui, dans la persécution de Dioclétien et de Maximien, furent étendus sur le chevalet, brûlés sur les côtés avec des torches ardentes, qui s'éteignirent aussitôt, par une vertu divine, et arrosés d'huile bouillante sur le ventre. Comme ils demeuraient fermes dans la confession de Jésus-Christ, ils eurent la tête tranchée. 296. — A Bologne, saint Parise, confesseur, moine de l'Ordre des Camaldules [1]. 1267. — A Rome, la translation de saint Grégoire de Nazianze, dont le saint corps, qui avait été autrefois apporté de Constantinople à Rome, et qui fut longtemps conservé à Sainte-Marie du Champ de Mars, fut transféré avec une grande solennité dans une *chapelle* [2] que le pape Grégoire XIII avait fait décorer très-magnifiquement dans l'église de Saint-Pierre, et placé le lendemain sous l'autel par le même Pontife, avec tout l'honneur convenable. 1580.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Lisieux, translation des reliques de saint Ursin, évêque, patron de cette ville. Plusieurs croient que c'est l'apôtre de Bourges, et que ces reliques furent obtenues par Hugues d'Eu, évêque de Lisieux, au XIe siècle; d'autres pensent qu'elles furent données, en 1475, par Jean Cœur, archevêque de Bourges. A l'occasion de la fête de saint Ursin, qui l'emportait à Lisieux sur la fête de saint Barnabé, le Chapitre de la cathédrale exerçait en ce jour, par deux de ses membres, la juridiction temporelle par toute la ville épiscopale. — A Trèves, saint Spinule ou Spin, moine de Moyen-Moutiers, abbé de l'ancien monastère de Bégon-Celle, aujourd'hui Saint-Blaise, et disciple de saint Hidulphe, évêque [3]. VIIe s. — A Fère-en-Tardenois, la translation du bras de sainte

1. Il donna dès son enfance des présages de sa sainteté future. Entré dans l'Ordre des Camaldules, il y pratiqua de grandes austérités. Ses supérieurs le firent élever au sacerdoce et l'établirent chapelain des religieuses de Sainte-Christine de Trévise. C'est dans cet emploi qu'il passa le reste de sa vie, consacrant à la prière et aux exercices de la piété le temps que lui laissaient ses fonctions. Il mourut à quatre-vingt-sept ans et plusieurs miracles se firent à son tombeau, ce qui détermina Albert, évêque de Trévise, à procéder à des informations juridiques à la suite desquelles le Saint-Siége permit d'honorer sa mémoire d'un culte public.

2. Baronius fait dériver le mot *capella, chapelle,* de la racine *cappa,* qui appartenait à la langue des Francs, et qui signifiait une tente. C'était une tente que les rois Francs faisaient porter avec eux, dans leurs expéditions, pour le service divin. De là aussi le nom de chapelains donné aux prêtres qui suivaient les armées. Ce que nous appelons aujourd'hui chapelle, les anciens l'appelaient *oratorium* ou *cubiculum,* ce dernier mot a reçu ce sens de cette parole de Notre-Seigneur, en saint Matthieu, ch. VI : *Intra in cubiculum tuum, et clauso ostio ora Patrem tuum.* On disait même, en employant les deux mots, l'un comme substantif, l'autre comme adjectif : *oratoria cubicula.* On lit dans un vieux pénitentiel manuscrit de notre bibliothèque, dit le cardinal Baronius : « *Cum venerit aliquis ad sacerdotem confiteri peccata sua : mandat ei sacerdos, ut exspectet modicum, donec intret in cubiculum ad orationem* ». De là le nom de *cubicularius,* qui signifiait la même chose que chapelain.

3. Après sa mort, saint Hidulphe alla en grande cérémonie chercher son corps à la communauté de Bégon-Celle, et le fit enterrer au cimetière de Moyen-Moutiers, à une lieue de là. Les nombreux miracles qui s'opéraient à son tombeau y attiraient journellement un si grand concours de pèlerins, que la solitude du monastère et la tranquillité des moines en étaient troublées. Saint Hidulphe, abbé de Moyen-Moutiers, craignant pour la régularité monastique, se rendit sur la fosse de saint Spinule et lui ordonna, en vertu de l'obéissance qu'il lui avait vouée, la cessation de ces merveilles. Spinule obéit. Son corps fut transporté plus tard au prieuré de Belval, près de Châtel-sur-Moselle, où l'on bâtit, dans le XIIe siècle, une église qui lui fut dédiée et dans laquelle on plaça ses reliques.

Macre, qui y fut apporté de la ville de Fismes, où cette Sainte endura le martyre. Son triomphe est marqué au martyrologe romain le 6 de janvier. — A Riom, en Auvergne, saint Amable, prêtre et patron de cette ville. Il montra, dès sa jeunesse, des inclinations si vertueuses qu'on le jugea digne du sacerdoce. Il administrait depuis bien des années l'église de Riom en qualité de pasteur, lorsque l'évêque d'Auvergne, qui était alors, à ce que l'on croit, saint Sidoine Apollinaire, le fit venir dans la ville épiscopale et le fit préchantre de sa cathédrale. Son tombeau devint célèbre par un grand nombre de miracles [1]. 475. — A Verdey, près de Sézanne, diocèse de Troyes, saint Blitaire ou Blier, confesseur, dont le corps, qui avait été inhumé à Broies, a été, longtemps après, transféré à Saint-Julien de Sézanne. VIIe s. — A Troyes, le bienheureux Manassès Ier, quarante-quatrième évêque de cette ville. 993. — A Thourout, en Flandre, le bienheureux Achas, enfant. Les jours de grandes fêtes, il avait l'habitude d'assembler autour de lui les enfants du voisinage : à ceux d'entre eux qui étaient pétulants et orgueilleux, il dépeignait les peines de l'enfer ; à ceux qui s'étaient bien comportés, il promettait la gloire du ciel. Il prenait plaisir à leur apprendre l'*Oraison dominicale* et la *Salutation angélique*. Quand son père faisait une faute, il le reprenait avec beaucoup de respect et lui disait les larmes aux yeux : « Mon bien-aimé père, le prêtre ne nous dit-il pas dans l'église que ceux qui se conduisent ainsi n'obtiendront jamais le royaume des cieux ? » A l'approche de la mort, il demanda à recevoir la sainte Eucharistie, et, comme on croyait devoir la lui refuser, à cause de son âge, il leva vers le ciel ses mains mourantes et s'écria : « Vous savez, divin Jésus, combien je désire vous recevoir ; je vous ai demandé, et j'espère ne pas être privé de votre présence ». Ayant achevé ces mots, il expira. Il avait sept ans. 1220. — A l'Hôpital, près de Beaulieu, au diocèse de Cahors, sainte Flore, de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Elle naquit à Maurs, en Auvergne, d'une famille noble, et fit profession à l'âge de quatorze ans. Ses vertus et son humilité profonde la rendirent le modèle de ses compagnes. Elle fut favorisée de faveurs extraordinaires, et surtout de ravissements, lorsqu'elle recevait la sainte communion ; elle opéra aussi des miracles pendant sa vie et après sa mort. Treize ans après, son corps fut levé de terre et exposé à la vénération des fidèles, par ordre de l'évêque de Cahors. 1347. — A la Cambre, près de Bruxelles, la vénérable Alize ou Adélaïde de Scarembec, vierge, religieuse de l'Ordre de Cîteaux. Quand elle fut parvenue dans son monastère à un degré de vertu éminent, Dieu voulut éprouver l'amour de son cœur pour lui : elle se vit inopinément couverte d'une lèpre hideuse qui la força de se séparer de ses compagnes et qui la priva des jouissances qu'elle goûtait au service divin et dans les exercices journaliers du cloître. Mais elle trouvait ses souffrances agréables et délicieuses, et puisait dans la sainte communion des consolations abondantes. Elle vécut une année entière dans les douleurs les plus atroces, et, ayant eu révélation du jour de sa mort, elle s'y prépara par la réception des Sacrements, et rendit son âme à son Créateur dans un calme parfait. 1250. — Aux diocèses de Tournai et de Cambrai, le bienheureux Hugues, abbé du monastère de Marchiennes. 1158. — A Marigny, dans le diocèse de Nevers, le vénérable M. Gagnard, curé de cette paroisse. Voué à la persécution, comme insermenté, il mourut de langueur dans un infâme cachot, à Nevers, à l'âge de soixante-huit ans. 1794.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Aquilée, les saints Emérite, Hérète ou Acrète, Victorien et Victor, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — Chez les Grecs, saint Théopempte et ses quatre compagnons, martyrs. — A Rome, sur la voie Salaria, sainte Basille, martyre. 304. — Encore à Rome, sur la voie Nomentana, les saints Crispole et Restitut, martyrs. Sous Dioclétien. — En Abyssinie, les saints Batatzon, Palémon, Garuma, abbés. Le premier est resté célèbre par ses mortifications excessives, le second par sa rude pénitence, le troisième par ses nombreux miracles. — A Tavira, dans la province d'Algarve (Portugal), les bienheureux Pierre Rodriguez, commandeur, Mendo Valle, Damiens Vaz, Alvar Garcia, Etienne Vasquez, Valère de Ora, chevaliers de l'Ordre de Saint-Jacques, et Garcia Rodriguez, marchand, tous martyrs, faits prisonniers et mis à mort par les Sarrasins. A l'époque de l'invasion des Maures en Portugal, ces héros généreux se dévouèrent pour leur patrie. Mais ils tombèrent tous en même temps entre les mains de leurs cruels ennemis et payèrent de leur sang leur générosité. Leurs corps sont ensevelis dans une tombe commune ; on les honore comme martyrs, et ils ont plus d'une fois déjà fait preuve de la protection dont ils entourent jusques au ciel la ville de Tavira. 1242. — A Todi, en Italie, le bienheureux Jean surnommé Tientialbene, frère lai de l'Ordre de Saint-François. 1255. — Au même endroit, le bienheureux Jean d'Avellino, frère lai du même Ordre. 1313. — En Provence, sainte Roseline, vierge, prieure de l'Ordre des Chartreuses. 1329.

1. Dans le Xe siècle, ses reliques furent transférées de Clermont à Riom, et placées dans l'église de Saint-Bénigne. On l'invoque surtout contre la morsure des vipères. Sa fête se fait aussi le 3 juillet, le 18 octobre et le 1er novembre. — Voir sa notice au 3 juillet.

SAINT BARNABÉ, APOTRE

Vers 61. — Pape : Saint Pierre. — Empereur : Néron.

L'Apôtre sera glorifié devant Dieu, non parce qu'il a été un Apôtre, mais parce qu'il a bien rempli sa mission apostolique.
S. Joan. Chrys., *hom.* XXXV, *sup. Matth.*

Saint Barnabé n'est pas des douze Apôtres que Notre-Seigneur choisit avant sa mort, et qu'il fit les douze fondements de son Eglise; mais il ne laisse pas de mériter le nom d'Apôtre, puisqu'il fut appelé par le Saint-Esprit, avec saint Paul, pour porter de tous côtés la lumière de l'Evangile. Il était hébreu et de la tribu de Lévi, qui a toujours été reconnue pour la seule tribu sacerdotale. Ses parents s'étant retirés dans l'île de Chypre, où ils avaient de grands biens, il y naquit vers le temps de la naissance de Notre-Seigneur, et fut appelé José ou Joseph. Après avoir été élevé dans l'observance fidèle de la loi de Moïse, qui subsistait encore en ce temps-là, il alla à Jérusalem pour y étudier les saintes Ecritures et les mystères de cette loi, sous Gamaliel et d'autres savants maîtres. Saint Etienne et saint Paul, qui pour lors s'appelait Saul, fréquentaient aussi cette école; notre Saint contracta une étroite amitié avec eux. La corruption de son siècle, qui était extrême, ne fut pas capable de le corrompre, et quoiqu'il fût encore fort jeune, il domptait son corps par de longs jeûnes, et passait les jours et les nuits entières en prières dans le temple; il fuyait avec un très-grand soin les mauvaises compagnies, et toute sa joie était de converser avec des personnes pieuses et qui se plussent à parler de Dieu et des vérités qu'il nous a apprises dans les saints livres.

Cette insigne piété le disposa à recevoir les lumières de l'Evangile. Lorsque Notre-Seigneur vint à Jérusalem y prêcher sa doctrine toute céleste, notre Saint eut le bonheur de l'entendre; et voyant, en même temps, les grands miracles qu'il faisait pour confirmer sa mission, il le reconnut pour le Messie, se mit à sa suite, et s'estima extrêmement heureux d'être du nombre de ses disciples. Il procura aussi le même honneur à Jean, surnommé Marc, son cousin, et à la mère de ce jeune homme nommée Marie, qui était sa tante.

Saint Barnabé profita admirablement dans l'école du Fils de Dieu; et ayant été désigné par lui pour un de ses soixante-douze principaux disciples, il donna un témoignage insigne de son dégagement de toutes les choses de la terre. Car, étant devenu maître, après la mort de ses parents, des grands biens qu'ils possédaient dans l'île de Chypre, il les vendit tous et en distribua l'argent aux pauvres, ne se réservant rien qu'une maison qu'il avait aux portes de Jérusalem, dont il remit la vente à une autre fois, peut-être parce que c'était une possession de lévite, dont il ne pouvait se défaire sans avoir l'agrément du souverain prêtre. Après la résurrection du Fils de Dieu, il le vit, comme les autres disciples, dans l'éclat de sa gloire; et, ayant assisté à son élévation dans le ciel, il reçut aussi, en la compagnie de ses confrères, au jour de la Pentecôte, la grâce et la plénitude du Saint-Esprit. Ce fut alors que, fermant les yeux à toutes les considérations hu-

maines, il vendit la maison qu'il avait au faubourg de Jérusalem, et en apporta l'argent aux pieds des Apôtres. Ce fut peut-être en ce temps qu'on changea son nom de Joseph en celui de *Barnabé*, qui signifie, d'après saint Luc, *Fils de consolation*, et, d'après saint Jérôme, *fils de prophète ;* il fut ainsi nommé, dit saint Jean Chrysostome, à cause du talent admirable qu'il avait pour consoler les affligés.

A peine eut-il été rempli du Saint-Esprit qu'il s'appliqua avec les Apôtres et les autres disciples à éclairer les Juifs, et à leur faire connaître que Jésus-Christ était le Messie. Et, comme saint Paul, l'un des plus savants et des plus zélés de la synagogue, était son ami, il travailla surtout avec saint Etienne à le gagner, se servant pour cela des passages de la loi et des Prophètes qu'ils avaient étudiés ensemble, et lui démontrant qu'ils s'étaient accomplis dans le Sauveur. Il ne put opérer la conversion de ce grand homme, réservée à un coup extraordinaire de la grâce; mais il l'y prépara, et lui donna sur le christianisme des lumières qui durent lui servir plus tard. Lorsque, sorti de Damas, où les Juifs le voulaient faire mourir, saint Paul fut venu à Jérusalem, ce fut saint Barnabé qui le présenta aux Apôtres, les assurant que sa conversion était véritable. Sa recommandation fut si puissante, que le chef des Apôtres reçut Saul dans sa maison et le retint plusieurs jours avec lui. Cependant quelques disciples, nommés Lucius de Cyrène, Manahen et Simon, surnommé *le Noir*, vinrent à Antioche et, ne se contentant pas de prêcher aux Juifs, firent aussi part aux Grecs de la semence précieuse de l'Evangile. Plusieurs écoutèrent leur parole comme une parole de Dieu, et il se fit dans cette ville une nouvelle Eglise pleine de piété et de ferveur, à l'imitation de celle qui était dans Jérusalem.

Les Apôtres, informés d'un si heureux succès, envoyèrent saint Barnabé à Antioche pour mettre la dernière main à cette œuvre. Il y vint avec beaucoup de joie; et lorsqu'il reconnut les progrès que l'Evangile y avait faits, il en ressentit une satisfaction extraordinaire, et exhorta, avec un zèle incroyable, ces nouveaux fidèles à persévérer constamment dans leurs bonnes résolutions; il en augmenta le nombre, de sorte que cette Eglise, grossissant beaucoup, il eut besoin d'un coopérateur qui l'assistât; saint Paul étant pour lors à Tarse, Barnabé alla l'y trouver et l'invita à partager ses travaux à Antioche. Saint Paul, plein d'un zèle ardent, l'y suivit : ils y passèrent ensemble une année, pendant laquelle Dieu donna de grandes bénédictions à leur zèle apostolique. Ce fut en ce temps et dans cette ville que les fidèles commencèrent à porter le nom de *Chrétiens*, afin de montrer à tout le monde qu'ils ne rougissaient point de reconnaître Jésus-Christ pour chef et pour maître.

A en juger par les éloges que l'écrivain sacré fait de lui, Barnabé devait être le modèle comme le prédicateur de la nouvelle doctrine qu'il annonçait. Il en avait les deux vertus par excellence, la douceur et l'humilité. *Apprenez de moi*, disait Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur*. Tels étaient les deux grands caractères de la loi nouvelle, l'esprit de sacrifice et d'amour : l'esprit de sacrifice, qui devait vaincre l'égoïsme ; l'amour, qui devait terrasser l'orgueil des grands et des philosophes, enfants de la civilisation païenne, qui menaçaient de détruire la société. Saint Barnabé, dit l'Ecriture, était un homme plein de foi, c'est-à-dire qu'il soumettait sa raison aux vérités que l'Eglise enseigne, qu'il accomplissait avec zèle les lois de la morale évangélique, et qu'il attendait, avec une espérance ferme, avec une conviction qui l'inondait de joie, la couronne que l'Homme-Dieu a promise à ceux qui sacrifient leur volonté propre et leur faible intelligence

à l'accomplissement de sa loi. De plus, il était bon par excellence, c'est-à-dire qu'il fuyait les disputes, qui engendrent les hérésies et les schismes, qu'il aimait à secourir les pauvres, et qu'il accueillait avec charité le pécheur qui venait demander pardon à Dieu de ses fautes. Avec cela, il avait pris une large part de cette effusion miraculeuse de grâce, de force, de doctrine évangélique, dont l'âme des disciples du cénacle avait été remplie. Supérieur aux désirs de la chair, aux vaines séductions, aux menaces du monde, qui ne peut tuer que le corps, il n'avait qu'une crainte, celle de déplaire à Dieu, parce qu'il n'avait qu'une espérance, celle de participer à la couronne et au bonheur des élus.

Mais peut-être n'était-ce pas encore assez de tant de vertus pour faire un apôtre, pour faire luire la lumière d'une nouvelle doctrine aux yeux des Juifs, dont les docteurs commençaient à méconnaître le vrai sens des prophéties. Il fallait encore de ces miracles éclatants qui arrachent à l'incrédule cette touchante parole : « Le doigt de Dieu est ici, ainsi que sa parole, ainsi que sa révélation ». Préparé à recueillir les mérites de l'apostolat, soldat courageux qui ne demandait que des armes pour aller combattre l'erreur et mourir, il obtint de Dieu cette puissance des œuvres, merveilleuse pour la multitude, moins étonnante peut-être pour le chrétien que l'humilité du thaumaturge qui lutte contre l'orgueil qu'elle peut enfanter. Il l'exerça longtemps à Antioche; mais le temps approchait où il allait affronter bien d'autres périls, et donner sa vie mille fois, pour le nom du Seigneur Jésus.

La famine prédite par le prophète Agabus, étendait partout ses ravages en Orient. La Palestine surtout en était affligée, et les chrétiens de ce pays, abandonnés peut-être à toutes les horreurs du fléau, par suite de la haine des Juifs et des païens, étaient près de mourir de faim. Alors, au nom de cette religion qui lui avait persuadé de distribuer généreusement sa fortune aux pauvres, Barnabé recueillit, parmi ses enfants d'Antioche, une somme considérable, pour assister les chrétiens de Judée. Saint Paul et saint Barnabé furent chargés d'aller la remettre eux-mêmes aux pasteurs de cette Eglise, et de porter aux fidèles de Jérusalem le baiser de paix de leurs frères de Syrie, qui venaient si charitablement à leur secours. Nos Apôtres firent donc ce voyage; en revenant ils amenèrent avec eux, Jean, surnommé Marc, dont nous avons déjà parlé.

Peu de temps après, le Saint-Esprit ordonna à quelques disciples, prédicateurs de l'Evangile à Antioche, que nous avons nommés plus haut, tous doués du don de prophétie, et qui invoquaient Dieu dans le jeûne et la prière, de séparer Paul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle il les avait destinés. Séparer, veut dire ici mettre à part pour exercer des fonctions divines, arracher à toute autre occupation. Suivant cet ordre, l'Eglise implora d'abord les bénédictions célestes, puis saint Barnabé et saint Paul reçurent l'imposition des mains. Il est probable qu'ils étaient déjà évêques : par cette cérémonie, on les fit Apôtres des Gentils. Ainsi, saint Barnabé fut avec saint Paul envoyé aux nations avec un plein pouvoir de prêcher la foi, d'ordonner des prêtres, de sacrer des évêques, d'établir des églises et de donner des lois. Accompagnés du jeune Marc, ils allèrent d'abord à Séleucie de Syrie, ville située sur le bord de la mer; ensuite ils firent voile pour l'île de Chypre, qui était le pays de saint Barnabé, où ils prêchèrent principalement à Salamine et à Paphos, les plus célèbres de toutes les villes de l'île; puis ils passèrent à Perge, ville de la Pamphylie, où Jean, surnommé Marc, qui les avait toujours suivis, les quitta pour s'en retourner à Jérusalem, n'ayant pas le cou-

rage de poursuivre le ministère de la prédication qu'il avait commencé avec tant de zèle. De là, continuant leur route, ils vinrent à Antioche de Pisidie et à Iconium de Lycaonie, où on voulut les lapider, et où ils convertirent sainte Thècle; ils allèrent aussi à Lystre, où les idolâtres prirent Barnabé pour Jupiter et Paul pour Mercure, et à Derbe, ville de la même province; mais, en ayant été chassés, ils retournèrent sur leurs pas jusques à Perge, d'où ils descendirent à Attalie, et se rendirent enfin à Antioche de Syrie, où ils demeurèrent assez longtemps. Barnabé se rendit ensuite avec saint Paul à Jérusalem, pour se trouver au premier Concile que les Apôtres y célébrèrent au sujet de la Circoncision et des autres cérémonies légales, c'est-à-dire pour examiner si on les devait observer dans l'Eglise. Après le Concile, Paul et Barnabé furent renvoyés à Antioche par les Apôtres, avec Jude et Silas, deux autres disciples, pour y porter le décret qui venait d'être fait, savoir : « Que les fidèles ne seraient nullement obligés à garder les observances et les cérémonies de la loi de Moïse, mais seulement à s'abstenir de fornication et de manger des animaux étouffés et du sang ».

Ce fut alors que saint Paul proposa à saint Barnabé de faire la visite des Eglises qu'ils avaient fondées en Asie. Barnabé y consentit, mais à condition que Jean-Marc, son cousin, qui désirait réparer sa désertion, les accompagnerait. Saint Paul fut d'un avis différent, et crut qu'ils ne devaient plus s'associer un homme qui avait été si lâche. Ne pouvant s'entendre sur ce point, les deux Apôtres se séparèrent, sans aucune altération de la tendrese qu'ils avaient l'un pour l'autre : le Saint-Esprit le permit, afin que, prêchant chacun de son côté, ils annonçassent l'Evangile en plus de pays. Quant à Jean-Marc, il devint un infatigable prédicateur, et mérita les éloges de saint Paul, qui le pria même de venir le joindre pour partager ses travaux apostoliques.

Après cette séparation de saint Paul et de saint Barnabé, il n'est plus parlé du dernier dans les *Actes des Apôtres;* ainsi, c'est de la tradition et des anciens auteurs ecclésiastiques que nous devons tirer le reste de ses actions. Notre saint Apôtre, après avoir quitté saint Paul, visita les Eglises de Chypre, les fortifia dans la foi, les pourvut de bons prêtres et de saints évêques, leur apprit les cérémonies établies par les Apôtres, et les augmenta notablement par la conversion d'un grand nombre d'idolâtres; ensuite, il vint en Italie, où, ayant prêché dans la Ligurie, il fonda l'Eglise de Milan, et en fut le premier évêque. Cette Eglise l'honore en cette qualité, et met entre ses plus illustres prérogatives d'avoir eu ce fidèle disciple pour son auteur et pour son Apôtre, comme on le peut voir au deuxième tome de l'*Italie sacrée* de Ferdinand Ughellus.

On dit qu'il fut sept années à former ce troupeau de Jésus-Christ. Il ne demeura pas néanmoins toujours à Milan pendant ce temps; comme son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes n'avait point de bornes, il prêcha aussi l'Evangile dans les villes et les provinces d'alentour. Les villes, entre autres celles de Bergame et de Brescia, se glorifient d'avoir reçu la foi par sa prédication; et l'on voit encore, à Brescia, un autel où l'on croit qu'il a offert le sacrifice non sanglant de l'Eucharistie. Après ces sept années, il ordonna saint Anathalon, évêque de Milan, en sa place; et, remontant sur mer, il retourna en Chypre pour y voir encore une fois les fidèles qu'il y avait acquis à Jésus-Christ. Il parcourut cette île plusieurs fois, et il n'y eut presque point de bourg ni de village, dans toute son étendue, où il ne portât le nom du Fils de Dieu. Enfin, il s'arrêta à Salamine, qui en était la capitale. Comme il savait que les Juifs étaient ceux qui résistaient le plus à

l'Evangile, il se trouvait toutes les semaines à leurs synagogues pour leur montrer, par les Ecritures mêmes, dont ils faisaient la lecture, que Jésus-Christ était le Sauveur promis dans la loi et prédit par les Prophètes. Plusieurs se rendirent à la force de ses démonstrations, qui étaient soutenues par l'innocence de sa vie, par la sainteté de ses actions et par l'éclat de ses miracles; mais les autres, qui fermèrent les oreilles du cœur à la lumière de la foi, étant surtout animés et aigris par quelques séditieux venus de Syrie, complotèrent ensemble de le faire mourir. Cette conspiration ne lui fut pas inconnue, et il lui eût été facile de l'éviter; mais il ne désirait rien tant que d'endurer la mort pour son maître et d'aller jouir de sa présence. Il assembla donc ses disciples, leur fit part de l'espérance qu'il avait d'être bientôt martyr de Jésus-Christ, célébra la messe en leur présence, et communia les fidèles qui y assistèrent. Ensuite, ayant dit secrètement à Marc que ce jour-là même serait le dernier de sa vie, et qu'il allait signer de son sang ce qu'il avait prêché si longtemps de vive voix; se sentant fortifié de la présence du Sauveur, qu'il venait de recevoir, il entra généreusement dans la synagogue pour y prêcher à son ordinaire. Mais à peine eut-il ouvert la bouche pour parler de Jésus-Christ, que les Juifs, écumant de rage, se jetèrent sur lui, le traînèrent hors de la ville et le lapidèrent comme un blasphémateur. Ils voulurent ensuite brûler son corps, de peur qu'il ne reçût l'honneur que les chrétiens rendaient aux reliques des Martyrs; mais le feu perdit son activité à son égard et ne le put brûler. Ainsi Marc, selon l'ordre qu'il avait reçu du Saint, eut soin de l'ensevelir assez près de Salamine. Son martyre arriva, suivant le témoignage du Bréviaire romain, environ l'an 7 de Néron, qui est le soixante et unième de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

On représente souvent saint Barnabé avec des pierres dans un pli de sa robe, parce qu'il passe pour avoir été lapidé. On lui donne aussi pour attribut la hache ou la lance, comme instrument de son martyre. Le Père Cahier, dans ses *Caractéristiques*, dit qu'on le représente quelquefois, mais à tort, vêtu de la dalmatique.

RELIQUES. — ÉPITRE DE SAINT BARNABÉ.

NOTICE SUR L'ORDRE DES BARNABITES.

Ce saint corps ne fut inhumé qu'à cinq stades de la ville, et le lieu où il était porta le nom de *lieu de Santé*, à cause des grands miracles et des fréquentes guérisons obtenues par l'invocation du saint Apôtre; il y demeura néanmoins longtemps inconnu, à cause des violentes persécutions qui s'élevèrent dans les siècles suivants, et ne fut découvert que sous l'empire de Zénon, vers l'an 488. L'histoire de cette invention est décrite fort au lon dans Surius; Pierre Gnafée, dit le Foulon, très-pernicieux hérétique, s'étant injustement emparé du siége patriarcal d'Antioche, somma l'archevêque de Salamine, comme l'un de ses suffragants, de le venir reconnaître. Ce prélat, nommé Anthème, qui était un homme de sainte vie et fort orthodoxe, avait bien de la peine à s'y résoudre, d'autant plus qu'il ne se sentait pas assez savant, ni assez subtil pour entrer en discussion avec l'hérétique. Dans cette grande perplexité, il eut recours à la prière; et Dieu, qui exauce les larmes et les gémissements de ses serviteurs, lui envoya saint Barnabé; le saint Apôtre lui dit de ne rien craindre; qu'il serait lui-même son soutien et son protecteur; et, pour marque de l'intérêt qu'il voulait prendre à sa défense, il ajouta qu'il n'avait qu'à se transporter à cinq stades de la ville, du côté de l'Occident, en un lieu appelé le *lieu de Santé*, et que, en faisant fouiller sous un chêne, il y trouverait son corps entier, et sur sa poitrine l'évangile de saint Matthieu, qu'il avait écrit de sa propre main. En effet, le saint prélat s'étant transporté en ce lieu, y trouva ces deux trésors inestimables; ce qui fit que, dans le synode où il était mandé, son siége de Salamine, qui était métropolitain de toute l'île de Chypre, fut jugé libre et indépendant de celui d'Antioche, et qu'il n'eut aucune obligation de rendre des déférences à Pierre le Foulon.

L'empereur Zénon, étant informé d'une si heureuse découverte, voulut absolument avoir à Constantinople ce livre d'évangile que l'on avait trouvé; et, en reconnaissance, il fit bâtir une église magnifique en l'honneur de saint Barnabé, au lieu même où son corps avait reposé si longtemps. On y transporta ensuite cette dépouille sacrée, du temps de Charlemagne. On transféra des reliques de saint Barnabé à Toulouse, dans l'église de Saint-Saturnin, où son chef se montre encore pour la consolation et le soulagement des fidèles.

Actuellement, la ville de Toulouse possède encore cette précieuse relique ; voici la copie du procès-verbal de l'authenticité :

PROCÈS-VERBAL DU CHEF DE SAINT BARNABÉ.

« Cejourd'hui, 21 juin 1807, à quatre heures et demie de relevée, nous, Clément de Barbazan, vicaire général, avons vérifié un caisson scellé, ayant pour inscription : *Relique de saint Barnabé, apôtre des Gentils*, dans lequel nous avons trouvé la tête presque entière du saint Apôtre, enveloppée de deux taffetas rouge cramoisi fané ; plus, un paquet d'étoffe de soie de même couleur, portant pour étiquette : *Relique de saint Barnabé*, et contenant quelques petites portions du crâne et plusieurs dents très-bien conservées du même Saint ; plus, deux authentiques, sur lesquels nous avons apposé notre *ne varietur* ». (CRÉPEL, *vicaire de Saint-Sernin.*)

Il y a aussi des reliques du saint Apôtre à Milan, et au Mont-Saint-Quentin.

Il y a une épître qui porte le nom de saint Barnabé ; mais elle n'a jamais été reçue pour écriture canonique : ce qui fait aisément juger qu'elle n'est point de notre Apôtre, et qu'on l'a supposée sous son nom. Saint Jérôme, néanmoins, dit qu'elle était fort estimée de son temps. On peut voir là-dessus Baronius, au premier tome de ses *Annales*.

L'Ordre des Clercs réguliers dits *Barnabites*, d'une église de Saint-Barnabé qui est à Milan, et dont ils prirent possession en 1545, fut fondé, en 1537, par trois gentilshommes milanais. Les papes Clément VIII et Paul III l'approuvèrent et le confirmèrent, l'un en 1532, et l'autre en 1535. Cet Ordre, dont la fin principale est de former de bons prédicateurs pour instruire le peuple dans les missions, était singulièrement estimé de saint Charles Borromée. Il a produit plusieurs grands hommes. (Voir Hélyot, *Hist. des Ord. relig.*, t. IV, p. 111, et surtout le Père Mansi, de l'Ordre des Servites. *Not. in Raynaldi Contin. Annal. Baronii, ad ann.* 1533, p. 298, t. XIII *Contin.*, seu t. XXXII *totius operis.*)

Cf. *Histoire de la Vie des Saints*, d'après Godescard, Croiset, etc., par les abbés Juste et Caillau ; Tillemont ; *Acta Sanctorum ; Histoire des soixante-douze disciples*, par l'abbé Maistre.

SAINTE MACRE, VIERGE ET MARTYRE

IIIe ou IVe siècle.

> Oh ! combien il est glorieux de mourir pour la vérité, qui, alors même qu'elle ne convertit pas celui qui l'écoute, ne laisse pas de couronner celui qui la prêche.
> *Saint Bonaventure.*

Le martyre de cette admirable vierge est marqué dans les Tables ecclésiastiques au 6 janvier ; mais comme ce jour est rempli par la fête des Rois, à laquelle toutes les autres solennités doivent céder, et que, d'ailleurs, on célèbre aujourd'hui à Fère-en-Tardenois (Aisne), la mémoire de la translation du bras de cette Sainte, nous avons jugé à propos de différer son éloge jusqu'ici. Elle était du diocèse de Reims ; et, ayant reçu une sainte éducation, elle avait conservé son corps et son esprit chastes dans l'observance des préceptes et des conseils de l'Evangile. Rictiovare, ce grand persécuteur de l'Eglise, qui avait ordre des empereurs Dioclétien et Maximien, de l'éteindre entièrement dans les Gaules, vint en ce temps-là en Picardie et en Champagne pour exécuter ce commandement impie. Il apprit que Macre

ne se contentait pas d'être chrétienne, mais qu'elle faisait tout son possible, par ses remontrances et ses exhortations, pour détourner tout le monde du culte des dieux, et faire adorer Jésus-Christ, et qu'en effet elle avait déjà gagné beaucoup de personnes qui étaient résolues, aux dépens même de leur vie, de ne paraître jamais dans les temples pour y offrir des sacrifices. Il la fit arrêter, et, l'ayant fait comparaître devant son tribunal, il employa tour à tour la douceur et les menaces pour l'amener à obéir aux décrets des empereurs. D'un côté, il lui représenta sa jeunesse, sa beauté, la longue vie qu'elle pouvait espérer, les plaisirs dont elle pourrait jouir, et les grands biens dont on la comblerait, si elle demeurait fidèle à son devoir ; et de l'autre, il la menaça, en cas de désobéissance, des supplices les plus cruels et les plus douloureux.

Mais la Sainte, avide de souffrir quelque chose pour l'amour de son Dieu, répondit d'une voix ferme et constante à Rictiovare : « Qu'il ne l'ébranlerait point par ses promesses, parce qu'elle ne faisait pas plus d'état de toutes les richesses de la terre que d'un tas de boue et de fumier ; ni par ses menaces, parce qu'elle ne souhaitait rien avec plus d'ardeur que d'être semblable en quelque manière à son Sauveur crucifié ». Le tyran, sur cette réponse, la fit appliquer à la torture. Pendant qu'on la tourmentait, il lui demanda comment elle s'appelait. « Je m'appelle chrétienne », répondit-elle, « j'adore le vrai Dieu, et je déteste les idoles qui ne sont que des images des démons ». — « Quitte cette erreur », répliqua Rictiovare, « et sacrifie aux dieux ; autrement tu seras accablée de supplices ». — « Sache », dit-elle, « cruel tyran et enfant du démon, que tes supplices, non plus que tes menaces, ne m'arracheront point du cœur la foi et l'amour de mon divin Maître ; Jésus-Christ m'est tout : il est mon trésor, ma vie, mon bonheur, mon capitole, mon temple, mon autel, et rien ne sera jamais capable de me séparer de lui ». Le juge, après d'autres discours toujours inutiles, demanda aux assistants leur avis sur cette jeune fille, et de quels tourments sa désobéissance devait être punie ? Ils répondirent « qu'il fallait la brûler toute vive ». Après cette sentence, elle fut conduite à Fismes, bourg sur la rivière de Vesles, aux frontières de la Champagne et du Soissonnais ; là, elle fut dépouillée et cruellement liée par les bourreaux ; bien loin de perdre courage, elle se mit à publier plus que jamais les louanges de son Dieu, à le remercier de ses faveurs et à lui demander la grâce d'achever heureusement ses combats.

Rictiovare, irrité de cette constance, commanda aux bourreaux de lui couper et arracher les mamelles : ce qui fut exécuté avec une inhumanité plus que barbare. Ensuite, il la fit jeter en prison, défendant de lui donner aucun remède ni aucune nourriture. Mais, au milieu de la nuit, le cachot trembla et une grande lumière y parut, qui mit le geôlier et les soldats en fuite : les prisonniers qui étaient avec elle se fussent sauvés fort facilement, mais la Sainte les exhorta à demeurer pour avoir part à la grâce que le ciel leur présentait. Un vieillard fort vénérable, et qui, par l'éclat de son visage et la majesté de ses cheveux blancs, marquait quelque chose de céleste, se présenta alors à elle et lui dit qu'il lui apportait un onguent merveilleux qui ferait renaître ses mamelles et la guérirait de toutes ses plaies. La Vierge lui répondit qu'elle le remerciait et qu'elle ne voulait point, par le rétablissement de ses mamelles, perdre la couronne que son Epoux lui avait préparée. Le vieillard, qui était un ange, sourit et lui dit : « Est-ce que, pour cela, vous ne souffrirez pas qu'on vous guérisse ? — Je n'ai jamais », dit-elle, « usé de remède corporel, mon Seigneur Jésus-Christ le sait bien ; ce-

pendant, s'il me veut guérir, afin que je paraisse devant lui avec la santé du corps et de l'âme, que sa volonté soit faite! » Et, en disant cela, elle se prosterna contre terre, et, l'arrosant de ses larmes, elle fit cette prière : « Mon Seigneur et mon Dieu, qui avez créé tout le monde de rien, et à qui les choses les plus secrètes ne peuvent être cachées, vous savez que ni onguent ni aucun autre médicament n'ont jamais touché mon corps ; que si vous voulez me guérir, je vous prie de le faire par votre seule parole, laquelle est toute-puissante et peut rétablir ce qui est détruit avec la même facilité qu'elle a créé ce qui n'était point ». Notre-Seigneur exauça les prières de sa servante, et elle se leva dans une santé si parfaite, qu'il n'y avait pas même de marque des plaies qu'on lui avait faites.

Rictiovare, informé de ce qui s'était passé la nuit, la fit revenir le lendemain devant son tribunal, et, la voyant dans un état si différent de celui où elle était la veille, il lui demanda qui l'avait guérie : « C'est », répondit-elle, « mon Seigneur Jésus-Christ que tu ne veux pas reconnaître, et qui est cependant un Dieu très-puissant, qui tient entre ses mains la vie et la mort, la santé et la maladie ». — « Tu est folle », lui dit ce juge ; « mais il faut enfin que tu renonces à ces rêveries et que tu obéisses à nos divins empereurs ». — J'obéis à Dieu », répliqua la Sainte, « et ne reconnais point d'autorité au préjudice de la sienne ; mais bien loin que ce soit là une folie, c'est au contraire l'unique sagesse qui donne le salut à l'âme ». Ce discours irritant de nouveau Rictiovare, il fit étendre sur la place des têts de pots cassés fort pointus avec des charbons embrasés, et commanda aux ministres de sa fureur de rouler la Sainte sur ce lit de flammes et de douleur. Elle y fut roulée fort longtemps, mais Dieu adoucissait ses tourments. Elle demanda enfin à son Epoux d'aller jouir de ses divins embrassements. Sa prière fut exaucée, et son esprit, se détachant de son corps, s'envola heureusement dans le ciel, le 6 janvier, vers la fin du IIIe ou au commencement du IVe siècle.

D'anciennes représentations allemandes et champenoises lui donnent un livre qui porte ses deux mamelles coupées ou arrachées. On la représente aussi soit avec des cisoires, soit avec des tenailles.

CULTE ET RELIQUES.

Sainte Macre fut martyrisée en un lieu nommé Lice, Lite ou Litta, près de la porte de Paris, à l'endroit même où la rivière d'Ardre se jette dans la Vesle. Une croix, dite croix de sainte Macre y a été élevée, sur la route qui conduit de Fismes à Bazoches. C'est à ce village qu'était le tribunal du préfet romain, ainsi que la prison où sainte Macre fut enfermée. Son corps fut secrètement enterré près du lieu même de son martyre, et demeura ainsi plusieurs années dans la terre, jusqu'à ce que, ayant été découvert, il fut déposé, avec beaucoup d'honneur, dans une petite église dédiée sous le nom de Saint-Martin, à Fismes. Depuis, comme il se faisait continuellement des miracles par son intercession, un homme riche et pieux, nommé Dangulfe, fit bâtir, au même endroit, une belle église en son honneur, où il fit transporter ses reliques. Cette translation se fit le trentième jour de mai. Ce fut, selon Flodoard, au temps de Charlemagne, roi de France et empereur. C'est en cette église qu'ont été tenus deux conciles, l'un en 881 et l'autre en 935. Les Barbares, s'étant précipités sur la France, firent leur possible pour la brûler, et, y ayant trouvé de grands monceaux de gerbes de blé qu'on y avait portées pour les sauver, ils y mirent le feu, croyant par là consumer l'église ; mais par un miracle évident de la Providence du ciel, les gerbes brûlèrent sans que les murailles ni le toit se ressentissent de la violence de cet incendie.

M. Henri Congnet, doyen du Chapitre de Soissons, nous écrivait le 15 juillet 1866 :

« Dans l'ancien rit de Reims, une première fête se célébrait le 7 janvier, avec octave solennelle ; — une deuxième fête le 2 mars, jour anniversaire de l'invention et de la première translation de ses reliques en la ville de Fismes ; — une troisième fête le 3 août, anniversaire de la deuxième translation de ses reliques en 1389. — A Fère-en-Tardenois une autre fête, le dimanche le plus proche du 10 juin. — Depuis le retour au Brévaire romain, en 1852, la fête de sainte Macre reste fixée au 2 mars, dans le Propre Rémois et dans le Propre Soissonnais.

« Le 10 juin 1643, Léonor d'Estampe, archevêque de Reims, ouvrit la châsse et y trouva les mêmes ossements que ceux qui étaient relatés dans le précédent procès-verbal : le chef entier, cinq ou six grands os, avec quelques autres plus petits ; il en retira, pour l'église de Fère-en-Tardenois, le *radius,* qui est l'un des os de l'avant-bras ; — un os du fémur, pour l'église de Longueval (Aisne), et une partie de l'omoplate, pour l'église de Bourgueil en Anjou (Indre-et-Loir).

« Le 2 mars 1759, nouvelle reconnaissance des reliques de sainte Macre à Fismes par un grand vicaire de l'archevêché de Reims, *episcopo Cydonensi;* — puis le 7 janvier 1845, par Mgr Thomas Gousset.

» A la Révolution française, la châsse d'argent massif a été envoyée à la monnaie. Les os ont été brisés avec des barres de fer. Une dame, nommée Barbey de Chambrecy, a sauvé plusieurs ossements de la profanation, et les a remis à M. Pruche, curé de Fismes. — La châsse actuelle en bois doré, et d'une belle forme, a quatre-ving-dix centimètres de longueur; le toit est surmonté d'un clocheton avec dôme. Elle renferme le chef de sainte Macre, trois ossements longs de quarante-deux centimètres et quelques petits os. — Le pèlerinage est encore assez fréquenté, et a lieu deux fois par an. — On a récemment placé dans l'église paroissiale de Fismes de belles verrières qui représentent les principales circonstances du martyre de la Sainte ».

Sainte Macre est reconnue pour patronne de Fère-en-Tardenois. Le pèlerinage y est fort célèbre aussi bien qu'à Fismes, et on en reçoit souvent de grands soulagements, principalement pour les chancres et les autres maux qui viennent aux mamelles.

Acta Sanctorum ; Tillemont ; *Notes locales.*

LE BIENHEUREUX HUGUES,

ABBÉ DU MONASTÈRE DE MARCHIENNES

1158. — Pape : Adrien IV. — Roi de France : Louis VII, *le jeune.*

> *Ille vere et bene præpositus suæ domui, qui familiam suam bene gubernat verbo et exemplo.*
>
> Celui-là est un véritable et bon supérieur qui gouverne bien sa communauté par la parole et par l'exemple. *Glossa decret.*

Ce vénérable personnage naquit dans la ville de Tournai, de parents riches et religieux. Dès ses premières années, il annonça un caractère docile et un naturel heureux. Lorsqu'il fut en âge d'étudier, ses parents l'envoyèrent à Reims, dont les écoles jouissaient alors d'une grande réputation. Il y reçut les leçons du célèbre Robert, qui succéda à saint Bernard, dans la charge d'abbé de Clairvaux. Le jeune homme fit de rapides progrès sous un tel maître, et rentra dans sa famille à l'âge d'environ vingt ans, avec toute sa vertu. Hugues, pendant cette première partie de sa vie, avait perdu son père. Cette circonstance ajouta encore de nouveaux dangers à ceux qu'il rencontra, lorsqu'il se vit maître de ses volontés et possesseur d'une fortune considérable ; aussi les tentatives de séduction furent fréquentes et terribles. Une fois surtout, il faillit céder au penchant funeste qui entraînent tant de malheureux jeunes gens à leur perte. Mais sa foi vive et généreuse, et l'amour qu'il avait toujours eu pour la chasteté, lui firent surmonter la tentation que le démon avait adroitement préparée. Dieu même permit que la malice du tentateur servît au plus grand bien spirituel du jeune Hugues, qui, depuis ce moment, sentit naître et se développer dans son cœur un vif attrait pour la vie religieuse. Il se rendit secrètement auprès de l'abbé du monastère de Saint-Martin de Tournai, l'entretint de ses intentions et de ses désirs, demanda ses conseils et se prépara à entrer dans cette fervente communauté. La mère, qui épiait toutes les démarches de son fils, avait

soupçonné qu'il nourrissait quelque projet important dans l'esprit. Son regard attentif avait deviné les pensées qui l'agitaient, et sa grande piété était en lutte avec les sentiments de l'amour maternel. Un soir qu'ils étaient ensemble à prendre leur repas, on vint apporter à Hugues un livre dans lequel se trouvait la lettre qui lui annonçait son admission. L'envoi de ce livre réveilla les inquiétudes de la mère, qui, le lendemain, dès la pointe du jour, se rendit à l'église de Saint-Martin, auprès de l'abbaye. Quelle ne fut pas sa surprise d'y voir son fils Hugues, accompagné d'un de ses cousins, appelé Richard, et tous deux se disposant à entrer dans le monastère pour embrasser la vie religieuse.

Le bruit de la retraite du jeune homme ne tarda pas à se répandre dans toute la ville de Tournai. Ses parents, ses amis en sont irrités ; des personnes malveillantes font entendre qu'il a été enlevé par les religieux eux-mêmes, et cette calomnie suffit pour exciter la fureur de plusieurs mutins. Ils se portent au monastère de Saint-Martin, enfoncent les portes, et se préparent à enlever Hugues, enfant de la cité, que les religieux ont entraîné. On voulait persuader au jeune novice de s'évader ; mais lui, plein de confiance en Dieu, et fort du témoignage de sa conscience, repartit sans crainte : « J'ai l'âge, et je saurai répondre pour moi-même. Personne ne pourra ravir à Dieu la victime qui s'est immolée à lui, et qui est maintenant attachée à la croix ». Ayant prononcé ces paroles, il s'avança et se présenta à ses parents qui se trouvaient aussi dans la foule. Hugues était déjà revêtu de l'habit religieux, et sa vue fit tant d'impression sur tous les spectateurs, que les plus animés d'entre eux, cédant à l'ascendant de ses paroles, se retirèrent en admirant la puissance de la grâce qui rend l'homme capable de pareils sacrifices.

Semblable à un olivier planté dans le champ du Seigneur, et qui reçoit chaque jour les pluies et les rosées fécondantes, Hugues porta bientôt les fruits précieux des vertus. Mais ces vertus devaient avoir leur épreuve, et Dieu ne tarda pas à l'envoyer à son serviteur. Auparavant, il permit qu'une douce vision vînt fortifier son âme, et la préparât aux attaques qu'elle allait soutenir. Une nuit donc, Hugues se vit transporté en esprit dans une salle spacieuse et magnifique, où étaient réunis un grand nombre de jeunes gens de son âge. Tous prirent place à un banquet que leur présentait le Roi du ciel : tous aussi se nourrirent de la chair sacrée de Jésus-Christ ; mais, quand ils se furent rassasiés de cette nourriture divine, le Roi du ciel commanda de conduire au martyre tous les convives. Ce martyre, pour le vertueux Hugues, devait être surtout dans son cœur, et il ne tarda pas à en ressentir les premières atteintes. Tout à coup, il fut comme rempli d'un extrême dégoût pour tous les devoirs de sa profession nouvelle. Les exercices, qui avaient été pour lui une source de consolations, lui devenaient insupportables. La prière n'avait plus de charmes à ses yeux, le silence et la solitude du monastère entretenaient des pensées de tristesse dans son âme. Au milieu des perplexités continuelles de son esprit et de son cœur, Hugues levait les mains suppliantes vers le ciel, et demandait la victoire sur les nombreux ennemis qui l'attaquaient de toutes parts. Malgré les aridités et les sécheresses de l'âme, il ne cessait point de prier et de conjurer le Seigneur de jeter sur lui un regard de compassion.

Cette longue et douloureuse tentation finit enfin, et Dieu, toujours libéral envers les cœurs généreux qui savent supporter avec courage et résignation les épreuves qu'il leur envoie, récompensa admirablement son digne serviteur. Dès ce moment, le cœur de Hugues fut comme inondé de consolations et de délices spirituelles qui ne lui manquèrent plus jusqu'aux derniers

moment de sa vie. Aussi quand sa mère, un jour, lui demanda, les larmes aux yeux, comment, après avoir été élevé si délicatement, il pouvait se soumettre à tant d'austérités, de privations et de souffrances, il répondit aussitôt qu'il trouvait plus de joie et de bonheur au milieu de ces mortifications, qu'au sein de toutes les délices du monde. Ces paroles, dans lesquelles respirait un ardent amour pour Jésus-Christ crucifié, firent une si vive impression sur la pieuse dame, qu'elles la déterminèrent à quitter le siècle pour se consacrer à Dieu. Hugues eut la consolation de la voir distribuer ses biens aux pauvres, puis il la conduisit lui-même dans un monastère de saintes femmes, près de la ville de Noyon.

La tentation avait fortifié et aguerri l'âme du bienheureux Hugues ; la grâce du sacerdoce avait imprimé à toutes ses facultés comme une nouvelle énergie, qui se déployait en toutes circonstances. Plus d'une fois, il eut à supporter les attaques des méchants et les calomnies des hommes ennemis de tout bien. Sa retraite du monde avait froissé trop d'ambitions et de petites passions haineuses, pour qu'elles ne cherchassent pas à faire expier au fervent religieux son généreux renoncement au siècle et à toutes ses fausses douceurs. « Qui pourrait raconter », dit un vieil auteur, « combien de fois son honneur fut deschiré, et de quelles injures il a esté chargé? Mais tous les vents des mesdisances et des vilainies, soufflés par la bouche de ceux qui font mal et hayssent la lumière, n'ont pu esteindre ce flambeau, ny ce bel astre estincelant au firmament de sainteté ». Au milieu de ces persécutions et de ces contradictions, une nouvelle déchirante est apportée au bienheureux Hugues. Elle lui apprend que son frère vient de tomber sous les coups d'un assassin. L'homme de Dieu, se recueillant aussitôt devant le Seigneur, refoule au fond de son âme les sentiments qui l'agitent ; il fait à Dieu le sacrifice de ce frère chéri, comme il a fait celui de sa mère, que la mort venait aussi de lui ravir quelque temps auparavant.

Cependant la vertu de l'humble religieux prenait toujours de nouveaux accroissements. Son supérieur, qui avait en lui une entière confiance, le chargea momentanément de la direction d'un monastère de Noyon ; puis il le rappela auprès de lui pour lui remettre la conduite de la communauté de Saint-Martin, avec le titre de prieur. Le digne vieillard espérait que Hugues pourrait suppléer à ce que les infirmités de l'âge ne lui permettaient plus d'accomplir par lui-même, et que sa prudence, sa sagesse et sa fermeté, entretiendraient la discipline monastique dans toute sa ferveur parmi ses religieux. Le ciel en avait disposé autrement. A quelques années de là, le pape Eugène II, qui tint un concile à Reims en l'année 1148, confia à Ingram, abbé de Marchiennes, une charge très-importante dans l'église de Soissons. Obligés de chercher un nouvel abbé, les religieux de ce monastère fixèrent leur choix sur le bienheureux Hugues, dont la réputation de vertu et de sainteté leur était bien connue. Les refus qu'ils éprouvèrent de sa part et de la part du vieil abbé de Saint-Martin, ne les rebutèrent point. Saint Bernard lui-même, qui assistait au concile de Reims, ainsi que saint Gossuin d'Anchin, plaidèrent en leur faveur auprès du souverain Pontife, qui ordonna à Hugues d'accepter la charge qui lui était confiée.

Le nouvel élu avait quarante-six ans quand il reçut la bénédiction abbatiale dans l'église de Marchiennes. La dignité à laquelle il était élevé, ne fit qu'augmenter encore l'éclat de ses vertus. Son humilité, alarmée des témoignages de vénération que lui rendaient ses religieux, le portait souvent à leur dire : « Ne me donnez point les noms d'abbé ni de seigneur, mais appelez-moi serviteur et malheureux, et ne me désirez pas une vie longue,

mais une vie bonne et sainte ». Rien de plus touchant que le récit du biographe anonyme et contemporain, qui nous a laissé quelques détails sur cette période de la vie du bienheureux Hugues. « Sa principale occupation », dit-il, « était la prière, dans laquelle il avait plus de confiance que dans les efforts et les industries de son zèle. Il s'appliquait aussi à consoler les affligés et les malheureux, à rétablir la paix partout où elle était troublée, à remettre dans le chemin du salut ceux qui avaient eu le malheur de s'en écarter. Beaucoup recouraient à lui pour obtenir le pardon de leurs péchés, qu'ils lui confessaient avec une confiance toute filiale. Père des pauvres et des indigents, il était sans cesse environné de troupes nombreuses qui le suivaient, et à qui il procurait les choses nécessaires à la vie ».

Tant de vertus et de belles qualités avaient rempli les religieux de Marchiennes de respect et d'amour pour leur vénérable abbé. Tous à l'envi travaillaient à imiter sa douce gravité, son aimable franchise, sa modestie, sa piété et son esprit de recueillement et de prière. Les abbés des monastères voisins étaient également pénétrés d'admiration pour lui. Ils applaudissaient à ses entreprises et les voyaient prospérer avec joie. La plupart d'entre eux se firent un bonheur de pouvoir assister à la consécration de la nouvelle église qu'il construisit sur un plan plus large et plus spacieux, à cause du grand nombre de religieux qu'on avait reçus depuis peu de temps dans la communauté.

Il semblait que le vénérable abbé n'avait plus qu'à attendre en paix la mort, et que les afflictions auxquelles il avait été longtemps soumis, étaient à jamais éloignées de lui. Mais il y avait une dernière épreuve qui devait mettre le sceau à ses mérites. De grandes douleurs corporelles lui étaient réservées dans sa vieillesse. Un jour, en effet, le saint abbé fit une chute, et se démit le genou. On eut beaucoup de peine pour remettre l'os déplacé, et il fallut que douze hommes tirassent de toutes leurs forces dans cette cruelle opération. Malgré les souffrances horribles qu'endura alors le bienheureux Hugues, on ne remarqua aucune altérations dans ses traits. De plus, contre toutes les prévisions des hommes de l'art, il se sentit, peu de temps après, parfaitement guéri. Mais, au moment où ses disciples pouvaient espérer de le voir encore longtemps au milieu d'eux, le Seigneur l'appela à lui pour le récompenser de toutes ses bonnes œuvres. Ce grand serviteur de Dieu n'était alors que dans sa cinquante-sixième année, ayant gouverné l'abbaye de Marchiennes l'espace de dix ans. Son corps fut inhumé dans la nouvelle église qu'il avait fait bâtir.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINTE ROSELINE [1] DE VILLENEUVE,

RELIGIEUSE CHARTREUSE

1263-1329. — Papes : Urbain IV ; Jean XXII. — Rois de France : Philippe III, *le Hardi*, Philippe V, *le Long*.

O bienheureuse Roseline ! véritable rose sans épines ! vous remplissez de vos parfums les célestes parterres.

Ex hymno Offic. S. Rosselinæ.

Dans la partie orientale de la Provence, entre Lorgues et Draguignan, s'étale un plateau que domine encore aujourd'hui l'antique tour des Arcs. Elle pouvait voir à ses pieds, au XIIIe siècle, les majestueuses constructions d'un château princier qu'habitaient deux nobles et pieux personnages, Arnaud de Villeneuve et Sibylle de Sabran. Rejetons généreux de deux grandes familles dont les membres apparaissent comme une splendide constellation de Saints, il semblait qu'ils ne se fussent unis que pour fournir au ciel de nouveaux habitants.

Portant encore dans ses entrailles le premier fruit d'une union qui devait être si merveilleusement féconde et bénie, Sibylle de Sabran, du fond de son oratoire, demandait à la Reine des anges de protéger l'enfant qu'elle allait mettre au monde. Au milieu de son ardente prière, un saint ravissement lui apprit qu'elle enfanterait une rose sans épines, dont le parfum embaumerait la contrée tout entière. Le 27 janvier 1263, le château des Arcs [2] était en fête : une enfant venait d'y naître : c'était Roseline [3]. Il y avait depuis longtemps déjà, dans la famille des Villeneuve et des Sabran, de la vertu et de l'illustration chrétienne ; et la jeune enfant y apparaissait comme le point brillant d'un lumineux groupe de personnages vertueux.

Guidée, dès ses premiers pas dans le monde, par des saintetés illustres dont les auréoles confondues ensemble formaient un si riche faisceau de lumière, il semble légitime que la jeune châtelaine ait voulu se montrer

1. Alias *Rossoline*, *Rosseline*. Le nom provençal et populaire de la Sainte est *Rossoline* : le Bréviaire de Fréjus et plusieurs historiens de Provence reproduisent ce nom. Les plus autorisés des biographes, les Bollandistes, écrivent *Rosseline*. *Roseline* est le nom adopté par l'Ordre des Chartreux qui, plus que tout autre, possède le droit de baptiser la Sainte qu'il a engendrée à l'Eglise. On peut donc invoquer de grandes autorités pour chacune des trois désignations, et la liberté du choix est à peu près complète.

2. Des querelles, quelquefois même de regrettables violences sont nées des prétentions rivales des deux bourgs des Arcs (dép. du Var, arrond. de Draguignan, cant. de Lorgues) et de Trans (ibid., cant. de Draguignan), pour attribuer à l'un deux le privilège d'avoir vu naître la Sainte. Le bourg de Flayosc (ibid.) élève à son tour la même prétention. On s'est disputé pour revendiquer l'honneur de la naissance de sainte Roseline comme pour celle d'Homère ; une humble vierge chrétienne a fait naître les mêmes rivalités que celles qu'avait provoquées le prince des poëtes. D'autre part, notre Sainte a été réclamée par les Bénédictins, par les Franciscains, par les Chartreux, et les Chevaliers Hospitaliers. Ne sont-ce pas là d'éloquents panégyriques de cette pieuse cénobite ?

3. D'après d'anciennes autorités, Roseline aurait reçu de son baptême le nom de *Jeanne*, qui aurait été changé en celui de *Roseline*, en mémoire de son miracle du pain changé *en rose*. Mais des critiques judicieux ont démontré que Jeanne de Villeneuve et Roseline de Villeneuve sont deux personnages distincts que des auteurs ont pu confondre à cause de leurs nombreux points de ressemblance. Ces deux de Villeneuve ont été l'une et l'autre prieure du même monastère, et sont toutes deux mortes en odeur de sainteté : Jeanne de Villeneuve a été le précurseur de Rosaline de Villeneuve.

digne de la pieuse noblesse dont les gloires religieuses exaltèrent sa belle âme, et qu'à de telles armoiries, elle ait été jalouse d'ajouter, s'il était possible, un fleuron plus gracieux encore que les autres. Il était juste d'ailleurs que toutes les traditions expressives, tous les emblèmes de notre Sainte vinssent se refléter dans l'image de la reine des parterres, que celle-ci offrît le résumé de son histoire, qu'elle fût une armoirie parlante, et que Roseline fût véritablement la rose du désert, comme Pierre est l'apôtre fondateur de l'édifice indestructible qui constitue l'Eglise. Notre Sainte ne faillit pas à son nom.

Les juvéniles élans de la piété allaient croissant dans l'enfant initiée peu à peu à la vie chrétienne : des ravissements célestes se retraçaient sur ses yeux transparents et sur ses traits enfantins. Le jour de sa confirmation, l'évêque de Fréjus vit briller une lumière surnaturelle sur le front de Roseline, à peine âgée de sept ans.

Ses premiers ébats furent de bonnes œuvres, et ce fut surtout l'amour des pauvres qui embrasa son jeune cœur. La timide, l'obéissante jeune fille devenait hardie, entreprenante, presque audacieuse pour soulager les besoins des indigents et les souffrances des malades : elle alla jusqu'à de pieux larcins, jusqu'à des témérités. Les provisions de pain de la maison seigneuriale disparaissaient avec une inexplicable rapidité ; par les mains de Roseline, elles étaient secrètement distribuées aux pauvres. Les serviteurs du château, responsables des aliments placés sous leur garde, dévoilèrent au père la charitable voleuse. Ce père chrétien, heureux de découvrir tant de vertus dans sa fille, voulut la mettre à une sérieuse épreuve.

Un jour, à la porte du château, des pauvres pressés par la faim implorent du pain ; Roseline les entend, et le père feint d'être sourd à leur prière. Roseline accourt pour leur distribuer les aliments dont elle a rempli son tablier. Le père caché s'élance au-devant de sa fille, et avec une sévérité simulée : « Que portez-vous là ? » dit-il à Roseline. « Mon père, ce sont des roses fleuries »; et ouvrant son tablier, elle étale de magnifiques bouquets de roses. Le père, ravi de la sainteté de sa fille, se retourne vers ses serviteurs et leur intime cet ordre : « Désormais, on la laissera faire ».

Toutes les douleurs touchaient le cœur de Roseline. Les malades, les affligés voyaient entrer dans leur réduit cet ange consolateur ; et leurs tourments étaient apaisés par un charme divin. Rien ne répugnait à son ardeur de guérir ; d'une main que la tendre piété rendait habile et légère, elle pansait sans exciter la souffrance les plus cuisantes blessures, les plaies les plus repoussantes ; les humeurs contagieuses étaient touchées sans crainte, la contagion ne pouvait l'atteindre. O prodige de la charité courageuse ! les lèvres délicates de la jeune fille sans souillure faisaient disparaître à jamai les impuretés des ulcères !

Roseline, sanctifiée déjà par tant de bonnes œuvres, déjà miraculeuse dispensatrice des grâces célestes, ne pouvait plus trouver d'amour charnel digne d'elle. Aînée des enfants d'Arnaud et de Sibylle, elle s'était déjà acquittée envers ses jeunes sœurs et ses frères enfants des devoirs et des soins intérieurs de la famille, elle avait déjà payé les dettes terrestres : elle aspirait à jouir librement des ravissements de l'amour divin ; la beauté sans tache, infinie, voilà ce qu'elle voulait posséder !...

L'enthousiasme des jeunes années est magnifique, mais il est quelquefois éphémère, parce qu'il est inexpérimenté. Il faut qu'il soit éprouvé ; cette épreuve est un devoir des parents chrétiens, qui doivent écarter toute chance d'engagement religieux irréfléchi, suivi quelquefois de tristes con-

séquences et de regrets amers. Les parents de Roseline ne manquèrent pas à cette pénible partie de leurs devoirs religieux.

Beaucoup d'offres brillantes furent faites à la jeune fille : mais elle répondit qu'elle cédait tous ses droits à l'une de ses quatre sœurs ; qu'elle-même, consacrant à Dieu sa virginité dans un monastère de Chartreuses, serait plus utile à sa famille par le secours de ses prières ; qu'elle implorait la permission d'aller se former aux connaissances et aux pratiques carthusiennes dans la maison de Bertaud.

Dom Bruno, prieur de la chartreuse de Montrieux, reçut la confidence de la ferme résolution de Roseline et fut chargé de faire comprendre aux parents que la détermination de leur fille était aussi réfléchie qu'irrévocable ; le vœu fut écouté... il fallait l'exécuter.

Le monastère des Chartreuses de Bertaud [1] avec ses vastes solitudes, ses orages tropicaux et ses frimas polaires, était le site favori qui avait séduit la jeune imagination de Roseline, jalouse de placer la pratique des plus hautes austérités en face des plus grandes rigueurs du climat, et les merveilles de la sérénité chrétienne vis-à-vis des plus grands troubles de la création.

Mais cette maison était bien éloignée du château des Arcs, et un grand voyage pour une jeune fille de quinze ans était encore, au XIIIe siècle, une entreprise difficile et dangereuse. La Providence y pourvut.

En 1278, Josselin, évêque d'Orange, au retour d'un pèlerinage fait au tombeau des saints Apôtres de Rome, reçut l'hospitalité d'Arnaud de Villeneuve. Roseline, toujours plus ardente dans ses pieux désirs, en présence des retards et des difficultés, prit l'évêque Josselin pour protecteur, comme elle avait pris le prieur dom Bruno pour avocat. L'évêque aplanit toutes les difficultés, en déclarant qu'il se chargeait de faire arriver sans danger la noble postulante jusqu'à la chartreuse de Saint-André de Ramires, monastère de dames placé aux confins de son diocèse. De Saint-André à Bertaud, les saintes maisons, multipliées comme des grains de chapelet et visitées par de nombreux messagers religieux, établissaient des communications multipliées et bien sûres.

La pieuse voyageuse dut se mettre sous la protection de l'habit religieux, couverte de la grossière étoffe de postulante, qui contrastait avec la délicatesse de ses traits ; elle comprima les soupirs et les intimes douleurs de la première séparation de famille et du perpétuel abandon de la maison paternelle.

Le père, qui avait vu le miracle de sa sainte fille, et sachant bien qu'elle marchait vers le ciel, lui donna sa bénédiction mêlée de ses larmes. La mère chrétienne serra contre son cœur cette rose sans épine qui faisait sa joie et son orgueil, et dont elle offrait à Dieu désormais tout le parfum. Et les sœurs et les frères, qui perdaient leur meilleure amie, couvrirent de leurs baisers celle qui leur enseignait si bien à aimer et à prier Dieu !

Roseline s'arracha enfin à ces embrassements, et, ferme et résolue, elle se mit en marche vers le lieu où devait s'accomplir le sacrifice ; l'évêque d'Orange, guidant et protégeant la belle et sainte fille, était un nouvel ange Raphaël menant le jeune Tobie vers le lieu où Dieu lui destinait une épouse fidèle et bien-aimée. Après de longs jours de marche, on parvint à Saint-André. Le voyage, accompli comme un pèlerinage avec un évêque pour guide et pour explicateur, avait excité le zèle de Roseline et agrandi la lumière de sa foi. Il avait été un enchaînement de saintes impressions provo-

1. Ce monastère est situé sur les rochers qui séparent les deux rivières du Drac et de la Durance.

quées par chaque fondation religieuse, par chaque relique dont on allait de ville en ville, de monastère en monastère, apprendre l'histoire et saluer les merveilleuses influences.

A Saint-André, où elle demeura quelque temps, Roseline commença son entreprise, et quand elle fut bien initiée aux devoirs matériels et aux exercices religieux de ce monastère, elle songea seulement à atteindre la maison qui était le terme du voyage. Mais il fallait traverser des montagnes escarpées pour aller acquérir la doctrine religieuse complète dans la maison de Bertaud : une petite caravane s'organisa qui accompagna notre jeune vierge jusqu'à ce qu'elle put se reposer à l'ombre de sa solitude bien-aimée.

Au XIIIe siècle, des seigneurs turbulents, comme ceux de Mont-Maur et de la Roche, et des hérétiques persécuteurs, tels que les Vaudois, les Pastoureaux et les Albigeois, ennemis nombreux et implacables, causaient aux religieuses de Bertaud de vives inquiétudes, et menaçaient leur faiblesse des derniers outrages. La jeune postulante du château des Arcs arrivait comme une messagère de paix ; elle apportait l'assurance de l'énergique intervention des Souverains de Provence contre les ennemis du monastère : parente du gouverneur actuel de ce pays, la jeune vierge n'était-elle pas un otage rassurant pour l'avenir de la maison ? Roseline paraissait donc l'arc-en-ciel de la sérénité désormais assurée : son entrée à Bertaud fut un jour de fête, car on saluait un ange gardien sous le manteau de la novice. Comme en 1095, saint Bruno déterminait la grande croisade et se faisait le secret missionnaire de la foi pacifique et civilisatrice, en 1278, sainte Roseline, à peine admise dans la famille du fondateur chartreux, déterminait déjà autour d'elle la protection de l'ordre public, le respect des lois de la religion et de la civilisation chrétienne.

Pendant que Roseline procurait la paix au couvent, novice la plus humble et la plus zélée, elle y puisait la science religieuse et la science profane. Les lettres sacrées, les douces et pieuses mélodies, les Règles de son Ordre et leurs motifs étaient appris avec bonheur, avec empressement par notre Sainte ; les variations des pratiques, leurs alternatives dans les heures de la journée lui paraissaient une succession de jouissances ; ses progrès stimulaient le zèle de ses compagnes, tandis que la douce gaieté qui rayonnait de toute sa personne donnait un charme séducteur aux exercices les plus austères ou les plus monotones. Sous chaque simple détail matériel elle lisait une importante intention et une haute pensée. Avancer toujours vers Dieu, par l'intelligence et par le cœur, était pour elle un besoin constant, et ce qui rebutait les vocations équivoques surexcitait la sienne.

Après deux années de noviciat, et à trois reprises successives, pendant le dernier mois, Roseline avait demandé la faveur d'être admise à la dignité de professe ; trois fois l'unanimité des vœux avait accueilli ses désirs soumis au Chapitre général. En 1280, vers la Noël, le moment solennel des vœux irrévocables était arrivé, et l'humble Roseline, déjà éprouvée par les sacrifices héroïques tremblait cependant encore pour sa faiblesse ; elle demandait autour d'elle le concours de toutes les prières.

Enfin le jour se leva où, riche de cette sainte et généreuse hardiesse qui s'acquiert au contact de longs et pénibles combats dont elle est le couronnement obligé, Roseline s'avança résolue à la face des autels pour y prononcer ses vœux et y recevoir la bénédiction du prêtre : elle était professe. En immolant sa virginité au Dieu de pureté, elle se parait avec empressement de la blanche robe de chartreuse, plus éclatante à ses yeux que la pourpre et la soie. Elle avait quitté les richesses pour la pauvreté, les soins empressés

des serviteurs pour se faire humble servante, elle avait renoncé en un seul jour aux douces caresses d'une mère, aux honneurs enivrants d'une famille princière. Les filles de saint Bruno étaient en possession d'un trésor qui devait leur être bientôt ravi.

Non loin du château des Arcs venait de s'élever un nouveau couvent de Chartreuses : c'était Celle-Roubaud, fruit des libéralités du père de notre Sainte. La prieure s'appelait Jeanne de Villeneuve : elle était la tante de notre héroïne. Fléchissant sous le double poids des années et des austérités, elle réclamait avec instances celle qui devait l'aider dans l'administration de la maison et à étendre sur la contrée un salutaire prosélytisme. Roseline, instruite maintenant des intérêts de son Ordre, bien initiée aux pratiques carthusiennes, pouvait être d'une grande utilité dans ce monastère naissant : le bien général exigeait qu'elle apparût à Celle-Roubaud, ses supérieurs l'y appelèrent.

En 1282, elle quitta ces majestueuses Alpes, témoins de ses vœux religieux et des plus beaux élans de sa foi, pour aller près du château des Arcs, commencer une entreprise digne d'elle. Tout était prêt pour accueillir la sainte chartreuse. L'évêque de Fréjus, Bertrand de Favières, allait lui-même consacrer sainte Roseline, et en l'élevant à la dignité de diaconesse, lui donner le caractère religieux le plus haut que puissent recevoir les personnes du sexe. Parvenue à sa vingt-cinquième année, notre Sainte avait atteint l'âge minimum exigé pour recevoir cette consécration : elle aspirait ardemment aux suprêmes honneurs de cette cérémonie, qui lui conférait les saints priviléges du titre d'épouse de Jésus-Christ. La consécration carthusienne est une reproduction des plus grâcieux élans du Cantique des Cantiques : sublimes transports des célestes amours poétiquement chantées dans les offices de la sainte Vierge : c'est l'union intime avec la victime qui se sacrifie chaque jour sur l'autel. Les désirs de notre Sainte furent enfin comblés : il lui fut donné de recevoir des mains de l'évêque le voile qui la séparait du monde, et l'anneau d'or qui l'enchaînait à Dieu ; la couronne de pierres précieuses qui la rendait participante de la gloire et de la puissance du Roi des cieux ; le manipule qui devait orner son bras droit du signe de la force ; l'étole, symbole du joug du Seigneur ; la croix, signe du sacrifice absolu, du dévouement complet ; enfin, le livre des saints Cantiques que l'âme religieuse aime à chanter à la louange de l'Epoux.

Pendant cette heureuse journée, Roseline ne put prononcer aucune parole ; elle ne put prendre aucun aliment. Toutes les nécessités terrestres étaient suspendues ; les larmes de l'extase voilaient ses yeux dirigés vers le ciel, pendant que les élans de son cœur étouffaient sa voix. Comme Marie, sœur de Lazare, elle ne cessait de contempler la beauté divine et d'écouter l'intime conversation de l'Epoux mystique. L'épouse ne vécut que du souffle de l'Epoux.

Quelle était alors la joie de son père, du noble chancelier du royaume des Deux-Siciles ! Il voyait la réalisation de ses espérances dans le développement de cette maison de Chartreuses qu'il avait fondée avec ses dons, qu'il peuplait de sa famille. En donnant à ce couvent et sa sœur pour prieure et sa fille comme diaconesse, n'assurait-il pas à sa lignée, à ses vassaux, toutes les grâces de la prière et du sacrifice ?

Mais, parmi tous ces cœurs dilatés, il en était un surtout que le bonheur accablait, c'était celui de la mère de la chartreuse couronnée et élevée en gloire. Sibylle de Sabran voyait sa *Rose sans épine* arrivée à son plus splendide épanouissement. Les présages de la naissance de sa sainte fille, pré-

cieusement conservés dans le cœur maternel, marchaient vers leur entier accomplissement.

Forte désormais d'une force toute divine, notre jeune vierge l'emploie généreusement à l'amélioration successive des diverses parties de l'administration intérieure de la maison monastique de Celle-Roubaud. Dans son noviciat, terminé au sein de l'éminente maison de Bertaud, dans son pèlerinage à travers les principales institutions religieuses de la Provence, elle avait beaucoup appris. Le zèle de Roseline professe, de Roseline consacrée, propagea tout ce qu'avait saisi l'esprit ouvert de Roseline novice. Sous son intelligente impulsion, les chants religieux sont exécutés avec ce sentiment exquis des poésies sacrées, qui savent élever vers le ciel les pensées des plus grossiers travailleurs de la terre ; on voit naître cette musique religieuse des filles de saint Bruno, dont les accords sont comme un gémissement de la terre suivi d'une espérance vers le ciel. La vierge modèle de Celle-Roubaud fait admirer de tous sa pieuse application et son habileté dans l'art matériel de l'écriture, se plaisant à retracer en gracieux caractères les merveilleuses beautés des poésies sacrées, et écrivant avec délices le langage divin qu'elle sentait avec ravissement. Fervente interprète de Celui qui a dit : Allez et enseignez, elle s'applique à faire briller vivement la lumière des doctrines sacrées, et les charmes de son enseignement édifient tous ceux qui l'environnent. Généreuse et fidèle servante dans les petites choses, que Dieu va élever à de plus grandes !

La prieure Jeanne de Villeneuve venait d'abdiquer ses fonctions religieuses, et le prieur général des Chartreux, Boson, écoutant le vœu unanime des vierges du monastère de Celle-Roubaud, imposa à Roseline d'accepter les travaux et la dignité du priorat. Après trente années de charité, après vingt-deux années de prières, d'exercices sanctifiants et de pratiques sévères, la sainte chartreuse, arrivée avec sa trente-septième année à la perfection carthusienne, pouvait exiger et enseigner la vertu, dont le type se trouvait en elle-même. La sévérité des avertissements, les touchantes exhortations à l'immolation perpétuelle et à la prière, la vigilance incessante contre les séductions de la tiédeur et de la mollesse : tels étaient désormais les graves devoirs qui lui incombaient. C'est en les accomplissant qu'elle a fondé les traditions des religieuses chartreuses qui l'ont élevée au rang de modèle des vierges de leur Ordre.

Roseline novice s'était montrée avide d'acquérir les vertus de cet Ordre; professe, on avait pu l'appeler sa vierge modèle ; prieure, elle sera sa plus haute protectrice, et comme le centre d'un cercle d'intelligences actives, vouées au développement religieux dont l'Ordre carthusien va être un des principaux foyers. A cette œuvre gigantesque de paix et de protection, dans un pays et en un temps où l'un et l'autre étaient si rares et si difficiles, la fille de Bruno conviera l'immense cortége de ses parents et amis, dans l'ordre politique et l'ordre religieux. Indépendamment de la protection de son frère, le seigneur des Arcs, chargé de la défense du diocèse de Fréjus et des monastères carthusiens jusqu'à la Verne, elle invoquera celle d'un autre frère, Raymond de Villeneuve, gouverneur de Marseille ; de son frère Raynaud, chancelier du duc de Tarente ; de son beau-frère de Villeneuve-Vence, grand sénéchal de Provence ; de son cousin-germain saint Elzéas de Sabran, gouverneur du prince héritier et ambassadeur du roi Robert ; puis, dans l'ordre religieux, celle de son frère Elzéas de Villeneuve, chanoine de Marseille ; de son oncle-germain, Guillaume de Sabran, évêque de Digne ; et, au-dessus de toutes ces influences, elle appellera à son aide le grand maître

des chevaliers de Saint-Jean, son frère, et le souverain Pontife, son ami.

Jamais à aucune époque, ni avant ni après Roseline, on ne vit un assemblage de puissances et de vertus civilisatrices aussi étroitement unies : aussi, que d'importants résultats dus à ce faisceau de pouvoirs religieux, d'autorités militaires, de hautes fonctions civiles, toutes réunies par les grandes vertus et par les liens du sang, par la réciprocité d'estime et d'affection dévouée ! Pour n'en citer que quelques-uns, le souverain provençal institue, en 1308, un chevalier protecteur spécial des Chartreux ; en 131 , l'ancien évêque de Fréjus, le grand admirateur des vertus de Roseline, devenu pape sous le nom de Jean XXII, dote l'Ordre carthusien de la maison hospitalière de Bonpas, près d'Avignon, tandis que l'année suivante, il ajoute à cette première faveur l'affranchissement des dîmes pour ses terres, et que, par sa bulle de décembre 1323, il accroît d'une manière durable les ressources de la Chartreuse de Celle-Roubaud, en décrétant l'adjonction des revenus du prieuré de Saint-Martin aux biens du monastère. En 1320, la sécurité de l'Ordre atteint son apogée, assurée qu'elle est pour jamais par l'établissement d'un poste de chevaliers de Saint-Jean, dirigés par un de Villeneuve, pendant que l'archevêque d'Arles, et les évêques de Vaison et de Senez sont nommés conservateurs des biens et des personnes des Chartreuses.

Voilà quelques-uns des fruits éclos dans l'intervalle des vingt-cinq années du priorat de Roseline (1300-1325). Cependant elle avait vieilli dans cette longue suite de bonnes œuvres ; elle avait pourvu son monastère des biens spirituels et des biens temporels, elle avait elle-même acquis des perfections qui la séparaient de plus en plus des faiblesses humaines. Elle avait soif des délices de la contemplation des perfections divines, et elle en était sevrée par les soins matériels, par les préoccupations et les soucis de la direction.

Elle descendit du rang suprême pour se faire oublier dans l'isolement et la réclusion. Etrangère aux besoins terrestres, elle se rapprochait de la spiritualité angélique. Elle restait jusqu'à une semaine entière sans nourriture... Quelques légumes sans apprêts, du pain souillé de cendre, telle était la grossière et chétive nourriture qui lui suffisait, les jours où elle savourait les délices spirituelles du pain des anges !

Les nécessités matérielles devenant chaque jour moins impérieuses, son âme, toujours plus active, pénétrait dans le secret des cœurs. Elle était impressionnée par les souillures intérieures de ceux qui demandaient à l'entretenir, et nul n'osa plus l'aborder qu'après s'être purifié par la confession. L'auteur du péché lui-même, le démon, ne pouvait plus résister aux prières de la Sainte qui repoussait l'approche de la moindre tache, et la moindre pensée du mal.

La grâce de se préparer au dernier combat dont l'heure lui était révélée, fut la plus insigne des faveurs divines accordées aux vertus de sainte Roseline. Appelant sa chère nièce Marguerite, la plus aimée de ses prosélytes, celle qui depuis la perte de sa sœur Sanche représentait à la fois la famille du sang et la famille de la religion, elle la pria de l'assister de ses derniers soins, au moment où la mort allait délier son âme des chaînes matérielles.

Les religieuses convoquées autour de sa couche entendirent ses dernières tendresses et ses derniers conseils. « La confiance et l'amour du Seigneur, voilà », disait-elle, « le patrimoine que je vous laisse, il suffira à tous vos besoins ». Son exemple n'était-il pas une palpable démonstration de ce grand principe ? Renonçant à tout et donnant sans cesse, tous les secours ne lui étaient-ils pas venus à point ?

Il était beau de voir cette amante des pauvres et de Dieu couchée sur la paille, supportant l'aiguillon de la maladie, comme si elle eût été mollement étendue sur un lit de roses, exhalant d'humbles plaintes sur ses légères faiblesses qui laissaient à peine dans sa mémoire une trace nuageuse ; confuse de son indignité, comme si elle n'eût pas sans cesse triomphé de la chair, et comme si chacune de ses années n'eût point été un pas vers la plus haute perfection. Les yeux vers le ciel : « Appelez-moi vers vous », disait-elle, « afin que j'unisse ma faible voix, ô mon Dieu, aux cantiques de vos anges, que j'arrive à vous, à la faveur des indulgences que votre vicaire m'a accordées et que, munie des forces puisées dans votre pain mystérieux, ma faiblesse puisse cheminer jusqu'à votre sublimité ! »

Ainsi gémissait dans les étreintes de son humble amour pour Dieu, la vierge qui n'avait été que prière et charité, la digne émule des vertus de saint Bruno. Bientôt rassasiée des douceurs surnaturelles de la divine Eucharistie, elle tomba dans une extase qui dura une journée entière. Etait-ce une excursion vers le paradis qui suspendait ainsi les communications terrestres ?

Après ce ravissement, les dernières onctions d'huiles saintes vinrent comme un embaumement préparer le corps virginal à l'éternelle incorruptibilité. Tous les sens humains, dès lors séparés de leurs infirmités terrestres, furent appliqués aux messages célestes. La communauté, agenouillée devant la sainte prieure, reçut au milieu des sanglots, ses dernières bénédictions... Dans un silence solennel, les vierges carthusiennes se retirèrent emportant dans leur cœur une tendre émotion et un souvenir sanctifiant.

La nièce Marguerite restait seule en oraison dans un coin de la cellule, lorsqu'elle entendit sainte Roseline dire d'une voix claire et satisfaite : « Adieu pour la dernière fois, je vais à mon Créateur ». A ces mots éclate un nouveau prodige : alors apparaît la sainte triade carthusienne, saint Bruno, saint Hugues de Grenoble, saint Hugues de Lincoln, tous en habits de chartreux, l'encensoir à la main et précédant la sainte Mère de Dieu portant son divin Fils dans ses bras. La Vierge divine ayant permis à saint Bruno de faire encenser la cellule, saint Hugues de Lincoln enveloppa de cercles parfumés la chambre et le lit de la malade : le démon, sommé d'articuler les reproches à formuler contre Roseline : « Elle s'est laissée aller », dit-il, « au repos durant une après-midi ». Par l'inanité d'un tel reproche, l'esprit insidieux du mal confessait bien la sainteté de Roseline ! Alors la sainte Mère de Dieu, avec l'ineffable grâce de son sourire, prononça ces douces paroles : « Conduisez la chaste fiancée au lit nuptial du céleste Epoux ».

A ces mots, éclata le concert d'actions de grâces de la sainte triade, et la vénérable mère expira !

Désormais la vertu carthusienne avait deux modèles : saint Bruno et sainte Roseline, c'était la douce personnification de la prière, sur des lèvres sans souillures, et sous les deux formes de l'humanité.

Le corps de la vierge sans taches fut alors, suivant le rite carthusien, orné des insignes de la consécration. Sur le front de la Sainte de Celle-Roubaud brillaient les pierres précieuses de la couronne reçue à vingt-cinq ans, à son bras droit était le manipule, sur sa robe blanche descendait l'étole qui entourait sa poitrine comme l'auréole de la pureté, sur son cœur était appuyée la croix qui avait inspiré toutes ses pensées.

Lorsqu'on introduisit le corps dans le cercueil, les membres de la Sainte, froids comme le marbre, conservèrent avec la douceur de leur forme, une merveilleuse flexibilité.

Au même instant, la voix de Dieu se fit entendre par la bouche des enfants. Dans tous les bourgs, dans les villes du voisinage retentirent ces cris : LA SAINTE EST MORTE ! Alors un immense concours se dirigea vers le monastère, tous voulurent voir, tous voulurent toucher la sainte dépouille. Des aveugles recouvrant la vue, des membres perclus revenus à leurs fonctions, et de nombreux malades guéris par le seul contact du cercueil furent les témoignages publics de la sainteté de Roseline. Il fallut reculer l'ensevelissement jusqu'au troisième jour. Ainsi l'exigea la population, qui ne pouvait se rassasier de contempler la Sainte.

Elle fut inhumée dans le cimetière commun du monastère, suivant le rite de son Ordre religieux, et déposée auprès de la précédente prieure, Jeanne de Villeneuve, morte depuis dix-neuf ans.

Notre Sainte s'était envolée au ciel le 17 janvier 1329, âgée de près de soixante-six ans : religieuse à seize, elle allait célébrer avec son céleste Epoux le cinquantième anniversaire de ses vœux carthusiens si bien remplis.

On la représente portant un reliquaire qui contient deux yeux, parce que les yeux de la Sainte se conservèrent vifs et nets plusieurs siècles après sa mort. On la voit aussi dispersant des troupes mahométanes, symbole de la protection dont elle entoura l'Ordre carthusien. Enfin, on la dépeint couronnée de roses, en mémoire de la révélation qu'eut sa mère quand elle portait encore cette enfant dans son sein, et pour rappeler le miracle des pains changés en roses.

Elle est la patronne des Chartreux et de l'Ordre de Malte.

CULTE ET RELIQUES.

Bientôt les vœux des religieuses et ceux des populations environnantes s'élevèrent en concerts jusqu'à Avignon, jusqu'au représentant de saint Pierre, à l'illustre vieillard ami de Roseline, pour demander l'exhumation du corps saint. Elle s'exécuta le jour de l'octave de la Pentecôte, le 11 juin 1334, au milieu du concours le plus nombreux et le plus solennel ; à la suite de cinq années de séjour en terre, le corps apparut en entier, sans corruption ; les yeux, ordinairement si altérables, étaient merveilleusement conservés. La joie publique s'éleva jusqu'à une pieuse ivresse, les miracles se multiplièrent, et de tous côtés on répéta : Nous avons un trésor inestimable, nous possédons une Sainte. Ce jour mémorable fut dès lors justement dénommé « le triomphe de sainte Roseline », et il est célébré chaque année le dimanche de l'Octave de la Pentecôte. Les yeux de la Sainte furent mis dans une petite châsse particulière, pour être transportés au trésor de la paroisse des Arcs, auprès du lieu où ces yeux, symbolique figure de la pureté virginale, s'étaient pour la première fois ouverts à la lumière. Le saint corps, porté par six Chartreuses, fut déposé dans l'église du monastère, auprès de l'autel, à l'intérieur d'une balustrade qui le protégeait contre les profanations.

Des triomphes politiques et religieux dus au patronage de Roseline, et les miracles nombreux qui se produisaient au milieu des populations voisines du monastère, redoublèrent la dévotion publique pour les restes de la Sainte, et, en 1344, sur le vœu universel, le corps fut levé du caveau pour être exposé à la vue de tous, et plus tard placé sur l'autel dans une châsse à ouverture vitrée.

Mais le XVe siècle amena avec lui ses troubles politiques et le fameux schisme pontifical : le corps de sainte Roseline avait été caché par des mains pieuses, et le peuple chrétien demandait instamment la restauration de la précieuse relique : c'était la sainte patronne du pays, Roseline, qui conjurait les orages destructeurs des moissons, qui adoucissait les maux et entrait dans toutes les joies intérieures des mères de famille ; pour retrouver le saint corps, les lumières du ciel furent invoquées dans la chapelle de Celle-Roubaud. Au milieu de la messe, un aveugle s'écrie : voici le corps de sainte Roseline, je le vois. Au même instant, l'aveugle recouvre la vue. Les fouilles faites au lieu qui venait d'être indiqué mettent à découvert la sainte relique et toujours dans son intégrité ; on la replace alors près du chœur, dans la chapelle, dans une châsse dorée, et dans la position qu'ella occupait auparavant. Mais le monastère contigu à l'église avait été à moitié détruit ; on le reconstruisit d'après les règles des Pères Franciscains de l'Observance qui se

constituèrent les gardiens du sacré dépôt[1], et au jour de son entier achèvement (1504), il reçut le nom populaire sous lequel il est exclusivement connu aujourd'hui, celui de *Sainte-Roseline*. La précieuse relique put traverser sans insulte la période des guerres de religion qui précéda le règne pacificateur de Henri IV. En 1657, une nouvelle châsse dut être établie destinée à la renfermer plus convenablement. Une translation solennelle eut lieu en présence des dignitaires de l'Ordre religieux, de nombreux membres de la famille de la Sainte, et au milieu de l'explosion de la pieuse joie de quatre mille assistants. La châsse fut déposée dans une chapelle de construction récente, à droite de l'église, à l'angle de l'autel correspondant à l'Evangile. Après l'ovation populaire arriva l'hommage du plus superbe prince de l'ancienne monarchie, car rien ne devait manquer à l'exaltation de l'humble vierge. Louis XIV, en 1661, vint avec sa mère Anne d'Autriche et toute sa cour, faire le pèlerinage des saints lieux de Provence ; après sainte Madeleine, la pécheresse pénitente, les honneurs s'adressèrent à la vierge incorruptible, sainte Roseline. La merveilleuse conservation des yeux de la chartreuse placée dans le reliquaire, frappa vivement le roi. Il ordonna à son médecin, Antoine Vallot, de s'assurer que ces yeux étaient naturels.

La piqûre faite sur l'un des yeux par le médecin armé d'une aiguille fit disparaître tous les doutes. Le résultat de cette constatation est encore manifeste aujourd'hui ; l'œil percé par cette piqûre s'est flétri, l'autre a conservé son intégrité. Ainsi la vérification de Louis XIV est devenue une preuve permanente de l'incorruptibilité ancienne. Une date irrécusable a été donnée à l'hommage rendu à une humble vierge par le roi qui avait pris le soleil pour son emblème radieux.

Pour établir l'authenticité de la relique, les témoignages les plus incontestables se sont continués depuis cette époque jusqu'à nos jours. Le plus touchant se voit dans le zèle que les populations voisines mirent, au XVIIIe siècle, à protéger sa relique : voici ce témoignage. Lorsque, en 1707, à la suite des désastres qui attristèrent les dernières années du grand règne de Louis XIV, l'armée du duc de Savoie envahit la Provence, l'incendie, le viol, le carnage signalaient la marche de l'armée ennemie. Bientôt on la vit revenir couverte de honte et par cela même plus furieuse ; elle s'était brisée aux portes de Toulon, défendu par le maréchal de Tessé et par le vieux comte de Grignan, qui, malgré ses soixante-quinze ans, montra toute l'activité, toute l'ardeur d'un jeune héros.

La partie de la Provence qui s'étend de Toulon au Var, était couverte des débris de l'armée vaincue. Les soldats, sans chefs, sans discipline, marchant par bandes nombreuses, pillaient, rançonnaient, incendiaient ; notre malheureux pays n'était qu'un immense bûcher, le couvent de Sainte-Roseline serait devenu la proie des flammes sans le généreux dévouement des habitants des Arcs et des gens de la campagne, qui s'étaient réunis autour du monastère pour le défendre.

Le dévouement des habitants des Arcs à leur céleste protectrice alla bien plus loin encore. Dans les jours néfastes où toutes les églises étaient vendues et profanées, Sainte-Roseline fut rachetée par les habitants des Arcs et par eux donnée à la commune. C'est la protection du peuple qui a remplacé les frères gardiens envers Sainte-Roseline ; la dévotion populaire de 1793 a été digne de celle de 1707 !

Mais le témoignage le plus irrécusable, le plus authentique, est fourni par la solennelle translation de 1835, faite sous les auspices de Mgr Michel, évêque de Fréjus.

Une châsse de marbre a été substituée à la châsse en bois doré, un voile de soie, portant en lettres d'or l'année de la naissance et celle de la mort de la Sainte, a été donné par les membres de la famille de Villeneuve, appartenant à toutes les diverses branches.

Des effets nombreux du patronage de Sainte-Roseline sont conservés dans la mémoire des habitants des Arcs ; mais le patronage le plus universel, le plus populaire de la Sainte de la Celle-Roubaud est celui qu'elle exerce sur les moissons. Du haut des cieux, la vierge des roses jette encore des regards compatissants sur ceux qui ont faim ; elle écarte les orages, elle donne l'eau aux moissons altérées.

Dans l'année 1817, la sécheresse persistante menaçait la récolte de blé d'une entière destruction. Les habitants de la ville de Lorgues, réunis en procession au nombre de trois mille, vinrent implorer le secours de sainte Roseline en parcourant un trajet de quatre lieues ; la supplique était du 8 mai, le 9 mai une pluie abondante arrosa les champs desséchés. Le miracle est constaté dans la chapelle par une inscription gravée sur une plaque de marbre posée au-dessous du tableau représentant la procession.

Les Chartreux demandaient avec instance d'être autorisés à célébrer le culte de sainte Roseline comme patronne de leur Ordre féminin ; ils poursuivaient, depuis 1840, la régulière canonisation de leur chère sœur de Celle-Roubaud, lorsque l'approbation pontificale donnée, le 9 mai 1851, au *propre* du diocèse de Fréjus, classant la fête de sainte Roseline parmi les cultes diocésains popu-

1. Maintenant le saint corps n'a plus de gardiens. La cloche de Sainte-Roseline ne console plus le voyageur et le paysan courbés vers la terre : une fête annuelle seule célèbre les vertus et le triomphe de la Chartreuse modèle. Un jour luira, sans doute, où la voix grave des Chartreux viendra ressusciter les pieux élans de la piété. Faudrait-il qu'elle s'affaiblit, au moment même où les populations éprouvées, non plus par les bandes des Pastoureaux, mais par les hordes de Vandales hérétiques et cruels comme eux, ont un si pressant besoin de l'intercession de leur illustre compatriote?

laires, exigés depuis plusieurs siècles par la dévotion des fidèles, aplanit et résolut toutes les difficultés.

Après l'approbation du culte diocésain, toutes les demandes en extension du culte devaient être admises, et ces demandes étaient des honneurs plus largement accordés à la sainte Chartreuse. L'Ordre des Chartreux s'empressa de demander l'approbation de ce culte dans toutes les chapelles qu'il possédait, et l'inscription correspondante dans le calendrier ordinaire de leur rit particulier. Le décret de cette concession fut signé le 17 septembre 1857, par le cardinal Patrizzi, président de la Congrégation des Rites.

Le 27 septembre 1859, indulgence plénière fut accordée pour ceux qui visiteraient une église des Chartreux le jour de la fête de la Sainte, fixée au 16 octobre. Cette grâce était d'ailleurs subordonnée, comme à l'ordinaire, à une sainte communion faite à cette intention.

Ainsi l'humble Chartreuse a conquis une place sur tous les autels du diocèse de Fréjus et dans toutes les chapelles des Chartreux.

Nous avons tiré cette Vie du savant ouvrage de M. le comte H. de Villeneuve-Flayosc, membre de l'illustre famille de sainte Roseline. — Cf. *AA. SS.*, t. II de juin.

SAINT BLITAIRE OU BLIER, CONFESSEUR,

HONORÉ A VERDEY (VIIe siècle).

Blitaire était natif d'Ecosse. Il vint dans la Gaule avec saint Foursy. Celui-ci s'arrêta quelque temps sur les côtes, et plus tard s'avança jusqu'en Picardie. Blitaire vint au territoire de Sézanne, en Champagne. Il construisit là une petite hutte, non loin de Verdey, où il passa toute sa vie dans la mortification et la prière. Sa mort, comme sa vie, fut illustrée par des miracles. A cause de la célébrité de son nom, les pieux moines de Vauchoux fondèrent un prieuré de leur Ordre, sur l'emplacement même de sa demeure. Les Chanoines de Broies transportèrent sou corps dans leur église. En son honneur, le baron Hugues de Broies et sa femme Héluide dotèrent richement cette communauté. Longtemps après, son corps fut transféré à Sézanne, dans l'église de Saint-Julien; il y resta jusqu'en 1567, époque à laquelle les Calvinistes, s'étant emparés de Sézanne, brisèrent les châsses d'argent de saint Blitaire et de saint Julien, les convertirent en monnaie, brûlèrent les reliques et en jetèrent les cendres au vent.

Ancien *Propre de Troyes.*

LE BIENHEUREUX MANASSÈS Ier, ÉVÊQUE DE TROYES (993).

Manassès prit naissance au château d'Arcis-sur-Aube, au commencement du Xe siècle. Il descendait des comtes d'Arcis, de Ramerupt et de Pougy, qui, après les comtes de Champagne, étaient les plus puissants.

Son père se nommait Helpuin; sa mère, Hersendis. A la mort d'Helpuin, Hersendis céda à Hilduin, son fils aîné, le comté d'Arcis, et se retira, avec le jeune Manassès, en sa seigneurie de Ramerupt. Dès ses plus tendres années, le jeune comte donna les meilleures espérances à sa mère. Une grande aménité de caractère jointe à de précoces inclinations à la piété, décidèrent la comtesse à remettre son fils entre les mains de Milon Ier, évêque de Troyes; et, sous cette direction éclairée, l'élève, digne du maître, fit de rapides progrès dans la vertu. Il se concilia bientôt l'estime et l'affection de tous; et quand, après un épiscopat de courte durée, mais bien rempli, Milon fut appelé à l'éternel repos, les chanoines de Troyes, qui avaient apprécié les qualités de Manassès, ne crurent pouvoir faire un choix plus heureux qu'en le mettant à la tête de leur Eglise, l'an 985.

Le gouvernement de quelques-uns de ses prédécesseurs avait été attristé par de nouvelles incursions des Normands. Ces barbares avaient laissé sur leur passage une si grande misère, que les chanoines de Troyes eux-mêmes avaient été obligés, pour vivre, de recourir au trafic ou au travail manuel : aussi le relâchement de l'ancienne discipline s'était-il introduit parmi eux. Manassès, affligé profondément d'un tel état de choses, s'entoura d'hommes aussi pieux que savants, dont il rechercha les conseils. C'étaient Adson, abbé de Montier-en-Der, Hadrique, trésorier de la

cathédrale, et saint Adérald, chanoine et plus tard archidiacre. Il leur exposa son dessein de réforme et trouva dans ces prêtres zélés d'infatigables collaborateurs. Il rencontra d'abord d'immenses difficultés ; mais le désintéressement qu'il fit paraître en abandonnant avec générosité pour son Eglise les biens considérables qu'il possédait, émut tellement les cœurs auxquels il faisait appel, qu'ils embrassèrent avec joie la vie commune, suivant la Règle du concile d'Aix-la-Chapelle.

Mais si le bienheureux évêque fut grandement consolé de voir la discipline rétablie, il n'éprouva pas un moindre bonheur de la conversion de son frère Hilduin. Bien différent de l'évêque de Troyes, « le comte d'Arcis était », dit Des Guerrois, « un mauvais garçon, qui menait une vie militaire, carnassière, voluptueuse et désespérée ». Manassès, depuis longtemps, faisait les vœux les plus ardents, adressant au ciel les prières les plus ferventes pour le retour à la vertu d'un frère qu'il chérissait tendrement. Hilduin sentit se réveiller en son cœur les sentiments de religion qui avaient nourri son enfance. Bientôt il prit plaisir dans la société de l'abbé de Montier-en-Der, qui lui rendait de fréquentes visites ; il écouta volontiers ses avis ; il accepta même de bonne grâce ses remontrances. Enfin, l'abbé Adson prit un tel ascendant sur l'esprit du comte, qu'il le détermina à penser sérieusement à son âme. Hilduin courba sa tête altière sous la main de Dieu ; il se convertit sincèrement, et devint aussi doux et aussi pieux qu'il avait été brutal et dissolu. Il fit même le pèlerinage de Jérusalem et alla inonder des larmes de sa pénitence les lieux sacrés où le sang du Sauveur avait coulé pour l'expiation de ses fautes.

Manassès comptait de nombreuses années. Il voulut, avant de mourir, laisser un monument de sa dévotion à la Mère de Dieu. Déjà, la pieuse Hersendis avait construit dans son château de Ramerupt une église sous le vocable de Notre-Dame. Manassès, à son exemple, fit bâtir à Arcis, sa ville natale, un prieuré qu'il dédia à la Vierge Marie ; il y annexa la cure et lui fit de grandes largesses. Ce prieuré dépendit, dans la suite, de l'abbaye de Marmoutiers, près de Tours.

Enfin, plein de jours et de bonnes œuvres, Manassès mourut, le 11 juin 993, après huit ans d'épiscopat.

L'abbé Defer, *Vies des Saints du diocèse de Troyes.*

LE BIENHEUREUX JEAN, SURNOMMÉ TIENTIALBENE,

FRÈRE LAI, DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS (1253).

Le bienheureux Jean naquit à Todi, en Italie, d'une famille noble. En 1230, il prit l'habit de frère lai, et reçut presque aussitôt, dans l'Ordre, le surnom de Tien-ti-al-bene, c'est-à-dire : « Attache-toi à ce qui est bien » ; apparemment parce qu'il répétait souvent ces quatre mots.

En peu de temps il parvint, à force d'obéissance, de prières, de mépris du monde et de lui-même, à un haut degré de perfection. Ce qui le stimulait, c'était le désir d'atteindre à la sainteté du bienheureux Junipérus, qui vivait alors, et qui était déjà célèbre par ses bonnes œuvres et ses miracles. Il se déclara son disciple, et par son zèle religieux, s'il n'arriva pas à l'égaler, il gagna du moins son amitié.

Jean était d'ailleurs un modèle de toutes les vertus. Il semblait qu'un ordre de ses supérieurs lui donnait des ailes ; au moindre mot, il ne marchait pas, il volait. Sa patience, dans les souffrances physiques ou morales, faisait l'admiration de tous les religieux ; on l'envoyait dans les couvents où la vie était le plus dure et le plus pénible, et il s'en félicitait comme d'un bonheur incomparable. Ses frères, pour le mortifier, le soumettaient à des épreuves dont il se tirait toujours à son honneur ; c'est ainsi que, avec un mot, le bienheureux Junipérus le faisait rire ou pleurer, se mettre à l'ouvrage ou se reposer, parler ou garder le silence.

Dieu donna à ce bon frère le pouvoir d'accomplir des miracles. On cite de lui, entre autres guérisons miraculeuses, celle d'un lépreux et celle d'un aveugle.

Le bienheureux Jean passa les dernières années de sa vie au couvent d'Alviano, non loin de Todi ; c'est là qu'il se prépara au grand voyage de l'éternité par un redoublement d'austérités et de bonnes œuvres. Il s'endormit dans le Seigneur en 1253, et sa mort fut signalée par des miracles éclatants. Le bienheureux Junipérus regretta celui qui avait été son frère et son ami. « Depuis que ce saint homme n'est plus », s'écriait-il, « il n'y a plus rien de bon sur la terre ; le monde entier devrait le pleurer ; si je ne craignais pas de passer pour un insensé, j'irais droit au tombeau de mon frère Jean Tien-ti-al-bene, je prendrais sa tête où ont germé tant de vertus, j'en ferais

deux parts, je mangerais l'une et je boirais l'autre ». Et, se tournant vers ses frères, il ajouta : « Nous venons de perdre un religieux plein de vertus, mais, en même temps, nous avons acquis au ciel un avocat et un père ».

Acta Sanctorum.

LE BIENHEUREUX JEAN D'AVELLINO,

FRÈRE LAI DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS (1313).

Le bienheureux Jean d'Avellino, qui naquit en 1250, dans le royaume de Naples, était fils de Jean-Jacques Armenius de Montforte, et de Thomasine de Capoue. Sa jeunesse fut loin d'être irréprochable ; il se mêla aux terribles guerres de cette époque, et se laissa entraîner à des excès de toutes sortes. Sa piété était plus que douteuse ; son père se disposant à relever à ses frais l'église d'Avellino, qui avait été brûlée, Jean fit tous ses efforts pour le décider à consacrer à un autre usage les sommes d'argent déjà recueillies, et, sur le refus du comte, il conçut contre lui une mortelle haine, et jura qu'il prendrait, les armes à la main, l'or destiné à l'église.

En ce moment, survint à Avellino un vénérable religieux, disciple et compagnon de saint François ; Montforte courut à lui comme à un envoyé du ciel : « Mon ami », lui dit le moine, « votre fils sera un jour frère lai et donnera l'exemple de toutes les vertus ». Quelques semaines plus tard, cette prophétie se réalisait.

Dès l'année de son noviciat, cet impie converti atteignit à la perfection chrétienne des plus saints religieux. On le voyait quelquefois, dans les rues de la ville, les yeux pleins de larmes, se jeter aux pieds d'un de ses anciens amis en disant : « Toi qui m'as connu comme un misérable pécheur, et pour qui j'ai été un sujet de scandale, je t'en supplie, suis-moi maintenant dans la voie du repentir ». Il ramena au bien par son exemple un certain nombre de personnes, entre autres une femme de mauvaise vie, qui, dans l'espoir de l'épouser, avait essayé de le faire retomber dans ses anciens égarements. Le bienheureux Jean d'Avellino ne s'épargnait aucune espèce de mortifications : il jeûnait, il prolongeait ses veilles, il se donnait de sévères disciplines, il marchait pieds nus, les yeux attachés à la terre, craignant comme un criminel de rencontrer des regards qui le condamneraient.

A la chapelle, il priait avec la piété des anges. Aucun bruit ne le dérangeait de ses méditations, et plus d'une fois ses frères le virent avec étonnement s'élever de terre dans un tourbillon de lumière.

Cependant la renommée de sa sainteté s'était peu à peu répandue dans la province, et on accourait de tous côtés lui demander des consolations, de bons conseils, des exemples de vertus. Le respect qu'on lui témoignait et dont il se croyait indigne, lui causait une véritable souffrance ; il demanda à ses supérieurs et obtint d'être envoyé en Ombrie, où il espérait trouver la solitude et le calme. Il se trompait ; à peine arrivé au couvent de Todi, il se vit en butte à ce qu'il appelait les mêmes persécutions. On venait à lui comme à un envoyé du ciel, les malades pour être guéris, les pécheurs pour se convertir, les hommes de bien pour se soutenir et s'encourager par son exemple. Le bon frère ne savait comment se délivrer de cette affluence ; à force de prières, il obtint de ne plus accomplir de miracles ; il n'eut jamais le bonheur d'échapper à la vénération des hommes.

Durant l'année qui précéda sa mort, il fut sujet à de fréquentes extases, méritées sans doute par un redoublement d'austérités. Les souffrances de sa dernière maladie furent tempérées par des entretiens spirituels du Bienheureux avec saint François, la sainte Vierge et le Fils de Dieu lui-même, qui lui apparut plusieurs fois dans sa pleine et infinie majesté. C'est le 11 juin 1313, à l'âge de soixante-trois ans, qu'il s'endormit doucement dans le sein du Seigneur.

La nouvelle de sa mort attira dans la chapelle du couvent une foule d'hommes et de femmes, désireux d'honorer les précieux restes du frère Jean, de baiser ses pieds et ses mains. Il fut enseveli dans l'église de Todi, dans le même caveau que le frère Jean de Todi. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

Acta Sanctorum.

XIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Salamanque, en Espagne, saint JEAN DE SAINT-FACOND, confesseur, de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin, que son grand zèle pour la foi, la sainteté de sa vie et ses miracles ont rendu illustre. 1479. — A Rome, sur la voie Aurélienne, le triomphe des saints martyrs BASILIDE, CYRIN, NABOR et NAZAIRE, soldats, qui furent mis en prison, pour la confession du nom de Jésus-Christ, par le préfet Aurélius, dans la persécution de Dioclétien et Maximien, eurent le corps déchiré avec des fouets armés de pointes de fer, et furent ensuite décapités. 303. — A Nicée, en Bithynie, sainte Antonine, martyre, qui, dans la même persécution, fut, par l'ordre du président Priscillien, maltraitée à coups de bâton, suspendue sur le chevalet, déchirée par les côtés, jetée dans le feu, et enfin achevée d'un coup d'épée. IVe s. — En Thrace, saint Olympe, évêque, qui fut chassé de son siége par les Ariens et mourut confesseur [1]. IVe s. — A Rome, dans la basilique vaticane, saint LÉON III, pape, à qui Dieu rendit miraculeusement les yeux et la langue, que des impies lui avaient arrachés. 816. — En Cilicie, saint Amphion, évêque, qui fut un généreux confesseur du nom de Jésus-Christ, au temps de Galère-Maximien [2]. IVe s. — En Egypte, saint ONUPHRE, anachorète, qui s'exerça à la piété pendant soixante-dix ans dans une vaste solitude, et s'en alla au ciel tout éclatant de la gloire de ses vertus et de ses mérites; saint Paphnuce, abbé, a composé l'histoire de sa belle vie. Vers 400.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Brabant, saint Odulphe ou Odolf, chanoine d'Utrecht et curé d'Orschot, qui assista, avec un courage et une sainteté admirables, le bienheureux Frédéric, évêque d'Utrecht, dans la conversion des Frisons. Il fut favorisé durant sa vie du don de prophétie et du don de miracles. Son corps fut déposé religieusement dans l'église de Saint-Sauveur d'Utrecht où il est honoré, ainsi qu'à Staveren, et dans plusieurs autres lieux de la Belgique et de la Frise où il y a bon nombre d'églises et de chapelles dédiées sous son invocation. Vers 840. — A Châlon-sur-Saône, le vénérable Gerbaud ou Gerbold, évêque de cette ville, recommandable pour sa piété, qui répara le monastère de Saint-Pierre, fondé à Châlon par le saint évêque Flavien et ruiné par les Barbares. Zélé pour le maintien de la discipline ecclésiastique, il assista à huit conciles et mourut après vingt-deux ans d'épiscopat. Vers 885. — A Marseille, saint Maur, abbé de Saint-Victor de cette ville. — A Rhénen, au diocèse d'Utrecht, sainte Cunère, vierge et martyre, une des compagnes de sainte Ursule, dont saint Villebrord, évêque d'Utrecht, fit la translation au commencement du VIIIe siècle. — A Jouarre, dans la Brie, la translation des reliques de sainte Pélagie, pénitente. — Dans le Limbourg, la fête de saint VALÈNE, de saint GALÈNE et de dix mille martyrs crucifiés. IIe s. — A l'abbaye de Marchiennes, le bienheureux CHRODOBALDE, disciple de saint Amand et prévôt de cette abbaye. — Au diocèse de Chartres, le vénérable Sigon, abbé de Saint-Florent de Saumur. Il naquit à Chartres et eut pour premier précepteur le célèbre Fulbert, évêque de cette ville. Devenu un prodige de science et de vertu, les moines de Saumur s'empressèrent, d'une voix unanime, de l'élever sur le trône abbatial de Saint-Florent. Il dirigea sagement sa communauté et étendit son zèle jusque

1. Il était évêque d'Enos *(Roumélie)* et se signala par son zèle contre l'arianisme. Il assista, en 347, au concile de Sardique dont il fut l'un des principaux ornements. Les Ariens, qui lui portaient une haine violente, le calomnièrent auprès de l'empereur Constance qui le chassa de son siége et permit de le mettre à mort partout où on le trouverait. Il ne paraît pas que cette sentence inique ait reçu son exécution, puisque saint Olympe n'a, dans le martyrologe romain, que le titre de confesseur.

2. Il assista aux conciles d'Ancyre (314), de Néocésarée (315) et de Nicée (325). Eusèbe de Nicomédie ayant été déposé à cause de son attachement à l'arianisme, dont il était le coryphée, Amphion fut choisi par le clergé de Nicomédie pour le remplacer. Notre Saint s'appliqua à réparer le mal qu'avait fait son prédécesseur et se montra zélé défenseur des décisions du concile de Nicée dont il avait été une des plus brillantes lumières.

sur les monastères voisins. Après un gouvernement de treize ans, sept mois et vingt jours, mûr pour le ciel, il entra dans la gloire de la lumière divine. Ses disciples ensevelirent son corps en l'église abbatiale, derrière l'autel du Crucifix, et, dix-huit ans après sa mort, il fut trouvé dans un état de conservation parfaite. 1070. — A Aimargues, au diocèse de Nîmes, sainte Artimidora, dont le corps fut trouvé dans les catacombes de Saint-Callixte le 26 avril 1854, sous une pierre qui portait cette inscription : *Artimidora in pace*. Près de la tête était le vase qui avait contenu son sang. Le souverain pontife Pie IX en fit don à Monseigneur l'évêque de Nîmes qui, à son tour, légua ce précieux trésor à la paroisse d'Aimargues. La translation solennelle eut lieu le 12 juin 1865; Monseigneur de Nîmes la présidait et cent prêtres lui faisaient cortége; la bénédiction de la première pierre de l'église d'Aimargues coïncide avec cette translation. Les restes vénérés de la Sainte reposent dans une magnifique châsse [1].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — En Egypte, saint Onuphre, anachorète...

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Chez ceux de Latran, saint Odulphe, confesseur, de l'Ordre des Chanoines réguliers, qui prêcha l'Evangile aux Frisons, et ramena les catholiques aux bonnes mœurs par sa parole et son exemple.

Martyrologes des Bénédictins, de Vallombreuse et des Cisterciens. — A Rome, saint Léon III, pape, de l'Ordre de Saint-Benoît...

Martyrologe des Camaldules. — Saint Parise, de l'Ordre des Camaldules, qui jeta un grand éclat par une admirable continence, de très-grandes vertus et de nombreux miracles. Il est nommé le 11 de ce mois au martyrologe romain. — A Rome, saint Léon III, pape...

Martyrologe des Franciscains. — A Cortone, en Toscane, le bienheureux Guy, confesseur, disciple de notre séraphique Père saint François, qui, passant sa vie dans les jeûnes, la pauvreté, l'humilité et l'austérité, fut très-utile à tous par son exemple et sa parole, brilla par des miracles et des prodiges, surtout à l'occasion de l'invention de son chef, qui se célèbre aujourd'hui solennellement, quoique son âme se soit enlevée au ciel le 12 de mai [2]. 1250.

Martyrologe des Augustins. — A Salamanque, saint Jean de Saint-Facond...

Martyrologe des Hiéronymites. — En Egypte, saint Onuphre...

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, les saints Basilide, Distre, Polimaque et quatre de leurs compagnons, martyrs. IIIe s. — A Tripoli, en Phénicie, saint Magdalète, martyr. — A Bologne, les saints Denis, Celse, Marcellin, martyrs, qui reposent dans cette ville. — A Naples, saint Maxime, évêque de cette ville et martyr[3]. Vers 365. — En Angleterre, saint Ternan, évêque des Pictes. On l'honorait autrefois tout particulièrement à Kincarne, en Ecosse. Vers 450. — Au mont Athos, en Macédoine, saint Pierre, surnommé l'Athonite, parce qu'il vivait en anachorète dans cette solitude. Il y mena longtemps une vie des plus austères, et y eut de grands combats à soutenir contre le démon. Son corps repose en Thrace, et de nombreux miracles se sont opérés sur son tombeau. VIIe s. — A Alexandrie, en Egypte, saint Jean, soldat, qui sanctifia son état par une vie pieuse et mortifiée. VIIe s. — Chez les Grecs, saint Zénon et saint Julien, hégumène. — A Griestett, au diocèse de Ratisbonne, en Bavière, les saints Marin et Zime, prêtres, et Vime, laïque, moines bénédictins venus d'Ecosse et qui vécurent dans la solitude. Leurs corps furent retrouvés, en 1689, sous l'autel de l'église de Griestett, et il se fit à cette occasion de nombreux miracles. XIe s. — En Suède, saint Eskill, évêque de Strengis, apôtre des Suédois et martyr. Un jour que les infidèles célébraient à Strengis une de leurs fêtes, notre Saint leur représenta l'impiété de leur conduite; mais comme ils ne tenaient aucun compte de ses remontrances, le serviteur de Dieu fit une prière, et soudain un orage s'éleva qui vint fondre sur l'assemblée : le tonnerre renversa l'autel et consuma la matière préparée pour le sacrifice. Cet incident valut à Eskill la lapidation. Il fut enterré sur le lieu même et, dans la suite on y éleva une église dans laquelle on exposa à la vénération publique ses reliques dont la vertu opéra plusieurs miracles. 1069. — Près le Val-d'Ocre, au diocèse d'Aquila, en Italie, saint Placide, solitaire, fondateur du monastère des Cisterciens du Saint-Esprit. Il était fils d'un laboureur des environs d'Amiterme. Paul de Célano, qui écrivit sa vie, marque que, le premier mois qui suivit sa mort, il s'opéra vingt-cinq miracles à son tombeau. Ses reliques se conservent à l'église du Saint-Esprit du Val-d'Ocre, dans une châsse de fer, fermée par quatre serrures. 1248. — A Milasso, en Sicile, la naissance au ciel de la vénérable Pélagie, native de cette ville. Jeune encore,

1. Nous devons ces détails à l'obligeance de M. l'abbé Lempereur, curé d'Aimargues (Gard).

2. Le bienheureux Guy fut encore une des conquêtes de la parole de saint François qui le forma lui-même à la vie religieuse et le chargea de prêcher aux peuples. Voir notre *Palmier Séraphique*, tome VI.

3. Un décret du 12 décembre 1872 prescrit l'insertion du nom de ce saint évêque martyr, au Martyrologe romain.

elle prit le cordon de Saint-François de Paule, et fit vœu de virginité. Ses jeûnes et ses austérités, sa charité envers les malades, les pauvres et les nécessiteux, et son dévouement spécial pour les personnes de son sexe qui se livraient publiquement au crime et qu'elle faisait sortir avec une grâce particulière du bourbier infect de leur vie, l'ont rendue célèbre par toute la Sicile. Après avoir vécu soixante-quinze ans dans la prière, la pénitence et l'exercice des œuvres de charité, elle s'envola au ciel pleine de mérites. 1591.

SAINTS BASILIDE, CYRIN, NABOR ET NAZAIRE,

MARTYRS

Commencement du IVe siècle.

Voti, tempore persecutionis, christiani erat pro Christi nomine gladio percuti.

Mourir par le glaive pour le nom du Christ était le vœu des chrétiens pendant l'ère des persécutions.

S. Hier., *Ep.* 50, *de Vita Pauli eremitæ.*

Ces quatre illustres Martyrs étaient chevaliers romains. Leur piété les rendant encore plus éclatants que leur noblesse et leur valeur, ils furent accusés auprès des empereurs Dioclétien et Maximien, d'être chrétiens, sur quoi il y eut ordre de les arrêter. Ils en furent avertis, de sorte qu'ils eussent pu se sauver; mais, au lieu de le faire, ils employèrent le peu de temps qui leur resta, à vendre leurs biens et à en donner le prix aux pauvres. Ce dépouillement de toutes les choses de la terre les ayant rendus plus propres au combat, ils se livrèrent avec joie aux archers qui les venaient saisir. On les mena d'abord devant un préfet de Rome, nommé Aurélien, qui, les trouvant résolus à conserver leur foi aux dépens de leur vie, les fit jeter dans un cachot. Ce lieu était infect et obscur; mais une lumière céleste, qui le remplit aussitôt, en fit un temple de gloire et un paradis de délices. Leur geôlier, nommé Marcel, qui fut témoin de cette merveille, en fut si touché, qu'il se convertit avec toute sa famille et embrassa la foi de Jésus-Christ.

Le lendemain, ils comparurent devant le tribunal d'Aurélien, qui, après les avoir inutilement pressés d'adorer les dieux de l'empire, commanda qu'ils fussent battus avec des scorpions. Ces scorpions, qui étaient en usage dès le temps de Roboam, fils de Salomon, comme il paraît par le livre troisième des *Rois* et le second des *Paralipomènes*, étaient des bâtons chargés de nœuds et armés par le bout de crochets de fer; ils rompaient les os des patients, entraient bien avant dans leur chair et en enlevaient des morceaux à chaque coup; ce qui leur occasionnait une douleur incroyable. Nos Saints souffrirent ce tourment avec une patience héroïque, et quoique leurs corps fussent tout en sang, et leur chair toute déchirée, bien loin de se plaindre, ils remerciaient Dieu de la grâce qu'il leur faisait de souffrir quelque chose pour sa gloire. Le juge, les voyant si constants, les renvoya dans le cachot, défendant de les panser ni de leur donner rien à manger. Ils furent une semaine en cet état et sans aucun soulagement de la part des hommes; mais Dieu leur fit part de ses consolations divines, qui les fortifièrent admirablement pour achever le cours de leurs combats. Au bout de huit jours, on les mena devant l'empereur Maximien Hercule, qui les condamna à avoir la

tête tranchée. La sentence ayant été exécutée, on jeta leurs corps aux bêtes sauvages pour leur servir d'aliment; mais ces animaux leur portèrent tant de respect, qu'on ne put jamais les forcer à y toucher; ainsi les chrétiens eurent la liberté de les inhumer, et les enterrèrent dans les catacombes.

L'année du martyre que nous venons de raconter n'est pas certaine; il est cependant probable qu'il arriva en 303.

RELIQUES DES SAINTS NABOR ET NAZAIRE.

Les reliques des deux saints, Nabor et Nazaire, furent apportées en France. Il ne faut pas les confondre avec deux autres saints du même nom, exécutés à Milan, en compagnie, l'un de saint Félix, l'autre de saint Celse, petit enfant, honorés au 12 et au 23 juillet.

En 765, saint Chrodegand, évêque de Metz, fit transférer de Rome les corps des saints martyrs Gorgon, Nabor et Nazaire, qu'il avait obtenus du saint pape Paul Ier. Quelques auteurs disent que ce prélat alla lui-même à Rome les chercher; d'autres assurent qu'il se contenta de les faire demander, et que le souverain Pontife les lui envoya par Willibarius, évêque de Sion, en Valais. Quoi qu'il en soit, on lit dans l'histoire de cette translation, écrite par un religieux de Gorze, que les peuples accoururent au-devant des corps saints jusqu'aux Alpes, et que les moines d'Agaune ou de Saint-Maurice, ayant dérobé pendant une nuit celui de saint Gorgon, qu'on avait mis en dépôt dans leur église, saint Chrodegand en porta plainte au roi Pépin, qui envoya les évêques de Toul et de Verdun, avec le duc de la province, pour obliger les moines à rendre les reliques du saint Martyr. Arrivés en Austrasie, on les déposa à Varangéville, où l'on bâtit depuis une église et un prieuré en l'honneur de saint Gorgon; de là, elles furent transférées au monastère de Gorze, que saint Chrodegand venait de fonder, et déposées, en 769, dans l'église, par saint Angelrame, son successeur. Saint Gorgon devint le principal protecteur de la célèbre abbaye et de la ville qui s'est formée autour d'elle. Une des anciennes paroisses de Metz était sous le vocable du saint Martyr, et il est encore aujourd'hui le titulaire de plusieurs paroisses du diocèse.

Le corps de saint Nabor fut donné au monastère d'Hilariacum ou de Neuve-Celle *(Nova-Cella)*, qui prit de là le nom de Saint-Nabor, par corruption de Saint-Avold. Hilariacum ou Helera n'était, à l'origine, qu'un oratoire ou un petit monastère bâti par saint Fridolin en l'honneur de saint Hilaire de Poitiers. Fridolin, irlandais de naissance, avait quitté sa patrie et s'était rendu au monastère de Saint-Hilaire de Poitiers, dont il devint abbé. Il le quitta vers l'an 509, pour aller fonder dans une île du Rhin la célèbre abbaye de Seckingen. Sur son chemin, il fonda plusieurs monastères en Austrasie et en Bourgogne, en particulier celui d'Hilariacum, sur la Rosselle, à huit lieues de Metz, où il déposa quelques reliques du grand défenseur de la divinité de Jésus-Christ dans les Gaules. Saint Sigebaud, le prédécesseur de saint Chrodegand sur le siége de Metz, répara ce monastère, y rétablit l'observance et en augmenta les revenus; bienfaits qui lui ont mérité d'en être regardé comme le fondateur. Depuis cette époque, il porta le nom de Nova-Cella, sous lequel il fut connu jusqu'à ce qu'il prit celui de Saint-Nabor. L'abbaye fut depuis comblée des libéralités de saint Angelrame, évêque de Metz, qui en avait été religieux. Pieusement secondé par Charlemagne, il orna magnifiquement le tombeau du saint Martyr, comme l'atteste Alcuin (Epig. 164). L'illustre prélat étant mort en Pannonie, l'an 791, à la suite de Charlemagne, auprès de qui il remplissait les fonctions d'archichapelain et d'apocrisiaire du Saint-Siége, son corps fut transporté et inhumé à Saint-Nabor, où avait été enterré saint Sigebaud. Les religieux de Saint-Nabor ou de Saint-Avold étaient de l'Ordre de Saint-Benoît. L'abbé occupait le premier rang parmi les abbés du diocèse. Il prenait le titre de premier baron de l'évêché. Les évêques de Metz avaient institué, dans la petite ville qui s'était élevée autour de l'abbaye, une cour qui était présidée par le comte de Nassau-Sarrebruck, premier vassal de l'évêque et son avoué héréditaire.

Le couvent de Saint-Nabor, ou Saint-Avold, a cessé d'exister. Mais l'église paroissiale de Saint-Avold, qui n'est autre que celle du couvent, possède encore le chef de saint Nabor. Le reste du corps de ce saint Martyr aura sans doute été donné, à diverses époques, à d'autres églises ou abbayes par les religieux de Saint-Avold qui en étaient possesseurs.

Saint Chrodegand destina les reliques de saint Nazaire à l'abbaye de Lauresheim ou de Lorch, fondée deux ans auparavant (763) par plusieurs de ses parents, à trois lieues de Worms. Le bruit des miracles opérés au tombeau du saint Martyr y attira une grande multitude de peuple.

Saint Nazaire est le patron d'Armancourt, au diocèse d'Amiens, où l'on se rend en pèlerinage le 12 juin, pour faire marcher plus vite les enfants, ou pour les guérir du carreau.

La cathédrale de Coutances possède aussi, depuis longtemps, des reliques des saints Nabor et Nazaire.

SAINT ONUPHRE, ANACHORÈTE

Vers l'an 400.

Non est laboriosa, sed amabilis et optanda, servitus in Dei laudibus perpetuo assistere.

Chanter constamment les louanges de Dieu n'est pas une servitude pénible ; elle est au contraire aimable et désirable.

S. Augustin, *Serm.* IV *de Innoc.*

Un jour Dieu donna inspiration à saint Paphnuce le solitaire d'aller bien avant dans le désert de la Thébaïde, pour y découvrir les ermites les plus cachés, et recevoir d'eux de nouvelles instructions pour sa perfection ; il obéit à ce mouvement, qui fut sans doute approuvé par ses supérieurs ; et, après plusieurs jours de chemin et diverses rencontres assez extraordinaires, surtout d'un ange sous forme humaine, qui l'encouragea et le fortifia, il aperçut de loin un homme tout couvert de poil comme une bête, et qui n'avait point d'autre vêtement qu'une ceinture de feuilles qui lui serrait les reins. Ce spectacle le remplit d'une grande frayeur, et, dans la pensée que c'était un fantôme, ou un monstre, ou quelque bandit qui se retirait dans ces lieux inaccessibles, il s'enfuit sur le haut d'une montagne voisine. Cet homme le suivit ; mais ne pouvant gravir la hauteur parce que son âge et ses grandes austérités lui avaient extrêmement affaibli le corps, il s'assit au bas, et s'écria : « Saint personnage, ne craignez rien, je suis un homme comme vous ; descendez, et ne me privez pas de votre conversation ». Paphnuce, reconnaissant par là que c'était un serviteur de Dieu, descendit aussitôt et se vint jeter à ses pieds : mais le solitaire le releva, et lui ayant témoigné la joie qu'il avait de sa venue, il le fit asseoir auprès de lui. Alors Paphnuce, prenant une sainte liberté, le pria de lui dire son nom, comment il était venu en ce désert, et ce qu'il y faisait. Sur quoi le solitaire lui fit ce discours :

« Je satisferai volontiers à tout ce que vous souhaitez de moi, parce que c'est la volonté de Dieu : je m'appelle Onuphre, il y a soixante et dix ans que je suis ici. J'étais auparavant religieux dans un monastère de la Thébaïde [1], où il n'y avait pas moins de cent frères qui n'avaient qu'une âme et qu'un cœur, et qui vivaient dans un grand silence et une dévotion très-fervente envers Dieu. Comme je les entendais louer la vie solitaire et érémitique, telle qu'a été celle de notre honorable père, le prophète Elie, et de saint Jean-Baptiste, et la préférer infiniment à la vie cénobitique à cause de son parfait détachement de toutes les choses de la terre, je résolus de l'embrasser : étant donc inspiré de Dieu, qui me changea en un autre homme, et ayant pris du pain pour quatre ou cinq jours, je me dérobai la nuit à cette sainte communauté, et pris le chemin de ce désert, priant instamment Notre-Seigneur de me servir de guide. Dès lors j'aperçus une lumière qui allait devant moi et me conduisait ; cela m'effraya et me fit presque résoudre à quitter mon entreprise et à retourner dans mon mo-

1. Le monastère d'Abage, près d'Hermopolis, ville fort connue de la basse Thébaïde, sur les limites de la haute Egypte.

nastère ; mais, comme j'étais dans cette pensée, j'entendis une voix qui me dit : « Ne crains rien ; je suis ton ange gardien qui t'ai toujours accompagné et défendu depuis ta naissance ; je ne t'abandonnerai point et te conduirai au lieu où la divine Providence veut que tu passes le reste de ta vie ». En effet, s'étant rendu visible, il me conduisit l'espace de sept milles, et me mit auprès d'une cellule d'un aspect tout religieux. Je m'approchai de la porte pour voir si elle était habitée, et je dis, selon la coutume des frères : « Bénissez-moi, mon père ». Il en sortit un vénérable vieillard d'un port et d'un regard si modeste et si plein de grâce, qu'on ne pouvait le regarder sans respect. Je me jetai aussitôt à ses pieds, reconnaissant en lui un caractère extraordinaire de sainteté, et le priai de me donner sa bénédiction. Il me releva avec beaucoup de bonté, et m'appelant par mon nom, il me dit : « Entrez, mon fils Onuphre : Dieu vous a envoyé ici pour entreprendre une vie semblable à la mienne. Il vous aidera, et j'espère que, par sa grâce, vous persévérerez dans votre vocation ». J'entrai donc dans cette vénérable grotte, et demeurai quelques jours avec lui, durant lesquels il m'apprit, avec beaucoup de soins, la manière de vivre des solitaires ; mais lorsqu'il me vit assez instruit et que je témoignai assez de courage pour porter toutes les peines et pour résister à toutes les tentations de la vie érémitique, il me dit : « Allons, mon fils, il faut que je vous conduise plus loin, dans un lieu encore plus désert et plus écarté ; car telle est la volonté de Dieu : vous y demeurerez seul, et vous y soutiendrez les terribles combats de cet état ». Nous marchâmes donc quatre jours et quatre nuits, et, après ce temps, ayant trouvé une petite caverne auprès de laquelle il y avait un palmier, il me dit : « C'est ici le lieu que Dieu vous a préparé ». Nous le bénîmes des soins de sa Providence, et je consentis à passer en ce lieu le reste de ma vie. Il demeura encore trente jours avec moi, me donnant des instructions toutes divines. Ensuite il s'en retourna en sa propre cellule, et, depuis ce temps-là, nous ne nous voyions plus qu'une fois l'année. Quand il fut mort, je l'enterrai auprès de ma caverne, considérant son corps comme une précieuse relique ».

Paphnuce écoutait ce récit avec une joie et une attention extraordinaires ; mais, lorsque le Saint eut cessé de parler, il le pria de lui dire s'il n'avait pas eu beaucoup de peines au commencement d'une vie si nouvelle et si différente de celle des autres hommes. « Cela n'est pas imaginable », répondit Onuphre, « et les peines que j'ai eues ont été si terribles, que souvent j'étais comme hors d'espérance d'en pouvoir supporter la rigueur. La faim et la soif m'ont réduit presque à la mort ; l'ardeur du soleil me rôtissait le corps, et la froidure des nuits me glaçait les membres qui n'avaient point d'habits ni de couvertures pour s'en défendre ; enfin, après que ma patience eut été longtemps éprouvée, Dieu a envoyé un ange qui a eu soin de ma vie et de mon aliment ordinaire ; d'ailleurs, le palmier qui est auprès de ma cellule me fournit par an douze grappes de dattes, une pour chaque mois ; j'ai aussi des herbes qui viennent naturellement dans ce désert ; non-seulement j'en ai été sustenté, mais j'y ai trouvé plus de goût et de douceur que dans le miel. Ainsi j'ai éprouvé la vérité de cette sentence de Notre-Seigneur : Ce n'est pas seulement le pain qui fait vivre l'homme ; mais il vit aussi de toutes les paroles qui sortent de la bouche de Dieu ; c'est pourquoi, mon frère Paphnuce, étudiez-vous à suivre sa volonté, et ne doutez point qu'il n'ait un soin particulier de vous, et ne vous pourvoie de tout ce qui vous est nécessaire ».

Ces discours ravissaient de plus en plus le bon Paphnuce, et ils le rem-

plirent de tant de consolations, qu'il ne se souvenait plus de la peine qu'il avait eue pour arriver en ce lieu si éloigné. Il le témoigna à saint Onuphre, et lui dit qu'il était bien récompensé de ses fatigues, puisqu'il avait eu le bonheur de le trouver et d'apprendre de sa propre bouche cette conduite admirable de la divine Providence sur lui. Saint Onuphre lui dit : « Ce n'est pas assez, mon cher frère ; il faut que vous veniez avec moi à ma cellule ». C'était tout ce que Paphnuce souhaitait. Il y alla donc en sa compagnie, et il eut le bonheur d'y entrer, de la contempler et de voir aussi le palmier qui avait été son nourricier durant tant d'années. Le chemin de deux ou trois milles qu'ils firent pour y arriver ne les empêcha pas de commencer une longue prière avant de se reposer ; lorsqu'elle fut finie, ils s'assirent et s'entretinrent encore, jusqu'à la nuit, de discours célestes, et surtout des bontés et des libéralités de Dieu. Au soleil couchant, il parut du pain et de l'eau au milieu de la cellule, et Onuphre dit à Paphnuce : « Mangez, mon frère, car je vois bien que vous souffrez extrêmement de la faim et de la soif ». Mais Paphnuce lui protesta que, quelque faim et quelque soif qu'il eût, il ne prendrait rien s'il ne mangeait avec lui. Ainsi, les deux Saints mangèrent de ce pain miraculeux et burent de cette eau que l'aimable Providence de Notre-Seigneur leur avait envoyée. Ils passèrent ensuite toute la nuit en oraison, sans que ni la fatigue et la lassitude de l'un, ni la vieillesse et la caducité de l'autre, leur pussent persuader de prendre un moment de relâche. Le lendemain, le jour étant venu, Paphnuce, jetant les yeux sur Onuphre, l'aperçut extrêmement changé et tout défait, comme un homme qui approche de la mort. Cette vue le troubla et le remplit de frayeur ; mais le Saint lui dit : « Ne craignez pas, mon frère Paphnuce, car Notre-Seigneur, qui est infiniment miséricordieux, vous a envoyé ici pour mettre mon corps en terre. J'achève aujourd'hui le cours de ma vie, et je m'en vais au lieu de repos ; si vous allez en Egypte, racontez aux autres religieux qui y sont ce que je vous ai dit ; faites-leur connaître les grandes miséricordes que j'ai reçues de Dieu, et dites-leur qu'il ne les refusera jamais à ceux qui, ayant recours à lui, feront dire des messes, ou offriront des parfums pour l'autel ; ou, s'ils n'en ont pas le moyen, réciteront un *Pater noster* en mémoire de moi, parce que c'est une grâce que je lui ai demandée ».

Paphnuce lui dit que, si Dieu disposait de lui, il voulait prendre sa place et demeurer le reste de sa vie dans sa caverne ; mais le Saint lui répondit : « Que ce n'était pas là ce que Dieu demandait de lui ; qu'il ne l'avait pas fait venir pour demeurer en ce lieu, mais pour lui donner la sépulture et pour aller ensuite publier dans le monde les merveilles qu'il avait vues ». « Il ne faut pas résister à Dieu », dit Paphnuce en se jetant à ses pieds ; « mais, puisque je vais être privé de votre chère présence, donnez-moi, je vous prie, votre bénédiction, et obtenez-moi de la miséricorde de Notre-Seigneur, que je le puisse posséder un jour en votre compagnie ». Le Saint lui en donna de grandes espérances et lui dit, en le bénissant, que Dieu le comblerait de ses grâces ; qu'il lui ouvrirait les yeux pour connaître sa divinité ; qu'il le confirmerait dans la véritable charité et qu'il l'assisterait si puissamment, qu'il n'aurait rien à appréhender au jour redoutable de son jugement ; et, l'ayant admirablement consolé par ces paroles, il recommença sa prière, qu'il accompagna de beaucoup de larmes, de gémissements et de soupirs. Enfin, s'étant prosterné contre terre, il rendit avec joie son âme bienheureuse entre les mains de Celui qui la devait couronner de sa gloire éternelle dans le ciel.

Paphnuce entendit à l'heure même les esprits célestes chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de cet admirable solitaire ; ce qui lui fit connaître qu'il était plus raisonnable de se recommander à ses prières que d'en dire pour son soulagement. Il fendit en deux la grande chape dont il était vêtu, et, s'en réservant une moitié, il enveloppa de l'autre le saint corps du défunt, et l'ayant porté dans le creux d'un rocher, il le couvrit d'un grand monceau de pierres. Après lui avoir rendu ce juste devoir, ne croyant pas être obligé à ce qu'il lui avait dit de retourner en Egypte, il prit la résolution de demeurer dans sa grotte ; mais comme elle tomba d'elle-même, et que le palmier qui lui avait fourni des dattes tomba aussi, il reconnut bien que Dieu n'approuvait pas ce dessein. Ainsi, ayant mangé le reste du pain que la Providence divine avait envoyé la veille, il partit pour retourner à son monastère. L'ange qui lui avait apparu sous forme humaine, lui servit aussi de guide à son retour, et, le conduisant par un autre chemin, lui fit voir de nouveaux prodiges qui le confirmèrent dans la haute estime qu'il avait conçue du mérite incomparable de saint Onuphre.

En effet, après quatre jours de chemin, étant arrivé à une cellule qui était bâtie sur une colline, il vit un vénérable vieillard blanchi dans les exercices de la vie solitaire, qui lui dit d'abord : « Vous êtes notre frère Paphnuce ; c'est vous qui avez eu l'honneur de donner la sépulture à notre saint Père Onuphre ». Trois autres ermites de même âge arrivèrent en même temps et lui dirent aussi la même chose ; ce qui lui fit connaître que ces saints solitaires étaient des hommes tout célestes, et qu'ils avaient le don de prophétie. Ensuite, ils lui dirent qu'il y avait soixante ans qu'ils demeuraient tous quatre dans ce désert, sans avoir vu, depuis tant de temps, un seul homme que lui ; que Dieu les avait nourris jusqu'alors d'une manière miraculeuse, en leur envoyant tous les jours à chacun un pain très-délicat et très-blanc ; qu'ils vivaient séparément toute la semaine, mais que le dimanche ils s'assemblaient pour assister aux saints Mystères célébrés par l'un d'eux, qui était prêtre. Ils le prièrent en même temps de prendre un repas avec eux ; et, par un surcroît de miracle, ils virent devant eux cinq pains fort beaux, sans qu'il parût personne qui les eût apportés. Ils en mangèrent avec mille actions de grâces pour la bonté de Dieu, et, après avoir passé toute la nuit en oraison, comme le lendemain était un dimanche, le prêtre dit la messe, et Paphnuce y assista ; il revint ensuite en Egypte, où il publia ce qu'il avait vu.

La mort de saint Onuphre arriva le 12 juin, ainsi qu'il est marqué au martyrologe romain, au Ménologe des Grecs et en la vie des saints Pères ; mais, pour l'année, elle ne peut être déterminée, parce qu'on ne sait pas précisément qui était ce Paphnuce qui a écrit sa vie. Cependant on conjecture qu'il vint au monde vers les commencements de l'empire de Dioclétien, et qu'il mourut sous le règne de Valens. Il y a encore un autre saint Onuphre, dont il est parlé au 5 novembre, dans le martyre de saint Galation et de saint Epithème ; mais le plus célèbre est celui dont nous venons d'écrire la vie.

On le représente communément avec une barbe et une chevelure démesurées ; quelquefois avec un palmier.

Nous avons tiré cette vie de Siméon Métaphraste et de Surius, qui nous ont transmis le récit de Paphnuce.

SAINT LÉON III, PAPE

816. — Rois de France : Charlemagne; Louis I[er], *le Débonnaire.*

Exemplum et quasi liber subditorum vita debet esse prælatorum.
La vie des prélats doit être le modèle et comme le livre d'édification des sujets.
Hugo card. *sup. Ep. I ad Cor.*

Saint Léon III, romain de naissance, dont le père se nommait Asupius, fut élevé, dès l'âge le plus tendre, dans le palais patriarcal de Latran, où il apprit le Psautier, l'Ecriture sainte et toute la discipline ecclésiastique. Il fut élevé au rang de sous-diacre, puis de diacre ; enfin, à la dignité de cardinal-prêtre de Sainte-Suzanne. Il fut élu pape, du consentement unanime et empressé de tout le monde, le 26 décembre 795, le jour même de la mort d'Adrien I[er]. Il fut consacré le jour suivant, et, après sa consécration, couronné sur les degrés inférieurs de la basilique Vaticane.

Le nouveau Pape écrivit aussitôt à Charlemagne pour lui demander sa protection, en lui apprenant la mort de son prédécesseur et son élévation au souverain Pontificat. Charlemagne lui répondit aussitôt et lui envoya Angilbert, son secrétaire. « Conférez avec lui », dit-il, « sur ce que vous croirez nécessaire pour l'exaltation de la sainte Eglise, pour la gloire de votre Pontificat et pour l'affermissement de notre patrie ; car, afin de mériter la bénédiction apostolique et la gloire d'être toujours le protecteur du Saint-Siége, je veux garder inviolablement, avec Votre Sainteté, le traité que j'ai fait avec votre prédécesseur. C'est à nous, avec le secours du Seigneur, de défendre en tous lieux, par nos armes, l'Eglise de Dieu ; au dehors contre les incursions et les ravages, et au dedans contre les hérétiques ».

Saint Léon n'omit rien, de son côté, pour mériter la protection de Charlemagne ; il lui envoya une solennelle ambassade pour lui porter de sa part les clefs de la confession de saint Pierre et l'étendard de la ville de Rome. Les protestants prétendent que par ces clefs et cet étendard le Pontife entendait mettre Charlemagne en possession de l'Eglise et de la ville de Rome ; mais ces novateurs ignorent que, dans ce temps, l'usage était d'adresser ces clefs en signe de dévouement, non-seulement aux empereurs, mais encore à d'autres princes qui ne s'attribuaient aucun droit sur l'Eglise romaine. Bellarmin et Baronius assurent que ces clefs n'étaient rien autre que des boîtes remplies de reliques. En effet, l'usage d'envoyer des boîtes en forme de clefs, contenant des reliques, date de saint Grégoire le Grand, qui en adressa de telles au roi Childebert et à Reccarède, roi d'Espagne.

L'année suivante, le Pape reçut de Charlemagne ce qu'il y avait de plus précieux du trésor des rois Huns qu'on lui avait livré. C'étaient les dépouilles de l'ancienne Rome, que ces barbares avaient pillée plus de trois cents ans auparavant, et que leurs rois avaient conservées dans leur palais, pour servir comme de trophée à leur valeur et aux glorieux exploits de la nation. Le reste fut distribué aux églises de Rome et de France.

Le pape saint Léon, pour témoigner sa reconnaissance, voulut laisser à

la postérité un monument du patriciat de Charlemagne. Il fit représenter en mosaïque, dans la grande salle à manger du palais de Latran, saint Pierre assis, qui donne à Charlemagne, à genoux à sa gauche, un étendard sur lequel on voit six roses, tandis que, de la main droite, il donne l'étole au pape Léon, qui est aussi à genoux. Ce monument subsiste encore.

Telles étaient les relations entre le Pape et le roi des Francs, lorsque celui-ci eut l'occasion d'exercer sa charge de patrice et de défenseur de l'Eglise romaine. Quelques-uns des principaux du clergé romain, Pascal, primicier, et Campolo, chapelain de l'Eglise romaine, parents du feu pape Adrien, ne pouvaient pardonner à saint Léon III son élection au Pontificat, qu'ils croyaient avoir été faite à leur préjudice. Le dépit et la jalousie leur inspirèrent le dessein de s'en venger, et ils ne le méditèrent si longtemps que pour rendre la vengeance plus cruelle.

Saint Léon était très-pieux, très-doux, très-dévoué à Dieu et non moins charitable envers le prochain ; prudent dans l'administration des affaires, le père des pauvres et des affligés, le défenseur intrépide de l'Eglise et le promoteur constant du culte divin. Serviteur ardent du Christ et de son Eglise, il ne recula devant aucune peine ni aucune douleur pour accomplir son devoir. Mais ses vertus et ses bienfaits ne firent qu'aigrir davantage ses envieux. Ils en vinrent jusqu'à concevoir le plus cruel attentat ; et afin que rien ne manquât à l'atrocité du crime, ils choisirent pour le commettre un jour particulièrement destiné pour apaiser la colère de Dieu.

Le 25 avril 799, jour de Saint-Marc, le Pape étant sorti de son palais pour se rendre à l'église de Saint-Laurent, d'où la procession devait partir, le primicier Pascal vint l'aborder et s'excuser sur une prétendue maladie de ce qu'il paraissait en sa présence sans chasuble. Léon III reçut ses excuses avec bonté. Campolo s'étant joint à Pascal, ils accompagnèrent le Pape, s'entretenant familièrement avec lui, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés devant le monastère de Saint-Etienne et de celui de Saint-Sylvestre, où était l'embuscade.

Alors une troupe de gens apostés se jetèrent sur le Pape, et tandis que Pascal le tenait par la tête, et Campolo par les pieds, ils s'efforcèrent de lui crever les yeux et de lui couper la langue, et le laissèrent ainsi étendu sur la place. La fureur de ces satellites était assouvie ; celle de Pascal et de Campolo ne l'était pas encore. Ils traînèrent le Pape dans l'église du monastère, et achevèrent de lui crever les yeux et de lui mutiler la langue au pied de l'autel, où ils le laissèrent nageant dans son sang, à la garde de leurs gens. Mais, ne l'y croyant pas assez en sûreté, ils le firent transférer la nuit dans la prison du monastère de Saint-Erasme.

Un si exécrable attentat remplit de tumulte et d'horreur toute la ville de Rome. Des hommes de bien et de cœur enlevèrent le Pape de sa prison et le portèrent dans l'église de Saint-Pierre, où était Vironde, abbé de Stavelo, envoyé de Charlemagne. Vinigise, duc de Spolète, accourut avec ses troupes au secours du Pape et le fit conduire à Spolète. Mais ce qui remplit de consolation tous les fidèles, c'est que le saint Pape recouvra parfaitement l'usage des yeux et de la langue ; ce qui fut regardé comme un miracle, et attribué à la protection de saint Pierre et de saint Paul.

Charlemagne fut sensiblement affligé d'une violence si atroce, faite au père commun des fidèles, et envoya une ambassade au Pape, pour lui témoigner combien il était touché de l'outrage qui lui avait été fait, et pour délibérer avec lui sur les mesures qu'il convenait de prendre pour punir les coupables, et réparer le scandale. Le Pape fut extrêmement consolé par

cette démarche, et, comme il n'avait de ressource que dans le roi des Francs, il prit la résolution d'aller lui-même l'implorer. Cette nouvelle causa une joie sensible à Charlemagne, qui partit aussitôt d'Aix-la-Chapelle, pour aller l'attendre à Paderborn. Il envoya d'abord au-devant de lui Hildebald, archevêque de Cologne, et le comte Anschaire, et ensuite son fils Pépin, roi d'Italie, qui venait de triompher des Huns et de prendre leur capitale.

Pépin marchait à la tête de cent mille hommes. A leur aspect, le saint Pontife lève les mains au ciel et bénit l'armée des Francs, qui trois fois se prosterne à ses pieds. Il embrasse avec tendresse le jeune héros, qui marche dès lors à ses côtés. Charlemagne s'avançait lui-même à quelque distance de Paderborn, à la tête d'une autre armée composée des divers peuples de l'Europe, que précédait le clergé divisé en trois chœurs et portant la bannière de la croix. Quand il vit que le Pape, escorté de son fils Pépin, approchait, il rangea la multitude en un immense cercle ; lui-même se tint au milieu. Au moment où le Pontife parut dans l'enceinte, cette innombrable multitude se prosterna trois fois, et trois fois le Pontife la bénit et pria pour elle.

Charlemagne lui-même, le père de l'Europe, s'inclina respectueusement devant Léon, le pasteur du monde ; ils s'embrassèrent cordialement l'un et l'autre, non sans répandre beaucoup de larmes. Le Pape, après avoir entonné l'hymne des anges *Gloria in excelsis*, que son clergé continua, fut conduit comme en triomphe à l'Eglise de Paderborn, où on rendit à Dieu de nouvelles actions de grâces.

Pendant ce temps, les ennemis du saint Pontife ne s'endormaient pas. Alarmés de son voyage en France, ils craignirent la justice de Charlemagne, et tâchèrent de la surprendre. Ils envoyèrent à ce prince des députés, qui, pour justifier leur attentat, accusèrent le Pape des crimes les plus atroces. Mais leurs accusations ne servirent qu'à prouver leur méchanceté.

Charlemagne fit reconduire le pape saint Léon à quelque distance de Paderborn, par le prince son fils et par tous les prélats qui étaient venus de toutes parts rendre leurs respects à Sa Sainteté. Il le fit accompagner à Rome par les archevêques Hildebald de Cologne et Arnon de Salzbourg, et par les évêques Bernaire de Worms, Hatton de Freisingen et Jessé d'Amiens. Par toutes les villes où le saint Pape passa, il fut reçu comme si c'eût été saint Pierre lui-même. Il rentra dans Rome comme en triomphe, le 29 novembre, jour de la Saint-André. Tout le clergé romain, le sénat, les écoles des Francs, Saxons, Frisons et Lombards, les compagnies de la milice avec les étendards et les bannières, les dames romaines, les religieuses, les diaconesses, allèrent au-devant de lui jusqu'au pont Milvio, et le conduisirent, en chantant des hymnes, jusqu'à l'église de Saint-Pierre, où il célébra la messe.

Les évêques francs qui avaient accompagné le Pape, firent des informations juridiques contre les auteurs de l'attentat commis en sa personne, et ils envoyèrent les coupables en France, à Charlemagne, au nom et par l'autorité duquel se faisaient ces procédures, en qualité de patrice des Romains. Ce prince avait pris la résolution d'aller lui-même rétablir le bon ordre à Rome, où il arriva le 24 novembre de l'année 800. Le Pape envoya au-devant de lui les compagnies et les étendards de la ville, et l'attendit avec son clergé sur les degrés de la basilique de Saint-Pierre.

Quelques jours après, le roi convoqua une assemblée des archevêques, des évêques et des seigneurs laïques, francs et romains, dans le but d'examiner les accusations intentées contre le Pape. Mais tous les arche-

vêques, les évêques et les abbés s'écrièrent d'une voix unanime : « Nous n'osons juger le Siége apostolique, qui est le chef de toutes les églises de Dieu, car nous sommes tous jugés par ce Siége et par son Vicaire ; ce siége n'est jugé par personne : c'est là l'ancienne coutume ; mais comme le souverain Pontife jugera lui-même, nous obéirons canoniquement ». Le saint pape Léon dit : « Je marche sur les traces de mes prédécesseurs, et je suis prêt à me purger des calomnies dont on a tâché de me noircir ».

Le lendemain, en présence des évêques et des seigneurs réunis dans l'église de Saint-Pierre, le Pape, du haut de l'ambon, prononça le serment suivant : « Moi Léon, Pape de la sainte Eglise romaine, n'ayant été ni jugé ni contraint par personne, mais de ma propre volonté, je me justifie devant vous, en la présence de Dieu, qui sonde le fond des consciences, en présence des anges, de saint Pierre, prince des Apôtres, devant qui nous sommes, et je prends à témoin Dieu, au tribunal de qui nous comparaîtrons tous, que je n'ai ni commis ni fait commettre les crimes dont on m'accuse ». Après ce serment, les évêques avec le clergé, le roi et le peuple, entonnèrent le *Te Deum* et récitèrent les litanies en actions de grâces.

Saint Léon avait quelque chose de plus à cœur encore que sa propre justification ; c'était de rétablir, dans la personne de Charlemagne, l'empire romain en Occident, pour être le défenseur armé de l'Eglise romaine et de la chrétienté entière. Le jour de Noël de l'année 800, pendant que le roi était en prière devant le tombeau de saint Pierre, dans l'église du Prince des Apôtres, le Pape, accompagné des évêques, des prêtres et des seigneurs romains et français, vint lui poser sur la tête une couronne d'or, et tout le peuple s'écria : « A Charles très-pieux, Auguste, grand et pacifique, que Dieu couronne, vie et victoire ». Le Pape, ensuite, oignit Charles de l'huile sainte, ainsi que le roi Pépin, son fils. A cette occasion, le nouvel empereur des Romains fit aux églises de Rome des libéralités dignes de sa grandeur.

L'année suivante (801), un tremblement de terre épouvantable ruina plusieurs villes de l'Italie, et particulièrement la basilique de Saint-Paul hors des murs. Après avoir commandé qu'elle fût rebâtie, le Pape ordonna que, pendant les trois jours qui précéderaient la fête de l'Ascension, on chantât, dans une procession solennelle, les *Litanies*, que, par le même motif, saint Mamert, évêque de Vienne, avait établies en France, institutions et rites connus sous le nom de *Rogations*.

En 804, saint Léon retourna en France pour aller célébrer la fête de Noël avec l'empereur Charlemagne. Celui-ci vint au-devant de Sa Sainteté jusqu'à Reims. Il y reçut Léon dans l'église de Saint-Remi, et alla célébrer avec lui la fête de Noël à Quiercy. Le Pape ne demeura que huit jours en France, et revint en Italie par la Bavière, chargé des présents de l'empereur. En 806, il confirma le testament de Charlemagne, que les évêques et les seigneurs de France avaient déjà confirmé. En 809, le Pape fit part à Charlemagne d'une difficulté qu'on faisait à des moines francs, établis à Jérusalem, sur l'addition du mot *Filioque* au symbole. Charlemagne assembla un Concile à Aix-la-Chapelle pour justifier cette addition. L'Eglise de Rome n'avait pas jugé à propos de la faire, et le Pape la désapprouvait même ; car, pure de toute hérésie, elle n'avait nul besoin de faire profession de sa foi. Cependant, pour complaire à son dévot défenseur Charlemagne, et comme la chose était d'ailleurs bonne en soi, elle en adopta l'usage, sans pourtant l'ordonner ni l'imiter. En Espagne, on avait ajouté au symbole de Nicée le mot *Filioque*, pour marquer que le Saint-Esprit procédait aussi du Fils.

D'Espagne, cette addition fut reçue insensiblement dans plusieurs églises de France, où, avec le chant du symbole, elle prévalut avec le temps. Mais saint Léon III, pour ménager les Grecs, chez qui il voyait une irrémédiable démangeaison de critique et de dispute, et donner des preuves éclatantes qu'il n'approuvait pas l'addition, fit faire deux grands écussons d'argent en forme de boucliers, du poids de quatre-vingt-quatorze livres et six onces, y fit écrire le symbole sans l'addition, sur l'un en grec, et sur l'autre en latin, et les fit placer à droite et à gauche de la confession de saint Pierre, comme des monuments publics du soin avec lequel l'Eglise de Rome conservait le symbole tel qu'elle l'avait reçu.

En 813, il rétablit la fête de l'Assomption, que Sergius avait déjà célébrée, et qui était tombée dans une sorte de désuétude. Accablé d'afflictions, il avait l'habitude de célébrer la messe quelquefois huit ou neuf fois par jour; en ce temps-là, un assez grand nombre de prêtres pratiquaient cet usage, qui fut aboli par le pape Alexandre II.

Saint Léon III mourut le 12 juin 816, après avoir gouverné l'Eglise vingt ans, cinq mois et seize jours, et fut enseveli au Vatican. En trois ordinations, il créa vingt-six évêques, trente prêtres et dix diacres. Pendant ce long pontificat, il fit aux églises de Rome des réparations considérables et des offrandes immenses. Il fonda un hospice considérable pour recevoir les étrangers et les pèlerins. Il épuisa son patrimoine en fondations pour les pauvres. Il fit revêtir d'or, du poids de quatre cent cinquante-trois livres, le pavé de la confession de saint Pierre, et fit faire à l'entrée du sanctuaire une balustrade d'argent de quinze cent soixante-treize livres. Il fit rebâtir le baptistère de Saint-André, grand et rond, avec les fonts au milieu et des colonnes de porphyre autour : au milieu des fonts était une colonne portant un agneau d'argent, qui versait l'eau. Dans la basilique de Latran, il mit aux fenêtres des vitres de diverses couleurs.

Ses reliques reposent dans une même châsse avec celles des saints papes Léon Ier, Léon II et Léon IV.

Un peintre de la sacristie d'Aix-la-Chapelle a représenté saint Léon avec un goupillon à la main. Ce peintre a voulu sans doute constater qu'il avait dédié l'église bâtie par Charlemagne. Ce fait est rappelé par la châsse des grandes reliques d'Aix-la-Chapelle, qui contient une statuette de lui, et au-dessus de la tête de cette statuette, on lit l'inscription qui se voyait autrefois sur une des portes de l'église :

Ecce Leo papa, cujus benedictio sacra
Templum sacravit quod Carolus ædificavit.

On le représente plus ordinairement renversé par des malfaiteurs, qui s'efforcent de lui arracher les yeux et la langue.

Nous avons tiré cette vie de l'*Histoire des souverains Pontifes romains,* par Artaud de Montor; des *Vies des Saints,* par Rohrbacher; du *Propre de Rome* et des *Acta Sanctorum.*

SAINT JEAN DE SAINT-FACOND,

RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-AUGUSTIN

1430-1479. — Papes : Martin V; Sixte IV. — Souverains de Castille et de Léon : Henri III; Henri IV.

Bene atque utiliter prædicatur, si id quod ore promitur, factis impleatur.
On prêche bien et utilement quand on traduit en œuvres ce que l'on exprime en paroles.
S. Cyprien, *De zelo et livore.*

Ce grand Saint, un des plus zélés prédicateurs qu'ait jamais eu l'Espagne, était de la ville de Sahagun[1], en Espagne, au diocèse de Léon. Son père, homme d'une rare piété, se nommait Jean Gonzalez de Castrillo, et sa mère, qui savait aussi allier les plus excellentes vertus du christianisme avec la noblesse de la naissance, s'appelait Sanche Martinez. Ils demeurèrent l'espace de seize ans dans la disgrâce de la stérilité ; mais, d'un commun accord, ils prièrent Dieu de bénir enfin leur union en la rendant féconde ; ls s'adressèrent aussi à la sainte Vierge : ils allaient souvent l'invoquer à un ermitage nommé Sainte-Marie du Pont, peu éloigné de la ville de Sahagun ; ils joignaient les jeûnes, les aumônes et l'offrande des sacrifices à leurs instantes prières. Le ciel leur devint favorable, et ils obtinrent ce qu'ils avaient demandé ; ils eurent plusieurs enfants : celui dont nous écrivons la vie vint au monde l'an 1430, le jour même de saint Jean-Baptiste, ce qui lui fit donner le nom de Jean.

Il donna, dès sa plus tendre jeunesse, de si grandes marques de sainteté, que tous ceux qui le voyaient, demandaient, (comme on le faisait autrefois à l'égard de saint Jean), quel serait un jour cet enfant, qui paraissait déjà avoir la sagesse et la piété d'un homme avancé dans la vertu. Il n'avait aucune inclination pour le jeu ; il évitait la compagnie de ceux de son âge, pour ne pas participer à leurs amusements ; il se plaisait dans les lieux solitaires et se faisait un plaisir singulier d'assister aux cérémonies de l'Eglise. S'il était obligé de se trouver avec ses compagnons d'étude dans de petits rendez-vous innocents, il les reprenait de si bonne grâce et si à propos de leurs défauts, que personne ne s'en fâchait ; il accommodait aussi tous leurs petits différends.

Son talent pour la prédication paraissait déjà dans les petites exhortations qu'il faisait à ses condisciples. Pour seconder ces belles dispositions, ses parents le confièrent aux soins des religieux du monastère de Saint-Primitif et de Saint-Facond, de l'Ordre de Saint-Benoît ; ce fut là qu'il reçut les premières leçons de la grammaire, et ensuite de la philosophie et de la théologie. Après ses études, quoiqu'il fût encore jeune, son père, qui avait un droit de patronage sur un bénéfice de Dornillo, le conféra à son fils, selon l'usage, ou plutôt, l'abus du temps. Mais le jeune homme eut bientôt des scrupules sur ce bénéfice, dont il ne pouvait remplir les charges. Il se jeta aux pieds de son père, le conjurant de soulager sa conscience en lui per-

1. Sahagum, autrement dit Saint-Facond ou Saint-Fagondez.

mettant d'y renoncer : ce qui lui fut accordé. Lorsqu'il fut âgé de vingt ans (1439), Alphonse de Carthagène, évêque de Burgos, le pourvut d'un canonicat dans sa cathédrale : il fut fait prêtre six ans après. Outre sa cure et son canonicat, on lui conféra encore d'autres bénéfices; mais le Saint en fit le meilleur usage : il vivait dans une extrême pauvreté et distribuait presque tout son bien aux pauvres ; néanmoins il n'était pas dans la véritable voie de la perfection : la grâce lui ayant ouvert les yeux, il se démit de ses bénéfices, et obtint de son évêque la permission de se retirer à Salamanque ; il y étudia la théologie pendant quatre ans, après quoi il fut appelé à la prédication et aux autres fonctions sacerdotales dans la paroisse de Saint-Sébastien. Son zèle eut le plus grand succès ; il inspirait à tous l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Il se fit une réputation extraordinaire : on le regardait comme un Saint envoyé du ciel. Il disait la messe avec des sentiments d'une si tendre dévotion, que, ne pouvant contenir ses pleurs, il faisait aussi fondre en larmes tous ceux qui assistaient à son sacrifice ; tout le monde se recommandait à ses prières.

Jean demeurait chez un vertueux chanoine (Pierre Sanchez), où il avait la liberté de pratiquer de grandes austérités. Au bout de neuf ans, il eut à souffrir les cruelles douleurs de la pierre ; il consentit à subir l'opération ; mais auparavant, il fit vœu, s'il en sortait sain et sauf, de se faire religieux. Dieu permit qu'elle fût non-seulement heureuse, mais encore très-peu douloureuse.

A peine le Saint fut-il en état de marcher dans la ville, qu'il se présenta à lui un pauvre fort mal vêtu, qui lui demanda l'aumône au nom de Dieu. Jean imita saint Martin : de deux habits qu'il avait, il donna le meilleur à ce malheureux. La nuit suivante, il reçut une visite céleste si extraordinaire, que son âme et toutes ses puissances en ressentirent des effets qu'il ne pouvait lui-même expliquer : « Dieu seul », disait-il, « sait ce qui s'est passé entre lui et mon âme; pour moi, je ne puis rien dire, sinon que je n'ai jamais reçu un plus doux contentement, et que j'eusse volontiers souhaité que toute ma vie eût été accompagnée d'une si agréable faveur ».

Dès le lendemain matin, Jean alla demander à être reçu au monastère de l'Ordre de Saint-Augustin, pour accomplir le vœu qu'il en avait fait, et pour reconnaître, dans le silence de la retraite religieuse, les faveurs qu'il avait reçues du ciel. Comme son mérite était très-connu, on le reçut à bras ouverts ; le supérieur et toute la communauté remercièrent Dieu de ce riche présent (1463). On le confia aux soins du maître des novices, qui trouva en ce nouveau disciple toute la docilité, la sagesse et le zèle que l'on pouvait souhaiter d'un jeune homme, qui, renonçant au monde, ne veut plus penser qu'à tenir le chemin des plus grands Saints. Il fit de si rapides progrès dans la vertu, et il se rendit si agréable aux yeux de Dieu, qu'il fut favorisé, dès ce temps-là, du don des miracles ; car le prieur du monastère lui ayant confié le soin de la dépense et des vivres, et toutes choses étant devenues extrêmement chères dans cette année, entièrement stérile, le novice, pour subvenir aux besoins des religieux, multiplia, par le seul signe de la croix, pendant l'espace de plusieurs mois, le vin d'un vaisseau qui n'aurait pu naturellement durer huit jours.

Il fit ses vœux solennels le 28 août 1464 ; il était dès lors si bien pénétré de l'esprit de la Règle, que personne, dans le monastère, ne portait plus loin que lui la mortification, l'obéissance, l'humilité, le détachement des créatures. On lui confia bientôt la charge de maître des novices, qu'il exerça avec beaucoup de douceur et de prudence. Peu de mois après, il fut élu

définiteur par les Pères de sa province, assemblés dans un chapitre, et il s'acquitta si prudemment de cette charge, qu'elle lui fut donnée par sept fois différentes de suite ; et, enfin, il fut nommé prieur du couvent de la ville de Salamanque ; ce fut alors qu'il exerça encore avec plus de liberté le zèle qu'il avait toujours fait paraître pour l'exacte régularité. Il ne commandait jamais rien dont on ne vit la pratique en sa personne, et il usait d'une si douce sévérité quand il fallait reprendre quelque défaut, que tout le monde obéissait à ses remontrances.

S'il réussissait avec tant de succès dans le gouvernement, c'est que son grand zèle était accompagné d'une profonde science ; car il avait étudié à fond, comme nous l'avons dit, la philosophie, la théologie et le droit sous d'excellents maîtres. Ces connaissances sont nécessaires pour gouverner les autres. Jean commandait d'autant mieux qu'il savait obéir. Quoiqu'il fût très-considéré dans sa province, pour son rare mérite, il n'était pas néanmoins plus tôt sorti de charge, qu'il reprenait les plus humbles pratiques d'un simple religieux ; et son historien ne fait pas difficulté de dire qu'il regardait les plus petites fautes commises contre la Règle, comme apostasies. Il avait une si haute estime de la vertu d'obéissance, qu'ayant un jour manqué, par hasard, à recevoir de son prieur la permission de demeurer un peu plus longtemps en un lieu où il était allé pour de bonnes raisons, il en ressentit une si grande peine, qu'il s'enferma dans une chambre secrètement, se privant de boire et de manger, ne parlant à personne et s'abstenant même de dire la sainte messe pendant deux jours : il avait demandé, pour cet effet, une permission en bonne forme à son supérieur : ce grand religieux ne croyait pouvoir faire une bonne action sans l'agrément de ses supérieurs.

Cet esprit de dépendance était fondé sur une profonde humilité qui lui faisait croire qu'il n'avait aucun droit sur la terre, et qu'il ne pouvait rien par lui-même ; il s'estimait et se disait le plus méprisable de tous les hommes, et, s'il était contraint de reconnaître toutes les grâces dont Dieu le favorisait, il assurait que les miséricordes qu'il recevait du ciel, étaient autant de remèdes accordés à sa faiblesse ; et il ajoutait que s'il eût été moins misérable, il n'aurait pas été si favorisé de Dieu. Il avait la conscience si nette et si délicate, qu'il se confessait des plus petites imperfections comme de très-grands péchés. Il ne pouvait souffrir qu'on fît aucune chose, quelque petite qu'elle fût, contre la justice ; il voulait qu'on restituât jusqu'à un denier ; il ne voulait point recevoir les aumônes des femmes mariées sans le consentement de leurs maris.

Notre Saint avait reçu du ciel un don de contemplation très-sublime, qui lui faisait passer les nuits entières dans les douceurs de l'extase, jusqu'à paraître souvent élevé de plusieurs pieds au-dessus de la terre. Il avait aussi une grande facilité à opérer des miracles ; à Salamanque, un enfant tomba par hasard dans un puits très-profond. Le Saint, en étant touché de compassion, pria et étendit sa ceinture sur le bord du puits : aussitôt, en présence d'une foule nombreuse, l'eau du puits s'enfla, monta jusqu'au haut, et rejeta dehors l'enfant, sain et sauf, que ses parents reçurent en pleurant de joie. Ce don des miracles fit à Jean une grande réputation : on l'appelait partout le *saint homme*. Cela lui fit tant de peine que, pour s'attirer du mépris à la place de ces louanges, il lui arriva plus d'une fois de contrefaire le fou, conduite dont nous ne pouvons admirer que l'intention.

Ce fervent religieux avait une dévotion très-particulière envers le saint Sacrement de l'autel ; toutes ses actions, pendant la journée, étaient autant

de dispositions et de préparations pour recevoir plus dignement les délicieux mets de cette table sainte ; outre cette préparation habituelle, il avait coutume de passer en oraison tout le temps qui lui restait, depuis qu'on avait achevé l'office des Matines jusqu'à la pointe du jour : ce qui lui servait de disposition prochaine pour célébrer alors la sainte messe. Il reçut des communications très-intimes et tout à fait singulières dans la fréquentation de ce divin Sacrement ; il eut l'avantage, comme le remarquent les leçons de son office, de voir sensiblement, de ses yeux corporels, le corps adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui semblait lui lever les voiles de cet auguste mystère, pour favoriser spécialement ce saint religieux, dont la foi était incomparable ; Jésus-Christ lui paraissait alors plus éclatant que le soleil, et ses saintes plaies plus brillantes que les étoiles. Il mérita de recevoir des connaissances très-sublimes sur la grandeur de ce divin sacrifice de nos autels, et son histoire ajoute que Notre-Seigneur le favorisa même de plusieurs colloques familiers, qui furent des preuves évidentes de l'union très-étroite qui était entre Jésus-Christ, dans ce Sacrement, et ce saint personnage. Saint Thomas de Villeneuve, archevêque de Valence, est un témoin irréprochable de ces faits, et un de ceux qui les a publiés hautement dans la suite, pour l'édification des peuples.

Les douceurs inexplicables qu'il goûtait ainsi, dans le temps du saint sacrifice, après la consécration, étaient cause qu'il mettait beaucoup plus de temps que les autres prêtres à célébrer la sainte messe ; ses supérieurs l'en reprirent et lui défendirent même d'être si longtemps, parce que tout le monde s'en plaignait. Le saint religieux obéit ; il souffrit quelque temps la privation des consolations dont il jouissait ; mais, enfin, il alla demander très-humblement à son supérieur qu'il lui laissât la liberté de dire la sainte messe à son ordinaire, et levât la défense qui lui était faite, parce qu'il avait un juste empêchement qui ne lui permettait pas d'être court; le supérieur n'acquiesçant pas à sa demande, le Saint se trouva contraint de lui ouvrir son secret et de lui déclarer les faveurs dont il jouissait, ce qui obligea le prieur à lui laisser une parfaite liberté dans la célébration du saint sacrifice.

C'était dans l'oraison et dans la communion que cet excellent religieux puisait cette force apostolique qui paraissait dans ses prédications; il reprenait le vice quand il le connaissait, et il n'épargnait en cela ni ses amis, ni les personnes élevées en dignité : faire autrement, disait-il, c'est vendre la conscience, trahir le Crucifix, et faire, pour ainsi dire, de la fausse monnaie en matière de religion. Cette hardiesse apostolique n'ayant pas plu à un seigneur d'Espagne, dont il avait blâmé le vice en public, sans pourtant nommer la personne, ce seigneur envoya deux assassins pour le mettre à mort, sur un chemin où il devait passer ; mais les deux meurtriers, voulant approcher du Saint pour exécuter leur ordre, se trouvèrent si subitement frappés d'une terreur dont ils ne comprenaient point la cause, et, d'ailleurs, les chevaux sur lesquels ils étaient montés demeurèrent en une telle impuissance de pouvoir avancer, que ces malheureux reconnurent enfin que Dieu combattait pour l'innocent ; ce qui fut cause de leur conversion et de celle de leur maître, qui pleura sa faute et fit même de grands présents au Saint, pour témoigner de sa bienveillance.

Des femmes, dont il avait blâmé le luxe et les libertés criminelles, l'entourèrent un jour en si grand nombre, qu'elles étaient résolues à le lapider : ce qu'elles eussent exécuté, si des archers, qu'on envoya, ne les eussent empêchées ; mais le Saint, qui ne demandait pas mieux que de mourir pour

la défense de la vérité, dit à ceux qui le vengeaient, qu'ils lui feraient plaisir de laisser faire ses ennemis, et que Dieu ne pouvait lui faire une plus grande grâce que de mourir pour sa gloire, en reprenant les péchés qui le déshonorent : il ne me demandera pas compte, ajouta-t-il, des maux qu'on m'aura fait souffrir ; mais il me récompensera de la patience avec laquelle je les aurai soufferts ; ne détournez pas la couronne suspendue sur ma tête, et ne me nuisez pas en me défendant. Les dangers continuels où il se trouvait exposé tous les jours, en invectivant contre les déréglements qu'il connaissait, ne l'empêchèrent pas d'entreprendre de rendre à la ville de Salamanque la paix qu'elle avait perdue depuis longtemps. Il avait déjà, autrefois, apaisé une sédition en cette même ville ; mais il s'éleva, quelques années après, une guerre civile des plus opiniâtres qu'on ait jamais vues. Deux partis partagèrent toute la ville ; il n'y avait point de jour qu'il n'y eût abondance de sang répandu, les parents mêmes étaient opposés les uns aux autres, et comme il n'y avait point de femme qui n'eût fait quelque perte dans ces combats particuliers, aussi n'y avait-il point de maison qui ne cherchât des moyens de se venger ; de sorte qu'en toutes rencontres on voyait des massacres et des assassinats, et le mal était d'autant plus grand, que les magistrats et l'autorité royale même n'étaient plus respectés ; les homicides se commettaient impunément, les lieux d'asile et de refuge n'étaient plus considérés comme privilégiés, et on allait hardiment tirer vengeance et répandre publiquement le sang de son ennemi jusque sur les pas des autels où l'on célébrait les saints mystères.

Jean de Saint-Facond, trouvant la ville de Salamanque en ce triste état, et gémissant sur le malheureux sort de tant de nobles familles affligées, monta en chaire, animé de son zèle ordinaire ; il n'omit rien pour réunir les partis opposés et arrêter l'esprit de vengeance qui occupait ceux qui étaient intéressés ; mais il travailla longtemps sans fruit, chacun croyant que c'était une lâcheté et une tache pour sa famille que de ne pas faire ressentir à son ennemi autant de maux qu'on en avait reçus. Dieu, néanmoins, voulut enfin faire miséricorde à la ville, en considération des prières et des travaux de son Saint ; des séditieux ayant eu la hardiesse de faire renaître de nouvelles querelles dans l'Eglise même, et dans le temps qu'il prêchait et qu'il exhortait à l'union, ce prédicateur apostolique, animé du zèle de la maison de Dieu, qui le dévorait, s'arrêta tout court, apostropha d'une voix de tonnerre ceux qui excitaient le tumulte et qui commençaient à mettre la main aux armes, et leur dit, d'un ton de prophète, qu'ils cessassent sur-le-champ leur révolte et leur bruit ; sinon, que le premier qui serait si hardi de mettre l'épée à la main, mourrait à l'instant même. Un des plus opiniâtres, méprisant la juste menace du Saint et ayant osé tirer son épée hors du fourreau, mourut sur-le-champ, au grand étonnement de tout le monde ; ce châtiment, si public et si miraculeux, fit tellement rentrer tous les esprits en eux-mêmes, et leur imprima une si grande frayeur des jugements de Dieu, qu'ils ne pensèrent plus qu'à abandonner leurs droits, à se réconcilier les uns avec les autres et à entretenir une paix parfaite dans la suite ; c'est ainsi que Dieu se servit de cet homme apostolique pour rendre à la ville de Salamanque le bien de la paix dont elle était privée depuis plusieurs années, et que trois rois d'Espagne avaient inutilement tenté de procurer, comme le disent les leçons de son office.

Le Saint, après avoir fait cesser la désunion des esprits, prêcha contre d'autres désordres qui pouvaient être en partie cause des premiers dont nous venons de parler ; et comme le vice de l'impureté a toujours été un

des principaux qui attirèrent une infinité de malédiction sur les villes, il commença à parler contre la volupté et le concubinage; il fit beaucoup de fruit par ses sermons; mais il réussit encore plus efficacement par ses visites et ses conversations. Il alla avec courage et avec une hardiesse pleine de sagesse, chercher les personnes déréglées dans le lieu de leur retraite, et, leur faisant voir si efficacement l'horreur de leurs déréglements, il fit, par ce moyen, des conversions innombrables. Il parlait angéliquement de la vertu de la pureté, si nécessaire à toutes les personnes qui font profession du christianisme, et donnait à tout le monde une sainte envie d'être chaste ; et comme c'était une des vertus qu'il aimait le plus, la divine Providence voulut aussi qu'il devînt, en quelque manière, martyr de la pureté, comme nous allons le raconter.

Il y avait dans la ville de Salamanque un seigneur qui menait, avec une femme débauchée, la vie la plus scandaleuse. Personne n'osait les reprendre : le bienheureux Jean de Saint-Facond, fortifié de cet esprit qui animait autrefois saint Jean-Baptiste lorsqu'il reprenait Hérode, prit la liberté de leur déclarer, sans crainte, qu'il ne leur était plus permis de vivre de la sorte, et que, s'ils continuaient, le Juge souverain en tirerait vengeance. Ses remontrances touchèrent enfin ce seigneur : il revint de son aveuglement, et quitta la créature qui était la cause de sa perte ; mais cette femme débauchée conçut tant de haine contre celui qui avait rompu son commerce criminel, qu'elle jura de lui causer la mort avant qu'un an se passât. Pour exécuter son coupable dessein, elle trouva moyen de faire avaler un poison lent au serviteur de Jésus-Christ ; Dieu, qui voulait récompenser le zèle et le travail du nouvel apôtre, permit que le poison produisît tout son effet. Après avoir souffert plusieurs mois de langueur avec une patience admirable, Jean rendit enfin son esprit à Celui après lequel il soupirait uniquement, en prononçant ces paroles : « Seigneur, je mets toute ma confiance en vous en cette dernière heure, et je remets mon esprit entre vos mains »; ce qui arriva le 11 juin de l'an 1479.

Ce genre de mort, et la cause pour laquelle il l'a soufferte, ont fait dire à plusieurs de ses historiens et de ses panégyristes, qu'il méritait d'être honoré de la qualité et de l'auréole de Martyr.

Toute la ville de Salamanque accourut dans l'église où il fut exposé. Tout le monde voulut avoir quelque chose de ce qui lui appartenait ; il fallut mettre des hommes armés pour modérer l'ardeur de la dévotion du peuple, qui s'empressait pour couper de ses habits ou des parcelles de son corps. Son histoire assure qu'au moment où on descendit son corps dans le lieu de la sépulture qu'on lui avait destiné, tous les malades, qui étaient venus pour obtenir du remède à leurs maux par son mérite, recouvrèrent la santé.

Son historien rapporte une foule d'autres miracles d'autant plus véritables, que plusieurs souverains Pontifes, comme Paul III, Pie V, Grégoire XIII et Clément VIII, les ont approuvés après des examens très-exacts. Ces grandes merveilles s'opéraient en invoquant seulement le nom du Saint, quelque part que l'on se trouvât, ou en allant à son tombeau, ou en s'appliquant un peu de la terre où son précieux corps reposait ; les aveugles, même de naissance, y recouvraient la vue, les sourds et les muets y recevaient l'ouïe et la parole, les paralytiques, les boiteux, et ceux qui avaient des difformités qui les privaient de la conversation des autres hommes, trouvaient des remèdes infaillibles à leurs maux, et plusieurs morts furent ressuscités.

Un jeune seigneur, nommé Martin Arias Maldonat, qui n'avait pas de croyance à tout ce qu'on publiait touchant les miracles du Saint, alla un jour à son tombeau, et feignit, par mépris, d'être malade d'un bras, priant les religieux de lui laisser mettre ce membre, qu'il disait malade, dans le tombeau du Saint, comme faisaient les autres infirmes ; chose surprenante, et qui fut efficace pour retirer du libertinage ce jeune téméraire ! Son bras ne fut pas plus tôt dans le lieu où on recevait la santé, qu'il fut frappé, en un instant, de la maladie qu'il feignait avoir : son bras devint paralytique, sec, aride et si raide qu'il ne le pouvait plus ni plier ni remuer ; le peuple, en sachant la cause, ne donna pas moins de bénédictions à la divine sagesse d'avoir rendu malade, en cette occasion, celui qui se portait bien, que d'avoir accordé la santé à d'autres qui étaient malades. Cet accident fut une plus grande preuve de toutes les merveilles qui étaient arrivées précédemment. Le libertin reconnut et pleura amèrement sa faute, promit bien de se convertir et d'honorer le Saint qu'il avait voulu mépriser, et, en cette disposition, redemandant sincèrement la guérison de son bras, il la reçut sur-le-champ en présence de tout le monde, qui ne pouvait assez admirer les miséricordes et la sagesse de Dieu.

On le représente : 1° avec un calice dans la main, au-dessus duquel on voit paraître une hostie toute brillante, pour marquer les faveurs que le Bienheureux recevait dans la participation des saints mystères ; 2° avec une coupe surmontée d'un serpent, pour indiquer qu'il mourut du poison ; 3° avec un démon sous les pieds, pour faire entendre les triomphes qu'il a remportés sur l'ennemi du salut ; 4° foulant aux pieds le monde et le démon, ou la personnification de la discorde, à cause de la guerre qu'il fit aux esprits infernaux par son zèle infatigable ; 5° avec une ou plusieurs épées à ses pieds, pour rappeler l'apaisement des haines et de la discorde.

CULTE ET RELIQUES.

Les prodiges qui se firent à son tombeau engagèrent Clément VIII à béatifier cet illustre serviteur de Jésus-Christ, dont le ciel déclarait le mérite par tant de manières, et permit à la province de Castille d'en réciter l'office et d'en célébrer la Messe, par un bref du 15 juin 1601. Cette permission fut ensuite accordée à tout l'Ordre des Augustins par un autre bref du 15 octobre 1603. Les membres de la célèbre université de Salamanque choisirent ce Saint comme patron, et résolurent, par vœu et par serment, dans une assemblée générale, de célébrer chaque année, à perpétuité, la fête du Saint comme un jour de dimanche. La ville de Sahagun l'a aussi pris pour patron. On l'invoque contre la pierre.

Cinquante-quatre ans après son décès, on leva, avec permission, son saint corps, pour le mettre dans un lieu plus honorable; il se répandit en ce moment une odeur très-agréable qui causa une nouvelle joie à tous les assistants. Les reliques de son corps, que l'on envoya dans les provinces et les royaumes éloignés, aux princes et aux églises qui en souhaitaient, conservèrent partout cette même odeur. Le Pérou, dans l'Amérique, où l'on porta quelques-unes de ces précieuses reliques, reçut des faveurs extraordinaires par les mérites de ce Saint; les premiers miracles qui se firent au temps de son décès y furent renouvelés, et des villes entières furent délivrées de la cruelle maladie de la peste qui les dépeuplait; ces villes, aussi bien que plusieurs autres des Indes orientales, qui avaient reçu de grands secours par les mérites de cet insigne serviteur de Dieu, le prirent pour leur patron.

Le bienheureux Jean fut canonisé en 1690 par le pape Alexandre VIII. Benoît XIII ordonna d'insérer son office dans le Bréviaire romain, sous le rite double, au 12 juin.

Nous avons composé cet abrégé d'après la vie du Saint, insérée dans la *Chronique des Saints de l'Ordre de Saint-Augustin*, et d'après les leçons de l'office qu'on en fait avec permission de l'Eglise dans le même Ordre. — Voir les Bollandistes, t. II, junii, p. 616 ; la vie de ce Saint, par le P. Nicolas Robine, religieux du même Ordre, Paris, 1692.

SAINT GALÈNE ET SAINT VALÈNE,

ET LES DIX MILLE MARTYRS CRUCIFIÉS (IIe siècle).

Le supplice de la croix, infligé, sur la demande des Juifs, à Notre-Seigneur Jésus-Christ par Ponce-Pilate, le fut ensuite aux Juifs eux-mêmes par les empereurs Vespasien et Titus, instruments dociles, quoique aveugles de la vengeance divine, qui châtiait par le talion cette race déicide.

Pendant le siége que ces empereurs firent de Jérusalem, tous les Juifs qui tombaient entre leurs mains, ils les faisaient crucifier en face et en vue de la ville ; on en exécutait ainsi cinq cents, et quelquefois davantage par jour. La multitude de ceux qui endurèrent ce supplice fut telle, que les croix paraissaient épaisses dans la campagne comme les épis d'une moisson. L'espace manquait aux gibets et aux cadavres. Ce fut par ce même supplice que l'empereur Adrien, ce cruel persécuteur, fit périr dix mille chrétiens sur le mont Ararat, près d'Alexandrie, ville de la Grande-Arménie.

Au nombre de ces Martyrs [1] se trouvaient Galène et Valène, dont les corps, sous le pontificat de Paul II et le règne de Frédéric III, empereur, et pendant qu'Adolphe, comte d'Egmont, gouvernait la province de Gueldre, l'an 1468, furent transférés dans la ville de Gueldre. Ils n'ont pas cessé d'y être en grand honneur et d'y briller par des miracles. L'archevêque de Cologne, Herman de Hesse, institua, avec l'approbation du Saint-Siége, une fête anniversaire en leur honneur, et il la fixa au 22 juin.

Propre de Limbourg.

LE B. CHRODOBALDE, PRÉVOT DE L'ABBAYE DE MARCHIENNES [2].

Ce nom de Chrodobalde nous indique une origine franque et barbare, et il rend encore plus frappant le spectacle du changement admirable opéré par la religion dans un de ces hommes altiers et indomptables. On ne connaît point les événements qui précèdent le fait unique par lequel son existence nous est révélée ; mais il serait assez vraisemblable de supposer que Chrodobalde était un de ces enfants esclaves que saint Amand recueillait de toutes parts, à qui il servait de père, et qui, pour la plupart, s'attachaient à Dieu et à lui en embrassant la vie monastique. Retiré dans la pieuse communauté d'Elnon, il y remplissait exactement tous les devoirs d'un bon religieux : on n'avait à lui reprocher qu'un peu d'opiniâtreté et d'attache à son propre jugement. Pour un barbare converti, c'était déjà beaucoup que de n'avoir pas de défauts plus considérables ; mais saint Amand, qui apportait le plus grand soin à la direction de ses enfants spirituels, trouva l'occasion de l'en corriger, et il le fit d'une manière admirable. Voici comment les auteurs rapportent ce fait.

Un jour que Chrodobalde était dans la campagne occupé à quelques travaux avec ses frères, il reçut, par l'entremise d'un autre religieux, l'ordre de préparer des chars pour le service de la communauté. Il ne s'empressa point d'obéir ; au contraire, se mettant aussitôt en chemin, il quitta le lieu où il était alors dans la campagne, pour venir exposer les motifs de sa conduite au saint abbé. Tout à coup il tombe par terre, frappé de paralysie et privé entièrement de l'usage de ses membres. Reconnaissant aussitôt la main de Dieu qui le punissait, Chrodobalde confessa sa faute aux religieux qui s'étaient empressés de le secourir. Ceux-ci le déposèrent dans une barque et le conduisirent au monastère.

Le saint vieillard Amand ayant été averti de l'accident, qu'il semblait connaître déjà par une révélation intérieure, répondit tranquillement et avec un léger sourire : « Chrodobalde sera encore dans un plus grand danger à cause de son opiniâtreté et de sa désobéissance ». Appelant en même temps un vénérable prêtre de la communauté, il lui remit une coupe de vin avec un morceau de

1. Nous donnons leur histoire au 22 juin.

2. Marchiennes (*Marchianæ* ou *Martianæ* (Nord) était une abbaye située sur la Scarpe, au pays d'Ostrevand, à trois lieues de Douai, et à peu près à la même distance d'Elnon. Elle fut d'abord de la Règle de Saint-Colomban, ensuite de Saint-Benoît. Elle fut fondée vers l'an 643, et dédiée en 653 par les évêques Aubert et Amand, en l'honneur des Apôtres Pierre et Paul. Suivant Mabillon, une irruption de Normands la renversa en 851, ensuite vers 879.

pain. « Allez », lui dit-il, « ordonnez au frère Chrodobalde de prendre ceci, et demain, lorsque, par la volonté de Dieu, j'irai le visiter, qu'il s'avance au-devant de moi et ne reste pas sur sa couche ». Cet ordre fut immédiatement exécuté. Le malade, réjoui par la bénédiction que lui envoyait saint Amand, prit la coupe de vin, et se sentit aussitôt guéri, comme s'il n'avait jamais rien éprouvé. Le lendemain, quand le vénérable vieillard arriva, il s'empressa d'aller au-devant de lui, au grand étonnement des autres religieux, qui ne pouvaient s'expliquer un si prompt rétablissement. En présence de ses frères, il demanda et obtint le pardon de sa faute ; et saint Amand, de son côté, profita de cette occasion pour donner à toute la communauté des conseils salutaires sur l'obéissance religieuse. Ils firent en particulier une si grande impression sur le cœur de Chrodobalde, qu'il vécut depuis dans la pratique des plus éminentes vertus, et mérita qu'on lui décernât après sa mort le titre de Bienheureux.

Vie des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

XIIIe JOUR DE JUIN

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Padoue, saint ANTOINE LE PORTUGAIS, confesseur, de l'Ordre des Frères Mineurs, qui s'est rendu célèbre par la sainteté de sa vie, par ses miracles et par ses prédications. 1231. — A Rome, sur la voie d'Ardée, la naissance au ciel de sainte Félicule, vierge et martyre, qui, ne voulant ni épouser un nommé Flaccus, ni sacrifier aux idoles, fut livrée à un juge très-cruel. Celui-ci la voyant persévérer dans la confession de Jésus-Christ, après l'avoir tenue dans un cachot ténébreux et lui avoir fait souffrir la faim, la fit tourmenter si longtemps sur le chevalet, qu'elle y rendit l'esprit ; puis il fit détacher son corps et on le jeta dans un égoût : saint Nicodème le retira et l'ensevelit sur la même voie. 81. — En Afrique, les saints martyrs Fortunat et Lucien. — A Biblis, en Palestine, sainte Aquiline, vierge et martyre, qui, à l'âge de douze ans, fut souffletée et fouettée pour la confession de la foi, sous l'empereur Dioclétien et le juge Volusien ; elle eut ensuite le corps percé en plusieurs endroits avec des *alènes rougies au feu* [1], fut achevée d'un coup d'épée, et consacra ainsi sa virginité par le martyre [2]. 293. — Dans l'Abruzze-Citérieure, saint Pérégrin, évêque et martyr, qui fut jeté par les Lombards dans la rivière de Pescara, pour la foi catholique. Vers 600. — A Cordoue, saint Fandilas ou Fandille, prêtre et moine, qui fut décapité dans la persécution des Arabes et subit le martyre pour la foi de Jésus-Christ. 853. — En Chypre, saint Triphylle [3], évêque. Vers 369.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Sens, le décès de saint Agrice, évêque et confesseur, dont Sidoine Apollinaire relève extrêmement la charité. Vers 487. On l'honore à Sens le 17 juin. — Au diocèse de Limoges, saint

1. Le supplice des alènes rougies au feu se trouve décrit par Josèphe, *liv. des Machab. à Polyb.* Le patient étant suspendu sur le chevalet, le tyran ordonna qu'on lui labourât les côtes avec des alènes, afin qu'au travers des sillons ainsi creusés, la flamme atteignît jusqu'aux fibres intérieures. — Baronius.

2. Les bourreaux la tourmentèrent avec tant d'ardeur qu'elle tomba évanouie, et Volusien, la croyant morte, la fit jeter hors de la ville. Mais l'ange de Dieu la visita pendant la nuit ; il la guérit et la conduisit aux portes du prétoire qu'il lui ouvrit. Quand elle se présenta devant Volusien, celui-ci n'en pouvait croire à ses yeux et la fit enfermer dans un cachot. Le lendemain il la condamna à être décapitée ; mais quand le bourreau entra dans la prison, Dieu l'avait déjà rappelée à lui. Il n'en abattit pas moins la tête du cadavre d'où, au lieu de sang, il sortit du lait, emblême de sa candeur virginale.

3. Saint Triphylle était évêque de Lédra, appelée aussi Leucothée, Leucosie ou Nicosie, dans l'île de Chypre (Sosom., *Hist.*, liv. v, ch. 10, et Nicéph., liv. VIII, ch. 42.) Saint Jérôme parle de lui et le range parmi les écrivains ecclésiastiques. *(De Scriptor. eccles. et Epist.* 84 *ad Magnum.)* Il assista au concile de Sardique (347) et y soutint la vérité orthodoxe et l'innocence de saint Athanase contre les Ariens dont il fut persécuté. Il composa pour l'utilité de l'Eglise un grand nombre d'ouvrages en prose et en vers dont saint Jérôme fait l'éloge.

Psalmode, solitaire ; il est honoré à Limoges, le 15 juin [1]. — En Bugey et en Forez, saint RAMBERT ou RAGNEBERT, massacré par les émissaires d'Ebroïn, maire du palais, sous le roi Thierry. 680. — A Clairvaux, le bienheureux GÉRARD, frère de saint Bernard. 1138. — Dans la Haute-Gascogne, saint AVENTIN, martyr. Vers 813. — Dans l'ancienne abbaye de Saint-Ghislain (nord de la France), le décès du vénérable Odwin, abbé de ce monastère, qui, par ses exemples et ses discours, sa grande réputation de sainteté, la sagesse de son administration et la douce fermeté de son commandement, exerça sur ses religieux la plus heureuse influence. 1093. — En Bourgogne, mémoire du bienheureux Vincent Fort ou Fortis, martyr, qui, attaché par les hérétiques à la queue d'un cheval, et traîné dans des lieux pleins d'aspérités, ensuite enfoui dans la terre jusqu'à la ceinture, les bras étendus en forme de croix, eut enfin la tête brisée, et obtint ainsi la palme d'un glorieux combat. 1563. — Dans la même province, mémoire d'une vierge martyre dont le nom est inconnu, qui, victorieuse de la même persécution, prit son essor vers l'Epoux céleste. Tombée entre les mains des hérétiques, elle fut tellement effrayée à l'aspect de leurs glaives et des supplices qu'ils lui préparaient, que le sang coula de toutes les parties de son corps [2]. 1563. — Au monastère de la Visitation de Chambéry, la bienheureuse Marie-Jacqueline Favre, seconde religieuse de cet Ordre, qui a conservé la plus haute vénération pour sa mémoire. Elle naquit vers 1589 d'Antoine Favre et de Benoîte de Vaugelas, recommandables tous deux par leur naissance et leurs vertus. Le 6 juin 1610, elle alla se réunir à Mme de Chantal, fondatrice de la Visitation, auprès de laquelle elle fit son noviciat. Tour à tour supérieure de deux succursales de l'Ordre, à Lyon et à Clermont, elle rendit ces maisons florissantes et y laissa le parfum de ses vertus. Son obéissance, sa chasteté, une humilité qui s'alliait parfaitement avec la force d'âme, et sa charité pour les religieuses lui ont acquis une haute réputation. Elle mourut dans la maison mère de Chambéry, après l'avoir édifiée pendant vingt-sept ans. 1637. — Dans la paroisse d'Eoulx, au diocèse de Digne, la procession de Notre-Dame de Pitié. Elle a là une chapelle sur le bord d'un rocher taillé à pic et élevé de plus de douze cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer. La chapelle a été fraîchement restaurée ; la statue est petite et informe, mais consacrée par les siècles ; en 1600, elle existait déjà. On porte cette statue vénérable en procession le 13 juin et le 8 septembre, et ces deux processions attirent les habitants des hameaux et des campagnes même éloignés qui viennent acquitter un vœu fait, en 1760, pour conjurer un orage terrible dont tout le pays était menacé. Chacun ambitionne l'honneur de faire dire une messe à Notre-Dame de Pitié, et quand on veut obtenir la guérison d'une maladie, on y fait brûler un cierge ou l'on y entretient une lampe allumée.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Basiliens. — La vigile de notre Père saint Basile le Grand, évêque et docteur de l'Eglise.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Padoue, saint Antoine...

Martyrologe des Franciscains. — A Padoue, saint Antoine...

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Rome, les saints Janvier et Silvain, martyrs, portés au martyrologe de saint Jérôme. Ils sont différents des deux Saints du même nom, fils de sainte Félicité, et que l'Eglise de Rome honore le 10 juillet. — A Assise, en Ombrie, saint Victorin, évêque de cette ville et martyr. Les fidèles déposèrent son corps et celui de cinquante de ses compagnons de martyre qu'il avait convertis à la foi, dans une église dédiée sous son vocable à Assise. Ces précieuses reliques restèrent en cet endroit pendant près de dix siècles ; ils furent ensuite transférés en l'église abbatiale de Saint-Pierre de cette ville où ils reposent aux côtés de l'autel dans une urne de marbre. Vers l'an 250. — En Afrique, les saints Lucien, Fortunat, Crescentien et cinq autres, martyrs. — A Emèse, en Phénicie, saint Diodore, martyr, qui mourut attaché à une croix. — Au diocèse de Gironne, en Catalogne, saint Evide, martyr, enseveli dans le monastère de Saint-Pierre. — A Bostres, en Arabie, saint Antipater, évêque de cette ville. — Chez les Grecs, saint Jacques, anachorète, sainte Anne, veuve, et son fils Jean. — En Egypte, les saints Anub-Bissoio, Georges et son épouse Basjèle, Arnobe, Pierre, Aschirion, Argénide et Belfije, martyrs, mentionnés dans le martyrologe d'Abyssinie. Le premier souffrit à Héliopolis.

1. Voir ce jour.

2. Cette martyre et le précédent appartenaient probablement au diocèse d'Autun, et furent deux victimes des guerres de religion du XVIe siècle. Ils sont cités par le Ménologe des Franciscains.

SAINT AVENTIN,

APOTRE DE LA GASCOGNE ET MARTYR

Vers 813. — Pape : Saint Léon III. — Empereur : Charlemagne.

Quam pulchri super montes pedes annuntiantis et prædicantis pacem !

Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds de ceux qui annoncent la paix et prêchent le salut !

Isaïe, LII, 7.

C'est sur le versant méridional de la montagne qui sépare les vallées d'Oueil et de Larboust, à une lieue de Bagnères, que se trouve le petit village de Saint-Aventin. C'est là, à l'endroit même qu'occupe aujourd'hui l'église de la paroisse, qu'était bâtie la maison dans laquelle Aventin vint au monde, vers l'an 778.

Echappé aux liens du berceau, Aventin se montra toujours dominé par l'impulsion de la grâce qui semblait l'avoir prévenu dès le sein de sa mère. La chronique nous dit qu'à mesure qu'il croissait en âge, il devenait de jour en jour un objet de vénération et d'admiration pour les personnes qui l'entouraient.

Dieu avait fixé pour Aventin une destinée différente de celle du commun des hommes. Il veut en faire un apôtre, et, pour le préparer à cette sublime mission, il l'appelle, jeune encore, au désert.

Dans cette partie de la vallée du Larboust, qui se rapproche le plus du lac de Séculejo, si visité par les étrangers, existe une seconde vallée plus solitaire. Là, au fond d'un plateau où règne le silence de la solitude, on découvre encore aujourd'hui une ruine, débris vénéré d'un antique ermitage. C'est dans ce lieu que dominent des montagnes dont la cime se perd dans les cieux, qu'Aventin paraît être venu abriter sa jeunesse contre les séductions perfides d'un monde corrompu, et s'exercer dans le sein du désert à la pratique des vertus qui devaient l'élever à une haute sainteté.

Désormais libre des entraves du monde, seul avec son Dieu, Aventin pourra se livrer sans obstacle aux désirs ardents de son cœur, éteindre sa soif d'immolation et de sacrifices. Qui nous dira la vie d'Aventin au désert, et qui pourra nous retracer l'ardeur de ses prières, la rigueur de ses austérités, les saints transports de ses oraisons, la sublimité de ses extases ?

Sa haute réputation de vertu conduisait parfois dans sa retraite des personnes qui venaient s'édifier à ses discours, et puiser dans ses entretiens de pieux conseils. Ceux qui l'avaient visité se retiraient moins vicieux ; leur cœur se sentait plus zélé pour le bien.

Un jour, selon sa coutume, Aventin avait quitté sa cellule et s'était rendu dans un bosquet qui domine le val d'Asto, pour prier à loisir sous son mystérieux ombrage. A genoux, les yeux au ciel, le cœur ardent, il bénissait le Dieu que son cœur adorait. Le silence le plus profond favorisait son recueillement, et son âme ravie semblait avoir trouvé la sérénité des cieux. Tout à coup, ce silence est interrompu par le rugissement plaintif d'un ours, qui descend péniblement du sommet des montagnes. Aventin l'aperçoit, mais

il n'en est point effrayé ; il sait que celui qui veilla sur Daniel dans la fosse aux lions, veille aussi sur lui. Ce ne sont pas les animaux des forêts qui doivent se désaltérer dans son sang : ce sang est réservé pour assouvir la rage des persécuteurs plus farouche qu'eux.

Comme conduit par une main invisible, ou par l'instinct qui lui révèle la bienveillance, l'animal blessé va directement vers le pieux solitaire, il s'approche avec la douceur d'un agneau docile, et levant sa lourde patte où s'était fixée une longue épine, la pose avec confiance entre les mains, d'Aventin, comme pour réclamer son secours. Le serviteur de Dieu sonde avec bonté la blessure, arrache la cruelle épine, et l'ours reconnaissant s'éloigne après l'avoir comblé de ses caresses [1].

Cependant notre pieux ermite était destiné à grossir le nombre des généreux martyrs de la foi, et Dieu ne l'avait attiré au désert que pour y retremper son âme, et la préparer aux rudes combats qu'elle allait avoir à soutenir et à une mort glorieuse. La même voix qui avait enlevé Aventin à la société des hommes l'y rappela.

Il donna un vaste champ à son zèle ; il lui montra des populations abandonnées qui languissaient comme des brebis sans pasteur, demandant à grands cris le pain de la parole et n'ayant, le plus souvent, personne pour le leur rompre ; il lui découvrit dans l'avenir les nouveaux dangers qui se préparaient et les flots de persécuteurs qui allaient porter autour de lui la dévastation et l'erreur. Venir comme un soldat généreux s'opposer à ce torrent, soutenir par ses conseils. ses prédications et ses exemples, ces hommes privés de ces secours puissants, c'était un dessein digne du nouvel apôtre.

Aventin quitta donc sa chère cellule, et s'étant fait imposer les mains par le pieux évêque qui siégeait alors dans le Comminges, il débuta dans sa carrière apostolique.

A cette époque le sacerdoce avait presque tari dans ces contrées, et cependant les fréquentes invasions des Barbares le rendaient comme indispensable. Revenu au milieu de ses frères, précédé d'une haute réputation de vertu, qui nous dira les efforts que fit Aventin pour ramener les pécheurs dans la voie du salut, et les fruits par lesquels Dieu récompensa son zèle et sa piété ? Comme un missionnaire ardent, il allait d'un village à un autre, cherchant partout des âmes à sauver ; on comprend assez que les prédications d'un homme dont la vie fut si pure ne durent point demeurer stériles.

Combien de temps dura l'apostolat d'Aventin, nous l'ignorons ; cependant il est à croire qu'il dura assez longtemps pour rétablir d'une manière solide et durable l'empire de la religion dans les âmes ; et, quand cette œuvre, à laquelle Aventin semblait avoir été prédestiné, fut accomplie, le démon qui, depuis longtemps, voyait avec rage le fruit de ses prédications, redoubla ses fureurs. Alors Dieu, qui voulait récompenser dignement le zèle d'Aventin, sembla l'abandonner aux efforts de l'enfer, afin d'ajouter à la palme si belle de l'apostolat celle du martyre.

L'islamisme avait arboré son drapeau sur les Pyrénées, et les sicaires de Mahomet rêvaient la conquête de la Gaule. Les montagnes de la Gascogne furent en proie à leurs persécutions, et les chrétiens eurent besoin de toute

1. Ce fait, que nous empruntons à la chronique, ne manque pas d'avoir une certaine autorité. Il existe encore dans la paroisse d'Oô, et non loin de l'ermitage de Saint-Aventin, une autre ruine, reste précieux d'un petit oratoire que la piété des fidèles avait élevé, pour conserver la mémoire de ce fait remarquable. La tradition la plus constante nous apprend que c'est là que le Saint eut la rencontre de l'ours. Une sculpture de la boiserie du retable de l'église de Saint-Aventin rappelle cette circonstance de la vie du Saint ; l'ancienne boiserie portait une sculpture semblable. On y voyait l'ours dressé devant l'ermite qui, avec un instrument aigu, arrachait l'épine de sa patte.

l'énergie de leur foi pour résister à ces hommes qui répandaient leurs erreurs les armes à la main. Aussi firent-ils à cette époque plusieurs martyrs. Aventin, qui exerçait toujours avec courage le ministère que Dieu lui avait confié, vit approcher avec douleur cet ennemi terrible qui allait désoler son troupeau. Il comprit bien, dès lors, le sort qui l'attendait, et se prépara à la mort. Cependant, en apôtre courageux, il ne quitte point son bercail ; il savait que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. Afin donc de continuer le bien qu'il avait commencé et de soutenir, dans des temps aussi difficiles, ce peuple qui lui était devenu si cher, il dissimula les efforts de son zèle. Tantôt caché au sein des forêts, tantôt retiré dans le creux des rochers, il cherchait à dépister ses ennemis qui redoublaient d'efforts pour le perdre ; espérant, sans doute, en tuant le pasteur, gagner plus facilement le troupeau.

Mais comment se dérober longtemps aux recherches d'une infinité de soldats répandus de toute part ? le moment d'ailleurs était venu où Dieu allait le leur livrer comme une victime dont le sang devait rendre féconde cette chrétienté désolée.

Les Sarrasins, toujours attentifs à le poursuivre, le découvrirent enfin. Il espérait encore échapper à leur rage et se dérober par la fuite à leur fureur ; mais ses forces étaient affaiblies par les privations qu'il avait dû s'imposer, par ses longues veilles et les souffrances de ses dures fatigues. Arrivé au point de jonction des vallées d'Oueil et de Larboust, qui s'étaient également ressenties de ses labeurs et de sa vertu, il est atteint par des satellites armés. C'était le moment du sacrifice ! Il tombe à genoux pour recommander son âme à Dieu. Peut-être, à cette heure suprême, priait-il pour ses bourreaux ! peut-être aussi, en portant un dernier regard sur les vallées qui lui étaient si chères, priait-il le Seigneur de veiller sur elles ! Les soldats furieux s'élancent sur lui, ils l'accablent de coups et de mauvais traitements. Ivres de joie de posséder une victime qu'ils cherchaient depuis longtemps, ils exercent contre elle toute leur rage, jusqu'à ce qu'enfin l'un de ces barbares lève sur lui son arme terrible et lui tranche la tête. Le sang coule à longs flots; il arrose cette terre bien-aimée, comme une semence féconde. Mais, ô prodige ! quel ne fut pas l'étonnement de ces barbares de voir Aventin, tenant entre ses mains sa tête sanglante et détachée du tronc, marcher à grands pas dans la direction du village où il avait reçu le jour ! A cette vue, effrayés et peut-être bouleversés par le remords d'avoir répandu le sang innocent, ils prirent la fuite et allèrent raconter avec effroi le miracle dont ils venaient d'être les témoins. Aventin continua sa marche miraculeuse ; et, après avoir avancé environ deux cents pas, parvenu à cet endroit d'où l'on commence à apercevoir la vallée qui avait été témoin de ses travaux, il tomba sur le bord du chemin. On eût dit qu'il avait voulu, avant de mourir, jeter un regard d'adieu sur sa patrie, ou bien lui léguer avec son sang ses dernières bénédictions.

La fatale nouvelle de sa mort se répandit jusqu'au fond des vallées ; elle circula de bouche en bouche avec la tristesse et le découragement, un voile de deuil parut s'étendre sur le Larboust ; cette mort enlevait aux chrétiens de ce pays leur chef si vénéré, leur plus puissant appui.

Dans la nuit, des âmes généreuses allèrent, en secret, confier à la terre ce corps mutilé ; elles cachèrent soigneusement le lieu de sa sépulture de crainte que les Barbares, après lui avoir arraché la vie, ne vinssent encore outrager sa dépouille mortelle. Plus tard, lorsque les Sarrasins eurent repassé les monts, on marqua le lieu où Aventin reçut le coup mortel et

celui où fut retrouvé son corps décapité. Ces deux endroits devinrent, dans la suite, un but de pèlerinage pour les chrétiens, qui allaient baiser avec respect le roc jadis teint de son sang. Un petit monument, élevé en ce lieu, perpétue encore aujourd'hui le souvenir de cette mort merveilleuse ; et une modeste chapelle, que l'on aperçoit à l'endroit même où gisait son corps mutilé, attire de nos jours un nombreux concours de fidèles, qui viennent avec ferveur prier sur cette terre sanctifiée par le sang du Martyr, et où réside encore une vertu secrète et cachée qui produit souvent la consolation dans les âmes affligées, le soulagement dans les corps languissants et minés par la maladie.

La tradition la plus constante nous a conservé le récit fidèle de cette mort miraculeuse, et la reconnaissance du peuple la grava, au XII[e] siècle, sur la pierre et le marbre. On remarque, en effet, sur le portail de la belle église de Saint-Aventin, aux chapiteaux de droite, un groupe de soldats qui semblent disputer à un homme décapité sa tête qu'il arrache de leurs mains.

Une sculpture de marbre blanc, qui décore la partie extérieure du portail de l'église de Saint-Aventin, le représente dans l'attitude d'un prédicateur. Les peintres et les sculpteurs nous l'ont toujours figuré, soit avec l'habit long et la tonsure, soit avec le capuchon de l'ermite.

CULTE ET RELIQUES. — PÈLERINAGES.

Près de trois siècles avaient passé sur la tombe d'Aventin. Son souvenir vivait encore dans l'esprit de quelques habitants de ces contrées ; mais on ignorait où reposaient ses restes précieux. Le moment était venu où Dieu allait révéler la gloire de son serviteur, qui semblait devoir tomber dans l'oubli. Voici la manière admirable par laquelle le ciel rendit son tombeau glorieux.

Un taureau quittait tous les jours les pâturages, s'éloignait du reste du troupeau, malgré la vigilance du gardien, et venait se fixer toujours au même endroit, creusant la terre de son pied et faisant retentir le vallon de ses mugissements. Ce n'est qu'avec peine qu'on le ramenait à l'étable de son maître. Pendant plusieurs jours on vit se renouveler la même fuite, et l'animal persista longtemps à venir creuser du pied ce lieu, devenu depuis célèbre, malgré les mauvais traitements qu'il y recevait. Un événement de cette nature était bien propre à exciter la curiosité. On se livra à mille conjectures, et peu à peu le taureau se trouva environné d'une foule nombreuse. Les prêtres eux-mêmes accoururent pour être témoins de ce fait extraordinaire. En examinant l'animal, son attitude, ses mugissements, on fut d'accord qu'il fallait fouiller en ce lieu et chercher la solution de cette énigme. La curiosité attira un peuple immense ; on se rendit à l'endroit désigné pour y opérer les recherches. Le taureau était toujours fidèle à son poste ; la foule se pressait autour de lui, et tout à coup on aperçut dans les airs un ange qui, indiquant de son doigt la place qu'occupait l'animal, fit entendre distinctement ces paroles : « C'est là que repose le corps du bienheureux Aventin ». A ces mots, la foule émue poussa des cris de joie ; le nom d'Aventin vola de bouche en bouche ; on se hâta de creuser la terre et bientôt on découvrit réellement un tombeau.

On l'ouvrit. A peine avait-on soulevé ces ossements qu'un inénarrable parfum s'en exhala. C'était une odeur qui ne rappelait à personne rien de ce qu'il avait senti, et qui surpassait toute imagination : la foule entière en fut comme embaumée.

On examina avec le plus grand soin ce corps mutilé, et l'on découvrit effectivement que la tête était séparée du tronc, et que c'était bien le corps d'Aventin, dont la mort tragique était encore connue d'un grand nombre.

On déposa alors avec un pieux respect ces saintes reliques dans l'oratoire que ce généreux martyr avait fait construire pendant son apostolat à côté de la maison qui l'avait vu naître. Chacun visitait avec empressement le petit oratoire, les dons s'y multiplièrent, et, le saint évêque de Comminges venant au secours des habitants des vallées, on éleva à la mémoire d'Aventin une remarquable basilique, à l'endroit même de l'oratoire qu'avait construit le Saint, et sur les ruines de sa maison paternelle. On ne négligea rien pour rendre ce monument digne du précieux dépôt qu'il allait contenir; l'architecture en est belle et de nombreuses sculptures en décorent le portail et le mur du midi; on s'y est attaché à y graver avec le ciseau une histoire vivante du Martyr, afin de conserver à la postérité un événement aussi remarquable. C'est derrière le maître-autel de la nouvelle église que furent déposées les reliques du Saint. Une énorme dalle, suspendue à un mètre d'élévation, sur deux murs, fait le fond du tombeau ; deux autres plus étroites en forment

les côtés, les deux extrémités sont fermées par deux pierres scellées; enfin le tombeau entier est recouvert par un bloc de granit coupé en talus, et creusé à l'intérieur, comme pour former la voûte du tombeau. Les reliques paraissent être demeurées dans ce mausolée jusqu'en 1707, où se fit une vérification des ossements d'Aventin qui en démontra clairement la conservation et l'authenticité. Elles furent placées alors dans un reliquaire d'argent, venu de Lyon, et qui renferme encore aujourd'hui le chef du saint Martyr.

Des procès-verbaux plus récents nous apprennent que la vérification des reliques fut faite par Mgr Olivier Gabriel, en 1737 ; une autre se fit en 1707, par Mgr d'Osmond ; une troisième en 1808, par M. Mengarduque, curé de la paroisse ; enfin la dernière en 1837, par Mgr d'Astros, archevêque de Toulouse, qui fit placer les reliques dans une belle châsse en ébène que l'on porte aujourd'hui dans les processions solennelles.

Les nombreux étrangers que les eaux thermales attirent dans ces contrées, ne manquent jamais, s'ils sont mus par une pensée de foi, de faire un pèlerinage au tombeau d'Aventin ; et souvent les maladies invétérées, qui résistent à l'efficacité des thermes, disparaissent devant ces reliques sacrées.

Le porche de l'église de Saint-Aventin mérite de fixer l'attention et la curiosité. Il possédait autrefois huit colonnettes en marbre. Trois ont disparu. Ces colonnettes sont couronnées par des chapiteaux sur lesquels sont retracées la naissance, la vie et la mort d'Aventin ; un bas-relief représente un taureau guidé par un ange ; sous les pieds du taureau, qui creuse la terre, on aperçoit un corps mort enveloppé d'un suaire ; c'est l'invention des reliques du Saint auquel l'église est consacrée. Au dessous on a gravé ce vers :

Sic innotescit sanctus qua parte quiescit,
Ainsi l'on reconnut l'endroit où le Saint avait été enseveli.

Depuis le moment où les reliques de saint Aventin furent transférées du lieu où elles avaient été miraculeusement découvertes, jusqu'à nos jours, elles n'ont cessé d'être constamment l'objet de la vénération de toute la contrée.

A l'époque de la fête du Saint, de toutes parts accourent processionnellement, du fond des vallées de la Gascogne, des populations entières qui, leur pasteur en tête, viennent rendre leurs hommages à leur patron commun. Alors les montagnes retentissent de chants pieux. Les hommes font entendre les airs de cette invocation mille fois répétée : « Saint Aventin, priez pour nous », et les chœurs de jeunes filles vêtues de blanc répètent, comme un écho fidèle, la même prière.

A leur approche, la basilique de Saint-Aventin semble ébranlée par le son joyeux des cloches ; elle s'illumine de mille flambeaux que portent les pieux pèlerins. Là, à l'heure donnée, chacun vient avec respect baiser ces pieux ossements, et déposer, près du tombeau du Martyr, le faible don que la piété suggère. La foi brille sur tous les fronts, hommes, femmes, tous sont heureux, tous se pressent avec amour autour de ces restes précieux ; et, à la vue de ce concours immense, de cette foi si pure, de cette piété si tendre, les cœurs sont émus.

Monsieur l'abbé Dutrey, curé de Saint-Aventin, nous écrivait à ce sujet, le 31 août 1871 : « Afin de stimuler encore davantage le pieux élan des fidèles, nous avons demandé à Rome et obtenu une indulgence plénière pour les personnes qui, après s'être confessées et avoir communié, viennent, pendant le temps de l'octave, visiter notre église et prier notre Bienheureux patron aux intentions du souverain Pontife. C'est dans ce but que nous laissons les reliques exposées dans une châsse en bois d'ébène pendant toute l'octave ».

Les processions et la visite solennelle de l'église de Saint-Aventin ne sont pas le seul culte qui soit rendu au bienheureux Martyr dans ces contrées ; il existe encore un autre usage bien touchant, celui de consacrer à Aventin les enfants nouveau-nés. Le jour de la consécration d'un enfant est un jour de fête pour la famille; plusieurs membres s'en détachent de grand matin, revêtus de leurs habits de fête et portant entre leurs bras ou conduisant par la main celui pour qui se célèbre cette solennité. Arrivés à l'église, tous s'agenouillent avec respect devant les saintes reliques ; on fait célébrer sur le tombeau du Martyr le saint sacrifice de la messe, pendant lequel, un cierge à la main, l'enfant et ceux qui l'entourent baisent avec amour les ossements sacrés du Martyr. Ce cierge allumé, qui, par son ardeur, est le symbole d'une foi vive, brûle le reste du jour auprès des saintes reliques. Après la messe, le prêtre bénit l'enfant et chacun se retire, le cœur plein de cette tendre piété que l'on respire dans cette auguste basilique.

Nous nous sommes servi, pour composer cette vie, des renseignements qu'a bien voulu nous transmettre M. le curé de Saint-Aventin ; et surtout d'une petite brochure qu'un prêtre du diocèse de Toulouse, en s'appuyant sur les monuments, la tradition et les manuscrits conservés aux archives de sa paroisse, a consacrée à la gloire de notre Saint, sous ce titre : *Notice historique sur saint Aventin d'Aquitaine, martyr*. Toulouse, 1850.

SAINT ANTOINE DE PADOUE,

APOTRE ET THAUMATURGE

1195-1231. — Papes. Célestin III; Grégoire IX. — Rois de Portugal : Sanche Ier; Sanche II.

Si per merita Antonii res perditæ quæ fortunam duntaxat respiciunt recuperantur, quantum a fortiori recuperabuntur ejus intercessione quæ ad salutem pertinent!

Si par les mérites de saint Antoine on retrouve, quand on les a perdues, les choses qui regardent la fortune matérielle, à combien plus forte raison ne recouvrera-t-on point par son intercession celles qui regardent le salut!

Tertullianus prædicans, *Serm. sur S. Ant. de Padoue.*

Saint Antoine de Padoue naquit en 1195, à Lisbonne, capitale du Portugal, l'une des plus anciennes villes du monde, le jour de la fête de l'Assomption. Il avait pour père Martin de Bouillon et pour mère Thérèse ou Marie-Thérèse de Tavera. Tout fait présumer que Martin de Bouillon, ou, selon d'autres, de Bullones, de Bulhan, de Bulhem, n'était pas d'origine portugaise, et qu'il appartenait à la famille du fameux Godefroy de Bouillon, duc de Lorraine, roi de Jérusalem, conquérant des Saints Lieux.

Marie-Thérèse de Tavera était aussi de la plus haute lignée; elle descendait, paraît-il, de Froïla ou Fruela, roi des Asturies, qui régnait au huitième siècle. Les Tavera sont d'ailleurs célèbres en Espagne et en Portugal; il y eut un Didacus de Tavera, archevêque de Séville, un Jean de Tavera, cardinal-archevêque de Tolède.

Saint Antoine reçut au baptême le nom de Ferdinand. Selon un antique usage du Portugal, on le baptisa solennellement huit jours après sa naissance. Les fonts sur lesquels on lui conféra le Sacrement de la régénération subsistent encore; on les conserve avec un soin religieux dans l'église de Notre-Dame. L'un des degrés en pierre qui servent à monter au chœur de la cathédrale porte maintenant, comme au XIIe siècle, l'empreinte miraculeuse d'une croix qu'y traça le doigt du Saint, un jour que le démon lui apparut sous une forme horrible. Enfin, Jean II, roi de Portugal, grand admirateur d'Antoine, a transformé en une église splendide la maison où naquit le saint thaumaturge. On l'appelle aujourd'hui l'église de Saint-Antoine.

Ferdinand fut élevé dans la crainte de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus. Ses parents, pieux eux-mêmes et fervents chrétiens, guidèrent avec une tendre sollicitude ses premiers pas dans la voie du salut. Sa mère surtout, la vertueuse Thérèse de Tavera, qui, en demandant un fils au Seigneur, avait plutôt songé à la gloire du Très-Haut qu'à l'honneur de son nom, l'offrit à Dieu en lui donnant la vie, et, dès qu'il put balbutier quelques mots, lui apprit à répéter les noms bénis de Jésus et de Marie. Pleine de dévotion à la Reine du ciel, elle n'entretenait son fils bien-aimé que de sa puissance et de sa bonté, l'habituant ainsi de bonne heure à mettre en elle sa confiance et son amour.

Ferdinand répondit à l'affection de sa mère. Tout en lui présageait un cœur d'or et une intelligence d'élite; avec son cœur il aima Dieu, avec son intelligence il le comprit. Il n'était heureux que quand on lui parlait de la Trinité sainte, de la sainte Vierge et des Saints; et l'ardeur avec laquelle il récitait ses prières faisait l'admiration de tous. On peut dire que son éducation se fit à l'église, au pied des autels, et que sa science fut basée tout d'abord sur la connaissance des choses de la religion. Il apprit rapidement le latin, et en général tout ce qu'on enseignait dans les écoles du temps : les humanités, la rhétorique et la philosophie. Tout ce qui avait rapport à la religion, à l'histoire ecclésiastique et à la liturgie, était pour lui l'objet d'une prédilection marquée.

Son ardeur au travail, l'énergie avec laquelle il abordait des études souvent rebutantes, mais surtout sa modestie, sa douceur et sa piété, faisaient la consolation de ses maîtres et l'admiration de tous ses camarades. On le citait comme un modèle de toutes les vertus, et il méritait mieux encore que les éloges dont on le comblait. Voici comment l'un de ses principaux biographes parle de cette première période de sa glorieuse vie :

« Il aurait vivement désiré occuper la place de son Sauveur attaché à la croix, et celle de son prochain, quand il le voyait dans l'affliction et le besoin. Il faisait marcher de front, dans son esprit et dans son cœur, l'obéissance aux lois de sa patrie et aux commandements de ses parents, les sentiments de révérence envers les évêques et les prêtres, la soumission à ses maîtres, le respect pour les vieillards, l'amour de la pureté, de la retraite, de l'humilité, de la souffrance, de la douceur, de la charité, de la tempérance, des jeûnes, de l'abstinence, et l'horreur du mensonge même joyeux. Il ne riait jamais aux éclats, et ne proférait aucune parole inutile; il était l'ennemi déclaré de la vanité, des jeux bruyants, du faste, de la vengeance, des haines, des murmures, des jugements téméraires... Que devait donc être ce soleil annoncé par une aussi brillante aurore [1] ? »

Cependant l'enfant atteignait l'adolescence, l'âge où les passions fermentent, le moment des rêves trompeurs et des illusions, époque critique de la vie, écueil dangereux sur lequel viennent échouer tant de belles âmes qui paraissaient grandir pour le ciel. Toutes les séductions environnaient Antoine. Riche, d'une naissance illustre, d'un extérieur agréable, il était exposé à toutes les attaques du monde, dans une ville qui, alors comme aujourd'hui, était un véritable lieu de délices. Il ne succomba pas; non pas que les âmes d'élite comme la sienne ne soient aussi exposées que les autres aux périls, aux tentations, aux chutes; il eut fort à lutter sans doute contre lui-même et contre le démon, son cœur fut le jouet de grandes incertitudes; mais Dieu était avec lui, et Dieu ne l'abandonna jamais. Dans les moments où il se sentait faiblir, il se recommandait au Très-Haut et à la Reine des anges, sa patronne, et il lui demandait avec larmes aide et protection. Puis un jour, élevé par la grâce au-dessus du monde et de lui-même, il résolut de ne pas attendre plus longtemps pour se consacrer à Dieu, et il s'en fut demander l'habit au couvent des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, à Lisbonne.

Les Chanoines réguliers de Saint-Augustin, chez qui avait été élevé le bienheureux Antoine, jouissaient dans toute la contrée d'une grande réputation de science et de piété. L'abbé, nommé Pélage, touché de la candeur, de la modestie et de l'ardente foi du jeune homme, le reçut à bras ouverts et lui donna l'aumusse blanche des novices.

1. Lelio Mancini Poliziano, *Relazioni di S. Antonio di Padova*. Padoue, 1654. — Cité par l'abbé Guyard.

Antoine était heureux : il n'avait à penser qu'à Dieu. Sous les grandes arcades et dans les longs couloirs silencieux, il se promenait lentement, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux levés au ciel, l'âme abîmée dans un immense amour. On ne le laissa pas longtemps jouir de la paix qu'il désirait avec tant d'ardeur. Ses parents et ses amis, durant l'année de son noviciat, le tourmentèrent sans cesse pour le ramener au monde, dont il avait dédaigné les joies. Tous les moyens leur furent bons : caresses et menaces, flatteries et railleries amères; on lui parla de ses richesses, de l'éclat de son nom, de l'obscure pauvreté qui l'attendait au couvent; si bien que le jeune novice, harcelé de toutes parts, fatigué d'une lutte incessante qui arrachait son âme aux joies pures du sanctuaire, résolut de s'éloigner de Lisbonne et d'aller chercher ailleurs la tranquillité qu'il n'y pouvait trouver.

Il réfléchit et pria longtemps avant de se décider; puis enfin, il demanda à ses supérieurs la permission de passer au couvent de Coïmbre. Le prieur la lui accorda, non sans peine; il lui en coûtait de se séparer d'un novice aussi pieux, aussi soumis à la Règle, aussi ardent au travail. A Coïmbre, comme à Lisbonne, Antoine fit l'admiration des autres religieux. En même temps, ses progrès dans la vertu comme dans la science devenaient plus rapides. Déjà, à Lisbonne, il s'était appliqué à l'étude de la théologie et des saintes Ecritures; débarrassé maintenant des obsessions et des récriminations de ses parents, seul à seul avec Dieu, méditant sans cesse l'infinie puissance du Père et l'infinie bonté du Fils, il avait des choses du ciel une connaissance presque pleine et entière. On eût dit que l'Esprit-Saint était descendu sur lui comme autrefois sur les Apôtres, pour lui donner le don des langues, une science immense et une éloquence irrésistible. Les plus savants docteurs du couvent avaient honte de leur ignorance, en présence de ce jeune novice qui semblait posséder les secrets de Dieu; les plus saints religieux aussi se trouvaient trop mondains, comparés à cet austère serviteur du Christ, si humble, si pauvre, si occupé de jeûnes, de veilles, de retraites et de mortifications.

D'ailleurs, le Très-Haut prenait déjà soin d'affirmer aux yeux du monde la sainteté de son serviteur par des miracles éclatants. Un jour qu'il était occupé, près de l'église, à quelque humble besogne, il entendit tout à coup retentir la cloche qui annonce l'élévation. Il se mit à genoux, et il vit tout à coup les murs de pierre s'ouvrir devant lui, et le prêtre lui apparaître debout sur les marches de l'autel, accomplissant le saint sacrifice.

Un jour, il soignait un frère malade, qui poussait des cris affreux ou des éclats de rire nerveux et saccadés, plus effrayants encore. L'idée lui vint que le malheureux devait être sous la puissance du démon, et, en effet, il le délivra sur-le-champ en le couvrant de son manteau.

Une autre fois encore, tandis qu'il assistait, en qualité de diacre ou de sous-diacre, le prêtre à l'autel, il aperçut l'âme d'un religieux franciscain, venu de Rome avec saint Zacharie, qui s'élevait dans les airs sous la forme d'un oiseau blanc, traversait le purgatoire et pénétrait, les ailes toutes grandes, dans le royaume des élus.

Les Chanoines Augustins de Sainte-Croix de Coïmbre avaient conçu des vertus d'Antoine une si haute estime qu'ils écrivaient de lui, dans leurs archives, deux ans à peine après qu'il les eut quittés : *Vir utique famosus, doctus et pius, magna litteratura ornatus, et gloria meritorum stipatus :* « C'était assurément un homme remarquable, savant et pieux, d'une science immense, et qu'une gloire méritée accompagnait déjà partout [1] ».

1. Azevedo, *Vita di S. Antonio*, lib. I, cap. 2.

Cependant le saint patriarche d'Assise venait d'envoyer en Portugal, l'an 1216, saint Zacharie et saint Gauthier avec quelques autres Frères Mineurs. Le roi Alphonse II leur avait donné la chapelle du saint abbé Antoine, à une demi-lieue de Coïmbre, et leur avait fait élever un couvent. Comme ils venaient souvent quêter au couvent des Augustins, Antoine ne tarda pas à les connaître, et, par conséquent, à admirer l'austérité de leur vie apostolique. Il aimait à s'entretenir avec eux, et se sentait au cœur un immense désir de les imiter. Ce fut bien autre chose encore, quand eut lieu la solennelle translation des corps de cinq religieux Franciscains qui venaient d'être martyrisés au Maroc [1]. En apprenant la glorieuse histoire de ces cinq apôtres, il voulait, lui aussi, donner son sang pour le Christ, en propageant sa foi. Jour et nuit, il rêvait la palme du martyre, qu'il croyait ne pouvoir mieux mériter que sous l'habit de Frère Mineur.

Mais il n'osait se décider de lui-même à quitter l'Ordre des Augustins, où l'avait tout d'abord appelé la volonté de Dieu. Il voulait attendre qu'il plût au Seigneur de lui manifester clairement ses intentions, et il redoublait de prières pour obtenir cette grâce. Le Seigneur l'exauça enfin : un jour que, retiré dans sa cellule, il épanchait son âme dans le cœur de son Dieu, saint François lui apparut et lui ordonna, au nom du Très-Haut, de prendre l'habit de frère mineur, pour travailler à la gloire du Christ et au bien des âmes. Le lendemain même, Antoine se présentait au couvent de Saint-Antoine des Oliviers et se faisait admettre au nombre des novices (juillet 1220).

Grande fut la douleur des Chanoines Augustins, quand ils apprirent cette détermination. Ils s'étaient bercés de l'espoir que leur jeune frère serait un jour l'honneur de leur Ordre; ils s'étaient habitués à l'entourer de soins et d'affection, et tout à coup il les abandonnait. Le prieur, en lui donnant l'autorisation qu'il ne pouvait lui refuser, ne lui cacha pas son mécontentement, et l'un des chanoines, à qui il faisait ses adieux, lui dit avec aigreur : « Allez, vous deviendrez peut-être un Saint »; à quoi Antoine répondit humblement : « Le jour où vous apprendrez ma canonisation, vous serez les premiers à en rendre grâces à Dieu ».

Les bons Pères ne purent se consoler de la perte d'Antoine, et le chagrin tout paternel qu'ils en avaient ressenti d'abord, se changea peu à peu en ressentiment mal contenu et en sourde hostilité. Il fallut que le pape Grégoire IX intervînt par deux brefs adressés, l'un à l'évêque de Viseu, l'autre à la communauté des Augustins de Coïmbre, pour faire cesser les mauvais procédés dont ils usaient à l'égard des Frères Mineurs.

Le nouveau franciscain reçut, avec l'habit de l'Ordre, le nom d'Antoine, en l'honneur du saint abbé à qui était dédié le premier couvent Séraphique en Portugal. C'était aussi un moyen pour lui de vivre plus inconnu et d'échapper aux poursuites sans cesse renouvelées de ses parents et de ses amis mondains.

Durant son noviciat, Antoine se livra tout entier à la prière, à la contemplation, aux œuvres d'obéissance et d'humilité [2]. Quand il eut prononcé ses vœux, se souvenant qu'il n'était entré dans l'Ordre Séraphique que dans le désir d'y gagner la palme du martyre, il demanda à ses supérieurs la permission de passer en Afrique pour y prêcher la vérité aux Maures. Ses

1. Voir la vie et la mort glorieuses des cinq martyrs du Maroc, dans notre *Palmier Séraphique*, t. Iᵉʳ, au 16 janvier.

2. On voit encore aujourd'hui la cellule qu'habitait alors Antoine. On la conserve précieusement dans le chapitre; son portrait y est placé au-dessus d'un petit autel.

supérieurs le laissèrent partir; mais Dieu ne voulut pas de son dévouement; dans son éternelle sagesse, il avait décidé qu'Antoine convertirait les infidèles de l'Europe chrétienne, et non ceux de l'Asie et de l'Afrique mahométanes. A peine arrivé au terme de son voyage, Antoine se vit en proie à une maladie cruelle, qui mit plus d'une fois ses jours en danger, et le força, au printemps, de se rembarquer pour le Portugal, où il comptait retrouver la force et la santé. La traversée fut malheureuse : une violente tempête le jeta sur les côtes de Sicile.

Antoine débarqua à Tauromenium, ancienne ville épiscopale de la province de Messine. Là, ayant appris que saint François allait tenir le Chapitre général de l'Ordre dans la ville d'Assise, il résolut de s'y rendre, quoiqu'il fût encore affaibli par suite de sa maladie. Des Frères Mineurs de toutes les parties de l'Europe y étaient rassemblés. Antoine ne pouvait assez remercier le Seigneur de l'avoir amené au sein de cette imposante réunion. Il était heureux de contempler ces vaillants soldats du Christ, toujours prêts à verser leur sang pour leur Dieu, pauvres, austères, sans souci du monde qui avait les yeux fixés sur eux, plus grands dans leur humilité que les rois dans leur orgueil, et surtout le vénérable patriarche d'Assise, que l'Europe entière honorait déjà comme un Saint, et qui en avait le calme et la sérénité.

Quand vint la distribution des charges et des dignités, Antoine, nouveau venu dans l'Ordre, encore inconnu, et que sa modestie retenait dans l'ombre, fut complétement oublié. Il s'en réjouit au fond du cœur, car il n'avait pris l'habit de franciscain que pour être humilié, et non pas pour être exalté. C'est alors qu'il rencontra le Père Gratien, un saint homme, ministre de la province de Bologne. Ce vénérable Père cherchait un aumônier pour dire la messe à quelques religieux qui vivaient d'une vie contemplative au sein d'un ermitage; il avait remarqué à l'assemblée la science d'Antoine, dont l'humilité lui avait tout d'abord gagné le cœur. Sur sa réponse qu'il était revêtu du sacerdoce, il l'emmena pour en exercer les fonctions au petit monastère de Saint-Paul, sur la montagne du même nom.

Le couvent était admirablement bien situé. Au sommet de la montagne, suspendu pour ainsi dire entre la terre et le ciel, aucun bruit mondain n'y pénétrait, et l'âme ravie pouvait y écouter dans le silence et la paix les grandes harmonies de la nature célébrant la grandeur et la puissance de son Créateur. C'était là ce qu'Antoine avait toujours désiré; il se fit donner par un religieux une petite cellule creusée dans le roc, sur le flanc de la montagne, et il y venait, ses devoirs d'aumônier remplis, passer les jours et les nuits dans une perpétuelle méditation, interrompue seulement par des pratiques austères. Il vivait de pain et d'eau, et portait sous ses vêtements une chemise de crin, âpre et rude, que l'on conserve encore à Padoue dans une châsse en argent. Ses mortifications l'affaiblissaient tellement qu'il pouvait à peine se soutenir. Mais si le corps était débile, l'âme était vaillante et robuste, se retrempant sans cesse dans la prière et se préparant, par un commerce de tous les instants avec Dieu, à lutter victorieusement contre l'hérésie et toutes les vanités du monde.

Antoine vécut ainsi pendant un an dans la solitude et la contemplation, soumis à la Providence de Dieu, dont il ne douta jamais un moment. Il cachait sa grande science sous le voile d'une excessive modestie; et tout désireux qu'il était de travailler à la gloire du Seigneur et au salut des âmes, il avait peur du monde, et le spectacle qu'il aurait sous les yeux l'effrayait. Il savait aussi que les hommes sont portés à admirer les vertus mêmes qu'ils ne mettent pas en pratique, et que souvent ils distribuent à pleines mains

les éloges et la gloire à ceux qui châtient leurs vices avec le plus de vigueur, et la pensée qu'il pourrait pécher par orgueil le faisait tomber à genoux.

Le temps approchait cependant, où le pieux Antoine allait mettre en lumière les dons précieux qu'il avait reçus du ciel. En 1222, Antoine accompagna les Frères du mont Saint-Paul qui se rendaient à Forli, avec des religieux de Saint-Dominique, pour y recevoir les ordres sacrés. C'était l'usage, après une ordination, d'adresser quelques paroles aux jeunes clercs qui venaient d'être sacrés ministres du Très-Haut. L'évêque de Forli pria le gardien du mont Saint-Paul de se charger de cette mission, ou de la confier à un de ses religieux. C'est sur Antoine que tombèrent les yeux de son supérieur, et c'est lui qui reçut l'ordre, au nom de la sainte obéissance, de monter en chaire et de prononcer le discours d'usage. Il s'y résigna à contre-cœur, s'estimant indigne d'un tel honneur ; mais il fallait obéir ; il sollicita la bénédiction de l'évêque et se prépara à parler. Aucun des assistants ne se doutait qu'il eût étudié ou seulement lu les saints livres, et ses frères se le figuraient plus volontiers à la cuisine, occupé à relaver la vaisselle du couvent, que plongé dans les ouvrages des docteurs de l'Eglise.

Il prit pour texte ce passage de l'office du jeudi saint : *Christus factus est pro nobis obediens usque ad mortem.* Sa parole d'abord calme, sans éclat, presque hésitante, s'anima en quelque sorte malgré lui, et devint rapide, énergique, enflammée. Ce moine, exténué par les souffrances et les privations, à l'aspect misérable, avait l'autorité d'un apôtre et l'éloquence d'un prophète ; la voix puissante, le geste superbe, il dominait toute cette assemblée, à qui, par sa seule attitude, il semblait dire : « Ecoutez, enfants des hommes, car je suis celui qui parle au nom du Seigneur ». On l'écoutait en effet, dans une religieuse admiration. Les assistants muets, étonnés, hors d'eux-mêmes, versaient des larmes de bonheur, et, en même temps, en voyant briller en lui un rayon de la divine sagesse, ils se sentaient pénétrés d'un saint respect. Une nouvelle vie allait commencer pour Antoine.

Le bruit public et les rapports des supérieurs d'Antoine ne tardèrent pas à apprendre au saint patriarche François quel avait été le succès du premier sermon prononcé par le jeune religieux et quelles magnifiques espérances on pouvait fonder sur un tel début. Presque aussitôt il lui confia la difficicile mission de travailler à la conversion et au salut des âmes (1222). Antoine était alors âgé de vingt-sept ans.

Du jour où il commença son pénible et glorieux labeur, jusqu'au jour où il cessa de prêcher, une multitude attentive et pieuse se pressa à ses sermons. Il évangélisa d'abord les principales villes de la Romagne et de la Lombardie. Le succès couronna ses efforts au-delà de toute espérance ; les pécheurs sanglotaient dans les églises où il parlait, et les conversions les plus inattendues s'opéraient par ses soins. D'ailleurs, la nature et la grâce semblaient l'avoir formé pour la prédication. Voici quel portrait en trace un de ses biographes :

« Il avait un extérieur poli, des manières aisées, un air intéressant. Sa voix était forte, claire, agréable, et sa mémoire heureuse. A ces avantages, il joignait une action pleine de grâce ; il savait, en variant à propos le son de sa voix, s'insinuer dans l'âme de ses auditeurs. Il était versé dans la connaissance de l'Ecriture, qu'il avait le talent d'appliquer avec beaucoup de justesse aux matières qu'il traitait. Le texte sacré devenait entre ses mains une source féconde de lumières, et il en développait le sens et l'esprit avec une facilité et une énergie admirables. Mais son éloquence tirait sa princi-

pale force de l'onction avec laquelle il prononçait ses discours. L'amour dont il était embrasé pour la pratique de toutes les vertus, le faisait parler avec un zèle auquel on ne pouvait résister. Ses paroles étaient comme autant de traits qui allaient percer le cœur de chacun de ses auditeurs. Il communiquait aux autres de sa plénitude, et il n'était pas étonnant qu'après avoir allumé dans son âme le feu de la divine charité, il l'allumât dans celle de tous ceux qui l'écoutaient [1] ».

Il y avait un an déjà qu'Antoine parcourait et évangélisait les villes et les villages du Nord de l'Italie, quand saint François lui demanda d'enseigner la théologie aux Frères Mineurs, et même aux laïques qui désireraient s'instruire sous sa direction. Voici la lettre qu'il lui adressa à cette occasion :

« A mon très-cher frère Antoine, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Je désire que vous enseigniez à nos frères la sainte théologie ; mais ayez soin, en même temps, de développer en eux comme en vous l'esprit de prière et d'oraison, selon les ordonnances de la Règle que nous professons. Adieu [2] ».

En vertu de cet ordre, tout en continuant ses prédications, Antoine professa la théologie, d'abord en France, à Montpellier, puis à Bologne et à Padoue, et, en dernier lieu, à Toulouse, et dans quelques autres villes de France. Un certain nombre de ses historiographes l'ont appelé le premier lecteur *(lector)* de l'Ordre, parce que les quelques Frères Mineurs qui commençaient alors à enseigner en Angleterre et à Bologne, n'y étaient pas, comme lui, autorisés par saint François. Partout une foule de jeunes gens avides de science se pressèrent à ses leçons ; et malgré les efforts qu'il fit pour demeurer inconnu, quoiqu'il ne songeât jamais à lui-même, mais aux âmes de ses auditeurs, sa renommée alla croissant de jour en jour.

En 1224, Antoine se rendit à Verceil pour y prêcher une station. Ce fut seulement alors que commencèrent ses rapports avec le savant abbé de Saint-André. Tous deux trouvèrent à ce commerce un profit et un charme inexprimables : aussi pieux que modeste, Antoine connaissait à fond la théologie mystique, et l'abbé, la théologie dogmatique ; ils se doublèrent en quelque sorte l'un de l'autre, pour la plus grande gloire de Dieu et de la religion, et pour le profit des âmes. Une étroite affection les unissait, et l'abbé disait d'Antoine dans un de ses livres : « L'amour franchit souvent les bornes en-deçà desquelles la science demeure; c'est ce que j'ai observé dans Antoine, frère mineur avec qui j'ai eu longtemps des relations d'amitié : il n'avait pas une connaissance bien profonde des sciences mondaines, mais par la pureté de son âme et le feu de son amour, il a surpassé les plus grands théologiens, et l'on peut dire de lui comme de saint Jean-Baptiste : Il fut comme une lampe qui brille en se consumant ; le feu de son amour le brûlait, et par l'exemple de sa sainte vie, il rayonnait sur le monde ».

Antoine aussi aimait tendrement le savant abbé, et chaque fois qu'il passait en Piémont, il ne manquait jamais de lui faire visite. A l'heure de sa

1. Wadding, *Annales Minorum,* cité par M. l'abbé Guyard dans sa *Biographie de saint Antoine.*

2. Charissimo meo fratri Antonio, pater Franciscus, in Christo salutem.

« Placet mihi quod sanctæ theologiæ litteras fratribus interpreteris, ita tamen ut neque in te, neque in cæteris (quod vehementer cupio) extinguatur sanctæ orationis spiritus, juxta regulam quam profitemur. Vale ». — Wadding, *Ann. Min.*

mort, il apparut tout à coup au théologien, qui, perdu dans sa chambre au milieu de ses livres, souffrait d'un violent mal de tête. Antoine l'embrassa avec affection et lui dit : « J'ai laissé mon âme à Padoue, et je retourne dans ma patrie ». Puis il le délivra de sa douleur et s'évanouit comme un fantôme. L'abbé, s'imaginant qu'Antoine retournait en Portugal, parcourut le couvent et fut fort étonné d'apprendre que personne ne l'avait vu ; quelques jours après, tout s'expliquait : il recevait de Padoue la nouvelle qu'Antoine était mort, précisément à l'heure où il lui était apparu.

Cependant Antoine parcourait la France et l'Italie, et prêchait la foi du Christ dans les villes et les villages, toujours suivi d'une foule immense de peuple, qui voyait en lui un ange descendu du ciel, et écoutait sa parole comme ils eussent écouté celle de Dieu lui-même. Quoique né en Portugal, il s'exprimait en français et en italien avec une prodigieuse facilité. Les résultats qu'il obtint sont presque au-dessus de l'imagination : les pécheurs se convertissaient par milliers, et les prêtres qui accompagnaient Antoine ne pouvaient suffire à entendre les confessions.

« Quand le bon frère prêchait », dit un ancien auteur, « tous les travaux étaient aussitôt suspendus, comme aux jours de fête ; les juges, les avocats, les négociants laissaient leurs occupations pour aller l'entendre. On accourait des villes et des campagnes : les plus grandes dames quittaient leurs demeures, et n'hésitaient pas à se lever au milieu de la nuit pour marcher à la lueur des torches et venir prendre leurs places le plus près possible de la chaire du prédicateur. Alors on se pardonnait réciproquement toutes les offenses, les débiteurs se trouvaient libérés, les prisons s'ouvraient, les voleurs restituaient ce qu'ils avaient dérobé, les pécheurs se convertissaient, les hérétiques abjuraient leurs erreurs, et les infidèles recevaient la lumière de l'Evangile. Et parmi tous ces milliers d'auditeurs qui se réunissaient autour du missionnaire, on n'entendait pas le moindre chuchotement ni le plus léger bruit. Enfin les églises étaient tellement remplies et les sacrements tellement fréquentés, que les prêtres ne pouvaient suffire aux fonctions du saint ministère ; et bienheureux était le fidèle qui parvenait à baiser ou à toucher seulement le bas des vêtements du Saint, et à recevoir une parole de sa bouche vénérée ».

A cette époque Frédéric II s'apprêtait à porter la guerre en Italie, contre la sainte Eglise ; les chemins étaient remplis de partisans et de bandits qui ne se faisaient pas faute de piller et de tuer à l'occasion. Deux d'entre eux vinrent un jour entendre le Père Antoine, par manière de passe-temps, ne se doutant pas de ce qui allait en résulter pour eux. L'un de ces hommes, devenu vieux, disait à un frère mineur : « Nous entendîmes sortir de sa bouche enflammée des paroles ardentes qui nous brûlaient le cœur : chaque mot du divin prédicateur venait comme un trait nous frapper en pleine poitrine ; pour ma part, j'aurais mieux aimé recevoir cent blessures. Avec des pleurs et des gémissements, nous sommes allés faire à ses pieds notre confession générale ; je ne saurais vous dire avec quelle douceur paternelle il nous reçut, quels sages conseils il nous donna, avec quelle foi et quelle éloquence il nous parla de l'éternelle félicité réservée aux vrais chrétiens, et des peines éternelles qui seraient le juste châtiment des méchants et des impies. Il m'a ordonné pour pénitence d'aller douze fois en pèlerinage au tombeau des apôtres Pierre et Paul ; voyez : je m'acquitte avec bonheur de cette douce obligation, et j'ai confiance dans les paroles du saint homme qui m'a promis la bienheureuse éternité ».

A cette époque, l'hérésie des Albigeois commençait à exercer ses ra-

vages dans le midi de la France. Semblable à un fléau contagieux, elle se répandait dans les villes et les villages, et faisait de nombreuses victimes. Saint François s'en émut ; son cœur saigna à la pensée des malheurs que des milliers d'hommes se préparaient pour l'éternité, et il songea à arrêter les progrès du mal. Il choisit pour cette grande mission Antoine, et le chargea d'aller fonder des couvents de l'Ordre et prêcher la vraie foi dans la Provence et le Languedoc. Antoine partit fort de l'appui du Seigneur.

A peine arrivé, il se mit résolument à l'œuvre ; sans cesse ni trêve, il frappa l'hérésie jusqu'à la réduire presque à l'impuissance. Ses sermons, tantôt passionnés et brûlants, tantôt serrés comme l'argumentation d'un logicien, quelquefois piquants et spirituels, étaient toujours éloquents. Il provoquait à une lutte courtoise les docteurs Albigeois ; mais jamais aucun d'eux n'osa se mesurer avec lui : on l'appelait le *marteau des hérétiques*. Les conversions étaient fréquentes ; chaque sermon en provoquait un grand nombre. On voyait, quand il avait cessé de parler, une foule d'hommes et de femmes s'approcher de lui avec des larmes dans les yeux, et lui demander, au nom du Seigneur, pardon et absolution pour leurs erreurs. C'est qu'à la lumière de sa science et de son éloquence, ils avaient vu clair dans les ténèbres de leur âme ; ils comprenaient maintenant l'énormité de leur faute, et si pour tous le repentir n'était pas encore venu, du moins une crainte salutaire du courroux de Dieu préparait les voies.

Ce grand succès des prédications d'Antoine est confirmé, non-seulement par les témoignages du temps, mais encore par les nombreuses fondations religieuses qu'il commença ou acheva dans le midi de la France. C'est grâce à lui que de nombreux couvents de Frères Mineurs purent s'établir et se maintenir au centre même d'un pays hérétique. D'ailleurs il ne s'épargnait pas la fatigue. Sa messe dite, il confessait jusqu'à l'heure de son sermon ; après le sermon, il revenait au confessionnal, et y demeurait jusqu'au soir. Ses journées se passaient à prêcher, à catéchiser, à donner de sages conseils, à absoudre ; et tout entier à ces œuvres de charité et d'amour, il oubliait le boire et le manger. Souvent il fit son premier repas à la nuit tombante. La nuit, au lieu de prendre le repos qui lui eût été si nécessaire, il s'adonnait à l'étude et à la méditation ; il préparait ses sermons, composait des ouvrages sur les psaumes, qui sont restés parmi les meilleurs, les plus savants et les plus pieux commentaires des livres saints ; et son biographe ne craint pas d'affirmer que sa vie, hélas, trop courte, a été plus remplie que celle de bien des vieillards.

On peut dire de ce grand prédicateur du moyen âge ce que l'évangéliste saint Luc a dit des Apôtres : « Ils prêchaient, et le Seigneur confirmait leurs paroles par d'éclatants prodiges ». La vie d'Antoine a été, en effet, comme une suite non interrompue de miracles. Ses biographes les ont notés avec soin, et l'Eglise en a approuvé et reconnu un grand nombre. Nous en citerons seulement quelques-uns des plus saillants et des plus remarquables.

A Montpellier, où il exerçait la fonction de lecteur, il prêchait un jour de grande fête, en présence de tout le clergé et d'une foule de peuple. Tout à coup il se souvint qu'il avait été désigné pour chanter l'*Alleluia* qui précède l'Evangile. Il s'interrompt aussitôt, se couvre la tête de son capuchon, et penché sur le bord de la chaire, ses lèvres remuent comme prononçant des paroles qu'on n'entend pas dans l'église : on les entendait ailleurs ; il y a plus, son corps même, que ses auditeurs croyaient encore apercevoir, était aussi ailleurs : dans son couvent, où il chantait l'*Alleluia* au milieu du

chœur. Quelques moments après, il relevait la tête, rejetait en arrière son capuchon, et reprenait son sermon à l'endroit où il l'avait laissé.

Ce miracle, constaté par une foule de témoignages irrécusables, se renouvela une autre fois à Limoges, dans des circonstances analogues.

Il prêchait une station à Bourges, et une si grande multitude de peuple se pressait à ses sermons, que les églises de la ville étaient incapables de la contenir ; on résolut de se réunir en plein air, au pied d'une petite éminence. Tout à coup les éclairs brillent, le tonnerre gronde, des nuages noirs s'étendent sur l'azur du ciel qu'ils obscurcissent et cachent bientôt tout entier. La foule effrayée voulait fuir et chercher un abri ; Antoine la tranquillisa : « Demeurez en paix », dit-il aux assistants, « pas une goutte de pluie ne vous atteindra ». Et il continua à parler comme s'il eût été en chaire, dans une cathédrale. L'orage s'abattit autour de la pieuse assemblée avec furie, mais laissa intacte la place qu'elle occupait.

Une pieuse femme, à la nouvelle que saint Antoine venait prêcher dans son village, devint presque folle de joie, et dans son empressement d'arriver à temps pour l'entendre, au lieu de coucher son enfant dans son petit berceau, elle le déposa sans y prendre garde dans une chaudière pleine d'eau bouillante. Le sermon terminé, elle fut fort étonnée de voir quelques personnes du voisinage lui demander où était son enfant. Pressentant un malheur, elle court à la maison ; le berceau était vide ; mais quel n'est pas son étonnement en voyant le pauvre petit être jouer en souriant dans l'eau de la chaudière, et lui tendre les bras. Elle tomba à genoux et rendit grâces à Dieu, qui, sans doute en faveur du pieux Antoine, l'avait si miraculeusement sauvé.

Une autre femme, remplie aussi de dévotion, désirait vivement entendre un sermon que le Saint devait faire hors de la ville ; mais son mari lui défendit d'accompagner la foule et de sortir de la maison. Toute attristée de ce refus, elle monte dans sa chambre, et ouvrant une fenêtre qui regardait du côté de l'éminence où prêchait Antoine, elle s'efforça, du moins, de voir un peu ce qui s'y passait. Alors, par un prodige manifeste, elle entendit la voix du saint prédicateur, aussi distinctement que si elle se fût trouvée auprès de lui. Son mari lui demanda pourquoi elle demeurait si longtemps à cette fenêtre, et sur sa réponse qu'elle écoutait le sermon du Père, il se mit à rire ; mais cependant, curieux de se rendre compte de la chose par lui-même, il s'approcha de la fenêtre, et à son grand étonnement, il entendit comme sa femme les paroles d'Antoine. La chronique ajoute que ce seul fait décida de sa conversion, et que, dans la suite, au lieu de contrarier son épouse dans ses exercices de piété, il voulut assister avec elle à tous les sermons du missionnaire franciscain.

En 1226, Antoine reçut de ses supérieurs l'ordre de se rendre à Arles, où se tenait alors le Chapitre général de la province. Les religieux et les prêtres de la ville le reçurent avec le respect que méritaient ses vertus, ses travaux apostoliques et les merveilles que Dieu opérait par son entremise, et il fut choisi à l'unanimité pour adresser aux Pères assemblés les exhortations d'usage. Ce fut pour le Seigneur une nouvelle occasion de manifester par un éclatant prodige la sainteté de son serviteur. Comme Antoine prêchait le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, sur la passion du Christ, au moment même où il prononçait ces mots : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs », un vénérable religieux, nommé Monald, aperçut tout à coup au-dessus de la porte du chapitre, saint François d'Assise, enveloppé dans un tourbillon de lumière, et bénissant ses enfants. On n'espérait plus

revoir le glorieux fondateur de l'Ordre, que l'on savait être en ce moment retenu à Assise par une cruelle maladie, et les bons Pères ne manquèrent pas de faire honneur de cette précieuse visite au bienheureux Antoine.

Saint Bonaventure [1] raconte ainsi cette merveille : « Quoique saint François ne pût pas assister en personne au Chapitre des provinces, il est vrai de dire néanmoins que les règlements qu'il avait prescrits pour ces assemblées, les prières ferventes qu'il adressait au ciel pour leur succès, et la bénédiction qu'il leur envoyait, le rendaient, pour ainsi dire, présent partout. Quelquefois même, Dieu, par un effet de sa toute-puissance, l'amenait miraculeusement au milieu de ses enfants. C'est ce qui eut lieu à Arles. Pendant que l'excellent prédicateur Antoine, ce brillant confesseur du Christ, parlait aux Pères sur la passion du Sauveur et sur l'inscription de sa croix ainsi conçue : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*, un des religieux, nommé Monald, d'une vertu éprouvée, se sentit poussé, par l'inspiration divine, à regarder vers la porte capitulaire. Il vit alors le bienheureux François élevé en l'air, les bras étendus en croix et bénissant l'assemblée............ Il faut donc croire », ajoute saint Bonaventure, « que le Seigneur, qui, par sa vertu et sa puissance, conduisit saint Ambroise aux obsèques du glorieux pontife saint Martin, voulut aussi que les vérités annoncées par Antoine, son prédicateur, et spécialement celles qui regardaient la passion de Jésus-Christ, reçussent une nouvelle approbation de la présence de son serviteur François, qui savait si bien porter la croix et la prêcher aux autres [2] ».

Après la tenue du Chapitre d'Arles, Antoine fut nommé gardien du couvent de Limoges. Là, il apprit qu'un jeune novice, qui avait étudié à l'université de Montpellier, et sur lequel on avait fondé les plus grandes espérances, pris d'un découragement subit, voulait entrer dans le monde. Le saint homme le fit venir auprès de lui, l'embrassa avec effusion, et lui soufflant sur la figure, lui dit : « Mon fils, recevez le Saint-Esprit ». A ces mots, le novice tomba à terre comme frappé de la foudre ; on s'empresse autour de lui, on le relève pâle et tremblant ; et tout à coup il se met à raconter qu'il vient d'être transporté dans les célestes royaumes, qu'il s'est mêlé aux chœurs des anges, et qu'il a vu des merveilles infinies. Il parle davantage ; mais saint Antoine l'arrête : « Mon fils », lui dit-il, « vous écrirez pour la plus grande gloire de Dieu ce que vous voulez nous raconter ». Depuis ce jour, le novice cessa d'être tourmenté par l'esprit malin, et il est devenu l'un des plus vénérables religieux de l'Ordre.

Une pieuse femme, qui faisait les commissions des Frères Mineurs, rentra un jour assez tard à la maison. Son mari, homme grossier et mal élevé, la reçut avec des outrages et des coups, et la traita si cruellement qu'elle en perdit connaissance ; le misérable en profita pour lui couper ses cheveux, qu'elle avait très-beaux et auxquels elle tenait beaucoup. Le lendemain, Antoine, miraculeusement averti par le Seigneur, vint voir la pauvre femme, qui pleurait et regrettait la perte de sa chevelure ; il la consola, l'exhorta à la résignation et lui promit d'intercéder pour elle auprès de Dieu. En effet, rentré au couvent, il fit assembler les frères à la chapelle, et se mit en prières avec eux ; au même instant les cheveux de la malade renaissaient aussi beaux et aussi longs que jamais.

Antoine venait de fonder le couvent de Brives, et, les religieux y affluant de tous côtés, il arriva un jour que les vivres manquèrent et qu'il fallut recourir à la charité publique. Le Saint envoya prier une bonne dame du voi-

1. Guyard, *Saint Antoine de Padoue*, p. 191.
2. *Vita S. P. Francisci*, cap. 4.

sinage de lui donner pour ses frères quelques oignons de son jardin. Il pleuvait à torrents, et le jardin était assez éloigné de la maison. Néanmoins, elle donna ordre à sa domestique d'aller chercher les légumes et de les porter au couvent. La servante obéit, et, au grand étonnement de sa maîtresse, revint à la maison sans avoir une goutte de pluie sur ses vêtements ; cependant l'eau n'avait pas cessé de tomber, et il avait fallu plus d'une demi-heure de course pour aller au couvent et en revenir.

Une autre fois, c'est à l'abbaye de Solignac qu'Antoine accomplit un miracle non moins étonnant. Un religieux, sans cesse tourmenté par le démon, avait versé ses chagrins dans le cœur du saint homme, et l'avait prié d'intercéder pour lui auprès de Dieu. Antoine ôte son manteau, le jette sur les épaules du religieux, et aussitôt, à ce seul contact, le démon de l'impureté, qui s'était établi dans son âme, s'enfuit à tout jamais ; et ce que n'avaient pu ni les jeûnes, ni les macérations, la toute-puissante intervention du saint apôtre l'avait accompli en un instant.

Entre les titres innombrables du saint apôtre à la vénération des fidèles, il faut placer au premier rang le zèle qu'il montra toujours pour la purification des âmes, et les nombreuses conversions qu'il provoqua. Où l'éloquence de la parole ne suffisait pas, il affirmait la vérité de la religion par des miracles ; et c'est ainsi qu'il a fait rentrer dans le giron de l'Eglise une foule de pécheurs et d'hérétiques. Les docteurs Albigeois n'osaient pas paraître devant cet homme, en qui se réalisait de nouveau cette promesse que le Christ avait faite à ses Apôtres : « Je mettrai en vous une sagesse et une puissance telles, que vos ennemis ne pourront rien contre vous ».

L'histoire a conservé le souvenir d'un prodige éclatant que le Saint accomplit à Toulouse, et que l'on désigne ordinairement sous le nom de miracle de la mule. Un hérétique, nommé Guiald, assez influent dans la ville et d'un caractère très-obstiné, osa un jour discuter avec notre grand Saint sur un des points les plus importants de la religion. Il connaissait d'ailleurs parfaitement la bible, parlait l'hébreu, et, fort de sa science, prétendait triompher du Père. Mais, bientôt battu dans la discussion, en présence d'un grand nombre d'Albigeois et de catholiques, il essaya de se tirer d'affaire par un subterfuge : « Laissons les discours », dit-il, « et venons aux faits ; je possède une mule, je vais pendant trois jours la priver de nourriture. Dans trois jours, soyez ici avec une hostie consacrée ; moi, de mon côté, j'amènerai ma mule et je lui offrirai à manger. Si, dédaignant le foin que je lui présenterai, elle se tourne vers vous, je reconnaîtrai la supériorité de votre religion et je me convertirai ».— Le Saint accepte la proposition. Au jour convenu, qui se trouvait être un jour de marché, Antoine, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, et prié Dieu avec ferveur, accourt au rendez-vous, l'ostensoir sacré à la main. La mule arrivait, conduite par l'hérétique, qui avait eu soin de la faire suivre par la nourriture qu'elle préférait. Antoine marche au-devant d'elle, le visage inspiré, entouré de chrétiens chantant des hymnes et des prières : « Au nom de ton créateur, que je porte dans mes mains », lui dit-il, « je t'ordonne de l'adorer avec humilité, afin que les hérétiques voient avec confusion que les animaux eux-mêmes sont forcés de reconnaître la divinité de Celui que le prêtre immole tous les jours sur l'autel ». Aussitôt la mule, quittant son conducteur, se prosterne à terre, et, plaçant sa tête sur les pieds d'Antoine, reste immobile dans cette position. Décrire la rage et la confusion des Albigeois aussi bien que la joie des catholiques, est impossible. Un immense concert d'actions de grâces s'élève vers le ciel ; Guiald, fidèle à sa parole, reconnaît la religion

du saint thaumaturge et provoque la conversion de toute sa famille et d'un grand nombre d'hérétiques. Il fit même, par la suite, construire, à l'endroit où avait eu lieu le miracle, une belle église qui fut placée sous l'invocation de l'apôtre saint Pierre. L'un de ses neveux éleva aussi une chapelle, où une inscription, gravée sur la façade, rappelait le miracle de la mule [1].

Un miracle non moins éclatant, que le Saint accomplit à Rimini, décida aussi de la conversion d'un grand nombre d'hérétiques. Comme les yeux des ennemis de la foi se fermaient obstinément à la lumière, malgré les sermons les plus éloquents, les raisonnements les plus serrés et les preuves les plus convaincantes, Antoine déclara du haut de la chaire que ceux qui voudraient l'accompagner jusqu'à l'embouchure du fleuve, verraient des choses merveilleuses. Quand on fut arrivé sur les bords de la Marecchia, Antoine, élevant la voix, promena ses regards sur l'étendue des eaux, et s'écria :

« Poissons de la mer et du fleuve, écoutez : puisque les hommes ne veulent pas entendre la parole de Dieu, c'est à vous que je vais l'annoncer ». Aussitôt, des profondeurs du fleuve, des abîmes de la mer, les petits mêlés aux gros, une multitude de poissons s'approchent du rivage. Ils arrivaient de tous les côtés par troupes innombrables, serrés les uns contre les autres, la tête hors de l'eau, les yeux tournés vers le prédicateur, qui leur parla ainsi : « Quelles actions de grâces, ô poissons, ne devez-vous pas rendre à Celui qui vous a donné pour demeure cette immense étendue d'eau ! C'est à lui que vous devez ces profondes retraites où vous vous réfugiez pendant la tempête ; c'est lui qui, à l'époque du déluge universel, lorsque tous les hommes et tous les animaux qui n'étaient pas dans l'arche périrent, vous a conservé l'existence. Vous avez sauvé le saint prophète Jonas, vous avez fourni à saint Pierre et à Notre-Seigneur Jésus-Christ de quoi payer le cens, enfin, vous avez servi de nourriture au Roi des rois. Louez donc et bénissez le Seigneur, qui vous a favorisés entre toutes les créatures ».

A ces mots les poissons s'agitent, battent de la queue, ouvrent la bouche et témoignent par mille signes qu'ils veulent rendre hommage au Très-Haut, et lui payer le tribut de leurs muettes louanges. Les assistants ne pouvaient contenir leur admiration et leur étonnement : « Louons Dieu, mes frères », s'écria Antoine en se tournant vers les assistants, « louons Celui que des poissons révèrent plus que ne le font les hommes créés à sa divine ressemblance ». Les hérétiques étaient confondus ; ils se jettent en foule aux pieds du saint homme, et ne consentent à quitter la place qu'après avoir reçu de lui l'absolution de leurs péchés. Tous ceux qui assistèrent à ce miracle, rentrèrent ce jour-là même dans le sein de l'Eglise. — Le souvenir de ce prodige s'est perpétué en Italie et même en France, et le Père Papebroeck nous

1. Voici l'inscription, telle que la rapporte Pierre Rosset, de Paris :

..... Sacris tandem se fontibus ipsum
Et natos jubet, et pariter cum conjuge natos
Lustrari, totamque domum servire Tonanti.
Sumptibus immensis Petro sublimia templa
Condidit, æthereas tangunt quæ vertice nubes.
Non procul hinc, templum exiguum posuere nepotes.
Et celso statuere loco spirantia signa.
In foribus stat equus, supplex ante ora dicati
Corporis, effigies cultus monumenta verendi
Illi spreta fero calathis portatur avena.

« Enfin, il se fait baptiser et, avec lui, sa femme, ses fils et ses filles ; il veut que toute sa maison reconnaisse le Très-Haut. Puis il construit à grands frais et consacre à saint Pierre une église splendide dont les tours se perdent dans les nues. Tout près, ses neveux font bâtir une chapelle, et y placent, dans un endroit élevé, des sculptures vivantes. Une mule est prosternée suppliante devant l'hostie consacrée, elle dédaigne l'avoine qu'on lui offre dans une corbeille ». — *Ann. Min.*, an 1225, num. 15.

dit qu'il a vu de ses yeux, le 26 novembre 1660, une antique chapelle élevée sur le lieu même où il s'accomplit. Des peintres célèbres l'ont représenté sur la toile.

Le saint Père, après cette éclatante manifestation de la toute-puissance de Dieu, demeura encore quelques jours à Rimini pour affermir dans la foi les nouveaux convertis, et les instruire des principaux dogmes de la religion.

Les hérétiques n'eurent jamais d'ennemi plus intrépide et plus redoutable, plus habile à profiter de leurs fautes, plus capable de dévoiler leurs fourberies et leurs mensonges. Aussi essayèrent-ils souvent de ternir sa renommée par la calomnie, ou même de se débarrasser de lui par l'assassinat. Un jour, ils versèrent du poison dans l'eau qu'il devait boire et dans la soupe qu'il devait manger. Antoine en fut averti par le Seigneur : « N'avez-vous pas honte », leur dit-il, « de recourir à ces misérables moyens, et croyez-vous que l'éternelle vigueur de la religion catholique doive s'affaiblir, si je meurs ? » Les empoisonneurs, qui savaient qu'il ne pouvait pas y avoir de traîtres parmi eux, étaient confondus : « Mangez et buvez », répondirent-ils, « puisqu'il est dit dans l'Evangile : Vous pourrez boire sans danger des breuvages mortels ; et, si le poison ne produit sur vous aucun effet, nous sommes prêts à reconnaître que votre religion est la véritable. Antoine fit un signe de croix, mangea et but : « Ce n'est pas, Seigneur », s'écria-t-il, « ce n'est pas pour vous braver que j'absorbe ce poison, c'est pour donner à votre gloire une nouvelle occasion de se manifester ». Il n'éprouva pas la moindre douleur, et les hérétiques, qui avaient voulu le faire mourir, rentrèrent dans le giron de l'Eglise catholique.

Partout où passait le Saint, les mêmes prodiges l'accompagnaient, et non-seulement les hérétiques, mais les pécheurs le redoutaient comme la foudre ; on l'appelait « l'effroi des tyrans ». Et vraiment, jamais titre ne fut mieux mérité. Lorsque l'Italie entière tremblait au seul nom du féroce Eccelin, et que, maître déjà de Vicence, de Brescia, de Castel-Fonte, cet homme cruel menaçait d'envahir toute la contrée, quand les habitants de Padoue, effrayés, croyaient déjà voir à leurs portes les gibets et les échafauds, Antoine, se dévouant pour ses concitoyens, annonça qu'il allait trouver le tyran. Il part, arrive à Vérone, se présente dans le palais où le misérable, entouré de bandits, comme lui, était assis sur un trône de soie et de velours. Il marche droit à Eccelin, et sans s'effrayer de tout cet appareil, il s'écrie : « Tyran cruel, chien enragé, que la colère du ciel s'appesantisse sur ta tête ! jusques à quand verseras-tu ainsi à torrents le sang des chrétiens ? Songe, songe au jour du jugement ; il s'approche, et la peine sera terrible........ » Eccelin tremblait de la tête aux pieds, et il était si pâle qu'il ne paraissait plus avoir une goutte de sang dans les veines : « J'ai vu sortir des yeux de ce moine », disait-il à ses soldats, « des éclairs si menaçants, que j'ai craint un moment d'être sur-le-champ précipité dans l'enfer ». Il se confessa, demanda humblement pardon de ses crimes et promit de s'amender, et témoigna, durant toute sa vie, une grande vénération pour l'homme de Dieu.

Malheureusement il ne tint ses promesses qu'à moitié, et le saint religieux, défenseur intrépide des chrétiens et des Italiens, ne cessait de fulminer contre lui les discours les plus éloquents. Eccelin voulut l'éprouver ; il lui envoya par quelques-uns de ses officiers un présent considérable, avec ordre de le tuer, s'il l'acceptait, mais de respecter sa vie, s'il le refusait. Les messagers du tyran abordent très-humblement Antoine, et lui disent : « Votre fils Eccelin vous prie en grâce d'accepter ce cadeau, et vous demande aussi d'intercéder pour lui auprès de Dieu ». Antoine refusa avec indignation :

« C'est le fruit du meurtre, du pillage et des rapines que vous portez dans vos mains ; je vois encore du sang sur cet or ; sortez de chez moi, maudits, et ne souillez pas plus longtemps ma maison de votre présence ».

Il s'en retournèrent tout confus, et racontèrent à Eccelin les résultats de leur mission : « C'est vraiment un homme de Dieu et un Saint », dit-il, « qu'il prêche contre nous comme il voudra ; nous le laisserons en paix ». Et tant qu'Antoine vécut, la frayeur et le respect que lui inspirait le grand thaumaturge, l'arrêtèrent dans ses débordements.

Plus tard, après la mort d'Antoine, sa toute-puissante intercession délivra Padoue de la tyrannie sanglante du tyran, et donna la victoire à l'armée du Pape et des républiques italiennes.

On ne sait où s'arrêter dans cette longue suite de prodiges ; il faudrait, pour être complet, prendre la vie du Saint jour par jour, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Tout ce qu'il y a au monde de plus grand et de plus admiré des hommes, tout ce que Dieu entassa jamais de faveurs sur la tête de ses plus chers enfants, zèle et foi des Apôtres, patience des Martyrs, sagesse des Docteurs, éloquence des Pères de l'Eglise, courage des Confesseurs, pureté des Vierges, piété des Anges, il a tout rassemblé en lui dans une magnifique harmonie. Ajoutez à cela les miracles les plus étonnants, les prodiges les plus éclatants accomplis en présence de milliers de spectateurs, les hérétiques confondus et convertis, les pécheurs effrayés et repentants, les tyrans domptés ou contenus, les démons expulsés, des extases merveilleuses, des visions sublimes, des entretiens de tous les instants avec les puissances du ciel, la vie éternelle devinée et connue par avance, voilà quel fut Antoine, voilà ses titres à l'admiration et au respect des siècles.

Il connut les secrets des cœurs, et sut lire dans l'avenir comme dans un livre ouvert. Il y avait au Puy, en France, un notaire mondain et déréglé, athée déclaré, ne songeant qu'à satisfaire ses passions, et se souciant fort peu d'ailleurs de ce qu'on pensait de lui. On lui témoignait en général fort peu d'estime ; Antoine seul ne passait jamais auprès de lui sans le saluer, et même sans se jeter à ses pieds. Ces marques de respect qu'il savait ne pas mériter, et qu'il considérait comme une dérision, contrariaient vivement le notaire débauché, qui faisait tout son possible pour éviter la rencontre d'Antoine. Mais en dépit de ses précautions, il se trouva de nouveau en sa présence, et à la vue du Bienheureux, se prosternant devant lui selon sa coutume, il entra dans une violente colère, et lui demanda, avec des menaces et des injures, ce que signifiait cette façon d'agir : « J'ai souvent prié Dieu », répondit Antoine, « de m'accorder la faveur de mourir martyr, et je sais que je n'obtiendrai pas cette grâce. Mais le Seigneur vous le réserve ; il vous sera donné de verser votre sang pour la foi, et voilà pourquoi je me jette à vos pieds, et pourquoi je vous demande de penser à moi quand vous serez entré dans l'éternel royaume ». Le notaire se mit à rire en entendant cette prédiction, et continua son chemin.

Quelque temps après, l'évêque du Puy partit pour Jérusalem, et le notaire, entraîné par cet exemple, distribua ses biens aux pauvres, et accompagna le prélat. Arrivé en Orient, il se sentit tout à coup animé de l'ardeur des Apôtres, et se mit à proclamer bien haut la vérité de la religion chrétienne ; il déclara que Jésus-Christ était le seul vrai Dieu, et que Mahomet n'était qu'un imposteur et un faux prophète. Les Maures furieux se saisirent de lui et le firent périr dans les supplices. La prophétie d'Antoine était réalisée.

Dans cette même ville du Puy, une femme pieuse, sur le point d'accoucher, vint se recommander aux prières du Saint. Antoine se souvint d'elle

dans ses oraisons, et quelques jours plus tard, il lui déclara qu'elle mettrait au monde un fils, dont la vie vertueuse ferait la gloire de sa famille et de l'Ordre Séraphique, que cet enfant, après avoir passé plusieurs années dans le sacerdoce, terminerait par le martyre une sainte existence. Tous ces événements se réalisèrent de point en point : la pieuse dame accoucha d'un garçon nommé Philippe ; il entra dans un couvent de Saint-François, et vers la fin de sa vie, fut envoyé par ses supérieurs en Palestine, où les Turcs le firent périr dans les supplices.

Dès sa jeunesse, et même dès sa plus tendre enfance, Antoine avait toujours témoigné pour la Mère de Dieu la plus grande dévotion et le plus parfait amour. C'est en présence de la Vierge immaculée qu'il avait fait vœu de chasteté, et jamais la toute-puissante Reine des anges ne l'abandonna dans ses besoins. Antoine célébrait surtout avec respect les grandes fêtes de l'Immaculée-Conception et de l'Assomption de Marie. Il fut récompensé de cette piété à la Mère de Dieu par de célestes apparitions. Un jour qu'il venait de lire le martyrologe d'Usuard, où l'on parle de l'Assomption en corps de la Vierge comme d'une chose douteuse, Antoine, le cœur gonflé de tristesse et révolté de cette téméraire assertion, se mit à genoux dans sa cellule et demanda à Dieu de pardonner aux hommes qui avaient osé émettre de semblables opinions. Tout à coup une lumière éblouissante emplit la chambre du Bienheureux, et il voit apparaître la Reine des anges entourée de son cortége éternel de séraphins et de chérubins. En même temps il entendit une voix qui disait : « Mon fils, assurez-vous que je suis véritablement montée au ciel en corps et en âme, et n'hésitez pas à publier partout cette vérité ». Quelques écrivains prétendent que cette apparition de la Vierge à saint Antoine eut lieu une nuit qu'il ne voulait pas assister aux Matines de saint Jérôme, où étaient émis les mêmes doutes sur l'Assomption de Marie.

Une autre fois, c'est à Padoue que la Reine des anges apparaît à Antoine, et le sauve d'un péril imminent. Le démon, furieux d'être toujours vaincu dans les luttes qu'il tentait contre le glorieux serviteur de Dieu, le saisit à la gorge, et le serre si violemment, qu'Antoine va mourir, si un secours surnaturel ne le délivre. Il songe à Marie, et au plus fort de l'étreinte, il râle plutôt qu'il ne dit ces paroles de l'hymne : *O gloriosa Domina, excelsa super sidera :* « ô glorieuse Reine, plus élevée que les astres ». Aussitôt le démon lâche prise et s'enfuit, et Antoine, ouvrant les yeux, aperçoit la sainte Vierge toute resplendissante de lumière, debout au milieu de sa cellule.

Nous ne pouvons passer sous silence les immenses services qu'il a rendus à l'Ordre dont il faisait partie. En France, en Italie, il a fondé un nombre incalculable de couvents, ou rehaussé l'éclat de ceux qui existaient avant lui. Sa seule présence dans un monastère y attirait aussitôt une foule de novices, et quand on l'avait entendu parler des charmes de la vie religieuse, on se sentait irrésistiblement entraîné à consacrer à Dieu le reste de ses jours.

En 1227, il fut envoyé à Rome par le provincial de Sicile, pour assister au grand conseil général, où l'on devait proposer au pape Grégoire IX quelques doutes sur les dispositions primitives de la Règle de l'Ordre. Antoine y prêcha à plusieurs reprises, et comme on connaissait sa science profonde de la théologie mystique, on regardait toutes ses paroles comme des oracles. Le souverain Pontife voulut discuter spécialement avec lui les doutes qui étaient soumis à sa décision par l'assemblée, et il est probable que les lettres apostoliques qu'il adressa en cette occasion aux Frères Mineurs sont en partie l'œuvre d'Antoine.

Le souverain Pontife, de plus en plus émerveillé du savoir et de la prudence d'Antoine, aurait voulu le conserver toujours auprès de sa personne. Il l'engagea fort à demeurer à Rome ; mais le saint homme refusa, et demanda, au contraire, à Grégoire IX la permission de se retirer sur le mont Alverne. Le Bienheureux y passa quelques mois dans la solitude, jouissant de la vue directe de Dieu, presque sans cesse plongé dans de sublimes extases. Il n'en sortait guère que pour aller prêcher, les dimanches et les jours de fêtes, dans les églises du voisinage.

Au commencement de l'année 1231, Antoine revint à Padoue, sur l'invitation du cardinal Raynal, protecteur de l'Ordre, qui devint Pape dans la suite, sous le nom d'Alexandre IV. Quoique très-fatigué et d'une santé chancelante, il reprit son cours de théologie, et s'appliqua, dans des leçons publiques, à combattre les erreurs des hérétiques appelés Cathares et Catharins. En même temps, il écrivait ses sermons sur les Saints, et se préparait, par la méditation, à prêcher le Carême de 1231.

Comme s'il eût senti venir la mort, il redoublait de zèle et faisait des prodiges d'activité. Cette station quadragésimale fut de beaucoup la plus féconde en conversions et en miracles. Elle commença le 5 février. Antoine prêchait tous les jours, et malade et souffrant, il semblait puiser dans l'ardeur de sa foi et de sa charité des forces surnaturelles. On accourait à ses sermons de toutes les villes et de tous les villages des alentours à plusieurs lieues à la ronde ; les routes étaient couvertes de pèlerins avides d'entendre cette voix éloquente, dont les accents remuaient le monde. Plus de trente mille personnes se pressaient autour de la chaire du thaumaturge ; des évêques, des prélats, des religieux de tous les Ordres, le clergé et la noblesse de Padoue tenaient à honneur d'assister à ses sermons. On attendait dans le recueillement et le silence que le saint homme arrivât. A son approche, pas un bruit, pas un frémissement, pas un souffle ; tous les yeux se fixaient avec une avide curiosité sur ce beau visage pâle et souffrant ; dès qu'il parlait, tous les esprits recevaient avec bonheur la semence céleste qu'il versait sur eux ; et quand il descendait de la chaire, si quelques hommes robustes ne l'eussent protégé contre les démonstrations de respect et d'admiration de la multitude, il eût infailliblement succombé sous le poids des transports de foi et d'amour.

Dire les résultats de cette dernière prédication est presque impossible ; les hérétiques convertis, les pécheurs les plus endurcis ramenés au bien, les femmes perdues faisant pénitence, les prisonniers délivrés, les pauvres secourus, les malades guéris, etc., etc., tels sont en deux mots les nouveaux titres que conquit Antoine à la vénération des hommes. Dans cette grande ville de Padoue, où s'était rassemblé un clergé si nombreux, il n'y avait pas assez de prêtres pour entendre les confessions des fidèles. Des miracles s'accomplissaient tous les jours ; ici Antoine guérit un pauvre enfant paralytique ; là c'est une dame noble de Padoue, qui en se rendant au sermon du Saint, tombe dans un fossé profond et bourbeux, et en sort sans accident, parce qu'elle s'est recommandée à Dieu, par les mérites de l'apôtre ; une autre fois, ce sont des voleurs, au nombre de vingt-deux, qui, au milieu d'un sermon, viennent se jeter aux pieds d'Antoine, en donnant toutes les marques d'une véritable contrition, et en demandant pardon de leurs iniquités ; ou bien encore, c'est une femme aussi vertueuse que belle, mortellement frappée par son mari dans un accès d'injuste jalousie, et que le Saint rappelle à la vie, en faisant sur elle le signe de la croix.

A la fin de cette station si longue, si féconde en prodiges, il semble

qu'Antoine ait dû éprouver le besoin de prendre quelques semaines de repos ; il continua, au contraire, à exercer son ministère dans les bourgs et les villages voisins de Padoue, et ne cessa son œuvre de charité que quand le temps des travaux champêtres fut venu. Alors seulement il songea à se préparer à paraître devant Dieu, car le temps de sa mort approchait.

Campo san Pietro, ou Campietro, petit village situé à trois lieues de Padoue, et où se trouve un ermitage placé sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, est la retraite où le grand Saint résolut de passer les derniers jours de sa vie. Il y fut reçu, au commencement de juin 1231, par un pieux gentilhomme nommé Tiso, seigneur de Campietro, avec le respect qu'on eût témoigné à un ange et à un envoyé du ciel. Par les soins de Tiso, on construisit sur les troncs et les branches d'un vaste noyer trois cellules, l'une pour Antoine, les deux autres pour ses deux compagnons, frère Luc et frère Roger. Ce fut là la dernière habitation du thaumaturge. Enfermé jour et nuit dans son étroite cabane de planches, il repaissait son esprit et son cœur de célestes contemplations. Aucun bruit aux alentours, partout la paix et le repos, quoique de nombreux pèlerins vinssent encore demander au Saint des prières ou des conseils ; le seigneur de Campietro obtenait parfois de lui quelques moments d'entretien, et il eut le bonheur insigne de recevoir de ses mains l'habit du Tiers Ordre.

Les forces d'Antoine s'affaiblirent tout à coup ; un jour que, selon son habitude, il se rendait au petit couvent des Frères Mineurs de l'endroit pour y prendre son frugal repas, il sentit subitement ses jambes lui manquer, et il lui fallut, pour arriver jusqu'au réfectoire, le secours de ses deux compagnons. Il essaya de se mettre à table, mais le mal s'aggrava ; il perdit presque connaissance, et les religieux durent le transporter bien vite sur un de leurs pauvres lits. La vie s'en allait rapidement ; des nuages semblaient s'amonceler devant les yeux d'Antoine, et il voyait les ténèbres de la mort s'épaissir autour de lui. Il s'en réjouissait d'ailleurs, comme l'ouvrier qui a bien rempli sa journée, et qui va recevoir la récompense méritée de ses peines et de ses fatigues, et sa figure témoignait une félicité indicible.

Après quelques minutes de repos, Antoine appela près de lui frère Roger, et le pria, s'il n'y voyait pas d'empêchement, de le faire transporter à Padoue. On envoya chercher un chariot, que l'on arrangea du mieux que l'on put, et on y plaça le Saint, malgré les supplications des moines de Campietro, qui réclamaient l'honneur de le soigner.

Comme on approchait de Padoue, on rencontra un frère mineur, chargé par le gardien du couvent de la ville, de s'informer de l'état du malade. A la vue d'Antoine, si faible et si languissant, le religieux craignit que l'empressement et la douleur bruyante des habitants n'empirât encore sa situation, et il conseilla à Antoine de s'arrêter chez les frères qui desservaient le cloître des Clarisses, en dehors de la ville. Le thaumaturge consentit à tout ce qu'on voulut, et on le conduisit au monastère de l'Arcella.

Cependant l'affaiblissement faisait des progrès rapides, et l'auguste malade, se sentant défaillir, demanda le saint-sacrement de l'Eucharistie. Frère Roger s'empressa de le lui administrer au milieu des pleurs de tous les religieux. Quelques instants après, Antoine entonna de sa voix mélodieuse l'hymne : *O Gloriosa Domina*, qui exprimait si bien les sentiments de son âme envers la Reine des vierges ; puis, levant les yeux au ciel, il murmura : « Je vois mon Dieu, il m'appelle à lui ».

Quand on lui apporta les saintes huiles, il dit au prêtre : « Je possède cette onction au dedans de moi ; mais quoiqu'il ne soit pas nécessaire que

vous me la fassiez extérieurement, je la recevrai avec plaisir et elle sera utile à mon âme ». Et tandis qu'il la recevait en effet avec la foi la plus vive et les plus grandes marques de componction, il chantait avec ses frères les psaumes de la pénitence ; puis il garda un silence absolu pendant une demi-heure environ, et tout à coup, au milieu des sanglots des assistants, il remit son âme entre les mains de Dieu, et s'endormit de l'éternel sommeil le 13 juin 1231, un vendredi, un peu avant le coucher du soleil.

Antoine était alors âgé de trente-six ans ; il avait passé quinze années de sa vie chez ses parents, dix autres parmi les Chanoines réguliers, et onze chez les Frères Mineurs. Aux yeux du monde, cette carrière peut paraître courte ; aux yeux de Dieu, elle était longue, parce qu'elle abondait en mérites, et l'on peut appliquer au Saint ces paroles dictées par le Saint-Esprit : « Quand même le juste serait enlevé par une mort prématurée, il entrerait néanmoins dans le lieu du repos. Ce qui rend la vieillesse honorable, ce n'est pas la longueur de la vie ni le nombre des années ; mais la prudence de l'homme lui tient lieu de cheveux blancs, et la vie sans tache est une heureuse vieillesse. Comme le juste a plu au Seigneur, il en a été aimé, et Dieu l'a ôté de la société des pécheurs parmi lesquels il vivait. Ayant peu vécu, il a rempli le cours d'une longue vie, car son âme était agréable au Très-Haut ; c'est pourquoi elle a été promptement tirée du milieu de l'iniquité »..

Les Frères Mineurs résolurent de garder secret aussi longtemps que possible la mort du saint apôtre. Ils craignaient un trop grand concours de peuple et le tumulte qui pourrait en résulter. Mais Dieu s'était déjà chargé de répandre la triste nouvelle, et, en moins d'une heure, toute la ville de Padoue la connaissait. C'étaient les petits enfants, qui sans avoir été avertis par personne, se réunissaient par groupes et parcouraient les rues en criant : « Le saint Père est mort, le saint prédicateur est mort, saint Antoine est mort ! » Cette nouvelle, publiée par ces bouches innocentes, bouleversa toute la ville et remplit de tristesse tous les habitants. Les bourgeois abandonnent leurs boutiques, les ouvriers leurs travaux ; on se précipite au milieu des rues, on se questionne, et une vague rumeur désignant le couvent de l'Arcella comme le lieu où se trouve la dépouille mortelle du Saint, hommes, femmes et enfants s'y précipitent. Des jeunes gens armés, du quartier appelé la *Tête du Pont*, y étaient déjà arrivés, afin de garder le corps du Saint et d'empêcher tout enlèvement. C'était un tumulte effroyable ; au milieu des pleurs et des sanglots, on se poussait, on se bousculait, pour voir encore une fois celui qui avait été le Père spirituel de Padoue.

D'un autre côté, diverses maisons religieuses se disputaient déjà les précieuses reliques. Les Clarisses, dont Antoine avait été le directeur spirituel, demandaient aux magistrats de la ville, comme une juste compensation à leur douleur, la permission de le conserver dans leur couvent. Les religieux de Sainte-Marie réclamaient le corps comme leur propriété ; Antoine, disaient-ils, avait, en mourant, manifesté le désir d'être enseveli au couvent de Sainte-Marie ; et c'était leur devoir d'exiger qu'on obéît à ses dernières volontés. En conséquence, ils se mirent en mesure d'emporter le cadavre ; mais les bourgeois, qui veillaient jour et nuit autour du couvent, ne les laissèrent pas approcher.

Il fallait en finir cependant : on s'en remit à la décision de l'évêque, et l'évêque n'osant pas prendre seul une résolution aussi grave, assembla son conseil. Un certain nombre de chanoines opinèrent pour qu'on laissât le corps d'Antoine chez les Clarisses ; mais la majorité était d'un avis contraire,

et l'évêque se rangeant du côté du plus grand nombre, pria instamment le gouverneur de la ville et les principaux habitants de permettre la translation du corps.

Les magistrats intervinrent, en effet, pour appuyer la proposition de l'évêque ; mais tous leurs efforts, loin de calmer l'agitation de la foule, ne firent que l'exciter davantage encore. Les citoyens de la *Tête du Pont* s'obstinaient dans leur dessein de garder le corps du saint apôtre ; prières et menaces, rien n'eut prise sur eux, et ils déclarèrent qu'ils étaient prêts à tout plutôt que de se le laisser enlever. Ils résolurent même de l'enfermer dans leurs maisons, où il leur serait plus facile de le garder jour et nuit.

L'évêque, craignant les suites du conflit qui pourrait s'élever, eut recours à un expédient assez habile, pour les détourner de leur projet. Il leur fit entendre qu'en l'absence du provincial, il ne convenait pas de prendre aucune décision, et qu'il fallait attendre son arrivée. Lui seul, en sa qualité de supérieur de l'Ordre, avait le droit de désigner le lieu où devait être enseveli l'un de ses membres. On se soumit aux raisons données par le prélat, et l'agitation s'étant un peu apaisée, les Frères Mineurs purent faire sortir la foule du couvent, dont ils barricadèrent solidement les portes.

Au milieu de la nuit, il se fit tout à coup un grand tumulte ; le peuple, qui était demeuré autour du couvent, demandait impérieusement qu'on lui en ouvrît l'entrée, et qu'on lui permît de voir le corps du Saint. Sur le refus des moines, on enfonce les barricades ; le passage est libre enfin, le flot de la multitude se précipite. Tout à coup, comme s'il rencontrait une digue insurmontable, il s'arrête ; une force invincible le retient ; le Dieu qui dit à la mer : « Tu n'iras pas plus loin », cloue en place cette foule furieuse. La force manque aux plus audacieux, ils demeurent stupéfaits et comme aveuglés ; la porte est là, toute grande ouverte, et ils n'y peuvent parvenir ; elle est éclairée par une vive lumière venue de l'intérieur des appartements, et ils ne la voient plus.

Le lendemain, de tous les villages voisins de nouveaux pèlerins arrivent à l'Arcella ; quelques-uns seulement ont le bonheur de pénétrer et de toucher le corps du Saint ; les autres font passer des anneaux, des bijoux, des vêtements pour qu'on les pose sur le corps, et qu'ils soient bénis par ce contact.

Cependant les frères, craignant que la chaleur ne hâtât la décomposition du corps, l'avaient enfermé dans un cercueil provisoire, et recouvert d'un peu de terre. Le bruit court dans le peuple que le Saint a disparu ; alors un effroyable tumulte éclate ; bourgeois, paysans, magistrats, se ruent par toutes les portes et par toutes les fenêtres ; ils menacent les frères ; quelques-uns lèvent sur eux des bâtons et des épées ; tous veulent voir le corps, ou du moins savoir ce qu'il est devenu ; ils ne s'apaisent un peu que lorsqu'ils ont découvert la caisse où il a été déposé.

Enfin le provincial si impatiemment attendu est annoncé, et le soir même de son arrivée, les habitants de Padoue, confiants dans sa justice, accourent de tous côtés autour de lui, et promettent de se soumettre à sa décision. Le provincial écoute complaisamment toutes les réclamations, et il permet aux habitants de la *Tête du Pont* de continuer à garder le corps du Saint. Puis, quand il voit que l'exaltation ne se calme pas, et que les bonnes raisons n'ont aucune influence sur ces esprits inquiets, il va trouver le premier magistrat de la ville, lui expose son embarras, et réclame la protection des lois. Aussitôt on envoie de la troupe armée à l'Arcella, avec ordre de remplacer, même de vive force, la garde bourgeoise. On convient, en outre,

que le clergé seul et l'évêque décideront souverainement de la sépulture du Saint.

Le 16 juin, le conseil épiscopal entendit toutes les réclamations, et donna les derniers ordres pour l'ensevelissement. On recommanda à l'autorité civile de prendre toutes les mesures de précautions nécessaires contre les perturbateurs, et d'assurer la sécurité des frères. On établit la nuit un pont de bateaux en face même de l'Arcella, pour éviter la *Tête du Pont*, quartier des séditieux. Le lendemain, il faillit y avoir une véritable bataille, les habitants de la Tête du Pont se jetèrent sur les ouvriers, et essayèrent de détruire leurs travaux ; les troupes accoururent et se disposèrent à charger sur les émeutiers. Les Frères Mineurs et les Clarisses, dans la plus vive anxiété, eurent alors l'heureuse idée de demander à Dieu, par l'intercession du Saint, la cessation de tous ces troubles. Leurs ferventes prières furent exaucées, les agitateurs déposèrent les armes, et implorèrent, avec leur pardon, la permission de se réunir aux habitants de la ville pour célébrer avec eux les funérailles du bienheureux Antoine. On ne songea plus qu'à donner à la cérémonie le plus d'éclat et le plus de splendeur possible ; il y avait quatre jours déjà qu'Antoine était entré dans l'éternité.

Une immense procession partit du palais épiscopal pour aller chercher les précieuses reliques. En tête marchait l'évêque de Padoue, accompagné de tout le clergé séculier et de tous les Ordres religieux de la ville et des environs. Puis venait le gouverneur de Padoue. la noblesse et la magistrature, les délégués de la bourgeoisie, suivis d'une foule innombrable. Les cérémonies d'usage accomplies par le prélat, on rentra à Padoue ; les notables et les magistrats portaient le corps sur leurs épaules. On traversa les faubourgs, le quartier du Pont et les principales rues de la ville, et on arriva enfin à l'église de Sainte-Marie, qui devint par la suite l'église du Saint, *la Chièsa del Santo*.

Ce fut pour les habitants et pour la ville une fête splendide ; les maisons étaient tendues de draps blancs, les chemins jonchés de fleurs. A chaque pas s'accomplissait quelque miracle éclatant ; et, suivant la parole de l'Evangile, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les boiteux marchaient, les muets parlaient. L'église ne put contenir toute la foule ; la plus grande partie du peuple dut rester en dehors des portes. L'évêque officia, prononça l'absoute, et scella le tombeau où l'on venait de déposer les reliques du Saint (17 juin).

Le lendemain, les habitants des faubourgs, ceux-là mêmes qui s'étaient opposés si violemment à la translation du corps, vinrent pieds nus, leur clergé en tête, prier au tombeau d'Antoine et y déposer leurs offrandes. Ce pieux exemple fut suivi par les différentes paroisses ; des processions s'organisaient, et tous les jours les fidèles se rendaient, en tenue de pénitents, à l'église Sainte-Marie. Toutes les classes se confondaient dans une dévotion touchante, nobles et bourgeois, soldats et prêtres montraient le même empressement. Les dons de toute nature, en or, en argent, abondaient sous toutes les formes ; et le tombeau en fut bientôt littéralement couvert. En même temps, la renommée d'Antoine commençait à remplir tout le monde catholique ; on ne parlait que des prodiges qui s'accomplissaient chaque jour par son intercession ; de toute l'Italie, de l'Espagne, de la France, de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Slavonie, des pèlerins se mettaient en route pour venir payer au Saint le tribut de leur admiration et de leurs hommages. Les Frères Mineurs ne pouvaient suffire à entendre les confessions des fidèles ; et ainsi s'accomplissait la prédiction du Saint quelques

semaines avant sa mort : « O Padoue », disait-il en regardant du haut d'une colline sa patrie d'adoption, « ville célèbre entre toutes les villes, ta renommée retentira dans tout l'univers ! »

Un mois ne s'était pas écoulé depuis la mort d'Antoine, et déjà on l'invoquait partout comme un Bienheureux et un Saint. Aussi l'évêque, le clergé, la magistrature et les habitants de Padoue songèrent-ils à demander sa canonisation, et ils envoyèrent à cet effet une ambassade à Rome. Le Pape connaissait déjà par la renommée publique les miracles qui s'accomplissaient au tombeau du thaumaturge ; il avait d'ailleurs aimé et respecté Antoine pendant sa vie ; il ne pouvait qu'accueillir favorablement la députation. Il chargea donc l'évêque de Padoue, le prieur des Bénédictins et celui des Prédicants, de faire une enquête sur les événements merveilleux qui s'étaient succédé avec tant de rapidité depuis la mort du Bienheureux ; puis, ce premier travail terminé, au mois de février 1232, l'évêque et le clergé choisirent deux chanoines et deux frères mineurs, le sénat et les principaux citoyens désignèrent deux chevaliers, qui reçurent la mission d'aller porter à Rome une nouvelle supplique, et de hâter la canonisation d'Antoine.

Le Pape réunit immédiatement le Sacré Collége ; deux cardinaux, désignés pour faire le rapport, le firent en des termes qui confirmaient la vérité des attestations des premiers commissaires. Cependant quelques prélats paraissaient voir avec peine qu'on se pressât tant de trancher une affaire aussi importante ; ils témoignaient des craintes et des hésitations, fort honorables d'ailleurs, et étaient d'avis qu'on fournît aux accusations, s'il devait s'en présenter, le temps de se produire. Mais, pendant son sommeil, le cardinal, qui demandait avec le plus d'instance l'ajournement, eut une vision à la suite de laquelle il devint l'un des plus ardents défenseurs de la canonisation immédiate d'Antoine. Le Saint-Père consacrait une église, et au milieu de la cérémonie on s'aperçut que les reliques destinées selon l'usage à être scellées sous l'autel, faisaient défaut. Le Pape alors, se retournant vers les cardinaux, montra un cadavre encore récent, étendu sur la pierre de l'église et caché sous un voile, et il leur ordonna d'en enlever quelques parcelles pour la consécration. On enleva le linceul, et aussitôt de ce corps déjà en décomposition s'exhala un parfum délicieux ; la figure était encore intacte : on reconnut les traits du bienheureux Antoine, et tous les assistants accoururent s'agenouiller alentour en criant : « Antoine est saint ! Antoine est saint ! »

Le lendemain, le cardinal raconta son rêve à ses familiers, et quelques jours plus tard, comme les députés de Padoue venaient le supplier de ne plus combattre leur juste demande, sans leur donner même le temps de parler, il leur dit : « J'ai changé d'opinion depuis la dernière réunion du consistoire ; Antoine est digne d'être mis au rang des saints, et soyez certain maintenant que je vous appuierai de toutes mes forces auprès du souverain Pontife ». Il tint parole, et fit si bien qu'il ramena tous les autres opposants, et qu'il rédigea avec eux une supplique au Pape, pour le prier de ne pas laisser plus longtemps cette grande affaire pendante.

C'était le plus ardent souhait de Grégoire IX ; tout heureux de voir enfin les difficultés aplanies, il fixa au 30 mai, jour de la Pentecôte, la cérémonie de la canonisation. Elle devait avoir lieu à Spolète, où se tenait alors la cour pontificale. Toute la chrétienté voulut y être représentée ; et le monde entier y envoya des députés ; les supérieurs de tous les Ordres religieux, beaucoup de provinciaux Franciscains, des princes, des gentils-

hommes, tout le Sacré Collége, rehaussèrent par leur présence l'éclat de cette belle fête. Le Pape officia ; puis, après les prières d'usage, il ordonna qu'on fît publiquement la lecture des prodiges opérés par l'intercession d'Antoine.

Quand le prêtre eut quitté l'estrade, Grégoire IX, debout sur son trône, déclara, au nom de la très-sainte Trinité, qu'Antoine était inscrit au catalogue des Saints, et que sa fête serait célébrée le jour anniversaire de sa mort, c'est-à-dire le 13 juin. On chanta le *Te Deum laudamus*, puis le Pape entonna l'antienne : « *O doctor optime*, ô docteur excellent, lumière de l'Eglise, priez pour nous, saint Antoine ! » Enfin, on récita la prière que le Bienheureux avait composée lui-même, et qu'on dit encore aujourd'hui le jour de sa fête.

Quelque temps après, le Pape envoya des bulles à tous les évêques de la chrétienté, pour leur enjoindre d'honorer par un service annuel la mémoire du confesseur.

Un premier office de saint Antoine fut composé, dit-on, par Grégoire IX lui-même ; un autre, par frère Julien de Spire, en 1249 ; un troisième, enfin, par le Père Azzoguidi en 1737, approuvé par la congrégation des Rites, en 1741. L'office rimé ne fut guère conservé depuis lors, que par les Pères de la stricte Observance. Au couvent d'Ara-Cœli, à Rome, on le récite encore ; il est bien supérieur en beauté et en onction à l'office nouveau.

On invoque saint Antoine de Padoue dans le danger de faire naufrage et pour retrouver les choses que l'on a perdues ; et il y a une infinité de personnes qui assurent avoir ressenti visiblement son assistance en cette nécessité. Les femmes stériles, les femmes enceintes et les voyageurs ont aussi en ce grand saint un très-puissant protecteur.

On le représente portant le Saint-Sacrement et avec un âne agenouillé devant lui ; avec l'enfant Jésus entre ses bras ; portant un lis ; portant un crucifix qui se ramifie en branches de lis ; guérissant un homme qui avait la jambe coupée ; on représente aussi quelquefois sa langue rayonnante entre les mains de saint Bonaventure.

CULTE ET RELIQUES. — SES ÉCRITS.

Quand saint Antoine fut mort, en 1231, ses précieux restes furent, comme nous l'avons vu, déposés avec grand honneur dans l'église des Frères Mineurs de la ville. Mais, après la canonisation du Saint, et à la suite des miracles nombreux qui s'accomplissaient tous les jours sur son tombeau, les magistrats et les habitants de Padoue résolurent de lui élever un temple digne de lui et capable de contenir les nombreux pèlerins qui accouraient de tous les points de l'Europe pour le vénérer.

On se mit à l'œuvre avec ardeur, sous la direction du célèbre architecte Nicolas Pisano. Malheureusement il fallut s'arrêter en 1237, quand le féroce tyran Eccelin se fut fait livrer par l'empereur Frédéric II la ville de Padoue. Ce fut une triste époque pour cette cité et pour l'Italie tout entière ; le pape Alexandre IV, digne neveu de Grégoire IX, et, comme lui, défenseur intrépide des droits de la chrétienté et de son peuple, prêcha la croisade contre les barbares du Nord et contre les tyrans. Les plus nobles seigneurs italiens, le marquis d'Este, le comte Boniface et Tiso, seigneur de Campietro, accoururent à sa voix. Les républiques de Mantoue, de Venise, de Bologne, de Ferrare s'unirent à lui contre l'ennemi commun.

Grande fut la joie des habitants de Padoue quand ils virent du haut de leurs murailles s'avancer à leur secours l'armée de la délivrance. On se rendit en procession au tombeau de saint Antoine pour obtenir la victoire par son intercession.

Une nuit, le Père Luc Belludi, ancien compagnon de l'apôtre, veillait, dans la chapelle qui lui est consacrée, avec le Père Barthélemy Conradin, gardien du couvent de Padoue, et quelques autres religieux. Agenouillés sur la pierre, ils chantaient les psaumes sacrés, et, les yeux pleins de larmes, ils conjuraient le bienheureux thaumaturge de venir en aide à leur infortunée patrie. Tout à coup, au milieu du silence et des ténèbres, une voix sortit du tombeau : « Courage et pa-

tience », disait-elle, « Padoue sera délivré le jour de l'Octave de ma fête ». Cette bonne nouvelle, bientôt répandue dans toute la ville, remplit de joie les malheureux Padouans, et la confiance des assiégeants dans leurs forces s'en accrut encore.

La prédiction ne tarda pas à se réaliser; le cardinal légat Octavien Ubaldini commanda l'attaque des faubourgs qui furent pris, après un combat acharné, le 19 juin 1256. Le lendemain, toute la ville était au pouvoir des croisés.

Les Padouans se montrèrent reconnaissants au Saint de leur avoir donné la victoire, et dès l'année suivante, quand le calme fut bien rétabli, ils décidèrent que saint Antoine serait considéré comme le patron de la ville, qu'on lui élèverait une statue sur la place des Comices, que le trésor municipal fournirait chaque année une somme de quatre mille livres, jusqu'à l'entier achèvement de l'église; enfin que sa fête annuelle se célébrerait avec solennité, et serait suivie de huit jours de réjouissance : « J'ai vu », dit le Père Fremaut, « la procession de l'année 1682; elle sortit de la cathédrale, où s'étaient réunis toute la noblesse, toute la magistrature et tout le clergé de la ville et des environs, et se rendit à travers les rues jonchées de fleurs à l'église du Saint. Là, le cardinal Grégoire Barbarigo, évêque de Padoue, entonna les premières Vêpres, tandis qu'une musique magnifique faisait monter vers le ciel des accents de reconnaissance et d'amour ».

Cependant la construction de l'église, interrompue depuis vingt-deux ans, était reprise avec activité en 1259. En 1263, la partie antérieure de l'édifice étant à peu près terminée, on résolut d'y transporter les reliques du Saint. Tout ce que l'art de cette époque produisait de plus beau avait été mis en œuvre pour l'ornement du nouveau temple. Le tabernacle du grand autel était tout en pierres précieuses. Des statues de marbre et de bronze, représentant de saints personnages, des tableaux de peintres célèbres décoraient les piliers et les murs. Enfin, on avait scellé dans le portail une pierre qui avait servi d'oreiller au Saint.

La cérémonie de la translation des reliques eut lieu au milieu d'un grand concours de fidèles, le 17 avril 1263 selon Fremaut, le 8 avril selon M. l'abbé Guyard. Saint Bonaventure, alors général de l'Ordre, présidait. Quand on ouvrit le tombeau, un céleste parfum s'en exhala et remplit toute l'église. Les chairs étaient tombées en poussière; mais, au milieu de cette ruine, la langue encore intacte apparaissait rose et fraîche comme celle d'un homme vivant. Saint Bonaventure la prit dans ses mains, et versant des larmes d'attendrissement, il s'écria : « O langue bénie, qui as toujours béni le Seigneur, et qui as enseigné aux autres à le bénir, c'est maintenant que l'on voit clairement de quel prix tu es aux yeux de Dieu ». Puis il la baisa avec respect et la remit aux magistrats de la ville, qui la reçurent sur un plateau d'or.

Quelques années plus tard, un général de l'Ordre, abusant de son pouvoir, exigea qu'on lui remît les précieuses reliques; comme on s'y était refusé, il vint les prendre. Chose merveilleuse! lorsqu'il eut en mains la châsse qui les contenait et qu'il se disposa à sortir de la sacristie, il ne put en trouver la porte. Alors, tout effrayé, il cacha la sainte langue dans un calice, et vint aux pieds de l'autel demander pardon à Dieu de sa tentative coupable. Dans la suite, un moine, à qui il avait confié son secret, révéla l'endroit où le général de l'Ordre avait déposé le reliquaire. On le replaça dans la sacristie, en chantant : *Gaude, felix Padua;* « réjouis-toi, heureuse Padoue ».

En 1310 eut lieu une seconde translation des reliques de saint Antoine. L'église se trouvait alors presque achevée. On plaça l'arche au milieu de la principale nef de l'église.

En 1350, le cardinal Guido de Montfort, de Limoges, ayant été sauvé miraculeusement d'un grand danger, par l'intercession du Saint, apporta à Padoue une magnifique châsse en argent, fabriquée à ses frais, et destinée à contenir la langue de l'Apôtre. Le 14 février, le vénérable cardinal descella l'arche, fermée par les soins de saint Bonaventure, en tira les ossements précieux, et les déposa dans le coffre d'argent qu'il plaça ensuite dans l'ancien tombeau de marbre.

L'année suivante, le Chapitre général de Lyon décida que chaque année on célébrerait, le 15 février, la fête anniversaire de la translation des reliques de saint Antoine. Quelques années plus tard, le pape Martin V accorda une indulgence de cinq ans aux fidèles qui viendraient en pèlerinage au tombeau du Saint.

Dès cette époque, le nom du grand thaumaturge était honoré dans toute l'Europe, et même dans le monde entier. De l'Allemagne, de l'Espagne, du Portugal et de la France accouraient de pieux pèlerins à Padoue.

L'église élevée au Saint est l'une des plus belles du monde. Wadding prétend qu'elle fut élevée sur l'emplacement d'un ancien temple de Junon. Quand les statues des faux dieux furent remplacées par la croix du Sauveur, l'édifice s'appela d'abord *Ædes major*, le grand temple; mais en 1229, Jacques Corrado, évêque de Padoue, lui donna le titre de *Sainte-Marie, mère du Sauveur : Sancta Maria, mater Domini.* Le temple actuel s'appelle *l'Eglise du Saint: la Chiesa del Santo.*

« L'église *du Santo* », dit M. l'abbé Guyard, « a 280 pieds de long, 131 de large, et 110 de haut. La partie antérieure présente une multitude de colonnes, plusieurs coupoles et quatre campaniles..... Outre le chœur, dont les décorations sont extrêmement remarquables, la seconde partie du temple renferme neuf chapelles..... Le grand dôme qui couvre le chœur, fut construit en 1424, à l'aide des offrandes des fidèles. Il est soutenu par huit fortes colonnes. C'est le fameux Laurent de Lendenara qui sculpta les figures dont sont ornées les stalles du chœur.

Le tombeau du Saint, placé au milieu de la chapelle qui lui est plus spécialement consacrée,

est un véritable édifice. En 1482, on éleva le grand autel, qu'on revêtit de vert antique, et on l'orna de trois statues : celle de saint Antoine, celle de saint Bonaventure, et celle de saint Louis, évêque de Toulouse, et de bas-reliefs en bronze, ouvrage de Donatello, artiste florentin du xve siècle. En 1488, le sculpteur Bellano, de Padoue, décora également le chœur de précieux bas-reliefs en bronze. Après ces grands artistes sont venus Andréa Riccio, qui sculpta le magnifique candélabre d'airain qui est dans le chœur, et Tiziano Aspetti, qui en fit les quatre Anges; Vincentio Columbo et Vincentio Calonna, qui placèrent les jeux d'orgue sur deux grandes voûtes à côté du chœur; en 1532, la république de Padoue fit construire la merveilleuse chapelle où est le tombeau de saint Antoine; chacun des arcs est décoré d'un bas-relief en marbre. Trente-six lampes d'argent, offertes par des princes et des rois, brûlent continuellement devant l'autel *du Santo*. Chaque jour l'église s'enrichit de nouveaux objets donnés à la fabrique par l'inépuisable générosité des fidèles. Il y a une de ses reliques à Saint-Pierre-de-Roye, au diocèse d'Amiens.

Quand on songe au petit nombre d'années que saint Antoine a passées sur la terre ; quand on réfléchit aux voyages multipliés qu'il a entrepris, au temps qu'il a employé à ses leçons de théologie et surtout à la prédication et aux autres fonctions du ministère sacerdotal, on est vraiment surpris qu'il ait pu laisser à l'Eglise et à la postérité tant d'écrits si admirables et si utiles. — Voici la liste de ces précieuses productions : nous rencontrons d'abord quatre *instructions* assez étendues pour les dimanches de l'Avent. — Elles sont suivies d'un *sermon* pour le dimanche dans l'octave de la Nativité. — Il y a ensuite quatre *exhortations* pour les quatre premiers dimanches après l'Epiphanie. — Les dimanches de la Septuagésime, de la Sexagésime et de la Quinquagésime nous offrent des *plans de discours* assez développés. — Alors s'ouvre une série d'*instructions* pour chacun des jours de Carême, jusqu'au Jeudi Saint inclusivement. Ce sont des matériaux pour une station quadragésimale complète. — A la suite de ce Carême, on trouve des *sermons* pour tous les dimanches de la Quadragésime, pour le dimanche de la Passion, pour celui des Rameaux, pour le Vendredi Saint et pour le jour de Pâques. Il y a, en outre, quatre grandes *instructions* pour le premier dimanche de Carême, deux pour le second dimanche, une pour le troisième et une pour le quatrième. Ces homélies sont l'explication de l'épître de chacun de ces dimanches. — Maintenant, le Saint va nous fournir des *plans de discours* pour tous les dimanches de Pâques à la Trinité, et de la Trinité jusqu'à l'Avent. C'est la partie la plus considérable de ses sermons. — Enfin, se présentent les *exhortations* pour les fêtes des saints. Elles commencent par une instruction sur la cène du Seigneur, *de cœna Domini*. Ensuite, il y a neuf *sermons* sur les Apôtres, quatre sur les évangélistes, six sur les martyrs, cinq pour la Toussaint, trois pour les confesseurs, sept pour les vierges et un pour le jour des Morts. Ces sermons, ainsi que la plupart des précédents, ne sont, à proprement parler, que des canevas ou des plans d'instructions. Le Saint les a rédigés avec soin, mais, quand il prêchait, il se livrait ordinairement à l'improvisation pour les détails de son sujet et le développement de ses idées. — Outre ce grand nombre de sermons, on attribue à saint Antoine deux autres ouvrages très-importants : le premier est un petit *commentaire mystique* sur toutes les parties de l'Ancien et du Nouveau Testament, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse de saint Jean; le second, est une *concordance morale de la Bible*, en cinq livres. C'est bien probablement le premier essai fait en ce genre, et c'est un travail des plus remarquables. Il a dû coûter beaucoup à l'auteur ; et aujourd'hui même, malgré les belles concordances que nous possédons, il peut encore rendre de véritables services aux prédicateurs. Les commentaires sur les saintes Ecritures respirent la plus suave piété et une connaissance admirable du cœur humain et des voies de la perfection.

Tous ces ouvrages de saint Antoine ont eté rassemblés et réunis avec ceux de saint François d'Assise, en un très-fort volume in-folio, par les soins du révérend Père Jean de La Haye, de l'Ordre Franciscain. Ils parurent d'abord à Paris, en 1641 ; puis ils furent réimprimés à Lyon, en 1653 ; et enfin, ils ont été édités, en dernier lieu, à *Pedeponti*, près Ratisbonne, en 1739.

Depuis cette époque, on a découvert un nouvel ouvrage de saint Antoine de Padoue : c'est une suite de *sermons* sur les psaumes. Il y en a deux cent soixante-dix-huit. Ils furent trouvés, en 1757, dans le trésor de l'église des Franciscains de Bologne, par le Père Azzoguidi. Ce savant religieux s'empressa de les publier en un petit volume in-folio. Il y a joint une ancienne *Vie de saint Antoine* presque inconnue jusqu'alors, et qu'il a enrichie de curieuses notes historiques, chronologiques et critiques. Le manuscrit de Bologne paraît réunir les preuves d'authenticité désirables en pareille matière. Tout indique qu'il a été écrit par le Saint lui-même. C'est donc un monument digne du plus grand respect.

Les écrits de saint Antoine de Padoue figurent au nombre des richesses inestimables que le moyen âge a transmis à la société moderne. Ils méritent, à une foule de points de vue, de fixer la sérieuse attention des philosophes, des théologiens, des orateurs, des politiques chrétiens et de tous ceux qui veulent se mettre à même d'apprécier justement deux grandes époques de l'histoire ecclésiastique et profane : la fin du XIIe siècle et la première partie du XIIIe.

Wadding; Cardose; *Vie de saint Antoine de Padoue*, par l'abbé Guyard, vicaire général de Montauban; *Esprit des Saints*, par l'abbé Grimes.

SAINT RAGNEBERT, VULGAIREMENT SAINT RAMBERT,

MARTYR EN BUGEY (680).

Rambert était issu d'une des plus illustres familles de France, alliée à celle des rois de cette nation. Le duc Radebert, son père, était gouverneur des provinces comprises entre la Seine et la Loire.

Placé de bonne heure entre les mains de maîtres choisis, il parvint bientôt à ce degré de sainteté et de réputation qui ne manque jamais d'exciter la haine des méchants. Or, à la cour se trouvait un homme impie et sanguinaire, Ebroïn, maire du palais, fameux dans l'histoire par sa cruauté. Les qualités et les vertus qui brillaient dans le noble Rambert, le courage qu'il montrait à désapprouver les infamies du tyran, les larmes qu'il versait à la vue des maux qui par la faute du despote accablaient l'Eglise et l'Etat, devaient offusquer le ministre jaloux autant que sanguinaire. La mort du serviteur de Dieu fut résolue. Toutefois, saint Ouen, archevêque de Rouen, qui avait conservé un reste d'ascendant sur Ebroïn, obtint un délai. Notre Saint fut envoyé en exil dans le Bugey, et remis à la garde d'un seigneur nommé Théodefroi, qui reçut plusieurs fois des ordres secrets de le faire mourir. Mais celui-ci, touché par la grâce, se convertit, et ne fit aucun mal à son captif. Ebroïn l'apprit, et aussitôt il dépêcha deux sicaires pour en finir avec le Saint exilé. Ceux-ci s'étant chargés de cette odieuse mission, partirent pour les confins de la Bourgogne; ils poursuivirent Rambert et l'atteignirent dans une gorge du Jura où saint Domitien avait bâti un monastère près de la fontaine de *Bébron*, non loin des bords de l'Albarine.

Rambert ne tarda pas à s'apercevoir que ces hommes avaient été armés par la haine d'Ebroïn pour le faire périr; il les pria de lui permettre d'aller faire sa prière dans une chapelle, peu éloignée du monastère, que saint Domitien avait construite en l'honneur de saint Genès. Dignes de leur maître, les serviteurs d'Ebroïn refusèrent cette faveur à leur victime; et ce courageux athlète se soumit sans murmurer au dur refus de ses bourreaux, qui le percèrent d'une lance près de la fontaine de *Bébron* où il s'était mis à genoux pour recommander son âme au souverain Juge, le 13 juin 680. Une croix de pierre, placée à quelques pas du pont de *Bébron*, sur le bord d'un rocher, indique encore aujourd'hui l'endroit où il fut mis à mort.

Le corps du saint Martyr, recueilli par les religieux du monastère voisin [1], fut enterré dans le cloître. Les fidèles, excités par le bruit des miracles qui s'opéraient à son tombeau, accoururent en foule à *Bébron*, levèrent de terre le corps du saint Martyr, et le mirent dans l'intérieur de l'église, près de l'autel. Les prodiges se multiplièrent avec le nombre des suppliants, dont l'affluence était si grande, qu'en peu de temps il se forma, tout près, un bourg qui prit le nom de Saint-Rambert.

En 1788, l'abbaye de Saint-Rambert fut sécularisée; un administrateur, nommé par le gouvernement, prit la régie des revenus, et les religieux quittèrent le monastère; mais avant leur séparation, le corps saint qui était à l'abbaye fut concédé par les moines à l'église de la ville où il fut transporté solennellement.

Quand, en 1792, l'orage révolutionnaire éclata sur la France et dispersa les ministres et les pierres du sanctuaire, ce précieux trésor courut le danger d'être anéanti. Le conseil municipal avait nommé une commission pour le faire disparaître; mais trois chrétiens fidèles cachèrent la relique du saint Martyr dans la chapelle de la Sainte-Vierge où ils l'enfouirent sous terre : ils sauvèrent également la châsse d'une destruction certaine, en la portant au galetas de la municipalité.

Dès que la paix fut rendue à l'Eglise, ils s'empressèrent de révéler ce trésor à M. Dupuy, curé de Saint-Rambert; ils attestèrent que les reliques étaient bien les mêmes qu'ils avaient soustraites aux profanations de l'impiété. Elles furent de nouveau exposées à la vénération des fidèles, et le 10 juin 1813, Mgr le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, les visita, les scella avec soin, dressa un procès-verbal fort détaillé de la reconnaissance qu'il en fit, et les plaça dans une chapelle près du chœur, au-dessus de l'autel. Toutes les années, depuis lors, elles ont été portées en procession dans la ville, le 13 juin, jour de la fête de saint Rambert.

1. Il s'appela dès lors abbaye de Saint-Rambert.

Cet état de choses durait depuis vingt ans, lorsque M. le curé et les fidèles de la paroisse prièrent Mgr Alexandre-Raymond Devie, évêque de Belley, de vouloir bien faire la translation de la châsse, de la chapelle trop humide où elle reposait, dans une autre chapelle plus décente, restaurée nouvellement. L'illustre prélat s'empressa d'accéder à des vœux si pieusement exprimés. Le 9 avril 1833, il se rendit à Saint-Rambert, accompagné de MM. Ruivet et Depéry, deux de ses vicaires généraux, vérifia les reliques, les scella avec le sceau de ses armes, et le dimanche suivant, le prélat vint en faire la translation : la châsse, portée solennellement en procession dans la ville, au milieu d'un grand concours de fidèles et du clergé, fut placée dans une niche au-dessus de l'autel de la nouvelle chapelle de Saint-Rambert, au côté gauche de l'église paroissiale.

Pour nourrir la juste confiance que les peuples accordent à ce saint Martyr, le pape Grégoire XVI, à la sollicitation de Mgr Devie, a daigné accorder à perpétuité, par un bref du 14 février 1834 : 1° une indulgence plénière à tous les fidèles qui communieront dans l'église de Saint-Rambert le jour de sa fête ou l'un des sept jours suivants; 2° une indulgence de cinquante jours à toutes les personnes qui iront réciter cinq *Pater*, cinq *Ave* et cinq *Gloria Patri* dans ladite église; on peut gagner cette indulgence tous les jours.

Nous avons puisé cette notice dans l'*Histoire hagiologique* du diocèse de Belley, par Mgr Depéry, évêque de Gap.

LE BIENHEUREUX GÉRARD,

FRÈRE DE SAINT BERNARD ET MOINE DE CLAIRVAUX (1138).

Le bienheureux Gérard était le second frère de saint Bernard. Le futur abbé de Clairvaux le pressait de le suivre dans la solitude et Gérard fermait obstinément l'oreille à cette invitation. « Je sais », reprit Bernard, « que l'adversité seule ouvrira ton intelligence à la vérité. Eh bien ! le jour va venir et il s'approche où l'endroit que je touche (en même temps il porta la main au côté de son frère) sera percé d'un coup de lance et la plaie servira d'ouverture pour faire pénétrer jusqu'à ton âme la parole que tu méprises aujourd'hui ». En effet, quelque temps après, se trouvant au siége de Grancey, Gérard fut blessé au côté d'un coup de lance et emmené prisonnier. Ne croyant pas survivre à sa blessure, il envoya chercher Bernard ; mais celui-ci ne vint pas et lui fit dire : « Ta blessure ne va pas à la mort, mais à la vie ». Gérard fut en effet guéri ; il put s'échapper de prison et aller se mettre sous la conduite de son frère.

Avec son expérience du monde et ses rares qualités, il fut le soutien et le vrai lieutenant du si illustre fondateur de Clairvaux. Celui-ci le chargea de l'office de cellérier dont il s'acquitta avec une grande prudence. Il était au monastère un modèle de régularité, de ferveur et de pénitence, il était si dévoué et si charitable qu'il souffrait avec joie de manquer du nécessaire, lorsque les religieux en étaient pourvus.

Son dévouement se manifestait principalement à l'égard de son frère : il voulut l'accompagner dans ses voyages d'Italie et prendre part à tous ses travaux. En 1137, il tomba malade à Viterbe, et son état devint désespéré. « Il me parut », dit saint Bernard, « que le temps était venu où Dieu voulait le rappeler à lui. Je ne pus me résoudre à perdre sur une terre étrangère ce doux compagnon de mon voyage, et désirant ardemment le ramener à ceux qui me l'avaient confié, car tout le monde l'aimait et il méritait d'être aimé de tout le monde, je me mis à prier et à gémir, et je dis à Dieu : Seigneur, attendez jusqu'au retour, attendez que je l'aie ramené à ses amis, à ses frères ».

La prière de saint Bernard fut exaucée; son frère put revenir à Clairvaux; mais il y tomba malade une seconde fois, et se prépara joyeusement à mourir. Muni du saint Viatique et attentif à la vue de son Maître, au milieu de la dernière nuit, avec un visage serein et d'une voix pleine d'allégresse, il entonna tout d'un coup, à la grande surprise des assistants, ce verset du psaume : « Vous qui êtes dans les cieux, louez le Seigneur, louez-le au plus haut des cieux ». — « En ce moment déjà », dit saint Bernard, « il faisait jour pour toi, ô mon frère, malgré la nuit, et cette nuit était pour toi toute lumineuse. On m'appela pour voir un homme se réjouir dans la mort. Je ne fus pas plus tôt arrivé près du mourant, que je l'entendis prononcer à haute voix ces dernières paroles du

psalmiste : « Mon Père, je rends mon esprit entre vos mains »; puis, se retournant vers moi, il me dit en souriant : « Quelle bonté a Dieu d'être le Père des hommes, et quelle gloire pour les hommes d'être les enfants de Dieu ! » C'est ainsi que mourut Celui que nous pleurons, et j'avoue qu'il a presque changé mon affliction en réjouissance, tellement son bonheur me faisait oublier ma misère ».

Après la reconstruction de l'abbaye, le corps du bienheureux Gérard fut relevé, en 1148, et inhumé à côté de celui de saint Bernard, près des murs du chœur de la nouvelle église.

Nous avons fait cet abrégé d'après la Vie qu'en a donnée M. l'abbé Duplus, dans la *Vie des Saints du diocèse de Dijon.*

SUPPLÉMENT

XXVe JOUR DE MAI

SAINT URBAIN Ier, PAPE

Dans la notice que nous avons donnée de saint Urbain au 25 main, nous nous sommes contentés de dire : « L'église paroissiale de Saint-Urbain, diocèse de Langres, est très-riche en saintes reliques ». Ayant reçu, pendant l'impression de ce volume, des documents archéologiques et hagiographiques complets sur cette paroisse, nous nous empressons de leur consacrer quelques pages.

Nous devons les notes précieuses qu'on va lire, à l'obligeance de M. l'abbé Morel, curé de Saint-Urbain.

ARCHIVES DE LA PAROISSE DE S.-URBAIN, AU DIOCÈSE DE LANGRES

TABLE DES MATIÈRES.

1° Vie et martyre de saint Urbain Ier, pape ;
2° Vie du pape Urbain IV, né à Troyes ;
3° Récit, par le moine Eric, religieux au monastère de Saint-Germain d'Auxerre, de la translation des reliques de saint Urbain, de Rome à Auxerre, et récit des nombreux miracles opérés en cette occasion ;
4° Récit de la translation, par Erchenraüs, évêque de Châlons, des reliques de saint Urbain d'Auxerre à l'abbaye de Saint-Urbain, au diocèse de Châlons;
5° Translation des reliques de sainte Menehould, par Erchenraüs, de Bienville au monastère de Saint-Urbain ;
6° Dons de quelques parties des reliques de sainte Menehould à d'autres lieux, particulièrement à la ville qui porte son nom ;
7° Miracle opéré par l'intercession de sainte Menehould à Mirecourt ;
8° Récit de nombreux miracles opérés par saint Urbain depuis l'arrivée de ses reliques dans le pays ;
9° Conservation des châsses en divers temps de guerre ;
10° Conservation des mêmes lors de la Révolution de 1793 ;
11° Procès-verbaux de la reconnaissance des saintes reliques à des temps reculés, et la dernière fois le 11 septembre 1866.

Pèlerinage.

Autrefois le pèlerinage de saint Urbain était célèbre. Nous en avons la preuve dans l'histoire des miracles opérés sur des malades dont plusieurs étaient venus de pays très-éloignés. Ce pèlerinage a cessé. Mais on continue de faire, dans les temps de calamités, l'exposition des châsses pendant neuf jours. Cette neuvaine est terminée par une procession solennelle des châsses. Cette procession se transporte à environ deux kilomètres, à l'ancienne chapelle de Saint-Urbain, près du pont de la Marne. Les habitants des pays voisins viennent à ces processions en grande affluence.

Sentier de Saint-Urbain.

Au levant de cette chapelle, à environ un kilomètre, au milieu de la côte couverte de vignes, s'élève une croix dite croix de Saint-Urbain. Or, de la chapelle à cette croix, en certaines années, on aperçoit une ligne directe, large à peu près d'un mètre. Sur toute cette ligne, les céréales et autres plantes ont une nuance qu'elles n'ont ni à droite ni à gauche. Pour s'en apercevoir, il faut en être un peu éloigné. C'est ce qu'on appelle *Sentier de Saint-Urbain.* On n'a pas encore pu l'expliquer naturellement. Son apparition annonce la protection du Saint. Sa disparition est un signe de malheur. Le Saint nous abandonne, disent les habitants. D'après la tradition, le Saint aurait apparu pendant la nuit, suivant cette direction, en habits pontificaux, accompagné de flambeaux allumés.

Grand Saint, ranimez notre foi.

TRÉSOR DES RELIQUES.

Le trésor des reliques de la paroisse de Saint-Urbain se compose de six reliquaires, dont quatre châsses et deux bustes.

I. — CHASSE DE SAINT URBAIN.

Chef composé de huit parties : frontal, deux pariétaux, occipital, deux temporaux, deux fragments du sphénoïde, nº 1 ; — deux tibias, nº 2 ; — une moitié inférieure de l'humérus, nº 3 ; — deux os iliaques, nºs 4 et 5 ; — une demi-côte de la région supérieure du thorax, nº 6 ; — une petite molaire contenue dans un tube de cristal scellé aux deux bouts, nº 7.

Ces ossements reposent sur un coussin de soie rouge moirée, sous laquelle est renfermé le vieux suaire primitif et le second mentionné dans le procès-verbal de 1666, ainsi que la toile dont parle le même procès-verbal, et enfin un cordon de fil trouvé dans la châsse à la dernière ouverture qui en a été faite.

II. — CHASSE DE SAINTE MENEHOULD.

Deux fémurs, l'un complet, nº 1, et l'autre privé du tiers supérieur, nº 2 ; — un radius droit, nº 6 ; — un péroné gauche, nº 5 ; — un fragment d'os paraissant appartenir au cubitus privé de ses deux extrémités, nº 7 ; — deux clavicules, nºs 10 et 10 ; — un sacrum privé de sa partie gauche, nº 16 ; — cinq vertèbres appartenant à différentes régions, nº 14 ; — deux astragales, nºs 3 et 4 ; — un calcaneum gauche, nº 8 ; — un fragment d'os paraissant appartenir à la région tarsienne, nº 1 ; — quinze fragments de côtes, nº 12 ; — quatre métacarpiens et deux phalanges, nº 13 ; — une grosse molaire, nº 17 ; — quatre fragments de vertèbres, nº 15 ; — trois autres petits fragments, nº 19. (En tout quarante-quatre pièces.)

Ces ossements reposent sur un coussin de soie blanche unie sous laquelle est renfermée la soie blanche dont parle le procès-verbal de 1701.

III. — CHASSE DE SAINT SACERDOS.

Chef composé de la moitié du frontal, des deux pariétaux, d'une assez faible portion de l'occipital, du temporal droit, nº 1 ; — deux fémurs, tous deux privés de leur extrémité inférieure, nºs 3 et 3 ; — un tibia gauche, nº 4 ; — un tiers de tibia, nº 5 ; — un radius, nº 7 ; — un cubitus, nº 6 ; — un fragment gauche de la mâchoire inférieure, nº 2 ; — une demi-côte, nº 8. (En tout quatorze pièces.)

Dans le même tombeau, les ossements suivants de saint Amand : Deux fémurs, nºs 1 et 1 ; — une moitié de l'os iliaque gauche, nº 2 ; — puis : un humérus et un cubitus droits, nºs 1 et 2, devant provenir d'un autre saint ; car ils étaient renfermés à part. (En tout cinq pièces.)

Ces ossements reposent sur un coussin de soie rouge damassée, sous laquelle est renfermé le vieux suaire rouge dont font mention les anciens procès-verbaux.

IV. — CHASSE DITE TRÉSOR.

Deuxième groupe.

Parcelle de sainte Claire du Saint-Mont, nº 19; — sancti Perini, nº 1; — sancti Hydulphi, nº 3; — de sancto Arnulpho, nº 28; — sancti Ninati, nº 12; — sancti Aratoris, nº 22; — ossement (inscription illisible), nº 31; — sancti Lucii, nº 11; — sancti Viti, nº 6; — sancti Memmii et sanctæ Pomæ, nº 4; — sancti Theobaldi, nº 7.

Tous ces ossements sont enveloppés de soie blanche moirée.

Troisième groupe.

Sanctæ Theodosiæ V. et M., nº 2; — sanctæ Illuminatæ, nº 35; — sancti Innocentii, nº 16; — sancti Epiphanii Ep., nº 50; — sancti Arthemii Ep., nº 49.

Tous ces ossements sont enveloppés de soie blanche moirée.

Quatrième groupe.

Sancti Placidi, nº 36; — sancti Laureati, nº 34; — sancti Desiderii, nºs 49, 2; — de capsa sancti Sacerdotis; reliquiæ sancti Amandi Episc.

Toutes ces reliques sont enveloppées de soie blanche moirée.

Cinquième groupe.

De sepulchro D. N. J.-C., nº 10; — de terra sepulchri D. N. J.-C., nºs 49, 3; — divers autels, nº 4; — feuilles du rosier de saint Benoît, nº 18; — taffetas du corps de saint Airy, évêque de Verdun, nº 32; — suaire de la main de sainte Catherine, nº 20; — sancti Remigii de tunica, nº 13; — poudre de Sublac, nº 15; — bois de N.-D. de Montescu, nº 25; — du chaslit de saint Bernard, nº 27; — cœur de N.-D. de Foy, nº 20; — linge où fut enveloppé le corps de sainte Hélène; — de l'escalier de saint Alexis, nº 26; — de la châsse et du suaire de saint Benoît, nº 46; — suaire qui a touché celui de Besançon.

Tous ces objets de dévotion et de piété sont enveloppés de soie blanche moirée.

Sixième groupe.

Un petit coffret de bois renfermant : des pierres, du bois, quelques parcelles de saintes reliques et d'*Agnus Dei*, un grain de chapelet qui a touché celui de sainte Jeanne de Valois, etc.

Comme souvenir : deux fragments de larges tubes en verre qui servaient jadis de reliquaires, et une ovale en très-beau cristal de roche, laissant transparaître une figure du bon Pasteur avec inscription. Cette ovale est un des ornements qui décoraient autrefois l'ancienne châsse de saint Urbain.

Dans la même châsse, en dehors du coffret :

1º Un groupe d'ossements portant le nº 1 [1] et qui contient : Un pariétal gauche, nº 2; — un fragment d'occipital, nº 1; — deux fémurs en plusieurs fragments, nºs 3, 3, 4, 4; — deux fragments de tibias, nºs 7, 7; — un fragment supérieur de tibia, nº 6; — un fragment d'une mâchoire inférieure et un fragment d'os plat, nºs 9 et 11; — huit parcelles d'ossements, nºs 8, 5, 4; — sancti Eleutherii m., nº 17; — sancti Rustici m., nº 21; — sancti Justi de pulvere, nº 14; — sancti Nauiani de pulvere, nº 3.

Tous ces ossements sont enveloppés de soie violette moirée; ils ont été tirés de la châsse de sainte Menehould, et dans le procès-verbal de 1701 ils sont ainsi désignés : *Item multa fragmenta reliquiarum incognitarum in quibus duo vel tria ossa notabilia sanctorum Bercharii et Anatolii.*

2º Une petite boîte en carton entourée d'un ruban de soie rouge avec cette inscription : *Fragmenta reliquiarum sanctæ Manehildis virginis*, parmi lesquels une parcelle du voile de cette Sainte.

3º Six paquets des étoffes qui ont servi à envelopper les saintes reliques et ayant chacun leur suscription.

1. Ce groupe a pour suscription : *Premier groupe.*

V. — BUSTE DE SAINT URBAIN.

Il renferme une parcelle d'ossement de saint Urbain extraite de la châsse de saint Urbain, avec l'inscription : *S. Urbani, M. P.*

VI. — BUSTE DE SAINT SACERDOS,

Il renferme une parcelle d'ossement de saint Sacerdos, extraite de la châsse du même Saint, et un petit sac de soie rouge contenant un papier plié, avec cette inscription : *Reliquiæ et pluvis SS. Reliquiarum Ecclesiæ sancti Urbani.*

Des authentiques des reliques ont été déposés dans chacune des châsses.

Le présent extrait fait et signé à Saint-Urbain par nous, Henry-Claude-Hippolyte Morel, curé de la paroisse Saint-Etienne de Saint-Urbain, diocèse de Langres, le onze septembre mil huit cent soixante-douze, pour être adressé à Monseigneur Paul Guérin, camérier de Sa Sainteté Pie IX, auteur des *Petits Bollandistes,* à Bar-le-Duc (Meuse).

MOREL H.

PREMIER JOUR DE JUIN

LES APOTRES DE L'AQUITAINE[1]

Bien des ténèbres ont été amassées sur les origines des Eglises des Gaules et par les siècles et par la critique. En attendant l'apparition d'un ouvrage destiné à les dissiper, du moins en partie, ouvrage qui serait accueilli avec faveur par le public, nous allons fournir sur les apôtres de l'Aquitaine les quelques données dont nous sommes en possession.

Le véritable et premier Apôtre de toutes les Aquitaines est saint Martial. Son empire spirituel s'étend, comme on sait, du Rhône à l'Océan, et de la Loire aux Pyrénées. Bien que des traditions vénérables appuyées sur des monuments ne permettent pas de douter qu'il ait franchi ces limites, il demeure établi par les témoignages authentiques de dix-sept siècles et par la critique de nos jours qu'il mérite surtout le titre d'*Apôtre de l'Aquitaine.* Saint Martial est bien le disciple du Seigneur et l'envoyé immédiat de saint Pierre. C'est lui qui a défriché, le premier, le sol béni que pressent encore les pas de nos évêques et que fécondent leurs mains laborieuses. C'est par lui que notre pays a été réduit en province chrétienne entre les années 46 et 74 de notre ère.

Tout ce qui touche à ce souvenir originel, tout ce qui rappelle, établit ou confirme ce premier bienfait du Siége apostolique, est pour nos Eglises

1. Il s'agit ici de la troisième Aquitaine, appelée aussi Novempopulanie.

d'un intérêt capital. Les limites assignées plus haut nous permettent donc d'appeler saint Martial l'*Apôtre de l'Aquitaine*. Son histoire a paru en son lieu [1].

Il importe de consacrer quelques lignes aux Apôtres de seconde mission qui sont venus après lui et qui ont laissé une empreinte ineffaçable sur le vieux sol de la Novempopulanie.

Contemporain de saint Martial et survivant à son illustre maître, nous trouvons saint Saturnin ou Sernin qui projette sa gloire immortelle sur le berceau apostolique de l'Eglise de Toulouse. Son histoire détaillée et les monuments liturgiques de son apostolat viendront en leur lieu. (29 novembre.)

I. — SAINT CLAIR, APOTRE ET MARTYR.

« Sa mémoire est célèbre et vénérée dans toutes les Aquitaines », disent les Bollandistes. « La plupart des auteurs le plaçent à la fondation des églises des Gaules et en font un martyr des premiers temps ».

On a souvent donné l'Afrique pour patrie à saint Clair et à ses compagnons. Mais la leçon est mauvaise. Le manuscrit de Saint-Sever, où la science bénédictine résume tout ce qu'elle a pu recueillir et sauver des antiques traditions sur l'évangélisation de la Novempopulanie, affirme que le mot *Ampligonia*, qu'on lit avec grand'peine sur les vieux manuscrits, a été improprement rendu pour le mot *Africana*. L'auteur aime mieux suivre une antique tradition qui ferait venir saint Clair et ses compagnons *des régions de l'orient et du pays de saint Saturnin*. Ces mêmes traditions font arriver ces apôtres dès les temps évangéliques et sur la fin du Ier siècle, ce que confirmerait encore une légende de sainte Quitterie qu'on lit dans le Propre d'Agen publié au XVIIe siècle, sous Mgr Barthélemy d'Elbène, et qui fait mourir la Sainte dans la ville des Tarusates, l'an 130 de l'ère chrétienne.

Du Saussay, dans son martyrologe, fait venir saint Clair à Rome au temps où les premières lueurs de la foi illuminaient le monde. Ce serait au temps du pape Anaclet. Le même auteur fait prêcher saint Clair à Cologne. Il s'agit, selon quelques hagiographes, de la ville d'Albi, qu'ils désignent sous le nom de *Colonia Albia*. Selon d'autres, ce serait Cologne du Gers, « où la dévotion à saint Clair », nous écrit de Toulouse le très-révérend Père Carles, « est depuis longtemps très-florissante. C'est comme un pèlerinage, et beaucoup d'enfants portent en son honneur le nom de Cléry. On l'invoque pour le mal d'yeux. Son nom lui a valu cette réputation, comme il arrive si souvent dans l'histoire des Saints. Il y a encore à Cologne une petite pierre blanche, qu'on garde comme une de ses reliques, et qu'on croit lui avoir servi pour l'anneau de son doigt. On la fait toucher aux yeux des malades, et le curé m'a assuré avoir été témoin de guérisons vraiment merveilleuses ».

Les monuments liturgiques des Eglises de Périgueux, de Tulle et de Sarlat font prêcher successivement saint Clair dans ces diocèses. On ne saurait affirmer avec preuves que les reliques honorées en divers lieux sous le nom de saint Clair appartiennent réellement à cet illustre Martyr des temps apostoliques. Tous les hagiologes s'accordent à faire de saint Clair le premier évêque d'Albi; le second est saint Anthime, disciple de saint Clair.

Notre saint évêque régionnaire, envoyé par le Pontife romain pour ré-

1. Nous avons donné sa vie au 30 juin.

veiller en Aquitaine la foi déjà fondée par saint Martial et saint Saturnin, arrive dans la ville de Lectoure qui devait être le théâtre de sa passion glorieuse. Il prêche dans cette antique cité. A sa voix les idoles tombent en poussière, les miracles évangéliques sont renouvelés. Les satellites de Satan se ruent sur l'homme de Dieu. On le charge de chaînes, on le somme de sacrifier aux faux dieux ; sur son refus le Saint est traîné à travers les ronces et les buissons. Il est jeté tout pantelant devant un autel de Diane. La ville entière se rend chaque année en procession au lieu du martyre, sur l'emplacement de l'ancien temple de Diane où coule aujourd'hui une fontaine abondante et sacrée, sur le flanc de la colline que couronne l'antique *Lacora*.

On peut raisonnablement supposer que la ville de Lectoure conserva religieusement et entoura des honneurs accoutumés pendant sept siècles, les reliques de son apôtre Martyr. Le grand empereur-missionnaire Charlemagne, toujours soucieux de la gloire de Dieu et de ses Saints, les aurait transportées avec plusieurs autres recueillies en divers lieux et déposées à Bordeaux en l'église Sainte-Eulalie pour les soustraire à la profanation des Sarrasins. On lisait en effet autrefois, sur les murs de l'église Sainte-Eulalie de cette ville, l'inscription suivante : « Charles le Grand a fondé cette chapelle et a fait placer derrière l'autel les corps de sept Saints qui ont souffert pour le Christ : Clair, Justin, Géronce, Sever, Polycarpe, Jean ou Jonas et Babyle ».

Il est constant, en effet, que les six martyrs mentionnés après saint Clair, et qui sont regardés comme ses compagnons, ont souffert le martyre comme lui, mais en divers endroits. *Passi sunt cum eo, sed alii aliis in locis*, dit le Propre Agenais de Mgr Barthélemy d'Elbène, déjà cité.

Quant à la prétention du Père Papebrock de confondre saint Clair d'Albi et de Lectoure avec saint Clair de Nantes, elle ne saurait tenir en présence des monuments traditionnels et liturgiques de l'Eglise de Nantes. Tandis que Lectoure montre encore le lieu traditionnel du martyre de son Apôtre, Nantes nomme le lieu où mourut saint Clair, son premier évêque confesseur, à Réguiny, paroisse du diocèse actuel de Vannes. L'histoire particulière des reliques des deux Saints achève de détruire l'affirmation du Père Papebrock.

II. — LES COMPAGNONS DE SAINT CLAIR D'AQUITAINE,

APÔTRES ET MARTYRS.

1° Saint SEVER. — Le manuscrit de Saint-Sever assigne aux compagnons de saint Clair la même patrie qu'à saint Clair lui-même, cette fameuse et illisible *Ampligonia* d'où l'on a fait, bien à tort, *Africana*. Il incline pour la tradition qui les fait venir *d'Orient et du pays de saint Saturnin*.

Pour un esprit attentif et accoutumé à débrouiller le chaos des origines chrétiennes, les traditions consignées par le moine de Saint-Sever, renferment encore toutes les indications nécessaires pour faire remonter ce Saint aux temps apostoliques. Il est contemporain de saint Clair et comme lui du pays de saint Saturnin. Il est par conséquent difficile de le reculer jusqu'au temps des *Vandales* sous le règne d'Honorius. *Ampligonia* étant devenu *Africana*, il fallait bien chercher dans l'histoire des compatriotes venus des mêmes régions. Les seuls faits constants dans les débris de lé-

gendes conservés dans le précieux recueil bénédictin sont les suivants : 1° Saint Sever est compagnon et contemporain de saint Clair de Lectoure ; 2° il est venu avec lui en Novempopulanie pour y prêcher la foi. La ville gallo-romaine qui devait porter plus tard le nom de Saint-Sever portait alors le nom de *Palæstrion*. Un roi désigné sous le nom d'Adrien et dont on a fait sans peine plus tard un *roi arien*, est rencontré par Sever sur les bords de l'Adour ; 3° ce roi, appelé débonnaire, aurait facilité la prédication de l'apôtre ; 4° soit que cette bienveillance ait cessé bientôt, soit que le successeur du roi débonnaire ait persécuté le Saint, Sever persécuté pour la foi, condamné et mis à mort, scella de son sang la foi qu'il était venu apporter à cette contrée.

Tout le reste est venu tard. Toutes les hypothèses, tous les efforts des hagiographes dévoyés du XVII[e] siècle ne parviennent à rien établir qui soutienne un examen critique sérieux.

Le tombeau de saint Sever devint le rendez-vous des pèlerins pendant les beaux siècles du moyen âge. De nuit et de jour les fils de saint Benoît montèrent fidèlement la garde autour du dépôt sacré. Elevé au fond de l'abside principale, entouré des honneurs liturgiques, tout voisin de la fontaine ou puits miraculeux qui se voyait encore au dernier siècle dans le chœur de la basilique, l'illustre tombeau a reçu jusqu'aux guerres civiles du XVI[e] siècle les hommages publics et solennels de la piété. Et la preuve que la translation à Bordeaux par Charlemagne ne doit s'entendre que d'une portion du corps, c'est que les titres bénédictins mentionnent l'existence du corps à peu près entier de saint Sever jusqu'aux profanations des religionnaires. Au dernier siècle encore, le tombeau renouvelé, entouré de tableaux historiques, reproduisant les miracles et les mystères du Saint, se présentait aux regards des pieux visiteurs sous une *impériale* ou *dais* qui est l'antique *ciborium* ombrageant l'autel liturgique aussi bien que les tombeaux et les châsses des Saints [1].

Des recherches attentives, l'étude des monuments liturgiques du diocèse d'Aire, permettraient de retrouver la trace des tombeaux et du culte des saints Polycarpe, Justin, Jean et Babyle. Cette œuvre et cette étude reviennent de droit au clergé de cet illustre diocèse, qui retrouvera comme toutes les autres, aux sources apostoliques, l'histoire dix-huit fois séculaire de ses origines chrétiennes.

2° Saint GÉRONCE ou GIROU, *compagnon de saint Clair, premier évêque d'Aire.* — Si nous donnons à ce Saint le titre de premier évêque d'Aire, nous en avons deux raisons : la première, qui n'est pas sans valeur, en ce que ce Saint étant compagnon et contemporain de saint Clair, nous reporte à la fin du premier siècle et par conséquent aux origines apostoliques. La deuxième est toute liturgique et a sa valeur très-significative. Dans les litanies anciennes à l'usage du diocèse d'Aire, saint Géronce est placé immédiatement après le nom de saint Matthieu, apôtre. Or, cette place d'honneur, immédiatement après les Apôtres, ne fut jamais accordée qu'à l'apôtre de la contrée, au premier évêque de la cité. La tombe qui paraît lui appartenir dans la crypte d'Aire, est accolée à une fontaine sacrée qui fut, sans doute, là comme en tant d'autres lieux, la fontaine baptismale dont les premiers chrétiens gardaient un souvenir religieux et que leur piété rendit miraculeuse pour la suite des âges. On y voit à côté d'un grand crâne des ossements de petit enfant, ce qui est commun encore dans les tombeaux des premiers Apôtres.

1. Manuscrit de Saint-Sever.

Avec ce saint Géronce ou Girou, il faut signaler saint Edentius, son contemporain et peut-être son disciple. Un second sépulcre gallo-romain paraît lui appartenir. Il est honoré dans le même caveau que le précédent. Trois autres sarcophages juxtaposés répondent fort bien au signalement donné par saint Grégoire de Tours [1], *de trois sépulcres miraculeux de la petite ville d'Aire, en Gascogne*, qui s'étaient élevés graduellement et l'un plus que l'autre au-dessus du sol.

3° Saint JULIEN DE LESCAR. — La légende de ce Saint, dans l'ancien bréviaire de Lescar, semble démontrer que les actes en sont perdus depuis longtemps. Il s'en dégage néanmoins assez de lumière pour le faire remonter aux temps apostoliques. On y voit s'entremêler la légende à peu près entière de sainte Valérie empruntée aux actes de saint Martial de Limoges [2].

4° Saint LÉONCE D'OLORON. — Il en est de même que de saint Julien de Lescar. Sa date apostolique paraît ressortir du vague dans lequel on a dû se renfermer faute de documents positifs ou subsistants.

5° Saint LÉON DE BAYONNE. — On le dit communément, depuis le XVIIe siècle, mis à mort ou martyrisé par les Normands. Mais l'ancienne légende ne désigne point ces Barbares; elle dit seulement qu'il fut martyrisé par les pirates qui habitaient ce pays. Or, un pays riverain de l'Océan pouvait et peut-être devait être habité par des pirates. Rien d'étonnant qu'on désigne ainsi les bourreaux de saint Léon, surtout si la rédaction est postérieure à la funeste apparition des véritables Normands.

En outre, comment admettre pour le martyre de saint Léon de Bayonne la date des invasions normandes, lorsque ce même saint Léon, que l'on fait d'ailleurs venir de Rouen en *Normandie*, est constamment désigné dans la tradition bayonnaise, sous le nom de premier évêque de Bayonne? Or, s'il est le premier évêque de Bayonne, il est antérieur aux invasions normandes, attendu que nous trouvons un Itcassicus, évêque de Bayonne, siégeant en un concile (de Dax, probablement), en qualité d'évêque de Bayonne. Saint Léon préexiste donc à Itcassicus lui-même et doit remonter au-delà du Ve siècle. Sa légende d'ailleurs le fait venir comme tous les autres Saints des temps apostoliques pour porter à des peuples encore païens la lumière de l'Evangile, ruiner les temples et le culte des idoles, etc., etc. Bien accueilli d'abord, il est persécuté ensuite, puis martyrisé par les pirates de la contrée. Une fontaine sacrée et miraculeuse coule sur le théâtre de son martyre, où s'élevait aussi une église ou chapelle aujourd'hui détruite.

Saint Léon de Bayonne avait son autel et sa chapelle dans l'église abbatiale de Saint-Sever-Cap-de-Gascogne.

Notes locales; Acta Sanctorum; Propres des diocèses.

1. *De Gloria Confessorum*, c. 52. — 2. Voir sa vie au long, 16 mars, t. III. p. 447.

XXIVe JOUR DE MAI

SAINT GÉNÉROSUS, MARTYR.

A Paris, dans la maison-mère des Cercles catholiques d'ouvriers, fête de la translation de saint Générosus, martyr.

L'histoire ne nous apprend rien de sa vie. On sait seulement que son corps fut découvert en 1846, le 22 avril, au cimetière de Saint-Hermès, accompagné de tous les caractères qui, selon le jugement de l'Eglise, vérifient le martyre et dénoncent la sainteté. D'après l'étude qu'ont faite les savants des inscriptions du cimetière de Saint-Hermès, la mort de Générosus se placerait entre la huitième et la dixième persécution.

Pie IX accorda ce corps saint au Cercle catholique d'ouvriers du boulevard Montparnasse; des fêtes solennelles eurent lieu à cet effet le 24 mai 1874.

Univers des 25-26 mai 1874.

XXIXe JOUR DE MAI

SAINT ORTAIRE, ABBÉ DE LANDELLE (580).

Saint Ortaire naquit dans le diocèse de Coutances, vers l'année 482. Sa famille, qui était noble et très-considérée, lui fit donner une brillante éducation. Mais la vue des richesses et des honneurs du monde ne tenta point son cœur. Appliqué uniquement à la recherche du souverain bien et à la grande affaire de son salut éternel, il mettait son bonheur à visiter les églises, à vivre dans la retraite et à fuir le bruit du monde. Il avait pour les moines beaucoup d'affection, et désirait ardemment de mener un jour leur vie pauvre et humiliée, afin de participer à leur gloire dans le ciel. A l'âge de douze ans, ayant obtenu de ses parents la permission de suivre cette vocation sublime, il fit à Dieu le sacrifice de tout ce qui pouvait le retenir dans le monde, et se rendit à un monastère voisin de Landelle, situé, d'après la tradition, sur la paroisse actuelle de Beaumesnil. Les religieux de ce monastère, marchant sur les traces de ceux de Saint-Martin de Tours, vivaient habituellement dans des grottes creusées sous des rochers ou dans des cellules très-pauvres, qu'ils se construisaient eux-mêmes au milieu des bois. Brûlant du désir d'être associé à ces fidèles serviteurs de Dieu, saint Ortaire se jeta aux pieds de leur abbé, et lui demanda humblement l'habit religieux. Admis au nombre des novices, il s'appliqua aussitôt à la pratique des vertus qui font les dignes serviteurs de Dieu. Il châtiait son corps par des jeûnes fréquents, passait les nuits dans les veilles et la prière, et gardait un silence continuel, pour imiter celui de Jésus-Christ dans le désert.

Après sa profession, il se sentit embrasé d'une nouvelle ardeur pour travailler à la gloire de Dieu, mortifier son corps par la pénitence et détruire entièrement en lui le règne du péché. Il distribuait en secret aux pauvres une partie de sa nourriture; il ne craignait pas de se priver d'une

partie de ses vêtements pour revêtir les membres souffrants de Jésus-Christ. Non content de leur donner ces secours temporels, il s'efforçait de consoler les pauvres en leur rappelant le bonheur éternel que Jésus-Christ leur a mérité au prix de son sang, s'ils veulent marcher à sa suite par le chemin de la patience.

Le Saint goûtait, au milieu de ses frères, la douce paix de Dieu. Par obéissance à son supérieur, il quitta cependant cette aimable retraite pour aller fonder un nouveau monastère dans la forêt d'Andaine, sur la paroisse de la Ferté-Macé (Orne). Il vécut pendant quelque temps dans cette solitude avec un petit nombre de religieux qu'il dirigeait dans les voies du salut; car l'abbé de son monastère l'avait fait élever au sacerdoce peu de temps avant son départ pour l'ermitage de la Ferté-Macé. Après avoir embaumé cette partie de la forêt, auparavant triste et sauvage, du suave parfum de ses vertus, l'humble serviteur de Dieu remit, du consentement de son supérieur, la conduite de sa maison à un autre religieux, et retourna au monastère où il avait fait profession. Il y reprit sans peine le joug de l'obéissance, et continua d'édifier ses frères par sa grande régularité.

Pour vaquer plus facilement à la contemplation, le Saint se retira dans une grotte située sur la paroisse de Beaumesnil, au bord de la petite rivière de la Drôme. Soutenu par la grâce de Dieu, il y pratiquait des austérités effrayantes pour la faiblesse humaine. Il ne donnait à son corps, qu'il traitait en ennemi, que la nourriture absolument nécessaire pour ne pas mourir. Il ne prenait de repos que, lorsque ses forces étant épuisées il succombait au sommeil. La prière et l'office divin faisaient son unique occupation. Le démon, jaloux de tant de vertus, l'attaqua de mille manières pour le détourner du service de Dieu, ou du moins de son application constante à l'oraison. Mais toujours le Saint demeura victorieux, en employant contre son ennemi la prière et le jeûne.

L'abbé de Landelle étant mort, saint Ortaire quitta sa solitude pour aller lui rendre les devoirs de la sépulture, après quoi il retourna dans sa grotte. Les moines réunis pour élire un nouvel abbé s'accordèrent unanimement à désigner notre Saint. Le serviteur de Dieu en fut averti, et craignant de succomber sous le poids d'une charge qu'il regardait comme excessive pour ses forces, il alla se cacher sur la rive droite de la Vire, où il fut découvert miraculeusement. Obligé d'accepter la charge qui lui était offerte, il redoubla de ferveur dans le service de Dieu. La seule ombre du péché lui faisait horreur; il en fuyait avec soin toutes les occasions, mais principalement la conversation des femmes. Il était d'une telle tempérance, qu'il ne mangeait par jour qu'une once de pain d'orge qu'il faisait cuire lui-même. Il ne buvait que de l'eau, encore n'était-ce que de trois jours en trois jours. Un sac, une tunique grossière et un cilice sur sa chair, formaient son habillement, une chaîne lui servait de ceinture.

Dieu se plut à glorifier ce fidèle serviteur par de nombreux miracles, afin de faire resplendir davantage la sainteté de sa vie. Une jeune fille, paralysée des pieds et des mains, recouvra, à la prière du saint abbé, une santé parfaite. Ce miracle fut suivi de la guérison d'un lépreux, qui vint implorer aussi la pitié du Saint. Le bruit de ces merveilles se répandit de tous côtés et attira au serviteur de Dieu la vénération des populations voisines.

Il fit bâtir en l'honneur de la Mère de Dieu une belle chapelle auprès de son monastère. Ce fut dans cet oratoire qu'il se retira pour y passer en prières le peu de jours qui lui restaient. Il y expira doucement, le 15 avril 580, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans.

Saint Ortaire fut inhumé dans la chapelle qu'il avait élevée en l'honneur de la sainte Vierge, et son tombeau fut illustré par un grand nombre de miracles. Cédant aux vœux du clergé et du peuple, les évêques de Coutances permirent de l'honorer d'un culte public. Peu de temps après on éleva en son honneur une chapelle en face de celle de la sainte Vierge. On tira ensuite du sein de la terre ses précieux ossements avec le cercueil en pierre qui les contenait, et on les transféra dans le nouvel oratoire au milieu d'un grand concours de fidèles. Cette translation eut lieu le 21 mai, jour auquel les fidèles ont continué de célébrer sa mémoire dans plusieurs paroisses, où se trouvent des chapelles dédiées à cet illustre serviteur de Dieu.

Au XVI[e] siècle, les Protestants détruisirent la chapelle du Saint, violèrent son tombeau et dispersèrent les précieux ossements qu'il contenait; mais lorsque les troubles politiques furent apaisés, on releva de ses ruines la chapelle du saint confesseur. On y voyait une statue très-ancienne et très-remarquable représentant le Saint revêtu de l'habit monastique et tenant à la main un bâton pastoral en forme de T. On l'invoque contre la paralysie, les douleurs de la goutte et les rhumatismes articulaires.

L'antique oratoire dédié à la sainte Vierge a disparu pendant la tourmente révolutionnaire; mais les pieux habitants de Landelle ont conservé la chapelle de saint Ortaire et l'environnent encore de leur vénération. On y voit encore son tombeau, qui est en granit; mais il ne contient

plus de reliques. La fête du Saint, fixée dans le diocèse de Bayeux, au 29 mai, est célébrée solennellement à Landelle, par un indult particulier, le lundi de la Pentecôte. Ce jour-là on y apporte un grand nombre d'enfants; une messe est dite pour les pèlerins et ensuite on bénit les petits enfants. C'est surtout pour ces derniers que saint Ortaire est invoqué. Souvent, pendant l'année, des pèlerinages s'accomplissent à la chapelle par de grandes personnes malades ou infirmes. Le nom du saint Abbé est attaché aussi à la grotte de Malloué, située dans la petite commune de ce nom, à deux lieues environ de Landelle, sur la rive droite et au bord de la Vire. Cette grotte, toujours appelée *Grotte Saint-Ortaire*, reçoit à ce titre, chaque année, un certain nombre de visites.

La chapelle de Landelle n'était pas la seule érigée, dès les temps anciens, en l'honneur de saint Ortaire. Une des plus célèbres dans le diocèse de Coutances était celle dite de *la Mare*, située en la paroisse du Désert, à deux lieues environ de Saint-Lô. Elle remonte à une époque très-reculée. C'est encore un lieu de pèlerinage très-célèbre. Saint Ortaire était le second patron de la chapelle Saint-Clair, près Vire. On y voyait la statue du Saint avec les insignes d'un abbé. Elle fut brisée pendant la Révolution. On vénérait encore saint Ortaire dans plusieurs autres églises ou chapelles du diocèse de Bayeux, particulièrement à Estry, à Saint-Germain-l'Angot, près Falaise, à l'abbaye de Barbery, et à Estavaux, près Caen.

L'église de Bazoques, à deux lieues de Bernay (Eure), ne possède point de reliques du Saint, mais c'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté. La fête solennelle du Saint s'y célèbre le lundi de la Pentecôte : les pèlerins y viennent plus nombreux en ce jour; mais le jour proprement dit est le 21 mai. — Dans l'église d'Ecouché, on voit encore une petite statue de saint Ortaire, devant laquelle on se rend en pèlerinage. Cette statue représente un abbé, avec les insignes de sa charge pastorale. — Au Mesnil-Gondouin, on vénère aussi une ancienne statue du Saint, honorée avant la Révolution dans l'église du Sacq, près Chênedouit. Beaucoup de pèlerins vont devant cette image se recommander à saint Ortaire. — La paroisse de la Chapelle-aux-Moines, dans le canton de Flers, appelée autrefois la Chapelle-des-Armentiers, le regarde comme son second patron et le vénère depuis un temps immémorial. — A Saint-Pierre-de-Monsort, dans la ville d'Alençon, saint Ortaire est aussi en grand honneur. De plusieurs paroisses voisines on vient l'invoquer pour être délivré des douleurs rhumatismales.

Parmi les chapelles les plus fréquentées par les dévots serviteurs de saint Ortaire, on doit citer celle des Béziers, bâtie à peu de distance de l'ancien oratoire que le Saint avait élevé lui-même dans la forêt d'Andaine. Ce sanctuaire a été plusieurs fois ravagé pendant les guerres et les révolutions dont la Normandie a été le théâtre; mais toujours on l'a vu se relever de ses ruines, grâce à la piété des fidèles. La dernière reconstruction eut lieu au XVIIIe siècle. Le 2 avril 1793, un impie de la Ferté-Macé se rendit à la chapelle, renversa la statue du Saint et la brisa en plusieurs morceaux; il abattit ensuite tous les signes religieux qui se trouvaient dans la chapelle. Mais au moment où il se disposait à franchir le seuil de la porte pour s'en retourner, on le vit tout à coup chanceler et tomber à la renverse. Ses compagnons le relevèrent perclus des bras et des jambes et poussant des hurlements affreux. Tous les pèlerins s'enfuirent épouvantés à la vue de ce châtiment. Après la Révolution, la chapelle resta longtemps désolée. En 1840, elle fut réparée et ensuite bénite, et bientôt l'on vit les paroisses environnantes y venir en pèlerinage comme dans les anciens jours. Près de cette chapelle on voit encore la fontaine du Saint; elle ne tarit jamais, et les pèlerins ne manquent pas de la visiter.

Extrait des *Vies des Saints du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

VIe JOUR DE JUIN

SAINT NORBERT, ARCHEVÊQUE DE MAGDEBOURG,

FONDATEUR DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ

Dans les renseignements sur l'Ordre de Prémontré qui figurent à la suite de la vie de saint Norbert, il n'est pas fait mention de sa restauration en France. Pour combler cette lacune nous donnons ici une relation que nous devons à l'obligeance d'un religieux de cet Ordre [1].

RESTAURATION DE LA PRIMITIVE OBSERVANCE DE L'ORDRE DE PRÉMONTRÉ.

Pour restaurer la Primitive Observance de l'Ordre de Prémontré le Seigneur a choisi un religieux trappiste assez peu connu jusque là.

Le R. P. Edmond Boulbon de qui nous voulons parler, originaire de Bordeaux, mais fixé à Paris où ses parents habitaient, et puis élève du petit séminaire de saint Riquier, dans le diocèse d'Amiens, avait en effet pris l'habit de saint Bernard en 1835, à l'abbaye du Gard, dont la communauté fut transférée à Sept-Fonts, au voisinage de Moulins, dans le courant de l'année 1845. Le jeune religieux passa à l'abbaye de Briquebec en qualité de secrétaire, et sur la demande expresse du Très-Révérend Père abbe de ce monastère, qui avait besoin d'un homme capable de faire sortir le couvent de l'extrême détresse dans laquelle des malheurs imprévus l'avaient plongé, il dût parcourir la France pour solliciter les dons volontaires des fidèles en faveur de sa communauté.

Le R. P. Edmond ne connaissait en 1835 d'autre ordre religieux que celui de la Trappe, et il regretta toujours beaucoup, comme il le disait à ses supérieurs, que cet ordre, si vénérable et si saint, n'ajoutât pas à son austérité et au chant de l'office divin toutes les œuvres apostoliques.

La première fois qu'il sortit du cloître il fut vivement affligé du peu de gravité et de piété qui régnait en beaucoup d'églises durant la célébration des saints mystères. Il résolut dès lors de faire tout ce qui dépendrait de lui pour fonder, près d'une ville, une communauté de son Ordre qui aurait pour but, avec le permission du Saint-Siége, de s'occuper de toutes les œuvres cléricales et de donner à la liturgie la perfection qu'elle comporte.

Il communiqua son projet à ses supérieurs qui crurent voir dans ses désirs longtemps mûris l'appel du Ciel et se rendirent à ses vœux, lorsque, par une coincidence remarquable, M. l'abbé Truffaut, alors vicaire de cette ville, vint à l'abbaye de Briquebec. Depuis dix ans

1. La maison principale est située entre Avignon et Tarascon, à peu de distance de la station de Graveson. Nous engageons vivement nos lecteurs, qu'une occasion pourrait amener dans cette contrée, à se détourner un peu de leur route et à visiter cette abbaye et son église abbatiale. Ils y verront des cérémonies et y entendront des chants qui peuvent donner une idée vraie de la splendeur du culte.

ce prêtre faisait des vœux pour voir l'Ordre de Prémontré refleurir en France. Il demanda donc au Très-Révérend Père abbé de vouloir bien destiner à cette restauration le R. P. Edmond. Le jeune fils de saint Bernard ne connaissait guère Saint Norbert que de nom. Il ignorait absolument la mission réalisée par ce grand patriarche des chanoines réguliers. D'après le conseil de son abbé, qui lui fit remarquer l'excellence et l'avantage immense qui pourraient résulter de cette restauration, il se procura l'histoire de la vie de saint Norbert et les constitutions de son Ordre. A mesure qu'il avançait dans l'étude qu'il en fit, il était frappé tout à la fois et des traits de similitude qu'il découvrait entre l'institut de Cîteaux et celui de Prémontré, quoique dans un but différent, et de toutes les œuvres que la famille de saint Norbert pouvait embrasser, et dont il avait si ardemment désiré s'occuper pendant vingt ans de sa vie trappistique [1].

Dès ce moment il résolut de se rendre à Rome pour demander au Vicaire de Jésus-Christ *s'il ferait bien de se consacrer à la Restauration de l'Ordre de Prémontré selon la primitive Observance et de donner à la liturgie toute la perfection qu'elle comporte.* Le Souverain Pontife, notre angélique Pie IX, dans son audience du 4 décembre 1856, lui répondit qu'il ne pouvait mieux faire que de se dévouer à cette restauration, ajoutant qu'il regarderait comme une consolation de son Pontificat de voir l'Ordre de Prémontré revivre dans toute sa ferveur native. Il l'engageait même à préférer cette œuvre à la fondation d'un monastère de la Trappe.

Le Saint Père bénit le livre des Constitutions. Il bénit de plus le religieux et tous ceux qui l'aideraient dans son œuvre, lui permettant de recevoir des novices et de les admettre à la profession religieuse, avec le consentement de l'évêque du lieu où il s'établirait.

Rentré en France, le R. P. Edmond n'eut plus d'autre pensée que d'asseoir sa fondation au lieu que le Ciel voudrait bien choisir pour cela. Ce fut en Provence que Dieu le conduisit. Le vénérable archevêque d'Aix, Mgr Chalandon, de douce et sainte mémoire, cet homme apostolique dont les enseignements onctueux ont charmé et édifié le clergé de presque tous nos diocèses, l'accueillit avec la plus grande bonté et lui offrit de s'établir sur le territoire de Tarascon, dans le monastère abandonné de Saint-Michel de Frigolet, ancien prieuré de religieux Augustins, auquel était adjacent l'antique sanctuaire de *Notre-Dame-de-Bon-Remède.* Ainsi se trouvait accompli le vœu du fils de saint Norbert, celui de commencer la restauration de son Ordre.

Instruit de tons les succès de la fondation naissante, et déçu dans ses espérances de voir les chanoines Prémontrés de Belgique accepter ses conditions, Mgr de Garsignies vint même un jour à Paris où se trouvait le R. P. Edmond, et lui proposa, à des conditions acceptables, de se charger de Prémontré, promettant de transférer ailleurs l'orphelinat des jeunes filles. Le vénérable prieur de Saint-Michel-de-Tarascon accepta de prendre en mains Prémontré, mais un peu plus tard, pour ne pas être obéré de dettes. Dans ce laps de temps, l'évêque de Soissons mourait, et le gouvernement de Napoléon III poussait l'administration départementale de l'Aisne à acheter Prémontré pour empêcher tout ordre religieux d'en faire l'acquisition. Aujourd'hui cette solitude qui comptait jadis plus de mille religieux dans sa sainte clôture a vu ce qui restait de sa basilique renversée brutalement, et se trouve transformée en asile d'aliénés de l'un et de l'autre sexe.

L'Œuvre ou la restauration de la primitive Observance, qui date à proprement parler de 1856, s'est développée d'une manière prodigieuse à Saint-Michel-de-Tarascon.

Les travaux de maçonnerie ont relevé d'abord l'étroit sanctuaire de Notre-Dame-de-Bon-Remède, incapable de recevoir la foule des pèlerins. La restauration du cloître, celle des ruines du monastère, celle de la vieille église romane de Saint-Michel, se sont succédé sans interruption. La construction de l'hôtellerie des prêtres pensionnaires, celle de l'habitation des dames religieuses chargées de soigner le linge d'église, celle de l'hospice des pauvres ouvriers sans travail, celle aussi des bâtiments de la maîtrise des enfants élevés gratuitement par le monastère dans tous les principes de l'abnégation de l'Evangile, ont été exécutées comme les plus urgentes. Enfin tous ces travaux ont été couronnés par l'édification d'une vaste et belle église connue sous le vocable de l'Immaculée-Conception, que les pèlerins et les hommes de goût ne voient jamais sans admiration. Elle fut consacrée le 6 octobre 1866 par le vénérable archevêque d'Aix, Mgr Chalandon, entouré de dix-huit prélats et au milieu d'un concours de plus de vingt mille âmes.

Ces travaux se sont faits avec les seules ressources de la Providence, qui ne manque jamais de seconder les vues de ceux qui se confient en elle.

1. Dès que Mgr. de Garsignies, évêque de Soissons, propriétaire de l'antique abbaye de Prémontré, berceau de l'Ordre, eut appris que, sur l'invitation de son propre abbé, le R. P. Edmond allait travailler à la restauration de la Primitive Observance de cet Institut, il le pressa de venir en jeter les premiers fondements à Prémontré même. L'illustre Prélat l'y fit lui-même conduire, et vint ensuite le 6 juin 1856, jour de la fête de saint Norbert, lui donner les blanches livrées dont Marie la première avait revêtu le noble page de la cour d'Allemagne. Un grand obstacle s'opposa tout d'abord à la réalisation du désir de Monseigneur; Sa Grandeur avait établi à Prémontré un orphelinat de jeunes filles; il ne crut pouvoir le transférer immédiatement ailleurs.

Le R. P. Edmond, de son côté, vit des inconvénients à placer un noviciat de religieux, auprès d'un orphelinat de cette nature. Il n'est personne qui ne juge parfaite sa délicatesse à cet égard. Il se retira donc, et ne s'appliqua plus qu'à étudier la volonté de Dieu en allant consulter le Père commun des fidèles.

Quant à l'édifice spirituel, il a marché à l'égal de l'édifice matériel. Dieu n'a pas cessé d'envoyer de nouvelles recrues : toutes ne sont pas restées ; mais celles qui ont persévéré sont devenues, ce semble, plus éprouvées et plus solides. Aujourd'hui cette primitive Observance compte un personnel d'environ quatre-vingt religieux.

Aux premières bénédictions qu'il avait accordées à la communauté naissante, Pie IX a ajouté les plus précieuses faveurs. Par un rescrit en date du 28 août 1868, Il daignait élever le monastère de Notre-Dame-Saint-Michel au rang de maison principale *(Domus princeps)* pour la Congrégation de la primitive Observance, y érigeait canoniquement un noviciat pour la même Congrégation et conférait à son supérieur le titre et les fonctions de *Prieur* titulaire, titre et fonctions dévolues au T. R. P. Edmond le 17 novembre de la même année.

En apprenant de la bouche même de Mgr l'archevèque d'Aix la prospérité que le ciel accordait à cette sainte maison, en entendant le récit de tout ce qui s'y faisait pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, le successeur de Pierre n'hésita pas à mettre le comble à ses largesses. Il érigea, le 16 juin 1869, en abbaye le prieuré de l'Immaculée-Conception-Saint-Michel, et lui accorda les priviléges et honneurs conférés par les souverains Pontifes, ses prédécesseurs, aux autres abbayes de l'Ordre de Prémontré. Le choix de la communauté tomba tout naturellement sur le restaurateur de la primitive Observance. Ce fut le 17 novembre, au surlendemain du couronnement de Notre-Dame-de-Bon-Remède, que le Prélat, élu par ses fils et ses frères en religion, reçut la bénédiction abbatiale des mains de Mgr Guilbert, évêque de Gap, et en présence de trois abbés de la Trappe, heureux de lui témoigner toutes leurs sympathies.

On le concevra aisément, l'élévation du Révérendissime Père Edmond à la première dignité de la Primitive Observance, a donné un nouveau lustre au monastère qui l'a choisi pour chef. Le concours des fidèles n'en est devenu que plus grand sous les voûtes du sanctuaire où sa Paternité porte la crosse et la mître. A son inspiration on a vu des vierges chrétiennes solliciter l'honneur de mener, en plein XIXe siècle et sur la terre de France, la vie qu'y ont autrefois menée, au milieu des pénitences et de la prière, une Quiburgis de Clairefontaine, une Adélaïde de Gis, une Poncia de Saint-Gervais, une Mathilde de Montmorency, et renaître la famille des Norbertines de la Primitive Observance, établies depuis 1871 dans une ancienne abbaye bénédictine, à Bonlieu, dans la Drôme, sous la direction de la révérende mère Marie-de-la-Croix, sujet distingué par la piété, par l'origine et le talent. La première elle a pris solennellement l'habit des chanoinesses de Prémontré des mains de Mgr Conde y Corrat, évêque de Zamora, en Espagne, et membre de la famille de saint Norbert.

Le Révérendissime Père Dom Edmond, sollicité par Mgr l'évêque de Rodez, a envoyé dans ce diocèse une colonie de ses religieux qui ne compte pas moins de quinze sujets, chargés de diriger la paroisse de Conques, dont il a été institué Prévot, et aussi de relever la basilique et le pèlerinage de sainte Foy, vierge et martyre, dont les précieuses reliques viennent d'être découvertes par un des Pères qui composent la colonie.

Bien d'autres évêques de France ont demandé au vénérable Abbé la consolation de voir la Primitive Observance s'établir dans leurs diocèses. Le gouvernement même, par l'organe du ministre des affaires étrangères, lui a offert à Jérusalem le sanctuaire de Sainte-Anne, et il semble que le moment approche où les fils de saint Norbert reprendront le chemin de la Palestine et de nouveau s'établiront dans la Ville sainte. Toutefois, le cardinal Franchi, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, ayant demandé plus de religieux que ne peut en présenter aujourd'hui le Révérendissime abbé, cette fondation demeure en suspens jusqu'à ce que Son Eminence ait dit son dernier mot.

Devant les témoignages de sympathie qu'elle reçoit et en présence des multiples demandes qui lui sont faites, la Primitive Observance de Prémontré peut dire à son tour : *Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogate dominum messis ut mittat operarios suos.* Les temps mauvais cesseront, il faut l'espérer ; une heure viendra où cette Primitive Observance, prenant un plus large développement, pourra mieux encore accomplir sa devise apostolique : *Ad omne opus bonum parati.*

Ces détails ont été communiqués à l'Éditeur des *Petits Bollandistes*, par le R. P. MARIE-AUGUSTIN.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

MAI

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

XXXIe JOUR.

JUIN

PREMIER JOUR.

XIIe JOUR. Pages.

XIIIe JOUR. Pages.

TABLE ALPHABÉTIQUE

D

E

F

G

H

I

J

L

SUPPLÉMENT

FIN DES TABLES DU TOME SIXIÈME.

Bar-le-Duc. — Typ. Schorderet et Ce.

